
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1927

Volume 92: 1927

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales>

 Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 92: 1927, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annales/92>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION
ET DE LA COMPAGNIE
DES FILLES DE LA CHARITÉ

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

ET DE LA COMPAGNIE

DES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME 92 — ANNÉE 1927, N° 1

N° 364

15738

ne des provinces d'Italie a maintenant une
aux Etats-Unis pour le profit spirituel des Ita-
ès nombreux dans la grande République et
vent abandonnés, faute de prêtres. Ces pro-
envoient aussi des missionnaires au vicariat de
confié spécialement à celle de Turin. C'est
trop peu pour la grandeur des besoins. Les
estere Vincenziane s'efforcent, non sans
le faire, en sa faveur, une utile propagande.
e ou d'Italie nous allons tout droit en Chine,
à Rome nous retrouvons la Chine, nos

A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95

1927

EXTRAIT DE LA CIRCULAIRE
DE NOTRE TRÈS HONORÉ PÈRE

1^{er} janvier 1927.

Dans nos provinces d'Italie, les œuvres vont leur train ordinaire. On déplore la pénurie des sujets, mais on escompte les espérances que donnent les futures recrues préparées dans les écoles apostoliques. Il y a loin, il est vrai, de l'enfant qui sort de la *quinta ginnasiale*, au missionnaire qui a terminé ses études théologiques et reçu tous les ordres sacrés. Patience! les jours passent et les années aussi.

A Turin, toutefois, on se plaint un peu moins, car, par la miséricorde de Dieu, la pénurie est moindre qu'à Rome ou à Naples.

Chacune des provinces d'Italie a maintenant une maison aux Etats-Unis pour le profit spirituel des Italiens, très nombreux dans la grande République et trop souvent abandonnés, faute de prêtres. Ces provinces envoient aussi des missionnaires au vicariat de Kianfu, confié spécialement à celle de Turin. C'est toujours trop peu pour la grandeur des besoins. Les *Missione estere Vincenziane* s'efforcent, non sans succès, de faire, en sa faveur, une utile propagande. De Rome ou d'Italie nous allons tout droit en Chine, ou plutôt à Rome même nous retrouvons la Chine, nos provinces, nos vicariats, nos œuvres apostoliques. La Congrégation était, en effet, bien représentée à la cérémonie du sacre des six évêques chinois par le

Saint-Père, le 23 octobre, dans la basilique de Saint-Pierre.

Par une délicate attention, le pape Pie XI avait remis, du 24 octobre, jour primitivement choisi, au 28, jour anniversaire de son propre sacre épiscopal, cette cérémonie, qui fera époque dans l'histoire de l'apostolat *inter gentes*.

Des évêques consacrés, deux font partie de notre Congrégation : Mgr Souen et Mgr Hou; un troisième est du clergé séculier et appartient au vicariat de Pékin. Il a donc été élevé par nos confrères de ce vicariat. Deux autres appartiennent à l'ordre séraphique de saint François d'Assise et le sixième fait partie de la Société de Jésus. Vous voyez que, dans le choix des premiers évêques auxquels sont confiées les destinées de l'Église de Chine, la part est belle qui est faite à la Congrégation. J'en ai exprimé ma reconnaissance au Souverain Pontife.

La grandeur et la splendeur de la cérémonie à laquelle j'eus la consolation d'assister avec bon nombre de confrères, vous les devinez aisément. Un sacre d'évêque est toujours chose imposante. La fonction liturgique augmente d'éclat avec le nombre des consacrés et surtout avec la personne du consécrateur, quand c'est le Pape lui-même et quand elle a pour théâtre l'ampleur de Saint-Pierre. Chacun des consacrés vint dire et redire : *Ad multos annos!* au Pontife consécrateur. Aux consacrés, mais spécialement à nos deux confrères, nous disons : *Ad multos annos!* Longue vie! longues années de vie! Leur âge et leur santé nous permettent d'espérer la réalisation de ce souhait. Surtout nos prières leur assureront, sinon le grand nombre d'années, du moins des années grandes et nombreuses par la quantité des œuvres, du bien, des conversions, des persévérances.

Avant de regagner leurs Missions, ce qui n'aura guère lieu avant la fin du présent mois de janvier, ils auront eu le temps de voir les sanctuaires d'Italie ainsi que les divers centres où s'intensifient, en Europe, les activités apostoliques : ouvriers et ressources. La Maison-Mère a eu pour hôtes nos deux confrères durant leur séjour à Paris.

Nos vœux les accompagneront ; nous leur souhaiterons de trouver dans leur patrie la paix civile, si grandement troublée par les agitations, les mouvements de troupes, les combats, les menées révolutionnaires. Les journaux vous tiennent au courant de ces événements. Grâce à Dieu, nos Missions n'ont connu jusqu'ici que des pertes matérielles, toujours regrettables, mais aussi toujours réparables. Les personnes de nos missionnaires n'ont pas souffert, du moins pour le plus grand nombre d'entre eux ; ni le mouvement d'évangélisation n'en paraît trop ralenti.

Que Dieu donne la paix à cette immense région, et la lumière de l'Évangile !

Plusieurs de nos vicariats ont été diminués dans la superficie de leurs territoires, le nombre de leurs habitants et de leurs fidèles. C'est que Rome, voulant rendre plus intense le travail d'évangélisation, multiplie les missions et les ouvriers. Malgré ces diminutions, le champ d'action de nos missions reste vaste pour le nombre des missionnaires, et la moisson reste elle-même bien abondante.

Le vicariat de Ning-Po a été grandement éprouvé par la mort de Mgr Paul Reynaud, décédé à la Maison-Mère le 23 février. C'était le doyen de l'épiscopat chinois. Il comptait quarante-sept ans de Chine et quarante-deux ans d'épiscopat. Plus que ces chiffres, pourtant bien éloquents ; ce qu'il faut dire, avec tous ceux qui eurent la grande félicité de le voir de près,

c'est que c'était un saint missionnaire, un très digne fils de saint Vincent.

En mourant, il n'avait qu'un regret, celui de mourir loin de sa Chine tant aimée. Mais, sur l'instance demandée de ses chrétiens, qui, dès le lendemain de sa mort, réclamèrent le corps de leur Père, ses restes vénérés reprirent bientôt le chemin de la Chine. Ils reposent à Ning-Po, dans l'église de Kang-Po, au milieu de ses chrétiens, dans la paix du Seigneur et dans la prière de ses fils spirituels.

C'est précisément dans une partie du vicariat de Mgr Reynaud qu'est érigé le vicariat de Taichow, auquel est préposé Mgr Hou, disciple préféré du regretté prélat et qu'il avait indiqué, en une sorte de vue prophétique, comme devant arriver un jour à la plénitude du sacerdoce en Chine. Du haut du ciel, il aidera et guidera le nouvel élu.

Dans la Chine du nord, nos confrères du vicariat de Youngpingfu attendent le retour de leur évêque, Mgr Geurts, que des fatigues longtemps accumulées retiennent encore en Europe.

C'est dans le vicariat de Pékin que sont pris les districts qui forment la Mission confiée à M. Tchao, le seul séculier des évêques récemment consacrés. Malgré cette amputation, le diocèse de Pékin demeure un très beau diocèse, qui compte trois cent mille catholiques. Par les soins de Mgr le coadjuteur, deux collègues, l'un pour la jeunesse féminine, l'autre pour les jeunes étudiants, viennent d'être fondés à Pékin, l'un et l'autre confiés à la famille de saint Dominique : dominicains d'une part, dominicaines d'autre part. Puissent-ils prospérer !

A Pékin, au Pétang, en une fête de famille tout intime, on a fêté les noces d'or, les cinquante ans de vocation, du frère Maes, directeur de l'imprimerie.

Cette imprimerie, qui publie un très grand nombre de volumes par an, doit, après Dieu, sa prospérité au zèle et à l'intelligence du bon frère. Si je ne craignais de blesser sa modestie, je le remercierais, au nom de nos trois martyrs béatifiés en octobre, de la généreuse contribution qu'il nous a envoyée pour les frais toujours considérables, vous le pensez bien, d'une cause de béatification. Tous ceux qui connaissent la Chine et s'intéressent à ses œuvres m'approuveront si, en leur nom, j'envoie au cher frère un spécial souvenir de reconnaissance.

En toute la Chine, malgré les circonstances difficiles de l'heure présente, on travaille avec ardeur et fruit. Partout on demande des ouvriers, des aumônes et des prières. Qui peut donner l'une ou l'autre de ces choses demandées, qu'il les donne.

Si de l'Extrême-Orient, qui est, pour nous, la Chine, nous venons au Proche-Orient, la Perse, la Syrie et Constantinople, nous dirons le dévouement des confrères et frères qui, malgré le nombre restreint des sujets, trouvent le moyen de faire beaucoup de bien.

Nos collègues de Constantinople, d'Antoura, de Damas et de Téhéran comptent respectivement 632, 400, 170 et 200 élèves. Je ne parle pas des autres écoles moins importantes, comme celles de Cavalla, Santorin, etc.

Dans les Amériques, n'était la douloureuse situation de la province du Mexique, je ne verrais rien de particulier à vous signaler. Je vous demande des prières de consolation pour ceux des nôtres qui, malgré tout, ont pu rester dans le pays et s'efforcent d'y faire un peu de bien. La population mexicaine est trop catholique pour que le retour de la paix et de la liberté religieuse se fasse longtemps attendre.

La province occidentale des États-Unis a changé

de visiteur. M. Finney ayant instamment prié d'être déchargé, il a été exaucé et son remplaçant est M.^eGuillaume Barr.

L'Afrique, jusqu'ici, se traduisait pour nous par les quatre Missions de Madagascar, d'Abyssinie, d'Algérie-Tunisie et d'Égypte. Il faut y adjoindre désormais le Congo belge, où un troisième confrère vient d'être envoyé.

Madagascar a reçu la visite de M. Robert, secrétaire général de la Congrégation, envoyé dans la grande île africaine en qualité de commissaire. Son voyage a un double but : montrer à cette mission lointaine l'intérêt que nous lui portons et puis nous renseigner sur ses besoins, auxquels nous subviendrons dans la mesure du possible.

L'Abyssinie est toute au bonheur que lui cause la béatification d'Abba Ghébré Mikaël ; bonheur tempéré, hélas ! par la privation d'un sujet enlevé par la mort et d'un autre retenu au loin par la maladie.

En Égypte, rien à signaler.

Il est temps de revenir en Europe.

L'Espagne offre toujours le spectacle d'une belle prospérité numérique. La province de Madrid non seulement peut, de temps à autre, fonder quelque nouvelle maison dans la péninsule, mais encore envoyer de bonnes recrues dans sa mission des Indes et soutenir les provinces des Antilles et des Philippines, qui reçoivent une bonne partie de leur personnel de Madrid. Elle se prépare à envoyer une nombreuse colonie au Brésil, pour aider nos confrères brésiliens, dont le nombre, bien qu'en progrès, est encore loin de suffire aux besoins de ces immenses régions.

M. Joachim Atienza, visiteur de Madrid, a fait la visite des Antilles. La visite du Mexique et des Phi-

lippines entrain aussi dans son programme primitif, mais les circonstances ne lui permirent pas de le réaliser. Comme suite de cette visite, les Antilles vont recevoir un nouveau visiteur en la personne de M. Antonio Lopez, précédemment supérieur de notre maison de Limpias.

L'autre province espagnole, celle de Barcelone, moins abondante en sujets, se soutient aisément en Espagne et essaime en Amérique.

Le Portugal, voisin de l'Espagne, est loin de partager sa prospérité. Toutefois, on y travaille avec courage et fruit. En outre, les circonstances, qui vont s'améliorant tous les jours, permettent à nos confrères d'envisager des temps plus favorables tant au recrutement des sujets qu'au développement des œuvres.

La province d'Irlande va bientôt se dédoubler et donner naissance à la province d'Australie, où se trouvent déjà les éléments suffisants pour constituer une province autonome.

La Hollande prospère. Sa mission de Java se développe et son vicariat de Youngpingfu se soutient aisément. En outre, quelques missionnaires hollandais vont, eux aussi, partir pour le Brésil, où il y a place pour leur dévouement.

L'Europe centrale nous montre, en Allemagne, une promesse de relèvement par la fondation d'une école apostolique, qui déjà compte trente-deux élèves. Que Dieu bénisse l'école et donne aux missionnaires vie et santé pour attendre le renfort promis et assuré par l'école récemment ouverte!

La Yougo-Slavie et la Hongrie, précédemment vice-provinces, sont désormais érigées en provinces autonomes. La première a pour visiteur M. Léopold Smid, et la seconde M. François Aronffy. Dans l'une comme dans l'autre, le travail abonde, les ouvriers multi-

plient leur bonne volonté, en attendant la multiplication de leur nombre.

L'Autriche continue sa vie active et paisible, sous la prudente direction de son visiteur, M. Charles Spiegl.

C'est encore une province de prospérité que celle de Pologne. Si elle a connu autrefois de longs malheurs, elle est à la joie présentement. Les écoles apostoliques regorgent d'écoliers de bonne espérance; ses jeunes clercs, séminaristes et étudiants, croissent et croîtront en nombre; ses prêtres non seulement occupent de nouveaux postes dans la terre natale, mais vont aux États-Unis et au Brésil; ils se préparent, en outre, à aller en Chine où, avec le temps, une mission leur sera confiée. De telle sorte que bientôt toutes nos provinces auront une place et une part dans l'évangélisation du vaste empire du Milieu.

De l'Italie, j'ai déjà parlé; reste la France. Dans nos écoles apostoliques, dans nos paroisses, nos missions, nos séminaires et nos maisons de formation, on travaille, Dieu merci, et on travaille bien. Et si Dieu voulait multiplier nos vocations, nous pourrions ouvrir, en France même, de nouveaux centres d'œuvres et envoyer plus nombreux au loin les missionnaires, si ardemment désirés et si grandement nécessaires.

Deux nouveaux visiteurs ont été nommés : à Marseille, M. Frasse, en remplacement de M. Clément Vidal, qui, pour raisons de santé, a demandé sa décharge; et, à Liège, M. Léonard Peters, précédemment supérieur à Dax, en remplacement de M. Nicolas Bettembourg, décédé.

Bien rares sont parmi vous, Messieurs et mes Frères, ceux à qui le nom de Bettembourg est inconnu. Les charges nombreuses et élevées qu'il avait remplies : procureur à Shang-Haï, procureur général de la Con-

grégation, visiteur extraordinaire en Chine et en Amérique, visiteur de la province d'Argentine, assistant de la Maison-Mère, finalement visiteur de la province de Liège et directeur des sœurs de Belgique, l'avaient mis en relation avec nombre de confrères. Il est mort alors que sa santé, demeurée forte et active, lui promettait et nous promettait de longues années de travail.

A la Maison-Mère, nous avons perdu deux autres confrères bien connus d'un grand nombre : M. Alfred Milon et M. Philippe Meugniot.

M. Milon, durant de longues années secrétaire général de la Congrégation, grand travailleur, habile orateur, esprit personnel et pénétrant, remplit d'une manière remarquable son délicat et important office, jusqu'au jour où une surdité marquée l'obligea, non pas au repos, la mort seule l'y a obligé, mais à renoncer au concours qu'il donnait au Supérieur général et à Messieurs du Conseil.

M. Meugniot était le propre neveu de la sœur Catherine, l'heureuse favorisée des apparitions de la Vierge Immaculée dans la chapelle de la rue du Bac, 140.

Longtemps procureur à Shang-Haï, plus longtemps encore assistant de la Congrégation et directeur de la Communauté des Filles de la Charité, M. Meugniot était bien le *Vir simplex, rectus ac timens Deum*, homme de devoir, de piété, de régularité, ne cherchant qu'à s'effacer et à n'être compté pour rien. Dévot de la Vierge Immaculée, elle lui a fait maternel accueil au Ciel.

La Maison-Mère a fait aussi une autre perte dans la personne du frère Bataille, qui remplissait l'office de portier depuis de fort longues années.

Le frère Bataille devait être, ou à peu près, le doyen des frères de la Congrégation, doyen de voca-

tion, sinon doyen d'âge, puisqu'il avait soixante et un ans de vocation, passés à la Maison-Mère, estimé et aimé de tous et toujours. Je souhaite à tous nos chers frères des diverses maisons d'imiter notre bon défunt, en égalant ses années de vocation, si possible, et en pratiquant ses vertus pour l'édification et le contentement de leurs maisons, provinces et, par suite, de l'entière Compagnie.

UNE LETTRE INÉDITE
DE SAINT VINCENT DE PAUL

Les lettres autographes de saint Vincent de Paul sont dispersées un peu partout. Dernièrement on nous en signalait une en Mongolie ; en voici une autre au Canada. Les sœurs de Mount-Saint-Vincent, à Halifax, qui la conservent comme une précieuse relique, ont bien voulu nous en communiquer le texte.

Au retour de Richelieu, où il est allé faire la visite, notre saint s'arrête à Fontainebleau, où se trouve la cour. C'est de là qu'il écrit à M. Portail, qui le remplaçait à Saint-Lazare. Sa lettre ne nous apprend rien d'important ; il y parle de faits divers, dont plusieurs nous étaient connus par d'autres lettres.

Fontainebleau, ce 19 octobre 1644.

MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!

J'arrivai hier mardi seulement ici et espère partir aujourd'hui pour retourner à Fresneville pour tâcher de terminer l'affaire avec le fermier de Mespuits, qui est à la débandade, déterminé à mettre la fin à la ferme, et ne sais ce qu'il aura fait cette nuit, quoique ce qu'il demande ne soit pas juste. De Fresneville j'espère

aller à Chartres, un jour ou deux après, accomplir le vœu qu'on y a fait pour moi.

Vous baillerez à M. Chaumel ces deux missives, s'il vous plaît.

La reine m'a fait l'honneur de me commander d'envoyer ici faire la mission au plus tôt. Voyez qui vous y pourrez destiner avec M. Gallais. L'on n'aurait rien fait pendant que la cour y est.

Je loue Dieu de la meilleure disposition du frère Get et prie Dieu qu'il redonne sa parfaite santé à jamais.

Je vous ai envoyé deux lettres pour Rome. Vous n'avez point vu celles que je vous ai envoyées pour distribuer. M. Codoing demande d'être déposé. J'écris à M. Dehorgny de prendre sa place. Vous n'en parlerez point encore, s'il vous plaît.

Je me recommande aux prières de M. Lambert et à ses cosolitaires.

Je pense que, toutes choses considérées, Jourdain a raison pour la provision du vin.

Mme la duchesse, touchant l'expédient de M. Lambert, me parle... (*Saint Vincent a oublié d'achever sa phrase.*)

Je ne vois rien qui requière la présence de M. Duchesne à Paris.

Je le salue, ensemble toute la maison, et principalement M. le prieur, et suis votre très humble serviteur.

VINCENT DEPAUL.

Suscription : A Monsieur Portail, prêtre de la Mission, à Saint-Lazare.

L'ACTIVITÉ DES DEMOISELLES
DE L'ŒUVRE « LOUISE DE MARILLAC »
PENDANT L'ANNÉE 1925

Ily a quelques années seulement que l'Œuvre « Louise de Marillac » est fondée. Dans la brochure que les Dames de la Charité publient chaque année pour relater les fruits de l'année précédente, quelques pages sont toujours consacrées au dévouement que déploient auprès de leurs pauvres vieilles les « jeunes » de l'association. Ces pages ne sont pas les moins intéressantes. On ne peut les lire sans sentir l'émotion gagner le cœur et les larmes monter aux yeux.

L'Œuvre « Louise de Marillac » est très florissante en différentes paroisses de Paris. Tandis que beaucoup de jeunes filles vont chercher des distractions, le dimanche, au cinéma ou au théâtre, d'autres, moins nombreuses, il est vrai, préfèrent des joies plus douces et plus utiles : la joie de faire du bien aux pauvres et aux abandonnés.

La paroisse Saint-Denis de la Chapelle donne l'exemple. Le rapport la met en tête. Écoutons. Nous comptons actuellement vingt-trois membres actifs qui visitent chacune un ou même deux vieillards. Les visites chez les pauvres se font à peu près régulièrement chaque semaine. Nous portons des secours en nature, nous tâchons de rendre quelques services, de faire des commissions, pour épargner les pauvres vieilles jambes, et nous n'oublions pas de dire le petit mot qui porte au bon Dieu. Plusieurs d'entre nous sont heureuses d'accompagner leur chère protégée à la sainte Table à Pâques. Dans les cas de maladie, quand la présence du prêtre est nécessaire pour les derniers Sacrements, nous aidons la sœur chargée des malades. Nos chères vieilles sont quelquefois dans un état

d'infirmité qui ne leur permet plus de rester seules; nous faisons alors des démarches pour les faire entrer dans un asile religieux, chez les Petites Sœurs des Pauvres. Quand, hélas ! nous n'avons pu réussir à trouver la bonne place tant désirée, quand notre protégée est obligée d'entrer dans une maison laïque, dans un hospice, nous continuons notre devoir près d'elle, nous allons la voir et jusqu'au bout nous lui assurons, autant que possible, quelques secours religieux et surtout une mort chrétienne et un enterrement religieux. On fait toujours dire une messe aussitôt après le décès. Le deuxième dimanche du mois, après les vêpres, nous nous réunissons chez les sœurs, et là, en présence de la sœur supérieure et de la sœur chargée de l'Œuvre, nous signalons les divers besoins de nos pauvres, leur état de santé. On prend ensemble des mesures pour mieux faire. Chaque année, les Enfants de Marie donnent une séance récréative et payante au profit de notre Œuvre. La recette, généralement bonne, permet de faire une distribution de linge, de vêtements, de lainages.

Les pauvres vieilles de Saint-François-Xavier, quelques-unes du moins, ont, elles aussi, leurs anges consolateurs. Les jeunes filles se réunissent chaque premier vendredi du mois pour entendre un mot de piété. Puis on parle des vieillards, on raconte les petits faits édifiants ou comiques et on emporte les 10 francs que donne l'Œuvre à chaque visiteuse. Cet argent n'est pas un don gratuit. Les « Louise » ne dansent pas pour les pauvres, mais elles donnent une séance récréative, dont elles font tous les frais et dont le bénéfice net, environ 2 000 francs, est versé chaque année dans leur caisse. Du reste, elles ne se contentent pas des 10 francs de l'Œuvre; bien qu'elles n'aient pas de rentes, elles prennent assez fréquemment 10 ou

15 francs sur leur petit budget d'employées. Pour comprendre qu'il faut donner, on a besoin de prendre contact avec les pauvres; de ce contact naît une pitié immense et de la pitié découle l'amour. Les ardentes « Louise » aiment ces pauvres ruines humaines, ces intelligences diminuées, ces corps infirmes; elles ont des indulgences de mères, des dévouements incroyables; elles excusent tout : malpropreté, exigences, caprices.

Il y a quelques mois, raconte une d'elles, je trouve ma pauvre vieille pleurant son chien. Je la console et lui promets de remplacer ce chien. C'était une promesse imprudente, car personne ne pouvait comprendre qu'une femme sans ressources eût besoin d'un chien. Je ne trouvai pas. Depuis longtemps, ma vieille était consolée et je ne m'en doutai pas. Aussi ma joie fut grande à l'offre qu'on me fit d'un très joli petit chien de race, pas gros mangeur et qui, je le pensais, allait ravir ma pauvre femme. Il fallut aller fort loin le quérir et, comme il était tard et que je craignais que l'animal ne m'échappât, je pris un taxi. Je monte en courant l'escalier et présente ma bête. « Comment ! qu'est-ce que ce chien ? Mais je n'ai pas besoin d'un chien ; je n'en ai pas demandé. Qui vous a mis pareille idée en tête ? » Chacune des exclamations de ma pauvre vieille me perçait le cœur. J'avais tant travaillé pour lui faire plaisir et elle n'avait pas de plaisir ! Je partis, mon chien en laisse ; mes larmes coulaient ; j'avais allégé de 20 francs mon pauvre porte-monnaie et j'étais dotée d'un chien dont je ne savais que faire !

Dites-moi ? Qui offrit à la jeune fille ce merci qu'elle attendait ? Je connais assez la petite âme pour ne point douter que ce merci lui fut dit par Jésus en sa communion du lendemain.

Rien d'officiel ni de régulier dans la visite aux infirmes ; c'est le besoin qui fait loi. Mlle G. voit

sa malade le jeudi et le dimanche; ce sont les deux jours où la religieuse qui la visite ne peut venir; alors Mlle G. remplace la sœur, elle nettoie, elle cuisine, elle fait les commissions; à certains jours, on apporte la sainte communion à l'infirmes; alors, dit la visiteuse, « nous faisons ensemble notre action de grâces, nous remercions Jésus, nous lui demandons la résignation; c'est, entre nous, une communauté, un échange d'idées et de prières qui fait du bien à toutes deux ».

Mlle E. doit plus souvent encore voir sa malade, une femme aveugle de quatre-vingt-trois ans, une comtesse, une intellectuelle et dont la seule ressource est la pension que lui paye en hôtel meublé un riche parent. La jeune « Louise » qui la visite est encore à ses études; ce qui lui permet de donner une heure chaque jour à Mme de M. « C'est un ange! » s'exclame souvent la pauvre aveugle. L'ange frictionne, raccommode, console, lit le journal, fait la correspondance.

Le jour arrive où les pauvres vieilles quittent leur mansarde pour la maison de retraite. La maison de retraite, c'est parfois l'isolement, le dénuement, la nourriture toujours la même, sans jamais rien qui rappelle les douceurs de la famille, c'est l'alignement banal des lits, c'est la personnalité disparaissant sous l'anonymat du numéro. Aussi, comme le cœur saigne souvent, comme les pleurs coulent sur les vieilles joues ridées! Mais c'est dimanche et une jeune fille, élégante comme toutes les Parisiennes, arrive en souriant, les bras chargés. La vieille l'a vue de loin, car son cœur lui disait que la chère Mlle B. allait venir: elle s'assied sur son lit et tend son visage pour l'embrasser. Comme c'est tendre, comme c'est chaud ce baiser! Mlle B. l'embrasse ainsi que sa mère; aussi croit-on dans la salle que c'est une petite-fille

qui retrouve une grand'mère aimée. On se décharge des violettes et des mimosas là, sur une table de nuit, en ce petit porte-bouquet. « C'était temps, vous n'avez plus de fleurs. Voilà du sucre, du chocolat, des bananes, des gâteaux secs. » Tout cela servira de dessert jusqu'à la prochaine visite. « Qu'elle ne tarde pas trop; revenez, revenez ! » Ces mots suivent la jeune fille jusqu'à la porte; elle se retourne, envoie de la main un dernier baiser et s'enfuit légère. « Bicêtre est si loin; que va dire maman ? » Ce que dit maman ? Toujours la même exclamation un peu mécontente, mais qui n'est point une défense. « Encore à Bicêtre, cette vieille te rendra folle, ma pauvre fille ! »

Non, les vieilles visitées par les jeunes filles ne les rendent pas folles; elles les assagissent plutôt. Avec sa puissance d'affection le cœur de la femme a besoin de trouver un objet qui l'occupe et le remplisse. Lorsque la jeune fille s'est donnée à sa famille, à ses amis, elle a encore des trésors à offrir.

Les jeunes filles de la paroisse Saint-Gervais apportent, elles aussi, leur argent et leur joyeux sourire dans les nombreuses mansardes de leur quartier. A leur budget annuel elles ajoutent une cotisation personnelle de 10 francs. A Noël, elles ont remis à chacun de leurs vieillards 20 francs et des douceurs. A Pâques, mêmes délicates attentions. Pour chaque vieillard décédé est célébrée une messe, où les visiteuses assistent.

Sur la paroisse de Notre-Dame-du-Rosaire, les bonnes « grand'mères » eurent leur arbre de Noël. Chaque visiteuse alla chercher sa pauvre pour l'amener au petit goûter servi par elles. Dans les rues du quartier, l'on pouvait voir, ce jour-là, jeunes filles et vieillards marcher côte à côte, et il eût été bien difficile de dire quelle était la plus heureuse, de la

pauvre femme soutenue par la jeune fille ou de la jeune fille guidant les pas de sa pauvresse. Durant la fête, jeunes filles et vieillards contribuèrent à son éclat en récitant des poésies ou en chantant leurs œuvres. Le directeur remit à chaque pauvre un petit paquet et chacune s'en retourna avec un peu plus de soleil dans le cœur.

Le groupe de Saint-Joseph des Épinettes est un de ceux qui se dépensent le plus. Chaque dimanche, les jeunes filles, réunies chez les Filles de la Charité, rendent compte à sœur Marie, directrice de l'Œuvre, des visites de la semaine et reçoivent d'elle le petit cadeau pour la bonne vieille : c'est du chocolat, du sucre, des pâtes, des gâteaux, du café, des bons, etc. Ces petites gâteries sont bien appréciées des vieillards; aussi la jeune visiteuse est-elle toujours reçue avec joie. On cause du bon temps passé, toujours le meilleur, du présent, plein de tristesse, et la jeune fille, tout en donnant la note joyeuse à la conversation, trouve aussi place pour les nouvelles de la semaine, fête du jour, cérémonies de la paroisse, première communion, retraites, toutes choses auxquelles la bonne vieille s'intéresse. La jeune visiteuse rend à la chère visitée tous les bons offices que celle-ci peut désirer : correspondance, ménage, commissions. En cas de maladie, les visites sont plus fréquentes, tous les jours et même plusieurs fois par jour, s'il est besoin.

Chaque année, nos bonnes vieilles célèbrent la fête des Rois. C'est avec plaisir qu'est reçue la brioche, accompagnée de la bouteille de vin. Le premier dimanche de février, M. le curé fait le sermon en faveur de l'Œuvre et les jeunes filles tendent les bourses aux portes de l'église, de six heures du matin à six heures du soir. L'Œuvre des jardins ouvriers, au mois de septembre, nous favorise de ses prémices,

fruits et légumes, que nous distribuons, en son nom, à nos bonnes vieilles. Une de nos bienfaitrices, enfant de Marie, décédée au mois de mai, a laissé pour notre Œuvre une certaine somme, que nous avons partagée à nos bonnes protégées, au commencement de l'hiver, pour le chauffage.

A Notre-Dame de Clignancourt, même bonne volonté de la part des jeunes filles qui ont donné leur nom à l'Œuvre. Le noir taudis humide au fond de la cour lépreuse ne les effraye pas plus que les sept étages à gravir. Ici l'une d'elles sacrifie la soirée d'hiver en famille pour distraire son ménage de « petits vieux » ; durant deux longues heures, elle puisera dans sa charité le courage de jouer avec des cartes graisseuses ; il s'agit de conquérir, pour les Pâques prochaines, le cœur du vieux grognard rhumatisant et jureur. Là, par une des plus froides soirées de novembre, on hisse, à grands renforts de bras, dans la mansarde glacée de la protégée, le poêle tout neuf, fruit des économies de la petite sténo. Le cœur de la bonne vieille en est plus réchauffé encore que sa chambrette. De ces actes de charité les jeunes filles tirent spirituellement le meilleur profit. En ce siècle d'égoïsme, elles apprennent à pratiquer la grande loi évangélique et à s'oublier pour soulager les douleurs du prochain. Et quand leur bonne vieille leur donne l'exemple de la patience et de la reconnaissance, comme cela arrive parfois, c'est pour elles une prédication salutaire.

Les « Louise » de Notre-Dame de Lorette prennent aussi à cœur leur ministère de bienfaisance. Deux d'entre elles sacrifient, chaque dimanche, les deux premières heures de l'après-midi pour rendre visite à leur bonne vieille, gravement malade à l'hôpital depuis de longs mois. D'autres font assaut d'ingénieuses délicatesses auprès de leur protégée, qui a connu autrefois

des jours meilleurs. « On ne peut pas la traiter comme les autres », disent-elles. Elles la traitent si gentiment qu'elles sont devenues pour elle de véritables amies. Elles cherchent aussi à procurer à leurs pauvres femmes des travaux de couture faciles. Une ancienne associée, actuellement mariée et qui a conservé avec la bonne vieille les relations du passé, lui fait confectionner la layette du petit ange qu'elle attend. Plusieurs confient à ces ouvrières de bonne volonté des raccommodages qui ne nécessitent pas des yeux de vingt ans et qui, tout en leur donnant le plaisir de se sentir utiles encore, leur apportent un gain bien modique, mais apprécié.

Rien de plus ingénieux que la charité d'une jeune fille. A Saint-Pierre de Montrouge, la veille de Noël, une « Louise », très bonne violoniste, se fit musicienne ambulante pour aller quêter en compagnie d'une amie ; c'était son moyen, à elle, de procurer aux pauvres leur petit Noël.

A Saint-Roch, une jeune ouvrière paya, pendant plusieurs mois, pour sa pauvre vieille, la note du boulanger : plus de 20 francs par mois. D'autres portent, chaque dimanche, un extra prélevé sur leur salaire.

Très grande est l'activité des membres dont se compose l'association de Notre-Dame-Auxiliatrice à Clichy. Pour alimenter le budget, divers moyens sont employés : quêtes à l'église deux fois par an, contributions volontaires, tombola. On a pu rassembler ainsi 1 200 francs, sans compter le budget des bons de pain et des bons de lait distribués aux visites hebdomadaires des familles. Pour récréer leurs pauvres, les jeunes filles ont organisé, avec d'autres concours généreux, une séance récréative, le 27 décembre, après laquelle un goûter fut servi et une distribution de vêtements neufs fut faite. Une soupe populaire paroissiale fonc-

tionne tous les soirs d'hiver. Les jeunes filles de l'association se sont réservé le soir du jeudi pour distribuer la soupe, les légumes et tout ce qui est donné aux habitués de cette œuvre paroissiale. A l'occasion de son mariage, une enfant de Marie a donné une somme d'argent pour offrir un bon repas aux pauvres ce jour-là, ce qui fut fait pour le grand bonheur de tous. Une jeune fille ayant remarqué le délabrement de la chambre de la famille qu'elle visite, se mit en devoir d'égayer cette demeure en la tapissant elle-même de joli papier; une autre fait un peu de lessive chez ses pauvres, une autre la vaisselle; d'autres vont les veiller la nuit; quand ils sont bien malades. L'association a à sa disposition un vestiaire bien fourni de vêtements, chaussures et linge.

Le groupement de Nice comprend jusqu'à cinquante ouvrières. En fin d'année, les fonds étaient si bas qu'il fallut trouver un moyen d'avoir des ressources. L'idée vint à une visiteuse d'organiser une vente d'objets utiles. En moins d'un mois, cinq comptoirs furent achalandés, fournis uniquement par les jeunes filles. De la lingerie, des robes, des lainages, des fleurs furent confectionnés, qui rapportèrent la jolie somme de 4 500 francs. Dans une union complète, ouvrières et jeunes filles du monde cherchent par tous les moyens à améliorer le sort de leurs assistés, faisant appel à l'ingéniosité et à l'esprit pratique de chacune. Ainsi cette mansarde a été blanchie par les soins de la visiteuse; cette autre, ouverte à tous les vents, a été fermée tant bien que mal avec de vieux tapis cloués.

Les jeunes filles de Nice ont des imitatrices parmi celles de Saint-Étienne. Chaque semaine, raconte une de ces dernières, en portant aux pauvres leur petit paquet, toujours le bienvenu, nous leur rendons quelques menus services. Et la conversation va son train

entre les jeunes visiteuses et leur bonne grand'mère ; la douce et réconfortante chaleur de la charité chrétienne est là qui dissipe la plus noire tristesse, adoucit toute amertume, élève l'âme et fait s'ouvrir le cœur de ces pauvres femmes dans des confidences sans fin. Cette année, nous n'avons perdu aucune de nos protégées ; leurs vieux jours se trouvent si ensoleillés par la réconfortante amitié dont nous les entourons, qu'elles ne veulent plus quitter cette terre, pensons-nous. Et c'est tant mieux, car nous les aimons bien et nous avons toujours de la peine à les voir disparaître. Parmi les membres actifs, nous avons à signaler deux départs : l'une est au séminaire des Filles de la Charité, l'autre nous a quittées pour suivre... son mari. Toutes nos anciennes compagnes mariées continuent à s'intéresser à l'Œuvre qu'elles ont tant aimée ; elles habituent leurs enfants à faire la part des pauvres dans leurs petites tirelires et ces chères petites sont toutes fières d'apporter leur offrande pour « la petite grand'mère de maman ».

La charité n'a pas de patrie ; elle est internationale ; elle s'épanouit sous tous les cieux. A Milan, les jeunes filles se réunissent chaque lundi pour travailler. Elles ont confectionné, dans l'année, 1 351 vêtements, dont une partie, 330 environ, est allée aux pauvres, et le reste chez les acheteurs, qui ont versé des prix s'élevant globalement à la jolie somme de 18 220 livres. Grâce à ce fonds, vingt-sept malades ont pu être envoyés aux eaux de Salsomaggiore, cinquante et un pauvres sur les montagnes et soixante-six enfants sur le bord de la mer. L'un de ces derniers écrivait après son retour à Milan : « Je suis revenu rouge comme une pomme et gros comme un bœuf. » Les jeunes associées font leur retraite en commun ; elles ont une petite publication intitulée : *Dove, come,*

quando ? qui tire à 2 510 exemplaires et qui a rapporté, tous frais payés, 9 539 livres.

A Londres, le travail de l'année fut ouvert par un *tea party*, donné, le 10 janvier, à trente-six pauvres vieilles dames. Un excellent goûter par petites tables, très joliment décorées, avait été préparé par les « Louise de Marillac », à la suite duquel un concert fit la joie des bonnes vieilles, qui riaient et pleuraient tout à la fois. Avant de se retirer, chacune d'elles reçut un paquet contenant de la confiture, du sucre, du thé, et quelques associées allèrent elles-mêmes reconduire leurs protégées infirmes dans une auto. Le 28 juin, une partie de campagne fut organisée avec succès. Dix-huit vieilles dames, accompagnées de treize membres de l'association et deux Filles de la Charité, allèrent passer la journée à la maison centrale de Mill Hill. Une de nos bonnes vieilles dames est très fière; si on lui fait le moindre présent elle n'est en paix que lorsqu'elle en a fait un en retour. Elle a plus de quatre-vingts ans, va à la messe tous les matins. Elle n'a pas besoin de secours matériels, mais seulement de consolation. Elle vit seule dans une chambre encombrée de paquets de tous côtés. Mlle N. aurait grande envie de faire un ménage complet, mais elle n'ose pas le suggérer; aussi la seule chose qu'elle puisse faire est de venir tous les quinze jours écouter ce qui lui est raconté. La vieille dame parle sans arrêt en branlant sagement la tête. Son plus grand plaisir est d'offrir le thé et la jeune associée n'a qu'un mot : « Le thé est horrible, mais, en l'acceptant, je fais plaisir à ma vieille amie. »

Une autre écrit : « Ma protégée est une bonne petite vieille desséchée et ratatinée; elle a plus de quatre-vingts ans et vit seule dans une chambre, au dernier étage d'une maison donnant sur la rue. Elle

est isolée et presque complètement sourde, mais entièrement résignée à la volonté de Dieu. Son grand désir serait d'avoir de l'argent pour acheter au curé de la paroisse une nouvelle cloche pour l'*Angelus*, parce que la présente sonne si faiblement, dit-elle, qu'elle peut à peine l'entendre, même quand elle est dans l'église (la cloche, disons-le en passant, vibre merveilleusement). Cette même histoire est répétée à chaque visite, mais toujours avec tant de plaisir qu'on n'aurait pas le courage de lui dire que la nouvelle n'est pas toute fraîche.

Mlle V. visite une pauvre vieille, qui, quoique réellement trop malade pour rester dans sa petite mansarde, ne veut pas consentir à aller à l'hôpital, de crainte de ce qui pourrait arriver à ce qu'elle appelle avec amour : « Ma chère maison. » Cela consiste en une pauvre chambre avec un lit, une table, qui semble prête à s'effondrer à chaque moment. Il y a aussi quelques chaises dont le dos reste dans la main de l'imprudent qui tente de remuer les unes ou les autres pour se frayer un passage. Mlle V. a obtenu maintenant la permission de monter de l'eau et du charbon et casse le bois avec une soi-disant hachette. Le meilleur jour est celui où le prêtre apporte Notre-Seigneur dans ce pauvre réduit. Mlle V. est là de bonne heure pour faire la toilette de sa protégée et préparer un petit extra pour le déjeuner de ce matin de fête. Elle prépare le feu, dispose l'autel, allume les bougies, va au-devant du prêtre et se retire discrètement tandis qu'il confesse la vieille dame. Elle rentre ensuite pour répondre aux prières.

Mlle S. est très édifiée par ses visites à une pieuse dame, qui est toujours contente au milieu de sa pauvreté. Que Mlle S. apporte de l'épicerie ou une côtelette de porc (pour laquelle sa protégée a un faible)

ou bien une paire de souliers, il arrive toujours que ce qui lui est donné est justement ce qu'elle venait de demander à saint Joseph. Ainsi l'édification est réciproque et le bon Dieu est certainement glorifié par la charité compatissante d'un côté et l'humilité et la reconnaissance de l'autre.

Admirables jeunes filles, qui préférez les joies pures de la charité aux distractions profanes, Jésus-Christ vous dira un jour : « Vous êtes bénies de mon Père; venez, ce paradis vous appartient. » Et si, dans votre modestie, vous vous écriez : « Cette récompense est trop belle pour nous; qu'avons-nous fait pour la mériter? » le divin Maître vous répondra : « Vous avez aimé les pauvres; or, les pauvres, c'est moi; je suis roi; je dois récompenser royalement; entrez, le ciel est à vous. »

LE LIVRE D'OR DES FILLES DE LA CHARITÉ

Le rapport général sur l'Œuvre des Dames de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul pendant l'année 1925 n'est qu'une partie des étrennes reçues par le directeur des *Annales* au début de 1927. A cet opuscule en était joint un autre où l'on trouvait, au même degré, intérêt et édification; il n'y est pas question de jeunes filles, mais de sœurs, et de sœurs que le récit de leurs vertus ne pourra pas faire rougir, car elles font partie de la maison du ciel. Elles méritaient, certes, d'être louées publiquement et d'être données en exemple, ces vertueuses Filles de la Charité qui ont passé leur vie à faire le bien. Il y en a de tous les pays : sœur Hayes, des États-Unis; sœur Peña, du Mexique; sœurs Pintaldi, Majoni, Sguanci, Babucci, d'Italie; sœur Zurchelli, de Suisse; sœurs Wleklinska et Rzemieniecka, de Pologne; sœur Foraita, d'Autriche; sœurs Devos et

Quin, décédées au Brésil; sœurs Bonneure, Lamartinie, Leconte, Moriset, Léal, Fée, Floret, Jullien, de France. Quel beau bouquet et quel délicieux parfum il exhale!

Tandis qu'elle postulait à l'hospice de Modica, sœur Pintaldi donnait des soins aux malades. Un jour, comme elle pensait une pauvre femme dont la plaie gangrenée dégageait une odeur repoussante, la malade s'écria : « Mais, Mademoiselle, ne vous penchez pas trop sur moi; faites plus attention; la mauvaise odeur pourrait vous faire du mal. » La vie de sœur Pintaldi répandit à ces premiers débuts.

Sœur Peña était très mortifiée. Elle se contentait de peu à table. Quand ses compagnes lui en faisaient l'observation, elle répondait en souriant : « Ma petite taille ne peut se comparer aux autres, mon appétit non plus par conséquent. » Assise ou à genoux, elle ne s'appuyait jamais. En soixante ans de vie de communauté, elle n'accepta d'habit neuf que pour ses premiers vœux.

« Sa modestie, son humilité, sa charité me confondaient, écrit de la sœur Lamartinie une de ses compagnes. Le jour de Pâques 1882, elle m'appela et me dit : « Venez voir le beau présent que Notre-Seigneur « vient de nous faire. » En toute hâte j'accours pour admirer ce présent; que vois-je? Deux enfants toutes déguenillées qu'on n'aurait pas osé toucher avec des pincettes. J'étais déçue. « Que faire de ces enfants « dans un état pareil? » lui demandai-je alors. « C'est « bien simple, chauffez de l'eau et préparez la baignoire; de mon côté, je vais leur couper les cheveux; « puis nous les habillerons; vous verrez comme elles « seront bien avec les autres ». Une de ces petites filles était désagréable au possible; Dieu sait ce que la sœur Lamartinie eut à souffrir de cette impertinente.

Jamais elle n'en témoigna de l'impatience. Moi parfois je secouais bien l'enfant, je vous assure. Quand elle me voyait, elle me la tirait des mains en me disant : « Laissez-la tranquille. »

Sœur Leconte était d'une charité sans bornes ; son âme compatissait à toutes les misères. En 1914, l'hospice de Martel, où elle était sœur servante, se remplit de réfugiés du Nord et de la Belgique, de soldats blessés, d'orphelines venues de Paris et de Bellevue. Un jour, c'était en 1918, le pain vint à manquer ; le boulanger n'avait plus de farine. La sœur Leconte trouva une solution ingénieuse : elle se procura quelques gerbes de blé, mit des fléaux dans les mains des jeunes filles, qui s'amuserent fort à ce nouveau travail, fit porter le grain au moulin pendant la nuit, et, le lendemain, les enfants et les vieillards avaient du pain frais.

Un autre jour, la bourse était vide et, pourtant, les fournisseurs attendaient leur argent. Elle prit la résolution de se priver de dessert pendant six mois si elle pouvait se procurer de quoi solder ses dettes. Huit jours après, le domestique de la maison, gravement malade, l'appela. « Avant de mourir, dit le pauvre homme, je voudrais témoigner ma reconnaissance aux sœurs pour tout le bien qu'elles m'ont fait depuis cinquante ans que je suis à l'hôpital. Prenez le petit sac que voilà ; ce qu'il contient vous appartient. — Que voulez-vous que je trouve ? répondit la sœur Leconte ; le notaire a fouillé hier dans vos tiroirs et emporté tous vos papiers avec le portefeuille où se trouvait votre argent. — Ouvrez quand même », reprit le malade. Elle ouvrit, vit un chiffon, l'écarta et cent pièces de vingt francs apparurent à ses yeux étonnés. Il y eut de quoi satisfaire tous les créanciers. La sœur servante tint joyeusement sa promesse ; pendant six mois, elle ne toucha pas au dessert.

Sœur Devos, visitatrice au Brésil, n'aimait pas les langues médisantes. Un jour qu'on parlait en mauvaise part d'une absente, elle arrêta net la conversation en disant : « Dans toute l'étendue de la province, nos sœurs font des actes héroïques de vertu qu'on passe sous silence, et on s'empresse de publier aux quatre vents une petite imperfection. » Et son visage trahissait la tristesse qu'elle en éprouvait.

Sœur Fée a laissé à l'hôpital général de Vitry-le-François, où elle est morte, un souvenir ineffaçable. Toute petite, elle aima Dieu avec passion. Ayant lu un jour qu'une sainte avait écrit le nom de Jésus avec son sang, elle prit un canif et se fit une entaille en forme de croix sur la poitrine. Le lendemain matin, à l'heure de la toilette, la grand'mère découvrant la blessure, en demanda la cause et, quoique tout émue, ne put s'empêcher de gronder l'enfant. « Le bon Dieu, lui dit-elle, ne te demande que d'être bien sage et bien docile; laisse aux grandes personnes les actes héroïques. »

La bonne grand'mère n'était pas toujours bien comprise. « Écoute-moi, dit-elle un jour à sa petite-fille, il ne faut rien refuser au bon Dieu. » La Fête-Dieu approchait. Apprenant que le voisin ne voulait pas donner ses fleurs pour le reposoir, la petite Marie, prise d'une sainte indignation, s'arma d'une paire de ciseaux, se faufila dans le jardin, coupa toutes les fleurs à sa portée et les jeta dans le soupirail de la maison. On la punit; mais la punition n'enleva rien à sa fierté et à son contentement d'avoir vengé les droits du bon Dieu.

La ferveur grandit avec elle: Fille de la Charité, elle eut la noble passion de faire plaisir; l'égoïsme ne lui était pas connu; elle s'oubliait; elle ne comptait pas.

Tandis que sœur Fée édifiait la maison de Vitry-le-François, sœur Jullien faisait admirer sa grande charité dans celle de Châtillon-sous-Bagneux, près Paris. De son père, ancien député à l'Assemblée nationale, fondateur ou directeur d'importants établissements industriels et financiers, elle tenait la fermeté, la décision et le sens des affaires; de sa mère le don d'organisation; de tous deux la charité. « Je voudrais, disait-elle, que les pauvres trouvent chez nous tout ce qu'il leur faut, pour le corps et pour l'âme, du berceau à la tombe. »

Elle multiplia les œuvres dans sa maison de Châtillon : dames pensionnaires, patronages d'enfants, cercle d'études avec bibliothèque paroissiale, mères de famille, dispensaire, petit hôpital où étaient recueillies de préférence de pauvres mères épuisées, prêt de couvertures, ouvrages, où les dames venaient travailler pour les pauvres et les missions, pendant la guerre ambulance militaire et orphelinat.

L'œuvre de prédilection était la visite des pauvres. Sa charité rayonnait au delà de la paroisse jusqu'à Bagneux, Fontenay-aux-Roses, Plessis-Robinson. Par pitié pour les jambes fatiguées de ses sœurs, elle leur procura un bon petit âne ou même un vigoureux cheval.

« Dieu seul sait la somme prodigieuse de ses bienfaits, a-t-on écrit d'elle. Cette femme ne vivait que pour le bien. Elle était si parfaitement bonne que, au contact de cette bonté singulière, on éprouvait la sensation et comme le frisson du divin. »

Saint Vincent demandait à ses filles d'assister les pauvres corporellement et spirituellement. Tel était le double souci de sœur Jullien. Elle disait un jour : « Notre jardin coûte cher à cultiver; nous aurions meilleur compte à acheter des légumes, mais en

employant des jardiniers, nous aidons sept ou huit hommes à se bien conduire. »

Sa bonté s'étendait sur les malades qui appartenaient à l'une ou à l'autre famille de saint Vincent. Très grand est le nombre des sœurs de la rue du Bac ou des confrères de la rue de Sèvres qui sont allés chercher chez elle un adoucissement à leurs maux ou de meilleures conditions hygiéniques pour leur convalescence. Sa maison était l'Hôtel-Dieu des enfants de saint Vincent. Près de soixante missionnaires ont été soignés à Châtillon, dans un pavillon isolé, mis à leur usage exclusif. Rien ne lui coûtait pour leur soulagement ; les médicaments les plus chers, les régimes les plus compliqués ne soulevaient aucune objection de sa part.

Sœur Jullien avait un droit tout spécial à la reconnaissance des missionnaires de la rue de Sèvres. Nous sommes heureux de la lui témoigner ici publiquement. Les séminaristes de Saint-Lazare chantèrent à la messe des obsèques et plusieurs prêtres de la Mission conduisirent le deuil.

Le petit volume annuel des Remarques sur les sœurs défuntes ne peut tout raconter, et nous ne pouvons ici tout reproduire. Ces quelques notes suffisent pour notre édification. Il y a toujours eu des saintes parmi les Filles de la Charité et, grâce à Dieu, il y en aura toujours.

Récemment encore, dans le milieu du mois de janvier dernier, mourait à l'hôpital Hahneman de Neuilly-sur-Seine l'admirable sœur Goupille, dont on a pu dire : « S'il se faisait des miracles à son tombeau, je n'en serais nullement étonné ; ce qui m'étonnerait, c'est qu'il ne s'en fit pas. »

Sa volonté se confondait avec la volonté de Dieu. Les épreuves ne lui manquèrent pas. Les dernières furent la perte de la vue, puis, pendant un an, l'obli-

gation de garder la chambre. Elle se résigna ou plutôt se réjouit de ce que Dieu la mortifiait en ce qui avait toujours été l'agrément de sa vie : la possibilité d'être utile aux malades et celle de prier à la chapelle devant le Saint Sacrement.

Le souvenir de ces beaux exemples nous aidera, plus encore que la lecture des plus beaux livres de piété, à remplir fidèlement tous les devoirs de notre vocation.

Il est rare que, dans le rapport sur les prix de vertu lu chaque année, au mois de décembre, devant l'Académie française, il ne soit pas question des Filles de la Charité et de leurs œuvres. M. Georges Goyau n'a pas voulu déroger à l'usage. Quelques lignes de son discours leur sont consacrées. « Dussent se replier les ailes de leurs cornettes pour défendre leur modestie contre l'indiscrétion des hommages, dit-il, nous n'en persisterions pas moins à citer sœur Petit, qui, dans la paroisse parisienne de Sainte-Anne de la Maison-Blanche, ressemble trait pour trait à ce que fut, il y a trois quarts de siècle, non loin de là, la célèbre sœur Rosalie. Nous n'en persisterions pas moins à citer sœur Louise en Mayenne. On lui confait, il y a moins de dix ans, l'hospice de Saint-Georges de Lisle, qui abritait quatre-vingts enfants et cinquante vieillards. Sous sa direction, cette maison de charité est devenue un centre d'éducation professionnelle, où plus de deux cents enfants, servis par les derniers perfectionnements du machinisme, deviennent cultivateurs, cordonniers ou forgerons, blanchisseuses ou couturières, fermières ou brodeuses. »

Le discours se termine sur ces mots : « Jetons un dernier coup d'œil sur les deux cortèges que nous avons vus se rapprocher et fraterniser, celui des souffrances et celui des vertus. Tantôt les malheurs domes-

tiques font éclore les plus nobles vertus de famille ; tantôt l'appel de la misère, ou la rencontre de certaines détreesses, plus pitoyables encore, qui n'osent pas ou ne savent pas appeler, suscitent des merveilles de bienfaisance. On dirait parfois que la souffrance ne chemine à travers le monde que pour dégager de la gangue commune des âmes quelques trésors qui ne demandaient qu'à se laisser révéler. En cette époque, où d'ingénieux esprits s'amuse aux éloges les plus imprévus, celui de la gourmandise ou du mensonge ou de la paresse, vous paraîtraï-je paradoxal en ayant l'air d'esquisser cet éloge de la souffrance dont tant de belles vertus ne sont souvent que les apprenties ? Nous ne cesserons pas assurément de lui opposer les remèdes de la science — ils ont leur efficacité — ou le remède de nos lois sociales — je n'en nierai pas l'opportunité. — Mais, puisque nous savons qu'il y aura toujours des souffrances, nous leur saurons gré, pour l'honneur de la dignité humaine, d'attirer à jamais vers elles, dans le cadre même du plan divin, cette compagne très douce, très assidue, très compatissante, qui s'appelle la vertu de charité. »

LE VOYAGE DES ÉVÊQUES CHINOIS EN FRANCE

Son Ex. Mgr Costantini, qui avait accompagné les évêques chinois dans leurs pèlerinages aux sanctuaires italiens, les confia, en gare de Modane, le lundi 6 décembre, aux délégués lyonnais de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. On attendait les prélats à Annecy, à Paray-le-Monial, ailleurs encore. Les fatigues des réceptions qui leur furent ménagées en Italie et le désir de ne pas rester trop longtemps absents de leur vicariat firent supprimer plus d'un voyage.

A Modane, le groupe n'était plus complet. Mgr Tsu,

précédant ses compatriotes, était à Lyon depuis l'avant-veille ; Mgr Tcheng, arrêté par une indisposition, n'avait pu quitter l'Italie. Restaient donc quatre évêques. De Modane, ils allèrent directement à Lyon, où ils arrivèrent dans la nuit. Leur présence dans la cité ne fut connue que très tardivement ; aussi dut-on, pour convoquer les fidèles, recourir aux moyens les plus modernes : journal par projections lumineuses et radiophonie. Beaucoup de Lyonnais apprirent par leur haut-parleur qu'il y aurait un salut solennel à la cathédrale le soir du 7 décembre.

La vaste église était pleine. Après le chant du *Credo* par toute l'assemblée, le chanoine Chavillard commenta le *Duc in altum* de l'Évangile, donné aux missionnaires comme mot d'ordre par le Saint-Siège. *Duc in altum*, ce fut, primitivement, l'invitation adressée aux apôtres de gagner le large sur le lac Génésareth et de jeter leurs filets ; ce fut la vocation de saint Paul, apôtre des Gentils ; ce fut la mission de saint François-Xavier ; ce fut, après les temps de repos que réclamait l'organisation des conquêtes apostoliques ou qu'imposaient les crises qui ont momentanément arrêté les efforts des missionnaires, le mouvement en avant vers de nouvelles régions à gagner à Jésus-Christ ; hier c'était l'élan donné aux œuvres missionnaires par les Papes Benoît XV et Pie XI^e ; aujourd'hui ce sont ces nouveaux évêques, devenus, comme Pierre, pêcheurs d'hommes et que le Chef suprême de l'Église a investis de la plénitude du sacerdoce pour inaugurer un apostolat nouveau. Les prières et les générosités des fidèles de Lyon contribueront à rendre cet apostolat fécond, miraculeux.

Quand le chanoine Chavillard eut terminé, le cardinal Maurin donna la parole à Mgr Hou.

« Éminence, mes Seigneurs, mes Frères. Je suis

heureux de me faire l'interprète de mes collègues les évêques chinois pour dire ici publiquement, dans cette belle cathédrale, toute la gratitude des nouveaux évêques et du peuple chrétien de la Chine, à la France d'abord, qui est la terre des missionnaires, à Lyon ensuite, où a pris naissance l'œuvre si bienfaisante de la Propagation de la foi.

« Si, ce soir, vous voyez au milieu de vous des Pontifes chinois, vous pouvez dire avec fierté qu'ils sont un peu vôtres, puisqu'ils sont le fruit et la récompense de l'œuvre que vous avez créée.

« Ils sont vôtres, car celui qui vous parle est un des fils spirituels de ce grand évêque, Mgr Reynaud, un de vos compatriotes lyonnais, que Dieu a rappelé à lui il y a moins d'un an, et qui aurait été si heureux d'assister aujourd'hui à ce spectacle. Du haut du ciel, qu'il daigne nous bénir !

« Les évêques chinois, mes Frères, vous demandent de ne pas les oublier dans vos prières et de continuer à soutenir plus que jamais les chrétiens de la Chine par vos bonnes œuvres. Merci de ce que vous avez fait dans le passé ; merci pour tout ce que vous ferez dans l'avenir ! »

Mgr Tchao parla ensuite en chinois pour ceux de ses compatriotes qui étaient présents dans l'église et Mgr Souen donna la bénédiction du Saint Sacrement.

A l'issue de la cérémonie, eut lieu, dans la grande sacristie du chapitre primatial, la présentation des évêques chinois aux membres du Conseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, auxquels s'était joint le président du Conseil de Paris.

Le lendemain, jour de l'Immaculée-Conception, fête si chère aux cœurs lyonnais, les cérémonies se déroulèrent dans la basilique de Fourvière. Après la

grand'messe pontificale, la statue de Notre-Dame-du-Bon-Conseil fut reportée processionnellement dans l'ancien sanctuaire, d'où elle avait dû être retirée récemment pour permettre d'exécuter les réparations nécessitées par un incendie. Alors, sur l'invitation du cardinal Maurin, les évêques chinois montèrent successivement au maître-autel et donnèrent leur bénédiction, en la forme solennelle, à la ville et au diocèse de Lyon et à la France. Cinq fois la foule s'inclina, profondément émue, sous la main bénissante des vénérés prélats. La sixième bénédiction fut celle du cardinal Maurin ; il bénit les missions d'Extrême-Orient et toute la Chine, dans lesquelles tant de sang lyonnais avait coulé pour la foi.

Dans l'après-midi, les dames de Lyon montaient à Fourvière pour leur pèlerinage traditionnel ; les mêmes bénédictions furent données et reçues avec la même émotion.

Le soir, toutes les maisons de la ville s'illuminèrent en une incomparable manifestation de foi religieuse et de reconnaissance envers sa céleste protectrice. Les évêques chinois furent émerveillés.

Du 7 au 9 décembre, ils n'eurent pas un instant de loisir. On les conduisit au grand séminaire de Sainte-Foy, dont les élèves leur furent présentés ; au petit village d'Ars, où ils visitèrent la chapelle, le confessionnal, la chambre et le pauvre mobilier du saint curé. En remerciant le successeur du saint, Mgr Tchao eut ce mot délicat : « Nous sommes heureux d'avoir vénéré ces reliques et nous demandons pour nous-mêmes et pour tous les prêtres de nos vicariats un cœur semblable à celui du curé d'Ars ; ce serait pour le plus grand bonheur de la Chine, notre chère patrie. »

Mgr Hou et Mgr Souen allèrent encore au petit séminaire de Saint-Jean, où une réunion eut lieu en

leur honneur, puis à Rive-de-Gier et à Valfleury, où ils bénirent : ici, la vieille mère d'un de leurs confrères de Chine ; là, la famille de Mgr Reynaud.

Les Lyonnais sont psychologues ; ils n'eurent pas de peine à discerner en quoi diffèrent les caractères de nos deux confrères : « Il y a la même différence, lisons-nous dans la *Semaine religieuse*, entre Mgr Souen, homme du Nord, et Mgr Hou, homme du Midi, qu'entre deux Français de semblable origine : celui-là plus grave, plus méditatif, plus réservé ; celui-ci plus expansif, plus brillant, plus enjoué ; avec l'un, une impression d'émotion chaude et contenue, une lave brûlante ; avec l'autre, un mouvement de sympathie vive et prompt, une flamme claire. Il faut avoir entendu avec quel accent Mgr Hou parle de Mgr Reynaud, son premier maître, et de l'équivalence, dans l'esprit des Chinois, entre catholiques et Français, pour juger de ses sentiments à l'égard de notre pays. Sa Grandeur ajoute d'ailleurs avec gentillesse qu'elle ne sait pas pourquoi les Français l'aiment naturellement. C'est qu'il y a entre leur caractère et le sien une sorte d'affinité élective. »

Le 9, vers midi, les évêques prenaient le chemin de la capitale, sous la conduite de Mgr Boucher, président du conseil de la Propagation de la Foi de Paris, et de Mgr Olichon, directeur de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre.

Quand, à neuf heures quarante du soir, le rapide s'arrêta en gare de Lyon, à Paris, les prélats furent salués par Mgr Chaptal, le secrétaire du cardinal Dubois ; le président de la Société des *Amis des Missions* et d'autres personnages. Tandis que Mgr Tchao suivait Mgr de Guébriant au séminaire des Missions Étrangères, Mgr Tcheng prenait la voiture que lui offrait le P. Couget, franciscain, et nos deux confrères

venaient rue de Sèvres avec le représentant de M. le Supérieur général.

Il y a beaucoup à voir dans la capitale. Aussi les visites commencèrent dès le lendemain. L'après-midi, au sortir de l'hôpital Saint-Joseph, où les malades eurent le bonheur de recevoir leur bénédiction, ils se dirigèrent vers la rue Bayard, où se trouve l'imprimerie de la Bonne Presse. « L'ascenseur, lisons-nous dans *la Croix*, les transporta dans une salle où étaient réunis, autour de notre directeur, quelques membres du conseil d'administration et quelques-uns de nos collaborateurs. Franc exposa rapidement aux prélats l'histoire et le but purement religieux de l'œuvre, leur rappelant que plusieurs centaines de *Croix* vont chaque jour visiter la Chine, et leur demandant leur bénédiction. De grand cœur les prélats la portèrent dans les salles diverses de la composition et de l'imprimerie, qu'ils voulurent bien visiter.

« Mgr Tchao, se faisant l'interprète de ses collègues, raconta très gracieusement qu'il avait été et restait abonné de la Bonne Presse. Il nous adressa en termes chaleureux ses encouragements et exprima aimablement le vœu que la maison de la Bonne Presse pût fonder un jour en Chine et en chinois une œuvre similaire à celle de Paris.

« A la fin de la visite, les prélats assistèrent, rue François-I^{er}, à quelques scènes du grand film : *la Rose effeuillée*, sur sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. »

Le lendemain 11, dans la matinée, eut lieu, dans un dessalons de l'archevêché, la présentation des évêques à S. Ém. le cardinal archevêque de Paris. Mgr Tchao prit la parole, au nom de ses collègues. Il salua l'archevêque de Paris en français, nous pourrions aussi dire comme un Français, tant il y mit de bonne grâce et de délicatesse, rappelant que la France avait la plus

grande part dans la conversion de la Chine et concluant que l'épiscopat des nouveaux évêques est la couronne de nos missionnaires, qui l'ont, en si grand nombre, méritée par l'effusion de leur sang.

Après une réponse du cardinal et une conversation cordiale, la porte s'ouvrit pour laisser entrer les journalistes. Mgr Tchao lut une déclaration préparée pour eux :

« A court de temps, pressés de rejoindre nos postes, où le devoir nous rappelle, nous avons tenu, après avoir visité les grands sanctuaires de Rome et d'Italie, à venir saluer au moins quelques-unes des grandes nations missionnaires de l'Europe. A la France, notre première visite. C'est elle qui a vu naître sur son sol fécond les grandes initiatives apostoliques modernes. C'est en France que s'est épanouie la vocation de saint François-Xavier, fondée la Mission de saint Vincent de Paul, ouvert le séminaire des Missions Étrangères, organisée la Propagation de la foi, la Sainte-Enfance, l'Œuvre apostolique et qu'a germé l'Œuvre même de Saint-Pierre-Apôtre, longtemps presque inconnue, mais distinguée par le Saint-Siège, qui, en l'adoptant naguère, en a fait le grand espoir de l'avenir des Missions par le développement des séminaires. C'est notre joie de la voir, déjà si florissante en France, aux mains de Mgr Olichon, l'organisateur si aimable de notre voyage. Non moins qu'en Italie, nous nous sentons ici entre frères dans le sein de l'immense famille catholique, seule famille où puissent fraterniser les hommes de toutes races, parce qu'en elle, tous se savent et se reconnaissent enfants du même père. La Chine, notre pays, même en temps de révolution et de guerre civile, est une puissance formidable. Qui donc ne l'avoue pas aujourd'hui ? Par le catholicisme, qu'elle n'a jamais vraiment persécuté et qui montre, en nos modestes

personnes, quelles racines il a déjà jetées dans son sol, nous espérons, mieux que par toute autre voie, créer, entre la Chine et les nations des autres races, des liens d'amitié confiante, aboutissant tôt ou tard à une coopération pacifique au bien commun des hommes. Les sympathies dont nous recueillons depuis notre arrivée en France les témoignages émouvants, nous sont le plus puissant des encouragements. Pour le bien qu'elle nous a fait dans le passé, pour l'accueil que nous recevons d'elle aujourd'hui, merci à la France, fille aînée de l'Église, merci à nos frères, les catholiques français. »

La réception se termina devant les appareils photographiques et même cinématographiques, qui garderont, pour les générations futures, ce souvenir historique des premiers dignitaires de l'Église chinoise venant remercier la France d'avoir porté, la première, à leur patrie, le bienfait du baptême.

Le dimanche 12, Mgr Souen et Mgr Hou se réservèrent pour les offices de notre chapelle. Ils assistèrent pontificalement à la grand'messe, et les vêpres furent chantées par le premier. Tous deux allèrent, ce jour-là, avec leurs collègues présenter au nonce leurs respectueux hommages.

Le 13, devait se donner à l'Institut catholique une des conférences hebdomadaires de l'Union missionnaire. Le conférencier était une religieuse et le sujet : le rôle de la femme dans la société musulmane. Les évêques chinois y furent invités. Mgr Hou, prié de prendre la parole, eut un vif succès. Le mot « épatant » souleva les applaudissements de tous, au grand étonnement du jeune prélat, qui se demandait pourquoi cet enthousiasme.

Le 14, visite au grand séminaire d'Issy.

Le 15, à cinq heures de l'après-midi, l'Union mis-

sionnaire du clergé de Paris reçut les prélats à l'Institut catholique. Sur l'estrade de la grande salle avaient pris place Son Éminence le cardinal archevêque, Nosseigneurs de Guébriant et Baudrillart, la maison archiépiscopale, Mgr Olichon, président du comité national de l'Union missionnaire, Mgr Boucher, et plusieurs curés de Paris. La salle et son cloître circulaire étaient remplis exclusivement par le clergé.

L'obscurité se fit dans la salle et M. Jean Brunhes, professeur au Collège de France, présenta aux évêques chinois une série magnifique de projections représentant des paysages et des temples chinois ainsi que de nombreuses églises françaises, que les évêques de Chine ne pourront aller visiter, mais dont on est heureux de leur donner une idée. Plusieurs photographies en couleurs projetées sur l'écran étaient de toute beauté et leur apparition fut saluée d'unanimes applaudissements.

La lumière revenue, Mgr de Guébriant parla de l'apostolat des missionnaires en Chine pendant les trois derniers siècles et de la fidélité des familles chrétiennes de là-bas, fidélité qui a été du plus grand secours aux missionnaires pour propager leurs enseignements.

Mgr Olichon rappela le départ pour la Chine, au dix-septième siècle, des premiers missionnaires français, Mgr Pallu et Mgr Cotelendi, et exprima l'émotion de tous les assistants à la pensée des résultats obtenus par l'apostolat depuis lors ininterrompu de nos missionnaires. Puis il remit aux évêques les six calices très artistiques que leur donnait le clergé de Paris et sur lesquels était gravée l'inscription : « L'Église de Paris à l'Église de Chine. »

Mgr Boucher ajouta que l'Œuvre de la Propagation de la foi offrait aux premiers évêques chinois le pre-

mier honoraire des messes qu'ils célébreraient avec ces calices, et il demanda aux évêques de dire cette messe pour que tous les évêques de France ressemblent au curé d'Ars.

Mgr Hou, en un français très pur, remercia le clergé de Paris d'avoir fait à ses confrères et à lui-même cette très belle réception et il s'excusa, d'une manière très spirituelle, qui fut très applaudie, de prendre la parole à Paris, dans une Université. Il dit que le Pape les avait envoyés visiter quelques pays d'Europe pour se rendre compte des œuvres qui y prospèrent et pour se procurer des ressources pour leurs diocèses. Il remercia les catholiques français pour leur générosité bien connue et leur demanda de s'intéresser à la Chine plus que jamais.

Son Éminence remercia Mgr le recteur de l'Institut catholique, Mgr de Guébriant et les autres orateurs et fit applaudir la Chine et la France. Puis les évêques chinois donnèrent leur bénédiction à l'assemblée, et le séminaire de l'Institut catholique exécuta quelques chants de circonstance.

Le 16 décembre, visite à la basilique de Saint-Denis.

Le lendemain, Mgr Souen et Mgr Hou se rendirent en pèlerinage à Lisieux. Quand ils entrèrent dans la chapelle du Carmel, un nombreux clergé et une foule sympathique la remplissaient déjà. Dans le chœur, les drapeaux du Saint-Siège et de la Chine flottaient tous deux sous le rayonnement bienfaisant de la petite semeuse de roses, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Après une messe très recueillie, le matin, les évêques pénétrèrent exceptionnellement dans la clôture du monastère pour y vénérer de plus près les souvenirs de la sainte Carmélite. Ils se rendirent aussi aux Buissonnets, à l'abbaye des Bénédictines, heureux de

suivre tous les vestiges de son enfance, encore si proche de nous.

A la cérémonie du soir, le directeur du pèlerinage offrit aux deux nouveaux évêques les souhaits de bienvenue de l'évêque du diocèse et leur exprima la joie toute particulière que causait leur visite à ce sanctuaire privilégié où sainte Thérèse pria si ardemment pour les Missions. L'archiprêtre évoqua en chaire les belles traditions historiques de la France et de la Normandie dans le travail d'évangélisation de la Chine. Mgr Hôu remercia et, comme d'habitude, sa réponse fut charmante de simplicité et de délicatesse. « Nous avons en la petite sainte Thérèse une puissante protectrice, dit-il en terminant; à cause d'elle nous sommes confiants en l'avenir et repartons consolés. »

Le dimanche 19 décembre marquait la fin du séjour officiel des évêques chinois à Paris; le lendemain, le train devait les porter en Belgique; aussi fut-ce une journée bien remplie.

Le matin, Mgr Tchen, franciscain, assisté du P. Couget, célébra la messe à Notre-Dame-de-la-Gare, au milieu du cordial respect d'une population ouvrière qu'une demi-douzaine de communistes braillant : « Vivent les Cantonais ! » ne parvint pas à troubler. Le matin encore, devant une assistance considérable, Mgr Hou officia au Sacré-Cœur.

La principale cérémonie eut lieu le soir, à cinq heures, à Notre-Dame. Le vaste vaisseau de l'église était plein. M. Tcheng Loh, ministre de Chine, l'élite de la colonie chinoise, de nombreux étudiants chinois mêlaient leurs visages jaunes à la foule des fidèles français.

On entendit d'abord Mgr Olichon rappeler tout ce que la France avait fait pour les Églises indigènes et

l'initiative qui naquit sur son sol de cette Œuvre éminemment désintéressée des clergés nationaux.

Mgr Tsou, jésuite chinois, prit à son tour la parole. Il remercia les catholiques de France, exposa la situation du catholicisme en Chine, dit la dévotion des Chinois envers la sainte Vierge et exprima le souhait qu'on pût dire un jour de la Chine, comme de la France, qu'elle est le royaume de Marie.

Le programme prévoyait un discours en chinois pour les Chinois présents à la cérémonie. Ce fut Mgr Souen qui le donna; il s'adressa surtout aux étudiants :

« La réunion d'aujourd'hui, dit-il, présente un caractère tout particulier; car (ainsi que nous l'avons prévu) nous nous réjouissons d'avoir devant nous Son Excellence le ministre plénipotentiaire de la République chinoise et le groupe nombreux des étudiants chinois. Oh ! combien en sont grands notre gloire et notre bonheur ! Voilà déjà trois mois que nous avons quitté notre patrie. Si, pendant ce temps, notre corps est en Europe, notre esprit est toujours en Chine. Aussi longtemps que nous ne reverrons pas notre aimable patrie, nous ne pourrons être sans tristesse. Mais, en ce moment, nous éprouvons une très grande consolation; car nous avons avec nous, non pas un compatriote ordinaire, mais un personnage illustre et éminent, digne de représenter la République chinoise devant la République française, je veux dire Son Excellence le ministre plénipotentiaire de la République chinoise. Très grandes grâces soient rendues à Son Excellence de ce que, à peine convalescent d'une grande maladie, il se soustrait, pendant une heure, à ses innombrables et importantes occupations pour nous recevoir et nous consoler. Ce n'est pas seulement de vive voix que nous le remercions, c'est aussi en action; car, dans nos prières et nos sacrifices,

nous prions avec ferveur le Dieu tout-puissant de le conserver de longues années et de l'aider pour l'utilité de la République chinoise.

« A vous aussi, jeunes Chinois, vont nos remerciements; car, en ce moment, vous enlevez un temps précieux à la préparation de vos examens pour venir nous entendre, et plusieurs d'entre vous sont même venus de loin dans ce but.

« Jeunes gens, vous formez l'élite des citoyens de la République chinoise; vous êtes l'espoir de la Chine future. La République chinoise est comme une ruche. Plus les abeilles sont nombreuses et laborieuses, plus la ruche se remplit de miel et plus la sécurité est grande. Vous, jeunes étudiants, vous avez quitté votre patrie, vos parents, vos frères, vos sœurs et vos amis pour venir en Europe, France ou Belgique, pour étudier les uns les sciences, les autres les arts. Ici, en France, fleurissent toutes les sciences et les beaux-arts, comme dans un jardin et dans un champ remplis de toutes sortes de fleurs et de plantes. Vous pouvez ici faire votre choix et prendre, à votre convenance, ce qui est utile ou nécessaire pour les Chinois, comme les abeilles tirent des fleurs tout ce qui peut servir à faire du miel. Vos études finies, vous reviendrez en Chine et mettrez en pratique ce que vous aurez appris ici. Vous vous adonnerez les uns à la politique, d'autres à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, à l'enseignement, et ainsi vous distribuerez à vos concitoyens un miel bien doux; ainsi, par vous, la République chinoise sera fortifiée, magnifiée et sa sécurité sera affermie pour plusieurs siècles.

« Pour nous, nous prions le Dieu tout-puissant de vous donner, avec la santé du corps, les lumières de l'esprit, pour que, à l'exemple des abeilles, vous fassiez ici provision de tout ce qui est bien, afin de

pouvoir confectionner en Chine un miel salulaire. Quatre cents millions de vos frères ont faim et soif; ils ouvrent la bouche pour manger le miel que vous leur apporterez.

« Pour ce qui nous regarde, nous nous rappellerons toujours avec reconnaissance les missionnaires qui ont travaillé en Chine avant nous, ont prêché la foi chrétienne à nos ancêtres en des temps plus difficiles et, non contents de donner leurs sueurs, ont encore versé leur sang. Notre devoir est de les imiter, de conserver parmi les fidèles le dépôt de la foi, de propager le nom de Jésus-Christ au milieu des infidèles, nous oubliant nous-mêmes pour ne chercher que Jésus-Christ. De plus, autant que le permet notre condition épiscopale, nous sommes prêts à travailler avec vous au bien commun, principalement en ce qui concerne les écoles et les autres œuvres pieuses.

« Jeunes gens studieux, je vous demande de m'écouter encore un peu avec patience.

« A vous qui n'êtes pas encore catholiques, je vous demanderai instamment, puisque vous êtes en France, où fleurit la religion catholique, de daigner en étudier la doctrine pendant les vacances que vous allez avoir en cette fin d'année.

« A vous qui êtes catholiques, je vous demanderai d'examiner ce que les bons catholiques font pour les Missions et principalement pour les Missions de Chine. J'espère que, de retour en Chine, vous aurez à cœur de les imiter dans la mesure de votre pouvoir. Peut-être même pourrez-vous ici donner votre nom aux œuvres de la Sainte-Enfance, de la Propagation de la Foi et de Saint-Pierre.

« Si, avec votre aide, la religion catholique peut fleurir en Chine, tous les biens suivront, suivant ce mot de l'Évangile : Cherchez tout d'abord le royaume de

Dieu et le reste vous sera donné par surcroît. »

Le cardinal Dubois conclut la série des discours. Il salua les personnalités présentes et toute l'assemblée, fit ressortir l'importance de la cérémonie qui se déroulait sous les voûtes glorieuses de Notre-Dame, rappela le proverbe chinois : « Si tu bois l'eau du fleuve, pense à la source », et remercia les évêques chinois d'avoir pensé à la source : l'Église d'abord, mais aussi la France, fille aînée de l'Église, dont les missionnaires ont créé tant de liens entre la Chine et la France.

Cette imposante cérémonie, magnifiée par la présence du nonce, qu'entouraient des chevaliers du Saint-Sépulcre en manteau blanc, rehaussée par tous les prestiges du chant sacré, s'acheva dans un hommage fervent au Fils de Dieu tout-puissant, qui règne sur toutes les longitudes et sur toutes les couleurs.

Le soir, ce fut la société civile, peut-on dire, qui rendit hommage au premier Épiscopat chinois. La réunion se tint à l'hôtel *Lutetia*. Au près de M. Edmond Bapst, ambassadeur de France, président des *Amis des Missions*, le cardinal Dubois présidait. Dans l'assistance on remarquait le nonce, le ministre plénipotentiaire de Chine, un représentant du ministre des Affaires étrangères, Mgr Baudrillart, Mgr de Guébriant, les auxiliaires du cardinal, Mgr Roland-Gosselin, les présidents des Œuvres de Saint-Pierre-Apôtre et de la Propagation de la Foi, section de Paris, M. Goyau et M. Sénart, membres de l'Institut ; MM. Brunhes et M. Pelliot, professeurs au Collège de France ; des amiraux, des conseillers municipaux et d'autres personnages.

M. Bapst, avec une haute autorité et aussi l'émotion de trois années passées en Chine, « les meilleures de sa vie », parla le premier pour expliquer comment

l'œuvre des missionnaires français, en faveur de laquelle se sont fondés les *Amis des Missions*, postule tout naturellement le clergé indigène.

Après lui, M. Jean Brunhes rappela la belle doctrine, si reçue en France, de l'égalité chrétienne des races; et M. Georges Goyau, en un raccourci magistral, salua les fils d'un François d'Assise, d'un Ignace de Loyola, d'un Vincent de Paul, ou « d'autres pères spirituels » d'Europe, et rappela, en terminant, la devise si généreuse de Mgr Souen : *Investiga patrum memoriam*.

Mgr Hou parla le dernier. Il évoqua la pittoresque coutume des beaux-parents chinois, qui, au lendemain des noces, reçoivent leur gendre, le traitent comme un roi, l'enivrent un peu. « Et nous aussi, dit-il, nous venons d'épouser les Églises chinoises; et vous, leurs père et mère, vous nous traitez magnifiquement. Vous nous enivrez même, tout au moins d'affection... Aussi, comme les nouveaux ménages, à qui la venue des enfants fait demander davantage le secours des parents, nous nous tournerons plus instamment vers vous pour que vous nous secouriez, pour que vous nous souteniez. »

Des acclamations saluèrent ce toast charmant et les paroles par lesquelles le cardinal remercia le ministre de Chine et salua le Pape Pie XI.

Le lendemain matin, les évêques chinois quittaient Paris pour la Belgique et la Hollande. Ce que fut leur voyage en Belgique, M. Collard nous le racontera plus loin.

Mgr Hou était de retour chez nous le 1^{er} janvier. Il avait promis sa présence à la cérémonie qui devait se dérouler à Auteuil, le 2 janvier, jour anniversaire de la naissance de la pieuse Carmélite, au milieu des apprentis-orphelins, dans le premier sanctuaire de Paris dédié à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il

pontifia à la grand'messe et aux vêpres; les clercs de Saint-Lazare exécutèrent les chants et les petits orphelins se chargèrent des cérémonies.

Notre très honoré Père était présent, ainsi que le supérieur général du Saint-Esprit, Mgr Olichon, Mgr Boucher et d'autres personnages.

Mgr Hou, infatigable, prit encore la parole. Il rappela deux proverbes chinois : « Autre chose est le témoignage des oreilles et autre chose est le témoignage des yeux », et : « Ce que les oreilles vous auront enseigné, les yeux vous l'enseigneront mille fois mieux. » Et appliquant ces proverbes à son voyage en Europe, il ajoute que deux choses l'ont principalement frappé : l'honneur extrême que les peuples chrétiens portent à leurs évêques, et la charité généreuse, effective, pratique, dont il a été l'objet sur notre terre de France. « On me l'avait dit en Chine et je le croyais. Mais maintenant mes yeux ont vu ce que mes oreilles seulement avaient entendu, et je le crois mille fois davantage. Et si vous êtes contents de me voir et de m'entendre, croyez bien que, moi aussi, je suis content de vous voir contents. »

En résumé, journée délicieuse et fructueuse, clôturée par une séance de cinématographe, qui rappela la vie de la petite Thérèse et les fêtes célébrées en son honneur.

Tandis que Mgr Hou fêtait la nouvelle patronne des Missions, Mgr Souen continuait son voyage en Belgique. De retour à Paris, il s'y arrêta peu de temps, se rendit à Dax, puis à Lourdes et de là se dirigea vers Marseille, où il arriva pour s'embarquer, le 14 janvier, sur le *Porthos*, avec deux autres évêques chinois.

Mgr Hou prolongea d'un mois son séjour en France.

Le 21 au soir, sur l'invitation qui lui en fut faite, il communiqua, par téléphonie sans fil, ses impressions

de voyage. Ce fut, nous n'en doutons pas, avec une attention soutenue que les sans-filistes l'écoutèrent. Il leur dit :

« On me fait le grand honneur, en qualité d'évêque chinois, de parler ce soir à la *Radio-Paris* pour lancer à travers le monde mes impressions de voyage en Europe. Je suis heureux de proclamer hautement que je suis enthousiasmé des pays catholiques que j'ai visités et d'où sont partis tant de vaillants missionnaires qui prêchèrent la foi évangélique à la Chine, ma chère patrie, l'arrosant, pendant des siècles, de leurs sueurs et souvent aussi de leur sang. A Rome et en Italie d'abord, puis en France, en Belgique et en Hollande, j'ai senti partout des accueils d'une cordialité touchante et des sympathies vraiment catholiques. Oui, j'ai constaté chaque fois, avec une joie très profonde, que l'Église catholique, selon le mot de saint Paul, ne fait pas de distinction de races, ni de langues, mais qu'elle embrasse, dans le même amour du Christ, tous les frères du monde entier, qu'ils soient de l'Orient ou de l'Occident.

« Je n'ai jamais si bien compris la grandeur de notre Mère la Sainte Église, c'est-à-dire, sa catholicité, qu'en voyant personnellement ces pays, si éloignés du nôtre, nous recevoir avec tant de fraternité; et je n'aurais jamais pu croire que notre passage pût nous faire constater tant d'affection. C'est la foi catholique qui a fait cela, je le sais.

« Parmi les peuples qui ont apporté aux Chinois le bienfait de la foi et que nous ne devons jamais oublier, je me fais un plaisir, autant qu'un devoir, de mentionner tout spécialement la France, qui toujours fut la première dans les grandes initiatives missionnaires. Je l'aime pour ses titres glorieux, que personne ne lui conteste, et je suis fier d'avoir reçu d'elle mon éduca-

tion. A la France donc et à toutes les nations catholiques je dis de tout mon cœur : Merci ! Merci pour ce qu'elles ont fait ! Merci pour ce qu'elles nous promettent ! »

Mgr Hou ne nous quitta définitivement que le 28 janvier. Quinze jours lui restaient encore avant l'embarquement. Il en profita pour voir le Berceau, Dax, Lourdes, d'autres lieux encore. Il prit le bateau à Marseille le 11 février, heureux sans doute de retourner dans sa patrie, mais quelque peu triste quand même de quitter le pays hospitalier de saint Vincent de Paul.

S'il a conservé un bon souvenir de la Maison-Mère, nous, de notre côté, nous n'oublierons pas son aimable simplicité, son attachement à la règle, son amour de la France et son zèle apostolique.

Au moment où paraîtront ces lignes, il sera, espérons-le, dans son nouveau vicariat. Nous faisons des vœux pour que la guerre civile ne l'empêche pas de se montrer à ses catholiques, bien éprouvés par les destructions et les pillages.

EUROPE

FRANCE

PARIS

LA MAISON-MÈRE

4 novembre 1926. — Le Très Honoré Père va offrir ses hommages et ceux de la Compagnie au nouveau nonce, Mgr Maglione, arrivé la veille à Paris. Les enfants de saint Vincent n'ont eu qu'à se louer de la haute bienveillance de Mgr Cerretti, aujourd'hui cardinal. Ils trouveront dans son successeur les mêmes dispositions et sauront lui prouver, en toute occasion, qu'il peut compter sur leur obéissance, leur affection et leur dévouement.

7 novembre. — Fête du Bienheureux Perboyre, qui est à la fois le doyen et le benjamin de nos quatre Bienheureux : le doyen par la date de sa béatification et le benjamin par la date de sa mort. La Maison-Mère se doit d'honorer particulièrement ce glorieux martyr : c'est là qu'il a étudié la théologie ; c'est là qu'il a passé trois ans de sa vie sacerdotale comme sous-directeur du séminaire interne ; c'est là que se trouvent ses cendres et d'autres reliques insignes.

27 novembre. — Fête de la Médaille miraculeuse. Comme chaque année, la communauté de la rue de Sèvres va s'unir à la communauté de la rue du Bac, pour assister ensemble, dans la chapelle de l'Apparition, aux cérémonies du jour. Le matin, S. Em. le car-

dinal Dubois, archevêque de Paris, chanta la grand'messe; le soir, Mgr Le Senne, évêque de Beauvais, présida les vêpres. Le sermon fut donné par M. Misermont, qui continua, toute la neuvaine, à parler des gloires de Marie Immaculée et des vertus de son humble servante Catherine Labouré, vertus dont l'héroïcité sera, espérons-le, bientôt reconnue par l'Église.

30 novembre. — La communauté apprend avec stupeur, au début de l'oraison, une triste nouvelle: le frère Bataille n'est plus; il est mort, à onze heures de la nuit, d'une angine de poitrine, après deux heures de maladie, fortifié par le sacrement des mourants. La veille encore, il gardait fidèlement la porte de la maison; il s'était montré, à son ordinaire, aimable et enjoué; rien ne laissait supposer qu'on ne le verrait plus, le lendemain, à son poste habituel. L'édification qu'il n'a cessé de donner à la Maison-Mère, les services qu'il lui a rendus méritent que nous nous arrêtions un peu sur cette belle figure de frère coadjuteur. *L'Écho de la Maison-Mère* des sœurs, la circulaire de notre Très Honoré Père ont déjà rendu hommage à sa mémoire; il convient que les *Annales* lui consacrent également quelques lignes.

Le frère Alexandre Bataille était du Nord. Sa famille, profondément chrétienne, habitait Sainghin-en-Weppes. C'est là qu'il naquit le 21 octobre 1848. Il n'avait pas encore seize ans que déjà le choix d'une carrière le préoccupait. Ses goûts le portaient vers la vie de communauté et plus particulièrement vers la Congrégation de la Mission. Il s'en ouvrit au vicaire de sa paroisse. M. Sudre, Supérieur du grand séminaire de Cambrai, fut consulté; il répondit à l'abbé : « Je ne doute pas que le jeune homme dont vous m'avez parlé ne soit reçu dans notre Congrégation pour devenir frère coadjuteur. Toutefois, avant de

l'admettre, on lui demandera des renseignements, on l'interrogera... Je vous conseille de l'envoyer à Loos trouver M. le curé, ou celui qui le remplace. Il lui exprimera son dessein, lui dira que ses parents s'engagent à l'exonérer du service militaire et qu'il est décidé à se consacrer à Dieu. Alors, M. le curé, qui est le Supérieur de la maison, informera M. le Supérieur général et tout sera fini; ce jeune homme pourra se rendre à Paris pour commencer son noviciat. »

L'obligation du service militaire dépendait alors du numéro que l'on tirait au sort. Si le sort était défavorable, on pouvait se libérer en versant 3 000 francs. Cette somme, déposée chez un notaire par la mère du frère Bataille, le délivrait du souci que lui aurait donné la crainte de voir sa carrière de frère interrompue par plusieurs années passées au milieu des soldats.

En partant à Loos, le jeune homme apportait avec lui, à l'adresse de M. Dufour, Supérieur des missionnaires, une lettre de son curé. « Alexandre Bataille, qui se présente à vous, disait l'ecclésiastique, est un bon jeune homme, qui s'est toujours bien comporté; il paraît avoir du goût pour entrer chez les Frères Lazaristes; veuillez, je vous prie, faire tout ce qui est en vous pour l'y aider. J'ajouterai qu'il appartient à des parents qui sont religieux et qui méritent vraiment des considérations. »

Le 21 octobre 1864, jour anniversaire de sa naissance, le frère Bataille était à Loos. M. Dufour n'eut pas de peine à reconnaître en lui une vraie vocation. Après l'avoir interrogé, il lui dit : « Asseyez-vous là, prenez une plume et adressez au Supérieur général une demande d'admission. »

Écrire au Supérieur général ! Le jeune homme dut trembler un moment. Il se ressaisit, encouragé par

M. Dufour, et écrivit ces quelques mots, où l'on voit déjà s'épancher l'âme si fervente du postulant : « Monsieur le Supérieur général. J'ai seize ans. Je suis orphelin de père. Ma mère, bonne chrétienne, me laisse libre de suivre la carrière que je voudrai. Après avoir bien prié, j'ai vu que je devais me consacrer à Dieu. Je vous serais bien reconnaissant si vous voudriez bien m'admettre parmi vos frères. Avec la grâce de Dieu, je serai bien obéissant à mes supérieurs et disposé à faire tout ce qu'ils demanderont de moi. »

M. Dufour écrivit au bas de la lettre : « Ce jeune homme me paraît bien ; il est venu ici muni de bons certificats. »

Avec de telles dispositions et de telles références, la demande du postulant ne pouvait qu'être suivie d'une réponse favorable. Il fut reçu à Saint-Lazare le 22 novembre. Sa conduite fut irréprochable. Aussi lui donna-t-on l'habit de frère le 18 mars 1865 et l'admit-on aux saints Vœux quand ses deux ans de séminaire furent terminés. Il les prononça, le 19 mars 1867, devant le P. Étienne.

La guerre de 1870 vint l'arracher au bonheur qu'il goûtait à la Maison-Mère. Il fallut revêtir un autre habit : celui de soldat. Son régiment, d'abord chargé de garder la citadelle de Lille, fut envoyé à Paris pour augmenter les effectifs qui constituaient la garnison de la place.

Rendu à sa famille spirituelle, il reprit avec joie la vie de communauté à la Maison-Mère, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. A la propreté, à la pharmacie, où il resta un temps très court, à la sacristie, à la porte, où il était depuis 1905, il montra partout la même ardeur au travail, le même souci de régularité, le même caractère aimable et enjoué, le même désir de rendre service.

Les fonctions de chef d'office à la porte de la Maison-Mère sont délicates entre toutes, vu le nombre et la qualité des personnes qui ont affaire aux frères portiers. Le frère placé à ce poste doit être choisi entre mille. Il reçoit des évêques, des cardinaux, le nonce, des personnages politiques. C'est tantôt une dame du grand monde qui vient voir notre Très Honoré Père, tantôt un pauvre qui sollicite une aumône, tantôt une sœur qui désire un confesseur, tantôt un inconnu qui demande à s'entretenir au parloir avec un confrère de la maison. Et le défilé continue toute la journée; et toute la journée il faut aux pauvres frères de la porte de la patience, de la discrétion, de la politesse, de la complaisance, de la bonté.

Recevoir, répondre n'est qu'une partie de leurs fonctions. A eux revient le soin d'entretenir la propreté des parloirs et du corridor qui les longe. Le frère Bataille s'était réservé jusque dans ses derniers mois ce travail fatigant. On le voyait souvent à genoux sur le pavé, frottant, lavant, replongeant le linge dans le seau plein d'eau pour laver de nouveau.

Deux fois la semaine, le matin entre huit et neuf heures, les pauvres venaient ensemble chercher des bons. Le frère Bataille les réunissait dans la cour, près de la grille d'entrée, et là il leur adressait quelques paroles d'édification. Cela durait un quart d'heure, ou même davantage. L'hiver, les pauvres avaient froid. L'orateur semblait croire parfois que la chaleur de ses paroles neutralisait les effets de la température. Il aurait parlé tous les jours sans embarras, si on le lui avait demandé; car il aimait les discours, surtout les discours pour exciter au bien; on s'en apercevait, chaque année, le jour de la sainte Marthe, et aussi parfois quand on passait près du guichet de la porte pour entrer ou sortir.

Le cher défunt avait la dévotion des chapelets; il en faisait et en disait. Qui pourra jamais compter le nombre des chapelets qu'il a, soit arrangés, soit montés de toutes pièces? Il savait que le premier chapelet qu'on dirait serait pour lui; il n'attendait pas d'autre récompense.

On ne saurait trop louer sa régularité, sa piété, son amour de la vocation, sa dévotion à la sainte Vierge. Aussi avait-il l'estime de tous, du dedans comme du dehors. A sa mort, d'éminents évêques, habitués de Saint-Lazare, exprimèrent, par correspondance, leur chagrin et leurs regrets.

Le frère Bataille eut, comme tout le monde, ses joies et ses peines. Deux enfants d'un de ses frères, après leurs études classiques à Wernhout, entrèrent au séminaire interne de Saint-Lazare. Le premier mourut de la poitrine six mois après l'ordination sacerdotale; le second revint au pays natal sans s'être lié par les vœux. Ce fut ensuite un petit-neveu; la guerre survint; le jeune homme partit sur les champs de bataille et ne revint plus. Le bon frère Bataille fut plus favorisé du côté de ses nièces: une nièce et deux petites-nièces prirent l'habit des Filles de la Charité et le portent encore. Elles avaient pour le vieil oncle un attachement affectueux, que celui-ci leur rendait et dont parfois témoignaient ses larmes, quand il les revoyait.

Que sainte Marthe nous envoie beaucoup de frères coadjuteurs semblables au frère Bataille; nous l'en supplions de tout cœur.

8 décembre. — Fête de l'Immaculée Conception. Le culte de Marie Immaculée est depuis longtemps en honneur dans les deux familles de saint Vincent. Le 8 décembre 1658, à la fin de sa conférence, notre saint fondateur invita les sœurs à se mettre sous la pro-

tection de la Mère du ciel, en lui adressant cette prière : « Puisque c'est sous l'étendard de votre protection que la Compagnie des Filles de la Charité est établie, si autrefois nous vous avons appelée notre Mère, nous vous supplions d'agréer l'offrande que nous vous faisons de cette Compagnie en général et de chacune en particulier. Et parce que vous nous permettez de vous appeler notre Mère et que vous êtes la Mère de miséricorde, qui avez obtenu de Dieu, comme il est à croire, l'établissement de cette Compagnie, ayez agréable de la prendre sous votre protection. »

Le 8 décembre coïncidait, cette année-là, avec le deuxième dimanche de l'Avent, et la fête liturgique était renvoyée au lendemain. Le soir même, saint Vincent recevait de Louise de Marillac une lettre, dont voici les premiers mots : « Je n'ai osé témoigner à votre charité, au nom de la Compagnie de nos sœurs, que nous nous estimions bien heureuses que vous nous missiez demain au saint autel sous la protection de la sainte Vierge, ni supplier votre charité de nous obtenir la grâce que nous puissions à toujours la reconnaître pour notre unique Mère... Je vous demande cette approbation, pour l'amour de Dieu, et la grâce de faire pour nous ce qu'il faudrait que nous fissions et ferons, si votre charité l'agréee et nous l'enseigne. »

Cette demande fut sans doute l'occasion de l'acte par lequel, chaque année, le 8 décembre, les Filles de la Charité se consacrent à la sainte Vierge Marie. Nous savons que l'usage était établi à la Maison-Mère avant l'année 1675. Le directeur de la communauté prononçait un entretien sur le mystère du jour et, à la fin, les sœurs, agenouillées, écoutaient la formule de consécration qu'une d'entre elles lisait tout haut. Le P. Étienne tint à donner lui-même la conférence annuelle et ses successeurs l'ont imité.

Cette année, le Très Honoré Père a parlé sur Marie, patronne de la bonne mort. Premier point : recourir à Marie pour bien mourir ; deuxième point : imiter Marie dans sa mort.

Chez les missionnaires, l'usage de l'acte de consécration remonte moins haut ; il fut lu pour la première fois le 8 décembre de l'année 1843 ; et c'est à l'Assemblée générale tenue quelques mois avant que revient l'honneur de l'avoir introduit.

9 décembre. — Les évêques chinois récemment consacrés à Rome arrivent à Paris, à neuf heures du soir. Nous sommes honorés et heureux de donner l'hospitalité à nos deux confrères Mgr Souen et Mgr Hou pendant leur séjour dans la capitale.

10 décembre. — Le matin, à huit heures et demie, réunion des dames de la Charité dans notre chapelle sous la présidence de Mgr Chaptal, qui prononce une allocution très écoutée. Les dames assistent à la messe et, pour honorer l'Immaculée Conception, fête patronale de leur œuvre, s'approchent de la sainte table.

13 décembre. — Réunion du Conseil des Dames de la Charité. Distribution de secours.

15 décembre. — Nouveau deuil. A quatre heures et demie du matin, un de nos étudiants, âgé de vingt-quatre ans, Henri-Léon Branchard, rend sa belle âme à Dieu. Affecté, pendant son stage militaire, au service de soldats tuberculeux, il avait contracté dans cette fonction les germes de son mal. Il languit pendant trois ans. L'opération du pneumo-thorax prolongea peut-être son existence ; elle n'apporta pas la guérison. Le jeune homme n'ignorait pas que la mort l'attendait à brève échéance. Il s'y préparait de son mieux. Les yeux fixés sur l'angélique saint Louis de Gonzague, il s'efforçait de ressembler à son modèle et

il y réussit. Il entra dans son éternité après avoir prononcé ces belles paroles : « Béni soit Dieu en tout, pour tout, pour toujours ! »

18 décembre. — On dirait que l'hiver est le printemps du ciel ; c'est la saison où Dieu se plaît à cueillir des fleurs. Cette fois, c'est le parterre de la rue du Bac qui l'attire. Sœur Beauduin, qui remplissait, à l'économat, les importantes fonctions de première d'office, est emportée par la grippe infectieuse. Une sœur qui l'avait approchée de près à ses derniers moments, disait à son sujet : « Une si belle mort ne peut être que la récompense d'une très belle vie. »

1^{er} janvier 1927. — Comme il est d'usage chaque année, pendant l'oraison du matin, la communauté, par la bouche de l'assistant de la maison, présente au Très Honoré Père ses vœux de bonne année. Nous ferons tout ce qui est en nous pour ne pas empêcher la réalisation de ces souhaits. Le bonheur d'un père dépend, en grande partie, de la conduite de ses enfants. A nous d'éviter tout ce qui pourrait lui causer de la peine ou ajouter à ses embarras.

Après le discours de M. l'Assistant, le lecteur récite la formule traditionnelle de l'acte de consécration à Notre-Seigneur. Cette formule, qui se trouve dans *l'Introduction à la vie dévote*, fut choisie par saint Vincent lui-même. Ce fut en 1644 ou 1645, le premier jour de l'an, qu'on la lut pour la première fois à Saint-Lazare. Cet usage fut imposé à toutes les maisons de la Compagnie par M. Alméras le 29 novembre 1662.

Le P. Étienne l'introduisit chez les Filles de la Charité par sa circulaire du 8 décembre 1853. « Je crois répondre aux besoins de votre piété, écrit-il, en établissant que, désormais, le premier jour de l'année, il se fera, dans toutes les maisons de la Compagnie,

un acte de consécration à Notre-Seigneur. Je vous en envoie la formule avec cette circulaire. Elle sera lue à haute voix par la sœur servante, le matin, immédiatement après les actes qui précèdent l'oraison. A la Maison-Mère, cet acte de consécration sera fait immédiatement après l'exhortation qu'a coutume de faire le Supérieur général avant la distribution des images. »

Dans sa circulaire du 1^{er} janvier, M. le Supérieur général répète, à notre adresse, une formule empruntée à saint Vincent : « Je vous renouvelle les assurances de l'estime et des tendresses particulières que Dieu m'a données pour votre personne, non seulement pour cette nouvelle année, mais jusqu'au delà des siècles, et je prie sa divine bonté qu'après vous en avoir donné un tout entier pour le servir en ce monde, il vous donne ensuite son éternité bienheureuse. »

Saint Vincent écrivait ces mots à M. Lambert aux Couteaux. Dieu n'exauça que le dernier de ses vœux, car M. Lambert mourut moins d'un mois après que ces lignes lui furent adressées.

Le saint variait ses formules de bonne année. Il écrivait à Louise de Marillac : « Je vous souhaite un nouveau cœur et un amour tout nouveau pour celui qui nous aime incessamment aussi tendrement comme s'il commençait dès à présent de nous aimer ; car tous les plaisirs de Dieu sont toujours nouveaux et pleins de variété, quoiqu'il ne change jamais. »

D'autres fois, saint Vincent renonçait à la formule d'usage : « La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais ! » pour la remplacer par une formule de circonstance, par exemple : « Je prie Notre-Seigneur que l'année où nous allons entrer vous serve de marche pour monter à l'éternité bienheureuse », ou : « Je prie Notre-Seigneur que cette nouvelle année vous soit

une année de grâce, qu'il fasse abonder votre cœur en fruits de bénédiction et qu'il conserve ces fruits jusque dans l'éternité », ou encore : « Je prie Notre-Seigneur qu'en cette nouvelle année, il renouvelle nos cœurs en son esprit et qu'il nous unisse en lui pour toute l'éternité. »

Si nous restons dans le cadre historique des deux communautés, l'année 1927 ne sera pas féconde en centenaires. Ce fut en 1627 que saint Vincent se démit, en faveur de sa congrégation, du collège des Bons-Enfants. En 1827, prit fin, par la nomination de M. de Wailly au poste de Supérieur général, la période des vicaires généraux; événement heureux, qui redonnait à la Compagnie son organisation normale.

9 janvier, solennité de l'Épiphanie. — Un de nos séminaristes, le frère Jean-Émile Baumgartner, entré dans la Congrégation à l'âge de soixante ans, reçoit aujourd'hui, à la salle des reliques, des mains de Mgr Souen, l'ordination sacerdotale, après avoir brûlé les étapes; il y a un mois, il n'était pas encore tonsuré.

En ce jour, fête de la paroisse, qui s'appelait autrefois paroisse des Missions Étrangères et porte aujourd'hui le nom du grand apôtre des Indes, saint François-Xavier, la communauté va chanter les offices dans l'église paroissiale.

L'après-midi, à deux heures et demie, au cercle du Luxembourg, conférence sur le rôle de M. Portal dans l'œuvre de l'union des Églises. L'orateur, M. Calvet, trace un portrait psychologique très exact de notre regretté confrère, qui s'était donné pour mission de rapprocher les hommes de religions diverses, convaincu que de la connaissance mutuelle naîtrait la sympathie et que de la sympathie, avec le temps, résulterait l'union. Ajoutons ici, puisque nous parlons

de M. Portal, que plusieurs journaux (*la Croix* et *la Vie catholique*) et plusieurs revues (*le Correspondant*, *la Revue des Jeunes* et *les Lettres*) lui ont consacré des articles élogieux, et qu'un livre, encore en préparation, mettra en pleine lumière la féconde activité de sa vie.

25 janvier, fête de la Conversion de saint Paul, jour anniversaire de la conception de la Congrégation de la Mission à Folleville. — La cloche sonne, à cinq heures et demie du soir, pour nous réunir à la salle d'oraison, où doit avoir lieu la conférence traditionnelle. Cette année, nous avons le bonheur d'entendre Mgr Hou, qui nous parle du caractère des Chinois et de la langue chinoise, dont l'évolution est, paraît-il, si rapide qu'un Chinois, mort il y a dix ans, s'il revenait sur terre, pourrait difficilement lire les journaux d'aujourd'hui. Cela tient sans doute à l'infiltration des mots de langue étrangère.

SAINT-LAZARE

Nous ne saurions oublier que dans les locaux de la prison Saint-Lazare, à Paris, où sont enfermées aujourd'hui des centaines de femmes arrêtées par la police, vécurent de 1633 à 1792 nos supérieurs généraux et tout le personnel de la Maison-Mère. Il est donc tout naturel que nous nous intéressions toujours à ces vieux murs, vestiges de notre histoire.

De temps en temps, les journaux nous parlent de la prochaine démolition de ces anciennes bâtisses, ou, du moins, du transfert des pauvres créatures qui les occupent. Cette nouvelle a déjà été annoncée à nos grand-pères, à nos pères ; elle le sera peut-être également à nos petits-neveux. Ce bruit vient encore de se répandre. L'adoption récente d'un projet élaboré

par l'administration pénitentiaire en a été l'occasion. Sous ce titre : « Paris qui se meurt. La maison maudite », F. d'Andigné, conseiller municipal, écrivait, le 30 décembre dernier, dans *l'Écho de Paris* : « C'est un des rares vestiges du vieux Paris qu'on verrait disparaître sans un serrement de cœur. Cette grande façade lugubre, qui domine le joyeux tumulte populaire du faubourg Saint-Denis, oppresse le passant, même celui qui ignore tout de son histoire, de son passé et de son présent. C'est un de ces monuments grevés d'infamie, suant le sang et la honte, voués à toutes les lèpres humaines et dont on se détourne en frissonnant. »

Pour nous, membres de la Congrégation de la Mission, qui nous rappelons le passé d'avant la grande Révolution, la disparition de ce vieux monument, œuvre de M. Alméras, de M. Jolly et de M. Jacquier, n'irait pas sans regret. Au delà des souillures du dix-neuvième et du vingtième siècles, nous voyons les beautés des siècles antérieurs ; et c'est pourquoi nous sommes heureux que la pioche des démolisseurs ne menace pas encore cette maison vénérée.

Saint-Lazare comprend trois catégories de pensionnaires : les prévenues, dont le procès est en cours d'instruction et qui attendent leur comparution en justice ; les détenues, qui, condamnées à un maximum d'un an de prison, purgent leur peine ; les femmes de mœurs légères arrêtées sur la voie publique et prisonnières par décision administrative.

Il ne peut être question d'éloigner de Paris les femmes de la première et de la troisième catégories. Les prévenues doivent rester près de leur avocat et du juge d'instruction, pour recevoir les visites du premier et comparaître au cabinet du second chaque fois qu'il en est besoin. Les femmes de mœurs légères

forment un personnel essentiellement flottant et alimenté par des rafles quotidiennes.

Reste donc la seconde catégorie. Le transfert de ces femmes à Fresnes vient d'être décidé ; elles y trouveront les délinquantes mineures, qui, leur peine finie, sont envoyées en maison de correction. On a jugé avec raison que la solitude de Fresnes aurait sur le travail des détenues, et par suite sur leur pécule de sortie, une influence salubre. Les hauts murs de Saint-Lazare n'empêchent pas la rumeur de la capitale de parvenir jusqu'à leurs ateliers. Elles sentent là, tout près, Paris, sa foule, ses lumières, les mille choses qu'elles regrettent ; et l'esprit, qui rêve à tout cela, est moins attentif au travail. Après le départ des détenues, Saint-Lazare sera décongestionné, les femmes des deux autres catégories seront plus au large, à moins que leur nombre ne soit accru.

M. d'Andigné, que nous citons tout à l'heure, dit, dans son article, quelques mots sur l'ancien Saint-Lazare, d'après un ouvrage récent : *Histoire de la prison Saint-Lazare du moyen âge à nos jours*, publié sous la signature du docteur Léon Bizard et de Mlle Jane Chapon.

Sans vouloir rien enlever aux mérites de ce livre, fruit d'un travail consciencieux et d'une érudition étendue, nous pouvons dire que la partie qui nous concerne n'est pas à la hauteur de la partie médicale. Les erreurs y abondent. Qu'on en juge par ces mots : « Réveillé à quatre heures en été, cinq heures en hiver, écrit Mlle Chapon, le Lazariste entendait ou célébrait la messe selon son rang religieux, puis allait à ses occupations. Des cours étaient donnés par les prêtres licenciés en théologie ou en droit canon. Ceux d'entre eux qui s'occupaient plus spécialement de science ou d'art de guérir avaient à leur disposition un labora-

toire de physique et une apothicaiererie fort importante pour l'époque. » D'autres s'occupaient des retraitantes, car le couvent ouvrait toutes grandes ses portes à toutes les personnes du dehors qui voulaient y suivre une retraite, même aux femmes. Cette retraite, a-t-on soin de nous dire, produisait un double résultat ; elle « servait d'expiation aux plaisirs frivoles et redonnait des forces permettant de se livrer à de nouvelles débauches ».

Cette dernière phrase, avouons-le, serait mieux à sa place dans un journal antireligieux que dans un livre d'histoire.

Le chapitre relatif à la maison de force ou de correction dont nous avons la garde n'est pas écrit dans un meilleur esprit. Deux citations le montreront. « Lorsque les prisonniers possédaient une fortune couvrant largement leurs frais d'entretien, ils n'étaient pas relâchés avec facilité. » Et un peu plus loin : « Les bons Pères s'acquittaient sévèrement de leur métier de bourreau ; la tradition conserve encore le souvenir de leur patois ridicule et celui de leurs formules prédisposantes, lorsque après avoir salué méthodiquement le captif et après avoir déposé leurs chapeaux à grands bords rabattus, ils attiraient le respectable martinet et prononçaient la formule solennelle :

Il faut, Messieurs, que je vous fessissions
Et que, si vous regimbissiez, je recommencissions.

Fermons le livre ; cela suffit. Ce n'est pas en acceptant, les yeux fermés, toutes les calomnies que l'histoire, la vraie histoire, peut s'enrichir. Il était bon de les relever et de les flétrir, puisque des revues et des journaux viennent en apporter l'écho jusque dans nos maisons.

L'ouvrage coûte 100 francs ; tant mieux, les petites bourses ne seront pas tentées de l'acheter.

TRIDUUM EN L'HONNEUR DES MARTYRS
DE SEPTEMBRE

Quelques églises de Paris ont déjà profité de l'indult qui autorise la célébration d'un *triduum* en l'honneur des martyrs de la grande Révolution béatifiés le 17 octobre dernier.

Nulle part, ces martyrs ne sont tombés en aussi grand nombre que dans le couvent des Carmes, où l'Institut catholique s'est installé en 1875. Au bas du perron qui descend des bâtiments au jardin, une inscription laconique marque le lieu du massacre : *Hic ceciderunt*. Dans l'église des Carmes, aujourd'hui chapelle de l'Institut, derrière trois grilles, apparaissent, blanchies par le temps, les précieuses reliques des victimes, crânes balafrés, fémurs, tibias, humérus.

C'est là que Paris aurait fêté le premier *triduum* de ses martyrs, si la chapelle n'eût offert un espace trop restreint. L'église paroissiale fut préférée. Ce fut donc à Saint-Sulpice que les 22, 23 et 24 novembre eurent lieu les cérémonies et furent prononcés les panégyriques, en présence du cardinal Dubois et du cardinal Luçon. Mgr Baudrillart, le P. Lhande et Mgr Le Senne, évêque de Beauvais, surent intéresser, sans se répéter.

A Saint-Sulpice, on avait surtout glorifié les victimes des Carmes ; Saint-Germain-des-Prés voulut honorer spécialement, les 30 novembre, 1^{er} et 2 décembre, les vingt-trois prêtres tombés à l'Abbaye et les trois bénédictins massacrés aux Carmes, dont l'un était Antoine Chevreux, dernier abbé de Saint-Germain-des-Prés et Supérieur général de la Congrégation de Saint Maur.

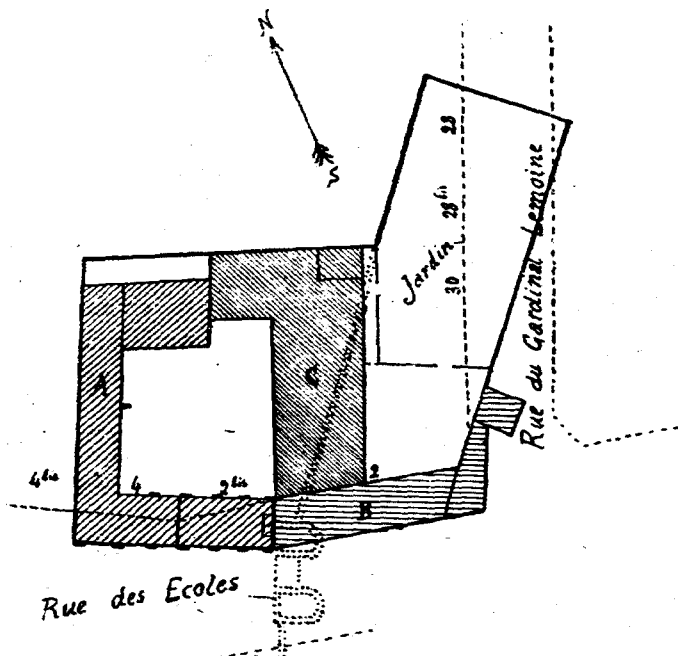
Ce fut une fête bénédictine. Sept abbés de l'Ordre de Saint-Benoît y prirent part. Aussi bien avait-on

profité de la circonstance pour inaugurer, dans l'église, en présence de quelques membres de l'Institut de France et des Sociétés historiques de Paris, une statue de Mabillon. Dom Cabrol parla sur cet illustre savant. Don Chauvin évoqua les souvenirs que rappelle la chapelle des catéchismes ou de Saint-Symphorien. Dom Cabrol et dom Gabarra chantèrent la messe de dix heures. Dom Gajard dirigea les chants. Ainsi les Bénédictins furent à l'honneur dans cette magnifique église de Saint-Germain-des-Prés, qui appartient si longtemps à leur Ordre.

Saint-Lazare eut aussi sa petite part à la fête; car les chants furent exécutés, le premier jour, par les clercs de la Maison-Mère. Plus d'un se souvint peut-être que saint Vincent, quand il habitait la rue de Seine, était paroissien de Saint-Germain et qu'il dit plus d'une fois la messe dans l'église. Il y a aujourd'hui sa chapelle et c'est justice.

Le *triduum* célébré à Saint-Nicolas-du-Chardonnet les 5, 6 et 7 décembre fut plus spécialement celui de Saint-Firmin. Nous empruntons à la *Semaine religieuse* de Paris le récit des fêtes :

« L'Église avait revêtu une parure de fête : tentures de pourpre, illuminations, tapisseries, peintures racontant quelques scènes du martyre, rien n'avait été négligé... Les fêtes du *triduum* furent inaugurées, le dimanche 5 décembre, par Mgr Chaptal et par M. le chanoine Verdier, vice-supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice et gardien du sanctuaire des Carmes, qui prononça le panégyrique des Bienheureux, dont plusieurs appartenaient à la Compagnie de Saint-Sulpice. Le soir, M. le chanoine Grente, vice-postulateur de la Cause, fit l'histoire des martyrs... Le second jour, M. Gaston, vicaire général, parla à la messe de huit heures... Le soir, à cinq heures,



SÉMINAIRE SAINT-FIRMIN ANCIEN COLLÈGE DES BONS-ENFANTS

A. Collège des Bons-Enfants au temps de saint Vincent. — B. Bâtimens élevés en 1731. — C. Aile construite en 1778 et existant encore.

Le pointillé indique la porte Saint-Victor et l'enceinte de Philippe Auguste. — Les petites lignes marquent le tracé des rues actuelles des Ecoles et du Cardinal-Lemoine.

NOTICE EXPLICATIVE

La chapelle, adossée à l'est, contre la porte Saint-Victor, longeait la rue de même nom. La plus grande partie de son emplacement se trouve aujourd'hui dans la rue des Ecoles, devant le numéro 2 *bis*, qui en occupe l'autre partie.

La chambre de saint Vincent se trouvait dans l'aile occidentale, dont l'emplacement est à présent occupé par le numéro 4 et une portion de la cour du numéro 2 *bis*.

La petite aile septentrionale du corps du bâtiment A fut remplacée en 1661 par une construction neuve.

La porte Saint-Victor, élevée vers 1200, rebâtie en 1570, a été démolie en 1684, ainsi que l'enceinte de Philippe Auguste. Au rez-de-chaussée d'une tour de cette porte de la ville se trouvait la sacristie de la chapelle des Bons-Enfants.

Au nord et à l'ouest, le séminaire Saint-Firmin touchait le collège du Cardinal-Lemoine. La rue de ce nom, percée après 1832, traverse une partie de l'ancien jardin de Saint-Firmin.

M. Mantelet, prêtre de la Mission, raconta le martyre de ses deux confrères immolés sur la paroisse et surtout de l'un d'entre eux, qui fut supérieur du séminaire Saint-Firmin. A deux reprises, ce glorieux martyr eut, plusieurs années à l'avance, comme une vue prophétique de la Révolution qui allait venir. Ame intrépide et ne craignant pas d'attirer sur lui la fureur des soi-disant patriotes, il n'avait pas seulement refusé le serment schismatique, mais il avait combattu, dans de vigoureux écrits, la Constitution civile du clergé. Théologien, orateur, prêtre et religieux jusqu'au fond de l'âme, il fit honneur à l'Église autant par sa vie que par sa mort.

« Mgr Crépin, qui présidait, prit la parole à son tour avec cette grâce et cette force spéciale de l'épiscopat et tira les leçons pratiques du martyre.

« Après le R. P. Verdier, qui parla le matin du dernier jour à la messe de huit heures, l'honneur revint à M. le chanoine Bridier, Supérieur du petit séminaire de Paris, de clore la série des panégyriques, en présence de Son Eminence, qui présidait. »

A l'occasion des fêtes de béatification, plus d'un sera sans doute allé rue des Écoles, devant les numéros 2, 2 *bis* et 4, pour voir ce que sont devenus les anciens bâtiments du séminaire Saint-Firmin. Le plan ci-joint, préparé par M. Parrang, leur dira ce que la main des hommes a respecté et ce qu'elle a détruit.

L'ANCIEN ÉTABLISSEMENT DE SAINT-CYR

A moins d'une lieue du château de Versailles, dans la petite localité de Saint-Cyr¹, s'élevait le magnifique établissement que Louis XIV avait fondé en 1686

1. Aujourd'hui Saint-Cyr-l'École.

pour deux cent cinquante jeunes demoiselles de condition issues de parents tombés dans l'infortune. Non seulement le séjour et l'éducation étaient gratuits, mais la maison dotait les jeunes filles qui se mariaient ou entraient au couvent. Mme de Maintenon, directrice générale de l'œuvre, avait le droit d'y être logée, nourrie et entretenue, sa vie durant, ainsi que les personnes de sa suite.

Ses collaboratrices avaient pris l'habit à Noisy¹, après quelques mois de noviciat, le 2 juin 1686, jour de la Pentecôte, et prononcé, le mois suivant, les vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Un quatrième vœu, celui de stabilité, les maintenait au service des demoiselles, qu'elles s'engageaient à élever et à instruire dans la crainte de Dieu et la bienséance convenable.

Quoique professes, elles formaient, au début, une simple communauté sans caractère religieux, sous le nom de dames de Saint-Louis. Les constitutions, préparées par Mme de Brinon, supérieure à vie, revues par le roi, Mme de Maintenon et l'abbé Gobelin, avaient reçu l'approbation de l'évêque diocésain, c'est-à-dire de l'évêque de Chartres.

Les bâtiments achevés, Saint-Cyr se peupla. Ce fut entre le 30 juillet et le 2 août 1686, que la communauté de Noisy, composée de trente-six dames professes et de vingt-quatre sœurs converses, s'y transporta, ainsi que les jeunes filles de la maison, dans les carrosses du roi, avec l'aide de ses gens et sous l'escorte des Suisses de sa maison.

Le lendemain, deux vicaires généraux bénissaient la chapelle devant les quatre aumôniers de l'établissement : Gobelin, supérieur ; Converset, docteur de

1. Aujourd'hui Noisy-le-Roi.

Sorbonne; Boulé, chanoine de Maintenon; tous trois chargés des confessions; et Letellier, jeune prêtre, préposé au service de la sacristie.

Sur les instances de Gobelin, Paul Godet-Desmarets, Supérieur du séminaire des Trente-Trois, consentit à être confesseur extraordinaire de la communauté. Aux confessions il ajouta bientôt des conférences, puis les prédications de la retraite annuelle. Comme son temps ne pouvait y suffire, il demanda du renfort au Supérieur du séminaire des Missions Étrangères, M. de Brisacier, qui accepta d'aller lui-même à Saint-Cyr et d'y envoyer son confrère M. Tiberge.

M. Desmarets montait, l'année suivante, sur le siège épiscopal de Chartres. Mme de Maintenon n'était pas étrangère à son élévation. Elle perdait beaucoup, mais gagnait davantage. La considération des grands services que pouvait rendre à Saint-Cyr le chef du diocèse la consolait de l'éloignement d'un si précieux auxiliaire.

Le nouveau prélat partait à un moment critique. La maison ne marchait pas comme Mme de Maintenon l'aurait souhaité. Sous l'influence de causes dont il sera question plus loin, il y avait du malaise parmi les dames; les jeunes filles, surtout les grandes, prenaient des airs qui ne convenaient pas. De gros soucis la rongeaient. Des réformes s'imposaient. La pensée lui vint de réorganiser l'aumônerie et de l'établir sur une base plus solide et plus durable. Sur l'avis de Desmarets, de Fénelon, de Gobelin et de Brisacier, elle résolut d'appeler des prêtres vivant en communauté sous une règle. Ces prêtres sont plus aptes que les membres du clergé diocésain à comprendre la marche et l'esprit d'une autre communauté; leur doctrine est plus sûre et leur stabilité plus grande; ils ne risquent pas d'être attirés ailleurs par l'appât des bénéfices;

les emplois modestes, tels que celui des confesseurs de filles, les contentent facilement.

Mais à quelle congrégation s'adresser ? Elles étaient nombreuses et diverses. Mme de Maintenon écarta celles dont l'esprit particulier correspondait peu avec l'esprit dont elle voulait voir ses filles animées. Sans aucun doute, les Jésuites auraient bien réussi. On pronça leur nom. Mme de Maintenon était prévenue contre eux. Elle craignait, en les introduisant dans sa maison, de n'être plus maîtresse chez elle. Et puis, ils avaient de nombreux et puissants ennemis ; ces ennemis n'allaient-ils pas devenir ceux de l'institution, si l'institution était confiée aux Pères de la Compagnie de Jésus ?

A leur défaut, les Prêtres de la Mission semblaient tout désignés. On connaissait, ce sont les *Mémoires* des dames de Saint-Cyr qui le disent, leur piété, leur régularité, leur modestie et leur orthodoxie. On les voyait à l'œuvre à Versailles, à Fontainebleau, aux Invalides, où ils étaient appréciés. Liés par des vœux simples et soumis à une forte discipline, ils travaillaient avec un zèle visible au salut des âmes. Tout les rapprochait des religieuses de Saint-Cyr. Pour ces divers motifs, Mme de Maintenon fixa son choix sur eux.

Louis XIV, consulté, approuva son projet : « J'en fais mon affaire, lui dit le roi ; comptez sur moi. » Et de fait, sans plus tarder, il manda près de lui M. Jolly, Supérieur général. Ce ne fut pas, on le devine, sans formuler des objections que ce dernier accepta l'offre qui lui était faite. L'œuvre qu'on lui proposait ne convenait d'aucune manière à une Compagnie fondée pour donner des missions aux pauvres gens de la campagne et enseigner dans les séminaires ; le saint Fondateur l'excluait formellement des fonctions de son institut.

Le roi répondit point par point à toutes les représentations de M. Jolly : les dames de Saint-Cyr n'étaient pas religieuses et ne constituaient qu'une fraction bien minime du personnel de l'établissement ; quant aux demoiselles, elles appartenaient à la noblesse sans doute, mais à la noblesse pauvre ; au reste, le fondateur n'excluait pas les nobles du bénéfice des missions dans les campagnes. Enfin venait un argument sans réplique : toute règle souffre exception, surtout quand le roi manifeste un désir.

M. Jolly demanda la permission de consulter ses assistants. Quelques jours après, il revenait à Versailles pour apporter au roi une réponse favorable.

Desmarets, Brisacier et Tiberge prirent part aux pourparlers engagés entre M. Jolly et Mme de Maintenon pour préparer les clauses du traité. Il fut stipulé que le personnel comprendrait, outre le supérieur, six prêtres, âgés d'au moins trente ans, et trois frères, l'un de ces derniers pour le service de l'église et de la sacristie, et que toute liberté leur serait laissée d'aller donner des missions dans les terres dépendantes de la maison, ou dans le diocèse de Chartres..

Un règlement dressé par l'évêque de Chartres fut annexé au contrat de fondation ; il contenait ces lignes : « Les six Prêtres de la Mission commis pour desservir la chapelle de Saint-Cyr seront chargés, sous notre autorité, de toute la conduite spirituelle de la maison et communauté des dames et demoiselles de Saint-Louis, même de celles des domestiques et servantes qui sont dans l'enceinte et clôture de ladite maison tant pour l'administration des sacrements et instructions, que pour les enterrements, selon l'usage et les règlements de ladite maison et communauté.

« Un desdits prêtres célébrera, à six heures et demie du matin, une messe basse, où les converses et

les domestiques pourront assister. Un autre en célébrera une à huit heures, où assisteront les dames et les demoiselles. L'un d'eux en dira une troisième à la chapelle de l'infirmerie sur les huit heures et un autre en célébrera une quatrième dans l'église à dix heures ; et celle-là sera dite haute et solennelle aux jours marqués dans le cérémonial de la communauté. L'une desdites messes sera célébrée pour le repos des âmes des rois de France et de la feuë reine ; une autre à l'intention du roi, pour remercier Dieu des grâces qu'il répand incessamment sur la famille royale et pour lui demander qu'il plaise à sa divine Majesté de donner aux rois de France les lumières nécessaires pour bien gouverner leur État et d'exalter l'Église catholique dans le royaume...

« Après la messe de huit heures, où le psaume *Exaudiat* est tous les jours chanté par les dames et les demoiselles, le prêtre qui aura célébré la messe dira, à la fin dudit psaume, le verset et l'oraison pour le roi... »

Le Supérieur général de la Mission devenait le Supérieur immédiat de la maison, sous la dépendance de l'évêque de Chartres. Toute latitude lui était laissée d'y tenir un suppléant qui aurait le titre de Supérieur et en exercerait les fonctions. Il lui appartenait de choisir dans sa congrégation les confesseurs extraordinaires et les directeurs, et de les nommer, de concert avec Mme de Maintenon et la Supérieure de la communauté. Toutefois l'évêque de Chartres se réservait le choix pour le cas où des circonstances particulières l'exigeraient.

On ne tarda pas à s'apercevoir que les absences prolongées exigées par les travaux des missions portaient les prêtres à négliger leurs fonctions d'aumôniers ; aussi ajouta-t-on plus tard au personnel exigé par le

contrat primitif deux prêtres pour le ministère extérieur. Par la même occasion, un quatrième frère fut donné pour aider celui de la sacristie, qui était surchargé de travail.

Une des questions les plus difficiles à résoudre fut celle du logement. Il fallait des chambres, une infirmerie, une cuisine, un réfectoire, une bibliothèque, une salle d'oraison, un parloir; le tout à une distance convenable de l'habitation des religieuses et des jeunes filles. M. Jolly se rendit à Saint-Cyr, accompagné de M. Hébert, curé de Versailles, et d'un frère architecte. Il examina ce qu'on proposait et ne le trouva pas à sa convenance. Le roi résolut la difficulté en donnant ses ordres pour une nouvelle bâtisse au lieu qui accommoderait le mieux M. Jolly. Mansard dressa le plan et en six mois tout était prêt pour recevoir les missionnaires.

Le bâtiment s'étendait de l'église au pavillon réservé à l'évêque de Chartres et s'élevait sur l'emplacement précédemment occupé par les écuries de Mme de Maintenon et les logements des jardiniers. Un petit jardin, placé derrière, fut mis à l'entière disposition des aumôniers, qui prirent possession de leur nouvelle demeure le 9 août 1691.

Les *Mémoires* des dames de Saint-Cyr nous apprennent pourquoi le supérieur général fut déclaré « supérieur immédiat de la communauté des dames et demoiselles de Saint-Louis ». « Les raisons qui portèrent à insérer cette clause dans le traité, y lisons-nous, furent que ce supérieur, devenant le nôtre, s'affectionnerait davantage à notre maison; qu'il se trouverait par là plus engagé à nous donner de bons confesseurs et directeurs et à procurer notre bien spirituel; qu'étant choisi par les principaux de la Congrégation, il était à présumer que ce serait toujours un

homme de bien, de tête et d'expérience ; que cela nous empêcherait d'en chercher et que, quelques soins que nous prissions pour en trouver qui eussent les qualités nécessaires, il serait difficile que ce fût avec un aussi heureux succès qu'on avait sujet de se le promettre de M. le Supérieur général de Saint-Lazare. L'expérience a fait voir qu'on ne s'était pas trompé, et nous éprouvons tous les jours qu'on a fait en cela, comme en tout le reste, le bien et l'avantage de notre maison. »

En insérant cette clause dans le contrat, il fut convenu qu'on ne l'appliquerait pas du vivant de l'abbé Gobelin, qui conserva les fonctions de supérieur jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'en 1690 ou 1691.

La réorganisation de l'aumônerie fut suivie de près par la réforme de la communauté des dames, que l'influence fâcheuse de Mme de Brinon, nommée supérieure à vie, puis révoquée et éloignée par le roi, avait profondément troublée. Les dames de Saint-Louis passèrent, avec l'approbation du Souverain Pontife, de l'état séculier à l'état régulier et adoptèrent la règle de saint Augustin.

Au mois de novembre de l'année 1692, deux visitandines du couvent de Chaillot à Paris, la supérieure et la maîtresse des novices, allèrent à Saint-Cyr et y restèrent le temps nécessaire pour la formation des religieuses. L'année du noviciat écoulée, l'évêque de Chartres reçut la profession de plusieurs, le 11 décembre 1693. Les autres préférèrent retarder de quelques jours ou de quelques mois. Quatre se retirèrent ; une resta, mais en gardant son ancien état. Les constitutions, plusieurs fois remaniées, furent définitivement arrêtées avant la fin de la première année.

Mme de Maintenon avait trop souffert du passé pour ne pas multiplier les mesures de précaution autour

de sa communauté. Elle tenait extrêmement à la préserver de l'esprit du monde et à la conserver dans la pureté de la foi. Et pourtant, par sa faute, sans qu'elle s'en rendit compte, le quiétisme réussit à pénétrer dans ce milieu. Gagnée par les bonnes grâces et les manières insinuanes de Mme Guyon, dont la piété était sincère, quoique faussée, elle lui permit de voir fréquemment les dames de Saint-Cyr et même de leur enseigner sa méthode d'oraison. Cette méthode lui semblait excellente. C'est pourquoi elle ne manquait pas d'assister aux conférences que Fénelon faisait à la cour devant un auditoire choisi.

Parmi les premiers missionnaires envoyés à Saint-Cyr, il en était un que Mme Guyon elle-même avait converti à ses idées¹. Sa réputation de sainteté lui attira un grand nombre de pénitentes, qu'il dirigea dans les voies nouvelles.

Une autre influence contribua aux progrès du quiétisme : celle d'une grande amie de Mme Guyon, Mme de Maisonfort, qui avait abandonné le monde à trente ans pour entrer dans la communauté de Saint-Louis.

Les tristes ravages de l'erreur, d'abord masqués par un apparent progrès dans la piété, ne tardèrent pas à se manifester. Les dames et les grandes demoiselles qui s'étaient laissé prendre aux beaux dehors de la pernicieuse doctrine se crurent des privilégiées : elles méprisaient celles qui ne partageaient pas leur manière de voir ; leur orgueil grandissait en même temps que diminuaient leur docilité et leur amour du travail.

M. Durand, supérieur des missionnaires, finit par deviner la cause de la division qui troublait la maison. Mais comment y remédier ? Il fallait avant tout, sem-

1. Olivier Lasseur.

blait-il, porter Mme de Maintenon à répudier la spiritualité de Mme Guyon. L'évêque de Chartres avait toute sa confiance. C'est sur lui que M. Durand se déchargea du soin de la désabuser.

Le prélat eut la joie de réussir. Mais ses efforts pour ramener dans le droit chemin les autres égarées restèrent sans résultat. On écouta respectueusement ses conférences sur l'oraison, et ce fut tout ; les meilleures raisons ne purent rien contre l'entêtement. Le confesseur quiétiste lui-même persista dans ses erreurs. Sa direction resta la même, sinon qu'il prit des précautions pour la cacher aux profanes.

On s'aperçut que rien n'était changé quand parurent les *Maximes des Saints* de Fénelon, archevêque de Cambrai. Cet ouvrage trouva de chauds défenseurs à Saint-Cyr. On comprit qu'il fallait en venir aux moyens de rigueur. Trois religieuses, qui se signalaient par leur ardeur et leur opiniâtreté, furent enfermées dans les couvents de la Visitation. Le départ volontaire d'une autre, le rappel à Saint-Lazare du missionnaire quiétiste, un examen attentif des manuscrits et des livres qui circulaient dans la maison, suivi de la confiscation des écrits jugés dangereux, enfin l'intervention personnelle du roi, qui vint à Saint-Cyr et déclara aux dames sa résolution d'écraser le quiétisme, comme il avait détruit le jansénisme, tout cela mit fin à la crise.

L'épreuve fut pénible au cœur sensible de Mme de Maintenon. Mais, si Dieu lui présentait des croix, il lui donnait aussi des consolations. Une des joies les plus vives de sa vie fut certainement celle qu'elle éprouva le jour où ses demoiselles jouèrent, pour la première fois, *l'Esther* de Racine.

Les représentations des tragédies pieuses faisaient partie de son programme d'éducation. Elle les jugeait

très utiles aux jeunes filles pour les former aux bonnes manières, à la déclamation, à la bonne diction et pour leur apprendre à se présenter devant le public. Elle ne regardait pas à la dépense des costumes et appelait, pour exercer les jeunes actrices, les artistes les plus en vue.

La première représentation publique d'*Esther* fut fixée au 26 janvier 1689. Louis XIV y assista, ainsi que le prince de Condé, Bossuet, l'évêque de Châlons, d'autres prélats et un grand nombre de courtisans. Le succès fut éclatant.

Le 29, des princes, des seigneurs, Mme de Miramion et huit jésuites admirèrent, à leur tour, les jeunes actrices. Celles-ci reparurent sur la scène, toujours devant de nombreux et illustres personnages, les 3, 5, 15 et 19 février; puis, le théâtre de Saint-Cyr ferma ses portes jusqu'à l'année suivante.

Aux félicitations que Mme de Maintenon recevait, se mêlaient des critiques. M. Hébert, curé de Versailles, fut un des premiers à voir et à signaler les graves dangers auxquels pouvaient donner lieu les représentations de Saint-Cyr.

« A une assemblée de charité, où Mme de Maintenon assistait très régulièrement, écrit M. de La Beaumelle, le discours, avant la conférence, tomba sur la tragédie d'*Esther*. La flatterie renchérisait sur tous les éloges qu'accordait la vérité. Le curé attendait, en gémissant, le moment de parler. Mme de Maintenon rapporta d'un air satisfait le nom de tous les religieux qui avaient été spectateurs, ou qui demandaient à l'être.

« — Il n'y a plus que vous, dit-elle au curé, qui n'avez pas vu cette pièce; ne vous y verrons-nous pas bientôt?

« Hébert répondit par une profonde révérence. —

Je voudrais bien, ajouta-t-elle en regardant Hébert, y aller aujourd'hui en aussi bonne compagnie. — Je vous supplie de m'en dispenser, repartit Hébert en commençant son exhortation.

« Dès qu'elle fut achevée, Mmes de Chevreuse et de Beauvilliers grondèrent le curé de ce refus public. — Vous avez, lui dirent-elles, mortifié Mme de Maintenon. Voir *Esther* est une faveur sollicitée. On vous y invite et vous refusez du ton le plus désapprobateur. On n'aura plus la même confiance en vous ; on vous croira outré sur la morale ; vous serez redouté comme le censeur des évêques ; vous perdrez un crédit utile à votre zèle. — Mes raisons, interrompit Hébert, ne sont pas de vains scrupules ; je vous en rendrai compte et j'en ferai juge Mme de Maintenon elle-même ; si elle me condamne, je me rendrai volontiers.

« Le soir même, il lui dit :

« — Vous connaissez, Madame, mon respect pour vous ; mais vous savez aussi combien je déclame en chaire contre les spectacles. *Esther* n'est point comprise dans cette proscription.

« — Pourquoi donc, interrompit-elle, refusez-vous de l'entendre ?

« — Le peuple, reprit le curé, ne sait pas quelle différence est entre cette comédie et une autre. Si j'y vais, il croira plutôt à mes actions qu'à mes paroles. La réputation d'un ministre de Jésus-Christ est trop délicate pour la sacrifier à la complaisance ou à la curiosité. Hé ! pensez-vous qu'il soit décent à des prêtres d'assister à des jeux exécutés par des jeunes filles bien faites, aimables, fixées pendant deux heures entières ? C'est s'exposer à des tentations. Des courtisans m'ont avoué que leurs passions étaient plus vivement excitées par la vue de ces enfants que par celle des comédiennes. L'innocence des vierges est un attrait plus

dangereux que le libertinage des prostituées. Le vice profane tout.

« — Mais, du moins, lui dit Mme de Maintenon, vous ne condamnez pas ces divertissements si utiles à la jeunesse ?

« — Je crois, répondit-il, qu'ils doivent être pros- crits de toute bonne éducation. Votre grand objet, Madame, est de porter vos élèves à une grande pureté de mœurs. N'est-ce pas détruire cette pureté que de les exposer sur un théâtre aux regards avides de la cour ? C'est leur ôter cette honte modeste qui les retient dans le devoir. Une fille redoutera-t-elle un tête-à-tête avec un homme après avoir paru hardiment devant plusieurs ? Les applaudissements que les spec- tateurs prodiguent à la beauté, aux talents de ces jeunes personnes leur inspirent de l'orgueil. Je ne puis, en exerçant un ministère qui combat toutes les pas- sions, me défendre de la vaine gloire de prêcher devant mon souverain ; comment des enfants se pré- serveraient-elles d'une vanité si naturelle ?

« — Cependant, dit Madame de Maintenon, ces exercices sont autorisés de tout temps dans les collèges.

« — On ne peut, répliqua le curé, en rien conclure pour les collèges des filles. Les garçons sont destinés à remplir des emplois qui les obligent de parler au public. Un homme de robe, un homme d'église, un homme d'épée ont également besoin de l'exercice de la déclamation. Les filles sont destinées à la retraite et leur vertu est d'être timides, leur gloire d'être modestes. Je ne parle point du temps qu'emportent les rôles qu'il faut apprendre ; des distractions que donne le charme des vers ; de l'orgueil de celles qui jouent ; de la jalousie de celles qui ne jouent pas ; des airs de grandeur qu'on prend au théâtre et qu'on ne quitte pas dans la société ; de mille choses con-

traies à l'esprit de votre établissement. Je ne dis plus qu'un mot : tous les couvents ont les yeux attachés sur Saint-Cyr ; partout, on suivra l'exemple que Saint-Cyr aura donné. On se lassera des pièces de piété, on en jouera de profanes. On invitera des laïques à ces spectacles. Dans toutes les maisons religieuses, au lieu de former des novicés, on dressera des comédiennes.

« — J'entre dans tout cela, dit Mme de Maintenon ; mais saint François de Sales est moins rigide que vous ; il permet à ses filles de représenter des pièces de dévotion.

« — Il est vrai, reprit l'abbé Hébert, mais ce grand évêque ne le leur permet qu'entre elles, rarement et dans l'intérieur du monastère. A la Visitation, c'est amusement privé ; à Saint-Cyr, c'est un spectacle public. »

La voix de M. Hébert fut étouffée par les nombreux éloges que Mme de Maintenon recevait de la cour, même d'ecclésiastiques pieux et savants.

Le théâtre de Saint-Cyr se ouvrit dans les premiers jours de l'année 1690. Du 5 janvier au 10 février, sept représentations d'*Esther* se succédèrent ; et ce fut, chaque fois, avec le même succès.

Peu à peu, toutefois, Mme de Maintenon comprit combien avaient raison ceux qui lui signalaient les dangers de ces spectacles. Les jeunes filles n'étaient plus les mêmes. Leur orgueil ne cessait de croître avec les applaudissements et les adulations. Il alla jusqu'au ridicule. Elles refusèrent de chanter à l'église « pour ne pas gâter leur voix avec des psaumes et du latin ».

« Cette affluence du beau monde, lisons-nous dans les *Mémoires* des dames, les applaudissements que nos demoiselles en avaient reçus, les fréquentations des

gens du bel esprit leur avaient beaucoup enflé le cœur et donné une telle vivacité de goût pour l'esprit et les belles choses qu'elles devinrent fières, dédaigneuses, hautaines, présomptueuses, peu dociles... Il n'était plus question entre elles que d'esprit et de bel esprit; on se piquait d'en avoir et de savoir mille choses vaines et curieuses; on méprisait les demoiselles qui étaient simples et moins susceptibles de ce goût. »

Mme de Maintenon ne se consolait pas d'avoir abouti, par son imprévoyance, à de si fâcheux résultats. « La peine que j'ai sur les filles de Saint-Cyr, écrivait-elle, ne se peut réparer que par le temps et par un changement entier de l'éducation que nous leur avons donnée jusqu'à cette heure... Dieu sait que j'ai voulu établir la vertu à Saint-Cyr, mais j'ai bâti sur le sable... Elles ont de l'esprit et s'en servent contre nous. Elles ont le cœur élevé et sont plus fières et plus hautaines qu'il ne conviendrait de l'être aux plus grandes princesses. A parler même selon le monde, nous avons formé leur raison et fait des discoureuses, présomptueuses, curieuses, hardies. C'est ainsi qu'on réussit quand le désir d'exceller nous fait agir... Bénissons Dieu de nous avoir ouvert les yeux. »

A ces inconvénients s'en ajoutaient d'autres, du côté du public. Comme M. Hébert, comme M. Desmarets, comme d'autres membres du clergé, M. Durand, supérieur des missionnaires de Saint-Cyr, jugeait inconvenant, pour des hommes et spécialement pour des prêtres, de fixer, durant des heures entières, de grandes jeunes filles, et cela au moment même où l'art et la grace avec lesquels elles remplissaient leur rôle sur la scène les rendaient plus attrayantes et plus charmantes. Il menaçait d'écrire et de prêcher contre ces divertissements. S'il n'alla pas si loin, du moins eut-il des discussions assez vives avec Moreau, le

musicien qui exerçait les demoiselles, et avec Racine lui-même. Moreau lui répartit malicieusement que le théâtre de la foire de Saint-Laurent, où l'on jouait des pièces fort peu convenables, appartenait à Saint-Lazare. Racine, tout d'abord piqué, finit par reconnaître, assure La Beaumelle, le bien-fondé des observations du missionnaire, et, sans l'intervention de Mme de Maintenon, il aurait brûlé la seconde tragédie qu'il venait de composer pour Saint-Cyr, sur l'ordre du roi.

Cette nouvelle tragédie avait pour titre *Athalie*. Elle fut jouée pour la première fois le 5 janvier 1691 devant Louis XIV, le dauphin, le roi et la reine d'Angleterre, Fénelon et quatre ou cinq autres personnages, sans pompe, sans décors, dans une classe, par des jeunes filles vêtues de leurs habits ordinaires, qu'ornaient quelques perles et quelques rubans.

L'avis général fut qu'*Athalie* ne valait pas *Esther*. Mme de Maintenon fut seule à penser autrement, et la postérité lui a donné raison. Après la représentation, le roi déclara, pour répondre à ses désirs, que désormais les demoiselles et leurs maîtresses assisteraient seules aux spectacles de Saint-Cyr.

Cette règle souffrit quelques exceptions. En 1691, 1692 et 1693, les demoiselles furent à plusieurs reprises invitées par Louis XIV à venir jouer dans sa chambre, en présence des princes du sang et de personnages choisis, tantôt *Esther*, tantôt *Athalie*, tantôt une pièce bien oubliée aujourd'hui, le *Jonathas* de Duché. Elles allaient à Versailles, portées par les carrosses du roi, et là elles restaient sous la surveillance de plusieurs dames de la cour pieuses et âgées.

A Saint-Cyr, les spectacles se firent de plus en plus rares, et ce fut presque toujours en présence de dames auxquelles Mme de Maintenon tenait à donner un

témoignage tout particulier de sa bienveillance. Les pièces jouées, tirées toutes de récits bibliques, étaient loin d'avoir la perfection d'*Esther* et d'*Athalie*. On représenta *Jonathas*, *Absalon* et *Débora* de Duché, *Judith* de Boyer, *Saül* de Longepierre, *Joseph* de l'abbé Genest.

Vers 1701, Mme de Maintenon permit aux petites de jouer *Jonathas* devant les confesseurs pour leur « faire plaisir ». Les confesseurs assistèrent encore à une représentation d'*Athalie* donnée par les grandes demoiselles devant Claude d'Aubigné, évêque de Noyon, parent de Mme de Maintenon.

La pieuse dame se reprocha cet acte de complaisance. Elle craignait qu'après elle on ne s'autorisât de cet exemple. Bourrelée de remords, elle alla demander à l'évêque de Chartres ce qu'il convenait de faire pour réparer sa faute. Sur les conseils du prélat, elle prit la plume pour déclarer à ses religieuses, sous forme de lettre, quelles étaient ses intentions. « Renfermez ces amusements dans votre maison, leur recommanda-t-elle¹, et ne les faites jamais en public, sous quelque prétexte que ce soit. Il sera toujours dangereux de faire voir à des hommes des filles bien faites et qui ajoutent des agréments à leurs personnes en faisant bien ce qu'elles représentent. N'y souffrez donc aucun homme, ni pauvre ni riche, ni vieux ni jeune, ni prêtre ni séculier, je dis même un saint, s'il y en a sur la terre. »

Les religieuses de Saint-Cyr suivirent fidèlement les volontés de leur fondatrice. Les confesseurs ne virent plus les jeunes filles que dans la chapelle, où ils leur apprenaient à préférer la faveur de Dieu aux applaudissements des hommes.

1. *Lettres et entretiens sur l'éducation*, 2^e éd., t. II, p. 319. Voir aussi les *Mémoires des dames de Saint-Cyr*, t. I, p. 256.

M. Durand fut le premier supérieur des missionnaires de Saint-Cyr. Il ne resta qu'un an. Son attitude vis-à-vis des tragédies de Racine ne fut peut-être pas étrangère à son rappel.

Au nombre des six collaborateurs qui lui furent donnés se trouvait M. Laudin, qui avait occupé la cure de Fontainebleau pendant onze ans. En apprenant qu'il était placé à Saint-Cyr, ce saint missionnaire s'était écrié tout heureux : « Je vais rajeunir maintenant, parce que me voilà simple soldat ; si ce sont les supériorités qui font courber les hommes, il faut à présent que je me redresse, puisque me voilà débarrassé de tout soin. »

Un an après son arrivée, M. Laudin dut se courber de nouveau, car on lui donna la succession de M. Durand. Une grande maladie et la perte presque complète de la vue l'obligèrent à se retirer l'année suivante.

M. Savoye vint ensuite. Après neuf ans de supériorité, il céda la place à M. Jacques Briderey. Tous deux avaient dirigé le séminaire interne de Saint-Lazare.

Ce fut du temps de M. Briderey que les religieuses de Saint-Louis reçurent de Louis XIV, pour la mettre à la disposition des confesseurs, une magnifique propriété, comprenant maison, chapelle, jardin, bois et terres, propriété située sur le territoire de Fontenay, à un quart de lieue de Saint-Cyr. « De cette maison, écrivait Lavallée en 1862¹, dépendait un petit oratoire, dédié à Saint-Jean, qui est encore aujourd'hui un lieu de fêtes et de pèlerinages. »

Un missionnaire, poète à ses heures, chanta la beauté du site et les charmes du séjour en une série de vingt-six strophes. Il y a loin de cette poésie à

1. *Madame de Maintenon et la maison royale de Saint-Cyr*, 2^e éd., p. 121.

celles de Racine. Les religieuses toutefois se la passèrent de main en main et en conservèrent le texte dans leurs *Mémoires*. Voici quelques extraits :

Près de Saint-Cyr est un lieu de plaisance
Dont à Pallas fit présent Apollon.
Pomone et Flore y font leur résidence
Et tour à tour règnent dans ce vallon.
De tous côtés prunes, cerises, pêches
Font succomber l'arbre sous le fardeau.
Dans la saison on a des fraises fraîches;
Tout est chargé jusqu'au moindre arbrisseau.
Un bois voisin, planté par la nature,
Rehausse encor la beauté de ces lieux.
Zéphire y fait entendre son murmure,
Les rossignols leur chant mélodieux.
Si vous voulez vous livrer à l'étude,
Lire un bon livre, apprendre des sermons,
Dans Fontenay plus d'une solitude
Contentera vos inclinations.

La pensée d'offrir cette maison de campagne aux missionnaires venait de Mme de Maintenon. A la mort de Louis XIV (1715), cette dernière quitta la cour et se retira, pour le reste de sa vie, dans l'établissement de Saint-Cyr. Elle y vécut quatre ans dans la plus grande simplicité, recevant fort peu, priant beaucoup, instruisant les jeunes filles et travaillant de ses mains¹.

Cette noble et charitable dame se confessait à M. Briderey, supérieur des missionnaires de Saint-Cyr. Elle lui recommandait de ne pas la ménager et de la reprendre avec la même liberté que si elle était Fille de la Charité. Le jour où elle crut s'apercevoir que son confesseur avait quelque penchant pour le jansénisme, l'angoisse envahit son âme. Elle avait trempé dans le quiétisme sans y penser; n'allait-elle pas maintenant se laisser entraîner, sans s'en aperce-

1. *Mémoires des dames de Saint-Cyr*, t. I, p. 284.

voir, dans d'autres erreurs? Rester sous cette direction, c'était exposer sa foi; d'autre part, en la quittant, elle compromettrait la réputation de M. Briderey et porterait préjudice à la Congrégation dont il était membre. Réflexion faite, elle préféra ne rien changer¹.

Elle mourut le 15 avril 1719, préparée et assistée par M. Briderey. M. Bonnet, supérieur général, tint à honorer de sa présence les funérailles de l'illustre défunte. Avec lui vinrent, de Saint-Lazare, de Versailles et d'ailleurs, une centaine de missionnaires, prêtres ou clercs. Il convenait que la Congrégation de la Mission rendit ce suprême hommage à la mémoire de sa grande bienfaitrice.

M. Briderey quitta Saint-Cyr en 1727. Ce fut, assurent les *Nouvelles ecclésiastiques*², à la demande de l'évêque de Chartres, qui lui reprochait trop peu de zèle contre le jansénisme, bien qu'il eût signé avec ses confrères la constitution *Unigenitus*.

Pierre-Ignace de la Gruère, supérieur du petit séminaire de Chartres, fut mis à la place de M. Briderey. En envoyant ce missionnaire à Saint-Cyr, M. Bonnet, supérieur général, lui donna ses avis par écrit. En psychologue averti, il s'étend sur les dangers et des difficultés que peut trouver un prêtre dans un milieu féminin et sur les précautions dont il doit s'entourer. Tout n'est pas à citer; ce serait trop long; et puis, certaines remarques ne sont pas à répéter tout haut; elles risqueraient de déplaire si d'autres que des hommes les entendaient ou les lisaient; contentons-nous de quelques mots :

« La patience de Job, la sagesse de Salomon et la

1. La Beaumelle, *op. cit.*, t. V, p. 291.

2. Numéro du 22 novembre 1727, p. 166.

chasteté de saint Étienne seraient à peine suffisantes pour remplir dignement et fidèlement tous les devoirs de cet important emploi... Dix Salomon suffiraient à peine pour bien développer une seule fille et pour s'en garder autant qu'il est convenable... Il faut être prompt, exact et ponctuel pour les servir dans leurs besoins et ne se pas faire attendre au confessionnal. Le prédécesseur y était, presque tous les jours, cinq ou six heures le matin et autant le soir. Dans ce commencement, je voudrais les écouter au fur et à mesure qu'elles le désireront et autant qu'elles en auront besoin; mais peu à peu je les accoutumerais à ne se confesser qu'une ou deux fois la semaine tout au plus; autrement, le métier n'est pas supportable... Il faut obliger ses pénitentes d'aller, comme les autres, aux confesseurs extraordinaires; car celles qui paraissent avoir plus de confiance en ont quelquefois plus de besoin que les autres, et elles sont fort aises qu'on les force de se soulager. Il n'y a... parmi les filles qu'un seul confesseur qui n'est pas trompé, et c'est celui-là seul qui s'attend à l'être de fois à autre... Les pénitentes méprisent les confesseurs qui les recherchent, et elles recherchent elles-mêmes ceux qui savent se passer d'elles. »

On peut croire que M. de la Gruère suivit fidèlement les conseils donnés par M. Bonnet.

Quoi qu'il en soit, les religieuses attestent dans leurs *Mémoires* qu'elles ont toujours été satisfaites de leurs confesseurs. « Nous avons, disent-elles, tout sujet de bénir Dieu d'avoir permis qu'on nous donne des personnes si sages, si régulières et si remplies de zèle, pour remplir, à notre égard, les fonctions de leur ministère. On peut dire que le bon exemple qu'ils donnent contribue autant à notre avancement spirituel que leurs paroles, et que nous n'avons rien à désirer de

ce côté-là, que de profiter de leurs saintes leçons. »

Les prêtres de la Mission furent chassés de Saint-Cyr en 1791, parce qu'ils n'avaient pas hésité à prendre parti contre l'Église constitutionnelle. La loi qui soumettait les fonctionnaires publics au serment schismatique ne les atteignait pas, car ils étaient subventionnés, non par l'État, mais par les religieuses de Saint-Louis. Sommés, quand même, de le prêter, ils refusèrent, et leur droit de rester dans la maison sans se soumettre à cette formalité fut reconnu par les autorités départementales.

La vengeance de la municipalité ne se fit pas attendre. Le jour de la Fête-Dieu, le curé constitutionnel conduisit la procession, comme il était d'usage chaque année, dans la maison et l'église de Saint-Louis ; il trouva les portes closes. Le maire ameuta la population. Quelques heures après, les paysans envahissaient la maison, armés de bâtons, de faux, de fusils, et se présentaient, poussant des cris de mort, devant le bâtiment des aumôniers. Ceux-ci, prévenus à temps, avaient fui d'un autre côté, dans la direction de Versailles. On ne les revit plus à Saint-Cyr.

P. COSTE.

AUTRICHE

M. JEAN LEGERER

La disparition de M. Legerer, mort à Vienne le 24 septembre dernier, est une grande perte pour la province d'Autriche.

Ce regretté confrère, né à Gresten (Basse-Autriche), le 11 septembre 1854, de parents profondément pieux,

qui eurent six garçons et trois filles, entra dans la Congrégation de la Mission, à Graz, le 27 juillet 1873, après avoir achevé ses études secondaires à Vienne. Quand il fut lié à la Compagnie par les saints Vœux, il obtint la permission de venir à la Maison-Mère, où il passa les mois d'août et de septembre 1875. A son retour, il suivit les cours de l'Université de Graz pendant deux ans, jusqu'au jour de sa prêtrise, qui fut le 8 juillet 1877.

L'année suivante (octobre 1878), il était envoyé à la nouvelle maison de Vienne-Waehring. C'est dans la capitale autrichienne qu'il vivra désormais et qu'il donnera, pendant un demi-siècle, toute la mesure de sa vertu et de sa capacité, se dévouant sans compter, particulièrement comme professeur de religion et prédicateur des étudiants, dans les écoles publiques, gymnases et école normale, ou encore comme directeur du petit séminaire.

A une rare activité il sut allier un grand esprit intérieur, comme le prouvent particulièrement les résolutions de sa retraite de 1884, écrites en français. Tour à tour simple confrère ou supérieur dans nos trois maisons de Vienne, il trouva moyen de se dépenser encore au dehors et de prêcher deux cent quatre-vingt-dix missions, retraites ou triduum.

Le gouvernement le décora, la ville lui décerna la grande médaille d'or, le cardinal-archevêque le nomma membre de son conseil. Aussi lorsque, le 25 septembre, il fut arrêté subitement, terrassé par une attaque, ce fut un deuil général. Mgr Seipel, le grand homme d'État, qu'il prépara jadis à la première communion et qui n'a cessé d'être son ami, chanta la messe d'enterrement le matin du 29.

L'après-midi, assistaient aux funérailles soixante et un prêtres, l'évêque, Mgr Seipel, des prélats, le

ministre président Miklas, des conseillers d'État, la municipalité, des représentants d'un grand nombre de sociétés et beaucoup de Filles de la Charité. Sur sa tombe, M. Spiegl salua en lui le modèle du prêtre, de l'éducateur et du missionnaire.

(Extrait du *Vinzenastimmen*, novembre 1926.)

BELGIQUE

VOYAGE DES ÉVÊQUES CHINOIS

En 1785, deux Lazaristes allaient à Pékin recueillir la succession des anciens Jésuites. Ils peuvent être considérés comme les fondateurs et pères des missions actuelles des Lazaristes en Chine. L'un d'eux, M. Raux, était né dans le Hainaut français; l'autre, M. Ghislain, avait vu le jour dans une modeste localité du Hainaut, soumis alors à l'Autriche, et aujourd'hui compris dans le royaume de Belgique. La famille de M. Ghislain conserve précieusement son souvenir, et l'un de ses neveux, actuellement curé dans le diocèse de Tournai, aime à montrer avec fierté plusieurs lettres autographes de l'oncle missionnaire. Pendant le voyage à travers la Belgique des deux évêques Lazaristes chinois et du troisième évêque pékinois, élève des successeurs des deux premiers envoyés à Pékin par le successeur de saint Vincent, était-il possible d'écarter cette pensée? Ils viennent, à leur insu peut-être, montrer, aux compatriotes du Lazariste belge Ghislain, le magnifique aboutissant de ses efforts et de son sacrifice.

Ils reçurent un accueil non seulement sympathique, mais triomphal, et s'ils avaient pu répondre aux désirs exprimés de toutes parts, les triomphes se fussent

encore multipliés. Ces lignes ne peuvent être qu'un résumé bref, incomplet et bien pâle, malgré certaines phrases, que d'aucuns jugeront peut-être par trop dithyrambiques. Mais la Belgique, qui fit bien les choses, est modeste et s'en voudrait d'envahir quoi que ce soit, même les *Annales*.

La première halte de Nosseigneurs Tchen, Tchao, Souen et Hou fut en la ville universitaire de Louvain. Ils durent bien augurer de la suite de leur tournée. Reçus officiellement à la gare, ils se rendirent à la Collégiale Saint-Pierre, à travers des rues enguirlandées et pavoisées. Une foule pressée les acclamait, la jeunesse estudiantine laissait déborder tout son enthousiasme. « Cela faisait penser, disait ensuite l'un des évêques, à l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem. » Durant leur séjour, les Chinois reçurent diverses démonstrations de foi, de dévouement de la part des autorités ecclésiastiques, du corps enseignant, des étudiants européens et du groupe considérable des étudiants chinois, qui possèdent un *home* à Louvain, où se trouve le siège de l'association catholique chinoise. Ce fut si parfait d'organisation et d'exécution que quelqu'un disait : « Si j'ai jamais été fier d'être Belge, c'est bien aujourd'hui. »

A Bruges, la réception revêtit un caractère différent. Nous extrayons quelques passages de *la Libre Bel-gique* :

« C'est à juste titre que Bruges constitue une étape dans le voyage que les nouveaux prélats chinois accomplissent, non seulement à raison du zèle par lequel, au cours de l'histoire, s'est affirmée la ferveur apostolique de la Flandre, mais parce qu'elle se trouve un des sièges principaux de l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, *Sint Pieters lierdewerk*, qui a pour objet de favoriser la formation, en terre de mission, du clergé

indigène. C'est pour cette raison que les prélats ont reçu ici un accueil particulièrement chaleureux; et bien qu'on en ait exclu toute pompe officielle, Mgr Hou a tenu à exprimer à quel point son collègue Mgr Souen, et lui-même, y ont été sensibles. Deux prélatiats seulement ont pris le chemin de Bruges, les autres se trouvant sollicités d'autre part.

A leur arrivée, M. le chanoine Van der Meersch a été les recevoir à la gare pour les mener aussitôt à l'évêché, où Mgr Waffelaert, après quelques mots de bienvenue, les a présentés au collège des chanoines. La réception fut suivie d'une visite à la chapelle du Saint-Sang, où Mgr de Bruges fit vénérer la précieuse relique.

A midi, un diner fut offert au séminaire, sous la présidence de Mgr Waffelaert, auquel ont été conviées différentes notabilités.

A l'issue du repas, où Mgr Hou sut, en termes spirituels, remercier ses hôtes pour la courtoisie de leur accueil, une séance académique eut lieu.

M. le chanoine Van der Heeren fit connaître la portée et le programme d'action de l'œuvre si méritoire de Saint-Amand, dont le séminaire de Bruges se trouve le centre actif et rayonnant.

Un séminariste, au nom de ses compagnons, fit preuve de belle éloquence latine, à laquelle Mgr Souen donna, dans la même langue, une éloquente réplique.

Après une courte visite au couvent, rue des Annonciades, des Servantes du Sauveur, qui, comme on le sait, concentrent toute leur activité à l'apostolat des missions, on prit le chemin de la cathédrale, pour le salut pontifical, fixé à cinq heures.

L'affluence était considérable et nombre de personnages avaient pris place aux sièges réservés aux autorités officielles.

Un Père jésuite plaida éloquemment la cause du clergé indigène et celle des missionnaires.

Et quand Mgr Souen eut recueilli les dons qui de toutes parts affluaient, il aura pu sans doute confirmer ce témoignage que tout à l'heure déjà nous accordait Mgr Hou, qui avait reçu en audience M. Paul de Brouwer, directeur de l'*Augustin* :

« Vous êtes si bons, accueillants, généreux : nous quittons votre pays comblés d'éloges et nous emportons en outre un bagage considérable de tous les dons qui nous ont été offerts spontanément. Nous en sommes bien reconnaissants et cela nous confirme dans ce caractère d'admirable universalité de l'Église catholique, dont tous les membres sont animés de la même charité. C'est grâce à elle, qui a suscité des apôtres dans votre pays, qu'aujourd'hui nous avons le bonheur de voir l'Église de Chine, hier encore dans l'enfance, se trouver dans l'âge de la maturité, puisque le Souverain Pontife lui a accordé la plénitude du sacerdoce. Les progrès seront très grands ; nous en avons l'intime conviction. »

Après la cérémonie, des autos emmènent dans la nuit Mgr Hou et Mgr Souen vers l'abbaye bénédictine de Saint-André, où les rejoindra Mgr Tch'en.

Ensemble dans la paix du cloître, ils fêteront les mystères de la nuit divine et l'anniversaire de la Nativité.

Si Bruxelles ne manifesta pas le même juvénile enthousiasme que Louvain et n'eut pas la même attitude de pieux recueillement que Bruges, elle sut donner à la réception la haute dignité et le grandiose qui convient à une capitale. La journée du dimanche 26 décembre fut, en la Collégiale des Saints-Michel-et-Gudule, consacrée aux missions. A toutes les messes, prédication en faveur des missionnaires et de leurs

œuvres. A dix heures, cette vaste église, la principale de Bruxelles, était archicomble. Un long cortège s'avance. Il est formé de nombreux étudiants ecclésiastiques de Louvain, des novices et scolastiques de Scheut et d'un nombreux clergé qui précède Nosseigneurs Tchen, O. M., Souen et Hou. S. Gr. Mgr Tchao va chanter la messe pontificale. S. Ex. Mgr Micara, nonce apostolique, et Mgr Evrard, doyen de Sainte-Gudule, sont aux côtés des évêques chinois. Mgr Van Roey, archevêque de Malines, se réserve pour les prochaines cérémonies de la cathédrale d'Anvers. La Belgique officielle est là, elle aussi, non seulement en la personne d'une foule de notabilités, mais surtout par la présence de S. M. la reine Élisabeth, accompagnée du prince Charles et de grands personnages de la Cour. Inutile de décrire la splendeur des cérémonies dans un décor solennel et la beauté des chants exécutés. Cueillons seulement cette phrase d'un journal : « Tous les mondes de Bruxelles s'étaient donné rendez-vous à la Collégiale, et les plateaux que les missionnaires ont fait circuler se sont rapidement et abondamment garnis de pièces blanches et de billets, parfois de très gros billets. »

Après l'office, M. Peters, visiteur de la province franco-belge, conduisit les deux évêques lazaristes à « Béthanie », maison de nos sœurs, à la Chaussée de Haecht, où les enfants leur offrirent une délicieuse séance.

Point n'est besoin de relater la fête tout intime du lendemain à la maison-mère des Missionnaires de Scheut. Ceux-ci, en recevant nos évêques, devaient se souvenir sans doute qu'ils recueillirent notre héritage en Mongolie, alors que leur Société venait d'éclorre, et qu'ils évangélisent, avec dévouement et succès d'ailleurs, une contrée préparée, entre autres, par le saint

Mgr Daguin, l'héroïque M. Carayon et les deux martyrs de Tien-tsin, MM. Chevrier et Ou.

De là, les évêques chinois se dirigèrent vers la Hollande, d'où ils revinrent en Belgique, quelque peu fatigués, mais ravis de l'accueil et de la générosité néerlandaise. Mgr Tchao et Mgr Tchen se rendirent à Anvers, où les attendait une réception, présidée par le primat de Belgique et où la plus grande magnificence fut déployée; les deux évêques lazaristes, de leur côté, prenaient le chemin de Liège.

En ce dernier soir de l'année 1926, notre maison de Saint-Pierre était dans la joie. Nos deux vénérés confrères venaient d'arriver. Ce fut tout fraternel. Et à l'aube de l'année qui s'ouvrait le lendemain, de tout cœur nous offrîmes à Leurs Grandeurs nos meilleurs vœux pour la Chine et spécialement pour leurs vicariats. De très bonne heure Mgr Hou était parti pour Ans, à la maison centrale des Filles de la Charité. Une sœur retrace ainsi sa visite : « Le 1^{er} janvier, Sa Grandeur célébrait la sainte messe dans notre chapelle, assisté de notre respectable Père directeur, M. Peters. Illuminée comme aux plus grands jours de fête, notre chapelle, par une providentielle coïncidence, paraissait avoir arboré les couleurs chinoises pour recevoir ce premier évêque du Pays Jaune. Après la sainte messe, Mgr Hou vint à la chambre de communauté où les sœurs à l'habit et les sœurs du séminaire se trouvaient réunies. Avec une aimable bonté et une simplicité digne d'un vrai fils de saint Vincent, Monseigneur nous parla longuement, en un très bon français. Il nous dit d'abord que notre séminaire lui rappelait celui de Shang-Hai, à peu près égal en nombre, et dont, à son passage à Paris, il avait vu deux des petites sœurs qui complètent leur formation à la Maison-Mère. Il nous exprima son ardent désir

d'avoir des Filles de la Charité dans son vicariat, qui ne possède actuellement que des religieuses indigènes. Et, un peu malicieusement, Monseigneur allait essayer de recruter quelques volontaires parmi nous, feignant d'oublier sa promesse de ne pas faire de propagande pour la Chine, le Congo réclamant en ce moment toutes nos ressources en personnel. Une petite protestation de M. le directeur lui rappelle son engagement. Avant de nous quitter, Sa Grandeur nous donna sa bénédiction; puis, passant dans nos rangs, fit baisser à chacune de nous son anneau, sur la pierre duquel est gravé notre trésor de famille : la Médaille miraculeuse. »

Mgr Hou quitta Liège ce jour-là même, afin d'être à Paris pour la cérémonie d'Auteuil. Mais nous gardions Mgr Souen, qui put se reposer quelque peu chez nous de ce voyage mouvementé. Entre temps, lui aussi alla visiter les sœurs de la maison centrale; il entra même, en passant, à la Providence, où il décida, pour un instant du moins, presque toutes les enfants à le suivre en Chine.

Le 3 janvier, arrivaient d'Anvers Mgr Tchao et son frère. Dans la soirée, une réception solennelle fut faite aux deux évêques, nos hôtes, et à Mgr Tchen, descendu, comme de juste, chez les Franciscains. La salle des fêtes du collège Saint-Servais, l'une des plus vastes de Liège, avait été ornée pour la circonstance de plantes vertes, de drapeaux chinois et belges. A l'heure fixée, elle est bondée, — trois mille personnes s'y trouvent, dit-on, — et pourtant l'entrée est payante. Quand apparaît, précédé des scouts, Mgr Kerkofs, coadjuteur de Mgr Rutten, évêque de Liège, que son grand âge oblige à des ménagements, toute l'assistance se dresse. Et quand elle aperçoit les évêques chinois, ce sont des applaudissements et des vivats

sans fin, qui dominent la fanfare des Salésiens. Je passe sur les discours de Mgr le coadjuteur, de M. Staes, avocat, de M. Lebbe, où jaillit toute sa passion pour les âmes des Chinois, de Mgr Tchao, qui ravit l'auditoire. Un journal d'une ville voisine disait : « Cette séance a été véritablement triomphale et les assistants en garderont un souvenir inoubliable. »

Le lendemain, Mgr Tchao chanta de bonne heure une messe pontificale en l'église Saint-Christophe et Mgr Tchen en l'église Saint-Denis. Ce fut la belle part de la piété. Églises remplies, non de curieux, mais de fidèles ; communions nombreuses pour la conversion de la Chine. Le soir, salut très solennel à la cathédrale. Mgr Rutten et son coadjuteur, un nombreux clergé, des religieux de toutes couleurs entouraient Nosseigneurs Tchao et Souen. Après une allocution de M. Lebbe sur un mode qui tient du *Magnificat* et du *Te Deum*, Mgr Souen donna la bénédiction du très saint Sacrement, puis le cortège traversa la foule qui se pressait sur le passage des évêques chinois. Elle ignorait sans doute, cette foule vibrante de la « Cité ardente », que, dans cette même cathédrale, ont prié trois des martyrs de Tien-tsin : les sœurs Marquet et Adam, originaires du diocèse de Liège, et la sœur Pavillon, qui demeura plusieurs années dans la banlieue, à Seraing. Le soir, à l'évêché, Mgr Rutten offrait de fraternelles agapes à ses collègues chinois et aux principaux dignitaires ecclésiastiques, parmi lesquels M. le visiteur et supérieur de notre maison de Liège, et quelques notabilités civiles.

Le Courrier du soir, quotidien de Verviers, annonçait, le 5 janvier, l'arrivée en cette ville des trois évêques chinois. Il ajoutait : « On sait déjà que, par cette visite, les nouveaux prélats veulent manifester leur sympathie et le vif intérêt qu'ils portent à l'œuvre des

« Amitiés belges-chinoises » fondée chez nous. La messe pontificale que Mgr Souen chanta à Saint-Remacle, la manifestation du soir en la grande salle du collège Saint-François-Xavier, furent comme une réplique des cérémonies identiques de l'avant-veille à Liège. Notons, en outre, une réunion des enfants des écoles libres, qui furent encouragés à continuer de contribuer, par l'œuvre de la Propagation de la foi, au salut des petits Chinois, une cordiale entrevue des étudiants chinois avec les évêques de leur race, terminée par un souper intime... et chinois. Nos sœurs de la Cour-Kaison avaient eu l'honneur d'hospitaliser Mgr Tchen, qui célébra la messe chez elles, et celles de la rue des Grandes-Rames eurent la joie d'accueillir Mgr Souen, qui logea dans la chambre, religieusement conservée, où M. Étienne résida lors de son éloignement de Paris en 1870. C'est aussi dans cette ville de Verviers que la sœur Marquet, supérieure de la maison de Tien-tsin, au jour du massacre, était demeurée comme compagne; puis sœur servante de 1850 à 1858. C'est de là qu'elle partit pour la Chine et le martyre. Son âme bienheureuse dut planer, durant ces fêtes, au-dessus de cette ville, où avaient grandi ses aspirations apostoliques.

Sur les vives instances de Mgr Heylen, évêque de Namur, un court arrêt fut accordé à sa ville épiscopale. Réception solennelle, cortège et réunion à la cathédrale, trop peu vaste pour la circonstance. A l'allocution délicate de Mgr Tchao répondit Mgr de Namur, s'engageant à laisser partir nombreux, de son diocèse, des missionnaires vers la Chine, et, en sa qualité de président des Congrès eucharistiques internationaux, formant des vœux pour qu'à une date pas trop éloignée, un de ces Congrès puisse être réuni en Chine. Mais le temps pressait et bientôt les prélats

chinois prenaient le train qui devait les ramener en France. A la station frontière, deux dames pénétrèrent dans le compartiment des évêques; elles viennent de loin, dans l'intérieur du royaume, pour recevoir leur bénédiction et leur remettre une obole, avant qu'ils aient quitté le territoire belge. C'est cette dernière image qu'emporteront Nosseigneurs Tchao, Souen et Tchen, image symbolique du grand geste de la Belgique croyante et généreuse.

Les lecteurs et lectrices de Belgique et d'ailleurs s'étonneront peut-être que, dans cette relation, un nom connu, — et combien avantageusement! — dans toute la Belgique ne soit que rarement prononcé. Il leur paraîtra peut-être que le souci de l'exacte vérité doive protester là-contre. Aussi bien, l'auteur de ces lignes sent le besoin, sinon de s'en expliquer, du moins de s'en excuser. Il est assuré que M. Lebbe lui saura gré de l'avoir épargné; il sait d'ailleurs que son confrère n'attend rien que de Dieu, *reddens unicuique juxta opera sua... in tempore suo*.

On a dit et écrit — ce qui est vrai — que ce voyage des évêques chinois a contribué à développer encore l'esprit missionnaire. Plaise à Dieu qu'il ait fait germer en Belgique, où tant d'autres communautés se recrutent abondamment, quelques vocations pour la Congrégation de la Mission! La moisson de Chine attend des ouvriers; celle du Congo, abondante elle aussi, les réclame, et, Dieu aidant, elle les aura.

Maurice COLLARD.

ITALIE

DISCOURS DE RÉCEPTION

ADRESSÉ A MGR TCHAO, MGR SOUEN ET MGR HOU,
AU COLLÈGE LÉONNIEN DE ROME

Au lendemain de leur sacre, Mgr Tchao, Mgr Souen et Mgr Hou acceptèrent l'invitation que leur faisaient les confrères de Rome de passer quelques heures au Collège léonien. Ils furent complimentés en latin par un de ces messieurs. Comme les frères coadjuteurs et les lectrices des *Annales*, la plupart du moins, ne comprendraient pas le latin, nous donnons ici une traduction française du discours.

Le Vicaire de Jésus-Christ, qui vous a nommés évêques, très dignes et vénérables frères, a poussé la bienveillance jusqu'à vous consacrer lui-même de ses mains, la joie dans le cœur, près du sépulcre du prince des Apôtres, devant une foule immense de cardinaux, d'évêques, de prêtres de l'un et l'autre clergé, de légats, de nobles, romains et étrangers.

La joie du père se communique à tous ses enfants, c'est-à-dire aux évêques et aux peuples. Ceux-ci n'ont jamais cessé de prier Dieu pour la conversion des chers Chinois à la vraie religion, ni d'envoyer des secours et des hommes apostoliques.

Ils se réjouissent, vos parents et vos proches, eux qui vous ont élevés dans la foi catholique; ils se réjouissent, vos vicaires apostoliques et ceux de vos confrères qui vous ont appris la piété et la science sacerdotales; ils se réjouissent, ceux qui ont travaillé avec vous à défendre et à répandre la vraie foi; ils se réjouissent, les catholiques de votre pays, que vous avez édifiés par l'exemple de vos vertus; ils se réjouissent, les Chinois païens eux-mêmes, ceux du moins qui comprennent combien votre patrie a été honorée par le

Souverain Pontife ; ils se réjouissent aussi, et grandement, le peuple et le clergé de cette ville auguste, d'où le Vicaire du Christ a de tout temps envoyé des hommes apostoliques pour instruire les nations ; vous voyez et vous entendez les manifestations de leur joie, et votre mémoire ne les oubliera jamais, et tous les peuples de la terre les connaîtront bientôt, s'en émerveilleront et les raconteront aux générations futures.

En vérité, le monde entier se réjouit à bon droit. Qui, en effet, dans les temps passés, a vu des Chinois, un seul excepté, évêques de l'Église de Dieu, ou entendu dire qu'il y en ait eu ?

Dans l'empire chinois, à ce qu'on rapporte, bien qu'il s'appelle Céleste Empire et se glorifie d'avoir possédé de grands écrivains, on ne savait pas s'élever au-dessus de la terre. Ceux-là mêmes qui vénéraient le vrai Dieu et le Christ son Fils, leurs descendants et leurs proches étaient si inhumains qu'au seul nom de « Chinois », les étrangers tremblaient.

Il y a maintenant en Chine des prêtres et des peuples catholiques, des temples dédiés à Dieu, et dans ces temples, des cérémonies solennelles, des écoles et des maîtres de la vérité catholique, des maisons très luxueuses pour recevoir les enfants abandonnés, les orphelins et les infirmes, des communautés d'hommes et de femmes, six évêques indigènes, dont vous êtes, Messeigneurs, et, ce qui se voit très rarement, six évêques consacrés par le Souverain Pontife.

Gloire soit à Dieu, auteur et donateur de tout bien ; gloire aux bienheureux François-Régis Clet, Jean-Gabriel Perboyre et à tous les autres hommes apostoliques, qui ont tout tenté pour délivrer votre patrie de la servitude du démon, ou même ont versé leur sang à cet effet ; gloire à leurs successeurs, qui, nuit et jour, ont continué leur œuvre ; gloire à vous qui avez

marché sur leurs traces et maintenant êtes ornés de la dignité épiscopale !

Ces choses, très dignes et vénérables frères, nous, attachés à cette maison de Rome, voisine du tombeau et de la chaire du prince des Apôtres, ces choses nous les sentons plus fortement que personne et nous vous félicitons.

Salut, fils de martyrs ; salut, chefs, pères et maîtres des Chinois ; salut, fleurs et germes choisis des innombrables évêques de l'avenir !

Ne soyez effrayés ni par les travaux, ni par les difficultés, ni par les périls, ni par les guerres terribles que Satan vous déclarera. Certes, les bons le constatent avec une extrême douleur, le démon règne encore en Chine. Que faire ? Cette Rome même, que vous contemplez avec étonnement, cette Rome, aujourd'hui si religieuse et si belle, a été, c'est le Pape saint Léon qui le dit, la maîtresse de l'erreur, un repaire de bêtes fauves, un océan agité dans ses profondeurs. Ici même il a fallu dissiper les opinions d'une fausse philosophie, les vanités de la sagesse terrestre ; ici il a fallu détruire le culte des démons, l'usage impie de tous les sacrilèges ; car ici se trouvaient réunies tout ce que les superstitions ont pu répandre de vaines erreurs. Et maintenant Rome est la maîtresse de la vérité, la mère et la tête de tout l'univers catholique.

Courage donc, mes frères ! Marchant sur les traces des bienheureux apôtres Pierre et Paul, combattez sans crainte, et, forts de l'aide de Dieu et de la protection de saint Joseph, apôtre de la Chine, vous aussi vous porterez la palme, et, par vous et par vos disciples, Jésus-Christ vaincra et régnera sur toute la République chinoise.

EXHUMATION DES RESTES
DE M. MARC-ANTOINE DURANDO
A TURIN

Dans le journal italien *Il Momento* (n° du 17 décembre 1926) et sous ce titre « Grandes œuvres d'un humble prêtre », la comtesse di San Marco raconte en ces termes la touchante cérémonie à laquelle donna lieu l'exhumation des restes de notre saint confrère M. Durando.

Le matin du 4 décembre, par un froid vif, à l'heure où la ville était encore endormie, un funèbre cortège traversait Turin, excitant la curiosité et l'étonnement des passants. Étonnement et curiosité bien justifiés, car le cercueil, entouré du clergé et de nombreuses sœurs en prière, au lieu d'aller, comme d'ordinaire, de la ville au cimetière, suivait la direction opposée, allant du cimetière vers la ville.

Ceux qui eurent la curiosité de savoir où l'on portait le cercueil le virent s'arrêter devant l'église de la Visitation, à l'angle formé par la rue de l'Archevêché et la rue du XX Septembre, et pénétrer à l'intérieur de l'église, entouré de Lazaristes émus, venus de leur maison voisine pour le recevoir et le déposer, avec la solennité des cérémonies rituelles, dans le tombeau préparé tout exprès près de l'autel de la Passion.

Ce n'était pas une inhumation ordinaire, mais la translation de dépouilles bénies, destinées, avec le temps, à devenir de précieuses reliques, exposées à la vénération des fidèles. Ces dépouilles étaient celles de Marc-Antoine Durando, visiteur des prêtres de la Mission et directeur des Filles de la Charité du Piémont, qui avait lui-même décoré richement cette chapelle avec un art vraiment chrétien.

Né le 22 mai 1801 à Mondovi de parents qui jouissaient de la considération générale, Joseph Durando

et Angèle Vinai, il est mort à Turin le 10 décembre 1880. Il n'y a pas encore un demi-siècle qu'il a disparu et pourtant beaucoup se demanderont : qui était-il ? Nous voudrions répondre en énumérant une à une les œuvres diverses qui lui ont mérité la réputation d'un saint, et en montrant les rares qualités dont il était orné. Une seule phrase résumera tout ce qu'on peut dire de lui : Marc-Antoine Durando était un prêtre selon le cœur de Dieu.

Dieu le combla de grâces signalées. Une éminente piété, une grande charité et une doctrine étendue et sûre furent le triple fondement de ses actions ; et son action ne se renferma pas dans le cadre de sa Congrégation, à laquelle il appartenait depuis le 18 novembre 1818 ; elle atteignit le peuple ; elle ne fut ni individuelle ni particulière, mais générale et sociale. Le prêtre pieux, charitable et savant est, c'est Jésus-Christ qui l'affirme, la lumière et le sel de la terre ; la piété rend la doctrine sûre et féconde ; et la doctrine illumine et embellit la piété, laquelle, à son tour, dit l'Alighieri, « fait resplendir toute autre bonté de sa lumière ».

Cette vertu rayonnait du cœur de M. Durando par le zèle qui l'enflammait, pour se communiquer au cœur du prochain, sous forme d'une charité faite d'un vif et profond amour de Dieu et du prochain, d'une abnégation et d'un renoncement continuels.

Le voici, nouveau missionnaire, s'adonnant avec ferveur à la prédication ; le voici centuplant le fruit de sa parole par l'exemple, secourant les pauvres, attirant à lui les malheureux et les pécheurs, qui sont les préférés du troupeau mystique.

Devenu supérieur de la maison de Turin le 18 juillet 1831, il suit résolument, dans la vie ascétique, le chemin qui mène à la perfection. Tandis que son frère

montait, lui aussi, mais d'une autre manière, et, franchissant tous les degrés de la hiérarchie militaire, devenait général et, dans ce poste, se montrait homme de devoir, toujours ferme dans la consigne, intransigeant dans la discipline, Marc-Antoine Durando refusait charges et honneurs, préférant rester jusqu'à sa mort prêtre simple et humble pour commencer et achever, en cet état, de grandes choses.

A l'exemple de saint Vincent de Paul, il fonde la Compagnie des Dames de la Charité, qui s'est multipliée dans notre ville et qui donne encore aide et secours à des milliers de pauvres créatures ; et, pour faire participer sa patrie au bien accompli dans les autres pays par les angéliques Filles de la Charité, il les introduit le premier dans le Piémont, d'où elles se répandent dans toute l'Italie. En neuf ans seulement, il ouvrit vingt maisons.

Compassant aux maux et aux chagrins des pauvres infirmes, il établit spécialement pour eux une nouvelle congrégation, les admirables sœurs Nazaréennes, dont les œuvres apparaissent à tous comme providentielles.

Animé d'un saint zèle apostolique, il transplante en Italie l'œuvre de la Propagation de la foi, qui ne tarde pas à produire des fruits abondants.

Il dirige dans la vie spirituelle avec une rare prudence un grand nombre d'âmes de toutes les classes sociales. Il est si apprécié que d'illustres personnages et de hauts dignitaires de l'État vont demander conseil à l'humble Lazariste.

Nous pouvons ajouter que les œuvres magnifiques établies par la royale générosité de la marquise de Barolo, furent suggérées par le cœur généreux de M. Durando, son directeur ; telles sont les œuvres de la Madeleine, réduites en une seule communauté, dont

il composa les règles, qui sont dignes de sa sagesse.

Infatigable, sans jamais se presser, mettant en pratique le proverbe romain : « Marche lentement », il réussit à parcourir un long chemin à pas lents et prudents.

Les maisons des Lazaristes se multipliaient, ainsi que le nombre des novices, dont il s'occupait personnellement. A Plaisance, Bedonia, Scarnafigi, Finale, Gênes, Chieri, Casale, Virle, Mondovi, enfin dans la lointaine Sardaigne, elles prospéraient sous sa paternelle direction, tandis que des missionnaires allaient prêcher la vraie foi en Amérique, en Chine, en Perse, en Syrie et en Abyssinie.

L'Association de la Charité dite de Sainte-Élisabeth de Hongrie pour pauvres filles convalescentes, établie par ses soins à Valsalice pour combler une déplorable lacune de l'assistance populaire, s'est rapidement développée, jusqu'à devenir la grande maison de Santi Angeli, qui s'élève aujourd'hui dans la rue Villa della Regina.

Nous pouvons donc dire avec raison que Turin, le Piémont, la Ligurie et l'île très fidèle glorifient le nom de M. Durando comme celui d'un grand bienfaiteur. La ville de Mondovi, où l'illustre fondateur est né, était représentée, le 4 décembre, à la cérémonie de l'exhumation.

Nous espérons que l'introduction de la cause suivra et que l'Église permettra de donner à ce prêtre exemplaire des honneurs plus grands, digne couronnement d'une sainte vie et des mérites insignes que ses confrères et particulièrement le très pieux et très zélé supérieur des Lazaristes de Turin, M. Cervia, veulent faire connaître au loin, pour l'édification de tous.

LES ÉVÊQUES CHINOIS A TURIN ET A CHIERI

Nous avions ardemment désiré leur visite; nous les avions attendus, toute une journée, à la gare de Porta Nuova, à Turin, du moins pour les saluer au passage, car nous savions qu'ils devaient descendre et prendre la correspondance pour aller à Modane. Comme ils n'avaient pas paru, nous nous étions dit qu'ils avaient changé d'itinéraire, et déjà, quoique à regret, nous renoncions au plaisir de baiser leur anneau.

Le soir du 5 décembre, nous vîmes arriver à l'improviste à Chieri, dans notre maison, nos deux confrères chinois, Mgr Souen et Mgr Hou. Nos vœux étaient satisfaits. Décrire les sentiments que nous éprouvâmes à leur vue serait impossible. Nous baisâmes très respectueusement leur anneau et les embrassâmes comme des frères en saint Vincent.

C'était justement l'heure où, à cause de la neuvaine de la Médaille, devait se donner la bénédiction du Saint Sacrement. Mgr Hou voulut bien accepter d'officier. Le salut terminé, Mgr Souen bénit de la balustrade le peuple, qui répondit par un reconnaissant merci.

Puis ce fut la présentation des confrères, la visite de la maison et de ses œuvres et une petite réunion académique, préparée par nos jeunes gens, étudiants et séminaristes. Nous dîmes aux prélats, dans la salle de récréation, notre joie de voir deux enfants de saint Vincent parmi les premiers évêques chinois, notre reconnaissance de leur visite, et quelques chants s'élevèrent, avec accompagnement d'harmonium et de violon.

Nos hôtes se déclarèrent satisfaits. Mgr Souen remercia en latin. « Pendant notre voyage en Italie, dit-il, nous avons été parfaitement accueillis partout

où nous sommes passés; mais aucune réception ne nous a été plus agréable que la vôtre. Nous sommes venus de loin et pourtant nous retrouvons ici notre maison; nous formons tous une seule famille et sommes vraiment frères. Merci donc, merci à tous de tout cœur. De retour en Chine, nous conserverons le meilleur souvenir de nos confrères de Chieri. »

Mgr Hou, le plus jeune des évêques chinois (il a quarante-cinq ans), le benjamin, comme dit aimablement Mgr Souen, parle parfaitement le français; il est toujours de bonne humeur et enjoué; dans l'intimité, il parle et rit avec ses confrères aussi cordialement que s'il avait toujours vécu en leur compagnie.

Il prit le dernier train du soir pour aller célébrer la messe à Turin, dans la maison du Visiteur. Mgr Souen ne quitta Chieri que le lendemain matin, après avoir dit la messe dans notre église. M. le directeur l'accompagna.

Les deux prélats se présentaient, vers les neuf heures du matin, à la Maison Centrale des Filles de la Charité, à San Salvatio. Deux longues files de sœurs et de novices les attendaient à la porte. Voici leur automobile; la cloche sonne. A peine apparaissent-ils, toutes les sœurs se prosternent pour recevoir leur bénédiction et baiser leur anneau. « Que de sœurs! que de sœurs! » répétaient-ils en passant au milieu d'elles. On lisait sur le visage des sœurs agnouillées les impressions diverses de surprise, de respect et d'affection. Elles se disaient à mi-voix leur joie de voir les deux nouveaux évêques.

La première visite des prélats fut pour l'église, où, devant le saint Sacrement, un groupe de sœurs chanta un motet de circonstance; puis on passa dans une salle, où toutes les sœurs se trouvaient réunies.

« Nous voici donc au milieu de vous, dit Mgr Hou.

Vous avez souvent entendu parler de la Chine et des Chinois; les illustrations des périodiques ou des cartes postales ne vous ont jamais montré deux Chinois authentiques, prêtres, évêques et fils de saint Vincent. » Et il recommanda de prier pour la conversion et le salut de la Chine, menacée par le bolchevisme, qui fait déjà bien du mal et donne bien des inquiétudes.

Après avoir distribué des images et donné leur bénédiction, les deux éminents visiteurs furent conduits dans la salle où les novices étaient réunies.

— Monseigneur, dit M. le directeur à Mgr Hou en montant le large escalier, vous allez chercher des vocations pour la Chine.

— Oui, c'est bien cela, répondit le prélat.

Les nombreuses novices, reconnaissables à leur légendaire bonnet, attendaient avec impatience. Les évêques montèrent sur une estrade élevée, de manière à être vus de toutes. Mgr Hou ouvrit son discours par deux mots italiens qu'il avait pu retenir : *Buon giorno!* puis il le continua en français. Il raconta ce que font les Filles de la Charité en Chine et demanda aux novices d'aider les missionnaires de leurs aumônes et de leurs prières. Peut-être bien que toutes ne purent pas suivre le discours, mais toutes purent comprendre la conclusion, qui fut en italien : « *A rivedersi in Cina*, au revoir en Chine ! » Toutes acquiescèrent de la tête; les moins timides répondirent même : « Oui, oui, au revoir, au revoir en Chine. »

Nous espérons que le jour viendra où quelques-unes de celles qui ont répondu : « Au revoir » pourront dire à Mgr Souen ou à Mgr Hou : « Nous voici en Chine; par la grâce de Dieu, nous avons tenu parole. »

Du séminaire les évêques passèrent à l'infirmerie, où les anciennes, qui ont consumé leur vie dans les

œuvres de charité, trouvent leur lieu de repos, et où les malades viennent se préparer au paradis, ou chercher leur guérison, s'il plaît au Seigneur de se servir encore d'elles pour faire un peu de bien.

Ils allèrent de lit en lit, distribuant à chacune une image. Celui qui écrit ces lignes avait le plaisir d'accompagner Mgr Hou et d'admirer l'esprit de foi de ces bonnes sœurs. « Oh! s'écria l'une d'elles, un évêque chinois! Comment! il m'est donné de voir un évêque chinois! » — « Priez pour moi le Seigneur, dit une autre; demandez-lui qu'il me prenne bientôt en son paradis. » Mgr Hou me demanda : « Que dit-elle? » Quand je lui eus traduit ses paroles, il ajouta : « Oui, au paradis, au paradis. »

Auprès du lit d'une autre sœur, qui semblait devoir partir bientôt pour la patrie céleste, le même colloque se renouvela.

Comme il est doux et beau de regarder la mort en face sans crainte et de l'inviter même à venir : « Viens, je t'attends! »

La visite terminée, Mgr Hou leur dit à toutes : « Priez pour nous; les prières des malades sont si efficaces auprès de Dieu! »

Les deux évêques quittèrent la maison après avoir donné leur bénédiction aux malades et prié, quelques instants, dans la chapelle de la maison.

Ils se rendirent à la gare de Porta Nuova pour voir si les autres évêques, Mgr Costantini, Mgr Tchao et Mgr Tchen, étaient arrivés. Ils les trouvèrent dans la salle d'attente et tous ensemble nous allâmes à la maison du Visiteur prendre notre repas.

Vers la fin des agapes fraternelles, un clerc lut un compliment en latin. Mgr Costantini lui répondit, remerciant la Congrégation de la Mission du bien qu'elle fait en Chine et ajoutant qu'à ce bien sont dus,

en grande partie, les heureux résultats de la consécration des premiers évêques chinois, car les prêtres de la Mission ont toujours travaillé de tout cœur à la formation du clergé indigène. « Sur les six nouveaux évêques, continua-t-il, nous pouvons dire que trois sont vôtres, car deux sont vos confrères, et Mgr Tchang a été votre élève. »

A midi et demi, les évêques prenaient le train pour Modane, dans la direction de Paris.

TURQUIE

LE JUBILÉ SACERDOTAL DE M. LOBRY

Le 23 décembre 1926, M. Lobry, visiteur de notre province de Constantinople et directeur des Filles de la Charité, célébrait ses cinquante ans de prêtre. A cette occasion, des félicitations lui furent envoyées de toutes parts. Celles qu'il apprécia le plus lui vinrent du Souverain Pontife, de M. le Supérieur général et du gouvernement français. Notre ministre des Affaires étrangères y ajouta une récompense dont notre vénéré confrère fut particulièrement fier, non parce qu'elle s'adressait à sa personne, mais parce qu'elle était la reconnaissance officielle des services rendus en Orient par les deux familles de saint Vincent.

Le *Stamboul*, journal de Constantinople écrit en langue française, raconte ce que fut la fête de famille célébrée à cette occasion à Saint-Benoît, le jeudi 23 décembre. Nous y lisons :

« De ces cinquante ans de ministère religieux, M. Lobry en a passé plus de quarante à Constantinople, où il arrivait en octobre 1886. C'est une longue

carrière de dévouement religieux dans ce pays. Aussi, Mgr Rotta, délégué apostolique et représentant du Saint-Siège en Turquie, tint à témoigner toute sa reconnaissance au vénérable jubilaire en assistant pontificalement à la grand'messe, chantée, à neuf heures, en l'église Saint-Benoît. A la fin du repas, qui avait réuni quelques amis intimes autour de M. Lobry, Mgr Rotta donna lecture d'un télégramme de félicitation, envoyé par le cardinal Gasparri, au nom de Pie XI. M. l'ambassadeur de France, accompagné de M. Brugère, conseiller d'ambassade, honora de sa présence cette fête de famille. Dans le toast délicat qu'il porta à la fin du repas, M. l'ambassadeur fit remarquer que M. Lobry, tout en répondant directement à une vocation religieuse et morale, avait été aussi un excellent ouvrier de la bienfaisante influence française en Turquie. Il remercia chaleureusement le jubilaire au nom du gouvernement de la République française et annonça qu'un télégramme de M. Briand, ministre des Affaires étrangères, nommait M. Lobry commandeur de la Légion d'honneur. Ajoutons qu'au cours de ses quarante années passées en Orient, M. Lobry se montra toujours très respectueux du pays qui donnait une généreuse hospitalité aux œuvres bienfaisantes et éducatrices dont il était le chef. Quand, à différentes reprises, des épidémies de choléra éclatèrent à Constantinople, M. Lobry envoya des Filles de la Charité dans les hôpitaux installés par les autorités turques soit à Chichli, soit à Kara-Agatch. De même, quand, en 1912, une ambulance fut installée dans la Faculté de médecine de Haïdar-Pacha, plusieurs Filles de la Charité y furent placées pour se dévouer auprès des soldats turcs blessés ou malades. Quand le cardinal Dubois fut envoyé en Orient en 1920, M. Lobry fit partie de cette mission,

et les sentiments favorables aux Turcs qu'il manifesta à cette occasion excitèrent la colère d'une certaine presse turcophobe de Constantinople. »

Le public français s'est réjoui, lui aussi, de la haute distinction conférée à M. Lobry et les journaux l'ont signalée. Contentons-nous de reproduire ces lignes du *Journal des Débats* (14 janvier 1927) :

« Nous apprenons avec un vif plaisir la promotion au grade de commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur, de M. François Lobry, visiteur général des Lazaristes à Constantinople.

« Il y a aujourd'hui cinquante ans que M. Lobry vint en Orient, pour s'y dévouer tout ensemble à l'apostolat missionnaire et au développement de l'influence française. Cinquante ans d'un labeur continu, d'un zèle ordonné, d'une activité qui s'étend des pays balkaniques jusqu'à l'Anatolie et à la Syrie. Les noces d'or de ce grand ouvrier de l'œuvre catholique et française lui ont valu le double témoignage, également mérité, de la reconnaissance du Saint-Siège et de celle du gouvernement français. Le pape a fait écrire à M. Lobry, par le cardinal secrétaire d'État, une lettre de félicitations des plus chaleureuses; l'ambassadeur de France en Turquie a remis au missionnaire la cravate de commandeur.

« Tous ceux qui ont passé par Constantinople gardent le souvenir du prêtre admirable, que double un très fin diplomate. Des dons singuliers, qu'une longue expérience a continuellement développés, ont fait de M. Lobry l'organisateur, le chef, le négociateur, dont tous nos ambassadeurs, aussi bien M. Constant que M. Paul Cambon ou M. Bompard, recherchaient et appréciaient les avis et la collaboration. La douceur dans l'autorité, la ténacité dans la souplesse, la bonté profonde, dissimulée au besoin sous un peu

d'ironie narquoise, et, dominant tout cela, un zèle apostolique et patriotique qu'aucun obstacle n'a découragé, qu'aucune traverse n'a pu ralentir. »

M. Lobry est le premier confrère qui ait porté le titre de commandeur de la Légion d'honneur. Ceux qui connaissent son passé savent que la récompense n'est pas au-dessus de son mérite.

ASIE

SYRIE

Lettre de M. MALAVAL à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Kirik-Khan, le 22 décembre 1926.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Que vous dirai-je de la mission ? Cette population, pendant plus de quinze ans, a été ballottée et ainsi abandonnée à elle-même. Fortement démoralisée par des souffrances et des misères sans nom, grandement diminuée de ses membres les meilleurs, elle restait aigrie par les malheurs ; et personne n'était là pour la relever. Peu à peu, les pratiques religieuses ont été négligées, parce que, au milieu d'elle, il n'y avait pas de prêtres qu'elle connût et qu'elle estimât. Il n'y a pas de dévergondage, mais la foi et la piété d'autrefois s'étaient refroidies.

Comment réagir ? Certes, cette population reste catholique ; mais, parquée sur un sol ingrat, dont la culture demande des efforts pénibles, tandis que le salaire du travail journalier est nécessaire à la subsistance de la famille, cette population répond diffici-

lement aux appels qu'on lui adresse. Et puis, la Mission est si loin ! Les femmes et les enfants mettent un fort quart d'heure pour venir à la chapelle ; et par quel chemin ! Aussi, vient-on difficilement aux offices. Les enfants, aujourd'hui près de cent, devraient être plus nombreux dans nos écoles.

Je réfléchis aux moyens de remédier à ces commencements plutôt regrettables. La chose paraît difficile. Transporter ailleurs notre habitation ? Déjà, de grandes dépenses ont été faites ; comment en faire le sacrifice ? D'autant que, dans la suite, ce qui a été peu solidement bâti peut devenir d'une certaine utilité. Avant tout, nous devons avoir une église convenable. En ce moment, notre population catholique comprend soixante-huit familles, venues d'un peu partout. A elles doivent s'adjoindre soixante autres familles d'Akbès, qui, en ce moment, se trouvent réfugiées à Beyrouth, Tripoli, Lattaquié et Alexandrette, et qui n'ont qu'un désir : se rapprocher d'Akbès en venant à Kirik-Khan. *Spes contra spem*. C'est là, pour moi, une grave question : ramener à la Mission tous ces catholiques que nous avons formés.

Où trouver de quoi subvenir aux dépenses ? Hier au soir, je recevais du Haut Commissariat une lettre qui me laissa quelque espoir. Le gouvernement français, avec l'aide de la Société des Nations, se proposerait de fonder des colonies agricoles pour les Arméniens, dont les Arabes des villes ne veulent pas, et, sur ma proposition, Kirik Khan aurait été choisi par tous les Arméniens catholiques. J'espère que la Société des Nations fera tous les frais des transports, sinon d'installation. Nous aurions ainsi de cent trente à cent cinquante familles catholiques, qui nous permettraient d'exercer une plus grande influence sur les milieux arméniens protestants et surtout grégoriens,

qui sont aujourd'hui les plus nombreux et les plus rapprochés.

Kirik-Khan n'est plus aujourd'hui cette petite bourgade de dix à quinze maisons que je traversais si souvent autrefois. Sa population est de quatre mille habitants. Il est devenu chef-lieu, avec toutes les administrations civiles et militaires. Il ne peut que se développer, en même temps que son commerce, qui est très actif. Je ne puis douter de sa future importance. L'élément arménien, qui domine, est commerçant et industriel par tempérament; il sait créer et développer ce qu'il crée, quand il a des ressources suffisantes; et elles ne manquent pas aux Arméniens schismatiques, qui ont pu, grâce à la proximité d'Alexandrette, éviter les massacres et sauver leurs biens les plus précieux, tandis qu'ils sont fortement soutenus par leurs compatriotes d'Égypte et d'Arménie, qui veulent sauvegarder ce qui reste de leur nation. Il n'en est pas ainsi des catholiques qui, se trouvant dans l'intérieur de la Turquie, n'ont pu éviter la ruine et, pour un très grand nombre, la mort. Ils attendent donc beaucoup de nous, bien qu'ils comprennent que nous ne puissions faire ce que certainement nous désirons.

Aussi la mission de Kirik-Khan a un certain avenir devant elle. Vous avez cru pouvoir m'envoyer pour l'organiser. J'y travaille depuis plus d'un mois et mes efforts n'ont pas été vains. Mais ce que j'ai fait n'est rien à côté de ce qui reste à faire. Évidemment, il nous faut des ressources. Qui veut la fin, veut les moyens. J'espère que la divine Providence nous viendra en aide et je l'en prie de tout cœur.

CHINE

LE JUBILÉ DU FRÈRE MAES

Dès la première clarté du 27 septembre, un discret coup de cloche nous avait réunis au salon du Pé-t'ang. Les évêques, les prêtres, les frères, la jeunesse des écoles, le personnel des ateliers faisaient au cher frère Maes une joyeuse couronne pour le féliciter de sa cinquantaine de vocation. Ce même jour de l'an 1876, un vigoureux jeune homme, plein de sève et de vie, Auguste Maes, déposait l'habit du siècle pour endosser la robe austère des frères de Saint-Lazare.

Ces cinquante années représentent une belle et féconde carrière, consacrée tout entière à l'imprimerie du Pé-t'ang. L'imprimerie est l'œuvre utile pour tous, chère à tous; aussi tous sans exception félicitaient celui qui, depuis si longtemps, pétrit pour nous le pain de l'esprit.

Par un hasard heureux le visiteur du Sud était là avec notre visiteur du Nord; tous les fils de saint Vincent, en leurs représentants, offraient leurs vœux et disaient merci.

Un siège d'honneur avait été préparé pour le jubilaire. Quand on l'invita à l'occuper, il fallut prier, insister, obliger; ce rude travailleur se sentait mal à l'aise sur un trône. Enfin il céda; il apparaissait très jeune, très frais et très gai.

Mgr Fabrégues se fit l'écho de nos sentiments : sentiments de joie, d'espérance et de reconnaissance, de reconnaissance surtout. « Si le vicariat de Pékin a eu l'honneur de dépasser trois cent mille chrétiens, il le doit, il est vrai, à son vaillant chef, Mgr Jarlin, et aux missionnaires qui l'ont secondé de leurs efforts et de leur

zèle ; il le doit aussi au chef de l'imprimerie, qui nous a fourni les livres et les catéchismes avec tant de soin et de constance. »

Tandis que se déroulait cette fête charmante, notre esprit s'envolait vers le temps que rappelle la première date de cet anniversaire. En France, c'était le lendemain d'une lugubre guerre, de l'humiliation nationale, en Chine, c'était le lendemain d'une rude persécution, et d'un long exil, le lendemain de l'expédition anglo-française, et des massacres de Tientsin ; c'était aussi l'aube d'une ère nouvelle de liberté sans entraves et d'élan plein d'espérance.

Le frère Maes arriva à Pékin à cette heure ; d'étape en étape il a parcouru ce demi-siècle ; il fut le témoin du renouveau, des semailles et des moissons.

Au milieu de cette longue suite d'années, l'orage assombrît l'horizon une fois à nouveau, retentit comme un glas, éclata avec fracas. Ce fut l'insurrection des Boxeurs. Le frère Maes se trouva assailli au plus fort de la tourmente, encerclé dans les murs du Pé-t'ang. Il survécut au siège, il avait travaillé à la victoire. Lui qui ne voulut jamais de repos, se donna, en ces jours, jusqu'à la limite de ses forces. Il accepta même de sacrifier son imprimerie ; ses caractères, ses beaux elzéviros furent fondus au creuset et s'arrondirent en balles. Oh ! quel holocauste ! Mais il le fallait.

Nous emportons de cette fête une image en souvenir. Sur le verso nous lisons : « Tout vieillard que je suis, je dois me tenir dans la disposition de passer aux Indes pour porter l'Évangile, et mon rêve serait, évangélisant jusqu'à la dernière heure, de tomber au pied d'un buisson. »

Le mot est de saint Vincent. Le frère Maes se l'applique. Ce n'est pas une bravade ; ce tenace a fait ses preuves. Il irait, même à cette heure, au bout du

monde, s'il le fallait ; il en reviendrait aussi alerte et aussi gai, refusant de tomber au coin d'un buisson.

(Extrait du *Bulletin catholique de Pékin*, octobre 1926.)

LA GUERRE EN CHINE

• AU TCHELY

Extrait d'une lettre de M. Grégoire (30 août 1926) :

« Notre plaine du Yu-Tchoo s'est transformée en champ de bataille. Ce plateau si calme, si frais, si riant a retenti-soudain du bruit des armes et des rugissements du canon.

« L'armée rouge avait déjà envahi la région quand les alliés vinrent y camper à leur tour, redoublant nos craintes, vidant nos coffres, exigeant des corvées et pressurant le paysan.

« Deux armées à ravitailler ! Quel fardeau ! Tant il est vrai qu'un malheur ne va jamais seul !

« J'étais dans une affreuse anxiété au sujet de nos chrétiens et me proposais de faire l'impossible pour adoucir leur sort. Comme les généraux habitaient ici même, j'essayais de me les rendre favorables, les invitant à dîner et les traitant avec amitié. Je n'ai eu qu'à me louer des résultats et, si je compare les pertes des païens à celles des chrétiens, ceux-ci semblent avoir passé à travers l'ouragan sans en avoir souffert.

« Pauvre peuple de Chine ! Les moindres villages ont dû se résigner à dépenser, pour réquisitions d'hommes, de chars et de chevaux, des sommes qui se comptent par milliers de dollars. Ajoutez les rapines et les pillages par les brigands et les fuyards, songez de plus que les villages de cette sous-préfecture sont plus de huit cents, additionnez et vous aurez une idée des pertes subies.

« Le siège de la ville du Yu-Tchoo a duré de la fin de mai à la mi-août, environ trois mois, durant lesquels les assiégés ont souffert tous les maux qui accompagnent d'ordinaire ce premier fléau. La population, prise de pitié pour ces malheureux, vint réclamer mon intervention pour les exhorter à se rendre sans plus hésiter. Mes démarches se heurtèrent d'abord à des ordres supérieurs, qu'on voulait observer coûte que coûte. Le 16 août cependant la ville ouvrit ses portes et la petite troupe se rendit. Mon entremise avait-elle eu quelque action sur leur détermination ? Je ne saurais le dire. Il est incontestable toutefois que ma présence ici fut une sauvegarde pour mes ouailles.

« J'avais muni chaque famille d'un petit drapeau blanc, portant notre sceau et ma signature, et même chaque chrétien d'un ruban blanc, également paraphé. Les alliés acceptèrent même d'y apposer le sceau du régiment. Vous ne sauriez croire l'efficacité de nos insignes.

« Plusieurs de mes confrères indigènes, voyant mon heureuse influence, eurent recours à mon entremise pour régler certaines affaires épineuses, entre autres le meurtre de deux soldats envoyés en réquisition.

« C'est le jour de l'Assomption, comme par une grâce de la bonne Vierge, que se décida la retraite des rouges. Deux jours plus tard, les alliés apparaissaient aux abords du village. Je voulus faire bon accueil aux nouveaux occupants et, entouré des païens et des chrétiens, me rendis au-devant du général. Celui-ci, fort touché de cette démarche, descendit de cheval, me tendit la main et s'attarda un moment.

« J'eus l'occasion, le lendemain, de lui faire un nouveau plaisir en lui offrant 4000 paires de souliers, abandonnés chez nous par l'armée en fuite. Le soir même, tous nos fantassins défilaient bottés à neuf.

Comment redouter des coups de bottes de gens si bien chaussés?

« Mon amitié envers le général en devint presque tendre. Il voulut, le dimanche, assister au salut; je l'aurais inscrit parmi les catéchumènes, s'il fût resté un jour de plus. Je regrette encore son départ et garderai le meilleur souvenir de cet officier aimable, honnête et intelligent.

« Le séjour des alliés, nos amis, fut de deux semaines. Notre fanfare leur donna, au départ, une part de conduite aux accords de l'harmonie. Le général, refusant d'avoir le dessous en aimables procédés, glissa aux musiciens un bon pourboire, les forçant d'accepter.

« Tout est bien qui finit bien. »

Le vicariat de Paotingfu a été particulièrement éprouvé. Écoutons Mgr Montaigne (11 novembre 1926):

« Nous travaillons dans des conditions défavorables et parfois pénibles, et cependant je bénis la Providence de nous avoir si visiblement protégés en bien des occasions. Nos œuvres subissent des retards dans leur développement, mais, du moins, elles continuent d'exister et de fonctionner dans une certaine mesure; nous sommes encore privilégiés en comparaison d'autres missions.

« Ces derniers temps (septembre-octobre), de nouvelles armées ont envahi la région; plus de cent mille hommes l'ont ravagée à fond; nous sommes passés à d'autres maîtres et, dans ce désarroi général, aucun missionnaire n'a eu à souffrir; la protection de Dieu a été manifeste. Quelques oratoires et chapelles dans des chrétientés distantes ont été saccagés, ce qui est inévitable; mais aucune résidence de missionnaire n'a été mise à mal.

« Inutile d'ajouter que nous sommes témoins d'une misère à peine croyable; l'hiver se fait sentir et la population se trouve sans provisions et sans combustible; toutes choses se vendent à des prix exorbitants. Nos œuvres se ressentent de cette situation; leur développement dépend beaucoup des fonds qu'on peut y engager. Nous continuerons de faire de notre mieux avec ce que nous aurons. On ne saurait nous faire un crime de récolter moins aux années d'épreuves qu'aux années de prospérité.

« L'union est parfaite entre confrères et aussi entre les confrères et le clergé séculier: le fait d'être en butte aux mêmes difficultés extérieures resserre les liens de la charité. »

AU KIANGSI

DANS LE VICARIAT DE KANCHOW

Mgr Dumond écrivait le 1^{er} octobre 1926 :

« Nous voilà, pour la troisième fois depuis mon arrivée à Kanchow, sous la domination du gouvernement de Canton. Espérons que nos nouveaux maîtres, comme les deux fois précédentes, seront refoulés au delà de notre province; car, dans le cas contraire, c'est le régime soviétique qui s'établirait. Ce régime ne reconnaît aucun des privilèges accordés par les traités soit aux missions, soit aux étrangers; non seulement il ne leur reconnaît aucun privilège, mais il les met hors la loi. Jusqu'à présent nous n'avons que peu souffert de nos faciles vainqueurs; ils n'ont pas eu le loisir de s'occuper de nous; ils visent au plus pressé, qui est la prise de la capitale, Nan-tchang.

« Le mal moral qu'ils nous font est autrement grave. Leurs affiches et leurs journaux sont pleins d'injures

contre la religion, contre toutes les religions, y compris le bouddhisme. Le bon Dieu, qui sait merveilleusement tirer le bien du mal, éprouve la foi de nos néophytes; mais nous devons naturellement nous attendre, du moins pour cette saison, à voir le nombre de nos catéchumènes sensiblement diminué. »

Le 18 novembre, la situation à Kanchow ne semble pas s'être modifiée; nous pouvons en juger par cette autre lettre du même prélat :

« Nous voilà depuis plus de deux mois Sudistes; c'est la troisième fois en six ans; mais, cette fois-ci, la chose a l'air de vouloir être plus sérieuse que précédemment: la capitale, Nan-tanget Kiu-kiang, la porte du Kiang-si, viennent de tomber entre leurs mains. La cavalerie de Saint-Georges a été pour beaucoup dans ces victoires. Les troupes sudistes, composées, en grande partie, de cadets et conduites par les Russes, marchent pour un idéal : détruire l'impérialisme, mettre les étrangers à la porte, si possible, abolir les superstitions, etc.; surtout se mettre à la place des autres et partager les biens d'une manière uniforme, supprimer les impôts; rien que des contributions volontaires. Comme toujours, les étudiants sont à la tête du mouvement.

« Jusqu'à présent, nous n'avons aucune voie de fait à déplorer. Nos chrétiens tiennent bien, mais naturellement nos écoles sont vides. Cependant M. Mac Gillicudy m'écrit de sa mission que deux anciens catéchumènes sont venus lui demander le baptême, attirés par la perspective du martyre. J'espère que l'épreuve présente fortifiera nos chrétiens dans la foi et n'arrêtera le mouvement de conversions que pour un temps. A Canton, les missions ont été un peu malmenées au commencement du nouvel état de choses, mais main-

tenant elles ne sont pas trop inquiétées ; il en sera de même ici, je pense.

« Plus au nord, chez Mgr Ciceri et encore plus chez Mgr Fatiguet, où se sont livrées des batailles assez sérieuses, les missionnaires ont été dans la nécessité de loger des soldats de l'un et de l'autre parti ; plusieurs résidences ont été pillées. Il en est ainsi, du reste, dans presque toute la Chine. Mais, si l'Église est dite la sempiternelle recommenceuse, on peut en dire autant de la Chine : on est émerveillé de voir comment les rues incendiées par les soldats rouges ou bleus voient surgir de terre en très peu de temps des maisons style européen, où auparavant ne se trouvaient que de misérables baraques.

« Hélas ! les ruines morales, chez l'un et l'autre sexe, ne se relèvent pas aussi promptement ; les vertus du peuple chinois, tant vantées par les anciens missionnaires, ne seront bientôt plus qu'un souvenir. »

Une autre lettre, du 29 novembre, parle de certaines ruines morales qui contristèrent profondément le cœur de Mgr Dumond :

« Depuis le premier et unique jour de bataille à Kanchow, 5 septembre, la paix a régné dans notre région. Cependant les propagandistes ont été actifs contre les étrangers et la religion. Un petit nombre de chrétiens, non de la ville, ont déjà publié leur apostasie dans les journaux, comme cela est requis pour obtenir un emploi dans le nouveau gouvernement, même pour les plus petits offices. Les journaux et les orateurs locaux ne laissent aucune pierre inemployée pour créer des troubles contre les étrangers et les chrétiens. Nous avons passé ici quelques jours très anxieux, le 10 octobre et le jour anniversaire de la mort de Sen Wen. On poussait à la violence, mais nous présu-

mons que les esprits plus sains tinrent les manifestants en échec et nous n'eûmes à souffrir rien de grave. Cependant, en passant devant la porte de notre enclos, les cris usuels ont été poussés : A bas les impérialistes ! A bas l'Église catholique !

« Quelques confrères et prêtres chiinois ont pu donner la mission dans leur district ; d'autres considèrent le moment inopportun à cause des dangers qui pourraient survenir. Les écoles existent seulement nominalement. Les catéchumènes n'osent venir, quoique quelques nouveaux noms aient été inscrits. L'assistance aux offices est très réduite à cause des rumeurs répandues, menaçant ceux qui y prendraient part. Notre petite école primaire continue ses cours, mais nous ne pouvons espérer que cela durera longtemps. En effet, aujourd'hui encore, dans le journal local, il est instamment réclamé qu'une prompte décision soit prise pour placer toutes les écoles publiques et privées sous la direction des Soviets. Il nous sera impossible de nous soumettre aux règles qu'ils ont édictées (nous connaissons, en effet, ces nouveaux règlements) ; ainsi donc, probablement à la nouvelle année, nous devons fermer notre école. L'agitation est toujours violente pour l'expulsion des étrangers et l'occupation de leurs propriétés par les comités soviets gouvernants. Il n'y a plus d'autorité, comme mandarin ou pacificateur. Tous les ordres sont donnés par les différents soviets, c'est-à-dire union des ouvriers, des étudiants, des marchands. Les officiers de n'importe quel titre ou grade sont les simples exécuteurs des ordres de ces comités.

« Ainsi, vous le voyez, nous avons un réel régime soviét dans notre district. Nous pouvons aisément présumer ce qui nous attend dans un proche avenir. »

Des nouvelles plus récentes (30 décembre) nous ont

appris que M. Mac Gillicudy a dû s'enfuir de Sing-fengshien.

DANS LE VICARIAT DE KIAN

Les tribulations de M. Nuzzi

M. Nuzzi raconte lui-même, dans une lettre adressée à M. Traverso, son visiteur, le 2 octobre 1926, les dangers qu'il a courus :

« Je ne vous écris pas de ma résidence de Yuan-chow, mais de ma cachette, dans la montagne, où je suis depuis deux semaines.

« La guerre civile, que l'on craignait tant, a gagné notre vicariat et des combats se livrent journellement dans presque toute la province du Kiang-si entre les troupes communistes, commandées par les Russes, et les troupes anticommunistes.

« Le 5 septembre, les troupes communistes pénétrèrent dans mon district et occupèrent la ville de Ping-Hiang, tandis que les anticommunistes se retranchaient sur Yuan chow. Tous les jours je m'attendais à l'arrivée des soviétistes, dont je connaissais la haine à l'égard de la religion des Européens. Le général de la première division anticommuniste, mon ancien ami, me supplia d'abandonner Yuan-chow et de partir avec lui ; je préfèrai rester et mes tribulations commencèrent.

« Le 10 septembre, vers les huit heures du soir, les Sudistes bolchevistes, après un combat de près d'une heure, restaient maîtres de la ville, que leurs adversaires battus venaient de quitter. Le combat s'était développé en partie à côté de notre résidence ; aussi fûmes-nous criblés de boulets, sans toutefois recevoir aucun mal.

« Tout le mal, vint des soldats communistes. Ils

nous obligèrent à ouvrir la porte, envahirent la maison et demandèrent l'Européen. Un domestique déclara que j'étais absent, et je jugeai prudent de me cacher ; ce qui me fut facile à cause des ténèbres. Après avoir bien mangé chez nous, ils partirent, promettant de revenir le lendemain pour occuper militairement la Mission.

« Le 11 septembre, de bon matin, une cinquantaine de soldats pénétrèrent dans la Mission. Je jugeai inutile et imprudent de me cacher et préfèrai me présenter. La vue d'un redoutable malfaiteur les eût moins excités : cris, imprécations, menaces ; tels furent leurs compliments. Bien que peu rassuré, je gardai extérieurement mon sang-froid, et mes bonnes manières réussirent à les calmer. Ils visitèrent la Mission pour chercher, disaient-ils, s'il y avait des soldats ennemis cachés, prirent quelques objets, en guise de souvenirs, et se retirèrent.

« Survint une nouvelle bande une demi-heure après. Je devinai, à sa manière d'agir, qu'elle en voulait plus à mes biens qu'à ma vie. La maison et l'église furent saccagées. Ils me prirent beaucoup d'argent, des habits, des couverts, des lampes, deux chevaux avec leurs selles, etc.

« Arrive un officier ; je lui montre ses soldats ; il me semble humilié de ce spectacle ; mais il avait trop proclamé l'égalité de tous et trop excité les passions contre les Européens pour ne pas sentir que son autorité était ébranlée et que sa vie serait exposée. Il hausse les épaules et s'en va.

« Me laisseront-ils en paix ? Non, mes tribulations ne font que commencer. Une centaine de soldats pénétrèrent de nouveau dans la Mission. A les voir, ils semblent des démons furieux. En un instant ils m'entourent ; menaces et cris peu rassurants arrivent

à mes oreilles. Quelques-uns, me croyant ministre protestant, me demandent où est ma femme ; mes explications ne les convainquent pas. Ils semblent assoiffés de sang européen ; la terrible parole : « Tue ! » arrive, sinistre, à mes oreilles.

« Toujours plus excités, ils me disent que trois péchés me rendent digne de mort : 1° je suis missionnaire européen catholique ; 2° je suis un espion de mon gouvernement ; 3° appartenant à un pays gouverné par un roi, je fais opposition à leur bolchevisme et à leur propagande.

« Convaincu que je ne sortirai pas vivant de leurs mains, je demande à Dieu de disposer de moi selon sa volonté.

« Deux officiers arrivent pour occuper l'église ; les soldats leur crient : « Voici l'Européen. » — « Arrêtez-le », commande un officier.

« C'en est fait, je vais mourir. Les fusils sont chargés, les baïonnettes mises au canon ; des soldats s'approchent pour me saisir et me traîner devant l'église, où je dois être fusillé. Mon cœur adresse une courte prière à Dieu et à la sainte Vierge ; je pense une dernière fois à ma mère chérie.

« Pour ne pas me laisser toucher par ces démons, je me dirige de moi-même au lieu indiqué, devant mon église, suivi par les hurlements et les imprécations de cette troupe infernale. Durant ce bref trajet, je prie la Madone de me protéger. Passant devant les deux officiers, j'eus l'inspiration de m'approcher d'eux ; j'eus avec eux une courte conversation, qui les calma. Ce fut mon salut. Ils commandèrent aux soldats d'explorer la Mission et de partir. La Madone m'avait sauvé.

« Je passai dans la crainte et l'anxiété les deux journées du 11 et du 12 septembre. Le 13, ma maison et

l'école furent occupées par la Croix-Rouge soviétique. J'obtins d'un officier médecin que l'église ne serait pas utilisée.

« Le soir du 13, la Croix-Rouge partait à la suite de l'armée. Je fus tranquille le 14 et la matinée du 15, bien que la Mission fût continuellement visitée par des officiers et d'autres personnes attachées à l'armée, avec lesquels j'avais de longues et délicates conversations, qui m'embarrassaient beaucoup, car je devais mesurer prudemment toutes mes paroles pour ne rien compromettre.

« Le soir du 15, mes tribulations étaient sur le point de recommencer avec l'arrivée de nouvelles troupes soviétistes. Je jugeai prudent de me soustraire au danger qui menaçait ; d'autant plus que ma présence excitait les troupes contre la Mission. Je quittai la ville, ce jour-là, à la faveur des ténèbres et partis sous la protection de Notre-Dame des Sept-Douleurs, en compagnie de deux chrétiens, et allai me réfugier dans la montagne, près d'une honnête famille païenne.

« Je me voyais obligé, quelques jours après, de quitter cette maison, pour chercher ailleurs, toujours dans la montagne, un refuge plus assuré.

« Voilà deux jours que je suis rentré dans notre maison de campagne, que je devrai peut-être abandonner bientôt pour reprendre ma vie errante. Quand pourrai-je retourner dans ma Mission de Yuan-chow ? Dieu seul le sait.

« La Croix-Rouge s'installa dans ma résidence, le 16, lendemain du jour où je la quittai. Elle occupa la maison du missionnaire, à l'exception d'une chambre, l'école, la loge du portier, le local du domestique, la cuisine. Les deux sacristies et le chœur de notre belle église sont devenus pharmacie et chambre à coucher de quelques pharmaciens. Dans les tours se logèrent

des femmes se disant de la Croix-Rouge ; dans le reste de la grande église sont placés malades et blessés de l'armée soviétiste.

« Aujourd'hui, 20 octobre, je continue cette lettre loin de ma Mission. La Mission de Yuan-chow est complètement ruinée. Le 5 octobre, les soldats soviétistes, principalement les blessés, ont saccagé sans pitié ma pauvre résidence. Les vitres des fenêtres de l'église sont la plupart en morceaux. Ils ont cassé et brûlé les cadres du Chemin de la Croix, les images, les bancs, détruit les vases sacrés. Quelques soldats se sont promenés dans l'église et le jardin, revêtus des ornements sacrés. Ces ornements furent ou lacérés, ou donnés à des femmes de mauvaise vie. Ma pauvre cassette fut vidée. Tout fut brisé, brûlé ou pillé. On n'épargna même pas ma petite bibliothèque et ses quelques livres. Mon lit lui-même fut enlevé.

« A la fin du pillage, ces méchants chassèrent les prêtres chinois et les domestiques et déclarèrent la Mission propriété de l'État soviétique. Maintenant, ni les missionnaires ni les domestiques ne peuvent entrer dans la Mission.

« J'avais commencé la construction d'une grande école et d'un atelier pour garçons. Tout est perdu. On a brûlé tout le bois, sans excepter celui qui avait été travaillé et préparé pour l'édifice ; on a enlevé les briques et brisé les tuiles.

« Humainement parlant, la ruine est complète. Je me résigne à cette terrible épreuve, sachant que Dieu l'a permise. De ce grand mal sortira un grand bien. Je le prie d'abréger, dans sa miséricorde, le temps de nos souffrances.

« Actuellement je suis comme en exil à Changsha, capitale de la province du Hou-nan, chez les Pères franciscains italiens, qui sont presque tous du couvent

Saint-Antoine de Turin. Ils me donnent une fraternelle hospitalité. »

M. Nuzzi passa de Changsha à Shanghai, où il fut opéré avec succès, d'une hernie dangereuse.

Angoisses de Mgr Ciceri

Le 2 novembre, Mgr Ciceri faisait part de ses craintes à M. le Supérieur général en ces termes :

« J'ai envoyé mes comptes temporels à M. Traverso en le priant de vous les transmettre. Je ne pus alors écrire un mot, me trouvant dans un moment de grande agitation par la menace du pillage. Il fallait cacher, ensevelir objets, archives, registres, etc., pour les soustraire à la destruction, et je ne pus que transcrire à la hâte nos comptes, que nous finissions juste au moment de l'arrivée des Sudistes, et les expédier. Même je me demande s'ils sont arrivés à leur destination ; la poste fonctionne très mal et les courriers sont bien des fois dévalisés en route par la soldatesque ou les brigands.

« Depuis que les troupes bolchevistes se sont emparées de notre Kiangsi, nous vivons des moments d'angoisse. Un grand nombre de nos églises, oratoires, résidences sont occupés par ces soldats, après en avoir chassé les missionnaires. Tout a été pillé, profané, brûlé. Plusieurs missionnaires ont dû se cacher dans les montagnes, où ils restent encore sans avoir de quoi se nourrir, se vêtir. Plus de sainte messe pour eux. Nos chrétiens sont persécutés, pris, torturés, mis à la cangue, en prison et forcés à l'apostasie. Partout, dans les villes et la campagne, on prêche l'extermination des missionnaires, l'anéantissement du nom chrétien et on attend un mot d'ordre pour exé-

cuter cette menace. Il y aura un massacre général, comme nous l'eûmes en 1900, à l'époque des Boxeurs, si le bon Dieu les laisse faire. Nos pertes matérielles sont déjà considérables; mais, grâces à Dieu, pas encore de victimes. Nous vivons dans un véritable enfer.

« Veuillez, mon très honoré Père, nous recommander au bon Dieu et à saint Vincent. Si c'est la dernière fois que je vous écris, je vous prie de me pardonner tout le mal que j'ai pu faire pendant une longue existence dans notre chère Congrégation. »

La situation fin novembre

Dieu épargna au vicaire apostolique de Kian les graves malheurs qu'il redoutait. Le mois de novembre se passa plus tranquillement qu'il ne pensait. C'est ce que nous apprend une lettre de M. Thieffry, datée du 30 et envoyée de Kian :

« Nous sommes toujours en paix, comme je l'ai écrit plusieurs fois; malgré cela, nous ne pouvons dire que nous jouissons de la tranquillité, puisque, depuis l'arrivée des Sudistes dans ce pays, nous ne pourrions peut-être pas sortir en ville sans risquer d'être insultés par les étudiants, qui sont les maîtres absolus ici; aussi, depuis que les Sudistes sont arrivés ici, nos confrères de la ville ne sont plus venus nous visiter et nous avons fait de même; c'est une situation ridicule et qui durera combien de temps, nous ne le savons pas. Personne ne fait mission, à part M. de Jenlis. Nos prêtres chinois ne jugent pas prudent de sortir pour visiter les chrétiens; que feraient-ils donc si on chassait les missionnaires étrangers?

« Pendant que j'écris ces lignes, Mme Sun Ya Tsen, accompagnée d'autres dames nombreuses et d'une

centaine de Russes, gros et petits, fait son entrée en ville ; le canon tonne, les clairons sonnent et les tambours battent aux champs, tandis que le peuple, estimé à trente mille personnes, acclame la Tai-Tai (grande dame) à gorge déployée.

« Toutes les sœurs de Kian sont en bonne santé, malgré le travail qu'elles ont eu depuis plus de deux mois en soignant les cent cinquante à deux cents blessés qu'elles ont reçus pendant ce temps de guerre. Beaucoup de ces pauvres soldats, Nordistes et Sudistes, ont été guéris et sont partis au front ou chez eux. Un bon nombre de grands blessés ont trouvé ici la grâce du baptême, que d'aucuns ont demandé et que tous, je crois, ont accepté bien volontiers.

« Depuis quelques jours, nous avons un temps maussade, petite pluie fine, persistante ; mais il ne fait pas encore froid ; aussi, avant-hier dans la journée et la nuit suivante, jusqu'à onze heures, le populo, qui remplissait les rues en attendant la « Duchesse », fut trempé jusqu'aux os, et les arcs de triomphe dressés par-ci par-là et revêtus de jolis papiers et d'étoffes multicolores ne laissent plus voir maintenant que leur pauvre carcasse couverte de chiffons de papier et de misérables loques. La fête est passée ; ces carcasses, ces chiffons et ces loques en rappellent seuls le souvenir ; c'est aussi l'image de ce que réserve le bolchevisme aux pauvres Chinois, s'il arrive à dominer en Chine, car déjà ici le commerce est nul et la gêne commence à se faire sentir. Les étudiants ont forcé les commerçants à accepter la journée de six heures à 0,50 de piastre par tête et par jour. Les ouvriers emploieront leurs longs loisirs à faire de la gymnastique et les plus robustes seront envoyés aux armées « Ko-ming-kiun » à tant de piastres par mois, qu'on leur payera aux calendes grecques, avec de la mon-

naie de singe. Je dis cela, parce que les blessés sudistes que j'ai visités fréquemment chez les sœurs, m'ont conté cela. Les étudiants se répandent dans la campagne, excitant les campagnards à se faire communistes, seul moyen de jouir du vrai bonheur sur la terre. On va partager les champs, car tous appartiennent à l'État, et chaque citoyen aura son lot ; on fera de même pour le capital des commerçants. Il n'y aura donc plus ni riches ni pauvres ; ce sera le paradis sur terre. Mais ce n'est pas encore fait!... Pour quelqu'un qui sait que les Chinois ne sont pas partageux, il n'y a pas de doute que cette proposition de partage gâtera tout. »

DANS LE VICARIAT DE NANCHANG

Un missionnaire écrivait le 2 novembre :

« On peut arriver à Kiukiang, mais on ne peut songer à aller plus loin... Ces messieurs les militaires font de la rude besogne aux environs de la capitale. Les dernières nouvelles parvenues disent qu'une nouvelle attaque se prépare contre Nan-Chang. Tout un quartier (Fu-Chow-men) a été dûment arrosé de pétrole et incendié par le parti défenseur, afin de déjouer l'assaut de l'ennemi... L'hôpital n'a rien eu, sauf une bombe dans la pharmacie ; la résidence, une autre sur la véranda ; ni tués ni blessés. Mgr Fatiguet est retenu à Jui-Chow... Avenir incertain... Plus au sud, les rouges pillent, transforment les églises en écuries, font la mascarade avec les ornements sacrés et se vantent hautement de leurs exploits contre le Tien-Tchou-T'ang. C'est le parti pris contre toute religion. »

Une lettre de M. Monteil nous apprend quelle était la situation de Nanchang le 7 décembre :

« Autant qu'humainement et d'après les lumières que j'ai, je puisse juger, un départ ne paraît pas s'imposer pour le moment. Si toutefois il devait avoir lieu, il n'y a pas de doute que c'est la famille entière qui devrait partir.

« Les sœurs font en ce moment un métier qui est bien dur à la nature et vivent dans un milieu où, humainement, elles n'éprouvent aucune consolation. Ces gens-là sont insolents, grossiers, ne supportent à peu près aucun joug, sont antichrétiens et antieuropéens et assez facilement voudraient endoctriner les sœurs chinoises. Grâce à Dieu, elles sont admirables de bon esprit et toutes les sœurs tâchent de vaincre le mal par la charité. Elles y réussissent, car, après deux ou trois jours, sauf quelques exceptions, nos malades prennent l'air du milieu et s'apprivoisent. Néanmoins, à la longue et si cela devait durer, je pense aussi que la question s'imposerait de savoir si on peut laisser les sœurs dans un semblable milieu. Si les Nordistes n'ont pas la victoire et si les Sudistes ne modifient pas leurs idées et leurs manières d'agir, il leur sera difficile de rester dans les hôpitaux, où elles seraient forcées d'accepter leurs éléments militaires.

« En attendant, il faut, et c'est ce qu'elles font, que les sœurs aient la générosité de continuer la triste vie qu'elles mènent depuis bientôt trois mois.

« Est-ce à dire qu'il ne pourra peut-être y avoir quelque événement grave et imprévu ? Je compte sur la divine Providence, espérant qu'elle ne permettra pas qu'il nous arrive malheur. Cependant, un malheur n'est pas absolument impossible. Nous sommes dans des circonstances bien délicates.

« Ce sont les circonstances qui nous imposent notre situation, les sœurs font l'œuvre à laquelle le bon Dieu les a appelées. Celui-ci ne peut leur refuser sa grâce.

Continuez-nous le secours de vos prières. Que le bon Dieu soutienne les courages et les santés. Nous en avons bien besoin et on sent bien que c'est en lui seulement que nous pouvons compter en ce moment. »

« S'il y a le moindre conflit avec les Européens, écrit M. Monteil dans une autre lettre, nos vies sont en danger. »

Le 15 décembre, dans le vicariat de Nanchang, presque tous les missionnaires étaient encore à leur poste.

DANS LE VICARIAT DE YUKIANG

'Le 7 décembre, Mgr Clerc-Renaud mettait son Visiteur au courant de la situation de son vicariat par la lettre suivante :

« Voici quelques nouvelles encore incomplètes, car j'en apprends tous les jours. Ici, à Yukiang, nous avions des soldats à l'école des filles en construction et environ trois mille autres en ville. La résidence, et ce fut notre salut, avait été réservée pour un général, son état-major et un Russe. Ces derniers ne vinrent pas. Mais, le dimanche 21 novembre au matin, affluence de soldats dans la propriété, menaces, injures, etc., contre nous. Nous fermâmes alors toutes les portes de la résidence. Quelques instants après, cris hostiles; de plus, les pierres pleuvaient dans nos chambres. La situation était intolérable, et, par ailleurs, menacés d'être pris comme dans une souricière, nous saisîmes un moment où la soldatesque était du côté des cabinets pour nous échapper. Il était dix heures du matin. Sitôt dans la rue, ce fut comme un soulagement. Les soldats pénétrèrent aussitôt dans la résidence, mais n'eurent même pas le temps de piller la chambre de M. Verdini, qui ne perdit que quelques effets, grâce

à l'intervention d'un petit chef. Nous nous dirigeâmes sur Tongki, et M. Hou resta dans une famille du marché. De Tongki, nous allâmes à Niao-shan et ce n'est qu'avant-hier (5 décembre) que je suis rentré seul. M. Verdini ne tardera pas à revenir, car, à part les discours révolutionnaires, communistes et anticatholiques des étudiants, la ville est tranquille.

« Tongshiang est entièrement nettoyé.

« Tengkiapou a moins souffert et M. Yu est resté dehors quelques jours.

« Pas mal de dégâts à Yngtang ; tabernacle brisé, sacristie pillée, effets de M. Moore subtilisés. M. Theunissen n'est jamais sorti, bien que sa résidence fût occupée.

« C'est Kweiki qui a subi le plus de dégâts ; tout a été enlevé ou brisé. M. Gonon, écœuré, avait quitté la résidence après quatre jours d'occupation par les soldats. Il est venu aussi à Niao-shan, où il est encore. Les soldats ont évacué sa résidence, mais la fripouille de la ville est venue ramasser les restes.

« A Iyang, M. Fang a logé deux fois les troupes, mais tout s'est bien passé. Que feront chez lui ceux de Kweiki ? Je ne sais.

« A Hokow, M. Sageder est prisonnier à l'étage de sa résidence. Il ne peut sortir ni célébrer la messe, A part l'église, tout est occupé chez lui, comme à l'orphelinat. Il écrit qu'il en a pour un mois de cette situation. Il ajoute que la guerre, qui a dû commencer, se fera entre Yushan et Tchangshan (limite du Kiangsi et du Tchekiang).

« A Jaochow, sœurs et confrères n'ont pas eu à souffrir. Quelques inspections des troupes dans le dortoir des sœurs est ce qu'il y a eu de plus grave. A l'école des garçons, une quarantaine de soldats, qui restent tranquilles.

« C'est tout. Le bilan reste à faire. J'ai écrit au consul de Hankow et écrirai aujourd'hui au ministre. Ce n'est pas encore la paix et, si les Sudistes revenaient; nous serions obligés de nous garer de nouveau, peut-être même que les affaires seraient encore pires que la première fois. »

Le 15 décembre, six confrères du vicariat, parmi lesquels deux Américains, étaient réfugiés à Kiukiang. Ce jour-là, M. Abeloos, malade, arrivait à Shanghai pour se soigner.

AU TCHÉKIANG

L'ÉCHAUFFOURÉE DE YANGSEN

Nous aurions pu croire un moment à de nouvelles perturbations scolaires. Les événements du Yangsen ont eu leur répercussion jusqu'ici. On sait l'histoire.

Un général nordiste, Yang-sen, du parti d'Ou-peï-fou, avait réquisitionné pour le transport de ses troupes tous les navires qui lui tombaient sous la main, chinois ou étrangers. Or, il se trouve que, au nombre de ces vapeurs ainsi retirés du service, il y avait des vapeurs de la compagnie Butterfield and Swirw, battant pavillon anglais. D'où protestations privées et officielles, réclamations et pourparlers qui n'aboutirent pas, et finalement recours aux moyens extrêmes. Deux canonnières anglaises se présentèrent un beau soir pour reprendre de force ce qu'on ne voulait pas restituer de bonne grâce. Mais les soldats chinois veillaient sur leur prise. A peine les Anglais avaient-ils esquissé leur geste que, du vapeur capturé, où ils se tenaient prêts à tout, les Célestes envoyèrent sur les Britanniques une volée de mousqueterie qui porta juste. Il y eut, du côté anglais, huit hommes tués, dont trois officiers, et treize blessés.

Naturellement, les canonnières ripostèrent et, se mettant de la partie, firent pleuvoir sur la ville de Yangsen une grêle de mitraille, petits boulets et même du 140. Il y eut évidemment des coups à côté, qui manquèrent leur objectif. Ils détruisirent des maisons chinoises, une vingtaine, disent certaines versions, une centaine, disent les autres, avec pertes de vies humaines. Il y eut même des projectiles qui, se trompant de route, atteignirent le clocher de l'église de la mission et le mirent par terre. L'affaire fut courte, mais chaude; et, comme c'était déjà tard, les canonnières se retirèrent sans avoir pu faire lâcher prise. Mais elles revinrent bientôt, renforcées de quatre ou cinq unités, et infligèrent à la ville un bombardement qui fit parmi la population civile des victimes nombreuses, plus de mille, annoncent les journaux, deux mille, clament les étudiants.

A la suite de ces événements malheureux, les élèves des collèges ont lancé par la Chine entière des télégrammes circulaires, des protestations enflammées et décrété le boycottage des Anglais. Ningpo se mit dans le mouvement et l'on put croire un instant que nous allions revenir aux jours mauvais de juin 1925. Il y eut meetings des écoles, discours dans la rue, processions par les artères de la ville, avec les clameurs ordinaires de ces manifestations estudiantines. C'est ainsi que, le vendredi 8 octobre, dans l'après-midi, déambulait sur le bund un cortège des unes et des autres. Je dis bien « des unes », car les collégiennes ouvraient la marche et, en passant sous nos fenêtres, une gamine, mal stylée sans doute, se prit à crier : « A bas la mission catholique ! », imprécation que répétèrent en chœur et les unes et les autres.

Mais c'est aux Anglais surtout qu'allaient les malédictions de la gent écolière, à eux surtout qu'ils en

voulaient et, je ne sais pourquoi, principalement à leurs cigarettes. Aussi toutes les affiches-réclames de la British American Tobacco Cy furent-elles consciencieusement barbouillées de noir, leurs kiosques de vente démolis et jetés au fleuve, tandis qu'une boutique chinoise, dont le patron était accusé de tractations louches avec l'agence anglaise, était saccagée, et les marchandises brûlées.

Mais alors les choses commencèrent à se brouiller. La police, chargée du maintien de l'ordre, jugeant que la jeunesse dépassait les bornes, intervint et empoigna trois ou quatre meneurs et, pour les faire relâcher, il fallut recourir au Tao-Yng, qui, paternellement, avec force félicitations pour leur amour du pays, essaya de faire comprendre à nos patriotes imberbes qu'il y a tout de même des règles à garder et que leur place à eux était sur les bancs de l'école et non pas par les rues. Et sur ce, après qu'ils eurent promis d'être sages, ils furent remis en liberté.

On disait bien aussi que Sun-Chuan-fang, notre gouverneur, a fait fusiller à Hangchow cinq ou six étudiants par trop remuants, et cette nouvelle a pu contribuer à calmer les esprits surchauffés.

De fait, depuis lors, on ne voit plus les jeunes gens, on ne les entend plus sur le chemin et ils ont disparu des abords des vapeurs de Shanghai, où ils se tenaient par groupes pour empêcher, par discours et, au besoin, par douce violence, les voyageurs de prendre le vapeur anglais, alors que tout aussi bien le vapeur chinois pouvait les mener au terme; mais en place, des piquets de soldats pour maintenir le bon ordre, qui de fait n'est plus troublé.

Il n'en est malheureusement pas de même ailleurs et la vallée du Yang-tsé est profondément agitée et par

ces tristes événements et par la guerre civile, qui fait rage.

(Extrait du *Petit Messenger de Ning-Po*, octobre 1926.)

NINGPO SOUS LE JOUG DES BOLCHEVISTES

Un beau matin, qui fut celui du 16 octobre, nous apprîmes que le général Hia-tchao, lieutenant de Sun-Chouei-Fang, profitant de ce que son seigneur et maître était aux prises avec les Sudistes, et en assez mauvaise posture d'ailleurs, dans le Kiang-si, proclamait à Hang-chow l'indépendance de la province, ou plutôt son alliance avec le gouvernement de Canton. En moins de rien, sans nous en douter, nous étions devenus bolchevistes.

Chacun en prit philosophiquement son parti. Le peuple des travailleurs, le vrai, celui qui ne se soucie que de gagner paisiblement sa vie, suppose bien que, rouge ou blanc, il lui faudra trimer quand même, et alors *Clitellas dum portem meas*, que lui importe ? Du moins, il le pense.

Le peuple des commerçants, lui, sait ce que coûte à une ville une révolution militaire, un simple mouvement de troupes, une bataille, la défaite et tout aussi bien la victoire. Il faut payer quand la troupe arrive, il faut payer tant qu'elle reste, il faut payer quand elle s'en va. Il faut payer aux fuyards l'argent de route, il faut payer aux vainqueurs la bienvenue. On a pavoisé pour l'un ; tout aussi bien on pavoisera pour l'autre ; par sympathie ? Oh non ! mais bien par peur. Que faire ?

Mais, étudiants, journalistes, agitateurs professionnels y allèrent de leur prose enthousiaste et placardèrent de-ci de-là, à Ningpo et ailleurs, des affiches dont voici un ronflant spécimen :

« Amis ouvriers, le savez-vous ? Un ciel très pur et

un jour très lumineux brillent bien haut devant vous. Le jour où vous pouvez relever la tête est arrivé. Désormais vous n'aurez plus à faire votre travail de bœuf et de cheval.

« Le gouverneur de Tchékiang, Hia-tchao, le 16 courant, a pris le commandement de la 28^e armée révolutionnaire, tout en gardant la charge de gouverneur civil de la province.

« Lou-shiang-ting, ce chien damné de l'ignoble voleur Suen-tchuan-fang, a été chassé de la province et le gouvernement du Sud arrive pour vous protéger, afin que vous puissiez suivre la route de la lumière.

« Amis ouvriers, faites de suite des syndicats; suivez le gouvernement du Sud pour votre plus grand bien.

« Amis ouvriers, sachez que le groupement de vos forces est votre seul moyen efficace.

« Amis ouvriers, groupez-vous bien vite sous le drapeau du ciel très pur et du jour lumineux.

« Amis ouvriers, vite, vite, servez-vous de la force de vos groupements, afin de changer votre travail de bœuf et de cheval.

« Amis ouvriers, vous devez :

« vous grouper,

« garder le gouvernement du Sud,

« changer votre travail de brutes.

« A bas le militarisme fétide ! »

Sun-Chouei-Fang vint détruire tous ces beaux rêves. Ses dispositions étaient prises; en moins de rien, dès les premières nouvelles, ses troupes fidèles se lançaient de Shanghai au-devant des forces révolutionnaires sur la ligne du chemin de fer de Shanghai-Kiashing-Hangchow. Il y eut une vraie bataille à Kiashing, juste aux abords du séminaire Saint-Vincent, si paisible d'ordinaire dans sa solitude recueillie. Il y avait

eu ordination le lundi 18 octobre, première messe des jeunes prêtres le mardi. S. Gr. Mgr Faveau avait eu tout juste le temps de prendre le dernier train qui marchait sur Hangchow, après quoi la ligne fut coupée, quand, soudain, dans la nuit du mercredi, le clairon sonne la charge presque sous les fenêtres du séminaire, et c'est alors sans interruption des salves de mousqueterie, le crépitement des mitrailleuses, les vociférations des soldats, entremêlées, à intervalles répétés, de la basse formidable des canons de campagne. Les balles passaient par-dessus le séminaire avec un sifflement strident. Ce fut, à deux heures de la nuit, un réveille-matin formidable, sauf toutefois pour notre provicaire, venu pour assister à l'ordination d'un prêtre, autrefois baptisé par lui. Il continua, malgré tout, de dormir le sommeil du juste.

A sept heures du matin, tout était fini; les troupes de Hang-chow, recrutées à la hâte dans la police et la gendarmerie locale, fuyaient à la débandade, laissant sur le terrain quatre cents morts, tandis que le général Hia-tchao s'éclipsait en toute hâte, parti pour Canton, disait-on, ou à Shanghai ou au Japon ou au Kiangsi. Mais, quelques jours après, la nouvelle arrivait, imprécise d'abord, confirmée ensuite, qu'il venait d'être tué par ses soldats, réclamant, sans pouvoir l'obtenir, cela se comprend, leur solde par trop en retard.

Ainsi finit l'aventure; nous fûmes Sudistes et donc Bolchevistes l'espace de trois ou quatre jours; qui s'en serait douté? Nous sommes maintenant Nordistes ou plutôt neutres.

Nos confrères du Kiangsi, tour à tour Sudistes ou Nordistes, font en ce moment des méthodes des armées chinoises en campagne la coûteuse et dangereuse expérience. Que le bon Dieu les prenne en pitié!

Nous avons retrouvé le calme un moment perdu ;

mais les revers de Sun-Chouei-Fang au Kiangsi devant les Rouges ne promettent rien qui vaille.

(Extrait du *Petit Messenger de Ningpo*, novembre 1926.)

Le calme régnait encore à Ningpo le 27 décembre, mais l'inquiétude était grande : « Ici nous sommes en paix, écrivait M. Lepers, mais pour combien de temps ? Les nuages s'amoncellent et il semble bien que forcément nous serons réduits à ne nous occuper que des séminaires, si on nous laisse cette occupation. Avec l'esprit d'animosité et de xénophobie qui existe, il faut des prêtres chinois pour approcher maintenant des gens des villes ; les gens des campagnes sont encore plus simples, mais ça ne durera pas. Il faut donc pousser les vocations et les rendre nombreuses ; c'est notre vocation ; je crois pouvoir dire que nous n'y avons pas failli ; il faudra, à l'avenir, nous contenter de ce lot. »

DANS LE VICARIAT DE HANGKOW

Nous sommes ici sous la domination des bolchevistes, qui vraiment détruisent tout ce qui restait de bon dans le peuple chinois ; ils font ici ce que les Russes font en Russie, et peut-être pis. La ville de Outchang est devenue désolée et déserte ; tout le peuple est parti et l'a abandonnée, parce que les soldats sudistes l'ont littéralement dépouillée. Lisez les lamentations que faisait Jérémie sur la ville de Jérusalem.

La ville de Hankeou est déjà appauvrie ; tous les riches marchands sont partis dans d'autres pays. Presque tous les magasins sont fermés ; des milliers d'ouvriers chôment à l'heure de la grève ; les dentistes, les pâtisseries, les perruquiers, les infirmiers, les marchands d'étoffe, les ouvriers des usines de coton, d'étoffes, les postiers, les employés des chemins de fer,

les bouchers, etc., tous font grève. L'hôpital des protestants est fermé, parce que les employés ont fait grève; de sorte que les hôpitaux catholiques sont remplis. Aucun collège du gouvernement ni des protestants n'est ouvert; les écoles catholiques restent ouvertes, bien que le nombre des élèves soit diminué. Les Sudistes extorquent de l'argent à tout le monde, spécialement aux riches; ils imposent des taxes très lourdes; ils font des rapines plus que les Nordistes.

Dans la ville de Outchang, ils tiennent le gouvernement; ils ont comme conseillers des Russes, des Persans, des Indiens, des Allemands et des Coréens. Cependant ils sont divisés entre eux en deux factions, qu'on appelle parti de droite et parti de gauche. Parfois il y a entre eux des disputes, et leurs chefs se distribuent des soufflets. Ils sont terribles contre les étrangers, spécialement contre les Anglais.

Que dire au sujet de la religion? Jusqu'à présent, dans la ville et dans le voisinage de Hankeou, il n'y a pas eu de tracasserie. Les protestants ont été partout molestés...

Dans un journal chinois de Hankeou, les Sudistes ont publié que même le Souverain Pontife approuve leur nouveau gouvernement, parce qu'il a, à cause d'eux, choisi et sacré des évêques chinois. Ne dirait-on pas la voix de l'âne de Balaam? Il sera très difficile à Tchang-Tseou-ling lui-même de résister aux Sudistes, qui, avant d'occuper les villes et les provinces par les armes, les ont d'abord occupées par la propagande et l'argent. Ils pensent occuper Pékin dans quelques mois, si Tchang-Tseou-ling et les autres Nordistes ne s'accordent pas entre eux.

Il est certain, d'autre part, que les Sudistes comptent occuper toutes les propriétés, églises, résidences, écoles, terrains; ils le disent clairement et ils le font

déjà, comme c'est le cas dans le Kiangsi. Pour eux, les traités avec les puissances étrangères n'ont aucune valeur.

De jour en jour, à Hankeou, les conditions deviennent plus mauvaises, de sorte que personne n'est en sécurité dans sa propre maison. Tous les domestiques des Japonais, aujourd'hui (20 novembre), se sont mis en grève. Même les femmes publiques ont formé un syndicat et veulent désormais augmenter les prix de leur infâme commerce. Les marins et les soldats français sont descendus aujourd'hui à terre pour protéger la concession.

(Extrait d'une lettre du 20 novembre, publiée dans le *Bulletin catholique de Pékin*, décembre 1926.)

Le mois de décembre n'apporta pas le calme. A la veille du 1^{er} janvier, les séminaires de Hankeou étaient évacués; M. Bouillet et M. Hénault étaient en fuite; M. Lobry et M. Lamers, restés dans leur résidence, parce qu'ils n'avaient pas avec eux de prêtres chinois, y étaient injuriés par les soldats, qui s'y étaient installés, et se trouvaient dans l'impossibilité de dire la sainte messe. On avait parlé d'un grand coup pour la Noël; on en fut pour la peur.

Tel était, d'après les renseignements parvenus à Paris avant le 1^{er} janvier, l'état de nos Missions du sud de la Chine. L'amélioration désirée n'est pas survenue. Le dévouement des missionnaires est pris pour de l'espionnage. Leur situation au milieu des soldats qui occupent leurs résidences devient de plus en plus intenable. Les soldats se montrent arrogants et menaçants. Le peuple est excité contre les Missions de mille manières, en particulier par des conférences et des tracts. Après tout, Dieu dirige les événements, plus encore que le gouvernement de Canton; confions-nous en lui.

AFRIQUE

CONGO BELGE

Lettre de M. DEKEMPENEER à M. NARGUET

Bikoro, le 17 octobre 1926.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !

J'ai reçu, l'autre jour, de la Procure générale, une feuille de statistiques que je serais bien en peine de remplir actuellement, mais à l'esprit de laquelle je dois au moins répondre en vous donnant quelques détails sur la Mission que nous venons enfin d'amorcer au lac Tumba. Je dis : *enfin*, car nous sommes restés une année entière l'arme au pied, sans pouvoir songer à quitter Coquilhatville, où l'établissement des Filles de la Charité réclamait notre présence.

Il y a un peu plus d'un mois, nous avons donc enfin pu partir et nous sommes arrivés, le 11 septembre, à Bikoro, centre de la Mission que l'on a bien voulu confier à la famille de saint Vincent. Nous nous sommes mis immédiatement à l'œuvre et nous pouvons dire que, dans l'espace d'un mois, du bon travail a été fait. Cette localité, absolument abandonnée depuis près de deux ans et où l'évangélisation avait à peine été amorcée, a été reprise en main et nous donne les

plus belles consolations et les plus sérieuses espérances. Mon confrère, M. Sieben, que ses loisirs de Coquilhatville avaient mis à même de commencer l'étude de la langue fluviatile, a pu, deux semaines après notre arrivée, entendre les confessions et il sera bientôt en état de faire les catéchismes et de se livrer au ministère de la prédication aux indigènes.

La Mission qui nous est échue se présente dans les conditions les plus favorables au travail de l'évangélisation. Elle a une superficie de plus de 9 000 kilomètres carrés et les recensements officiels accusent une population d'une vingtaine de milliers d'âmes. Sur ce nombre, je ne crois pas exagérer en fixant celui des chrétiens entre quinze cents et deux mille, disséminés un peu partout; l'indigène est, au Congo, essentiellement nomade; mais cela sert plus que cela ne nuit à la propagation de l'Évangile, qui se trouve ainsi diffusé même là où le missionnaire n'a pas encore passé.

Les communications, bien que longues, sont relativement faciles, car le centre de notre mission est occupé par le lac Tumba, et, bien que tempêtes et tornades en rendent la navigation dangereuse, ce lac constitue un excellent moyen de pénétration. Notre Mission constitue, en quelque sorte, une espèce de petit empire méditerranéen, dont Bikoro est presque le point central. C'est ce qui nous a fait choisir cette localité pour y établir notre poste principal. Une autre raison de ce choix, c'est que Bikoro est le siège de l'administration et, de ce chef, voit affluer tous les mois cinq ou six milliers d'indigènes, chefs en tête, qui viennent remplir leurs obligations envers l'État : paiement des impôts, fourniture des vivres, prestations, etc. Nous sommes réellement au centre vital du territoire qui nous est confié.

Bikoro n'est pourtant pas le seul poste important :

nous en avons d'autres. D'abord Irebu, à l'entrée du chenal qui met le lac en communication avec le fleuve. Il y a là un camp d'instruction et, parmi le millier de soldats qui y séjournent, un bon nombre est chrétien. Un peu plus bas, en face de l'Oubanghi français, il y a le poste de Combey, destiné à devenir un centre commercial très important. Enfin, nous avons, en face de nous, de l'autre côté du lac, Ikoko, principale forteresse des protestants, qui ont essayé d'accaparer ces régions. Il importe que nous ayons là, à l'avenir, un poste pour combattre leur influence qui, heureusement, est loin de se mesurer à leurs ressources.

Ne croyez pas que je fasse des rêves de grandeur en parlant ainsi de postes ; tout cela est subordonné aux possibilités qui nous seront faites. Nous commençons petitement et nous irons toujours ainsi. Deux postes s'imposent dès maintenant : Bikoro et Irebu ; les autres se feront quand il plaira à Dieu !

Je l'ai dit, grâce à lui, nous avons déjà fait de la bonne besogne, même matérielle. Nous n'avons trouvé, naturellement, au point de vue cultuel, que le « quasi-néant ». Une construction en pisé, trouée comme une écumoire et complètement vide, et rien d'autre. Nous l'avons immédiatement aménagée. Le bois de nos caisses nous a donné la matière d'un autel, il nous a permis également de faire portes et fenêtres, qui brillaient par leur absence, et aujourd'hui nous avons une gentille petite église dédiée naturellement à saint Vincent, que nous avons voulu donner comme patron à notre première fondation et dont l'image domine l'autel.

Une vieille mesure, qui, aux temps jadis, avait, dit-on, servi d'habitation au missionnaire de passage, a été démolie et, dans quelques jours, sera finie l'école que nous faisons construire en pisé par les habitants,

mais dont nous devons naturellement fournir les portes et les fenêtres, articles inconnus en ce pays, et le matériel scolaire. On s'est fait menuisier sur ses vieux jours et, grâce à Dieu, l'on ne réussit pas trop mal.

Nous travaillons également à notre installation, mais c'est une œuvre de plus longue haleine. Quelques hectares nous ont été concédés sur la rive. On les déboise en ce moment et, la semaine prochaine, commencera à s'élever sur ce qui était la forêt, notre charpenterie; le reste suivra, quand nous pourrons nous y mettre.

Le travail naturellement ne manque pas; chacun a le sien; avec mes cinquante-six ans je ne puis naturellement me mettre à apprendre la littérature indigène; je me charge du travail matériel, tandis que M. Sieben, avec la surveillance des travailleurs de forêt, bûche ses langues et s'occupe de ce qui regarde l'évangélisation. Quant à M. Émile, le laïc qui a bien voulu s'adjoindre à nous, faute de frère coadjuteur, il fait fonctions de ministre de l'intérieur, et, grâce à lui, dans notre logis de fortune, la maison des passagers, on ne vit pas trop mal et le désordre n'est pas trop grand. Bientôt nous irons habiter une petite maison que l'agent territorial veut bien mettre à notre disposition, en attendant que nous ayons bâti la nôtre; ce qui ne tardera pas trop, je l'espère.

Tout cela et tout le reste ne se fait évidemment pas sans quelques trous à notre encaisse, que je vois diminuer assez notablement chaque samedi. Ce n'est, en effet, pas une Mission absolument neuve que nous avons prise; il y a un petit organisme qu'il nous faut entretenir. Une dizaine de catéchistes avaient été disséminés dans ce territoire, aussi bien par les Pères de Scheut, qui en avaient la charge, que par les révérends pères Trappistes, qui en étaient limitrophes, et

nous sommes obligés de leur allouer 10 francs par mois. De plus, il y avait des arriérés que nous ne pouvions pas ne pas solder. C'est peu et beaucoup tout à la fois.

A cette charge il faut naturellement ajouter celle de la construction de notre Mission : on nous donne le terrain, c'est tout ; le reste, il faut le faire chercher, le faire transporter, le mettre en valeur et cela ne se fait naturellement pas sans main-d'œuvre. Aux temps héroïques, alors que la population était plus dense et n'avait pas de multiples prestations à fournir, les missionnaires n'avaient qu'à en exprimer le désir et les chrétiens, ou plutôt les futurs chrétiens, les catéchumènes, se mettaient au travail sous leur direction. Il n'en va pas de même aujourd'hui. Quand nous serons à peu près installés, nous pourrons avoir une certaine main-d'œuvre des catéchumènes. Ceux-ci viendront faire appel à des travailleurs, qui doivent atteindre un nombre respectable pour que leur travail soit réellement appréciable.

Il nous faut, de plus, deux ou trois serviteurs. Tout cela représente des dépenses et vous le comprenez facilement. Quoi qu'il en soit, je le répète, cette Mission nouvelle se présente sous le jour le plus favorable et, pour peu que nous soyons aidés dans les commencements, elle arrivera très vite à se suffire à elle-même. Le tout est de nous mettre le pied à l'étrier et je compte que le Procureur général ne refusera pas d'aider en cela notre Visiteur.

Je vous envoie quelques photos qui vous permettront de vous rendre quelque peu compte de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Pour l'instant, nous logeons, comme je l'ai dit, je crois, au gîte d'étape. La « Barse » nous sert à la fois de réfectoire, de salle de récréation, de cabinet de travail et même de cha-

pelle domestique et d'église pour les blancs; car, tous les dimanches, l'agent territorial vient y assister à la messe avec sa dame, et aujourd'hui il y était flanqué du grand chef indigène païen de la région. Nous ne sommes pas absolument mal dans ce logement, mais il nous tarde d'être chez nous.

Nous venons d'apprendre qu'un jeune confrère a été désigné pour venir nous aider; il sera le bienvenu et j'écrirai, un de ces jours, au Très Honoré Père pour le remercier d'avoir bien voulu penser à nous. Espérons que l'on y songera encore; on n'aura pas lieu de s'en plaindre; confrères, frères et ressources, tout peut rendre ici avec usure, car le terrain me paraît admirablement préparé pour que la bonne semence y germe.

Nos indigènes nous donnent réellement de sérieuses consolations. En raison de l'abandon dans lequel ils avaient été laissés depuis des années, beaucoup sont malheureusement dans des situations irrégulières. Ils ont des femmes païennes; la plupart sont venus nous exposer leur situation et demander à la régler. Pour quelques-uns, elle l'est ou elle le sera bientôt; pour d'autres, la chose est malheureusement impossible sans le grand sacrifice, auquel plusieurs se soumettront certainement. Cela ne veut pas dire que ces bons indigènes soient des anges, ni même des êtres à idéal très élevé; non, mais ce sont certainement, en général, des « âmes de bonne volonté » et c'est ce qui me donne le ferme espoir que nous aboutirons à de beaux et à de bons résultats.

Le premier obstacle, c'est la situation étrange dans laquelle se trouve la femme au Congo. Ce n'est pas question de « sens », c'est question de « cens ». La femme n'est pas la compagne de l'homme, elle est « un animal qui rend »; il vaut, et la contre-valeur est la dot, ou plutôt son prix d'achat. Il donne des enfants;

c'est une richesse que d'en avoir beaucoup. L'enfant travaille; c'est lui qui pourvoit aux travaux du ménage, aux travaux des champs, aux travaux de construction, pour tout ce qui n'est pas travail de bois.

On est polygame, non par sensualité, mais par amour du lucre. Un homme est d'autant plus riche qu'il a plus de femmes. Et la femme accepte cette situation : elle se contente d'être une espèce de bête de somme, une marchandise que l'on essaie perpétuellement de déplacer pour en tirer davantage. C'est par l'éducation, puisque l'État, qui pourrait tout, ne veut rien faire, que l'on aboutira à changer cette mentalité, et c'est pour cela que les sœurs sont absolument nécessaires dans cette Mission, pour que l'œuvre soit complète. Ici elles auront du bon travail; dispensaire, école, visite des malades, tout est facilement réalisable. Aussi, dès que nous serons installés, je me propose de demander que l'on nous en envoie trois : elles auront rapidement une belle et intéressante petite œuvre.

Nos santés se maintiennent; il faut dire que le climat à Bikoro est infiniment meilleur qu'à Coquilhatville. Le lac nous vaut une brise perpétuelle; les nuits sont fraîches et nous n'avons pas de moustiques, le grand ennemi dans la plupart des postes au Congo. L'alimentation est plus facile aussi qu'à Coquilhatville et elle sera très facile, même quand nous serons installés; pour le moment, nous sommes encore trop souvent obligés d'avoir recours aux « tines ». Nous pourrions certainement faire de la culture et même un peu d'élevage; ce qui est loin d'être à dédaigner et pour les santés et pour la bourse.

Vous avez dû apprendre que nous avons changé de juridiction. Une préfecture a été créée aux dépens du vicariat de Nouvelle-Anvers et attribuée aux prêtres

du Sacré-Cœur de la Province de Belgique. Elle sera bientôt érigée en vicariat, je crois, et elle a à sa tête un homme fort intelligent, Mgr van Ghouten. Il s'est montré fort bien disposé pour nous et il aurait dit à sœur Dubois, la supérieure de Coquilhatville, qu'il allait demander des Filles de la Charité et qu'il ne voulait qu'elles dans son vicariat.

Les PP. Trappistes, qui avaient la Mission, sont passés en bloc à cette congrégation, un seul excepté. Si nous étions venus un peu plus tôt, c'est nous qui aurions recueilli, probablement, ce splendide et facile héritage. Il est curieux de constater combien peu nous sommes connus, nous et les Filles de la Charité. Je ne m'étonne nullement que nous n'ayons pas de vocations.

Mais, en voilà assez pour cette fois. Je vous recommande à vos bonnes prières et vous prie de me croire toujours, en Jésus et Marie Immaculée,

Votre tout dévoué.

Félix DEKEMPENEER,
i. p. d. l. m.

Lettre de M. DEKEMPENEER
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Bikoro, le 10 décembre 1926.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,
Votre bénédiction, s'il vous plaît!

C'est des bords du lac Tumba, en pleine forêt équatoriale, que vous arrivent, cette année, les vœux de ceux que vous avez envoyés faire connaître les œuvres de saint Vincent au Congo belge.

Après avoir installé les Filles de la Charité à Coquilhatville, je suis parti au mois de septembre, pour la Mission qui nous avait été assignée au lac Tumba.

Nous y avons trouvé une population chrétienne déjà assez dense, puisque nous pouvons compter de deux à trois mille fidèles; mais cette population avait été négligée, faute de missionnaires pouvant lui être régulièrement affectés. Nous avons pourtant été admirablement accueillis et aujourd'hui, dans notre petit village de Bikoro, qui compte près de deux cents fidèles, la vie chrétienne est réellement en honneur. Nous n'avons trouvé, en tout et pour tout, qu'un misérable bâtiment en pisé, sans portes ni fenêtres, absolument dénué de tout matériel de culte. Il s'est rapidement transformé en une petite église presque coquette, dont les habitants sont très fiers. Nous avons également commencé une petite école, que fréquentent régulièrement près de quarante enfants. En ce moment, nous nous occupons de la construction de notre maison d'habitation. Le tout est naturellement en pisé, et ce sont les indigènes qui construisent sous notre haute direction. Hélas! la haute direction ne suffit pas avec les grands enfants que sont les noirs; il faut suivre de près ses ouvriers tout le long du jour et, très souvent, l'unique moyen d'avoir les choses faites convenablement, c'est de les faire soi-même.

M. Sieben s'occupe plus particulièrement du ministère; il a pu facilement apprendre le plus répandu des dialectes indigènes et il a été très rapidement en état de confesser et de catéchiser. Pour moi, qui suis trop vieux, je n'ai pu arriver à un pareil résultat; mon temps, d'ailleurs, est trop pris par la besogne matérielle. M. Linclau va se mettre immédiatement à l'étude de la langue principale de ces régions, et j'espère bien qu'avant trois mois il sera à même d'exercer le saint ministère.

Il y a beaucoup, immensément de bonne volonté dans ces populations et, dès que nous pourrons par-

courir la région, les conversions se feront certainement nombreuses. Le terrain a été préparé par les missionnaires qui ont passé là et qui ont établi des catéchistes; il l'est aussi par le va-et-vient des indigènes qui se déplacent avec une extraordinaire facilité, si bien que, partout où nous arrivons, nous trouvons déjà un noyau de fidèles, ou, tout au moins, un groupe de catéchumènes, dont plusieurs attendent le baptême depuis des deux ou trois ans. Oui, nous pouvons le dire : la moisson est là ; elle n'attend que les moissonneurs.

ILE DE MADAGASCAR

Lettre de M. FRESNEL à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Betroka, le 25 novembre 1926.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Un rapide regard sur la carte du vicariat de Fort-Dauphin : là, au beau milieu, à sept jours environ de Farafangana ; à sept jours de Fort-Dauphin ; à sept jours de Tuléar ; par conséquent, loin de tout et de tous, j'ai élu domicile, avec, comme compagnon d'exil, le bon frère Wouters, venu de Vangaindrano.

Depuis de longues années, Mgr Lasne désirait ardemment rouvrir la Mission de Betroka. Ce souci lui pesait sur le cœur lourdement. Désormais ce souci n'est plus ; le cœur s'est allégé ; Betroka a un missionnaire. Il m'a fallu quitter mes paroissiens de Tangainony et partir planter une tente en pays Bara. Oh ! je ne vous dirai pas la difficulté et les fatigues du voyage

par des chemins impossibles, grimpant à pic des sommets nus, rocailleux, toujours sous un soleil sudorifique. Je n'en dis pas plus long pour ne pas tuer en vous le désir de venir nous voir. M. Robert est arrivé et visite. Viendra-t-il ici ? Je ne le crois pas. Il laisserait sa vie en chemin et ce serait grand dommage pour les *Annales* et la Congrégation.

Pourtant, malgré tous ces inconvénients et cet éloignement, un Père ici était nécessaire. La chrétienté est nombreuse ; elle vient d'en-haut, des hauts plateaux très sains qu'évangélisent les Pères de la Compagnie de Jésus. Ces chrétiens ont la foi, vieille de cinquante ans, mais aussi fragile que leur morale. Plusieurs ont passé au protestantisme, car, à ces grands enfants, il faut des réunions où l'on prie bruyamment, où l'on chante trois heures durant sans s'égosiller.

Tout dépérissait, agonisait, jusqu'à la pauvre église. Oh ! la pitié des églises de Madagascar ! La maison des missionnaires a pourri à force d'attendre un habitant, tardant toujours à venir. A notre arrivée, à notre prise de possession de cette case, une des portes a failli nous tomber sur la tête. A l'intérieur, un plafond crevé, un plancher en terre battue avec trous et bosses, le mobilier réduit à sa plus simple expression, un garde-manger vermoulu. A la guerre comme à la guerre ! Du reste, Mgr Lasne s'est chargé de commencer notre installation, et les chrétiens d'ici, très contents d'avoir enfin un Père, nous aident tant qu'ils peuvent, chacun selon ses ressources. Oh ! le bel exemple !

Comme à tout début d'installation, les difficultés abondent. Une des plus aiguës, c'est la situation financière. Comment vais-je sortir de cette crise ? La vie est chère, les voyages coûteux et les chrétientés à visiter nombreuses. Il y a bien quelques routes, mais

pas de bicyclettes, encore moins de motocyclettes. Toute l'année prochaine, il me faudrait rouler sur les routes, bonnes et moins bonnes, mais je crains fort, vu cette situation des finances actuelles, de ne pouvoir le faire. Les chrétiens réclameront, crieront. Ah ! si on entendait en France ces cris des âmes et l'écho plaintif du cœur assombri du pauvre missionnaire !

En attendant qu'il y ait un missionnaire à Ihony, à deux grosses journées d'ici, ce poste tombe sous ma juridiction, avec des chrétientés dispersées aux alentours. La santé est bonne ; ce n'est pas elle qui me fait peur (ici, à 794 mètres d'altitude, il fait bon) ; mais parce qu'il me manquera quelques misérables sous, des âmes resteront sans sacrements et croupiront dans le péché !

Vive la joie quand même ! Le travail est rude, mais bon, consolant. Et puis on n'a rien sans peine. Un travail peineux fait avec joie est toujours mieux achevé.

Veuillez, mon Très Honoré Père, demander à Dieu pour moi la joie, la vraie, celle de l'âme, le calme, même dans les passes difficiles, la joie envers et contre tout.

ABYSSINIE

DEUX CHÉRUBINS NOIRS

Dellibis avait dix ans quand il se fit catholique. Un jour, au sortir de l'église d'Alitiena, un missionnaire l'accompagne jusqu'à sa hutte. Et l'on cause en marchant.

— Tu as été à l'église, Dellibis ; y as-tu bien prié ?

— J'ai prié, Père, mais comme il est difficile de bien prier !

- Comment cela ?
- Il m'est si difficile de dire l'acte de charité !
- Difficile ! mais non !
- Père, n'y a-t-il pas : Mon Dieu, je vous aime par-dessus tout ?

— Et tu trouves cela difficile !

— Oui, très difficile, car je me dis intérieurement : « Non, tu n'aimes pas Dieu par-dessus tout, puisque tu n'as encore rien fait pour lui. » Père, je serais si heureux d'être un jour enchaîné pour la foi ; alors seulement je saurais que j'aime Dieu par-dessus tout.

Quelque temps après, Dellibis accompagnait les missionnaires dans une tribu qu'ils voulaient essayer de convertir. Il fut pris et resta six mois dans les fers. Son vœu était exaucé. Il écrivait de sa prison : « Mes chaînes me sont plus précieuses que les présents apportés à Salomon par la reine de Saba. »

Un autre jour, avant de partir à l'intérieur à la suite des prêtres, Dellibis me donna ses économies, environ 20 francs.

— Père, veux-tu dire une messe pour moi ?

— Bien volontiers ; mais que faut-il demander à Dieu pour toi ? De n'être pas dévoré par les lions et les léopards ?

— Vous savez bien que je n'ai pas peur des bêtes féroces.

— D'échapper aux assassins et aux rôdeurs ?

— Pas davantage ; ils peuvent me couper en morceaux ; à cela je ne perdrai rien. Demandez seulement à Jésus que je ne commette aucun péché tout le temps que je passerai là-bas.

D'autres négrillons sont de la trempe de Dellibis.

Le missionnaire expliquait un jour un tableau, qui représentait Notre-Seigneur crucifié. « Voyez-vous, mes enfants, disait-il, ces gros clous et le sang qui

ruisselle. » Les enfants écoutaient avec attention. Tesfai, fils d'un des principaux chefs militaires de la tribu, leva son petit doigt.

— Père, puis-je dire quelque chose ?

— Chut ! Chut ! ne bouge pas.

L'enfant insista.

— Eh bien ! Tesfai, que veux-tu ?

— Si mon père s'était trouvé là, il aurait fait feu sur ces vilains meurtriers pour délivrer Jésus-Christ de leurs mains.

DE WITT.

(Extrait de *Sint Vincentius a Paulo*, septembre 1926)

AMÉRIQUE

MEXIQUE

On sait la douloureuse et sanglante persécution qui sévit au Mexique. Nos confrères y ont des établissements. Plusieurs ont été incarcérés, d'autres expulsés; d'autres encore se sont cachés ou ont dû s'enfuir. Le Souverain Pontife a fait entendre sa voix pour protester contre les persécuteurs et encourager les victimes. Une lettre de Mexico, datée du 17 décembre dernier et publiée par le journal *la Croix* (13 janvier 1927), apporte des renseignements navrants et consolants à la fois sur la pénible situation des catholiques en ce pays et sur leur courageuse attitude. Cette lettre, la voici :

« Dieu continue à éprouver les siens, et lui seul connaît le terme de cette grande affliction. Il est de notre devoir d'adorer ses insondables desseins.

« Les cloches sont toujours muettes; seule, la cloche minuscule de l'église schismatique de Corpus-Christi laisse entendre, à 200 ou 300 mètres à la ronde, son tintement désespéré, qui semble narguer la tristesse des vrais fidèles. Le pauvre hère qui, poussé et soutenu par de hauts personnages politiques, voulut implanter le schisme, s'efforce vainement d'exploiter les circonstances actuelles; son église reste

déserte. Le patriarche d'hier (de sa propre autorité, sans doute) a changé de titre, il s'intitule archevêque, depuis qu'il est allé à Chicago recevoir, d'un évêque protestant, une pseudo-consécration. Remarquez ce détail curieux : celui qui se vantait de faire œuvre nationale, en opposant une Église mexicaine à l'Église romaine, n'a pas craint de recourir aux bons offices d'une secte américaine. Mais qui le fait voyager ? Qui pourvoit à son entretien ? A coup sûr, ce ne sont pas ses ouailles !

« Pendant ce temps, les pasteurs légitimes continuent à souffrir mille avanies. Citons en quelques-unes.

« A Merida et à Tulancingo, des prêtres ont été surpris à dire la messe dans des maisons particulières, et, avec la dernière brutalité, on les a contraints à interrompre le saint sacrifice, et on les a conduits en prison, sans même leur laisser le temps de s'enlever les ornements sacerdotaux. Mgr l'évêque de Campeche a été traduit en justice et condamné pour le même grief.

« A Durango, on a ordonné une véritable concentration de prêtres ; il leur est enjoint de se rendre et de demeurer à la capitale de l'État, de peur, dit-on, qu'ils soient en connivence avec quelques groupes rebelles de la région.

« Trois religieux Jésuites ont été amenés de Chihuahua, grâce aux intrigues de quelques jacobins de la localité. Un religieux espagnol du Cœur-Immaculé de Marie, victime de la délation, a été arrêté en sortant d'une maison où il venait de célébrer ; on l'a condamné à abandonner le pays sans délai et on a exigé un dépôt de 1 000 piastres, comme garantie de l'exécution immédiate de l'ordre reçu.

« Les évêques de Huajuapán, de Léon et d'Aguascalientes, comme ceux de Saltillo et Chlapas, dont

nous avons déjà parlé, ne peuvent sortir de la ville de Mexico et doivent se présenter périodiquement au ministère de l'Intérieur. D'autres prélats, sans être tenus à cette formalité, ont été prévenus qu'ils seront incarcérés s'ils retournent dans leur diocèse.

« Mgr l'évêque de Guadalajara, ayant appris qu'il y avait ordre de l'amener à la capitale, et jugeant qu'il était préférable qu'il ne s'éloignât pas de ses diocésains, a fait publier cette simple note : « Comme « il y a ordre d'appréhension contre moi, j'ai cru bon « de me cacher pour éviter de plus grands maux à « l'Église. »

« Mgr l'évêque de Sonora a été expulsé du Mexique. On lui impute quelque participation au soulèvement des Yaqui, mais ses accusateurs seraient bien embarrassés pour en donner des preuves. Dans une lettre pastorale, le prélat s'en défend en ces termes : « Vous êtes témoins, vénérables Frères et Fils « bien-aimés, que notre mission parmi vous s'est bornée « à remplir nos devoirs religieux et à vous aider, par « tous les moyens, à mener une vie pacifique et digne en « tous points d'un peuple civilisé ; mais, si vous doutiez « de notre innocence et de l'injustice du traitement qui « nous a été infligé, il nous resterait à proclamer devant « Dieu que notre conscience ne nous reproche pas la « moindre transgression des lois qui nous régissent. Par « conséquent, il nous plaît de penser que le seul motif « qu'on a eu d'en agir de la sorte à notre égard n'est « autre que le caractère sacré dont nous sommes revêtu « et la mission de paix et d'amour que nous nous glorifions de remplir. » Mgr Navarete ajoute qu'à n'importe quel moment où son devoir de pasteur et de prélat l'exigera, exerçant un de ses droits les plus sacrés, il se rendra, sans la moindre crainte, auprès de ses diocésains.

« Il est assez de mise, par les temps qui courent, d'accuser le clergé d'incitation à la révolte; maints bulletins officiels, émanés de l'état-major présidentiel et donnant le compte rendu de quelques combats, se font un malin plaisir de faire retomber sur les évêques ou sur les chevaliers de Colomb la faute de tels ou tels soulèvements. Aussi, le Comité épiscopal a-t-il jugé nécessaire de déclarer ce qui suit :

« Dans tous les documents officiels de l'épiscopat, nous avons recommandé instamment aux catholiques de se borner à ne faire usage que de moyens légaux et pacifiques, pour obtenir, comme on l'obtient dans tous les pays où l'opinion publique veut quelque chose, la réforme de la Constitution et de ses lois, d'accord avec les droits inaliénables de liberté qu'aucune Constitution ne peut méconnaître. Quant aux rébellions, séditions et conspirations contre l'autorité légitime, nous avons toujours enseigné ce que l'Église enseigne, à savoir : que ces moyens sont réprouvés par la morale catholique, qui condamne ce que l'on appelle le droit de révolte.

« Il y a des cas où les théologiens catholiques autorisent, après qu'on a épuisé inutilement les moyens pacifiques, non la rébellion, mais la défense armée contre l'injuste agression d'un pouvoir tyrannique.

« L'épiscopat n'a déclaré en aucun document que ce soit actuellement le cas pour le Mexique. On ne pourra pas non plus prouver que l'épiscopat ait, extraordinairement ou de quelque autre façon, déclaré licite ou illicite une telle défense armée, dans les circonstances actuelles.

« Si quelque catholique, séculier ou ecclésiastique, d'accord avec la doctrine précitée, croit que cette défense est dès à présent licite, l'épiscopat ne se fait pas solidaire de cette résolution pratique.

« D'après notre jugement, les coupables de tout ce conflit et de ce malaise général ne sont autres que ceux qui n'ont pas voulu écouter la voix des catholiques du Mexique et du monde entier et qui, après avoir blessé un peuple à l'endroit le plus vif et le plus sacré, irritent ces blessures par l'indigne traitement et les humiliantes vexations qu'ils font subir aux fidèles, aux prêtres et aux prélats eux-mêmes.

« L'épiscopat attend dans le calme et la tranquillité, parce qu'il sait que sa cause est celle de Dieu et de la liberté, et que, à l'heure où le bon Dieu aura pitié du Mexique, il n'y aura aucun pouvoir humain qui puisse résister à sa souveraine volonté. »

« Citons maintenant un exemple des mesures arbitraires, ridicules et tracassières auxquelles on a recours dans certains États pour briser la résistance catholique. Le chef des opérations militaires de Zacatecas et Aguascalientes, qui s'est montré, ces temps derniers, l'un des pires persécuteurs, fit saisir à Aguascalientes, il y a environ un mois, un grand nombre de membres de la Jeunesse catholique et voulut les obliger à promettre par écrit à s'abstenir de toute propagande religieuse. La plupart s'y refusèrent et, pour les punir, il les fit conduire à pied jusqu'à Zacatecas, les laissa à l'intempérie sur la terrasse d'une caserne et finit par les mettre en liberté, à la condition qu'ils se rendraient, non chez eux, mais à Mexico.

« Quelques jours après, un dimanche, le général ordonna de confisquer toutes les automobiles qui, dans la journée, ne se rendraient pas aux promenades publiques, d'emprisonner toutes les personnes qui, portant des habits de deuil, ne pourraient prouver qu'elles avaient perdu récemment quelque proche parent et, enfin d'ouvrir tous les cinémas et théâtres fermés depuis la suspension du culte. Il va sans dire

qu'après le départ du général, le boycottage reprenait avec plus d'intensité qu'avant sa visite. C'est, sans doute, ce qui vient d'inspirer au gouverneur, désireux, à son tour, de faire du zèle, de publier un décret qui défend le port des habits de deuil, et oblige les personnes qui ont des pianos à s'en servir comme à l'ordinaire.

« Le gouvernement, qui surveille de près tous les journaux et cherche à surprendre les feuilles clandestines, fait une propagande de presse effrénée. Nous avons eu dernièrement l'occasion de voir distribuer à tous les employés de l'un des bureaux d'un ministère un petit journal qui ne se publie que pour insulter la hiérarchie catholique, et nous avons admiré le geste d'une dactylographe qui, sans même daigner y jeter un coup d'œil, l'a déchiré au nez de celui qui venait de le lui remettre.

« On a fait circuler dernièrement un imprimé où les évêques répudient et condamnent le boycottage. Heureusement que le titre d'archevêque de Tabasco, donné à Mgr Diaz, a permis à beaucoup de voir poindre le bout de l'oreille.

« Toutes les vieilles armes du sectarisme ont été mises entre les mains d'écrivains mercenaires ; tous les thèmes qui, depuis des siècles, sont exploités par les ennemis de l'Église, apparaissent en de nombreux pamphlets, imprimés dans les ateliers des ministères, et sont distribués à profusion pour tâcher de miner la foi religieuse du peuple mexicain.

« Les presbytères et leurs dépendances, que les prêtres ont dû abandonner depuis la fin juillet, seront vite affectés à d'autres usages ; il a été décidé de les confier aux corporations qui s'engageront à y établir des écoles ou des institutions de bienfaisance. L'empressement des syndicats ouvriers et des loges à pro-

fiter de ces offres et la promptitude du ministère de l'Intérieur à leur céder lesdits immeubles font voir clairement le but que poursuivent en cela les autorités.

« L'ancien président Obregon, venu à Mexico à la fin d'octobre, pour des raisons qui ont prêté aux suppositions les plus fantaisistes, a gardé d'abord un parfait silence, mais, quand il a enfin voulu parler du conflit religieux, il a déçu tous ceux qui voyaient en lui un sauveur. Ils savent maintenant qu'ils n'ont pas grand'chose à attendre du jacobin impénitent qui souffleta, dit-on, Mgr Segura à Teple, en 1914; expulsa Mgr Filippi en 1923, et, pour être agréable aux loges, interdit, plus tard, le Congrès eucharistique. Il ridiculise le boycottage; ce qui étonne, car ses amis sont inexorables pour quiconque le favorise; il rejette sur les évêques la faute des difficultés actuelles et dit malicieusement que la suspension du culte n'a pas empêché les riches d'avoir leurs messes, mais n'en a privé, en réalité, que les pauvres; il s'applique à décrier les doctrines catholiques, qu'il considère arriérées, et il conseille aux évêques de se soumettre, s'ils ne veulent pas perdre davantage dans cette lutte. La réponse de ces derniers est des plus lumineuses et ils n'ont pas de peine à se défendre des reproches qu'on leur fait. Se soumettre aux exigences de Calles, ce serait trahir la cause qu'ils servent; mais ils sont disposés à faire toutes les concessions qu'ils jugeront licites. Si, en certains endroits, les pauvres ne profitent pas des services du clergé, c'est qu'on les en empêche par la force.

« On dit que les journaux américains ont voulu publier tout au long les deux documents et que leurs commentaires ne sont généralement pas favorables à Obregon.

« La réglementation de l'article 130 n'a pas encore

été discutée à la Chambre, pas plus que la demande de revision de la Constitution, déjà signée par mille sept cents catholiques. On dit que certaines difficultés internationales n'ont pas permis au gouvernement de s'occuper de ces deux points, et d'autres assurent qu'Obregon, successeur probable de Calles, malgré ses déclarations plutôt décevantes, cherche une solution au problème et a, pour cela, de fréquentes conférences avec le président et les principaux leaders de la Chambre. Attendons!

« A l'occasion de la fête de la Royauté de Notre-Seigneur, le 31 octobre, la piété des fidèles, obéissant à l'appel des évêques, a semblé vouloir se dédommager des entraves de ces derniers mois : les églises ne désemplissaient pas; un pèlerinage des plus imposants a eu lieu à la basilique de Notre-Dame de Guadalupe, à 5 kilomètres de Mexico; la route qui y conduit était littéralement envahie; la place adjacente au sanctuaire était noire de monde, qui, sans se préoccuper de la police, chantait et priait à son aise. On y voyait des dames de la meilleure société, pieds nus et portant une couronne d'épines sur la tête; un service d'ordre organisé par les Chevaliers de Colomb et la Jeunesse catholique permettait aux fidèles de défiler devant le tableau de la Vierge, de rester dans l'église le temps nécessaire à la récitation du chapelet et de la consécration à Notre-Seigneur pour, aussitôt après, céder la place à d'autres groupes, si nombreux, que la basilique vit passer ce jour-là, au dire des organisateurs, plus de cent mille pèlerins. Mgr l'archevêque de Mexico s'y rendit aussi comme simple particulier, pour y prier quelques instants, et dès que l'assistance le reconnut, ce furent des applaudissements frénétiques.

« Les ennemis de l'Église se trompent grossièrement quand ils croient que le peuple leur donne ses

préférences; qu'ils comparent, pour s'en convaincre, leurs manifestations de commande à la manifestation spontanée dont nous venons de parler.

« Terminons ces lignes déjà trop longues par ce simple souhait : que Dieu soutienne tous ceux que la crise actuelle éprouve; qu'il donne sa force à ceux qui doivent le confesser publiquement et que, jusqu'à la fin des maux qui nous affligent, nous puissions voir se confirmer, comme par le passé, la vérité de ces paroles, que chaque page de l'histoire de l'Église nous atteste : toutes les époques troublées sont des époques de sainteté et d'héroïsme. »

BRÉSIL

Lettre de la Sœur LEVADOUX à M. CAZOT

Bello Horizonte, le 16 décembre 1926.

MON TRÈS RESPECTABLE PÈRE,

Je vais vous donner aujourd'hui, mon très Respectable Père, un petit aperçu de notre voyage à cheval au Serro Frio! Je vous assure qu'il faut avoir du courage pour l'entreprendre, il faut l'avoir vu et surtout avoir fait ce trajet pour s'en faire une idée, car on pourrait croire qu'on exagère. C'est quelque chose d'inouï! Cependant nous nous sommes exécutées, sans trop considérer les difficultés, car il s'agissait d'accomplir un devoir et de faire un extrême plaisir à nos chères sœurs, qui soupiraient, avec une sainte impatience, après cette visite.

Le moment est venu; nos mules légères nous attendent. Il est six heures un quart du matin, tout a

été parfaitement bien combiné par nos chères sœurs de Diamantina pour que le voyage se fasse dans les meilleures conditions. Le temps est bon, le ciel est voilé, il semble que tout est favorable aux voyageuses. En quelques minutes l'installation est faite et nous voilà en route, le cœur plein de confiance, malgré les petites craintes inévitables du début, à travers des rues mal pavées qui montent ou qui descendent. Nous voilà bientôt hors de Diamantina ; on ose à peine se retourner pour saluer le bon Maître, dont on reconnaît la demeure par les tourelles blanches ; mais, au fond du cœur, on demande son secours, car on se sent peu rassuré sur ces bêtes capricieuses. La petite caravane cheminait paisiblement et voilà qu'une heure après le départ, à quelque distance de Diamantina, un orage surgit ; la pluie était tellement forte que nos parapluies ne servaient à rien ; nous commençons à gravir les montagnes ; de plus, l'instinct de conservation poussait les animaux à marcher sous les arbres dont les branches sont tellement basses qu'il faut courber la tête pour passer, si on ne veut pas y rester suspendu, comme Absalon ; on ne peut donc pas ouvrir le parapluie ; alors, dame ! on est copieusement arrosé. Du coup nous répétions, mais tout à l'envers, l'antienne de l'Avent : « Cieux, disions-nous, envoyez-nous le Juste, mais de grâce, retenez votre rosée. »

Je vous laisse à penser, mon Respectable Père, dans quel pitoyable état nous étions ! Nos cornettes n'avaient plus de forme ; en nous regardant l'une l'autre, nous ne pouvions nous empêcher de rire : car nous faisions peur à voir. Nos pauvres animaux marchaient docilement, la tête basse, hésitant dans les passages difficiles, qui se multipliaient par cette pluie, qui dura plus de deux heures. Nos braves conducteurs, dont le dévouement fut sans bornes, marchaient à pied,

trempés jusqu'aux os, tenant la bride du cheval, afin de nous préserver.

On ne se fait pas idée de ce que sont ces parages. Il n'y a pas de chemin; ce sont tantôt des sentiers pleins d'eau, tantôt des broubiers profonds, où l'animal s'enfonce jusqu'à mi-jambes, au risque de ne pouvoir en sortir, tantôt des broussailles, des ruisseaux qu'il faut traverser et devant lesquels l'animal recule quelquefois effrayé; le plus souvent ce sont des montagnes rocheuses et dénudées, toujours à pic, dont les montées sont fatigantes et très pénibles et les descentes très dangereuses.

Cependant, grâce à Dieu et à notre bonne Mère du Ciel, aucun accident n'est arrivé. Après la pluie vient le beau temps! Alors que tout était ruisseaux, cascades, torrents, jaunis par la terre détrempée, le soleil parut pour nous réjouir et nous sécher. Aussi notre reconnaissance fut grande; ensemble nous récitâmes notre chapelet, puis tout notre répertoire de prières y passa. Enfin, vers deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à San Gonzalvo, où nos sœurs ont une petite maisonnette inhabitée, qui sert de halte aux sœurs qui se rendent de Diamantina au Serro ou vice-versa. Le premier travail des deux jeunes sœurs qui nous accompagnaient fut de faire chauffer un fer, afin de réparer les dégâts faits à nos pauvres cornettes.

Ce fut l'affaire d'un instant. Nous primes ensemble notre légère réfection et un peu de repos, afin de refaire nos forces épuisées. Puis, après cela, nous allâmes visiter la pauvre église du village; mais, hélas! elle est déserte. Jésus n'y est pas et il n'y a pas de prêtre! Nous y restâmes cependant pour y faire nos exercices de communauté et prier pour ce pauvre peuple, qui paraît bon, mais qui est absolument aban-

donné. Ces braves gens disent leur peine de ne pas avoir la sainte messe, au moins tous les mois.

La pluie recommença dans la soirée et continua pendant toute la nuit. Il fallut cependant, dès l'aurore, penser à se remettre en route. Nous étions bien disposées, il n'en était pas de même des animaux, qui avaient passé la nuit à la belle étoile sous cette pluie battante ! Ils n'étaient pas d'humeur à se remettre en route et nous le firent payer. Leur marche était dure, saccadée ; à chaque instant ils voulaient s'arrêter pour manger, ou alors ils commençaient à galoper, nous secouant de belle importance. De temps en temps nos bons conducteurs modéraient leur marche à travers ces sentiers perdus. Ce parcours nous parut interminable. Car, qui n'a pas vu la route du Serro n'a rien vu.

À mesure qu'on s'enfonce, on n'aperçoit plus aucune trace de demeure ; ce ne sont que bois, broussailles, ravins profonds, vallées et montagnes à pic. Cependant on aperçoit au loin, de-ci de-là, quelques cabanes faites de branches d'arbres et de terre glaise. Ces pauvres gens vivent bien isolés du reste des humains. Ce sont, pour la plupart, des nègres et des mulâtres. Il y a quantité de ces races au Brésil. Mais quelle ne fut pas notre surprise, en passant devant une énorme montagne rocheuse, de voir tout à coup sortir, par une de ses ouvertures, une quantité d'enfants à demi nus, les cheveux crépus et en désordre, la figure aussi noire que la roche où ils habitaient ; véritables sauvages qui vivent on ne sait comment. Ils nous demandèrent l'aumône, nous ne pûmes leur donner qu'une Médaille miraculeuse en leur disant que c'était *sua mae do Celo*, leur mère du Ciel. D'après cela, on comprend facilement que la civilisation, dans cette partie du Brésil, est loin d'être arrivée à son apogée, quant aux gens et

quant au terrain, qui est, presque en totalité, inculte et qui pourrait produire d'abondantes récoltes, s'il était cultivé; mais le courage manque pour réaliser une pareille entreprise. Cependant, dans beaucoup d'endroits, la terre est fertile, produisant d'elle-même toute espèce de fleurs et de fruits.

Après avoir fait une infinité de zigzags autour des ravins, nous rencontrâmes une de nos sœurs qui venait à notre rencontre. Cette fois, nous étions peu éloignées. Après avoir cheminé encore une bonne demi-heure, ce fut toute une phalange de blanches cornettes et d'enfants que nous vîmes venir au devant de nous, chantant la bienvenue. Et nous sur la mule... Il ne manquait plus que les palmes pour figurer l'entrée triomphante de Jésus à Nazareth! C'était vraiment touchant! Arrivées à la chapelle, ce fut le cantique d'actions de grâces : *Magnificat*, qui nous rappelait le mystère de la Visitation. Le voyage de la très sainte Vierge à sainte Élisabeth n'avait pu être plus périlleux!

Nous célébrâmes au Serro la fête de l'Immaculée-Conception et nous eûmes la consolation de constater la piété de ces braves villageois, par leur assistance aux offices de l'Église, messe, processions, etc. C'est là leur unique diversion. Ils ne connaissent ni le bal, ni le cinéma, ni aucune des fêtes qui, aujourd'hui, pervertissent la jeunesse. Ils vivent simplement et chrétiennement sous la houlette de leur bon pasteur, un prêtre pieux et zélé, qui ne vit, lui aussi, que pour ses ouailles. A tous les offices ils sont présents, les hommes aussi bien que les femmes; leur toilette est vite faite; tout le monde va à l'église nu-tête et nu-pieds; c'est l'habitude; personne n'y prend garde. La totalité des jeunes filles appartient à l'Association des Enfants de Marie et les plus jeunes à celle des Saints-Anges. Il

est bien consolant de constater le bien que font nos sœurs dans ce pays perdu au milieu des montagnes.

Nous y séjournâmes une semaine, c'était beaucoup pour nous, mais peu à leur gré, car nos sœurs n'ont que bien rarement le bonheur d'être visitées. Aussi ces quelques jours furent, pour elles, comme le doux rayon de soleil qui réchauffe et réjouit. Elles nous rendirent largement, en bonté et en gentillesse, la joie que nous leur avions procurée ; la bonne sœur Carvalho surtout surpassa ses compagnes en délicates prévenances.

Il fallut cependant se dire adieu et s'éloigner de cette chère maison, que nous avions été heureuses de connaître, et de ses hautes montagnes, que nous ne devions plus revoir. Le retour fut aussi pittoresque que l'aller. Nos petites mules, bien reposées, trottaient d'un pas léger, foulant la haute bruyère comme de timides chamois. C'était le cas de chanter les vers brésiliens connus :

Trottez gaiement, mules agiles,
Le long des bois et des ravins ;
En nous portant soyez dociles
Et vous aurez de doux festins !

Au bruit charmant
De vos clochettes,
Courez, coquettes,
Comme le vent !

O Brésil, riante patrie,
Beau pays, cher à tes enfants,
Qu'ils sont calmes tes jours brûlants !
Terre en fleurs, du soleil chérie,
Qu'ils sont calmes tes jours brûlants !

Sur nos mules tant caressées,
Qu'il est doux, quand la chaleur fuit,
D'aller voir, mollement bercées,
Sur les flots descendre la nuit !

Nous aimons tes plages fécondes,
O Brésil, et tes vieux volcans,
Toutes pleines d'oiseaux chantants;
Nous aimons tes forêts profondes
Toutes pleines d'oiseaux chantants.

Nous aimons tes fleuves superbes,
Où l'or s'écoule en flots charmants;
Tes rochers cachant sous les herbes
Les cristaux et les diamants.

Tout alla bien jusqu'au sortir du village; mais ensuite commencèrent les aventures. Nous nous aperçûmes tout à coup que le camarade de l'arrière-garde ne nous suivait pas. Qu'était-il donc arrivé? Sans doute un caprice de la bête de charge, qui avait dû lui jouer un tour. En effet, pendant qu'il cheminait, distrait sur sa monture, l'animal qui marchait à côté de lui, avait pris la fuite et s'en était retourné au galop au logis, sans que le cavalier pût la rattraper. Belle aventure pour nous! C'était elle qui portait le ravitaillement de la petite caravane, qui dut rester à jeun jusqu'à une heure avancée.

Le camarade de l'avant-garde, qui nous guidait et qui allait armé jusqu'aux dents, à cause des dangers qu'on court dans ces solitaires parages, soit au sujet des bêtes sauvages, ou même souvent des voleurs, qui font, dans ce pays, bien peu de cas de la vie humaine; le bon camarade, dis-je, commença à s'inquiéter de l'absence prolongée de son compagnon. Lui serait-il arrivé un malheur? Il n'y tint plus et, nous laissant cheminer seules pendant un bon quart d'heure, il retourna en arrière pour voir s'il apercevait le retardaire, ou pour lui rendre service, en cas de besoin. Pendant ce temps, nos mules, ne se sentant plus sous le regard vigilant du guide, commencèrent à nous faire mille tracasseries. Une d'entre elles surtout, qui

sentait qu'elle portait une novice, commença à regarder en arrière; il n'y avait plus moyen de la faire avancer. Nous dûmes arrêter. Le guide, apercevant de loin notre embarras, vint mettre fin à nos angoisses. Tout se remit à l'ordre en un moment.

Mais voilà que, tout à coup, la même petite capricieuse, se couchant à terre, refusa d'avancer. La pauvre cavalière eut la bonne idée de se dégager aussitôt de l'étrier et de sauter sur la pelouse. Il n'y eut ainsi aucun incident fâcheux. Le camarade courut relever l'animal, le corrigea, arrangea la monture et nous reprîmes tranquillement notre chemin, bénissant Dieu d'en avoir été quittes pour si peu, car l'animal aurait pu nous jouer ce mauvais tour en traversant un ruisseau; nous aurions été fraîches! Cela arrive quelquefois.

Quelques instants après, la pluie vint de nouveau mettre notre patience à l'épreuve, et, cette fois, accompagnée d'éclairs et de tonnerre. Nous frémissions de frayeur; et en pleines montagnes!... Mais nos Moïses intercédèrent pour nous; qu'avions-nous à craindre? Et aussitôt revinrent dans nos cœurs le calme et la sainte confiance en Celui qui, d'un seul mot, apaise les plus violentes tempêtes.

Cependant un autre incident devait venir rompre la monotonie de quelques instants d'accalmie. En traversant une montagne à pic, un des chevaux, faisant un faux pas, mit la patte dans un creux de roche, où il s'enfonça de telle manière, que nous crûmes qu'il avait la jambe brisée. Il renversa en même temps la cavalière, mais les bons anges, qui veillaient sur nous et nous portaient entre leurs mains, de peur que notre pied ne heurtât quelques pierres, montrèrent en ce moment que notre confiance n'était point vaine. La bonne sœur n'eut pas même une égratignure, alors

qu'elle aurait pu être tuée à l'instant. Quelques minutes après, le cheval put petit à petit retirer sa jambe un peu ensanglantée, mais sans aucune fracture.

Après toutes ces péripéties, nous arrivâmes à San Gonzalvo, où nous nous étions arrêtées en allant, afin de nous remettre de nos émotions, de prendre un peu de repos et notre légère réfection. La bonne Providence y avait heureusement pourvu. Nous trouvâmes un petit dîner bien préparé, car le camarade qui portait les provisions n'avait pas encore paru. Cependant, il nous manquait le principal : le pain. On parcourut en vain tout le village pour en trouver; même avec tout l'or et l'argent du Brésil on n'aurait pu nous en donner, car, dans beaucoup d'endroits et dans ceux-là surtout, c'est un mets de luxe; on ne s'en sert point. A la guerre comme à la guerre ! Nous dûmes nous en passer.

Au moins trouvera-t-on un peu de lait ? Pas davantage, car ces bonnes gens se contentent de riz et de feijao (haricots rouges) et ne mangent que cela à tous les repas, depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 31 décembre. C'est pour eux le meilleur régal; ils ne peuvent s'en passer.

Le lendemain matin, dès la pointe du jour, nous reprîmes notre route pour Diamantina, d'où nous étions parties pour le Serro. Nos sœurs nous attendaient, pleines d'anxiété; car elles savent, par expérience, ce que sont ces chemins périlleux. Le bon Dieu avait gardé ses petites servantes; nous revînmes saines et sauves, un peu harassées; mais ces fatigues ne peuvent entrer en parallèle avec la joie et le bonheur que nous avons procurés à nos chères sœurs du Serro.

Sœur LEVADOUX,
i. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de la sœur LEVADOUX
à M. le SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Diamantina, le 3 décembre 1926.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

... Nous arrivâmes à Marianna le 25 novembre, à minuit. Nos sœurs nous attendaient à la gare. Nous dûmes prendre la voiture de saint Ferdinand, c'est-à-dire faire le trajet qui nous séparait de la maison de nos sœurs, partie à pied, partie en marchant, soit à cause de l'heure avancée, et surtout parce que les véhicules ne sont pas encore à l'ordre du jour dans ce pays, qui conserve toute la fraîcheur de son esprit primitif. Cependant quelques lampes électriques éclairaient de loin en loin le petit sentier pierreux, afin de nous laisser apercevoir dans la pénombre les nombreuses bêtes à cornes qui dormaient paisiblement tout le long des prairies que nous traversions. Nous n'étions qu'à demi rassurées; quelqu'une aurait pu lever la tête et nous faire payer cher notre témérité.

Nous arrivons enfin chez nos sœurs, qui étaient toutes sur pied pour nous recevoir à la porte d'entrée. Après avoir échangé quelques mots, nous allâmes prendre quelques heures d'un repos bien désiré.

Le lendemain matin, de très bonne heure, nos sœurs se réunirent à la Communauté pour entendre le petit mot des supérieurs, demander des nouvelles des deux chères Maisons-Mères, etc. Je visitai ensuite toute la maison et ce ne fut que le soir que je pus commencer ma petite besogne.

Le lendemain, fête de la Médaille, nous eûmes deux

messes, pendant lesquelles les enfants nous firent entendre de beaux chants en français. Je me rendis ensuite à l'évêché, afin de saluer le bon archevêque, arrivé la veille au soir. Il fut on ne peut plus aimable et loua grandement le dévouement de nos sœurs et de nos bons missionnaires.

Après avoir remercié Sa Grandeur de sa bienveillance pour les deux Communautés, je me retirai très satisfaite de cette entrevue. Le bon archevêque devait repartir presque aussitôt en voyage.

Afin de compléter la matinée, nos sœurs avaient préparé une petite excursion à cheval. Il fallait faire l'apprentissage pour les voyages suivants. Nous voilà donc parties à travers d'étroits sentiers, bordés d'affreux précipices. A certains endroits, toute trace de chemin disparaissait; il fallait escalader des rochers à pic. Le trajet dura une heure et je crus ne pas en voir la fin. Nous arrivâmes cependant à la cime de la plus haute montagne, à la Chacara, petite ferme de nos sœurs. Nos pauvres bêtes avaient bien mérité une petite pitance et un moment de repos, et votre pauvre voyageuse, quoique fière de ses premières armes, n'en pouvant plus de peur et d'émotion, était heureuse d'arriver au but, afin de respirer un peu et de pouvoir descendre ensuite avec plus de courage.

Nos sœurs font valoir à la Chacara une propriété qui appartient aux missionnaires du Caraça et dont la jouissance leur en est laissée à perpétuité. Elles désiraient ardemment que je voie ladite propriété; c'est ce qui détermina cette excursion, qui avait en même temps pour but d'essayer la nouvelle monture qui devait me servir pour aller au Caraça et à Serro Frio. Le coup d'essai peut compter, je crois, car les chemins étaient bien mauvais et bien périlleux.

La descente fut un peu moins tragique que la mon-

tée, car, ayant dominé ma frayeur, j'avais, tout au moins, une allure un peu plus aguerrie.

Ce premier essai à cheval, fait sous la protection de la sainte Vierge, le jour de la Médaille, laissera dans ma mémoire un souvenir impérissable. C'est M. Bros qui eut la bonté de prêter son petit cheval pour l'excursion. Ce bon petit cheval paraissait dressé à cela et avait les qualités nécessaires pour être mené par une main novice dans le métier.

Le lendemain matin, je me rendis au séminaire, afin de remercier M. le Supérieur et pour lui rendre la visite qu'il avait eu la bonté de me faire avec M. son assistant, le jour de mon arrivée. Nous fûmes reçus avec une grande cordialité. Nous visitâmes d'abord la chapelle, qui est dédiée à la sainte Vierge. Elle est pauvre, mais elle est propre et bien tenue. Quand les séminaristes y sont tous avec les jeunes gens de l'école apostolique, elle est presque pleine.

A la sortie de la chapelle, tous les missionnaires nous attendaient. M. Henrotte, assistant, MM. les professeurs Delille, Leitao et Bolly, tous étaient désireux d'entendre parler de Saint-Lazare, d'avoir des nouvelles du Très Honoré Père et ils voulaient en même temps l'assurer de leur filial attachement. Comme les séminaristes étaient en promenade, ces messieurs en profitèrent pour nous montrer leurs classes. Nous admirâmes surtout le musée de botanique, d'histoire naturelle et de minéralogie, avec ses diversités de papillons, d'oiseaux, de serpents ; puis les minéraux, classifiés aussi par catégories par les soins minutieux de M. l'assistant. Plusieurs de ces pierres contiennent de l'or et viennent d'une montagne voisine. Pour faire ce travail d'extraction, on a creusé des souterrains de 1 000 mètres de profondeur. Ces mines sont exploitées par une Compagnie anglaise.

Après avoir visité l'intérieur, on nous conduisit au jardin, puis au bois, à la basse-cour, l'île des canards, avec le mécanisme dont la chute d'eau perpétuelle assure la lumière électrique pour le séminaire, le palais archiépiscopal, le collège et ses dépendances. Le séminaire est isolé du côté des Carmes et à quelques minutes de la Providence. La vue d'ensemble de l'établissement est grandiose avec son uniformité et sa blancheur; les appartements y sont bien disposés; l'air et la lumière y pénètrent abondamment. Les dépendances en montagnes, vallées boisées, prairies, où paissent les bœufs et les moutons, terres cultivées, jardins sont très étendues. Les jeunes gens peuvent se promener des heures entières sans quitter le domaine du séminaire. Ceci est appréciable pour la santé physique et morale de cette jeunesse d'élite.

Enfin, il fallut partir de Marianna et nous séparer de nos chères sœurs. C'est toujours un moment pénible. Quoique de bon matin, la charité de M. Bros trouva moyen de célébrer la sainte messe à quatre heures et demie, afin que les voyageurs fussent réconfortés par le pain des forts. Nos sœurs nous conduisirent à la gare. A cinq heures et demie, le train nous enleva en un moment et bientôt nous n'aperçûmes plus que de loin, dans la vallée, la ville de Marianna; et les chères cornettes qui étaient venues nous accompagner avaient disparu à nos yeux.

Nous voilà en route et, cette fois, c'est pour aller au Caraça. Non, ce n'est pas une illusion, c'est une réalité. Et qu'allions-nous faire dans ce lieu désert, dans ce jardin fermé de l'Epoux, sinon réaliser un désir de Notre-Seigneur, qui, pour nous, était devenu un ordre? Nos bons missionnaires, ayant appris ce désir et le vif intérêt que leur témoigne leur bon Père, désiraient ardemment cette visite, afin d'entendre parler

de celui qu'ils aiment et qu'ils vénèrent. M. Cavati, nous ayant vues à Barbacena, nous engagea fortement à mettre notre projet à exécution, disant que ce serait pour tout le Caraça un motif de grande joie. Je ne pus résister à tant d'instances et surtout à la pensée de faire plaisir à notre Vénéré Père.

Nous partons donc. La montée commence en sortant de Marianna. Le train fait des S autour des montagnes de pierres dans lesquelles est tranchée la voie ferrée, ayant à droite comme un rempart et à gauche un précipice, où les cascades tombent bruyamment, attirant les regards. Près d'Ouro Preto, ancienne capitale du Minas, il y en a une remarquable par sa hauteur, s'étendant comme une nappe jusqu'au fond du ravin, du gouffre même. On est émerveillé de voir dans ce précipice tout un parterre de fleurs blanches, plus fraîches que celles de nos jardins.

Les antiques églises de cette ville rappellent son ancienne splendeur du temps de l'Empire. Les environs sont des plus accidentés. Vraiment, le déluge a bouleversé la surface du Brésil, surtout dans ces parages. Tantôt le voyageur se croit au fond des abîmes, où coulent les torrents, tandis qu'à ses côtés, il ne voit que des murs élevés, tapissés d'une abondante végétation, d'arbustes variés, superposés, tellement touffus qu'on dirait qu'ils se disputent la place; le tout d'une élégance sauvage. Tantôt on aperçoit, après les chaînes des montagnes, comme une magnifique vallée, si étendue qu'il semble que le ciel s'unit à la terre. Oh! le bel horizon! Le pays porte, en effet, ce nom. On est pénétré d'une muette admiration devant ces beautés si variées et sans cesse renouvelées.

Après cela, le train s'enfonce tout à coup dans un tunnel, d'où il sort entre les précipices, qui font passer

le voyageur de l'admiration à la crainte. Burnier nous fait changer de train. C'est la grande ligne. Malgré cela, on est secoué sans ménagements jusqu'à Sabara.

Là, un arrêt prolongé nous procure un repos inattendu. La bonne Providence nous ménage encore une délicatesse. Ce sont de charitables religieuses, dont l'une fut élevée chez nos sœurs de Marianna, qui nous accueillent avec grande bonté. De tout il faut remercier le bon Maître. Nous pouvons ainsi, le lendemain matin, nous réconforter avec le pain des voyageurs avant de nous remettre en route.

A six heures, le train part pour San Bento. Pendant de longues heures, il court le long d'une vallée, au fond de laquelle serpente une rivière sans fin. Là, on cultive du riz, des haricots, de la canne à sucre, du manioc, avec lequel on fait du bon tapioca, du maïs, du café, etc. Chaque maison a sa petite culture aux alentours ; le reste du terrain est à peu près négligé. Les habitants se contentent du peu qu'ils ont ; ils vivent heureux dans la tranquillité de la simplicité. Ensuite on chemine, des heures entières, sans apercevoir aucune habitation.

Mais je crois inutile de poursuivre le récit d'un panorama que vous connaissez déjà, mon très honoré Père.

A dix heures dix, nous arrivâmes au point terminus, San Bento, dernière station. M. Jérôme était là, qui nous attendait. Nous étions toutes préparées et décidées pour aller à cheval ; mais quelle ne fut pas notre surprise ! M. Jérôme nous avait préparé les voies, une belle route disposée depuis la gare jusqu'au Caraça, afin de faire circuler l'auto qui allait nous y conduire. Ce fut un véritable triomphe pour M. le Supérieur, qui jubilait de voir que nous étions les premières qui allions en auto jusqu'à ses domaines pour réaliser le

désir du très honoré Père et apporter à ses bien-aimés fils, si éloignés de la maison paternelle, son bon souvenir, en même temps que la preuve de son vif intérêt et de sa sincère affection. Le docteur qui nous accompagnait et qui était en même temps le chauffeur, avait orné de fleurs tout le véhicule, qui, pour la première fois, devait passer par cette route vierge. On avait même élevé un arc de triomphe sur son passage, en signe de joie et afin d'exalter le courage et l'intrépidité de M. Jérôme, qui, en si peu de temps, avait mené à bonne fin une entreprise et un travail qui, à plusieurs, paraissaient irréalisables. Ce n'est donc plus un projet ; c'est une magnifique réalité. On peut aller maintenant au Caraça en auto ; et nous l'avons inauguré ! Toutes les mesures de prudence étaient prises. De bons anges (les ouvriers) étaient échelonnés le long de la route, pour nous garder, de peur que notre pied ne heurtât contre quelque pierre, afin de nous porter secours, en cas de besoin. Mais ces précautions ne furent point nécessaires ; nous cheminâmes tranquillement, sans encombre, épouvantant, en cours de route, tout ce qui se trouvait sur notre passage. Chevaux, ânes, poules et autres animaux prenaient la fuite. Les pauvres gens du village de Brumado, qui n'avaient jamais vu circuler un tel véhicule dans leurs primitifs parages, se sauvaient à une distance de deux kilomètres, croyant sans doute voir un indice de la fin du monde. Par un geste de paternelle bonhomie, M. Jérôme tâchait de les rassurer. C'était sans doute de ses clients, âmes droites et simples, mais en retard de trois siècles.

Après avoir légèrement glissé pendant quelque temps, nous ne rencontrâmes plus que des bois touffus, des forêts vierges, des broussailles abritant des animaux de toute espèce, des ravins sans fond. L'auto

gravissait rapidement la montée, nous laissant cependant le loisir d'admirer cette belle nature, quoique sauvage, ces roches abruptes, ces nombreux torrents descendant bruyamment d'une certaine hauteur en forme de cascades et se perdant ensuite en ruisselets au pied des montagnes.

Tout à coup, nous sommes en face d'une belle vallée, tout ensemencée de caféiers, de cannes à sucre, de maïs et d'autres diverses plantes du pays ; des montagnes déboisées, tout annonce que nous entrons dans les domaines du Caraça. En effet, le génie organisateur de M. Jérôme sait tirer parti de tout. Pendant que l'intéressante jeunesse de l'école apostolique, semblable à de laborieuses abeilles dans leur ruche, travaille sans relâche dans le silence et le recueillement, sous le regard vigilant de leurs bons et dévoués professeurs, pour devenir les futurs missionnaires de demain, qui iront évangéliser cette terre si étendue et si hospitalière du Brésil, les montagnes se transforment ; le terrain se cultive, sous la douce influence de M. Jérôme, qui est le directeur et la cheville ouvrière de tous ces travaux champêtres et domestiques, après avoir été ingénieur de la route de Caraça. Sous sa paternelle direction, les ouvriers réalisent des prodiges de valeur et de courage ; il en fait ce qu'il veut. Et grâce à son esprit d'ordre et de travail, les montagnes boisées du Caraça, qui jusqu'ici n'ont produit que du bois et de la végétation, se verront transformées, dans quelques années, en d'immenses champs de culture, qui seront une source de bien-être, sinon une richesse, pour les heureux habitants de l'école apostolique.

L'auto chemine toujours, suivant la route sablonneuse qui lui a été soigneusement tracée. Cette route n'est plus celle qui servait autrefois pour les chevaux

et les mulets et que vous avez péniblement parcourue lors de votre visite, mon très honoré Père. Nous n'avons pas côtoyé cette cascade avec ses abîmes sans fond, qui saisit le voyageur et le remplit d'une instinctive frayeur, surtout lorsque l'animal, mal avisé, comme le vôtre, et ne voyant pas le danger, chemine tout au bord. Nous avons fait un assez long détour, qui, à la fin, conduit au même but. Et voilà qu'au loin nous apercevons la silhouette de deux de nos dévoués missionnaires, qui viennent au-devant des voyageurs, manifestant aussi leur joie de les voir arriver en si bel équipage.

Plus qu'un détour et nous voyons enfin les blanches tourelles de la chapelle et de l'établissement, qui abrite une jeunesse d'élite, avide de voir ce quelqu'un qui vient de si loin leur porter des nouvelles du très honoré Père de Paris, que tous aiment sans le connaître.

L'auto arrive et s'arrête au pied de l'escalier qui conduit à la chapelle. Là, tous les élèves, leurs professeurs en tête, sont rangés sur deux rangs, tout le long des marches de l'escalier. Après un beau morceau de musique, un jeune prêtre, M. Leite, s'avance debout devant la porte de la chapelle et prononce le discours dont je vous envoie ici l'original. J'avais une honte telle que je ne puis vous l'exprimer.

Heureusement, ma sœur assistante de Rio était là, m'abritant sous ses ailes, et toutes les bonnes employées de la maison nous entouraient, partageant ainsi avec nous les honneurs de cette cordiale réception. J'étais loin de m'attendre à cela et j'en fus si émue que j'avais hâte de voir s'ouvrir les portes de la chapelle, afin de me précipiter au pied du tabernacle et d'épancher le trop-plein de mon cœur, offrant au divin Prisonnier le tribut des hommages qui ne sont dus qu'à Lui.

Cependant, après Dieu, c'est à vous qu'ils reviennent

de droit, mon très honoré Père, car nos bons missionnaires, avec l'esprit de foi et la piété filiale qui les caractérisent, envisageaient votre honorable personne dans la visite qui leur était faite, et ils étaient tout fiers de penser que, malgré vos nombreux soucis, vous aviez daigné vous occuper d'eux.

Ce fut un jour de joie pour toute la maison. Les étudiants entonnèrent un beau cantique à la sainte Vierge : *Marie est notre Mère; nous sommes ses enfants*, etc.; puis, en sortant de la chapelle, le bon Père supérieur, M. Jérôme, nous confia à deux bonnes servantes, qui nous conduisirent aux appartements qu'on nous avait préparés.

Après avoir pris un peu de repos, nous saluâmes la respectable communauté; nous parlâmes de Paris, Saint-Lazare, et sûrement qu'à ce moment les oreilles du très honoré Père durent fidèlement lui tinter. C'est tout naturel.

Je fus frappée de l'intérêt tout filial avec lequel nos bons missionnaires écoutaient les moindres détails que nous leur donnions. Comme ils aiment la Communauté et tout ce qui s'y rattache ! C'est vraiment touchant. On se sent en famille.

Nous visitâmes ensuite les différentes dépendances des étudiants, tandis qu'ils jouissaient du congé qui leur avait été donné pour la circonstance et prenaient dans la cour leurs ébats, en courant, chantant et jouant de tout leur cœur.

L'heure du repas nous réunit ensuite, ma sœur assistante et moi, autour d'une table copieusement et fraternellement servie. Tout se passa « chez nous ». Nous prîmes seules notre réfection, que nous pourrions appeler « banquet » ; après lequel un salut solennel nous appela de nouveau à la chapelle. C'était en notre honneur, dit M. le Supérieur, qu'il était donné.

Là encore, la délicatesse fut à son comble. C'est en français qu'on chanta pour clôturer cette belle et touchante cérémonie.

Le lendemain, jour du départ, il y eut aussi une messe chantée. On se serait cru dans un petit coin de l'église de Saint-Lazare, tant c'était beau et recueilli.

Je puis vous assurer, mon très honoré Père, que vous avez au Caraça des étudiants qui sont bien pieux et édifiants. On voit qu'ils profitent des sages leçons qui leur sont données tant en paroles qu'en exemples.

L'heure du départ allait sonner et il y avait encore beaucoup de belles choses à voir. On nous conduisit à l'étang où, quelques années auparavant, M. Dehaene, étant tombé, avait failli se tuer ; mais il se releva, comme par miracle, sans avoir même une égratignure. Vous connaissez l'endroit ; inutile de vous le dépeindre.

Ces courtes heures s'étaient rapidement écoulées. L'auto nous attendait, encore enguirlandée de fleurs. Il fallut nous éloigner de ces sites enchanteurs et dire adieu à nos bons missionnaires, après leur avoir adressé nos remerciements tant pour leur cordiale réception que pour leur sympathique hospitalité. Nous reçûmes leur fraternelle bénédiction et reprîmes notre route, toutes réconfortées par tant de bonté et redisant notre *Ecce quam bonum*.

En moins de deux heures, nous descendîmes de la montagne et arrivâmes à la gare de San Bento, où un de nos missionnaires avait pris le devant pour sortir nos billets.

J'espère, mon très honoré Père, que ces quelques détails, quoique mal expliqués, à cause du peu de temps dont je dispose, contribueront cependant à consoler votre cœur paternel et à vous intéresser quelque peu.

Nous voilà maintenant à l'œuvre à Diamantina...

Dans quelques jours, nous nous mettrons en route pour le Serro Frio. Il faudra aller à cheval. Les gants sont préparés. On a eu soin à Rio de les déposer discrètement dans notre valise. C'était me dire avec beaucoup de délicatesse de vouloir bien faire ce petit voyage.

COLOMBIE

M. VICTOR CABAL

M. Victor Cabal, né à Buga, dans le diocèse de Popayán, le 24 juin 1878, entra au séminaire interne de Cali le 14 août 1901. Ce regretté confrère a toujours été très édifiant. Aussi les Filles de la Charité de Tamé ont-elles pris ses vertus comme sujet d'une de leurs conférences. Voici le compte rendu de leur entretien, que nous aurions souhaité plus détaillé.

M. Cabal a toujours été très exact au lever de quatre heures. Dans ses relations avec les personnes du monde, il gardait une grande modestie. Il nous rappelait que, à l'exemple de saint Vincent, quand la cloche sonnait pour un exercice de règle, nous devions cesser toute conversation, même avec les personnes du dehors.

Il avait l'esprit de pauvreté, réparant lui-même tout ce qu'il usait.

Son visage était toujours recueilli. Son attitude, surtout durant les exercices de piété, montrait qu'il ne perdait pas de vue la présence de Dieu.

Son humilité était telle qu'il recevait de la même manière ce qui lui était agréable et ce qui lui était désagréable.

Il n'avait jamais un moment de repos, tant il aimait le travail.

Sa charité ne lui permettait pas d'entendre dire du mal de quelqu'un sans protester.

Sa soumission était très grande. Il avait fait sienne cette maxime de saint Vincent : « Ne rien demander et ne rien refuser. »

Il était prêt à changer de poste et de fonctions avec la plus complète indifférence.

OCÉANIE

ILE DE JAVA

Lettre de M. DE BACKERE

Soerabaïa, le 1^{er} novembre 1926.

Ce fut en 1923, au mois de juillet, que les prêtres de la Mission de la province de Hollande prirent possession des trois districts de Soerabaïa, de Kediri et de Rembang, jusque-là confiés aux Pères jésuites.

D'année en année le nombre des catholiques s'est accru. Il était de 5600 le 1^{er} janvier 1924 ; l'année suivante, il montait à 6100 ; puis atteignait 7250 au début de 1926. Le nombre des élèves des écoles tenues par les auxiliaires de la Mission : les Frères de Saint-Louis d'Oudenbosch et les Ursulines de l'Union romaine, a suivi la même marche ascendante : 1253, 1403, 1602. Les chiffres donnant la progression des enfants du catéchisme : 1325, 1355, 1504, englobent les élèves catholiques fréquentant les écoles libres catholiques et les élèves catholiques des écoles publiques gouvernementales, tant supérieures que primaires, où le prêtre a libre entrée pour donner l'instruction religieuse.

Les fruits spirituels obtenus, en particulier les confessions et les communions pascales et de dévotion, donnent lieu de rendre grâces à Dieu. Le gain d'un

millier de communions pascales et de près de 30 000 communions de dévotion, réalisé en deux ans parmi cette population, composée, en bonne partie, de colons européens, est une preuve que la vie religieuse gagne un peu en intensité.

Ces progrès sensibles ont pu être obtenus grâce à l'augmentation constante du personnel de la Mission. Au 1^{er} janvier 1926, le nombre des prêtres était monté de 5 à 10; celui des Frères de Saint-Louis d'Outdenbosch, de 10 à 17; celui des religieuses, de 40 à 59.

Au cours de 1925, 9 sœurs Servantes du Saint-Esprit, de Steyl, sont venues prendre la direction de l'*Hôpital Saint-Vincent-de-Paul*, inauguré la même année, et elles y travaillèrent immédiatement avec bénédiction et grand succès.

Au 1^{er} novembre 1926, le personnel de la Mission est de 11 prêtres; les auxiliaires sont au nombre de 84 : 21 Frères de Saint-Louis, 53 religieuses ursulines, 10 sœurs Servantes du Saint-Esprit. Il y a 6 écoles catholiques avec 1 077 élèves catholiques et 769 non catholiques, dont 210 Javanais et 50 Chinois; ce qui fait un total de 1 846 élèves.

A Soerabaia il y a quelques Associations de fidèles poursuivant chacune un but catholique spécial :

Une Société Saint-Vincent-de-Paul pour le secours des orphelins européens et indo-européens;

Une Société Sainte-Anne pour la distribution d'habits et de chaussures aux enfants pauvres;

Une Société Saint-Vincent-de-Paul pour le soin des malades;

Une Société Sainte-Thérèse pour la confection de linge d'église;

Une Congrégation de Marie en deux divisions : une pour les jeunes gens, une pour les jeunes filles;

Une ligue des catholiques pour promouvoir les intérêts sociaux catholiques. Elle a des subdivisions : propagande de la bonne lecture, société sportive pour la jeunesse catholique, etc. ;

Un parti politique catholique ;

Une Société Jean-Gabriel-Perboyre, créée par les missionnaires eux-mêmes, principalement pour la fondation d'écoles catholiques et d'églises.

Jusqu'à notre arrivée, rien n'avait pu être entrepris pour l'évangélisation des indigènes. Le petit nombre de Pères jésuites ne suffisait même pas pour le ministère auprès des Européens et Indo-Européens, dispersés sur un territoire grand comme les deux tiers de la Hollande, avec des communications parfois difficiles dans les parties montagneuses.

En 1925, sur l'instigation des missionnaires, incapables de le faire eux-mêmes, les Frères de Saint-Louis ont ouvert une école primaire pour enfants javanais, la première école catholique indigène en ces contrées. Elle est placée sous le patronage du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. Par suite d'un sourd travail d'opposition musulmane, qui entretient la défiance, l'affluence des élèves reste encore au-dessous des espérances. Petit à petit le tact et la prudence parviendront à surmonter cette difficulté. Déjà quelques parents ont demandé spontanément que la religion y soit enseignée à leurs enfants.

Au prix de grands sacrifices et de beaucoup de peines, nous avons ouvert, en juillet 1926, une école semblable à Blitar, petite ville de l'intérieur. Grâce à la franche coopération des autorités civiles, cette école a presque immédiatement vu affluer un grand nombre de petits Javanais. Ils sont actuellement 130. Par mesure de prudence, nos maîtres n'y parlent pas encore de religion. L'heure de la Providence viendra. Il s'agit,

dans ces contrées encore neuves au point de vue catholique, de créer d'abord une atmosphère de confiance et de rapprochement entre la population et le missionnaire et d'attendre que Dieu donne accroissement en son temps.

Les trois districts confiés à nos soins sont encore pauvrement et inégalement outillés du matériel nécessaire à une mission.

Le district de Soerabaïa, avec une population européenne d'environ 23000 âmes, dont 5000 catholiques, et de près de 3 millions d'indigènes, dispersés sur un territoire de 5950 kilomètres carrés, coupé de grandes et faciles voies de communication, a, en dehors de la ville de Soerabaïa, deux petites églises, avec résidence temporaire du missionnaire : une à Modjokerto, une à Djombang, petites villes situées sur la grande ligne du chemin de fer de Soerabaïa à Batavia. Le missionnaire y passe une bonne semaine par mois.

Le district de Kediri, dont la superficie est de 7000 kilomètres carrés et la population de 2 millions d'indigènes et 4000 Européens, dont 1500 catholiques, a une petite église, avec résidence fixe pour 3 missionnaires, à Kediri même ; une chapelle, sans résidence, à Kertosono, centre de croisement de plusieurs lignes de chemin de fer. Un missionnaire visite régulièrement cette place. Cet énorme district n'a qu'une seule école catholique.

Dans tout le territoire de Rembang, qui, sur une étendue de 7436 kilomètres carrés, a une population d'un million et demi d'indigènes et de 1500 Européens, dont 500 catholiques, il n'y a pas une seule église ou chapelle, ni une seule école catholique. Un missionnaire de Soerabaïa y visite, quatre fois l'an, les fidèles dispersés, catéchise, prêche, dit la sainte messe dans des locaux profanes. Il est très urgent de bâtir une

petite église avec résidence fixe pour missionnaires, dans la localité importante de Tjepoe, centre pétrolière principal des Indes Néerlandaises. En plusieurs endroits de ce district, les Chinois nous demandent d'ouvrir une école pour leurs enfants. Le manque de finances nous empêche d'entamer ces bonnes œuvres. En effet, le grand obstacle au développement de l'œuvre d'évangélisation est le manque de ressources. En dehors de la grande ville de Soerabaia, où il y a deux églises, un hôpital et cinq écoles catholiques, les missionnaires ont pu faire peu de chose dans l'intérieur des terres. Ici c'est une absence quasi complète de chapelles et d'écoles, tant pour les Européens que pour les indigènes et les Chinois. Le personnel de la Mission va croissant, mais les subsides pour les œuvres sont presque nuls et si minimes qu'ils n'ont aucune proportion avec les œuvres qu'il faudrait entreprendre de toute urgence, au point de vue de l'évangélisation, de l'enseignement et de la bienfaisance. Les missionnaires sentent trop, de ce fait, leur infériorité manifeste en face des protestants et des francs-maçons.

La Mission, loin de pouvoir disposer de quelques capitaux, est grevée d'une dette de 60000 florins, empruntés en 1920-1921 pour bâtir une nouvelle église, qui était devenue absolument nécessaire à Soerabaia, et qui ne suffit déjà plus.

Comme le montrent les rapports ci-joints, aucuns subsides ne nous sont parvenus des grandes œuvres de Rome en 1923, 1924 et 1925. Nous venons de recevoir, en 1926, la somme de 2085 florins, part à nous attribuée avec les subsides que fournit l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Trois des onze missionnaires actuels sont rétribués par le gouvernement. Cela ne suffit que provisoirement

à l'entretien de tous, le nombre des missionnaires augmentant chaque année, celui des salariés restant le même. Il n'est autrement pourvu aux besoins des œuvres à entreprendre que par les personnes des missionnaires et leur bonne volonté. L'expérience des réalités a vite fait voir notre impuissance à entamer des essais d'évangélisation dans un pays où tout est fort cher. Pour commencer leur école indigène, les missionnaires ont dû emprunter l'argent nécessaire.

Une grande plaie de ces contrées sont les mariages mixtes. Le néo-malthusianisme et le divorce, pratiqués aussi par les catholiques, font d'énormes ravages. L'école gouvernementale est neutre, c'est-à-dire athée. Bien que le prêtre y ait entrée pour l'instruction religieuse, cette école est funeste pour la jeunesse catholique. Le moindre mal qu'elle produit est une grande indifférence en matière de religion, première étape visée par la franc-maçonnerie dans son œuvre d'universelle et tenace déchristianisation, pour arriver au paganisme. Cette société secrète à mille faces a encore une large influence dans ces colonies. Elle trouve ses adeptes parmi les protestants de toute nuance, comme parmi les gens sans foi, notamment parmi les adhérents du théosophisme et de l'Église catholique libérale de Wedgwood et de Leadbeater. On dit qu'actuellement les trois ou quatre loges maçonniques de Soerabaïa sont moins actives. Les petites villes de l'intérieur elles-mêmes aussi ont chacune leur loge maçonnique. De là, pour la Mission, une indication qu'elle doit s'attendre toujours à quelque opposition plus ou moins efficace, efficace surtout par l'influence indirecte de la laïcité, imprimée, sous le manteau de la neutralité, sur toutes les œuvres que la maçonnerie entretient ou protège, en particulier parmi la jeunesse.

Après une visite du docteur John Mott, quelques

pasteurs protestants, d'ailleurs francs-maçons, s'appliquent avec zèle à introduire dans ces pays la société « Association chrétienne de jeunes gens ».

Depuis quelque temps, on parle aussi de l'activité des *Méthodistes*. Ils paraissent avoir choisi comme terrain d'opération la population chinoise, très nombreuse à Soerabaïa. Disposant de riches fonds, ils obtiennent, comme partout ailleurs en pays non chrétien, un succès rapide et facile, sinon profond, et ils prennent une avance inquiétante sur la Mission catholique.

Malgré un travail, déjà assez long, des missionnaires protestants, on ne voit pas que la réforme ait une emprise profonde sur les indigènes. Ceux-ci sont étonnés de la grande division dans les opinions qui leur sont prêchées et ils sont peu frappés par un culte qui parle si peu aux sens. C'est, d'ailleurs, un phénomène évident, que le protestantisme du pays, prêché par des pasteurs presque tous incroyants, se meurt d'inanition en l'absence complète de dogmes, à la réelle tristesse des fidèles sérieux et au découragement des rares pasteurs orthodoxes. Malheureusement les diverses sociétés scolaires protestantes ont sur les catholiques une très grande avance, et, comme l'on dit, pour entraver les « conquêtes envahissantes de la puissance de Rome », elles redoublent d'activité dans la mesure des efforts tentés par les missionnaires et les catholiques pour arriver à un enseignement catholique un peu plus répandu. De plus en plus se dessine, autour de l'enseignement, une lutte semblable à celle qui a presque pris fin dans la mère patrie.

En partie par réaction contre les essais des missionnaires parmi les indigènes, la propagande musulmane connaît un temps de renouveau. Dans notre mission, la religion islamite est mêlée de beaucoup d'anémisme

et elle est très superficielle. Ceux qui font la prière sont relativement peu nombreux. Les Javanais sont plus généralement fidèles à la pratique de la circoncision, qui, pour beaucoup, reste, pendant toute leur vie, la seule preuve de leur adhésion à l'Islam, et ils y tiennent fort, surtout à la longue fête qui accompagne cette cérémonie et celle du mariage. Ces cérémonies sont la source de bons revenus pour les prêtres musulmans.

En résumé, depuis 1923, grâce à l'arrivée constante de missionnaires encore jeunes, le ministère auprès des Européens et Indo-Européens a pu être consolidé, comme le prouve la bonne augmentation des fruits spirituels; mais il est encore loin d'être assez intense et suivi. Même pour suffire au ministère des Européens et des Indo-Européens, pour fonder des écoles et des orphelinats pour leurs enfants, il faudrait plus de ressources et de personnel, missionnaires et auxiliaires.

Les missionnaires s'appliquent à l'étude des langues indigènes. Un missionnaire vient d'être détaché pour s'intéresser spécialement aux indigènes de l'intérieur. Cet essai pourra se multiplier. Nos deux écoles javanaises donnent satisfaction et il existe des plans pour en ouvrir une troisième dans un petit bourg de l'intérieur. Nous n'avons encore qu'un seul séminariste. Il est au petit séminaire central de Djocjakarta. Les Chinois de l'intérieur demandent que les missionnaires ouvrent des écoles pour leurs enfants. Le manque de ressources ne permet pas de répondre à ces demandes. C'est regrettable, car les Chinois de ce pays sont prolifiques, laborieux et persévérants et ils seraient une excellente acquisition pour l'Église catholique.

En somme, notre Mission à Soerabaïa, Java, n'en est encore qu'à de modestes débuts. Pour l'œuvre capitale des écoles, comme, en général, pour les rela-

tions avec les départements ou ministères du gouvernement à Batavia, nous avons besoin encore longtemps des avis, de l'expérience et de l'appui des Révérends Pères jésuites. Les démarches auprès des grandes autorités civiles auront d'autant plus de succès, qu'elles pourront se faire par une seule voie hiérarchique directe, suivant le désir exprimé par le gouvernement lui-même.

L'évangélisation de nos populations, sollicitées et travaillées par des influences antichrétiennes nombreuses, présente des difficultés spéciales. Les missionnaires n'ont pas encore pu prendre sérieusement contact avec les groupes non européens. Le personnel missionnaire est encore trop peu nombreux pour pouvoir fournir, s'il en était question, un préfet et tout l'organisme que suppose une préfecture ou un vicariat apostolique séparé. Le temps ne paraît pas encore venu de détacher leur territoire du vicariat apostolique de Batavia; il est bon de consolider ce qui existe, de n'avancer que lentement et de voir quelle tournure prendra le modeste début d'évangélisation par l'enseignement des indigènes.

VOYAGE DE M. TER VEER

C'est à Gênes que devait se faire notre embarquement pour l'île de Java. Nous fûmes reçus très aimablement par les confrères de cette ville. Ils portent encore l'habit des premiers missionnaires du dix-septième siècle. Dans leurs longs corridors sont suspendus aux murs les portraits de tous les supérieurs de la maison, depuis le premier, qui fut M. Blatiron, mort en 1657. J'ai joui du chant enlevé des élèves en théologie, auxquels les fidèles répondaient avec ensemble. On dirait un vrai jeu de carillon. Je ne connais pas l'ita-

lien et mon guide ignore le hollandais. Nous parlions tantôt latin, tantôt grec, avec cette différence qu'il prononçait le grec à la moderne et moi à l'ancienne. Jamais je n'aurais supposé qu'Homère m'aurait aidé à traduire des mots tels que curé, paroisse, missionnaire.

Notre bateau jeta l'ancre à Port-Saïd, ville curieuse et originale où tous les peuples se rencontrent, où toutes les langues se parlent. La rue est pleine d'affiches: il y en a en grec, en arabe, en anglais, en français. Nous suivîmes les exercices du mois de Marie dans une église italienne. Les fidèles, hommes et femmes, tout en écoutant attentivement le sermon, ne cessaient d'agiter l'éventail.

Sur les bords du canal de Suez, nous vîmes de longues files de chameaux et de dromadaires employés au service des transports; ils remplacent la vapeur et l'électricité pour la traction des wagons. Je me faisais difficilement à l'idée qu'en ce lieu Moïse avait tant taquiné le Pharaon avec ses dix plaies, que Jacob et Joseph avaient parcouru ce pays et que nous n'étions pas loin du Sinaï, où fut publié le Décalogue, auquel l'univers reste toujours soumis.

A Colombo, je me trouvai, pour la première fois de ma vie, dans un milieu complètement païen. Des moines avancent mystérieusement dans la rue et nous regardent avec défiance. Nous entrons par curiosité dans le temple de Bouddha; des monstres nous apparaissent, les uns assis, les autres couchés; ce sont des faux dieux en couleurs.

C'est la saison des fleurs; on en trouve partout. Le jardin des plantes est superbe. Les hommes remplacent les bêtes de somme; ils tirent, de toute la vigueur de leurs bras, des voitures à deux roues. Les gens sont vêtus simplement et légèrement.

Il m'est donné d'assister de loin à un exercice du

soir chinois : l'encens brûle ; beaucoup d'ablutions ; la foule est en prière ; tout cela au milieu d'un beau désordre. Et dire que, dans cette multitude, personne ne connaît le vrai Dieu !

Sur le quai, des indigènes, le cigare à la bouche, plongent au fond de l'eau pour retrouver les sous que les passagers s'amuse à jeter et, quand ils remontent, le cigare brûle toujours.

Enfin me voici à Java. Grande est ma joie en constatant l'œuvre colonisatrice de mes compatriotes : des chemins, des trains, des automobiles, des champs immenses de riz et de sucre, des fruits et des légumes en abondance. Quelle prospérité !

Les Pères jésuites ont une église, une école normale, un séminaire et un scolasticat. Au séminaire indigène que les Jésuites tiennent à Djocja, j'assistai à quelques prédications en hollandais. Je fus émerveillé. Le hollandais est parlé aussi purement que dans la mère patrie. J'ai passé cinq ans dans les séminaires diocésains de l'Amérique du Sud ; jamais nous n'avons pu obtenir semblables résultats.

Le dimanche, à la paroisse, pendant la grand'messe, bien que deux prêtres distribuent la sainte communion, il faut une longue demi-heure pour achever cette action.

J'avais vu en Bolivie les dames enlever leur chapeau en entrant dans l'église, ou même en passant devant ; ici les hommes restent couverts, à la sainte Table, d'un morceau de toile en guise de chapeau.

(Extrait de *Sint Vincentius a Paulo*, sept. et nov. 1926.)

DOCUMENTS

BREF DE BÉATIFICATION DES MARTYRS DE SEPTEMBRE

Litterae Apostolicae quibus Venerabiles servi Dei, Ioannes Mariadu Lau, archiepiscopus Arelatensis, Franciscus Ioseph de La Rochefoucauld, episcopus Bellovacensis; Petrus Ludovicus de La Rochefoucauld, episcopus Santonensis, et 188 socii, omnes Parisiis in odium fidei interempti, beati renuntiantur.

PIUS PP. XI

Ad perpetuam rei memoriam. — Teterrima ac miseranda seditio, rerumque publicarum eversio, quae, labente saeculo decimo octavo, per Galliam exorta, sacra omnia ac profana miscuit, non modo in Regem ac nobiles, sed praecipue in Ecclesiam Ecclesiaeque ministros saevit. Profligatissimi enim homines, rerum summa per nefas potiti, falsa sub philosophiae specie, odium, quo adversus Ecclesiam aestuabant fucati, totis viribus christianum nomen penitus abdere con-
nisi sunt. Quare contra Antistites sacrorum, Praesules ac sacerdotes iniquas saecularizationis leges detrectantes fidem-
que catholicam profitentes, vesanus furor exarsit, veterumque persecutionum tempora renovari visa sunt, ita ut immaculata Sponsa Dei, Ecclesia, novis itemque gloriosis Martyrum coronis effulserit. Et re quidem vera Parisiis, horrenda illa et communi populorum consensu perpetuo execrata caedes, quae, ineunte mense septembri anni 1792, coenobium Carmelitarum, Seminarium Sancti Firmini, Abbatiam Sancti Germani, et carcerem vulgo *La Force*, tanto ac tam nobili sanguine infecit, iure meritoque compellari potest verum ac sollemne invictorum Christi heroum in odium fidei interemptorum Martyrium.

Tres in eadem internecione ceciderunt Antistites.

Primus Ioannes Maria du Lau, in dioecesi Petrocoricensi anno 1738 natus, qui, ad Archiepiscopalem Sedem Arelatensem evectus, in eadem Ecclesia regenda Caroli Borromaei, Mediolanensis Archiepiscopi, virtutum aemulator exstitit, et cum venisset Lutetiam Parisiorum, et civilis Constitutionis iniquum iusiurandum elicere renuisset, in Carmelitarum coenobium, immutatum in carcerem, detrusus, ab impiis sicariis gladio transfossus est.

Alter, Franciscus Iosephus de La Rochefoucauld, natus anno 1736 in dioecesi Engolismensi, qui, Bellovacensis Episcopus renuntiatus, doctrina non minus quam caritate insignis, omnia bona sua pauperibus distribuit, et cum verbo et scriptis, catholicam fidem professus, iuramentum refutasset, in coenobium Carmelitarum et ipse detrusus, lethali vulnere accepto, supra corpus germani fratris, iam occisi, exanimis occubuit.

Tertius, Petrus Aloisius de La Rochefoucauld, praedicti Episcopi frater, anno 1744 natus, qui Santonensem Episcopalem Sedem obtinebat, et, fidei vindex acerrimus, Janseuitarum errores reprobaverat. Cum fratre Bellovacensi Episcopo comprehensus, iuramento negato, a satellitibus iuglatur.

Una cum tribus hisce Praesulibus, quamplures interfecti sunt sacerdotes, tam saeculares quam regulares, vicarii, parochi, canonici, et nonnulli quidem fideles publicorum munerum dignitate clari. Hos omnes in odium fidei necatos fuisse constat. Nam carnifices pro tribunali sedentes vel singulos appellabant et iussum negantes iuramentum, illico, adstantibus sicariis, proximo in atrio, vel etiam eos, spreta quacumque processus iuridici specie, mactandos clavis ferroque iugulandos tradebant.

Continuo igitur appellari Martyres coepti sunt a coevis et posteris praeclarissimi hi fidei adsertores; et, percrebrescente in dies sanctitatis et martyrii fama, de Beatorum Martyrum honoribus ipsis Servis Dei tribuendis Causa inchoata est. Die vero xvi m. ianuarii an. 1916, rec. me. Decessor Noster Benedictus PP. XV Introductionis Causae Commissionem obsignavit. Proposita autem de martyrio quaestione, cum omnibus nominibus constitisset tam trium nominatorum Antistitum quam centum octoginta et octo sociorum, quorum nomina inferius recensentur, internecionem in odium christiani nominis evenisse et solam fidem fuisse illius

causam, Nos, solemni decreto calendis octobribus anni ventis dato, de martyrio martyriique causa eorundem centum nonaginta et unius venerabilium Servorum Dei constare ediximus.

Cum igitur esset de martyrio prolatum iudicium, illud supererat discutiendum, nimirum ut Sacrorum Rituum Cardinales et Consultores rogarentur an, stante approbatione martyrii martyriique causa, nec non dispensatione a signis, tuto procedi posse censerent ad sollemnem eorundem Venerabilium Servorum Dei Beatificationem. Hoc praestitit venerabilis Frater Noster-Vincentius, Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinalis Vannutelli, Episcopus Ostiensis et Praenestinus, Sacri Collegii Decanus, Causae Relator, in generalibus comitiis coram Nobis in Vaticanis aedibus habitis, die V mensis octobris huius anni, omnesque tam Cardinales quam qui aderant Patres Consultores unanimi consensu affirmative responderunt.

Nos tamen in tanti momenti re Nostram aperire mentem distulimus, donec a Patre luminum caelestis sapientiae auxilium impetraremus. Quod cum impensis precibus fecissemus, tandem, die VII huius mensis et anni, eucharistico Sacro rite litato, accitis adstantibusque venerabilibus fratribus Nostis Antonio, Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinali Vico, Episcopo Portuensi ac Sanctae Rufinae, Sacrorum Rituum Congregationi Praefecto, et Vincentio, Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinali, Vannutelli, Episcopo Ostiensi ac Praenestino, Sacri Collegii Decano, Relatore Causae, nec non dilectis filiis Angelo Mariani, ipsius Congregationis Sacrorum Rituum a secretis, et Carolo Salotti, Fidei Promotore generali, sollemniter ediximus tuto procedi posse ad sollemnem Beatificationem Venerabilium Dei Servorum qui infra nominantur.

Quae cum ita sunt, precibus etiam permoti Archiepiscopi Parisiensis atque Archiepiscoporum et Episcoporum omnium Galliae, et cleri tam saecularis quam regularis nationis illius, Apostolica Nostra Auctoritate, praesentium Litterarum vi, facultatem facimus ut Beati in posterum appellentur nonaginta quinque Servi Dei in coenobio Carmelitarum necati, nempe I. Ioannes Maria du Lau, Archiepiscopus Arelatensis; II. Franciscus Iosephus de La Rochefoucauld, Episcopus Bellocensis; III. Petrus Ludovicus de La Rochefoucauld, Episcopus Santonensis;...

Et similiter septuaginta duo Servi Dei, in Seminario

Sancti Firmini, quod iam Congregationis a Missione Sancti Vincentii de Paulo domus fuit, mactati, videlicet... Ludovicus Iosephus François, in dioecesi Cameracensi natus, moderator Seminarii Parisiensis Sancti Firmini...; Ioannes Henricus Gruyer, natus in dioecesi Sancti Claudii, e Congregatione Missionis, vicarius ad Sancti Ludovici Versaliensis dioecesis...

Horum omnium corpora et reliquiae, si quae supersint, non tamen in sollemnibus supplicationibus deferenda, concedimus ut publicae fidelium venerationi proponantur, atque imagines radiis decorentur.

Insuper, eadem Auctoritate Nostra, ut de illis recitetur officium et Missa celebretur de communi plurimorum Martyrum, iuxta Rubricas Missalis et Breviarii Romani facultatem facimus. Eiusmodi vero Officii recitationem et Missae celebrationem fieri dumtaxat mandamus in archidioecesi Parisiensi, ubi omnes centum nonaginta et unus famuli Dei Martyrium fecerunt, et in dioecesibus ubi unusquisque eorum natus est et vixit, et, quod ad venerabiles Dei famulos in religiosas congregationes, vel ordines regulares adlectos, in omnibus templis, vel sacellis, ac piis domibus ubique terrarum sitis, quae pertineant respective ad congregationes vel ordines quorum ipsi Servi Dei fuerunt alumni, ab omnibus fidelibus, tam saecularibus quam regularibus, qui Horas canonicas recitare teneantur; et quod ad Missas attinet, a sacerdotibus confluentibus ad templa in quibus Beatorum ipsorum festum celebretur.

Denique largimur ut sollemnia Beatificationis eorundem Famulorum Dei peragantur, cum Officio et Missa, duplicis maioris ritus, idque fieri concedimus in praedictis dioecesibus et in templis, seu oratoriis, quae nominavimus, die per respectivum Ordinarium designando, intra annum postquam eadem sollemnia in Patriarchali Basilica Vaticana fuerint celebrata. Non obstantibus Constitutionibus et ordinationibus Apostolicis, nec non decretis de non cultu editis ceterisque contrariis quibuscumque.

Volumus autem ut harum litterarum exemplis, etiam impressis, dummodo manu Secretarii Sacrorum Rituum Congregationis subscripta, et Praefecti eiusdem Congregationis sigillo munita sint, in disceptationibus, etiam iudicialibus, eadem prorsus fides adhibeatur, quae Nostrae voluntatis significationi, his ostensis Litteris, haberetur.

Datum Romae apud Sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris,
die xvii mensis octobris anno 1926, Pontificatus Nostri quinto.

P. Card. GASPARRI, a Secretis Status.

BREF DE BÉATIFICATION DE GHEBRE MICHAEL

*Litterae Apostolicae quibus Venerabilis Dei famulus Abba
Ghebre Michaël, e Congregatione Missionis a Sancto Vin-
centio a Paulo sacerdos, beatus renunciatur.*

PIUS PP. XI

Ad perpetuam rei memoriam. — A primis Ecclesiae saeculis, Evangelium in Abyssinia nuntiatum fuisse constat, sed cognitum quidem est, temporum lapsu, a falsis haeticorum doctrinis diffusos plures praesertim de Divini Verbi natura errores, illos in populos irrepsisse. Ut regionem eandem ab haeresi revocarent, iterum iterumque, conmissi sunt catholicae Fidei praecones, quos inter meminisse iuvat Venerabilem Dei Famulum Iustinum de Jacobis, qui, dimidio saeculo decimo nono Apostolicus Abyssinae Praefectus, immani labore, peruberum conversionum segetem messuit. Plures enim ipse praestantes genere ac doctrina viros, iam haeresi sordentes, eiuratis erroribus, in catholicae Ecclesiae gremium recepit, alumnosque suos verbo atque exemplo adeo confirmavit in fide, ut nonnulli eorum gloriosum martyrium pro Christo facere non dubitaverint.

Horum lectissimo in numero principem locum obtinet Venerabilis Servus Dei Abba Ghebre Michaël, qui, in oppido Dibo, penes caeruleum Nilum, natus, anno 1791, Michaelis nomen et christianam a parentibus religionem accepit, sed haeresi infectam et a catholica fide scissam. Acri ingenio praeditus, doctorum Abyssinorum scholas coepit celebrare, et brevi grammaticam, poësim, psalterium Sacrasque Scripturas didicit, iuxta morem regionis, sed, scientiae amore et quasi arcano virtutis instinctu ductus, monasticam vitam aggressus est. Quare celeberrima regionis coenobia lustrat, veteres codices evolvit, praestantiores fama magistros percontatur et tantos in theologicis disceptationibus progressus nanciscitur, ut, florenti licet aetate, doctissimi viri famam sibi comparaverit, et dignus habitus sit qui magisterium publice exerceret.

Castitatem interea servat religiose, neque carnis indulget illecebris, ut facilius ad divinarum rerum commentationem animum extolleret.

Sed cum animadvertisset tres in Abyssinia scholas sive sectas vigere, quae de Christi natura doctrinas omnino diversas profitebantur, impensiore flagravat desiderio veritatem germanam agnoscendi. Deperdito studio verum quaerenti, veri nuncius obviam venit. Etenim Michaël, dum piam ad Palaestinae loca sancta peregrinationem capessere studet, et ad Rubri Maris oras properat, Aduae novit praefatum Iustinum de Iacobis, e Congregatione Missionis, qui anno 1839 in Aethiopiam venerat, ut veram fidem deerrantibus ostenderet animasque Christo lucrifaceret. Hic fervidum Michaëlis ingenium, non minus quam validam doctrinam nativamque virtutem ac pietatem demiratus, cum eo amicitiam ultro iniit, et plures de catholicae doctrinae veritate disserendi nactus occasiones, errores veteres ex animo Michaëlis penitus extirpavit, omniaque dubia atque anxietates solvit, effecitque ut post iter Romanum, ad catholicae fidei centrum, et Terrae Sanctae visitationem, in patriam redux, Michaël, rite abiurata haeresi, in Ecclesiae Romanae sinum reciperetur.

Annum agebat aetatis suae quinquagesimum Venerabilis Servus Dei, Abba Ghebre Michaël, cum veritatem illam, quam intento studio tot annos inquisiverat, laeto, non minus quam forti pectore amplexus est. Haud enim ignorabat teterimum odium quo schismatici, praesertim monachi, quos inter diversatus erat, catholicae religionis assecclas et administratos prosequabantur, et probe noverat, quae sibi oppetienda discrimina forent. Sed propositi tenax, magistri sui Iustini socius laborum atque adiutor, Catholicae Fidei dogmata ac praecepta in scholis apostolicae praefecturae docet, errores haereticorum oppugnat, mores damnat.

Conversionis nuntio accepto, episcopus schismaticus, nomine Salama, ira exarsit, et Michaëlem, apostolici ministerii curis intentum, missis satellitibus, in captivitatem adduxit. Dei Famulum fidei formulae adhaerere renuentem, quam ipse tuebatur, in arctam custodiam coniicit. Tres fere post menses a carcere liberatus, redit ad Iustinum, et dignus a Praefecto Apostolico habitus est qui sacerdotium iniret; ita ut, anno 1851, caelesti perfusus gaudio, Venerabilis Servus Dei salutarem hostiam prima vice litaverit.

Mox in Congregationem Missionis a Sancto Vincentio a

Paulo cooptatus, proficiscitur Gondar versus, civitatem haereticorum abyssinorum praecipuam sedem ac propugnaculum, ut Romanam Fidem palam inferret populo, magistros schismaticos refutaret atque etiam penes nobiles viros et regios administratos catholicae fidei veritatem propugnaret. Verum, depulso legitimo Rege, ad Romanam Fidem excipiendam propenso, Imperii Abyssinici summam per nefas occupaverat Theodorus, acerrimus catholicae veritatis hostis, qui in apertam ruit catholicae Fidei administratorum insectationem.

Pulsis itaque per vim extra Abyssiniae fines Europaeis Missionariis, iussu schismatici episcopi, denuo Venerabilis Dei Famulus comprehenditur, qui, immani ligueo compede vinctus, teterrimum in carcerem coniicitur, ibique plures menses inedia et squalore conflictatur. Perfidus schismaticus praesul, ut a Romana fide descisceret, haud semel Michaëlem tentavit, tum libertatis spe, tum metu tormentorum; sed strenuus Fidei adsertor iugiter se potius paratum exhibuit ad cruciatus perasperos tolerandos, quam ad iniuriam vel minimam Deo irrogandam. Carceris ac passionis socios interea solatur, atque in fide, verbo atque exemplo confirmat Venerabilis Dei Servus, donec ad Theodori Regis tribunal rapitur.

Heic, religionis nostrae veritatem aperte professus, virgis caeditur, sed maiorem Dei Servus in patiendo fortitudinem, quam satellites in percutiendo saevitatem, ostendit. Fessis enim diro labore carnificibus strenuus Dei pugil irridet, dum, aestuans ira, tyrannus novos subdit tortores, qui Martyris constantiam frangant. Verberibus attritus, neci postea damnatus est; iamque, ballistis igneis conficiendis, ad supplicii extremi locum trahebatur, cum, Angli consulis intercessione, commutata poena in custodiam perpetuam, denuo in carcerem detruditur.

E carceribus deinceps eductus, catenis oneratus, regias copias sequi pedes adactus est. Sed perdifficili in itinere, dum ab inhumanis satellitibus inter calones atque impedimenta per vim raptatur, flagellis, siti ac fame iam semianimis, dysenterico morbo confectus, invictam animam efflavit, terdecim post menses saevissimae passionis, optatissima Martyrum palma potitus, vertente anno millesimo octingentesimo quinquagesimo quinto, aetatis suae quarto supra sexagesimum.

Praenobilis huius martyrii fama longe lateque percrebuit,

et de Beatorum caelorum honoribus Venerabili Dei Famulo tribuendis flagrans erat christifidelium omnium desiderium, sed adversa locorum adjuncta cunctationem imposuere; donec, adornatis ordinariis processibus omnibusque rei momentis mature perpensis, rec. me. Benedictus Pp. XV, decreto edito die XXV m. ianuarii an. 1920, introductionis Causae Commissionem obsignavit.

Continuo posita quaestio est de martyrio, martyriique causa, et quum constiterit luculenter ipsius Venerabilis Servi Dei internecionem in odium catholicae Fidei evenisse, et solam Fidem fuisse illius causam, Nos solemniter decreto, undecimo calendas iunias huius anni dato, de martyrio martyriique causa Venerabilis Servi Dei Abba Ghebre Michaëlis constare declaravimus. Cui, paullo post aliud, accessit decretum, quo indultum est, ut, inspecta martyrii evidentia a probandis signis seu miraculis in specie causae actores soluti essent, prout in iure sancitum est.

Cum igitur de martyrio constaret, ad rem perficiendam illud supererat, ut Sacrorum Rituum Cardinales et Consultores rogarentur, an, stante approbatione martyrii martyriique causae, nec non dispensatione a signis sive miraculis, tuto procedi posse censerent ad sollemnem ipsius Venerabilis Dei Famuli Beatificationem. Hoc praestitit dilectus filius Noster Caietanus, Sanctae Romanae Ecclesiae Diaconus Cardinalis, Bisleti, Causae Relatore, in universo Sacrae Rituum Congregationis coetu calendis iuniis huius anni coram Nobis in Vaticanis Aedibus coacto, omnesque tam Cardinales, quam Patres Consultores, qui aderant, unanimi consensu affirmative responderunt.

Nos tamen, in tanti momenti re, Nostram aperire mentem distulimus, donec a Patre luminum caelestis sapientiae auxilium impetraremus. Quod cum impensis precibus fecissemus, tandem, faustissima die qua annua solemnitas in honorem Sanctissimi Corporis Christi peraguntur, nempe tertio nonas iunias labentis anni, eucharistico Sacro rite litato, accitis adstantibusque VV. FF. NN. Antonio, Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinali, Vico, Episcopo Portuensi et Sanctae Rufinae, SS. Rituum Congregationis Praefecto; et Caietano, Sanctae Romanae Ecclesiae Diacono Cardinali, Bisleti, Causae Relatore; una cum dilectis filiis Angelo Mariani, eiusdem SS. Rituum Congregationis Secretario; nec non Carolo Salotti, Sanctae Fidei Promotore generali,

sollemniter edicimus tuto procedi posse ad supralaudati Venerabilis Dei Famuli Beatificationem.

Quae cum ita sint, Nos, precibus etiam permoti, universae religiosae familiae Congregationis Missionis a Sancto Vincentio a Paulo, Auctoritate Nostra Apostolica, praesentium Litterarum tenore, facultatem facimus ut Venerabilis Servus Dei Abba Ghebre Michaël, sacerdos e Congregatione Missionis a Sancto Vincentio a Paulo, Beatus in posterum appelletur; eius corpus sive reliquiae, si quae supersint, non tamen insollemnibus supplicationibus deferendae, publicae fidelium venerationi proponantur, atque imagines radiis decorentur.

Insuper, eadem Nostra Auctoritate concedimus ut de illo recitetur Officium et Missa celebretur de Communi Martyrum, iuxta Rubricas Missalis et Breviarii Romani. Eiusmodi vero Officii recitationem et Missae celebrationem fieri dumtaxat concedimus intra limites Vicariatus Apostolici Abyssinae, sive Erythrae, nec non in omnibus templis ac sacellis, ubique terrarum sitis, quae pertineant ad Congregationem Missionis Sancti Vincentii a Paulo, ab omnibus fidelibus tam saecularibus quam regularibus, qui Horas Canonicas recitare teneantur; et, quod ad Missas attinet, ab omnibus sacerdotibus confluentibus ad templa in quibus Beati ipsius Martyris festum agatur.

Denique largimur ut sollemnia Beatificationis Martyris ipsius peragantur, cum Officio et Missa duplicis maioris ritus, idque fieri concedimus in memoratis vicariatibus apostolicis, et in templis sive sacellis quae nominavimus, die per Ordinarium designando, intra annum, postquam eadem sollemnia in Patriarchali Vaticana Basilica fuerint rite celebrata. Non obstantibus Constitutionibus et ordinationibus Apostolicis, nec non decretis de non cultu editis ceterisque contrariis quibuscumque.

Volumus autem ut harum Litterarum exemplis sive transumptis, etiam impressis, dummodo manu Sacrorum Rituum Congregationis Secretarii subscripta et Praefecti sigillo munita sint, in disceptationibus, etiam iudicialibus, eadem prorsus fides adhibeatur, quae Nostrae voluntatis significationi, his ostensis Litteris, haberetur.

Datum Romae, apud Sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die III mensis octobris, an. 1926, Pontificatus Nostri quinto.

P. Card. GASPARRI, a Secretis Status.

BIBLIOGRAPHIE

REVUES

Acta Apostolicae Sedis. — 1^{re} novembre 1926. — Bref de béatification de Ghèbre-Michaël. — Bref de béatification des martyrs de septembre. — Homélie prononcée par S. S. Pie XI pendant la messe de consécration des évêques chinois.

L'Écho de la Maison-Mère des Filles de la Charité. — *Décembre* 1926. — Le mot des supérieurs : le temps de l'Avent, par M. le directeur. — A l'école de saint Vincent : sur les fautes de l'année écoulée, par la Très Honorée Mère. — Plan d'un cercle d'études, par M. Crapez. — De la manière de faire une cornette.

Janvier 1927. — Vœux de bonne année par le Très Honoré Père. — A l'école de saint Vincent : imitation des filles des champs, par la Très Honorée Mère. — Marie-Alphonse Ratisbonne. — Le catéchisme, par la Très Honorée Mère.

Février 1927. — Sur les vertus de Marguerite Naseau, par la Très Honorée Mère. — Marie-Alphonse Ratisbonne (*suite*). — Le catéchisme, par la Très Honorée Mère.

Bulletin des Missionnaires lazaristes français. — *Novembre-décembre* 1926. — Béatification d'Abba Ghèbre-Michaël. — Béatification des martyrs de septembre 1792. — Sacre des six évêques indigènes de Chine. — Hôpital français du Sacré-Cœur à Beyrouth. — Mission de Vohipeno à Madagascar.

Janvier-février 1927. — Les origines de la chrétienté de Toung-lu, par M. Trémorin. — La résurrection de la Mission d'Ourmiah. — Les Filles de la Charité en

Syrie (*suite*). — Les œuvres des Filles de la Charité à Bethléem.

Les Rayons. — *Novembre-décembre.* — Au lendemain de la mort de sœur Catherine Labouré : ce que pensaient et disaient ses compagnes de Reuilly. — Notes inédites de M. Meugniot sur sa tante Catherine Labouré. — L'élite : sa nécessité, son rôle, ses devoirs. — Journée mariale de Vitry-le-François. — Nos Enfants de Marie et la fête du Christ-Roi : la couronne offerte à la basilique du Sacré-Cœur.

Les Missions catholiques. — 26 novembre 1926. — Le sacre des évêques chinois. — L'Église d'Éthiopie (*suite*).

17 décembre. — Sur les bords de l'Onilahy, par M. Engelvin. — Les évêques chinois à Lyon.

24 et 31 décembre. — Sur les bords de l'Onilahy, par M. Engelvin (*suite*).

7 janvier 1927. — Reconnaissance, par Mgr Hou. — Adveniat, par M. Baeteman.

Annales de la Propagation de la foi. — Janvier 1927. Le sacre des évêques chinois.

Bulletin de l'Œuvre pontificale de saint Pierre, apôtre. — Janvier 1927. — Le sacre des évêques chinois.

Bulletin de l'Œuvre apostolique. — Novembre 1926. — Le bienheureux Abba Ghèbre-Michaël, par M. Baeteman.

Janvier 1927. — Les évêques chinois en France.

L'Eucharistie. — 16 décembre 1926. — Le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, par J.-M. Lambert.

Bulletin de l'Archiconfrérie de la Sainte-Agonie. — Novembre-décembre 1926. — L'image de Jean Le Vacher (*suite*). — Sœur Justine Bisqueyburu.

Sint Vincentius a Paulo. — *Septembre* 1926. — Au Thibet mystérieux (*suite*). — Voyage de M. Ter Veer à Soerabaia. — Les Chérubins noirs, par M. de Witt. — Lettre de M. Theunissen, missionnaire en Chine.

Novembre 1926. — Nos nouveaux Bienheureux. — L'hôpital catholique de Soerabaia. — Nouvelles de Chine et du Guatemala.

St-Vinzenz. — *Novembre-décembre* 1926. — Le bienheureux Ghèbre-Michaël (*suite*), par Fr. Dunkel. — Béatification de Ghèbre-Michaël, par W. Bausch. — Lei Ming-Yuan (P. Lebbe) et la Chine (*fin*), par W. Stienen. — Hiver à Jérusalem, par Fr. Dunkel. — Les premières sœurs de Saint-Vincent à Aix-la-Chapelle, par H. Nickes.

Janvier-février 1927. — La bienheureuse Louise de Marillac. — Noël chez les Indiens, par C. Wunderlich. — Noces dans un village musulman de Palestine, par J. Sonnen. — Sœur Vincent Haas, supérieure générale des Sœurs de Charité de Untermarchtal.

Vinzenzstimmen. — *Novembre-décembre* 1926. — Souffrances de la Mission de Chine. — Le Saint-Père et la Mission de Chine. — Sacre d'évêques chinois. — Béatification de trois fils de saint Vincent. — Apostolat près des enfants. — Jean Legerer, par Fr. Gattringer.

Annali della Missione. — 31 *décembre* 1926. — Notice sur MM. François et Gruyer. — Les nouveaux évêques chinois et leur consécration à Saint-Pierre.

Le Missioni Estere Vincenziane. — 1^{er} *novembre* 1926. — Le bienheureux Ghèbre-Michaël. — Les évêques chinois. — Convertis par peur des mendiants, par M. Barbato. — Par monts et par vaux, par M. Bonanate. — Lettres édifiantes de M. Canduglia à sa sœur

Fille de la Charité (*suite*). — Sœur Maria-Clorinda Andreoni (*suite*).

1^{er} décembre 1926. — La Mission de Fungling dans le Neutchy, par M. C. Aroud. — Construction de la maison de la Sainte-Enfance à Ling-kiang, par M. Giacomo. — Par monts et par vaux (*suite*), par M. Bonanate. — Lettres édifiantes de M. Canduglia (*suite*) — Sœur Maria-Clorinda Andreoni (*suite*).

1^{er} janvier 1927. — Le bolchevisme chinois, par M. Nuzzi. — Les évêques chinois à Turin et à Chieri. — Le nouveau vicariat de Taichow, par M. Tai. — Voyage en Chine de six Filles de la Charité. — Encore le bolchevisme chinois, par sœur Rognoni. — Sœur Andreoni (*suite*).

Anales de la Congregacion de la Mision y de las Hijas de la Caridad. — 1^{er} décembre 1926. — Éphémérides du séminaire Saint-Paul à Cuenca. — M. Portal et l'union des Églises, par M. Herrera.

1^{er} janvier 1927, — Les écoles du Doux-Nom-de-Jésus, à Madrid, tenues par les Filles de la Charité, par M. Sierra. — Les solennités de la Médaille miraculeuse à Villefranca del Bierzo, par M. Tobar. — Une mission à Jatiba, par M. Ibañez. — Missions en Colombie, par M. Cid. — Lettre de M. Segura sur la situation religieuse au Mexique.

Germanor, revue trimestrielle publiée par les étudiants de la province de Barcelone. — Octobre-novembre-décembre 1926. — Missions données par la maison de Rialp, par M. Sola. — Les œuvres de la maison de Lima, par M. Bosch. — Fêtes du mois de juin à Lima, par M. Coca. — Dévotion à la Vierge Immaculée à Pisco, par M. Vanrell. — Comment je suis entré en possession de la cure de Truxillo, par M. Solar. — Œuvres de la maison de Brooklyn, par M. Ramis.

La Inmaculada de la Medalla milagrosa. — 1^{er} novembre 1926. — Symbolisme de la couronne d'étoiles de la Médaille miraculeuse (*suite*), par M. Moso.

1^{er} janvier 1927. — Symbolisme de la couronne d'étoiles de la Médaille miraculeuse (*suite*), par M. Moso. — Le bienheureux Ghèbre-Michaël. — La dévotion à la Médaille miraculeuse en Espagne.

La Milagrosa. — Novembre 1926. — Abba Ghèbre-Michaël, par M. Rodriguez. — Décembre. — La milice josphine, association établie dans l'église de la Merced à La Havane, sa fondation et son objet. — La glorification de sœur Catherine Labouré. — Le cardinal de Retz et saint Vincent de Paul, par M. Sains.

Boletin de las Hijas de Maria Inmaculada. — Décembre 1926. — Béatification de Ghèbre-Michaël. — Les Dames de la Charité de l'Hôtel-Dieu à Paris.

Boletin de la Santa Agonia. — Novembre-décembre 1926. — Un mois de persécution au Mexique.

Janvier-février 1927. — Le vénérable Mgr de Jacobis, par M. Larrainzar.

Le Bulletin catholique de Pékin. — Novembre 1926. — Décret d'érection du vicariat de Suan-hoa-fou. — La guerre dans le Kiangsi. — L'Œuvre de la propagande de la doctrine catholique par les tracts (*suite*). — L'Empire chinois, du P. Huc. — La question des étudiants chinois à l'étranger.

Décembre 1926. — Le sacre de six évêques chinois à Rome. — La guerre dans le Tchékiang et le Kiangsi. — L'Œuvre des tracts (*suite*). — L'Empire chinois, du P. Huc (*suite*). — La question des écoles.

Le Petit Messager de Ningpo. — Octobre 1926. — Les auxiliaires du clergé de Chine. — Les événements de Wanshien.

Novembre. — Les auxiliaires du clergé de Chine (suite). — Voyage des évêques chinois de Chine à Rome, par Mgr Hou. — Premières impressions de mission, par M. Dontan. — La poussée bolchevique.

L'Ami des missionnaires du Kiangsi. — *Juillet* 1925-*avril* 1926. — Nanchang en 1702. — Notes sur la Mission du Kiangsi avant l'arrivée des lazaristes (1594-1838). — La famine dans le vicariat de Nanchang. — Le brigandage à Tei-an-shien et dans les sous-préfectures limitrophes. — Jubilé de M. Vernet. — Le foyer des étudiants d'Extrême-Orient à Paris. — Catéchuménat au Mong-chan. — Nouvelle église du Sacré-Cœur de Chang-shu. — Bénédiction de l'église de la Sainte-Trinité de Kiu-kiang. — Jubilé de Mgr Fati-guet.

The Vincentian. — *Novembre* 1926. — La doctrine consolante du purgatoire, par M. Musson. — La Mission de Jaochow.

Décembre. — Martyrs de la Révolution, par M. O'Connell.

LIVRES

Abbé Arnaud d'AGNEL. — *Saint Vincent de Paul, guide du prêtre.* Paris, Téqui, 1927. In-12, 349 pages.

Dans son précédent ouvrage, *Saint Vincent de Paul, directeur de conscience*, l'auteur s'était borné à considérer notre saint fondateur comme modèle du prêtre au confessionnal. Réflexion faite, il a jugé utile de le proposer à l'imitation des ecclésiastiques en toutes leurs fonctions et toutes leurs actions. Ce livre aura le même succès que son aîné. Une simple énumération des titres des chapitres nous dira l'intérêt qu'il présente : Comment se pose, pour le prêtre, le problème de la vocation. — L'oraison et la vie sacerdotale. — Bel exemple d'orthodoxie. — Un fervent de la liturgie. — Les études ecclésiastiques. — A l'école d'un réformateur de la chaire chrétienne. — Comment diriger les consciences. — Le sacerdoce et l'éducation : un saint pédagogue. — Le prêtre et l'autorité ecclésiastique. — Le prêtre et l'autorité civile. — Nos devoirs envers les confrères. — Le prêtre, sa famille, ses serviteurs et employés. — Nos devoirs de société : un saint homme du monde. — Les ecclésiastiques et la gestion des biens temporels.

L'auteur ne dit rien des œuvres paroissiales ; à ce point de vue, quel meilleur modèle que saint Vincent de Paul ? On pourrait croire que c'est une lacune ; ne serait-ce pas plutôt l'indice que M. d'Agnel prépare un troisième volume dans lequel ce sujet sera développé ?

J. BAETEMAN. — *Formation de la jeune fille*, 4^e éd., Évreux, imp. Poussin. In-12, 478 pages.

Ce livre comprend six parties : l'âme, le cœur et la volonté de la jeune fille, ses vertus, ses amis et ses ennemis, ses soutiens, sa vocation, son apostolat. L'auteur peut s'estimer heureux d'être arrivé à son soixantième mille. Fort peu d'ouvrages connaissent un pareil succès. Puisse celui-ci inspirer à celles et même à ceux qui le liront le goût du bien, l'amour du devoir et le désir de répandre ces sentiments dans leur entourage !

J. BAETEMAN. — *Ma Retraite*, 2^e éd., Évreux, Poussin. In-12, VI-196 pages.

C'est encore aux jeunes filles que M. Baeteman adresse ce petit livre, dont quinze mille exemplaires sont déjà sortis de chez l'imprimeur. Pendant les quatre premiers jours de sa retraite, la jeune fille a sous les yeux : le matin, une méditation, une causerie et une instruction ; le soir, une méditation, une causerie, un sermon et un examen. Le cinquième jour a son programme particulier. C'est simple, vivant, vibrant et pratique. Livre indispensable aux jeunes filles qui font une retraite en leur particulier, très utile à celles qui participent à une retraite prêchée.

San Salvario di Torino e le Figlie della Carità in Italia, par un prêtre de la Mission. — Chieri, Casa della Pace, 1926. In-16, VIII-320 pages.

On trouve dans cet ouvrage une histoire générale de la Compagnie des Filles de la Charité en Italie. Les sœurs de saint Vincent possèdent un très grand nombre de résidences en ce pays, où elles sont très utiles et très aimées. Il était juste que l'on connût leurs premiers débuts, le progrès de leurs œuvres, leurs épreuves et que l'on pût avoir sous les yeux une statistique de leurs établissements. Ce livre, qu'illustrent plusieurs gravures, bien choisies et bien réussies, supposent de nombreuses recherches. On le lira avec intérêt et avec fruit.

E. HUC. — *L'Empire Chinois*, nouv. éd., annotée et illustrée par J.-M. Planchet. Pékin, imp. des Lazaristes, 1926. 2 vol. in-8, XX-494 pages.

Les éditions de Huc se succèdent sans interruption. Il y a deux ans,

l'imprimerie des Lazaristes de Pékin publiait une réédition du *Voyage en Tartarie*. Simultanément un archiviste de Paris en publiait une autre, abrégée et populaire. Il ne faut pas se plaindre de cette abondance, car on ne lit jamais Huc sans plaisir ni profit.

Le missionnaire qui nous avait donné le *Voyage en Tartarie*, nous donne aujourd'hui l'*Empire Chinois*, qu'on lira avec le même intérêt. Toute cette seconde partie du voyage de M. M. Gabet et Huc se passe en Chine, en pays civilisé et déjà connu, dans le cercle monotone d'une modeste escorte; elle n'avait pas les ressources d'imprévu et de dramatique d'une course à travers de vastes steppes ou de hautes montagnes, ni les scènes inattendues d'un pays et de populations inexplorés. M. Huc néanmoins a su tirer profit de ce milieu moins mouvementé, intéresser et instruire ses lecteurs, en décrivant la Chine et les Chinois tels qu'il les a vus et tels qu'ils sont en réalité.

Pour compléter sa documentation, il a emprunté à ses contemporains, ou à ses devanciers ce qu'il n'a pu contrôler de ses yeux. On a voulu traiter ce procédé de plagiat. Un tel jugement est injuste. D'abord, Huc avertit le lecteur quand il cite; de plus, il utilise le bien d'autrui avec tant d'à-propos qu'il redonne la vie à un texte momifié dans de poudreux et indigestes mémoires, et y ajoute un cachet bien personnel.

« Où l'auteur met sa marque, dit Pascal, c'est dans l'ordre qu'il donne aux matériaux, dans l'idée suivant laquelle il les utilise et les dispose. Qu'on ne me dise pas que je n'ai rien dit de nouveau; la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'autre la place mieux. J'aimerais autant qu'on me dit que je me suis servi des mots anciens. Et comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par leur différente position. »

Cette nouvelle édition de l'*Empire Chinois* est enrichie d'abondantes notes, qui complètent et justifient les jugements portés par M. Huc et son portrait de l'ancienne Chine : telles les notes sur le *Squeuse*, l'*Opium*, les *Étudiants*, la *Femme chinoise*, les *Iles flottantes*, etc. Quelques-unes, telles le *Christianisme et les Chinois*, l'*Instinct religieux*, la *Mentalité religieuse des Chinois*, l'*Antique religion*, les *Vestiges bibliques dans la doctrine de Lao-tse*, l'*Infanticide*, etc., seront spécialement appréciées de ceux qu'intéresse l'étude du sentiment religieux. Par la simple énumération de ces titres, on voit la richesse des additions faites au livre de M. Huc.

Parmi les nombreux hors-texte qui ornent cette édition de l'*Empire Chinois*, nous remarquons avec plaisir le portrait de M. Gabet, compagnon de M. Huc. Ce portrait, venu entre les mains de l'éditeur par l'intermédiaire de M. Georges Goyau, est d'autant plus intéressant qu'il était inédit.

La publication de cet ouvrage honore tout à la fois M. Planchet et l'imprimerie de la Mission de Pékin.

P. COSTE. — *La Congrégation de la Mission, dite de Saint-Lazare*. In-8, 240 pages.

On n'avait publié jusqu'à ce jour, en volume séparé, aucune histoire générale de la Congrégation de la Mission; cette lacune est désormais

comblée. Le petit livre que nous annonçons ici donne en raccourci ce qu'a été dans le passé la Congrégation des missionnaires fondée par saint Vincent de Paul et ce qu'elle est dans le présent. L'auteur étudie successivement les origines, l'organisation, les œuvres, les supérieurs généraux, les frères coadjuteurs, l'expansion en France, l'expansion en Europe et l'expansion hors d'Europe.

L'impression de l'ouvrage ne sera peut-être pas encore terminée quand paraîtront ces lignes. Si ceux qui le demanderont, et ils seront nombreux sans doute, ne sont pas servis aussitôt, nous les prions de patienter un peu, ils ne seront pas oubliés.

P. NIETO. — *Vida de la Beata Luisa de Marillac*, 3^e éd. In-8, Madrid, 1926, 539 pages.

M. Nieto a jugé utile de rééditer sa vie de la bienheureuse Louise de Marillac pour la compléter et, au besoin, la rectifier au moyen de l'abondante source de renseignements que fournissent les quatorze volumes de la collection *Saint Vincent de Paul*, parus depuis la publication de la deuxième édition. Nous ne pouvons que le féliciter de cette heureuse pensée. Son ouvrage est sobre, clair, ordonné; il sera lu avec intérêt et avec fruit par les nombreuses Filles de la Charité qui travaillent, en pays de langue espagnole, aux œuvres de saint Vincent. M. Nieto s'est proposé d'édifier et d'instruire, et il atteint ce double but.

Il ne sera pas étonné si nous lui disons que, touchant l'origine espagnole des parents de saint Vincent, nous ne sommes pas de son avis. Les preuves qu'il apporte en faveur de sa thèse sont d'une faiblesse qui saute aux yeux. Les cahiers de dîmes de l'ancien diocèse de Dax, dont les plus vénérables remontent au quinzième siècle, nous montrent que, dès cette époque reculée, il y avait des Depaul et des de Moras à Pouy et dans les villages environnants. Il est donc tout naturel de supposer que la famille de saint Vincent, dont le père s'appelait Jean Depaul et la mère Bertrande de Moras, était une ancienne famille du pays.

Déduire le contraire de ce qu'il a étudié quelque temps à Saragosse. ou de ce que, vers 1730, un Juan Paul, chanoine en cette ville, « se prétendait » son parent, c'est bâtir sur le sable. Saint Vincent a étudié à Toulouse et à Rome, et pourtant sa famille n'est ni de Rome, ni de Toulouse; on a vu, à Paris et à Marseille, des Paul se dire de sa parenté, et pourtant ni les Parisiens, ni les Marseillais n'en concluent que son père et sa mère ont émigré de chez eux.

Image du Bienheureux Ghèbre-Michaël.

On nous prie d'annoncer que l'économat de la Maison-Mère tient en dépôt, pour ceux qui en feraient la demande (prix 2 fr. 50), une nouvelle image de ce Bienheureux: une belle héliogravure de 28 x 35 cm., le représentant dans la gloire, avec, en cartouches, le supplice de la cangue et la mort du martyr.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

58. Celan (Joseph), coadjuteur, 31 octobre 1926, Schwarzach; 71 ans d'âge et 53 ans de vocation.
59. Federici (André), prêtre, 1^{er} novembre 1926, Plaisance; 80, 57.
60. Barborini (Louis), coadjuteur, 8 novembre 1926, Plaisance; 73, 48.
61. Cabal (Victor), prêtre, 17 octobre 1926, Tame; 48, 23.
62. Soler (Ignace), coadjuteur, 3 novembre 1926, Barcelone; 71, 50.
63. Potenza (François), coadjuteur, 23 novembre 1926, Naples; 52, 16.
64. Downing (Denis), prêtre, 12 novembre 1926, Germantown; 78, 56.
65. Bataille (Alexandre), coadjuteur, 29 novembre 1925, Maison-Mère; 78, 61.
66. Re, coadjuteur, 7 novembre 1926, Naples;
 1. Weber (Charles), coadjuteur, 9 décembre 1926, Cordoba; 81, 56.
 2. Branchard (Henri), clerc, 15 décembre 1926, Maison-Mère; 24, 6.
 3. Carrigy (Michel), prêtre, 22 décembre 1926, Blackrock; 83, 45.
 4. Lins (Édouard), prêtre, 27 décembre 1926, Cologne; 60, 41.
 5. Corallo (Louis), prêtre, 26 décembre 1926, Rome, 87, 41.
 6. Barrière (Charles), coadjuteur, 11 janvier 1927, Shang-Haï; 72, 54.

7. Dybizbanski (Charles), coadjuteur, 11 janvier 1927, Bialykrmien; 65, 30.
8. Di Guida (Léonard), prêtre, 19 janvier 1927, Oria; 80, 48.

NOS CHÈRES SŒURS

Claudine Ravel, à Saint-Omer; 88 ans d'âge et 65 ans de vocation.

Alexise Savaete, à Clichy; 71, 49.

Eugénie Bravard, à Dax; 69, 40.

Marie de Quatrebarbes, à Saint-Georges-de-Lisle; 61, 36.

Marie Mondain, à Angers; 63, 40.

Augustine Bedouet, à Château-l'Évêque; 90, 69.

Frances Daly, à Emmitsburg; 91, 67.

Pastora Guerrero, à Flores (Argentine); 28, 3.

Maria Rossini, à Turin; 59, 38.

Juliette Moreaux, à Montpellier; 59, 34.

Antoinette Lamain, à Clermond-Ferrand; 70, 46.

Louise Brusson, à Montolieu; 31, 4.

Maria Boulanger, à Belletanche; 39, 6.

Marie Roche, à Chantilly; 90, 64.

Marie Perol, à Caen; 93, 70.

Eugénie Delaporte, à Drancy; 56, 34.

Florentine Suero, à Cuevas-de-Vera (Espagne); 91, 69.

Carmen Jimenez, à Zaragoza (Espagne); 46, 19.

Cesarea Gomez, à Vigo (Espagne); 79, 51.

Ramona Giralt, à Madrid (Espagne); 64, 39.

Pia Barinaga, à Vitoria (Espagne); 87, 59.

Maria San Pedro, à Merida (Espagne); 71, 48.

Carmen Ulloa, à Carabanchel (Espagne); 28, 5.

Josefa Recalde, à Manile; 55, 29.

Giovanna Boccanfuso, à Naples (Italie); 77, 45.

Thérèse Lanari, à Girgenti (Italie); 77, 55.

Marthe Petrak, à Dult (Autriche); 30, 10.

Alexandrine Drouot, à Paris; 88, 66.

Marie Bouffanais, à Clichy; 74, 54.

Hélène Dumont, à Marat; 34, 9.

Euphémie Lavison, à Villemur; 88, 68.

Anna Jen, à Shanghai; 35, 13.

Sophie Knast, à Cracovie; 40, 17.

Anne Testen, à Ljubljana; 48, 17.

- Fany Chambarlhac, à Clichy ; 84, 59.
Jeanne Devin, à Pen-Bron ; 44, 19.
Louise Moitessier, à Lyon ; 59, 38.
Joséphine Ringuet, à Chambéry ; 74, 50.
Marie Michel, à Montpellier ; 68, 41.
Madeleine Gaiero, à Saluzzo (Italie) ; 73, 53.
Maria Cirro, à Grugliasco (Italie) ; 80, 54.
Maria Rossellini, à Sienne ; 51, 21.
Maria Mazzetti, à Sienne ; 33, 6.
Maria Schevlin, à Emmitsburg ; 66, 46.
Alice Egan, à Tollcross (Écosse) ; 36, 12.
Ellen Mann, à Bullingham (Angleterre) ; 82, 57.
Rosalie Novak, à Lipotuerto (Hongrie) ; 42, 19.
Gertrude Stappen, à Wassenberg (Allemagne) ; 62, 41.
Léonie Sayen, à Clichy ; 25, 6.
Marie Vaurillon, à Rochechouart ; 85, 63.
Julie Majorbancq, à Paris ; 82, 54.
Marie Sordoillet, à Clichy ; 77, 56.
Marie Rigal, à Saint-Denis ; 72, 50.
Sophie Cogordan, à Château-l'Évêque ; 61, 43.
Marie Mellina, à Paris ; 66, 36.
Eugénie Choquereau, à Bordeaux ; 63, 38.
Rose Hermann, à Dallas (États-Unis) ; 29, 11.
Catherine Hugues, à Dearborn ; 59, 29.
Marie Medina, à Guatemala ; 76, 56.
Florentine Perez, à Aimeria (Espagne) ; 74, 51.
Thérèse Sagarra, à Amparo ; 75, 48.
Monica Gonzalez, à Valdemoro ; 50, 33.
Dorothea Bushman, à Shanghai (Chine) ; 58, 34.
Maria Zdravlic, à Ljublijana (Yougo-Slavie) ; 51, 26.
Agnès Kanthak, à Chelmno (Pologne) ; 74, 56.
Anna Machujski, à Wassenberg (Allemagne) ; 37, 10.
Josefa Arzalluz, à Valence (Espagne) ; 62, 38.
Benita Martinez, à Logronos (Espagne) ; 53, 34.
Maria Saez, à Antequera (Espagne) ; 58, 33.
Adoration Berruezo, à Segovia (Espagne) ; 40, 22.
Sira Gurucharri, à Cadiz (Espagne) ; 73, 45.
Julia Decosse, à Lille ; 53, 29.
Eulalie Getten, à Évreux ; 85, 55.
Marie Degrave, à Paris ; 65, 40.
Françoise Bedel, à Paris ; 85, 65.
Marie Barbier, à Ans ; 77, 52.

- Marie Costes, à l'Hay ; 65, 41.
Zoé Gineste, à Paris ; 60, 35.
Julie Desbons, à El Biar (Algérie) ; 76, 58.
Joséphine Le Vasseur, à Alger ; 79, 56.
Paule Sassu, à Turin ; 30, 9.
Maria Cocro-Borga, à Turin ; 53, 32.
Anna Tchang, à Shanghai (Chine) ; 46, 24.
Hedéige Russold, à Graz (Autriche) ; 52, 28.
Brigitte Geoghegan, à Buenos-Aires ; 78, 57.
Brigitte Casey, à Buenos-Aires ; 62, 39.
Marie Beauduin, à Paris ; 65, 44.
Ulpina de Llano, à Madrid ; 64, 42.
Marie de Berset, à Périgueux ; 77, 54.
Geneviève Dumeil, à Clichy ; 87, 65.
Louise Angot, à La Seyne ; 84, 54.
Hélène Wroblewski, à Breslau (Allemagne) ; 48, 16.
Raimunda Sans, à Tolède (Espagne) ; 73, 49.
Éléonor Navarrete, à Valencia (Espagne) ; 63, 34.
Francisca Aubert, à Motrico (Espagne) ; 67, 47.
Marianne Kotlinska, à Rozdot (Pologne) ; 61, 44.
Dina Bagalini, à Florence ; 31, 9.
Françoise Stasselli, à Naples ; 63, 40.
Maria Demartini, à Ronta (Italie) ; 87, 68.
Anne Col, à Clichy ; 86, 65.
Marie Grilly, à Bernay ; 49, 27.
Adèle Alsina, à Barcelone, 46, 23.
Marie Julien, à Loos ; 85, 54.
Apolline Le Pley, à La Teppe ; 80, 54.
Marie Gazeau, à Saint-Amand-les-Eaux ; 69, 48.
Clarisse Durand, à Troyes ; 80, 58.
Marguerite Cohade, à Bas-en-Basset ; 83, 60.
Darie Martel, à Montolieu ; 35, 12.
Marie Eyssautier, à Montolieu ; 77, 51.
Jeanne Dasquet, à Montolieu ; 81, 53.
Léonie Le Gal, à Montolieu ; 82, 61.
Marie Montagnier, à Montolieu ; 76, 54.
Virginie Seguin, à Montolieu ; 76, 53.
Marie Lambert, à Montolieu ; 82, 60.
Sophie Galtie, à Montolieu ; 87, 67.
Clémentine Tharreau, à Montolieu ; 78, 53.
Claclia Daverio, à Turin ; 46, 27.
Martha Ward, à Baltimore (États-Unis) ; 82, 63.

- Mary Ryan, à Emmitsburg (États-Unis) ; 79, 52.
Annie Stuart, à Nouvelle-Orléans (États-Unis) ; 62, 32.
Mary Lynch, à Vincindianapolis (États-Unis) ; 73, 52.
Maria Riera, à Barcelona (Espagne) ; 64, 41.
Marguerite Catalan, à Valdemoro (Espagne) ; 77, 49.
Manuela Pelayria, à Valdemoro (Espagne) ; 59, 36.
Marie Fonsauvage, à Montolieu ; 83, 63.
Marie Henrion, à Montolieu ; 85, 60.
Marie Rigal, à Montolieu ; 66, 32.
Rosalie Touquette, à Montolieu ; 75, 54.
Marie Andrieu, à Montolieu ; 86, 65.
Gabzielle Boutaud, à Montolieu ; 85, 67.
Simone Cassagne, à Montolieu ; 83, 61.
Élisabeth Valentin, à Montolieu ; 78, 54.
Hélène Hiver, à Montolieu ; 83, 52.
Lucie Jouany, à Clichy ; 79, 58.
Marie Lebrun, à Clichy ; 80, 58.
Charlotte Laveur, à Saint-Germain-en-Laye ; 86, 57.
Joséphine Rothureau, à Saint-Germain-en-Laye ; 48, 18.
Thérèse Vidal, à Pau ; 83, 57.
Caliste Molinier, à Sotteville ; 84, 63.
Marie Naudin, à Paris ; 90, 73.
Louise Chatriet, à Ault ; 64, 37.
Céline Doussi, à Salonique ; 53, 30.
Élisa Marup, à Grenade ; 64, 37.
Marie Rouanet, à Uzes ; 86, 64.
Louise Marseille, à Rouen ; 93, 71.
Jeanne Le Baudour, à Nogent-le-Rotrou ; 85, 65.
Marie Phily, à Château-l'Évêque ; 76, 47.
Augustine Gaulay, à Versailles ; 59, 33.
Gabrielle Mariage, à Épinay-sur-Sénart ; 48, 19.
Élisabeth Apcar, à Aurillac ; 47, 20.
Françoise Oleszkiewicz, à Kobylany (Pologne) ; 68, 44.
Louise Malimowska, à Varsovie (Pologne) ; 37, 16.
Pélagie Migasiewicz, à Cracovie (Pologne) ; 29, 7.
Jeanne Stomska, à Siaszow (Pologne) ; 39, 9.
Émilie Paula, à Porangada (Brésil) ; 34, 7.
Louise Hotte, à Rio de Janeiro ; 50, 22.
Maria Sanchez, à Valdemoro (Espagne) ; 61, 36.
Isabel Lopez, à Valdemoro (Espagne) ; 83, 61.
Maria Andres, à Madrid ; 25, 8.
Maria Areza, à Santiago (Espagne) ; 69, 41.

- Antonia Grau, à Selva-del-Campo (Espagne); 85, 68.
Ana-Leiva, à Guatemala; 64, 35.
Catherine Nuzzolo, à Caserte (Italie); 72, 43.
Maria Barbera, à Sant'Agata-dei-Goti (Italie); 75, 44.
Julie Zembi, à Turin; 70, 46.
Marie Carta, à Turin; 76, 56.
Catherine Tarditi, à Turin; 86, 64.
Irène Delli Paoli, à Naples; 31, 9.
Colomba d'Angelo, à Bisceglie; 77, 48.
Anna Di Bernado, à Catane (Italie); 68, 49.
Angèle Naino, à Rome; 44, 18.
Antoinette Levadoux, à Orange; 61, 42.
Théodorine Berruyer, à Fontenay-Saint-Père; 83, 62.
Marie Guilleux, à Angers; 92, 69.
Anastasie Goupille, à Neuilly; 82, 63.
Jeanne Gascoin, à Bordeaux; 77, 54.
Marguerite Amadou, à Montauban; 81, 51.
Marie Riguidel, à Clichy; 63, 40.
Madeleine Marceront, à Clichy; 79, 58.
Julie Mathieu, à Mitry; 89, 72.
Amélie Kanczewska, à Rawa (Pologne); 62, 37.
Josèphe Prpar, à Ljubljana (Yougo-Slavie); 36, 3.
Marie Kumse, à Ljubljana (Yougo-Slavie); 50, 29.
Maria Catania, à Naples; 29, 2.
Addolorata Elia, à Naples; 70, 47.
Maria Desantis, à Naples; 84, 66.
Luisa Marchetti, à Florence; 81, 54.
Jeanne Campbell, à Warley (Angleterre); 50, 29.
Annie Richardson, à Mill-Hill (Angleterre); 25, 6 mois.
Marie Jakum, à Graz; 39, 19.
Angela Garcia, à Manille (Iles-Philippines); 75, 52.
Manuela Hernandez, à Naga (Iles-Philippines); 64, 45.
Brigida Larranaga, à Salamanca (Espagne); 62, 34.
Gabrielle Ratie, à Montolieu; 87, 68.
Mathilde Reymond, à Montolieu; 63, 37.
Étiennette Rabilloud, à Montolieu; 84, 60.
Marie Marcherat, à Montolieu; 74, 51.
Marie de la Pena, à Montolieu; 77, 55.
Joséphine Mossard, à Montolieu; 76, 56.
Catherine Mouton, à Montolieu; 87, 66.
Marianne Thibault, à Reims; 72, 48.
Marie Chambolin, à Madrid; 67, 41.

Thérèse Abad, à Barcelone; 65, 31.
Clémentine Royer, à Montpellier; 75, 52.
Marie Monsnereau, à Saint-Nazaire; 71, 47.
Joséphine Boistel, à Montolieu; 65, 44.
Augustine Rohr, à Neufchâtel; 53, 29.
Marie Leclerc, à Neuilly; 89, 66.
Angèle Deyrolle, à Parahyba (Brésil); 79, 48.
Thérèse Sperati, à Turin; 83, 58.
Marie Wang, à Tangshan (Chine); 25, 5.

Le Gérant : Ch. SCHMEYER.

SAINT VINCENT DE PAUL

TROIS NOUVELLES LETTRES DE CE GRAND SAINT

Le nombre des lettres de saint Vincent ne cesse de s'accroître; en voici trois nouvelles. La première nous a été communiquée par la sœur supérieure de l'établissement Eugène-Napoléon à Paris; la seconde par M. Saffroy, libraire dans la même ville; la troisième a été trouvée au ministère des Affaires étrangères, dans le fonds *Correspondance de Venise* (vol. 84, f° 200). Cette dernière seule n'est pas de l'écriture de saint Vincent, qui s'est contenté d'ajouter un post-scriptum de sa main.

Les lecteurs des *Annales* seront les premiers à lire ces trois précieux documents, que d'autres suivront, espérons-le.

A LOUISE DE MARILLAC

[1639]

MADemoiselle,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!

Vous avez eu sujet de murmurer et de vous plaindre intérieurement de moi, de ce que je ne vous ai fait réponse, ni ne vous ai vue. Votre charité me le pardonnera, s'il lui plaît, et en attribuera la faute à l'embarras et non à l'affection. Dieu sait que je n'en manque pas.

J'ai parlé à M. Pavillon de M. votre fils. J'estime qu'il est à propos qu'il achève sa théologie, qu'il se fasse prêtre, qu'il s'exerce quelque temps dans les

exercices de piété convenables aux ecclésiastiques ; et, cela fait, je ne fais aucune difficulté que ledit sieur Pavillon ne le reçoive. Hors cela, le jeune homme serait inutile audit sieur Pavillon et à une peine insupportable à soi-même de se voir dans des montagnes, à l'extrémité du royaume, sans rien faire, inhabile à tout emploi.

Au nom de Dieu, Mademoiselle, croyez-moi en cela. Je sais ce que c'est. J'espère que, si M. votre fils fait ce que je viens de dire, qu'il ne manquera pas de bons emplois, s'il plaît à Dieu que je vive, qui vous promets d'en avoir soin comme s'il était de mon sang. Soyez donc en repos de ce côté-là.

S'il était en état d'emploi, je le pourrais mettre dès demain au service de Monsieur, frère du roi, pour lequel l'on m'en demande un, ou lui faire bailler une chanoinie, auprès de Lyon, en une fondation nouvelle d'un chapitre que fonde M. de Saint-Chaumont, qui m'a chargé de lui fournir les personnes que j'estimerai propres, jusques au nombre de huit. Enfin, il ne demeurera pas, soyez assurée de cela, pourvu qu'il fasse ce que je vous dis.

Nous tâcherons donc d'envoyer M. du Coudray samedi à Liancourt, s'il vous plaît de lui moyenner un cheval, qui soit céans demain soir.

Je suis en peine de l'indisposition de cette bonne dame et m'en vas célébrer la sainte messe à son intention, et prie Dieu pour vous, à qui je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, votre serviteur.

V. DEPAUL.

Suscription : A Mademoiselle Le Gras à la Chapelle.

A SYLVESTRE DE CRUSY DE MARCILLAG,
ÉVÊQUE DE MENDE

Paris, ce 6 décembre 1641.

MONSEIGNEUR,

Je vous remercie très humblement de la grâce que vous avez faite à vos missionnaires de les recevoir avec tant de bonté, et prie Notre-Seigneur qu'il vous en fasse le remerciement lui-même et qu'il soit votre récompense et qu'il nous fasse dignes, eux et moi, de vous servir selon l'étendue de votre désir.

Monsieur votre official vous aura pu écrire comme Monsieur le chancelier m'a témoigné qu'il était fort aise de ce que vous travaillez avec tant d'ardeur dans votre diocèse; qu'il ne sera pas besoin que vous, Monseigneur, reveniez ici; qu'il n'accordera rien à ceux qui vous exercent, qui vous donne sujet de le venir empêcher; qu'à la vérité l'offre qu'ils font de rembourser le droit dont est question et de le rendre quitte à la province dans dix ans lui semble raisonnable, étant si avantageux au pays; à quoi n'ayant pas prévu la réponse, je me réservai à lui faire, lorsque je serai mieux instruit, comme je le ferai, et en parlerai à celui que vous m'aviez fait l'honneur de me mander de le dire, pour y servir en temps et lieu.

J'ai aussi vu exprès M. de Vertamont pour l'affaire de Monsieur votre official, lequel je n'ai point vu depuis, pour lui dire comme ledit sieur de Vertamont me promit de bonne façon qu'il ferait bonne justice à mondit sieur votre official et qu'il en voulait conférer avec M. de Morangis, qui a donné l'indult à sa partie.

J'ajoute à cela, Monseigneur, la très humble prière que je vous fais de faire bailler cinq écus de là à M. de Savinier, pour s'habiller, lui et M. le Sage, et

les rendrai ici à M. votre official, ne les lui ayant pu délivrer, pource qu'il y a longtemps que je ne l'ai vu et que je ne sais par quelle autre adresse vous les envoyer, qui suis, en l'amour de Notre-Seigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Vincent DEPAUL,
indigne prêtre de la Mission.

Suscription : A Monseigneur Monseigneur l'évêque et comte de Mende et de Gévaudan à Mende.

AU COMTE D'ARGENSON, AMBASSADEUR DE FRANCE
A VENISE

De Paris, ce 10 mai 1652.

MONSIEUR,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !

J'ai reçu votre lettre avec tout le respect et la reconnaissance que je dois à l'honneur de votre souvenir. Je suis indigne du remerciement que vous me faites, tant parce que le sujet ne le mérite pas, que pour l'obligation que j'ai de vous servir ; et c'est, Monsieur, ce que je voudrais faire en chose de plus grande importance. Plaise à Dieu m'en donner les occasions !

Cependant je le remercie de ce que vous avez été reçu avec grand honneur par les Vénitiens et de la grâce qu'il vous a faite, à ce que j'ai appris, de vous mettre en grande considération parmi eux.

Je le prie qu'il bénisse de plus en plus vos conduites et votre maison. Et comme je suis trop chétif pour espérer le bonheur de pouvoir faire autre chose pour vous, ni pour elle, je continuerai au moins de vous offrir souvent et tendrement à Notre-Seigneur et à souhaiter avec ardeur de vous rendre mon obéissance.

Je vous supplie très humblement, Monsieur, d'agréer les offres que je vous en fais, qui suis, à la vie et à la mort, en l'amour de ce même Seigneur, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

Vincent DEPAUL,
i. p. d. l. M.

Si je pouvais mettre mon cœur dans cette lettre, aussi bien que ses effets pour votre service, je le ferais avec joie.

Au bas de la première page : M. d'Argenson.

EUROPE

FRANCE

PARIS

MAISON-MÈRE

27 janvier 1927. — Aujourd'hui, à l'Institut catholique, M. Georges Goyau, membre de l'Académie française, inaugure la nouvelle chaire d'*Histoire des Missions*. Il parlera, tous les jeudis, à dix-sept heures et demie, du *Renouveau missionnaire sous Grégoire XVI*. Son programme comprend neuf leçons pour la période qui s'étend du 27 janvier au 7 avril :

Pourquoi une chaire spéciale des Missions ? Le point de vue supranational et le point de vue national dans l'histoire des Missions.

État des Missions catholiques à l'avènement de Grégoire XVI.

Un fait nouveau de l'histoire missionnaire dans les trente premières années du dix-neuvième siècle : le développement des Missions protestantes.

Les nouveaux instruments d'action missionnaire sous Grégoire XVI. Congrégations d'hommes : Picpu-ciens, Maristes, Oblats de Marie Immaculée, Pères du Cœur Immaculé de Marie.

Les nouveaux instruments d'action missionnaire sous Grégoire XVI. Congrégations de femmes : Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ; la Propagation de la foi ; les associations allemandes pour les Missions.

La conquête chrétienne de l'Océanie. Première étape : les Missions picpuciennes.

La conquête chrétienne de l'Océanie. Seconde étape : les Missions maristes.

Le mouvement missionnaire dans l'Amérique du Nord.

Les leçons du troisième trimestre seront consacrées au mouvement missionnaire en Asie et en Afrique sous Grégoire XVI.

Que M. Goyau reçoive ici l'expression de notre respectueuse reconnaissance pour les services qu'il rend aux missionnaires par la parole et par la plume.

6 février. — Ouverture, dans notre chapelle, de la neuvaine en l'honneur de Jésus agonisant, prêchée par le R. P. Padé, dominicain. Laissons au sous-directeur de l'*Œuvre de la Sainte-Agonie* le soin de nous dire la bénédiction donnée par Dieu à ces saints exercices. « L'éminent orateur avait pris pour thème de ses instructions le mystère des souffrances de Jésus au Jardin des Oliviers. Il nous a distribué une nourriture spirituelle, abondante et substantielle, en des termes clairs et choisis, avec une voix puissante et sympathique en même temps... L'auditoire qui s'était formé dès le premier jour n'a fait que croître journellement, jusqu'à rendre la vaste chapelle des Prêtres de la Mission trop petite pour le contenir. Aux nombreux auditeurs et aux nombreuses auditrices, de rendre fécondes ces admirables leçons contenues dans les instructions du Père prédicateur, instructions si bien adaptées à l'esprit de l'Archiconfrérie; aux associés de Paris et des environs, de comprendre mieux et de vivre plus fidèlement encore l'esprit de Gethsémani, qui est tout d'expiation et de réparation. Ce faisant, ils participeront plus intimement au mystère

du jardin des Olives, et, par le fait même, à la puissance d'intercession de Jésus. »

La neuvaine, commencée le dimanche 6, se clôtura le mardi 15, à seize heures, par les vêpres, un sermon, l'amende honorable et un salut solennel.

13 février. — Rappelons ici un centenaire auquel, à la Maison-Mère, ni ailleurs probablement, personne n'a pensé. Le 13 février 1627, notre congrégation recevait son premier frère coadjuteur. C'était Jean Jourdain, ancien écuyer et maître d'hôtel de la marquise de Maignelay. Saint Vincent l'avait connu pendant son séjour chez les Gondi, car les rapports entre les deux familles étaient fréquents, la marquise étant sœur du général des galères. Le frère Jourdain fut employé à la cuisine, puis à la dépense. Il était à la fois vif et cordial. Écoutons saint Vincent : « Il était un peu prompt, violent, mais il réparait cela en demandant pardon à ceux envers qui il s'était échappé et qu'il avait offensés; il les embrassait, et cela avec grande tendresse de cœur, car il avait cela, qu'il s'attendrissait facilement. Et comme je le reprenais quelquefois de ses promptitudes et de ce qu'il se mêlait parfois de reprendre les autres et de les corriger, ce qu'il ne pouvait faire sans quelque aigreur ou à contre-temps, je lui en donnais de fois à autre pénitence, jusque-là même quelquefois de lui avoir défendu de ne jamais plus se mêler de reprendre et corriger personne. Il recevait bien cela; il retombait facilement en ses mêmes fautes; mais il recevait fort bien les avertissements qu'on lui en faisait; et quelquefois, en particulier, il me venait trouver et me disait : « Hé! Monsieur, pour l'amour de Dieu, supportez-moi, supportez-moi, je vous en prie. »

« La vertu qui était en lui était une grande cordia-

lité envers ceux de la Compagnie, embrassant ceux qu'il abordait; et moi-même l'étant allé voir le jour même de sa mort, il me dit : « Hé! Monsieur, que je vous embrasse pour la dernière fois! »

19 février. — La cloche nous apprend que le bon Dieu vient de rappeler à lui un de nos bons anciens de l'infirmerie, M. Oscar-Isidore Denant. Ce vénérable octogénaire, né à Laneuville (Somme) le 15 mai 1845, sortait du collège de Montdidier quand il entra au séminaire interne, le 10 décembre 1868. Il prononça les saints vœux le 25 décembre 1870, au milieu des angoisses de la guerre, et fut ordonné prêtre l'année suivante, le jour de saint Ignace de Loyola. Placé au grand séminaire d'Angoulême (1871), puis au collège de Saint-Pons (1884), ensuite aux grands séminaires de Cambrai (1887), Saint-Flour (1891), Sens (1893), il fut obligé de quitter ce dernier poste quand les lois néfastes de 1903 nous ravirent la direction des séminaires de France. Le P. Fiat lui offrit Zeitenlik en Macédoine. Il accepta et partit généreusement, malgré l'approche de la soixantaine. Ce ne fut pas pour longtemps, il est vrai.

M. Denant arrivait à la Maison-Mère en 1906. Ses mauvais yeux ne lui permettaient plus l'enseignement. Les sœurs d'Arcueil l'eurent longtemps comme aumônier. Après sa messe, quand son ministère ne le retenait plus dans cette localité, il venait à Paris, entrait au secrétariat, où M. Milon lui avait procuré une occupation, et là, jusqu'à midi, classait les lettres reçues par M. le Supérieur général. Il était de neuf heures à dix heures quand apparaissait son bon visage souriant. Son travail était fait régulièrement, méthodiquement, proprement, complètement. Je dis complètement, car il ne laissait rien pour le lendemain.

Il avait horreur du travail qu'on renvoie ; car le travail qu'on renvoie, ce sont des papiers qui s'entassent, et les papiers qui s'entassent, c'est le désordre, un désordre de jour en jour grandissant. Cet esprit d'ordre, nécessaire à tout bon secrétaire, le rendait précieux.

Le jour où l'état de sa vue ne lui permit plus de continuer, il y eut de la tristesse au secrétariat, car c'était un agréable confrère, plein de douceur et de charité. Il dut bientôt laisser aussi son ministère d'Arcueil.

Mais comment se résigner au repos ? Il apprit que les sœurs de l'hospice de Gumerville (Seine-Inférieure) avaient besoin d'un aumônier ; il s'offrit et partit.

Bien que le travail fût très modéré, il ne put tenir. Ses infirmités le mirent bientôt dans la nécessité de revenir à la Maison-Mère, où il acheva ses jours.

De temps à autre, il recevait la visite d'un cousin, médecin en retraite, homme d'une foi robuste, comme était la foi du milieu familial dans lequel M. Denant avait passé ses années d'enfance. Nous ne résistons pas à la tentation de citer quelques passages de deux lettres de ce vaillant chrétien.

La première est du 12 décembre dernier. Nous y lisons : « Mon cher cousin, ne t'inquiète pas de mon silence et de ne pas aller te voir plus souvent. Par ce temps désagréable d'hiver, cette terreur des vieillards, les fauchant comme blé, il est utile qu'ils prennent certaines précautions pour éviter rhumes, congestions, bronchites, en un mot, toutes les maladies se terminant en été, dont notre pauvre humanité est affligée. Relativement aux précautions à prendre, je n'ai pas oublié les conseils de mon vieux père, ton oncle, qui semblait, comme Dieu, connaître les secrets de la longévité ; en effet, il vécut jusqu'à quatre-vingt-six ans.

« J'allais le voir de temps à autre et lui proposais une petite promenade sur le boulevard. Il me répondait : *Auguste, attends*. Sur ce, se mettant sur le pas de sa porte, il interrogeait longuement le ciel et toutes les girouettes du quartier indiquant la direction des vents. Si le temps était beau et doux, nous sortions ; mais, dans le cas contraire, il restait dans la cuisine et on prenait le café.

« En ce temps de pénitence, si propice pour être écouté de Dieu, je ne manque pas, mon cher cousin, de le prier de te maintenir en santé, de te conserver à mon affection...

« Je me prépare à la grande fête de Noël, la fête de la Rédemption. A mon âge, on ne sait jamais ce qui arrivera. J'ai soin d'entretenir soigneusement la robe nuptiale, sans laquelle on ne peut assister au banquet divin que Notre-Seigneur réserve à ses élus. A ce banquet, ils n'auront rien à payer ; il leur sera servi gratuitement, en récompense d'avoir servi le Seigneur. En outre, ils seront traités copieusement, car Notre-Seigneur ne tiendra pas compte de la vie chère d'ici-bas. »

Le cousin fut très affecté par la mort de M. Denant ; malgré le temps froid et brumeux, « terreur des vieillards », il vint assister au service funèbre. De retour chez lui, il prépara une lettre de remerciements à l'adresse de M. le Supérieur général. Citons-en quelques mots :

« Lors d'une de mes visites, il fut convenu, lui ayant quatre-vingts ans et moi soixante-dix-neuf, que le premier de nous deux que Dieu appellerait à Lui devrait le prier de nous réunir un jour, et j'ai confiance que le Seigneur, en présence d'un si pieux pacte, fera droit à nos désirs. Chaque soir, je priai Dieu de conserver mon cousin le plus longtemps pos-

sible à mon affection ; puis, avant de m'endormir, je remets mon âme au Seigneur, et le matin il me la rend. Que puis-je ne pas l'en remercier ? Dieu veillant sur moi, que craindrai-je ? Cependant, vu mon grand âge, on est debout aujourd'hui et demain sur le flanc. Puis-je oser, mon Révérend Père, me recommander à vos prières ? Communiquant, lors de la sainte messe, plus étroitement avec Dieu que moi, vos prières doivent être plus efficaces que les miennes. »

27 février. — Ouverture de l'Adoration perpétuelle. On avait annoncé que M. Dupeux monterait en chaire les trois jours. Il s'était préparé ; d'avance, on s'était réjoui de l'entendre ; et voilà que la maladie nous prive de ce plaisir. Par bonheur, nous avons à la Maison-Mère un de nos meilleurs missionnaires de France, M. Roux ; il accepta de bonne grâce de remplacer le prédicateur empêché et, en l'entendant, personne ne s'aperçut qu'il avait eu, pour se préparer, un temps très limité.

Popule meus, quid feci tibi ? Mon peuple, que t'ai-je fait ? Tel fut le début de son premier sermon. De même que la Passion a eu trois actes : Gethsémani, le tribunal de Caïphe et de Pilate, le Calvaire ; de même, il y a trois moments dans la Passion eucharistique : le tabernacle, la table sainte et l'autel. Et chaque jour, M. Roux parla sur l'un de ces trois actes. Ce fut pieux, instructif, touchant.

Ce premier jour de l'adoration coïncide avec le dimanche de la Quinquagésime et, par suite, avec les quarante heures. Qu'on nous permette de rappeler ici, pour faire revivre la physionomie de l'ancien Saint-Lazare, un usage aujourd'hui perdu : les trois jours des quarante heures, des messes se disaient au maître-autel toute la matinée jusqu'à l'issue du dîner.

28 février. — Dans la série de conférences qu'il fait à l'Institut catholique sur *les Lettres spirituelles du dix-septième siècle*, Mgr Moise Cagnac consacre sa cinquième leçon aux lettres spirituelles de saint Vincent de Paul, et c'est aujourd'hui qu'elle se donne. Il était naturel que la Maison-Mère fût largement représentée dans l'auditoire ; quelques prêtres, ainsi que la plupart des étudiants, eurent la curiosité d'entendre le conférencier. Ceux qui connaissaient le *Saint Vincent de Paul* de M. l'abbé Calvet, et l'*Histoire du sentiment religieux en France*, de l'abbé Bremond, purent constater que Mgr Gagnac avait fait de très larges emprunts à ces deux auteurs. Ils écoutèrent quand même avec intérêt, car les belles choses s'entendent avec plaisir plus d'une fois.

1^{er} mars. — C'est la date d'une circulaire qui déchirera bien des cœurs et fera couler bien des larmes. Notre Très Honoré Père annonce aux sœurs qu'il est de son devoir de se conformer aux prescriptions du nouveau code canonique touchant le changement triennal ou plutôt sexennal des sœurs servantes. Des sœurs qui sont à la tête de leur maison depuis dix, vingt, trente, quarante ans peut-être, vont donc céder leur place à d'autres. Elles obéiront avec esprit de foi, heureuses d'avoir cette occasion d'édifier la communauté. Il en coûtera sans doute à leurs compagnes de les perdre ; elles prendront exemple sur leurs sœurs servantes pour pratiquer elles-mêmes le détachement et l'indifférence, deux belles vertus recommandées si souvent par les fondateurs.

15 mars. — C'est le 15 mars que la bienheureuse Louise de Marillac a quitté cette terre pour paraître devant Dieu ; c'est au 15 mars que la Congrégation des Rites a fixé la célébration de sa fête. Rappelons

ici les recommandations que la Bienheureuse donna de vive voix à ses filles sur son lit de mort et qui sont comme son testament spirituel : « Mes chères Sœurs, je continue de demander à Dieu pour vous sa bénédiction et le prie qu'il vous fasse la grâce de persévérer en votre vocation pour le servir en la manière qu'il demande de vous. Ayez bien soin du service des pauvres et surtout de bien vivre ensemble dans une grande union et cordialité, vous aimant les unes les autres pour imiter l'union et la vie de Notre-Seigneur, et priez bien la sainte Vierge qu'elle soit votre unique Mère. »

Ce fut ce même conseil que donna M. Aubault en rappelant, au commencement de son sermon, cette parole du Christ : « Aimons-nous, non seulement en paroles, mais en action et en vérité. » Il montra que la bienheureuse Louise de Marillac était une femme d'œuvres et l'institutrice d'une vie religieuse de forme aussi nouvelle que féconde.

Son Excellence Mgr le nonce chanta la grand'messe, et Mgr Chaptal les vêpres.

19 mars. — Saint Joseph a été fêté, comme chaque année, à la chapelle de la rue du Bac, où les deux communautés se sont trouvées réunies pour les Offices, chantés par M. Castelin, directeur du séminaire, et pour le sermon, donné par M. Poupert, sous-directeur. Saint Joseph a été l'époux de Marie et le père nourricier de Jésus ; ce sont les deux titres glorieux que le prédicateur a examinés successivement.

En ce jour, chacun a demandé à saint Joseph de remplir nos séminaires internes ; c'est le plus urgent de nos besoins ; puisse-t-il nous exaucer !

20 mars. — A l'examen particulier de midi, notre Très Honoré Père nous annonce que M. Gleizes,

assistant de la Maison-Mère, et M. Coury, sous-assistant, ont droit à un repos bien mérité, vu leur âge et leurs infirmités, et qu'il a choisi, pour leur succéder, M. Dupeux, visiteur d'Algérie, et M. Guichard, supérieur du séminaire de Tunis. On ne peut qu'être édifié de l'obéissance et — pourquoi ne pas dire le mot? — de la joie avec laquelle M. Gleizes et M. Coury acceptent la décision de M. le Supérieur général. Bel exemple pour les supérieurs qui, arrivés à l'expiration de leurs six ans, devront céder leur place à d'autres !

29 avril, premier jour du Triduum. — C'est Ghébra Michaël que nous honorons aujourd'hui. Le glorieux martyr abyssin nous obtient deux grâces : un temps magnifique, auquel on s'attendait d'autant moins que les jours précédents avaient été particulièrement maussades ; et la présence de M. Gruson, supérieur de notre Mission d'Abyssinie, qui nous arrive de ce lointain pays à cinq heures vingt-cinq du matin, juste à temps pour passer la fête avec nous.

Mgr Chesnelong nous fit l'honneur de chanter pontificalement la grand'messe et les vêpres. Avant la bénédiction du Saint-Sacrement, Mgr Dien, protonotaire apostolique, parla du nouveau Bienheureux ; il le montra cherchant la vérité, la trouvant, la proclamant, se donnant à elle et la signant de son sang. Ce sont bien là les étapes de la vie du martyr ; on ne pouvait les noter avec plus de netteté et de justesse.

30 avril. — C'est la journée de M. François et de M. Gruyer ; c'est aussi celle du diocèse de Cambrai, dont M. François était originaire. Mgr Lecomte, évêque d'Amiens, qui pontifie dans notre chapelle, est du diocèse de Cambrai ; Mgr Chollet, qui prononce le panégyrique, en est archevêque. Le discours de l'éminent prélat fut goûté de tous ; nous sommes heureux

de pouvoir le donner en entier quelques pages plus loin.

1^{er} mai, fête de la Translation des Reliques de saint Vincent. — Après les enfants, le père. C'est à l'école du saint fondateur que Ghébra Michaël, M. François et M. Gruyer se sont sanctifiés. Leur gloire est sa gloire. Pour donner à cette fête plus d'éclat, M. le Supérieur général avait invité Son Ém. le cardinal-archevêque de Paris à présider les offices du jour. L'après midi, après vêpres, M. le chanoine Dion, vicaire général de Verdun, monta en chaire et rappela tout d'abord cette parole scripturaire : *Nonne oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam ?* « Parmi les âmes qui suivent Jésus-Christ dans la montée vers la gloire éternelle, dit-il ensuite en substance, les unes acceptent la part de souffrances que leur réservent les circonstances de la vie ordinaire ; les autres doivent faire face aux vicissitudes et aux difficultés d'une existence pleine de contradictions et de malheurs ; d'autres enfin, tout en suivant le cours ordinaire de leur existence, se trouvent tout d'un coup devant des occasions exceptionnelles où il faut déployer des efforts surhumains pour suivre à la vie et à la mort Jésus, le consommateur de leur foi ; c'est le cas des âmes privilégiées, de vos martyrs, dont vous avez célébré, applaudi le triomphe hier et avant-hier. Saint Vincent a pris position parmi les deux premières catégories des disciples de Jésus et sa place est bien belle. Il est juste de dire que la souffrance a été le lot de saint Vincent et dans sa vie particulière et dans ses œuvres. Saint Vincent comprenait que la souffrance est une source d'expiation, d'apostolat, de lumière et de grandeur. »

Ce fut la division du discours. Quand le vicaire

général de Verdun nous montra dans la souffrance une source de grandeur, la pensée de tous se reporta sur cette noble cité, qui, elle aussi, a grandi dans la souffrance.

Ces trois jours de fête se passèrent pieusement. La chapelle avait pris son aspect des grandes solennités de martyrs, avec, en plus, des tentures et des oriflammes rouges; c'était élégant et simple tout à la fois.

On vint nombreux de Paris et de la banlieue pour honorer saint Vincent et ses trois enfants. Les élèves de Gentilly, le séminaire des Irlandais, le séminaire international de Strasbourg lui-même prirent part aux fêtes. De quelque côté qu'on tournât les yeux, apparaissaient de blanches cornettes; elles étaient d'autant plus nombreuses que l'on se trouvait à la veille de deux retraites, l'une à la Maison-Mère, l'autre à L'Hay.

Les petites sœurs du séminaire étaient là, elles aussi, modestes et recueillies. Leur pensée s'envolait sans doute vers les sables brûlants d'Abyssinie, ou vers les prisons tragiques de 1792; elles voyaient le sang des martyrs couler et se disaient : « Le mien coulera peut-être également un jour; si je veux obtenir cette grâce, il me faut, dès maintenant, accepter les souffrances, les privations, les mortifications de toutes sortes; avant de songer au martyre de demain, il convient que je songe au martyre d'aujourd'hui; celui-ci préparera celui-là. »

L'Abyssinie a eu des filles de la Charité; elle les a perdues; espérons que les circonstances lui permettront de les revoir. Dans une Mission, la présence des sœurs décuple les résultats de l'action des missionnaires.

Le 1^{er} mai, les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul vinrent en corps prendre part à la fête; ils eurent leur messe et leur réunion.

D'autres pèlerinages suivirent durant la neuvaine. Le lundi, vers les huit heures du matin, on pouvait voir des fenêtres de nos chambres de nombreux enfants prendre leurs ébats dans notre cour; c'étaient les orphelins que les Frères de Saint-Vincent-de-Paul élèvent dans leur établissement de l'avenue Friedland; ils venaient d'assister à la messe dans notre chapelle et de se recommander au Père des orphelins.

Le jeudi, nos stalles se remplissaient de nouveau; les séminaristes de la rue du Regard vénéraient, à leur tour, le grand réformateur du clergé. A peine avaient-ils quitté la chapelle que les orphelins de Saint-Louis prenaient leur place, entendaient une messe, communiaient et écoutaient en silence une pieuse exhortation.

Le vendredi était réservé aux Dames de la Charité. Le cardinal-archevêque de Paris leur dit lui-même la messe. Elles se réunirent de nouveau dans la matinée pour entendre la lecture du rapport annuel que leur fit M. Salat, directeur intérimaire de l'Œuvre.

Le dimanche, notre chapelle se remplit d'Enfants de Marie, venues de tous les coins de la capitale et des localités de la banlieue. Elles étaient plusieurs centaines; sans la pluie, qui ne cesse de tomber, peut-être aussi sans la solennité de Jeanne d'Arc, qui en retient beaucoup ailleurs, elles atteindraient facilement le millier.

Il est consolant de voir notre saint Fondateur ainsi honoré. On ne peut toutefois s'empêcher d'éprouver un certain sentiment de tristesse en songeant qu'il y a un quart de siècle, avant le départ des saintes reliques pour la Belgique, c'était mieux encore. Alors, tous les jours de la neuvaine étaient marqués par quelque pèlerinage : le séminaire des Missions étrangères venait, celui du Saint-Esprit également; on

voyait encore le séminaire des Irlandais ; on voyait et on entendait les orphelins de Reuilly, qui se faisaient accompagner de leur joyeuse fanfare. Pourquoi la tradition interrompue ne se renouerait-elle pas ?

Quoi que nous fassions, nous ne verrons pas de longtemps, près des restes de notre Bienheureux Père, les foules du dix-huitième siècle. « On prétend, écrivait M. Bonnet le 1^{er} octobre 1731, qu'il y eut hier plus de quarante mille âmes et les autres jours à proportion. »

PANÉGYRIQUE

DES BIENHEUREUX LOUIS-JOSEPH FRANÇOIS
ET JEAN-HENRI GRUYER, PRÊTRES DE LA MISSION,
prononcé le 30 avril 1927,
par S. G. Mgr CHOLLET, archevêque de Cambrai

*Vos scitis quanta ego et fratres mei et domus
patris mei fecimus pro legibus et sanctis, praelia
et angustias quales vidimus. Horum gratia perie-
runt fratres mei. (1 Mach. XIII, 3-4.)*

Vous savez tout ce que moi, mes Frères et la maison de mon Père avons fait pour défendre nos lois et notre religion, les combats que nous avons livrés, les souffrances endurées par nous. C'est pour cela que mes Frères sont morts.

MESSIEURS,

Ces paroles de Simon le Machabée, nous pourrions — ne vous semble-t-il pas ? — les mettre sur les lèvres de votre confrère M. Boullangier, lequel, échappé de Saint-Firmin, a raconté les jours tragiques où ont péri MM. Louis-Joseph François et Jean-Henri Gruyer, prêtres de la Mission et martyrs, que nous célébrons aujourd'hui.

Ses frères avec lui et toute la maison de votre Père saint Vincent, qui avait précisément habité Saint-Firmin, alors collège des Bons-Enfants, et y avait

créé cette glorieuse Société dont vous êtes fiers d'être les fils, tous avaient lutté pour défendre les lois de la conscience et les droits de l'Église. Par la parole, par l'exemple, par la plume — les écrits de M. François en sont une preuve magnifique — ils avaient combattu, ils avaient souffert toutes sortes de mauvais traitements, la prison. C'est dans ces combats qu'ils ont succombé.

Et je suis bien sûr que tous vous avez, à cet instant, au cœur la suite des paroles de Simon le Machabée : « A Dieu ne plaise qu'aux jours d'épreuves je ménage mes forces et ma vie ! car je ne suis pas meilleur que mes frères. *Non mihi contingat parcere animae meae in omni tempore tribulationis ; non enim melior sum fratribus meis.* » (*Ibid.*, XIII, 5.)

Votre culte pour des frères martyrs ne se contente pas de les honorer et de les prier ; si le malheur des temps l'exigeait, il irait jusqu'à les imiter et les suivre.

MONSEIGNEUR,
MESSIEURS,
MES SŒURS,
MES FRÈRES,

L'opportunité est la caractéristique et la grande qualité des béatifications et des canonisations célébrées par la sainte Église.

Parmi les nombreux élus qui peuplent le ciel, l'Église en choisit quelques-uns dont elle met en relief les vertus. Elle les place sur les autels et les propose à notre culte et à notre imitation. Elle déclare qu'ils jouissent du bonheur céleste ; mais jamais elle n'affirme que là-haut ils sont les plus grands. Pourquoi les choisit-elle de préférence à d'autres ?

Ajoutez que, dans la série des siècles, l'Église

pareillement choisit son heure. Elle fait attendre à Jeanne d'Arc, pendant quatre et cinq siècles, les honneurs de la canonisation. Votre Mère, Louise de Marillac, mes bien chères Sœurs, a attendu plus de deux cent cinquante ans avant de monter sur les autels. Or, il y a dans cette assemblée un certain nombre de personnes qui sont nées avant la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ; elles vivent toujours et déjà Thérèse de l'Enfant-Jésus est bienheureuse et même sainte très authentique et très vénérée.

Pourquoi ces lenteurs et pourquoi cette hâte ? Les vertus que l'on a surtout remarquées dans Jeanne d'Arc sont les vertus guerrières. Elle est vierge et martyre sans doute ; mais ce qui frappe en elle, c'est la jeune fille soldat qui, à la tête des armées qu'elle conduit sous le souffle divin, sauve sa patrie. Or, pendant plus de quatre siècles, les vertus guerrières sont celles que l'Église propose le moins à la femme chrétienne. Celle-ci vit au foyer entre son mari et ses enfants. Elle est fidèle au premier ; elle soigne les seconds ; elle tient son intérieur et ne s'avise pas d'aller aux armées, où ne se rencontrent guère que les ribaudes, si odieuses à Jeanne d'Arc. Et l'Église laisse dormir la mémoire de la Vierge de Domrémy. Mais vient un temps où la plus horrible mêlée va mobiliser des peuples entiers. Les femmes devront aller au front pour y soigner, sous la mitraille, les blessés et les mourants. D'autres femmes s'enfermeront dans les usines de munitions, ou prendront le manche de la charrue, pour demander à la terre, à la place du mari absent, les moissons nécessaires à la vie du pays. Toutes devront se hausser jusqu'aux vertus les plus viriles et partager l'héroïsme des combattants. C'est l'heure où les exemples de Jeanne la guerrière deviennent précieux, et la grande guerre se place

entre la béatification de Jeanne par Pie X et la canonisation de Benoît XV.

Louise de Marillac est l'incarnation de la charité pratiquée de toutes façons, en particulier par l'aumône. Elle vit dans ses filles, qui continuent sa charité, s'en vont, avec leur inséparable panier, porter des aumônes dans les mansardes. Tant qu'il y aura de par le monde une sœur de charité, Louise de Marillac vivra. Et vous fûtes, mes Sœurs, pendant deux siècles et demi, plus soucieuses de la continuer par vos œuvres de bienfaisance que de réclamer pour elle des honneurs liturgiques. Mais vint un temps où l'aumône elle-même est devenue suspecte. On la considère comme un geste qui humilie le pauvre, et l'on travaille à la remplacer par des droits légaux à des secours que le pauvre va requérir à de froids et officiels guichets administratifs. Vint un temps aussi où des docteurs prétendent construire une doctrine sociale complète sans la charité, en dépit des traditionnelles affirmations de l'Église, qui veut fonder la vie de toute société sur la justice et la charité. Alors l'Église pensa qu'il fallait réhabiliter l'aumône, rappeler le rôle essentiel de la charité, et pour cela elle proclama bienheureuse Louise de Marillac.

Nous sommes au lendemain de la guerre. Les peuples se sont dressés les uns contre les autres; la haine les a longtemps animés. Maintenant, sans doute, on a signé des protocoles de paix; des poignées de main se sont échangées; mais les cœurs restent ulcérés et se rapprochent difficilement. Là-bas, à Lisieux, il y a une petite Carmélite qui a traversé une vie au fond très douloureuse avec le sourire sur les lèvres. Elle a promis de passer son ciel à faire du bien et qu'elle lancerait sur la terre une pluie de roses. Les roses sont tombées. Les cœurs se sont tournés

vers elle. L'Église a pensé qu'en canonisant la petite sainte française, elle faciliterait autour d'elle le rapprochement des esprits et des cœurs, et ainsi en a-t-elle fait une ravissante et puissante ouvrière de paix.

Ces rapides esquisses, Messieurs, nous font toucher du doigt les raisons d'opportunité qui président aux béatifications. Ces raisons existent donc pour vos Bienheureux martyrs. Il vous suffit, du reste, pour vous en convaincre et pour les connaître, de relire ce qu'en a dit la Sacrée Congrégation des Rites :

« C'est tout à fait à propos que notre époque, où la guerre contre Dieu et le Christ semble devoir être de nouveau suscitée par les ennemis de notre religion, célèbre de si magnifiques exemples de foi et de force. Il en résultera une grande énergie chez les fidèles pour lutter vaillamment contre les efforts perfides et les embûches des ennemis du nom chrétien ; car ce sont des armes pour les fils que les triomphes des pères. » (*Acta Sanctae Sedis*, 1926, p. 451.)

Ainsi donc le Saint-Siège nous affirme « l'à propos », l'opportunité de la béatification de nos martyrs et, en outre, il nous dit en quoi consiste cette opportunité et quelle en est la raison : c'est qu'il y a entre les temps où sont morts nos martyrs, les Bienheureux François et Gruyer et leurs compagnons, et les temps où nous vivons, des similitudes de guerre religieuse qui exigent, entre les martyrs et nous, des similitudes de vertu et d'énergie, de foi et de force.

Ayant à supporter des luttes pareilles, il nous faut des âmes pareilles, formées à l'école des martyrs.

Les ressemblances entre les temps des martyrs et les nôtres se présentent surtout sous trois aspects :

1^o Les martyrs François, Grayer et leurs compagnons furent les témoins et les héros de la dévotion envers

entre la béatification de Jeanne par Pie X et la canonisation de Benoît XV.

etite
e le
si en
e de

cher
aux
vos
our
ce

la
de
on,
ce.
les
les
ont
»

s»,
en
et
aps
ois
us
ui
e

CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

CORRECTION

... une pluie de roses.
... sont tombées. Les cœurs se sont tournés.

... les temps des martyrs et
les noirs se présentent surtout sous trois aspects :
1° Les martyrs François, Gruyer et leurs compagnons
furent les témoins et les héros de la dévotion envers

entre la béatification de Jeanne par Pie X et la canonisation de Benoît XV.

Louise de Marillac est l'incarnation de la charité pratiquée de toutes façons, en particulier par l'aumône. Elle vit dans ses filles, qui continuent sa charité, s'en vont, avec leur inséparable panier, porter des aumônes dans les mansardes. Tant qu'il y aura de par le monde une sœur de charité, Louise de Marillac vivra. Et vous fûtes, mes Sœurs, pendant deux siècles et demi, plus soucieuses de la continuer par vos œuvres de bienfaisance que de réclamer pour elle des honneurs liturgiques. Mais vint un temps où l'aumône elle-même est devenue suspecte. On la considère comme un geste qui humilie le pauvre, et l'on travaille à la remplacer par des droits légaux à des secours que le pauvre va requérir à de froids et officiels guichets administratifs. Vint un temps aussi où des docteurs prétendent construire une doctrine sociale complète sans la charité, en dépit des traditionnelles affirmations de l'Église, qui veut fonder la vie de toute société sur la justice et la charité. Alors l'Église pensa qu'il fallait réhabiliter l'aumône, rappeler le rôle essentiel de la charité, et pour cela elle proclama bienheureuse Louise de Marillac.

Nous sommes au lendemain de la guerre. Les peuples se sont dressés les uns contre les autres; la haine les a longtemps animés. Maintenant, sans doute, on a signé des protocoles de paix; des poignées de main se sont échangées; mais les cœurs restent ulcérés et se rapprochent difficilement. Là-bas, à Lisieux, il y a une petite Carmélite qui a traversé une vie au fond très douloureuse avec le sourire sur les lèvres. Elle a promis de passer son ciel à faire du bien et qu'elle lancerait sur la terre une pluie de roses. Les roses sont tombées. Les cœurs se sont tournés

vers elle. L'Église a pensé qu'en canonisant la petite sainte française, elle faciliterait autour d'elle le rapprochement des esprits et des cœurs, et ainsi en a-t-elle fait une ravissante et puissante ouvrière de paix.

Ces rapides esquisses, Messieurs, nous font toucher du doigt les raisons d'opportunité qui président aux béatifications. Ces raisons existent donc pour vos Bienheureux martyrs. Il vous suffit, du reste, pour vous en convaincre et pour les connaître, de relire ce qu'en a dit la Sacrée Congrégation des Rites :

« C'est tout à fait à propos que notre époque, où la guerre contre Dieu et le Christ semble devoir être de nouveau suscitée par les ennemis de notre religion, célèbre de si magnifiques exemples de foi et de force. Il en résultera une grande énergie chez les fidèles pour lutter vaillamment contre les efforts perfides et les embûches des ennemis du nom chrétien; car ce sont des armes pour les fils que les triomphes des pères, » (*Acta Sanctae Sedis*, 1926, p. 451.)

Ainsi donc le Saint-Siège nous affirme « l'à propos », l'opportunité de la béatification de nos martyrs et, en outre, il nous dit en quoi consiste cette opportunité et quelle en est la raison : c'est qu'il y a entre les temps où sont morts nos martyrs, les Bienheureux François et Gruyer et leurs compagnons, et les temps où nous vivons, des similitudes de guerre religieuse qui exigent, entre les martyrs et nous, des similitudes de vertu et d'énergie, de foi et de force.

Ayant à supporter des luttes pareilles, il nous faut des âmes pareilles, formées à l'école des martyrs.

Les ressemblances entre les temps des martyrs et les nôtres se présentent surtout sous trois aspects :

1° Les martyrs François, Gruyer et leurs compagnons furent les témoins et les héros de la dévotion envers

le Souverain Pontife; et aujourd'hui l'autorité contestée du Pape a besoin de témoins et de défenseurs;

2° MM. François, Gruyer et leurs compagnons furent les martyrs et les témoins de l'Église bouleversée et de la religion outragée; et aujourd'hui l'Église et la religion, attaquées de toutes parts, ont besoin de témoins et de défenseurs;

3° Les Bienheureux François, Gruyer et leurs compagnons furent les soutiens et les martyrs de l'ordre social renversé; et aujourd'hui l'ordre social, menacé dans ses bases, réclame des témoins et des défenseurs.

Arrêtons-nous quelques instants avec votre agrément, Monseigneur, sur chacun de ces aspects.

Pie XI lui-même saluait vos martyrs comme les témoins d'une dévotion spéciale au Pape et à l'Église romaine. En effet, c'est l'autorité du Pape qui est en jeu dans les entreprises irréligieuses de la Révolution française.

Il existait alors en France une Église fière d'un passé glorieux, qui avait compté des saints, comme votre Vincent de Paul et François de Sales; des évêques organisateurs, comme Hincmar de Reims; des diplomates, comme Richelieu et Mazarin; des orateurs, comme Bossuet; des écrivains, comme Fénelon; des savants, comme Mabillon; et j'en passe. Cette Église était l'œuvre des Papes et une portion privilégiée de cette grande société surnaturelle fondée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et qui repose sur Pierre.

Elle s'était formée lentement, jadis, grâce à la prédication apostolique de missionnaires autorisés et envoyés par le Saint-Siège : les Hilaire de Poitiers, les Martin de Tours, les Denys de Paris, les Pothin et les Irénée de Lyon. Les communautés chrétiennes suscitées par ceux-ci avaient grandi et avaient évolué en diocèses, dont l'existence avait été décrétée par les

Souverains Pontifes, qui en avaient, en même temps, tracé les frontières et investi les évêques. Sur le sol religieux si fertile de la France avaient surgi un grand nombre d'Ordres religieux, qui avaient reçu du Pape approbation et constitutions. Tout ce grand corps était rattaché au Pape, de qui il recevait l'être, la vie et les directives de sa croyance et de ses prières, comme de son action. Pour savoir quelle était l'autorité du Pape dans les affaires doctrinales ou litigieuses de l'Église de France, il suffit, Messieurs, de lire les mémoires de l'un des vôtres, M. Hébert, curé de Versailles, ami de Bossuet et de Fénelon et témoin de leur querelle.

Or, soudain, sans se soucier aucunement du Pape, la Constituante émet la prétention de tout réformer dans l'organisme religieux français. On garde quelque vénération pour le Pape, mais c'est la vénération qui s'accorde à un étranger estimé et avec qui on entretient des relations de bonne courtoisie. Les diocèses dont les frontières furent tracées par Rome voient celles-ci totalement modifiées par Paris. Ces changements de frontières impliquent des changements dans la juridiction des évêques. On n'en a cure et les Ordinaires perdent leurs anciens sujets, en acquièrent de nouveaux de par un simple décret des représentants du peuple. Les paroisses sont soumises au même traitement, qui les agrandit ou les supprime sans aucune consultation de la puissance religieuse. Aux évêques et aux curés on impose le serment de fidélité envers la Constitution civile du clergé. S'ils refusent, l'autorité civile les dépose et les remplace, et d'autres évêques et curés sont désignés par le suffrage populaire. Les Ordres religieux sont dépouillés et supprimés sans tenir compte de leur dépendance à l'endroit du Pape.

On n'est pas surpris, au demeurant, de tant d'atteintes au pouvoir pontifical quand on en connaît les auteurs : le gallicanisme, le jansénisme et le philosophisme.

Le gallicanisme était, au fond, une hérésie antipapale. Sur le terrain religieux, il soutenait que, dans l'Église, les prérogatives qui constituent le droit d'enseigner, de sanctifier ou de gouverner sont d'abord diffusées parmi les évêques et les fidèles, puis de là dérivent vers le Pape et se concentrent en lui, comme en une résultante des pouvoirs essentiels conférés à la société. Au lieu d'être un soleil qui répand ses rayons sur l'Église, l'autorité papale est un miroir où se reflètent tous les rayons répandus dans l'atmosphère religieuse.

La conséquence était que, dans les affaires religieuses générales, le Pape était, par le gallicanisme, subordonné à l'Église universelle réunie dans un concile œcuménique, et que, dans les affaires particulières à une Église, par exemple à l'Église de France, les décisions du Pape ne valaient que dans la mesure où elles ne blessaient pas les « libertés de l'Église gallicane ».

Sur le terrain politique, l'hérésie gallicane attribuait au roi une souveraineté absolue et entièrement indépendante, et le pouvoir de contrôler à la frontière les documents pontificaux. A ceux-ci, il pouvait, à sa guise, ouvrir ou fermer la porte de ses États, accorder ou refuser l'*exequatur*, en permettre ou en refuser la promulgation.

Quoi d'étonnant si le gallicanisme, qui était par essence une limitation du pouvoir pontifical, rencontrant des réformateurs qui prétendaient ignorer ce pouvoir, leur donne volontiers la main et consent avec joie à leur apporter sa collaboration !

Associé au gallicanisme, nous trouvons le jansénisme. Les jansénistes avaient à se venger du Pape. Celui-ci, jadis, les avait fort malmenés, très légitimement du reste. Ils en gardaient uné rancœur qui se donna jour très allégrement quand l'occasion lui fut offerte de travailler à diminuer ou à nier l'autorité dont ils prétendaient que le Pape avait abusé contre eux.

Les philosophes de l'école de Voltaire, de l'Encyclopédie ou de Jean-Jacques n'étaient pas animés de meilleurs sentiments envers le Chef de l'Église. Ils fondaient l'État sur je ne sais quel contrat social. Ils érigeaient en dogme la souveraineté du peuple. Le peuple était substitué au Pape, désormais privé de toute puissance descendue du ciel.

Pendant longtemps le Pape se tut. Il avait en grande estime le roi, qu'il voulait ménager. Il aimait la nation des Francs, qu'il considérait toujours comme la fille aînée de l'Église. Il espérait que, l'effervescence du début tombée, la France viendrait à plus de sagesse; que le roi, mieux éclairé et conscient de ses devoirs et de ses responsabilités, prendrait plus d'énergie. Il attendait.

Quand il vit que les atteroiements ne faisaient qu'ajouter au désarroi des consciences, il parla. Il prononça la condamnation du serment à la Constitution civile du clergé, affirma le caractère schismatique de celle-ci, interdit de prêter le serment, imposa la rétractation à ceux qui avaient eu la faiblesse de s'y laisser aller.

M. François avait devancé le Pape. Dans ces écrits vigoureux, écrits d'une plume bien française, nourris de solide et saine théologie, inspirés par une nette clairvoyance de la situation, il avait, avec l'autorité que lui donnaient sa fonction et sa haute vertu,

déclaré : « Jurer, c'est ne reconnaître dans le Pape qu'une primauté sans juridiction. Plutôt mourir ! » Il préférerait la mort au serment. Ses compagnons partageaient ses sentiments et nous savons que les martyrs de septembre, dans les jours, dans les heures qui précédèrent le massacre, s'entretenaient du serment, de l'impossibilité de l'accepter et s'encourageaient à le refuser, quoi qu'il pût leur en coûter.

Il leur en coûta la vie et ils moururent victimes de leur fidélité à l'ordre du Pape. Ils furent les martyrs et les témoins de la dévotion envers le Souverain Pontife.

Aujourd'hui, la lutte ne continue-t-elle pas à sévir contre le Pape ?

Sans doute, le gallicanisme n'est plus à redouter. Ce n'est guère une plante des sols démocratiques, qui produisent d'autres ivraies. Le gallicanisme appartient, semble-t-il, à la flore monarchiste.

De même, l'erreur janséniste a fait son temps ; on ne la rencontre plus guère. Cependant, si l'hérésie du jansénisme a disparu, les méthodes jansénistes ne sont pas tout à fait oubliées ; on pourrait en retrouver l'utilisation dans des campagnes récentes ou actuelles, dans certaines distinctions entre le droit et le fait, dans certaines subtilités au service de nombreux sophismes, dans la prétention de limiter la puissance du Pape et de lui interdire, par exemple, toute entrée sur le domaine politique, comme si la politique ne faisait point partie de cette morale humaine et universelle dont le contrôle a été confié au Pape par Jésus-Christ ; mais laissons cela.

Venons à cette raison orgueilleuse qui, de nos jours, comme du temps de la Révolution française, s'insurge contre la religion et la foi, oppose la science à la croyance dogmatique, refuse le caractère d'authenticité et la reconnaissance officielle aux savants les plus

avérés, parce qu'ils soumettent leurs connaissances aux définitions des Papes.

Venons surtout à la raison politique, qui ne cesse de battre en brèche l'autorité papale, soit sur le terrain national, en y exigeant la séparation de l'Église et de l'État, et donc l'ignorance du pouvoir pontifical, soit sur le terrain international, quand, avant la guerre, elle interdit à Léon XIII l'entrée aux Conférences de La Haye, où devaient cependant se discuter des problèmes du droit des gens où le Pape est souverainement compétent et autorisé par sa mission divine; quand, pendant la guerre, elle met à certaines alliances la condition que Benoît XV ne prendra point part aux Conseils où seront réglées les clauses de la paix; quand, après la guerre, elle n'a aucun siège pour Pie XI dans cette Société des Nations qui, pourtant, quoi qu'elle fasse, ne pourra remplir sa mission, ni atteindre ses objectifs que si elle s'inspire de cette morale et de ce droit supérieur dont le Pape est, de par Dieu, l'interprète et le gardien.

Tout comme pendant la Révolution française, l'autorité du Pape est aujourd'hui contestée ou niée, et nous avons bien besoin, pour remplir nos devoirs envers lui, de conseiller les leçons et les exemples de MM. François et Gruyer et de leurs compagnons, et nous saisissons là un des aspects de l'opportunité de leur béatification.

Il y a d'autres aspects.

Il y a, en effet, d'autres analogies entre leur temps et le nôtre, d'autres raisons, pour eux, de témoigner et, pour leurs bourreaux, de les faire mourir.

Faire la guerre au Pape, c'est faire la guerre à l'Église. Le Pape est la tête. Séparer le corps de la tête, c'est le vouer à la mort. Ainsi le ruisseau, séparé de la source, se dessèche; ainsi se flétrit et meurt la

branche détachée de l'arbre, ou l'arbre arraché du sol.

On le vit bientôt et l'Église nouvelle, constituée par la Révolution française sans le Pape et en dehors du Pape, vécut bien peu de jours avant de tomber dans la honte et le mépris. Les étapes de cette déchéance sont peu nombreuses et se succèdent rapidement.

Le point de départ est la *nationalisation* de l'Église. On voulait ruiner tout l'état de choses ancien, lui substituer une organisation nouvelle. Il fallait, certes, quelques réformes dans les institutions religieuses; c'était affaire à l'Église de se réformer elle-même. L'Assemblée Constituante ne l'entendit pas ainsi. Pendant qu'elle était en train de donner à la France une constitution nouvelle, elle prétendit y comprendre la constitution religieuse; elle fit une constitution civile du clergé. Celui-ci devenait un rouage de l'État, une administration, comme le commerce ou les travaux publics, la guerre ou la marine. Les prêtres seraient des fonctionnaires, comme les agents du fisc ou les officiers, comme les magistrats; ils recevraient un salaire du gouvernement.

Vous, Messieurs, qui avez pris part aux missions d'Orient, savez ce que deviennent les Églises nationalisées; comment elles éprouvent fatalement la domination des pouvoirs civils, comment elles subissent les fluctuations des États, se multiplient avec eux, composent autant d'Églises autocéphales qu'il y a de nations et perdent ainsi la grande marque de l'unité et de la catholicité qui distingue la vraie Église du Christ.

La *nationalisation* conduit à la *sécularisation*. L'organisme religieux étant une fois inséré dans l'organisme national, ses éléments sont par le fait sécularisés. Les biens consacrés au culte ou aux fondations pieuses sont mis à l'encan et jetés dans la circulation de la

propriété privée civile; les cloches sont descendues des tours où elles convoquaient à la prière et envoyées aux fonderies de canons; les calices et les ciboires sont expédiés à la Monnaie pour servir de gage aux assignats, dont vous savez la fortune; les abbayes sont désaffectées et beaucoup serviront de prisons; les églises sont vendues pour être démolies, à moins qu'elles ne servent de magasins à fourrage, ou de lieux de réunion des clubs révolutionnaires. Après l'unité, l'Église perd sa sainteté.

Son clergé ne défendra guère cette mission de sainteté qu'il a reçue. Recruté parmi les médiocres, les faibles et les peureux, il a des évêques qui se sont baissés trop pour ramasser la mitre et ne trouvent plus le ressort qui les redressera à leur nécessaire grandeur. Beaucoup de ces faibles ne sont pas méchants; ils le deviendront par peur. Vos martyres mises à mort à Cambrai, mes Sœurs, en ont fait l'expérience en mourant par la main d'un ancien curé, devenu pourvoyeur de la guillotine. Combien de ces hommes tombèrent dans la misère et dans la boue et allèrent jusqu'à l'apostasie, qui, suivant l'expression du temps, les déprêtrisait!

Que pouvait valoir le culte célébré par de tels ministres? Désertés par les fidèles, les offices, au début, avaient encore, avant d'être abandonnés tout à fait, quelques assistants, pris parmi des fonctionnaires plus ambitieux que croyants, parmi des gardes nationaux plus habiles à chanter le *Ça ira* que les cantiques. Souvent les offices religieux étaient suivis de banquets, dont l'ardeur bruyante faisait rayonner autre chose que le sentiment surnaturel. Toute cette religion finit par se perdre dans je ne sais quelle théophilanthropie maniaque et dans un culte décadaire dont le fond était surtout la haine du dimanche.

M. François avait, dans son séminaire et par tout l'apostolat inspiré à votre Société par son saint Fondateur, réagi de tout son zèle et de tout son pouvoir contre ces abdications et ces déchéances du clergé, et il avait stigmatisé « une Église qui n'avait de fondement et d'appui que dans l'opinion des hommes ». Mais le mouvement était donné et rien ne pouvait l'enrayer. La Révolution était l'ennemie née du clergé. Les prêtres qui la suivaient, elle les déshonorait ; les prêtres qui lui résistaient, elle les décapitait. « Si tu es prêtre, tu es flambé », disait un citoyen à un des compagnons de captivité de nos martyrs. En effet, le fait d'être prêtre, ministre de l'Église et de la religion suffisait pour être désigné et voué à la mort. Or, nos martyrs, MM. François, Gruyer et leurs compagnons de Saint-Firmin étaient prêtres dans toute la force du terme, surnaturels, inspirés par la foi, animés du zèle apostolique, fidèles aux exercices pieux, vivant en captivité à la façon des moines dans leurs cloîtres, adonnés à la méditation et à la récitation des psaumes sacrés. Ils moururent vraiment en haine de la foi catholique.

La haine qui les poursuit et les frappa n'est pas éteinte, elle continue son œuvre de nos jours et cela sans avoir considérablement changé ses méthodes. Sans doute, il ne s'agit plus de conserver un ancien état de choses, une sorte de féodalité ecclésiastique, comme jadis ; mais l'éternel ennemi du genre humain veut toujours enlever aux âmes le secours de la religion du Christ, et il le fait par des procédés assez apparentés à ceux des Constituants.

N'est-ce pas, Monseigneur l'évêque d'Amiens, une sorte de nationalisation de l'Église de France que l'on tentait quand on voulut nous imposer des associations cultuelles auxquelles serait confiée la tâche d'assurer le service du culte et qui seraient soumises, d'une part,

aux décisions d'assemblées générales de croyants et même d'incroyants? N'était-ce pas la souveraineté de l'État exercée sur la pratique même du culte public et donc sur les ministres de ce culte?

N'était-ce pas aussi une sorte de constitution civile donnée à la propriété ecclésiastique?

Le plan ayant été déjoué par la clairvoyance et la ferme décision du Saint-Siège, il s'ensuivit une sécularisation des biens de l'Église; une confiscation des propriétés des paroisses et des séminaires, des chapitres et des diocèses, lesquelles furent attribuées aux communes, aux départements ou à l'État et entrèrent ainsi dans le jeu de la propriété civile. La sécularisation fut bien plus vaste encore, si l'on considère que toutes les administrations publiques commencèrent à ignorer Dieu et l'Église, enlevèrent le crucifix du prétoire, des hôpitaux et des écoles, où l'État distribuait justice, bienfaisance et science; et qu'aujourd'hui il n'y a pas une administration qui ose, dans ses manifestations propres et officielles, introduire la moindre marque de religion.

Laïcisation universelle, particulièrement odieuse dans le régime scolaire imposé à l'enfance et à la jeunesse. Les enfants de France sont instruits par des maîtres qui n'ont pas le droit de leur parler de la chose la plus essentielle à la vie, la foi religieuse. Et l'on voit cette chose étrange et proprement paradoxale : une instruction dont l'objet est la distribution de la science, amputée de l'élément le plus scientifique, celui qui concerne l'auteur de toute vérité, le maître des intelligences, le créateur des êtres et des lois naturelles qu'étudient les sciences; et une éducation dont l'objet est la formation morale, amputée de toute la partie qui concerne le maître des consciences, l'auteur de tout bien, la règle de la vie morale, le

juge souverain des actions bonnes et mauvaises.

En vérité, nous avons à défendre la cause de Dieu et de la religion, comme les Bienheureux François et Gruyer, et c'est très opportunément que l'Église nous rappelle leur souvenir.

Si une Église qui se sépare du Christ court à la ruine, une société qui se sépare de l'Église et se prive de la religion dont elle est l'organe se voue à l'anarchie. C'est l'enseignement que nous donne Pie XI dans ses belles encycliques *Ubi arcano* et *Maximam*. Il nous rappelle ces paroles de nos Saints Livres : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire : *Sine me nihil potestis facere* (Jean, XV, 5) ; qui ne recueille pas avec moi dissipe et disperse : *Qui non colligit mecum dispergit* (Luc, XI, 23) ; ceux qui s'éloignent de vous, Seigneur, seront réduits à néant : *qui se elongant a te, Domine, peribunt* (Is. , I, 18). » Il condamne les sentiments et les intentions contraires ou étrangères à Dieu et à la religion, et c'est très juste. Dieu soutenant tout notre être, étant la cause première des moindres comme des principales manifestations de notre activité, a le droit absolu que rien en nous ne lui soit étranger, selon ce précepte de l'Apôtre : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, que ce soit toujours pour la gloire de Dieu. » Le Souverain Pontife constate que, pour s'être misérablement séparés de Dieu, les hommes voient leurs programmes de restauration frappés de stérilité, les lois privées de leur sanction et de leur principe de force, l'autorité dépouillée de ce qui lui confère le droit de commander et qui impose à ses sujets l'obligation d'obéir.

La Révolution française a fait la guerre à Dieu ; nous la voyons conduire rapidement le pays à la désagrégation et à la crise la plus épouvantable. Ce n'est pas impunément que l'on proclame les droits de

l'homme à la place de ses devoirs et des droits de Dieu. Bientôt on voit toutes les autorités ébranlées; le roi détrôné, jeté en prison, puis mis à mort; les ministres réduits à l'impuissance; les représentants du peuple souverain arrachés à leurs sièges de législateurs et jetés à l'échafaud; les clubs en permanence décident, suivant leurs caprices imbéciles, des mesures que le Parlement, dans sa peur ou sa passion, transformera en lois. Partout des troubles populaires, des châteaux incendiés, des monastères dévastés, leurs trésors gaspillés, les émeutes s'achevant en massacres, les blés accaparés, l'impossibilité de ravitailler les villes, le chômage dans les usines, les salaires très bas, les objets d'alimentation hors de prix, la famine installée à demeure. La guerre civile dévore des provinces entières, la guerre étrangère décime les armées, les corporations sont détruites, le régime du travail enlève toute sécurité à l'ouvrier, les lois sont fabriquées par à-coups dans l'incohérence; c'est la misère, la noire misère.

Et nos martyrs sont victimes aussi, parce qu'ils représentent un ordre social dont on ne veut plus. Parcourez leur liste, vous verrez que, si la plupart appartiennent au clergé, beaucoup des autres sont de la magistrature ou de l'armée, ces deux forces sociales indispensables, avec la religion, à tout État. Ici, vous ne me pardonneriez pas, Messieurs, d'omettre le nom du chevalier de Villette, ce vieil et valeureux officier, retiré à Saint-Firmin depuis vingt ans. Votre dernier Supérieur général était de sa famille et en a dit sa fierté en des pages émues et savantes. Le chevalier de Villette était, au dire de M. François, « la bénédiction de la maison », qu'il édifiait par son dévouement et sa bonté, sa piété, ses communions de chaque matin. Quelques jours avant la catastrophe, on l'avait invité

à se mettre à couvert en quittant la maison. Son courage chevaleresque refusa de s'écarter de ceux qu'il aimait trop pour ne pas partager leurs périls. Il mourut avec eux, représentant avec eux les éléments de vie sociale dont les révolutionnaires ne voulaient plus. Et ne croyez-vous pas qu'aujourd'hui encore c'est à l'ordre social tout entier qu'on en veut ?

Je ne parlerai pas du sort fait, de nos jours, au clergé, à la magistrature ou à l'armée. Les lois forgées depuis cinquante années en ont singulièrement diminué l'autorité et le prestige.

Il y a d'autres éléments essentiels à la vie sociale qu'avec ceux-là on veut faire disparaître. Quoi de plus nécessaire à la société que la famille, qui en est le germe et, comme on dit, la cellule ! Et quoi de plus menacé, soit par les lois sur le divorce, qui ruinent la stabilité du foyer ; soit par le flot d'immoralité montante, qui laisse étonnamment indifférents certains parquets et qui s'en prend à la sainteté du lien conjugal ; soit par les lois scolaires, qui battent en brèche l'autorité du père de famille. La propriété est une autre assise de la société. Le socialisme veut la supprimer. Il n'y est pas encore arrivé ; mais que d'écroulements et de diminutions il lui a fait subir ! Des lois nouvelles, où les meilleurs juristes ne se reconnaissent plus, parce qu'ils n'y retrouvent plus les directives qui constituaient la jurisprudence traditionnelle, des lois nouvelles grignotent lentement, comme on faisait par les tranchées ennemies pendant la guerre, ce qui reste du principe et du fait de la propriété : lois fiscales, lois successorales, lois sur la propriété commerciale, lois sur les loyers, que sais-je ?

Or, la crise de la propriété ancienne amènera fatalement une crise du travail : car la propriété et le travail sont étroitement soudés, comme la cause à l'effet.

Qu'on le veuille ou non, tout ouvrier, à moins d'être un saint ou un moine, travaille pour acquérir, pour constituer un patrimoine, qu'il laissera, après lui, comme une autre survivance, aux enfants dans lesquels il trouve déjà une première survivance. Si vous détruisez la perspective de la propriété, le travail perd sa raison d'être; vous le ruinez, et il vous faudra, pour le sauver, recourir au travail forcé, c'est-à-dire à la pire et à la plus soviétique des solutions.

La liberté nécessaire, cette assise fondamentale de tout groupement d'hommes, est, elle aussi, fort compromise. Tandis que le socialisme veut confisquer la propriété, le communisme, lui, entend confisquer la personne humaine. C'est un pas de plus dans les destructions sociales.

Le projet d'école unique est déjà une confiscation de l'enfant, qui n'appartiendra plus à ses parents et deviendra la chose de l'État, en attendant qu'adulte il soit militarisé, ou réduit à un esclavage auprès duquel l'esclavage ancien n'était que douceur et liberté.

Ces perspectives nous montrent à quel point l'ordre social est menacé de nos jours et quel devoir s'impose à nous de le défendre et d'en être les témoins et les champions. C'est parce qu'elle en est convaincue que l'Église nous donne comme exemples et protecteurs les bienheureux François, Gruyer et de Villette, ainsi que leurs compagnons, et qu'elle nous invite à méditer les leçons de leur mort.

*
**

L'événement arriva le 3 septembre 1792. La veille, à deux heures de l'après-midi, une horde de bandits s'était abattue sur le couvent des Carmes. Après un simulacre de jugement, comédie jointe à la tragédie, ils avaient immolé la fleur de l'épiscopat français et

une pléiade de prêtres remarquables de tout âge et de toute condition.

Des Carmes ils se rendirent à l'Abbaye, puis à la Conciergerie et au Châtelet. A cinq heures et demie du matin, le 3, ils arrivaient devant Saint-Firmin. Ils délivrèrent quatre ou cinq prêtres désignés par le Directoire du département. Le bureau de la section siégeant à Saint-Firmin chercha à faire élargir aussi M. François, tant cet homme s'était imposé par sa dignité et par la courtoisie de ses manières. La demande fut repoussée et le massacre commença. Les assassins se répandirent à travers la maison. Quiconque était rencontré par eux était perdu. A coup de piques, d'épées ou de sabres, en moins de soixante minutes, soixante-quinze victimes tombèrent. M. François et quelques compagnons s'étaient réfugiés au 1^{er} étage, dans le local de la section. Rien ne les protégea. Ils furent frappés à mort, puis précipités par les fenêtres. Des femmes abominables reçurent leurs corps dans la rue, se jetèrent en furies sur eux, les achevèrent à coup de pilon à battre le plâtre. Quand les corps eurent été chargés sur des tombereaux, elles montèrent avec eux pour les piétiner, arracher les yeux avec des ciseaux, lacérer les chairs à coups de couteau. Ainsi, les vénérables reliques profanées furent acheminées vers les carrières, où on les jeta pêle-mêle. Elles n'ont pas été retrouvées ou identifiées. A défaut de ces dépouilles augustes, les leçons nous restent.

*
* *

Pour les dégager, il faudrait remonter aux causes et regarder des deux côtés de la barricade.

Du côté des persécuteurs, il nous vient bien des enseignements qui nous feront comprendre les persé-

cuteurs d'aujourd'hui. Ceux d'alors ont soin, tout d'abord, de se couvrir de beaux et fallacieux prétextes. Ils ont les meilleures intentions et veulent ramener le christianisme à la pureté primitive. Nous savons ce que vaut la raison et ce qu'elle a produit.

Puis nous les voyons, dans l'exécution, suivre une double tactique : diviser les objectifs, sérier les étapes.

En premier lieu, ils divisent les objectifs. Ainsi que, de nos jours, nous avons vu opposer le clergé régulier au clergé séculier, ils distinguent les religieux des prêtres ordinaires. Parmi les religieux eux-mêmes, s'ils ne peuvent séparer les moines ligueurs des autres, ils font une condition spéciale aux novices et aux profès. Ceux-ci, du moins pendant quelque temps, pourront continuer leur vie régulière, et à ceux-là interdiction est faite d'émettre des vœux. Ainsi, sans trop effrayer les vieux moines, autorisés à mourir dans leurs cloîtres, ceux-ci seront vidés par extinction et lentement. Même tactique envers le clergé séculier. On distingue des autres les prêtres chargés d'âmes ; à ceux-ci on impose le serment de fidélité à la constitution civile du clergé. De cette façon, l'on partage les personnes ecclésiastiques en plusieurs catégories, dont on frappe une seule d'abord, et l'on espère que, pendant que cette catégorie recevra les coups, les autres se tiendront tranquilles.

On série aussi les opérations. En voulez-vous un exemple ? Quand il s'agit des biens, l'on commence par une formule assez anodine, d'apparence plus théorique que pratique. On déclare que les biens du clergé sont mis à la disposition de la nation. Ainsi récemment, pour le temps de guerre, une loi mettait à la disposition de l'État les hommes et les femmes, les enfants et les vieillards. De telles mesures passent inaperçues, et leur venin n'agit que plus tard. Après

la mise des biens à la disposition de la nation, c'en fut l'inventaire, puis, graduellement, la confiscation tantôt d'une partie, tantôt d'une autre partie. Tout y devait passer. Tout y passa.

Par une méthode semblable, il est arrivé de nos jours que quelque projet était élaboré contre l'Église. On nous disait : « Soyez prudents. Projet étudié n'est pas projet déposé. Ne réclamez pas et évitez de réveiller le loup qui dort. »

Et le projet était déposé. Alors, mêmes conseils, avec la perspective que, si nous gardions un silence prudent, le projet ne serait pas discuté.

Le projet venu en discussion, on réclamait, avec plus d'insistance, toute abstention de protestations qui pourraient agacer certains parlementaires indécis et les porter à mal voter. Comme par hasard, ils votaient mal, et les lois se succédaient, enlevant, les uns après les autres, les pierres de l'édifice de nos libertés.

Et les projets se multipliaient, se brouillaient, s'enchevêtraient; les orateurs s'inscrivaient par douzaines; la confusion était produite à dessein, afin de déconcerter la vigilance et la résistance des fidèles.

Pendant ce temps, du côté de ceux-ci, pendant toute la grande Révolution ce fut le désarroi. Le clergé modeste à portion congrue des campagnes regardait d'un œil d'envie vers les grasses prébendes du chapitre et vers les abbayes plantureuses; le clergé des villes, séduit par les idées nouvelles et fortement infecté par la philosophie de Rousseau et de l'Encyclopédie. Peu d'entente, pas de plan d'action, pas un chef et donc pas de troupe organisée, unie, disciplinée; ce devait être la défaite, ce fut la défaite.

Quand l'heure sonna du grand sacrifice, vos confrères l'abordèrent en héros.

A un prêtre qui était amené pour partager sa capti-

tivité, un des confrères de M. François fit cette réflexion : « Ici, Monsieur, l'on ne broie pas du noir. » Et le nouvel arrivant de répondre : « Je ne broie pas du noir ; mais je ne me dissimule pas la gravité de la situation, et je vous demande de bien vouloir me prêter l'*Exhortatio ad martyres* de saint Cyprien. » Ce trait nous montre les deux états d'âme que M. François faisait régner à Saint-Firmin : la préparation au martyre, et cette allégresse, cet allant que le Français garde dans les heures les plus graves. Comme on disait pendant la guerre, à Saint-Firmin on avait « du cran ».

Quand l'heure de mourir sonna, MM. François, Gruyer et leurs compagnons surent tomber en martyrs et à la française.

Suivons ces exemples, ayons la joie au cœur, ne craignons pas la mort ; soyons prêts à donner à Jésus Christ notre sang dans un sourire et à redire nous aussi : *Non mihi contingat parcere animae meae in tempore tribulationis.*

Mais nous pouvons éviter d'être des vaincus si nous profitons bien des leçons que nous venons de dégager de l'histoire de notre pays aux temps de nos martyrs.

Sachons comprendre qu'il y a en face de nous un ennemi qui veut la ruine de notre foi, qui la veut résolument, qui la couvre de fallacieux prétextes et qui la poursuit persévéramment par des moyens d'habileté. N'espérons pas l'apaiser, car le démon est son inspirateur et le démon ne désarme jamais.

Sachons nous unir, nous organiser, obéir à qui a autorité pour commander, organiser et unir, le Pape et l'épiscopat. Montrons notre force, agissons avec résolution et discipline. Luttons en priant MM. François et Gruyer fils de saint Vincent de Paul, morts pour la foi, et soyons assurés que notre discipline nous donnera la victoire.

Vir obediens loquetur victoriam. Amen.

DERNIÈRES ÉTAPES DU VOYAGE DES ÉVÊQUES CHINOIS EN FRANCE

I. — A DAX

Le bruit s'était répandu que trois évêques chinois au moins, fils spirituels ou élèves de saint Vincent de Paul, viendraient faire un pieux pèlerinage au pays de leur illustre fondateur et à la grotte de Lourdes. Eux-mêmes, en effet, s'annoncèrent bientôt officiellement pour le 8 janvier. Heureuse coïncidence ! l'Église de France devait précisément célébrer le lendemain, en grande solennité, la venue des Rois Mages. Et nos imaginations voyaient déjà se dérouler, dans la belle chapelle de Notre-Dame du Pouy, les splendeurs d'un office pontifical rappelant le cortège des Rois de l'Orient, venus à Bethléem adorer l'Enfant-Dieu. Hélas ! ce fut une déception. Les évêques chinois, retenus à Paris, n'arrivèrent que le 9, à la nuit close. Ils n'étaient même que deux : Mgr Souen et Mgr Tchao.

On nous fait espérer, il est vrai, le prochain passage de Mgr Hou. Pour le moment, il n'est pas là ; cependant, le nombre sacré des trois Rois Mages se trouve heureusement complété par le frère cadet de Mgr Tchao, jeune prêtre fort distingué, élève comme lui du grand séminaire de Chala, dirigé par nos confrères.

Le lendemain lundi, 10 janvier, à la première heure, à défaut de l'office pontifical, une messe basse, d'un charme et d'une piété tout intime, réunit la Communauté au pied de l'autel de la Vierge Immaculée. Mgr Souen est le célébrant : avec sa figure d'ascète, il impressionne et porte à Dieu. Ses servants sont deux de ses compatriotes, étudiants chinois, nos frères depuis deux ans et demi. A l'Offertoire, se fait entendre le chant qui traduit si bien les sentiments de

fraternité qui unissent les catholiques, quelle que soit leur nationalité, toujours se comprenant, toujours s'aimant, parce que, pour tous, Jésus est source et lien d'amour : *Ubi charitas et amor, Deus ibi est*. Dieu est au milieu de nous, parce que nous nous aimons; nous nous aimons, parce que c'est l'amour du Christ qui nous a unis : *Congregavit nos in unum Christi amor*. Des mains de Sa Grandeur nous recevons le corps de Jésus : la Chine donne à la France le Sauveur du monde, que la France est allée jadis faire connaître et aimer à la Chine.

Nous avions rêvé de posséder nos hôtes durant plusieurs jours; quel ne fut donc pas notre désenchantement quand on nous dit qu'ils partiraient, le soir même, pour Lourdes, et le surlendemain pour Marseille, afin de s'embarquer à bord du *Porthos*, le vendredi 14 janvier, à destination de Shanghai! Mais qu'à cela ne tienne, l'adaptation est la loi de la vie : on fera en un jour ce qu'on aurait voulu faire en plusieurs. Tant pis si le programme, même réduit, se trouve un peu chargé.

Peu après la messe, les augustes voyageurs, sous la conduite de M. le Supérieur et d'un vétéran de la Chine, M. Bafcop, commencent la série de leurs visites ou, pour mieux dire, de leurs pieux pèlerinages. Le premier se fait à l'hôpital municipal Saint-Eutrope, de Dax, tenu par les Filles de la Charité, et où vit toujours le souvenir de l'intrépide sœur Rutan, mise à mort sous la Révolution. Belle figure de martyre et de sainte que nous espérons voir bientôt placer sur les autels. Nous visitons avec respect la vénérable chapelle de l'établissement, bâtie par ses soins et qui reçut tant de fois ses prières.

Mgr de Cormont, évêque d'Aire et de Dax, attendait depuis longtemps l'arrivée de ses collègues chinois;

c'était, d'ailleurs, pour eux, un agréable devoir d'aller lui présenter leurs hommages. Le vénérable prélat, si dévoué aux Missions, accueillit ses visiteurs avec les marques de la plus cordiale affection, entouré des membres de sa famille épiscopale. Ne pouvant, comme il l'aurait désiré, les inviter à sa table, à cause de leur départ précipité, il voulut, du moins, accepter de présider la nôtre et promit d'assister à la petite réunion de famille qui devait suivre.

Mais le pèlerinage qui tenait le plus au cœur des évêques chinois était celui du Berceau de Saint-Vincent-de-Paul. Nous nous hâtons donc vers la maison de Ranquine, expliquant par avance toutes les œuvres qui se trouvent groupées autour de l'humble chaumière.

La réception, quoique improvisée, fut exquise et solennelle. Le carillon des cloches eut vite fait de mettre toutes les sections à leur poste, impatientes de saluer ceux que, là aussi, on attendait depuis longtemps.

A l'école apostolique, ce fut, à la lettre, un vrai régal de musique et de littérature. Après que la maîtresse de M. Praneuf eut brillamment enlevé « la Marche des Rois » de Bizet, l'un des aînés exprima les sentiments qui se pressaient au cœur de tous. Il dit la joie et la reconnaissance de toute la famille pour cette visite si illustre. Puis, évoquant le célèbre discours de Fénelon, prononcé, le jour de l'Épiphanie, dans une maison de futurs apôtres, devant les ambassadeurs du roi de Siam, il rappela le rôle missionnaire de la France à travers le monde et spécialement en Chine. Il montra avec une légitime fierté la part vraiment impressionnante du Berceau dans cette œuvre d'apostolat. Et quand, quelques instants après, le supérieur eut passé la revue de tous les missionnaires chinois

de la maison, quand il eut cité, litanie glorieuse, les noms de MM. Doré, Potel, Donjoux, Guérand, Barberet, Bresson, Mustel Charles, Verrière Joseph, Cottin, Lescos, Lacroix, le frère Peyris, pour ne parler que des morts, une émotion intense fit éclater les applaudissements. On se sentait fier d'être du Berceau de Saint-Vincent-de-Paul.

Très délicatement, Mgr Tchao remercia, en souhaitant que beaucoup de jeunes qui étaient là vinssent un jour prendre dans sa patrie la relève de leurs aînés. Ce souhait sera sûrement, pour plusieurs, une réalité : cette journée aura été celle des bonnes semences pour les vocations apostoliques.

Chez les sœurs et à l'ouvroir des orphelines, la réunion fut moins intime, mais tout aussi cordiale. Avec une charmante simplicité, les évêques parlèrent de leurs diocèses, où les païens se comptent par millions, tandis que les chrétiens sont à peine quelques milliers, vingt-sept mille neuf cent dix-sept exactement chez Mgr Tchao et vingt-six mille cent soixante-dix-neuf chez Mgr Souen. Et pour travailler à cette œuvre immense de conversion, une trentaine de prêtres seulement pour les deux diocèses, avec quelques religieuses indigènes, mais pas encore de Filles de la Charité. Presque tout est donc à créer ; raison de plus, disent les prélats, pour demander les secours et les prières des chrétiens d'Europe et surtout de la France.

Puis, ce fut la visite rapide de la maison. Après une fervente adoration, ils admirent en connaisseurs le joyau d'architecture qu'est la chapelle du Berceau, où saint Vincent de Paul semble dresser son trône entre les quatre grands saints de l'Église qui portent son nom : saint Vincent, le diacre martyr de Saragosse ; saint Vincent, l'évêque de Saintes, martyrisé à

Dax; saint Vincent, le moine docteur de Lérins; et saint Vincent Ferrier, le fougueux prédicateur dominicain.

Dans l'humble maison de Ranquine, source sacrée d'où sortit tant de grandeur et de sainteté, les pieux pèlerins s'agenouillent et prient longuement, visiblement émus : tout les charme dans ce sanctuaire intime, depuis les précieux souvenirs conservés à l'autel principal, et les *ex-voto* qui disent la puissance de saint Vincent et la reconnaissance des fidèles, jusqu'à la « Ma-Kouat-se » ou vêtement chinois du bienheureux Perboyre, qui se trouve au milieu même de l'autel dédié sous son vocable.

Le vieux chêne aussi attire leurs regards, témoin vénérable d'un passé plus que millénaire. Par sa robustesse toujours vigoureuse malgré les siècles, par sa jeunesse toujours renaissante, il leur apparaît comme une vivante image de l'Église, mère des âmes, toujours forte, elle aussi, malgré les tempêtes et les persécutions, toujours jeune et féconde au milieu des nations qui passent et des empires qui s'écroulent.

On ne pouvait pas être venu de Chine à Dax et au Berceau sans pousser jusqu'au pieux sanctuaire de Notre-Dame de Buglose. N'était-ce pas marcher sur les traces de saint Vincent lui-même qui fit ce pèlerinage en 1622? N'était-ce pas aussi répondre à la tendre piété des évêques chinois? Ne nous ont-ils pas révélé eux-mêmes que le premier concile plénier de leur nation, tenu à Shanghai en 1924, et qui réunit plus de cinquante membres, a demandé au Souverain Pontife que la sainte Vierge fût officiellement déclarée protectrice et patronne de la Chine?

MM. les chanoines Castets et Miremont reçurent leurs hôtes avec leur bonne grâce coutumière et leur firent les honneurs du sanctuaire, ainsi que de la vieille

maison lazariste du dix-huitième siècle. Ce fut un ravissement pour les augustes visiteurs de prier devant la douce Madone au visage si empreint de bonté et de majesté qu'on ne l'oublie plus après qu'on a eu le bonheur de le contempler une fois. Et quelle douce surprise aussi, pour eux, de retrouver là tant de souvenirs de saint Vincent de Paul : le grand et beau reliquaire, les curieux bas-reliefs datant sans doute de la canonisation, l'autel en bois sculpté sur lequel il est infiniment probable que le saint a célébré la Messe!

Pendant ce temps, le carillon de Notre-Dame, qui ne compte pas moins de soixante cloches, et qu'un ingénieux mécanisme permet d'actionner comme le clavier d'un orgue ordinaire, jetait aux quatre vents du ciel des chants de joie, de prière et d'amour. Il remerciait à sa manière les vénérés prélats d'une visite si illustre. Eux, à leur tour, voulant laisser un souvenir visible de leur passage, écrivirent sur le livre d'or du Sanctuaire leur nom et leurs titres en caractères européens et chinois.

Avec cet hommage à Notre-Dame de Buglose, finit leur rapide voyage à travers la terre landaise : le reste de la journée, hélas! trop courte, devait appartenir à la maison de Notre-Dame du Pouy, où ils revinrent pour midi.

Après le repas, les deux prélats, accompagnés de Sa Grandeur Mgr de Cormont, se rendent à la salle des fêtes, où doit avoir lieu la réception officielle organisée en leur honneur. Cette salle est délicatement ornée de festons et de guirlandes; elle est ornée surtout d'une belle couronne d'assistants, qui vibrent tous des mêmes sentiments de respectueuse sympathie. Nos hôtes trouvent là, en effet, outre les deux étudiants chinois, leurs compatriotes, d'anciens missionnaires du Céleste Empire, tout le corps professoral de

Notre-Dame du Pouy avec les élèves de théologie et les frères coadjuteurs, qui complètent la famille.

Le supérieur de la maison présente sa communauté à Nosseigneurs les évêques; il leur souhaite la bienvenue et se fait l'interprète de tous pour leur exprimer nos sentiments de joie et de reconnaissance, leur offrir nos respectueuses félicitations avec l'assurance de nos prières pour un fécond apostolat.

Nous avons ensuite le plaisir et la surprise d'entendre nos pensées et nos sentiments formulés dans la langue de Confucius. En effet, dans un discours aux modulations chantantes, l'un des étudiants chinois présente, en leur langue, aux nouveaux prélats les hommages de toute la maison. Nous aurions bien voulu comprendre, pour applaudir aux bons endroits, tant nous sentions de conviction et devinions de belles choses! Heureusement, nous avions un traducteur; le second des étudiants chinois voulut bien mettre à notre portée ce qui venait d'être si bien dit, mais qui restait « indécrottable » pour nous. Cette traduction savoureuse et charmante fut hachée d'applaudissements.

Tous ces hommages, d'ailleurs, ne manquèrent ni d'éclat ni de variété; la muse française y ajouta même sa note et la musique son harmonie. Un vieux Noël du douzième siècle, dans lequel le « gay et chrestien » poète nous parle des Mages, s'appliquait à merveille à ces nouveaux princes de l'Orient venus chez nous en ce temps d'Epiphanie.

Tous ceux qui ont pu apprécier la délicate bonté de Mgr de Cormont devinent à l'avance que l'évêque de Notre-Dame de Buglose et de saint Vincent de Paul ne laisserait point passer l'occasion d'offrir aux hôtes de son diocèse ses hommages et ses vœux. Il le fit avec une exquise simplicité; son allocution fut l'expression des sentiments les plus chaleureux pour

la personne des prélats, pour leur patrie et pour leur apostolat. En terminant, il invita les évêques, ses collègues, à nous adresser quelques mots.

Mgr Tchao répondit le premier en français; après avoir exprimé ses remerciements, il céda la parole à Mgr Souen. Alors, pendant quelques minutes, nous goûtâmes le charme d'une causerie intime, formulée en un beau latin, élégant et pur, qui partait du cœur autant que de l'intelligence. Mgr Souen eut un mot délicat pour tout le monde : il nous dit sa joie d'avoir visité le Berceau de Saint-Vincent-de-Paul et Notre-Dame de Buglose; sa joie aussi d'être venu dans cette maison de Notre-Dame du Pouy, dont il avait tant de fois entendu parler, *domus famosa*, qui avait envoyé tant et de si bons missionnaires en Chine, et qui en enverra encore, espère-t-il. Ce fut son dernier mot, Dieu veuille que son souhait soit exaucé par le nombre et la qualité de ceux qui y répondront! En attendant la mission directe, la prière est toujours possible et efficace; aussi la conclusion de cette fête intime fut-elle une pieuse invocation à « Notre-Dame de Chine ».

Deux heures à peine après cette réunion de famille, nos augustes visiteurs nous avaient déjà quittés, car là-bas les temps sont durs et les fidèles de Chine ont besoin de leurs nouveaux Pasteurs. Ils sont partis, mais le souvenir de leur passage restera longtemps gravé dans la mémoire et dans les cœurs. Dans nos ardentés promesses, nous n'avons pas menti : nous penserons tous les jours à la Mission de Chine et nous prierons pour elle.

Trois semaines plus tard, le 31 janvier, Mgr Hou arrivait à son tour à Notre-Dame du Pouy. Il était accompagné de Mgr Olichon, directeur de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, avec lequel il faisait une

ournée de prédications missionnaires dans les principales villes du sud-ouest et du midi de la France.

On répéta, pour lui, les mêmes visites officielles ou pieuses, les mêmes gestes d'honneur et les mêmes paroles de respectueuses félicitations. D'aucuns trouverent qu'on y mit une note plus chaude et plus affectueuse. Est-ce parce que la première répétition avait permis de faire quelques progrès ? ou bien le caractère du prélat, empreint de charmante simplicité et formé dès l'enfance à l'école du regretté Mgr Reynaud, nous le rendait-il plus sympathique ? Je ne sais ; toujours est-il qu'il gagna immédiatement tous les cœurs.

De son côté, Mgr Hou nous donna des marques de paternelle condescendance, dont nous lui sommes profondément reconnaissants. Nous n'avions pas eu d'office pontifical pour l'Épiphanie, nous l'avons eu — et combien magnifique ! — pour la Purification. Les circonstances nous servaient à souhait ; jamais nous n'aurions osé espérer cérémonie si belle et si complète.

Sa Grandeur accepta de faire pontificalement au trône la bénédiction des cierges et de présider la procession avant de chanter la grand'messe. Ce fut un spectacle imposant, et pendant que, dans notre pieuse chapelle, se déroulait lentement la théorie des clercs en surplis blanc, au chant des hymnes sacrées et à la lumière des flambeaux, l'esprit se reportait invinciblement du premier cortège qui eut lieu jadis au Temple de Jérusalem à celui qui se faisait maintenant sous nos yeux et qui allait de Rome jusqu'à la Chine lointaine. C'était toujours le même Jésus, lumière du monde, se levant pour éclairer les nations. *Lumen ad revelationem gentium.*

La soirée fut remplie par les vêpres pontificales et un salut des plus solennels, où l'on pria ardemment la

Reine des Apôtres pour l'Église et son chef. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. Nous eûmes même, ce que nous n'avons que très rarement, et ce qui est d'autant plus apprécié, une conférence sur les Missions étrangères, faite par un missionnaire, témoin de ce qu'il raconte. Cette fois, le témoin avait une particulière autorité, puisque c'était un fils même de la terre de Chine, parlant en érudit et en évêque des choses de son pays.

Dans une causerie en français, familière et pieuse, Mgr Hou nous dit ce qu'est la Chine actuelle avec son immense territoire et sa population énorme ; ses religions diverses, parmi lesquelles le catholicisme est comme une goutte d'eau dans l'océan ; les doctrines révolutionnaires, qui la bouleversent en ce moment, spécialement dans les milieux intellectuels. Contre ces doctrines, destructrices de tout ordre et de toute autorité, déclare Mgr Hou, la foi catholique est le seul frein capable de réagir efficacement dans l'avenir ; ce sera le ferment bienfaisant qui sauvera ce pays, essentiellement traditionnaliste et respectueux de la hiérarchie. Puis, se plaçant au point de vue qui nous intéresse le plus, il nous parle du progrès des Missions, des vertus nécessaires aux missionnaires qui doivent surtout savoir se « chinoiser », pratiquer la patience et ne pas se hâter de juger ce qui existe. Il y a tant de différence entre la mentalité d'un « Céleste » et celle d'un Européen !

Cette conférence dura près d'une heure et nous l'aurions écoutée encore avec plaisir, tant était grand l'intérêt de cette parole instructive et sincère.

Bien volontiers aussi nous aurions gardé plus longtemps parmi nous notre auguste visiteur ; mais ses heures étaient comptées : on l'attendait à Bayonne, à Pau, à Lourdes, à Montpellier, à Marseille, où il

devait s'embarquer le 11 février, sous les auspices de la Vierge, au jour anniversaire de sa première apparition à Bernadette. On l'attend surtout dans sa jeune Église de Chine et lui-même a hâte de rentrer dans sa patrie, où la guerre et les événements politiques rendent sa présence nécessaire.

Allez donc, Monseigneur, allez cueillir la moisson mûrissante que vous a confiée le Père de la grande famille catholique. Nos vœux et nos prières vous accompagnent pour que les gerbes soient nombreuses et lourdes de bon grain. Vous nous avez dit que votre voyage en Europe avait fait grandir en vous l'amour de l'Église et la reconnaissance envers la France. Nous vous disons en toute vérité que vous avez fait grandir en nous l'amour de la vocation et le zèle des âmes.

AU PAYS DE CLÉMENT V

Le geste de Mgr Hou, décidant, avant son départ de France, de rendre visite au pays de Clément V et de s'incliner devant ses restes vénérés ne pouvait manquer d'aller au cœur de tous les Français. On l'a bien vu parmi les manifestations vraiment émouvantes qui ont accueilli l'arrivée de Mgr Hou à Uzeste et à Villandraut. Déjà, sur le parcours et en particulier à Langon, l'illustre voyageur, accompagné de Mgr de Guébriant et de Mgr Olichon, avait pu recueillir les témoignages non équivoques d'une curiosité sympathique ; mais il ne put plus douter des sentiments de nos populations, lorsqu'il trouva les deux églises absolument remplies par la foule empressée des habitants.

En dépit des circonstances défavorables, un temps pluvieux et les obligations qui, un jour de semaine,

retiennent à leur travail une grande partie de la population, on peut dire que la grande majorité des habitants avait tenu à venir saluer l'éminent visiteur.

Une procession, qui groupe déjà un nombreux clergé, attend au presbytère et conduit solennellement à l'église le cortège des prélats.

Après le chant du *Veni Creator*, Mgr Hou monte au saint autel. Une émotion unanime s'empare des assistants, en voyant s'affirmer ainsi l'unité de la vie religieuse qui relie dans une même communion un Pape français du quatorzième siècle et un jeune évêque chinois du vingtième.

Avant l'absoute solennelle, Mgr Olichon monte en chaire et, dans une improvisation vibrante, résume la leçon de la journée. Il adjure les héritiers de la pensée de Clément V et les gardiens de son tombeau d'être aussi les continuateurs de ses grands desseins et les soutiens des Missions catholiques, par l'adoption de cette œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, qui multiplie aujourd'hui le clergé indigène que le grand Pape du quatorzième siècle voulait instaurer en Chine.

Le curé d'Uzeste, qui avait préparé cette réception avec tant de délicatesse et d'intelligent dévouement, peut être fier de ses paroissiens. Ils répondirent avec empressement à l'appel qui venait de lui être adressé. Dès aujourd'hui, un séminariste chinois est adopté par la paroisse d'Uzeste, qui se montre une fois de plus digne de son histoire.

A Villandraut, c'est le conseil paroissial qui accueille d'abord les évêques ; mais une surprise, qui fut profondément appréciée, leur était réservée : au moment où ils franchissaient le seuil des ruines imposantes du château familial de Clément V, ils furent reçus par M. le comte de Sabran. M. le maire avait tenu à venir en personne recevoir les hôtes de sa commune ;

il les salua en des termes dont tous apprécièrent sans peine la délicatesse et la noblesse des sentiments.

Aux cérémonies qui suivirent, la foule se pressa dans l'église paroissiale et eut le bonheur d'entendre un des meilleurs discours de Mgr de Guébriant.

« Quel est, dit-il, le sens de la manifestation imposante à laquelle nous assistons ? On a dit assez qu'elle est d'abord une cérémonie de reconnaissance. Je n'y insisterai pas davantage. Permettez-moi de vous signaler une des leçons qui me frappe le plus en cette journée. Je vous demande de réfléchir à ce qui serait arrivé, à ce qui arriverait aujourd'hui sous nos yeux si la pensée de Clément V avait pu triompher au cours des siècles ; si l'œuvre civilisatrice de l'Église, depuis six cents ans, avait été aidée par les hommes ; si nos missionnaires avaient pu poursuivre leur œuvre en liberté ? Aujourd'hui, cette Chine, qui prend conscience de sa force et que les puissances du mal voudraient dresser contre l'Europe, cette Chine redoutable serait unie à nous par la communauté des aspirations et des traditions religieuses ; elle pourrait évoluer vers des destins nouveaux, sans connaître cette crise effrayante, dont personne ne peut prédire la solution. Puisse cette leçon être comprise de nos contemporains et des politiques qui président au gouvernement du monde ! »

Mgr Hou remercia ensuite l'assistance, avant de la bénir. Il eut peine à s'arracher à l'ovation de la foule, qui semblait vouloir empêcher le pieux pèlerin de l'abandonner pour toujours.

(Extrait de *l'Écho de Paris*, 2 février 1927.)

A MONTPELLIER

La présence de Mgr Hou à Montpellier, le dimanche 6 février, coïncidait avec la célébration d'une journée missionnaire. Dans toutes les paroisses de la ville, la grand'messe fut spécialement consacrée aux œuvres des Missions catholiques et à l'exposé du caractère de l'Œuvre pontificale de Saint-Pierre-Apôtre pour le recrutement du clergé indigène.

C'est surtout à la cathédrale Saint-Pierre, où se trouvait Mgr Hou, que la cérémonie fut grandiose. Quatre mille catholiques environ remplissaient l'église pendant les vêpres pontificales.

Mgr Olichon parla pendant la grand'messe de dix heures et fit toucher du doigt à l'assistance, déjà nombreuse, la gravité de la question des Missions catholiques à l'heure actuelle.

Nous souhaiterions que ses paroles arrivent, au moins par ce résumé, aux oreilles et au cœur des catholiques qui n'eurent pas le bonheur de les entendre : elles les contraindraient à réfléchir devant Dieu sur ces constatations douloureuses et poignantes. Au moment où nous sommes, vingt siècles après la Rédemption, un milliard de païens restent encore à convertir ; ce n'est pas la faute de la grâce de Dieu, mais bien le manque de la coopération humaine à l'œuvre rédemptrice. Pour pénétrer dans cette masse profonde, l'Église catholique, chargée par le Christ de la conquête du monde, a créé une armée d'assaut, l'armée des missionnaires qui partent de nos pays chrétiens pour porter la foi aux infidèles ; et l'Œuvre de la *Propagation de la Foi*, née en France du génie d'une humble fille du peuple, porte à l'armée des missionnaires les secours matériels dont ils ont besoin.

Mais le nombre des missionnaires est insuffisant et

plusieurs sources de leur recrutement ont été taries par la législation laïque. Pour conserver les positions conquises, pour garder au Christ les chrétientés naissantes, la Providence fait surgir, peu à peu, dans les peuples nouvellement convertis, des prêtres indigènes. Or, il faut des ressources pour bâtir là-bas des séminaires, pour nourrir les enfants et les jeunes gens que Dieu choisit pour son service, dans la race noire et dans la race jaune. *L'Œuvre pontificale de Saint-Pierre-Apôtre*, œuvre française elle aussi, a précisément pour but de procurer les ressources nécessaires au recrutement des clergés indigènes.

Le prélat adresse à son auditoire un émouvant appel pour l'exhorter à la charité envers cette œuvre nécessaire.

Le soir, après les vêpres pontificales qu'il a chantées lui-même, sur l'invitation de Mgr l'Évêque de Montpellier, Mgr Hou est monté en chaire. Auparavant, Mgr Olichon avait exposé à l'immense auditoire attentif l'état de l'Église de Chine et particulièrement du nouveau vicariat apostolique, peuplé d'un million de païens, que le Saint-Père vient de confier à Mgr Hou.

L'évêque alors, dans un grand silence, où l'on sentait le désir de ne rien perdre de sa parole, s'est présenté aux catholiques de Montpellier, dans des termes simples et touchants : « Je suis le fils d'une famille depuis longtemps chrétienne. Mon père avait eu avant moi la pensée de se consacrer à Dieu; il ne l'a pas pu et voilà que je suis moi-même devenu prêtre et que le pape m'a appelé tout récemment pour faire de moi un des premiers évêques de ma race... Je suis reconnaissant à la France de tout ce qu'elle a fait pour les Missions chinoises; je la remercie; je vous remercie tous, car vous avez déjà commencé de montrer votre charité

pour la grande œuvre qui me préoccupe, si importante pour recruter des prêtres chinois : la construction d'un séminaire. »

Tels sont les divers points que le prélat développe, avec autant de grâce que d'esprit. On n'aurait pas cru que le Saint-Esprit, comme il le disait humblement en commençant, ne « lui avait pas fait le don des langues », à entendre la manière correcte et élégante dont il s'exprimait en français. L'auditoire a trouvé trop courte l'allocution du vénéré Pontife.

Cette solennité, terminée par une majestueuse bénédiction du Saint-Sacrement, laissera à tous les fidèles qui y prirent part, le désir de travailler avec plus d'élan aux œuvres missionnaires.

Le grand séminaire voulut avoir sa petite fête. Une séance fut organisée et l'un des séminaristes prit la parole, au nom de tous, pour souhaiter la bienvenue à Mgr Hou :

« Monseigneur, ces quelques mots ne seront qu'un faible reflet de tout le bonheur que ressentent les séminaristes de Montpellier à vous avoir au milieu d'eux.

« Oui, ils vous apportent d'abord leur merci d'avoir bien voulu ainsi consacrer à notre cher diocèse quelques heures parmi les dernières qui vous restent à passer en France, et, sur ces quelques heures, d'en avoir accordé plusieurs à notre séminaire. Oui, ils vous disent encore toute leur joie de posséder et de fêter l'un de ceux que la Providence, par la consécration du Souverain Pontife, a appelés à devenir les pasteurs et les chefs de nos frères chrétiens de Chine ; de saluer en lui l'espérance de moissons nouvelles pour l'Évangile, l'espérance aussi, car nos vœux portent plus loin, d'une ère de prospérité ouverte et de paix,

pour cette Église, qui n'a guère connu jusqu'ici que la persécution et la souffrance.

« A la joie dont tout cœur catholique a tressailli, en voyant ce que le Saint-Père a fait pour la Chine, s'ajoute pour nous, séminaristes de Montpellier, la fierté de penser à la part toute spéciale qui revient à notre diocèse dans l'évangélisation de ce pays : les noms de Mgr Jarlin, de Mgr Fabrègues nous sont les plus familiers parmi les noms des missionnaires, car ils sont de chez nous.

« Il est, pour nous, un autre sujet de joie, et nous sommes heureux, en même temps, d'en faire un hommage à nos maîtres dévoués. Combien nous avons été touchés que, parmi les six évêques choisis, deux soient membres de la Congrégation de la Mission ! Saint Vincent, dans son humilité, se fût peut-être effrayé d'une si nombreuse postérité d'évêques. Mais nous qui savons le mérite de ses fils et la tradition qu'ils se lèguent, comme un précieux héritage, de donner des saints, nous n'en sommes pas étonnés.

« C'est la Providence elle-même qui s'est chargée d'enjamber sur ses vues, et le choix récent du Souverain Pontife apporte le plus magnifique couronnement à son œuvre.

« Enfin, cette joie devient plus sensible pour des séminaristes, quand ils reconnaissent dans l'évêque qu'ils reçoivent un ancien directeur de grand séminaire. Aux délicatesses de tous ceux qui leur ont ménagé la faveur de cette visite, ils ont deviné le cœur de maîtres qui ont vécu à leur contact, qui les ont connus et aimés, et leur affection en jaillit reconnaissante et spontanée.

« Vous nous avez révélé, l'autre soir, Monseigneur, qu'à tant de lieues de distance, il y avait des séminaristes comme nous, qui vivaient d'un règlement sem-

blable au nôtre, qui avaient les mêmes aspirations et les mêmes goûts que nous, qui même, comme nous, avaient le bonheur de voir ceux qui les enseignaient devenir leurs évêques. Aussi comprenons-nous que vos préoccupations aillent d'abord tout naturellement à ces chers séminaristes. Et c'est pourquoi nous sommes heureux d'offrir à Votre Grandeur quelques branches de ce rosier de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont Mgr Olichon nous disait hier les merveilleux épanouissements. Que ces modestes roses des séminaristes de Montpellier soient la preuve de l'intérêt qu'ils portent à leurs frères de Chine ! Qu'elles soient aussi le gage des vœux et des prières dont ils ne cesseront d'accompagner, Monseigneur, la tâche difficile qui vous attend là-bas ! »

FONTAINEBLEAU'

L'ANCIEN ÉTABLISSEMENT DES MISSIONNAIRES

Anne d'Autriche offrit à la Congrégation de la Mission, en 1661, la cure Saint-Louis de Fontainebleau ; cure importante, car, chaque année, le roi, accompagné de sa cour, allait passer la belle saison dans cette ville.

La nouvelle paroisse, créée aux dépens de celle d'Avon, que les Pères Mathurins desservaient depuis plus d'un siècle, eût, comme église une chapelle bâtie par Louis XIII en 1624, et confiée jusque-là aux soins de ces religieux. Quand il fut question de choisir le curé et ses vicaires, Anne d'Autriche recommanda les Prêtres de la Mission. Le souvenir de saint Vincent de Paul, toujours présent à son cœur, la portait à favoriser les enfants spirituels de ce grand serviteur de Dieu. « Je les établirai dans toutes les maisons royales », avait-elle dit ; et l'érection de la cure de

Fontainebleau lui donnait une première occasion de tenir sa résolution.

La proposition effraya M. Alméras. Une cure, et une cure de cette importance ! qu'aurait dit saint Vincent, lui qui avait fondé sa congrégation pour les pauvres gens de la campagne ? Aux objections qui lui furent faites, la reine répondit :

— Vous avez accepté la cure de Richelieu ; pourquoi refuser celle de Fontainebleau ?

— Majesté, nous n'avons pu nous empêcher d'obéir au cardinal de Richelieu.

— Je le comprends, mais nous valons bien M. le cardinal.

Il n'y avait qu'à s'incliner

Le roi et la reine-mère écrivirent eux-mêmes à l'archevêque de Sens, le 18 novembre 1661, pour lui demander de venir ériger la nouvelle cure avant leur retour à Paris. Le prélat n'était pas libre, il envoya son official. Le 28 novembre, eut lieu, selon le rit accoutumé, en présence de Louis XIV, d'Anne d'Autriche et de la cour, la prise de possession de la cure par M. Berthe, au nom du Supérieur général. Les dix prêtres promis arrivèrent quelques jours après, sous la direction de M. Durand, les uns pour remplir les fonctions paroissiales, les autres pour donner des missions.

Le supérieur n'avait que trente et un ans. Il s'effraya des responsabilités de sa charge. « Si l'on vous trouve trop jeune ou incapable, lui dit M. Alméras, M. Berthe pourra vous remplacer. »

Le premier acte des missionnaires fut une grande mission. Les fruits ne répondirent pas au zèle des ouvriers. Les motifs que M. Durand donne de cet insuccès sont assez curieux. « Les peuples, dit-il, étaient fort partagés d'inclination » ; « la cour en

sortait fraîchement et chacun était plus occupé à nettoyer sa maison des ordures qu'elle y avait laissées qu'à nettoyer sa conscience; les autres couraient à Paris après leurs débiteurs. »

Cependant, les Mathurins continuaient à regarder comme une injustice la division de leur ancienne paroisse et, pour faire valoir leurs droits présumés, ils ne reculaient ni devant le désordre, ni même devant le scandale. Les scènes tumultueuses qu'ils provoquèrent plus d'une fois dans l'église, pendant les cérémonies, même derrière des cercueils, servirent peu leurs desseins. Les relations et l'habileté du Père ministre, religieux insinuant, très lié avec le cardinal Antoine Barberini, le confesseur du roi et la plupart des aumôniers de la cour, furent leur principale force. Louis XIV, influencé en sens divers et de plus en plus indécis, remit le jugement de l'affaire à quelques jurisconsultes d'une compétence reconnue. Le bruit se répandit, un jour, que les Mathurins allaient être rétablis.

Aucune nouvelle ne pouvait être plus agréable à M. Alméras. Il avait accepté la cure avec répugnance et ne l'avait gardée que pour obéir à la reine-mère; la quitter, après l'opposition violente qui lui était faite, devenait pour lui un soulagement.

M. Durand alla, de sa part, trouver le roi pour lui témoigner que les missionnaires étaient tout prêts à se retirer si Sa Majesté en manifestait le désir.

Tandis que les commissaires étudiaient lentement le mémoire soumis à leur examen; le public, plus pressé, tranchait le différend. L'accord n'existait pas parmi les paroissiens. « La populace était pour nous, écrit M. Durand, et quelques-uns d'entre les bourgeois; le beau monde et les hommes d'épée étaient pour les Pères. On en parlait au lever et au coucher

du roi, à sa table, à celle de M. le chancelier, dans Paris et dans les provinces. On disait que notre affaire était celle des dames, qui la sollicitèrent le plus. Le roi demandait à celles qui parlaient en notre faveur : *Mais d'où connaissez-vous les missionnaires ?* Chacune lui disait ce qu'elle avait vu ou entendu. Mme de Montespan disait au roi : *Sire, je suis persuadée que Votre Majesté ne défera point ce que mon oncle a fait.* Mme d'Étjanje, sa sœur ou sa proche parente, parlait aussi pour nous. Toutes ces dames étaient prévenues par la bonne Mme de la Tour, qui leur faisait la cour et perdait le repos et les repas pour solliciter. »

Cependant les Mathurins répétaient avec assurance qu'ils ne doutaient pas de leur victoire. Les partisans des missionnaires, de plus en plus inquiets sur l'issue du procès, commençaient à perdre courage. La reine mère comprit qu'il était temps de rétablir la confiance perdue. La grossesse de Madame approchait de son terme. Déjà plusieurs ecclésiastiques de haut rang ambitionnaient l'honneur d'être choisis pour ondoyer l'enfant qu'on attendait. Anne d'Autriche conseilla le choix de M. Durand et Monsieur acquiesça volontiers au désir de la reine.

Le jour où l'heureux événement se produisit, un valet de pied alla chercher le curé. Après une courte attente dans l'antichambre, celui-ci entra. Le roi, les reines, les princesses et les dames de qualité de la cour entouraient le lit de Madame.

L'abbé de Montaigu se promenait dans la chambre; il était venu de son abbaye, c'est-à-dire des environs de Pontoise, pour faire la cérémonie. Le cardinal Antoine Barberini entendait bien ne pas lui laisser cet honneur. Le ministre des Mathurins estimait que ce droit ne pouvait lui être disputé par personne. Par bonheur, l'évêque de Valence, aumônier de

Monsieur, avait reçu l'ordre d'aller à Paris pour l'entrée du légat; ce départ providentiel écartait un quatrième compétiteur. M. Durand se tenait modestement à l'écart, confus d'avance des déceptions qu'allait provoquer le choix de sa personne. Il ondoya le petit duc d'Anjou sur les genoux de la sage-femme; puis, prenant la plume que lui tendait le roi, il signa le premier.

Les commissaires rendirent leur sentence en 1666, au mois d'août. La paroisse Saint-Louis restait aux missionnaires et les Mathurins obtenaient quelque compensation « d'honneur et d'intérêt ». « Il n'était pas expédient, écrivait M. Alméras, que tous les avantages fussent pour nous et nous devons être bien aises surtout que les actions qui ont de l'éclat leur demeurent, aussi bien que l'utilité temporelle, nous estimant bien heureux que notre partage soit le travail et le fruit des âmes. C'est en cette occasion que nous devons dire : *da mihi animas; caetera tolle tibi.* » Belles paroles, dignes de saint Vincent!

Quelques jours après la décision des juges, le roi conversait avec un de ses courtisans, Nicolas Dupont, sieur de Compiègne.

— Compiègne, lui dit-il, les Mathurins avaient bien du monde pour eux, et vous en étiez?

— Oui, Sire, ce sont d'honnêtes gens, avec qui j'ai vécu depuis quarante ans, qui m'ont toujours bien administré.

— Sire, reprit un autre courtisan, la concierge était pour les missionnaires.

— Ah! je crois bien! s'écria le roi, qui savait avec quelle ardeur cette dame s'était jetée dans la mêlée.

Et un moment après, il ajouta :

— Les Mathurins doivent être contents de moi, car on leur donne une bonne pension.

— Oui, dit Compiègne, ils sont satisfaits de Votre Majesté.

— Tant mieux, mais les missionnaires sont plus propres pour la cure.

Leurs fonctions donnaient aux curés de Fontainebleau maintes occasions d'approcher le roi. Ils allaient le saluer quand il venait résider au château et quand, la saison finie, il repartait pour Paris. C'est au curé que le roi, les reines et tous les personnages de la cour s'adressaient pour les dispenses, quand leur état de santé ne leur permettait pas d'accomplir les pénitences de l'Église.

La reine et la reine mère étaient assidues aux offices paroissiaux. On les y voyait communier souvent.

Quelques jours après la mort d'Anne d'Autriche, M. Durand alla présenter ses condoléances au roi, qu'il supposait être, avec la cour, au château de Saint-Germain-en-Laye. La reine Marie-Thérèse le reçut. « Monsieur, lui répondit-elle, je vous remercie. Ma tante vous aimait et vous protégeait. Je veux tenir sa place auprès de vous. Je n'ai pas le moyen de vous aider autant qu'elle, mais mon affection ne vous manquera pas; comptez sur moi. Le dauphin, que vous voyez près de moi, perd beaucoup en perdant sa grand'mère; priez pour lui. »

Le roi témoigna toujours à M. Durand une grande bienveillance. « Sire, lui dit un jour le curé, Votre Majesté n'a-t-elle rien à me commander? — Monsieur, répondit le monarque, vous vous comportez si bien et tout le monde est si satisfait de votre conduite que je ne vois rien à vous recommander sinon de continuer à faire comme par le passé. »

Si M. Durand avait eu à diriger la conscience du roi, peut-être n'aurait-il pas entendu les mêmes éloges;

car, comme tout le monde, il connaissait les tristes scandales qui déshonoraient la cour.

Vers 1675, Mme de Montespan vint à l'église, avec la duchesse de Richelieu, pour se confesser, afin de jouir des indulgences attachées au jubilé. Ce n'était pas une habituée du curé et pour cause. Comment celui-ci allait-il la recevoir? La duchesse se chargea de préparer les voies. Elle demanda une entrevue à M. Durand.

— Monsieur, lui dit-elle, Mme de Montespan est dans l'église; auriez-vous la bonté de l'entendre en confession?

— Madame, c'est là une affaire de la plus haute gravité; je lui serais bien reconnaissant s'il lui plaisait de m'excuser.

— Je vous assure, Monsieur, qu'il n'y a aucun mal en sa conduite; je vous en répons.

— Je veux bien vous croire, Madame, mais convenez avec moi que l'occasion et le scandale subsistent.

— Écoutez-la du moins, Monsieur, par manière de confidence.

— Si ce n'est que cela, Madame, bien volontiers, pour vous êtes agréable.

M. Durand se rendit à son confessionnal, où Mme de Montespan vint le rejoindre. Laissons la parole au curé : « Je dis d'abord à cette dame que je ne pouvais pas la confesser. Elle me dit bien des choses pleines d'esprit pour m'obliger à le faire. Je la suppliai de m'en dispenser jusqu'à ce que j'eusse pris avis de personnes habiles. Nous brisâmes là-dessus. »

La célèbre courtisane ne manifesta aucun dépit de ce refus. La paroisse de Fontainebleau, qu'elle avait scandalisée par ses désordres, sera témoin, quelques années après, de son repentir et de ses grandes charités.

M. Durand quitta Fontainebleau en 1679, après un séjour de dix-huit ans. Denis Laudin, qui prit la succession, entra dans la ville monté sur un âne. Sa simplicité et son humilité cachèrent tout d'abord aux yeux de la cour les rares qualités qui le rendaient digne du poste qu'on lui confiait. Des dames eurent l'indélicatesse de lui dire qu'il ne réussirait pas dans la paroisse. Elles s'aperçurent une fois de plus qu'il ne faut pas juger d'après les premières apparences. Son zèle pour le service de Dieu et le salut des âmes, sa grande charité pour les malheureux, la droiture de son caractère, son désintéressement lui gagnèrent l'estime générale, sauf peut-être celle des dévotes, auxquelles il ne pouvait pardonner le temps qu'elles faisaient perdre aux prêtres.

Un jour, après le repas de midi, comme il prenait un peu de récréation avec ses confrères, le sacristain vint annoncer à l'un d'eux qu'on le demandait au parloir. « *Quis ?* » interrogea laconiquement le missionnaire interpellé. « Dites plutôt : *Quae ?* » repartit le supérieur. Et aussitôt il ajouta : « Restez là, je vais prendre des mesures pour que vos récréations ne soient plus troublées. » Il suivit le sacristain au parloir, vit la dévote et, après lui avoir montré combien elle était importune et même ridicule, il la reconduisit poliment à la porte.

Le récit de cet incident courut dans le monde des dévotes et on en tira la conclusion qui s'imposait.

S'agissait-il d'un vrai bien à faire aux âmes, particulièrement aux pécheurs, M. Laudin donnait l'exemple. La veille des fêtes, il fallait aller au confessionnal pour le trouver. La veille de Noël, la nuit et le matin jusqu'à midi, il n'en sortait que pour les repas et les offices. Un dimanche de Pâques, il ne put se mettre à table avant quatre heures de l'après-midi.

Il n'aimait pas confesser les personnes haut placées. Quand on ne le demandait pas nommément, il envoyait un de ses vicaires.

Une veille de fête, pendant le chant de matines, il se sentit tiré par les manches du surplis; c'était un jeune prince qui voulait le voir au confessionnal. M. Laudin ne put lui refuser ce service. Louis XIV était curieux; il demanda au prince: « A qui vous êtes-vous confessé? — Sire, à M. le curé. — Et que vous a-t-il dit? » La réponse montra au roi que M. Laudin ne variait pas son langage d'après la condition des personnes qui lui accusaient leurs fautes.

Louis XIV lui témoigna toujours une grande bienveillance. Toutefois, prévenu par de mauvaises langues, il lui reprocha un jour d'envoyer ses confrères en mission au détriment du service paroissial. Le missionnaire se défendit si bien que le roi se déclara satisfait de ses explications.

M. Laudin resta curé de 1679 à 1690. On lui donna pour successeur un des membres les plus éminents de la Compagnie, M. Maurice Faure, qui occupera les plus hautes charges après celle de Supérieur général.

Les Prêtres de la Mission continuèrent leurs fonctions à Fontainebleau, au nombre de dix d'abord, puis, à partir de 1700, au nombre de onze, jusqu'à la persécution religieuse des dernières années du dix-huitième siècle.

LILLE

LE CINQUANTENAIRE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

L'Institut catholique de Lille a fêté, les 26, 27 et 28 mars, le cinquantième anniversaire de sa fondation. La maison est quelque peu nôtre, puisque, de 1875 à 1903 et de 1919 à nos jours, la Compagnie a eu la

direction du séminaire universitaire. Aussi, M. le Supérieur général, spécialement invité aux fêtes, s'empressa-t-il de répondre à l'appel du recteur.

Les fêtes jubilaires furent magnifiques. Elles avaient attiré à Lille plusieurs milliers d'anciens étudiants et une multitude d'habitants de la région du Nord, fiers à juste titre, de leur Université, la *Catho*, comme on dit à Lille, la *Catholique*.

La *Catho*, la *Catholique* ! Quel plus beau titre pour une Université ! N'est-ce pas un cri de reconnaissance en même temps qu'un cri de fierté ? C'est l'Église catholique qui a fondé, il y a plus de sept cents ans, les premières Universités.

Lille est, avec l'Université de Strasbourg, la seule Université française complète, c'est-à-dire qui possède les cinq Facultés de théologie, de droit, de médecine et pharmacie, des sciences, des lettres. Nos seize autres Universités officielles n'ont pas de Faculté de théologie et nos quatre autres Universités catholiques n'ont pas de Faculté de médecine et de pharmacie.

A notre connaissance, l'Université catholique de Lille est même la seule Université catholique du monde qui ait les cinq Facultés. Nos amis du Nord ont donc grandement lieu d'être fiers de leur Université.

Elle est née et elle s'est développée uniquement grâce aux dons des catholiques, depuis la fameuse souscription de 7 000 000 lancée en 1876 par les deux frères Vrau.

Aux cinq Facultés se sont ajoutées : en 1880, l'École des sages-femmes ; en 1885, l'École des Hautes études industrielles ; en 1894, l'École des Sciences sociales et politiques ; en 1912, l'École d'Électricité ; en 1921, l'École des Hautes études commerciales ; en 1925, l'École de Journalisme.

Le samedi 26 mars, à la fin de la matinée, S. Em. le cardinal Charost, archevêque de Rennes et ancien évêque de Lille, désigné comme Légat par le Pape pour les fêtes du cinquantenaire, est reçu à la gare de Lille, pavoisée, pour la circonstance, par toutes les notabilités lilloises. Le Cardinal-Légat félicite le chauffeur et le mécanicien de leur précision *plus qu'américaine*. Le service d'ordre est assuré, comme il le sera durant les trois jours de fête, par les étudiants catholiques.

A trois heures, le Cardinal-Légat fait son entrée solennelle dans la cour d'honneur de l'Université et reçoit, dans la salle des Actes, l'archevêque et les évêques de la province de Cambrai, les prélats et les délégués des Universités françaises et étrangères, l'administration supérieure de l'Université, les doyens et professeurs des Facultés et Ecoles, les notabilités de la région et un peu de toute la France, les représentants des œuvres, etc.

Parmi les personnalités présentes se trouvaient NN. SS. Chollet, archevêque de Cambrai; Quilliet, évêque de Lille; Jansoone, son auxiliaire; Julien, évêque d'Arras; Roland-Gosselin, coadjuteur de Versailles; Lecomte, évêque d'Amiens; Poirier, coadjuteur de Lourdes; Dreyer, vicaire apostolique de Port-Saïd; Grente, évêque du Mans; Ginisty, évêque de Verdun; Binet, évêque de Soissons; Mommesch, évêque de Luxembourg; Rasneur, évêque de Tournay; Jamasyk, représentant l'archevêque de Poznan.

Il y avait encore les représentants des Universités catholiques françaises et d'un certain nombre d'Universités étrangères, des députés, des journalistes et les personnages les plus en vue de Lille et de la région lilloise.

A quatre heures, un immense cortège d'environ

quinze mille hommes conduit le Cardinal-Légat à l'église Saint-Maurice, en suivant la rue Nationale, entre plusieurs rangées de spectateurs, qui acclament avec enthousiasme, tandis que les cloches sonnent à la volée. Fenêtres et balcons sont noirs de monde. Les drapeaux bariolés des étudiants, les étendards verts des scouts, les toques d'astrakan des étudiants de Louvain, les costumes des professeurs de l'Université et des représentants des Universités étrangères font un amalgame de couleurs des plus heureux.

Devant l'église Saint-Maurice retentit le solennel vivat flamand, puis à l'église s'élève le chant du *Te Deum*. Le R. P. Janvier monte en chaire. Il salue le légat et tous ceux qui rehaussent de leur présence l'éclat des fêtes jubilaires. Il montre que la création de l'Université lilloise fut une œuvre de foi. Ils ont eu foi en Dieu et c'est par la prière qu'ils ont demandé le secours divin pour bâtir leur œuvre. Ils ont eu foi dans leurs propres efforts et ils ont vu grand d'un seul coup quand ils achetaient cinq hectares de terrain pour y élever leur Université. Ils ont eu foi dans l'avenir et c'est avec une persévérance et une ténacité inlassable qu'ils ont toujours marché vers le but qu'ils s'étaient fixé. Grâce à eux, l'Université de Lille est devenue une œuvre de haute culture scientifique, élevant l'esprit vers les études les plus hautes et les plus désintéressées, et une œuvre de bienfaisance intellectuelle et sociale, faisant bénéficier des conquêtes de la science toutes les classes sociales.

Le soir, à huit heures et demie, dans l'*Aula maxima* de l'Université, qui contient facilement trois mille personnes, on applaudit une très remarquable chorale de Tourcoing et les acteurs du Bon-Théâtre, qui jouèrent *Colette Baudoche*.

Le dimanche 27, à l'église Sainte-Catherine, une

messe pontificale fut célébrée, devant le Cardinal-Légat, par S. G. Mgr Jansoone, auxiliaire de Mgr Quilliet, évêque de Lille.

A midi, un banquet de mille cinq cents couverts, au Palais Rameau, réunissait, autour de S. Ém. le cardinal Charost, les évêques, les représentants des Universités françaises et étrangères, les professeurs et un grand nombre d'étudiants et d'anciens étudiants. De nombreux toasts, suivis chaque fois du vivat flamand, entonné par les assistants, y furent prononcés par Mgr Lesne, recteur de l'Université; par M. René Peatan, président de la Fédération générale des étudiants; par M. Cateaux, au nom de l'Association des anciens étudiants; par M. Groussau, député du Nord et professeur de la fondation; par Mgr Lavallée, recteur des Facultés catholiques de Lyon, au nom des Universités catholiques françaises; par le R. P. Gemelli, recteur de l'Université de Milan, au nom des Universités étrangères représentées; par Mgr Chollet, archevêque de Cambrai, et par S. Ém. le cardinal Charost.

Le couronnement magnifique de la journée fut l'assemblée générale tenue après le banquet à l'*Aula Maxima*. Ce fut le grand hommage rendu à la fondation magnifique des catholiques du Nord. Le recteur, Mgr Lesne, retraça, en un tableau clair et précis, l'histoire de la fondation et des cinquante premières années de l'Université. Il célébra l'œuvre des fondateurs, l'œuvre des recteurs dirigeant l'Université au milieu des plus grandes difficultés, l'héroïque sacrifice des quatre cents professeurs et étudiants mourant pour la France au cours de la Grande Guerre.

« Un frisson d'espoir passait, s'écrie Mgr Lesne, quand arrivait l'*Oiseau de France*, le journal clandestin composé et imprimé à Roubaix par notre héros, le

professeur Williot, mort victime de l'envahisseur, et par ses auxiliaires magnanimes, parmi lesquels étaient quelques-uns des nôtres, ou quand la voix de notre évêque, de notre chancelier prophétisait la victoire. Qu'il me soit permis de dire encore une fois à S. Ém. le cardinal Charost l'éternelle reconnaissance des Lillois et de l'Université. »

Toute la salle acclame alors le Cardinal-Légat, dont le visage, au souvenir de ces grandes heures, s'est brusquement coloré.

Après que Mgr Lesne eut rappelé comment l'Université, exsangue au lendemain de la guerre, fut ranimée par les générosités de Benoît XV, puis enrichie par la dotation de Pie XI, Mgr Baudrillart, au nom des Universités catholiques françaises, et Mgr Ladeuze, recteur magnifique de Louvain, au nom des Universités étrangères, lurent de fort belles adresses de félicitations à l'Université de Lille; les autres délégués remirent les leurs au Cardinal-Légat.

On proclama les distinctions accordées par le Saint-Siège, l'archevêque de Cambrai et l'évêque de Lille au recteur, aux doyens et à plusieurs maîtres de l'Université, acclamés par les étudiants et l'assistance.

S. Ém. le cardinal Charost clôtura cette réunion par un de ces discours dont il a le secret et l'habitude, qui sont pour lui une occasion de pensées profondes, de magnifiques envolées, de descriptions pittoresques. Après avoir célébré le recteur de l'Université, les maîtres passés et présents en des portraits pleins de vie; après avoir montré l'union, dans cette Université régionale, française et catholique, de la haute tenue intellectuelle et des bienfaisantes applications scientifiques, le Cardinal-Légat insista sur l'affection que le Souverain Pontife a sans cesse témoignée à l'Université catholique de Lille. « Notre soumission

à son égard, dit le cardinal, est faite non seulement de loyalisme, mais d'une affection qui jaillit du plus profond de notre cœur. »

Ces paroles déchainèrent une immense acclamation, « qui ira certainement au cœur du Père commun des fidèles », déclara Mgr Charost, avant de donner sa bénédiction à la foule.

Un salut très solennel du Saint-Sacrement fut ensuite donné à la chapelle universitaire.

Lundi matin, 28 mars, un service funèbre a été célébré dans la chapelle de l'Université, pour les maîtres et étudiants défunts.

L'après-midi, à quinze heures, a eu lieu la célébration solennelle du cinquantenaire de la Faculté de médecine et de pharmacie, dans le grand amphithéâtre Feron-Vrau. A l'issue de la séance, une réunion amicale des invités, professeurs et anciens étudiants de la Faculté de médecine et de pharmacie s'est tenue dans la salle des Actes de l'hôtel académique. Elle a clôturé dignement ces magnifiques fêtes jubilaires.

(Extrait de la *Semaine Religieuse de Paris*, n° du 2 avril.)

LE BOUSCAT

M. FRANÇOIS GOUDY

Nous lisons dans la *Semaine religieuse du Grand Séminaire d'Angoulême* (numéro du 17 avril) :

« Une laconique dépêche, que M. le supérieur du grand séminaire eut la bonté de nous communiquer, nous a permis de faire savoir au clergé la mort de M. Goudy et de recommander son âme aux prières. Nous devons à la mémoire de celui qui fut sept années supérieur de notre grand séminaire, sinon un article nécrologique, du moins ces lignes, pour fixer dans les

Annales diocésaines son passage parmi nous et consacrer notre reconnaissance.

« M. Goudy venait d'Oran quand ses supérieurs le mirent à la tête du grand séminaire d'Angoulême. C'était après la guerre, lorsque Mgr Arlet put rouvrir le séminaire, dont la mobilisation de la plupart des séminaristes et des directeurs avait contraint de fermer les portes. Pour conserver la tradition diocésaine, Monseigneur avait fait appel à MM. de Saint-Lazare.

« Pendant sept ans, M. Goudy dirigea le grand séminaire avec autorité et bonté. Il avait l'autorité de l'âge, de l'expérience, même du supériorat, de la science et de la parole. Il aimait son séminaire et ses séminaristes. Pour eux, il était rempli d'attentions et de bontés vraiment paternelles. Il souhaitait ardemment les voir plus nombreux, afin de reprendre totalement les règlements d'antan. S'il n'eut pas cette consolation, il eut du moins celle d'en compter plus de trente, et je n'oublierai pas avec quelle satisfaction, au cours de l'année 1926, il me faisait part de la rentrée de 1926-1927, qui s'annonçait la meilleure depuis 1914.

« Sa charge de supérieur n'était point une sinécure. Aux responsabilités de la direction générale de la maison, il joignait l'enseignement de la morale, du droit canonique, des diaconales et, chaque soir, à la lecture spirituelle, il parlait trente minutes à ses séminaristes sur des sujets appropriés, qui lui demandaient une sérieuse et longue préparation. Enfin, il était membre du Conseil épiscopal et faisait partie de l'Officialité diocésaine pour les Causes matrimoniales, où sa fonction de défenseur du lien l'obligeait à des travaux longs et minutieux.

« M. Goudy était fort accueillant pour les prêtres

du diocèse. Il aimait à les recevoir et à les traiter de la façon la plus hospitalière. Son regret était de les voir venir trop peu nombreux et de ne pouvoir pas les traiter aussi bien qu'il l'aurait désiré, en raison de la difficulté des temps.

« Son commerce était agréable. Il n'était pas Méridional pour rire, et de Carcassonne, s'il vous plaît ! Il avait gardé du pays le prime-saut, la spontanéité, la liberté de langage, de mots, d'expressions qui, au premier abord, nous surprenaient, nous habitants de la molle Charente, puis nous faisaient rire, et bientôt nous accoutumaient à ce tempérament chaud, vibrant, tout d'une pièce et tout de franchise qu'avait M. Goudy, et nous le faisaient aimer.

« Une maladie de foie, qui l'obligeait chaque année à se rendre à Vichy, s'aggravant un peu, M. Goudy demanda à ses supérieurs d'être relevé de ses fonctions, les trouvant trop lourdes. Ils ne firent pas droit, d'abord, à sa demande. Mais l'année suivante, en juillet 1926, ils le nommèrent supérieur de la maison du Bouscat, au diocèse de Bordeaux.

« Nous l'avions vu nous quitter, non sans tristesse, car nous l'aimions. Nous espérions bien le revoir en quelque circonstance. Et voilà qu'en quelques heures il vient d'être enlevé aux siens.

« Le mardi 29 mars, il avait dit la messe, comme de coutume. Après le déjeuner de midi, il fut pris d'un vomissement, auquel il ne prêta guère attention. Mais, pendant la nuit, survint un vomissement de sang. Cependant, le mercredi 30, il voulait se lever pour dire sa messe. Mais un nouveau vomissement de sang l'obligea à se recoucher. Quand, quelques heures après, le médecin arriva, il voulut être sur pied pour le recevoir ; mais nouveau vomissement, qui, d'ailleurs, une fois passé, le laissait soulagé, au point que, quand

on lui conseilla l'Extrême-Onction, il répondit :
« Demain matin ; d'ailleurs, je suis prêt. »

« Il ne devait pas voir le « demain matin », car, après plusieurs nouveaux vomissements et malgré les piqûres qui lui étaient faites, il mourut sans avoir pris le temps de mourir, pourrait-on dire, mais non sans recevoir l'Extrême-Onction. C'était bien dans son tempérament. Il est resté alerte, actif jusqu'au bout.

« Les obsèques ont eu lieu en toute simplicité, mais en grande dignité, le samedi 2 avril, dans l'église du Bouscat.

« Des prêtres de la Mission, une quarantaine de Filles de la Charité et quelques personnes amies entouraient le frère de M. Goudy, venu de l'Aude pour la douloureuse cérémonie. »

BELGIQUE

LIÈGE

LA RÉSIDENCE DES MISSIONNAIRES

Cette année 1927 amène le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la maison de Liège. L'occasion s'offre, semble-t-il, de rappeler les origines de cet établissement. C'est lors de l'érection de la province de Belgique pour les Filles de la Charité que l'idée, ou mieux le désir d'établir à Liège les prêtres de la Mission était né. M. Flagel, supérieur de Saint-Walfroy (Ardennes), jusqu'alors confesseur des sœurs de Belgique, fut nommé premier directeur de la nouvelle province. Il apporta à remplir sa charge un dévouement tel qu'on pouvait l'attendre de sa haute vertu. Tous les quinze jours, il descendait de la mon-

tagne et faisait le voyage de Liège pour entendre les confessions des sœurs et assister au Conseil. La difficulté des communications et son âge avancé eussent suffi pour lui suggérer d'envisager une solution plus pratique. Et s'il fut fidèle à ses visites régulières jusqu'à sa mort, survenue le 11 janvier 1889, il avait songé, d'accord avec la Visitatrice, la mère Derieux, ancienne supérieure de la Communauté, à établir les Lazaristes à proximité de la maison centrale d'Ans, et avait même élaboré dans ce sens un projet qui ne fut pas réalisé. Les missionnaires devaient faire fonctions d'aumôniers de la maison centrale, et, par les missions et retraites qu'ils prêcheraient, favoriser l'éclosion des vocations et leur indiquer discrètement la Compagnie des Filles de la Charité. On avait réservé pour leur usage un corps de logis dans l'enclos même de la maison centrale. Mais ce bâtiment, enclavé au milieu des locaux occupés par les sœurs, fut jugé mieux adapté pour un orphelinat de filles.

Le successeur de M. Flagel, M. Paul Bedjean, occupa donc, en attendant, un appartement dans un pavillon séparé de la maison de la Providence. Toujours poursuivie par cette pensée d'établir les missionnaires, la Mère Derieux avait songé à leur bâtir une résidence en face de la maison centrale, rue du Cimetière, sur un terrain appartenant à la Communauté. M. Bedjean y trouva divers inconvénients. Après onze années de séjour à Ans, il obtint, en 1900, ce qu'il avait sollicité, à savoir, d'être placé à Cologne-Nippes. Il trouvait plus de facilité en cette résidence, sinon pour s'adonner à ses travaux d'éditions chaldéennes, du moins pour correspondre avec son éditeur de Leipzig. Il laissa en Belgique de vifs regrets ; c'était, en effet, un prêtre de grande expérience et de rare droiture.

M. Raymond Gleizes reçut la succession. A son arrivée, la question d'une maison à édifier sur le terrain des sœurs fut de nouveau soulevée et presque résolue, car les briques avaient été achetées et attendaient, sur le lieu même, le moment d'être employées. On pria M. Fiat, supérieur général, de vouloir bien faire examiner la situation; les objections formulées par M. Bedjean ayant toujours leur fondement. On désirait que l'arbitre fût M. Bettembourg; M. Villette, alors supérieur du grand séminaire de Cambrai, fut délégué par le Très Honoré Père. Il jugea que, de fait, la maison des missionnaires serait trop rapprochée de celle des sœurs. On abandonna ce projet.

On pensa ensuite à construire sur le plateau qui domine la maison de la Providence; on dut y renoncer, en face des exigences du propriétaire, qui faisait un prix beaucoup trop élevé.

En 1901, germa l'idée d'aménager, à la Providence même, tout le corps de bâtiment à l'extrémité duquel le directeur des sœurs avait son habitation et d'y installer les missionnaires. Le local était alors occupé par les domestiques et quelques dames pensionnaires. Un jardin était réservé. M. Villette fit le plan, comprenant une chapelle, et Mgr Rutten, évêque de Liège, avait donné son approbation à l'établissement, lorsque de nouveau un obstacle survint, qui arrêta tout. Devant ces échecs successifs, M. Gleizes écrivit à M. le Supérieur général qu'il ne restait plus qu'à attendre l'heure de Dieu et il n'y pensa plus.

Mais une bonne Fille de la Charité continuait à y penser. C'était en 1902. Elle s'était dit, en commençant le mois de saint Joseph : « Puisque ce grand saint ne refuse rien le jour de sa fête, il faut qu'il nous donne, soit à Ans, soit à Liège, soit à Verviers, cette maison qu'on demande depuis si longtemps pour les mission-

naires! » Et elle sollicita cette faveur de saint Joseph le 19 mars : « Vous êtes charpentier, lui disait-elle; il est impossible qu'un charpentier ne trouve pas une maison! » Dans la simplicité de sa confiance, elle ajouta : « Il faut que les Lazaristes entrent dans leur résidence le 3 décembre, fête de saint François-Xavier, patron des missionnaires. » Elle traça, en outre, sur une feuille de papier le plan cavalier d'une maison et le plaça sous la statue du père nourricier de Jésus. Ayant obtenu, le jour de la fête du patronage de saint Joseph, une première grâce, elle ne douta pas que la seconde ne lui fût aussi accordée. Rien pourtant ne le faisait prévoir.

Sur ces entrefaites, ma sœur Van Hoonacker fit remarquer à M. Gleizes un grand placard portant ces mots : « Maison à vendre », et apposé sur une palissade clôturant une sorte de cour, en avant d'une grande maison. Celle-ci était située au centre de Liège, sur une élévation dominant la ville, en face du Palais du Gouverneur, en un endroit fort tranquille et où les voitures ne pouvaient passer. Cette habitation, dit-on, ne conviendrait-elle pas à merveille pour les missionnaires? M. Gleizes répondit qu'il n'y fallait guère songer, les sœurs étant habituées, depuis près de vingt ans, à voir leur directeur tout proche de la Maison centrale. Il alla cependant visiter l'immeuble, en compagnie de M. Duthoit, qui prêchait alors une retraite à Ans. Tous deux en sortirent fort satisfaits, et M. Duthoit, qui devait passer par Paris, fut chargé d'en parler à M. le Supérieur général. La réponse se fit attendre.

La maison, ou mieux l'hôtel, appartenant à la famille de Favereau, fixée actuellement à Bruxelles, était inhabitée depuis une soixantaine d'années, mais un architecte, consulté, la déclara fort solide. On insista

donc auprès du Très Honoré Père en disant qu'une somme de 50000 francs, léguée par une sœur pour la fondation d'un établissement de missionnaires, pourrait servir à cette acquisition. M. Fiat chargea alors M. Villette d'aller voir la maison convoitée. Celui-ci se montra très favorable au projet, mais il fallait prévoir l'opposition possible des sœurs à l'éloignement de leur maison centrale.

Trois jours après cette visite, M. Gleizes recevait du Très Honoré Père une lettre ainsi conçue : « Vu le rapport de M. Villette, nous inclinons à l'achat de cette maison. Avant tout, il faut en parler à la Mère Derieux, qui a eu la première pensée de cette bonne œuvre et la favorisera auprès des sœurs. Qu'elle aille voir la maison, ou la fasse visiter par une officière. » Le jour même, la mère Derieux se fit transporter à Liège et visita la maison. Elle ne fit aucune objection. La cause était gagnée.

L'hôtel en vente, quelque peu démodé, mais vaste et commode, était la maison paternelle du baron de Favereau, alors sénateur et ministre des Affaires Étrangères. Ma sœur Van Hoonacker s'adressa à M. Wouters, notaire, pour réaliser l'achat. « Mais, dit celui-ci, elle est vendue au directeur du théâtre du Gymnase, voisin de la maison, qui veut y établir sa demeure. Un électricien allemand doit installer dans la crypte un nouveau système de son invention pour éclairer le théâtre. Comptant sur la réclame que cela fera, il a déjà avancé 20000 francs pour l'achat de l'immeuble, qui est mis en vente à 80000. » « Mais, ajoute le notaire, désireux d'être agréable à ma sœur Van Hoonacker, qui lui avait déjà confié un certain nombre d'affaires, il n'y a encore rien de définitif, car la chose doit se traiter en vente publique. » On s'entendit pour offrir 2000 francs de plus et verser

40000 francs comptant. Le jour de la vente, l'acquéreur redouté ne se présenta même pas.

Le contrat était signé quand la Fille de la Charité qui avait eu recours à saint Joseph dit la joie qu'elle en éprouvait et raconta sa petite histoire. Elle montra le plan qu'elle avait glissé sous la statue du saint. Coïncidence frappante; il reproduisait, dans ses grandes lignes et fort exactement, le plan même de la maison de M. de Favereau qu'on venait d'acquérir. On crut reconnaître en cela que saint Joseph voulait prouver qu'il avait tout préparé et que c'était bien à son intercession que devait être attribuée la réalisation de désirs toujours entravés jusqu'alors. Aussi éleva-t-on au saint Patriarche, dans le fond du jardin, en action de grâces, une statue, à laquelle on adjoignit cette inscription : *Posuerunt in monumentum*. Une première date gravée au-dessus : *19 martii 1902*, rappelle le jour où la faveur fut demandée, la seconde, *19 junii 1903*, indique celui de l'érection de la statue, qui fut aussi celui de la consécration de l'autel de la chapelle par S. G. Mgr Rutten. M. le ministre des Affaires étrangères était présent à cette cérémonie. Il assista aussi au dîner, auquel étaient conviés Mgr l'évêque, les vicaires généraux, les secrétaires de l'évêché, d'autres ecclésiastiques et le notaire, à qui on désirait donner ainsi un témoignage de gratitude.

La maison, si longtemps abandonnée, réclamait d'assez fortes réparations, qui semblaient cependant pouvoir être promptement terminées. C'est pourquoi M. Gleizes disait à la sœur qui avait fixé à saint Joseph la date du 3 décembre : « Nous y serons bien plus tôt. » Mais diverses circonstances retardèrent les travaux et ce ne fut, en fait, que le jour de la fête de saint François Xavier, 3 décembre 1902, que les missionnaires, M. Gleizes, supérieur, M. Fockenberghé et

M. Alphonse Sieben, avec un frère coadjuteur, arrivé la veille, sans qu'on l'eût demandé, prirent possession de la nouvelle résidence.

Avant qu'ils y fussent installés, un jardinier de Saint-Gilles, quartier situé sur les hauts de Liège, disait à sa sœur, dame pensionnaire à la maison de la Providence, à Ans : « Vous ne savez pas ? Des missionnaires vont venir habiter rue Saint-Pierre, à Liège. Ils ne prêchent qu'aux pauvres. Il y a si longtemps qu'on les attend ! »

Il convient de noter que saint Joseph manifesta encore sa protection en envoyant, au fur et à mesure des besoins, l'argent nécessaire à la restauration, à l'aménagement et à l'ameublement de la maison. Il est vrai que la Mère Derieux avait adressé un appel aux sœurs de la province, appel qui avait été entendu.

L'hôtel dans lequel venaient d'entrer les prêtres de la Mission est situé au sommet et au coin des degrés Saint-Pierre et au commencement de la rue du même nom. Depuis, on s'est accoutumé à appeler la maison des missionnaires la maison Saint-Pierre. C'est qu'autrefois, une église dédiée au Prince des apôtres se trouvait, partie sur la rue Saint-Pierre actuelle, et partie sur le square Notger, auquel elle aboutit. Cette église avait été fondée, vers l'an 700, par saint Hubert, qui en fit sa cathédrale. C'est là aussi qu'il voulut que son corps reposât après sa mort, et qu'il demeura, en effet, durant un siècle. Sous l'église, une grotte était consacrée à saint Pierre, et saint Hubert aimait à y prier. Il s'y rendait par une voie souterraine, d'un oratoire situé précisément sur l'emplacement de notre maison, et dans lequel, au témoignage d'un chroniqueur, le saint évêque venait célébrer la messe et faire ses oraisons privément. Le passage qui se trouve sous le jardin, près de la crypte, et se dirige vers la place

Saint-Lambert, semble avoir servi à saint Hubert, qui habitait vers le haut de cette place.

A la bibliothèque de l'Université de Liège se trouve le manuscrit de la chronique ancienne auquel nous empruntons ce renseignement. Dans un ouvrage intitulé : *Les rues de Liège*, M. Gobert semblait mettre en doute l'existence du souterrain en question et, par conséquent, l'exactitude de l'allégation du chroniqueur. L'inspection des lieux a modifié plus tard son opinion à ce sujet.

Saint Hubert mourut en 727, et de grandes solennités se préparèrent à l'occasion du douzième centenaire de son bienheureux trépas, qui est aussi le douzième centenaire de la déposition de ses précieuses dépouilles en l'église Saint-Pierre. C'est une date historique pour nous qui gardons les derniers restes de l'église chère au saint évêque.

L'immeuble qui, en 1902, devenait résidence des Lazaristes présentait un caractère que les amateurs des traditions craignaient de voir disparaître. Le journal *Le Vieux Liège*, défenseur de l'art local, loua, au contraire, le bon goût des restaurateurs. On remarqua, en outre, l'élégante simplicité de l'intérieur.

La remise était devenue une chapelle bien décorée. Les écuries, où l'on descendait en pente douce, avaient été aussi transformées en oratoire et paraissaient rendues à leur destination primitive ; leur voûte lui donne, en effet, l'aspect d'une crypte. Et pour rappeler les pieux souvenirs que nous mentionnons plus haut, le principal autel de cette crypte a été dédié à saint Hubert. Ce local voûté était sans doute, autrefois, quelque salle des cloîtres de la Collégiale Saint-Pierre sur lesquels un chanoine fit bâtir la maison. Il en reste, dans les caves, des piliers massifs.

Au moment de l'acquisition, un journal de Liège publia l'article suivant :

« On vient de vendre un des rares hôtels anciens qui subsistaient au centre de la ville. Nous voulons parler de l'immeuble situé rue Saint-Pierre, n° 3, et donnant sur les degrés et sur la rue même.

« D'une superficie de 885 mètres carrés, avec une façade de 25 mètres à la rue et une façade de 12 mètres aux escaliers, il comportait d'abord une vaste cour, avec fontaine, encadrée de bâtiments, puis, dans le fond, un jardin, longé par les écuries, où on arrivait par un curieux souterrain, jardin où l'on se serait cru à trois lieues de la ville, alors que la place Saint-Lambert se trouvait à dix pas.

« L'hôtel proprement dit contenait un salon où l'on ferait des charges de cavalerie et où l'on édifierait toute une vaste maison moderne.

« C'est un des plus anciens hôtels de Liège. Il présente un vif intérêt pour les amateurs de choses archéologiques. Il est cité dans un ouvrage considérable de L. Von Fisenne, architecte, ouvrage intitulé : *L'Art monumental du moyen âge*, et publié à Aix-la-Chapelle, il y a vingt ans. L'auteur en parle avec éloges et donne en des planches les deux façades du bâtiment principal, l'une donnant sur la cour et entièrement construite en pierres de taille, l'autre donnant sur le jardin et en partie en briques. La première de ces deux façades comporte un très beau pignon, qui forme avant-corps et que termine une frise curieuse et de beaucoup de relief. Elles accusent deux époques différentes : la fin du quinzième et le milieu du seizième siècle. C'est, paraît-il, la seule maison remontant à cette période du moyen âge qui subsiste à Liège. Malheureusement, ces façades ont été fort

abimées et auraient besoin d'être restaurées de façon considérable.

« Il y a, dans une sorte de cave, une cheminée également fort intéressante, qui est de style Renaissance. Elle est surmontée des armes du prince-évêque Georges d'Autriche, qui régna de 1544 à 1557. Malgré cette date, la cheminée porte cependant tous les caractères du quinzième siècle. Les propriétaires qui viennent de vendre l'immeuble se sont réservé cette pièce rare.

» Cet immeuble faisait partie anciennement des maisons canoniales de la Collégiale Saint-Pierre qui s'élevait là tout proche, sur l'emplacement d'une partie du square Notger. Messire Jean Brix, chanoine, qui devint ensuite doyen de Saint-Pierre, la reconstruisit en 1556. D'où la date que porte la cheminée.

« Dans la muraille qui longe les degrés, sont encastées des armoiries, malheureusement à peu près illisibles, par suite du nombre de couches de couleur qui y ont été appliquées. Ce sont les armes d'un Moerenkhoven, qui fut également doyen de la Collégiale Saint-Pierre.

« L'hôtel avait appartenu à la famille de Clerx de Waroux; puis il devint la propriété de la famille de Favereau.

« Les propriétaires actuels étaient Mme la baronne de Favereau de Jenneret, née baronne de Waha-Bailonville, et ses enfants : le baron Paul de Favereau de Jenneret, ministre des Affaires étrangères, et le baron Jean de Favereau de Jenneret. Depuis plusieurs générations, l'immeuble appartenait à cette famille. »

La cheminée dont il est question dans cet article se trouvait dans une pièce maintenant obscure, qui

prenait jour autrefois sur une rue contournant la maison et descendant vers la place Saint-Lambert. C'est aujourd'hui le garde-manger. Quant à la cheminée, que ne réclama jamais M. de Favereau, elle a été rétablie dans la petite sacristie de la crypte, à la place d'une autre du même genre, dont il ne demeurerait qu'un montant.

M. de Favereau a bien voulu nous laisser aussi les armoiries du chanoine Moerenhoven, qu'il s'était également réservées. Elles font partie de l'histoire de la maison. Le mur dans lequel elles étaient encastrées ayant été démoli, on les a placées à l'entrée de la nouvelle construction. Dégagées de leurs couches de peinture, elles sont maintenant bien visibles. Elles portent la devise : *Posui D(eum) adjutore(m)* et la date : 1561.

Dès l'avant la prise de possession de la nouvelle résidence, M. Alphonse Sieben avait prêché avec succès six retraites. L'œuvre des missions commença bientôt et l'on a conservé le souvenir de la mission donnée à Ensival, près Verviers, en septembre-octobre 1903, par M. Fockenberghé, aidé de M. Courdent, de la maison de Lille. Elle eut un succès extraordinaire et comme auditoire et comme confessions (2 800 dont 900 hommes). Une usine dut diminuer le travail d'une heure pour permettre aux ouvriers d'assister aux exercices. Il y avait des tramways qu'on surnomma *les tramways de la Mission* et qui roulaient surchargés. Au départ, ce fut un triomphe à la gare, et une centaine d'hommes montèrent dans le train pour accompagner les missionnaires jusqu'à Pepinster. Les élections ayant eu lieu quelque temps après, les socialistes qui, dans cette localité industrielle, trônaient à la Maison communale, furent renversés. Un pareil succès établit la réputation des Lazaristes.

Ce serait allonger outre mesure cette notice que de donner le détail des travaux qui, dès lors, furent offerts aux prêtres de la Mission. Le témoignage le plus sûr de l'estime professée à leur égard est que, lors de la grande mission de Liège en 1906, on leur confia six paroisses. C'était beaucoup pour une Congrégation récemment venue de France et dans une ville où des religieux de tous ordres étaient établis et connus depuis longtemps.

Au début de cette même année 1906, M. Villette, alors procureur général, arrivait à Liège, pour signifier aux missionnaires d'avoir à quitter la maison. La Congrégation était, en France, menacée d'une suppression imminente. Le supérieur général et ses assistants devaient se réfugier à Liège : il fallait leur céder la place. On résolut de chercher une maison de louage où résideraient les missionnaires. Mais il était nécessaire d'aviser Mgr l'évêque, qui n'approuva pas une seconde maison dans une ville où nous étions établis depuis trop peu de temps. Il restait un moyen d'agrandir la maison actuelle par l'annexion d'une maison voisine qui se trouvait justement en vente. Mais on en demandait une très forte somme. Une visite faite avec M. Villette fit constater que cette habitation était incommode, mal disposée, remplie de marches et d'escaliers, et sur treize pièces qu'elle comprenait, neuf se commandaient trois à trois. Pour la rendre habitable, il eût été presque nécessaire de la reconstruire. Il fallait pourtant un logement ! M. Villette, en partant, dit seulement : « Attendez une dépêche pour conclure. » On attendait et rien ne venait. Le danger à Paris semblait moins immédiat et on ne se hâtait pas. Sur ces entrefaites, on apprit que la maison était vendue. La pensée vint alors d'élever, sur un terrain vague séparant l'hôtel de Favereau

de la rue, une construction adaptée à nos besoins.

M. Gleizes s'adressa, pour dresser les plans, à M. Verlinden, jeune homme intelligent, dont la construction de notre maison devait établir la réputation. Ces plans furent faits en secret, pour éviter d'attirer l'attention des habitants des maisons situées vis-à-vis et auxquels notre bâtisse devait masquer la vue sur la place Saint-Lambert. Connaissant l'exigence des architectes de la ville, chargés de l'approbation des plans, et considérant que la construction nouvelle devait faire face au superbe palais gothique du gouverneur de la province, ancien palais des Princes-Évêques, M. Gleizes adopta un style qui s'en rapprochait. Plusieurs maisons religieuses, du reste, revenaient à ce mode de construction, à la fois simple, sévère et imposant. C'est en ce genre qu'avait été bâti le couvent des Dominicains à Bruxelles.

Les devis avaient plu aux architectes de la ville; l'approbation se fit pourtant attendre plusieurs mois. La maison devait donner sur deux rues; un arrêté royal ordonnait, en ce cas, de remplacer l'angle du coin par un pan coupé, ce qui devait contraindre, en ce qui concernait notre projet, à supprimer l'un des deux magasins qu'on voulait établir sur les degrés Saint-Pierre. On fit instance, et un plan plus récent de la ville, approuvé, lui aussi, par le roi, fut découvert, qui permettait de ne rien modifier.

Le 18 mars 1908 fut signé le contrat avec l'entrepreneur, qui offrait les conditions les plus avantageuses. Les travaux — on y tenait — commencèrent le lendemain 19, fête de saint Joseph. Constatant le vif désir qu'on avait de voir entreprendre l'œuvre ce jour-là, un ouvrier fit cette réflexion : « Oh ! oui, je comprends ! C'est parce que saint Joseph est le patron de la Belgique. »

Il y eut aussitôt un vif émoi dans le quartier. Une vingtaine de personnes s'en furent à l'Hôtel de ville, réclamer contre une construction qui devait barrer la vue vers la place Saint-Lambert. Trop tard ! leur répondit-on. Un avocat adressa cependant un mémoire motivé au Conseil du bourgmestre et des échevins ; ce mémoire fut favorablement accueilli et un rapporteur fut désigné. Celui-ci jugea la demande recevable, mais à condition toutefois de solliciter un arrêté royal modifiant l'arrêté précédent qui autorisait la construction, ce qu'on n'obtiendrait pas en un laps de temps de trois mois. En attendant, la maison se serait élevée. Le demandeur aurait à la faire démolir, puis à la faire reconstruire sur le plan nouveau, le tout à ses frais, et payer, en outre, la valeur du terrain inoccupé, dépense qui se monterait bien à 100 000 francs environ. Les oppositions cessèrent aussitôt.

On put établir dans le nouveau bâtiment une salle de récréation qui manquait, des parloirs mieux appropriés et une délicieuse chapelle. La cour d'entrée devint régulière et de forme quadrangulaire. On y conserva, en la déplaçant, l'antique fontaine avec sa cuve monumentale. Ces eaux d'une rare pureté viennent des sources Rolland, sur le plateau d'Ans, et une trentaine de privilégiés seulement les reçoivent. Conduites de la vasque où les déverse un dauphin de bronze, jusqu'au jardin, en arrière de l'hôtel, elles y forment une sorte de petit ruisseau sinueux bordé de rocailles, avec bassin et jet d'eau.

Outre les salles communes, la maison compte actuellement trente chambres, heureusement vides, puisque c'est la persécution qui devait y amener des habitants. Est-ce une préparation providentielle pour les œuvres de l'avenir ? Dieu seul le sait. Il faut ajouter, en outre, la partie mise en location et qui se trouve sur les

degrés Saint-Pierre : soit deux magasins avec leurs chambres correspondantes, en tout sept pièces pour chacun, et, distinct et loué séparément, un appartement de quatre pièces.

Cette vaste maison a été tout entière achetée, construite et aménagée à l'aide de dons particuliers venus toujours à mesure que le besoin s'en faisait sentir. La Providence et saint Joseph, doivent être remerciés, mais il ne serait pas équitable d'oublier leurs terrestres intermédiaires et de taire l'admirable générosité des Filles de la Charité de la province de Belgique. M. Gleizes, qui dirigea si intelligemment ces travaux, mérite, lui aussi, une mention spéciale.

De leur demeure agrandie et devenue l'une des plus belles, sinon la plus belle des résidences des Lazaristes, en Europe du moins, les missionnaires continuèrent jusqu'en 1914 à exercer un ministère actif fructueux et à gagner de plus en plus la confiance du clergé et du peuple. Entre temps, M. Vandamme avait succédé, en 1911, à M. Gleizes comme supérieur de la résidence et directeur des Sœurs.

Vint la grande guerre. Dès le 16 août, la maison fut occupée par des soldats allemands. Comment et pourquoi les confrères présents furent emprisonnés, une lettre de M. Heudre et une autre de M. Vandamme, publiées dans les *Annales* de 1914 (n° 4), le racontent. Après leur délivrance, M. Vandamme se réfugia à la maison centrale des Sœurs, à Ans; c'est là qu'il devait mourir le 28 janvier 1918. M. Willems s'y rendit aussi, lui prêta main-forte jusqu'à son décès et le suppléa jusqu'à l'armistice. M. Vasseur se retira à l'orphelinat Cockerill à Seraing; c'est là que lui aussi mourut, le 18 janvier 1917. M. Hocquet, après une incarcération plus longue que celle de ses confrères, s'établit en l'ancienne demeure du directeur, à la

Providence d'Ans, et s'y trouvait encore à la fin de la guerre. M. Girard, surpris à Verviers, crut prudent d'y rester. Les autres missionnaires et frères étaient en France, aux armées. Le frère Hudeley, arraché de son lit, où le clouait la paralysie, fut enfin transporté à la Providence, où il acheva une vie édifiante par une sainte mort, entouré des soins assidus des bonnes Filles de la Charité (19 janvier 1918).

A l'armistice, la maison fut trouvée dans un état lamentable. Elle avait été littéralement saccagée. Alors encore la fraternelle charité des Sœurs vint au secours des missionnaires en leur offrant les meubles nécessaires. Il fallut plusieurs années pour la restauration. Aujourd'hui, s'il reste encore quelques traces du séjour de plus de quatre ans que firent chez nous les soldats allemands, elles n'y sont que pour le souvenir, et la résidence a repris son bel aspect.

Les missionnaires se sont remis à l'œuvre aussitôt après la guerre; et sous la direction de MM. Heudre et Bettembourg, successivement visiteurs, et de M. Raackelboom et Castel, supérieurs, l'activité des ouvriers, trop peu nombreux, ne s'est pas ralentie. La confiance de tous leur est demeurée; et lors de la mission générale de Liège en 1926, ils furent demandés pour douze paroisses : plus de la moitié des paroisses de la ville. Des considérations de délicatesse et leur petit nombre ne leur permirent de n'en accepter que cinq et encore leur fallut-il recourir à l'aide toujours dévouée de leurs confrères de la maison de Lille. L'arrivée de M. Peters, chargé de la direction des Sœurs et visiteur de la province franco-belge de la Congrégation, autorise de nouveaux espoirs.

La maison de Liège, après celle d'Henri-Chapelle, peut être dite la première que la congrégation ait possédée en Belgique d'une manière définitive. Nos

confrères desservirent pendant quelque temps, il est vrai, la paroisse de Marche-les-Dames, près de Namur, mais ce ne fut que transitoire (1858-1867). La province d'Allemagne s'établit à Theux et fonda quelques autres résidences en Belgique après son expulsion de l'Empire, et le personnel de plusieurs maisons de France, lors de la persécution, se transporta à Verviers, Rongy, Froyennes et Ingelmunster. Mais des jours meilleurs ayant lui, ces établissements français et allemands ont disparu presque tous.

Notre maison deviendra-t-elle avec le temps la mère d'autres maisons en Belgique, comme elle l'est devenue d'une mission au Congo? Il est permis de le souhaiter.

Que les vaillants missionnaires qui l'ont habitée, et qui, déjà, en si grand nombre, sont partis pour la « Mission du Ciel », l'obtiennent de la Divine Bonté! Que le vénéré P. Fiat, sous le généralat duquel fut faite la fondation; que M. Villette, qui en fut partiellement l'instrument; que le saint cardinal Mercier, qui fut notre hôte, comme aussi le cardinal Amette, attirent sur elle les bénédictions du Ciel!

Les visites qu'en plusieurs circonstances fit à la maison de Liège le Très Honoré Père Verdier nous assurent, d'autre part, de sa paternelle bienveillance.

Quelques-uns penseront peut-être que, parmi les saints et illustres personnages qui vinrent sous notre toit, nous omettons le principal : notre Père saint Vincent. Sur la foi d'un article de la *Gazette de Liège*, du 19 mars 1907, intitulé : « Un trésor religieux », nous aurions pu croire, en effet, que les restes précieux de saint Vincent et des deux martyrs Jean-Gabriel Perboyre et François Clet, avaient fait à Saint-Pierre une courte halte, alors qu'on les transportait de Paris à Ans pour les soustraire à une profanation possible. Mais, informations prises, il résulte que cette visite,

d'abord projetée, n'eut pas lieu. Diverses formalités ayant retenu à la gare les caisses contenant les saintes reliques, elles furent transportées directement à la maison centrale des Filles de la Charité, où elles demeurèrent un peu plus de onze années.

Le catalogue du personnel de la Congrégation indique que, du vivant de notre saint Fondateur, plusieurs sujets venant, l'un du diocèse de Tournai, l'autre de Gand, et trois de Muno, se rangèrent au nombre de ses disciples. Puisse le long séjour du corps de saint Vincent et de nos bienheureux martyrs sur la terre hospitalière de Belgique y avoir déposé le germe de sérieuses et nombreuses vocations!

M. COLLARD.

ITALIE

ROME

JUBILÉ DE SŒUR MARIE MEZZANTINI, AU BAMBINO GESU

Rome, 3 février 1927.

C'était double fête au « Bambino », mardi 2 courant : on y célébrait, avec l'Église universelle, la Présentation de Jésus au Temple et la Purification de la très sainte Vierge, et aussi la cinquantaine de vocation de notre sœur Marie Mezzantini, notre vénérée doyenne, dans la maison depuis son séminaire. Nous pensions faire, comme c'est l'usage en cette circonstance, une petite fête de famille, que notre bonne ancienne avait permise, après quelques protestations qu'avait fait tomber notre affectueuse insistance. Mais le bon Dieu, qui,

dans ses desseins mystérieux, avait décidé de glorifier l'humilité de notre compagne, allait donner à ce pieux anniversaire un éclat inaccoutumé.

La veille au soir, à huit heures et demie, le téléphone appelait ma Sœur Dasso; c'était la duchesse Donna Maria Salviati, la bienfaitrice de l'hôpital. Elle informait ma sœur que le Saint-Père, par l'entremise de Mgr Pizzardi, lui envoyait, pour ma sœur Marie, la médaille *Pro Ecclesia et Pontifice*, réservée aux fidèles serviteurs de l'Église et du Pape. Il fallait garder le secret le plus absolu jusqu'au dernier moment, vis-à-vis de la pauvre sœur, affligée d'un si écrasant honneur pour une Fille de la Charité; mais Donna Maria s'accrochait au téléphone pour convoquer le président et les membres du Conseil, tous les médecins et directeurs de l'hôpital, afin de rendre très solennelle la décoration de notre jubilaire.

C'était à quatre heures de l'après-midi que devait avoir lieu la cérémonie. La petite fête de famille, que notre Vénérée Mère Maurice avait bien voulu réjouir de sa présence, se passa dans la douce et joyeuse intimité de ces réunions. Ma sœur Marie ne savait rien. A défaut de salle suffisamment spacieuse, on avait disposé, pour la cérémonie de la décoration, la longue galerie vitrée, ornée de tous les palmiers des salles de malades.

Ma sœur Marie, s'étant aperçue de quelque chose, nous demanda : « Que faites-vous ? — Il y a une petite représentation dans la galerie », lui répondîmes-nous. Et pensant qu'il s'agissait de quelques poésies dites par les enfants, elle resta bien tranquille. A quatre heures, on alla la chercher. En arrivant sur le seuil de la galerie et voyant qu'il y avait là une assemblée inaccoutumée, ma sœur Marie commença à craindre : « Mais où me menez-vous ? Qu'y a-t-il ? » Et elle refu-

sait d'avancer ; alors, avec un geste paternel, le président du Conseil, lui mettant respectueusement les mains sur les épaules, la poussa doucement devant lui, en disant : « Venez : c'est vous que nous voulons. » Elle arriva enfin devant le fauteuil qui lui était destiné, ne comprenant pas ce qu'on voulait d'elle. Là, nouvelles protestations ; c'était notre Mère Marie qui devait l'occuper, non pas elle.

« Asseyez-vous, dit notre Vénérée Mère ; obéissez. C'est tout pour la gloire de Dieu. » Ma sœur Marie, docile comme toujours, obéit, et les yeux baissés, les mains dans ses manches, dans une attitude simple et digne, écouta M. Mariani, secrétaire de la Commission cardinalice de l'Administration des biens du Saint-Siège, membre du Conseil de l'hôpital, qui, au nom du Saint Père, prononça à peu près les paroles suivantes :

« Chargé par l'illustre président du Conseil de prendre la parole, je suis bien heureux d'annoncer que le Saint-Père, ayant su qu'il y a un demi-siècle que sœur Maria Mazzantini assiste les petits malades dans cet hôpital du Bambino Gesù, a voulu, en cette heureuse circonstance, la décorer de la médaille *Pro Ecclesia et Pontifice*.

« Cette distinction, le Souverain Pontife la donne habituellement à ceux qui se distinguent dans les œuvres de religion et de bienfaisance ; c'est donc à ce titre qu'elle a été conférée à sœur Marie, qui a fait resplendir dans l'Église de Dieu ce qui forme la partie intime, essentielle de la doctrine du Christ, l'amour ; non l'amour général, que nous devons avoir tous pour notre prochain, mais l'amour dans sa forme la plus haute, la plus sublime. Pour l'atteindre, elle a renoncé jusqu'au désir de jouir légitimement des joies du monde, aux affections de la famille et s'est pliée à une

règle de renoncement continuuel jour par jour, heure par heure. Qui sert l'Église, sert aussi le Pape en se dévouant dans cet hôpital, fondé par la noble famille Salviati, et qui, ayant pris un développement considérable, a été donné par elle au Saint-Père. En honorant sœur Marie, Sa Sainteté a l'intention de témoigner à toute la Communauté des Filles de la Charité sa paternelle satisfaction pour le pieux dévouement qu'elle déploie sur tous les points du monde, s'inspirant de l'esprit et des enseignements de son bienheureux Père, saint Vincent de Paul.

« Nous souhaitons à sœur Marie de pouvoir continuer longtemps encore sa mission de charité, irradiant sur ses compagnes son bon esprit et son bon exemple. C'est là non seulement mon vœu personnel, mais celui de tout le Conseil. Qu'elle continue son dévouement, son abnégation aux enfants malades et aussi à leurs parents, réussissant par son zèle charitable à soulager les douleurs devant lesquelles la science médicale reste impuissante. Par là, elle arrivera à la récompense promise par Celui qui a dit : « Ce que vous faites à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous le faites. »

Après ces quelques paroles, qui mirent la joie dans tous les cœurs des auditeurs, le président du Conseil se leva et lut le diplôme ainsi conçu :

LA SAINTETÉ DE NOTRE SEIGNEUR PIE XI

A daigné conférer la croix *Pro Ecclesia et Pontifice* à sœur Marie Mazzantini, l'autorisant à s'en orner, selon l'usage.

Du Vatican, 1^{er} février 1927.

Le Cardinal Secrétaire d'État,
Pietro GASPARRI.

Notre bonne sœur Marie, désormais résignée à tout, dut donc se laisser faire. Notre vénérée Mère Marie, aidée de la duchesse Salviati, épingla à son collet la croix-médaille, qu'on l'obligea à garder pendant la bénédiction du Saint Sacrement, qui suivit immédiatement la cérémonie. C'est du fond du cœur que tous répondirent aux versets du *Magnificat* pour remercier le Seigneur, non tant de l'honneur extérieur qui venait d'être fait à notre sœur Marie, bien que précieux, puisqu'il vient de l'autorité la plus souveraine après celle de Dieu, que des nombreuses grâces de choix accordées à une âme qui a eu le bonheur de passer cinquante ans au service des pauvres, dans la grande et belle famille de saint Vincent.

Le lendemain, notre bonne Sœur servante dut aller faire des visites de remerciement et s'informer, auprès de Mgr Caccia, maître de chambre de Sa Sainteté, de quelle façon il fallait remercier le Saint Père. L'éminent prélat, avec une grande bienveillance, proposa une audience particulière. Et le lundi 7 février, entre notre Vénérée Mère et la respectable sœur Dasso, notre bonne sœur Marie, décorée, traversait les antichambres qui précèdent la bibliothèque et y recevait une paternelle bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, qui, avec un sourire bienveillant, écoutait les remerciements exprimés, demandait des nouvelles de la maison, s'informait du nombre des malades et bénissait l'hôpital et tous ses membres.

POLOGNE

VARSOVIE

M. PIERRE-GABRIEL BAUDOUIN,

APOTRE DE VARSOVIE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Les Polonais écrivent Boduen. Il y a même une rue du Père-Baudouin à Varsovie, mais il n'y a guère de monument qui le magnifie. Pourtant sa mémoire vit encore et ne saurait mourir. Son corps est déposé dans les cryptes de l'église Sainte-Croix, ancienne église des Lazaristes, que les fils de saint Vincent de Paul ont récupérée depuis quelques années; car il fut Lazariste. Ceux qui sont plus âgés de quelques années au moins que le siècle, se rappellent, comme celui qui écrit ces lignes, l'immense pâté de murs, l'interminable façade de l'hôpital de l'Enfant-Jésus dont ce Lazariste, Français d'origine, dota la capitale polonaise au dix-huitième siècle. Mais murs et hôpital ont disparu; ou plutôt, l'institution même existe encore; il y a un hôpital de l'Enfant-Jésus, moderne, riche en pavillons séparés, hors de la ville presque; mais l'ancienne bâtisse, caserne, palais morose ou forteresse, n'existe plus. Seule une petite église, encastrée dans les maisons adjacentes à cinq ou six étages, l'église de l'Enfant-Jésus, demeure, qui fut la chapelle de l'ancien hôpital du P. Baudouin. Murs vieillis, noircis à l'extérieur, tout blancs à l'intérieur, d'un aimable rococo, qui pourrait être celui d'une salle de spectacle privée, étroit corridor qui mène au sanctuaire depuis la rue, corridor tout plein de monde les dimanches et jours de fête; un minuscule jardin, qui surprend en pleine ville, avec sa statue de la Vierge et quelque chose qui

rappelle, par sa forme, les hôtels particuliers d'antan, mais qui est mince, humble, quoique sobrement élégant, c'est la chapellerie; voilà tout ce qui reste de la fondation visible du P. Baudouin.

Né au dernier quart du dix-septième siècle, le petit Baudouin eût voulu se faire chartreux. « Une force, cachée au fond de son âme, l'attirait mystérieusement vers la solitude du désert. Ses nerfs étaient en proie à la nostalgie de la vie cachée, une vie à lui encore inconnue et cependant ressentie profondément dans son charme secret; il voulait essayer de la lutte corps à corps avec les puissances des ténèbres; il avait hâte de monter, de grimper, dirions-nous, vers les vertigineuses hauteurs de la vie parfaite, hauteurs interdites à beaucoup; il voulait goûter de l'union avec Dieu. » Néanmoins, il fut d'abord soldat.

L'auteur de la citation que nous venons de transcrire en traduction française et qui n'est autre que S. Em. le cardinal Kakowski, actuellement archevêque de Varsovie et jadis historien, littérateur à ses heures, canoniste surtout, explique ce fait par la déférence du jeune Baudouin à la volonté paternelle qui, à l'encontre de ses goûts et de sa vocation, l'envoyait à Paris servir dans la garde royale. L'Éminentissime chroniqueur ajoute cependant : » Dans son âme, il restait chartreux. »

Le refrain va revenir. Son Éminence, dans un vieil article que nous retrouvons dans le numéro du 1^{er} janvier 1905 du *Courrier de Varsovie* (Kurjer Warszawski), se plaît, sous sa simple signature d'alors, « abbé A. Kakowski », à magnifier l'âme ascétique du P. Baudouin, ordinairement représenté comme un homme d'action et de zèle extérieur. Son Éminence sait que seuls la contemplation et l'esprit de prière donnent les fruits bénis de la charité chrétienne.

Le P. Baudouin quitte le service du roi de France pour « s'enrôler (c'est toujours la même source que nous citons) au service de l'Éternel Roi ». Cependant, au lieu d'aller dans une chartreuse, qui, malgré ses vifs désirs, devait, plus tard, fermer ses portes devant un autre amant de la solitude cachée, saint Joseph-Benoît Labre, Baudouin se fait Lazariste. Peu après son ordination sacerdotale, il est envoyé à Varsovie. « Quoique l'amour de la patrie le retînt en France, l'amour de Dieu, plus fort, lui ordonnait de rester en Pologne. » Il y restera toute sa vie, s'étant familiarisé avec la langue polonaise, au point de pouvoir prêcher au peuple, donner des conférences spirituelles aux sœurs de saint Vincent et exercer, tout plein, son apostolat.

Une phrase de lui, en polonais, a passé dans l'histoire et les enfants du pays la lisent encore dans tous les livres de premières lectures. Nous allons la rapporter à notre tour : « Français de naissance, Polonais de cœur, dit le Cardinal, plus attaché à gagner sa patrie céleste qu'à conserver celle de la terre. »

Le fait est que la chrétienté subsistait encore, malgré tout, au dix-huitième siècle et que l'échange des âmes et des services catholiques entre pays se poursuivait plus qu'on ne le saurait croire. Il n'y avait pas longtemps, alors, que Jean III Sobieski, de Vienne, croyait bien servir l'Église de Pologne et même les intérêts politiques de son pays, en caressant l'idée d'une restauration de l'antique monarchie arménienne, avec la vue non dissimulée de l'amener à l'union complète avec l'Église romaine. Il y envoyait ses émissaires. Des Carmes polonais allaient évangéliser la Perse sous la protection des armoiries royales de Pologne. Quant à saint Vincent, il envoyait ses fils et ses filles spirituels en Pologne, dès les premiers temps

de ses fondations, et sa correspondance prouve qu'il n'oubliait pas la Pologne.

Si quelques historiens peuvent se plaindre, non sans ombre de raison, que la politique du « Grand Roi » et des Françaises reines de Pologne, servit l'imbroglio politique polonais de la fin du dix-septième siècle et augmenta la vivacité des factions religieuses, exclusivement religieuses, entre la France et la Pologne du dix-septième et du début du dix-huitième siècle, Visitandines, Bénédictines du Saint-Sacrement, Lazaristes, sœurs de Charité, etc., tel est l'actif *grosso modo* de ces relations. Il faudrait y joindre certains aspects nouveaux de la dévotion mariale de Pologne, le projet de l'ordre militaire de l'Immaculée-Conception, notamment le Sacré-Cœur, l'institution des Dames chanoinesses de Varsovie et divers autres faits qu'on retrouverait aisément sous la cendre des siècles. Bientôt, le vent va sauter. Le dernier roi de Pologne, sans renier sa foi catholique, cependant, va propager le philosophisme éclairé de l'Encyclopédie; Rousseau sera prié d'écrire sa « Constitution de Pologne »; les « abbés » français, plus ou moins authentiques et plus ou moins laïques au fond, vont détenir l'instruction des jeunes seigneurs en leurs mains, et Dieu sait si cela va être toujours heureux ! La coqueluche maçonnique va pénétrer de France, aussi bien que des États allemands. Enfin, quand Varsovie sera vide de son roi, une autre famille royale va lui arriver, celle des Bourbons en exil, avec tout le flot de l'émigration, souvent ecclésiastique et pas toujours croyante. Néanmoins, un dernier reflet de l'ancienne France chrétienne brillera en Pologne au dix-huitième siècle, presque centenaire déjà, avant la reprise des relations futures entre catholiques des deux pays : c'est l'immortel, le pérégrinant Dom de

Lestrange, trappiste en étapes à travers le monde, qui traversera un moment la Pologne, si hospitalière jadis à l'ordre de Cîteaux naissant, avec sa troupe, et séjournera à Cracovie.

Avant Voltaire et les éditions confidentielles d'Amsterdam, le P. Baudouin fut un salut de l'ancienne France à l'ancienne Pologne d'antan. C'était le temps de la Régence, qui correspond aux règnes d'Auguste II de Saxe, de Stanislas Leczinski, d'Auguste III *ineunte* en Pologne. Temps de troubles, d'abjections, de frivolités, de luxe décadent, de décomposition sociale trop souvent. Temps de paix morne, bonasse sous Auguste III.

Varsovie vit de lamentables misères publiques et privées au dix-septième siècle et au dix-huitième siècle. De 1650 à 1720 et plus, que de ravages! Le P. Baudouin, lui, trouva, dans ces ruines et dans ces plaisirs déchainés, la tête d'un petit enfant dévorée dans la rue par un chien. Ce fut, pour lui, le signal de ses œuvres de charité, où il imitait saint Vincent, son maître, et qui dotèrent Varsovie d'un asile d'enfants trouvés et ensuite de ce formidable hôpital de l'Enfant-Jésus, où, sans aller en Chine, l'on pouvait se dévouer à l'œuvre de la Sainte-Enfance. Imposante façade, grise à l'extérieur, qui existe encore dans mes yeux, qui la virent; enfants, toutes les maladies incurables, vieillesse, misères, invalides à l'intérieur. Mais comment recueillir les fonds nécessaires pour édifier cette façade? Le P. Baudouin mendia, *importune, opportune*, et ne reçut pas toujours de quoi payer ses maçons. Voyez plutôt. Un soir (ou un matin, car on jouait alors à mort), il entre dans un de ces hôtels des grands, somptueux palais qui s'alignent encore (quelques-uns du moins, car beaucoup à peu près d'entre eux ont disparu et d'autres ont perdu leur blason) au *Ksakov-*

skie Przedmiescie, pour demander l'aumône nécessaire à ses protégés. Les salles, pleines de monde, étaient brillamment illuminées et l'or tombait à terre des tables de jeu. Le quêteur s'approche; il reçoit un soufflet d'un jeune seigneur indigné. « Ceci est pour moi, dit-il, mais que vais-je rapporter à mes orphelins? » Voilà le trait héroïque et spirituel à la fois qui se lit partout; voilà la phrase que nous avons promis de citer tantôt; voilà l'auréole légendaire du P. Baudouin, inséparable de son nom. Fait réel ou embelli? Il est à la mode du temps, quoiqu'on ait voulu l'atténuer, autant que je sache. En tout cas, personne ne l'enlèvera plus de l'histoire de l'apôtre français de la Varsovie du dix-huitième siècle, pas plus qu'on n'enlève, sur les statues, les petits enfants des pans de la robe de saint Vincent, ou le chien au flambeau allumé d'auprès des pieds de saint Dominique.

Il serait curieux de savoir comment le biographe des saints de Pologne, contemporain du P. Baudouin, eût raconté l'histoire. Pour nous, revenons aux traits recueillis par le cardinal Kakowski.

L'Éminentissime auteur, fidèle à nous peindre l'ascète dans le P. Baudouin, insiste sur sa vie cachée. Confesseur des Sœurs et des Visitandines, directeur de l'établissement Saint-Casimir, qui subsiste encore, professeur, puis recteur du grand séminaire tenu par les Lazaristes de Varsovie, enfin procureur et visiteur de son ordre, il menait une vie cachée et peu répandue au dehors, proche de son idéal cartusien, jusqu'au jour où il fit la rencontre du chien homicide et aussi jusqu'à l'histoire du fameux soufflet. Alors le zèle de sa charité, ses soins à recueillir les aumônes dans tous les milieux, son action publique qui l'amena à sa grande fondation, le rendit populaire, connu, aimé dans tout Varsovie. Celui qui l'avait si gravement

offensé et auquel il avait si finement répondu, de ses lèvres enjouées, légèrement malicieuses, avec son bon sourire, telles que nous les montre son portrait, ne fit pas difficulté à se soumettre entièrement à son extraordinaire ascendant. « Toutefois, insiste le cardinal, dans le remous de la vie de grande ville de Varsovie, il ne cesse pas de rester chartreux dans son âme. » Ses supérieurs en jugeaient comme l'Éminence citée. Voici un texte de 1718, une lettre du Supérieur des Lazaristes, où les éloges ne sont pas ménagés à son zèle, où les admonitions ne manquent pas, au sujet de sa santé notamment, mais où l'on trouve cette phrase caractéristique : « N'oubliez pas que nous ne sommes ni des carmes ni des *chartreux*. »

Pourtant, en 1719, son supérieur admire sa science de la direction des âmes religieuses. Et le visiteur Slivinski dira sur son compte que « ce fut sa réelle, sa probe piété qui lui valut la bénédiction de Dieu ». Simple et affable, il avait le don d'espérance à tel point que ses auditeurs pleuraient lorsqu'ils l'entendaient discourir sur cette vertu, ou de la foi, ou de l'amour du prochain. Ces notes nous le montrent capable d'entrer dans la liguée des grands charitables : un Vincent de Paul, un Cottolengo, un Don Bosco, etc.

Le P. Baudouin mourut en 1768. Il ne devait pas voir sa patrie adoptive exposée à l'outrage des premiers démembrements. Il mourut très vieux, usé autant que la soutane qu'il portait. Mais son âme était jeune. Il donne la main, dans les annales de Varsovie charitable, au jésuite Skarga du début du dix-septième siècle (et de la fin du seizième siècle), qui s'inquiétait des cancéreux et autres malades abandonnés et fondait un hôpital pour eux, le premier de ce genre en Europe, et à l'abbé Folkowski, au début du dix-neuvième siècle, qui sera l'abbé de l'Épée de Varsovie. Entre

temps, un autre étranger, un autre religieux, le rédemptoriste morave Höffbauer, aujourd'hui sur les autels, autrement appelé Dvorzacek, à la slave, viendra dans Varsovie, à l'agonie de son indépendance, prêcher le peuple, secourir les faibles, recueillir les victimes du terrible sac de Praga (faubourg de Varsovie) par Souvaroff. Deux étrangers, Baudouin et Hoffbauer, firent donc fleurir la charité catholique dans Varsovie au dix-huitième siècle. Éternelle jeunesse de la charité qui ne connaît point d'âge et ne remarque pas le chiffre, le numéro d'ordre des siècles. Elle s'égare là où l'on s'attendrait à ne voir que vétusté des ruines et des sourires fanés.

P. Th. Rz.

(Extrait des *Amitiés catholiques françaises*, 15 octobre 1926.)

PORTUGAL

ORDINS

Lettre de M. ALVARO à M. COSTE

5 mars 1927.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!

Je vous écris aujourd'hui, anniversaire d'une manifestation du pouvoir de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse. Je pense que vous pourriez en faire un petit miracle pour figurer dans les *Annales*.

Voici le cas. Un brave homme d'environ soixante-quatre ans, veuf, vivant tout seul avec sa fille unique d'environ trente-huit ans dans ce petit hameau d'Ordins, qui compte environ 300 habitants, est

devenu fou tout d'un coup, vers le 21 février 1926. Dans sa folie, il cherchait constamment à se suicider. Il fut surpris, la faucille à la main, essayant de se couper la gorge, qui saignait déjà abondamment. On la lui enlève des mains et on l'enferme tout seul dans une chambre de la maison, où l'on croyait qu'il n'y avait plus rien à craindre pour lui.

Bientôt on entendit des coups contre le mur. C'était lui encore qui frappait le mur avec le front, qui saignait déjà.

Une de ses sœurs, voyant que sa cousine serait impuissante pour le surveiller et le maîtriser et pour préparer les repas, le fit transporter chez son mari, qui est aubergiste, ayant plusieurs enfants, dont deux grands garçons.

Comme je souffrais d'un pied dès le commencement du mois de février, ne sortant pas de la maison, je ne pus avoir connaissance du cas que le 3 mars, à midi. Après mon dîner, sans être averti ni appelé par quelqu'un de la famille, je suis allé le visiter.

Je le trouvai à une véranda, au-dessus de l'auberge, entouré d'hommes qui essayaient de le calmer et de le maîtriser. Il se débattait et ne parlait que des puits qu'il connaissait, disant à hauts cris, qui nous déchiraient le cœur, qu'il voulait aller s'y jeter pour voir terminer ses souffrances, et, ce disant, il se pressait maintes fois avec les mains l'endroit du cœur. Il m'a reconnu dès mon arrivée et prononça même mon nom, tout en continuant de même. Je fis de suite retirer de l'endroit tous les enfants et les femmes. Je m'informai s'il abusait du vin et autres boissons. On me répondit qu'il ne prenait du vin que très rarement et en petite quantité. Voyant qu'il ne se calmait point, je donnai quelques conseils utiles, sans oublier de leur recommander de venir m'avertir, dès qu'il aurait quelques

moments de calme et de lucidité, pour qu'il pût faire sa confession et recevoir les derniers sacrements, pour prévenir le cas de folie perpétuelle.

Le 4, au matin, après mon déjeuner, je lui fis une deuxième visite. Je m'informai de son état en arrivant et j'apprends qu'il est un peu calme, parce qu'il était épuisé, n'ayant laissé dormir personne à la maison avec ses cris épouvantables.

Il me reconnaît et me parle. Je lui fais voir qu'il était prudent de penser à recevoir les sacrements, puisque son état pouvait empirer d'un moment à l'autre. Il en convient et se confesse de suite.

Je pars alors pour lui apporter le saint Viatique et les saintes huiles. Arrivé de nouveau devant lui, tout va très bien. Après le *Confiteor*, je lui demande s'il avait oublié quelque faute. A la réponse négative, je poursuis. Mais au moment de lui donner la sainte hostie, impossible : il n'ouvrait point la bouche.

Je lui conseille tout bas d'ouvrir la bouche et je reçois un non tout sec. Bon, voilà qu'il redevient fou, ou bien que le démon se met de la partie. Je dépose le Saint Sacrement et je l'exhorte un peu. Profond silence. Je le prie de réciter avec moi le *Notre Père* devant le Très Saint Sacrement. Il m'accompagne très bien, mais, arrivé au *et dimitte nobis debita nostra*, il se tait d'un coup. Je répète. Même silence.

Je fais retirer tout le monde, mais tous mes efforts et conseils restèrent sans effet. J'ouvre de nouveau la porte et, devant plusieurs personnes, je lui demande s'il veut recevoir les derniers sacrements de la sainte Église. Et les dents bien serrés, il me répond : « Non. »

Jugez de l'émoi de ses parents, qui étaient là présents, et d'une vieille femme dont il avait réclamé la présence à ses côtés. On avait cru à quelque réconciliation ou restitution. Mais rien de tout cela.

Alors une pensée me vint avant de reprendre le Très Saint Sacrement pour le reporter à la chapelle. Je demande à sa fille s'il avait sur lui la médaille miraculeuse. « Il ne l'a pas, me répond-elle, et il n'y pense même pas. Il fait régulièrement ses Pâques, et c'est tout. »

Je lui demande encore si elle en avait une et, pour toute réponse, je vois qu'elle se la tire de la poitrine, en cassant le fil, et me la remet en main. Je demande alors à ce pauvre malheureux s'il accepte qu'on la lui mette au cou. « Oui, répond-il, je l'accepte comme une autre chose quelconque. »

Une fois que je la lui eus imposée, je le suppliai de dire avec moi : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Avant de dire ces mots, le malheureux serre de nouveau les dents. Je répète tout seul l'invocation devant lui avec les personnes présentes, leur recommandant de bien prier pour lui, et je me retire avec le Très Saint Sacrement. Tableau bien triste pour moi, qui n'en avais jamais vu de pareil dans mon ministère.

Vers quatre heures du soir, je repasse par là. Il est dans toutes ses fureurs. « Et la médaille, demandai-je, l'a-t-il encore? On ne la voit plus; il l'a fait disparaître. Il passa une nuit affreuse, me répondent-ils, et n'a fait que crier tout le jour. »

Le lendemain matin, nouvelle visite. Je le trouve très bien disposé. Il veut se confesser de nouveau. Je vais lui rapporter le Très Saint Viatique et les Saintes Huiles. Il dit lui-même son *Confiteor*, se signe et frappe la poitrine aux moments voulus. Enfin, il reçoit les derniers sacrements dans les meilleures dispositions, à la grande édification et au grand contentement de tous les parents présents.

Je lui donne l'absolution papale avec l'indulgence

plénière et je lui impose canoniquement la médaille miraculeuse. Il était rayonnant de joie, et, n'étaient les linges qui lui couvraient le front et le cou, l'on ne se serait pas cru devant un malade. Il m'en remercia beaucoup.

La nuit suivante, la folie le reprit et il allait jeter loin sa médaille, mais tout d'un coup, disent ses parents, il ouvrit la bouche et l'avalâ.

Pendant deux ou trois jours, les souffrances lui revinrent, mais ses cris de douleur étaient alors toujours accompagnés de paroles de résignation, de pitié et de confiance en Dieu et en Notre-Dame de la Médaille miraculeuse. Pas un geste maléfisant.

Au bout de quelques jours, il commença à prendre quelque nourriture et les forces lui revinrent bientôt. Il affirme qu'il ne se souvient de rien de tout ce qu'on lui raconta alors, à l'exception des sacrements reçus le 5 mars, jour qu'il n'oubliera jamais, comme ses parents.

Maintenant qu'il appartient à l'Association de la Médaille miraculeuse, je recommande aux prières de tous les membres de cette Association ce brave Antonio de Souza, qui, depuis le 15 mars 1926, n'est plus tombé malade, ayant un parfait usage de ses facultés mentales, mais qui n'a pas encore compris que la confession et la communion une fois l'an ne suffisent pas pour plaire à Dieu et mériter de sa très sainte et Immaculée Mère de nouvelles grâces. Sa fille serait tout heureuse si elle voyait son père l'accompagner à la sainte Table aux principales fêtes et les premiers vendredis du mois.

ASIE

TURQUIE D'ASIE

PÈLERINAGE A ÉPHÈSE ET A PANAGHIA-CAPOULI

23-24 novembre 1926.

Dès son arrivée à Smyrne, la sœur Hannezo, évoquant le souvenir de la regrettée sœur Grancey, manifesta un très vif désir d'aller à Panaghia-Capouli. Tout en objectant de très grandes difficultés réelles, je me gardai bien de la décourager, désireux que j'étais moi-même d'aller me rendre compte de l'état des lieux depuis 1922. Ma résolution fut aussitôt prise de ne reculer que devant l'impossible.

Il y avait des formalités à remplir, assez longues, et le temps pressait. Sans l'intervention efficace de sœur Soppi qui nous a obtenu rapidement un permis collectif, il aurait fallu renoncer à notre projet. Le permis délivré, c'était une première difficulté vaincue... et de bon augure.

Le mardi 23 novembre, dès six heures un quart, la petite troupe composée du missionnaire et de quatre sœurs (sœur Hannezo, sœur Desloges, sœur Lepicard, sœur Soppi) se trouvait à la gare d'Al-Sandjak, autrefois gare de la Pointe.

A sept heures dix, le train s'ébranle avec une lenteur et des arrêts désespérants. Heureusement que

sœur Hannezo s'intéresse à tout, au moindre renseignement historique et aux plus petits détails du paysage. Les heures passaient donc relativement courtes.

Vers dix heures et demie, nous étions à la gare de Seldjouk. C'est ainsi qu'est maintenant appelé, du nom de l'ancêtre des premiers conquérants turcs de l'Asie-Mineure, le petit village si longtemps connu sous le nom d'Ayassoulouk, forme turque des deux mots grecs « Aghios Theologos » qui évoquait si bien le souvenir de saint Jean le Théologien.

Ce n'est pas le seul changement que nous aurons à constater. Nulle trace de la population chrétienne d'autrefois, qui nous connaissait et nous accueillait avec un empressement joyeux que l'espoir d'un petit bénéfice n'empêchait pas d'être sincère. La nouvelle population est entièrement turque. Si des mots grecs résonnent encore, c'est de la bouche de Turcs venus de la Macédoine ou de la Crète. Sauf la coiffure des hommes, qui s'est européanisée du soir au lendemain, on se croirait dans un village turc du bon vieux temps. Sur les visages, aucun indice de malveillance, mais simplement une curiosité bien légitime, puisque la plupart n'ont jamais vu de cornette.

Un double projet s'offrait à nous. Partir aussitôt pour les ruines d'Éphèse et continuer jusqu'à Arvalia, où nous aurions passé la nuit. De ce village le chemin vers Panaghia est beaucoup plus court. Mais trouverait-on un logement à Arvalia? Après information, on fut bientôt sûr du contraire. Ainsi donc, bien que l'hôtel de Seldjouk ne promît rien de confortable, il valait mieux cela que rien. Aller aussitôt aux ruines et revenir à Seldjouk passer la nuit, tel fut définitivement notre ordre du jour.

Une auto de louage, de celles qui font le service

entre Seldjouk et Kouch-Odessi (anciennement Scala-Nova) nous emporta rapidement jusqu'aux environs du théâtre; mais ce que sœur Hannezo désirait surtout voir (et nous tous avec elle) c'était l'église du Concile, communément appelée église double. L'accès n'en était point facile. Nul sentier. Partout des broussailles. Nous y arrivâmes cependant et nous parcourûmes dans toute son étendue l'emplacement de cette église fameuse. La joie de nos sœurs faisait plaisir à voir et me rappelait celle des chrétiens d'Éphèse qui, en 431, acclamèrent avec tant d'enthousiasme la décision des Pères du Concile. On chanta le *Magnificat*, l'*Ave Marie stella*, bien faibles échos des acclamations antiques, mais partant de cœurs non moins dévoués à la Vierge Marie, mère de Dieu.

Bien que cela nous obligeât à un détour assez considérable, nous visitâmes ensuite le stade et, successivement, le théâtre, la bibliothèque, etc. La journée avançait. Il était environ une heure. On s'installa tant mal que bien, pour le dîner, près de l'auto qui avait aussi apporté nos provisions. Le dîner fini, nous parcourûmes dans toute sa longueur (environ 800 mètres) la grande et belle voie Arcadienne, bien faite pour de solennelles processions. Mais il fallait hâter le retour, car l'auto ne pouvait attendre davantage. Vers trois heures, nous étions à l'hôtel.

Pour tout ceux qui ont visité autrefois Ayassoulouk, ce mot évoque l'hôtel de la gare, qui sentait l'Europe (et même un peu l'Angleterre). Il a été détruit par un incendie. L'hôtel où nous sommes descendus est tout à fait à la turque. Le rez-de-chaussée, en terre battue, est un cabaret authentique. Un étage avec trois ou quatre chambres des plus modestes. On s'y installe assez gaiement et l'on s'y repose l'espace d'une petite heure environ. Vers quatre heures :

« N'êtes-vous pas trop fatiguée ? » demandai-je à sœur Hannezo, m'attendant à une réponse plutôt affirmative. « Mais pas du tout », répliqua-t-elle. Tant mieux, car il serait bien dommage de ne point visiter l'emplacement de l'église de saint Jean et celui du temple de Diane. Allons !

Et nous voilà partis d'un pas allègre vers la colline où sont agglomérées les maisons du village. De l'église bâtie par Justinien en l'honneur de saint Jean, comparable à celle des saints Apôtres à Constantinople, il ne reste que des pans de voûtes écroulées. Nous descendons vers la mosquée de Sélim, dont les murs restés debout sont vraiment imposants. A cette heure, la plaine d'Éphèse se déroule à nos pieds jusqu'à la mer, toute transfigurée dans la douce lumière du soleil couchant. Nous arrivons au temple de Diane, qui déçoit tous les voyageurs : quelques débris de marbre dans un enfoncement marécageux. Vers cinq heures et demie, à la nuit tombante, l'on était rendu à l'hôtel. On l'aménage pour la nuit ; on étale les provisions pour le repas du soir.

Il va sans dire que la vue des cornettes avait excité au plus haut point la curiosité générale. Une troupe d'enfants, sans cesse accrue, nous avait accompagnés sur la colline. Quelques-uns toutefois reconnaissaient les sœurs pour avoir été soignés à l'hôpital français ou au dispensaire. Aussi eurent-elles grand'peine à refuser l'hospitalité que leur offrait de si bon cœur un de leurs clients reconnaissant. Celui-ci, d'ailleurs, ne se tint pas pour battu. J'avais déjà terminé mon repas lorsqu'on m'apporta un large plateau sur lequel était disposé un copieux menu à la turque. C'était la reconnaissance qui l'avait envoyé à nos sœurs. Je ne pouvais recommencer. Mais elles, moins avancées que moi, eurent la complaisance d'y faire honneur. Détail

encore plus touchant. Un pauvre homme, à moitié perclus, se fit aider pour arriver à l'étage où nous étions. A tout prix, il avait voulu remercier en personne les sœurs pour les soins qu'il en avait reçus. On se revoyait avec plaisir. Mais ce qui, sûrement, fit le plus de plaisir à ses bienfaitrices, c'est qu'on vint au même moment les appeler pour donner les premiers secours à un blessé. « J'y vais aussi », dit avec empressement sœur Hannezo. Oui, quel bonheur, pour toutes, de pouvoir clôturer une journée si agréable par un acte de charité!

A mesure que la nuit se faisait, les habitués du cabaret se réunissaient au rez-de-chaussée. On entendait leurs conversations bruyantes, mais non tapageuses. Contraste étrange! En bas des buveurs attablés et, au-dessus, une communauté en prière. Mais chose plus étrange! On aurait dit que ces braves gens connaissaient nos usages de communauté. Passé neuf heures, ils se retirent peu à peu et bientôt règne dans tout l'hôtel le plus édifiant silence.

On avait engagé des chevaux pour le lendemain et fixé le départ à cinq heures. Aussi, bien avant le jour, toute la communauté se trouvait sur pied. Mais nous étions au village, où les habitants ne connaissent d'autre horloge que le soleil. Et puis, les chevaux ne se mettent pas en route sans avoir trituré tout à leur aise leurs provisions. Je me disais : « Si les chevaux sont prêts à six heures, ce sera bien. » Six heures passent et de chevaux, point. Impatience-générale bien justifiée, car, le train pour Smyrne devant partir à deux heures et demie, les minutes, pour ainsi dire, sont comptées. Encore un peu de retard et il nous serait absolument impossible d'atteindre le but désiré. Cependant je n'oubliais pas ma résolution première, de ne reculer que devant l'impossible. Un cheval

arrive, salué avec des cris de joie. Puis, longtemps après, un autre. Et ainsi de suite jusqu'à cinq, avec deux tout jeunes hommes, passablement inexpérimentés, dont aucun ne connaît Panaghia. Cesera donc à moi de guider à pied la petite caravane. Il était environ sept heures.

Jusqu'à la montagne il y a des chemins assez unis et bien indiqués. Mais, dès que l'on commence à gravir les pentes, les sentiers disparaissent dans le terrain bouleversé. Il faut donc que le guide fasse de temps en temps une petite exploration, afin que la petite caravane puisse avancer sans trop de retard. Heureusement que l'air est vif, presque froid ; dans la plaine, nous avons marché sur la gelée blanche. Cependant, le soleil monte peu à peu dans un ciel sans nuages. Et à mesure que nous escaladons la montagne, la plaine se déroule au loin, si belle, dans la lumière du matin, que très souvent on se retourne pour la contempler et chercher des yeux les ruines que nous avons visitées hier. Soudain paraît le golfe d'Éphèse et la mer du bleu le plus pur. « La mer ! la mer ! » serait-on tenté de crier, avec un soupir de délivrance, comme autrefois les guerriers conduits par Xénophon. — « Quand arriverons-nous ? » me demande-t-on plus d'une fois. Et je tâche de calmer les impatiences, sans trop les bercer d'illusions, car on n'est encore qu'à moitié chemin.

Avec des sentiers impossibles, avec des chevaux peu habitués à la montagne, avec des hommes peu expérimentés, avec des sœurs qu'effrayaient un peu les chevaux, sauf la sœur Hannezo, habile écuyère, paraît-il, mais qui n'avait que faire de son habileté sur sa bête trop mal harnachée et trop peu fringante, on pouvait craindre, à chaque minute, un accident fâcheux.

Mais d'accident, point. Toutes, même les plus novices,

se sont bien tenues. Enfin, après deux heures et demie environ, nous franchissons la dernière colline et nous entrons dans l'enfoncement où se trouve Panaghia. Au loin, la mer et les lignes harmonieuses de Samos, si nettement découpées sur le ciel très pur, qu'on pourrait les prendre pour des îles, « ces îles innombrables » dont parle Catherine Emmerich.

Ainsi donc, les horizons lointains n'ont pas changé, ni même les collines toutes proches, si belles maintenant dans leur parure automnale aux teintes variées. Mais, tout près de nous, quel aspect de désolation ! Les quatre murs de l'ancienne maison d'habitation sont encore debout, mais ne s'élèvent plus qu'à mi-hauteur. C'est que, depuis 1922, les hivers ont bien travaillé !

Sans nous attarder à ces choses tristes, nous allons vers la maison de la Vierge. Elle est debout et à peu près intacte, sauf le dessus de la porte d'entrée, où se trouvait une statuette de la Vierge. La statuette a disparu et, manifestement, les vandales se sont acharnés à détériorer aussi la niche et les alentours. Quant à la statue assez grande que les soldats grecs avaient trouvée, en août 1920, gisant sur le sol, et placée sur ce qui restait d'autel dans l'abside de la chapelle, nulle trace ! Est-elle sous le monceau de décombres qui remplace l'autel ? Il aurait fallu avoir le temps de le remuer.

Et le temps pressait. Il était neuf heures et demie ! Vite on installe un autel portatif sur un petit mur en pierres sèches, tout à côté de la maison, en face de la chambre à coucher de la Vierge. Par une très délicate attention, sœur Hannezo demande que la messe soit dite pour la sœur Grancey, en ce lieu béni où tout parle d'elle.

Quelles émotions à la pensée que le saint sacrifice allait y être célébré pour la première fois depuis

1914 ! Il me semblait voir se renouer la tradition des pèlerinages que j'ai vue naître en 1896, grandir jusqu'en 1914 et tomber en pleine jeunesse, si l'on peut dire. Et comment ne pas évoquer aussi le souvenir de saint Jean, célébrant le même sacrifice devant la Vierge et ses compagnes ! Souvenir écrasant pour le pauvre missionnaire et les quatre sœurs agenouillées devant l'autel. Communion générale. Action de grâces d'autant plus courte que la préparation avait été plus longue.

Il fallait, en effet, précipiter notre repas et déjà songer au retour. Le jeûne prolongé, l'air pur et vif, la joie intime des cœurs, quel assaisonnement aux provisions apportées ! Oh ! l'excellent et pittoresque festin auprès de la source dont l'eau demeure toujours si fraîche et si pure !

Il n'était pas possible d'aller au château, ni d'escalader le Bulbul-Dagh, ni même de monter au calvaire présumé sur le Kara-tchali. On se contente donc de parcourir à la hâte l'emplacement où se trouvaient nos deux maisons. Sur les murs qui n'ont pas encore croulé tout à fait, on distingue quelques traces de la fresque qui représentait la Vierge faisant le chemin de la croix. Encore un hiver et cela même aura disparu. Il est d'ailleurs trop tard, je crois, pour tirer un parti quelconque de ce qui reste debout. Et la végétation a tout envahi, végétation d'automne. Tandis qu'au printemps elle semble faire revivre même les ruines, en cette saison avancée les herbes desséchées et les feuilles flétries augmentent l'impression de mort et de désolation qui m'obsède. Les sœurs, qui n'ont pas connu le passé, l'éprouvent certainement beaucoup moins forte. Rien de triste comme l'abandon, qui ressemble trop à l'oubli.

Un prêtre américain, le P. Helten Jean, venu expres-

sément d'Amérique pour voir la maison de la Vierge près d'Éphèse, qui a été notre hôte pendant plusieurs semaines et a trouvé moyen, au prix de mille difficultés, d'aller jusqu'à Panaghia, nous exprimait un soir, sous une forme à peine convenable, son indignation à la pensée que ces lieux bénis étaient complètement négligés. « On n'a rien fait ! On n'a rien fait ! disait-il, c'est une honte. »

Il est difficile de lui donner complètement tort. Nous ne pouvons décemment inviter des voyageurs ou même un petit groupe de catholiques de Smyrne, laïques ou même prêtres, à venir contempler le spectacle de cet abandon. Un aménagement s'impose. Mais comment ? Les ressources ne sont pas la seule difficulté, ni la principale. Car, où trouver la main-d'œuvre ? Outre qu'elle est rare et chère, comment amener un groupe de travailleurs dans cet endroit écarté, où ne se trouve pas même une hutte de branchages, comme autrefois ?

Vers midi, on s'acheminait vers Éphèse, sous le plus beau soleil, qui revêtait tout de sa splendeur. Mais comment admirer, lorsqu'il fallait regarder continuellement où mettre le pied, ou se tenir en équilibre instable sur sa bête, qui pouvait broncher à chaque pas ! Avec une certaine anxiété, j'attendais qu'on fût dans la plaine. Enfin, on y arrive vers une heure et demie et sans le moindre accident.

Au petit matin, de rares habitants avaient assisté à notre départ. Aussi, lorsque, vers deux heures, notre caravane traversa le village, toute la population était sur pied pour regarder avec étonnement les quatre cornettes à cheval. Et celles-ci, se sentant un peu à la parade, se tenaient fort bien. Ce fut un petit triomphe sans les acclamations.

A deux heures et demie, départ de Seldjouk par l'omnibus, comme le matin. Cela donne le temps de

contempler le paysage et d'échanger des réflexions, sans oublier les dévotions de la communauté.

A six heures dix exactement, le train entra en gare à Smyrne. Il ne restait plus qu'à remercier Dieu et la Vierge Marie de la protection dont nous avons été l'objet, remettant à plus tard, mais le plus tôt possible, de témoigner notre reconnaissance en cherchant et trouvant les moyens de faire cesser l'état de désolation et d'abandon où se trouve présentement le site et le sanctuaire même de Notre-Dame d'Éphèse à Panaghia-Capouli.

Smyrne, le 14 février 1927.

EUZET,
i. p. d. l. m.

CHINE

LE RECRUTEMENT DU CLERGÉ INDIGÈNE

Quand il fonda sa Congrégation de prêtres, saint Vincent de Paul lui assigna deux fins principales : les missions et les séminaires ; les missions pour éclairer et toucher le peuple ; les séminaires pour perpétuer le fruit des missions, en assurant aux paroisses la présence de prêtres préparés à leur ministère sous le double rapport de la science et de la piété.

Ces deux œuvres, ce n'était pas seulement en France que le saint fondateur prétendait les établir, c'était partout où ses missionnaires seraient appelés par le Saint-Siège ou les évêques. A ceux qui furent envoyés en Pologne, à ceux qui partirent pour l'Italie, il recommanda de ne pas perdre de vue la formation du clergé local. A Madagascar, M. Nacquart y songea dès son arrivée ; et si la mort n'avait pas empêché les mission-

naires de se multiplier dans cette île, son projet n'aurait pas été indéfiniment retardé.

Un des premiers devoirs des supérieurs généraux était de rester fidèle à la pensée du saint Fondateur, consignée dans le livre des Constitutions; ils n'y manquèrent pas. Qu'on parcoure un catalogue de la Compagnie à n'importe quelle époque de son histoire, on verra que, dans tous ou presque tous les pays où elle s'est établie, l'œuvre des séminaires fonctionnait à côté de celle des missions.

Les missionnaires envoyés en Chine comprirent, dès la première heure, l'immense avantage que pouvait leur apporter le concours d'un clergé local. « Les prêtres indigènes, écrivait en 1907 un de nos vicaires apostoliques¹, sont des auxiliaires précieux et souvent indispensables : précieux, parce qu'ils travaillent bien et rendent de grands services dans le ministère; indispensables, parce qu'ils comprennent mieux que les Européens la langue et les mœurs du pays, la mentalité de leurs compatriotes, leurs préjugés et leurs aspirations, leurs qualités et leurs défauts..

« Ces connaissances sont tout à fait nécessaires pour la direction générale du vicariat, pour le progrès de la religion, pour éviter les écueils et pour régler les difficultés occurrentes. Vouloir se passer d'eux serait se passer d'un concours précieux et efficace, se condamner à une impuissance relative. Ils sont comme des intermédiaires entre le peuple et nous, des ponts de communication. On les aborde plus facilement et on s'adresse à eux pour venir à nous. Je pourrais ajouter qu'ils acclimatent la religion dans un pays où règne la défiance, pour ne pas dire davantage, à l'égard de tout ce qui vient du dehors. »

1. *Le Petit Messager de Ning-Po*, janvier 1907.

Les prêtres indigènes sont indispensables à un autre point de vue. Quoi qu'on fasse, les prêtres étrangers seront toujours trop peu nombreux en Chine pour suffire aux besoins de la population, besoins destinés à augmenter au fur et à mesure que la religion se propagera.

Dès les premiers temps de leur séjour en Chine, M. Appiani et M. Mullener songèrent à l'institution d'un séminaire. « S'il plaît à Dieu de me faire trouver un lieu sûr, écrivait M. Mullener en 1711¹, je pourrai commencer ou plutôt continuer le séminaire commencé à Chang-King-Fou. »

Le lieu sûr fut trouvé; mais il fallait aussi des professeurs. Faute d'auxiliaires, M. Mullener se voyait dans un extrême embarras; il se trouvait en face de deux devoirs contradictoires : demeurer au séminaire pour s'occuper de la formation de ses élèves, et aller visiter les chrétientés pour entretenir les fidèles dans leur foi. Des huit séminaristes qui formaient le séminaire le 22 mars 1721, le plus âgé avait vingt-cinq ans; les deux plus jeunes dix. Quinze enfants attendaient leur tour d'entrer. « Je ne puis en recevoir un si grand nombre, disait-il², tant que je suis seul et sans confrère... Pour parcourir toutes ces missions, il me faut une année entière, et, pendant ce temps-là, ces élèves restent à la maison, sous la seule direction du maître chinois, et ils oublient tout ce qu'ils ont appris l'année précédente; ensuite il faut recommencer comme si rien n'était, et leur apprendre de nouveau ce qu'ils ont oublié. »

Entretenir un séminaire dans ces conditions, malgré le défaut de fonds et les tracasseries des mandarins,

1. *Mémoires de la Congrégation de la Mission en Chine*, éd. Milon, t. I, p. 190.

2. *Ibid.*, t. I, p. 247.

tenait de l'héroïsme. M. Mullener fut récompensé, par quelques résultats, de sa confiance et de son courage.

Depuis longtemps déjà, les Pères de la Compagnie de Jésus étaient entrés dans cette voie. Ils ouvraient les portes de leur Institut aux Chinois chez lesquels se manifestaient des signes de vocation sacerdotale et en faisaient les auxiliaires de leurs travaux. Quand, en 1785, ils durent, sur l'ordre de Rome, céder leur Mission aux enfants de saint Vincent de Paul, leur communauté comptait six jésuites chinois, dont quatre, il est vrai, étaient condamnés au repos par l'âge ou les infirmités¹.

Ce fut sur leur conseil que le nouveau supérieur, M. Raux, ouvrit un séminaire, où furent reçus indistinctement futurs prêtres et futurs catéchistes. L'établissement, écrivait-il en 1788, « est composé de quinze sujets, les uns plus âgés pour rendre service plus tôt, les autres, moins âgés, afin d'avoir le temps de les mieux former. Deux d'entre les premiers pourront être promus aux saints ordres dans deux ou trois ans². »

Dix-huit séminaristes chinois entrèrent dans la Congrégation de la Mission de 1788 à 1810 et y reçurent le sacerdoce³; nous ignorons les résultats obtenus pendant les vingt années qui suivirent; onze furent ordonnés en 1831 et 1840⁴; en 1840, le personnel de la Mission comprenait une trentaine de prêtres chinois, dont quatre seulement appartenaient à la Compagnie depuis plus de trente ans⁵. On peut déduire de ces données que, de 1788 à 1840, le total des prêtres indi-

1. *Mémoires de la Congrégation de la Mission en Chine*, éd. Milon, t. III, p. 21.

2. *Ibid.*, t. II, p. 138.

3. *Ibid.*, p. 347-351.

4. *Ibid.*, t. III, p. 21.

5. *Ibid.*, t. II, p. 347-351; t. III, p. 21.

gènes de nos vicariats atteignit ou même dépassa la cinquantaine.

Les anciens catalogues ne mentionnent pas, malheureusement, le nombre des prêtres chinois qui formaient, dans chaque vicariat, le clergé séculier; n'y figurent que les noms des membres de notre Congrégation. Il y avait, en 1853, 25 confrères chinois sur 43 confrères; en 1859, 29 sur 56; en 1867, 26 sur 62; en 1873, 33 sur 70; en 1879, 32 sur 81; en 1890, 32 sur 107; en 1926, 105 sur 213.

Pour être complet, il faudrait aussi parler des Missions portugaises; nos confrères du Portugaleurent, en effet, en Chine leur champ à défricher. Ils dirigèrent deux séminaires, l'un à Pékin, l'autre à Macao; et de ces établissements sortirent un certain nombre de prêtres chinois.

Ainsi donc, depuis longtemps, les Prêtres de la Mission travaillent en Chine au recrutement du clergé indigène. On a dit et répété de nos jours que cette œuvre était toute nouvelle. Rien de plus faux.

En 1920, au cours d'une audience, Benoît XV interrogeait Mgr Reynaud, vicaire apostolique de Ningpo depuis trente-six ans, sur l'état de son vicariat. « Combien de prêtres chinois avez-vous ordonnés? » demandait-il. — « Quarante, Très Saint-Père. » — « Quarante! s'exclama le Pape, qui croyait avoir mal entendu; vous dites bien quarante, quarante prêtres indigènes, quarante prêtres chinois? — « Oui, Très Saint-Père, reprit Mgr Reynaud, qui jouissait de la surprise du Pape, quarante vrais Chinois, quarante Chinois de Chine! »

Et le nombre monta. Si, en 1925, dans la conversation qu'il eut avec S. S. Pie XI, celui-ci lui avait posé la même question, Mgr Reynaud aurait pu

1. *Le Petit Messager de Ning-Po*, janvier-février 1926.

répondre : « Cinquante-neuf, Très Saint-Père, cinquante-neuf. »

L'Annuaire des Missions de Chine édité en 1927, par M. Planchet, attribue 313 prêtres étrangers et 294 prêtres indigènes aux vicariats de Chine dirigés par les Prêtres des Missions étrangères. De ce même ouvrage, il résulte que les Franciscains avaient respectivement en 1925, 298 prêtres de la première catégorie et 182 de la seconde; les Jésuites 217 et 128; les Pères de Scheut, 183 et 50; les Dominicains, 84 et 34; nous autres, 186 et 372.

C'est donc à nous que revient la première place dans le recrutement du clergé indigène en Chine. Chez nous et chez nous seuls, le nombre des prêtres chinois dépasse celui des missionnaires étrangers. Nous n'éprouvons aucune vaine gloire à le constater, mais nous sommes heureux tout de même de montrer par des chiffres combien se trompent ceux qui osent nous reprocher de négliger la formation du clergé indigène.

Ce n'est pas seulement en Chine que nous avons songé à la formation d'un clergé indigène, c'est partout. Nos séminaires d'Abyssinie, de Perse et de Salonique ont contribué beaucoup au recrutement du clergé abyssin, chaldéen et bulgare. Partout où les vocations sacerdotales se manifestent, nous les aidons à éclore, et, ce faisant, nous répondons au désir de notre saint Fondateur et nous nous conformons aux règles de notre Institut.

P. COSTE.

PÉKIN

SŒUR FRAISSE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Les insignes de chevalier de la Légion d'honneur ont été remis à sœur Fraisse, supérieure de l'hôpital

Saint-Michel à Pékin, par M. de Martel, ministre de France, le lundi 7 février, à quinze heures, dans la cour d'honneur dudit hôpital, en présence d'une nombreuse assistance, dans laquelle on remarquait Mgr Fabrigues, de nombreuses religieuses des communautés de Pékin et de Tientsin, tout le personnel de la légation de France, les officiers de la garde et leurs familles, le lieutenant-colonel de Bazelaire, la comtesse douairière de Sercey, le comte et la comtesse de Sercey, MM. Picard, Destelan, le baron di Giura, etc.

M. le ministre de France et la comtesse de Martel ont été reçus, à leur arrivée à l'hôpital, par M. le docteur Bussière, et un détachement de cent vingt hommes a rendu les honneurs.

Sur le perron central, garni de fleurs et de tapis, M. de Martel, entouré de son personnel, a ouvert la cérémonie en prononçant le discours suivant :

« Ce m'est un agréable devoir d'être appelé aujourd'hui à l'honneur de vous conférer la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

« Je sais que la Congrégation des Filles de la Charité, à laquelle vous appartenez, n'en est plus à compter dans ses rangs les exemples de dévouement et d'abnégation chez celles qu'une irrésistible vocation a marquées pour se consacrer au soulagement des misères humaines.

« Je sais également que, dans l'œuvre généreuse que vous vous êtes librement imposée sur cette terre de souffrance, vous n'attendez d'autre récompense que la satisfaction d'un rude devoir, accompli sans défaillance, et que, si vos mérites doivent être reconnus, ils le seront dans un monde meilleur.

« Mais, ma chère sœur, en même temps que vous êtes une Fille de la Charité, vous êtes aussi une fille

de France, qui, depuis quarante-cinq ans, à l'ombre du drapeau tricolore, n'a cessé de se dépenser sans compter pour faire aimer et respecter dans ce pays notre patrie, qui est aussi celle des idées généreuses et de la philanthropie désintéressée.

« Arrivée en Chine le 2 octobre 1882, vous n'avez cessé, depuis cette date, de vous consacrer aux œuvres d'assistance aux malades et de vous montrer la collaboratrice dévouée des médecins français dans la capitale; depuis sa fondation en 1902, vous dirigez l'hôpital Saint-Michel et les œuvres annexes, commandant l'admiration et la reconnaissance des milliers de malades français, étrangers ou chinois qui sont venus chercher ici un soulagement à leurs maux.

« Ce que vous avez fait à Pékin, des centaines de vos compagnes l'accomplissent chaque jour sur cette terre de Chine, où les a conduites leur idéal de charité désintéressée, qui est l'honneur des Missions françaises.

« Et cependant, sans remonter aux journées angoissantes que vous-même avez vécu ici il y a vingt-sept ans, avec un courage tranquille, au milieu des excès commis par des foules ignorantes et fanatisées, aujourd'hui encore les événements de Foutcheou, rappelant les heures tragiques du siège de Pékin, nous montrent que votre mission n'est pas sans péril et qu'il vous faut toute la sérénité d'une volonté entièrement consacrée au bien et prête à tous les sacrifices pour continuer, sans faiblir, votre ministère de charité.

« C'est cette vie de dévouement que le gouvernement français entend honorer aujourd'hui en vous conférant la croix des braves. Vous l'avez bien gagnée sur le champ de bataille de la lutte contre la souffrance et les misères humaines. »

Là-dessus, c'est avec une émotion bien naturelle, partagée par tous les assistants, que la sœur Fraisse a reçu, des mains du ministre, après le « Présentez armes ! » des troupes et les sonneries de clairon, les insignes de chevalier de la Légion d'honneur.

Ce fut avec empressement que tous les assistants, succédant au ministre de France, allèrent s'incliner devant la sœur Fraisse et la complimenter avec une profonde joie, mêlée d'émotion.

Un salut des troupes au ministre de France, qui se retire, accompagné, jusqu'à la sortie de l'hôpital, par la nouvelle décorée et par toutes les sœurs ; une courte réception dans le grand salon parloir ; et chacun se retire, empli du charme de cette cérémonie intime, qui n'a pas manqué de grandeur, tandis que les drapeaux dont l'hôpital a été pavoisé par les militaires de la garde, flottent au vent, en donnant à tous une vision de la France lointaine, dont une fille, qui s'est dépensée depuis quarante-cinq ans pour sa plus grande gloire, vient de recevoir la récompense ici-bas.

(Politique de Pékin, 13 février 1927.)

TIENTSIN

Lettre de M. DESRUMAUX à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Tientsin, le 18 avril 1927.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

... Deux mots, si vous le permettez, sur la situation politique. Elle n'est pas belle du tout et donne de fortes craintes au sujet de notre maintien en ce pays. Il y a quelques jours, je fus appelé au consulat de France. C'était pour me faire savoir que les rumeurs persistantes donnaient des inquiétudes et qu'il fallait

penser aux conditions dans lesquelles les missionnaires de l'intérieur pourraient éventuellement, au premier signal de danger, se replier sur Tientsin.

Quelques jours après, on me fit savoir qu'il serait bon de rappeler les Filles de la Charité de Tongchan.

Ici et à Pékin, on a parlé par deux fois de soulèvement. Des mesures ont été prises. A Chala, on paraît assez préoccupé; il fut un moment question de renvoyer les séminaristes.

Bref, la situation n'est pas belle du tout et d'aucuns pensent que ce sera dans le genre de 1900, mais bien plus terrible. A la grâce de Dieu! Nous sommes ses petits ouvriers et c'est son œuvre que nous cherchons à faire.

Les journaux vous auront dit toutes les nouvelles les plus importantes; ils vous auront aussi signalé le rappel de tous les ministres protestants, anglais et américains. Ici, en ce moment, ils sont plusieurs centaines; ils semblent un peu découragés.

Il est certain qu'on ne veut plus de nous Européens, et c'est universel; on veut gérer, administrer tout soi-même. « La Chine aux Chinois. » Nous avons pris les précautions nécessaires pour sauvegarder les intérêts des Missions. J'ai averti un chacun. Nous ne pouvons être rendus responsables. Mais il nous faut avant tout mettre notre confiance dans la Providence. Elle seule peut nous sauver. Que Marie Immaculée veuille nous obtenir cette grâce!

NINGPO

MGR ANDRÉ DEFEBVRE,
VICAIRE APOSTOLIQUE DE NINGPO

Au Consistoire public du 23 décembre 1926, le pape a préconisé, comme évêque titulaire de Gibba, Mgr André Defebvre.

Mgr Defebvre est né à Tourcoing le 24 juin 1886. Après une année de séminaire interne à Paris, il partait, en 1904, pour le séminaire de Kashing.

C'est là qu'il termina son noviciat et fit ses études de philosophie et de théologie, tout en s'initiant aux secrets de la langue chinoise. C'est là aussi qu'il se lia d'amitié avec son confrère Mgr Hou, avec lequel il devait, pendant plus de dix ans, travailler avec fruit à la formation du clergé indigène du vicariat de Ningpo.

Ordonné prêtre en 1910, Mgr Defebvre fut envoyé au Tchekiang et placé dans une Mission de l'intérieur. Quelques années après, il fut appelé au grand séminaire de Ningpo, dont il devint bientôt le directeur. Puisse le nouvel élu remplir les années de son regretté prédécesseur Mgr Reynaud !

(Extrait du *Bulletin catholique de Pékin*, février 1927.)

SHANGHAI

LE FRÈRE CHARLES BARRIÈRE

Les funérailles du frère Charles Barrière ont été célébrées, le vendredi 14 janvier, à l'église Saint-Joseph de Shanghai. Un grand nombre d'amis, Européens et Chinois, s'étaient joints à la double famille de saint Vincent, les missionnaires lazaristes et les Filles de la Charité, pour assister à la sainte messe, chantée par M. Legris, visiteur de la province méridionale de Chine, et accompagner au cimetière le vénéré défunt. Parmi les nombreuses couronnes qui ornaient le char funèbre, on distinguait, à son ruban tricolore, celle envoyée par M. le consul de France.

Né le 18 septembre 1854 à Sèze (Lozère), au hasard d'un voyage de sa mère, le frère Barrière était nimois.

d'origine et de cœur. Il entra dans la Congrégation de la Mission, le 25 janvier 1873, comme frère co-adjuteur. Après avoir, pendant quelques années, rempli à Madrid l'office de sacristain de l'église Saint-Louis des Français, où, aimait-il à raconter, il avait tendu l'aumônière à Louis Veuillot et à des Altesses Royales, il arriva à Shanghai le 22 mars 1880. Avec lui, c'est donc un des plus anciens résidents de Shanghai qui disparaît, et aussi un des plus fidèles, puisque, du 22 mars 1880 au jour de sa mort, il ne fit qu'un séjour de quelques mois en France. Il est mort moins d'un an après ses deux premiers supérieurs : M. Bettembourg, qui le reçut à la procure ; et M. Meugniot, dont il fut, pendant vingt ans, l'aide intelligent, dévoué et toujours aimable.

Ces qualités d'intelligence, de ferme bon sens et de serviable amabilité, il les a mises, pendant quarante-sept ans, au service des Missions.

Il serait difficile de compter le nombre des missionnaires de toute nationalité qu'il a reçus et aidés à leur arrivée en Chine, alors surtout que les différentes procures des Missions n'existaient pas. Tous les hôtes de la procure des Lazaristes ont gardé un excellent souvenir de sa cordialité et de son dévouement sans bornes ; on pourrait citer parmi eux Mgr Bonzano, actuellement revêtu de la pourpre cardinalice, qui, après plus de vingt ans, demandait encore à des missionnaires rencontrés à Rome des nouvelles du « brave et si débrouillard » frère Barrière.

Les électeurs de la Concession française, au développement de laquelle il a contribué largement, lui ont montré leur sympathie et leur confiance en l'élisant plusieurs fois de suite membre de la Commission foncière. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce même témoignage de sympathie que sont venus lui apporter plusieurs repré-

sentants de la municipalité française par leur présence aux funérailles?

Les nombreux Chinois avec lesquels il était en relations appréciaient hautement sa cordialité et son sens de la justice. Parmi eux, Pa-Siang-kong, c'est ainsi qu'ils l'appelaient, s'était fait de fidèles et reconnaissants amis.

Sa seule ambition fut de rendre service et sa vie tout entière, au dehors, se passa à embarquer et débarquer voyageurs et colis, faire des courses et des commissions, surveiller des bâtisses, procurer des fonds, créer des ressources nouvelles avec un dévouement absolu, une patience inlassable, qui s'alimentaient tous les jours aux sources d'une foi profonde et d'un zèle ardent pour Dieu et les âmes.

Il y avait encore en lui la science des affaires, faite de prudence et de bon sens et perfectionnée par une longue expérience.

Ce fut pour la procure et les Missions un conseiller fidèle, un travailleur infatigable. Mgr Reynaud le rappelait finement quand, au matin de la septuagésime de l'année 1922, il commentait, en l'appliquant au cher frère Barrière, qui, ce jour-là, faisait sa cinquantaine, la parabole des ouvriers que le maître appelle à sa vigne pour y porter dès la première heure tout le poids de la chaleur et du jour.

Mais pour nous, les passants des Missions, que le hasard des voyages, les exigences des affaires ou de la santé ramenaient parfois à Shanghai, nous aimons à nous rappeler avec édification et reconnaissance, pour le bien que nous y trouvions, cette physionomie calme et souriante, cet accueil tout empreint de la plus cordiale charité, de la plus sincère humilité, cette simplicité de bon aloi et cette bonhomie qui faisaient le charme de nos récréations.

C'étaient souvent, en réponse aux aimables taquineries de l'un ou de l'autre, des réflexions naïves au possible, parfois aussi des réparties profondes de vérité et de bon sens sur tous les sujets; j'allais presque dire : en toutes langues. Car, au cours de ces quarante et quelques années de Chine, que de missionnaires il vit passer à la procure et de combien de nationalités différentes ! Que d'événements divers à Shanghai, dans l'empire et la république céleste ! Que de modifications profondes dans le monde politique et dans le monde missionnaire ! Et comme, de plus, aux jours de jeunesse, voyageant un peu partout dans l'intérieur, il avait beaucoup vu et, partant, beaucoup retenu, il pouvait facilement parler de tout et de tous ; ce qu'il faisait, d'ailleurs, en personne avertie, sans risquer jamais des appréciations forcées ou des paroles désobligeantes pour personne. Il était trop humble pour cela, trop charitable et trop respectueux du prêtre.

Mgr Reynaud se plaisait dans l'intimité du frère Barrière. C'était un régal de fête que ces joutes aimables de nos récréations qui mettaient aux prises deux adversaires si inégalement armés, notre vieil évêque, si spirituel et si fin, notre bon frère, si simple et si franc, tous deux si aimables et si délicats d'affection. Nous applaudissions à l'attaque et à la riposte ; nous jouissions de l'inattendu des répliques. O les bons moments que nous devons à ces rencontres fraternelles !

Mais toujours, à travers cet extérieur enjoué, dans ce calme tranquille de la possession de soi-même, comme on sentait l'empreinte du divin, la foi profonde, la piété sincère, qui parfois s'attendrissait jusqu'aux larmes !

(Extrait de *l'Écho de Chine*, 16 janvier 1927 ; et du *Petit Messager de Ningpo*, janvier-février 1927.)

LA GUERRE ET LA RÉVOLUTION

AU KIANGSI

Bien des partis politiques ont vu le jour en Chine depuis la fondation de la République en 1911. L'un d'eux, presque aussi vieux que le régime lui-même, a pour auteur Sun Yatsen et son lieu d'origine est la province du Koangtong, capitale Canton, à l'extrême-sud du pays. D'où le nom donné au parti, qui s'appellera Cantonais, Sudiste et actuellement « Nationaliste ». Par opposition, le parti adverse, plus ou moins rattaché au gouvernement central de Pékin, s'intitulera Nordiste; ses troupes se disent « Armée de la pacification du pays » ou « Forces alliées » (alliance de plusieurs généraux contre le Sud). Jamais vainqueurs ni jamais pleinement vaincus, les Cantonais préparaient leurs conquêtes par une habile propagande au sud du fleuve Bleu, par une alliance avec la Russie rouge, dont ils recevaient argent, armes et directions. Par les soins de celle-ci, une école de cadets était créée à Canton, que venait remplir par milliers la jeunesse des écoles. Ainsi se formaient des officiers. D'autres jeunes gens, et en nombre, gagnaient la Russie pour mieux s'initier à la doctrine bolcheviste et à l'art de la propager.

Au printemps dernier, les Sudistes ou Nationalistes se croyaient donc en état de déclencher une grande offensive sous la conduite d'un jeune général, Tsiang Kai-shek. Le succès leur vint avec rapidité, car le pays était déjà acquis à ses armées du sud. D'abord, entre méridionaux, il existe des sympathies naturelles; et puis, par leurs impositions ou réquisitions, les hommes du nord ont paru durs parfois pour le pauvre peuple, qui considère ceux-ci comme des oppresseurs

et ceux-là comme des libérateurs. L'enthousiasme est donc grand quand, en septembre, les Sudistes avancent résolument et rapidement dans le Kiangsi, venant et de Canton et de la province du Hounan, déjà conquise. Nous ne les suivrons pas dans leurs succès, en général peu durement achetés, aidés qu'ils sont par la complicité du peuple, par les défections qu'ils ont su provoquer parmi l'adversaire, soutenus, fanatisés par leur idéal du plus pur bolchevisme. Signalons cependant qu'une première fois, au nombre de mille seulement, ils s'emparent par surprise de Nanchang, capitale de la province. Ils abusent de cette peu coûteuse victoire en n'épargnant pas les anciens combattants nordistes qui ont déposé les armes et se dissimulent en ville, en massacrant même, sans distinction d'âge ni de sexe, les civils de ce même nord de la Chine que leur dénoncent à l'envi étudiants et étudiantes, turbulents et brouillons à l'excès. Mal leur en prit ! Un retour offensif rendit bientôt Nanchang aux premiers occupants, qui anéantirent cette poignée d'hommes. Et alors, les étudiants, reconnaissables à leur chevelure soignée, avaient hâte de trouver un homme de l'art qui leur composât une tête plus plébéienne ! Moins fortunées, ces demoiselles étudiantes qui avaient raccourci leurs noirs cheveux, ne savaient que faire pour ne point se distinguer ainsi de leurs sœurs du commun peuple à la lourde tresse. Elles prirent le parti de se réfugier en foule — deux ou trois cents, dit-on, — à l'église catholique. Leurs valeureux compagnons, en nombre égal, les imitèrent en demandant ou plutôt en prenant hospitalité en différents locaux de la Mission. Le Nordiste n'est point sans pitié : il respecta l'asile et se contenta d'une bonne centaine de têtes d'étudiants glanés de-ci de-là et du pillage en règle de la ville durant trois jours. Voilà un épisode dans la lutte

pour la prise de Nanchang, où le corps des cadets-sudistes fut plus que décimé dans l'assaut qu'avec une téméraire audace ils donnaient contre les remparts de la cité, du haut desquels l'adversaire avait toute facilité pour l'abattre ! En vain les défenseurs nordistes projetèrent, à l'aide de pompes, du pétrole sur de vastes faubourgs adossés aux murs de la ville et les incendièrent pour la facilité de la défense. La trahison aidant, Nanchang tomba aux mains des rouges. De même, plus tôt et tout aussi pitoyablement, avait succombé Kiukiang, grand port sur le fleuve Bleu et clef de la province.

Taisant les combats, voyons ces armées, où le vieux soudard coudoie le gamin de quatorze ou quinze ans, où la casquette russe domine, mais où l'uniforme varie, constitué qu'il est bien souvent par l'habillement de l'ennemi mort ou capturé ; voyons ces troupes, où chacun est amplement muni de fusils, revolvers et bombes, dans leurs rapports avec les Missions.

Jusqu'à ce jour, les propriétés des Missions catholiques ou protestantes avaient été respectées. Leur invasion par une troupe vaincue, débandée et pillarde ne constituait qu'un fait rare et isolé. Jamais troupe régulière n'avait songé à y établir son cantonnement. Les missionnaires étaient au mieux avec les officiers, qui leur rendaient volontiers visite. Les soldats avaient ordre de respecter l'enclos des Missions et n'y pénétraient que par petits groupes, en visiteurs corrects. Tous reconnaissaient la Mission catholique comme vouée aux bonnes œuvres. A tous elle rendait, du reste, les meilleurs services, suivant ses moyens et les nécessités du moment. Les temps ont changé ! Aujourd'hui, sous l'instigation des Russes et par ordre, de parti pris et sans nécessité, les locaux des Missions sont les premiers occupés et de quelle

manière ! Quelques traits assez détaillés le feront suffisamment connaître.

*
* *

Nous voici au 10 septembre. Les Sudistes, venant de la province du Hounan, dont beaucoup sont originaires, arrivent à la ville préfecture de Yuenchow. C'est à la tombée de la nuit qu'au sud ils en franchissent les remparts. Là se trouve l'enclos de la Mission. Sur elle pleuvent les balles dirigées contre les Nordistes fuyant à travers la ville. M. Nuzzi a quitté sa chambre et circule pour rassurer son monde et veiller à ce que chacun soit le moins exposé. Dans la rue, c'est la chasse à l'homme ; les hurlements des vainqueurs se mêlent au crépitement de la fusillade. Soudain un soldat s'aperçoit qu'il est devant la porte d'entrée de la Mission. Un petit groupe se forme, qui accentue sa demande d'ouvrir à coups de crosses dans les battants. On ouvre. Ils avancent en s'informant si l'Européen est là. M. Nuzzi va se présenter quand un domestique, le devançant, déclare que le prêtre étranger est absent. Celui-ci se dissimule donc dans l'ombre, tandis que le groupe, affamé, gagne la cuisine pour se faire servir un repas. Ainsi ravitaillée, la bande repart à la poursuite de l'ennemi, mais en annonçant son retour pour le lendemain. A la porte d'entrée, elle laisse deux sentinelles, qui disparaissent, elles aussi, après une heure de faction.

Le lendemain, dès la première heure, retour du groupe, considérablement augmenté. On court de ci de-là sous prétexte de découvrir les Nordistes que cache l'Européen. On le réclame lui-même. M. Nuzzi se présente : hurlements de joie ! On l'entoure, on l'insulte, on l'interroge. — Quel est votre pays ? — L'Italie. — Pays impérialiste, clame-t-on. — Qui vous

protège? — La France. — Encore une nation impérialiste! — Pour eux, en effet, sont réputés impérialistes même les pays vivant en république, dès lors qu'ils possèdent des colonies. Donc, il n'y a pas de doute, le missionnaire est impérialiste! A bas l'impérialisme! A bas les impérialistes! A l'œuvre! La maison est envahie, fouillée et différents menus objets disparaissent avec ce groupe, qui promet de revenir prendre là son cantonnement. Sans retard, un autre lui succède, qui procède avec le même sans-gêne. A la cave, ces pillards découvrent le vin de messe. L'un s'empare d'une bouteille et se dispose à la déguster! Arrête! crie un autre, c'est du vin impérialiste; il peut être empoisonné! On ne boit donc point, mais, tant pour nuire que pour s'approprier le contenant, le contenu est jeté. Partout ces fanatiques découvraient l'impérialisme. « Mon chien, dira M. Nuzzi, qui, par ses oreilles pendantes et son long poil, se différenciait de ses congénères du pays et attestait sa lointaine ascendance occidentale, fut accusé du même crime :

Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Deux jours s'écoulèrent au milieu des mêmes vexations. Tantôt c'étaient les montures de M. Nuzzi qui disparaissaient, tantôt c'était le drapeau de la France, protectrice des Missions, qui, hissé sur l'église, était amené et mis en lambeaux. Plus pénibles encore, s'il se peut, sont les conversations interminables et répétées que le missionnaire doit entretenir avec les officiers: Ils veulent le convaincre des beautés du bolchevisme et leurs questions insidieuses sont des pièges à lui tendus pour le faire compromettre. Dans l'ensemble cependant ils sont corrects, aimables parfois. Tel ce capitaine qui laisse à M. Nuzzi sa carte de

visite; dans sa pensée, elle prouvera, si besoin est, aux troupiers trop insolents leur réciproque amitié. Hélas!

Voici une nouvelle bande de cinquante hommes environ. Ce sont de véritables démons au physique et au moral. Dès leur entrée, le vacarme est tel que M. Nuzzi se précipite hors de sa chambre. La vue de celui qu'ils cherchaient fait redoubler leurs clameurs. Immédiatement ils mettent baïonnette au canon. Devant le danger réel, M. Nuzzi montre la carte du brave capitaine. La fureur des forcenés n'a plus de bornes. Lui aussi est impérialiste! Il mourra donc avec le missionnaire, et quatre hommes partent à sa recherche. « A bas l'impérialisme! A mort les impérialistes! » Que veulent exactement ces énergumènes? Est-ce vraiment la vie du prêtre? Est-ce de l'intimidation? Par la suite, il fut dit qu'à ce moment un soldat plus jeune et de meilleure mine que les autres avait glissé à l'oreille d'un prêtre chinois, témoin de la scène : « Que le Père donne donc de l'argent et qu'il se sauve ensuite! » A cela le Père ne songea pas. Eût-il eu, du reste, la grosse somme nécessaire, qu'il s'en fût abstenu pour ne point créer un antécédent des plus déplorables pour lui et ses confrères. Cependant, peu à peu, le missionnaire a été poussé hors de sa maison. Et voici qu'à l'autre extrémité de la cour apparaissent deux jeunes officiers se dirigeant vers l'église. La troupe les voit et crie : « L'Européen est ici! Voici le chien d'Europe! » Deux mots lancés sans détourner la tête, sont la réponse. « Frappez », dit l'un; « Tuez », dit l'autre. Les fusils s'arment aussitôt. Un grand diable à la face noire et hideusement grelée, qui semble être le chef de la bande, décide que l'exécution aura lieu devant l'église. Il veut s'emparer de la personne du prêtre. Celui-ci le

repousse en déclarant qu'il saura s'y rendre seul. Il va, serré de près par les baïonnettes et accompagné des cris énervants de « Cha ! Cha ! » (A mort ! à mort !) Tout en offrant à Dieu le sacrifice de sa vie et lui recommandant son âme, M. Nuzzi ne peut pas ne point songer encore à se tirer de ce mauvais pas. Une idée lui vient. Les deux officiers sont encore en contemplation devant le monument ; il doit passer non loin d'eux ; vers eux brusquement il oblique. L'un disparaît en entrant rapidement dans l'église. Le Père accoste l'autre par le salut d'usage et poursuit : « De par votre ordre, je dois mourir, soit ! mais ne convient-il pas que je sache quel crime me vaut cette sentence ? » L'officier, interloqué, reste bouche bée. Il se décide enfin à poser la série des questions habituelles : Votre nom ? Votre pays ? Il semble conclure en disant : « Vous cachez ici des Nordistes, des impérialistes. — Jamais, dit le Père, je n'ai recélé personne. Vous avez, du reste, bien des fois perquisitionné ; libre à vous de recommencer vos recherches. » Sur ce, l'officier congédie la troupe en l'envoyant examiner les lieux. Et avec le Père, il gagne lui-même la résidence, où tous deux causent, boivent le thé en fumant le chalumeau de l'amitié, pendant que, sous leurs yeux, les soldats pillards emportent la literie du Père et tout ce qui leur plaît.

Cette vie, si remplie d'émotions, continue. La situation s'aggrave, car étudiants et populace sont dociles aux conseils et aux exemples de ces nouveaux défenseurs de l'ordre ! On presse M. Nuzzi de partir et de se mettre à l'abri. Jugeant sa présence inutile et peut-être nuisible, il s'y résigne. Saisissant l'instant où la porte de la ville n'est point gardée, il se réfugie à 15 kilomètres dans la montagne. Là, les plus tristes nouvelles lui parviennent. De son église on a fait un

hôpital. Les images du chemin de la Croix ont été détruites; une fosse d'aisances a été creusée au milieu même de l'église; on s'est emparé des ornements sacerdotaux; on a parodié la messe; on a fait des exhibitions à travers la ville et les ornements lacérés ont été distribués aux créatures qui, même dans le lieu saint, fréquentent les soldats. La statue de Marie a servi d'oreiller à l'un d'eux; la trouvant trop haute, il l'équarrit aux dimensions voulues. Les statues brisées, les bancs de l'église, bois préparés pour la construction d'une école, portes et fenêtres de la résidence et, plus tard, les trois beaux autels de l'église alimentent le fourneau de ces vandales. M. Nuzzi, navré, doit errer de porte en porte, car on le recherche. Hôte d'une honnête famille païenne, il apprend qu'une bande approche pour le prendre. Il s'enfuit. Deux heures après, la troupe est là et le réclame : « C'est vrai, dit le brave païen, l'Européen a couché ici, il y a plusieurs jours; il a continué sa route et il doit être loin. » Induits en erreur, les bandits rebroussement chemin, tandis que M. Nuzzi, après bien des vicissitudes, arrive enfin à Shanghai, où il profite de ses vacances pour donner à sa santé des soins que depuis longtemps elle réclamait.

*
* *

Sans s'attarder autour de la capitale, qui résiste, les avant-gardes continuent leur route pour prendre possession des différentes villes et gagner les provinces voisines du Chekiang et du Foukien, qu'elles doivent aussi conquérir. Le 20 octobre, les voici à Fuchow. Trois missionnaires étrangers se trouvent réunis en résidence. Comme ailleurs, sans coup férir, les locaux de la Mission sont occupés. On respecte

cependant l'église et, en partie, les appartements des missionnaires. A maintes reprises, on fait des recherches minutieuses dans cette vaste résidence. C'est l'occasion de faire main basse sur les objets qui conviennent. Parfois on exige. Un soudard, à moitié ivre, se présente devant M. Hermans; titubant, il braque sur lui son revolver et répète sans cesse : « De l'argent, je veux de l'argent. » Le coup risquait fort de partir; il ne partit point et le missionnaire put se débarrasser de l'ivrogne sans bourse délier. Menaces et injures ne se comptent pas; elles comptent peu aussi.

Cette armée, du reste, n'est pas dépourvue, semble-t-il, de bonnes manières. Un jour, en effet, une affiche est placardée à la porte d'entrée. Elle proclame que plusieurs perquisitions ont été faites à la Mission, qu'elle ne cache rien de suspect, que, désormais, il faut s'abstenir d'y pénétrer. Les missionnaires sont rassurés, et Notre-Seigneur reprend possession de l'église, dont on l'avait retiré. Un après-midi, deux prêtres sont en adoration avec quelques chrétiennes. Soudain font irruption un officier avec soldats portant baïonnette au canon. Ils vont droit au sanctuaire, où se trouvent les missionnaires à genoux. « Levez-vous, ordonne brutalement l'officier, levez-vous ! » Et s'adressant aux fidèles : « Que faites-vous ici ? Que signifient ces simagrées ? Sortez ! » Puis aux prêtres : « Suivez-moi ! » Encadrés par les baïonnettes, ils sont dirigés vers la résidence et assistent à une longue perquisition de deux heures, qui ne donne aucun résultat. Placés ensuite au pied d'un mur. « Notre dernière heure a-t-elle sonné ? » se demandent les missionnaires. Et ils songent déjà à se donner une mutuelle et dernière absolution. Rassurez-vous, bons Pères, vous n'avez pas affaire à un exécuter des hautes œuvres, mais :

un officier propagandiste. Le voici qui rassemble tout le personnel de la Mission : maîtres et écoliers, catéchumènes, jardiniers, cuisiniers, tous ceux qu'il rencontre. Les prêtres sont mis au premier rang des auditeurs forcés et l'orateur, légèrement surélevé, commence son discours : « Désormais, plus besoin du catholicisme abrutissant, ni de ses œuvres faussement humanitaires. On va remplacer tout cela par le communisme soviétique qui fait le bonheur du peuple russe. Les chrétiens n'ont, pour réfléchir, que jusqu'au nouvel an; passé ce temps, s'ils n'ont pas apostasié, on réglera leur compte. Les prêtres et religieuses indigènes ont trois mois pour fonder un foyer, car il faut repeupler la Chine ! » Il objurque le personnel de la Mission : « N'avez-vous pas honte de servir ces chiens d'Européens ? Mieux vaudrait mourir de faim que de manger leur riz ! » Il conclut, s'adressant aux missionnaires : « Eh bien ! partirez-vous maintenant ? » Ils s'éloignèrent, en effet, vers les montagnes, où se cache le petit séminaire. M. Song, indigène, vivant parfois en résidence, le plus souvent caché dans la campagne avoisinante, veillera de son mieux sur les intérêts temporels et spirituels de la chrétienté.

Les esprits étaient de jour en jour surexcités par ces discours répétés à satiété. Aussi avait-on juré, là comme ailleurs, que, cette année, les fêtes de Noël n'auraient pas lieu. Si ces serments restèrent parfois lettre morte, ici on les mit à exécution. Le jour de Noël, soldats, étudiants, populace envahissent la vaste et belle église, renversent le maître autel, brisent les statues et les vitraux. Certains enragés rêvaient pire encore ; mais les conseils des soldats prévalurent : l'église serait gardée comme temple du révolutionnaire Sun Yatsen, la résidence comme siège des soviets. En cette fin janvier, nous apprenons que, dans ce district,

quatre résidences ont été totalement pillées; que les prêtres doivent se cacher au loin. On les recherche pour obtenir d'eux les contrats de propriété et une forte somme.

Par la même route que suivirent, il y a soixante-dix ans, les dévastateurs appelés « rebelles aux longs cheveux », nos révolutionnaires arrivent à la préfecture de Kienchang. Dans un même enclos, la Mission possède une belle église, une vaste résidence, des écoles, un orphelinat et le grand séminaire. Les notables, qui sont au mieux avec M. Abeloos, ont spontanément promis de tout faire pour lui éviter l'occupation militaire. Toutefois, par précaution, on a retiré le Saint Sacrement de l'église et mis en lieu sûr les objets les plus précieux ou les plus importants. Le 21 novembre au soir, arrive un premier régiment. Il s'enquiert immédiatement du chemin de la Mission. Il n'obtient que de vagues indications; personne ne veut se faire guide. Une bande a tôt fait cependant de pénétrer au grand séminaire et les séminaristes peu nombreux se retirent à la résidence. Là, c'est le calme. Seuls des officiers se présentent en visiteurs polis et se montrent enchantés de l'accueil qu'ils reçoivent. Au Séminaire, la troupe ne passe qu'une nuit et commet peu de dégâts. C'était trop beau pour durer! Voici de nouvelles forces. En vain les notables s'offrent à trouver tous les logements désirables — et ils abondent, — en vain le mandarin lui-même s'offre à évacuer, avec toute sa famille, son propre tribunal. Le parti pris est évident : le séminaire est envahi, tandis qu'un bataillon vient se ranger près de l'église. « Ouvrez », dit un officier à M. Abeloos, qui vient d'arriver. Le missionnaire explique que ce local n'offre aucune commodité. « Cette porte n'est pas encore ouverte! » s'écrie un autre; et déjà les crosses de fusils

s'acharnent sur la porte. Elle est ouverte. M. Abeloos fait remarquer encore une fois que c'est la pierre nue, qu'ailleurs il y a de confortables dortoirs. « Ici c'est bien, nous voulons être ici. » Un officier s'approprie la sacristie, tandis que les soldats en tumulte bousculent les bancs, jettent à terre leurs fourniments, que l'un d'eux s'étend sur l'autel, qu'un autre allume les cierges et qu'un troisième sonne les cloches.

Un matin, c'est la résidence qui est envahie ! On pénètre partout, on grimpe à l'étage : c'est le pillage partiel. Deux soldats tiennent en mains le bréviaire et les habits d'un absent. Un prêtre chinois obtient que le livre lui soit rendu. « Ne ternissez pas par le pillage, leur dit-il, le bon renom de vos armées. — Nous prenons tout ce qui est aux Européens, répondent-ils, et puis, toi aussi, prends garde. » Cependant, dans sa chambre, M. Abeloos reçoit tour à tour des domestiques, qui lui disent : « Père, partez, on parle trop mal et on nous a défendu de vous rendre aucun service. — Laissez dire, répond le Père, et soyez en paix sur mon compte. — Père, fuyez, disent les séminaristes en pleurs, on profère d'horribles menaces contre vous. — Que dit-on ? — Notre bouche ne peut les répéter. » Les prêtres indigènes qui circulent incognito insistent, eux aussi, pour que le Père s'éloigne. Enfin, voici la directrice de l'orphelinat qui demande une entrevue. Les notables de la ville, raconte-t-elle, n'osant venir eux-mêmes, viennent de déléguer leurs femmes auprès de moi. Ils regrettent de ne pouvoir rien faire pour la Mission et vous prient de gagner un lieu sûr, car les choses vont trop mal. »

La mort dans l'âme, M. Abeloos se résigne. Il va pour sortir, mais, au seuil même de sa chambre, des soldats l'arrêtent. « Quoi, dit-il, je ne puis donc vaquer à mes affaires ! La moindre promenade me

serait-elle interdite? — Il faut que vous restiez pour nous servir. » Le missionnaire en vain insiste. Il s'aperçoit que toutes les issues de la maison sont gardées militairement. Il est prisonnier en sa chambre. Par-dessus la tête des soudards cependant, un de ses maîtres d'école lui fait comprendre que dans une chambre voisine il y a un officier. Le barrage est forcé, M. Abeloos est bien reçu, le thé lui est offert et ses doléances entendues. Le chef dit quelques mots inintelligibles à la troupe. Narquois, les soldats ne bougent. M. Abeloos réclame encore le droit de sortir. « Venez avec moi, dit l'officier, ainsi ils ne vous diront rien. » Et la troupe toujours faisant escorte, il le conduit jusqu'à la sortie, l'air protecteur, un sourire moqueur aux lèvres. Le but poursuivi et maintes fois proclamé était sans doute atteint : rendre la vie impossible au missionnaire pour le forcer à partir.

Et il semble bien que supérieurs et inférieurs sont souvent de connivence. Tel ce jeune chef de bataillon, plein de politesse à l'égard des missionnaires de Ki-an, mais qui, dans leur propre église, aux heures de conférences, vomit contre eux les pires injures, affirme aux troupiers qu'occuper les locaux des Missions est acte de justice, puisqu'ils ont été bâtis avec l'argent volé aux Chinois. Pousser les subalternes et surtout la populace aux actes de violence en affichant soi-même des airs de protection, tel semble être le principe.

A 2 kilomètres de sa résidence, M. Abeloos apprenait la suite des événements : perquisitions générales et minutieuses ; au séminaire, acte de vandalisme, qui se répétera maintes fois : tous les livres arrosés de pétrole et brûlés, scellés apposés au départ sur ce bâtiment, affirmant qu'il est propriété publique. Les turbulents occupants de l'église recevaient cependant de saint Joseph une leçon de respect. Un jour, l'un

d'eux s'appropriâ le bâton fleuri du saint Patriarche. Le lendemain, ce même soldat mourait presque subitement dans l'église et la bande, assagie, de restituer en hâte le lis au bon saint.

Cette impression de crainte salutare avec le temps s'effaçant, ou bien une nouvelle troupe succédant à la première, on apprend que, le 1^{er} janvier, l'image du révolutionnaire Sun Yatsen remplaçait la croix du maître-autel, tandis que, dans l'église, s'organisaient de véritables orgies. La résidence n'était plus qu'une bruyante caserne, et M. Wang, qui s'efforce de tenir jusqu'au bout, voyait avec douleur la chambre réservée à l'évêque et, hélas ! l'oratoire privé destinés à certaines personnes ainsi suffisamment désignées. Les conférences provocatrices se multipliaient, et l'on redoutait un pillage complet.

*
**

Il serait facile de multiplier les récits de faits identiques, agrémentés seulement de menus détails variés. Ici, le missionnaire cohabite avec des officiers jusqu'au jour où ces messieurs introduisent auprès d'eux leurs dames. Là, pour sauvegarder les intérêts de la Mission le missionnaire se fait infirmier au service de la Croix-Rouge, installée dans son église. Un jour, on évacue le lieu saint. On s'empresse même à lui rendre un peu de propreté. Ils remontent dans son estime, ces gens qui veulent restituer au Père une église remise en son état primitif. Illusion ! D'hôpital l'église devenait — fait assez général — salle de conférences bolchevistes. Tel autre, pour conserver sa liberté d'action, loue en ville une misérable maison, qu'il habite durant deux mois. Les troupiers partent enfin. Vite le Père fait l'œuvre d'assainissement qui s'impose et se réins-

talle chez lui. Il ne tarde pas à recevoir de nouveau d'indésirables hôtes, et, actuellement, il ne peut même faire sortir en ville son linge sale sans avoir un billet dûment signé de l'officier supérieur.

Rares sont les Missions restées inviolées. Elles ne le doivent en général qu'à leur éloignement des routes suivies par la troupe, ou des centres où elle séjourne. Parfois aussi une tranquillité relative est due à la bienveillance d'officiers supérieurs. Ainsi à Kanchow, ce n'est qu'en janvier que résidence et maison des Sœurs eurent quelques hôtes à héberger. Encore sont-ils assez disciplinés et l'officier propose-t-il d'étendre un voile entre le sanctuaire et le reste de l'église, où il donne ses conférences. Il pousse la délicatesse jusqu'à laisser l'édifice entier à la disposition des missionnaires toute la journée du dimanche. De même à Yaowchow ; si M. Sheehan et ses confrères sont contraints de vivre en une étroite et gênante cohabitation, du moins les officiers, leurs hôtes, assurent-ils la discipline des troupiers cantonnés dans les écoles. Et, le jour de Noël, quand quelques centaines d'étudiants se présentent, bannières déployées, criant : « A bas la religion ! Détruisons la Mission ! », un officier sort en hâte et ordonne aux manifestants d'aller porter plus loin l'expression de leurs sentiments antireligieux.

Alors que la Mission de M. Gonon est, à maintes reprises, sauvagement pillée, celle de M. Theunissen, sa proche voisine, bénéficie de la protection de Notre-Dame de Lourdes, patronne de l'église, dont les troupiers sont les hôtes irrespectueux. Le missionnaire, de son côté, jusqu'à huit fois en décembre, héberge sous son propre toit officiers de haut grade et conseillers russes. Peu de dégâts, mais ennuis et humiliations ne lui manquent point. Il s'efforce, dit-il, de

les recevoir avec le plus gracieux sourire. En ces circonstances, en effet, la moindre parole, le moindre geste de vivacité risquent fort de faire jouer baïonnette ou revolver. Devant les envahisseurs trop violents, il n'y a qu'une ressource : la fuite. C'est le parti que durent prendre, à la seconde invasion de la résidence épiscopale, Mgr Clerc-Renaud et M. Verdini. Ils se réfugièrent, pour un temps, en un petit village entièrement chrétien. M. Hou, jeune lazariste chinois, se dissimula en ville. Trois jours plus tard, il parvint de nuit à s'introduire dans la résidence et put se rendre compte que les pertes matérielles n'étaient pas encore trop graves, mais que les affiches injurieuses et menaçantes étaient répandues à profusion. Ces placards ignobles, il faut les respecter, sous peine d'être accusé d'impérialisme et passé par les armes.

Parfois ces menaces sont mises à exécution... en effigie. C'est ainsi que Mgr Fatiguet, M. Sepieter et M. Kou, du clergé indigène, furent solennellement jetés en prison. La faute à eux reprochée est on ne peut plus honorable : ils ont été les ardents propagateurs de la religion dans la contrée.

Plus grave est le châtement infligé à M. Russo. En sa localité de Wanan on décide de célébrer l'heureuse arrivée des Sudistes. Villes et campagnes sont conviées à une séance dite « comédie ». Ce n'est qu'une manifestation antichrétienne, pour laquelle, et par divers moyens, ont été amassés médailles, croix, chapelets, livres religieux. On fabrique aussi un mannequin sur lequel — et ce fut le clou de la fête — poings, pieds et coutelas s'acharnent. M. Russo, ainsi exécuté, ne s'en porte pas plus mal, Dieu merci ! Les plus terribles menaces cependant pèsent sur sa personne et celles de ses chrétiens. Un orateur

proclame : « Nous sommes dans ce district cent trente mille frères de sang. Un dixième a quitté la vraie voie et vraiment le P. Russo peut se flatter de voir son influence s'étendre sur toute la contrée. Que chacun soit bien averti : tout chrétien qui, après trois sommations, ne vient pas à résipiscence doit nous être dénoncé. A faute légère nous réservons fort châtement ; à faute grave, les dernières rigueurs. » Le discours est commenté. Pour tous, le sens est clair : un jour, qui ne saurait être lointain, l'Église catholique sera un immense abattoir.

Déjà, du reste, on a incarcéré, sous différents prétextes, les chrétiens les plus influents. Leur unique crime est bien cependant leur profession de foi catholique, puisqu'à plusieurs la liberté a été offerte contre l'apostasie. L'un d'eux eut la faiblesse de se libérer par ce moyen et il dut, sur l'ordre du mandarin, parcourir toute la ville en criant : « Si j'ai souffert, c'est parce que catholique ; aujourd'hui j'apostasie ; dorénavant, je suis avec les bolchevistes pour détruire la religion. » D'autres, par contre, tel le jeune lettré Joseph Chang, sont le soutien de leurs compagnons d'infortune, et des modèles de patience et de courage.

Une mention spéciale est bien due à une admirable veuve, Lai Paula, de ce même district. Dans la soirée du 30 décembre, une centaine de révolutionnaires locaux, armés de fusils, se présentent chez elle. Ils veulent s'emparer de son frère et de son propre fils, propagateurs zélés de la religion dans cette contrée. Ceux-ci sont volontairement absents, d'où fureur des émissaires qui, par les cheveux, traînent la pauvre femme au milieu de la principale salle de la maison. « Pourquoi es-tu chrétienne ? dit-on. — Parce que la religion chrétienne est la seule vraie. — Avant de

l'embrasser, tu aurais dû avertir les principaux de l'endroit. — Pour faire une œuvre aussi sûrement bonne, je n'avais besoin des conseils de personne. — Livre-nous tes objets de piété. — Je n'ai rien à vous donner. »

On fouille alors la maison; on découvre croix et images qui, sous les yeux de la veuve, sont profanés, broyés. La scène continue :

« Tu dois apostasier! — Je ne le puis. Pour nous, chrétiens, l'important est de persévérer jusqu'à la mort. Vous avez des armes; faites rouler ma tête; alors nous causerons apostasie. »

La rage de la troupe est à son comble; on soufflette, on frappe à coups de crosses l'héroïque femme. Des païens voisins ont pitié d'elle; ils tentent de la sauver. De chez eux ils apportent une idole en papier et un brûle-encens, qu'ils disposent à la place d'honneur dans la maison chrétienne. Les persécuteurs veulent s'assurer si leur victime est vraiment consentante à cet acte extérieur d'apostasie : « Renonces-tu de cœur à la religion chrétienne? — De tout cœur je suis attachée à ma foi. » A minuit seulement, fatiguée sans doute, mais simulant une fausse pitié, la bande vaincue se retire.

Il est donc évident que ce mouvement n'est point simplement antiétranger, mais aussi, et plus encore peut-être, antireligieux. Les prêtres indigènes ne sont pas plus ménagés que les étrangers. Grand est le nombre de ceux qui, spoliés, pourchassés, vont errant par monts et par vaux. L'un d'eux, M. Sié, du clergé séculier de Ki-an, fut, en décembre, arrêté et traîné devant le tribunal révolutionnaire. L'acte d'accusation formule contre lui le double délit d'impérialisme et d'alliance avec les sociétés secrètes de la région : « Depuis dix ans, dit le Père, je suis dans cette

contrée; mon amour pour mon pays est bien connu et chacun sait que jamais je n'ai eu de rapports avec ses ennemis. — Frappez, dit le juge. Et M. Sié reçoit soixante-dix coups de bambou. — Maintiens-tu tes dires » demande alors le mandarin. — La vérité est une, je l'ai déjà dite et ne puis varier. — Frappez encore! » Cette seconde bastonnade ne produisant pas davantage l'effet escompté, « je vais te faire fusiller », dit l'étrange magistrat. Les notables, tous amis du prêtre, interviennent; ils se portent garants de sa sincérité et de son loyalisme. La caste des étudiants — car elle fait tout, cette jeunesse, sauf fréquenter l'école — craint que le prêtre ne s'en tire à si bon compte. Elle suggère qu'il soit frappé d'une amende. 10 000 piastres sont exigées. Les notables s'entremettent encore et l'on s'entend sur le chiffre formidable de 6 000 dollars. 2 000, exigés de suite, sont avancés par la Chambre de Commerce, très bienveillante pour la Mission. Le Père sera gardé à vue jusqu'à versement complet de la somme. Admirable méthode pour garnir les coffres-forts épuisés de la Révolution! Digne pendant de celle mise en honneur à Nanchang pour satisfaire la troupe réclamant de lointains arriérés : on excite la populace à la curée des banques; au sortir, les honnêtes soudards rappellent au peuple les principes de la justice en transférant dans leurs propres poches le contenu de celles des pillards.

*
**

Ces vexations, ces humiliations, ces persécutions qui sont actuellement le lot des missionnaires, tant indigènes qu'étrangers, sont-elles aussi partagées par ces femmes généreuses qui, « pressées par la charité du Christ », n'ont pas craint d'aller faire rayonner

aux quatre coins de la province cette divine charité, ignorée du monde païen? Le spectacle des malades soignés dans les hôpitaux, des malheureux pansés journellement dans les dispensaires, des vieux et vieilles recueillis, dorlotés jusqu'à la fin de leurs jours, des infortunées fillettes abandonnées sauvées de la mort, des pauvres visités, de mille misères secourues dès lors que connues; ce spectacle du dévouement désintéressé de la charité en action serait-il un barrage à l'humeur farouche des combattants, à l'audace irréfléchie d'une jeunesse sans frein, aux bas instincts de la lie d'une société en ébullition?

En octobre, leur retraite annuelle finie, deux Filles de la Charité ont hâte de regagner Nanchang, autour de laquelle les troupes adverses sont déjà concentrées. A bord d'un petit vapeur, elles quittent Kiukiang avec plusieurs dames de ministres protestants ou infirmières de la Croix-Rouge. Le but du voyage à travers le lac Poyang va être atteint quand de la berge partent des coups de feu et apparaissent des soldats sudistes. Le navire s'arrête, la fusillade aussi. Sans crainte, les cornettes se montrent sur le pont et, venant de la rive, on entend des exclamations d'agréable surprise: « Les Moumou (Mères), les Moumou chez qui hier nous avons porté des malades et des blessés. » La présence des sœurs rendit, semble-t-il, moins sévère la perquisition faite à bord dans le but de capturer trois officiers nordistes signalés. Ils y étaient, blêmes de terreur, se dissimulant de leur mieux derrière les larges cornettes qui les protégeaient. Par prudence, cependant, le navire rebroussa chemin. Quelques jours plus tard, les sœurs, suivies de leurs nombreuses caisses d'approvisionnements, prenaient place dans un train bondé de soldats en campagne. Elles furent respectées et leurs encombrants bagages

aussi. « Il faut bien que les Moumou mangent », disaient les braves troupiers. De l'hôpital de Nanchang comme des autres, le fait a été souvent rapporté : « Même les natures les plus sauvages arrivent, au bout de quelques jours, à s'imprégner de l'atmosphère de la maison. » La bonté, la douceur, le dévouement touchent les cœurs les plus rebelles, amollissent les plus rudes des caractères, disposent de nombreux moribonds à accepter avec plaisir la grâce du baptême ! C'est la charité qui opère ces merveilles !

Est-ce dire que les sœurs des hôpitaux n'aient point des sujets d'épreuves et d'angoisses ? A Nanchang, au début, ce sont les faits de guerre : les balles pleuvent sur l'hôpital, une bombe sur la pharmacie, autant sur le dispensaire et le pavillon des pauvres ! Grâce à Dieu, jamais un accident. La ville est prise et reprise. Il y a dans l'hôpital des blessés des deux partis : le vainqueur ne va-t-il pas achever le vaincu ? Les épreuves communes vont-elles réconcilier les frères ennemis ? Eh bien ! tout ce monde fut sage. Oh ! certes, les oreilles pies furent souvent désagréablement frappées ; cela surtout fut sensible aux bonnes sœurs indigènes, qui saisissaient toutes les nuances de la langue. Ne furent-elles pas invitées à quitter ces Européennes, qui les faisaient travailler pour rien ! Combien plus heureuses elles eussent été dans la Croix-Rouge du parti ! Cependant, le sans-gêne des militaires, grâce à quelques sages précautions, s'arrêta à la porte des locaux destinés aux sœurs. Partout ailleurs, il avait libre cours. L'entrée de l'hôpital était libre ! Sans avertissement préalable, on apportait un blessé, — un officier bien souvent, car ces messieurs avaient une prédilection pour l'hôpital français, — on l'installait dans une chambre libre, et il fallait que le docteur, eût-il les plus pressantes occupations, vint de suite

l'examiner. L'un d'eux mourut d'une pneumonie double. Le docteur fut déclaré responsable de ce décès. La soldatesque l'insulte, le bouscule, le tire par la blouse, lui enjoignant — en vain naturellement — de faire, à genoux, amende honorable au défunt et de l'habiller lui-même. Comme le docteur dit ne point comprendre la langue : « Ah ! tu ne comprends pas ! Tu comprendras bien ça ! » Et poings et pieds d'exécuter en chœur des mouvements bien trop compréhensibles. Grâce au sang-froid du docteur Robin, la situation fut sauvée.

Nouvelle alerte : un hospitalisé durant cinq jours demande que sa feuille de sortie porte une présence de trente jours à l'hôpital. Il escomptait un petit bénéfice sur les frais d'hospitalisation, que devait lui rembourser l'administration militaire. Il essuie un refus, insiste, se fâche, affirme que la chose a été faite ailleurs, en vient aux éclats, menace de revenir avec des aides incendier l'hôpital. Un camarade veut le calmer : dispute et lutte ; deux camps vont se former. Ce ne fut encore qu'une fausse alerte, unie à bien d'autres, car les maisons des sœurs font partie de la Mission et risquent fort d'être soumises au même régime que les établissements de celle-ci.

On l'a bien vu à Kanchow, où les sœurs furent sur le point de voir tous leurs locaux occupés par la troupe, qui finit cependant par réduire ses prétentions ; et les sœurs purent maintenir leurs œuvres. A Yaochow, une sévère perquisition eut lieu à la maison de la Miséricorde. L'on constata que vraiment il n'y avait là que des œuvres charitables, et une affiche apposée à la porte d'entrée préserva les sœurs de trop gros ennuis. Aussi bien, un petit fait banal — mais combien providentiel ! — leur est venu en aide. Un officier de haut grade faisait en ville sa première con-

férence. Il parlait religion, venait d'abîmer le protestantisme et fonçait sur le catholicisme, quand la tribune qui le portait s'écroula. La diatribe interrompue ne fut jamais reprise; bien mieux, dans la suite, le même orateur ou s'abstint de toucher au catholicisme, ou fit d'heureuses exceptions en sa faveur.

Privilégiées, si l'on peut dire, furent, à Kiukiang, les sœurs de l'hôpital bâti sur la concession anglaise. Alors que des piquets de grévistes empêchent la population européenne de pénétrer dans la ville chinoise pour se ravitailler, les sœurs ont un laisser passer leur permettant tous les approvisionnements désirables. Et quand la concession aura été prise d'assaut par la population, le drapeau de la Croix-Rouge, hissé par les soins de l'autorité locale, les protégera. En ville, par contre, en pleine cité chinoise, la maison de la Miséricorde est moins favorisée. Que de tentatives faites pour occuper les locaux des enfants, des vieillards! Une fois, l'officier bienveillant s'arrête à la porte, dès qu'on lui a exposé qu'il n'y a là que des œuvres charitables. Une autre fois, devant le danger plus menaçant, on prie d'intervenir l'interprète catholique d'un haut conseiller russe. Cependant, les perturbateurs s'étonnent. « Tant d'immeubles des Missions ont été occupés, n'y aura-t-il donc pas moyen de s'emparer de ceux-ci? » Nouvel essai est fait. Cette fois-ci, l'officier réquisitionneur trouve à la porte vingt pauvres vieilles, à genoux, frappant la terre de leurs fronts, en implorant : « Grand homme, ayez pitié de nous! Ayez pitié! » Et l'officier, ému, fait demi-tour, sans mot dire. Si l'administration militaire a jeté son dévolu sur les bâtiments, d'autres ont des visées bien différentes. Il y a, dans ce paisible enclos, des orphelines de tout âge. Pauvres enfants! Les indignes tenancières de certains établissements

ont rêvé de pénétrer dans leur asile et d'y faire leur choix ! Munies de cordes pour frapper ou ligoter les récalcitrantes, elles se présentent à la porte. Elles ont compté sans d'anciennes orphelines, aujourd'hui mères de famille, qui font bonne garde. Les mégères n'insistent pas. Reconnaissantes pour le passé, confiantes pour l'avenir, les sœurs remercient Marie, établie gardienne de leur maison.

Du fond de la province, la même action de grâces monte vers Marie, secours des chrétiens. Les Filles de la Charité ont, à Ki-an, deux maisons : l'une, la plus importante, dans le faubourg ; l'autre, dans l'enceinte murée. Celle-ci sera la première à la peine. Dans la nuit du 24 septembre, les avant-gardes rouges entrent dans la place, évacuée, le matin même, par les Nordistes. Deux officiers se dirigent vers le tribunal, contigu à la maison des sœurs, pour s'aboucher avec les autorités civiles de l'endroit. Cette visite ne sourit guère à deux des plus hauts fonctionnaires, qui franchissent le mur, peu élevé en cet endroit, qui les sépare de l'enclos des Sœurs, se mettant ainsi à l'abri. Un voisin, mal intentionné, révèle la cachette des deux fugitifs. Aussitôt un piquet de soldats arrive sur les lieux et les crosses des fusils de battre énergiquement la porte. Réveillées en sursaut, les sœurs, effrayées, se demandent ce que signifie ce vacarme et les menaces proférées contre elles ! Heureusement, la porte résistait, la troupe s'en retourna.

Le matin du 25, les étudiants venaient à leur tour se heurter à une porte qui restait obstinément fermée. Vaines furent leurs tentatives d'invasion, plusieurs fois répétées. Mais celui qui avait trahi les deux fonctionnaires voulut parfaire son œuvre. Il indique aux soldats et étudiants le chemin suivi par ceux qu'ils recherchaient et bientôt l'établissement était envahi.

Sœurs et vierges purent croire leur dernière heure arrivée. La sœur Ly, indigène, fut mise en joue et sommée d'indiquer la cachette des deux mandarins. Ces messieurs, fort penauds, finirent par comprendre qu'il fallait enfin se livrer. Durant cette journée, les sœurs virent à trois reprises leur établissement envahi et furent victimes de nombreux vols. Au dehors et dans les rues adjacentes, une foule considérable, dont plusieurs portaient des bidons de pétrole, hurlait : « Tuez ces étrangers ; arrosez leur maison de pétrole et mettez le feu ! » Douleur bien sensible aux sœurs de constater, en cette circonstance, que le cœur de certains manifestants était totalement fermé à la reconnaissance. Cruelle souffrance aussi quand un soldat, forçant les barreaux d'une fenêtre, pénétra dans l'oratoire, monta sur l'autel et s'acharna contre la porte du tabernacle. Le calme et la fermeté d'une sœur en imposèrent cependant au mauvais drôle : la profanation fut évitée.

En même temps, se tenait en ville un grand conseil de guerre, où siégeaient officiers supérieurs et principaux civils du parti. On discutait le sort réservé aux sœurs et aux missionnaires. La balance semblait pencher pour l'expulsion immédiate et la confiscation des biens, quand un monsieur (non identifié) aux manières distinguées, à l'air imposant, s'introduisit dans la salle des délibérations et demanda la parole. « Je ne suis pas chrétien, dit-il, mais j'ai été plusieurs fois soigné par les sœurs et les estime personnes de bien. Missionnaires et sœurs sont des gens de haute vertu, voués aux bonnes œuvres. » Il plaida si bien que la séance fut aussitôt levée. Le général députait un de ses officiers d'état-major, avec ordre de chasser les manifestants et de faire les observations nécessaires aux gradés subalternes.

La paix dura jusqu'à la fin d'octobre. Mais, un jour, un officier vient la troubler. Il visite l'établissement, déclare la maison réservée aux sœurs excellente pour loger des officiers. La troupe sera au mieux dans les autres locaux. Galamment il ajoute que les sœurs pourront rester. Et comme celles-ci (pour l'instant toutes indigènes en cette maison) se récrient à la pensée de cette cohabitation : « Eh quoi ! dit-il, indigné, ne sommes-nous pas tous Chinois ? Que craignez-vous ? » M. Thieffry, informé, exprima par écrit au mandarin son étonnement de voir réquisitionner un établissement où il n'y avait que des femmes. Que se passa-t-il ? En tout cas, le lendemain, le même officier revenait, s'excusait d'avoir, la veille, dérangé les sœurs et déclarait avoir trouvé ailleurs le logement désiré.

Au faubourg, missionnaires et sœurs jouissent toujours de la paix, grâce à l'intervention des notables de la Chambre de commerce. Aussi bien, les sœurs donnent-elles des soins à deux cents blessés. Tout, hélas ! a une fin. Novembre arrive. Il vaut à la ville l'honneur de recevoir Mme Sun Yatsen, veuve du fameux révolutionnaire, qui suit le gouvernement sudiste, transféré de Canton à Hankow, sur le Fleuve Bleu. Pour elle, mieux que jamais, on pavoise, on illumine : cordial pour réveiller les esprits assoupis ! De vigoureux coups de fouet sont donnés par des conférenciers russes : « Attention ! peuple de Chine, s'écriera l'un d'eux, les Européens sont indignes de votre confiance, ce ne sont que des espions. Toute leur correspondance n'a qu'un but : informer leurs consuls respectifs des richesses de votre immense pays ! Ces richesses, ils veulent vous les ravir ! Pour masquer leurs actes de trahison, ils affectent des airs de fausse humanité. Hôpitaux, orphelinats, écoles ne sont qu'un leurre pour tromper le pauvre peuple ! Et le peuple,

celui qui ne pense pas, sans broncher, déguste cette littérature, s'assimile cette doctrine semée à tous les vents. Un peu partout se forment des Soviets agissants. La fameuse Tchéka semble en certains endroits s'organiser. Les Unions corporatives se bolchevisent; des catholiques ont tenté de se faire admettre dans le conseil de ces Unions pour veiller aux intérêts de la communauté chrétienne. Ils sont impitoyablement repoussés, car la condition première d'admission est de n'être point chrétien.

En décembre, la résidence, le séminaire de Kian sont transformés en caserne; l'église, en salle de conférences. Les missionnaires restent à leurs postes, mais ils sont abreuvés d'humiliations. Le vénérable évêque lui-même, Mgr Ciceri, est contraint de subir les assauts répétés d'officiers qui veulent lui faire apprécier la nouvelle doctrine et obtenir de lui qu'il ordonne à ses missionnaires de la prêcher à leurs fidèles. Eux-mêmes essaient de l'inculquer aux séminaristes présents, en des conférences spéciales.

Chez les sœurs, maintes fois, se présentent des femmes qui se découvrent des sentiments subits de tendresse à l'égard des orphelines. « Nous voudrions bien voir les gentilles mei-mei (sœurette) », disent-elles. Sont-elles les émules de cet officier de Kiukiang, zélé défenseur des opprimés, s'enquérant gravement si la supérieure ne faisait pas allaiter deux enfants par la même nourrice? Que non, car il revenait aux sœurs que, de par la ville, jeunesse et soldatesque ont proclamé : « Si quelqu'un a besoin de filles, la Mission en regorge ! » L'avertissement est bienvenu. On hâte le mariage des orphelines déjà fiancées. On s'ingénie à mettre en lieu sûr les plus grandes.

Noël approche. On promet pour ce jour une surprise à la Mission. Que sera-ce? Peu à peu le secret se

divulgue : les maisons seront incendiées ; Mgr Ciceri et les missionnaires seront arrêtés, ligotés et traînés à travers la ville. Vraiment la surprise n'a pas le mérite de l'inédit. Lors de la prise de Nanchang, deux généraux nordistes, traîtreusement capturés, sont à demi dévêtus, proménés par les rues, et durant de longues heures, mains liées au dos, attachés à une colonne. La populace à loisir les insulte, les soufflette et, sur la figure ou le buste nu des malheureux, applique des cigarettes allumées.

Les sœurs n'étaient pas oubliées. « A sœur Leport, la vénérable supérieure, on coupera les mains ! » Ces mains qui, durant vingt ans, ont été, en cette ville, si douces à tant de malheureux ! Allait-on ressusciter les vieilles calomnies qui, jadis, valurent un cruel, mais glorieux martyre aux dix sœurs de Tientsin ? Le penser n'eût pas été le simple effet d'une imagination affolée. Les journaux ne racontaient-ils pas, quelques jours plus tard, qu'à Foochow, province de Fukien, les sœurs dominicaines avaient eu leur établissement envahi, leurs orphelines dispersées, enlevées ? On les accusait d'arracher les yeux aux enfants. Une dizaine de cadavres déterrés, ou, dit une rumeur, faits à l'orphelinat lors de l'invasion, et dûment exposés, devaient en être la preuve. Durant de longs jours, les Filles de la Charité de Kian vécurent leur Gethsémani, attendant avec courage, les yeux sur la croix, leur calvaire. « Ce matin, pourra écrire, la veille de Noël, une sœur américaine de Kanchow, forcée d'interrompre à Kian un voyage périlleux ; ce matin, j'ai reçu la sainte communion comme un viatique. Je suis heureuse de subir le martyre avec mes chères compagnes, françaises et chinoises. »

Et si, au cours de ce long martyre moral, la nature, comme de juste, avait tendance parfois à réclamer ses

droits, alors la foi énergique de la Mère, à la foi intrépide, à la confiance inébranlable, la voix de la Mère répétait à ses filles les paroles de Marie à leur vénérable sœur Catherine Labouré : « Un moment viendra où le danger sera grand ; on croira tout perdu ; alors je serai avec vous ; ayez confiance ! Vous reconnaîtrez ma visite, la protection de Dieu et celle de saint Vincent sur les deux Communautés. Ayez confiance, ne vous découragez pas, je serai avec vous. »

Elle eut confiance, la petite famille perdue bien loin au fond de la Chine. Elle attendit calme et généreuse. Aussi bien, la fuite elle-même, fût-elle envisagée, était impossible. Proclamation avait été faite, au son du tambour, que tout barquier prenant à son bord les étrangers ou leurs objets serait puni de mort et sa barque confisquée.

Marie tint sa promesse. Elle fut là avec ses filles. La Noël se passa dans le calme. Peu après, un haut fonctionnaire civil de passage reprochait à la jeunesse et à la populace sa violence contre la Mission et tempérait leurs terribles ardeurs. Puis arrivait un général qui, soigné par les sœurs de Nanchang, leur gardait une grande reconnaissance, reconnaissance dont purent bénéficier leurs compagnes si exposées. Enfin, le généralissime prescrivait à tous de protéger les Missions. Et le mandarin local, bien à contre-cœur, il faut le dire, était contraint de promulguer un décret favorable aux sœurs et aux missionnaires. Ce n'est qu'une faible éclaircie dans un ciel qui reste fort sombre.

Ces quelques traits, exagérément détaillés peut-être, traits empruntés aux récits, écrits ou oraux, des intéressés, des victimes, faudrait-il dire, donneront une idée de la situation religieuse au Kiangsi. N'est-elle pas encore plus triste qu'il n'y paraîtra ?

A Nanchang, écrit-on ces jours-ci, au siège même du gouvernement militaire, d'où émanent de temps à autre des ordres de protection du personnel et des biens des Missions, la belle église, depuis des mois salle des conférences, fut, le 2 février, jour du nouvel an chinois, transformée en théâtre : le sanctuaire aux acteurs, les tribunes aux officiers. Le lendemain, les chanteuses publiques, dans les mêmes conditions, y faisaient entendre leur répertoire. Et, cynique ironie, les catholiques recevaient des cartes d'invitation à ces séances, alors que, le dimanche, l'accès de l'église leur est interdit. Il nous revient qu'ailleurs, au cours d'une manifestation, aux cris de haine contre la Mission se mêlèrent les plus affreux blasphèmes contre Dieu et le Christ Jésus.

Ce serait, en quelque sorte, une consolation de penser que le Kiangsi est seul à souffrir ainsi. Hélas ! son malheureux sort est plus ou moins partagé par la moitié environ du pays. Qui dira le nombre d'églises profanées : salles de conférences bolchevistes, temples d'un homme dont on veut faire un second Lénine ; de résidences saccagées, d'écoles, de catéchuménats devenus casernes ! Que de religieuses, de Sociétés étrangères ou indigènes, molestées en leurs maisons de prière et de charité, que parfois elles ont dû abandonner ! Que de missionnaires, chinois et étrangers, menant la plus dure des vies et dont le ministère est totalement paralysé ! Que de catéchumènes hésitants, que de chrétiens désorientés ! Aussi monte-t-elle ardente la prière des fidèles de Chine, qui disent avec l'Eglise : « Seigneur, donnez la paix à notre époque, car il n'est personne pour nous venir en aide, si ce n'est vous, notre Dieu. »

Humainement parlant, elle semble encore lointaine, cette paix si désirée. Il n'est pas exagéré de penser

que l'ère des martyrs n'est peut-être pas close.

Terminons par la belle parole d'une humble paysanne du Kiangsi : « Quoi qu'ils fassent, ils ne le tueront pas, Lui ! » Oui, un jour prochain, il régnera sur ce vaste pays le Roi pacifique. De son divin cœur, aujourd'hui, comme jadis sur le Calvaire, jaillit, en faveur d'un bon et grand peuple indignement trompé, la sublime prière : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

— Changhaï, le 17 février 1927.

Fête du B. CLÉT, martyr de Chine.

A NINGPO

JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE (mars 1926-décembre 1926)

13 décembre 1926. — Une carte de M. Luc Ting, envoyée hier de Hangtchéou, annonce la prise de Kiutchéou par les troupes de Canton.

Hier, des réunions populaires ont eu lieu à Ningpo. Ce matin, quelques affiches, écrites à la main, sont apposées sur le Malou, devant la maison des sœurs. « Pour détruire les taxes cruelles, il faut d'abord abattre Sun Tchuan-fang. » — « Réunissons toutes nos forces populaires. »

Cela est mauvais et indique que Ningpo n'attendra pas l'arrivée des troupes cantonaises pour se mettre dans le mouvement. D'autres affiches du même genre sont placardées dans tout Kangpo (faubourg de Ningpo).

Aussi nous réunissons ce que nous avons de plus précieux : documents, vases sacrés, reliques, pour les envoyer à Changhaï. C'est une mesure de prudence. On dit que Tchiang Ka-za (Schiang Kai-Shek) a promis de respecter Ningpo, son pays. Si c'est vrai, il y a à

craindre cependant des pillages isolés, ou même des incendies dus à la malveillance.

Samedi nous avons commencé une neuvaine à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; avec la sainte Vierge, patronne de la province, elle gardera la Mission.

14 décembre. — On dit que M. Ing est arrivé de Shaoshing, qu'il annonce que la chambre de M. Léon Ting à Kiutchéou a été pillée, que Hangtchéou est déjà occupé, que deux missionnaires ont été tués au Houpé ! Qu'en est-il ? Heureusement tout cela était faux.

La nuit, les trains circulent, transportant des troupes.

15 décembre. — La journée est calme. Je vais en ville confesser les sœurs et rencontre beaucoup de soldats arrivés la nuit ; tout un régiment a atteint notre ville. Je n'ai entendu aucune parole désobligeante de la part des soldats ; ils passaient indifférents.

M. Liéou Ding-pao (médecin chrétien) vient nous voir. Il nous annonce que la déclaration d'indépendance et de ralliement à Canton aura lieu ce soir ou demain. On prévoit des combats à Kiashing. Si Canton est vaincu, nous avons à craindre les fuyards et le pillage ; sinon, la transition se fera tout doucement. Certains mauvais garnements en veulent à la Mission catholique à cause des richesses qu'ils croient s'y trouver.

16 décembre. — Mokoang (domestique du grand séminaire) m'annonce que, causant avec une connaissance, celle-ci lui dit : « Cette fois, c'est à la Mission catholique qu'on en veut. On dit que l'on va tuer les gens qui y sont. »

On annonce que M. Bouillet s'est enfui de Kiutchéou. (MM. Bouillet et Hénault s'étaient retirés à la campagne chez les chrétiens. M. Ting Léon reçut les

soldats; la première bande fut polie; malheureusement, les suivantes ne furent pas pareilles.)

Un télégramme est arrivé de Wentchéou, annonçant qu'il y a du danger là-bas.

Un journal de Ningpo, le *Che che kong pao*, annonce qu'un bateau de guerre français va venir avec trois cents marins, pour protéger les commerçants européens.

18 décembre. — C'est le commandant Féral, capitaine de corvette à bord du *Jules-Michelet*, qui nous arrive pour deux jours de congé.

20 décembre. — Les nouvelles se font meilleures pour le moment. Attendons, et que Dieu nous garde !

25 décembre. — La fête a été célébrée au grand séminaire comme les autres années. A Kangpo et en ville, pas de messe de minuit. La bénédiction du Saint Sacrement a lieu le matin, car la Société antichrétienne avait annoncé des manifestations pour l'après-midi. De fait, le soir, il y eut démonstration dans les rues, mais ce fut plutôt calme. En ville, une délégation de collégiens se présente à la résidence; elle fut bien reçue, selon les ordres donnés par M. Dumortier, entendit la doctrine du patriotisme, telle que nous la comprenons, et se retira satisfaite.

Les nouvelles qui nous viennent d'ailleurs ne sont pas très rassurantes; mais qui croire? Les journaux sont à la solde des Sudistes. Il y a cependant de certain l'occupation des résidences de Yentchéou, Laintchi et Kiutchéou, dans le vicariat de Mgr Faveau.

Cette nuit, une rencontre faillit se produire entre soldats, près de la Crèche municipale. On avertit les sœurs de ne pas coucher à l'étage, par précaution contre les balles.

Les troupes de Sun Tchuan-fang remontent sur Fouyan.

Dans la nuit encore, le régiment qui stationnait à Ningpo est transporté, par chemin de fer, à Pakouan pour se rendre de là à Shaoshing et à Siasain, sur les bords du fleuve de Hangtchéou. Ce n'est pas bon signe.

26 décembre. — On nous dit que les troupes qui ont quitté Ningpo, ont pillé des magasins à Shaoshing.

27 décembre. — En allant à Kangpo, je rencontrai M. Vao Fang-ding (père de M. Luc Yao). Voici ce qu'il me dit : « Cela ne va pas. La première division (celle d'ici) va se déclarer contre Sun Tchuan-fang aujourd'hui. Cette nouvelle vient du quartier général. Des notables demandent un bateau français; je leur ai dit que sûrement on ne transmettrait pas leur demande, si elle n'était pas générale et officielle. On va faire une réunion et je viendrai en indiquer le résultat. »

J'allai en ville pour dîner et, en revenant à Kangpo, j'appris que, de fait, la division avait tourné casaque, que, du côté de Siasain, elle avait mis en fuite quelques soldats restés fidèles à Sun Tchuan-fang, mais qu'elle s'attendait à être attaquée par des troupes plus fortes et à être vaincue. Mes notables avaient reçu ces nouvelles par le téléphone. Ceux-ci s'attendent à recevoir la visite des fuyards et craignent le pillage. Aussi sont-ils venus demander un refuge à la résidence de Kangpo et un bateau de guerre, mais, comme la réunion plénière des notables n'avait pas eu lieu, on leur dit d'attendre.

Les rumeurs vont leur train déjà. M. Maingon (commerçant français de Ningpo), allant à bord du *Hsin Ning-shao*, entendit quelqu'un dire que demain matin le bateau *Yongshing* arriverait plein de soldats pour combattre la division rebelle.

M. Lepers m'annonce que le drapeau cantonais a été

arboré sur le quartier général. Il ne reste presque plus de troupes à Ningpo. Mais les murs sont couverts d'inscriptions de ce genre : « A bas Sun Tchuan-fang ! » et d'autres du même acabit. Sur la porte du grand séminaire, on avait écrit ces caractères ; un domestique les effaça ; deux heures après, ils s'y trouvaient de nouveau avec cette autre inscription : « Chrétiens chinois, allons, vite ! éveillez-vous et levez-vous ! »

3 janvier 1927. — Rien de nouveau, ces jours-ci, à Ningpo. Le jour de l'an, beaucoup de drapeaux sudistes sont arborés ; on en avait distribué des quantités en papier. Il y en a de deux espèces : les uns sont bleus avec un soleil blanc dans le milieu ; les autres portent cela en jack, dans le coin, sur fond rouge. Chose étonnante, des Sudistes ont fait demander un refuge pour leurs dames chez les sœurs de la ville en cas de danger. Ce serait une protection pour nous ; mais le meilleur protecteur, c'est le bon Dieu. A Haïmen déjà, des dames ont été reçues chez les Vierges du Purgatoire ; il y en a des deux partis, sudiste et nordiste.

5 janvier. — Le commandant Godard, capitaine de vaisseau, commandant le bateau amiral *Jules-Michelet*, vient passer la fête de l'Épiphanie avec nous.

6 janvier. — En conduisant le commandant Godard à bord du *Hsin-Péking*, nous rencontrons M. Ling, ancien préfet de police, et, après notre descente du bateau, nous apprenons qu'il est... commissaire général des Sudistes à Ningpo.

8 janvier. — La première division, qui avait tourné casaque, a dû quitter Shaoshing devant les troupes de Sun Tchuan-fang, commandée par le général de brigade Deu Zing-dza (Toan Ching-tchai). Voilà le deuxième jour que les soldats reviennent par chemin

de fer. La Chambre de commerce a promis de payer 50000 piastres pour qu'ils s'en aillent ailleurs sans piller. Il paraît qu'ils vont se diriger sur Fonghoa (sous-préfecture au sud de Ningpo). Que faudra-t-il payer quand les troupes de Sun Tchuan-fang vont nous arriver dans quelques jours ?

9 janvier. — Rien de clair. Les journaux annoncent que les troupes sudistes de la première division n'ont pas été vaincues. Elles continuent cependant à arriver. Combien devra-t-on payer ? On dit qu'elles ont demandé 600000 piastres. Le gouvernement autonome provisoire est établi à Ningpo avec Tsa Nieu-bei (Tsa Yuen-peï) comme chef. Des trains passent emmenant des troupes de nouveau vers Hakouan et Shaoshing.

12 janvier. — Tsa Nieu-bei est parti pour Shanghai ; il reviendra quand tout sera arrangé. C'est bon signe. Les journaux commencent à rassurer la population, qui de plus en plus s'affole, lui disant que jamais les troupes de Sun Tchuan-fang ne pourront venir à Ningpo. Encore un autre bon signe. Avec cela, les nouvelles les plus contradictoires.

13 janvier. — Les rumeurs continuent. Hier on disait que, depuis le matin, on se battait du côté de Pakouan ; aujourd'hui les journaux annoncent que les troupes nordistes se sont retirées vaincues jusqu'à Shaoshing, et, une ligne plus bas, on dit que le combat a été indécis.

A deux heures, un coup de téléphone a annoncé que les Sudistes, qui s'étaient fortifiés à Tongkoain, 20 lys à l'ouest de Pakouan, ont été vaincus et que les fuyards se trouvaient déjà à Motse, une gare avant Yuyao. On les attend pour ce soir. Jusqu'à maintenant (seize heures) on n'a pas encore eu de leurs nouvelles. Un train est parti d'ici avec des soldats armés jus-

qu'aux dents. Qu'est-ce que cela signifie? Tous les magasins sont fermés.

En allant à Kangpo, je remarquai que toutes les inscriptions anti-nordistes avaient disparu des murs. Au retour, j'avais dit au revoir à M. Buck, qui s'en allait à Shanghai prêcher la retraite des sœurs et je me trouvais avec M. Nugent quand M. Yu Tso-ding, président de la Chambre de commerce, vint m'accoster, demandant à me parler à la résidence. Je le conduisis à Kangpo et là, déposant son chapeau sur la table, il demanda à M. Lepers un asile pour deux ou trois jours. Voici ce qu'il nous raconte avec beaucoup d'émotion. Le sous-préfet, M. Tchang, a été changé par les Sudistes, il y a quelques jours, mais on l'a retenu comme otage, sous l'accusation d'avoir travaillé contre les Sudistes. M. Yu s'est fait son répondant. Comme il y a du danger pour la vie de M. Tchang, le président de la Chambre de commerce n'a pas voulu le retenir et l'ancien sous-préfet s'est embarqué sur le *Hsin-Péking*. Mais M. Yu s'attend maintenant à ce qu'on aille lui demander compte de ce départ et voilà pourquoi il se réfugie chez nous, jusqu'à ce que les troupes nordistes soient arrivées. C'est une question de deux ou trois jours. M. Yu nous dit que la Chambre de commerce a déjà payé environ 150 000 piastres.

La Croix-Rouge a demandé que nous ouvrons des refuges pour les femmes, qui sont affolées. On a indiqué le collège des filles de Kangpo et celui qui est ouvert dans la Maison-Mère des Vierges du Purgatoire, au Malou. Le drapeau de la Croix-Rouge est sur la porte. Une affiche porte cette inscription en gros caractères : « Refuge pour les femmes : 1° seuls les femmes et les enfants sont admis; 2° il est défendu d'apporter des caisses; 3° il faut observer le règlement; 4° on peut recevoir 200 personnes au maximum. »

Les directeurs de la prison préfectorale ont demandé aussi aux sœurs de la Crèche de permettre à leurs dames de s'y réfugier. On fait des démarches pour avoir un drapeau de la Croix-Rouge.

14 janvier. — Ce matin, grande nouvelle. Nous sommes délivrés des Sudistes. Les vaincus sont arrivés la nuit. La Chambre de commerce a encore dû payer 10000 piastres, car il a fallu donner une piastre à chaque soldat, leur fournir à manger et acheter dix piastres le fusil de ceux qui désiraient s'en débarrasser.

Hier soir, le président de la Chambre de commerce, voyant que les événements prenaient une bonne tournure, sortit de chez nous et eut plusieurs réunions avec ses collègues. Vers sept heures, le Pingyang, qui, depuis quatre jours, était retenu par les soldats, est parti avec une soixantaine de personnalités, parmi lesquelles le général Zadouo et tout ce qui restait du gouvernement provisoire. Il a été impossible de savoir où il est parti; on dit même que, ce matin, il n'était pas encore sorti du fleuve.

Dans la matinée, comme il n'y avait plus aucun mandarin ici, des délégués de la Chambre de commerce sont partis pour féliciter les vainqueurs et les amener dans notre bonne ville de Ningpo. A quatre heures, un premier train s'arrêtait derrière la Maison-Mère des Vierges du Purgatoire. Deux détachements de soldats en descendirent et se mirent à marcher en ordre à la tête du train, de chaque côté de la voie. C'est ainsi que le premier convoi fit son entrée en gare. Les deux détachements continuèrent leur route, l'un vers Ien-Tsang-men pour garder le passage du bac sur le fleuve, l'autre vers le pont; et les patrouilles commencèrent aussitôt, pendant qu'à la gare on félicitait le général Deu Zing-dza et les troupes, et qu'on leur offrait du thé et des gâteaux.

Les environs de la gare étaient remplis d'une foule curieuse ; les réflexions sur les derniers événements étaient plutôt rares ; était-ce crainte ou indifférence ? Quelques instants avant l'arrivée du premier train, un arc-en-ciel apparut et tout le monde y vit un bon présage. « Le ciel lui-même arbore le drapeau aux cinq couleurs », disait-on partout.

Quand le train s'arrêta derrière la maison des Vierges du Purgatoire, il y eut une panique au refuge des femmes. Celles-ci croyaient que c'étaient les soldats vaincus qui descendaient et elles s'imaginaient leur dernière heure venue. Heureusement les Vierges, qui étaient au courant, purent les calmer et une grande joie succéda à la frayeur.

On annonce de source privée qu'à Ninghaï les Sudistes ont été battus par les troupes de Tchéou Yin-jen (général vaincu au Fokien, mais resté fidèle à Sun Tchuan-fang). Les journaux d'hier, au contraire, annonçaient la victoire des Sudistes. Mais, à ce moment-là, ils étaient encore à la solde de ces derniers.

Les bateaux de Shanghai ne sont pas arrivés aujourd'hui ; sans doute craignaient-ils d'être réquisitionnés par les fuyards.

15 janvier. — Les troupes ont continué d'arriver dans la nuit et dans la journée. Il y a plus dix mille soldats dans la ville et les faubourgs. Ceux qui sont arrivés hier par le premier train sont partis presque aussitôt pour Tchenghaï (sous-préfecture de l'embouchure du fleuve). On dit que là-bas les troupes sudistes, en partant, ont pillé le gros bourg de Saiokang.

Ce soir, départ d'une partie de l'armée pour Fonghoua. Rafle générale d'hommes de peine pour porter les *impedimenta*. Dans la journée, les soldats ont fait faire de bonnes affaires aux commerçants ; tous les

magasins étaient remplis de militaires qui achetaient et payaient. A signaler en particulier le bon commerce des marchands de lampes électriques de poche.

16 janvier. — On annonce que les Sudistes, défaits, ont pillé en grand la ville de Fonghoua. Celle-ci, par ses attaches avec les Cantonais, ne s'attendait pas à ce traitement. Tchiang Ka-za est originaire de cette sous-préfecture.

Un chrétien engagé dans l'armée sudiste est arrivé à Ningpo. Trois fois soupçonné d'être un fuyard et même reconnu comme tel, il a pu se tirer d'affaire, une première fois, en payant 10 piastres; une seconde fois, en donnant sa montre-bracelet; et enfin, sur le vieux pont de bateaux de Ningpo, en déclarant qu'il allait à la messe catholique. Il nous raconte que la déroute des Sudistes à Nanghaï fut terrible. Les troupes nordistes étaient retranchées sur les montagnes, et après avoir attendu que les premières aient brûlé toutes leurs munitions, à coup de mitrailleuses elles firent un carnage parmi les Sudistes qui montaient à l'assaut. Notre chrétien se trouvait en arrière. Il s'enfuit avec son général, tout en ayant soin de se séparer de lui ensuite.

Rien d'étonnant que les Sudistes aient fini leurs munitions en même temps; cela concorde avec le récit d'un blessé de la bataille de Tingkoain. Il paraît que les artilleurs sudistes avaient pour leurs pièces dix obus utilisables, les autres ne pouvant entrer dans les canons.

Nous commençons une neuvaine d'actions de grâces à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus pour la remercier du secours qu'elle nous a obtenu et lui demander de nous le continuer, pour que bientôt toute la province et la Chine se réjouissent de la paix retrouvée.

Depuis ces notes, écrites au jour le jour, le temps a passé et les événements se sont succédé avec des revirements imprévus.

Tandis que se célébraient les fêtes du jour de l'an chinois, fêtes nécessairement moins joyeuses que de coutume, car le commerce, les voyages, donc le retour au pays natal furent terriblement handicapés par les événements militaires des deux derniers mois, durant ce temps, dis-je, traitreusement, silencieusement la fortune tournait sa roue.

Il est de fait que maintenant le drapeau sudiste flotte sur Ningpo, ouvertement (faut-il dire définitivement?) depuis le samedi 19 février, quand revinrent en triomphe, accueillis par une bande d'étudiants et d'exaltés, délirant de joie, nos soldats qui, d'abord Nordistes, étaient passés au sud dans les premiers jours de janvier, puis, vaincus dans la bataille de Pakouan, s'étaient enfuis assez piteusement, le 13 janvier, sur des vapeurs chinois, réquisitionnés d'avance en cas de besoin.

Les Nordistes, les vrais, s'étaient alors installés à Ningpo le 14 janvier et jusqu'au 16 février vécurent en paix et dormirent en gloire sur leurs lauriers; mais, tout de même, ils ne dormaient jamais que d'un œil et leur paix ne devait pas être profonde, car les vapeurs qui n'avaient pas disparu dans la débâcle des Sudistes, étaient sous séquestre, réservés pour la chasse aux rebelles, disait-on, dès que les fêtes du jour de l'an seraient passées. Un gros cargo même, qui était venu se fourvoyer dans notre port pour y prendre un chargement de bambous, s'était vu, un beau matin, déclaré de bonne prise, délesté de tout son chargement, qui, maintenant encore, après un mois, gît lamentablement sur le bund encombré, puis chargé de tous les *impedimenta belli*, canons, cartouches, mar-

mites à riz, bois de chauffage, provisions, barques et barquiers, coolies porteurs, pauvres diables ramassés sur toutes les routes et chargés des corvées. Et quand tout fut prêt, le bateau ne partit pas ; il attendait encore, il attendait toujours... et quoi donc ? Comme le lièvre de la fable, d'où vient le vent.

C'est que, pendant ce temps, la partie se jouait sérieuse, dans le sud-ouest de la province, entre les troupes nationalistes, qui du Kiangsi avaient envahi le Chekiang et occupé Chuchow, Kinhowa, Lanki, Yen-chow, et les troupes de Sun Chuan-fang, bien armées, bien disciplinées et, dit-on, bien payées. Les journaux annonçaient les gros succès des dernières, la déroute complète du Sud. Tout était donc pour le mieux.

Puis tout d'un coup, le 16 février, à midi, nous apprenons avec surprise que les deux vapeurs chinois affectés au service quotidien de Ningpo-Shanghai, Shanghai-Ningpo venaient d'être réquisitionnés par la troupe ; et en effet, les passagers, déjà installés, évacuaient en hâte ; le cargo était mis à terre et des fonctionnaires placés aux échelles pour en interdire l'entrée.

Ce fut de la stupeur. Qu'est-ce qu'il y a donc ? Le lendemain, des quatre ou cinq mille soldats de la garnison nordiste, plus de traces ; ils avaient disparu. Le vendredi 18, la vérité se faisait jour. Sun Chuan-fang battait précipitamment en retraite ; la trahison une fois de plus avait joué, contre lui maintenant, comme il y a deux ans, sur le même terrain, elle avait joué en sa faveur.

Les choses étant ainsi, Ningpo redevenait sudiste ; les vaincus devenaient vainqueurs. Ils revinrent, en effet, bientôt, le soir du samedi 19 février ; c'était l'avant-garde. Le lundi 21, deux immenses cargos, deux canonnières chinoises, trois ou quatre vapeurs de

grandeur moyenne déversaient successivement sur le bund, noir de curieux ou de fervents de la cause, des milliers et milliers de soldats, cravatés de rouge et portant, au bras gauche et au képi, l'insigne du parti, un soleil blanc sur fond bleu. On parlait de dix mille, de douze mille hommes ; à dire vrai, je croirais plutôt qu'il y en avait tout au plus cinq ou six mille d'assez bonne apparence. Il y eut cohue, encombrement, pas de désordres regrettables.

Du même coup, il y eut, pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants, floraison subite de drapeaux aux armes de la République du sud, floraison aussi subite et plus multiple encore d'affiches multicolores, maudissant en gros caractères le tyran, exaltant la cause. Le tyran évidemment, c'est Sun Chuan-fang, c'est l'impérialisme étranger ; la Cause, c'est le Nationalisme, le Kuomintang, dont le champion fut Sen-wen. Aussi son effigie figure-t-elle en tête des affiches. Au Kiangsi, en plus d'un endroit, dit-on, il prit, sur l'autel de nos églises, la place du crucifix. Espérons que cette horreur nous sera épargnée. Les affiches en images sont également suggestives de la mentalité du parti. C'est une injection dans une tête chinoise, injection de christianisme pour y introduire l'impérialisme. C'est un pasteur protestant qui, la croix en main, offre sa Bible au Chinois et, derrière lui, le Britannique arme son canon, prêt à bondir. C'est le maréchal Tchang Tso-lin qui fait des avances galantes à l'Angleterre, que représente une lady à ample crinoline, et... les avances sont acceptées. Un militaire en kaki, à barbe et moustache, un de ces impérialistes qui, depuis des années, oppriment la Chine, recule et tombe avec des gestes d'effroi devant la baïonnette, la pique, la faucille, le marteau (le Sudisme vengeur). Devant des enfants qui se pâment d'admiration, un soldat brandit

le drapeau où se lisent ces mots : « Voici le Kuomintang sauveur. » Il y a aussi l'injure pour les Nordistes : un singe, un chien, un lion, Sun Tchuan-fang, Wu Pei-fu, Tchang Tso-lin. Ces affiches, ces banderoles, ces inscriptions, ces caricatures se voient partout et retiennent l'attention de la foule. Mais l'Européen peut circuler, passer au milieu des badauds intéressés ou des soldats qui déambulent : l'allusion injurieuse reste sur le papier. Je parle pour Ningpo. Ailleurs, peut-être en sera-t-il autrement.

Et nos Missions? Nos résidences? Jusqu'à l'heure, nous sommes relativement épargnés, tandis que dans le Kiangsi, hélas! nos confrères ont eu tant à souffrir : occupation des résidences et églises, injures, menaces, mauvais traitements, danger réel pour la vie quelquefois; tandis que dans le Chekiang oriental, chez Mgr Faveau, à Chuchow, Lanki, Nenchow, dès le début de l'invasion, fin décembre, les Sudistes se sont établis dans les résidences, d'où les missionnaires européens ont dû fuir; que plusieurs chapelles de villages par où passaient les soldats ont été pillées, le mobilier brisé et brûlé; tandis que le séminaire Saint-Vincent, près de la ligne de feu, est envahi au point que les séminaristes et étudiants doivent chercher refuge ailleurs, sans pouvoir trouver passage; que les sœurs de Charité de cette même ville ont vu leur hôpital pour les femmes et celui pour les hommes occupés par les troupes; nous sommes à peu près indemnes. Il n'y a jusqu'à présent que le district de Tsuchéou qui, chez nous, ait eu à souffrir. Par deux fois, la résidence principale devint un mess d'officiers et campement de troupes de passage, sans qu'il y ait eu toutefois grand dommage. On signale une chapelle, celle de M. Serra, qui aurait été saccagée, tous ses effets pillés. Les missionnaires avaient pris le large heu-

reusement, car un jour un groupe d'hommes armés, revolver au poing, vint perquisitionner dans toutes les chambres, à la recherche de l'Européen caché. Ce qui eut lieu encore à Ninghai ces jours-ci. Wenchow, Haimen sont indemnes, Shao-ling également.

A Ningpo, nous fûmes tout émotionnés d'apprendre, il y a cinq jours, que les militaires s'installaient, sans crier gare, dans la petite maison isolée qu'occupe notre confrère M. Lou Vincent, à Pomen, au coin nord de la ville. Car c'est ainsi qu'ils procèdent, ces messieurs : sans avis préalable, sans billet de réquisition, ils prennent possession des locaux, chambres, cuisines, mobilier ; et l'occupant légitime doit s'estimer heureux si on veut bien lui laisser sa chambre et respecter ses provisions ; encore lui faut-il, pour ses repas, aller chercher fortune au dehors.

Ils auraient même voulu, ces messieurs, occuper la crèche municipale, toute petite maison, qu'ils dirigent, depuis un an et demi, une sœur européenne et quatre sœurs chinoises. Ils se présentent donc pour voir les locaux, demandant, insistant du premier coup pour avoir, chez les bébés, le rez-de-chaussée, leur laissant l'étage ; ils parlaient même, c'est à ne pas y croire, d'occuper le réfectoire des sœurs et la salle de communauté. Tout en inspectant, ils ne se firent pas faute d'étaler aimablement leurs projets. « Y a-t-il ici des Européennes ? demanda leur chef, qui, tout le long de la visite, se montra particulièrement dur et méprisant. — Oui, répondit la supérieure, moi. — Eh bien ! nous n'en voulons plus. Nous allons vous chasser tous. D'ailleurs, qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ? Arracher les yeux des enfants, n'est-ce pas ? »

On voit bien que ces hommes venaient du Fokien, où les étudiants d'Amoy et de Baochow saccageaient la Sainte-Enfance, il y a un mois et demi, sous le

même prétexte imbécile, imbécilement cru par la foule, tandis que la troupe laissait faire, aidait même. « Arracher les yeux des enfants ! dit alors sœur Yao, comment pouvez-vous dire chose pareille ! — Oh ! pas vous, je sais ; je ne dis pas vous, mais les Européennes. » Et puis, avisant le chapelet qui pend au côté de la petite sœur chinoise : « Qu'est-ce que ça ? dit-il d'un air méprisant ; nous n'en voulons plus : il faut que ça disparaisse. » Et après avoir servi de ces aménités, ils allèrent chercher fortune ailleurs. Ils l'ont trouvée chez M. Lou Vincent, comme nous l'avons dit plus haut.

Heureusement que les troupes sont montées au front ; la maisonnette est de nouveau rendue libre et propre jusqu'à la prochaine fois ; car les soldats continuent d'affluer : les réguliers viennent du Fokien, les recrues levées en hâte, de ces maquis de mauvaise renommée que sont les localités de Taichow, Ninghai, Haimen. A les voir, ces derniers venus, arrivant par centaines en leur costume civil, dont seule la cravate rouge fait un uniforme militaire, chaussés en sandales de paille, armés de fusils disparates, ou de piques grossièrement forgées, on se demande quelle peut bien être leur valeur pratique sur un champ de bataille sérieux.

On le saura bientôt, puisque, en ce moment, sur les limites du Chekiang et de Ngan-hoei, se joue la grande partie qui décidera du sort de Shanghai et de notre province. Il y a en présence, sur le front du Sung-kiang, les Sudistes, maîtres de Hangchow, la capitale, et de Kashing, dont ils ont fait leur base. Ils se disent forts de cent mille hommes ; les Nordistes, qui comprennent l'armée de Sun Chuan-fang, primitivement de soixante mille hommes, considérablement amoindrie maintenant par les combats, les désertions et les défections (le

Daily News l'estimait réduite à trente-cinq mille) et l'armée que Tchang Tso-ling jette dans la mêlée sous le commandement de Tchang Chong-tan, qui prend la conduite des opérations, tandis que Sun Chuan-fang veillera, dans Shanghai, au maintien de l'ordre et de la sécurité. Ces troupes nouvelles comprendraient vingt mille hommes, dont quatre mille Russes.

Les Anglais ont débarqué à Shanghai plusieurs milliers d'hommes; plusieurs milliers d'autres sont en route ou stationnent à Hong-kong, j'allais dire en expectative d'emploi. Est-ce pour la guerre? Non, affirment-ils; il n'en fut jamais question. Est-ce pour en imposer à la Chine, lui inculquer un peu de cette crainte qui est le commencement de la sagesse? Si c'est cela, il semble que le procédé ne prend pas. Le ministre nationaliste, M. Chen, qui traitait, ces jours-ci, à Hankow avec l'envoyé de la Grande-Bretagne, n'a rien rabattu de ses exigences et se fait écouter. Mais alors? C'est uniquement, dit-on, pour la défense de leurs nationaux, pour protéger leur vie menacée; c'est la seule raison avouée de ce branle-bas de combat.

Pendant ce temps, de toutes les provinces soumises au régime sudiste, les sujets britanniques, sur avis de leurs consuls respectifs, missionnaires protestants et commerçants, sont rentrés en nombre à Shanghai, en attendant que passe la bourrasque. Les missionnaires catholiques sont à leur poste. *L'Écho de Chine* du 5 mars fait justement la mise au point que voici: « Sur la foi des dépêches Reuter, où, semble-t-il, il n'y ait à compter que ce qui est protestant ou anglais, on a dit souvent que tous les missionnaires de tel ou tel point ont été évacués, alors que seulement les missionnaires protestants sont partis, et que les autres, les missionnaires catholiques, malgré les épreuves de toutes sortes, malgré les humiliations, malgré l'occu-

pation des églises et des résidences, malgré parfois les pillages et les incendies, restaient à leur poste et tenaient, comme autrefois les soldats français à Verdun. Nous savons que dans le Kiangsi, actuellement occupé par les nationalistes et piétiné par la guerre, les Filles de la Charité elles-mêmes sont toutes restées à leur poste. Elles ont souffert, mais, somme toute, elles ont le plus souvent été respectées et se sont imposées à force de services rendus. Qu'il nous soit permis ici de les saluer bien bas pour le magnifique exemple qu'elles ont donné en tenant ainsi humblement et bravement. »

Je viens justement de lire avec émotion sur l'histoire de nos Missions du Kiangsi durant ces derniers mois de bien belles pages, qui complètent, qui commentent les rectifications du journal : histoire de nos confrères tenant tête à l'orage et intrépides sous la menace du revolver et devant le peloton d'exécution ; de prêtres chinois, de vaillants chrétiens et chrétiennes, prêts au martyre et confessant généreusement la foi, sans que les menaces et les tortures aient pu vaincre leur constance, ni obtenir un signe d'apostasie. Ils tiennent bon ; mais, à côté, que de tristesses ! hélas ! que de ruines ! que de pertes ! et parfois aussi que de défections et de faiblesses !

Voici où nous en sommes à l'heure actuelle. Quand ces lignes, qui n'ont d'autre but que de donner à nos lecteurs une idée de la situation, parviendront aux destinataires, où en serons-nous ?

A ce journal d'un professeur du grand séminaire de Ningpo, publié dans le *Petit Messager de Ningpo*, numéro de janvier-février 1927, ajoutons les lignes suivantes envoyées par un missionnaire de Wenchow.

28 mars.

Voici les nouvelles qui me viennent de Ningpo.

Elles résument la situation de la Mission catholique dans notre province du Tchékiang, situation bien précaire, car nous dépendons du premier caprice des bolchevistes locaux.

Les pasteurs protestants méthodistes et autres ont tous quitté le pays de Wenchow. Ils sont allés à Shanghai, où ils trouvent une sécurité certaine, grâce aux canons, aux navires de guerre et aux nombreux soldats britanniques.

Les sœurs et les missionnaires catholiques sont tous à leur poste de travail et d'apostolat.

Jusqu'ici, ils n'ont pas eu à regretter d'avoir eu confiance.

MM. Prost et Dontan sont revenus hier d'une longue tournée de missions dans les montagnes du Neutchy, après avoir visité treize chapelles. Partout, ils ont trouvé le pays tranquille, les chrétiens fervents et fidèles, les païens aimables et pacifiques.

Nos prêtres chinois visitaient d'autres régions et ils nous reviennent tenant le même langage.

Les exercices de la mission ont été aussi bien suivis que ceux des années précédentes et, en maints endroits, il y a de nombreux catéchumènes.

Aucun de nos chrétiens n'a subi de persécution ou de vexations pour sa foi et tous pratiquent en toute sécurité la religion qu'ils ont embrassée.

En ville, à Wenchow, l'église est pleine tous les dimanches, les confessionnaux y sont assiégés dès l'aurore et les communions y sont très nombreuses.

C'est la paix et la liberté!

29 mars.

Ici, c'est toujours la paix.

Hier, à l'église de Tiépae, consacrée à saint Michel, nous avons eu une petite alerte, qui n'a point eu de conséquences.

Une bande de bolchevistes est entrée dans notre église et voulut y réunir le peuple pour lui enseigner les vraies doctrines modernes.

Le catéchiste, M. Zi-a-zeu, réussit à les en empêcher; mais il dut permettre que l'école fût changée en club populaire.

Les braves paysans et ouvriers de Tiépae entrent et se pressent dans l'école; les orateurs leur servent de belles périodes : « Plus de riches, plus de notables, les champs à tous et pour tous, le peuple roi, etc. »

Le catéchiste, lui, dans son parler, n'a pas la langue en poche, il oppose le Décalogue aux commandements bolchevistes. Tout un groupe l'écoute attentivement; plusieurs bolchevistes assistent à la conférence.

Ceux-ci, furieux, retournent à l'école et commencent à hurler contre les religions chrétiennes, catholique et protestante, qui ruinent et asservissent le peuple, etc.

Un païen aveugle, présent à la réunion et réputé beau parleur, arrête les orateurs et leur dit : « Rien de plus faux que ce que vous dites. Ici, la religion catholique n'a jamais opprimé, ni ruiné personne. Les Pères ont acheté le terrain de l'église et ils l'ont payé fort cher, ce qui a été avantageux aux anciens propriétaires. Ils ont construit l'église avec des ouvriers du pays, qu'ils ont payés largement. A Wenchow, j'avais mal aux pieds; les Filles de la Charité m'ont soigné gratuitement; elles m'ont guéri; ce qui m'a été très avantageux, à moi, homme du pays. Vous nous débitez des mensonges, vous ne méritez pas qu'on vous écoute! »

Les braves paysans et ouvriers de l'assistance approuvent le pauvre aveugle qui ne se doutait guère qu'il contredisait les puissances du pays. Ceux-ci d'abord se taisent, interdits de tant d'audace; mais ils reprennent vite leur aplomb et crient : « Voilà un des

fruits du Christianisme ! Voyez ce pauvre aveugle, les Pères lui ont, dès l'enfance, malaxé le cerveau. Il est, dès lors, impuissant à comprendre les lumineuses clartés modernes. Le Christianisme tue le progrès et la liberté ! »

L'aveugle reprend : « Mais non, vous vous trompez d'adresse ; je suis païen comme vous ; jamais je n'ai été catholique ; mais j'ai du bon sens, et quand vous dites des sottises, je le vois et je le dis ! »

Toute l'assistance païenne se mit à rire ; les bolchevistes, confus, irrités, quittèrent la salle et le village.

Ils s'en allèrent, accompagnés des quolibets et des moqueries de la population, fière qu'un homme du pays ait su fermer la bouche aux brillants orateurs de la ville.

L'aveugle eut une ovation.

Voici enfin une lettre de M. Legris, visiteur, lettre datée du 19 avril ; nous y verrons la tournure que prenaient les événements à cette date :

Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, nous nous sommes vus dans la nécessité de rappeler à Shanghai nos sœurs et nos confrères de l'intérieur, le maintien des œuvres devenant impossible, même au prix des plus grands sacrifices.

Mon télégramme d'hier vous a appris que l'évacuation a commencé. Hangchow et Ningpo pourront, je l'espère, évacuer sans incident ; mais notre angoisse est grande pour les Missions du Kiangsi, à cause de la distance et de l'animosité de la population. Que la Vierge puissante soit leur guide !

Le séminaire Saint-Vincent est transféré ici, près de la procure.

Ici les préparatifs de défense sont impressionnants

et nous éviteront, on le croit, des massacres. Nous n'aurons sans doute à courir que les dangers du bombardement, s'il y a lutte. Cependant les sœurs de la Maison centrale ont cru bien faire d'accepter l'offre d'un refuge à Nagasaki (Japon) et quatre sœurs partent après-demain pour le préparer, en cas de besoin. J'ai cru bien faire de leur adjoindre M. Estampe comme aumônier.

Je n'essaierai pas, Monsieur et Très Honoré Père, de vous dire combien est senti, pour tous vos enfants, le sacrifice de quitter leurs chères œuvres. Beaucoup ont manifesté le désir de les continuer au péril de leur vie; mais l'obéissance ne les empêche pas de vouloir se sacrifier pour elles, et une Fille de la Charité répondait : « Malgré le désir du martyre, j'obéis, et, si Dieu veut me prendre, il saura bien me trouver. »

Mgr Faveau vient de s'annoncer pour aujourd'hui, avec M. Chiapetto comme malade, et les quatre sœurs qui restaient à Hangchow.

AFRIQUE

ORAN

LE TRIDUUM EN L'HONNEUR

DE NOS TROIS NOUVEAUX BIENHEUREUX (25-27 mars)

Le séminaire d'Oran a voulu être un des premiers à célébrer la gloire des trois nouveaux Bienheureux dont la Congrégation de la Mission s'honore. S. G. Mgr Durand ne s'est pas contenté d'approuver et de bénir cet acte de piété; il fut heureux d'y participer pour manifester une fois de plus son estime aux enfants de saint Vincent de Paul qui forment ses jeunes clercs.

La chapelle avait reçu une riche décoration : au chœur, de grandes tentures rouges, frangées d'or, avec, çà et là, des cartouches au chiffre des Bienheureux, des oriflammes, des palmes, des drapeaux aux couleurs nationales; face au trône pontifical, le portrait de S. S. Pie XI; à l'autel, un vaste manteau royal, abritant sous sa couronne, à défaut de reliques ou d'images, les noms, en lettres d'or, des trois martyrs; sous la table du sacrifice, la statue de saint Vincent, dans l'attitude du repos, associant le Père à la gloire de ses fils.

L'occurrence de l'Annonciation et d'un dimanche privilégié réduisit la part des prières liturgiques en l'honneur des Bienheureux; on n'y perdit guère cependant, car on put célébrer en un même jour le

mystère de l'Incarnation et l'un des témoins de la foi de l'Église en ce mystère; d'autre part, le dimanche *Laetare*, avec ses ornements roses et ses invitations à la joie, n'écartait pas les esprits de la pourpre et du triomphe des martyrs.

Le premier jour fut consacré particulièrement à Ghébré Michaël. Monseigneur inaugura le Triduum par la célébration de la messe pontificale et par une allocution prononcée à la réunion qui suivit, en réponse au toast de M. Payen, supérieur du séminaire :

« Monsieur le Supérieur,

« Vous avez déjà à votre actif plusieurs initiatives. Elles ont été heureuses. L'ordre, le silence, l'étude, la piété le prouvent éloquemment dans ce cher séminaire.

« Je ne vous félicite pas moins de celle d'aujourd'hui. Vous aviez convié les prêtres d'Oran, des prêtres de la France d'Afrique et d'Europe, à faire, avec leurs frères cadets, une couronne d'honneur aux lazaristes et aux séminaristes qu'a béatifiés, en octobre dernier, le Vicaire de Jésus-Christ. Des confrères empressés vous ont aidé à célébrer le triomphe de ces Bienheureux : ils ont préparé les enfants à prier et à chanter avec art ; ils ont orné notre sanctuaire avec goût ; et un autre fils de saint Vincent mettra son talent à montrer l'œuvre de la grâce et de la nature dans les élus de la cour céleste.

« Vous nous permettez ainsi, Monsieur le Supérieur, de rendre un hommage de piété filiale à ces héros de la foi. Ils ont souffert au point de donner la plus grande preuve d'amour au Christ Jésus, celle qu'il nous a donnée à nous-mêmes ; ils ont versé leur sang ; ils ont sacrifié leur vie pour lui rester fidèles. Ils ont reçu leur récompense là-haut, dont aucun bonheur de la terre ne peut offrir une idée exacte : *Non sunt condignae*

passiones hujus temporis ad futuram gloriam... Quod oculus non vidit, nec auris audivit. De cette récompense l'Église militante veut cependant faire entendre un écho qui s'échappe du cœur de ses enfants, surtout de ceux qui ont, avec les héros à l'honneur, des liens de famille s'ajoutant à ceux de la communion des saints.

« Nous le rendons, cet écho, avec toute la joie qu'éprouvent des fils profondément reconnaissants aux Pères dans la foi que sont, pour eux, ces Lazaristes et ces séminaristes.

« Mais cet hommage de piété filiale, pour monter vers les cieux, passe par Rome. N. S. Père le Pape le premier a entonné le *Te Deum* d'action de grâces. Ne semblait-il pas que ses accents jaillissent avec plus d'émotion encore qu'aux autres béatifications? N'est-ce pas pour rester plus particulièrement fidèles au Pape que ces Bienheureux furent martyrisés? Ghébré Michaël était haletant de vérité; il la chercha dans les principales écoles d'Abyssinie, d'Éthiopie, d'Égypte. Mais il ne trouva point chez les Eutychiens la doctrine de l'Écriture et des Pères. Dieu, qui *facienti quod in se est non denegat gratiam*, met sur sa route Justin de Jacobis, et, par ce fils de saint Vincent, Ghébré est conduit à Rome.

Aux pieds du Vicaire de Jésus, Grégoire XVI, il découvre la pensée même des écrivains sacrés : Jésus est vrai Dieu; il est aussi vrai homme; en lui une seule personne, mais deux natures distinctes; *Verbum caro factum est*. Jean et les Apôtres, après l'archange Gabriel, l'avaient dit; il est doux de le rappeler en cette fête de la maternité de Marie; Léon l'a défini; Grégoire le répète. Michaël a enfin trouvé le dépositaire de la vérité révélée. A travers les coups de fouet qui le déchiquetteront, il s'écriera : Je crois tout ce

que croit l'Église catholique, apostolique, romaine.

« Michaël avait un an quand Lazaristes et séminaristes et bien d'autres encore mouraient à Paris pour Rome. Une assemblée en délire voulait les arracher au Pape. *Vous pouvez nous arracher la vie*, répondirent-ils, *mais ni notre foi ni notre amour du Pape*. Le clergé de France gardera sur les lèvres, dans la tête et au cœur la parole de notre divin Maître : *Tu es Petrus et portae inferi non praevalerunt*. Point d'autre constitution, pour lui, que celle du Christ, basée sur Pierre, toujours vivant dans l'évêque de Rome.

« Rendons grâces à S. S. Pie XI d'avoir glorifié les héroïques défenseurs des prérogatives romaines, qui sont les siennes. Ces grâces sont sincères, car, aujourd'hui même, notre tête, notre cœur et nos lèvres ne sont ni à l'hérésie ni au schisme ; ils ne sont pas à l'*Action française* ; ils sont tout à notre bien-aimé Pie XI.

« Honneur donc aux Lazaristes du ciel et de la terre ! Honneur à Notre Saint-Père le Pape S. S. Pie XI ! »

Nous regrettons de ne pouvoir que consigner en quelques mots les autres souvenirs de ces jours de piété. Mais le souci de la brièveté ne nous autoriserait pas à passer sous silence les solides instructions que, pendant les trois jours, Monsieur Auvinet, supérieur des missionnaires diocésains d'Alger, a consacrées aux Bienheureux que l'on fêtait. L'ascension de Ghébré Michaël à la vérité et les leçons que les séminaristes y doivent trouver pour la culture ardente de la science sacrée ; l'héroïsme de MM. François et Gruyer, qui leur fit donner au Christ-Roi la preuve la plus indiscutable de leur amour ; la gloire que les uns et les autres, les martyrs français et le martyr éthiopien, ont répandue sur le sacerdoce catholique ;

tels furent les sujets que M. Auvinet traita successivement, et toujours avec cette éloquence qui a pour caractère principal d'entraîner au bien.

La partie musicale du programme fut aussi, de tous points, digne d'éloges. Le *Te Deum* clôtura le Triduum le dimanche, après les vêpres, que Sa Grandeur daigna encore présider, voulant donner ainsi un dernier témoignage de son attachement aux séminaristes et à leurs maîtres, et de sa vénération pour des saints héroïquement fidèles à l'unité romaine.

(Extrait de la *Semaine religieuse d'Oran*, 9 avril 1927.)

AMÉRIQUE

BRÉSIL

Lettre de SŒUR LEVADOUX à M. CAZOT

Buenos-Aires, 15 mars 1927.

MON RESPECTABLE PÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Pour vous donner une idée de ma vie depuis six mois, je vais tâcher de vous montrer un aperçu de mes péripéties à travers le Brésil et de mon passage en Uruguay.

Je quittai Paris le 6 septembre de l'année dernière et m'embarquai le lendemain à Bordeaux sur le *Mosella*. Quelques jours après, je descendis à Lisbonne pour visiter nos chères Sœurs de l'hôpital Saint-Louis-des-Français. Le voyage se poursuivit sans incident et nous arrivâmes à Pernambuco le 27 du même mois.

Nos Sœurs attendaient. Elles ont ici cinq maisons : un grand hôpital, un établissement des Enfants-Trouvés et trois orphelinats, avec patronage, bonne garde, ouvroir ; tout à la même administration de la Santa Casa.

Ici rien d'extraordinaire, si ce n'est les nombreux bras de mer qui traversent la belle ville de Recife, sous forme de larges rivières, qui montent ou descen-

dent suivant le flux ou reflux. Il y a beaucoup de marais salés aux environs; ainsi, pour aller à Olinda, à une heure de la capitale, on ne voit que marais boueux; ce n'est pas malsain; c'est salé; mais ce n'est pas beau.

De là, accompagnée par une sœur servante, j'allai plus au nord, au Ceara, sur un bateau côtier, qui remue fortement. Après trois jours, nous voilà à Fortaleza, où le port est primitif. Nos Sœurs ont trois maisons : un immense collège libre, où sont réunies toutes les œuvres de jeunesse, bien prospères, et que fréquentent mille enfants; un hôpital, qui marche bien, et un asile d'aliénés. En ce moment s'achève la construction d'un ouvroir et bonne garde, ce qui fera quatre maisons. C'est du Ceara qu'arrivent à Rio le plus grand nombre de vocations. A Fortaleza et aux environs, le terrain est plat, mais plus élevé qu'à Pernambuco. Il n'y a pas de marais; tout est sable blanc; au soleil on est ébloui.

Nous attendons le bateau quelques jours, car ici ce n'est pas bien commerçant. Nous allons jusqu'à Bahia en cinq jours; nous ne fimes pas grands frais à table. Enfin nous sommes dans ce joli port. Bientôt nous oublions nos fatigues. Nos Sœurs avaient à Bahia quatre maisons de bienfaisance. L'une d'elles, par les exigences de l'administration, me laisse un souvenir épineux; mais, grâce à Dieu, nos Sœurs étaient bien à leur devoir; ce qui est l'essentiel. Ma Sœur économe de la province vint m'y rencontrer. Nous visitâmes la mendicité, les orphelinats et le collège; puis, nous prîmes un petit vapeur jusqu'à Victoria. Ce voyage fut le plus dur de tous. Je m'en souviendrai. Nous fûmes si bousculées que nous ne pûmes sortir de la cabine durant les deux jours : nous étions démolies!

A Victoria, deux maisons : collège et hôpital, qui marchent bien. Au collège, la bonne sœur servante

était décédée depuis plusieurs mois. Ma Sœur visitatrice désigna une compagne pour lui succéder et, en passant, j'eus à faire l'installation, au contentement général.

De Victoria à Rio on arrive par le train en vingt-deux heures. C'est pénible, mais pas autant que les bateaux côtiers. J'étais contente d'être à Rio rien que pour éviter la mer.

A la gare de Nicteroy nous attendaient ma Sœur visitatrice, ma Sœur assistante et quelques Sœurs servantes les plus proches. Mais nous n'étions pas à Rio. Nous eûmes à prendre une auto, puis une jolie barque, pour traverser la magnifique baie. Enfin l'auto de ma Sœur Paule était là. Du clocher de la maison centrale, on guettait l'arrivée. A peine entrées dans le parc, les cloches sonnèrent ; tout le personnel, prêt d'avance, entre à la chapelle. M. le Visiteur resta debout pour nous recevoir et de suite commença le *Magnificat*. C'était neuf heures du matin. J'étais à jeun, ainsi que ma Sœur économe. Nous eûmes le bonheur de faire la sainte communion.

Après, nous vîmes nos Sœurs, le séminaire nombreux (30 petites sœurs), les enfants du collège et de l'orphelinat. Nous admirâmes la belle situation sur la montagne, entourée de bois, de jardins ; la campagne au milieu de la ville ! Et la belle vue !

Mais je ne m'arrêtai pas à Rio ; je me bornai à faire les visites indispensables, entre autres l'installation d'une Sœur servante à Saint-Corneille, afin que ma Sœur assistante fût libre pour m'accompagner dans l'intérieur.

Le 14 novembre, deux jours après l'arrivée à Rio, où je fus très bien impressionnée, ayant pu voir toutes les Sœurs servantes réunies, je quittais cette cité intéressante pour aller à Pétropolis, ville pittoresque située

à 80 kilomètres de Rio. Le chemin de fer traverse une plaine, au bord de l'immense baie ; puis nous voilà au pied d'une chaîne de montagne de 800 mètres et plus de hauteur. Là on détache les wagons ; on met à chacun sa locomotive, qui le pousse, en montant, soutenu par une forte crémaillère. La montée dure trois quarts d'heure. C'est magnifique, pittoresque, indescriptible. Rio et ses montagnes, l'Océan au delà nous réapparaissent tandis que nous montons au-dessus des précipices, des cascades, des torrents, sans fatigue aucune. La température se trouve si changée qu'il est nécessaire de prendre des précautions. Pendant l'été, c'est ici la villégiature des bourgeois de Rio ; c'est le repos du dimanche des employés de la grande ville. Vous le voyez, Petropolis est bâti en haut de la chaîne de montagnes, où le terrain devient un haut plateau très fertile, une ville très populeuse.

Là, nos Sœurs ont une maison des plus prospères : collège, école normale, orphelinat, externat, dispensaire. Elles y font un bien incalculable sous la conduite de ma sœur Mahieu.

Nous redescendîmes bien édifiées à la maison centrale, pour reprendre le train, le 18, pour la direction de Minas, État très étendu, où nos Sœurs ont dix maisons dispersées. Parahyba, sur la route, est encore de l'État de Rio : c'est hôpital, orphelinat, externat réunis. Ensuite Barbacena, avec ces mêmes œuvres et un collège ; trois maisons. Saint-Jean d'El Rei, mêmes œuvres réunies, très florissantes. Marianna de même, mais plus modeste. C'est ici le berceau de la communauté au Brésil. La pauvreté et l'esprit primitif y sont encore ; mais nos Sœurs ont la consolation d'avoir de beaux offices, parce qu'il y a des Lazaristes au séminaire diocésain, comme à Bahia et au Ceara.

Toutes les maisons que je viens de nommer ont

occupé mon temps jusqu'à la fin du mois de novembre, étant à Marianna pour le 27, où, en plein été, j'entendis chanter : « Novembre jette son manteau noir. » Le soleil était éblouissant. Que de beaux paysages traversés en allant d'une maison à l'autre, revenant sur ses pas, et aussi que de nuits perdues, que Dieu compte ! Il y a des sites curieux, des beautés naturelles que personne n'a touchées, des merveilles qui élèvent l'âme au Créateur. Mais autour de Marianna, le sol a été fouillé, est encore fouillé pour trouver de l'or. Quel contraste ! Dans ce pays, où nos Sœurs sont si pauvres, on trouve de l'or ! C'est qu'on l'emporte à la ville, ou même à l'étranger.

C'est ici, à Marianna, que j'ai fait mon apprentissage à cheval, triste apprentissage, dont je me souviendrai toujours.

Je terminai le mois de novembre à la maison apostolique du Caraça. Du Caraça, nous allâmes à Diamantina ; puis nouveau voyage pour aller au Serro. Quelle joie pour les chères Sœurs du Serro et aussi quelle consolation pour moi de trouver ici quinze Sœurs heureuses, bien à leur devoir, qui font le bonheur d'une région avec l'hôpital, le collège avec école normale, orphelinat, externat, etc. ! Toutes les jeunes filles sont Enfants de Marie. Il n'y a ici ni danse, ni cinéma ; tout est pour le bon Dieu. C'est un des meilleurs foyers de vocations.

J'ai joui ici vraiment. Notons que toutes ces œuvres sont dues à un bon prêtre séculier, qui, après avoir été fondateur, est encore provedor et directeur. Sa charité et sa piété, ainsi que sa pauvreté, le font comparer au saint curé d'Ars.

Le retour fut à peu près comme l'aller, avec le tonnerre en plus et le manque de provisions. Nous revînmes à Diamantina, puis nous partîmes le len-

demain pour Bello Horizonte, capitale de Minas, où ma Sœur visitatrice m'avait priée d'aller voir un petit hôpital, lequel va s'ouvrir prochainement. Nous avons visité et reçu les meilleurs renseignements.

Nous avons dû changer de train à Corintha. En attendant, nous descendîmes dans une maison recommandée. Là, nous vîmes une personne si désolée pour l'éloignement d'un proche, que nous lui donnâmes un scapulaire vert, lui disant de prier avec confiance, qu'elle l'appliquerait et qu'elle serait consolée. Nous venons d'apprendre qu'en effet le retour a eu lieu, puis la conversion.

De Bello Horizonte nous sommes parties vers Rio, ne voulant pourtant pas y aller encore, ayant averti Campanha. Mais nous manquâmes la correspondance des trains et fûmes obligées d'aller à Cascadura, dans la banlieue, sans être attendues. Nos sœurs allaient à la lecture ; me voyant arriver, elles coururent le dire à la sœur servante, tandis que les autres allaient à la chapelle, où j'entrai au chant du *Magnificat*.

Tout fut bien. Nous allâmes à Campanha, apprenant que les trains avaient été arrêtés à cause des pluies. Donc notre contrariété servait pour notre bien. C'est ainsi quand on travaille pour le bon Maître. Nous arrivâmes à Campanha, avant la dernière dépêche. Il était près de minuit. Pauvres sœurs ! ni lit, ni rien de prêt. Quelle confusion ! Il y avait plutôt de quoi rire : mais elles étaient si en peine, si ennuyées, qu'elles n'arrivaient pas à s'habiller. Au reste, tout alla bien dans le petit hôpital, que nous quittâmes pour un autre, aussi isolé.

Maintenant nous allions dans l'État de San Paulo, où le climat est plus tempéré, la terre plus fertile. Après douze heures de train, nous eûmes à être secouées dans une auto, au milieu des montagnes,

sur une route remplie d'ornières, sur un parcours de 40 kilomètres, surprises par la nuit. Nous regrettions nos mules, oubliant leurs caprices.

Nous arrivâmes à neuf heures. Parahybuna, avec ses quatre sœurs, était visité. Les visites rares sont plus appréciées. Quelle joie, quelle consolation pour ces bonnes et chères filles!

Départ le 24 décembre au matin. L'express nous conduisit à Rio, à onze heures du soir, juste pour la belle messe de minuit.

Les fatigues se réparent; le devoir accompli reste; je ne regrette rien, ayant fait mon devoir.

Mais ce n'était pas fini au Brésil. Restait Rio avec seize maisons. J'eus du travail jusqu'au 4 février.

En ce jour, je partis pour Montevideo sur le *Luletia*, avec ma compagne, sœur assistante. L'Uruguay dépend de la province de l'Argentine. La sœur visitatrice se trouvait à mon arrivée. Tout se passa aussi bien que possible, car c'était la nuit. Nous n'étions pas fatiguées, grâce à Dieu. Dès le lendemain matin, toutes les sœurs servantes vinrent et me renouvelèrent la même bonne impression qu'à Rio. Ensuite je me suis mise au travail bien activement; le temps passe si vite! J'eus aussi, comme au Brésil, la consolation de rencontrer des œuvres vivantes, belles, mais hélas! manquant d'ouvrières. Les vocations sont trop rares ici!

Je pus me rendre compte, en passant, que l'Uruguay est prospère. Montevideo est une belle ville, très étendue, bordée aux trois quarts par la mer. La campagne, sans accidents de terrain, est cultivée, paraît fertile.

Le 26 février, nous quittâmes Montevideo pour Buenos-Aires. La traversée par le Rio de la Plata dura neuf heures. Là encore nous étions attendues. La digne sœur Mondange et son conseil étaient sur le quai.

A six heures, se faisait l'entrée dans la belle église de la maison centrale, où une bénédiction solennelle, demandée exprès à Mgr l'archevêque par M. Bauden, le digne visiteur, fut donnée, présage des grâces célestes pour ce nouveau champ. Le lendemain, toutes les sœurs servantes réunies m'inspirèrent la même confiance que dans les villes précédentes. Dieu soit béni!

Le travail est commencé en Argentine. Avec le Paraguay, qui en dépend aussi, j'en ai sûrement jusqu'à Pâques.

Ce qui fait peine ici, c'est la pénurie d'ouvrières; il n'y a que sept sœurs au séminaire; ce n'est rien pour une belle province.

Par ici et même au Chili, les moyens de transport sont assez faciles et rapides. En Colombie, c'est autre chose. On dit qu'il faudra peut-être que j'aille en avion. Qu'en pensez-vous? Ce n'est pas banal; mais on dit que c'est très sûr, pas du tout dangereux, et c'est pour gagner du temps et éviter plusieurs jours de monture peu commode. Il paraît que les gens du pays s'en servent très facilement. Je ne voudrais pas priver nos chères sœurs éloignées de la visite qui leur fait tant plaisir et qu'elles attendent avec impatience. Elles sentent la communauté se rapprocher d'elles; c'est un encouragement et un réconfort pour ces cœurs de Filles de la Charité. Cela ne vaut-il pas la peine de se gêner pour leur procurer ce bien?

DOCUMENTS

TRIDUUMS EN L'HONNEUR DES BIENHEUREUX FRANÇOIS ET GRUYER

BEATISSIME PATER,

Franciscus Verdier, Superior generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, humillime postulat ut, in Ecclesia seu Oratorio principali cuiusque domus tum Congregationis Missionis tum Instituti Puellarum a Caritate, celebrari possint triduana solemnia, cum privilegiis tum Missae de Communi Plurimorum Martyrum in honorem Beatorum Ludovici Iosephi François et Ioannis Henrici Gruyer, sacerdotum Missionis, nuperrime inter Beatos Martyres Causae Parisiensis relatorum, tum Indulgentiae Plenariae et Partialis a Fidelibus in forma Ecclesiae consueta lucrandae.

Et Deus, etc...

CONGREGATIONIS MISSIONIS

Sacra Rituum Congregatio, vigore facultatum sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa XI tributarum, attentis expositis, petitum Indultum celebrandi triduana solemnia in honorem praedictorum Martyrum, intra annum, a die sollemnis horum beatificationis computandum, cum enunciatis privilegiis, benigne concessit; servata tamen instructione

Sacrae Rituum Congregationis quae huic Rescripto adiicitur. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 10 februarii 1927.

A. Card. VICO, *Ep. Portuen. Praef.*

Angelus MARIANI, S. R. C. *Secretarius.*

Le Rescrit annexe n'est autre que l'Instruction déjà publiée à la page 1029 du tome précédent.

On dit la messe *Intret*, du Commun de plusieurs martyrs, sans oraison propre.

TRIDUUMS EN L'HONNEUR DE GHÉBRÉ MICHAEL

Messe *In virtute* du Commun d'un martyr, sauf l'oraison suivante :

Deus, qui Beatum Ghebre Michaellem, martyrem tuum, ad agnitionem verae fidei misericorditer adduxisti : ejus meritis et precibus concede, ut omnes gentes cognoscant te solum verum Deum et quem misisti Jesum Christum Dominum Nostrum. Qui tecum vivit et regnat...

LA FÊTE DE LA TRANSLATION DE SAINT VINCENT DE PAUL

FIXÉE AU 20 AVRIL

CONGREGATIONIS MISSIONIS

Revmus D. Franciscus Verdier, Superior generalis Congregationis Missionis, Sanctissimo Domino nostro Pio Papae XI humiliter exposuit quod, in Calendario perpetuo ad usum eiusdem Congregationis rite approbato, recolitur, die 27 Aprilis (ex 25 eiusdem mensis assignata), Festum Translationis S. Vincentii a Paulo, Confessoris. Quum vero haec dies, quasi natalitia, in Calendario Ecclesiae Universalis, habenda sit tamquam propria novi Festi S. Petri Canisii, Confessoris et Ecclesiae Doctoris, idem Orator implorat, pro Con-

gregatione Missionis, ut Festum Translationis S. Vincentii a Paulo, antiquum et proprium, a propria die vigesima quinta aprilis perpetuo reponatur et *anticipetur die vigesima eiusdem mensis* tamquam die propria.

Sacra porro Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter ab Ipso Sanctissimo Domino nostro tributis, benigne annuit pro gratia iuxta preces, servatis Rubricis, contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 18 februarii 1927.

A. Card. VICO, *Ep. Portuen. Praef.*

Angelus MARIANI, S. R. C. *Secretarius.*

FACULTÉ ACCORDÉE AUX FILLES DE LA CHARITÉ
POUR LES CÉRÉMONIES DE LA CHANDELEUR, DES CENDRES,
DES RAMEAUX ET DE LA SEMAINE SAINTE

BEATISSIME PATER,

Superior Generalis Congregationis Missionis, ad pedes S. V. humillime provolutus, implorat facultatem qua, in Oratoriis domorum Puellarum a Charitate, benedictio Candelarum in festo Purificationis B. M. V. et Cinerum die prima Quadragesimae, necnon sacrae functiones Dominicae Palmarum et Majoris Hebdomadae peragi queant juxta Memoriale Rituum Benedicti Papae XIII.

Et Deus, etc...

Sacra Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa XI tributis, preces remisit prudenti arbitrio Rmi Ordinarii cujuscumque loci; ut, nomine et auctoritate Sanctae Sedis, permittat, ad proximum quinquennium, sacras

suprascriptas Functiones in Oratoriis domorum Puellarum a Charitate peragi, juxta memoriale Rituum sa. me. Benedicti Papae XIII jussu editum, anno 1725, pro Ecclesiis minoribus; dummodo tamen certo constet in dictis Oratoriis decori ac reverentiae sacrorum Mysteriorum satis esse consultum. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 22 martii 1927.

A. Card. VICO, *Ep. Portuen. Praef.*

Angelus MARIANI, *S. R. C. Secretarius.*

Nous attirons l'attention sur ces mots de l'indult : « La Sacrée Congrégation des Rites... s'en remet à la sagesse de l'Ordinaire de chaque diocèse pour autoriser, au nom et de l'autorité du Saint-Siège, les fonctions susdites dans les Oratoires des filles de la Charité, pendant les cinq ans qui vont suivre. »

BIBLIOGRAPHIE

REVUES

Acta Apostolicae Sedis. — 1^{er} février 1927. — *Érection du vicariat apostolique de Taichow.*

L'Écho de la Maison Mère des Filles de la Charité. — Mars 1927. — *Les saints Vœux*, par M. le directeur. — *Marie-Alphonse Ratisbonne (suite)*, par la Très Honorée Mère.

Avril. — *Récit du voyage de Notre Très Honoré Père à Troyes, Châtillon, Alise-Sainte-Reine.* — *Explication du règlement*, par la Très Honorée Mère. — *De l'idée qu'il faut se faire du malade*, par la Très Honorée Mère.

Mai. — *Récit du voyage de Notre Très Honoré Père à Moutiers-Saint-Jean, Fain-lès-Moutiers, Dijon, Châtillon-les-Dombes, Trévoux.* — *A l'école de Marie*, par la Très Honorée Mère. — *Du moral des malades*, par la Très Honorée Mère.

Juin. — *Les Sœurs d'Arras*, par M. Cazot. — *Marie-Alphonse Ratisbonne (suite)*, par la Très Honorée Mère. — *Du moral des malades (suite)*, par la Très Honorée Mère.

Bulletin des Missions des Lazaristes français. — Mars-avril 1927. — *Les évêques chinois en France.* — *La guerre civile en Chine.* — *Arrivée des sœurs à Vangaindrano.* — *De Fort-Dauphin à Tuléar.*

Mai-juin. — *État général de nos Missions du Kiangsi et du Chékiang au 1^{er} mars 1927.* — *Abyssinie : Notes et souvenirs (suite)*, par M. Baeteman. — *Madagascar,*

Tournée en pays Mahafaly (suite), par M. Enjelvin. — *Mgr Hou à Périgueux ; réception de NN. SS.. Tchao et Souen à Tientsin.* — *Les Missions du Kiangsi sous le régime dit « nationaliste ».*

Les Rayons. — Janvier-février 1927. — *La Salutation angélique*, par M. Meugniot. — *Les Enfants de Marie du Mexique.* — *Association ou Croisade de la Médaille miraculeuse.* — *Sœur Jullien.*

Mars-avril. — *Allocution de Notre Très Honoré Père, chez les sœurs de Reuilly, le 28 novembre 1926.* — *La Salutation angélique* (suite), par M. Meugniot. — *Panégyrique des martyrs de Septembre*, par M. Mantelet. — *Sœur Jullien* (suite). — *Association ou Croisade de la Médaille miraculeuse.*

Revue de l'Histoire des Missions. — Avril 1927. — *Saint Vincent de Paul et la Mission de Madagascar*, par M. Coste.

Chronique sociale de France. — Mai 1927. — *Saint Vincent de Paul et l'Action catholique*, par Mgr Baupin.

Divus Thomas. — Avril 1927. — *De voluntate Dei*, par M. Bersani. — *Valeur du repentir du pécheur*, par M. Nevent. — *Atto e potenza nella processione delle Creature da Dio secondo l'essere soprannaturale* (suite), par M. Petrone. — *De theoria cognitionis à M. Sturzo prolata* (suite), par M. A. Rossi.

Les Missions catholiques. — 11 février 1927. — *La Chaire d'Histoire des Missions à l'Institut catholique de Paris.*

6 mai. — *La résurrection de la Mission [la Mission de Perse]*, par M. Chatelet.

13 mai. — *Le chant du départ*, par M. Baeteman.

Œuvre des écoles d'Orient. — Février 1927. — *La Mission de Kirik-Khan en Syrie*, par M. Malaval.

Bulletin de l'Archiconfrérie de la Sainte-Agonie. — Mars-avril 1927. — *Neuvaine de l'Archiconfrérie*. — *Le bon larron*, par M. Neveut. — *L'image de Jean Le Vacher* (suite), par M. Gleizes. — *Le Scapulaire vert et ses prodiges* (suite).

Mai-juin. — *Maison-Mère des sœurs de la Sainte-Agonie*. — *Le bon larron* (suite), par M. Neveut.

Sint Vincentius a Paulo. — Janvier 1927. — *Nos missions d'Indiens en Amérique*. — *Croquis chinois : le médecin de la campagne*. — *Pied levé et sa bande*. — *La persécution au Mexique*. — *Nouvelles de Chine*.

Mars. — *La révolution en Chine*. — *Sous la bannière de la Croix du Sud*. *Croquis chinois : le médecin de la campagne* (suite). — *La Mission du Congo*. — *Les Missions du Brésil et de Java*.

Mai. — *Nos nouveaux Bienheureux*. — *Des noces d'argent : l'établissement des Filles de la Charité en Hollande en 1902*. — *Le culte de Sun Yat-Sen parmi les nationalistes chinois*. — *Les Missions catholiques et la guerre en Chine*. — *Retour de Mgr Geurts dans son vicariat*.

Vinzenzstimmen. — Janvier-février 1927. — *Pourquoi la mission chez les païens ?* par M. Eisner. — *Les missionnaires Lazaristes pionniers de la foi et de la civilisation en Chine*, par M. Gattinger. — *Une page de la vie de saint Vincent de Paul (l'esclavage à Tunis)*, par M. Eisner. — *Missions de l'intérieur*.

Sankt Vinzenz. — Mars-avril 1927. — *Noces dans un village musulman de Palestine* (suite), par M. Sonnen. — *Le Vendredi saint dans l'Amérique espagnole*, par M. Hotze. — *Pèlerinage à Cartago (Costa Rica)*, par M. Wollgarten. — *Fondation de la province allemande des Filles de la Charité (1857-1927)*, par une sœur de Nippes-Cologne.

Mai-juin. — *Mathieu Régnard aide fidèle de saint Vincent.* — *Nouvelles de la Mission du Honduras.* — *Mariage de paysans en Palestine.*

Annali della Missione. — 28 février 1927. — *La cause de la vénérable sœur Labouré.* — *Les funérailles solennelles de sœur Fassino à Sant' Arcangelo de Romagne.* — *Les évêques chinois à Udine et à Turin.* — *Le transfert de la dépouille mortelle de Marc-Antoine Durando, par M. Cervia.* — *Une mission à Piadena, par M. Fazio.*

30 avril. — *Le baptême d'un soldat à l'hôpital militaire de Chieti.* — *Une médaille d'or à Sœur Barbagli, de Volterra.* — *Les nouvelles chapelles de saint Vincent et de la Médaille Miraculeuse au collège léonien, par M. Cassinari.* — *Une mission à la Maddalena, par M. Mollo.* — *A travers les « stazzi » de Sardaigne, par M. Martinoli.* — *Triomphe de la grâce à Parmé, par Sœur Bauchiero.* — *L'association « Louise de Marillac » à Alcamo (Sicile) en 1926.*

Le Missioni Estere Vincenziane. — 1^{er} février 1927. — *Journal de l'invasion bolcheviste dans le vicariat de Kian, par M. Barbato.* — *Voyage de six Filles de la Charité en Chine.* — *Lettres édifiantes de M. Canduglia à sa sœur Fille de la Charité (suite).* — *Par monts et par vaux (suite), par M. Bonanate.*

1^{er} mars. — *Journal de l'invasion bolcheviste dans le vicariat de Kian (suite), par M. Barbato.* — *Les bolchevistes à Wenchow, par sœur Domenis.* — *Sœur Andreoni (suite).* — *Une fleur malgache.*

1^{er} avril. — *Journal de l'invasion bolcheviste dans le vicariat de Kian (suite), par M. Barbato.* — *Exposée deux fois, par M. Bonanate.* — *Baptême d'un hydrophobe, par M. Watthé.* — *Sœur Andreoni (suite).* — *Lettres édifiantes de M. Canduglia.* — *La fièvre dite de*

luo-tsi, par M. Rossi. — *Ce que m'a dit mon catéchiste*, par M. Aroud.

1^{er} mai. — *Les Missions catholiques et la charité*, par Manzella. — *Journal de l'invasion bolcheviste dans le vicariat de Kian* (suite), par M. Barbato. — *Lettres édifiantes de M. Canduglia à sa sœur Fille de la Charité* (suite). — *Sœur Andreoni* (suite). — *Parmi les Azobogalla d'Abyssinie*, par M. Baeteman. — *Lettre d'un prêtre abyssin, emprisonné pour la foi, à un missionnaire européen*, par Abba Negussié.

Anales de la Congregacion de la Mision y de las Hijas de la Caridad. — 1^{er} février 1927. — *Les Filles de la Charité de la province d'Espagne et ses vice-provinces d'outre-mer*, par M. Atienza. — *Impressions d'un nouveau missionnaire de la maison de Teruel*, par M. Hortigüela. — *Une paroisse espagnole à New-York*, par M. de Zarraga. — *Les œuvres des deux familles de saint Vincent aux Antilles*. — *Mort et funérailles de sœur Fructuosa Navarro à Manille*, par M. Jaguera. — *L'organisation de l'Institut des Filles de la Charité* (suite), par M. Nieto.

1^{er} mars 191 . — *M. Barone*, par le frère Iriarte. — *Premières années de sœur Remedios Mora*, par sœur Lacalle. — *Travaux de la maison de les Palmas*, par M. Epiphane Garcia. — *Notes sur la vie de sœur Inez Minon*, par sœur Germaine Martinez. — *Les paroisses espagnoles de New York*. — *La maison de la Bienfaisance à la Havane*, par sœur Joséphine Ortega. — *Les travaux de M. Jean Stella en Abyssinie*, par M. Herrera.

1^{er} avril. — *Travaux de la maison d'Orotava*, par M. Mayoral. — *Fermiure du séminaire d'Oaxaca*, par M. Villagra. — *Une excursion à travers les montagnes de Surada*, par M. Llamas. — *Les travaux de M. Jean Stella en Abyssinie* (suite), par M. Herrera.

1^{er} mai. — *M. Barona et les Filles de la Charité de Valdemoro. — Mort de M. Manuel Vazques.*

La Inmaculada de la Medalla Milagrosa. — 1^{er} février 1927. — *Symbolisme de la médaille miraculeuse (suite), par M. Moso. — Le Bienheureux Ghebra Michael (suite). — La dévotion à la médaille miraculeuse dans l'Inde, à New-York, en Espagne.*

1^{er} mars. — *Symbolisme de la médaille miraculeuse (suite), par M. Moso. — Le Bienheureux Ghebra Michael (suite). — La dévotion à la médaille miraculeuse dans l'Inde, à New-York, en Espagne.*

1^{er} avril. — *Symbolisme de la médaille miraculeuse (suite), par M. Moso. — Les martyrs de la Révolution française.*

Germanor. — Janvier-février-mars 1927. — *La maison de Bellpuig pendant l'année 1926, par M. Padros. — Nouvelles des maisons du Honduras, du Pérou et des États-Unis.*

La Milagrosa. — Janvier 1927. — *Le cardinal de Retz et saint Vincent de Paul pendant la Fronde (suite), par M. Sainz.*

Février. — *Le cardinal de Retz et saint Vincent de Paul pendant la Fronde (suite), par M. Sainz.*

Le Bulletin Catholique de Pékin. — Janvier 1927. — *La Trappe de Notre-Dame de la Consolation.*

Février. — *Sœur Fraisse, décorée de la Légion d'honneur. — Le frère Barrière. — Mgr Defebvre, vicaire apostolique. — La Trappe de Notre-Dame de la Consolation (suite).*

Mars. — *Sœur Fraisse décorée de la Légion d'honneur. — Les Missions du Kiangsi sous le régime dit nationaliste.*

Avril. — *Les évêques chinois à Pékin et à Chala.* — *Les vexations des troupes sudistes.*

Le Petit Messager de Ningpo. — Janvier-février 1927. — *Mgr Defebvre, vicaire apostolique.* — Ningpo du 13 décembre 1926 à février 1927. — *Le frère Barrière.*

LIVRES

Vade mecum, nouv. éd.

C'est pour répondre à de nombreuses demandes qu'on a réimprimé l'ancien *Vade mecum* de M. Eugène Bodin, où l'on trouve, en latin, le *Nouveau Testament*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, le *Manuel des chrétiens*, de M. Aubry, et les prières usuelles de la Congrégation. Les exemplaires qu'offre la procure générale sont reliés en chagrin noir avec tranches dorées.

Cantuale, nouv. éd.

L'ouvrage ne paraîtra que dans un ou deux mois. L'ancienne édition a été revue et heureusement enrichie, soit de nouveaux motets, soit de chants imposés par nos récentes béatifications. Il est *strictement réservé* aux deux familles religieuses de saint Vincent. Les confrères et les sœurs qui le désirent peuvent, dès maintenant, en faire la commande à notre procure générale.

L'accompagnement de ce nouveau *Cantuale* sera mis à l'impression dès qu'un chiffre suffisant de souscriptions sera parvenu. Prière de faire connaître au plus tôt à la procure générale le nombre d'exemplaires que l'on désirerait recevoir.

J. BAETEMAN. — *Courtes méditations sur la doctrine chrétienne, à l'usage des jeunes filles.* — Premier semestre. Paris, Haton, 1927, in-12, XL-689 pages.

Les méditations que nous donne M. Baeteman dans ce premier volume sont courtes, comme il le dit, et, de plus, substantielles et pratiques. Elles portent sur les articles du *Credo* et les sacrements. Deux suppléments en ajoutent quelques autres pour fêtes fixes et fêtes mobiles.

On éprouve quelque étonnement à trouver le 29 février au nombre des fêtes fixes et à ne pas voir la Fête-Dieu parmi les fêtes mobiles. On croit deviner les motifs qui ont porté M. Baeteman à ces deux anomalies : le 29 février ne revient que tous les quatre ans; d'autre part, son livre contient quarante méditations sur le sacrement de l'Eucharistie. Malgré ces raisons, nous pensons qu'il aurait été mieux inspiré en mettant le 29 février dans la première partie, à la suite du 28 février, et en ajoutant une méditation spéciale pour la Fête-Dieu.

On s'étonnera peut-être que nous nous arrêtions à relever ces vétillies ; la faute en est à M. Baeteman lui-même, qui ne nous a pas laissé l'occasion de lui faire de critique plus importante.

François HÉBERT. — *Mémoires du curé de Versailles, François Hébert (1686-1704)*. Paris, libr. des Éditions de France, 1927, XXVIII-330 pages.

Ces mémoires sont précédés d'une préface de Henri Bremond, de l'Académie française, et d'une introduction de l'éditeur, M. Georges Girard, archiviste au ministère des Affaires étrangères.

François Hébert, prêtre de la Mission, était de ces hommes qui savent observer, sentir et raconter. A Versailles, il était en bonne place pour connaître les personnages les plus éminents de son temps. Il a été en relations avec Louis XIV, Mme de Montespan, Mme de Maintenon, Bossuet, Fénelon, le cardinal de Noailles.

Son récit a été divisé en chapitres par M. Girard et ces chapitres ont pour titre : la Cour et le Roi, les Protestants, le Pape, les Jansénistes et Jésuites, les Quétistes, la bataille Bossuet-Fénelon. La partie consacrée au quétisme éclaire d'un nouveau jour cette question historique, ainsi que l'ont déjà remarqué diverses revues.

Louis BATIFFOL. — *Le Cardinal de Retz*. Paris, Hachette. In-8, 240 pages.

Nous nous en voudrions de ne pas signaler l'apparition de cet ouvrage ; car le cardinal de Retz, son père, Philippe-Emmanuel de Gondi, et sa mère, Mme de Gondi, tiennent une place importante dans la vie de saint Vincent de Paul.

Cet ouvrage nous apprend un détail inconnu jusqu'ici et d'un certain intérêt pour nous, membres de la Mission : c'est que les 45 000 livres données par nos fondateurs pour la fondation de notre Compagnie provenaient des revenus de l'abbaye de Buzay. Henri, second fils de M. et Mme de Gondi, reçu, presque au berceau, les abbayes de Buzay, près de Machecoul, au diocèse de Nantes, et de Quimperlé en Bretagne ; la première, d'un revenu annuel de 15 000 livres, la deuxième rapportant 8 000 livres. Quand Henri, encore enfant de douze ans, fut enlevé à l'affection des siens en 1622, les deux abbayes passèrent à son frère cadet Paul, de trois ans moins âgé que lui. C'est donc avec l'argent de Paul de Gondi, le futur cardinal de Retz, que fut fondée la congrégation de la Mission.

On trouve dans l'excellent ouvrage de M. Batiffol des éclaircissements nouveaux sur un autre point : l'hospitalité donnée au cardinal de Retz par M. Berthe, supérieur de notre maison de Rome, et sur les suites de cet acte de charité et d'obéissance au Pape.

Alphonse HUBRECHT. — *Exercitia latina. Versiones*. Pékin, imp. du Pétang. 2 vol. in-16 ; le premier

(*Textus latinus*) de 120 pages, le second (*Lexicon*) de 152 pages.

Voici comment l'auteur annonce lui-même son ouvrage :

Quelle que soit l'importance des exercices insérés dans notre *Grammaire latine*, le nombre n'en paraît pas suffisant pour fournir aux besoins de l'enseignement complet du latin. Leur but était de s'assurer que les élèves ont bien appris et compris les règles essentielles de la grammaire.

Voici un recueil d'exercices plus variés. Nous n'avons pas craint de les multiplier, car c'est le seul moyen d'habituer les élèves à utiliser les déclinaisons, les conjugaisons et les règles.

En tout ce Recueil, nous avons tâché de mettre en pratique le judicieux précepte de Lhomond : « Faire sentir à l'enfant l'usage des premières leçons et dissiper l'ennui qui les accompagne. »

Dès les premières pages, l'élève trouvera des phrases courtes, mais complètes, « opérations », dit encore le Vieux Maître, qui concourent également à graver la règle dans la mémoire de l'enfant et qui ne peuvent manquer de le flatter agréablement par la pensée qu'il est déjà capable d'opérer dans une langue qu'il ne connaissait pas encore peu de jours auparavant ».

Pour rendre la série des devoirs moins monotone, nous avons intercalé de distance en distance, entre les exercices, en phrases détachées, des récits, des anecdotes et des fables, capables d'intéresser l'élève et de lui inspirer le goût du travail.

Ces derniers textes, de nature à entretenir en classe une gaieté de bon aloi, pourront encore, si le professeur le juge à propos, servir de leçons à apprendre par cœur.

Un Lexique, composé en vue de la traduction de nos *Exercitia latina*, *Versiones*, en contient tous les mots, avec leur sens obvie. A dessein, nous avons élagué les acceptions capables de dérouter l'élève, et, de fait, ce Lexique sera d'un maniement plus facile qu'un gros dictionnaire.

Mgr DELAPLACE. — *De eloquentia Sacri Concionatoris ad usum Seminarii Pekinensis*. — 3^e éd. corrigée et accrue, par M. Hubrecht. Pékin, impr. du Pétang, XIX-123 pages.

Depuis quelques années, il s'est établi dans la plupart des séminaires de Chine un cours spécial de prédication. On a compris que l'éducation cléricale manquerait son but si elle négligeait d'initier au ministère de la parole, par lequel le prêtre dispense aux fidèles les trésors de la doctrine.

Toutefois, une chaire d'éloquence sacrée ne saurait obtenir un plein succès sans un livre contenant les règles de l'art auquel on veut initier. Aidé par un manuel, l'élève pourra méditer à loisir les principes de la prédication, en saisir l'esprit, en deviner la portée.

Il faut un livre... Ce livre n'est plus à composer; il existe, écrit de main de maître par un ancien évêque de Pékin, Mgr Delaplace, spécia-

lement destiné aux élèves de son séminaire, utilisable dans tous les séminaires de Chine. Par son style élégant et sa forme didactique, il présente comme l'idéal du genre, assez développé pour traiter le sujet dans son ensemble, assez réduit pour rester facile à analyser, apprendre et retenir.

L'empressement qu'ont mis les directeurs de séminaires à adopter ce manuel, montre mieux que tout discours son utilité et sa perfection.

Cette troisième édition ajoute aux précédentes une Introduction pour signaler les sources les plus utilisables, et un Appendice pour rappeler les règles canoniques au sujet de la prédication.

(Note de l'éditeur.)

J.-M. PLANCHET. — *Les Missions de Chine et du Japon*, 1927, 7^e année. Pékin, impr. du Pétang. 2 vol. in-8. Le 1^{er} vol. a XVIII-536 pages; le 2^e, 231.

Fidèle notaire des Missions de Chine, M. Planchet poursuit, depuis 1916, la publication de ce qu'on appelle désormais l'*Annuaire des Missions de Chine*.

L'auteur donne, dans la préface, l'avis suivant : « Le développement continu des Missions et l'abondance de la documentation sont cause que, cette année, il m'a été impossible de faire entrer dans le cadre d'un seul volume les statistiques et les documents préparés. La première partie paraît donc seule; la partie documentaire suivra, et, avec les nombreux hors-texte qu'elle contiendra, formera un ouvrage aussi copieux que la première. »

Le résumé des statistiques établit qu'il y a en Chine 2240250 catholiques, et au Japon, avec la Corée, 171689.

En Chine, le nombre des prêtres étrangers est de 1723 et celui des prêtres chinois de 1184; les frères chinois, 271; les religieuses étrangères, 1088; les religieuses chinoises, 2830.

Nous avons compté un total d'évêques, prêtres, frères, religieuses, tant indigènes qu'étrangers, de 7400.

On trouve, au long de ces pages, tout le détail du personnel, des résidences, des adresses, des œuvres de toutes sortes, dont l'ensemble constitue les Missions de Chine et du Japon.

Ce n'est pas encore tout ce qu'il faudrait pour l'immensité de la tâche à accomplir, mais c'est du moins un ensemble imposant et qui est en pleine croissance, à tel point que, nécessairement, ces statistiques faites depuis quelques mois devraient être augmentées encore pour correspondre à la réalité présente.

La seule liste alphabétique des noms de prêtres, frères et religieuses ne comprend pas moins de 70 pages.

(Extrait du *Bulletin catholique de Pékin*, janv. 1927, p. 52.)

François VILANOVA. — *El devoto de Jesús Agonizante o sea Manual de prácticas piadosas de la Cofradía*

de la Santa Agonía de Nuestro Señor Jesucristo. — Barcelone, José Vilamala, 1927, in-16.

Recueil de prières à l'usage des membres de la Sainte-Agonie, précédées de renseignements utiles sur l'objet, les fins et l'organisation de l'Association.

José HERRERA et Vicente MONTE. — *Tres Mártires de la Congregación de la Misión beatificados.* 1927. 300 pages.

Cet ouvrage nous est connu par les *Annales* espagnoles, qui en font l'éloge.

Album conmemorativo de las fiestas celebradas en la Basílica de la Virgen Milagrosa y San Vicente de Paul, con motivo del tercer centenario de la Congregación de la Misión, elevación de dicha iglesia a la dignidad de Basílica y visita de los Reyes, 300 pages.

Almanach des Missions des Lazaristes français pour l'année 1928. Étampes, 1927. In-4°, 96 pages.

L'Almanach des Missions de 1928 est sous presse, de sorte qu'il paraîtra, au plus tard, dès les premiers jours du mois d'août.

L'Almanach a pour but de faire connaître la double Famille de saint Vincent avec ses œuvres charitables dans les Missions. Il a, cette fois-ci, quatre-vingt-seize pages, un papier supérieur à celui de 1927, une impression soignée, de nombreuses gravures et dessins artistiques, ainsi qu'un superbe chromo représentant la Vierge de la Médaille miraculeuse.

Le prix est de 2 fr. 50, par unité; mais les plus larges remises possibles sont faites pour les commandes par quantité. A partir de cent exemplaires, franco gare pour la France; pour cinq cents exemplaires, remise de 20 p. 100. En toute occurrence, nous adopterons le mode d'expédition le plus économique. Les maisons dont quelque Sœur ou Confrère serait de passage à Paris, pourront faire prendre leur commande au 95, rue de Sèvres.

M. Notre Très Honoré Père a vivement encouragé les rédacteurs, en ajoutant : « Je serai reconnaissant aux Confrères et aux Sœurs de vouloir faire bon accueil à cette publication et de s'intéresser de tout leur cœur à sa propagation. Les aumônes recueillies par ce moyen sont destinées à secourir nos diverses missions. » Très nombreuses déjà nous sont parvenues les commandes, de sorte que la moitié des exemplaires sont placés dès maintenant, dont un bon nombre nous a été payé d'avance, ce qui nous est d'un grand secours. Qu'il nous soit permis d'adresser ici un chaleureux merci à tous ceux qui ont contribué à cette

bonne œuvre par leurs prières, leurs offrandes, leur collaboration, l'envoi de croquis et de documents. On recevra avec reconnaissance toutes communications, lettres, récits de missions et photographies en vue des Almanachs de 1929 et 1930; prière de les adresser à M. Bouclet, 95, rue de Sèvres, Paris.

Vie illustrée de Jean Le Vacher. Abbeville, libr. Paillart, 1927. In-32, 32 pages.

Édition de propagande destinée à faire connaître l'héroïque apôtre qui, après avoir vécu au milieu des esclaves, pour les soulager et soutenir leur foi, a préféré la mort à l'apostasie. Sa vie est racontée de deux manières : par le texte et par les images.

Louis LESAGE. — *Une martyre de la Mission de Tien-Tsin : Sœur Viollet.* Paris, 1927. In-8, 96 pages, 7 gravures hors texte.

Le but de cette notice est d'honorer la mémoire d'une martyre; c'est aussi de faire connaître les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, surtout à la jeunesse, sous la forme concrète d'un récit. L'héroïne est prise dans le rang; ce n'est pas une exception brillante, ni une mystique, une sœur Rosalie ou une sœur Apolline. Simple compagne dans les emplois subalternes des maisons de charité, elle représente la presque totalité des Sœurs par sa situation comme par ses vertus. Sa carrière donne une idée d'ensemble de la vocation : postulat, séminaire, séjour en trois maisons fort différentes, en France, en Orient, en Chine; contact avec de nombreuses sœurs, avec les missionnaires, avec les pauvres : enfants, indigents, malades. Elle porte la marque de la famille par son dévouement actif et ingénieux, la simplicité, la franche rondeur du langage. Et son histoire est véridique, nullement idéalisée, pas même enjolivée, puisqu'elle est, en somme, composée de ses lettres.

Directoire de Comptabilité à l'usage des procureurs locaux. Paris, 1927. In-8, 139 pages.

Ce guide pratique des procureurs était attendu depuis longtemps; il répond à un besoin et sera reçu de tous avec satisfaction. L'auteur connaît bien sa matière, pour l'avoir enseignée et longtemps pratiquée. C'est un maître qui parle. Nous donnerons une idée suffisante de l'ouvrage en énumérant les titres des chapitres. Notions préliminaires; tenue matérielle de la caisse; écritures de caisse : inscriptions, comptes de maison; caisse : comptes des correspondants, pièces justificatives; comptabilité des dettes actives et passives; comptabilité du magasin; mobilier et productions; comptabilité des valeurs mobilières; compte rendu annuel; effets de commerce; renseignements divers.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

9. Ouallès (Joseph), prêtre, 1^{er} février 1927, Tripoli; 57 ans d'âge et 38 ans de vocation.
10. Diez (Tobie), coadjuteur, 6 février, Teruel; 36, 19.
11. Barona (Denis), prêtre, 7 février, Valdemoro; 81, 57.
12. Denant (Oscar), prêtre, 19 février, Maison-Mère; 81, 58.
13. Martorelli (Ange), prêtre, 18 février, Rome; 86, 68.
14. Facon (Émile), coadjuteur, 22 février, Maison-Mère; 54, 30.
15. Gavin (Thomas), prêtre, 27 février, Dublin; 61, 37.
16. Sullivan (Jacques), prêtre, 28 février, Saint-Louis; 72, 52.
17. Vasquez (Manuel), prêtre, 3 mars, Paredes; 42, 15.
18. Delafosse (Étienne), prêtre, 12 mars, Lille; 44, 24.
19. Sola (Quentin), prêtre, 16 mars, Ecija; 60, 44.
20. Tan (Joseph), coadjuteur, mars, Kashing; 23, 2.
21. Goudy (François), prêtre, 30 mars, Le Bouscat; 72, 54.
22. Downey (Jacques), évêque, 6 avril, Dublin; 53, 31.
23. Rocha (Pierre), prêtre, 14 avril, Bahia; 69, 31.
24. Krusnik (Antoine), coadjuteur, 15 avril, Graz; 74, 51.
25. Ferrigno (Alphonse), prêtre, 26 mars, Naples (Chiaja); 76, 36.
26. Kitak (François), prêtre, 4 avril, Celje; 77, 37.

27. Chiapetto (Jacques), prêtre, 27 avril, Hangchow ;
61, 29.
28. Chemeli (Habil), coadjuteur, 28 avril, Antoura ;
56, 35.
29. Dagès (Jean), prêtre, 27 mars, Barcelone ; 56, 38.

NOS CHÈRES SŒURS

- Antoinette Soula, à Paris ; 87 ans d'âge et 68 ans de vocation.
Clotilde Bidaud, à Montolieu ; 30, 9.
Henriette Maissin, à Nogent-les-Vierges ; 91, 58.
Rose Blandin, à Grisolles ; 82, 61.
Claire Dufossé, à Château-l'Évêque ; 46, 11.
Catherine Boisseau, à Barbacena (Brésil) ; 81, 57.
Irène Vadon, à Catane (Italie) ; 100, 79.
Antonio Cesarani, à Carignan (Italie) ; 66, 45.
Maddalena Fassino, à Saint-Arcangelo (Italie) ; 83, 62.
Elvira Giannini, à Sienne ; 78, 59.
Euphémie Vijeleyska, à Varsovie ; 76, 45.
Stanislas Drozdowska, à Lwow (Pologne) ; 54, 27.
Henriette-Gabrielle Dupont, à Paris ; 82, 60.
Rosalie Gavroy, à Clichy ; 79, 60.
Anna Baré, à Boulay ; 41, 21.
Marie Émy, à Nogent-sur-Seine ; 91, 71.
Marie Beaufrils, à Élancourt ; 74, 54.
Marie Le Solleux, à Rio de Janeiro ; 92, 67.
Marie Sorin, à Paris ; 70, 43.
Marie Cattet, à Lisbonne ; 72, 45.
Mathilde Ondra, à Kamaraerdo (Hongrie) ; 41, 13.
Anne Mooslechner, à Salzburg ; 75, 49.
Marie Rietzler, à Schwarzach (Autriche) ; 34, 12.
Mary Burns, à Emmitsburg ; 78, 57.
Catherine Maher, à Mill-Hill ; 77, 51.
Mary Condon, à Brentwood (Angleterre) ; 37, 11.
Rose Giannotti, à Bologne (Italie) ; 45, 16.
Antonia Tutone, à Palerme (Italie) ; 58, 26.
Ladislas Zawadzka, à Varsovie ; 70, 44.
Berthe Hébert, à Thibouville ; 68, 38.
Marie Agnan, à Gradignan ; 28, 7.
Rosalie Born, à Château-l'Évêque ; 89, 58.
Marie Paret, à Paris ; 64, 42.

- Marie Gillis, à Paris ; 56, 28.
Marie de Marcellus, à Mill-Hill ; 87, 60.
Marie Sirven, à Saint-Maurice ; 68, 46.
Marie César, à Soria (Espagne) ; 60, 38.
Emma Sang, à Mill-Hill ; 85, 53.
Caroline Doliva, à Chelmno (Pologne) ; 82, 63.
Marie Hribernik, à Graz ; 36, 15.
Ellen Keoe, à Nashville (États-Unis) ; 65, 38.
Teresa Keller, à Boston (États-Unis) ; 48, 29.
Clotilde Vera, à Vina del Mar (Chili) ; 61, 20.
Catherine Muller, à Aix-la-Chapelle ; 51, 22.
Thérèse Sulotto, à Brescia (Italie) ; 47, 27.
Marie Nieszler, à Budapest ; 50, 31.
Elisabeth Hegedus, à Budapest ; 34, 16.
Maria Varona, à Montóro (Espagne) ; 68, 43.
Maria Iglesias, à Valdemoro (Espagne) ; 32, 2 mois.
Justa Gomez, à Valdemoro (Espagne) ; 83, 52.
Maria Pigrau, à Plasencia (Espagne) ; 63, 40.
Maria Balague, à Jerez (Espagne) ; 70, 47.
Antonia Camazon, à Siguenza (Espagne) ; 84, 59.
Florentina Saenz, à Luarda (Espagne) ; 61, 41.
Rosa Gochicoa, à Séville (Espagne) ; 61, 34.
Dolores Font, à Séville (Espagne) ; 59, 34.
Casilda Fernandez, à Cadix (Espagne) ; 49, 25.
Josefa Sospedra, à Toro (Espagne) ; 72, 45.
Rosa Matoes, à Valencia (Espagne) ; 64, 44.
Maria Cadinach, à Valencia (Espagne) ; 60, 40.
Rose Veyrat, à Mouzon ; 63, 40.
Marie Berthois, à Andrimont (Belgique) ; 82, 55.
Louise Boiron, à Paris ; 62, 39.
Eugénie Noé, à Arcachon ; 74, 46.
Marie Chapelet, à Clermont-Ferrand ; 69, 50.
Georgette Duvivier, à Aveugles (Clermont-Ferrand) ; 64, 38.
Estelle Nolin, à Armentières ; 87, 64.
Hélène Borione, à Montpellier ; 63, 39.
Marta Sebo, à Ladze (Yougo-Slavie) ; 21, 3.
Maria Longoni, à Strada (Italie) ; 79, 56.
Mary Seery, à Baltimore ; 74, 46.
Agnès O'Hanlon, à Eastcote (Angleterre) ; 26, 2.
Raimunda Iribarrem, à Vergana (Espagne) ; 37, 7.
Maria Arias, à Santander (Espagne) 45, 18.
Ascension Beruete, à Medina Sidonia (Espagne) ; 63, 45.

- Françoise Uria, à Séville (Espagne); 73, 51.
Francisca Willagrana, à Sévilla, 52, 32.
Rafaela Macedo, Madrid; 83, 47.
Marie Sceti, à Jérusalem, 64, 44.
Adélaïde Leroy, à Saint-Brieuc; 50, 25.
Marie Rabany, à Rennes; 78, 58.
Rose Quesada, à Santander; 86, 67.
Flore Hugon, à Clermont-Ferrand; 62, 28.
Marie Écochard, à Paris; 71, 44.
Marie Milcent, à Paris; 72, 44.
Marie Brun, à Clarens; 29, 6.
Marie Lecorne, à Gézaincourt; 59, 33.
Concetta Nicolosi, à Catane (Italie); 32, 7.
Ibel Sibilla, à Derendorf (Allemagne); 47, 20.
Marie Saurbier, à Hardt (Allemagne); 65, 41.
Anna Seiner, à Graz (Autriche); 74, 40.
Berthe Haase, à Lankowitz (Autriche); 62, 30.
Jeanne O'Connor, à Dublin; 82, 62.
Marcelle Wiart, à Royan; 28, 6.
Mariana Quentella, à Gandarinha (Portugal); 71, 52.
Marie Koehler, à Varsovie; 65, 36.
Alexandrine Ferro, à Parme (Italie); 34, 12.
Marie Martin, à Lyon; 35, 8.
Blanche Juglar, à Château-l'Évêque; 60, 36.
Jeanne Barbier, à Paris; 55, 32.
Marie Reid, à Baltimore (États-Unis); 80, 58.
Clémentine Sweeny, à Nouvelle-Orléans (États-Unis); 79, 53.
Elvira Garcia, à Valdemoro (Espagne); 50, 27.
Josefa Campos, à Valdemoro (Espagne); 91, 65.
Josefa Cervera, à Madrid (Espagne); 71, 51.
Maria Ugarte, à Bermeo (Espagne); 76, 56.
Madeleine Gallo, Andria (Italie); 76, 53.
Maria Berrini, à Campomorone (Italie); 39, 15.
Antonia Ballatore, à Sommariva (Italie); 71, 48.
Maria Cortose, à Turin; 84, 59.
Louise Machado, à Rio de Janeiro; 50, 18.
Marie Boisseaux, à Shanghai (Chine); 42, 21.
Anne Mirau, à Montpellier; 62, 46.
Thérèse Erber, à Graz; 27, 2.
Antoinette Saccomiani, à Turin; 28, 6.
Caroline Franzini, à Turin; 91, 63.
Rose Proserpio, à Turin; 42, 16.

- Marie Carassa, à Lima ; 96, 69.
Sophie Adamietz, à Budapest ; 37, 18.
Esther Williams, à Saginaw (États-Unis) ; 81, 54.
Maria Pozun, à Ljubljana (Yougo-Slavie) ; 27, 5.
Antoinette Vergne, à Dourdan ; 75, 46.
Alexandrine Kotonska, à Varsovie ; 53, 32.
Emilie Pampuri, à Turin ; 28, 3.
Suzanne Bazin, à Clichy ; 39, 15.
Rosa Closa, à Manille (Philippines) ; 74, 50.
Sofia Sagredo, à Leganes (Espagne) ; 56, 34.
Ciriaca Goni, à Cadix ; 84, 60.
Celediona Gutierrez, à Orense (Espagne) ; 60, 50.
Micaela Idigoras, à Pontevedra (Espagne) ; 71, 44.
Maria Milagros de las Heras, à La Havane (Cuba) ; 45, 21.
Marie Cettier, à Shanghai (Chine) ; 74, 53.
Catherine Gallagher, à la Nouvelle-Orléans (États-Unis) ; 73, 46.
Sophie Toussaint, à Casteljaloux ; 97, 73.
Héloïse Dehove, à la Maison-Mère ; 75, 52.
Marie Schlichting, à Graz (Autriche) ; 44, 24.
Léonie Remise, à Avignon ; 72, 25.
Sara Kabis, à Constantinople ; 39, 71.
Jeanne Laporte, à Auch ; 63, 43.
Marguerite de Ginoux, à Pise (Italie) ; 81, 59.
Catherine Harper, à Mill-Hill (Angleterre) ; 78, 56.
Marie Planche, à Lodève ; 81, 53.
Marie Pinto-Coelho, à Clarens ; 39, 13.
Henriette Gourbaud, à Clichy ; 54, 33.
Marie Favier, à Mont-de-Marsan ; 75, 53.
Maria Godeliez, à Lille ; 83, 60.
Maria Martin, à Bagnères-de-Bigorre ; 75, 53.
Augustine Ancel, à Aurillac ; 48, 23.
Marguerite Pietrasanta, à Turin ; 24, 2.
Anna Cancelli, à Naples ; 79, 57.
Philomène Cuadra, à Ceuta (Espagne) ; 61, 18.
Salvadora Lozavo, à Ceuta (Espagne) ; 39, 10.
Maria Abad, à Avila (Espagne) ; 27, 8.
Maria Rivero, à Carrejo (Espagne) ; 90, 67.
Dorotea Soria, à Palencia (Espagne) ; 80, 60.
Nicolas Pobes, à Pamplona (Espagne) ; 71, 44.
Victoire Sobieray, à Varsovie ; 24, 4.
Louise Bernier, à Montolieu ; 69, 39.
Louise Blanc, à Montolieu ; 57, 37.

- Marie Pécot, à Paris; 68, 41.
Marie Durou, à Fontainebleau; 56, 37.
Céline Dufresne, à Lima (Pérou); 71, 51.
Marguerite Boireau, à Château-l'Évêque; 44, 19.
Léonie Waltzer, à Château-l'Évêque; 49, 25.
Jeanne Soueix, à Gimont; 82, 59.
Bascuala Najera, à Guatemala; 85, 60.
Ida Oblak, à Graz (Autriche); 48, 29.
Pauline Movacek, à Dult (Autriche); 66, 48.
Agnès Call, à Seckau (Autriche); 73, 47.
Marie Byrne, à Baltimore (États-Unis); 84, 64.
Mary Brady, à Santa Barbara (Californie); 70, 71.
Rose Parate, à Vannes; 88, 62.
Marie Millet, à Montolieu; 57, 33.
Pauline Helluin, à Chaumont; 54, 26.
Marie Rousselot, à El Biar; 76, 53.
Carlota Bernaldez, à Pékin; 78, 57.
Marie Andronico, à Syracuse; 48, 26.
Antonio Koschinski, à Cologne; 22, 10 mois.
Reine Denechère, à Frevent, 35, 7.
Marie Schleich, à Paris; 57, 26.
Paula Schadulz, à Budapest; 62, 45.
Béatrix Rosenbaum, à Vienne (Autriche); 31, 12.
Marie Staffa, à Palo del Colle (Italie); 73, 53.
Christine Caccioppoli, à Aversa; 77, 49.
Maria Morrillo, à Naples; 34, 9.
Augustine Chassagne, à Bazas; 48, 27.
Marie Lessourd, à Château-l'Évêque; 78, 54.
Marguerite Courgouleix, à Perpignan; 50, 29.
Marie Vidal, à Tourcoing; 80, 57.
Marie Saint-Raymond, à Montolieu; 69, 47.
Constance Beaumont, à Domagne; 64, 40.
Victorine Ménard, à Pau; 78, 51.
Camille d'Halluin, à Zeitenlick; 71, 50.
Jeanne Vandenbossche, à Louvain; 38, 18.
Adolphine Jankowska, à Poniec; 51, 30.
Jeanne Czajkowska, à Varsovie; 78, 58.
Antonia Jimenez, à Santiago de Cuba; 77, 41.
Petra Urrutia, à Tolède; 70, 40.
Juana Arrayas, à Aranjuez; 27, 6.
Catherine Ottone, à Virle (Italie); 69, 45.
Rafaela Hernandez, à Babahoyo (Équateur); 89, 59.

Mathilde Hernandez, à Sainte-Rose, Lima (Pérou); 78, 55.
Rosalie Gajsek, à Ljubljiana; 31, 14.
Marie Plevcak, à Ljubljiana; 59, 35.
Marie Schlechter, à Salzbourg; 56, 38.
Catherine Lindenthaler, à Salzbourg; 67, 42.
Louise Ebersh, à Salzbourg; 58, 37.
Adèle Hornez, à Lagny; 55, 28.
Aline Colins, à Louvain; 61, 38.
Helen M. Dermott, à Baltimore; 39, 17.
Marthe Zielinska, à Koscian (Pologne); 24, 3.
Anna de Carli, à Dult (Autriche); 69, 33.
Anna Festag, à Lankowitz (Autriche); 75, 47.
Alice Mullanny, à Philadelphie; 73, 57.
Adèle Canali, à Turin; 33, 7.
Françoise Godard, à Troyes; 67, 37.
Marie Rives, au Havre; 75, 51.
Apollonie Justamond, à Quito; 83, 55.
Marie Tarpin, à Château-l'Évêque; 76, 44.
Élisabeth Oberto, à Turin; 51, 28.
Anne Nora, à Turin; 57, 31.
Marie Fontayne, à Rome; 75, 52.
Léonie Massis, à Moulins; 84, 61.
Constance Flint, à Wardour (Angleterre); 73, 39.
Donatine Renaud Goud, à Les Marches; 45, 21.
Léonie Soulier, à Bordeaux; 81, 60.
Marie Guédon, à Toulon; 68, 28.
Berthe Bretey, à Fontainebleau; 66, 42.
Alice Lacy, à Nouvelle-Orléans; 73, 56.
Ellen Sullivan, à Buffalo; 73, 38.
Joséphine Haas, à Tavel; 29, 3.
Anna Novotny, à Ladce (Tchécoslovaquie); 34, 5.
Françoise Wojciechowska, à Chelmo; 84, 64.
Claire Baud, à Paris; 23, 5 mois.
Marie Souque, à Beaucaire; 73, 51.
Camille Cavigliasso, à Turin; 51, 31.
Vincent Gambino, à Turin; 70, 44.
Thérèse Vimercati, à Turin; 27, 8.
Marianna Cauni, à Naples; 84, 55.

Le Gérant : Ch. SCHMEYER.

Reprenant la direction des Annales après une interruption de huit mois, occasionnée par une visite à Madagascar, je tiens à remercier publiquement M. Coste qui a bien voulu assumer, en plus de ses fonctions, la charge de rédiger les trois numéros précédents et qui l'a fait supérieurement.

E. R.

ANCIENNES ANNALES

1628

Au commencement de cette année, nous trouvons saint Vincent prêchant une mission à Joigny. Il est en relations avec la bienheureuse Louise de Marillac qui lui parle de son fils, le petit Michel. Celui-ci est toujours un sujet d'inquiétude pour sa mère qui écrit, le 13 janvier 1628 : « Soit que Dieu ne le veuille pas tout présentement en la résolution de se faire ecclésiastique ou que le monde s'y soit opposé, ses ferveurs sont de beaucoup diminuées ; et lui trouvant un si grand changement, en l'esprit, j'en ai parlé librement à la mère supérieure qui m'a conseillé de le mettre simplement pensionnaire avec ces bons ecclésiastiques » au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Saint Vincent lui répond, le 17 du même mois : « Que vous dirai-je maintenant de votre fils, sinon que, comme il ne fallait pas se beaucoup assurer sur le sentiment qu'il avait de la communauté, qu'aussi il ne faut pas se mettre en peine pour le dissentiment qu'il en a main-

tenant. Laissez-le donc et le livrez entièrement au vouloir et non vouloir de Notre-Seigneur. Il n'appartient qu'à lui à diriger ces petites et tendres âmes. Il y a aussi plus d'intérêt que vous pour ce qu'il lui appartient plus qu'à vous. »

Dans cette même lettre datée de Joigny, saint Vincent demande à la bienheureuse Louise de Marillac de « se disposer à faire une charité à deux pauvres filles » qu'il va lui envoyer pour qu'elle les place chez quelque honnête dame. Il termine en disant : « Nous aurons encore ici de l'emploi pour environ six semaines. »

Cet éloignement de saint Vincent affligeait beaucoup sa fille spirituelle qui lui écrivait : « Certainement votre absence ne me fut jamais plus sensible pour les besoins que j'ai eus depuis ; en quoi il faut que j'avoue ma faiblesse, vous assurant, mon Père, que si Dieu me fait la grâce me souvenir du passé, je n'aurai pas sujet de me glorifier. »

Saint Vincent lui répond avec bonté et fermeté. Il lui recommande de rester bien tranquille, dans la disposition de vouloir tout ce que Dieu veut, de se tenir bien gaie ; il la félicite de ce qu'elle s'est dégagée du trop grand attachement qu'elle avait pour son fils et il la remercie de ce qu'elle lui a envoyé douze chemises qu'il avait demandées dans une lettre précédente.

Par la correspondance de saint Vincent et de la bienheureuse Louise de Marillac, on voit que cette dernière est un peu trop préoccupée de son fils, qu'elle s'inquiète trop de sa propre faiblesse, qu'elle rentre trop en elle-même et que son sage directeur s'efforce de la rendre plus calme et de la sortir de ses inquiétudes, en l'appliquant au service des pauvres et aux œuvres de charité. Aussi n'est-il pas étonnant que, cette an-

née 1628, la bienheureuse Louise de Marillac, sur les invitations discrètes de son directeur et par la grâce de Dieu, ait pris la résolution de s'adonner au service des pauvres. Lorsque saint Vincent eut appris de la bienheureuse Louise cette consolante nouvelle, il lui écrivit une lettre touchante pour approuver entièrement son projet. A la fin de cette lettre, le saint, faisant allusion à l'évangile du septième dimanche après la Pentecôte qui parle du bon arbre, dit à sa fille spirituelle : « Oh ! quel arbre vous avez paru aujourd'hui aux yeux de Dieu, puisque vous avez produit un tel fruit. A jamais puissiez-vous être un bel arbre de vie ! »

La bienheureuse Louise n'était pas encore appliquée à la visite des confréries ; ce n'est qu'en 1629 qu'elle commencera ce ministère ; mais elle vient de faire, en cette année 1628, un pas décisif dans sa carrière de charité.

A cette époque de la vie de saint Vincent, il est souvent question de Mlle du Fay. Elle nous apparaît comme très bonne, adonnée aux œuvres de charité, mais en même temps toujours malade. Saint Vincent est toujours très affectueux quand il parle de Mlle du Fay. Il écrit le 17 janvier 1628, à la bienheureuse Louise : « Après cela je serai tout à vous et à Mlle du Fay laquelle je salue de toute l'étendue de mon cœur. » Quelques jours plus tard, donnant la mission sur les terres de M. de Vincy, frère de Mlle du Fay, il écrit ces lignes à la bienheureuse Louise : « Certes, il me semble, confessant ces bonnes gens, que je vois devant moi leur bonne Mademoiselle qu'ils aiment tant. »

Le commencement de l'année 1628 nous a montré saint Vincent occupé à donner des missions ; nous le retrouvons encore dans le même apostolat : à la fin de cette même année, à Beauvais où l'évêque, ayant déterminé qu'on devait commencer la mission en son diocèse

au mois d'octobre, a voulu que saint Vincent fût de cette première.

Saint Vincent a des succès dans ses prédications; il l'avoue simplement dans une lettre du 15 septembre 1628 : « Il a plu à Dieu de se servir de ce misérable à la conversion de trois personnes... mais il faut que j'avoue que la douceur, l'humilité et la patience en traitant avec ces pauvres dévoyés est l'âme de ce bien. Les deux premières personnes ne m'ont guère coûté, parce qu'elles avaient disposition; mais il m'a fallu employer deux jours avec la troisième. J'ai bien voulu vous dire cela à ma confusion afin que la compagnie voie que, s'il a plu à Dieu de se servir du plus ignorant et misérable, qu'il se servira plus efficacement de ladite compagnie. »

A l'œuvre des missions qui jusqu'ici avait été la seule du saint fondateur et de ses compagnons, allait s'ajouter, en cette année 1628, l'œuvre des exercices des ordinands. Saint Vincent était préoccupé depuis longtemps de l'état du clergé; il cherchait les moyens d'y remédier; il en parlait aux personnages de son temps. Or, en juillet 1628, faisant voyage avec l'évêque de Beauvais, Mgr Potier, ce dernier émit l'idée qu'on pourrait faire venir auprès de l'évêque pendant quelques jours ceux qui se destineraient à recevoir les ordres, leur faisant des conférences doctrinales et pieuses qui les prépareraient à bien exercer les fonctions du ministère. « C'est une pensée de Dieu », reprit le saint. On résolut de la mettre à exécution sans tarder. Mgr Potier chargea saint Vincent de préparer le règlement de ces exercices qui furent fixés au mois de septembre suivant. Le saint se mit à l'œuvre, et quatre ou cinq jours avant les exercices, il se rendit à Beauvais. On commença par l'examen des ordinands, et le 17 septembre 1628, Mgr Potier fit

l'ouverture de la retraite. Celle-ci fut prêchée par saint Vincent, par Louis Messier, archiprêtre de Beauvais et docteur de Sorbonne, par Jérôme Duchesne, également docteur. Les cérémonies étaient enseignées par Bernard Duchesne et par un autre bachelier, curé du diocèse de Beauvais. Saint Vincent expliqua le Décalogue ; il le fit avec netteté, force et onction ; beaucoup voulurent lui faire une confession générale ; Jérôme Duchesne fut de ce nombre.

Pendant que saint Vincent exerce son apostolat en divers lieux, il ne se désintéresse pas du collège des Bons-Enfants ; il s'informe de ce que l'on y fait et une lettre qu'il adresse, le 15 septembre 1628, à François du Coudray nous donne des détails intéressants sur la vie qu'on menait à la maison de la Mission. Il y avait déjà de petits règlements, prélude des règles communes qui ne seront codifiées que trente ans plus tard. La communauté se préparait aux missions par l'étude des livres de controverse et en particulier de celui que saint Vincent appelle le petit Bécane. Non seulement on étudiait théoriquement la controverse, mais encore on s'y exerçait pratiquement. Il y avait des conférences de temps en temps. Un ouvrier qui n'appartenait pas à la Congrégation faisait l'office de tailleur au logis. Saint Vincent voulait qu'au collège des Bons-Enfants chacun fût bien gai.

La petite compagnie fondée par saint Vincent marchait donc d'un bon pas, elle faisait du bien par les missions ; elle allait en faire par les exercices des ordinands, les conférences et les séminaires ; saint Vincent voulut assurer la perpétuité de ce bien par l'approbation de sa société en cours de Rome. Il adressa donc une supplique en latin au pape Urbain VIII. Cette pièce commence par l'énumération de ceux qui font partie de la société. C'est d'abord *Vincentius de*

Paulo, superior ; remarquons en passant cette traduction du mot *Depaul*, en un mot, par *de Paulo*, en deux mots. Pourquoi saint Vincent ne met-il pas *Vincentius Depaul* en un seul mot ? Huit noms suivent celui de saint Vincent : Maître Louis Callon, docteur de Sorbonne ; Antoine Portail ; François du Coudray ; Jean de la Salle ; Jean Becu ; Antoine Lucas ; Joseph Brunet ; Jean Dehorgny.

La supplique rappelle que Philippe-Emmanuel de Gondy et son épouse Françoise-Marguerite de Silly, considérant l'abandon dans lequel se trouvait le peuple des campagnes, avait établi une fondation de 45000 francs pour fonder une congrégation vouée spécialement aux dits habitants des champs. Quelques ecclésiastiques se sont groupés, renonçant aux bénéfices ; le peuple les appelle Missionnaires ; ils prêchent, confessent, établissent la confrérie de la Charité, soit sur les terres des fondateurs, soit dans les diocèses de Sens, Châlons, Troyes, Soissons, Beauvais, Amiens et Chartres ; le tout à la satisfaction des évêques, à l'édification incroyable des peuples ; ils font toutes ces fonctions gratuitement. Les dits prêtres de la Mission demandent donc au Pape d'approuver leur institut, de lui accorder les privilèges dont jouissent les congrégations semblables ; ils demandent que les autres maisons qu'on ouvrira dépendent de celle de Paris ; qu'ils soient délivrés de la juridiction des évêques et qu'ils ne dépendent que du Siège Apostolique ; ils ne seront soumis aux évêques que pour aller aux missions, à moins que leur santé ou la fatigue ne le leur permettent pas ; ils demandent permission de recevoir les biens temporels qu'on leur offrira et ils sollicitent les facultés que l'on accorde aux prêtres séculiers qui vont chez les infidèles, à savoir : d'absoudre de toutes les censures, de dispenser des

irrégularités occultes, de commuer les vœux et d'absoudre des cas réservés par la Bulle *Coenae Domini*. Cette lettre fut envoyée le 21 juin par le nonce, qui l'accompagna d'une lettre de recommandation au cardinal Ludovisi, préfet de la Propagande. « Je puis en toute sécurité, disait le nonce, vous informer que les personnes des missionnaires sont d'excellente conduite, que leur institut est très nécessaire et sera très fructueux pour les diocèses de ce royaume où ils travailleront. » La lettre est datée du camp sous La Rochelle où le nonce avait accompagné Louis XIII, Richelieu et la cour. Ce fut cette année 1628, le 29 octobre, que le roi prit La Rochelle après un siège de quinze mois. La même année, du même lieu, le nonce envoya, le 23 juillet, à Mgr Ingoli, secrétaire de la Propagande, des lettres du roi de France où était appuée la requête des Missionnaires.

Il y eut conseil à la Propagande pour examiner la supplique. Le rapporteur fit valoir les raisons pour et contre et conclut à l'approbation, avec cette condition que ladite congrégation ne dépasserait pas vingt ou vingt cinq membres. Il se tint, le 22 août, une congrégation des cardinaux devant le pape Urbain VIII. Le rapport fut fait par le cardinal Bentivoglio; on décida d'écarter la supplique; on répondit au nonce de persuader à saint Vincent de s'en tenir au simple terme de Mission, sans y ajouter celui de Congrégation ou de Confrérie et qu'alors on lui donnerait l'approbation et les facultés demandées.

Avant que sa première supplique eut été ainsi rejetée, saint Vincent avait décidé d'en envoyer une autre qui fut expédiée, le 15 août 1628, au cardinal Ludovisi par le nonce de Paris. Elle est à peu près la même que la supplique précédente; il est marqué cependant avec précision dans la nouvelle que le choix de ceux

qui seront envoyés en mission dépendra du Supérieur général, que c'est lui qui instituera et déposera les supérieurs, chassera les inhabiles et transférera les confrères d'une maison à l'autre. En somme, l'indépendance vis-à-vis des évêques y est plus accentuée. Cette seconde démarche n'eut pas plus de succès que la précédente; la supplique fut rejetée le 25 septembre.

Nous verrons que saint Vincent ne se découragea pas de ces insuccès et que, par sa persévérance, il aboutit quelques années plus tard à obtenir ce qu'il demandait.

Cette même année et les années précédentes et suivantes, nous voyons saint Vincent sujet à ce qu'il appelle ses petits frissons. Il écrit vers cette époque à la bienheureuse Louise qu'on le presse d'aller à Forges-les-Eaux faire une saison et que le médecin la lui conseille. « Certes, écrit-il, cela me pèse plus que je ne saurais vous exprimer qu'il faille tant faire pour une pauvre carcasse. Mais si je ne le fais, nos messieurs se plaindront de moi, qui m'en pressent fort, pour ce qu'on leur a dit que ces eaux minérales m'ont profité les années passées en pareilles maladies. Enfin, je me suis proposé de me laisser faire en la manière qu'il me semble que notre bienheureux Père (François de Sales) le ferait. » Ce petit passage nous peint au vif le bon saint Vincent : sa mortification, son obéissance aux conseils du médecin, son souci de ne pas déplaire à ses confrères. Sa vertu n'est pas exagérée; elle tient le juste milieu entre un rigorisme qui s'abstiendrait absolument de toute saison sous prétexte que c'est une immortification et d'un laxisme qui abuserait de ces saisons : saint Vincent n'y va que sur le conseil du médecin et sur la recommandation de ses confrères.

HISTOIRE DES FILLES DE LA CHARITÉ

par M. MILON (*Suite*)

CHAPITRE IV

LES PREMIERS ÉTABLISSEMENTS.

LA MORT DES FONDATEURS (1660)

SOMMAIRE : 1. Établissements en France. — 2. Établissements hors de France. — 3. Mort de Louise de Marillac (mars 1660). — 4. Mort de saint Vincent de Paul (septembre 1660). — 5. Le rôle comparé de Vincent de Paul et de Louise de Marillac dans l'institution des Filles de la Charité.

Dans une de ses conférences, saint Vincent expliquait aux sœurs la diversité de leurs œuvres : visite des malades, soin des enfants abandonnés, etc. Et, comme dans un tableau raccourci, il leur en montrait ainsi familièrement la genèse :

« Or, disait-il, il faut que vous sachiez, mes Filles, qu'entre toutes les compagnies qui servent Dieu plus particulièrement, chacune a sa fin principale, comme dans un royaume chaque profession a son office particulier.

« Les chartreux, par exemple, ont pour fin principale une grande solitude... une continuelle prison pour l'amour de Jésus-Christ; les capucins, la pauvreté de Notre-Seigneur qu'ils pratiquent dans leurs habits, leur chaussure et le reste; les carmélites, une grande mortification, pour plaire à Dieu, pour faire

pénitence et pour prier pour l'Église; les Filles de l'Hôtel-Dieu, le salut des pauvres malades.

« Vous, mes Filles, vous vous êtes données à Dieu principalement pour être bonnes chrétiennes, pour être bonnes Filles de la Charité, pour assister les pauvres malades, non quelques-uns et en une maison seulement, comme celles de l'Hôtel-Dieu, mais les allant trouver en leur maison et les assistant tous avec grand soin, comme faisait Notre-Seigneur, sans exception, car il assistait tous ceux qui avaient recours à lui. Ce que Dieu voyant, il a dit : « Ces filles me plaisent, elles se sont bien acquittées de cet emploi, je veux leur en donner un second », et c'est celui de ces pauvres enfants abandonnés, qui n'avaient personne pour prendre soin d'eux. Et comme il a vu que vous aviez embrassé ce second emploi avec charité, il a dit : « Je veux leur en donner encore un autre » ; oui, mes Filles, et Dieu vous l'a donné sans que vous y eussiez pensé, ni Mlle Le Gras, non plus que moi. Mais quel est cet autre emploi ? C'est l'assistance des pauvres forçats. O mes Filles, quel bonheur pour vous de les servir, eux qui sont abandonnés entre les mains de personnes qui n'en ont aucune pitié ! Je les ai vus, ces pauvres gens, traités comme des bêtes. Un autre emploi qu'il a voulu vous donner encore est celui d'assister ces pauvres vieillards du Nom de Jésus et ces pauvres gens qui ont perdu l'esprit. Quel bonheur et quelle grande faveur ! Vous savez, mes Filles, que Notre-Seigneur a voulu éprouver en sa personne toutes les misères imaginables : car l'Écriture dit qu'il a voulu passer pour scandale aux juifs et folie aux gentils, afin de vous montrer que vous le pouvez servir dans tous les pauvres affligés. Il faut donc que vous sachiez qu'il est en ces pauvres exténués, privés de la raison, comme en tous les autres pauvres, et que vous

vous disiez, quand vous les allez voir : « Je vais à ces
« pauvres pour honorer en eux la sagesse-incréée d'un
« Dieu qui a voulu être traité d'insensé. »

« Voilà donc vos fins, mes Filles, jusqu'à présent.
Nous ne savons pas si nous vivrons assez longtemps
pour voir si Dieu donne de nouveaux emplois à la Com-
pagnie; mais nous savons bien que, si vous vivez con-
formément à la fin que Notre-Seigneur demande de
vous, si vous vous acquittez comme il faut de vos obli-
gations, tant pour le service des pauvres que pour la
pratique de vos règles, oh ! Dieu bénira de plus en
plus vos exercices et vous conservera. »

« Pour arriver à votre fin, il faut vous demander
souvent à vous-mêmes, à l'exemple de saint Bernard :
« Pourquoi Dieu a-t-il institué la Compagnie des Filles
« de la Charité ? Pourquoi m'y a-t-il appelée ? » Et
puis vous répondre : « Pour honorer Notre-Seigneur,
« pour lui rendre service en la personne des pauvres,
« et pour faire tout ce à quoi Dieu a résolu de
« m'employer ». »

« C'est ainsi qu'il faut vous comporter pour être
bonnes Filles de la Charité, et pour aller partout où
Dieu voudra, et partout où l'on vous demande, soit en
Afrique, soit aux Indes, soit aux armées. Humiliez-
vous devant Dieu, et soyez prêtes à embrasser tous les
emplois que sa divine Providence vous donnera : c'est
ce que je ne puis trop vous recommander, puisque telle
est la fin de votre Compagnie, et que, lorsque vous y
manquerez, adieu la charité. »

Ainsi s'exprimait saint Vincent de Paul¹.

« Soyez prêtes à embrasser tous les emplois que la
divine Providence vous donnera », voilà le programme
tracé par Vincent à ses Filles. Il était vaste.

1. Conférence du 18 octobre 1655.



En outre des services que les Filles de la Charité rendirent dans diverses paroisses de Paris, il faut mentionner ce qu'elles accomplirent dans les hôpitaux de Paris, et d'abord à l'Hôtel-Dieu auprès duquel, bientôt, elles s'établirent et dans lequel elles vinrent aider les Dames de la Charité et les religieuses vivant sous la règle de saint Augustin qui y servaient les malades.

Dans cet immense établissement, bien des choses laissaient à désirer. Une femme très charitable, la présidente Goussault, vint prier Vincent de l'aider à y introduire les Dames de la Charité pour suppléer à l'insuffisance du service. Vincent d'abord ne se hâta pas d'acquiescer aux désirs de la pieuse présidente. Il ne put s'empêcher de reconnaître la justesse de ses observations et la légitimité de ses plaintes. « Mais, lui répondit-il, il est des maux qu'il faut souffrir, surtout si le remède en devait amener de pires. D'ailleurs, il ne saurait me convenir de mettre la faux en la moisson d'autrui. L'Hôtel-Dieu est gouverné, au spirituel et au temporel, par des directeurs et des administrateurs que j'estime très sages. Je n'ai ni caractère ni autorité pour empêcher les abus qui peuvent se trouver là comme partout ailleurs. Il faut espérer que ceux qui sont chargés du gouvernement de cette grande maison y apporteront les remèdes nécessaires. »

Quelque sage que fût ce discours, la présidente fut loin d'en être satisfaite. Elle insista; Vincent dut s'entremettre, et bientôt plus de deux cents dames très distinguées s'enrôlèrent, pour aller, par groupes successifs, chaque jour, aider au soin des malades. Et Vincent de Paul à leur demande leur rédigea un règlement qui a été conservé.

Mais il advint que, pour les raisons exposées plus haut en parlant des Dames de la Charité, ces vertueuses Dames ne suffirent pas à se maintenir dans la ponctualité, l'exactitude et la persévérance que réclame ce service. Et, alors Vincent eut recours pour les aider à ses Filles de la Charité. Dès le début, il en envoya quelques-unes, et, étant absent, il écrivait à Mlle Le Gras : « Dieu vous bénisse, Mademoiselle, de ce que vous êtes allée mettre vos filles en faction à l'Hôtel-Dieu, et de tout ce qui s'en est suivi ! Ménagez votre santé, car vous voyez le besoin qu'on a de vous. »

Les Dames se rendaient ordinairement à l'Hôtel-Dieu à une heure de l'après-midi et y restaient jusqu'à quatre heures. Après une visite au Saint-Sacrement, elles passaient dans une chambre où les religieuses les ceignaient d'un tablier blanc. Chacune prenait alors les dons et les armes de la charité, elles se partageaient les salles, et accompagnées de Filles de la Charité, passaient d'un lit à l'autre, présentaient à chaque malade ce qu'il désirait.

Dès la seconde Assemblée des Dames de la Charité, il fut arrêté, séance tenante, qu'on louerait une maison près de l'Hôtel-Dieu, et qu'on y établirait des Filles de la Charité pour préparer le déjeuner et la collation d'un millier de malades. Les Filles de la Charité achetaient la matière première, et les Dames tenaient à honneur de les aider soit dans la confection, soit dans la distribution de ces douceurs.

Ce que nous venons de dire concerne l'Hôtel-Dieu.

Une autre œuvre à laquelle le nom de saint Vincent de Paul et le souvenir des Filles de la Charité est plus intimement attaché, c'est l'œuvre des enfants trouvés¹.

1. Maynard, III, 328.

On sait le mépris que l'antiquité faisait de l'enfance, le droit de vie et de mort qu'elle s'arrogeait sur elle, et la cruauté avec laquelle ce droit était exercé : tous les écrivains de la Grèce et de Rome en témoignent. Au moment où saint Vincent porta de ce côté sa tendre sollicitude, les pauvres enfants trouvés étaient traités trop souvent à la façon païenne. On raconte qu'un soir, au retour d'une de ses missions, il trouva, sous les murs de Paris, un mendiant occupé à déformer les membres d'un de ces enfants, qui devait servir ensuite à exciter la compassion publique. Saisi d'horreur, il accourt : « Ah ! barbare, s'écrie-t-il, vous m'avez bien trompé : de loin je vous avais pris pour un homme ! » Il lui arrache sa victime, l'emporte dans ses bras, traverse Paris en invoquant la charité de tous, assemble la foule autour de lui, raconte ce qu'il vient de voir, et, entouré de ce peuple, il se rend dans la rue Saint-Landry.

C'est là, chez une veuve, dans une maison dite de *la Couche*, qu'on entassait ces malheureuses victimes. Les rapports du lieutenant du Châtelet constatent qu'il était alors exposé de trois à quatre cents enfants par année dans la ville et les faubourgs de Paris, que la police faisait porter à la maison de *la Couche*. Toute l'administration de cette maison consistait en une veuve et deux servantes. Celles-ci, incapables de suffire à la tâche et n'ayant pas de quoi entretenir des nourrices, laissaient mourir de faim ces pauvres enfants. Fatiguées, pour endormir leurs cris et goûter elles-mêmes du repos, elles les plongeaient, à l'aide de drogues soporifiques, dans un sommeil dont ils ne sortaient plus. Quand elles ne les donnaient pas à des femmes de mauvaise vie, elles en faisaient un commerce scandaleux.

Vincent aurait voulu tirer de là tous ces orphelins.

Ne le pouvant pas, il en prit douze que le sort désigna, les bénit et les remit aux mains de Mlle Le Gras et des Filles de la Charité.

C'était en 1638. Les douze petits élus de la Providence furent transportés dans une maison voisine de l'église Saint-Landry, et bientôt près la porte Saint-Victor. On essaya d'abord de les élever avec du lait de chèvre ou de vache; mais, leur santé souffrant, on leur donna ensuite des nourrices.

Leur nombre s'accrut avec les ressources. Mais quoique l'on fût aidé par les aumônes des Dames de la Charité et le dévouement des sœurs, à un moment les ressources allaient manquer. Que ferait-on? L'œuvre serait-elle abandonnée?

C'est alors que, effrayé d'une telle résolution, Vincent de Paul recourut d'abord à la charité de Mlle Le Gras et de ses Filles, qui consentirent à prendre quelque temps sur elles tout le poids de la dépense. Mlle Le Gras rappela à ses Filles le conseil de l'Apôtre (Éph., IV, 28) : « Travaillez de vos mains à quelque chose d'utile pour avoir à donner à qui souffre du besoin. » Ensuite elle emprunta de l'argent qui fut employé à faire du pain et à préparer d'autres vivres, si rares et si nécessaires en ces temps de calamité et de disette. Le tout était vendu au profit de l'hôpital des Enfants-Trouvés. Allant plus loin dans leur dévouement, les Filles de la Charité voulurent s'imposer les plus dures privations, et elles s'accordèrent à ne prendre qu'une fois le jour une nourriture grossière. Ce ne fut pas assez encore. Un jour que les pauvres enfants étaient dans une nécessité extrême, Mlle Le Gras, du consentement de ses Filles, leur donna tout l'argent de sa maison, moins deux pistoles. C'était tout ce qu'elle se réservait pour un mois, car elle ne devait

rien recevoir avant ce terme. La Providence était priée de faire le reste¹.

Un tel état de choses ne pouvait durer. C'est pourquoi Vincent convoqua les Dames en une assemblée générale qui est devenue célèbre par l'émouvante conclusion qui termina le discours du saint.

Les Dames réunies, Vincent proposa l'ordre du jour : c'était la délibération sur l'œuvre commencée ; fallait-il la poursuivre ou l'abandonner ? « Vous êtes libres, Mesdames, leur dit-il. N'ayant contracté aucun engagement, vous pouvez vous retirer dès aujourd'hui. Mais, avant de prendre une résolution, veuillez réfléchir à ce que vous avez fait, à ce que vous allez faire. Par vos charitables soins, vous avez jusqu'ici conservé la vie à un très grand nombre d'enfants qui, sans ce secours, l'auraient perdue pour le temps et peut-être pour l'éternité. Ces innocents, en apprenant à parler, ont appris à connaître et à servir Dieu. Quelques-uns d'entre eux commencent à travailler et à se mettre en état de n'être plus à charge à personne. De si heureux commencements ne présagent-ils pas des suites plus heureuses encore ? »

Et alors le saint, ne pouvant plus contenir les élans de son cœur, les laissa éclater en la péroration célèbre : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages : il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez

1. Maynard, III, 335.

plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; et, au contraire, ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter. »

L'assemblée ne répondit d'abord que par des larmes, et, revenue à elle-même, elle décida tout d'une voix que la bonne œuvre serait continuée.

On transporta d'abord les enfants à Bicêtre, mais l'air trop vif leur fut fatal, et il fallut bientôt les ramener à Paris. On les logea dans le faubourg Saint-Lazare, où dix ou douze Filles de la Charité prirent soin de leur éducation. Ils y étaient soignés par des nourrices résidentes, en attendant que des nourrices de la campagne vinssent les prendre pour les élever jusqu'à leur sevrage. Ils étaient ensuite ramenés à l'hospice et demeuraient sous la direction exclusive des Filles de la Charité. Ces saintes filles leur apprenaient à parler et à prier Dieu. Puis on leur enseignait quelques petits ouvrages, et on les mettait peu à peu en état de subsister par leur travail et leur industrie. Les Filles de la Charité étaient dirigées dans leur œuvre par les visites et les conseils de Vincent. « Oh ! mes sœurs, leur dit-il un jour, vous devez craindre par-dessus toutes choses de rien faire et de rien dire, en présence de ces pauvres petits enfants, qui les puisse scandaliser ; et si Mlle Le Gras avait des anges, il faudrait qu'elle les donnât pour servir ces innocents. »

Vincent confiait à la sollicitude des Filles de la Charité non seulement les enfants trouvés de Paris, mais ceux qui étaient placés à la campagne ; il les faisait visiter chez leurs nourrices par les Sœurs. Enfin, le roi Louis XIV ayant fondé l'hôpital des Enfants-Trouvés par un acte où il mentionne le dévouement de Vincent de Paul et des Filles de la Charité, l'œuvre

se maintient ainsi jusqu'à l'époque de la Révolution.

Mentionnons ici un établissement que les Filles de la Charité acceptèrent à Paris, parce qu'il témoigne de leur dévouement et de leur courage constant, c'est celui des Petites-Maisons : elles ne reculèrent pas devant le service rebutant et dangereux des fous. En 1645, à la prière du grand bureau des pauvres, elles entrèrent à l'hôpital des Petites-Maisons, où, avec les aliénés, elles soignèrent encore dans leurs maladies les nombreux vieillards qui y étaient entretenus¹.

Elles acceptèrent successivement de desservir plusieurs des hôpitaux de Paris. L'un de ces hôpitaux, celui du Nom-de-Jésus, donne l'idée de la manière dont Vincent de Paul concevait ces asiles des déshérités, et du genre de service qu'y rendaient les Filles de la Charité. Il s'agissait d'un hôpital pour la création duquel un bourgeois de Paris, qui voulait que son nom restât inconnu, avait donné une somme considérable. Vincent de Paul et les Filles de la Charité en devaient avoir la direction².

Sur cette somme, 10000 livres étaient destinées à acheter une maison, dite du *Nom-de-Jésus*, sise au delà du regard de la fontaine du faubourg Saint-Martin, et déjà acquise par la Mission, le 28 septembre 1647, d'un nommé Bonhomme, pour le même prix ; « pour être ladite maison employée à retirer, nourrir et vêtir quarante pauvres de l'un et de l'autre sexe, et leur enseigner les choses nécessaires à salut, leur administrer les saints sacrements, et tâcher par ce moyen de les faire vivre en la crainte de Dieu et en son amour, comme aussi pour les occuper à quelque travail, pour éviter la mendicité et l'oisiveté qui sont la mère de tous les vices ».

1. Maynard, III, 258.

2. Maynard, III, 348.

La maison du Nom-de-Jésus fut accommodée et meublée avec une rapidité extraordinaire, et dès 1653 elle reçut ses quarante hôtes des deux sexes. Vincent les logea en deux corps de bâtiments séparés l'un de l'autre, mais si bien disposés qu'hommes et femmes pouvaient entendre la même messe et la même lecture de table sans se parler ni se voir. Il leur donna un de ses prêtres et des sœurs de la Charité pour leur service spirituel et corporel. Lui-même se réserva de venir souvent les instruire, et de les préparer à paraître devant Dieu par la reconnaissance envers sa miséricorde et le sacrifice de leurs derniers jours. Puis il leur traça des règles, chef-d'œuvre de foi et de sagesse. Tout leur temps devait être partagé entre la piété et le travail. Il fit donc acheter des métiers et des outils pour les occuper selon leurs forces et leur industrie. Nul, mieux que Vincent de Paul, ne connut la moralité du travail ; aussi il le prescrivait toujours dans tous les règlements qu'il faisait pour les associations de pauvres. A l'hospice du Nom-de-Jésus, tout le monde était astreint au travail, tout le monde travaillait. C'était une image, disent les annales de la maison, de la vie des premiers disciples de Jésus-Christ, un atelier chrétien, une communauté religieuse plutôt qu'un hôpital. C'est pourquoi il n'excita pas parmi les pauvres l'aversion qui s'attache à tous les asiles de ce nom. Les places y étaient brigüées longtemps à l'avance, et des personnes dignes, ce semble, d'un meilleur sort se trouvaient heureuses d'y être admises.

On voit par cet exposé comment Vincent de Paul entendait l'hospitalisation et comment les Filles de la Charité s'exerçaient à la pratiquer.

*
**

Plusieurs villes de France demandèrent des Sœurs à leur saint instituteur. Malgré sa pénurie de sujets, Vincent put, de son vivant, faire, en dehors de Paris, vingt-huit établissements de sœurs : hôpitaux, maisons d'école ou de charité. Voici quelques indications à ce sujet ¹.

Leur premier établissement hors de la capitale fut à Saint-Jean d'Angers, un des trois hôpitaux superbes bâtis par Henri II en expiation du meurtre de saint Thomas de Cantorbery. Mlle Le Gras y fit l'établissement de ses Filles en 1640, suivant la forme que le saint venait de lui prescrire. Puis, elle proposa aux Dames, Assemblées à cet effet, la méthode et les règlements suivis à l'Hôtel-Dieu par les Dames de l'Assemblée de Paris, et les exhorta d'en introduire la pratique dans l'hôpital d'Angers.

En 1646, Nantes, apprenant les services qu'elles rendaient à Angers, en demanda pour son hôpital, et Mlle Le Gras dut se remettre en route pour y conduire huit de ses sœurs. Après avoir pris, comme toujours, les instructions de Vincent, qui ne manquait jamais, en pareil cas, de réunir la petite colonie et de lui adresser une touchante allocution, elle partit le 26 juillet et arriva à Nantes le 8 août.

Commencé sous de si heureux auspices, l'établissement de Nantes eut néanmoins à souffrir des tracasseries des administrateurs. Au moyen de sœurs nouvelles qui furent envoyées en 1653, l'établissement se put soutenir. Il n'en fut pas ainsi de l'hôpital du Mans, dont les Filles de la Charité avaient pris possession vers 1645 : il les fallut retirer au bout de quelques jours,

1. Maynard, III, 258-270.

pour les arracher aux tracasseries d'une administration peu bienveillante.

Du reste, outre que Vincent avait pour principe de ne chercher aucun établissement pour ses filles comme pour ses missionnaires, et de ne contester jamais pour les maintenir là où on les avait placées, il les rappelait d'autant plus volontiers qu'il ne pouvait suffire aux demandes qui lui en étaient faites de toutes parts.

Ce serait ne pas être conforme à la vérité historique de laisser croire que le dévouement des Filles de la Charité ne se développait qu'au milieu des succès et des félicitations. Pour des raisons naturelles et pour des raisons surnaturelles, il ne saurait en être ainsi, et le mérite en serait diminué.



Pour les Filles de la Charité ce n'était pas assez de leurs hôpitaux, de leurs écoles, de leurs maisons paroissiales : en 1654, 1656 et 1658, la reine les appela pour soigner les soldats blessés et malades. L'année 1658 fut particulièrement mémorable. Après la prise de Dunkerque et la bataille des Dunes qui l'avait amenée, on transporta à Calais six à sept cents soldats, les uns couverts de blessures, les autres épuisés par les travaux du siège et les émanations fétides qu'ils avaient respirées. Louis XIV lui-même, posté à Mardick pour veiller sur les opérations militaires, avait contracté, en visitant les fortifications de cette place, une maladie dangereuse. Anne d'Autriche, qui était sur les lieux, eut pitié de ces braves soldats, dont la victoire mettait fin en même temps à la guerre de la Fronde et à la guerre avec sa chère Espagne, et, pour leur conserver la vie, elle demanda à Vincent des Filles de la Charité. Vincent en choisit quatre, et, au

moment de leur départ, il leur adressa ces paroles :
« Voilà que la reine vous demande pour aller à Calais panser les pauvres soldats blessés. Eh ! quel sujet de vous humilier, mes sœurs, voyant que Dieu veut se servir de vous pour de si grandes choses. »

Au bout de quelques jours, deux avaient succombé à d'excessives fatigues. A la prière du curé et aux frais de la reine, une tombe leur fut élevée, sur laquelle on inscrivit leur nom et celui de Vincent de Paul, leur père, pour être l'un et l'autre en perpétuelle mémoire.

Deux venaient de mourir sur la brèche ; à la voix de la reine et de Vincent de Paul, vingt se présentèrent pour les remplacer. Touché de tant d'héroïsme, Vincent, à la prochaine conférence, dit à ses prêtres :
« Je recommande à vos prières les Filles de la Charité que nous avons envoyées à Calais pour assister les pauvres soldats blessés. De quatre qu'elles étaient, il y en a deux décédées, qui étaient des plus fortes et robustes de leur compagnie ; cependant les voilà qui ont succombé sous le faix. Imaginez-vous, Messieurs, ce que c'est quatre pauvres filles à l'entour de cinq ou six cents soldats blessés et malades. Voyez un peu la conduite et la bonté de Dieu, de s'être suscité en ce temps une compagnie de la sorte. »



Dès le temps de leur fondateur les Filles de la Charité inaugurèrent leur apostolat de la charité hors de la France.

Dans l'allocution adressée par Vincent aux sœurs partant pour Calais, se trouvait une allusion aux sœurs de Pologne. En effet, la reine Louise, qui avait fait partie, à Paris, de l'assemblée des Dames, qui avait

vu à l'œuvre Mlle Le Gras et ses filles, en demanda dès l'année 1652. Trois partirent d'abord avec une commission de Vincent du 6 septembre. Elles traversèrent l'Allemagne et les pays protestants, respectées partout dans leur vertu, leur courage et leur habit. La reine les accueillit avec joie. Elle les laissa quelques jours prendre l'air du pays et étudier un peu la langue, puis elle leur dit : « Allons, mes Sœurs, il est temps de commencer à travailler. Vous voilà trois ; j'en veux retenir une auprès de moi, et c'est vous, ma sœur Marguerite ; les deux autres iront à Cracovie servir les pauvres. — Ah ! Madame, répondit la sœur, que dites-vous ? Nous ne sommes que trois pour servir les pauvres, et vous avez dans votre royaume tant d'autres personnes plus capables que nous pour servir Votre Majesté ! Permettez-nous, Madame, de faire ici ce que Dieu demande de nous, et ce que nous faisons ailleurs. » La reine insista ; la sœur ne répondit cette fois que par ses larmes ; ce que voyant la reine : « Quoi, ma sœur, dit-elle, vous refusez donc de me servir ! — Pardonnez-moi, Madame, mais c'est que nous nous sommes données à Dieu pour le service des pauvres. »

La sœur Marguerite Moreau et ses deux compagnes avaient mieux à faire qu'à servir la reine : elles avaient à servir les malades de la peste qui désolait alors Varsovie, et la sœur Marguerite avait à mourir dans cette œuvre d'héroïque charité. La reine Louise fut entraînée par leur exemple. Elle visita les hôpitaux, soigna les malades de ses mains, et paya de ses aumônes quand elle ne pouvait payer de sa personne. Sur sa demande, trois nouvelles sœurs partirent de France, munies d'une lettre de Mlle Le Gras pour leurs sœurs de Pologne.

Ces nouvelles sœurs durent interrompre leur voyage

et retourner en France, à la nouvelle que la reine avait été obligée de chercher contre la guerre un refuge en Allemagne avec les sœurs polonaises. Dans cet exil, la reine employa les Filles de la Charité au service des soldats malades. De retour à Varsovie, elle les mit à la tête d'un hôpital d'orphelines, auprès duquel elle ménagea un bâtiment pour les serviteurs malades et les pauvres passagers¹.

Tels furent du vivant de Vincent de Paul et de Mlle Le Gras les premiers établissements des Filles de la Charité, germes bénis qui devaient se multiplier d'une manière merveilleuse pendant les siècles suivants.

*
* *

Ce récit nous a menés jusqu'à l'année 1660 où Mlle Le Gras et Vincent de Paul devaient aller recevoir dans la paix du ciel la récompense de leurs travaux accomplis en vue de Dieu durant leur longue carrière ici-bas.

Au dire de saint Vincent, il y avait plus de vingt ans que la sainte femme ne vivait que par miracle, car il écrivait à Blatiron, supérieur de la Mission de Gênes, dès le 13 décembre 1647 : « Il en va presque de vous comme de Mlle Le Gras, laquelle je considère comme morte naturellement depuis dix ans ; et, à la voir, on dirait qu'elle sort du tombeau, tant son corps est faible et son visage pâle. Mais Dieu sait quelle force d'esprit elle n'a pas. Il n'y a pas longtemps qu'elle a fait un voyage de cent lieues, et, sans les maladies fréquentes qu'elle a et le respect qu'elle porte à l'obéissance, elle irait souvent d'un côté et d'autre visiter ses filles et travailler avec elles, quoiqu'elle n'ait de vie que celle qu'elle reçoit de la grâce. »

1. Maynard, III, 276.

Quand, deux ou trois jours avant sa mort, Mlle Le Gras lui fit demander, à défaut de sa visite, quelques paroles de consolation écrites de sa main, Vincent s'y refusa, et il se contenta de lui envoyer, comme lettre vivante, un de ses prêtres, chargé de lui dire de sa part : « Vous partez devant, Mademoiselle ; j'espère qu'en peu je vous reverrai au ciel. » Quelques jours après, le 15 mars 1660, la sainte femme était retournée au Dieu qui s'est défini Charité.

Vincent supporta cette perte, la plus cruelle qu'il ait jamais éprouvée, non seulement avec l'allègement qu'il puisait dans l'espoir d'une prochaine et éternelle réunion, mais avec sa soumission ordinaire à l'admirable volonté de Dieu. Dès le lendemain, 16 mars, il adressa à toutes ses maisons une lettre-circulaire pour leur faire part d'une mort si précieuse devant Dieu, mais si douloureuse à sa double famille.

Quatre mois s'écoulèrent avant que Vincent pût réunir les Filles de la Charité pour les consoler de la mort de leur fondatrice et s'entretenir avec elles de ses vertus. Malade lui-même, avons-nous dit, il ne l'avait pu ni pendant la longue agonie ni depuis la mort qui les avait faites orphelines. Dieu l'avait permis, croyait-il, pour sa plus grande perfection. Enfin, en juillet, il se sentit assez fort pour les convoquer en conférence, et il en rendit grâces à Dieu. Il y eut quelque chose de solennel et de touchant dans ces deux réunions. C'était le plus vénéré et le plus tendre des pères qui entretenait pour la dernière fois la famille d'une mère qu'il allait évidemment bientôt rejoindre.

Mlle Le Gras fut ensevelie, suivant sa demande, comme une simple Fille de la Charité, dans l'église de Saint-Laurent, à Paris, au milieu de cette paroisse et des pauvres dont elle avait été la mère.

Vincent, que la mort de Mlle Le Gras avait surchargé, dans l'anéantissement dernier de ses forces, de la conduite à peu près entière des Filles de la Charité, vécut assez pour choisir la seconde supérieure, qui fut la sœur Marguerite Chétif, alors employée à Arras¹.



La même année, 1660, quelques mois seulement après la mort de Mlle Le Gras, allait survenir celle de Vincent de Paul lui-même dont les forces étaient épuisées.

Le bruit de la maladie et de la mort imminente du saint prêtre se répandit en France et en Italie. Aussitôt, Alexandre VII, connaissant combien sa conservation importait à l'Église, lui fit expédier un bref pour le dispenser de l'office divin, qu'il s'obstinait saintement à réciter. Les cardinaux Durazzo, archevêque de Gênes, Ludovisio, grand pénitencier de Rome, et Bagni, autrefois nonce en France, lui écrivirent séparément pour l'inviter à ménager des jours si précieux à la gloire de Dieu et au bien des peuples.

Ces lettres ne purent arriver à Paris qu'après la mort du serviteur de Dieu. A l'époque où elles furent écrites, la faiblesse habituelle et croissante, l'insomnie des nuits, lui causaient un assoupissement contre lequel il ne pouvait plus lutter. Il y voyait l'image et l'avant-coureur de la mort prochaine. « C'est le frère, disait-il en souriant, qui vient en attendant la sœur. »

Enfin, le 27 septembre 1660, épuisé, sans convul-

1. Maynard, IV, 290.

sions ni efforts, il rendit son âme à Dieu ; il était un peu plus de quatre heures du matin.

Le saint resta exposé le mardi 28 septembre jusqu'à midi, partie dans une salle, partie dans l'église de Saint-Lazare, dans la chapelle dédiée à saint Pierre. Pendant toute cette matinée, les Missionnaires firent de vains efforts pour écarter la foule. Enfin commencèrent les funérailles, qui furent honorées de la présence du prince de Conti, de Piccolomini, archevêque de Césarée, nonce du pape, de six évêques, des présidents de Nesmond et de Mesmes, de plusieurs curés de Paris, d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de membres des divers ordres religieux. Là étaient encore la princesse de Conti, la duchesse d'Aiguillon, une foule « de dames de qualité, de celles, particulièrement, que M. Vincent avait, depuis tant de temps, assemblées, les mercredis, pour l'assistance des malades de l'Hôtel-Dieu et des pauvres des provinces désolées par des fléaux publics ». C'est ce que Bossuet nous apprend, comme témoin oculaire, dans son témoignage de 1702 sur les vertus éminentes de Vincent de Paul. Bossuet assistait donc lui-même à la funèbre cérémonie et était venu, avec presque tous les ecclésiastiques de la conférence des mardis, rendre ses derniers devoirs au saint prêtre auquel il aimait à faire hommage de son esprit sacerdotal. Le peuple et les pauvres, les privilégiés du charitable défunt, ne se pouvaient compter. Le corps, mis dans un cercueil de plomb, enfermé lui-même dans un cercueil de bois, fut inhumé dans l'église de Saint-Lazare.

Sur le cercueil de plomb on mit une plaque de cuivre destinée à recevoir cette inscription qui rappelait les deux œuvres par lesquelles Vincent avait pensé qu'il continuerait le bien accompli par lui pendant sa vie, à savoir la fondation de ses deux communautés,

celle des Prêtres de la Congrégation de la Mission et celle des Filles de la Charité.

Hic jacet venerabilis vir Vincentius a Paulo, præsbyter, fundator, seu institutor, et primus superior generalis congregationis Missionis, necnon Puellarum Charitatis. Obiit die 27 septembris anni 1660, ætatis vero suæ 85. Præfuit annis 35.

L'inhumation était faite, mais le tombeau non encore fermé, lorsque de Montmorin, archevêque de Vienne, demanda la consolation de contempler le saint une dernière fois, et, l'ayant obtenue, il lui baisa les mains.

On comprend bien que, dans cette assemblée funèbre, les Filles de la Charité étaient en grand nombre, elles l'objet privilégié des soins et des pures affections de Vincent de Paul, et, par conséquent, se sentant plus orphelines que le reste de sa famille.

*
**

Au moment où venaient de disparaître presque simultanément Vincent de Paul et Mlle Le Gras, laissant prospère l'œuvre à laquelle ils avaient travaillé ensemble, les Filles de la Charité, on demandera peut-être quelle part revient à chacun d'eux dans cette heureuse entreprise. Un historien autorisé, l'abbé Maynard, a fait de la création de cet Institut, surtout l'œuvre de Vincent de Paul; il ne laisse à Louise de Marillac ou Mlle Le Gras, vu son caractère, dévoué sans doute, mais timide aussi, qu'un rôle de second plan. Cette appréciation paraît conforme à la réalité.

Voici ses paroles : « Notons bien, dit-il, car ceci est caractéristique, que Mlle Le Gras n'était bonne qu'à commander en second. Elle écrivait à saint Vincent : « Il ne faut s'attendre de moi à rien du tout, « que de ce que vous me ferez l'honneur de me com-

« mander. » Telle fut bien, en effet, par nature et par éducation; Mlle Le Gras : non pas, comme sainte Chantal, une de ces femmes prime-sautières et maîtresses, capables de fonder, de diriger seules un Ordre, et de transmettre après elles, à une supérieure générale qui les remplacerait, leur esprit de conduite et d'autorité, mais une femme souple et flexible à tout bien, instrument intelligent et docile dans une main plus forte que la sienne. Dans quelques graves circonstances, elle eut auprès de l'humble Vincent le don d'initiative ; mais, en général, elle attendit toujours une impulsion étrangère et ne sut agir que dans la ligne et la mesure de ce qui lui était ordonné. Vertu et qualité providentielles chez la cofondatrice et la première Supérieure des Filles de la Charité. » MAYNARD, t. III, p. 248, édition de 1886.

(A suivre.)

MILON.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

LIVRE IV. — De 1874 à 1918

CHAPITRE IV

M. BORÉ, supérieur général (*Suite*).

SOMMAIRE. — Il est nommé visiteur de la province de Constantinople. — Il visite les maisons de Saint-Benoît, Saint-Vincent d'Asie, Gallipoli, Brousse, Scutari, Salonique, Monastir, Saint-Vincent de Macédoine, Smyrne, Naxie, Santorin. — Le préfet apostolique. Son rôle vis-à-vis des Musulmans, des Grecs, des Arméniens, des Bulgares, des Persans, etc. — Son rôle pendant la guerre de Crimée.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, M. Boré remplissant les fonctions de supérieur du collège de Bébeck; ce ne furent pas ses seules occupations pendant son séjour à Constantinople; il fut encore visiteur des missionnaires, préfet apostolique et directeur des sœurs; suivons-le sur ce vaste terrain où son grand zèle put se déployer à son aise et où il fit beaucoup de bien et fit preuve d'une vertu solide.

Sa nomination de visiteur date du 6 septembre 1851; voici comment M. Étienne, supérieur général, la lui annonçait :

« MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

« *La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais!*

« Ma dernière lettre a dû vous faire pressentir la nouvelle que je viens vous annoncer aujourd'hui; je

suis bien aise même qu'elle vous arrive avant que j'aie reçu les renseignements que je vous ai demandés ; vous serez bien assuré de n'avoir participé en rien à la mesure que je prends aujourd'hui ; je vous adresse sous ce pli la patente de visiteur de la province, et en le faisant, je remplis, je n'en doute pas, le vœu de tous les confrères. Du moins, je remplis une intention que j'avais conçue dès l'instant que j'ai appris votre résolution d'entrer dans la Compagnie. Votre résolution prise auprès du lit de mort de M. Leleu, était pour moi le signe qui m'indiquait le dessein de la Providence de vous appeler à lui succéder et à continuer le grand bien qu'il a commencé dans le Levant. Si j'ai tant tenu à ce que vous vinssiez passer quelque temps dans notre maison de Paris, c'était parce que je voulais que vous pussiez bien vous instruire dans tout ce qui regarde l'esprit de la Compagnie, et que vous pussiez vous rendre capable de lui rendre les services qu'elle attend de vous.

«... Vous connaissez mon cœur, mon cher M. Boré, vous savez quelle est la place que vous y occupez. Vous pouvez donc compter sur un entier dévouement de ma part pour vous aider à réaliser les desseins de Dieu sur vous. Un bel avenir s'ouvre devant vous ; il sera riche en bonnes œuvres, si vous savez toujours puiser vos inspirations dans les maximes de saint Vincent et observer fidèlement les règles qu'il nous a tracées.

« Je prie Notre-Seigneur d'être votre lumière et votre guide, et je suis en son amour, etc.

« ÉTIENNE. »

M. Boré reçoit cette lettre le 24 septembre et il note dans son journal intime les sentiments qu'il éprouve à cette nomination. Nous en donnons un

extrait, car ce n'a pas été un de ces mouvements passagers que ressentent naturellement ceux qui se trouvent pour la première fois en présence d'une responsabilité, mouvements qui sont exposés à s'affaiblir et à disparaître. M. Boré a gardé, tout le temps de sa charge, ce sentiment très vif de sa responsabilité, cette conviction de son incapacité, ce recours à Dieu et ce souci de remplir aussi surnaturellement que possible la fonction qui lui était confiée :

« 24-25 septembre. — Ces deux jours sont consacrés à la sainte Vierge, sous les noms de Notre-Dame de la Merci et le saint Nom de Marie. Le premier jour, je reçois d'une façon inattendue de M. le Supérieur général ma lettre de Visiteur de la province de Constantinople. Pauvre misérable, moi qui, il y a deux ans encore, n'étais pas revêtu du caractère sacerdotal ni lié à la Congrégation par les vœux et par l'épreuve du noviciat, me voici chargé de la direction de tous les autres missionnaires ! Oh ! mon Dieu ! Si je considère ma misère, mêlé à ce fond corrompu d'orgueil qui subsiste toujours en moi, combien ne dois-je pas craindre que cet avancement extérieur et honorable aux yeux du monde, ne soit une punition de ma malice passée et présente, et peut-être, comme pour Saül, un commencement de réprobation. Mon doux Jésus ! vous voyez le fond des cœurs et du mien, puissiez-vous y découvrir des sentiments réels de mépris de moi-même, de défiance, de désir nouveau de travailler à ma sanctification ! Oui, ce premier devoir qui nous est imposé par notre saint Fondateur devient plus impérieux pour moi. Si noblesse oblige, à plus forte raison supériorité ! Il faut donc nécessairement que je veille sur toutes mes pensées, sur mes paroles et sur mes actes, pour ne jamais scandaliser ceux qui m'entourent, mais, au contraire, pour les édi-

fier, pour les animer au service de Dieu, pour entretenir parmi eux l'esprit de régularité, de charité, de dévouement et d'abjection ! Puissé-je, pendant les jours que vous m'accordez encore, contribuer à vous faire glorifier, Seigneur, et connaître des infidèles ! Puissé-je aussi répandre parmi les schismatiques et les hérétiques les lumières de la vraie foi ! C'est ce à quoi je dois travailler de toutes mes forces, trop heureux si je succombe à la tâche. O sainte Vierge, jetez du ciel un regard de compassion sur moi ; je m'abandonne à votre protection maternelle ; j'espère en vous ; tant de fois déjà vous m'avez prouvé que vous étiez véritablement ma Mère ; faites que je sois véritablement aussi votre fils et digne serviteur du vôtre ! »

M. Boré est visiteur ; il va remplir consciencieusement son office ; il va visiter ; visiter, non en touriste pour voir du pays, mais visiter pour faire régner dans toutes les maisons de la Compagnie l'observance de nos saintes règles ; visiter, non avec le confort des chemins de fer et des bateaux actuels, mais visiter dans des conditions qui lui feront pratiquer la pauvreté, la mortification, en sorte que les exemples parfois héroïques qu'il donnera à ses confrères pour les visiter feront plus de bien encore que ses paroles et ses ordonnances.

Il commence par la maison la plus proche : Saint-Benoît de Constantinople. Il note dans son journal au 23 septembre 1852 : « Je reviens de Saint-Benoît où je suis resté six jours entiers, occupé à faire la visite, opération nouvelle, longue, difficile, importante. » Les œuvres de la maison étaient : le ministère dans la vieille église publique ; la direction des Filles de la Charité de Constantinople et de leurs œuvres : écoles, Enfants de Marie ; la direction spirituelle des écoles des Frères ; celle des conférences de Saint-Vin-

cent de Paul; le catéchuménat, une imprimerie, etc. Le supérieur était alors M. Gamba à qui devait succéder, en 1860, M. Régnier. Il dira de ses visites dans cette maison : « Je découvre toujours dans la famille de saint Vincent de nouvelles vertus. »

A partir de 1863, nous voyons que M. Boré, visiteur, s'efforce d'établir à Saint-Benoît un petit séminaire. Il eut quelques difficultés avec les sœurs à ce sujet; celles-ci préféraient avoir un orphelinat. M. Étienne donna raison à M. Boré et il fut décidé, en 1865, que le petit séminaire remplacerait l'orphelinat, qu'il serait appelé maîtrise de Saint-Benoît, qu'il se composerait de quarante enfants au plus, qu'on n'y admettrait pas les enfants au-dessous de dix ans, que les enfants devraient aspirer à l'état ecclésiastique, que six d'entre eux seraient pris parmi les enfants bulgares, etc. Cette décision combla de joie M. Boré qui comprenait la nécessité de recruter des prêtres pour les peuples de l'Orient. Mais l'exécution de ce projet fut encore entravée, puisque, en avril 1866, M. Boré se réjouit de ce que M. Devia, envoyé comme commissaire extraordinaire, vient de fermer « le pensionnat substitué par nos sœurs à la maîtrise ou petit séminaire ». M. Boré ne put coopérer au développement de cette œuvre, car, cette même année 1866, il était placé à Paris comme secrétaire général.

La seconde maison que porte le catalogue de 1853 est celle de Bébeck. Nous n'y reviendrons pas, en ayant parlé suffisamment au chapitre précédent, dans lequel nous avons montré le rôle que M. Boré y a joué comme supérieur. Ajoutons seulement un détail. En 1859, les Frères des écoles chrétiennes désiraient avoir, non pas seulement des écoles primaires, mais un collège pour l'enseignement secondaire. M. Boré fut, à cette occasion, en correspondance avec le car-

dinal Barnabo, préfet de la Propagande. Il montra dans un rapport que le collège de Bébeck serait menacé dans son existence si les Frères obtenaient la permission qu'ils sollicitaient ; cependant, il proposait à la fin de céder aux Frères le collège de Bébeck plutôt que de voir deux établissements se combattre et se détruire l'un l'autre. Cette proposition dut coûter beaucoup à M. Boré, car il aimait extrêmement son collège de Bébeck ; mais il aimait plus-encore la gloire de Dieu et le salut des âmes et toute sa vie est remplie de sacrifices généreux pour cette double fin.

La maison de la province qui lui fut la plus chère après celle de Bébeck fut la maison dite « Saint-Vincent d'Asie » ; c'était un vaste établissement, de l'autre côté du Bosphore, sur la terre d'Asie ; M. Leleu, qui avait fondé cette maison, la destinait à recevoir des orphelins recueillis dans Constantinople et des hérétiques ou infidèles convertis qui auraient à redouter la persécution de leurs anciens coreligionnaires. M. Boré, encore laïque, avait été chargé de cette œuvre ; il y avait fait construire à ses frais une petite maison où il faisait ses délices d'habiter et sur la porte de laquelle il avait gravé ces mots : *O beata solitudo ! O sola beatitudo !* A la mort de M. Leleu, l'œuvre fut abandonnée plus ou moins. Quand M. Boré fut nommé visiteur, il reprit cette œuvre et, le 10 novembre 1851, il y réinstalla des orphelins avec trois sœurs et un missionnaire, M. Bonnieu. Le jour de la réinstallation, on chanta un service funèbre pour l'âme de M. Leleu. M. Boré allait tous les ans faire sa retraite dans cette Thébàide asiatique. Il s'intéressait vivement au développement de cette œuvre. Il faisait employer les orphelins aux travaux des champs ou à quelques industries suivant leur âge et leurs capacités. Il leur faisait apprendre le catéchisme et les principes

de la lecture, de l'écriture, du calcul. Il conduisait à Saint-Vincent d'Asie les personnages qui venaient le voir à Constantinople et il note avec satisfaction les éloges qu'ils en font.

L'œuvre fut gravement compromise par le départ des sœurs en 1860. On voit dès cette année M. Boré se préoccuper beaucoup des ressources et du personnel nécessaires pour faire vivre un établissement de cette sorte. Le catalogue de 1862 ne le mentionne pas; c'est qu'en effet, M. Étienne était d'avis de se défaire de cette maison « qui n'a point d'utilité réelle », dit le compte rendu du conseil de la Congrégation, et de le céder à la colonie polonaise de Constantinople. M. Salvayre, procureur général, fut chargé d'exécuter cette décision. Sur ces entrefaites, M. Boré écrivit des lettres suppliantes contre la vente de Saint-Vincent d'Asie. M. Étienne décida qu'on ne vendrait que la partie dont la colonie polonaise avait l'usufruit, c'est-à-dire un tiers de la propriété. Saint-Vincent d'Asie reparut au catalogue de la Congrégation en 1864 avec des confrères polonais. En 1865, il fut décidé à Paris que les orphelins de Saint-Benoît seraient transférés à Saint-Vincent d'Asie et que les sœurs en reprendraient la direction. Mais ce fut pour peu de temps. Voici comment M. Boré raconte la chose dans une lettre du 27 février 1866 :

« Le carême commence bien. Les épreuves continuent, et toujours pour mon plus grand bien, si Dieu m'accorde la grâce de le comprendre. J'ai donc appris que toutes les ordonnances réglées par le T. H. P., dans son Conseil, au sujet d'œuvres mixtes avec nos sœurs, étaient déjà annulées et révoquées sur leurs réclamations et objections. C'est pour la seconde fois, puisqu'en 1863, quand le Père vint à Constantinople, il ordonna, dans le même sens, plusieurs mesures qui,

malheureusement, n'ont point été observées. J'ai vu comme une punition de Dieu dans le terrible incendie qui a ruiné leur maison, il y a une année. Qu'arrivera-t-il donc désormais ! Puisse sa miséricorde nous épargner !

« Le résultat principal de ces changements a été la suppression de notre orphelinat de Saint-Vincent d'Asie. Nos sœurs y étaient revenues au mois de mai passé, et si elles n'y étaient point installées, comme nous le désirions, la chose tenait à un obstacle qui vient d'être aussi levé. Mais précisément, comme elles n'ont pas voulu dissoudre les pensionnats payants qu'elles tiennent à Galata et à l'Hôpital de la Paix, sous le faux nom d'Orphelinats, le Père a décidé que nos orphelins de Saint-Vincent seraient réunis à ceux qu'elles conservent, dans le dernier endroit, avec beaucoup d'autres simples pensionnaires. Cette décision est parfaitement juste, parce que le malheur de nos œuvres, ici, c'est de les avoir éparpillées et morcelées. Je demandais l'unité à Paris ; on l'avait compris. Mais dès lors qu'elle ne peut être à Saint-Vincent d'Asie, il vaut mieux qu'elle soit ailleurs.

« Toutefois, la maison constituée de missionnaires à Saint-Vincent est supprimée, et je suis de nouveau chargé de cette œuvre qui fut bouleversée de fond en comble, il y a deux ans, et où l'on ne me laisse que des dettes à payer. Je la reprends de bon cœur, comprenant que, dans un avenir prochain, cette vaste possession peut être utilisée par des œuvres de charité. J'y maintiens deux missionnaires, dont l'un polonais pour la colonie de ses compatriotes, et l'autre français, puis trois frères. Nous gardons les six orphelins les plus forts que nous avons élevés et les plus capables de se livrer aux travaux de la terre. Voyons ce qui en sortira. Je n'aspire en premier lieu qu'à conserver. »

M. Boré ne put réaliser ce qu'il se proposait, car quelques mois plus tard, il était changé, et voici ce qu'il écrivait de Paris le 14 septembre 1866 : « Des lettres qui m'arrivent de là-bas m'apprennent à chaque fois les changements qui ont suivi mon départ. S'il m'avait fallu en être témoin ou m'y prêter, le sacrifice eût été bien plus pénible, parce que ma conscience aurait résisté à quelques-uns. Tel est l'abandon complet du cher Saint-Vincent d'Asie dont on a tout vendu, à vil prix sans doute, les troupeaux, les chevaux et tout ce que ma prévoyance, trompée, réservait pour l'avenir de l'œuvre des orphelins. Il n'y a guère de matière sur laquelle j'aie été aussi contredit, contrarié, attaqué et condamné. Que le Seigneur rende en bénédiction tous les assauts que j'ai eus à supporter. »

La maison de Smyrne fut souvent visitée par M. Boré. Il y avait à Smyrne deux œuvres distinctes : la Mission, dite Sacré-Cœur, qui remontait à 1784, et le collège, dit de la Propagande, dont nous avons pris la direction en 1845. La première visite eut lieu en 1852; M. Boré constata l'état florissant du collège qui comptait 179 élèves. Le supérieur en était M. Fougerey. La Mission remplissait ses fonctions à la satisfaction de tous sous la direction de M. Lechartier.

Nous retrouvons M. Boré à Smyrne, en 1857, et une lettre de lui à M. Salvayre, procureur général, contient cette phrase : « Le collège de Smyrne a dû lutter contre une opposition terrible de laquelle il commence à triompher heureusement. »

En 1859, M. Boré fait encore la visite de Smyrne. Il reconnaît que l'enseignement et les études sont dans un état satisfaisant; il souhaitait seulement quelques réformes au point de vue de l'ordre et de la discipline : uniforme, vestiaire, gymnastique, politesse, civilité, propreté. Le supérieur pria M. Boré d'intro-

duire lui-même ces réformes et, pour que la chose se fit plus facilement, il fut convenu que le supérieur irait se reposer quelques mois à Bébeck où il tiendrait la place de M. Boré, tandis que celui-ci ferait provisoirement fonction de supérieur à Smyrne. Dès que cet arrangement fut connu à Paris, M. le Supérieur général adressa une admonestation à M. Boré et lui reprocha d'avoir outrepassé ses droits de visiteur en changeant les supérieurs de sa province ; il lui enjoignait de rester désormais à Smyrne et de ne plus remplir les fonctions de supérieur de Bébeck. M. Boré répondit à M. Étienne la lettre suivante :

Smyrne, 9 janvier 1860.

« MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

« *Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

« Je reçois vos étrennes spirituelles de 1860 ! Je vous en remercie, elles me seront profitables avec la grâce de Dieu. Le matin même, un brave Albanais venait de m'offrir la relique insigne d'un morceau de la vraie Croix, long et large de plusieurs centimètres, avec quatre épines de la Sainte Couronne dont deux sont encore teintes du précieux sang. (Par parenthèse, je destine ce trésor à votre chapelle de la Passion, attendant seulement une lettre de Mgr l'évêque de Scutari d'Albanie qui confirme leur authenticité.) Mais je me disais : Le Très Honoré Père y ajoute aussi son épine et une épine poignante. Allons ! c'est bon signe, Dieu ne veut plus me gâter, mais me mettre au pain sec et dur en me retirant ce qui achève de soutenir encore humainement le missionnaire, je veux dire l'approbation de son chef et Père. Il y a plus, il te condamne et tu ne dois pas te justifier ; montre-toi toujours en cela fils véritable de ton pre-

mier père saint Vincent. Oui, et je remets la cause entre les mains du Père Céleste...

« Mais c'est déjà trop, très cher Père, je m'arrête; je n'ai qu'à obéir et à m'incliner devant vos volontés. Je viens de télégraphier la décision de la prolongation de mon séjour à M. Fougeray, de peur qu'il ne partît plus tôt par hasard, et il la connaît actuellement. Tant que vous voudrez, je resterai à Smyrne, et à tout emploi que vous m'y appliquerez. Malgré tous les appels qui m'arrivent de Constantinople, plus pressants les uns que les autres, le sacrifice n'a pas été long et j'ai remis à Dieu toutes les affaires dont Lui et Vous ne pouvez plus désormais me demander compte.

« BORÉ. »

M. Boré demeura donc à Smyrne l'année scolaire 1859-1860. Il y établit les réformes désirées. Dans le courant de cette année, comme il jugeait sa présence nécessaire à Constantinople pour les affaires de la province, il proposa à M. le Supérieur général de demeurer six mois à Smyrne et six mois à Bébeck, étant supérieur des deux maisons, mais se faisant aider en son absence par un assistant ayant pleins pouvoirs. M. le Supérieur général rejeta cette proposition comme étant inusitée dans la Congrégation.

Pendant un voyage que M. Boré fit à cette époque pour visiter les maisons de Naxie et Santorin, une nouvelle tempête s'éleva contre le collège. La fermeture en fut, paraît-il, décidée; du moins on le comprit ainsi et alors le mobilier, les livres furent distribués aux sœurs et à la maison du Sacré-Cœur. On s'était trop pressé; il n'y avait rien de décidé. M. Boré, qui se trouvait alors à Bébeck avec permission du Supérieur général écrit aussitôt à M. Étienne l'embarras dans lequel il se trouve : « D'une part

M. Frontigny m'a dit, de votre part, que vous désapprouvez l'existence du collège; d'autre part, vous me dites d'attendre au printemps et voici que les confrères de Smyrne me télégraphient qu'ils vont rouvrir le 8 septembre, d'après les directions données par M. Salvayre, procureur général. » Et M. Boré ajoute :

« C'est à n'y rien comprendre, Très Cher Père, et jugez, je vous prie, de la perplexité d'un pauvre chef, comme moi, à qui l'on tient trois sortes de langages différents. Puis-je d'abord imaginer que M. Frontigny prenne le noir pour le blanc, lui qui portait un véritable intérêt à la conservation du Collège, et que je puisse m'écarter de ses explications lorsque vous m'enjoignez de m'y conformer? Comment M. Salvayre écrit-il de votre part de rouvrir, lorsque vous me dites au moins d'attendre?

« Permettez-moi de vous l'avouer, Très Cher Père, avec tout le respect que je vous dois : on ne tient pas assez compte des conseils provincial et locaux, comme aussi de la voix du misérable visiteur. Nous qui sommes sur les lieux et qui pouvons un peu juger et apprécier les choses, nous devons à chaque instant nous soumettre à des ordres qui se croisent et même se contredisent. Tout cela n'est pas fait pour affermir les œuvres, pour donner de la confiance aux missionnaires qui y travaillent, ni pour édifier le public sur notre compte...

« BORÉ. »

Il expose ensuite les raisons qui demandent la conservation du collège de Smyrne et comme il sent que le sort des collèges en général est menacé, il plaide leur cause, rappelant qu'ils ne sont pas opposés à l'esprit de saint Vincent, comme l'a déclaré l'Assemblée générale, que la Propagande en désire le maintien

et l'accroissement, qu'ils sont en ces pays l'unique mode de bien spirituel.

Enfin, comme il sait que, dans le gouvernement des communautés, on ne doit pas se fier aux paroles que l'on prête trop facilement aux supérieurs majeurs et que les ennuis viennent souvent de ce que l'on fait dire aux supérieurs ce qu'ils n'ont pas dit ou ce qu'ils n'ont pas dit de cette façon, il demande une réponse nette, par écrit, de son supérieur général : Si et quand le collège de Smyrne doit être rouvert? La réponse fut que les deux maisons seraient réunies en une seule et que le collège devait rouvrir aussitôt.

Nous retrouvons en 1862 M. Boré à Smyrne. Il revient l'année suivante non pas pour faire la visite, mais pour assister à la pose de la première pierre de la cathédrale, sur l'invitation de Mgr Spaccapietra. Cette première pierre, en souvenir des relations de saint Irénée, évêque de Lyon, avec saint Polycarpe, évêque de Smyrne, avait été offerte et bénite par le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon. M. Boré a raconté longuement cette cérémonie dans les *Annales* de 1863. Comme la future église est dédiée à saint Jean l'Évangéliste, M. Boré en profite pour parler de la tradition « désormais la plus accréditée », dit-il, suivant laquelle la bienheureuse Mère de Dieu vécut et mourut à Éphèse près de saint Jean.

Après ces fêtes, M. Boré fit une tournée dans les îles et revint la même année à Smyrne. Il en donne la raison dans les *Annales* : « Je m'arrêtai le temps nécessaire pour revoir les membres si chers de notre double famille et toutes les œuvres si variées que j'ai vu naître, grandir et se développer. » Une lettre intime et charmante de 1865, raconte une visite qu'il vient de faire à Smyrne et montre combien cet homme, qui paraît si austère, est plein de bonté, de délicatesse, de

tendresse pour les grandes et les plus petites personnes de la ville de Smyrne.

M. Boré a visité souvent la maison de Salonique, il s'y intéressait d'autant plus que cette ville est, comme il l'appelle, la « clef de la Macédoine » et que de là il avait occasion de favoriser le retour des Bulgares à la vraie foi. Nous aurons occasion de montrer plus loin le rôle considérable que M. Boré a joué dans la direction de ce mouvement; nous nous contentons, pour le moment de rappeler que M. Boré, dans chaque visite, stimulait l'ardeur des confrères et des sœurs pour la conversion des Bulgares et qu'il profitait de ses passages à Salonique pour prendre part aux travaux de nos confrères. M. Bonetti, notre confrère qui devint plus tard évêque et délégué apostolique et qui faisait partie de la maison de Salonique, a dit de M. Boré : « Sa sainteté et son zèle furent pour moi un aiguillon. »

Le 2 octobre 1864 M. Boré bénit, dans la campagne de Salonique, une maison dite Saint-Vincent de Macédoine, destinée à recevoir les néophytes bulgares. Cette école interne fut bientôt augmentée d'un petit séminaire bulgare, ce qui, ajouté à l'école externe gratuite et au petit séminaire de Salonique ainsi qu'à la paroisse à desservir, donnait à nos confrères un travail assez assujettissant, mais très utile. On voit que M. Boré a toujours été préoccupé de former des prêtres; malheureusement, ici comme à Saint-Benoît, les ressources n'étaient pas à la hauteur du zèle de nos confrères et de leur visiteur.

C'est de Salonique qu'est sortie, en 1856, la maison de Monastir. M. Boré a visité plusieurs fois cette maison et ses voyages n'étaient pas précisément une promenade d'agrément. On peut en juger par une relation qui a paru au tome XXIII des *Annales*; nous

allons la résumer à grands traits. « Des pluies torrentielles bouleversent routes et ponts; les vêtements et les livres de M. Boré sont mouillés; arrivé sur les bords du Vardar, impossible de passer; la plaine n'est qu'un lac. On se retire à l'hôtellerie du village, attendant que les eaux aient baissé. On passe sur le pont du Vardar avec mille difficultés; pas de routes; les voyageurs sont montés dans des *arabas* trainés par des buffles. On admire en passant les ruines de Pella. A Yenidjé, pas de pont; il faut traverser à la nage. On arrive à l'hôtel de la Poste, pas de place; on cherche ailleurs, pas de place; on se dirige vers le khan, pas de place; obligés de coucher à la belle étoile. Le lendemain, malgré le firman dont M. Boré est en possession, on ne veut pas lui donner de chevaux. Il paraît que des bandits dévalisent tous les voyageurs. M. Boré part quand même avec des moyens de fortune. On longe le lac Ostrova et on arrive enfin à Monastir : « Il nous tardait d'offrir le saint sacrifice, bonheur qui nous était refusé déjà depuis trois jours. »

Le retour présenta les mêmes péripéties : montagnes escarpées, précipices dangereux, marais malsains du Yenidjé, pas de nourriture; M. Boré est heureux de souffrir tout cela pour la conversion de ses chers Bulgares.

Si les voyages sur terre n'étaient pas toujours commodes, ceux sur mer l'étaient souvent moins encore; or, M. Boré visitait régulièrement les îles de Naxie et de Santorin où se trouvaient des confrères. Sa première visite à Naxie remonte à 1857; pour faire 10 lieues sur mer, sa barque mit autant de temps qu'il en avait fallu à M. Boré pour aller de Marseille à Constantinople. En 1859, pour y aller, la brise fut si faible qu'il mit un jour et une nuit; pour en revenir, le

calme plat les arrête en mer et il lui faut passer les fêtes de la Pentecôte sur le pont du voilier, sous les feux d'un soleil dévorant; malgré cela, Naxie est pour lui la reine des Cyclades; M. Boré en décrit les charmes avec une certaine poésie (1860): « En parcourant ces allées et ces bosquets, la beauté des fruits dorés que produisent toutes les saisons, les parfums qui s'exhalent des tiges toujours en fleurs, les murmures du ruisseau voisin qui, distribué en mille canaux, entretient la fraîcheur et la vie, l'azur de ce ciel fortuné et la solitude de la vallée que protègent d'imposantes montagnes, tout me rappelait l'un de ces jardins enchantés que les poètes trop souvent menteurs ont placés vers ces climats. » Si les souvenirs classiques reviennent à son esprit, il recueille avec avidité les moindres faits se rattachant à saint Vincent de près ou de loin.

Santorin comme Naxie a vu les Lazaristes succéder aux Jésuites dès 1784. M. Boré vint visiter six fois, à notre connaissance, la maison des confrères pendant les quinze années de son office de visiteur. Nous ne pouvons relater toutes les choses intéressantes de chacune de ses visites; cela demanderait un volume. Donnons une idée de ce qui nous a frappé.

M. Boré donne toujours l'histoire des pays qu'il visite; il en décrit les particularités; pour Santorin la matière est abondante avec le volcan sous-marin, les îlots, qui ont surgi à différentes époques, le chemin en zigzag qui conduit de la mer aux habitations. Il compare l'aspect sauvage de certains endroits aux rives du Styx; c'est ici, dit-il, que la fable aurait dû placer l'entrée du Tartare. Il décrit avec complaisance tout ce qu'il voit à l'aller et au retour; il est plein de souvenirs classiques: « J'avais devant moi les montagnes qui ont autrefois porté dans leurs flancs et mis au

jour les dieux vénérés du monde païen, car les carrières encore existantes fournissaient au ciseau des Phidias et des Praxitèle les blocs du marbre le plus pur et le plus estimé. » Il ne se laisse pas détourner de ces réminiscences par les conditions misérables dans lesquelles il effectue son voyage : il est dans des barques où l'on peut à peine se remuer, il est exposé aux ardeurs du soleil, il essuie de temps en temps quelques tempêtes dont il se console en pensant à la tempête qui assaillit saint Paul dans ces parages, il ne mange que des harengs saurs et il supporte gaiement tous ces inconvénients pourvu qu'il puisse faire du bien, encourager les confrères dans leur ministère auprès des catholiques et dans leur dévouement auprès des enfants.

Les missionnaires ont à Santorin une école qui compte soixante-dix enfants. La liberté des catholiques est toujours précaire et les Grecs ne tolèrent les missionnaires et les sœurs que par crainte de la France, protectrice des catholiques. Aussi M. Boré souhaite-t-il que la marine française parcoure souvent ces îles pour inspirer aux Grecs la crainte qui est le commencement de la sagesse. Il rend hommage au consul de France qui est le grand bienfaiteur des œuvres des missionnaires et des sœurs. Il donne des détails intéressants sur le clergé grec, sur la léproserie, sur le couvent de sœurs schismatiques ; il dit entre autres choses de l'higoumeni de ce couvent, la Mère Parthenia : « Il est possible qu'elle sache lire, elle aurait été disposée à nous faire des confidences si elle n'avait été retenue par la présence de son Cerbère-directeur. » Enfin, chaque visite se termine par la note qui manifeste son grand amour de la vocation : « Puis viennent les adieux toujours tristes et poignants, parce que le cœur sent dans chacune de nos maisons

qu'il est bien dans sa famille et ces liens si facilement renoués se rompent difficilement ».

La maison de Gallipoli, fondée en 1857, ne dura guère; aussi M. Boré ne la visita qu'une fois par un temps tellement pluvieux qu'il dut prêter son imperméable à la visitatrice afin que celle-ci ne fût pas trempée jusqu'aux os.

La maison de Scutari, fondée en 1856, était une paroisse qui avait des paroissiens surtout en été.

La maison de Brousse s'ouvrit en 1857. M. Boré y installa le missionnaire et les sœurs. Il a raconté les détails de cette installation : mal de mer pour traverser la mer de Marmara, chutes de cheval de Moudania à Brousse; on arrive à midi sans avoir rien pris; les Arméniens répandent le bruit que les sœurs viennent dans un but intéressé; aussitôt on double et triple le prix de la maison que les sœurs veulent acheter; il faut lutter contre la propagande protestante; la seule recommandation de visite dont nous trouvons trace est celle-ci : « Il faut que le confrère qui sera à Brousse sache le turc. Malheureusement l'usage de cette langue est encore trop imparfait et trop rare dans la mission de Constantinople, à Galata et à Bébeck où on vit plutôt en France qu'en Turquie. »

M. Boré faisait les mêmes recommandations pour la langue grecque; il montrait au sujet de cette dernière le rôle immense qu'elle joue dans la vie des Grecs; le passage suivant mérite d'être cité à titre de curiosité : « Il n'est pas de pays où l'art de parler et d'écrire correctement soit plus apprécié, plus avantageux, plus décisif. L'étude de sa langue est pour le vrai Grec une sorte de culte et trop souvent le seul qu'il professe sérieusement. Il se nourrit, se repaît et s'enivre même tellement des mélodies de sa langue

antique qu'il finit par vivre beaucoup plus de sons et de mots que d'idées. »

Pour achever ce qui concerne la province de Constantinople il faudrait encore parler des maisons de Khosrova et d'Ourmiah qui dépendirent de M. Boré jusqu'en 1864; M. Boré en parle de temps en temps dans ses rapports; mais nous n'avons vu nulle part qu'il les ait visitées de 1851 à 1864; évidemment la distance était trop grande, l'absence eût été trop longue et ce fut uniquement la conscience d'un devoir à remplir qui le retint dans les Échelles du Levant; car assurément son cœur le portait presque irrésistiblement vers cette Mission qu'il avait fondée et où il avait donné le meilleur de sa jeunesse et de son apostolat, alors qu'il était encore laïque.

Nous venons de voir M. Boré dans ses rapports avec la Congrégation de la Mission en qualité de visiteur de la province de Constantinople; il faut l'étudier maintenant dans ses fonctions de préfet apostolique et de représentant du Saint-Siège et dans ses relations avec les peuples orientaux que l'Église invite à rentrer au bercail : les Musulmans, les Grecs, les Arméniens, les Bulgares.

La raison principale pour laquelle les supérieurs de M. Boré l'avaient placé, prêtre nouvellement ordonné, à la tête des œuvres de l'Orient, c'était la grande connaissance et le grand amour qu'il avait de cet Orient.

M. Boré a été en relations avec les Turcs de longues années; il les connaît, il les aime; il les estime pour leur droiture, probité, fierté, courage. Il ne manque pas une occasion de s'instruire de leurs doctrines. Un jour qu'il faisait visiter Sainte-Sophie à un capitaine français, c'était précisément l'heure où les *Muderris* donnaient leur leçon théologique; autour de ces pro-

fesseurs, les plus renommés de la capitale, se tenaient des hommes coiffés du turban vert ou blanc ; M. Boré, sans demander la permission, s'accroupit lui aussi et se mit à écouter les leçons du docteur qui, assis sur un énorme coussin de soie rouge et appuyé sur une petite table incrustée de nacre, parlait de la résurrection des morts et expliquait le *tenassukh*. Après la leçon, M. Boré reçoit les félicitations des professeurs et des disciples ; il en profite pour se faire expliquer les belles inscriptions arabes tracées en lettres d'or sur la coupole et les murs de la mosquée. Bientôt les petits *Softas* viennent se joindre aux grands *Imans* ou *Mollahs*. On discute théologie, on parle de la *Sophia* ou Sagesse, de la Vierge Marie, on se dirige du côté du *Mihrab*, espèce de niche sacrée, regardant la Mecque ; on lit des passages du Coran qui rappellent des passages de l'Évangile ; M. Boré, tantôt feint d'ignorer pour entendre les explications des disciples de Mahomet, tantôt attire l'attention sur certains passages suggestifs. M. Boré encourage les Missionnaires à faire paraître des écrits de nature à éclairer les Turcs ; le mardi saint 1855, entendant la lecture d'un sermon de Bourdaloue sur la Passion, il écrit dans son journal intime : « Cette lecture me suggère l'idée de publier ce sermon en turc avec annotations accommodées aux traditions et aux idées des Musulmans. Ce serait un des meilleurs moyens de les convaincre de la réalité et de l'efficacité du sacrifice de la Croix. On pourrait y ajouter l'éloquent sermon de Massillon sur la divinité de Jésus-Christ. Ces deux morceaux, qui feraient un opuscule remarquable, auraient pour introduction des considérations sur la qualité, la sainteté, la puissance de la Mère de Dieu, Marie, qui est également vénérée par les Musulmans. »

Mais la conversion en masse des Musulmans est

impossible, puisque la liberté de conscience n'existe pas pour eux. Il faut donc amener peu à peu les esprits et le gouvernement à séparer la Religion et l'État; il faut faire en sorte que l'État ne soit plus musulman; c'est une œuvre de longue haleine; les collèges jouent le rôle principal dans cette transformation des esprits; il fait des rapports au Préfet de la Propagande, à M. Étienne, au directeur de l'œuvre des Écoles d'Orient pour montrer que cette œuvre, qui n'est pas appréciée par plusieurs, qui est sans doute une des plus pénibles, est aussi la plus importante. « Elle est même, dit-il, l'unique moyen d'apostolat après la prière et le bon exemple. »

M. Boré recourt fréquemment à la prière, surtout à la prière à Marie Immaculée; il répand la Médaille miraculeuse; il fait célébrer avec solennité la fête de l'Immaculée Conception; il espère que cette dévotion sortira la femme turque de l'état d'avilissement dans lequel elle est plongée; celle-ci, en effet, dit M. Boré, vit dans la servitude, l'abaissement, l'ignorance, sans instruction ni éducation, livrée à ses haines, à ses jalousies, sans politesse ni convenances, insolente, immodeste, fanatique, remplie de préjugés. L'exemple de Marie Immaculée et les pensionnats de Sœurs peuvent rehausser aux yeux de la société la dignité de la femme. Aussi regrette-t-il que les Filles de la Charité ne poursuivent pas par rapport à la femme, dans des pensionnats destinés aux classes élevées, l'apostolat que les missionnaires exercent auprès des hommes dans les collèges. Il verra avec regret les sœurs abandonner cette œuvre soit à Constantinople, soit à Smyrne.

Pendant la guerre d'Orient il multipliera ses rapports pour que la France et l'Angleterre profitent de leur intervention en faveur de la Turquie pour obtenir

la cessation de l'esclavage, la liberté de conscience pour les Ottomans et la réforme du Code civil en ce qui regarde le droit de propriété pour les étrangers. Il entre en relations avec les chefs, les ambassadeurs, les amiraux, les généraux, les ministres. Il fait des instances pour que Napoléon III vienne à Constantinople ; il espère que cette démarche du grand empereur des Français obtiendra ces résultats ; il voudrait aussi la venue de l'impératrice, parce que cela forcerait les Turcs à sortir la femme de son état d'abaissement ; « il faudrait des dames d'honneur pour accompagner l'impératrice. Quelle belle occasion pour donner aux Musulmanes conscience de leur personnalité ! »

On voit que le préfet apostolique de Constantinople ne néglige rien pour le salut des Turcs. Il intervient même dans des affaires plus secrètes, il le fait avec une grandeur d'âme qui a fait dire de lui qu'il avait l'étoffe d'un homme d'État unie à l'humilité d'un digne fils de saint Vincent ; aussi écrit-il à M. Étienne : « Et voilà comment un de vos pauvres enfants s'est trouvé ainsi engagé comme malgré lui et presque à son insu dans des relations et des affaires si importantes. »

Après les Turcs, le peuple qui l'intéresse le plus, ce sont les Bulgares. Il y avait des Bulgares catholiques sur les bords du Danube. Il eut occasion de les voir dans un voyage qu'il fit de Serbie à Constantinople et qu'il raconte aux présidents de la Propagation de la Foi. A Sistow, première station, il constate que ce sont les chiens qui sont chargés de la voirie, il va chez le *mudir* pour obtenir les moyens de continuer sa route ; peine perdue. Un Bulgare lui procure deux chevaux. Il se rend à Belen où il trouve les Passionnistes chargés du ministère auprès des Bulgares ; leur vie est pauvre ; il est reçu avec cordialité. Il constate la ferveur des catholiques : le matin prière, méditation,

messe; le soir, chapelet, instruction, cantique, prière du soir. Il va à Tientsontza voir l'évêque; il rencontre des brigands qui ne lui font aucun mal; il continue sur Constantinople par des voiliers à vapeur qu'il appelle l'express des pyroscaphes.

Il fit de nouveau ce voyage en 1863. D'abord il est en diligence; un nuage de poussière le suffoque tout le long de la route; il est cahoté d'importance. Il va à Bucarest; il s'arrête à Rouchouk où les notables parmi les Bulgares schismatiques lui manifestent leur désir d'union; il continue par la route militaire dans un chariot trainé par quatre chevaux; il loge successivement dans une famille bulgare où il donne la Médaille miraculeuse, chez un pope avec qui il parle de l'union, chez un instituteur qui lui fait visiter les écoles. On s'arrête à Uteklen; toutes les portes sont fermées; il n'y a que des femmes dans ce village; les hommes sont absents; impossible d'obtenir quoi que ce soit. La Providence le préserve de beaucoup de dangers, car le pays est infesté de bandits, voleurs, maraudeurs. Il couche partout sur une natte, n'ayant pour couverture que son manteau; il reçoit des trombes d'eau; il avale destourbillons de poussière; il supporte tout pourvu qu'il puisse jeter partout la bonne semence de l'union avec l'Église catholique.

Il ne se contente pas de visiter par lui-même, il visite par des écrits, par un journal, *la Bulgarie*, qui est rédigée par un ancien professeur de Bébek; il encourage l'établissement d'une imprimerie, d'une librairie, destinées à répandre dans la nation bulgare les idées de réunion, de retour à l'unité; il fait imprimer et répandre un catéchisme bulgare; il cherche surtout à multiplier les écoles; il procure l'appui de la France à ceux qui veulent se convertir; il a établi en 1857 des confrères à Monastir en plein centre bul-

gare; il va les visiter, les encourager; il appuie les demandes que font certains villages pour passer au catholicisme. L'histoire du village de Coucouche, ou Quelqueutche est intéressante; il l'a racontée dans une lettre du 6 janvier 1860, datée de Smyrne. L'ambassadeur de France avait promis son appui à la demande faite par ce village. Mgr Brunoni avait manifesté à M. Boré le désir qu'il allât reconnaître les dispositions des habitants. M. Boré y alla avec M. Chaudet. En route, on s'arrête sur le bord d'une fontaine pour prendre la réfection de midi; ils voient passer au triple galop un prélat grec envoyé de Constantinople pour combattre les effets de leur visite. La réception faite à M. Boré fut consolante. Les enfants étaient accourus à une certaine distance et M. Boré, à l'aide d'un dialogue bulgaro-français qu'il avait étudié auparavant, échange quelques mots avec eux. A l'entrée du village toute la population les attend. On les conduit à l'école; les habitants ont suspendu aux murs les portraits du Sultan, du Pape, de l'empereur de Russie, des saints Cyrille et Méthode, de l'autocrate de l'ancienne Bulgarie et du chef des Monténégrins.

La réception achevée, une femme lui apporte le souper; c'est la femme d'un prêtre schismatique qui a été ordonné à la condition de ne jamais célébrer la messe et qui fait fonction d'aubergiste.

M. Boré se prépare à rester tout l'hiver pour éclairer les esprits soit à Coucouche, soit dans les autres villages; il célèbre la messe dans le plus complet isolement, car partout les habitants regardent ce que font les chefs et les chefs ne bougent pas encore. M. Boré trace des portraits suggestifs de quelques-uns de ces chefs :

« Le conseil supérieur de ce village est conduit par un des membres, homme sans instruction comme les

autres, mais doué d'une perspicacité remarquable. Nako est son nom. Petit fabricant d'huile de sésame, il s'est fait avec cette industrie une existence honnête et indépendante. Dans les assemblées délibérantes, c'est lui qui propose et résout toutes les questions et son principal talent est alors de s'effacer et de laisser croire aux autres qu'il suit leur propre opinion. Le *mudir* ou sous-préfet turc a-t-il quelque affaire à régler avec les chrétiens, Nako est appelé et, avec son tact et sa prudence, il sait tout décider à l'avantage des siens sans éveiller ou froisser la susceptibilité musulmane. Il est également dans les meilleurs termes avec le juge ou *quadi*. Par exemple, il se gêne moins, près des évêques grecs; il les traite bien en mercenaires et il ne leur épargne pas les plus dures vérités. Cette habitude même de dominer le clergé est devenue chez lui comme une seconde nature qui perçait dans quelques-uns de ses rapports avec nous, et même lorsqu'il parlait de Sa Sainteté Pie IX, on voyait toujours, malgré ses protestations de respect et de soumission, qu'il l'assimilait en certains points au fantôme du *chef ecclésiastique* de la grande Église qu'on laisse parler et décréter sans s'inquiéter beaucoup de ses décisions. »

Suit le récit des discussions et des luttes interminables entre M. Boré et ce brave homme. Ce dernier « n'oppose jamais un refus formel, continue M. Boré, mais il communique aux autres ses appréhensions; il me dépêche sous main plusieurs personnes qui toutes s'accordent à juger inopportun ce que je conseille ». Enfin la fermeté de M. Boré obtient que l'on récitera désormais l'oraison pour le Pape; il se contente de ce petit lien et il constate que ces hommes en apparence irrésolus ont fait preuve dans la suite de fermeté et de constance.

Voici un autre portrait non moins typique. C'est

celui du maître d'école ou *dhidhascalos*, appelé aussi *outchitel* : « Il fait la tournée tous les matins dans le village ; il recueille les nouvelles et il les rapporte avec beaucoup de commentaires et de détails piquants. Il connaît peu sa propre langue et il en sait juste assez pour faire lire et réciter à ses élèves les prières de l'ancienne liturgie. Il connaît mieux le grec. » Il est dévoué corps et âme pour M. Boré et celui-ci estime que ses démonstrations sont sincères.

Les empiriques du pays s'imaginent que M. Boré vient leur faire concurrence, car il possède une petite pharmacie portative et il s'est servi de quelques drogues pour guérir un malade. La renommée publie aussitôt que le *papas* catholique a guéri de la fièvre le porte-pipe du sous-préfet et d'un mal de pied son porte-café. « Aussitôt visite du chirurgien du village qui a reçu le titre honorifique de *boucher* et qui se présente avec une espèce de canne, insigne de sa dignité, que ne relevaient pas les vêtements sales dont il était affublé. Il semble tout embarrassé devant nous ; il évite toute question de médecine et de théologie et se contenta de nous demander si nous devions nous établir dans cette ville et si nos remèdes coûtaient cher. »

A Yanache, village situé à trois quarts d'heure de Coucouche, le vent est froid et violent, le plateau est complètement déboisé ; autour du village, c'est le désert, c'est aussi le domaine des brigands. M. Boré arrive vers l'heure de midi, c'est l'heure réglementaire du repas. Mais où le prendre ? Partout des chiens hargneux défendent l'accès des maisons. Enfin, l'on aperçoit un des chefs qui nous reçoit à la fortune du pot bien qu'il n'en ait pas. La femme étend une natte de joncs dans l'angle de la chaumière et apporte du pain littéralement aussi noir que des grappes de rai-

sin du pays. Les chefs se rassemblent; on discute; M. Boré distribue la médaille.

M. Boré et son confrère ne se contentent pas de faire le catéchisme; ils enseignent aussi les chants catholiques. « Les Bulgares, dit M. Boré, ont reçu de la nature le talent commun aux races slaves », ils aiment le chant et leur langue pleine et sonore s'adapte aussi bien que l'italien ou le latin aux chants les plus variés. On fait donc des répétitions et tous sont charmés de l'exécution. Mais le succès fut inouï quand le confrère de M. Boré eut sa flûte de Salonique et qu'il en tira des accords. Tous sont ébahis de cette musique supérieure. On se groupe autour des deux missionnaires tous les soirs au retour des travaux et la flûte fait entrer les vérités catholiques dans le cerveau des bulgares. Les passants s'arrêtent, les pâtres approchent avec leurs troupeaux et ce spectacle naïf, continue M. Boré, me rappelait l'antique Orphée de la légende.

Mais la santé du confrère de M. Boré s'épuisait; M. Boré lui-même ne pouvait s'éterniser en ces lieux; des difficultés s'élevèrent; les missionnaires ne purent prêcher, catéchiser, exercer le saint ministère comme ils l'auraient voulu; il semblait donc que ce fût un échec; en réalité, c'était un premier pas, car, en Orient, comme dans beaucoup d'endroits, il faut de la patience, beaucoup de patience, toujours de la patience. On résolut donc de partir, en se réservant de revenir plus tard. Il semblait, vu les oppositions récentes, que le départ serait moins solennel que l'arrivée. « Il n'en fut pas ainsi, écrit M. Boré, et les enfants au nombre de deux cents avec leurs parents nous accompagnèrent de leurs chants. Les braves gens entonnèrent tout leur répertoire: d'abord les litanies de la Sainte Vierge et ce chant remplit d'émotion le cœur de M. Boré. Vint ensuite le tour des cantiques, particu-

lièrement de celui qui commence par ces mots : *Unis aux concerts des anges* ; enfin, la foule termina par le *Dies iræ*. « Alors, dit M. Boré, j'éclatai de rire en regardant mon confrère qui excusa comme moi l'ignorance de ses musiciens lesquels ne considéraient pas assurément leur procession comme celle d'un enterrement, mais voulaient seulement nous témoigner leur regret sincère. » Les formules les plus tendres d'adieux étaient dans toutes les bouches et toutes les mains se tendaient pour serrer les nôtres.

A son retour à Salonique, M. Boré envoya des sœurs, puis des missionnaires ; plusieurs villages demandèrent la réunion.

Un groupe important de Bulgares schismatiques avaient signé une adresse au Pape. Le 30 décembre 1860, deux archimandrites, accompagnés de trois prêtres et de cinquante délégués, sont venus à l'église de l'archevêque latin, et là, en présence d'une assemblée imposante présidée par le délégué apostolique, Mgr Brunoni, ils ont prêté le serment de fidélité au Saint-Siège. Ils ont choisi le nom d'Uniates. M. Boré est dans la joie. Il écrit, le 8 janvier 1861, à M. Étienne : « Nous avons eu l'inappréciable faveur de voir le premier germe de cette régénération se former et croître silencieusement dans notre petit collège de Bébeck. »

Les Bulgares Uniates demandent à conserver leur liturgie ; on va rétablir l'ancienne hiérarchie nationale, continue M. Boré ; mais les Grecs intriguent pour empêcher ce retour ; heureusement que l'ambassadeur de France protège les Bulgares et leur facilite la conversion. On leur trouve un local ; on fait des démarches pour que la Porte communique à cette communauté un sceau particulier avec les droits qui s'y attachent. M. Boré voit dans le retour des Bulgares un glaive à deux tranchants contre le panhellénisme et le pansla-

visme. « Nous espérons, dit-il, que toute la Macédoine va faire le pas décisif. Les enfants de saint Vincent, ajoute M. Boré, semblent, malgré leur indignité, avoir été appelés particulièrement pour recueillir cette immense moisson. ».

Six mois après, il n'est plus aussi enthousiaste et, oubliant ce qu'il a écrit auparavant, il dit au P. Étienne, le 19 juillet 1861 : « Si de loin on a pu croire à la merveille d'un retour universel et spontané de la Bulgarie, nous autres, spectateurs et témoins, nous n'avons pas partagé cette illusion. » Ce qui diminue l'enthousiasme de M. Boré, c'est l'issue lamentable d'une mission dont il a été le principal héros et que, dans sa simplicité et son humilité, il raconte tout en détail.

On avait choisi parmi les convertis un archimandrite nommé Yocif pour en faire le chef des Bulgares unis et le Pape voulut le consacrer. M. Boré fut chargé de conduire à Rome la délégation qui accompagnait le nouvel élu. M. Boré dut d'abord traduire le missel romain en bulgare pour l'office et la messe de la consécration épiscopale. M. Boré eut toutes sortes de difficultés pour régler les cérémonies. « L'intelligence du vieil archimandrite, dépourvu de mémoire, ne savait ni comprendre ni retenir », puis la volonté du consacré était raide et opiniâtre; on avait réglé qu'il y aurait banquet après la consécration; mais c'était carême pour les Bulgares; M. Boré lui déclara que le Pape le dispensait du carême pour ce jour-là; l'archimandrite répondit gravement « qu'au dessus du Saint-Père, il y avait Dieu ». La tonsure faillit tout arrêter; l'archimandrite considérait comme un péché grave de laisser couper le moindre cheveu de sa tête. Il fallut que M. Boré employât la manière forte : « Si vous refusez d'obéir sur ce point, un jour vous refuserez d'obéir sur un point dogmatique. Je n'ai pas de

garantie suffisante pour répondre de vous. Je me retire. » L'archimandrite céda devant cette menace.

Pendant la cérémonie, M. Boré se tenait à la gauche du consacré; il vérifiait toutes les réponses que l'archimandrite faisait en bulgare aux interrogations en latin faites par le Pape.

M. Boré constate avec joie que le Pape a pris, pour co-consécrateurs, des évêques français afin de rendre hommage au zèle de la France pour la conversion des schismatiques.

« Comme je jouissais, dit-il, de l'insigne faveur d'être placé entre S. S. Pie IX et le consacré, je pouvais suivre tous les mouvements du Pape et entendre toutes ses paroles. » L'onction, la majesté, le recueillement du vicaire de Jésus-Christ le remplissent d'émotion.

A un moment de la cérémonie, l'archimandrite dut chanter certains versets et M. Boré devait chanter avec lui; les deux ne brillaient pas par leur voix et M. Boré constate que ce duo n'était pas digne de figurer devant la cour romaine et ses incomparables musiciens. « Mais, dit-il, la sainte gravité de la cérémonie rehaussa mon courage », et alors pour Dieu et pour les Bulgares, il chanta... fort mal, mais enfin il chanta. « Depuis, ajoute-t-il, je me suis demandé plusieurs fois si je pouvais encore être timide. »

Au déjeuner qui suivit, M. Boré fut admis à la table du Souverain Pontife, tout surpris et tout confus d'être assis, alors que le roi de Naples, les évêques se tenaient respectueusement debout. M. Boré servait d'interprète entre le Pape et le nouvel archevêque des Bulgares. Ce dernier demanda pendant le repas la faveur d'être nommé patriarche. M. Boré, qui dut traduire la demande, en fut tout embarrassé. « Que dit-il là? lui demanda le Pape qui se rendit compte de son

embarras. — Oh ! Saint-Père ! répondit M. Boré, c'est un fils de Zébédée ; excusez sa demande ; vous avez déjà fait beaucoup pour les Bulgares en leur accordant si tôt un archevêque et voilà qu'ils demandent un patriarche ; ce mot seul peint bien l'Orient ; excusez leur faiblesse native. — Un patriarche, s'écria le Pape ; mais cela suppose des archevêques, des évêques et vous êtes encore tout seul. Quand vous aurez cinq cent mille Bulgares unis, je vous donnerai un patriarche. »

Au repas magnifique qui fut donné le soir chez le cardinal secrétaire d'État, en l'honneur du nouveau consacré, Mgr Sokolski, celui-ci ne toucha presque pas aux mets maigres qui lui avaient été spécialement préparés. Pendant huit jours il fut fêté partout. Mgr Sokolski ne cachait pas son admiration et sa reconnaissance.

M. Boré achève son récit par ces mots :

« Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

« L'on comprend que j'aborde ici la question de son apostasie, question embarrassante... » et il ajoute :

« Une justification personnelle serait inconvenante. »

Mgr Sokolski fit donc défection, à son retour ; il disparut, le 18 juin, enlevé volontairement par les Russes.

M. Boré ne se laisse pas arrêter dans son zèle par cet échec ; il n'est pas de ces petites âmes qui ne suivent que les inspirations de l'amour-propre, c'est une grande âme qui plane au-dessus de ces misères : « Ayons confiance en Dieu qui sait tirer le bien du mal. Nous croyons toujours que c'est son œuvre ; autrement nous n'en voudrions pas. »

Ce que nous venons de dire au sujet des Bulgares donne une petite idée de l'activité missionnaire de M. Boré, préfet apostolique. Il faut pour en comprendre toute l'étendue se rappeler qu'il s'est dépensé de même pour les Arméniens, pour les Géorgiens, les

Circassiens, les Vaiaques, les Polonais ; le récit détaillé de tout ce qu'il a fait nous entraînerait trop loin. Sa politique religieuse a été de défendre les faibles, les opprimés et de combattre surtout les Grecs et les Russes, le panhellénisme et le panslavisme ; aussi la guerre d'Orient ou de Crimée fut-elle saluée par lui comme l'aurore d'une nouvelle époque, comme le commencement du déclin de la Russie, comme le début de l'émancipation des nationalités balkaniques, comme le prélude de leur conversion au catholicisme. Il a joué un trop beau rôle pendant cette guerre pour que nous n'en disions pas un mot.

En 1848, M. Boré, encore laïque, avait été chargé par le gouvernement français d'une mission en Palestine ; il avait dénoncé dans son rapport les empiétements de la Russie aux Lieux saints, comme en Perse, comme dans les Balkans ; il concluait qu'il fallait s'opposer avec énergie à cette mainmise de la Russie sur tout l'Orient. Aussi pourra-t-il écrire au début de la guerre de Crimée : « Après avoir tant désiré et appelé cette expédition d'Orient, etc. »

Il a raconté les moindres détails de cette guerre. Donnons-en les grandes lignes et signalons le rôle de M. Boré :

En juillet 1853, cent cinquante mille Russes franchissent le Pruth ; en octobre, la guerre est déclarée entre la Russie et la Turquie ; en mars 1854, l'Angleterre et la France interviennent pour défendre la Turquie. Bientôt le choléra fait ses ravages dans les armées ; le gouvernement demande des sœurs de Saint Vincent de Paul pour Gallipoli et pour Varna. Les sœurs arrivent à Varna fin juillet 1854. M. Boré profite des vacances pour aller visiter les sœurs. Il écrit à M. Étienne : « Il est bien juste que je contribue à assister l'armée par mon ministère. Vous ne me gronderez pas,

je l'espère, si j'y suis retenu au delà de mon attente et si, par la volonté de Dieu, j'y trouvais la récompense, hélas ! trop peu méritée du martyre de la charité, je suis assuré que j'en serai redevable à l'obéissance. »

M. Boré partit de Bébeck au commencement du mois d'août 1854 avec M. Régnier. Il arriva juste pour assister une sœur qui se mourait du choléra : c'était la plus jeune et la plus forte.

On confia à M. Boré la direction d'un immense hôpital qui comprenait trois sections : les cholériques, les blessés, les convalescents. M. Boré décrit minutieusement l'organisation matérielle qui ne laissait rien à désirer, surpassant de beaucoup l'organisation des hôpitaux anglais et turcs, et provoquant de la part des blessés ou cholériques des témoignages de reconnaissance envers le gouvernement qu'on rencontre rarement en pareil cas. Les soins spirituels et les consolations morales étaient à la hauteur : « A présent que nous avons nos sœurs, avaient dit les blessés, nous ne mourons plus. » M. Boré fait sa tournée tous les jours dans ses trois sections. C'est un ministère auquel il n'est pas habitué ; aussi écrit-il : « Le début dans un office auquel j'étais si complètement étranger est le plus difficile. » Mais en peu de jours, il s'est acclimaté tout à fait. Il prêche, confesse, administre les derniers sacrements, et ce ministère le remplit de consolation. Il a raconté dans les *Annales* de nombreux traits édifiants récoltés dans ses visites de chaque jour. Sa connaissance des langues le fait appeler au chevet des soldats étrangers que les autres aumôniers ne comprennent pas et cela augmente son labeur. Il en est tout heureux : « Ah ! la belle chasse », s'écrie-t-il, et il admire la patience de ces pauvres soldats, les merveilles de la grâce de Dieu.

Mais des aumôniers sont arrivés qui s'occupent des

soldats; M. Doumerq, secrétaire général de la Congrégation, a reçu le titre de directeur général des sœurs qui sont aux ambulances et il est entré en fonctions; M. Boré s'efface humblement et rentre à Bébeck.

Il suit les événements, se réjouit de la victoire de l'Alma (20 septembre 1854), s'attriste de la mort du maréchal Saint-Arnaud pour lequel il chante un office à Thérapia; il parcourt les ambulances de Constantinople pour confesser en allemand, en polonais, en anglais; il est témoin attristé de ce que souffrent les soldats venus des tranchées de Sébastopol où ils ont eu les mains et les pieds gelés.

Toute l'année 1855 se passe en courses d'un hôpital à l'autre; on voit M. Boré au grand hôpital militaire de Péra, à celui de Dolma Bachtché, à l'École polytechnique, à Levend Tchifflik, à Rami Tchifflik, à Maltépé, à Daoud-Pacha, à Gulhané (champ des Roses) où il célèbre la messe dans l'une des chambres du Sultan; à Kaulidjé, au palais de Russie, à Kalkis, à l'École préparatoire, etc. On l'appelait « le beau curé »; il était goûté de tous, officiers et soldats.

Le 22 mars 1855, il fait un *Triduum* pour la définition de l'Immaculée-Conception, afin d'attirer les grâces de Dieu sur la guerre et les soldats; le 29 avril 1855, il s'enferme dans le camp de Masselaq où règne le choléra et il confesse nuit et jour; en juillet 1855, il fixe sa résidence à l'ambulance du palais russe. Parmi tous les traits qu'il raconte, nous ne pouvons résister au plaisir de citer le suivant :

« Le jour de l'Assomption, j'eus d'autres émotions du même genre. Un jeune lieutenant du 85^e de ligne avait été blessé au crâne, et il avait déjà la gorge gangrenée lorsqu'on nous l'apporta. Il pouvait à peine parler. Portés l'un vers l'autre par une secrète sympathie, il acceptait de bon cœur les services que je lui

rendais. Comme il baissait à vue d'œil, je lui parlai de la sainte Vierge et de la médaille passée à son cou. Il sourit en me serrant la main, et bientôt sa confession, pendant laquelle il recouvrait la voix et ses forces, était terminée. Alors, il ajouta : « Monsieur l'abbé, j'ai un service à vous demander. — Lequel, mon ami; parlez, je m'empresserai de vous être agréable. — Veuillez avertir M. l'abbé Boré que je suis ici, et très malade. » Ces mots furent comme un glaive qui me transperçait le cœur, et cependant je pus lui répondre : « L'abbé Boré que vous demandez est celui qui vous parle. » Alors, il leva vers moi ses regards, mouillés de larmes, et me serrant de nouveau la main : « Je suis, ajouta-t-il, le beau-frère de votre cher ami, M. Taconet, et le frère du capitaine de zouaves que vous avez soigné, il y a un an, à Varna. » Je retrouvais donc en lui M. Ferdinand Lefaivre, qui m'avait été recommandé par une lettre pressante de M. Taconet, qu'on ne me remit qu'après sa mort. Mon ami m'y disait que, le même jour, il avait été entendre avec sa famille la messe à Notre-Dame-des-Victoires, et qu'il ne doutait pas que la sainte Vierge ne veillât sur cette vie si précieuse. En effet, la sainte Vierge l'appelait à elle, muni du sacrement de l'Extrême-Onction, le jour même de son triomphe. »

Après avoir raconté ce trait, M. Boré écrit à M. Étienne : « Les vacances vont finir. On me demande si je resterai à l'ambulance. Je réponds qu'à chaque jour suffit sa peine, que je suis sous l'obéissance de mon chef. Parlez, donc, très cher Père, et dites-moi si je dois retourner ou non à Bébeck, au milieu de nos bambins. Je reste dans la sainte indifférence. »

Quelques mois plus tard nous le voyons continuant ses tournées dans les hôpitaux; le 10 janvier 1856, il

raconte les fêtes de Noël dans son ambulance et il ajoute : « Je visite les confrères répartis dans les divers établissements qui forment comme une ceinture de charité autour de la musulmane Stamboul. »

Le travail s'est accru, car les missionnaires Lazaristes ont été chargés par le gouvernement de tous les hôpitaux et ambulances. M. Boré s'en réjouit d'autant plus, dit-il, « que nous pouvons nous rendre ce témoignage, si conforme à notre esprit primitif, que nous n'avons rien fait pour provoquer cette mesure du gouvernement ».

Les difficultés ne manquèrent pas dans l'exercice de la charité. Il y eut des plaintes de la part des anciens aumôniers dépossédés de leur charge, des plaintes de la part des médecins qui accusaient les sœurs de faire du prosélytisme, qui leur reprochaient de ne pas vouloir veiller la nuit, qui leur suscitaient des difficultés au sujet de leur oratoire, au sujet de la prière dans les salles, au sujet de leur dépendance vis-à-vis des administrateurs civils, etc.

Tout ce surcroît de travail s'ajoutant à ses occupations ordinaires faillit conduire M. Boré aux portes de la mort; il fut malade trois mois; il se rétablit et reprit son service; un de ses confrères, malade en même temps que lui, M. Bourgeois, mourut accablé de travail. Et M. Boré écrivait en annonçant sa mort : « Être martyr de la charité, n'est-ce pas là une mort digne d'envie? » On voulait faire des funérailles grandioses pour notre confrère; on voulait tirer le canon; M. Boré, fidèle imitateur de M. Étienne qui ne permit pas qu'on décorât les missionnaires et les sœurs, M. Boré répondit aux propositions qui lui étaient faites : « Les enfants de saint Vincent ne sont pas de ceux qui aiment le bruit et le retentissement. »

La paix fut signée en mars 1856; vingt-cinq mission-

naires et sœurs avaient succombé à la tâche; les gouvernements français et turc remercièrent la double famille de saint Vincent et M. Boré s'efforça de tirer de cette paix le plus de concessions possibles pour les chrétientés unies.

Le rôle que M. Boré avait joué, soit dans cette guerre, soit vis-à-vis des Bulgares, des Arméniens et des autres peuples, attira l'attention sur lui; il fut question de le nommer évêque, puis archevêque de Smyrne; on parla de lui comme délégué apostolique en Syrie, il fut proposé pour être délégué apostolique du Saint-Siège à Constantinople; cette dernière nomination échoua par le *veto* de l'Autriche. Dieu permit que tous ces honneurs lui fussent épargnés car il le réservait à quelque chose de mieux, aux croix et aux humiliations, croix et humiliations qui seraient le prélude de son élection à la charge de supérieur général des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité.

(A suivre.)

EUROPE

FRANCE

PARIS

27 mai-4 juin 1927. — La neuvaine au Saint-Esprit pour l'union des Églises. Le vendredi 27 mai, s'est ouverte, dans la chapelle des Lazaristes, 95, rue de Sèvres, la neuvaine au Saint-Esprit pour l'union des Églises. On sait qu'elle est prêchée, cette année par Mgr Beaupin, secrétaire général du Comité catholique des Amitiés françaises, et qu'il a pris pour sujet général de ses entretiens : « L'esprit de charité et l'union des Églises ».

« L'esprit de charité, a-t-il d'abord exposé, ne doit être confondu, ni avec le libéralisme doctrinal justement condamné, ni avec une méthode systématique de concessions et de compromis. Ce doit être un effort de compréhension et d'amour, inspiré et soutenu par la grâce divine, par lequel les chrétiens divisés en arriveront à se rendre compte qu'ils doivent travailler tous à la recherche et au triomphe de la vérité. »

Mgr Beaupin a montré ensuite quelles règles de prudence et de sage réserve saint Vincent de Paul avait prescrites à ses missionnaires dans leur manière de parler, du haut de la chaire, de la Réforme et des protestants. Il leur demandait d'exposer surtout, sans vaines polémiques, l'enseignement authentique de

l'Église et d'éviter tout propos qui serait de nature à aigrir les esprits. Instruire et sanctifier le peuple fidèle, ce fut toute sa méthode.

Dimanche, devant un auditoire de plus en plus nombreux, Mgr Beaupin a évoqué la mémoire et l'œuvre de M. Portal et de son ami, l'abbé Morel, qui ont travaillé l'un et l'autre à susciter, dans les milieux les plus divers, l'intérêt en faveur de l'union des Églises; cette conférence, faite de souvenirs, car Mgr Beaupin a beaucoup connu et M. Portal et l'abbé Morel, fut particulièrement émouvante.

Lundi dernier, il a présenté une vue d'ensemble de l'œuvre du cardinal Mercier, tout entière inspirée, aussi bien dans ses rapports avec les orthodoxes qu'avec les protestants, de la plus surnaturelle charité.

Samedi soir, veille de la Pentecôte, se sont terminées, à Paris, dans la chapelle des Prêtres de la Mission, les prédications de la neuvaine au Saint-Esprit, pour l'union des Églises.

Dans ses dernières conférences, Mgr Beaupin a analysé et décrit les principales initiatives prises par le pape Pie XI pour déterminer, parmi les catholiques, un mouvement plus puissant de prière et d'étude en faveur de l'union des Églises. Il a parlé ensuite de la manière dont les moines Bénédictins, dits moines de l'Union, s'efforcent présentement de répondre à l'appel du Souverain Pontife, et de la façon dont la jeunesse catholique, en particulier en France et en Belgique, s'associe à leur propagande.

Deux conférences ont été encore consacrées à examiner comment la connaissance de l'histoire et celle des liturgies peut aider les catholiques et les dissidents à se mieux comprendre. Enfin, Mgr Beaupin a terminé cette série d'exposés, en montrant que le problème de l'union des Églises est en liaison avec celui

de la défense de la civilisation chrétienne, aujourd'hui menacée par l'incrédulité et le retour aux mœurs païennes, dans une grande partie de la société contemporaine, non seulement en Europe, mais dans le monde entier. (*La Croix.*)

9 juin. — L'Académie décerne à notre cher confrère M. Coste, un prix de 5 000 francs pour ses œuvres sur saint Vincent de Paul.

Ce même jour M. Goyau, de l'Académie française, a fait à l'Institut catholique une conférence sur les Lazaristes en Extrême-Orient. Il a parlé de Mgr Mouly, du bienheureux Perboyre, du voyage de MM. Huc et Gabet et il a terminé en recommandant une œuvre destinée à secourir un catéchuménat dans un vicariat des Pères Jésuites.

13 juin. — A la réunion des Dames de la Charité, on rend hommage au zèle, au tact, à la dignité avec lesquels M. Salat s'est acquitté de ses fonctions de sous-directeur intérimaire en l'absence du sous-directeur titulaire.

14 juin. — Enterrement de M. Boisard, confrère arrivé tout récemment de Chine et qui est mort pendant une opération à l'hôpital Saint-Joseph.

16 juin. — M. Goyau fait encore une conférence à l'Institut catholique sur les Lazaristes; aujourd'hui il parle de leur rôle en Abyssinie.

19 juin. — Nous apprenons avec plaisir que les vertus d'Alain de Solminihac, grand ami de saint Vincent, viennent d'être déclarées héroïques par le Souverain Pontife.

2 juillet. — Enterrement du bon M. Morlhon. C'était un de nos vénérables de la Maison-Mère. Il était né en 1840 et était entré dans la Congrégation en 1862, ce

qui lui faisait soixante-cinq ans de vocation, soixante-cinq ans bien remplis, consacrés au service de Dieu dans le grand séminaire d'Albi et à la Maison-Mère comme professeur, à Châlon et Sens comme supérieur; il fut visiteur de Champagne en 1895; depuis 1903 il vivait d'abord à Gentilly, puis à Saint-Lazare, édifiant la communauté par son esprit de foi, son amour de la vocation, sa grande bonté.

3 juillet. — Les séminaristes et philosophes de Saint-Lazare étant partis à Beaucamps, ce sont les petits enfants de la maison Saint-Louis qui exécutent les chants et les cérémonies et ils ne s'en tirent pas mal du tout.

11 juillet. — Des pluies torrentielles ont transformé notre cour et notre jardin en un véritable lac; on n'avait jamais vu pareille chose de mémoire d'homme et les archives qui ont encore meilleure mémoire ne signalent rien de semblable à Saint-Lazare.

12 juillet. — Enterrement de M. Lombard, missionnaire de la République Argentine, qui était venu en France pour y chercher un regain de vie et qui y a trouvé la vie éternelle. Ce sont les enfants de Saint-Louis qui assurent à la dépouille mortelle de notre cher confrère les honneurs qui sont dus à un fils de saint Vincent.

18 juillet. — Nous empruntons à un journal de Paris, l'article suivant :

Les quelques personnes qui, hier, par hasard, se trouvèrent sur le quai de la gare des Invalides à l'heure de l'arrivée du train de Granyville, eurent la surprise d'en voir débarquer des voyageurs peu ordinaires...

Imaginez, sautant des wagons, soixante gosses, dont plus de quarante n'ont pas dépassé six ans, vêtus des

couleurs de la Vierge, et, comme eux bleues et blanches et les veillant, des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, tout effarées par le trafic de la gare parisienne. Si bleus, si blancs dans leur petit costume impeccable et avec leurs grands yeux neufs qui n'avaient jamais vu Paris, les petits bonshommes sont sortis de la gare...

Dans les mains, ils avaient d'étranges instruments de cuivre. Au coin du quai d'Orsay, sur un signe du chef, ils se sont rangés avec la discipline habituelle à leur bataillon de bébés prodiges.

Une mesure pour rien... Puis, M. Jouanne, leur chef, un blessé de guerre, qui forma cette harmonie unique au monde, fit un geste de sa baguette. Et, tout à coup, avec un ensemble parfait, les altos, les trompettes, les pistons, les basses, les flûtes, les cors rythmèrent l'entraînant pas redoublé de Bajus, *le Débutant*. Secs et sonores, les cuivres éclatèrent, dominant l'harmonie, puis la grosse caisse fit entendre ses coups sourds de tonnerre.

La grosse caisse était si grosse devant ce petit bonhomme de cinq ans qui la tenait qu'elle le masquait entièrement.

A côté de lui, un hélicon-basse de six ans, le corps passé dans son instrument en spirale, soufflait, soufflait, agitant ses petits doigts sur les touches de cuivre, puis s'arrêtait de souffler pour se mettre à rire. Et tous riaient d'avoir six ans, d'être à Paris, d'avoir aperçu la tour Eiffel, d'entrevoir la gloire pour demain.

Très vite, la foule s'était assemblée, curieuse, puis ravie, puis émue jusqu'aux larmes.

Lorsque les enfants eurent joué leur premier morceau, ce fut du délire. On ne s'attendait pas à trouver chez de si petits êtres tant de netteté dans l'attaque,

tant de vigueur, tant de pureté dans les sons.

Les billets, les pièces jaunes tombaient dans l'aumônière blanche des religieuses.

Les enfants durent exécuter un second morceau, tandis que de bouche en bouche se racontait la belle histoire : Des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul ont recueilli à Saint-Fraimbault-de-Prières, près Mayenne, soixante petits orphelins. Elles les élèvent sans aucune subvention... ; ils ont six mois, un an, deux ans lorsqu'ils arrivent. Dès qu'ils savent parler, M. Pierre Jouanne leur apprend les notes. Ils deviennent grosses caisses, puis basses... S'ils sont doués, à six ans, ils ont de beaux instruments brillants et harmonieux, deviennent soli et jouent même la neuvième Symphonie de Beethoven. Avec le produit des quêtes, les religieuses élèvent ces musiciens. Ils vont en classe, obtiennent leur certificat d'études. Mais la musique est la grande récompense, le moyen d'émulation par excellence, et leurs exercices, très surveillés, développent leur petite poitrine et fortifient leur poumon... (*Le Journal.*)

19 juillet. — C'est le nonce Mgr Maglione qui officie matin et soir ; pendant le repas, les petits enfants de Saint-Georges-de-Lisle viennent jouer quelques morceaux de leur répertoire dans la cour qui longe le réfectoire ; on applaudit, on applaudit encore, on applaudit toujours. Jamais notre réfectoire n'a entendu autant d'harmonie venant de l'extérieur ni autant de bruit produit à l'intérieur.

Le soir, Mgr de la Villerabel, archevêque de Rouen, prononce le panégyrique de saint Vincent.

L'orateur montra comment la Providence a préparé saint Vincent à son œuvre de la réforme du clergé et comment saint Vincent a réalisé cette réforme.

Dans le premier point, Mgr de la Villerabel indique ce qu'il faut pour être un bon prêtre et montre que saint Vincent, grâce à Dieu, a eu toutes ces qualités, à savoir : 1° désintéressement absolu, comme le montre sa charité pour les pauvres alors qu'il n'était encore qu'un enfant ; 2° science, puisée chez les Cordeliers de Dax, aux universités de Toulouse et de Saragosse, manifestée dans sa lutte contre les jansénistes ; 3° caractère, volonté énergique qui brilla particulièrement pendant sa captivité en Tunisie ; 4° zèle des âmes dont il donna des preuves irrécusables comme curé de Clichy et de Châtillon-les-Dombes, en fondant les confréries de la charité, en dirigeant les Visitandines, en s'occupant des galériens, en prêchant des missions et surtout en devenant le père de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité ; 5° prudence remarquable qui lui permit de faire du bien aux puissants comme aux petits, aux riches comme aux pauvres, de traiter avec Louis XIII, Richelieu, Anne d'Autriche, Mazarin comme avec les gens des champs, sans jamais flatter ni les uns ni les autres ; 6° génie de l'équilibre, de l'harmonie des facultés, bon sens incomparable.

L'archevêque de Rouen montre ensuite comment saint Vincent a réalisé la réforme du clergé. Il parcourut les différentes étapes de cette réforme : exercices des ordinands, conférences ecclésiastiques, communauté des prêtres, séminaire proprement dit.

La péroration fut un appel chaleureux à la formation des élites.

Après le salut du Saint-Sacrement, la fanfare de Saint-Georges-de-l'Isle exécuta dans la cour d'honneur de Saint-Lazare quelques morceaux de son répertoire.

20 juillet. — Les petits de Saint-Georges-de-l'Isle

vont bientôt être connus du monde entier. Jugez-en par ce compte rendu d'un journal de Paris :

Une fête unique et merveilleuse, celle de l'émotion et de la joie mêlées, réunissait dans la salle de spectacle du *Journal* deux cents enfants des écoles et autant d'abonnés venus pour applaudir l'extraordinaire fanfare des petits orphelins de Saint-Fraimbault-de-Prières.

Fête qui commença dans l'éclat des grands rires cristallins de tous ceux, de toutes celles qui, invités par suprême récompense, s'attendaient seulement à une distraction charmante suivie d'un délicieux goûter, non pas certes à cet émoi où les yeux les plus rieurs trouvèrent, un instant, l'humidité des larmes.

Alors, les petits bonshommes blancs et bleus sortis des grands auto-cars comme d'une boîte merveilleuse, crânes sous leur petit béret basque, apparurent et se rangèrent sur la scène du théâtre.

Disciplinés et charmants, sur un geste des religieuses de Saint-Vincent qui les élèvent, sur un mot de leurs chefs de musique, ils furent en ordre et commencèrent l'exécution d'un premier morceau.

Le beau concert ! Ce fut d'abord *le Légionnaire*, de Bajus, puis la finale de la neuvième Symphonie de Beethoven ; puis *Sac au dos*, de C. Augé, et enfin, *Marche au Peuple*, de Ed. Avon, ensemble coupé d'un duo exécuté par un premier bugle de sept ans et un deuxième de six ans.

Il fallait voir les altos de six ans, les basses et la grosse caisse plus petits que leurs instruments, et cet hélicon passé en sautoir. Il fallait voir la gaieté de ces petits prodiges, les bonnes joues d'enfants bien soignés, et la lumière qui éclairait tous les yeux bleus ou noirs lorsqu'éclatèrent frénétiques les applaudissements du public...

Public de petits enfants comme eux, sœurs et frères émus... Car, peu à peu, les écoliers avaient compris et leur cœur s'était ouvert à une pitié mêlée d'admiration. Ils avaient compris que ceux qui étaient venus pour les réjouir n'ont pas de maman, qu'un soir, un matin on les abandonne au caprice du destin.

Destin qui fut miséricordieux puisqu'ils ont trouvé, pour remplacer les cœurs sans amour de ceux qui les ont eus, le grand cœur pitoyable des bonnes sœurs qui les chérissent et les élèvent.

Aussi, dans les applaudissements qui éclatèrent entre les morceaux, il y eut, mêlé à l'hommage admiratif adressé au don prodigieux des petits musiciens un respectueux enthousiasme pour ceux, pour celles qui ont la patiente et humble tâche quotidienne d'éduquer, de soigner, d'habiller et de donner de la joie à soixante petits bonshommes sans famille !...

Au restaurant du *Journal*, où un goûter fut servi à tous après le concert, les rires fusèrent, car l'émoi est éphémère dans les cœurs de dix ans...

Puis les gâteaux étaient si délicieux qu'on ne pouvait vraiment plus être ému...

— Tu viendras demain au Jardin d'Acclimatation les entendre ?...

— Oh! oui alors... Dis donc, combien que t'as eu de gâteaux ?

— Ah! ce qu'on s'amuse, alors...

Les petits musiciens de Saint-Frambault, tout sages, regardaient les autres enfants. Unis dans la même allégresse, tous les rires en cascade se mêlaient à l'entre-choquement des verres d'orangeade.

Enfin, il fallut partir. On cria : « Vive le *Journal* ! A demain ! » Puis rayonnants, on enjamba les auto-cars, tandis qu'on se chuchotait la grande nouvelle que venait d'apporter notre secrétaire général, M. Lajarrige,

au nom du Comité des fêtes du *Journal* : la fanfare de Saint-Fraimbault est invitée à La Baule, sous les auspices du *Journal*, en présence de M. Tardieu, les 31 juillet, 1^{er} et 2 août.

Mais lorsqu'ils partiront, les bébés sages qui se seront fait entendre au Jardin d'Acclimatation auront connu ce qu'enferme le cœur de Paris. Ils auront été fêtés et choyés pour toute la joie que met dans les âmes leur harmonie prodigieuse, mais aussi, mais surtout pour ce qu'enferme d'émoi et de réconfort leur candide et beau regard d'enfant. — MARISE QUERLIN. (*Le Journal.*)

Dans la journée, à Gentilly, les mêmes musiciens nous avaient réjouis pendant notre repas et avaient été applaudis avec la mesure qui convient à des anciens.

21 juillet. — Nous empruntons à un journal de Paris l'article suivant :

Avant de se rendre au Jardin d'Acclimatation, les jeunes virtuoses sont allés à l'Arc de Triomphe, à 14 heures 30, où ils ont déposé une gerbe de fleurs sur la tombe du Soldat inconnu, puis ils ont exécuté la *Marseillaise* avec leur juvénile maestria.

Un de nos collaborateurs les a présentés au général Mariaux, commandant des Invalides, qui était venu les recevoir devant la dalle sacrée.

Le général Mariaux était doublement qualifié pour accueillir les petits orphelins ; mutilé de guerre et musicien, compositeur de musique, il lui était agréable de recevoir de petits musiciens dont quarante-cinq d'entre eux sont des orphelins de la guerre. Le commandant des Invalides félicita le chef de la fanfare et, en dépit de la sainteté du lieu, des applaudissements éclatèrent lorsque le glorieux mutilé embrassa le plus

petit des musiciens encombré du plus grand des instruments.

Plusieurs milliers de personnes, répondant à l'invitation du *Journal*, s'étaient rendues après-midi au Jardin d'Acclimatation, où avait lieu la fête enfantine que nous avons organisée en l'honneur des petits musiciens de Saint-Fraimbault-de-Prières. Et cette fête, favorisée par une trêve inespérée de la pluie, obtint le plus franc succès.

Dès deux heures, les petits trains partaient sans interruption de la porte Mail'ot déversant à l'entrée du Jardin des foules de voyageurs, parmi lesquels les enfants étaient évidemment les plus nombreux. Et aussitôt commençait le lancer des ballons-cartes-postales, qui fut assurément le clou de cette fête. Pendant plusieurs heures, le ciel fut parcouru, vers le nord-est, par des centaines et des centaines de ballons, filant à belle allure vers des destinations que nous connaissons bientôt. Les vents paraissent favorables, il semble que le ballon vainqueur puisse être recueilli assez loin de Paris.

A deux heures trente la jeune fanfare des orphelins de Saint-Georges-de-l'Isle faisait son entrée dans le Jardin, bannière en tête, et escortée de longues files de curieux, intéressés et attendris par la belle tenue de cette petite troupe de musiciens dont tout Paris fête depuis quelques jours le précoce talent.

Comme les autres enfants, les musiciens prirent part au concours, et c'est parmi les braves de la foule que leurs soixante ballons s'élevèrent ensemble dans les airs.

A seize heures quarante-cinq, la foule se portait autour du kiosque où la fanfare de Saint-Fraimbault donnait son concert.

Crânement, avec un ensemble parfait, les petits

musiciens — dont quelques-uns ne sont pas tout à fait aussi grands que leurs instruments — exécutèrent un programme dont chaque morceau fut salué par des tonnerres d'applaudissements.

Le concert s'acheva par la *Marseillaise*, enlevée par la petite fanfare avec une assurance qui fit l'admiration de tous. De longues acclamations saluèrent les jeunes musiciens. — (*Le Journal.*)

26 juillet. — M. Ryckwaert précise à la chapelle de la rue du Bac la part réciproque prise par saint Vincent et la bienheureuse Louise à la fondation de la Compagnie des Filles de la Charité.

31 juillet. — Les frères coadjuteurs célèbrent sainte Marthe en une fête intime présidée par M. Dupeux, assistant de la Maison-Mère.

ÉCOUEN

Nous empruntons à *la Croix* l'article suivant :

Ainsi que nous l'avons annoncé, a eu lieu dimanche une émouvante cérémonie à Écouen où les habitants ont voulu honorer la mémoire de leur compatriote du dix-septième siècle, Jean Le Vacher, prêtre Lazariste, vicaire apostolique de Carthage et aussi consul général de France à Tunis et à Alger sous Louis XIV.

Le matin, une inscription a été fixée à l'église, dans la chapelle des fonts baptismaux, où Le Vacher reçut le baptême. Mgr Lemaître (Tunis) présidait la cérémonie, assisté de M. le doyen d'Écouen. Voici le texte de cette inscription :

ICI LE 13 MARS 1619
A ÉTÉ BAPTISÉ
PAR JEAN BAROCHE, CURÉ DE LA PAROISSE
ET CHANOINE DE LA COLLÉGIALE DE MONTMORENCY,
JEAN LE VACHER
(NÉ DE PHILIPPE ET DE CATHERINE BUTEFER)
TRÈS DIGNE FILS DE SAINT VINCENT DE PAUL,
CONSUL DE FRANCE ET VICAIRE APOSTOLIQUE,
DÉFENSEUR ET TÉMOIN DE LA FOI,
MORT A LA BOUCHE D'UN CANON
SUR LE MOLE A ALGER LE 26 JUILLET 1683.
LES ENFANTS DE SAINT VINCENT DE PAUL
1927

Une autre plaque a été fixée à la façade de la maison natale du saint religieux ; elle fut donnée par la Société historique de Pontoise et du Vexin. La cérémonie eut lieu l'après-midi, sous la présidence du maire de la ville. M. Franklin-Bouillon prononça une allocution. Mgr Lemaître assistait à cette cérémonie à laquelle étaient représentés le ministère des Affaires étrangères et l'Amicale des consuls.

A cette occasion a paru dans *le Figaro* l'article suivant :

JEAN LE VACHER
Consul de France et martyr

Dimanche prochain, la ville d'Écouen, — sa ville natale, — va célébrer la mémoire de Jean Le Vacher, qui, pendant près d'un demi-siècle, fut vicaire apostolique et consul de France, d'abord à Tunis, puis à Alger, où il mourut, en véritable martyr, le 26 juillet 1683, lié à la bouche d'un canon, par l'ordre du dey, Mezzomorto.

Ce héros, qui, avec quelques autres bons Français,

n'a eu que l'oubli pour récompense, est un de ceux qui ont contribué à fonder notre Empire africain et qui surtout ont le plus fait pour empêcher que la tradition latine et chrétienne s'abolit complètement en Afrique. En un temps où toutes les puissances européennes payaient tribut aux Barbaresques, se laissaient dicter la loi par un ramassis de pirates, cet humble religieux sut élever si haut, en Barbarie, le prestige de la France et du Roi Très Chrétien, qu'il obtint, pour son pays et pour son souverain, un traitement privilégié et qu'il y garde jusqu'au bout une sorte de prééminence sur tous les autres consuls.

Et c'est sans doute pourquoi Jean Le Vacher est à peu près inconnu.

Je me souviens que, lorsque j'habitais Alger, il m'arrivait presque quotidiennement de passer, à une heure matinale, dans une rue qui porte son nom. Cette rue fait partie de ce qu'on appelle le quartier Saint-Augustin. La rue Saint-Augustin voisine avec la rue Dupuch, saint Augustin, évêque d'Hippone, et Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger!... Et, à cette heure-là, tandis que les chevriers maltais poussaient leurs troupeaux à travers les rues encore somnolentes, je rapprochais dans mon esprit ces noms de pasteurs africains et je me disais que le nom de ce Le Vacher, dont je ne savais absolument rien, accentuait heureusement la physionomie bucolique et pastorale de ce quartier alors suburbain...

Oui, Algérien d'adoption, j'ignorais Jean Le Vacher! J'étais coupable, sans le savoir, de cette ingratitude. Or, Jean Le Vacher est mieux qu'un grand personnage historique : c'est un admirable type de chrétien et de Français de l'ancien temps, homme réellement exemplaire dont les énergiques vertus méritent plus que jamais d'être exaltées.

Il avait la vocation apostolique. C'est pourquoi il fut, dès la première heure, un des disciples les plus fervents de saint Vincent de Paul. Celui-ci, dès que le jeune Le Vacher fut ordonné prêtre, le destina sans la moindre hésitation aux missions de Barbarie, et bien que la santé du jeune homme fût alors fort ébranlée, ce terrible apôtre de la charité, pour qui les vraies contingences de la maladie ou de la faiblesse humaine n'existaient point, l'expédia impitoyablement à Tunis. Jean Le Vacher eut une rechute en arrivant à Marseille. Sur quoi, le bon M. Vincent, averti de la chose, écrivit ce petit mot au supérieur de Marseille : « Si M. Le Vacher est si faible qu'il ne puisse aller jusqu'au vaisseau, qu'on l'y porte, afin qu'il s'embarque dans l'état où il est. Et quand il aura fait vingt ou trente lieues, s'il ne peut résister à l'air de la mer, qu'on le jette dedans!... »

Plus tard, on vit dans ce mot un peu brutal de M. Vincent une preuve de son esprit prophétique. Cela voulait dire, paraît-il, que M. Le Vacher triompherait de la mer, comme de la maladie et des Barbaresques. Et, en effet, non seulement il arriva sain et sauf à Tunis, mais il ne tarda point à y prendre une importance en rapport avec sa charité et sa sainteté. D'abord missionnaire, puis vicaire apostolique, il commença par réorganiser les bagnes de la ville, qui en avaient grand besoin.

A cette époque-là, vers le milieu du dix-septième siècle, on en comptait quatorze, rien que dans la capitale de la Régence. Et chacun d'eux contenait quatre ou cinq cents esclaves appartenant à toutes les nations de la chrétienté et à toutes les classes de la société : religieux et laïques, officiers de marine et des armées de terre, grands seigneurs et commerçants, simples soldats ou simples matelots, passagers de tout âge et

de tout sexe. Ces malheureux vivaient dans un dénue-
ment et une saleté épouvantables, astreints aux plus
rudes travaux, mal nourris, à peine vêtus, condamnés
à la bastonnade sous les prétextes les plus frivoles, et
presque toujours enchaînés.

Avec des ressources infimes que son ingéniosité
multipliait, Jean Le Vacher habilla ces pauvres galé-
riens, les nettoya, améliora, dans la mesure du pos-
sible, leur ordinaire, les soigna dans les maladies,
ouvrit pour eux des hôpitaux, à l'intérieur même des
bagnes. En même temps que des corps, il s'occupait
des âmes, s'évertuant à moraliser ces misérables qui
vivaient pêle-mêle dans la promiscuité effroyable que
l'on devine. Il ouvrit des chapelles dans les bagnes,
améliora celles qui existaient, donna au culte, comme
aux prêtres esclaves, toute la dignité extérieure et
toute la décence convenables. Sa charité et son zèle
apostoliques ne se bornaient pas aux seuls chrétiens.
Il soignait aussi et il secourait les musulmans malades
ou nécessiteux. Il convertit même un certain nombre
de Turcs : ce qui prouve, une fois de plus, que le
musulman n'est nullement inconvertissable, comme
le croient certains Français d'aujourd'hui. Par-dessus
tout, il s'occupait de racheter les esclaves chrétiens :
il était l'intermédiaire entre les pirates et les familles
des captifs.

Après quelques années d'une telle conduite, Jean
Le Vacher faisait figure de grand marabout chrétien.
Sa sainteté rayonnait. Les musulmans savaient d'abord
qu'il était un homme profondément religieux et ensuite
qu'il n'avait d'autre objectif que le bien des âmes,
de toutes les âmes, indistinctement, fraternellement.
Cela fit que le poste de consul de France étant devenu
vacant, le dey de Tunis demanda lui-même que
M. Le Vacher en prit le titre avec les fonctions.

Il fut consul à Tunis pendant dix ans. Un peu plus tard, il le fut à Alger jusqu'à sa mort tragique.

Ce consul en soutane était extrêmement apprécié des autorités barbaresques. L'essentiel de ses fonctions consistait à traiter avec ces bandits le rachat des captifs. Se dispensant, à l'égard des chrétiens, de toutes les règles ordinaires de la morale, les pirates d'Alger et de Tunis exigeaient au contraire de leurs prisonniers ou des mandants de leurs prisonniers une honnêteté scrupuleuse. Jean Le Vacher fut, à leurs yeux, l'homme « vêtu de probité candide ». Il s'efforçait de maintenir la balance égale entre les victimes et les bourreaux, entre la rapacité des uns et la ruse ou l'indigence des autres. Aussi certains chrétiens l'accusaient-ils de partialité en faveur des forbans algériens. Duquesne refusa même, un jour, de le recevoir à son bord, en faisant dire à ce consul de France qu'il le trouvait plus turc que chrétien.

Cela n'empêche que les échevins de Marseille priaient fort sa loyauté, son habileté en affaires et surtout son influence auprès du Divan. Pour peu qu'une négociation fût épineuse, c'était toujours M. Le Vacher qu'ils en chargeaient, le priant, très honnêtement, d'user de son crédit auprès de ces messieurs d'Alger, comme ils disaient avec la naïve et charmante courtoisie du grand siècle.

Ce disciple de saint Vincent de Paul faisait donc de son mieux les affaires de ses compatriotes en pays barbare. Il y avait à cela quelque mérite, car un consul était considéré par les Barbaresques comme un véritable otage, qu'on emprisonnait à l'occasion, qu'on mettait aux fers et qu'on bâtonnait, pour faire « chanter » son gouvernement. Il fallait, pour un tel emploi, des âmes vigoureusement trempées, des âmes de missionnaires toujours prêtes au martyre. Le propre prédé-

cesseur de Le Vacher, Arnould Dubourdieu, religieux des Missions, lui aussi, faillit payer de sa vie l'insuccès d'une négociation dont le dey l'avait chargé. On lui avait offert de se sauver sur un vaisseau français : « Mais, écrit-il à Colbert, comme j'ai fait réflexion que je n'ai pas ordre du Roi d'abandonner ma charge, j'ai pris le parti de m'exposer à toutes les rigueurs que ces messieurs me voudront faire expérimenter... »

Les rigueurs que « ces messieurs » pouvaient lui faire expérimenter, c'était le pal ou la bastonnade, ou la mort à petit feu. Et il y marchait en toute simplicité ! Service du Roi, service de Dieu ! Ces hommes étaient admirables : l'âme de leur fondateur, l'âme ardente de M. Vincent avait passé en eux.

Jean Le Vacher, lui, fut moins heureux que son prédécesseur. Il expérimenta d'une façon atroce les rigueurs de « ces messieurs d'Alger ». Quand Duquesne vint bombarder la ville, le dey le condamna à l'affreux supplice que l'on sait. En vain lui promit-on la vie sauve, s'il consentait à apostasier ; il fit à ses bourreaux une réponse aussi belle que celle de son ami Dubourdieu : « Croyez-vous qu'un prêtre comme moi ait peur de mourir?... » Il était malade, couché dans son lit ; on dut le porter jusqu'à la bouche du canon qui allait éparpiller ses membres aux quatre coins du golfe...

La ville d'Ecouen a bien raison de glorifier, dimanche prochain, ce beau sacrifice d'un de ses enfants. A la veille du jour où la France va célébrer le centenaire de la conquête de l'Algérie, il n'est pas mauvais de rappeler aux Français oublieux ce qu'était l'Afrique de ce temps-là. L'histoire de Jean Le Vacher pourra fournir un utile thème de méditation à « ces messieurs d'Alger » et aussi à nos admi-

rateurs de la jeune Turquie et de ces messieurs d'Angora.

Louis BERTRAND,
de l'Académie française.

La Libre Belgique a publié le compte rendu suivant de la fête, dû à la plume de M. Goyau, de l'Académie française :

Un curieux cortège se déroulait, il y a quinze jours, en l'église d'Écouen. On y voyait, à côté de l'autorité épiscopale, un représentant du ministre des Affaires étrangères, un délégué de l'« Amicale des anciens consuls et diplomates », et quelques membres de la Société historique du Vexin. Et groupées autour des fonts baptismaux, ces personnalités religieuses et civiles inauguraient un « mémorial » en l'honneur de Jean Le Vacher, qui, dans cette paroisse, il y a trois cent huit ans, devint, au jour de sa naissance, un chrétien. L'État français s'associant à l'Église de France, en l'année 1927, pour commémorer un baptême, voilà certes un spectacle piquant; et l'individualité qui en a été l'occasion ne saurait certainement passer pour un personnage banal.

Rien de banal, en effet, puisque d'une part son procès de sainteté s'instruit à Rome — et vous m'accorderez aisément que la sainteté est la plus auguste des singularités — et puisque d'autre part le ministre des Affaires étrangères, il y a dix-sept ans, inscrivait sur le marbre, au seuil des Archives du quai d'Orsay, son hommage personnel à Jean Le Vacher, et que ce prêtre ouvrit par son nom la liste douloureusement glorieuse des diplomates, consuls et agents français, tués au mépris du droit des gens. Et l'on peut prévoir que, dans deux ou trois ans, Rome installera sur les autels cet agent diplomatique de Louis XIV : ce jour-là ce ne sera pas seulement la

France religieuse, ce seront la France officielle et la France tout court qui se sentiront honorées, non moins qu'elles ne le furent par la canonisation de Jeanne d'Arc. L'histoire offre des paradoxes que le roman lui-même n'aurait su inventer : sous le regard interloqué de ces Français du vingtième siècle qui s'évertuèrent à brouiller la puissance religieuse et la puissance civile, des Français du temps passé ménagent à ces deux puissances d'amicaux rendez-vous, sous le piédestal même de leur gloire.

Ce Jean Le Vacher, dont on voit que le rôle historique n'est pas complètement terminé, était un fils spirituel de saint Vincent de Paul, un de ces missionnaires qui, dans ses lettres, sont humblement qualifiés de « pauvres gueux », et que leur Fondateur, tout le premier, vouait à la pauvreté, voire même à la détresse, pour l'amour de l'humanité en même temps que de Dieu. Ce fut en Tunisie qu'un jour de 1647, Jean Le Vacher fut expédié pour être l'aumônier des chrétiens esclaves. Tout de suite il en trouva partout ; il y en avait sur les galères du dey, et dans ses bagnes, et dans les domaines ruraux de ses sujets, et dans les douloureux entrepôts où les Maures chassés d'Espagne, les Tagarins, comme on les appelait, se faisaient maquignons d'hommes. Ses prédications, ses liturgies dans les chapelles qu'il improvisait en plein bague, raffermisssaient les captifs dans leur personnalité de chrétiens, seule dignité qui leur restât ; ces bagnes dont il disait qu'ils « préparaient des sépulcres à Notre-Seigneur » devenaient le cadre d'une Église souffrante, qui sous le poids de ses chaînes célébrait pourtant, en 1655, le grand jubilé prescrit par le Pape ; et la plupart des esclaves disaient librement qu'il leur semblait être dans une petite Rome.

Qu'étaient-ils autre chose qu'un matériel humain,

exploité à coups de bâton, vraiment nourri du « pain de douleur », et qui s'entassait dans les geôles, sous la menace constante de la peste ?

Il ne suffisait pas à Jean Le Vacher de rendre au Christ, par la seule action de son apostolique présence, ces pauvres êtres désemparés ; il voulait aussi les rendre à la France, organiser, pour eux, une œuvre de rachat. Trente-six ans durant, il la poursuivra, quêtant les aumônes qui deviendront des rançons, multipliant les tractations dont la liberté des esclaves était l'enjeu, facilitant ses marchandages par d'ingénieux cadeaux, tels qu'un baril de vin rouge ou qu'un tonnelet d'anchois, versant dans les mains avides de leurs maîtres les beaux deniers comptants qu'avaient parfois accumulés ses propres privations, et, tenté parfois de s'offrir lui-même pour procurer la liberté à l'une de ces innocentes créatures. Grâce à Le Vacher, un Louis de Clermont-Tonnerre, chevalier de Malte, était restitué à son Ordre et à sa famille ; un docte numismate, nommé Foy-Vaillant, que Colbert avait chargé d'une exploration savante, était restitué à l'Académie des inscriptions dont il était membre.

Sur le programme des solennités d'Écouen, je ne vois pas qu'on annonce un représentant de la Comédie-Française ; c'est une lacune, car, sans Le Vacher, nous n'aurions ni « le Joueur » ni « le Légataire Universel ». Ce fut lui qui, par une opportune rançon, libéra le jeune Regnard des chaînes meurtrissantes qui l'attachaient à la meule, comme vingt siècles plus tôt son confrère Plaute ; ce fut lui qui le libéra de la menace des nerfs de bœuf, incessamment brandis pour activer le travail. Et c'est même le livre de M. Gleizes sur Le Vacher qui nous apporte, pour la première fois, l'authentique « relation de l'esclavage des sieurs de Fercourt et Regnard par les corsaires d'Alger ».

« Un homme seul pour tout cela ! disait saint Vincent de Paul, en songeant à la tâche immense de Le Vacher. Avec quelle catholicité et dignité il relève et entretient ces pauvres esclaves ! » Mais c'était la ferme volonté de Jean Le Vacher d'enraciner sa vie parmi eux, et quand les circonstances l'amènèrent à s'éloigner d'eux dix-huit mois durant, il disait à ses confrères de Paris : « Si d'un côté je voyais le chemin du ciel ouvert, avec permission d'y aller, et de l'autre celui d'Alger, je prendrais plutôt ce dernier à cause de la charité qu'il y a à exercer envers les pauvres esclaves, étant comme assuré que celui du ciel ne pourra me manquer par après ! »

Pour ce ministère dont son âme était éprise, le vicaire apostolique, Jean Le Vacher eut des facilités spéciales durant la période où le roi de France fit de lui son consul en Tunis et son consul en Alger. Ce prêtre fut alors, de par ses fonctions mêmes, le policier de la Méditerranée, le médiateur naturel auprès des autorités musulmanes ; sa voix s'élevait pour signaler les abus contraires aux traités, pour négocier avec une demi-souveraineté les échanges opportuns entre les Français captifs et les Turcs retenus dans les prisons de France. Ce prêtre fit plus encore : dans ce Tunis où la mort de saint Louis fut la première assise de notre influence morale, Le Vacher sut établir ou, pour mieux dire, faire établir par le Divan lui-même la première garantie de notre sécurité, le « Fondouk des Français », qui servit à la fois de Consulat et de résidence pour les marchands. Émigré là-bas pour une besogne de pitié, de justice et de miséricorde, il développa par surcroît notre commerce.

Lorsque les difficultés survenues entre la France et le dey d'Alger amenèrent les vaisseaux de Louis XIV à bombarder la ville, Le Vacher apprit qu'un certain

Mezzomorto s'installait sur le trône du dey assassiné. Il connaissait ce personnage, il avait jadis défendu victorieusement contre lui la dignité d'une belle et noble fille de Majorque, sa captive. Le premier soin de Mezzomorto, devenu maître d'Alger, fut de faire mettre à la bouche d'un canon ce Jean Le Vacher, en souvenir de l'heure où, comme consul et comme prêtre, il s'était dressé entre lui et cette femme. On lui promit la vie sauve s'il voulait revêtir le turban. Jean Le Vacher riposte en offrant de payer la poudre dont on allait charger le canon. Quelques minutes après, un coup partait : une moitié de son corps était projetée dans la mer ; et de ce qui restait de lui, les Turcs eux-mêmes, subjugués, faisaient des reliques. La diplomatie française se souvenait de lui comme d'une victime du devoir ; l'Église comme d'un martyr ; et devant ce baptistère où sa vie morale et spirituelle était éclos, les deux hommages se sont l'autre jour associés, pour n'en faire qu'un.

Georges GOYAU,
de l'Académie française.

NICE

FÊTE DES BIENHEUREUX MARTYRS LAZARISTES

L'étranger à nos fêtes qui, le dimanche 26 juin, aux chaudes heures de la matinée ou bien au milieu de l'après-midi, passant devant la cathédrale aurait cédé au désir d'aller se réfugier dans sa fraîcheur, aurait eu tout à coup, sous les yeux, une vision de grandeur et de paix et comme une révélation de joie spirituelle.

Le chœur baigné de lumière et que remplissait de sa majestueuse ordonnance l'office pontifical, composait, à lui tout seul, un tableau vivant, coloré et où tout parle à l'âme parce que tout lui parle de Dieu.

Revêtu de ses ornements les plus riches, de ceux que M. l'archiprêtre tire des armoires profondes aux plus grandes solennités, Sa Grandeur officiait, entourée des ministres de l'autel, tandis que, dans les stalles, le vénérable Chapitre au complet, MM. les directeurs du grand Séminaire et leurs jeunes élèves au blanc surplis prolongeaient la liturgie sacrée et s'y associaient par leurs prières, leurs chants, leurs mouvements harmonieux et leur pieuse attitude.

Dans la nef principale, en rangs profonds, des religieuses de tous costumes. Toutes les maisons de Nice devaient s'y trouver représentées. Mais aux premières chaises, près de la balustrade, ce qu'on distinguait tout d'abord, c'étaient les coiffes blanches des Filles de la Charité aux ailes étendues, immobiles, mystérieuses, rangées de pensées pures, prêtes à prendre leur essor vers le Ciel. Des jeunes filles au ruban bleu, des premières communiantes qu'on reconnaissait à leur voile, des délégations de nos différentes œuvres de charité, ces merveilles de la grâce et de la bonté par lesquelles à la misère humaine se révèle le sourire de Dieu, toutes ces élites formaient une assistance toute pénétrée et comme éclairée de surnaturel, « une société des anges », pour reprendre un mot de Maurice Barrès, parlant précisément des Filles de la Charité.

Ce dimanche-là, nous étions donc, à la cathédrale, en quelque sorte, chez « Monsieur Vincent ». C'était, en effet, son action sainte et profonde sur les âmes et notre reconnaissance envers les prêtres continuateurs, parmi nous, de son œuvre, que nous célébrions, en fêtant, ainsi que nous l'avions annoncé, les trois martyrs Lazaristes, tout récemment élevés par le Saint-Père aux honneurs de la béatification.

De ces trois prêtres de la Mission qui acquittèrent

par le martyre le don qu'ils avaient reçu de la foi, deux, nous l'avons dit, il y a un mois, Louis-Joseph François et Jean-Marie Gruyer, étaient Français et versèrent leur sang sous la Terreur. Le troisième, Abba Ghébré Mikaël, était Abyssin. Converti de l'hérésie et du schisme, il souffrit d'inimaginables tortures pour la foi que lui avait apportée un fils de saint Vincent de Paul, le Lazariste italien Mgr de Jacobis, et pour elle, lui aussi, il accepta de mourir.

Ce furent donc les leçons de ces sanglants héroïsmes que s'attacha à mettre en lumière pour le plus grand profit de son auditoire, Mgr l'évêque, après que le diacre eut chanté l'Évangile.

« Les œuvres de Dieu, pour réussir, dit en substance Sa Grandeur, exigent l'effort humain ; cependant, elles ne sont vraiment fécondes que si Dieu lui-même y collabore. Mais, lorsque l'effort de l'homme, aidé par la grâce, va jusqu'au sacrifice du martyre, alors la fécondité lui est garantie. *Sanguis martyrurum semen christianorum*. Or, cette fécondité qui se propage par le sang versé, l'œuvre de saint Vincent de Paul l'a souvent méritée depuis trois siècles qu'elle vit et qu'à travers le vaste monde elle lutte pour l'avènement du royaume de Dieu. Mais tout particulièrement, ajoute l'orateur sacré, elle l'a méritée par les trois Bienheureux que nous célébrons aujourd'hui.

« Ces trois martyrs, fait remarquer Monseigneur, ont pour nous l'avantage de nous offrir le modèle de l'héroïsme dans trois genres de vie qui diffèrent assez l'un de l'autre. Le premier, le bienheureux Gruyer, quand sonna pour lui l'heure de donner son témoignage, s'adonnait au ministère paroissial en qualité de vicaire à Saint-Louis de Versailles. Le second, le bienheureux Ghébré Mikaël, se livre aussi à l'apostolique ministère, mais comme missionnaire, non pas en

terre païenne, mais ce qui est plus rude et plus dangereux, au sein du schisme et de l'hérésie. Le troisième, enfin, le bienheureux François, s'était voué à l'enseignement. Professeur, puis supérieur au grand Séminaire, la Révolution le trouve au collège Saint-Firmin, berceau des œuvres de saint Vincent de Paul. Autour de lui des prêtres sur qui plane la sanglante menace se rassemblent, comme des brebis, sous l'orage, près du berger. Quand la meute révolutionnaire fait irruption, le bienheureux François est doux à la mort et toute la communauté l'imité ; mais ayant saintement utilisé les derniers jours de sa captivité, le Bienheureux laissera des écrits qui passeront de main en main, parmi d'autres prisonniers, et activeront en eux les flammes des saints désirs et l'amour divin plus fort que la mort.

Dans leur domaine propre, chacun de ces trois martyrs s'érige donc comme un modèle. Prêtres des paroisses, missionnaires qui, dans les terres infidèles, « élargissent jusqu'aux étoiles le geste auguste du semeur », professeurs dont la vie s'épuise chaque jour, et comme goutte à goutte, dans les travaux obscurs de l'enseignement, à tous, aux heures difficiles, les trois nouveaux Bienheureux diront comment on triomphe des hésitations et des peines, et leurs mérites sanglants obtiendront, à qui les priera, les secours nécessaires.

De plus, tous les trois, mais en particulier les deux martyrs de la Révolution, nous offrent des modèles d'obéissance au Souverain Pontife. Cette soumission filiale au siège de Pierre, les deux Lazaristes l'ont scellée de leur sang, mais les fils de saint Vincent de Paul, héritiers comme eux du cœur et de l'esprit de leur Fondateur, continuent de l'enseigner par leurs paroles et leur exemple aux élèves des grands Séminaires en qui ils inculquent les vertus sacerdotales. »

Et ce fut ici pour Mgr l'évêque l'occasion de tracer, comme en un vaste tableau, une vue d'ensemble du bien qui, par les prêtres de la Mission, s'accomplit depuis longtemps, dans notre diocèse. Du petit Séminaire du Lazaret d'où sont sortis tant d'hommes, honneur de notre pays, au grand Séminaire où l'avenir du diocèse leur a été confié, dans les œuvres d'assistance, de protection et d'enseignement que dirigent les Filles de la Charité, dans tous ces champs de leur sainte activité, les Fils de saint Vincent de Paul ne cessent de faire resplendir parmi nous les vertus de leur Fondateur et, par leurs bienfaits, de nous le faire connaître et aimer...

Puis, quand les échos de cette parole si éloquente se furent tus, laissant dans les âmes les frémissements des souvenirs, le saint sacrifice reprit à l'autel et de nouveau les chants de la maîtrise prêtèrent aux âmes deux ailes harmonieuses.

Midi réunit au réfectoire du grand Séminaire, autour de Mgr l'évêque, un petit nombre d'invités. Dans un cadre plus restreint, c'était dans une atmosphère de cordiale simplicité, la fête solennelle de la cathédrale qui se prolongeait. Joie des cœurs heureux de traduire notre reconnaissance envers les fils de saint Vincent de Paul et de faire ce jour-là échec à leur humilité en proclamant notre dette à leur égard et notre filial attachement, admiration pieuse pour les trois nouveaux Bienheureux dont on sentait, pour ainsi dire, l'invisible présence, tous ces sentiments qui, depuis le matin, s'étaient emparés des cœurs, continuaient de mettre de la lumière et de la joie dans les regards des convives et, quand l'heure des toasts fut venue, de l'éloquence sur leurs lèvres.

Comme de juste, ce fut M. le supérieur du grand Séminaire qui prit d'abord la parole. Son allocution

fut rapide, telle une rivière aux eaux claires qui, sans méandres, court vers la mer. Elle fut simple et, dans cette simplicité, on reconnaissait le fils de saint Vincent lequel n'a jamais rien tant recommandé à ses missionnaires que cette qualité de marque tout à fait française. Enfin, cette simple et rapide allocution fut aussi chaude et affectueuse. Pour dire sa gratitude à Mgr l'évêque du brillant éclat dont il avait tenu à honorer cette fête des trois bienheureux Lazaristes, M. le supérieur trouva dans son cœur des paroles fortes et douces à la fois. C'est dans le même rythme qu'il remercia les prêtres présents et, par eux, tous leurs confrères de tous les témoignages de sympathie qu'ils venaient si généreusement de donner, à l'occasion de ces fêtes, aux prêtres de la Mission.

En quelques mots empreints d'une exquise amabilité, Sa Grandeur répondit au toast de M. Bouat, puis M. le chanoine J. Énard prit, à son tour, la parole. Son toast, disons-le tout de suite, fut une belle et ferme page d'histoire. Évoquant le passé que trente années et plus ont enveloppé de leur ombre, il évoqua dans la lumière de cette brillante journée les figures des anciens Supérieurs du grand Séminaire et de quelques directeurs. A sa voix, M. Baduel, M. Perrichon, M. Portal, M. Collot, M. Nicolas se levèrent du fond des mémoires de ceux qui les avaient connus et aimés, et le passé, semblable à une allée de cyprès bordée de tombeaux, se ranima avec tous les signes de la vie. Pour chacun de ces fils de saint Vincent de Paul, M. le chanoine Énard trouva le terme juste, qui peint et qui le faisait revivre en nous. Car chacun d'eux, réalisant à sa manière et selon son tempérament l'idéal du sacerdoce dont saint Vincent de Paul a donné, par sa vie et ses enseignements, le modèle, il se distinguait des autres par une tournure d'esprit

différente et des qualités propres. Ce fut donc une véritable galerie de portraits rapidement esquissés que traça l'éloquent orateur, galerie à laquelle il ajouta deux ou trois cadres où il n'écrivit en bas que des noms, car pour les traits c'était inutile, puisqu'ils se réfléchissent encore dans nos yeux. C'étaient les noms de M. Bouat lui-même et de M. Obein, dont on imagine aisément de quels applaudissements ils furent salués.

L'après-midi, la cathédrale se remplit de nouveau de l'assistance pieuse du matin. Ce fut à M. le chanoine Ponsard qu'avait été confié le soin de prononcer le panégyrique des nouveaux Bienheureux. Mais, avant d'en arriver à eux et à leur sanglant héroïsme, M. le supérieur de l'école Masséna tint à préciser la signification générale d'une fête de martyrs, fête de témoignages, de ceux dont les auteurs, selon le mot de Pascal, se sont laissé égorger... Ici, ce témoignage rendu à la foi du Christ est aussi rendu à saint Vincent de Paul, à ses œuvres et à son esprit. Et ce fut pour M. le chanoine Ponsard, dont l'esprit lumineux a si bien analysé les qualités de notre lumière niçoise et dont l'information est si riche, en particulier, sur cette période qui vit naître l'Oratoire, la Mission et Saint-Sulpice, ce fut, disons-nous, pour l'orateur, l'occasion d'instituer un ingénieux rapprochement entre la lumière de notre ciel et l'intelligence si lucide et la flamme du cœur de saint Vincent de Paul. Subtilement, il analysa les caractères de l'empreinte que saint Vincent de Paul a laissée sur la piété et en quelque manière dans ce que l'on peut appeler, avec raison, la « mondanité » niçoise. Et cette fine analyse que M. le supérieur de l'école Masséna conduisit jusqu'à son terme était légitime, paisque, si par le séminaire du Lazaret, qui était en même temps

collège, les prêtres de la Mission ont formé, pendant plus d'un demi-siècle, l'élite de la société niçoise, ils ont aussi, par le grand Séminaire, marqué du sceau de leur Congrégation le clergé diocésain.

Aussi bien ces rapports entre Nice et saint Vincent de Paul les retrouve-t-on, ainsi que l'a fait remarquer justement M. Ponsard, au début même de la jeunesse sacerdotale de saint Vincent de Paul. Tout le monde sait, en effet, que c'est à un Niçois que l'on est, en somme, redevable de l'œuvre du saint. A la vérité, notre compatriote était un renégat richement établi, et à la turque, sur la terre africaine. Patron, sans doute, d'une de ces felouques qui assuraient alors les relations entre Nice et les ports de Marseille ou de Gênes, il avait été pris par les Barbaresques. Emmené en Afrique, le goût de l'aventure, l'amour de ses aises et quelque diable aussi le poussant, il coiffa le turban. C'est à ce Niçois passablement oublieux de son catéchisme que fut vendu Vincent de Paul, fait, à son tour, prisonnier des Turcs au large de Marseille, alors qu'il voguait vers la foirè de Beaucaire. Or, le maître renégat fut converti par son esclave, et tous deux s'échappèrent chacun de sa captivité, sur une barque que l'ancien patron de la felouque gouverna à travers la Méditerranée. Voilà un magnifique souvenir que nous remercions M. Ponsard d'avoir rappelé et qui situe, avec tant d'honneur, Nice au début de la carrière apostolique de saint Vincent de Paul.

Arrivant aux martyrs dont on célébrait le récent honneur, l'orateur parla d'abord du bienheureux Ghébré Mikaël. Sa vie, il la coupa en deux étapes. La première où le prêtre schismatique triomphe de ses erreurs ; la seconde où il triomphe de lui-même jusqu'au martyre. Laquelle des deux est la plus belle ? Il est difficile de le dire. Dans la première, ce qui brille

c'est la passion de la vérité. Le prêtre abyssin est attiré à Rome par le besoin de l'unité qui lui a été communiqué par la charité du Vicaire apostolique, le Lazariste italien Mgr de Jacobis. Ce qui fait la surhumaine beauté de la seconde partie de cette vie, c'est le martyre atroce, d'où se dégage une leçon d'attachement à l'unité doctrinale et au Souverain Pontife.

Quant aux deux bienheureux que martyrisa la Révolution, M. le chanoine Ponsard s'attacha à montrer la simplicité et ce qu'il y avait d'ordinaire dans leur existence, avant que la mort ne les tirât de l'ombre. C'étaient des âmes calmes, profondes, vivant au dedans d'elles-mêmes et dont les journées, toujours semblables, se déroulaient selon le règlement de leur communauté. C'est ainsi que, sans le prévoir, elles se préparaient de longue date au martyre... Car, dit avec force l'orateur, « un grand destin est toujours un destin mérité ». Préparons-nous donc, conclut le prédicateur, non pas, peut-être, au martyre sanglant, mais, par notre fidélité, au martyre quotidien du devoir d'état, apprenons à grandir, chaque jour, dans cette charité qui est la marque des grandes âmes, la marque de saint Vincent de Paul et de ses trois fils martyrs.

Telle fut, trop rapidement résumée, cette page d'histoire et d'apologétique que soulevait un grand souffle d'éloquence et toute la généreuse ardeur de l'éminent Supérieur de Masséna.

Le salut du saint Sacrement couronna de ses grâces rayonnantes cette soirée de prières et de profondes méditations. La journée s'achevait dans la paix tombante du soir. Alors, prêtres, religieuses et fidèles regagnèrent leurs demeures, tandis que devant leurs yeux montait, comme dans un tableau, le souvenir des trois bienheureux martyrs si bien fêtés, et qu'au fond

des cœurs une voix secrète répétait les leçons de cette sainte journée.

(*Semaine religieuse de Nice.*)

Th. G.

TROYES

FÊTE DU BIENHEUREUX LOUIS-JOSEPH FRANÇOIS

AU GRAND SÉMINAIRE

(13 mai)

« La ville de Troyes, dit la *Semaine religieuse* de ce diocèse, se devait à elle-même de fêter, aussi solennellement que possible, les prêtres massacrés par la Révolution en septembre 1792. Parmi les cent quatre-vingt-onze martyrs qui furent béatifiés par Pie XI le 17 octobre 1926, trois lui appartiennent, deux par leur origine, un par le séjour et les fonctions. A Rome, lors du triduum célébré en l'honneur des nouveaux bienheureux, le R. P. Lhande conviait, du haut de la chaire, les diocèses de France à reconnaître et à recueillir leur part de gloire. Il était bien juste que Troyes revendiquât et proclamât la sienne. » Il était bien juste en particulier que le grand séminaire de Troyes glorifiât d'une façon très spéciale celui de ces trois martyrs qui en fut le supérieur de 1781 à 1786 : Louis-Joseph François, prêtre de la Mission. Aussi, Monseigneur l'Évêque avait-il décidé que le premier jour du triduum en l'honneur des martyrs de septembre serait consacré au souvenir de ce glorieux fils de saint Vincent de Paul et célébré dans la chapelle même du grand séminaire.

Mgr Monnier, souffrant et éloigné de sa ville épiscopale, ne put présider cette fête ; l'honneur en revint à Mgr Aubert, vicaire général et l'un de ceux qui

succédèrent, pendant un certain temps, au bienheureux François, comme supérieur du grand séminaire de Troyes. Le vénérable chapitre, MM. les archiprêtres du diocèse, MM. les supérieurs du petit séminaire et du collège Urbain-IV, MM. les curés et aumôniers de la ville se firent une joie de venir honorer l'ancien supérieur au grand séminaire de Troyes et aussi de donner par là une marque de réelle et chaude sympathie à la Congrégation de la Mission, qui, à part quelques interruptions dues aux circonstances, a fourni depuis saint Vincent les formateurs du clergé diocésain. M. Verdier, Supérieur général des Lazaristes, en acceptant de venir fêter à Troyes même le bienheureux Louis-Joseph, voulait assurément affirmer, ne serait-ce que par sa présence, que demeuraient toujours très étroits, très intimes, les liens unissant les fils de saint Vincent et le clergé de ce diocèse. Ces sentiments, du reste, furent admirablement exprimés.

M. Brusson, vicaire général, curé de Saint-Jean, la paroisse où vécut sœur Apolline, pendant son séjour à Troyes, et où naquirent les deux autres martyrs, eux aussi massacrés à Saint-Firmin et qui devaient être particulièrement fêtés le lendemain, se fit l'interprète autorisé du clergé. Avec une éloquence sobre, délicate, visiblement inspirée par le cœur, il dit à M. le Supérieur général des prêtres de la Mission la reconnaissance de tous pour le passé, la joie de tous dans le présent, la sympathie de tous pour la Congrégation de la Mission et en particulier pour celui qui la dirige et ceux qui sont les successeurs du bienheureux au grand séminaire de Troyes. M. le Supérieur général ne put cacher combien il était touché, lui, fils de saint Vincent, successeur de saint Vincent, par des paroles si nobles, si pleines d'émotion manifestement aussi sincère qu'ardente et proclama que, si cette fête était,

pour le clergé de Troyes, une occasion de dire sa gratitude, il se félicitait de pouvoir lui aussi, en une circonstance si solennelle, assurer le clergé de sa gratitude personnelle et de la gratitude de la Congrégation de la Mission. Et, ajoutant à ceux que M. Brusson avait rappelés bien des souvenirs sur les relations qui existèrent toujours entre saint Vincent, ses fils, et le diocèse de Troyes, il adressa un merci très marqué, très vif, à Mgr Monnier d'abord, dont tous regrettaient tant l'éloignement en un pareil jour, puis successivement à Mgr Aubert, à M. Brusson, aux membres de l'administration épiscopale, au vénérable chapitre, à MM. les archiprêtres, à MM. les supérieurs, curés et aumôniers de la ville, enfin, à tous les membres du clergé, présents et absents. Tous applaudirent chaleureusement l'un et l'autre orateur.

Une telle cordialité ne pouvait que rendre la piété plus intense en cette belle journée.

MM. les séminaristes avaient déjà mis tout leur cœur, eux aussi, à préparer la fête de celui qui avait été le supérieur de leurs aînés et dont ils étaient heureux de célébrer le triomphe, assurés que leur formation sacerdotale serait facilitée par son intercession et ses exemples. La chapelle, assez vaste et très gracieuse, qu'ont édifiée autrefois les Sœurs des SS.-Cœurs de Jésus et de Marie de Picpus, « avait été décorée de tentures et de guirlandes fleuries et illuminée, avec une élégance discrète, du goût le plus sûr ». La grand'messe fut célébrée par Mgr Aubert, devant une très belle assistance, non seulement de prêtres, mais de fidèles qui devait s'accroître le soir et ne point laisser d'espace libre. Les Filles de la Charité de Troyes et des maisons du département remplissaient les tribunes, avec leurs enfants, entourant la respectable Sœur Assistante que la Très Honorée Mère avait

délégée pour la remplacer à cette fête de famille. Les prières furent assurément ferventes, et les chants, exécutés par les élèves du grand et du petit séminaire, le furent, au dire d'un auditeur difficile, « avec un art consommé ».

Aux vêpres, le panégyrique du bienheureux fut prononcé par M. le chanoine Pénard.

En voici le texte :

« CHERS FRÈRES,

« VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

« Quelle lugubre et quelle terrible journée que celle de septembre 1792 ! La révolution y donna toute sa mesure, elle y montra sa cruauté, sa barbarie, la férocité de son esprit satanique ; ce dernier mot n'est pas un mot, mais une chose concluante qui permet d'espérer de grandes choses de l'humanité.

« On voit, en face de ce génie sanguinaire, ressortir la splendeur de la foi, de la loi surtout et aussi de la vertu sacerdotale, de la fidélité du sacerdoce au devoir le plus sacré. Le sacerdoce a été le premier martyrisé.

« Honneur à tant d'égards à ceux qui sont tombés sous le fer des bourreaux, ce sont ceux-là qui sont nos glorieux ancêtres. Mais dans cette foule, l'Église a fait une distinction, un choix entre les mérites et les vertus de ceux dont le passé avait été si chrétien et la mort si héroïque. Elle a mis sur leur front le sceau de la fidélité, je veux dire le sceau de la sainteté. Elle a mis sur leur front cette auréole devant laquelle nous nous inclinons. Elle nous invite à déposer à leurs pieds le tribut de nos hommages, de notre vénération et de nos prières.

« Mais parmi ces noms glorieux il en est un qui attire plus particulièrement notre attention, c'est celui

de M. Louis-Joseph François, ancien supérieur du grand Séminaire de Troyes, de l'an 1781 à l'an 1786, si je ne me trompe. Celui-là est le nôtre, il nous appartient, il était juste que l'un de nous parlât en cette solennité de lui. C'est à moi qu'est échu cet honneur et cette charge ; en l'assumant j'usurpe peut-être la place de tant d'autres qui auraient pu faire beaucoup mieux que moi.

« Je me suis rappelé quelques paroles de saint Paul : *gratia Dei sum id quod sum*. Pour faire de nous ce que nous sommes, la Providence a choisi des fils de saint Vincent de Paul et leur a confié la formation des jeunes lévites de ce diocèse. M. François procéda à cette formation à l'âge de trente ans et pendant un temps trop court pour nous. Surviennent les événements que vous connaissez.

« La première fois la révolution chasse d'ici, persécute les fils de saint Vincent à la suite des événements de 1792 ; la deuxième fois, car la révolution est toujours là, en 1903, elle brandit sur leur tête le glaive de la loi ; de ce glaive elle les frappe de mort civile en leur interdisant d'enseigner aux autres ce qu'ils savent, la liberté de former les jeunes lévites qui devaient soutenir l'Église.

« Voilà pourquoi nous avons voulu voir grandir cette œuvre à laquelle il se dévoua avec un zèle infatigable. Mais la divine Providence qui fait les choses veillait sur nous, elle les rappela et ils reprirent possession du berceau de notre vie sacerdotale qui avait été confié à la garde de mains vaillantes, vigilantes et qui méritent tous les éloges. Voilà comment nous sont revenus les fils de saint Vincent, et voilà aussi comment je m'égare en rappelant tous ces souvenirs, en revoyant dans cette mémoire la figure si touchante, et disons-le, parfois si pittoresque, de nos

anciens maîtres. Je ne puis m'empêcher d'éprouver un sentiment qui jaillit certainement aussi de vos cœurs, et de saluer la mémoire de ceux-là qui ne sont plus, en y joignant l'hommage de notre affection immortelle à ceux qui font encore aujourd'hui l'honneur et la joie de cette maison et continuent de former nos jeunes lévites.

« Béni le ciel de nous avoir rendu, grâce au Très Honoré Supérieur de Saint-Lazare, de nous avoir rendu, dis-je, à la première heure, ce que nous attendions depuis longtemps; c'était de sa part pour le clergé tout entier, je puis le dire sans que personne soit jaloux, une marque de prédilection.

« Je dois donc vous parler du bienheureux Louis-Joseph François. Il passa une partie de sa vie, caché en Dieu avec Notre-Seigneur. L'histoire n'a jeté sur lui qu'un regard furtif et ne nous a laissé de sa noble existence que des lambeaux, mais nous essayerons de faire ressortir cette vie si bien remplie, si sacerdotale, si religieuse, si dévouée au service de Dieu et des âmes.

« On pourrait la diviser en deux phases : M. François a exercé le ministère de la parole; après quoi il a exercé le ministère du bon combat. Je dirai plus simplement, il a tout d'abord prêché l'Évangile, c'était déjà quelque chose, mais après avoir prêché l'Évangile, il s'est fait tuer. M. François ne pouvait faire rien de plus.

« Tout d'abord la direction de la vie d'un homme, le signe de sa vocation, ne dépend-il pas très souvent du milieu dans lequel la Providence l'a placé?

« Le bienheureux François naquit à Busigny, d'une famille profondément chrétienne, c'était le 3 février 1751. La foi régnait en maîtresse dans ce foyer, elle allait jusqu'à se montrer forte, pleine d'entrain, comme il convient à des chrétiens, et la raison et le

cœur sont en équilibre dans cette atmosphère. Il n'est pas surprenant que le jeune enfant fut imprégné d'un certain sens religieux qui paraît inné dans cette âme prédestinée et qui était chrétienne, bien sûr, avant d'avoir reçu le baptême.

« Je ne sais où j'ai lu cette parole de saint Paul : « Dieu que je sers depuis mes ancêtres. » Il avait l'esprit chrétien religieux, il avait la vocation dans le sang, voilà pourquoi, à l'âge de vingt et un ans, sa vocation s'étant affermie, il est admis dans la Congrégation de Saint-Lazare. C'était bien le milieu qu'il lui fallait, il désirait être dans l'état ecclésiastique, il veut se donner à Dieu et aux âmes, il rêve du sacerdoce. Il y avait en France un homme qui avait tout le génie de la charité morale et spirituelle, saint Vincent de Paul ; il voulut mettre sa vocation à l'abri en s'enrôlant, sous la direction de cette sainte figure, dans la jeunesse lévitique française.

« Il savait que le but des Prêtres de la Mission était d'aller prêcher l'Évangile, et de prêcher l'Évangile à ceux qui en avaient le plus besoin. Ah ! certes, les grands des brillantes cités entendent les voix éloquantes des orateurs qui parlent devant de magnifiques assemblées, mais à côté de cela il y a les campagnes où l'ignorance religieuse est à l'état séculaire. Il faut avoir lu ces pages d'histoire pour se rendre compte de ce qu'elles étaient vers le dix-septième ou dix-huitième siècle. Nous nous plaignons beaucoup nous autres. J'entendais tout à l'heure quelques-uns de mes confrères qui se plaignaient à juste titre d'une si grande ignorance religieuse. Eh bien ! transportez-vous au dix-huitième siècle, à l'époque de l'incrédulité, à l'époque où l'on préparait les odieuses révolutions, qui ont fait les martyrs sans doute, mais aussi la honte de notre pays.

« C'est cet état de choses, cette profonde ignorance religieuse qui inspira à notre Bienheureux de contribuer pour sa part à porter l'Évangile, là où l'Évangile était inconnu, à porter la parole sainte qui dès l'origine transforma le monde, la parole qui ferme l'enfer et ouvre le ciel.

« On le comprit à merveille dans la Congrégation ; on le prépara donc, ce grand modèle, on l'appliqua à l'étude et il acquit bientôt toute la science théologique et philosophique et mérita la considération de tous. C'est alors que ses supérieurs lui confièrent l'éducation de la jeunesse cléricale. Il vint donc ici chez nous, car nous étions chez nous, apporter son dévouement et son zèle à ceux qui nous ont précédés dans la carrière sacrée. Mais son talent et ses vertus le trahirent, il fut appelé à un emploi plus éminent, on lui confia la place de secrétaire général de la Congrégation. Sa nature n'a pas paru disposée à cela, il me semble qu'il avait accompli cette haute fonction par obéissance et, en cela, je vous avoue que je l'ai admiré. Mais au fond de son cœur il entendait cette parole qui vous attirera, jeunes gens, un jour à la prédication, au ministère évangélique, de telle façon que si nous lui manquons d'une manière ou d'une autre, nous n'accomplissons notre ministère sacerdotal qu'à moitié ; nous avons toujours sans doute le caractère sacerdotal, mais je veux dire que la prédication est une partie intégrante du ministère auguste.

« Le Bienheureux entendait cette parole, on le savait bien ; voilà pourquoi on l'avait pourvu d'une chaire où se trouvait un monde élégant ; il faisait bien d'y venir, il y apporta la parole que je vais vous faire entendre, la page est tentante :

« Quand il n'y a plus ni principes ni règles fixes, « s'écria-t-il, la corruption assiège les trônes pour

« trafiquer avec les souverains du sang des peuples;
« la justice ne connaît plus de droit que ceux de la
« séduction; les armées frémissantes voient leurs chefs,
« couronnés de victoires, condamnés à l'oubli et le
« caprice d'une femme mettre à la tête des hommes
« sans expérience, des guides insensés plus redou-
« tables pour leurs légions que le fer de l'ennemi.
« Pour satisfaire les goûts d'une Phryné, qui, dans
« les meilleurs temps, n'eût connu que l'ignominie, on
« verra le génie de l'impôt à ses ordres accabler les
« provinces, fouler les peuples, éteindre la source
« des générations et accélérer la ruine des États. Les
« dignités du sanctuaire deviendront le prix de l'or
« ou le fruit de l'intrigue, la liberté du ministre évan-
« gélique sera enchaînée, Hérodiad demandera la tête
« de Jean-Baptiste et elle lui sera accordée, l'élo-
« quence sacrée ne sera plus qu'un trafic scandaleux
« entre l'adulation et le crédit, l'orateur courageux
« n'aura plus que l'exil à attendre, et la sainte voix
« de la vérité, seule ressource des princes et des
« peuples, dans ces jours si affreux, n'osera plus se
« faire entendre. »

« Voilà ce qu'étaient les accents du bienheureux François et à une époque qui n'est pas éloignée de la mort et il y avait des milliers d'âmes au pied de sa chaire; mais le Bienheureux ne craignait pas; vous avez entendu ces accents si dignes. Quelqu'un à qui je lisais ces lignes l'autre jour, me disait : « Ce sont, « oui, les accents du grand siècle, mais le bienheureux François n'est que le précurseur d'un Lacordaire. »

« Ainsi donc le Bienheureux accomplit le ministère évangélique, c'est peut-être le seul morceau de ses écrits qui soit resté. Qu'eût-ce été si tous ses discours avaient été recueillis! ils feraient la joie de nos prêtres. Mais ce n'est pas tout. M. François n'exercera pas

seulement le ministère de la parole, mais il combattrait le bon combat. Les temps sont changés depuis 1751; les têtes sont bourrées d'idées malsaines; la révolution s'avance; ce sont les idées qui mènent les hommes. Répandez dans les âmes des idées saines, chrétiennes, évangéliques, je ne dis pas que vous ferez un monde idéal, non; mais tout de même on pourra arriver à arrêter la fougue des passions humaines; tandis que si vous laissez libre cours aux idées subversives, elles s'emparent de l'homme, se propagent et un beau jour vous trouvez la révolution substituée au foyer chrétien, religieux.

« Ce fut une époque sanglante qui se leva sur le monde, sur la France en particulier. N'attendez pas que je vous fasse une longue dissertation sur les causes de la Révolution; vous connaissez ce sujet mieux que moi; mais une chose que vous me permettrez bien d'affirmer, d'exposer, c'est que la Révolution est une négation de Dieu. Des fêtes pompeuses ont été célébrées sur je ne sais quelles places de Paris en l'honneur de l'Être suprême, car on n'ose plus l'appeler par son nom, le nom que lui gardent les bonnes gens, on le décore d'un titre philosophique; Dieu n'a rien à faire avec la philosophie; on lui décerne un honneur trompeur et quelque temps après on décrète la déchéance du nommé Dieu.

« Négation de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On veut faire de lui je ne sais quel héros de roman, on ne veut plus lui donner sa place dans l'histoire; négation du Fils de Dieu fait homme.

« Négation de la sainte Église, cette divine institution qui est sortie des mains de Notre-Seigneur; et ces hommes bourrés de la doctrine de Voltaire ont répondu que l'Église était une institution parasite qui ne devait pas avoir sa place dans les sociétés humaines.

« Négation aussi de la liberté, de la raison, des institutions saintes, religieuses, politiques même, car le trône tombe sous les coups, et s'en sera fait de la vieille royauté française, qui avait fait de notre pays ce qu'il était. Mais à côté de cette monarchie des hommes, à côté d'un Louis XVI, il y avait un autre monarque, le Christ, vraiment Roi d'après l'Évangile : « Es-tu donc Roi ? — Je suis Roi. » Il n'y a pas à discuter. Eh bien ! c'est de ce Roi-là qu'ils ne veulent plus, ils veulent le détrôner. Mais comment s'attaquer au Christ ? Ils ne le peuvent pas directement, ils le cherchent là où Il est, dans la sainte Église qui vit de Lui, par Lui, avec Lui, et qui avec Lui vivra jusqu'à la consommation des siècles.

« Ils parlent donc de « Constitution civile du clergé » ; ce sont deux termes contradictoires, le clergé n'est pas civil ; cela veut donc dire « Constitution civile de l'Église », l'Église n'est pas une société civile. Mais voilà des législateurs venus de tous les coins de la France, ne connaissant nullement la question, mais se plaçant en face de l'Église et lui disant : « Tu dépends de nous, c'est nous qui sommes tes maîtres, c'est nous qui devons choisir les pasteurs de l'Église, c'est-à-dire les chefs de la société chrétienne, c'est une fonction en quelque sorte. C'est alors que la foi du Bienheureux se révolta ; quand on lui proposa de jurer, il se dit : « Pas cela. » Je vais vous lire quelques-unes de ses paroles :

« Jurer ? Plutôt la mort ! Mourir de faim est un mal, « mais il y a encore un plus grand malheur à vivre « apostat ou infidèle à sa religion. »

« Parce qu'il était très sage et très prudent son esprit ne s'excita pas ; il avait passé dans un cadre, dans un moule, qui l'avaient magnifiquement équilibré.

« Il disait : « Jurer sans voir clairement la vérité et

« la justice dans l'objet de mon serment, c'était m'ex-
« poser à jurer de maintenir l'erreur et l'iniquité. Mon
« serment était au moins téméraire et la religion
« m'apprend que tout serment téméraire est un
« crime. »

« Le Bienheureux, ai-je dit, était prudent et avisé ;
il espérait encore, mais le doute ne dura pas long-
temps. Bientôt, il vit le but auquel tendaient les sec-
taires, il bondit sur sa plume, et il avait la plume
aussi bien effilée que la langue, et en voyant les schis-
matiques il eut pitié d'eux et voulut les tirer de l'abîme
dans lequel ils plongeaient avec une docilité surpre-
nante. Il écrivit à ces égarés. Il transposa, permettez-
moi l'expression, une formule du serment de telle façon
que ce texte a clairement fait ressortir la chose vraie
qui se trouvait renfermée dans le serment :

« Moi, curé-prêtre, je jure de maintenir de tout
« mon pouvoir la « Constitution civile du clergé », je
« jure de maintenir une Constitution qui ne me pré-
« sente que des nouveautés dangereuses, des usurpa-
« tions criminelles et des attentats sacrilèges, une
« Constitution qui, à la place de l'Église qu'elle
« dépouille de ses droits les plus sacrés, substitue une
« assemblée profane et séculière, de reconnaître dans
« cette assemblée une puissance que Jésus-Christ ne
« lui a point donnée et qu'elle s'attribue contre la dis-
« position de Jésus-Christ et des apôtres. Je jure de
« maintenir de tout mon pouvoir des décrets erronés,
« contraires à la foi et scandaleux, des décrets con-
« traire à la définition des Pères et des Conciles, de
« ne reconnaître dans le Pape qu'une primauté sans
« juridiction, dans l'Église d'autre puissance de gou-
« vernement que la puissance temporelle, d'autre mis-
« sion que celle qui vient des hommes, de maintenir
« le dépouillement des églises, l'anéantissement des

« fondations, l'abolition des vœux religieux, de
« révéler les intrus que Jésus-Christ repousse et que
« l'Assemblée établit, et de rejeter les pasteurs cano-
« niquement institués. Je jure de maintenir de toutes
« mes forces la destitution de tous les évêques de
« France, quoique prononcée par une assemblée sans
« caractère et contre toutes règles, de regarder
« comme nulles toutes les fonctions qu'ils prétendent
« exercer, et de ne plus voir que des perturbateurs
« de l'ordre public dans ces hommes que l'Esprit de
« Dieu a établis pour gouverner l'Église de Jésus-
« Christ. Je jure, enfin, de maintenir de toutes mes
« forces une Constitution qui, des ruines de l'Église
« fondée par Jésus-Christ, fait ressortir une Église
« nouvelle qui n'a de fondement et d'appui que dans
« l'opinion des hommes. »

« J'en conclus que si le bienheureux François était le
propagandiste vaillant, ferme, il avait aussi de l'en-
train, de la verve, et il s'en servait comme vous pouvez
le remarquer, comme il se servait aussi de l'arme de
l'ironie : c'était un glaive qu'il lançait d'une main
experte et qui frappait. Alors on vit ces évêques qui
ne voulaient pas démissionner, on eut beau faire
miroiter à leurs yeux certains avantages matériels,
rien n'y fit.

« M. François prend encore la plume et écrit : *Point
de démission*, et aucun évêque ne s'est fait prendre.
Cen'est pas tout : il y avait encore de-ci de-là quelques
schismatiques ; l'âme de ce prêtre fidèle s'émeut à la
pensée que tant de prêtres profanent le plus auguste
caractère qui soit au monde, le ministère du Christ, il
a pitié d'eux. Ils étaient tentés par cette pension qu'on
leur accorderait et qui mettrait à l'abri leur vieillesse
et eux-mêmes durant ces mauvais jours. Il essaya par
tous les moyens d'ouvrir leurs yeux, leur montrant

l'avenir de misère et de honte qu'ils se réservaient et voici ce qu'il leur écrivit :

« Comptez sur la stabilité de votre place et de votre
« possession et croyez-vous en sûreté dans le poste
« que vous occupez ! Eh quoi ! Vous avez vu plus de
« cent trente évêques et trente mille curés abattus
« d'un seul trait de plume, pour ainsi dire, et vous
« compteriez encore sur la solidité de votre état ! Ah !
« cessez de vous faire illusion. Vous aurez eu beau
« vous prêter à tout. Après avoir passé du serment
« dans le schisme, après avoir fait tant de sacrifices
« et employé tant de bassesses pour vous maintenir,
« ne vous imaginez pas que l'on vous en tienne grand
« compte et n'espérez plus remonter à votre ancienne
« indépendance. Au premier sujet de mécontentement,
« la municipalité ou le district vous dira : vous êtes
« à notre solde, nous vous paierons tant que vous
« nous conviendrez ; si vous cessez de marcher dans
« le sens de la Révolution, si vous cessez d'être notre
« esclave et de porter notre joug, nous vous renver-
« rons. »

« C'est de l'histoire contemporaine, de l'histoire
actuelle ; mais dans deux cents ou trois cents ans d'ici,
quand l'histoire racontera le sort de ces milliers de
prêtres qui sont les martyrs d'une municipalité, de ces
pauvres prêtres sans abri parce que fidèles, dites-moi
si tous les Français ne frémiront pas ?

« Pardonnez-moi, mes Frères, le décousu de ce
sermon, mais je pense aussi à une Mission qui se
donne en ce moment dans ma paroisse et si je n'avais
pas voulu donner à M. le Supérieur un témoignage
de piété profonde, d'affection durable, certainement
je n'aurais pas accepté la mission que je viens de rem-
plir. J'ai mal parlé, ou plutôt je n'ai pas parlé comme
j'aurais voulu le faire du bienheureux François. Je

voudrais parfaire en racontant en deux mots la fin glorieuse de celui auquel nous devons tant et qui est un modèle pour nous.

« Le Bienheureux vit jour dans les événements de la Révolution. Il entendit le tocsin ; le bruit parvint à ses oreilles jusque dans sa retraite à Saint-Firmin où il avait été envoyé depuis quelques années. Il vit les prisonniers amenés en troupe, enfermés dans cet asile de la prière avec lui-même et des prêtres que l'on avait ramassés un peu partout. Les prisons ne suffisaient plus ; M. François se multiplia dans sa charité sacerdotale. Mais il comprit que le moment était venu, que l'heure marquée par la Providence était arrivée ; elle allait sonner. Des rumeurs troublantes se faisaient entendre. Il comprit qu'il fallait se préparer à la mort et il fit ce que tous nous voudrions pouvoir faire, une retraite préparatoire à la mort. Cela fait, on vint lui dire qu'un décret venait de soulever la population, et qu'il ordonnait ce qu'il y avait de pire au monde, une exécution sanglante en masse de tous les prisonniers ; ce décret disait que, dans toutes les prisons de Paris, à une heure déterminée, on massacrerait tous les prisonniers ; et ce fut fait partout, on se le rappelle encore avec une certaine émotion.

« On proposa à M. François un moyen de se soustraire à ce massacre, mais il refusa ce moyen de disparaître et resta à son poste comme tout homme d'honneur, comme tout bon prêtre. Dans l'accomplissement du devoir, on trouve toujours le calme, la sérénité et le courage. Il se retira seulement dans une chambre du Comité du Salut public ; mais tous ces hommes étaient vendus, corrompus ; ils s'emparèrent donc de cet homme consacré à Dieu et le jetèrent par la fenêtre ; au pied de cette fenêtre se trouvait une foule de furies, ivres de rage ; elles assommèrent cette noble

tête, ce noble front, qui avait eu tant de pensées généreuses, avec un pilon. Voilà la fin de M. François; elle n'est pas triste, puisqu'aujourd'hui il a reçu sur la terre même la récompense de son sacrifice. Il s'est sacrifié pour l'Église, il a donné son sang pour la foi.

« Demandons-lui de conserver cette foi profonde qui a coûté si cher à ceux qui nous l'ont enseignée. Ils ont été des martyrs. Tant que la foi n'a pas été arrosée par le sang des martyrs, elle ne progresse pas; mais vous prêchez l'Évangile et, de temps en temps, pour que cette foi s'enracine, voilà des prêtres qui deviennent martyrs. « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens », a-t-on dit; il conserve aussi le chrétien, il conserve encore le prêtre. Nous aussi nous avons besoin de foi, nous avons besoin de la faire rayonner. Le sort de l'Église est entre nos mains.

« Jeunes gens qui m'écoutez, vous irez porter votre foi de pays en pays, puisque vous ne trouverez plus la retraite modeste d'un presbytère, où l'on n'est plus en paix. Vous n'aurez peut-être pas à subir le martyre du sang, mais il y a le martyre de l'âme, du cœur, et ce martyre du cœur vous fera verser des larmes de sang, et c'est cela qui vous aidera dans la mission glorieuse, mais pénible que nous accomplissons, nous.

« Dès lors, nous savons que la foi chrétienne repose là, dans le sacrifice. Gardons précieusement ce dépôt et sachons le défendre car il faudra le rendre à Dieu. Le bienheureux François vous obtiendra cette grâce. Ainsi soit-il. »

La journée se termina par la bénédiction solennelle du très saint Sacrement, et tous, spécialement MM. les prêtres du diocèse, ne savaient comment manifester la joie que leur avait procurée cette journée.

M. le Supérieur général eut la bonté de ne pas revenir à Paris tout de suite et voulut rendre visite à

chacune des maisons des Filles de la Charité de la ville de Troyes. Il est inutile de dire la joie avec laquelle cette visite fut reçue, ainsi que les félicitations méritées sans aucun doute et les encouragements qui l'accompagnaient, et aussi combien fut douce la consolation de la bénédiction paternelle pour les personnes et pour les œuvres. La joie fut grande aussi pour toutes les Filles de la Charité qui purent assister le samedi 14 mai à la messe célébrée à leur intention par M. le Supérieur général, en la chapelle, si chère par ses souvenirs, de la maison de Saint-Jean. Ce jour-là, du reste, c'était à l'église Saint-Jean qu'étaient fêtés les deux autres martyrs du diocèse, et M. le curé de la paroisse fut à la fois honoré et heureux de la présence à cette fête, comme il le dit, de M. le Supérieur général des Prêtres de la Mission et aussi des Filles de la Charité qui lui sont de précieuses auxiliaires. Le lendemain, dimanche, M. le Supérieur général célébra la messe de communauté au grand Séminaire et, dans la matinée, MM. les séminaristes voulurent lui offrir leurs respectueux hommages et leur profonde reconnaissance. Ils le firent, avec simplicité sans doute, mais en prouvant qu'ils connaissaient bien et appréciaient ce que saint Vincent, M. Alméras et leurs successeurs avaient fait pour le clergé et les aspirants au sacerdoce du diocèse de Troyes, tout ce que M. le Supérieur général actuel des Prêtres de la Mission avait, de son côté, apporté de sollicitude à continuer, à renouer la tradition sur ce point; et ils conclurent par la promesse d'apporter tous leurs efforts à acquérir l'esprit sacerdotal, tel que le leur inculquaient des maîtres qui tâchent, comme le bienheureux Louis-Joseph, d'être fidèles aux exemples, aux enseignements, de leur saint Fondateur. La réponse de M. le Supérieur

général fut empreinte d'une simplicité toute paternelle, insistant sur plusieurs des souvenirs évoqués, sachant faire valoir les consolations du présent et les espoirs de l'avenir, faisant remarquer heureusement la différence entre les lieux et l'âme de ces lieux et affirmant nettement que si le grand Séminaire de Troyes a dû, comme tant d'autres, abandonner le local matériel d'autrefois, il a conservé et conservera l'esprit que lui donnèrent les premiers enfants de saint Vincent de Paul, et qu'y affermit, plus que d'autres encore, le Bienheureux, si bien glorifié par le clergé et les séminaristes de Troyes ; promettant de ne pas oublier dans ses prières et sa sollicitude un grand Séminaire, si cher à la Congrégation de la Mission. Les séminaristes se retirèrent ensuite joyeux et édifiés. Le soir même, M. le Supérieur général quittait Troyes, emportant, nous dit-il, le meilleur souvenir de son séjour parmi nous.

Puisse le bienheureux Louis-Joseph féconder les bonnes résolutions qui furent prises par tous, au jour de sa glorification, et donner à ses successeurs, pour l'œuvre si belle de la formation du clergé, le zèle et le dévouement qui l'animaient. Son souvenir et, par conséquent, l'appel à son intercession ne cesseront pas, spécialement au grand Séminaire de Troyes, y étant rappelé par une inscription très gracieusement peinte par l'un des séminaristes dans notre pieuse chapelle.

ESPAGNE

PROVINCE DE BARCELONE

Lettre de M. VIGO, prêtre de la Mission, à M. VERDIER, Supérieur général :

Barcelone, 7 juillet 1927.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

M. François Vigatà, premier consultant provincial et sous-assistant de Barcelone, a rendu son âme à Dieu, le 14 juin 1927.

Sa longue vie de missionnaire (puisqu'il allait avoir soixante et un ans de vocation) a été soumise, surtout au début, à différentes épreuves et vicissitudes; mais fidèle à ses saints engagements, il a su demeurer toujours imperturbable dans le poste où l'amoureuse et adorable Providence le plaça dès son entrée en notre cher Institut.

Nombreux et divers furent les emplois et ministères qui lui furent confiés, tant dans la province de Madrid dans laquelle il avait été formé et à laquelle il appartenait depuis 1866 jusqu'à 1902, que dans la province de Barcelone durant les vingt-cinq années que celle-ci compte d'existence. Il a toujours déployé son talent et sa bonne volonté à l'accomplissement de ces emplois.

Il s'est appliqué avec la même fidélité à notre œuvre principale des Missions comme à l'enseignement

dans nos collèges et à la prédication des retraites aux bonnes Filles de la Charité dans la plupart des maisons d'Espagne; aussi est-il connu et goûté de toutes.

En raison de son tempérament sanguin-bilieux, il était impétueux, prompt à s'enflammer et un peu brusque en ses manières; en revanche, il était ferme et persévérant dans ses résolutions qu'il prenait avec calme, sérénité et préméditation. Grâce à son caractère sérieux et grave, il surmonta plus d'une fois des difficultés qui en auraient arrêté d'autres, supérieurs en talents et qualités.

Il était doué d'une intelligence claire, d'un jugement pratique qui se manifestait par une bonne dose de sens commun; il était perspicace et prévoyant et ne se laissait jamais surprendre. On remarqua toutes ces qualités particulièrement dans les débuts de la province de Barcelone dont il fut un des plus ardents défenseurs et des plus actifs ouvriers.

Il était, en outre, observateur par caractère, et son jugement sur les bonnes ou mauvaises qualités des personnes était toujours fondé et sûr.

Il était ami de l'ordre et se montrait contrarié quand on n'apportait pas un prompt et efficace remède aux situations indéfinies, lesquelles ont coutume d'engendrer le désordre et l'irrégularité dans les communautés, même les plus parfaites.

Exact observateur des règles et des vœux, il était presque excessif pour ce qui regarde les permissions, les demandant sans restrictions mentales, même pour les choses les plus insignifiantes.

Son amour de notre humble Institut et sa prédilection particulière pour la province de Barcelone se montrèrent visiblement dans l'ardent désir qui l'animait du progrès moral et matériel de cette province; il lui

légua un capital de 75 000 pesetas, particulièrement en faveur de notre école apostolique de Bellpuig.

Pendant sa maladie, ne pouvant plus dire la messe, il l'entendait tous les jours, il y communiait et assistait s'il le pouvait à trois ou quatre messes; il récitait le saint Rosaire avec grande dévotion et faisait souvent le chemin de la Croix.

Il demanda les derniers sacrements qu'il reçut en pleine connaissance, avec grande ferveur, entièrement soumis à la volonté de Dieu.

VICO.

ASIE

CHINE

LA SITUATION POLITIQUE DE CHINE

La situation politique de la Chine est un casse-tête pour tout nouveau venu, par ce fait que ce pays, entité historique plutôt que facteur national, se partage en autant de gouvernements que de régions. On peut en compter huit principaux :

1° Le gouvernement de Pékin, dénommé Central parce qu'il réside à Pékin, mais sans armée, sans finances, sans autorité et même sans Chambres et sans président, bien qu'il se dise un gouvernement républicain ;

2° Le gouvernement de Canton, révolutionnaire, teinté de bolchevisme, encouragé par les Russes rouges, appuyé par le parti républicain *Kouo min tang*, contrôlant en fait les provinces du Koang Tong, du Koang-Si, du Hounan et du Houpe ;

3° Le gouvernement du maréchal Ou-Pei-Fou, qui se réduit actuellement au Honan, mais peut compter sur l'appui de ses voisins du Nord. Son mot d'ordre est « l'unification nationale par la force » ;

4° Le gouvernement de Suen-Tchoan-Fang, avec les riches provinces du Kiang-sou, Nanhoeï, Tchekiang, Kiang-si, Foukien, et l'actif port de Shanghai ;

5° Le gouvernement de T'ang-Ki-Yao, contrôlant les provinces méridionales du Yun-Nan et du Koei-Tchoo;

6° Le gouvernement de Tchang-Tsou-lin, le plus puissant à cette heure depuis sa victoire sur les troupes rouges, comprenant les trois provinces de Mandchourie et celle du Tcheli avec Pékin;

7° Le gouvernement de Chang-Chung-Chang, maître de la province du Chantong et bientôt de celle du Honan;

8° Le gouvernement de Yen-Si-Chan, surnommé le « gouverneur modèle » de la province du Chansi.

*
* *

Tel est l'échiquier politique de la Chine; c'est la dislocation de ce vaste pays, compromettant grandement sa prospérité.

A l'heure actuelle, la guerre civile, qui a fait rage pendant plusieurs mois aux abords de Pékin, continue sur les rives du fleuve Bleu. C'est une lutte colossale pour le triomphe ou l'écrasement de l'influence rouge bolchevique, dont Canton est la citadelle.

Ce pâle résumé montre que la situation est lamentable, et que nous sommes loin de l'unité, de la concorde et de la paix, nécessaires au progrès.

La Chine peut-elle encore se réunir sous un chef fidèlement obéi et universellement soutenu?... Certains en doutent...

(Péking.)

Novembre 1926.

LES ÉVÉNEMENTS ACTUELS ET LES LEÇONS DE L'HISTOIRE

Une très remarquable correspondance parue dans

la Croix (10.4.27) résume exactement la situation actuelle des missions catholiques, au regard de la guerre civile qui sévit sur la Chine.

Et d'abord, on met au point certaines rêveries de journaux ou de revues publiés à l'étranger : « Quelques doux idéologues prétendent, paraît-il, en Europe et en Amérique, que le mouvement bolcheviste du Sud est purement nationaliste et n'a rien d'antichrétien ; si quelques missionnaires sont molestés, c'est à titre d'étrangers. »

Personne n'oserait maintenant en Chine soutenir pareilles énormités. Les agissements des troupes sudistes témoignent d'une haine violente et brutale contre le christianisme (protestants et catholiques sont traités de même). Et aucune différence n'est faite entre clergé européen et clergé indigène. On ne compte plus maintenant, dans les provinces du Kiangsi, du Tchékiang, du Kiangsou, du Anhwei, du Hounan, du Houpe, etc., le nombre des missionnaires qui ont été molestés et injuriés de toutes façons. Plusieurs ont été condamnés à mort, mais ont pu cependant échapper, soit par la protection d'officiers plus humains, soit parce que des rançons ont été payées par des chrétiens ou par des païens amis.

Jusqu'à présent cependant, trois prêtres catholiques ont été mis à mort : les PP. Dugout et Vanara, S. J., l'un français, l'autre italien, à Nankin, le 24 mars ; et l'autre, un prêtre chinois, M. Joseph Hou, près de Wanan, dans le Kiangsi, le 20 avril, après avoir courageusement refusé d'apostasier...

En très grand nombre, les églises et les résidences ont été pillées et brûlées ; les églises souvent ont été transformées en salles de conférences ou de spectacles, avec le portrait de Souen-Ouen au-dessus de l'autel. Soit que les soldats agissent d'eux-mêmes avec,

souvent, l'aide de la populace, excitée par leurs doctrines et leurs exemples; soit qu'ils agissent sur l'ordre ou sous la conduite de leurs chefs, comme on l'a constaté de nombreuses fois, le résultat est le même : c'est la persécution ouverte, et souvent violente, contre les Missionnaires et les œuvres des Missions catholiques.

Les journaux disent que tous les missionnaires étrangers ont évacué le Hounan; beaucoup des missionnaires qui avaient d'abord fait face à l'orage, dans le Kiangsi, le Tchékiang, ont cru devoir céder aux conseils donnés et se sont réfugiés à Shanghai. Quelques-uns pourtant sont encore à leur poste. De plusieurs points du Anhwei et du Kiangsou, la même mesure a été prise. Les prêtres chinois du Houpe eux-mêmes, en grand nombre, sont réfugiés à Hankéou. Après les indignités sans nom, commises à Nankin et à Foutchéou par les soldats et la populace, sur des femmes, en outre des cruautés et des pillages plus connus, les autorités protectrices et les supérieurs ont cru devoir ordonner à plusieurs religieuses, qui avaient jusque-là vaillamment tenu à leur poste, de gagner un refuge sûr, en attendant que l'orage se dissipe, s'il plaît à Dieu...

Voilà, brièvement résumée, la pénible situation faite présentement aux Missions catholiques, dans les pays contrôlés par les armées sudistes.

(Bulletin catholique de Pékin.)

LA SITUATION A NING-PO (avril 1927)

Le soir du 9 avril, le général Ouang rentrait de Hangchow avec quelque mille ou mille cinq cents soldats. Il revenait avec des instructions très précises du généralissime Tchang-kai-sek, déjà maître de

Shanghai. A neuf heures du soir, même jour, les soldats opéraient ; des perquisitions étaient faites au siège du journal ainsi qu'au siège des Unions ouvrières. Le rédacteur en chef qui, depuis quelques temps, s'était mis à crier dans sa feuille : A bas Tchang-kai-sek ! A bas le général Ouang ! était coffré ; de même les principaux meneurs, les chefs de bande. On n'en a plus entendu parler depuis. Ils ont disparu de la circulation, on dit tout bas qu'ils ont été fusillés, et c'est très possible. Quant à l'enquête scolaire, il n'en est plus question pour l'instant et notre école continue en paix son petit train ordinaire. C'est que les choses en une nuit avaient marché vite ; le matin du 10, une proclamation pouvait se lire aux portes de la ville : défense de causer du désordre, de molester les étrangers, de circuler par les rues avec des armes et des bâtons. Des sentinelles, postées à l'entrée du pont et des portes de la ville ainsi qu'aux principales artères, devaient veiller à l'exécution de la consigne. Or, justement pour ce jour-là était annoncé un meeting monstre auquel avaient été convoqués toutes les associations ouvrières, tous les collèges, tous les paysans. Le programme en était rouge, et comme de juste la foule s'y rendit en masse, sans tenir compte des prohibitions édictées ; après tout, de quel droit ce Ouang prétendait-il restreindre à sa guise les libertés légitimes du peuple souverain ? Mais les soldats étaient là : ils protestèrent ; les meneurs s'obstinèrent et finalement la troupe fit feu, tuant deux hommes, en blessant cinq ou six. Les autres s'enfuirent précipitamment, et jusque sous nos fenêtres, et nous sommes bien à une demi-heure de l'endroit, nous pûmes voir des manifestants détalier au plus vite au seul bruit de la fusillade lointaine. Du coup tout rentra dans l'ordre et depuis ce jour plus l'ombre d'un récalcitrant.

C'est donc le calme absolu et, de fait, si comme probable on s'agite en secret, extérieurement rien ne se perçoit. Du plomb dans les poitrines, ce fut pour les têtes chaudes un calmant de premier ordre.

Or, voici que juste à ce moment précis où nous commençons à respirer un peu, dans les premiers jours de la Semaine sainte, nous recevons avis qu'il faut nous tenir prêts à évacuer au premier signal. Par deux fois déjà nous avons été alertés ; une première fois, quand les sudistes, poursuivant leur marche sinon glorieuse, du moins conquérante, entrèrent à Shanghai que les troupes de Sun-chuan-fang abandonnaient sans défense. Il y eut alors dans le désordre de la première surprise une formidable poussée sur le cordon de défense établi par les Puissances pour interdire aux belligérants l'entrée dans les concessions. Les forces européennes durent intervenir et il y eut de par le jeu des mitrailleuses britanniques un certain nombre de soldats étendus sur le carreau ; ce qui, dans l'incertitude du moment, donna lieu de craindre, il y avait de quoi, des représailles à Ning-Po et partout. Heureusement il n'en fut rien, peut-être parce que les victimes étaient des Nordistes pourchassés par les Sudistes. L'alerte nocturne, si elle fut vive, fut du moins de courte durée. C'était aux environs du 25 mars, exactement le 23, l'époque où chaque année les Sœurs de Charité se préparent, en renouvelant les saints Vœux, à renouveler leur sacrifice.

Une seconde fois nous fûmes avisés de nous tenir prêts à toute éventualité, quand les sudistes, ayant pris Nanking, comme Shanghai, sans coup férir, les canonnières anglaises et américaines, pour protéger contre le xénophobisme des vainqueurs leurs compatriotes en danger extrême, durent bombarder la ville, ce qui permit à des compagnies de débarquement de

sauver d'une mort imminente les étrangers que des forcenés assiégeaient pour les massacrer. Il y eut des indignités sans nom ; il y eut aussi des victimes dont deux missionnaires catholiques tués à bout portant d'un coup de revolver. Une fois encore n'y avait-il pas lieu de s'attendre au pire ? Car naturellement, et c'est ce qui fut fait, on allait rejeter sur les sauveurs de leurs compatriotes le crime d'avoir frappé en cas de légitime défense. Cependant cette fois encore il n'y eut rien, bien que l'unanimité de la presse chinoise et que M. Eugène Chen, le ministre des Affaires étrangères du gouvernement nationaliste de Hankow, aient parlé de milliers d'innocentes victimes immolées par l'action injustifiée et sans provocation aucune des Anglais et des Américains. Mais les gouvernements étrangers, eux, ne l'entendent pas de cette oreille, cela se conçoit aisément, et, après s'être concertés sur les mesures à prendre, ont rédigé une note en commun, demandant réparation complète pour les outrages infligés à leurs nationaux à Nanking, faute de quoi ils aviseront aux mesures extrêmes. Le ministre Chen, du gouvernement nationaliste, a déjà pris une attitude intransigeante et fait entendre qu'il ne cédera pas d'un pouce aux exigences des impérialistes étrangers. Et c'est très possible. Sa première réponse aux uns et aux autres a été ce que l'on pensait bien qu'elle serait, insolente, et mensongère sur toute la ligne, avec en plus, ce qui est inimaginable, la prétention de réclamer des indemnités pour les dommages causés par le bombardement ennemi. Voilà donc où nous en sommes et ce qui explique que, pour la troisième fois, mais ce coup pour de bon, ce semble, nous en soyons à envisager l'éventualité très probable d'une évacuation qui, au jugement des autorités françaises, s'imposera à bref délai. Aussi nos supé-

rieurs nous ont-ils dûment signifié de nous tenir prêts à évacuer au premier signal. Car si la seconde note présentée au gouvernement de Hankow n'a pas meilleure réponse que la précédente, si donc les Puissances doivent user de la manière forte et déclarer la guerre ou le blocus des côtes, il est évident que les étrangers ne seront plus en sûreté et qu'il faut de toute nécessité chercher refuge ailleurs. On commence donc les préparatifs : mieux que cela, nous entendons dire que l'évacuation est déjà chose faite pour Hangchow, Kashing, Wenchow, qu'elle se fait pour ce pauvre Kiangsi qui a tenu si fort jusqu'à maintenant au prix de tant de souffrances et au milieu de privations de toutes sortes. Même ici à Ning-Po où la proximité de Shanghai et la facilité des communications rendra le sauvetage plus facile, nous tâcherons d'être prêts. Nous vivons d'espoir, de l'espoir que les choses s'arrangeront avant que la dure nécessité ne s'impose. Qui sait ? Il y a, dans les imprévus de la comédie tragique qui se joue en ce moment sur la scène du monde chinois, des surprises si inattendues, il y a surtout, dans les dispositions de la divine Providence en faveur des siens, des ressources si profondes qu'il ne serait pas impossible qu'au dernier moment, au moment où l'on croit tout perdu, tout ne soit miraculeusement sauvé. Ne dit-on pas déjà qu'il y a scission dans le monde sudiste ? Que Tchang-kai-sek, répudié par les bolchevistes avancés du parti, leur déclare à son tour la guerre ? Qu'il serait le chef du parti modéré avec qui une entente serait chose relativement facile ? Et cette guerre qu'il a faite à Shanghai par lui-même, à Hangchow et Ning-Po par ses lieutenants, aux procédés révolutionnaires des Unions ouvrières, n'est-elle pas par elle-même de bon augure pour l'avenir de son gouvernement, s'il triomphe ?

Ce qui est sûr, c'est que le soleil du communisme qui brillait radieux sur les étendards, semble se voiler déjà ou subir une éclipse, c'est que la jeunesse étudiante, si fière il y a quelques jours de promener son importance et de pérorer par les rues, le verbe haut, le chapeau de feutre sur le dos, la blouse bleue troussée dans les culottes à jambes courtes, le bâton du boy-scout en mains, ne se montre plus. Où donc est-elle maintenant ? Aux armées ? A l'étude ? Les affiches illustrées, les proclamations en images sont en détresse, fanées, pendant aux murs en loques misérables, sans que personne ne vienne les remplacer ou les rafraîchir.

D'ailleurs le printemps survenu, l'homme des champs a bien autre chose à faire que de venir se promener en ville ; la terre réclame ses bras. L'ouvrier des villes a repris son travail, là du moins où il y a encore du travail. Et ne dit-on pas, ô ironie du sort ! juste revanche des choses humaines ! que Borodine, le fameux Borodine, le *Deus ex machina* du mouvement bolcheviste qui secoue la Chine entière, Borodine, donc, inquiet de la tournure que prennent les événements, a cru prudent de se porter malade et se serait réfugié sur les concessions, ces concessions maudites, pour demander aux bonnes Sœurs hospitalières d'un hôpital européen et catholique de lui refaire la santé qu'il a si bien dépensée à leur faire la guerre ! Sur quoi le journal local de Ning-Po, du 23 avril, s'exclame : Borodine ! il n'est pas plus courageux qu'un rat ! En voilà un révolutionnaire ! Borodine et Teng-yen-da ont déjà filé dans un hôpital de la concession française sous prétexte de se soigner. En réalité, ils ont peur. Cet hôpital appartenant à la Mission catholique française, ils peuvent ainsi bénéficier de l'extraterritorialité. Pour le moment c'est

l'endroit le plus sûr pour eux. (Ningpo Kuo Ming je pao, 23 avril 1927.)

Pendant ce temps la bataille commence, dit-on, entre communistes et nationalistes ; elle se continue entre nationalistes et nordistes, elle se prépare entre sudistes et nations étrangères qui attendent, l'arme au bras, désireuses sincèrement d'éviter un conflit que le gouvernement de Hankow semble avoir à cœur de précipiter. Serons-nous obligés d'évacuer ? Nous le saurons bientôt. — (*Petit Messenger de Ning-Po.*)

LA SITUATION (mai 1927)

Elle continue à être calme dans la Mission. Par ordre supérieur, les missionnaires de Wenchow et du Chuchow avaient dû quitter leurs postes pour quelque temps. Ils y sont retournés ainsi que les Sœurs.

M. Aroud nous écrit de Wenchow à la date du 18 mai :

« Le pays est tranquille, grâce à la vigoureuse action des militaires contre les agitateurs bolchevistes. Les chefs ont été pris et conduits à Hangchow pour y être jugés. Nos prêtres chinois et nos chrétiens sont contents de nous revoir au milieu d'eux.

« Jusqu'à présent l'orage bolcheviste n'a fait que fortifier les fidèles et les unir davantage. Un seul chrétien menait campagne contre nous. Les autres le conspuèrent et le forcèrent à se taire. C'est à la bonne tenue et au bon esprit de nos néophytes que nous devons surtout la situation privilégiée que nous avons.

« Les protestants se sont détruits eux-mêmes en chassant leurs pasteurs européens et en introduisant le bolchevisme dans leur troupeau. Leurs collègues et leurs temples sont encore occupés par les soviets locaux. »

Et M. Prost, à la date du 23, ajoute :

« Les soldats traquent les étudiants communistes, dont plusieurs ont été arrêtés et fustigés jusqu'au sang pour leur faire avouer les noms de leurs complices. Aussi les collèges se sont-ils vidés promptement. Il en serait de même à Juian et à Pingyang. Dans cette dernière ville, soldats et brigands-soldats se sont battus samedi. Pas encore de détails. Espérons que les œuvres de la Mission n'auront pas souffert. »

La journée du 30 mai s'est passée à Ning-Po dans le calme le plus complet. — (*Petit Messenger de Ning-Po.*)

LE SACRE DE S. G. MGR ANDRÉ DEFEBVRE

évêque titulaire de Gibba, vicaire apostolique de Ningpo

Le 1^{er} mai avait lieu, dans l'église Notre-Dame des Sept-Douleurs, le sacre du successeur de notre regretté Mgr Reynaud dans la charge de vicaire apostolique de Ningpo.

Certes, le sacre d'un évêque est toujours cérémonie imposante : la beauté des prières, la splendeur et la majesté sans pareil du rite catholique, et surtout la grandeur incomparable que la foi chrétienne nous découvre dans le caractère sacré et la plénitude du sacerdoce que confère le Sacrement, tout saisit l'âme et la transporte dans les régions du surnaturel.

Mais cette fois, malgré le cadre forcément restreint de la cérémonie (nous sommes en pays de mission), malgré la restriction volontairement imposée aux solennités extérieures, car nous sommes en pleine période de troubles révolutionnaires, il y eut dans notre fête un cachet spécial, une majesté unique, pourrais-je dire.

Le consécrateur était Mgr Joseph Hou, C. M., vicaire apostolique de Taïchéou, l'un des élus du

Saint-Siège parmi le clergé indigène, l'un des six qui furent sacrés à Rome, le 28 octobre dernier.

Évidemment, nous pouvons voir dans ce choix un témoignage touchant de l'affection fraternelle qui, il y a vingt ans, unissait dans une communauté de vie et de travail les deux étudiants du séminaire Saint-Vincent à Kiashing, les deux professeurs du grand Séminaire de Ningpo ces dernières années.

Mais n'est-ce pas aussi un hommage de vénération profonde au Souverain Pontife, à son autorité suprême, en la personne de l'élu qui revient de Rome, si merveilleusement aurolé des préférences et des prédilections du Saint-Siège?

N'est-ce pas aussi une affirmation directe de l'égalité devant Dieu et devant l'Église, de toutes les races et de tous les peuples, une obéissance aux directions pontificales dans la part à donner au clergé indigène, une réponse par les faits à certaines insinuations malheureuses, offensantes même, qui s'impriment parfois dans certaines revues de nos pays d'Europe et d'Amérique, bien intentionnées d'ailleurs pour les Missions?

Ce fut l'impression qui domina la journée entière, lui donnant son vrai sens. C'est ce choix qui fait de la journée du 1^{er} mai un jour sans précédent dans les annales de l'Église de Chine, le premier sacre épiscopal accompli par un évêque chinois, depuis les premiers jours de l'évangélisation du pays.

Les deux évêques assistants étaient nos voisins : Mgr Paul Faveau, vicaire apostolique de Hangtchéou, dont le vicariat touche le nôtre par terre et en fut détaché en 1910; Mgr Simon Tsu, S. J., vicaire apostolique de Haimen, dont le vicariat continue le nôtre par les îles.

Malgré les circonstances difficiles du moment, le

vicariat tout entier était représenté par la majorité de ses prêtres. Nous étions plus de quarante, et plusieurs étaient venus de Hangtchéou. M. Segond, supérieur du séminaire Saint-Vincent de Kiashing, représentait la maison dont le nouvel élu et son consécrateur sont les premières gloires. Le R. P. de Jenlis, S. J., nous apporta de Shanghai les vœux et les regrets de tous ceux qui n'avaient pas pu venir. Les temps actuels ne favorisent guère les voyages ; et des absences projetées pour un jour risquent facilement d'être prolongées d'une semaine.

Il y eut, de ce fait, un vide bien remarqué. La sœur de Monseigneur, Fille de la Charité, supérieure de l'Orphelinat de Paotingfou, dans le Tchély, allait partir pour Ningpo, quand, au reçu d'un télégramme alarmant, elle dut renoncer au voyage. Il fallut donc faire le sacrifice des joies légitimes d'un pareil jour, sacrifice qui, de part et d'autre, fut vivement ressenti.

Les nombreux élèves de nos séminaires prêtèrent leur concours empressé aux chants, aux cérémonies, aux décorations. Les Sœurs de Charité, de près, de loin, furent d'une aide précieuse et pratique pour la mise au point de tous les détails que suppose une telle solennité à l'église, et ailleurs, dans l'intimité de la famille.

A tous, à toutes, nos remerciements !

Au nouvel évêque de Ningpo, souhaitons les longues et fécondes années de son illustre prédécesseur, Mgr P. M. Reynaud. Le souvenir du cher disparu fut rappelé plus d'une fois en ce jour ; et le lendemain du sacre, au milieu de la même assistance, Mgr A. Defebvre officiait pontificalement en une messe de *Requiem*, célébrée pour Mgr Reynaud et Mgr Guierry, dont les restes mortels reposent en notre église. — (*Bulletin catholique de Pékin.*) A. BUCK, C. M.

M. CHIAPETTO

Écho de Chine, 29.5.27. — Nous avons la douleur d'apprendre le décès du R. P. Jacques Chiapetto, Lazariste, provicaire de Hangtchéou, Tchékiang, qui s'est éteint à l'hôpital Sainte-Marie le 27 avril, à onze heures et demie du soir, après une longue et douloureuse maladie. La situation à Hangtchéou étant devenue très critique pour la Mission catholique, il avait dû être transporté demi-mort à Shanghai, le 19 avril.

Le R. P. Chiapetto était né à Velperga, près Turin, en 1865. Il commença de très bonne heure ses études théologiques, de sorte qu'il put obtenir le diplôme de docteur et faire deux ans d'études supplémentaires avant de recevoir l'ordination sacerdotale en 1890. Une paroisse lui fut d'abord confiée dans le diocèse de Turin. Il entra au noviciat des Lazaristes en 1897 pour se consacrer à l'apostolat des Missions étrangères. Il abordait à Ningpo en mars 1898, en compagnie de Mgr Reynaud.

Son ministère en Chine commença dans la chrétienté de Ninghai et s'exerça ensuite dans divers autres champs, notamment dans la ville de Shaohing, où il bâtit l'église et la résidence actuelles. Mais son occupation favorite fut toujours l'étude et l'enseignement de la théologie. Il fut à diverses reprises directeur des grands séminaires de Ningpo et de Hangtchéou, et beaucoup de prêtres du Tchékiang lui doivent leur formation sacerdotale. On avait coutume de recourir à sa science théologique et canonique, qui fut surtout appréciée au synode de Hankow, en 1910.

Puisque Dieu a voulu retirer à lui son fidèle serviteur, et nous priver ainsi de ses conseils et de ses exemples, nous le prions du moins d'agréer ce grand sacrifice

pour la protection de l'Église de Chine, au milieu des dures épreuves qu'elle traverse actuellement.

M. TCHANG MATHIAS

Le vicariat de Hangchow, qui avait été si cruellement éprouvé, il y a un mois, par la mort du R. P. Chiapetto, vient de faire une perte aussi douloureuse en la personne de M. Mathias Tchang que le bon Dieu a voulu rappeler à Lui à la fleur de l'âge et dans la plénitude de son activité apostolique.

M. Tchang Mathias était né à Chüchow, en septembre 1894. Il commença son petit séminaire à Tchéou-San, avant la division du vicariat du Tché-kiang, et continua ses études à Hangchow, à partir de 1911. Il montrait déjà une intelligence vive et méthodique, empressée de s'instruire, et docile aux enseignements de ses maîtres. Sa régularité et sa bonne humeur lui donnaient en même temps grande influence sur ses condisciples.

En janvier de 1914, il entra au noviciat des Pères Lazaristes à Kiashing. Il fit les saints Vœux en 1916 et continua ses études sans aucun incident jusqu'en 1921 où il reçut l'onction sacerdotale. Ses supérieurs et professeurs l'auraient volontiers cité comme l'étudiant modèle. Ses dons naturels hors pair étaient relevés par une ardente piété et un esprit surnaturel qui transparaissait dans ses jugements et ses conversations.

Il commença son ministère apostolique dans le district montagneux de Kiangshan, sur les limites du Kiangsi. Il avait à parcourir de longues distances à cheval, par des sentiers le plus souvent escarpés et raboteux ; mais il aimait ces courses, et se donnait de toute son âme à ses chers chrétiens.

Sa santé n'avait jamais mis d'obstacle à son zèle, quand, en 1925, à la suite d'une chute de cheval, il ressentit au côté une douleur qui ne devait plus cesser. Au commencement de 1926, au cours d'une longue tournée d'extrême-onction, par le froid et la pluie, il fut saisi par une toux opiniâtre. Au printemps et à l'automne, il dut passer quelques jours à l'hôpital de Shanghai. Les médecins se montrèrent peut-être trop optimistes et lui permirent, en décembre, de rejoindre sa Mission. Ses supérieurs voulurent cependant le retenir à Hangchow pour qu'il achevât de réparer ses forces. La situation commençait à devenir difficile, à cause du passage des troupes révolutionnaires. M. Tchang, quoique le cœur brisé à la pensée que sa chère église et sa résidence de Kiangshan étaient occupées par les soldats, se dépensa sans compter pour le bien de la Mission de Hangchow. Il se rendit maintes fois auprès des autorités militaires pour obtenir l'évacuation de la résidence épiscopale.

Quand, au mois d'avril, Monseigneur dut partir pour Shanghai, il crut pouvoir accéder aux instances pressantes et réitérées de M. Tchang et lui permit de rejoindre son poste. Mais les chagrins et les difficultés qui l'attendaient là achevèrent d'épuiser ses forces. Quand Monseigneur le rappela d'urgence à Hangchow, il souffrait d'une fièvre persistante, et des douleurs dans la gorge l'empêchaient de prendre aucune nourriture solide. Le médecin diagnostiqua une infection tuberculeuse des ganglions. M. Tchang n'avait cependant pas perdu sa bonne humeur : sa conversation était toujours aussi aimable et son désir de se dévouer aussi grand. Bien qu'il passât la nuit sans sommeil, il voulait cependant dire chaque jour la sainte messe, et montrait une grande piété et résignation. On pensa qu'il trouverait plus facilement à

Shanghai les soins que réclamait son état, et il partit le mercredi 15 juin, accompagné par un confrère.

Hélas ! il n'était pas depuis trois jours à l'hôpital qu'une méningite se déclara. M. Tchang put heureusement recevoir les derniers sacrements en pleine connaissance, mais, à partir de ce moment, il eut tout le côté gauche paralysé et perdit l'usage de la parole. Il comprenait cependant les formules pieuses qu'on lui suggérait et montrait par signes qu'il s'unissait aux prières de ses confrères. Au moment de la mort, son esprit sembla recouvrer toute sa lucidité, et il s'endormit dans des sentiments de paix et de saint abandon, s'offrant lui-même en victime pour les Missions qui lui avaient été si chères. Qui pourrait lire sans émotion ces dernières lignes de son carnet de résolutions : « Le Seigneur a besoin de victimes, et il désire que je le sois pour apaiser la divine colère, pour la sanctification du clergé surtout indigène, pour le salut de la Chine... Comme moyen pratique, je n'ai qu'à me laisser conduire par Lui ; confiance sans limite !... obéissance parfaite ; m'oublier complètement ; effacement complet et grand respect pour les prêtres du Seigneur. »

A toutes les personnes sans exception qui l'ont approché durant sa vie et au temps de sa maladie, M. Tchang a laissé un parfum d'édification ineffaçable : les sœurs qui l'ont soigné à plusieurs reprises à l'hôpital l'appelaient « le Saint ».

Ces vertus extérieures de charité et de simplicité qui charmaient en lui n'étaient cependant que l'épanouissement de son esprit surnaturel : union à Dieu, humilité, contrôle continuel de son âme, ainsi qu'en témoignent ses résolutions.

Au moment où Rome se tourne vers la Chine pour lui demander de produire des prêtres et des pontifes,

quelle joie c'était pour les supérieurs de faire reposer sur M. Tchang les plus brillantes espérances ! Le bon Dieu a voulu le transplanter au ciel, comme Il y a déjà transplanté tant de jeunes ouvriers apostoliques qui n'avaient encore fait dans nos Missions que leurs premières armes. C'est pour nous inculquer, sans doute, cette conviction que la terre de Chine sera surtout fécondée par des sacrifices d'âmes généreuses et des grâces obtenues par les prières des saints.

PERSE

Cette année 1927 a vu de bien belles fêtes, à Tauris. M. François Berthouesque, visiteur et supérieur, célébrait son vingt-cinquième anniversaire de sacerdoce et de séjour dans la mission de Perse.

La mission de Tauris, on le sait, est de toutes nos missions de Perse, la plus rapprochée de celles d'Ourmiah et de Khosrova. Personne n'ignore les grands malheurs qui sont venus frapper pendant la « Grande Guerre » ces deux dernières missions. Les tombes de nos martyrs y sont encore toutes fraîches. Que dis-je ? De tombes, point de traces ; les restes vénérés de nos héroïques confrères ne seront probablement jamais retrouvés : c'est l'oubli après le sacrifice.

De l'autre côté du lac d'Ourmiah, à Tauris, la « Grande Guerre » sévissait avec la même rage. Armées russes et turques y passaient et repassaient comme à Ourmiah et à Khosrova. Les hordes Kurdes sauvages et fanatiques y faisaient aussi de temps à autre leur apparition ; la révolution des démocrates persans vint

à deux reprises augmenter le désordre. Et malgré tout, la mission de Tauris resta debout, intacte : bâtiments, confrères, population, tout fut respecté.

Oh ! comme la divine Providence est donc mystérieuse dans le plan si varié et si plein de contrastes qu'Elle suit pour gouverner les événements de ce monde !

Par surcroît de faveur divine, cette année-ci, à l'occasion du jubilé sacerdotal de M. François Berthoulesque, musulmans et schismatiques, aussi bien que nos catholiques, sont venus pendant trois jours apporter de petits cadeaux, prononcer des discours et, en un mot, assiéger notre église, notre parloir, notre cour et notre théâtre, pour témoigner de leur sympathie et de leur respect pour la Mission et pour son très digne représentant.

Étant, malheureusement d'ailleurs, l'unique confrère de Tauris, je me trouvai naturellement chargé de l'organisation de la fête. Pour diverses raisons je choisis les 27, 28 et 29 avril comme dates les plus propices.

Plusieurs semaines auparavant, j'avertis la colonie catholique et les anciens élèves de notre école, chrétiens et musulmans, qu'ils eussent à se préparer pour fêter dignement le sacerdoce et l'apostolat en la personne de leur maître et Père spirituel.

Vous verrez plus loin que mon appel fut magnifiquement entendu.

L'avant-veille, M. Franssen vint d'Ourmiah apporter les vœux de sa Mission.

Dès le 26 au soir, sœurs et missionnaires avec leurs enfants, élèves internes des deux Missions, ouvrirent la série des solennités qui devaient se succéder pendant trois jours. Ce fut au parloir, dans la plus stricte intimité, que la double famille tint à montrer que tous

les cœurs battaient à l'unisson pour honorer leur vénérable et vénéré Père. Tout d'abord, nos garçons internes firent entendre chacun une déclamation sur les vertus et le dévouement du prêtre et du missionnaire. Ce fut à la fois long et intéressant : accord de deux notes qui, en pareilles circonstances, sont ordinairement discordantes.

Après les enfants, ce fut le tour à notre excellent prêtre arménien, Ter Marcos, qui, dans sa belle langue orientale, remercia M. Berthounesque pour l'œuvre d'éducation et d'évangélisation accomplie parmi les Arméniens de Perse. Enfin, pour clôturer cette première et émouvante séance, M. Franssen, après avoir offert comme souvenir un calice en or, prononça une belle allocution sur l'esprit de sacrifice, et toucha tous les cœurs en rappelant brièvement les souffrances et les difficultés humainement insurmontables que M. Berthounesque avait rencontrées dans son ministère.

La journée se termina par une guerre chez nos Sœurs, guerre qui, heureusement, ne fit pas couler de sang : deux roses, une blanche et une rouge, se disputèrent aimablement et gracieusement pour savoir laquelle des deux l'emporterait dans le cœur du prêtre jubilaire. Comme dans ce cœur il se trouva place pour les deux, la paix fut vite rétablie ; et la guerre des deux roses ne fut meurtrière que pour les cœurs ingrats.

Pour ceux qui voudraient connaître à fond la guerre des deux roses, en voici l'histoire complète :

ROSE BLANCHE

Enfants, voyez, je suis la rose blanche,
Pour votre Père, en ce fortuné jour,
Je viens m'offrir à vous avec ma branche :
Qui, mieux que moi, lui dira votre amour ?

ROSE ROUGE

N'écoutez pas cette rose pâlir,
Elle a vécu déjà quatre soleils.
Je suis plus jeune... (on la dirait sans vie),
Voyez plutôt mes pétales vermeils.

DUO

Ah! prenez-moi pour interprète
Avec bonheur,
Joyeux enfants, dans cette fête
Dites les vœux de votre cœur.

ROSE BLANCHE

A l'ange saint qui sur votre innocence
Jour et nuit veille avec un soin jaloux,
Qui dira mieux votre reconnaissance
Que ma blancheur et mon parfum si doux?

ROSE ROUGE

Pour exprimer les ardeurs de votre âme,
Enfants, c'est moi, c'est moi qu'il faut choisir,
Car ma couleur a des teintes de flamme
Et mon parfum les ailes du zéphir.

ROSE BLANCHE

Qui peut ici vous offrir un symbole
Du pur éclat de ses belles vertus,
Plus gracieux que ma blanche corolle?
Prenez-moi donc, enfants, n'hésitez plus.

ROSE ROUGE

Toute vertu dans son cœur s'unifie
Avec l'amour source de la bonté,
Or, mieux que moi, ma sœur, je te défie,
De figurer son amabilité. (*Duo.*)

ROSE BLANCHE

Il serait temps de finir cette guerre
Qui n'aboutit qu'à faner nos couleurs,
Veux-tu, ma sœur, que cet aimable Père
Nous juge au nom de l'archange des fleurs?

ROSE ROUGE

Soit ! je le veux ; je me sou mets d'avance
Au juge aimé qui va fixer mon sort,
On peut sans crainte attendre la sentence,
Il est trop bon pour condamner à mort.

ENSEMBLE

O Père, en toi de notre archange
Nous retrouvons les nobles traits ;
Juge en son nom, ce cas étrange ;
Daigne entre nous faire la paix.

Verdict

Puisqu'entre nous la paix est faite
Unissons nos belles couleurs.
Mêlons nos voix aux chants de fête
Et nos parfums à ceux des cœurs !

27 avril. — Ce fut le jour consacré à remercier le bon Dieu pour les grâces obtenues pendant vingt-cinq ans d'apostolat.

A dix heures du matin eut lieu une messe solennelle à laquelle assistaient les consuls de France, d'Allemagne, des États-Unis, et les nombreux catholiques des colonies européenne, arménienne et chaldéenne :

Les chants exécutés par la petite maîtrise de la Mission furent suffisamment réussis : surtout Gounod et l'abbé Boyer furent interprétés à la satisfaction générale.

L'église de la « Vierge Puissante », la plus grande et la plus belle église de Perse, construite en 1910 par M. Berthounesque, grâce à la générosité du bon Père Fiat, avait revêtu ses plus beaux atours. Une parure d'autel en dentelle d'or, don des familles catholiques arméniennes, attirait tous les regards ; l'autel était littéralement couvert de fleurs naturelles qui montaient graduellement jusqu'aux pieds de la « Vierge

Puissante » et offraient l'aspect d'un parterre multicolore.

Quatre grands drapeaux français, fixés aux quatre colonnes du chœur, s'inclinaient profondément vers l'Hôte divin de nos tabernacles ; trois lustres, don des catholiques arméniens, des professeurs de l'école et des domestiques des deux Missions, réfléchissaient les rayons de l'incomparable soleil de Perse dans leurs prismes de cristal, et teintaient toutes les ornements des couleurs de l'arc-en-ciel.

Enfin, le Père célébrant, l'âme de la fête, parut revêtu d'ornements tout nouveaux, entièrement confectionnés par nos sœurs et les orphelines : travail d'un goût si sûr et d'une perfection si rare que tous les assistants en restèrent émerveillés.

Le soir, réception à la Mission, de la colonie européenne pour un thé. Une carte de M. Balzac, consul de France, grand ami de la Mission, annonce le don d'un tapis offert par la colonie catholique européenne. Ce tapis persan, très beau et très solide, est placé à l'église, à l'endroit même où les donateurs ont leurs prie-Dieu.

28 avril. — Les Filles de la Charité voulaient avoir leur jour pour fêter leur Père. Aussi le 28 avril, M. Berthouesque alla célébrer la sainte messe dans leur chapelle. La cérémonie, pour être moins grandiose que la veille, n'en fut pas moins pieuse. De ferventes prières montèrent vers le ciel pour celui qui avait assisté, il y a vingt-cinq ans, à l'arrivée des premières sœurs à Tauris, et avait été pendant de si longues années leur appui et leur conseil.

A deux heures, les orphelines jouèrent un drame, intitulé « le Triomphe de la Foi ». On put voir plus d'une paupière humide, et ce n'est pas assez dire le

succès de cette représentation si bonne pour le cœur.

Après la séance, grande réunion à la Mission, où avaient été invités pour un thé, les familles catholiques indigènes et les anciens élèves de l'école. Deux grandes salles avaient été aménagées pour cette réception. Durant trois heures, les différents groupes se succédèrent, les salles ne désemplissaient pas. Arméniens, Chaldéens, Musulmans, dont la plupart occupent un poste assez lucratif grâce aux études qu'ils ont faites à la Mission, célébrèrent à l'envi cette solennité par des paroles sorties du cœur. Quatre discours furent prononcés : nous dûmes en arrêter le nombre, car un chacun aurait voulu manifester hautement ses sentiments de gratitude et de respect. De nombreux cadeaux aussi furent offerts, de sorte qu'en cette circonstance nous pûmes constater combien étaient vivaces les sentiments de reconnaissance de toute cette jeunesse qui avait passé par nos mains ; et ce fut pour nous un encouragement bien réel. Cette journée si bien remplie laissa dans tous les cœurs une impression de profond étonnement pour les hommages si chaleureux adressés à la Mission dans la personne de son chef, et resserra les liens de réciproque sympathie formés depuis de si longues années.

29 avril. — Nous voilà arrivés au troisième jour de cette fête inoubliable. Dans l'après-midi, une représentation théâtrale réunit une dernière fois dans la salle des fêtes de la Mission, trois cents personnes parmi lesquelles on remarquait MM. les consuls de France, d'Allemagne, des États-Unis, et une délégation du consul des Soviets.

La séance débuta par quelques morceaux de fanfare joués par les élèves de la Mission : *La Marseillaise* et l'*Hymne persan* furent religieusement écoutés et vive-

ment applaudis. Et puis, les discours recommencèrent, en persan, en arménien, en français, discours pleins de tact et de délicatesse. Un Arménien schismatique d'une trentaine d'années, se fit remarquer entre tous. Je crois devoir citer ici son discours en entier :

RÉVÉREND PÈRE !

« Toute cette jeunesse que vous voyez groupée autour de vous vient, en un élan spontané, célébrer le glorieux jubilé d'une vie pleine de labeur fécond et vous apporter le témoignage de sa profonde sympathie. Parmi ces physionomies rayonnantes de plaisir, certaines viennent en un geste magnifique exprimer leur admiration en contemplant l'édifice achevé par vous, dont toutes les colonnes sont solidement assises au prix de tant de sacrifices et de magnanime dévouement noblement consentis durant tout un quart de siècle.

« Nous, les plus anciens élèves de la Mission, nous conservons dans ses moindres détails le souvenir précieux et ineffaçable du travail que vous avez accompli pour l'éducation, du zèle que vous avez mis à frayer un passage à travers un sentier des plus épineux, celui de l'honneur, de la vertu, déchirant les voiles de l'ignorance, des ténèbres qui vous entouraient au début de votre apostolat.

« Vous nous permettrez, notre bien cher Supérieur, liés que nous sommes par une chaîne solide de souvenirs affectueux, par tout un passé d'un quart de siècle, de vous exprimer notre reconnaissance avec toute la franchise dont, grâce à votre éducation, notre âme garde les marques indélébiles. Nous n'ignorons pas sans doute qu'il répugne à votre modestie de nous entendre évoquer tout un passé plein d'abnégation, habitué que vous êtes à mener une vie sans appareil, à travailler à l'abri de toute indiscretion. Mais n'est-ce

point vous qui, dès notre tendre enfance, nous avez appris l'amour de la vérité en nous initiant aux principes fondamentaux de la morale : admirer le beau et l'harmonie de la nature avec une reconnaissance profonde pour Celui dont la main dirige tous les éléments complexes qui entrent dans la composition de l'univers.

« C'est, partant de ces principes, que nous nous sommes guidés dans la vie ; c'est la connaissance de ces principes qui nous a permis de faire le chemin que vous nous avez tracé vous-même avec tant d'austérité.

« Combien différent est ce chemin de celui que parcourent en ce moment d'autres jeunes gens, sans principe arrêté, à pas flottants et incertains, déviant parfois vers des buts qui ne sont pas toujours ceux du progrès et de la civilisation.

« Le souci de probité qui guide la génération que vous avez éduquée, avec le concours de vos collègues, dont certains, nos anciens précepteurs, disséminés actuellement dans tous les coins du monde et dont nous regrettons l'absence en ce jour solennel, ce souci, disons-nous, a été comme un gouvernail solide qui nous a permis, malgré les récifs innombrables semés sur tout notre parcours, de manœuvrer sans défaillance la barque à laquelle nous nous sommes confiés dès le début de la Mission.

« Tel un jardinier vigilant qui préserve sa culture contre les plantes parasites, vous avez tâché d'arracher de nos âmes toute inclination mauvaise, tout penchant coupable. Jadis nos cœurs d'adolescents pleins de l'affection la plus pure pour vous, conservent intacts les mêmes sentiments à l'âge de maturité.

« Parallèlement à la mission qui vous est confiée, vous avez pu en peu de temps faire connaître à vos

élèves toutes les qualités de la langue française. Vous avez contribué non seulement à la propagation de la langue d'une des parties les plus civilisées de l'humanité, mais à faire entrevoir à votre entourage encore obscur, les bienfaits de la culture purement européenne. Et aujourd'hui, notre Supérieur bien-aimé, vous pouvez être fier du succès obtenu ; car des centaines de jeunes gens, dotés de l'armature morale que vous leur avez forgée, vous expriment en ce moment leurs sentiments de profonde gratitude. Ces jeunes gens et des centaines d'autres que vous avez vus grandir sur les bancs de l'école, dont vous avez suivi le développement mental et physique avec une sollicitude toute paternelle, forment les vœux les plus sincères pour la prospérité de la Mission que vous dirigez.

« Aujourd'hui, cher Supérieur, nous les plus anciens élèves qui avons eu le bonheur d'accourir et de nous abriter, dès les premiers jours, sous vos ailes paternelles et de piétiner le terrain encore vierge de votre activité féconde, nous venons en ce jour grandiose célébrer le vingt-cinquième anniversaire de votre vie d'abnégation et de générosité auréolée de la gloire la plus pure. Nous venons unir nos voix à celles des adolescents réunis autour de vous pour crier tout haut notre admiration et étaler devant tous les yeux la conquête que vous avez faite dans nos cœurs à jamais reconnaissants. »

Dans un langage à la fois très simple et très relevé, M. Berthouesque remercia l'assistance d'avoir bien voulu honorer le sacerdoce et l'apostolat en sa personne, et dit toute sa reconnaissance pour les dons gracieux offerts en cette circonstance.

Alors les élèves de l'école interprétèrent de leur mieux « l'Avare » de Molière, pièce que l'on voit tous jours jouer avec plaisir, vu son humeur inimitable et

son esprit de critique si profond. Parmi les entr'actes, je me permettrai de citer le texte d'un acrostiche composé en l'honneur de M. Berthounesque, par les élèves catholiques de la Mission, aidés de leurs professeurs :

ACROSTICHE

1. *Plan de la vie*

Fuir loin du sol natal, aider les miséreux,
Rehausser les esprits en prêchant l'Évangile,
Aviver la vertu, la rendre plus virile,
Ne point songer à soi, faire beaucoup d'heureux :
C'est là, en quelques mots, la tâche des héros ;
Or c'est là votre vie, ô très vénéré Père,
Imitateur constant de ce glorieux frère,
Sur qui vous modelez vos bienfaisants travaux.

2. *Éducation des enfants*

Bienheureux les enfants qui passent par vos mains
Et qui, en grandissant, apprennent à connaître,
Rivalisant d'efforts, les lois du Divin Maître,
Tant d'attraits mensongers attirent les humains :
Honneurs et jouissance excitent leurs désirs ;
On cherche le bonheur, on trouve la tristesse ;
Un seul chemin conduit au bonheur qui nous presse :
Ne point trahir Jésus, fuir tous les faux plaisirs.

3. *Modèle à suivre*

Enfants, de nos âmes voici le bon Pasteur,
Sur le modèle offert par Dieu qui nous l'envoie,
Que toujours vaillamment nous suivions notre voie.
Une vie éternelle attend l'heureux vainqueur,
Et sur terre des joies plus douces que le miel,
Prêtre chéri de Dieu, en ce beau jour de fête,
Considérez surtout le serment qu'on vous prête :
Moyennant votre appui, nous vous suivrons au ciel.

Ce fut une séance bien réussie, qui couronna la série des fêtes, laissant planer une ombre de regret sur ces beaux jours écoulés. Mais tout était fini, et aux

accents renouvelés de la *Marseillaise*, la salle se vida.

Ainsi passe le temps de notre voyage ici-bas.

Au ciel, ce sera la joie éternelle.

Ant. CLARYS.

SYRIE

*Lettre de M. AOUN JÉRÉMIE, prêtre de la Mission,
à M. FRANÇOIS VERDIER, supérieur général*

Tripoli de Syrie, le 9 juillet 1927.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Cette année, la maison de Tripoli (Liban) a été bien éprouvée par la mort de son supérieur, le bon et regretté M. Ouanès.

M. Ouanès était un bon et zélé missionnaire, régulier, pieux, charitable, cherchant en tout et partout la gloire de Dieu et le bien du prochain. Malgré sa maladie et ses fatigues, il courait partout où l'obéissance l'appelait, soit pour donner des retraites aux sœurs, qui le goûtaient bien, soit aux Enfants de Marie, soit au peuple, quand ses devoirs le lui permettaient.

Depuis plusieurs années, il dormait à peine trois ou quatre heures à cause des douleurs qu'il éprouvait le jour et la nuit. Il ne se plaignait jamais, patient et surnaturel dans toutes ses épreuves, élevant son cœur à Dieu. Aussi tout le monde le regrette et le pleure.

Nous avons donné, cette année, des missions durant sept mois sans interruption, à plus de quinze villages ;

un missionnaire avec un curé se détachaient de la mission, pour aller instruire et confesser les habitants. Puis on installait dans la maison la plus convenable un autel pour dire la messe et leur donner la sainte communion.

Il fallait voir comme ces pauvres et bons paysans étaient contents et heureux de voir le missionnaire parmi eux. Ils abandonnaient leurs travaux pour venir écouter la parole de Dieu et profiter des bienfaits de la mission.

Sans doute le missionnaire est mal logé à côté des bœufs et des chameaux, mal nourri. Mais il abonde de joie de pouvoir rendre service à ce peuple de laboureurs et de bergers, et par là glorifier Dieu et sauver ces âmes si chères au divin Maître.

Une fois, au mois de janvier, durant une tempête de pluie, vers trois heures de la nuit, des gouttières arrosaient toute la chambre où je logeais. Le garde champêtre entre chez moi, et voyant l'eau partout, même sur le lit; il me dit tout ému : « Mais, mon Père, où allez-vous dormir? — Et que faire? lui dis-je, où aller la nuit? — Venez chez moi, vous passerez la nuit chez nous. » Après avoir transporté les bagages, j'entre dans cette maison, qui mesurait à peine 10 mètres de long sur 6 de large. D'un côté la famille, père, mère, enfants, berceau, etc., de l'autre côté, six chèvres, trois bœufs, un chameau et un âne. On met deux planches entre les deux camps et là je passe la nuit, sans pouvoir dormir, cela va de soi, avec les cris des enfants et des bêtes. Le lendemain, on me transporte dans un autre local, en compagnie d'une vache et de son veau qui venait tirer la couverture la nuit; j'ai passé plus de vingt jours dans cette société. Eh bien! plus on souffre, plus le bon Dieu bénit le travail et donne des consolations au missionnaire.

Dans les petits hameaux, ce qui gêne le plus, c'est le manque d'églises. C'est pourquoi on doit porter avec soi tout ce qu'il faut pour installer un autel d'une manière convenable.

Cette année j'ai distribué sept ornements, une chape, un calice à des églises pauvres et j'ai donné à plus de trente prêtres du linge, corporaux, amicts, purificatoires etc., que nos sœurs d'Ismailia et d'autres bienfaiteurs de France m'ont envoyés. Bien des personnes aussi ont reçu des objets de piété, chapelets, images, médailles, croix, etc.

Dans cette campagne, sur plus de sept mille personnes, une trentaine seulement manquèrent à l'appel et n'ont pas profité de la grâce de Dieu.

Tous les jours, on fait prier pour les bienfaiteurs et on fait dire chaque mois deux messes à cette intention.

Je suis heureux, Monsieur et très honoré Père, de l'arrivée de M. Napal, qui prend à cœur l'œuvre de la mission. J'espère que le bon Dieu nous enverra aussi un bon supérieur.

A genoux, Monsieur et très honoré Père, je demande votre bénédiction pour les missionnaires et pour les œuvres, et suis en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, votre très humble et dévoué fils.

AOUN JÉRÉMIE.

M. GAYRAUD

Un journal de Syrie a publié l'article suivant :

Damas, le 19 juillet 1927.

La mort d'un grand missionnaire français

(De notre correspondant particulier.)

Un étranger, arrivant hier à Damas, et voyant se dérouler à travers la ville un cortège immense, un

convoi funèbre imposant, où les autorités syriennes et françaises, civiles, militaires et religieuses étaient représentées, où hommes, femmes, jeunes filles et enfants, de toutes religions et conditions, suivaient par centaines un corbillard où le cercueil disparaissait sous un dôme de couronnes et de fleurs, eût cru assister aux obsèques d'un grand de la terre, d'un des personnages les plus illustres de l'antique cité syrienne. Il eût cru à un deuil national.

Pourtant, celui que l'on conduisait à sa dernière demeure avec cette pompe inusitée n'était pas un Damascène : ce n'était qu'un modeste religieux, un missionnaire de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

C'était M. Victor Gayraud, prêtre de la Mission, supérieur du collège français des Lazaristes, à Damas.

Ce fut un homme de cœur et d'esprit. Il avait ardemment aimé la population syrienne et lui avait fait beaucoup de bien. Il en était sincèrement aimé à son tour.

Il lui avait consacré les meilleures années de sa vie, prodiguant, pendant près d'un quart de siècle, ses travaux, ses peines et toutes les qualités de son âme à l'éducation de la jeunesse et l'instruction des enfants.

Venu à Damas, en 1904, comme simple professeur au collège Saint-Vincent, il ne devait pas tarder, grâce aux qualités remarquables qui le distinguaient, à en devenir le supérieur.

Élevé à cette charge dans des circonstances difficiles, après la Grande guerre qui avait ruiné et dévasté cet établissement, le plus ancien et le plus florissant de la ville, il avait réussi, par son administration sage et éclairée, à le relever jusqu'à en faire une maison d'éducation modèle.

Persuadé que l'œuvre de formation ne doit pas

s'arrêter une fois les études terminées, il avait fondé un cercle des anciens élèves qui était devenu, ces temps derniers, un véritable foyer artistique et littéraire.

S'occupant avec le même zèle des vastes et nombreuses institutions des Filles de la Charité dont il était le directeur, M. Gayraud a su leur donner une nouvelle impulsion et une organisation parfaite. Pensionnat, externat, écoles gratuites, orphelinat, asile des petits garçons, hôpital, dispensaires : chacune de ces œuvres avait une large part dans sa sollicitude et toutes lui sont plus ou moins redevables de leur magnifique développement.

Mais aussi quel labeur écrasant ! On s'en fera une idée quand on saura que les seuls établissements scolaires des Sœurs de la Charité à Damas comptent une clientèle de plus de huit cents jeunes filles et fillettes.

En reconnaissance de ses mérites et des services signalés qu'il avait rendus au pays, le gouvernement de S. A. le Damad lui avait décerné dernièrement encore la médaille du Mérite syrien. Jamais distinction honorifique ne fut mieux placée.

Durant l'époque troublée de la révolution, combien ne s'est-il pas employé à soulager de misères ! Que de fois n'a-t-il pas usé de son crédit auprès des autorités militaires et civiles françaises, qui le tenaient en grande estime, pour dissiper des malentendus, éclaircir des situations, prévenir ou adoucir des sévérités !

La maladie s'est abattue sur lui comme un coup de foudre et l'a terrassé en pleine activité.

Transporté à Beyrouth dans un état grave, avec l'espoir que l'air pur du Liban lui rendrait quelques forces, il s'y est éteint doucement le 12 juillet.

Sa dépouille mortelle a été ramenée à Damas,

dimanche passé, par M. Sarloutte, supérieur du collège d'Antoura.

Ses funérailles ont été une véritable apothéose. La chapelle des Lazaristes était trop petite pour contenir la foule qui s'y pressait et qui venait apporter un dernier hommage au missionnaire disparu.

Dans le chœur de l'église, on remarquait les archevêques melchite, syrien, tous les vicaires patriarchaux et curés des rites orientaux.

S. B. le patriarche orthodoxe avait délégué son grand-vicaire, Mgr Germanos, et, de plus, par une attention délicate, il avait envoyé la fanfare du collège grec-orthodoxe pour suivre le convoi.

Les religieux et religieuses du rite latin au grand complet : Franciscains, Jésuites, Mineurs conventuels, Frères maristes, ainsi que les religieuses franciscaines de Marie, les sœurs des Saints Cœurs dites Mariamates, les sœurs de Besançon et celles de Marie Auxiliatrice.

A droite, dans la nef, aux places réservées, avaient pris place M. le délégué p. i. du Haut-Commissaire et son adjoint ; M. Bustany, chef de cabinet de S. A. le Damad, représentant le gouvernement syrien ; M. le colonel Bégou, commandant de la place, représentant le général Vallier, empêché ; MM. les Consuls d'Italie et d'Espagne ; M. le colonel Mortier, chef du Service des renseignements de l'État de Syrie ; MM. les capitaines Millot et Legay, lieutenant Renaudin et plusieurs autres officiers ; M. Cournet, conseiller judiciaire, M. Nepveur, président de la cour d'appel, et M. Cirou, président intérimaire du tribunal de 1^{re} instance des causes étrangères ; M. Eustache de Lorey, directeur de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans ; Yéhié Effendi Essaouaf, ancien président de la municipalité de

Damas ; Hairi Effendi El Djézairli, président du tribunal civil de la ville ; Hamdi bey Aghriboze et son frère, fonctionnaires du ministère de l'Intérieur, etc.

La grand' messe a été chantée et l'absoute donnée par M. Heudre, Visiteur des Lazaristes, arrivé la veille.

AFRIQUE

ABYSSINIE

LA MISSION DE MGR LÉPICIER EN ÉRYTHRÉE ET ABYSSINIE

Cette importante et délicate mission, dont *la Croix* a déjà entretenu ses lecteurs, a pris fin dernièrement. Mgr Lépicier permet qu'on en retrace ici les principales étapes, sans pour cela trahir le rapport confidentiel remis au Saint-Siège. Parti de Rome, le soir du Vendredi saint, avec le titre de visiteur apostolique, en Érythrée et Abyssinie, le digne prélat débarqua, après un long voyage, au port de Massawa, sur la mer Rouge. S. Exc. le gouverneur Gasparrini et les autorités italiennes lui firent un accueil bienveillant, mettant à sa disposition autos, mulets, caravanes. Mgr Lépicier gagna ainsi Asmara, capitale de l'Érythrée, sur un haut plateau de 2400 mètres. Malgré les difficultés du voyage, l'ancien professeur de théologie à la Propagande n'en continuait pas moins, à ses heures perdues, la composition de son prochain traité du sacrement de l'Ordre, dont la préface est ainsi datée : *Asmara, in solemnitate Sancti Joseph.*

L'archevêque de Tarse fit son entrée, le dimanche du Bon-Pasteur, dans l'église des indigènes, où la

foule stationnait depuis trois heures du matin, chantant les psaumes de David, au son du systre et du tambour. Le clergé indigène célébra les saints mystères en rite ghèz. Mgr Lépicier fut saisi de l'aspect si noble et de la foi si ardente de ces hommes noirs, drapés dans leur manteau blanc, s'empressant autour de l'évêque et se prosternant sous sa bénédiction. On devine leur émotion lorsque le visiteur apostolique leur parla du vrai bon Pasteur qu'est le Pape de Rome. Une autre cérémonie, en rite latin, se déroula le même jour à la cathédrale des Italiens. Les Pères capucins, qui président à la mission d'Érythrée, avaient organisé de brillantes réceptions, et une déférente rencontre eut même lieu entre Mgr Lépicier et le duc des Abruzzes, justement en visite officielle à Asmara.

Mgr Lépicier continua sa route vers l'Abyssinie. La traversée de chaque village éthiopien renouvelait des démonstrations inoubliables. Les chefs du pays offraient au visiteur apostolique toutes sortes de cadeaux, parfois encombrants : paniers d'œufs, chèvres, bœufs, zébus. Après en avoir pris possession, Mgr Lépicier les persuadait qu'ils les acceptassent à leur tour, leur recommandant de manger tout cela « en l'honneur du Pape » !

Mgr Lépicier parcourut ainsi les principales chrétientés d'Abyssinie, qu'un vénérable Père Lazariste français, M. Gruson, dirige avec zèle depuis trente ans. Il s'arrêta à Alitiéna, ce grand centre, où un Napolitain, Justin de Jacobis, fonda la première mission des Lazaristes, en 1845. Cette communauté chrétienne, qui subit plusieurs violentes persécutions, est étonnamment prospère. La visite de l'envoyé du Pape y fit encore plus sensation qu'ailleurs. Les soldats exécutaient des danses guerrières et faisaient partir leurs

fusils, les femmes poussaient des cris de joie et chantaient : *Voilà la rose de Rome qui arrive !*

Mgr Lépiciier reste émerveillé du travail de nos Lazaristes. Les noms de M. Gruson, de M. Bringer, du Fr. Lacour et de vingt autres reviennent, sans cesse, sur ses lèvres. A Alitiéna, il fut accueilli par M. De Witte, qui le salua en français, félicitant le représentant du Pape de pouvoir pénétrer, pour la première fois, en pays de persécution. De fait, les traces des violences subies pour la foi sont palpables : il n'est pas de prêtre ou de fidèle qui ne porte encore de glorieuses cicatrices. Le souvenir du bienheureux martyr Michel Ghébré, béatifié l'an dernier, est présent à tous les esprits. Ces chrétiens, dignes de la primitive Église, ne voulaient plus laisser partir le visiteur apostolique. Mgr Lépiciier en était ému jusqu'aux larmes.

Mgr Lépiciier signale encore avec insistance la chrétienté de Monoxeito, comme l'une des plus édifiantes. Ces pauvres Abyssins furent mis en demeure de quitter leur pays ou d'apostasier. Sans hésiter, ils abandonnèrent tous leurs biens et se regroupèrent, avec la permission de l'Italie, aux marches frontières d'Érythrée. Leur vie religieuse est intense. C'était à qui, parmi les soldats, aurait l'honneur de conduire le mulet du visiteur, et la conversation, qui s'établissait ainsi en cours de route, édifiait profondément l'auguste voyageur.

Un jour, l'envoyé du Pape reçut une délégation l'invitant à se rendre au monastère copte de Débré-Bizen, où quatre cents moines mènent une vie érémitique de Camaldules ou de Chartreux, sur un haut plateau, à 2600 mètres d'altitude. Ce fut un grand événement pour l'Abyssinie. Le prieur et quelques moines vinrent au-devant du visiteur apostolique, et,

par un privilège unique, dont aucun roi, aucun empereur n'ont jamais bénéficié, Mgr Lépicier franchit les deux enceintes du couvent, à dos de mulet.

Depuis le cinquième siècle que ce monastère existe, on n'avait pu y pénétrer qu'à pied, par respect pour ce saint lieu. La règle ne fléchit qu'en faveur du représentant du Pape. En racontant dernièrement cet épisode au Saint-Père, Mgr Lépicier vit des larmes couler sur ses joues...

Mgr Lépicier revient très satisfait de sa mission, malgré les incroyables fatigues qu'il a supportées, en fréquentant le tropique du Cancer à cette saison. La chaleur était telle, parfois, que les plats brûlaient les doigts. Que de nuits sans sommeil ! Mgr Lépicier cherche ses impressions sur son carnet de route. En regard de Massawa, au voyage de retour, il a simplement noté : *Noctem illam !* avec quel point d'exclamation !

— Mais cela ne compte pas, reprend Mgr Lépicier, à côté des consolations et des espérances que j'emporte d'une visite apostolique, en ces missions d'Érythrée et d'Abyssinie, qui sont une des plus belles pages de l'histoire de l'Église, et où fleurit magnifiquement la grande dévotion catholique à ces « trois choses blanches », — comme il disait aux indigènes, — l'Hostie, la Vierge Marie et le Pape !

(*La Croix.*)

ALVERNE.

ALGÉRIE

PANÉGYRIQUE

DU BIENHEUREUX GHÉBRÉ-MICHAEL

par Mgr BOLLON

SÉMINAIRE DE SAINT-EUGÈNE (Alger)

12 juin 1927

*Simile est regnum calorum homini negotiatori
qui, emittit bonas margaritas; inventa una pre-
tiosa dedit omnia sua et comparavit eam.*

Le royaume des cieux est semblable à un négociant qui achète des pierres fines; en ayant trouvé une précieuse, il donna tout ce qui lui appartenait et il l'acheta.

MONSEIGNEUR, MES FRÈRES,

De toutes les pierres fines qu'un homme peut acheter, pendant les années que Dieu lui octroie pour son négoce terrestre, une des plus précieuses est la vérité. La vérité est un des noms abstraits de Dieu; le Verbe fait chair n'a-t-il pas dit : « Je suis la Vérité » ? L'homme est donc fait pour elle : *Fecisti nos ad te Domine*; et il ne peut pas goûter de repos tant qu'il ne la possède pas, *et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te*¹.

1. Voilà pourquoi saint Augustin qui l'avait tant cherchée a pu dire : « *Quid fortius desiderat anima quam veritatem?* Qu'est-ce que l'âme peut désirer plus fortement que la vérité ? » (Hom. liv., IV post Pentecosten).

Parmi les chercheurs de pierres fines dont le dix-neuvième siècle a inscrit les noms sur l'airain de ses tablettes historiques, le bienheureux Ghébré-Michaël, dont nous solennisons la béatification, doit être compté parmi ceux qui ont fait les plus héroïques sacrifices pour acheter la pierre précieuse de la Vérité.

Le vénérable de Jacobis, fils de saint Vincent de Paul et père spirituel du bienheureux, que la Providence avait placé, en 1839, sur le candélabre de l'Abysinie pour dissiper les ténèbres de ce pays, évangélisé pendant la première moitié du quatrième siècle par saint Frumence, mais plongé, depuis le huitième siècle, dans la nuit du schisme et de l'hérésie monophysites, a cru pouvoir écrire à la Propagande que « la vie de Ghébré-Michaël formerait peut-être une des plus belles pages de l'histoire ecclésiastique contemporaine ».

Vous allez constater, mes Frères, malgré l'infirmité de ma parole et la brièveté relative de mon discours, que le vénérable n'a pas exagéré. Quelle gratitude nous devons aux prêtres de la Mission qui nous ont invités à glorifier avec eux, en même temps que deux de leurs confrères, martyrisés par les bourreaux de 1792, le bienheureux abyssin, aspirant de leur Congrégation, puisqu'en nous donnant l'occasion de contempler tout ce qu'a fait un des plus intrépides négociants pour se procurer la vérité, ils nous font connaître le prix inestimable de cette pierre précieuse que nous avons le bonheur de posséder et à laquelle nous devons attacher notre esprit et notre cœur plus qu'à tous les biens de ce monde!

Voyons : 1° comment Ghébré-Michaël est devenu négociant en pierres fines : *Simile est regnum cælorum homini negotiatori qui emit bonas margaritas*; 2° comment il a trouvé la pierre précieuse de la Vérité :

inventa una pretiosa; 3° comment il a donné tout ce qui lui appartenait pour l'acheter et la conserver : dedit omnia sua et comparavit eam.

Première partie

Notre grand docteur africain a écrit dans les *Confessions* : « Seigneur, on ne va point à toi sur des vaisseaux ni sûr des quadriges... Pour aller à toi et pour parvenir jusqu'à toi, il ne faut que le vouloir, mais le vouloir fortement et pleinement et non de cette volonté à demi blessée, qui s'agite incertaine et se jette en tous sens et dont une partie qui s'élève se débat contre l'autre partie qui retombe. » Cette volonté forte et pleine qui entraîne tout en haut, notre bienheureux la posséda dès sa prime enfance et put, grâce à elle, gravir des pentes si abruptes et atteindre des cimes si hautes que, rien qu'à le suivre du regard, notre pauvre nature humaine se sent prise de vertige.

Ghébré-Michaël, nom qui signifie serviteur de saint Michel, naquit en 1791, en Éthiopie, dans la petite ville de Mertoulé-Nardem, d'une famille d'humbles artisans, qui avaient dans leurs veines quelques gouttes de sang portugais. Tout petit, il fut privé d'un œil par un accident banal, qui, d'après les idées courantes, le prédestina à la cléricature. Aussi toute son enfance et toute son adolescence se passèrent-elles dans les écoles. Les écoles éthiopiennes ne peuvent guère être comparées aux écoles françaises, même de la fin du dix-huitième siècle. Toutefois, elles exigent de leurs élèves, décidés à poursuivre leurs études jusqu'au bout, des travaux qui supposaient une puissance de volonté vraiment extraordinaire chez des enfants et adolescents que la vie n'avait pas encore pliés à ses dures nécessités. Dans l'école élémentaire,

Ghébré-Michaël dut apprendre la langue ghez, langue morte compliquée de deux cent deux caractères et employée uniquement dans la liturgie. Il dut se former en même temps au chant ecclésiastique. A l'âge de dix ans, le futur martyr put passer de l'école élémentaire à l'école conventuelle de Mertoulé-Mariam pour y suivre des cours de grammaire, d'histoire et de musique religieuse. Puis, à dix-neuf ans, ayant conquis le titre de maître-instructeur, il fut admis à suivre le haut enseignement des cénobites lettrés. Cet enseignement ne pouvait être suivi que par des étudiants exceptionnellement doués, puisqu'il comprenait la Bible en entier apprise par cœur, tous les conciles et synodes orientaux, tous les traités des docteurs et Pères de l'Église d'Orient et de nombreux ouvrages de musique religieuse.

C'est dans cet immense champ d'études que Ghébré-Michaël chercha et acheta, au prix des plus rudes et des plus constants travaux, d'innombrables pierres fines, qui firent de lui, à un âge très jeune encore, un des plus riches joailliers de l'Abyssinie : *Emit bonas margaritas*. Quelle volonté forte et pleine ne dut-il pas mettre en œuvre pour s'approvisionner ainsi de gemmes et pour en approvisionner, pendant toute sa vie, les plus avides négociants de son pays! Sans doute ce sont des Golcondes et des Transvaal inépuisables que la Bible, les ouvrages de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Jean Chrysostome, la vaste compilation d'homélies et de traités ecclésiastiques, composés dans les siècles antérieurs au treizième, le code qui renferme tout le droit national antique et une sorte de code civil calqué sur le code de Justinien, des traités d'astronomie et bien d'autres ouvrages connus des seuls savants abyssins. Cependant il faut noter que cet enseignement supérieur était

exclusivement oral. Le maître lisait un texte ghez, l'élève le traduisait dans sa langue et devait, le lendemain, réciter de mémoire, en même temps que le texte, l'explication qui lui en avait été donnée la veille. Aussi c'était un mérite peu commun de conquérir, comme le fit Ghébré-Michaël, le titre de « docteur éminent », attestant que celui qui le portait possédait toute la Bible avec son exégèse et son herméneutique, tous les textes contenus dans les compilations patristiques, et tous les autres traités auxquels je viens de faire allusion. Il faut ajouter que Ghébré-Michaël possédait cette érudition à un degré qui faisait l'admiration de ses maîtres eux-mêmes.

Pour devenir un riche négociant en pierres fines et trouver la précieuse, suffisait-il de la force de volonté, du travail de mémoire, de la tension d'esprit nécessaire, pour recevoir, digérer, conserver de telles sciences? Qui pourrait le croire? Combien d'autres jeunes Abyssins, avant et après Ghébré-Michaël, décorés du titre de docteur éminent, achetèrent la gemme qui seule importe! Il y a des pierres fines dans tous les traités de religion, comme dans tous les systèmes de philosophie. Tous ces diamants, dont quelques-uns ont été taillés et sertis de mains de maîtres réfléchissent quelques rayons de la vérité, mais aucun ne réfléchit la Vérité tout entière. Or, nous sommes faits, non pour telle et telle vérité, mais pour la Vérité et quelles que soient les joies que nous apportent telles ou telles vérités, aucune ne nous donne le repos de la Vérité : *irrequietum est cor nostrum*. Même sans la Bible et les écrits des Pères qui contiennent la vérité totale, combien de négociants qui se croient habiles et qui sont seulement ignorants et légers, ne réussissent qu'à être de vulgaires strass, parce qu'ils dénaturent ce qu'ils étudient selon la parole de saint Pierre : *Quae*

indocti et insensibiles depravant sicut et ceteras scripturas ad suam ipsorum perditionem!

Les théologiens ont décrit les divers processus de l'âme qui cherche la pierre précieuse de la Vérité. Ils ont donné la série des actes que doivent accomplir nos facultés naturelles, soutenues constamment par la grâce surnaturelle. Mais tous ont insisté sur une disposition principale, qui doit dominer cet ensemble d'actes, parce que, si elle fait défaut, ceux-ci auront la plus grande difficulté à se réaliser : cette disposition, c'est l'humilité de l'esprit. Vainement un homme tentera de donner son adhésion à la Vérité, telle que la présentent les Écritures et leur seul interprète autorisé, l'Église catholique, s'il ne vient pas à elles avec la disposition de se soumettre humblement à leurs doctrines, ses yeux resteront clos et son intelligence enténébrée. Il n'apercevra pas la pierre précieuse. Même quand il la rencontrera, il la jettera avec dédain comme ces chercheurs du Transvaal jetèrent le plus gros diamant du monde, qui appartient aujourd'hui à la Couronne d'Angleterre et que seul le hasard fit découvrir.

Or, l'humilité de l'esprit, la bonne foi, Ghébré-Michaël les possédait au plus haut degré. Lorsqu'il confronta avec les Écritures et les Pères les enseignements de l'hérésie monophysite, et qu'il en constata les contradictions flagrantes, il s'en ouvrit à son maître et ami l'Aleka Ouèldé-Selassié, qui avait fait les mêmes constatations et, non satisfaits des pierres fines que procurait l'Église abyssine, tous deux jurèrent de ne chercher que l'Église qui leur paraîtrait en possession de la pierre précieuse de la Vérité. Aussi le vénérable de Jacobis a pu écrire après le martyre du bienheureux : Abba Ghébré-Michaël, ce génie abyssin, perspicace, droit, actif, n'a jamais participé

en aucune façon au relâchement du christianisme de son malheureux pays. Étranger à toute secte, il a constamment recherché la connaissance de la vraie foi : *Simile est regnum*, etc.

Nous allons voir dans la deuxième partie de ce discours comment notre bienheureux a trouvé la pierre précieuse dans l'Église catholique : *inventa una pretiosa*.

Deuxième partie

Rappelez-vous, mes frères, la scène évangélique, où un jeune homme à l'âme pure, aux vellétés généreuses, interroge Notre-Seigneur sur le moyen d'obtenir la vie éternelle. Le Maître lui répond en énumérant simplement les principaux commandements du Décalogue. Mais comme le jeune homme fait assez voir qu'il attend quelque chose de plus, prêt qu'il se croit aux grands sacrifices, le Maître ajoute : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres. Alors viens et suis-moi. »

Cette scène se renouvellera jusqu'à la fin des temps. A ceux qui veulent être parfaits, Notre-Seigneur ne montre pas seulement le chemin du salut, il leur propose formellement de les placer au nombre des disciples qui le suivent partout, attachés de près à sa personne. Aussi il exige qu'ils se débarrassent des biens qui les retiennent et qu'ils acceptent la vie errante des chercheurs de brebis égarées.

Celui qui seul comprend le langage de tous les cœurs avait lu, dans le cœur de Ghébré-Michaël, le désir ardent d'être parfait et il lui avait ordonné de renoncer à tout et de le suivre. Plus courageux que le jeune homme de l'Évangile, notre bienheureux exécuta fidèlement les ordres du Maître. Dès son enfance et sans jamais regarder en arrière, il tourna le dos aux

chemins des péchés, aux boursiers du vice, aux profondeurs de misère, aux affections coupables et même à la banalité et au terre à terre. Il dirigea son être tout entier vers les cimes des beautés morales, de l'esprit du sacrifice, du renoncement total, cimes qui ne connaissent que la blancheur des neiges et l'éclat des rayons solaires.

Quand Ghébré-Michaël eut conquis le titre de docteur éminent, il aurait pu, comme la plupart des autres docteurs, s'engager dans un des nombreux chemins auxquels son titre lui donnait accès et qui tous conduisaient aux honneurs et aux richesses. Il ne voulut prendre que les chemins les plus austères de la vertu et de la science religieuse et il les parcourut en suivant à la lettre les conseils donnés par Notre-Seigneur : « Sans bourse, sans chaussures, sans bâton, sans tunique de rechange. » Devenu moine profès, il comprit que sa vie devait trouver d'abord sa fonction la plus sacrée dans la prière conventuelle et les méditations personnelles ; puis son plus haut objet dans l'étude de sa foi, afin qu'elle pût atteindre son maximum dans l'exhaussement et dans l'enrichissement de son intelligence.

La fonction sacrée de la prière et de la contemplation, Ghébré-Michaël avait remarqué qu'elle ne s'exerçait presque plus chez les moines abyssins qui, ignorant les disciplines primitives, passaient la plus grande partie de leur vie dans le désœuvrement et partant dans le plus dangereux relâchement. Aussi, du consentement de ses frères, à qui il avait ouvert les yeux sur le vide et les dangers de leur existence, il prit le bâton du moine gyrovague et entreprit de visiter les principaux couvents de son pays pour rechercher et étudier à fond le *Manuel des moines*, que le couvent de Mertoulé-Mariam ne possédait plus.

C'est au cours de ces voyages qu'il eut mille occasions de pratiquer les conseils devant lesquels recula le jeune homme de l'Évangile : mendiant sa misérable subsistance, passant quelquefois plusieurs jours sans trouver les quelques grains de céréales qui lui étaient nécessaires, il dormit presque toujours sous le porche des églises, n'ayant que rarement un peu de paille pour adoucir sa couche, se contentant d'un morceau de bois ou d'une pierre pour oreiller, de la cotonnade grossière qui le revêtait pour le préserver de la fraîcheur des nuits, exposé sans cesse aux plus rudes aventures en même temps qu'aux plus mortifiantes privations. A cette époque de sa vie, Ghébré-Michaël fut vraiment semblable au négociant qui ne recule devant aucune peine pour acheter des gemmes : *homini negotiatori, qui emit bonas margaritas*, et il mérita bien de trouver la précieuse entre toutes. Ses pérégrinations et ses investigations religieuses durèrent dix années. Reçu à bras ouverts dans certains monastères, il fut menacé, injurié, frappé dans d'autres, où plusieurs fois les moines, aussi peu disposés à se réformer qu'à embrasser la vérité, attentèrent à sa vie. Rien ne put lasser sa constance ni le détourner du but poursuivi. Non seulement il rechercha les moyens de rétablir la vie monastique dans sa pureté primitive, mais, en fouillant sans répit les bibliothèques, il enrichit son intelligence de sciences diverses, où il vit resplendir, comme des gouttes de diamant, quelques rayons de la vérité suprême.

Choisi à cause de sa science et de son prestige comme membre d'une ambassade qui devait aller au Caire demander un évêque au patriarche schismatique de l'Église copte, il entra pour la première fois en rapports avec celui qui devait l'aider si providentiel-

lement à trouver la pierre précieuse, M. de Jacobis, une des gloires les plus pures de la Congrégation de la Mission. Ce fut le vénérable Lazariste, donné par le roi Oubié comme guide de l'ambassade, qui fit placer Rome et Jérusalem dans l'itinéraire des ambassadeurs. Le souvenir de cette visite à Rome, où Ghébré-Michaël et ses compagnons furent reçus en audience par Grégoire XVI, aida puissamment notre bienheureux dans ses ascensions vers la vérité. Puisqu'il cherchait le royaume de Dieu et sa justice, la Providence le dirigeait dans les sentiers mystérieux, mais sûrs, qui y conduisent.

L'évêque envoyé par le patriarche du Caire en Abyssinie s'appelait Abouna Salama. C'était un tout jeune homme, sans culture suffisante, élevé par des protestants et ennemi juré à la fois de la vérité et de la vertu. Sitôt que Ghébré-Michaël s'en rendit compte, il se dressa de toute sa hauteur contre le pasteur indigne et incapable et, sans se soucier des persécutions terribles que devaient attirer sur lui ses résistances à un ambitieux, dont les passions infâmes allaient faire un Néron abyssin, il invita tout le clergé à s'insurger contre le loup qui venait d'être donné comme berger à l'Abyssinie. Malgré son énergie fougueuse et tenace qui écartait ou renversait tout ce qui pouvait lui barrer la route, Ghébré-Michaël ne put abattre le loup qui devait le dévorer un jour et qui allait désormais, pendant de longues années, maintenir dans les pâturages de l'erreur le troupeau abyssin pour qui n'avait pas encore sonné l'heure de Dieu. Ce fut d'ailleurs cet échec qui sauva notre bienheureux.

Depuis plusieurs années, Ghébré-Michaël savait que son Église nationale ne possédait plus la vérité totale. Ses études approfondies des saintes Écritures, des Pères, des ouvrages ghez lui avaient fait acquérir

personnellement la certitude qu'en Jésus-Christ, s'il n'y a qu'une seule personne, il y a deux natures distinctes : la nature divine et la nature humaine. Cette vérité, contre laquelle s'étaient élevés les monophysites, il avait essayé de la rétablir en Abyssinie par un rescrit qu'il avait obtenu du patriarche du Caire et que Abouna Salama était chargé de publier. Salama s'y étant refusé et les princes et le clergé abyssins ayant manqué d'énergie et de constance dans leur résistance à l'évêque prévaricateur, l'Église d'Abyssinie restait enlisée dans l'hérésie et dans le schisme. Il ne restait donc plus à Ghébré-Michaël qu'à se séparer de cette Église et à entrer dans l'Église catholique où il avait constaté que la vérité totale brillait dans tout son éclat. Pourquoi hésitait-il et depuis plusieurs années ?

Ah ! mes Frères, c'est que, quand un homme monte vers la lumière, cet homme fût-il de la trempe extraordinaire de Ghébré-Michaël, tout en lui ne cède pas, tout ne marche pas à l'appel de sa conscience si aisément qu'on serait tenté de le croire. Il y a chez tous des résistances, des attirances, sinon vers les bas-fonds, du moins vers certaines oasis où l'esprit et le cœur les plus purs et les plus désintéressés croient pouvoir garder un pied-à-terre. Ghébré-Michaël voyait sans doute étinceler la pierre précieuse de la vérité ; mais il la voyait étinceler au front d'une Église qui n'était pas la sienne. Il la voyait étinceler entre les mains d'un prêtre, M. de Jacobis, qu'il considérait comme l'ennemi mortel de son clergé national. Et lui, qui était parti à la recherche de cette vérité, sans bourse, sans chaussures, sans bâton, sans tunique de rechange, avait gardé cependant, malgré cette extrême pauvreté, son fanatisme national et il lui fallait de l'héroïsme pour s'en défaire. Mais pour acheter la

Pierre précieuse par excellence, il faut donner tout, *omnia sua*.

Nous allons voir, dans la dernière partie de ce discours, comment Ghébré-Michaël a fait les suprêmes sacrifices et dans quel sens effrayant pour la nature humaine il faut entendre ce texte quand on l'applique à notre martyr : *dedit omnia sua et comparavit eam*.

Troisième partie

Un Père de l'Église fait justement remarquer que s'il est difficile de renoncer à ce qui nous appartient, il est bien plus difficile de renoncer à soi-même : *Laboriosum est relinquere sua, valde laboriosius est relinquere semetipsum*. Ghébré-Michaël a dû, pour acheter la vérité, donner tout ce qui lui appartenait ; pour la conserver, et c'est surtout ce qui importe, il a dû se donner lui-même. Mais comme nous-mêmes sommes la principale partie de ce qui nous appartient, il n'y a rien à ajouter au texte : *dedit omnia sua*.

Avant de dire au jeune homme de l'Évangile : « Viens et suis-moi », Notre-Seigneur lui avait demandé s'il aimait Dieu plus que tout et le prochain comme lui-même pour l'amour de Dieu. Ce n'est qu'après une réponse affirmative que le Maître avait proposé à cet affamé de perfection de prendre place parmi ses disciples. Dieu, Ghébré-Michaël pouvait dire, lui aussi, qu'il l'avait servi depuis son enfance. Il venait de donner une preuve héroïque de son amour pour le prochain en sauvant son mortel ennemi, Abouna Salama, de la torture et de la mort, dont le clergé abyssin voulait châtier son larcin spirituel et son cynisme.

Aussi l'appel divin se fit-il entendre avec force et le vaillant disciple, piétinant son orgueil national qui était allé jusqu'à lui inspirer la résolution de lutter

sans merci contre l'étranger de Jacobis pour lequel cependant il n'éprouvait que de la sympathie et de la vénération, partit pour Adoua, où se trouvait le vénérable Lazariste et il entra aussitôt en négociation avec lui pour acheter la pierre précieuse. Ah ! il n'était pas de ces hommes légers et inexpérimentés, à qui l'on peut vendre un strass si parfait qu'il soit pour un brillant de grand prix. Pendant plus de cinq mois, il eut des controverses quotidiennes sur tous les points de théologie qui lui paraissaient obscurs. Puis il réfléchit longtemps encore et ce ne fut que lorsqu'il eut constaté sans aucun doute possible que l'Église catholique seule possédait dans son écrin la gemme tant recherchée qu'il renonça à tout ce qui lui appartenait et à lui-même pour l'acheter et la garder. Il abjura en février 1844.

Dès lors, cet homme extraordinaire, ce surhomme devrais-je dire, si la langue de Nietzsche pouvait être employée en un tel discours, devient un prodige qui le place parmi les plus grands héros du dix-neuvième siècle. Un vent de Pentecôte sembla souffler sur lui, l'expulser de lui-même et le pousser à la conquête des âmes abyssines. Désormais, il n'est plus négociant pour lui-même, mais pour l'Église catholique dont M. de Jacobis est le verbe en Abyssinie, d'abord en qualité de préfet apostolique, puis de vicaire apostolique. Il donne des instructions quotidiennes au clergé schismatique d'Adoua et des environs. « Sa chambre devient une classe de théologie, de controverses, de littérature, de conseils et de prières. » Il compose un exposé de la vraie foi, une grammaire et un lexique de langue ghez ; il entreprend même la traduction de la théologie de Gury. Il continue à fouiller les bibliothèques monacales, où il trouve plusieurs livres ghez, entre autres *la Foi des Pères*, qui rendent témoi-

gnage à la foi romaine, sur le *Filioque* nié par l'hérésie. Avec M. de Jacobis, il fonde un séminaire à Gouala et il en devient le principal professeur. Le mouvement intense de conversions qui, sous l'action de Ghébré-Michaël, se produit chez les moines et dans le peuple, met en fureur l'Abouna Salama, qui lance l'excommunication solennelle « contre quiconque reçoit M. de Jacobis, contre quiconque lui donne du pain et de l'eau en voyage, contre quiconque reçoit de lui de l'argent parce qu'il a dit qu'en Jésus-Christ il y a deux natures ». Ces foudres de l'hérésie furent inoffensives tout d'abord pour les apôtres catholiques et, vers la mi-octobre 1846, Mgr Massaia, vicaire apostolique des Gallas, passant, sur l'ordre de la Propagande, par l'Abyssinie, put ordonner quinze prêtres indigènes qui avaient trouvé, eux aussi, la pierre précieuse entre toutes.

Cependant, en Abyssinie comme ailleurs, c'est en pleurant que ceux qui suivent le maître doivent jeter leurs semences dans les esprits et les cœurs des hommes : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua*. Le grand semeur abyssin allait verser, lui, des larmes particulièrement amères. L'infâme Salama, plongé plus profondément encore dans la luxure que dans l'erreur et dont Ghébré-Michaël avait tenté une seconde fois de débarrasser l'Abyssinie, allait renouveler la preuve que de la bête immonde à la bête féroce il n'y a pas loin. Ayant gagné les princes et le clergé à sa cause, il fait arrêter Ghébré-Michaël aux portes d'Adoua, le fait jeter dans les fers et le garde soixante-dix jours dans le cachot épiscopal où le prisonnier contracte une maladie douloureuse dont il ne devait plus guérir. Délivré par le roi Oubié, notre bienheureux rejoint à Alitiéna Mgr de Jacobis, que le futur cardinal Massaia avait secrètement sacré évêque à Massaoua et qui

allait donner la consécration sacerdotale au grand athlète abyssin alors âgé de cinquante-neuf ans révolus. Mgr de Jacobis a fait de Ghébré-Michaël un prêtre le 1^{er} janvier 1851, Salama va bientôt en faire une hostie. *Sacerdos et hostia.*

Le soldat Cassa, devenu par la force des armes Théodoros II, s'étant posé comme le défenseur de la religion nationale, met tout son pouvoir au service des haines féroces de Salama. Tous deux vont essayer d'arracher à l'heureux négociant, *homini negotiatori*, la gemme de la vérité qu'il a achetée si cher; mais ils ne réussiront qu'à lui arracher sa liberté, sa santé, sa vie par les plus longs et les plus cruels moyens que l'enfer puisse suggérer à ses suppôts. Il leur sera impossible de s'emparer du trésor qu'ils convoitent par-dessus tout.

Séparé de Mgr de Jacobis, qu'il ne devait plus revoir ici-bas, Ghébré-Michaël fut enchaîné et enfermé dans les prisons de l'Abouna le 15 juillet 1854, à trois heures de l'après-midi. Salama avait dit : « J'aurai raison de lui par la torture. » Il infligea, en effet, à sa victime les pires tortures; mais il ne put jamais avoir raison d'elle. Le ministre des colères, comme on appelle le bourreau en Abyssinie, employa d'abord la ruse; mais constatant bientôt qu'il avait affaire à plus fin que lui, il appela ses satellites, qui renversèrent le prisonnier sur le sol, le dépouillèrent de ses vêtements, le frappèrent du poing, du pied, du bâton, sur la figure, sur tout le corps et avec une telle violence que le martyr fut atteint jusque dans ses poumons et qu'une forte hémorragie s'ensuivit. On le prit inanimé sur le sol, on le porta presque nu dans le coin le plus incommode du cachot et on le laissa six jours ainsi, espérant que la continuité des souffrances le déciderait à l'apostasie.

Conduit devant le tribunal du Caïphe abyssin et pressé par l'Abouna de renoncer à sa foi catholique, Ghébré-Michaël répondit : « Non, jamais, je n'abandonnerai ma foi. Elle est profondément enracinée dans mon cœur. Faites donc contre moi tout ce qu'il vous plaira. » Alors l'invincible athlète fut condamné à l'horrible supplice du *ghend* qui a beaucoup d'analogie avec la cangue chinoise, enfermé dans un bouge et laissé les huit premiers jours sans lumière, sans nourriture et sans boisson. *Dedit omnia sua*. Quel trésor est-ce donc, ô mon Dieu, que la gemme de la vérité pour qu'un connaisseur de la valeur de Ghébré-Michaël ait mieux aimé, plutôt que de la perdre, endurer pendant vingt-neuf jours la prison, la faim, la soif, la nudité, le froid, les ténèbres, la solitude, la puanteur, la vermine, l'immobilité du *ghend*, les coups, les injures et l'abandon de presque tous ses disciples lâchement tombés dans l'apostasie !

Délivré du *ghend* à la suite d'un douloureux accident, notre Abba resta enchaîné dans le plus sombre cachot, sans un peu de paille sous lui, sans autre vêtement que son caleçon, sur une couche boueuse où fourmillaient des vers immondes. Il en fut tiré le 20 décembre 1854, pour reparaitre encore devant Salama qui lui demanda : « Voulez-vous entrer en discussion ? » Le savant Abba, qui eût pu facilement confondre son persécuteur, se contenta de répondre en montrant ses chaînes, comme il l'avait fait déjà une autre fois : « Ceci discute pour moi. » Alors, comme Caïphe après avoir interrogé le Dieu de vérité, le grand-prêtre abyssin dit : « *Reus est mortis* : il est digne de mort », et il le livra à Pilate, c'est-à-dire Théodoros II, devant qui le martyr fit cette déclaration : « Je ne veux ni de votre foi ni de votre argent. Je n'ai plus à chercher la vérité, puisque je possède

la seule foi salutaire, dont je ne me séparerai pas jusqu'à la mort. Je l'ai juré à mon Dieu. »

Alors l'intrépide confesseur entra dans sa suprême voie douloureuse. Il fut découronné de son bonnet religieux, dépouillé de ses vêtements, souffleté, flagellé avec la queue de girafe. Et pendant qu'on le frappait sur les parties les plus sensibles du corps et en particulier sur le seul œil qui lui restait, il ne cessait de redire : « Je crois la foi de la sainte Église catholique, apostolique et romaine. O mon Dieu ! je vous en supplie, aidez-moi de votre grâce et recevez-moi dans votre miséricorde. » Quand les bourreaux s'arrêtèrent, il leur lança cette apostrophe : « Êtes-vous donc fatigués ? » Furieux de ce défi, ils recommencèrent sur les ordres de Théodoros qui était présent. Quand ils furent tout à fait à bout de forces, Dieu fit un miracle que Mgr de Jacobis relate en ces termes : « On aurait pu croire que la victime était lacérée, en lambeaux, quand, à la grande stupeur des assistants, le vieillard se leva et marcha sans appui, ne portant sur le visage aucune trace des tourments qu'il venait de subir et son œil unique brillant d'une véritable lumière. » Il rentra ainsi dans son cachot et reprit ses fers. Le supplice avait duré de huit à dix heures.

Ghébré-Michaël mourut bien, comme son maître, sur la croix, mais non, comme Lui, sous les yeux d'une foule. Il expira dans l'isolement, le long d'une route, en suivant, enchaîné sur le dos d'une mule, les soldats de Théodoros, ainsi que l'avait ordonné le tyran. Appuyé sur une pierre, dans le repos d'une halte militaire, l'incorruptible possesseur de la pierre précieuse sentit son heure approcher et l'annonça à ses compagnons et aux soldats qui, pleins d'admiration pour lui, étaient accourus à la première nouvelle de son

agonie. Alors, comme inspiré par l'Esprit de prophétie, le martyr prédit les malheurs qui allaient s'accumuler sur Théodoros et sur l'empire jusqu'à la fin de son règne. Il mourut le 28 août 1855, après treize mois et quatorze jours de captivité et de tortures. Il restait tout juste à Ghébré-Michaël assez de substance corporelle pour que son âme pût y habiter. Il avait tout, tout donné pour acheter et garder la pierre précieuse de la vérité. *Inventa una pretiosa, dedit omnia sua et comparavit eam.*

Quelle gloire pour votre Compagnie, prêtres de la Mission, d'avoir envoyé en Abyssinie le joaillier qui devait mettre notre bienheureux en possession d'une telle pierre ! Quelle gloire pour elle d'avoir mérité l'estime et l'admiration d'un tel héros, au point qu'il avait résolu, de se faire admettre parmi ses membres ! Tous ceux qui sont ici vous félicitent, fils de saint Vincent de Paul, de donner le nom de frères aux trois bienheureux en l'honneur desquels ont été organisées les solennités de ce Triduum. « Bon sang ne saurait mentir. »

Est-il besoin de conclure maintenant ? Ne conviendrait-il pas de laisser à chacun de vous le soin de tirer dans le secret de ce que saint Augustin appelle « la chambre nuptiale de son âme » les leçons personnelles que lui suggère la vie d'un tel héros de la foi ? Quelle que soit ma conviction, je dois me soumettre à une des lois les plus impérieuses de tout discours : je vais le faire en deux mots.

Jeunes séminaristes qui m'entendez, peut-être vous arrive-t-il parfois d'essayer de sonder l'avenir et d'entrevoir les routes sur lesquelles Notre-Seigneur vous enverra un jour en disant : *Euntes, docete*. Peut-être vous demandez-vous si quelqu'une de ces routes ne porte pas le poteau indicateur si recherché ? *Sic itur*

ad astra. Entendez Ghébré-Michaël donner à cette inscription le commentaire nécessaire ! Il importe peu, très peu, que vous montiez jusqu'aux astres. M. Le-verrier, qui venait de découvrir Neptune, recevant les félicitations d'un évêque qui lui disait : « Vous avez porté ainsi votre nom jusqu'aux astres », répondit : « Monseigneur, j'espère bien le porter plus haut. » A vous aussi, jeunes lévites, il doit importer peu que vous montiez jusqu'aux astres, si vous ne devez pas monter plus haut. Peu importe, lorsqu'on fera votre toilette funèbre, qu'on vous revête d'un simple surplis ou d'un riche rochet ; peu importe que votre soutane d'alors soit noire, violette ou rouge ; peu importe même que la voix de canons hérétiques mêle sa voix à celle des canons catholiques, qui salueront un Cos-mao emportant votre dépouille vers les rivages d'éternité. Sur tout cela on lira bientôt : *Nunc cinis.* Une seule chose importe, c'est que ceux qui, dans la lumière béatifique, vous verront arriver Là-Haut, puissent se dire l'un à l'autre avec allégresse : *Inventa una pretiosa, dedit omnia sua et comparavit eam.* Cela, c'est le royaume des cieux : *Simile est regnum celorum.*

Quant à nous, mes Frères, qui avons déjà parcouru en négociants des routes plus ou moins longues et difficiles pour acheter des pierres fines, nous qui nous réjouissons, peut-être sans raison, d'en posséder de nombreuses et de très rares, demandons-nous si nous possédons la seule qui puisse nous permettre d'entrer dans la Golconde céleste, où les strass n'ont pas cours, où pavés et édifices ne sont composés que de gemmes inestimables et si nous ne devons pas vider tous nos coffres-forts pour l'acheter. Nous avons bien la certitude de posséder la vérité, soyons disposés à donner tout pour la garder, pour la servir, pour la faire res-

plendir aux yeux de ceux qui nous entourent et qui peut-être n'en connaissent pas le prix. « Regardez et faites selon le modèle qui vient de vous être proposé. » *Inspice et fac secundum exemplar.*

Mgr BOLLON.

MADAGASCAR

FORT-DAUPHIN

par M. CANITROT (*suite*)

CHAPITRE V. — PRONIS, FLACOURT, LA MISSION

Depuis l'arrivée des Français, l'Anosy commençait à perdre sa tranquillité. Pronis ne pouvait être encore un de ces conducteurs d'hommes, « gens d'honneur, discrets et avisés, point éventés et d'âge assez avancé », qui mènent sagement les affaires d'un peuple. Si son second, Foucquembourg, travaillait, Jacques Pronis, commis de la Compagnie, menait joyeuse vie.

Jean Foucquembourg paraît avoir été le type du « colonial » ; il a l'allure d'un homme d'action, très dévoué à la chose publique. En dix-sept mois, il trouva le temps de s'enquérir des ressources de la région, d'essayer de découvrir « ce qu'il y avait à faire dans le pays » et d'aller à la traite du bétail chez les Antandroy, les Mahafaly, les Masikoro, les Bara, d'où il ramena, en ces divers voyages, plus de deux mille cinq cents bœufs.

Pronis, lui, n'avait trouvé pour passer ce même temps, rien de plus plaisant que de prendre femme.

Cédant à ses passions, il avait, en débarquant, choisi pour femme, Itema, l'épouse de Razao, fils de Tsiam-bany et demi-frère de Ramaka, un « beau nègre et bien fait » qui s'était mis à son service.

Cette union ne fut pas de longue durée.

Ravelo prit bientôt la place de Itema et par jalousie lui fit tirer, sur ordre de Pronis, un coup de fusil. Razao chassé se retira avec Itema blessée et « commença à concevoir une haine contre le sieur Pronis ». De ce fait, la proche parenté de Razao, Ramaka, Tsiarony et Masikora ne pouvait demeurer les amis fidèles des Français... D'autant que Ramaka, prévoyant sans doute la rancœur que Razao devait ressentir de l'enlèvement de sa femme, avait déjà auparavant conseillé à Pronis de prendre Ravelo.

Andrian-Mary-Velo-Manoro « était fille de défunt Maro-Vala (aux nombreux enclos), nièce de Ramaka, belle-sœur de Masikoro et sœur d'Andriam-Belo, tous puissants seigneurs et nos bons amis ».

Par ce mariage à la tanosy, Ramaka, en politique finaud, pensait avoir un pied solide dans la maison des Français et être toujours à même de savoir par les yeux et les oreilles de ses gens ce qui s'y passait. Cette intrusion dans les secrets de la colonie était donc de bonne politique pour les chefs tanosy. Pronis, en tombant dans les bras de Ravelo, s'était mis en réalité entre les mains de Ramaka.

Au point de vue français, cette union était encore plus « impolitique ». Pronis n'eut d'yeux et d'attentions que pour la famille Maro-Vala. Comme toutes les tanosy accommodées à des étrangers, Ravelo ne manqua point de s'entourer de ses parents et amis ; et ceux-ci sans être invités, s'empressèrent d'accourir à la curée. Pronis tenait pension. Pour cet effet, « il faisait bien de la dépense, d'autant qu'il nourrissait toute la pa-

renté. Le riz que la barque portait d'Antongil était bientôt dissipé par son mauvais soin et celui de ceux à qui il donnait charge du magasin, qui en disposaient aussi de leur côté. Ainsi, faute d'un bon ordre, les Français étaient le plus souvent tantôt sans riz et ne mangeaient que de la viande, tantôt sans viande et ne mangeaient que du riz ». Les Français murmurèrent, mais ce qui les fâcha, ce fut d'être gratifiés devant les grands du pays, du nom de *ondevo*, esclaves. Eux, les esclaves de Pronis ! Déjà susceptibles comme tous les gens d'extraction douteuse ou de passé louche, *mpa-nompo*, serviteurs, domestiques, ne les eût pas fait sourire... mais *ondevo*, homme perdu ! N'étaient-ils pas ses compagnons et compatriotes ?

Combien de huguenots y avait-il à Fort-Dauphin en ces jours-là ? Neuf ou dix, au dire de M. Nacquart, c'est-à-dire à peine le quart de la colonie première. C'était peu, mais selon leur esprit d'alors — et un peu celui d'aujourd'hui — ils voulaient sinon être tout, du moins se gouverner eux-mêmes et gouverner les autres. Les catholiques étaient accompagnés, croit-on, d'un diacre. En bons chrétiens, ils avaient bâti dans le fort une chapelle et allaient y prier. Pronis, en huguenot zélé, faisait faire le prêche tout haut chez lui, aux mêmes heures. Chanter les psaumes de Clément Marrot, personne ne l'eût empêché... c'eût été même une joie pour tous de l'entendre moduler dans le temple de l'Éternel le psaume 133 : « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble ! » Mais dans la maison du commis de la Compagnie, chez leur gouverneur, aux mêmes heures, dans un fort où l'on se coudoyait ! Il manquait de tact... Ce qui aurait été permis à un pasteur d'Allemagne n'était pas de mise chez un gouverneur français représentant de Sa Majesté très chrétienne. Ce qui lui était interdit à lui,

homme public, c'était de mépriser publiquement les catholiques, apostoliques, romains, c'était de diviser la cité, la maison... car la diviser, c'était la désoler, la faire choir. Revanche assez sotte de calviniste de La Rochelle, et maladroite provocation que ses subordonnés relèveraient un jour ou l'autre, à son détriment.

Tel était l'état des esprits à Fort-Dauphin lorsque le *Royal* parut à Sainte-Luce. L'arrivée de ce second navire de la Compagnie pouvait améliorer la situation.

Le *Royal*, commandé par Lormeil, était parti de Dieppe le 15 mars 1644. Il n'arriva qu'en septembre à Fort-Dauphin. Il est vrai qu'il avait déjà touché à Antongil, le 8 août. Armé de 28 canons et monté par 200 hommes, dont 80 passagers, il trouva sur cette rade un hollandais, le *Welsing* venu de Maurice avec le gouverneur Van der Stel, pour acheter des esclaves. Il lui fit savoir qu'il n'avait plus de vivres et qu'il s'en procurerait bon gré mal gré. On n'était plus à Maurice et le *Royal* était d'autre taille que le *Saint-Alexis*. Van der Stel eut la sagesse de faire meilleur visage à Lormeil qu'il n'avait fait à Alonse Goubert.

Le chef de traite, Pierre Morin, « qui avait de la peine à tenir sa langue », raconta à Van der Stel qu'il y avait à bord du *Royal* tous les matériaux pour construire un fort à Sainte-Luce où resteraient 100 hommes engagés pour six ans, et monter deux yachts de 120 et 60 tonneaux; qu'ils apportaient un moulin à sucre, et avaient avec eux plusieurs ouvriers sucriers venant des plantations du Brésil et de la Compagnie des Indes occidentales; que deux navires ne devaient pas tarder à venir à Sainte-Luce, etc.

Van der Stel, en reconnaissance de tant de détails, lui donna trois bœufs; et les Français, pour montrer qu'ils n'étaient pas insensibles aux bons procédés, lui

envoyèrent six langues fumées, du fromage frais, du tabac, etc. Les estomacs des Hollandais ne pouvaient résister à une attention si opportune, et leurs préventions s'en allaient en fumée.

Van der Stel aida le *Royal* à acheter des bœufs et des vivres. Pour lui, il continua à traiter des esclaves.

Avant de quitter Antongil, les Français, sous la conduite de Morin, prirent possession de la terre et plantèrent les armes du roi de France sur les bords de la rivière Antanambolana. Ce ne fut que le 21 août qu'ils mirent à la voile pour Sainte-Luce. Mais Sainte-Luce était déserte et ils mouillèrent à Fort-Dauphin.

Lormeil, rendu prudent par l'aventure de Coquet, ne voulut point quitter le port, et laissa le *Royal* tirer et tourner sur ses ancres, dix-sept mois. En revanche, les deux barques firent jusqu'à sept voyages de riz tant à la Matatanana qu'à Fénériver. De son côté, Foucquembourg ravitaillait Fort-Dauphin en bétail.

« Cependant, nonobstant la quantité de vivres, l'habitation de Fort-Dauphin en était toujours à nécessité : le riz se trouvant bientôt consommé et les bœufs bientôt dissipés. Ce qui faisait encore de plus en plus murmurer les Français et encore plus les nouveaux venus, qui trouvaient bien étrange de faire en ce pays la fonction de portefaix et d'esclaves, et ils voyaient beaucoup de nègres dans l'habitation que l'on ne faisait pas travailler. »

Au mois de juin 1646, Lormeil, ayant enfin complété son chargement en ébène, cuirs et cire, leva l'ancre emmenant Foucquembourg. Le *Royal* arriva à La Rochelle en mai. Les droits d'entrée dans ce port étaient si élevés que Foucquembourg reçut l'ordre de la Compagnie de débarquer à Saint-Malo.

Comme il traversait la forêt de Dreux pour se rendre

à Paris, son compagnon de voyage, le croyant chargé de pierreries, le tua d'un coup de pistolet à la tête. Le meurtrier, Lelièvre, dit La Barre, fit monter sur le second cheval de sa victime un petit garçon qu'il rencontra sur sa route, et, de nuit, par des chemins de traverse, arriva à Paris, où il logea, à la « Croix de Fer », une hôtellerie de la rue Saint-Martin. Il brûla tous les papiers de Fouquembourg, « tant comptes que lettres, missives et advis ». Mais trois jours après son forfait, il était pris sur la dénonciation du petit garçon, et bientôt rompu avec une barre de fer par la main du bourreau, sur l'échafaud, en place de Grève.

La disparition de Fouquembourg fut, sans doute, une grande perte pour la Compagnie et pour Fort-Dauphin. Il connaissait l'Anosy, car ses voyages en ravitaillement lui ont permis de visiter le pays, du cap Sainte-Marie à Fianarantsoa. Plus tard, la Case, seul, rayonnera aussi loin. Son activité l'aurait mis tôt ou tard en conflit avec le farniente de Pronis. Après ses courses de l'Androy au Bétsiléo, il devrait étouffer dans l'horizon étroit de Manalo où le gouverneur s'enfermait chez Andrian-Ravelo.

Flacourt n'aurait jamais connu Fort-Dauphin, si Fouquembourg avait pu revenir dans l'Anosy.

Dès que le *Royal* eut quitté Fort-Dauphin, et que ni Fouquembourg ni Lormeil ne furent plus là pour calmer les murmures, les esprits s'échauffèrent. Pronis, dédaigneux comme un potentat, et aussi insouciant qu'un pacha, ne quittait guère plus Manalo. Les Français, à l'exception de « cinq ou six des plus avisés » — probablement des huguenots — s'assemblèrent et dressèrent un procès-verbal de ses « prétendues malversations ». Le sujet de leur rébellion fut que le « sieur Pronis entretenant Andrian-Ravelo faisait

souvent transporter du riz à Manalo, lieu de la demeure de Ravelo avec sa mère, son frère, ses sœurs et tous les esclaves, lesquels le sieur Pronis nourrissait aux dépens de l'habitation, de riz et de bestial... Si bien qu'en cinq semaines que le navire le *Royal* était parti de Fort-Dauphin, il y avait quatre-vingt-dix poinçons (tonneaux) de riz dissipés, les Français n'en ayant plus trouvé que soixante poinçons de cent cinquante que le capitaine Lormeil y avait laissés. De plus le bestial, à mesure qu'il était venu des voyages, était aussitôt détourné par le sieur Pronis. Si bien que les Français lui présentèrent une requête pour le prier de ménager mieux les vivres ; au contraire, le sieur Pronis leur diminua leur ordinaire de riz, et leur dit que le premier qui lui viendrait parler de cela, il lui donnerait un coup de pistolet dans la tête. Ce qui les irrita tous davantage et leur fit former cette ligue. Quelqu'un ayant vu des indigènes qui, de grand matin, sortaient du fort chargés de riz blanc venant du magasin, les arrêta. Cela fut aussitôt rapporté au sieur Pronis qui envoya dire par un Français « qu'il viendrait avec cinq cents nègres leur passer à tous par-dessus le ventre ». Propos vrai ou faux qui porta les ligueurs à adresser une requête à Pronis « pour le prier de ne pas trouver mauvais s'ils se saisissaient des clefs du magasin »... Le Roy lui écrivit de se hâter de revenir au fort, afin que sa présence en imposât aux mutins. « Le gouverneur se moqua de cela et ne revint que deux jours après. » A son arrivée, la garde montante et la garde descendante formaient la haie sur son passage dans l'intérieur du fort. « Le caporal Saint-Martin, Beaumont, Des Roquettes et dix ou douze autres l'arrêtèrent, lui arrachèrent ses pistolets et lui dirent qu'ils ne voulaient plus qu'il eût davantage de commandement sur eux. »

— « Il ne reste plus qu'à me mettre aux fers », leur dit Pronis.

— « C'est bien avisé à vous », lui répondirent-ils ; et incontinent ils lui mirent les fers aux pieds. Impertinences, injures des ligueurs, lorsqu'ils étaient ivres, fenêtres fermées, deux sentinelles à la porte, deux autres dans la chambre quand Le Roy allait lui parler, Pronis — ainsi que « rat en paille » — dut subir toutes ces avanies pendant six mois.

Les ligueurs avaient élu Beaumont et Des Roquettes pour « députés ». Ils remirent entre les mains de Claude Le Roy les clefs des coffres et des magasins, et « tout pour compte », le contraignant à prendre le commandement et lui promettant obéissance.

Cette honteuse séquestration du chef de la colonie ne prit fin qu'à l'arrivée du navire le *Saint-Laurent*, le 26 juillet 1646, commandé par Le Bourg. Il portait quarante-quatre passagers dont un commis, le sieur Angeleau, et probablement un aumônier, M. de Bellebarbe.

Les « ligueurs » montèrent à bord et informèrent Le Bourg qu'ils ne voulaient plus obéir à Pronis et qu'ils allaient le lui livrer pour être ramené en France. Angeleau prit le commandement... mais Pronis, aux yeux de Le Bourg, de Le Roy et d'Angeleau, était toujours le commis de la compagnie, et les ligueurs n'avaient point autorité pour le renvoyer en France.

« Pendant que le sieur Pronis fut au navire, il fit si bien que le capitaine lui promit de le rétablir moyennant qu'il lui fit trouver son compte. Il fut donc délibéré entre le capitaine, Le Roy et Angeleau afin de pouvoir mieux rétablir le sieur Pronis, d'envoyer chez les Antavaratra une trentaine des plus mutins, dans la barque neuve. »

Ainsi fut fait. La barque mit à la voile, mais au lieu de voguer vers le nord, elle fut obligée de relâcher à Ranofotsy où le vent contraire l'avait poussée.

Dès que les ligueurs apprirent que Pronis avait été rétabli dans son commandement par Le Bourg, à l'encontre de sa promesse et de son serment, ils remontèrent sur Fort-Dauphin, résolus à l'assiéger. Campés dans la dune qui domine le puits et permet de surveiller les longues arêtes des collines de Taolanara, ils menaçaient d'affamer le fort en lui coupant l'eau et en lui enlevant le bétail. La situation pouvait devenir critique surtout grâce aux intelligences que les « ligueurs » avaient dans la place.

Traiter était de bonne guerre ; Le Bourg et Pronis s'y employèrent avec l'aide de Le Roy, et réussirent au delà de leurs espérances. Puisque les ligueurs ne voulaient pas vivre de si tôt sous le régime de Pronis, et que, d'autre part, la barque mettrait du temps à remonter vers le nord, pourquoi ces hommes courageux n'iraient-ils pas chez les Mahafaly traiter du bétail ? On leur donnerait toutes marchandises qu'ils jugeraient leur être nécessaires pour faciliter leur échange. Le Roy, du reste, s'offrait à les accompagner.

Les ligueurs stupéfaits de tant d'attentions, et encouragés par Le Roy qui, personnellement, n'était pas fâché de séparer sa responsabilité de celle de Pronis, dans la gestion des affaires de la colonie, partirent au pays des Mahafaly. On était au mois de juin, saison excellente pour les voyages.

Il ne restait plus au fort que deux douzaines de mécontents. On les envoya vers le nord couper de l'ébène, sous la conduite de Bouquier. Beaumont, l'un des plus remuants meneurs, fut laissé en l'île Sainte-Marie avec huit hommes pour défendre les habitants contre les incursions des indigènes de la côte.

Ainsi débarrassé de ses ennemis, Pronis « attira à soi le reste des Français tant anciens que nouveaux, et le temps se passa assez doucement »... à ne rien faire et à consommer les vivres.

La paix qui commençait à régner dans le Fort à demi déserté ne vécut que quelques jours. Au mois d'août de cette même année 1646, Van der Meersch arrivait de Maurice à Sainte-Luce sur le *Welsing* et trouvait le poste abandonné. Les indigènes lui apprirent que les Français s'étaient établis à Taolanara et qu'une rébellion avait éclaté parmi eux. Il envoya aussitôt deux de ses gens accompagnés de cinq Tanosy pour « épier ce qui se passait à Fort-Dauphin ». Ses gens revinrent le 4 septembre avec plusieurs Français qui lui narrèrent que la paix était faite entre eux depuis l'arrivée du *Saint-Laurent*. Le Hollandais leva l'ancre ce même jour, et alla mouiller en rade de Taolanara.

Le gouverneur de Maurice, pour peupler son île inhabitée, continuait son métier principal de négrier. Van der Meersch, en effet, n'était venu à Sainte-Luce que pour acheter des esclaves. Le *Saint-Laurent* pouvait être un obstacle à ce trafic scandaleux. Hélas ! le Hollandais ne rencontra dans Roger Le Bourg qu'un complice, et dans Pronis qu'un égoïste tremblant.

« Importuné par Van der Meersch, incité par le capitaine Le Bourg », Pronis qui avait d'abord refusé de participer à une si honteuse affaire, n'eut point le courage de maintenir son refus. « Il n'ignorait point la conséquence d'un tel acte et le préjudice qu'il causerait aux affaires de la colonie en ce pays », mais, « de crainte que ce capitaine — Le Bourg — ne se tournât du parti des ligueurs, il lui jeta ce pain dans la gueule ainsi qu'à un cerbère ». Ce pain, il est vrai était pétri de sang et de chair humaine.

Pronis livra de sa main aux Hollandais cinquante Tanosy, hommes et femmes, et vingt-trois autres par l'entremise de Le Bourg. « Dès ce jour-là, les nègres du pays eurent en haine les Français. La faute du chef retomba sur tous les membres. »

La traite des esclaves se faisait déjà en quelques points du littoral. Vendre les captifs pris à la guerre, c'était le revenu le plus net des chefs de tribu. Il ne paraît point cependant que de telles mœurs fussent accréditées en Anosy. Un semblant d'excuse paraissait couvrir ces demi-sauvages : le droit de conquête. Pronis, lui, vendit de sa main les gens de sa maison. « C'était tous des nègres qui servaient à l'habitation et d'autres qui venaient innocemment y apporter les petites denrées à vendre. A leur retour du travail, Pronis leur fit dire de venir à la boucherie prendre de la viande. Il en fit ainsi enfermer une quarantaine qu'il fit attacher deux à deux et envoyer au navire. Les autres se mirent à fuir. Il envoya épier par les chemins pour surprendre hommes et femmes et les fit aussitôt enlever jusqu'à ce que le Hollandais dit qu'il en avait assez. »

Le gouverneur de Maurice quitta Fort-Dauphin le 25 septembre.

« Depuis ce temps-là, il ne se trouva aucun nègre à l'habitation, tant qu'il y a eu navire mouillé à l'ancre. »

Andrian Ramaka avait quelque raison de dire plus tard à Flacourt que les Tanosy en avaient du ressentiment et que « c'était là une signalée perfidie contre de pauvres gens qui servaient le sieur Pronis, que de les avoir ainsi vilainement vendus ».

Parmi ces malheureux se trouvaient seize fils de *lohavohitsy* (chefs). La plupart moururent en mer et le reste prit la fuite dans les montagnes de Maurice.



Les plaintes de ces infortunés, enchainés sur le *Welsing*, s'éteignaient à peine sur les flots au large d'Itapera que les ligueurs, de retour du pays Mahafaly, apparaissaient dans la plaine de Manambaro. Ils s'arrêtèrent à 25 kilomètres de Fort-Dauphin, à Cocomba, pour donner connaissance à Pronis — qu'ils ne voulaient plus revoir — de l'arrivée de cinq cents belles bêtes à corne. Le Roy lui écrivit au nom de tous que, désormais, ils ne viendraient plus au fort, car ils n'étaient « aucunement résolus à lui obéir, et qu'il voulût bien leur envoyer d'autres marchandises pour continuer la traite du bétail jusqu'à l'arrivée d'un autre navire de France ».

En même temps que l'un d'eux, La Forge, portait cette lettre à Pronis, ils s'avancèrent avec leur bétail au kilomètre 17, à Ambonitanana, le village qui dominait la plaine basse du fleuve, sur le sentier de Manambaro.

Au reçu de la missive, Pronis fit mettre La Forge aux fers, sur le *Saint-Laurent*, et, le soir même, à la tête de cinquante-quatre hommes et de quatre cents noirs, marcha avec Angeleau, contre ces ravitailleurs insolents. Sa troupe arriva de nuit à Ambonitanana. La sentinelle, Du Mont, un Lorrain, leur cria : « Qui va là ? » — « Vive le roi ! » lui fut-il répondu. Du Mont, reconnaissant les hommes de Pronis, tira sur eux.

Quatre coups de feu répondirent à son coup de fusil. Il n'était pas besoin de cette courte fusillade pour donner l'alarme dans tout le pays. « Tous les nègres des environs étaient déjà sous les armes, n'attendant que l'issue du combat pour se défaire des

Français survivants. » Le Roy, qui connaissait les Tanosy mieux que Pronis, vit le péril. Il conseilla aussitôt à ses camarades, — ils n'étaient que trente-huit avec trois cents noirs — de se rendre à sa merci. « Pronis leur promettait le pardon à seule condition de remettre leurs armes et les munitions qu'ils avaient. Malgré cet affront qui leur fut très sensible, les ligueurs lui rendirent leurs armes et le bétail, et l'accompagnèrent au fort. »

« A peine y furent-ils, que Pronis, manquant à sa parole donnée, fit arrêter douze des principaux auxquels il rasa la barbe et les cheveux, leur fit faire amende honorable, nus en chemise, la torche au poing, et les envoya dans le navire où on leur mit les fers aux pieds pour les dégrader en l'île Bourbon. »

Quant au meneur principal, La Fontaine, Pronis jugea qu'il fallait l'envoyer en France, « afin de le faire punir suivant ses méchancetés ».

Mais le prudent capitaine du *Saint-Laurent*, prétextant la longueur de la traversée, ne voulut se charger d'un convoi si embarrassant ni pour Bourbon ni pour la France, et La Fontaine mourut dans les fers.

Aux premiers jours de l'année 1647, le *Saint-Laurent*, accompagné des deux barques du port, était allé charger de l'ébène à Mananjary. L'une des deux barques, bonne voilière, que le capitaine Lormeil avait laissée à Fort-Dauphin, se perdit à l'embouchure de la rivière ; l'autre, chargée de douze ligueurs exilés, se rendit à Bourbon. A son retour, elle alla charger du riz à Fénériver, mais prise par un ouragan, elle fit naufrage sur la côte de Port-aux-Prunes ou Tamatave.

Dans l'intervalle de ces deux naufrages, Le Bourg, revenu à Fort-Dauphin, faisait voile pour la France. Il laissait dans les greniers du fort cent cinquante

tonneaux de riz blanc : c'était de la subsistance pour dix-huit mois. Au bout de six mois, il n'y avait plus un grain de riz dans les magasins.

Avec les « ligueurs », Le Roy avait amené 500 bœufs des Mahafaly. Dans un deuxième voyage avec Angeleau, il en avait ramené 600. D'Itemanpy, il était venu 400 bêtes. Des Erindrane, il en viendrait 1 000.

De tout ce bétail, on ne mangea pas le quart à Fort-Dauphin.

Nouveaux venus et anciens se mirent à murmurer encore. Bouguier et cinq autres Français avaient été massacrés à Mananjary ; La Fontaine était mort en prison ; Beaumont n'avait dû qu'à la prière de ses camarades d'être enfin élargi.

Le Roy savait que Pronis ne l'aimait guère, il résolut, avec vingt-deux de ses amis, de gagner Saint-Augustin pour passer de là en France sur quelque navire anglais.

Une nuit, l'escouade de garde avec le caporal Lansepessade, la sentinelle, le domestique de Pronis et Meysan, son commensal et homme de confiance, s'en allèrent.

« Au matin, le sieur Pronis fut bien étonné de cet abandon général... »

A la fin d'août de cette même année 1647, le négrier Van der Meersch était revenu à Sainte-Luce sur le *Zeemeuw*. Aussi prude que lors de son voyage, il envoya aux nouvelles quelques hommes de son bord qui revinrent avec une douzaine de Français. Le second de la colonie — Angeleau — lui exposa que depuis son dernier voyage la misère n'avait fait qu'augmenter, et qu'il était difficile de trouver des esclaves. Van der Meersch essaya de saler de la viande. Mais toute la région avait été ravagée ; il dut s'en retourner bredouille à Maurice.

Les Tanosy n'étaient pas disposés à se laisser emmener « an-dafy » — de l'autre côté de l'eau ; — aussi effarouchés que les jeunes cailles du pays, à l'aile courte, mais aux pieds agiles, ils s'éclipsaient dans la brousse dès qu'une voile pointait à Itapera. Le meurtre de Razao, perpétré en ces jours-là, n'était pas fait pour redoubler leur confiance. Razao était le rival de Pronis. D'un moment à l'autre, pour un rien, Ravelo, dont la fidélité était fort inconstante, pouvait une seconde fois préférer le fils de Tsiambany à un étranger.

Pour rester maître incontesté, Pronis ne craignit pas d'envoyer une douzaine de soldats contre Razao. Le caporal Saint-Martin et ses hommes se rendirent en son village et témoignèrent un tel mécontentement et tant d'irritation contre Pronis, que Razao, sans méfiance, les reçut de son mieux. Comme il leur montrait la situation avantageuse de son habitation et la facilité de la défendre, établie qu'elle était sur une éminence, Saint-Martin qui était placé derrière lui, lui tira un coup de fusil à la tête. Razao tomba et se laissa rouler du haut de la falaise : on le crut mort. La joue avait été éraflée par la charge, mais la blessure n'était pas mortelle.

Tandis que Saint-Martin et sa bande, continuant leurs exploits, massacraient Raholo, le beau-père de la victime, Razao soignait sa blessure, et guérissait. Dès lors, il ne pensa à autre chose qu'à se venger et « épia tant, qu'il tua un Français — Alain — à Ranofotsy ».

La colère de Pronis débordait... Il manda à Ramaka que s'il ne lui livrait la tête de Razao, il lui déclarerait la guerre. Pris à l'improviste, le roi de l'Anosy et ses parents Tsiaroni et Masikoro qui ne poussaient point le courage jusqu'à la témérité obéirent. Masi-

koro, par crainte de quelque coup de fusil tiré dans le dos, envoya la tête de Razao.

Mais dès que les fusils eurent diminué de nombre par la fuite de Le Roy et l'expédition d'Angeleau, au pays Betsiléo avec quarante-cinq soldats, les chefs Tanosy se sentirent plus courageux. Ils affamèrent le fort. Les vingt-huit Français qui restaient ne pouvant le mettre à l'abri d'un coup de main, Pronis usa d'un expédient que sa femme Ravelo lui inspira ou du moins approuva fort — car toute sa parenté y trouvait son compte. — Il assura Andrian-Ramaka que la garnison repartirait par le prochain navire; et pour montrer que telle était bien son intention, il fit distribuer fer, cuivre, chapeaux, couvertures, vivres, rasoirs, couteaux aux indigènes... Les Tanosy se croyaient déjà au pillage.

Mais bientôt on apprit que Angeleau allait revenir avec un bétail nombreux. Ramaka n'avait que le temps de se jeter sur le fort. Redoutant toujours une balle perdue ou quelque chevrotine égarée, il dépêcha Andrian-Tsisay et trois cents lances avec ordre de s'introduire en visiteurs amis dans le fort. Un tel rassemblement de sagaies aurait mis en éveil les Français, s'ils n'avaient déjà été avertis de cette visite intéressée par la nourrice de Ravelo. Andrian-Ravelo s'était bien gardée de dénoncer son beau-frère, Tsisay, un andriana comme elle. En Anosy, on n'a jamais été mis en garde contre un danger que par les domestiques ou les esclaves.

Les Français accueillirent en armes l'escorte de Tsisay, et Pronis conduisit le beau-frère jusqu'à la gueule d'un canon chargé à mitraille et destiné à ponctuer la réception. Il n'en fallait pas tant pour refroidir les courages chez les Tanosy. Tsisay confessa son intention inamicale, mais déclara que Pronis était

le « plus honnête homme du monde ». Cette déclaration lui valut de festoyer avec son beau-frère et de s'en retourner à Fanzahira, le cœur ému, et « protestant que jamais il n'entreprendrait rien contre lui ».

*
* *

On était en novembre 1648 : en la cinquième année de la fondation de Fort-Dauphin. Que d'aventures déjà ! Les unes dues à l'incompétence du chef, les autres à la déplorable indiscipline des administrés et surtout à la moralité plus lamentable encore des uns et des autres.

« Il aurait fallu quelqu'un de puissant en œuvres et en paroles, *potens in opere et sermone*, pour réprimer ces gens ramassés çà et là, libertins qui, pour la plupart, sont envoyés par leurs parents, embarrassés d'eux, ou qui sont venus d'eux-mêmes par esprit d'aventure et de curiosité. Se voyant ici trompés dans leur espérance de trouver un bon pays, ils ne font que maudire l'heure de leur venue. Leur temps est-il expiré, il faut demeurer encore longtemps, parce qu'il ne vient pas de navire les retirer comme on le leur avait promis. Je laisse à penser quelle est leur vie dans ce désespoir, en un pays où il y a si grande facilité à se laisser aller à la corruption de la nature. »

Lâchés dans l'Anosy, ces gens de sac et de corde s'y installaient un peu à la façon du sanglier dans un carré de manioc... et plus audacieux que nos *lambo an'ala* (sangliers), ils fondaient, tête baissée, sur ceux qui s'opposaient à leurs déprédations. « Gens qui ne vous payent que d'ingratitude et de calomnie. »

Pour maîtriser de tels compagnons, il fallait un maître homme, et Pronis ne savait pas être maître de

lui-même. Intelligent toujours, adroit souvent, civil lorsqu'il le voulait, il aurait pu gagner à la France tous ces pays parcourus par Foucquebourg et Le Roy, et il eut à se défendre dans le Fort contre un beau-frère Tanosy, et ne fut pas toujours maître de Ravelo. Il aurait pu inaugurer une conquête pacifique, et il déclencha la discorde entre les siens, et sema l'animosité, plus meurtrière que la guerre, chez les Tanosy méfiants.

Son successeur eut à pâtir de ces défaillances devant le devoir, car Flacourt ne devait avoir ni assez de souplesse ni assez de patience pour supporter les déboires que les fautes accumulées de son prédécesseur lui valurent.

Ce ne furent ni les prônes ni les chants huguenots qui indisposèrent la religion fort relâchée de ses compagnons, mais le servage dans lequel l'entretenait Ravelo. De l'Anosy, Pronis ne connut jamais Manalo. Ses yeux ainsi rapetissés ne voyaient pas que les postes de la Matatana, de Mananjary et de Sainte-Marie devenaient des lieux d'exil pour ceux qui ne voulaient point manger le riz dans l'assiette d'Andrian-Ravelo. Sa jeunesse et ses passions amoindrissent sa responsabilité, mais sa rancune implacable déconcerte toute sympathie et rend impitoyable l'impartialité. Il est temps qu'il s'en aille.

Lorsque, plus tard, il reviendra à Fort-Dauphin et qu'il aura pris, en France, conscience de son rôle, Pronis sera un tout autre homme.

Gilles de Régimon et Roger Le Bourg, les deux commandants du *Saint-Laurent*, faisaient partie de la Compagnie, à titre d'intéressés. Ces rudes marins, audacieux comme des écumeurs de mer, savaient ramener de grosses cargaisons et apprécier d'un coup d'œil aussi bien la valeur d'un pays que la capacité

d'un homme, comme ils jugeaient à l'horizon la force d'un navire et en estimaient la vitesse.

Régimon, qui connaissait la côte orientale, avait vraisemblablement conseillé à Pronis d'établir un poste à la Matatana et de là sur le Mananjary — le Masindrano des Betsimitsaraka — et un autre à Sainte-Marie. Sainte-Marie, détachée de Madagascar, paraissait être aux yeux des navigateurs du dix-septième siècle la gardienne de la côte. Il semblait que, de cette île allongée, l'œil pouvait surveiller sans obstacles le rivage opposé qui fuyait à peu près rectiligne jusqu'à Fort-Dauphin.

Le vieux corsaire avait jugé, sans doute, bien expérimentée la jeunesse de Pronis. Après de bons conseils, et le meilleur de tous, celui de transporter l'habitation des Français de Sainte-Luce trop insalubre, à Taolanara plus ventilée, Régimon s'en était retourné en France, pleurant son fils perdu.

Autres avaient été les conseils de Roger Le Bourg. Estimant, en ancien pirate, que toute prise était bonne, pourvu qu'elle rapportât des pièces sonnantes, il n'avait pas hésité à profiter de la crainte révérentielle qu'il inspirait au jeune Pronis pour lui faire commettre cet enlèvement de ses domestiques Tanosy. La piraterie avait rarement encore enregistré de tels méfaits. Conseilleur n'est pas payeur. Comme tout mauvais conseiller, Le Bourg voulut faire retomber le poids de la faute sur Pronis. Il n'était pas difficile, après les avis reçus de Lormeil qui, durant dix-sept mois passés en rade de Fort-Dauphin, avait eu le loisir d'observer et de juger la gestion de Pronis, de prouver aux « intéressés » que leur commis s'occupait plus de ses affaires intimes que de l'avancement de la Compagnie, et qu'au lieu d'organiser ces terres nouvelles, le désordre était partout...

Si Foucquembourg n'avait pas pu remettre ses papiers entre les mains des actionnaires, bien d'autres lettres et avis étaient arrivés par le *Royal* et le *Saint-Laurent*, qui, tous, redisaient unanimement un refrain fort opposé aux louanges.

Aussi, dans les derniers jours de 1647, la Compagnie jugea-t-elle urgent de donner un remplaçant à Jacques Pronis.

Elle choisit le sieur Étienne de Flacourt et le nomma « Commandant général de l'île Saint-Laurent et directeur de la Compagnie. »

(A suivre.)

CANITROT.

MGR CHARLES LASNE

Le vicariat apostolique de Madagascar méridional vient de faire une perte bien douloureuse : Mgr Charles Lasne, coadjuteur de Sa Gr. Mgr Crouzet, vicaire apostolique de Fort-Dauphin, a rendu son âme à Dieu, le 23 juin 1927, à Vohipeno, où Sa Grandeur était en tournée.

Mgr Lasne a été un vaillant ouvrier du Seigneur : bras droit de Sa Gr. Mgr Crouzet, il a présidé à la formation des principales œuvres du vicariat de Fort-Dauphin.

Mgr Lasne Charles-François, était né à Neuville-Salesches (Nord), d'une famille éminemment chrétienne, le 2 février 1863. Entré dans la Congrégation de la Mission, le 5 octobre 1890, Mgr Lasne se fit remarquer par son caractère sérieux, réfléchi et toujours digne. Ordonné prêtre à Saint-Lazare, le 31 mai 1896, il obtenait d'être désigné pour la Mission de Madagascar qui venait d'être offerte à la Congrégation de la Mission et que Sa Gr. Mgr Crouzet venait de fonder en avril de cette même année.

Les débuts du jeune missionnaire furent rudes, l'acclimatation difficile et, dès les premiers mois, une fièvre tenace le conduisit aux portes du tombeau; contre tout espoir, le bon Dieu lui rendit la santé et le garda pour le plus grand bien de la Mission.

L'étude de la langue malgache que Monseigneur possédait parfaitement, fut sa première et grande préoccupation. Aussitôt en état de parler, le jeune missionnaire se rend à Tuléar où il choisit l'emplacement de la future Mission. De retour à Fort-Dauphin, il est désigné pour fonder la Mission de Farafangana où Monseigneur va montrer toutes ses qualités de créateur et d'organisateur, et déployer toutes les ressources de son zèle apostolique.

Dès 1898, le P. Lasne commence la construction de la résidence, écoles, église; dès l'année suivante, il va créer le poste de Vohipeno, d'où il est bientôt rappelé à Farafangana, où, désormais, il passera toute sa vie.

Dès 1900, les principales œuvres de la Mission fonctionnent régulièrement. En août 1901, le général Gallieni, en tournée d'inspection dans le Sud, propose au Supérieur de la Mission une œuvre de dévouement et d'abnégation : les lépreux sont en nombre dans la région. Le P. Lasne n'hésite pas, la léproserie est acceptée en principe, sauf recours aux Supérieurs majeurs; Mgr Crouzet accepte à son tour; les travaux de la léproserie sont commencés immédiatement, suivant un plan simple et pratique, et mars 1902 voit arriver les premiers malades confiés aux soins de pieuses et dévouées infirmières, Mlles Marguerite Gettliffe et Marie Payet, en attendant l'arrivée des Filles de la Charité. Comment évaluer le travail exigé par la création de cette léproserie qui bientôt abritera une moyenne de trois cents malades!

Farafangana n'absorbe pas le dévouement du jeune

supérieur. En 1902, il accompagne à Vangaindrano Mgr Crouzet pour y choisir un terrain où bientôt viendra s'installer un Missionnaire pour l'évangélisation des Antaisaka.

La fermeture des écoles de la Mission donne l'occasion au P. Lasne de développer les Missions des campagnes ; et, peu à peu, les trois districts de Farafangana, de Vohipeno et de Vangaindrano voient le nombre des postes de brousse se multiplier.

Mais voici que Sa Gr. Mgr Crouzet demande à Rome un coadjuteur pour l'aider dans la visite et le gouvernement de son immense vicariat. Qui, mieux que Mgr Lasne, était plus apte à le seconder ? Nommé évêque titulaire d'Olba et coadjuteur, avec future succession, du vicaire apostolique de Fort-Dauphin, par bulle de S. S. Pie X, en date du 25 février 1911, Mgr Lasne n'a que le temps de prendre ses dispositions, de rentrer en France, et de se préparer à la consécration épiscopale qu'il reçoit à Saint-Lazare le 9 juillet 1911.

Pressé du zèle du salut des âmes, le nouvel évêque, sans souci de ses forces, ne passe que quelques mois en France pour faire connaître et aimer sa Mission ; et le voilà de retour à Farafangana, dès le mois de novembre 1911, où ses chrétiens lui réservent un accueil triomphal.

Monseigneur ne connaît pas le repos. Il parcourt immédiatement les vastes territoires du Sud, crée la Mission de Bétroka où sont envoyés deux missionnaires, hélas ! bientôt enlevés par la mobilisation.

Un violent incendie détruit les bâtiments de la Mission de Farafangana en octobre 1913 ; Mgr Lasne ne se décourage pas : il reconstruit ce que le feu a détruit, en plus grand et plus durable.

Durant la guerre qui lui a enlevé une partie de ses

aides, Monseigneur fait le travail d'un simple Missionnaire pour soutenir ses prêtres réduits en nombre. Mais les forces humaines ont une limite : Monseigneur souffre... La fin de la guerre lui permet enfin de rentrer en France où trois longues années sont nécessaires pour le rétablir.

Encore souffrant, Mgr Lasne revient à Madagascar. Avec une nouvelle ardeur, il multiplie les courses à travers les provinces de Farafangana, de Bétroka, de Tuléar, d'Androy, donnant encouragement et impulsion à tout, prévoyant tout.

C'est au milieu de ces courses incessantes, en visite à Vohipeno, que la maladie, en quelques jours, a terrassé ce vaillant et infatigable apôtre des Malgaches. Alors que Mgr Lasne paraissait comme rajeuni, en pleine possession de ses forces et de son intelligence, la pneumonie se déclarait brusquement, et malgré les soins les plus dévoués et les plus éclairés, la maladie évoluait rapidement. Et Mgr Lasne, dans des sentiments du plus grand calme et de la plus parfaite résignation, après avoir reçu les derniers Sacrements avec une grande piété et en pleine connaissance, rendit le dernier soupir, le jeudi 23 juin, à deux heures du matin, pour aller se présenter au Souverain Juge, les mains pleines de bonnes œuvres d'un dévoué et vaillant serviteur de l'Église et des âmes. FABIA.

*Lettre de M. SÉVAT, prêtre de la Mission,
à M. VERDIER, Supérieur général*

Farafangana, 30 juin 1927.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Vous l'aurez appris aussitôt par câblogramme de

Fort-Dauphin : Mgr Lasne nous a quittés pour un monde meilleur le 23 juin 1927...

Je vous dois aussitôt ces détails, bien que les Missionnaires soient plus à même que moi de vous en donner de plus circonstanciés sur les derniers moments du défunt : ce qu'ils feront certainement.

Monseigneur était à Vohipéno depuis un mois... Il y avait prolongé son séjour, par suite du décès de l'excellente sœur Giraudet...

Il était relativement en bonne santé, visitant les postes environnants, faisant même de fréquentes courses à pied, me dit-on. Et rien ne pouvait faire prévoir sa fin prochaine...

Le matin du 16 juin (Fête-Dieu), après avoir dit la sainte messe et donné le salut du Saint Sacrement, il fut pris d'un frisson intense...

Lui s'obstinait à dire que ce n'était rien...

On l'obligea toutefois à se coucher. Et le médecin indigène du lieu, très habile d'ailleurs, crut tout d'abord à un simple accès de paludisme, comme nous en éprouvons tous dans ce pays...

Appelé de nouveau le soir, il constata la pneumonie : le poumon gauche était pris... Mais encore rien d'inquiétant. Nous avions confiance, et à Vohipéno et à Farafangana.

Après trois jours cependant, l'état du malade s'aggrava... Il souffrait beaucoup. Le cœur donnait des inquiétudes... Puis le poumon droit se prit...

Le médecin alors déclara le malade en danger. M. Garric me télégraphie de venir. Je pars aussitôt que je le puis : le temps seulement de trouver des porteurs de fianzana.

Hélas ! j'arrivai trop tard. J'appris, avant d'arriver à Vohipéno, que Monseigneur avait rendu le dernier soupir à deux heures du matin...

Les deux missionnaires, MM. Garric et Jourdan, et les Sœurs m'attendaient impatiemment.

Ensemble nous prîmes la résolution de transporter le défunt à Farafangana. Et je partis le soir, voyageant toute la nuit en pirogue, pour arriver le lendemain vers dix heures...

Une vraie foule sympathique et émue attendait. Et le soir, à trois heures, quand nous allâmes déposer la dépouille mortelle de Monseigneur au petit cimetière de la Léproserie, à côté des autres Confrères et des Sœurs y reposant déjà, ce fut un triomphe...

On n'avait certainement jamais vu à Farafangana une telle foule suivre un cercueil !

Celui qui avait tant travaillé pendant de si nombreuses années — avec quelle ténacité et quelle vertu ! — méritait bien ces hommages...

Monseigneur Lasne fit une mort admirable, m'ont dit et répété pendant les quelques heures que je suis resté avec eux, les confrères de Vohipéno...

Il se montra d'une patience étonnante pendant sa maladie, se pliant à toutes les exigences du médecin. Dès qu'il apprit qu'il avait à se préparer à paraître devant Dieu, il fut parfaitement résigné...

Dieu lui fit la grâce d'avoir sa connaissance jusqu'au dernier moment ; et ainsi il reçut les derniers sacrements avec une grande piété, priant et répondant lui-même aux prières du prêtre...

MM. Garric et Jourdan aussi bien que les Sœurs qui furent témoins des si belles dispositions du mourant, en gardent une profonde impression d'édification et de réconfort.

C'est donc là une bien grande épreuve pour la Mission, d'autant plus grande qu'elle était plus inattendue ; Mgr Crouzet me télégraphie : « Douleur profonde, suis écrasé. » Nous partageons sa peine... SÉVAT.

*Lettre de M. CHERPIN, prêtre de la Mission
à M. CHUZEVILLE, prêtre de la Mission,*

Tangainony, 29 juin 1927.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous!

Le jeudi 23 juin, j'étais parti de Tangainony après la messe, pour aller visiter le poste de Mahafasa (j'en ai dix), et je ne rentrais qu'à six heures du soir. Il faisait déjà noir, aussi je ne pus identifier les Malgaches qui se trouvaient devant ma porte à mon arrivée; je me figurais que c'étaient les jeunes gens qui viennent étudier la religion chaque jour. Mais après avoir éclairé un photophore, je les regardai et je m'aperçus tout de suite que ces gens-là avaient quelque mauvaise nouvelle à m'annoncer. Les Malgaches ont peur de parler quand ils ont quelque nouvelle triste à annoncer. Sur mon interrogation pressante, l'un d'eux me répondit nettement : la mort de Monseigneur.

En effet, un exprès de Farafangana m'avait apporté une lettre de M. Henriot; il était arrivé à quatre heures et demie et déjà la nouvelle était connue de tous les chrétiens de Tangainony. Selon la coutume malgache, ils envahissent ma chambre pour pleurer avec moi. Je fais sonner le glas, nous récitons en commun quelques *Pater* et *Ave*, et après un quart d'heure de silence, je les congédie, car j'arrive fourbu, et comme je dois descendre dans la nuit à Farafangana, il ne suffit pas de laisser couler les larmes, il faut penser à se sustenter et à prendre de la quinine pour ne pas attraper un accès de paludisme.

Je fais hâtivement quelques préparatifs pour être

prêt à partir de grand matin, et je veux essayer de reposer un peu, mais je n'y réussis guère, tellement je suis consterné par ce malheur inattendu. A une heure et demie du matin, j'entends la cloche sonner à toute volée, puis le glas. Les chrétiens s'appellent. Je n'ai pas eu à recourir à nos rameurs salariés, ce sont les chrétiens qui se chargent de me conduire. Il y a six pirogues qui descendent ensemble à deux heures pour arriver à Farafangana à six heures, à l'aurore.

M. Henriot avec M. Devisse en surplis, avec la croix, les sœurs et une foule de chrétiens étaient au bord de la rivière, attendant le corps de Monseigneur que M. Sévat était allé chercher à Vohipéno la veille. De loin on me prit pour M. Sévat et je vois la croix se diriger vers l'endroit où ma barque allait accoster. En réalité le corps arriva bien plus tard, vers onze heures; aussi j'eus tout le temps d'aller dire la messe.

On déposa le cercueil dans l'église tendue de noir et transformée en chapelle ardente. La foule des chrétiens ne put entrer dans l'église; ils se succédèrent devant le catafalque jusqu'à trois heures. M. Fabia était arrivé de Vangaindrano juste pour faire la levée du corps. Lui qui fut le bras droit de Mgr Lasne pendant près de trente ans, paraissait très ému et tremblait en prononçant les prières. Pour rehausser les funérailles et les distinguer des autres, nous nous sommes mis tous les cinq au chœur et nous avons chanté les Vêpres des morts; c'était la première fois, je crois, qu'on chantait des Vêpres à Farafangana. Tous les Européens, fonctionnaires, commerçants et colons étaient présents. On peut dire qu'il y avait tout Farafangana, catholiques, protestants et païens. De Tangainony nous étions plus de quatre-vingts. Même les chrétiens d'Anosy, bien qu'avertis un peu tard — je ne pus les prévenir qu'à quatre heures et demie du matin.

en descendant à Farafangana — sont venus une trentaine. Le cortège était vraiment imposant pour Farafangana, environ quatre mille personnes. L'ensevelissement s'est fait à Ambatoabo, dans notre cimetière particulier. Bien que ce soit un peu loin — une bonne demi-heure au pas d'enterrement — toute la foule y est venue. Je regrette que personne n'ait pris une photographie au moment du passage du cortège sur le nouveau pont passablement long sur la rivière Manambato.

Le lendemain matin, à sept heures, a été célébrée la Messe d'enterrement. C'était samedi, veille de la solennité du Sacré-Cœur, je voulais remonter à Tangainony, où j'avais laissé le Saint-Sacrement. Tous les chrétiens de Tangainony, après la messe, sont remontés avec moi. Six pirogues. Pendant tout le trajet, ils ont récité le chapelet ou chanté des cantiques.

Partis de Farafangana, à neuf heures, nous sommes arrivés à Tangainony à deux heures. Malgré l'heure tardive tous les chrétiens ont voulu m'accompagner jusqu'à la Mission pour me témoigner leur sympathie en cette circonstance douloureuse. En effet, j'étais très ému et ne pouvais retenir mes larmes en revenant dans cette Mission où tout me rappelait Monseigneur; chrétiens formés par lui, église et demeure construites par lui, arbres plantés par lui. C'est Mgr Lasne qui a tout commencé, soit à Farafangana, soit à Tangainony; avant lui il n'y avait absolument rien.

Mais Tangainony étant le dernier poste qu'il a commencé par lui-même était on peut dire le poste préféré de Monseigneur; quelques-uns ont même dit qu'il aimait trop son Tangainony. Après son dernier retour de France, il a passé six mois à Tangainony pour remplacer le missionnaire absent, et ce ne fut pas pour lui un temps de repos, car malgré la difficulté de la

main-d'œuvre, il fit d'importantes réparations à l'église et lui adjoignit une sacristie. Les fonctionnaires qui ne voient les Malgaches que superficiellement les disent souvent incapables de reconnaissance. Eh bien! les chrétiens de Tangainony leur fournissent de nouveau un formel démenti. J'ai lu sur leur visage leur consternation, à l'annonce de la mort de Mgr Lasne. C'est tout à fait spontanément qu'ils sont descendus à Farafangana pour assister à ses funérailles. C'est spontanément aussi qu'ils m'ont demandé de célébrer un service pour lui mardi dernier. Ils étaient absolument au complet et presque tous ont fait la communion. J'avais orné l'église de mon mieux, fabriqué une mitre pour mettre sur le catafalque, et avec une pièce d'étoffe noire que j'avais depuis quelques semaines, j'ai pu mettre une bande noire tout autour de l'église, les gens de Tangainony n'avaient jamais rien vu de pareil.

Dès dimanche, entre la grand'messe et la procession, nos chrétiens ont tenu un grand kabary (réunion) pour discuter, pour relancer les chrétiens tièdes et gagner les païens. Ils ont fait plusieurs projets et dans l'excès de leur zèle ils ont décrété de mettre à l'amende ceux qui, sans motif valable, manqueraient le dimanche. Cela est tout à fait dans le tempérament malgache; même les enfants font entre eux une association et mettent à l'amende ceux qui n'observent pas les règles de l'association. Évidemment, il faut que je veille à ce qu'ils n'aillent pas trop loin, et ne portent pas atteinte à la liberté, surtout en ce qui concerne la confession et la communion.

Ils ont fait mieux : ils m'ont fait dire ce qu'ils considèrent comme un obstacle à la conversion des païens. Et c'est l'instituteur officiel — il est aussi organiste volontaire à l'église — qui est à la tête de

ce mouvement. Il ne peut pas être officiellement le chef des chrétiens ; ils en ont nommé quatre pour les hommes et quatre pour les femmes, mais en réalité c'est le chef le plus intelligent et le plus écouté et aussi le plus dévoué. Pour gagner les païens ils ont choisi comme chefs deux adhérents non baptisés.

Et ce qui est mieux et ce qui montre que Monseigneur a vraiment fait l'œuvre de Dieu, plusieurs chrétiens, qui s'étaient éloignés du droit chemin depuis de longues années, se sont repentis spontanément et ont demandé à être admis à la communion. J'en ai vu qui pleuraient en me répétant les bons conseils que leur avait donnés Monseigneur et qu'ils n'avaient pas suivis.

Oui, c'est en cela qu'on reconnaît les œuvres divines ; à l'inverse des œuvres humaines, elles continuent ; elles progressent, même lorsque leur auteur disparaît. C'est aussi un fruit de l'humilité profonde de Mgr Lasne.

La disparition de Mgr Lasne afflige profondément tout le Vicariat déjà si dépourvu d'ouvriers apostoliques, mais elle m'afflige plus particulièrement encore comme étant dans le poste préféré, le benjamin de Monseigneur, et aussi pour d'autres raisons particulières. Que la volonté de Dieu soit faite dans l'affliction !

Comme me le disait hier une collaboratrice de Mgr Lasne, depuis près de trente ans, tout ce qu'a fait Mgr Lasne, tant au temporel qu'au spirituel, était du solide.

J. CHERPIN.

ARGENTINE

*Lettre de ma sœur LEVADOUX, officière,
à M. CAZOT, assistant de la Congrégation*

A bord du *Guarany*, le 20 avril 1927.

MON RESPECTABLE PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Nous continuons nos visites à travers l'Argentine. Les alentours, excepté le Paraguay, sont faits déjà, car les trajets, sans être très courts, ne sont cependant pas comparables à ceux du Brésil, et les moyens de locomotion sont très faciles. Après avoir visité la République de l'Uruguay, nous nous sommes dirigées vers Buenos-Ayres et de là, nous avons visité Cordoba le 2 mars; toute une nuit de chemin de fer. Nos sœurs y ont un bel hôpital, il y a aussi une résidence de missionnaires. Ensuite, nous revenons à Buenos-Ayres et c'est le tour de Bahia Blanca qui est à 620 kilomètres de la capitale. On ne peut y aller également que la nuit, aussi il n'y a pas moyen de faire d'autre description que celle de la cabine que le voyageur habitué connaît déjà. De retour à Buenos-Ayres, nous avons visité quelques maisons de l'intérieur, puis nous sommes reparties aux alentours, à Gualeguaychú, par le bateau; c'est encore un voyage nocturne; cependant, comme on arrive dans la matinée, on peut jouir pendant quelques heures du magnifique panorama qui s'offre aux regards.

La rivière est à peu près large comme la Saône, bordée de verdure. Au confluent, avec le fleuve Uru-

guay, elle s'élargit de telle sorte qu'on en aperçoit à peine les bords ; plus loin, quand l'Uruguay reçoit le fleuve Parana, elle s'élargit encore davantage et devient un grand fleuve qui prend le nom de Rio de la Plata. C'est comme une large mer, on ne voit plus les côtes. L'eau est jaune et douce. On arrête à Colonia pendant une demi-heure. C'est un agréable petit voyage qui se fait en quatorze ou quinze heures.

Le 19 mars, à sept heures du matin, nous sommes de retour à la Maison centrale où nous avons le bonheur de faire la sainte communion. C'est la fête de saint Joseph, patron des deux séminaires. Les jeunes sœurs de la capitale et des environs viennent toutes joyeuses se réunir à la Maison centrale où elles reçoivent de la part de leur digne visitatrice, ma sœur Mondange, un accueil cordial et maternel, heureuse qu'elle est de voir cette fervente jeunesse venir se retremper à la source même de leur vocation, au séminaire. M. Bauden, visiteur, fait une belle conférence sur le glorieux saint Joseph à laquelle assistent petites et grandes sœurs. Viennent ensuite les vêpres solennelles et le salut. On se serait cru dans un petit coin de la chapelle de la Maison-Mère, non seulement à cause du grand nombre de sœurs, mais aussi pour la solennité des offices, qui, grâce à la piété de nos dignes missionnaires et au chant suave et mélodieux des enfants, se font avec beaucoup de majesté, de piété et d'ensemble.

Les 20 et 21 mars, nous avons visité la maison de Pereira, qu'on pourrait plutôt appeler un petit chalet, fondation de la famille qui lui donne son nom où nos sœurs paraissent avoir une pépinière de vocations, pour un avenir plus ou moins lointain, car elles sont encore en herbe. Dieu veuille qu'elles arrivent à maturité.

De là, nous partons directement à Lujan, venant

cependant à Buenos-Ayres pour prendre le train, car c'est le point de départ de toutes les grandes lignes.

Le 22, nous commençons la visite des deux petites maisons, collège et hôpital, qui sont très rapprochées de la célèbre basilique. Nous allâmes saluer nos dévoués missionnaires qui sont les aumôniers de la basilique qui sert en même temps de paroisse à la population qui est d'environ 8000 âmes. C'est le lieu le plus célèbre et le centre de pèlerinage de toute l'Amérique du Sud. M. Gimalac eut la bonté de nous faire visiter ce célèbre sanctuaire dont nous avons tant entendu parler depuis notre arrivée à la terre Argentine. C'est là que la sainte Vierge voulait établir sa demeure, le fait miraculeux qui en détermina le lieu le prouve bien. Voici le fait :

En 1630, une petite caravane, de primitive monture, qui se composait de diverses charrettes, apportant des marchandises et tirées par des bœufs, traversait la plaine de la Pampa en direction du Chili et du Pérou, devant passer par Cordoba de Tucumán. Ce moyen de locomotion primitif, lourd, long et dispendieux, était l'unique que l'on connût et qu'on employât alors sur les terres d'Amérique. Sur les charrettes qui formaient la caravane, il y avait des marchandises de toutes espèces, destinées aux différents pays qu'elles devaient traverser. Entre ces divers articles de commerce, sur un des chars, isolées, comme étant probablement la propriété d'un particulier qui s'était incorporé à la petite troupe qui allait cheminant sans aucune difficulté, se trouvaient deux caisses qui contenaient chacune une statue de la sainte Vierge, commandées par un pieux Portugais, habitant de Sumampa et remises par un ami, compatriote, depuis le Brésil, pour qu'une d'entre elles, au choix, servit aux offices du culte catholique dans la chapelle

élevées dans ses propriétés, et éloignées de 40 lieues d'où il habitait.

La petite caravane cheminait paisiblement, le temps était beau, les chemins faciles, les bœufs dans les meilleures conditions ; tout faisait présager une arrivée sans encombre. A tous ces avantages qu'offrait la nature, on pouvait ajouter la foi ardente qui alimentait l'âme de ces braves paysans et qui les élevait sur les hauteurs célestes, portés sur les ailes de l'espérance. La prière qu'ils faisaient monter vers le ciel du fond de ce désert parfumait de ses suaves arômes la Pampa inhospitalière et était pour eux comme un refuge, une sauvegarde assurée contre les attaques des barbares, habitants de cette plaine.

Le matin du quatrième jour de ce voyage, après avoir pris un repos bien mérité, les bœufs furent attelés de nouveau à leurs charrettes. Une voix se fit entendre : En marche ! Tous les véhicules continuèrent facilement leur voyage, mais après avoir fait quelques pas, la petite expédition dut s'arrêter. Qu'arrivait-il ? Un des pesants chars qui formaient le convoi ne pouvait bouger de la place où il s'était arrêté la veille. On en chercha en vain la cause, rien ne pouvait l'expliquer. Les animaux étaient robustes, les roues marchaient sur la terre ferme, la charge était la même qu'auparavant. Les autres chars cheminaient sans difficultés, seul celui-ci ne pouvait avancer, il était retenu comme par une force invisible et mystérieuse. En vain, les bons paysans essayèrent-ils d'ajouter au char une deuxième paire de bœufs, de les aiguillonner pour les faire avancer, de décharger le char alternativement, n'y laissant seulement que deux caisses insignifiantes. Tout fut inutile, le char ne bougeait pas d'un pouce de l'endroit où il s'était arrêté. On demande au conducteur portugais ce que ces caisses pouvaient

bien contenir : « Rien de particulier, répondit-il, sinon deux petites statues de la Vierge, destinées à un compatriote de Sumampa pour une nouvelle chapelle. » Alors, un d'entre eux, mû sans doute par une inspiration divine, dit au conducteur : « Mon ami, retire du char une des deux caisses, et nous verrons s'il avance. » Ce qui fut dit fut fait, mais le char resta encore immobile. Ils essayèrent alors de remettre la caisse et de descendre l'autre afin de voir s'ils ne découvriraient pas le mystère. Ils firent avancer les bœufs qui marchèrent cette fois avec une grande facilité. A cette vue, tous crièrent au miracle et tous commencèrent à répéter ce que les Égyptiens disaient à Pharaon en contemplant les prodiges de Moïse : *Digitus Dei est hic !* Le doigt de Dieu est là. Après avoir admiré le miracle, ils comprirent que les desseins de la divine Providence étaient que la sainte Vierge voulait rester en ces lieux. Tous étaient saintement curieux de voir la précieuse statue. On procéda à l'ouverture de la caisse et, en effet, elle contenait une petite statue de la Vierge Immaculée d'une cinquantaine de centimètres. Remplis d'une douce émotion, ils se prosternèrent et vénérèrent la précieuse statue, la couvrant de leurs baisers, et ils firent monter vers le ciel un hymne de reconnaissance et d'amour. Ce furent les premiers hommages que la Mère de Dieu recevait en ces lieux de ces âmes simples et croyantes. La précieuse statue fut portée en procession par ces fervents chrétiens et déposée dans la maison de la famille Oramas. Tous les habitants de la ville accoururent pour la voir et lui rendre leurs pieux hommages. La sainte Vierge opéra un si grand nombre de miracles que la maison de Oramas devint trop étroite pour contenir la foule des pèlerins qui venaient à Lujan. On construisit donc un petit ermitage qui

devint aussi insuffisant. La sainte Vierge voulait une chapelle, on la construisit afin que les pieux pèlerins pussent satisfaire leur dévotion. Mais ce petit sanctuaire devint à son tour trop étroit ; c'est alors que M. Salvayre, supérieur des Prêtres de la Mission et curé de Lujan, conçut le projet de construire à la Mère de Dieu un temple digne de sa grandeur. Ce projet paraissait irréalisable, car le plan à exécuter était un petit chef-d'œuvre d'architecture. Encouragé par le bon évêque, on posa la première pierre du nouvel édifice, en 1887 ; le bon M. Salvayre, de sainte mémoire, travailla pendant longtemps et lutta jusqu'à ce qu'il vît la réalisation de ses pieux désirs. Il commença la construction du temple et M. Gimalac, qui lui a succédé, continue avec zèle le travail commencé qui, grâce à Dieu, touche presque à sa fin.

M. le supérieur eut la bonté de nous expliquer et de nous montrer les détails intéressants d'architecture, de richesse, de beauté qui sont impossibles à énumérer. La basilique est de style gothique ogival. La hauteur, la largeur, les dimensions en tous sens sont imposantes. Cet édifice unit l'art à la solidité, la richesse au bon goût. Le maître-autel est un chef-d'œuvre en marbre et en onyx. Un magnifique ostensor, trop lourd pour être porté, est renfermé en arrière du tabernacle ; il est incomparable de richesse, l'or, les diamants, les pierres précieuses variées y sont artistement enchâssés et travaillés, formant des fleurs et des dessins autour des émaux qui représentent les mystères et les divers sujets religieux. Les détails sont multiples et symboliques. Le « Camarin » de Notre-Dame de Lujan est un ensemble de beautés religieuses et artistiques, placé derrière le maître-autel. La sacristie spacieuse est ornée de meubles de bois de qualité, bien travaillé. Dans un coin dissimulé

se trouve une porte qui donne entrée au trésor des vases sacrés qui sont nombreux et de valeur. Sont remarquables entre tous un ciboire, un calice, les burettes, sonnettes avec le plateau, par leur taille, leur poids, leurs ornements d'émaux, de pierres précieuses, d'or en relief, le tout en argent doré. C'est un présent de Rome, à l'occasion du couronnement de Notre-Dame de Lujan, en 1887.

Nous avons vu ailleurs sa couronne impériale, son diadème où brillent de vrais diamants et aussi une auréole de la petite Reine. Le chemin de la Croix est une œuvre d'art. Les trônes pontificaux, les chaires, les autels du Sacré-Cœur et de la sainte Vierge surtout sont remarquables.

Les multiples vitraux avec des sujets religieux sont de toute beauté. Pour en apprécier la finesse, la richesse des couleurs parfaitement combinées, on nous fit monter aux tribunes, d'où l'on distingue très bien l'écusson de chaque province de l'Argentine et d'autres sujets intéressants jusque dans la pointe supérieure des grisailles. Des tribunes, nous montâmes jusqu'aux clochers et nous vîmes les dix-huit cloches qui bientôt seront mues par l'électricité, faisant entendre les accords de leur beau carillon. De là, 60 mètres de hauteur ! quelle belle vue sur la ville, sur la campagne où la rivière serpente à travers la verdure des champs cultivés. La flèche de la tour droite est en bonne voie, la charpente en fer est complètement montée par l'escalier intérieur qui va jusqu'en haut. La pointe de cette flèche est surmontée d'une croix artistique de 6 mètres. La hauteur des clochers sera 110 mètres. Les orgues sont magistrales, placées au-dessus du grand portail qui donne dans la grande nef, alternant avec d'autres plus modestes qui donnent dans une nef latérale.

Les fonts baptismaux sont imposants par les sujets représentés, et la qualité des matériaux, bronze et marbre. Les lampes, dons de l'Argentine et de l'Uruguay, méritent une mention, surtout la première, qui unit la grandeur à la beauté et à la richesse. L'art y représente toutes les provinces de l'Argentine qui resplendissent dans la lumière qu'elle projette. Les couleurs fines et délicates attirent l'attention. Il y aurait encore une foule de choses à faire remarquer, ne serait-ce que la salle des affaires paroissiales qui est immense, ainsi que les cloîtres qui unissent la basilique à la résidence des chapelains qui sont nos bons missionnaires, etc., mais je ne veux pas abuser de votre patience.

Sœur LEVADOUX.
I. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de ma Sœur LEVADOUX, officière,
à M. VERDIER, Supérieur général*

Maison Centrale de Buenos-Aires, de retour
de notre voyage au Paraguay, le 5 mai.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

Votre bénédiction, s'il vous plaît!

Le lundi de Pâques, j'ai été invitée pour aller visiter l'école apostolique de Escobar. Nous n'avons pas eu un si long trajet à faire comme pour aller au Caraca! c'est à deux heures et demie d'auto de Buenos-Ayres. La propriété est magnifique, elle mesure, je crois, 10 hectares. Elle est située en pleine campagne; on y jouit par conséquent d'un excellent air et d'une grande tranquillité, conditions essentielles pour favoriser le recueillement et l'étude. Les cours et les

jardins sont très à propos pour permettre à cette heureuse jeunesse de prendre ses ébats pendant les heures de récréation ; on y fait même l'étude pendant les fortes chaleurs. Aussi les vingt futurs apôtres jouissent d'une santé excellente, ils ont tous une mine qui fait plaisir à voir et ils désirent grandir bien vite et acquérir la science nécessaire pour être admis au séminaire. Nous leur avons donné une image au nom du Très Honoré Père qu'ils aiment tant sans avoir le bonheur de le connaître ! Et comme c'était le deuxième jour de Pâques, nous leur avons fait, grâce à la générosité de ma sœur visitatrice, une petite distribution d'œufs en chocolat, qu'ils ont reçus avec reconnaissance et trouvés très bons ! M. Sarda, supérieur, fait des prodiges avec ces jeunes gens. Il est vrai que MM. Mattias et Illanes sont pleins de zèle et se dévouent sans compter à leur œuvre. Je venais justement de recevoir une bonne lettre de vous, mon Très Honoré Père, je pus ainsi donner fraîchement de vos nouvelles, ce qui leur fit grand plaisir.

Le lendemain, mardi de Pâques, nous devons nous embarquer pour le Paraguay où nos sœurs attendent impatiemment notre visite. Leurs vœux allaient être comblés. Le 19 avril, après s'être intéressée activement aux moindres détails des préparatifs du voyage, utiles et agréables, la digne visitatrice, ma sœur Mondange, nous conduit à bord du *Guarany*. La cabine a été choisie d'avance, nous sommes chaleureusement recommandées au personnel. Notre bien chère sœur Mondange nous laisse parfaitement installées et, avec ses compagnes, demeure sur le quai jusqu'à nous perdre de vue. Je dis nous, car vous savez déjà, mon Très Honoré Père, qu'après le départ de ma dévouée compagne de voyage, ma sœur Bouillet, c'est la bonne sœur Chaverol qui va continuer à m'accom-

pagner dans l'Argentine, Chili, Pérou, etc. Elle remplit aussi parfaitement bien son office. Le bateau vogue légèrement sur le Rio de la Plata, Paraná et Paraguay. Les eaux sont calmes, ondulées, comme de la soie moirée, mais leurs couleurs jaunâtres choquent et font contraste avec les belles rives qui les bordent.

Le 20 avril nous nous éveillons au Rosario, ville industrielle, très commerçante, la deuxième de la République Argentine pour son importance. Nous ne voyons que la douane, la ville étant assez éloignée du port. Après un court arrêt nous poursuivons le voyage sur le fleuve Paraná. Changement de sites, panorama enchanteur, le fleuve très accidenté s'élargit et se rétrécit tour à tour. Les rives sont tantôt boisées, tantôt semblables à des falaises.

Dans la journée, nous touchons plusieurs ports, entre autres le pittoresque de Diamante édifié au pied de la colline; sur le plateau on distingue un fort, la ville est construite sur le versant opposé. La vue des clochers nous invite à envoyer, comme notre bienheureuse Mère, notre bon ange saluer l'Hôte Divin.

Le 21, nous touchons la charmante petite ville de Paraná. Là, pas de commerce, pas d'industrie, c'est la ville agréable, la ville de repos. A l'entrée, joli parc où l'on aperçoit la statue du général Urquiza. Nous passons à Corrientes, cité mouvementée, ouvrière, dernier grand port de l'Amérique Argentine. Dans la soirée nous entrons dans les eaux paraguayennes. Umaítia premier port du Paraguay. Une ruine rappelle la terrible guerre que ce pays eut à soutenir en 1866 contre les coalisés, Brésil, Argentine et Uruguay. Le plus faible resta tristement vaincu et ruiné. En longeant le fleuve, nous rencontrons Bella Vista (belle vue) cette ville porte bien son nom. Samedi matin 23, à huit heures et demie, nous sommes à l'Assomption.

capitale du Paraguay. Le ciel brumeux et une petite pluie fine nous font penser aux brouillards de Londres. Malgré ce contretemps nos chères sœurs servantes des trois maisons, sœur Garcia, sœur Cabanes et sœur Haretche avec quelques-unes de leurs compagnes, sont là pour nous recevoir. Nous descendons au collège de la Providence, et après avoir reçu la sainte communion des mains de M. Kübler qui se trouvait présent, nous faisons connaissance avec nos bonnes sœurs, nous donnons les nouvelles désirées de la chère Maison-Mère et transmettons le paternel souvenir de nos vénérés Supérieurs, apporté de si loin à ses bien-aimées filles.

A l'Assomption, les trois maisons de Filles de la Charité font un grand bien. Le collège de la Providence pour l'éducation des jeunes filles de la société a aussi dans le même établissement une partie pour les pauvres; ce petit collège, réputé le meilleur de la ville, reçoit à peu près deux cent cinquante enfants gratuites.

L'hôpital, de ses terrasses, vue grandiose, domine la baie et ses variés circuits. Il est en reconstruction et agrandissements. Dans ses dépendances, pavillons pour léproseries des deux sexes et petite école gratuite pour les enfants du faubourg.

L'asile est une vaste propriété de 60 hectares, moitié boisés, moitié cultivés; deux cents jeunes filles y sont instruites et élevées aux frais du gouvernement; soixante petits et grands garçons reçoivent le même bienfait, soixante-quinze vieilles femmes terminent là leur vie sans le souci du lendemain; puis triste cadre, fous et folles. Pas d'employés dans la maison, les asilés se prêtent à tout : culture, travaux de ferme, jardinage; maçonnerie, peinture, ferblanterie etc. Les jeunes filles, très habiles en toutes sortes de travaux à

l'aiguille, excellent dans celui de la dentelle appelée niandouty, spéciale au pays. Elles tissent aussi de belles étoffes. Nous passons deux jours et demi dans chacune de ces maisons, nous sommes intéressées à la Providence et à l'asile par une séance récréative. Le souvenir des enfants s'envole jusqu'aux vénérés supérieurs qui leur ont ménagé une si douce joie. Bien vite se sont écoulés ces jours pendant lesquels nos chères sœurs se sont surpassées ; leur amour pour la Communauté, leur esprit de foi se sont révélés par les fines et délicates attentions dont elles nous ont entourées. Mais tout passe, tout finit, il faut songer au départ.

Le dimanche 1^{er} mai, M. le Supérieur du grand séminaire a la bonté de nous assurer une messe matinale, le bateau lève l'ancre à huit heures, il vient lui-même vers les sept heures faire ses adieux et donner aux deux voyageuses la bénédiction de saint Vincent. Nos chères sœurs servantes et bon nombre de leurs compagnes nous conduisent à bord du *Washington*. Les enfants de la Providence sont aussi sur le quai, celles de l'asile, pour être plus éloignées, se sont contentées de le désirer, la coïncidence du 1^{er} mai ayant paralysé tout service de tramway. Sur le pont, mutuels et affectueux remerciements. Le signal est donné, il faut se séparer, on se dit à Dieu, rendez-vous en Lui, peut-être se reverra-t-on quelque jour, qui sait ? Le bateau s'éloigne lentement, majestueusement, et de la main on se salue jusqu'à ce que les ailes de la blanche cornette aient complètement disparu. Le retour s'effectue plus rapidement, nous descendons le cours du fleuve. Nous saluons à bord le consul de Bolivie au Paraguay, et c'est avec un signalé plaisir et même un peu d'orgueil fraternel que nous l'entendons faire l'éloge du dévouement sans limite de nos chères

sœurs de la Paz. Son oncle est le directeur et le grand bienfaiteur de leurs maisons.

Ces petits récits quoique très incomplets et résumés, faute de temps, doivent faire revivre en vous, mon Très Honoré Père, tout un passé de doux souvenirs, car il y a une douzaine d'années vous parcouriez vous-même cette terre hospitalière d'Amérique, semant partout, comme le Divin Maître, le mot qui éclaire, console, fortifie et donne le vrai bonheur! Les nombreuses maisons, favorisées du bienfait de votre visite, se rappellent avec joie et émotion la douce et bienveillante physionomie de celui qu'elles aiment à appeler « Notre Très Honoré Père »! Leur visage s'anime d'une sainte allégresse, leurs yeux brillent et s'illuminent d'un éclat tout céleste, quand, me parlant de vous, elles me disent, avec une expression de bonheur indicible et un certain orgueil filial : Nous connaissons Notre Très Honoré Père! Nous l'avons vu, nous avons entendu ses bonnes paroles! C'est en effet une bien grande consolation pour ces bonnes filles si éloignées, qui, pour la plupart, ne connaîtront jamais la Maison-Mère, c'est une consolation, dis-je, pour elles, de connaître les Supérieurs, elles se sentent ainsi plus près, plus attachées à notre chère Communauté. Aussi je voudrais ne priver aucune maison de nos sœurs de ce bonheur afin que chacune ait sa petite part de joie et de consolation.

Sœur LEVADOUX,

I. f. d. l. c. s. d. p. m.

BRÉSIL

*Lettre de M. VAN GOOL, prêtre de la Mission,
à M. ROBERT, secrétaire général*

Diamantina (Séminaire), le 31 juillet 1927.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Je ne vous ai guère habitué à me lire, mais je suis heureux de vous offrir une petite description de notre *Triduum* en l'honneur de nos chers martyrs.

Les solennités avaient été fixées aux 19, 20 et 21 juillet et devaient être précédées de la retraite pastorale qui fut prêchée par M. Jérôme de Castro, notre supérieur du Caraça, qui pendant cinq jours tint son auditoire sous le charme de sa parole imagée.

Après la retraite, le synode métropolitain tint ses assises sous la présidence de Mgr l'archevêque, D. Joaquim Silverio de Sousa, que nous nous plaisons à appeler notre Mercier brésilien. Notre évêque auxiliaire, Mgr Santos, C. M., dirigea les discussions des statuts diocésains.

Le 15, commença la retraite fermée des représentants de toutes les conférences de Saint-Vincent-de-Paul de l'archidiocèse. Elle dura cinq jours et fut admirable de piété et de recueillement. Plusieurs des assistants avaient fait des centaines de kilomètres pour venir se renouveler dans l'esprit qui doit animer les vrais Vincentiens. L'un, d'entre eux, vénérable vieillard de soixante-douze ans, avait dû franchir, à peu près, 260 kilomètres et par des chemins dont ma

sœur Levadoux nous a laissé une si poétique description dans sa narration du voyage au Serro. Le jour de la clôture, les retraitants au nombre de deux cents reçurent la sainte communion des mains de Mgr l'archevêque.

Nous étions arrivés au premier jour du *Triduum*. Depuis la veille, la basilique était ornée comme jamais, grâce aux soins et à la générosité inépuisable de ma sœur Russon, de ses dévouées compagnes et de nos chères orphelines.

Depuis la voûte du maître-autel jusqu'au retable, ce n'étaient que des roses rouges et des coquelicots, venant se mêler aux magnifiques gerbes de fleurs d'or qui paraient le retable. Les six autels des bas-côtés avaient reçu la même parure. Mais l'autel de notre saint Fondateur attirait tous les regards par sa magnificence, et le sourire du bon Père semblait vouloir remercier la dévotion et l'amour de ses chères filles.

A huit heures et demie, Nosseigneurs l'archevêque et l'évêque auxiliaire, les membres du chapitre, les confrères du Séminaire, les Missionnaires missionnants, le grand et le petit Séminaire firent leur entrée solennelle au chant de l'*Ecce sacerdos magnus*, entonné par notre *Schola cantorum*. Mgr l'archevêque se rendit à son trône et Mgr Santos au faldistorium pour prendre les ornements pontificaux.

La messe fut chantée par Mgr Neves, l'archidiaque du chapitre métropolitain avec assistance pontificale de Mgr Santos. La *Schola* exécuta, avec un entrain magnifique, la belle messe de *Calamosca*, *Ave Maris Stella*. A l'Évangile, M. Pio de Freitas, notre aimable supérieur, nous fit le panégyrique de saint Vincent et pendant trois quarts d'heure développa le texte *Dei sumus adiutores*.

L'assistance, qui représentait toute la famille spirituelle de saint Vincent, — Lazaristes, Filles de la Charité, Dames de la Charité, Enfants de Marie, pensionnaires du Collège des sœurs, orphelins et orphelines, conférences, Mères chrétiennes, catéchistes — était suspendue aux lèvres de l'orateur.

Après la messe, de modestes agapes réunirent autour de notre table les amis de la Congrégation.

Le soir, un salut solennel, donné par Mgr Lévy Pires de Oliveira, chanoine théologal, clôtura la première journée. A la fin du salut, la note impressionnante fut le chant de l'hymne des vocations par quatre-vingts séminaristes.

Le lendemain, 20, la journée se leva radieuse et, dès le matin, les cloches et les fusées appelaient tous les fidèles à assister à la glorification de notre frère martyr, le Bienheureux Abba Ghèbrè Michaël. Mgr l'archevêque s'était réservé cette journée et il voulut assister pontificalement à la messe solennelle, chantée par M. Antoine Falci, C. M. A l'Évangile, un vieux missionnaire aveugle développa le texte de saint Paul : *Gratia Dei sum id quod sum*, en l'appliquant au Bienheureux, dont il décrivit la vie et le courageux martyre. Notre *Schola* chanta la messe de Perosi.

Comme c'était le jour anniversaire de Sa Grandeur l'archevêque, on lui offrit, après le déjeuner, une séance académique, où nos jeunes gens versèrent des torrents d'éloquence et donnèrent large essor à leur verve inépuisable.

Le soir, par une délicate attention de Monseigneur, le *Te Deum*, chanté tous les ans à la cathédrale, fut entonné dans notre basilique par Mgr Santos.

Le 21 était destiné à fêter nos chers martyrs de la Révolution. Mgr l'évêque auxiliaire nous avait offert de pontifier ce jour-là. A l'Évangile, M. Joseph

d'Avellar, C. M., nous retraça en un langage sobre et plein d'érudition, le martyre glorieux des victimes de Saint-Firmin, en mettant en pleine lumière nos bienheureux frères. L'impression sur l'auditoire fut profonde. La *Schola Cantorum* chanta la messe de Van Durme.

A dix-huit heures, le vénérable M. Lacoste, le vaillant missionnaire de soixante-douze ans, supérieur de la Mission, chanta, pendant le grand salut, le *Te Deum* de clôture et nos jeunes gens, pour la dernière fois, nous firent entendre l'hymne des vocations.

A la sortie, le joli mot portugais : *saudade*, était sur toutes les lèvres. Puissent ces belles fêtes nous remplir de plus en plus de l'esprit et de l'amour de notre sainte vocation et nous fournir de fortes et vaillantes recrues, car ici comme partout : *Massis quidem multa, operarii paucissimi*.

Édouard VAN GOOL.

DOCUMENTS

CORRESPONDANCE DE JEAN LE VACHER

PAR M. GLEIZES. (Suite.)

Jean Le Vacher continua à faire savoir ce qui se passait à Alger. D'autre part, on prépara en France, contre cette ville, la campagne de 1682, dont les résultats furent assez médiocres. La lettre suivante les résume. Elle est adressée aux Échevins de Marseille.

« D'Alger, le 30 janvier 1683.

« MESSIEURS,

« Vous avez appris par le retour, non seulement des galères, mais même des vaisseaux, en France, com-

mandés par M. Duquesne, le peu de satisfaction que les Puissances et Turcs de ce pays ont donné au roi, nonobstant le fracas extraordinaire que mondit sieur Duquesne a causé en cette ville par les bombes et carcasses qu'il a fait jeter nuitamment à diverses fois; ayant par ce moyen jeté par terre quelques mosquées, plusieurs maisons et boutiques, sous les ruines desquelles cent personnes sont mortes et se sont trouvées en même temps ensevelies, ce qui avait obligé les trois quarts des habitants de la ville de l'abandonner et de se réfugier aux jardins et maceries circonvoisines pour se conserver la vie. Les Puissances en ce temps-là me témoignèrent que j'écrivisse en France pour représenter au roi qu'il n'était pas nécessaire qu'il envoyât ici une armée, et que, s'il plaisait à Sa Majesté d'envoyer un seul de ses vaisseaux, ou même une barque avec une personne de sa part, ils lui donneraient satisfaction et renouvelleraient la paix sans difficulté. Je me donnai l'honneur, Messieurs, de vous écrire en même temps pour ce sujet, et donnai ma lettre à mondit sieur Duquesne pour vous être adressée. Je ne sais si elle vous aura été rendue. Et parce que depuis le départ de mondit sieur Duquesne de devant cette ville, les susdites Puissances m'ont plusieurs fois témoigné la même chose, j'ai cru vous en devoir aviser de nouveau, et Mgr de Seignelay, par la lettre ci-jointe que je lui écris pour ce sujet, auquel il vous plaira la faire tenir au plus tôt, ou à Mgr Colbert, son père, en son absence, auquel vous pouvez représenter vos sentiments pour le bien et l'avantage que la paix avec les Turcs de ce royaume peut contribuer au commerce.

« Les prises que les corsaires de cette ville ont faites l'année dernière sur les Français arrivèrent au nombre de vingt-deux qui, grâce à Dieu, ne sont pas considérables, tant aux mers de Levant que de Ponant.

Les personnes qui ont été faites esclaves sont environ trois cents, tant des équipages que passagers. J'en ai envoyé le mémoire à M. Amirault, supérieur de notre maison, en votre ville de Marseille.

« Le mal contagieux continue en cette ville, duquel meurent journellement plusieurs personnes. Notre-Seigneur vous en préserve!

« Je suis en son amour et en celui de sa très sainte Mère, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Jean LE VACHER,

« Vicaire apostolique. »

(*Chambre de commerce, loco citato.*)

Les lettres écrites par le consul à la Cour et aux Échevins de Marseille, au nom des Puissances d'Alger, et confiées à Duquesne n'avaient pas été remises. La lettre précédente, du 30 janvier, arriva trop tard. Les préparatifs pour une seconde campagne étaient trop avancés. Jean Le Vacher conseillait aux Algériens d'envoyer un député en France pour solliciter la paix. Cette démarche, qui aurait tout arrêté, ne fut pas faite. Une lettre du missionnaire, adressée le 1^{er} mai, à M. Jolly, son supérieur général, va nous dire ce qui se passait en ce moment à Alger.

« J'ai reçu le 18 avril, par la voie du Bastion, votre chère lettre du 18 novembre, jointe à une autre du 15 du même mois, par laquelle il vous a plu me consoler des bénédictions que Dieu a données aux fonctions des Prêtres de la Compagnie en Pologne et en l'île de Corse, et pour de nouveaux établissements es villes de Bordeaux et de Dijon. Plaise à sa bonté infinie conserver et augmenter l'esprit véritable de la Compagnie en tous ses sujets, et en moi spécialement qui en ai un extrême besoin.

« Le mal contagieux continue toujours en cette ville, duquel plusieurs personnes meurent tous les jours. L'administrateur de nos hôpitaux, qui était un religieux trinitaire, Espagnol de nation, en'est mort, et trois de nos prêtres esclaves. Dieu, par la mort de ce vertueux religieux administrateur, a voulu joindre à mes occupations et misères la direction des hôpitaux de cette ville, en attendant que des religieux de l'Ordre du défunt partent d'Espagne en cette ville pour occuper sa place. Je suis bien, grâce à Dieu, dans l'état que M. Du Val, doyen de Sorbonne, estimé beaucoup de M. Vincent, et qui était mon parent, disait que devait être un prêtre pour se sanctifier, qui est d'avoir de l'occupation sept fois plus qu'il n'en peut faire, afin que le diable le voulant tenter le trouve incessamment occupé.

« Si les Puissances de ce pays eussent envoyé en France, pour obtenir du roi la paix, comme je leur ai fait plusieurs fois instance, ils ne seraient pas dans l'appréhension où ils sont, et tous les habitants de cette ville, lesquels se retirent avec leurs familles aux maceries et aux jardins, à cause du puissant armement qu'on dit qui se fait à Toulon, et doit être envoyé au plus tôt devant cette ville. J'ai ordonné qu'il se fit en tous nos bagnes des processions, le soir, avec la récitation des litanies des saints, pour obtenir de la bonté divine, par l'intercession de saint Roch, la cessation du mal contagieux. Le saint Sacrement a, pour ce même sujet, été exposé en nos pauvres chapelles tous les vendredis du carême passé, tant le matin que l'après-dîner, où il y a toujours eu un grand concours de pauvres esclaves. Je crois que le jour de Pâques il s'est trouvé chez nous plus de cinq cents esclaves de différentes nations pour faire leurs dévotions. Nous étions quatre confesseurs pour les entendre

au tribunal de la pénitence, deux desquels se trouvèrent atteints du mal contagieux le lendemain, dont l'un est mort, et l'autre, Notre-Seigneur nous l'a conservé. Je me recommande humblement à vos prières et à celles de la Compagnie. »

(*Vie manuscrite*, p. 74.)

Nous donnerons enfin la lettre suivante, adressée au même, et que la *Vie manuscrite* fait précéder de cette note, p. 76 :

« Septième extrait, du 26 mai 1683, qui est la dernière lettre qu'il a écrite à M. Jolly, parce que deux mois après, jour pour jour, il fut mis à la bouche du canon...

« Le mois précédent je vous ai écrit amplement, par la voie du Bastion, et répondu à vos dernières lettres. Je n'ai rien de considération à vous témoigner qui se soit passé en cette ville, sinon qu'une escadre de vaisseaux de France bordage depuis quelques jours. On croit qu'ils attendent le reste de l'armée, ce qui a fait abandonner la plupart des habitants, qui se sont retirés aux maceries et jardins.

« Le mal contagieux continue en cette ville, duquel beaucoup plus de chrétiens meurent, *a rata portione*, que de Turcs. Ce mal est en tous les lieux circonvoisins. Il semble que Dieu est irrité contre les habitants de ce pays, et qu'il les veut châtier par la peste, la guerre et la famine. Le blé, et toutes les choses nécessaires à la vie, sont à un prix excessif. Les Maures de la campagne meurent de faim. Ceux qui se réfugient en cette ville, pour y trouver quelque assistance, en sont chassés. La plupart ne vivent que d'herbes. La plupart des Turcs et autres infidèles ne donnent plus de pain, il y a longtemps, à leurs pauvres esclaves chrétiens, encore bien qu'ils

continuent d'exiger d'eux le même travail, ce qui fait que ces pauvres gens ne subsistent que de ce qu'ils peuvent dérober et de l'assistance que la Providence divine leur donne par notre moyen trois fois la semaine, qui consiste à environ cent cinquante pains chaque fois, encore que ce ne soit qu'aux plus faibles et à ceux qui en ont plus de besoin. Outre cela, nous avons ordinairement, depuis quelques mois, environ cent malades, en nos hôpitaux, de la peste et d'autres maladies, qu'il me faut entretenir, parce que le religieux trinitaire, qui était administrateur de ces hôpitaux, est mort du mal contagieux sur la fin du mois de mars. J'en ai donné avis à ses supérieurs en Espagne à ce qu'ils en envoient d'autres au plus tôt, pour occuper la place de ce bon défunt. Si j'avais abandonné ces hôpitaux, les pauvres chrétiens malades, qui y sont reçus et soignés spirituellement et corporellement, seraient morts abandonnés de tout secours chez leurs patrons, privés des sacrements et aliments. Votre bonté paternelle peut mieux se représenter que je ne lui peux exprimer le besoin extrême que cette maison a de quelques secours, ce que je lui ai témoigné par toutes mes précédentes. M. Amirault m'avise bien qu'il souhaiterait me pouvoir envoyer ce qu'il a pour cette pauvre maison, mais ce seul avis ne nous accommode pas.

« On a armé une galère en course et il m'a fallu assister les pauvres chrétiens esclaves, notamment les Français qui y ont été envoyés, leur ayant distribué des caleçons et des provisions pour trois jours, parce qu'en ce temps on ne leur donne rien. Cette galère est retournée sans aucune prise, grâce à Dieu.

« Il plaît à Dieu de me continuer et augmenter mes infirmités, lesquelles m'ont réduit dans l'impuissance, depuis quelques mois, de célébrer le saint sacrifice de

la messe, laquelle un bon prêtre napolitain, que j'ai établi pour administrateur de nos hôpitaux, vient dire tous les jours en notre chapelle. Je recommande à vos prières cette maison, notre pauvre Église souffrante affligée du mal contagieux, et moi particulièrement qui suis en l'amour de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Jean LE VACHER,

Indigne Prêtre de la Congrégation de la Mission.

Les vaisseaux de France se retrouvèrent devant Alger trois semaines après. Louis XIV, qui s'était montré fort mécontent des résultats de la première expédition et en avait écrit une lettre sévère à Duquesne, espérait mieux de cette seconde campagne qui eut, de fait, dans les commencements, un succès merveilleux, grâce aux galiotes à bombes de Reneau d'Elicagaray. Mais les hésitations de Duquesne au moment de conclure la paix, puis ses exigences trop grandes allaient tout compromettre. Il eut encore la maladresse de faire revenir à Alger, contre l'avis de Tourville, l'otage Mezzomorto, qui lui faisait de fallacieuses promesses. Ce corsaire avait été auparavant fort maltraité par Duquesne et il en gardait contre lui une rancune implacable. Arrivé à terre il fit assassiner le gouverneur Baba Hasson, prit la place du dey, et continua la guerre, interrompue depuis trois semaines. Après trois mois de bombardement la flotte dut encore rentrer à Toulon sans rien finir. La faute de Duquesne devait avoir pour premier résultat la mort du consul, suivie ensuite de celle d'une quarantaine de Français.

Mezzomorto, qui en fut l'auteur, devait d'abord assouvir une vengeance personnelle, contre Jean Le

Vacher, qui l'avait obligé, en faisant intervenir Baba Hasson, à respecter l'honneur d'une de ses captives. Élevé au pouvoir, le corsaire résolut aussitôt la perte du missionnaire; il profita pour cela d'un incident qui allait se produire. (A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

Bulletin de l'Archiconfrérie de la Sainte Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — *Nouvelle édition du manuel de l'Archiconfrérie.* — *Le bon Larron.* — *Saint Vincent de Paul.* — *Le Scapulaire vert et ses prodiges.*

Les Rayons. Annales des Enfants de Marie et de la Médaille miraculeuse. — *Que se passe-t-il en Chine?* — *Y a-t-il 63 invocations dans le petit office de l'Immaculée-Conception?* — *Pourriez-vous nous aider pour l'organisation et le programme d'un cercle d'études?* — *Le bienheureux Louis-Joseph François.* — *Sœur Milcent.*

Bulletin des Missions des Lazaristes français. — *Le recrutement du clergé indigène et les Lazaristes.* — *Maison-Mère : Le Triduum.* — *Le Triduum du bienheureux Ghébré Michaël à Addis Abeba.* — *Perse.* — *Fleur d'épreuves.* — *Madagascar : Tournée en pays Mahafaly.* — *La mission du Kiang-Si sous le régime du « nationalisme ».* — *Les évêques chinois à Pékin.* — *Wenchow.* — *Au jour le jour à l'hôpital Jean-Gabriel.*

L'Écho de la Maison-Mère des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, — *Saint Vincent et le service des pauvres.* — *A l'école de saint Vincent : le respect cordial.* — *De l'âme du malade.* — *De la manière de faire un collet.*

Marie notre voie. — Sur les vertus de Jeanne Dalmagne. — Les Filles de la Charité en Pologne. — De l'âme du malade. — Forme et longueur du surplis. — Qu'est-ce qu'un don personnel?

Le Souvenir. Annales d'union des Enfants de Marie de Notre-Dame-de-Lorette. — *Les Enfants de Marie et la fête du Christ Roi (Histoire de la couronne. — Description de la couronne offerte par les Enfants de Marie du monde entier à la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre.)*

Sankt-Vinzenz. — Juillet-août 1927. — *Hymne des Vêpres de Saint-Vincent* (poésie). — *Saint Vincent, fondateur de la presse charitable*, par P. E. Vorage. — *Il faut prier pour obtenir de bons prêtres et de bons missionnaires.* — *Origines de la chrétienté de Tunghu dans le Tchély*; par P. Tremorin. — *Statistique des missions des Lazaristes au 1^{er} janvier 1927*, par Ph. Stenbesand. — *En route pour la Chine : journal de voyage d'une sœur de la province allemande.* — *Mission à Crefeld, d'après l'esprit de saint Vincent*, par P.-E. Willems. — *Œuvre des Filles de la Charité à Dusseldorf, en faveur des jeunes filles*, par P.-E. Willems. — *Chasse au porc-épic à Emmaüs.* — *A travers le monde des Missions et de la Charité.* — *Petites nouvelles et Nécrologe.*

Vinzenz-Stimmen. — Mai-juin 1927. — *A notre nouveau prince-évêque.* — *Page de la Vie de saint Vincent.* — *Les missionnaires Lazaristes en Chine*, par M. Fr. Gattringer (fin). — *Lettre de Chine*, par M. Reinprecht. — *Appel à l'apostolat.* — *Missions de l'intérieur.* — *Nouvelles de la province autrichienne.* — *Journée des Conférences de saint Vincent.* — *Nécrologe.*

Anales de la Congregacion de la Mision y de las Hijas de la Caridad. — Juin 1927. — *Chronique.* — *Les Missions à Avila.* — *Inde : A mes élèves de Cuenca et*

Villafranca. — États-Unis d'Amérique. — Mexique : Joies et espérances. — Cuba : la chapellenie de Saint-Lazare à La Havane.

Juillet 1927. — *Chronique. — Un nouveau portrait de saint Vincent de Paul et l'origine espagnole de la famille du saint. — Missions dans le diocèse de Teruel. — Retraites dans une maison d'aliénés. — Centenaire de la fondation des Filles de la Charité à l'hôpital Saint-Sébastien de Badajoz. — Les Filles de la Charité du Puerto de la Luz dans les Canaries.*

La Inmaculada de la Medalla Milagrosa. — Juin 1927. — *Symbolisme de la Sainte Médaille. — Saint Jean de la Croix, poète extatique. — L'église espagnole de la Milagrosa à New-York.*

Juillet 1927. — *Symbolisme de la Sainte Médaille. — La comtesse de Guadalmar.*

Août 1927. — *L'Assomption de la Vierge. — Sur les hauteurs. — Action sociale de la femme. — La comtesse de Guadalmar. — Indes.*

Boletín de la Santa Agonia. — Juillet-août 1927. — *A ma sœur malade. — Chemin de croix. — Voici votre mère.*

La Milagrosa y los Niños. — Juin 1927. — *La Médaille Miraculeuse : la croix et la lettre M. — L'enfant martyr. — Héraclite ou Démocrite?*

Juillet 1927. — *La Médaille Miraculeuse : les sacrés cœurs. — Collège Saint-Joseph de Ciudad Real. — Pendant la guerre de 1870. — L'obéissance qui sauve.*

Germanor. — Avril-mai-juin 1927. — *Chronique. — Notice sur M. Jean Dagès. — Discours prononcé à la bénédiction d'une image de saint Vincent de Paul à la vice-paroisse de Mercedarias. — La paroisse de Miraflores. — Acobamba. — Honduras. — Saint Pierre Sula.*

Sint Vincentius a Paulo. — Juillet 1927. — *Missionnaires et savants, — Écoles. — Au milieu de la population de Java. — Lettre de Dellibis. — Chine : Ça et là pendant la visite. — Java : Hôpital de Saint-Vincent-de-Paul à Soerabaïa. — Mission de Fortaleza.*

Ephemerides liturgicae. — Mai-juin 1927. — *Instruction sur les messes à célébrer pendant les Quarante Heures. — Consécration des vierges pour les femmes qui vivent dans le monde. — Fête titulaire de l'église. — Symbole de saint Athanase. — La tonsure. — Réforme du calendrier. — Carême primitif gallican. — Un document anti-malarien. — La restauration du chant grégorien et le mensuralisme.*

Annali della Missione. — Juin 1927. — *Le livre d'or des Filles de la Charité. — Exercices spirituels au personnel du « Banco S. Spirito » de Rome. — Turin : Triduum en l'honneur des nouveaux martyrs. — Cagliari : Cinquante ans de travaux. — Mission à Terranova Pausiana. — Jacques Philippe Vincenzo. — Fr. Paul Giorgi.*

Divus Thomas. — Juillet 1927. — *Est-ce que le premier homme a eu la science de tout ? — Spinoza philosophe et théologien. — Du dualisme transcendantal dans la philosophie de saint Thomas. — Si le sacrifice doit être toujours in genere signi ? — Personnalité juridique et le christianisme. — Les scolastiques du XIII^e siècle et du commencement du XV^e siècle.*

Le Missioni Estere Vincenziane. — Juin 1927. — *Les Filles de la Charité du Kiang-Si pendant l'invasion bolchevique. — Journal de l'invasion bolchevique dans le vicariat de Kian. — Invasion bolchevique dans le Tche-Kiang. — Sœur Andreoni.*

— Juillet 1927. — *Nos écoles apostoliques d'Italie. — Journal de l'invasion bolchevique au vicariat de Kian.*

— *Le Tche-Kiang sous le régime nationaliste.* — *De mal en pis.* — *Les Filles de la Charité de la province méridionale de Chine réfugiées à Shang-Haï.* — *La vie missionnaire à Tien-Tsin.*

Pastor Bonus. — *La Fête-Dieu.* — *Un saint prêtre: Don Tito Rampone.* — *Lettre d'un missionnaire.*

Vita Christiana. — *Mgr Giovanni Costantini, administrateur apostolique du diocèse de Luni.* — *Sarzana et Brugnato.* — *Saint Vincent.* — *Jésus aimable.*

Bulletin Catholique de Pékin. — Mai 1927. — *Sœur Maria Carlota Bernaldez.* — *Fondation d'un nouveau monastère de la Trappe.* — *Remise de la croix au R. P. Licent.* — *Ceux qui restent.* — *Un séminaire régional pour la Chine méridionale à Aberdeen.* — *Les missionnaires de Seutchouan restent.* — *Borodin malade.* — *Quelques notes sur les événements récents de Shanghai.* — *Zikawei évacué.* — *Le drame de Nankin.* — *Départ des missionnaires protestants (80 p. 100).* — *80 p. 100 des missionnaires catholiques restent.* — *Anciens vestiges du christianisme en Chine.* — *L'enseignement par l'image lumineuse.* — *Œuvre de messes et croisade de prières.* — *Les églises de Jean de Mont-Corvin.* — *L'avenir légal de nos écoles en Chine.*

Juin 1927. — *Lettre de Mgr le Délégué apostolique.* — *Le sacre de Mgr Defebvre.* — *Exécution de M. Joseph Hou, prêtre séculier.* — *La situation au Kiang-Si.* — *Pillage d'une mission au Chentchéou.* — *La pratique de l'infanticide.* — *Mort de M. Chiapetto.* — *La situation à Canton.* — *Les événements actuels et les leçons de l'histoire.* — *Anciens vestiges du christianisme en Chine.*

Sacerdos in Sinis. — Mai 1927. — *Cas de conscience sur la forme de la célébration du mariage.* — *Marié, Mère de Dieu.* — *La petite sainte Thérèse, patronne*

secondaire de l'œuvre pieuse des messes. — Sanctifions-nous pour sanctifier les autres.

Juin 1927. — *Personne historique de Jésus. — Rien de nouveau sous le soleil.*

Petit Écho de Saint-Michel. — Avril 1927. — *Fête de Jeanne d'Arc. — Le mot Tarki Tchang. — Vie chrétienne et vie paroissiale. — Le vieux sonneur.*

Mai 1927. — *Le nom de Hatamen.*

Pékin. — 4^e trimestre 1926. — *L'Église de Chine couronnée. — Les premiers évêques chinois. — L'opium. — La Youg Men's Christian association. — Les étudiants chinois. — Le sénateur Borah et la Chine. — La préfecture apostolique de Ly Sien (ce qu'on dit — ce qui est). — La situation politique de la Chine.*

1^{er} trimestre 1927. — *Les Enfants trouvés de Pékin.*

Le Petit Messager de Ning-Po. — Mars-avril 1927. — *Le retour en Chine. — Reprenons nos droits sur l'enseignement. — Notre situation.*

Mai 1927. — *Le sacre de S. G. Mgr Defebvre. — Lettre de M. Russo à Mgr Ciceri relatant l'exécution de M. Hou. — Une parole de vérité.*

Sacerdos in Sinis. — **Les Lazaristes à Suanhoa fou** (1783-1927), par M. J. PLANCHET, missionnaire lazariste. 1 vol. in-8 de 185 pages, avec plusieurs cartes, divers dessins et une centaine de photographies d'églises ou portraits de missionnaires sur papier glacé. Prix : \$ 0,85.

L'infatigable historiographe de la Mission de Pékin, M. Planchet, se devait d'écrire un mémorial de l'histoire de la Mission de Suanhoa fou, pour *faire le point*, si je puis ainsi dire, à ce tournant de l'évangélisation en cette région.

Comme on le sait, la préfecture de Suanhoa fou a été érigée en vicariat apostolique le 10 mai 1926, et confiée au clergé séculier indigène.

Mgr Philippe Tchao, qui en a été nommé vicaire apostolique, est un des six évêques chinois sacrés à Rome le 28 octobre dernier. Dans une

courte Préface, l'auteur explique ainsi son but : « En publiant ces notes, je n'ai pas eu l'intention de faire l'histoire complète de l'Eglise de Suanhoafou ; j'ai simplement voulu conserver le souvenir des Lazaristes qui ont travaillé dans ce district, ainsi que de ceux qui en sont originaires, en même temps dire un dernier adieu et donner une dernière marque d'attachement à ces enfants soustraits à notre amour paternel. »

Quand il parle, même en notes brèves, de l'histoire de la persécution des Boxeurs, on n'a pas de peine à sentir l'émotion de l'ancien curé de Choangchoutze, ce village qui fut défendu victorieusement sous la direction de M. Vanhersecke et de M. Planchet lui-même. Cette belle chrétienté, le joyau du nouveau vicariat, aurait eu probablement, sans le courage des deux missionnaires, le sort de la chrétienté de Yongning, dans le voisinage, dont les Boxeurs, le 21 juin 1900, avaient massacré 500 chrétiens.

On voit bien que l'auteur éprouve les sentiments du héros de Virgile :

*Quaeque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui.*

Aussi l'on s'explique bien que, vers la fin de l'ouvrage, en toute soumission à l'autorité de l'Eglise, mais avec un sentiment d'émotion sincère faite surtout du souvenir d'événements dramatiques et de grands travaux accomplis, en même temps que d'estime et d'affection pour ceux que l'on quitte, l'auteur ait rappelé ces vers mélancoliques du poète :

*Sic vos, non vobis, nidificatis, aves!
Sic vos, non vobis, mellificatis, apes!
Sic vos, non vobis, lanificatis, oves!
Sic vos, non vobis, fertis aratra, boves!*

Un beau portrait de Mgr Tchao termine le volume ; sur la dernière page de la couverture, on voit la belle église de Suanhoafou, maintenant la cathédrale du nouveau vicaire apostolique. C'est un des plus beaux travaux de l'architecte bien connu, le P. De Moerloose.

Les détails donnés dans le texte du volume et les photographies d'églises démontrent clairement l'assertion maintes fois exprimée dans le *Bulletin*, que le nouveau vicariat de Suanhoafou était la meilleure partie du vicariat de Pékin. L'auteur a voulu fixer et conserver le souvenir du travail loyalement accompli par les Lazaristes dans le Suanhoafou ; et nous croyons qu'il a réussi. C...

The Vincentian. — Juin 1927. — *L'association de la Médaille Miraculeuse.* — *Le doux nom de Marie.* — *Sous les Rayons.* — *La Société Vincentienne des Missions étrangères.*

The Niagara Index. — Juin 1927. — *Sermon du*

Baccalauréat. — Une adresse à la classe de 1927. — Pourquoi une révolte? — L'association littéraire Robert Emmel Vincent Rice. — L'association littéraire basiliennne. — Football. — Basketball.

Boletin de las Hijas de Maria Inmaculada, Señoras de la Caridad. — Mexique. Juin 1927. — *Le monument du cinquantenaire. — La charité et la mode. — La théologie de la Médaille Miraculeuse.*

Juillet 1927. — *En marge d'un livre. — L'âme de saint Vincent. — Belhame.*

La Milagrosa. San Juan. Puerto-Rico. — Mai 1927. — *Impressions. — Considérations. — La lumière dans les ténèbres. — Un peu de féminisme.*

Juin 1927. — *Vocations sacerdotales. — Une congrégation antillienne. — L'Église. Force divine. — Scrupules protestants. — Le mois de mai à l'asile des enfants de Rie Pedras. — Après la semaine de l'enfant. — Procession en l'honneur de la sainte Vierge.*

Juillet 1927. — *M. Francisco Vicario, C.M. — Dieu.*

La Milagrosa. — *La Havane.*

Juin 1927. — *Œuvre des missions. — La religiosité de l'Espagne. — Les apôtres modernes.*

Juillet. 1927. — *La Miraculeuse et le foyer. — Marie, mère de grâce. — La femme dans la société. — Section missionnaire.*

El Apostol. — *Religion et patriotisme. — Les généraux Castelnau et Gouraud.*

Annaes da Propagação da fé. — 1927. — Brésil. — *Collaborateurs. — Le bienheureux Ghebré Michaël. — Le jour des missions.*

Anales de la propagacion de la fé. — Chili. — *Pauline Jaricot. — Les hôpitaux dans les pays de missions. — Le clergé et l'épiscopat indigènes dans le centre de l'Afrique.*

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

30. Giuliani (Louis), prêtre, 7 mars 1927, Rome ;
71 ans d'âge et 54 ans de vocation.
31. Heger (Edmond), 10 mai, Vienne ; 58, 40.
32. Boisard (François), prêtre, 11 juin, Wenchow ;
44, 25.
33. Vigata (François), prêtre, 14 juin, Barcelone ;
78, 60.
34. Hanley (Martin), prêtre, juin, Kansas City ; 51, 32.
35. Tchang (Mathias), prêtre, 22 juin, Kiangshan ;
32, 13.
36. Lasne (Charles), évêque, 22 juin, Farafangana ;
59, 36.
37. Bonaventura (François), prêtre, 18 mai, Rome ;
63, 45.
38. Morlhon (Henri), prêtre, 30 juin, Maison-Mère ;
86, 64.
39. Mayoral (Maximin), prêtre, 29 juin, Orotava ;
32, 13.
40. Vicario (François), prêtre, 23 juin, Séville ;
60, 42.
41. Lombard (Pierre), prêtre, 10 juillet, Buenos Aires ;
62, 43.
42. Gayraud (Victor), prêtre, 13 juillet, Damas ;
53, 30.
43. O'Regan (Patrice), prêtre, 14 juillet, Los Angeles ;
90, 72.
44. Ollesch (Antoine), coadjuteur, 27 juillet, Rio ;
76, 53.
45. Jauzion (Jacques), prêtre, 28 juillet, Buenos-Aires ;
80, 47.

NOS CHÈRES SŒURS

- Marie Bimar, à Tarascon ; 94 ans d'âge et 71 ans de vocation.
Marie Gomes, à Château-l'Évêque ; 61, 40.
Marie Deschamps, à Château-l'Évêque ; 76, 52.
Marie Joumard, à Arcachon ; 52, 31.
Marie Ansart, à Paris ; 56, 32.
Marie Serres, à Santiago (Chili) ; 66, 47.
Marie Artheguiet, à Lyon ; 60, 41.
Emmeline Dardignac, à Rouen ; 82, 59.
Marie Mendez, à Malaga (Espagne) ; 50, 29.
Teresa Miguel, à Cebu (Philippines) ; 78, 60.
Josefa de Aguirreche, à Fuenterrabia (Espagne) ; 31, 11.
Maria Robles, à Valdemoro (Espagne) ; 59, 29.
Dolores Rey, à Avila (Espagne) ; 27, 1.
Louise Smalc, à Ljubljana (Yougo-Slavie) ; 47, 25.
Anne Marinho, à Ljubljana ; 20, 1.
Marie Presern, à Vélika-Kikinda (Yougo-Slavie) ; 31, 8.
Anne Mantuani, à Osijek (Yougo-Slavie) ; 53, 25.
Marie Zagar, à Ljubljana (Yougo-Slavie) ; 65, 40.
Marie Mathedi, à Pernambuco (Brésil) ; 33, 10.
Gertrudes Aranjo Lima, à Rio de Janeiro (Brésil) ; 86, 65.
Victorine Masquin, à Messine (Sicile) ; 81, 57.
Angélique Maillet, à Clichy ; 78, 55.
Eugénie Rentz, à Commeny ; 73, 50.
Françoise Krapf, à Dult (Autriche) ; 26, 6.
Marthe Louo, à Shuntehfu (Chine) ; 37, 10.
Félicité Rondizzoni, à Santiago (Chili) ; 87, 61.
Amata Kutal, à Boskovic (Tchéco-Slovaquie) ; 75, 54.
Catherine Barjon, à Passy, rue Raynouard, Paris, 82. 61.
Reine Héliot, à Sézanne ; 73, 50.
Déphine Perruchot, à Château-l'Évêque ; 53, 31.
Claudine Giraudet, à Vohipeno (Madagascar) ; 50, 24.
Félicité Wegiel, à Cracovie ; 40, 15.
Marianne Sudol, à Livowo (Pologne) ; 29, 5.
Concepción Bengoa, à Logroño (Espagne) ; 83, 55.
Maria Catala, à Jativa (Espagne) ; 69, 46.
Madeleine Fiuza, à Pétropolis (Brésil) ; 20, 2.
Louise Robello, à Cagliari (Italie) ; 68, 43.
Élisabeth Depaul, à Tourcoing, 73, 50.
Marie Élie, à Téhéran (Perse) ; 81, 63.

- Simonne Molard, à Montolieu ; 32, 11.
Louise Thollot, à Montolieu ; 36, 6.
Marie Faure, à Montolieu ; 36, 10.
Marie Martrin Donos, à Réthel ; 77, 52.
Virginie Pécou, à Toulouse, 68, 50.
Joséphine Luniewska, à Tworki (Pologne) ; 36, 15.
Apollonie Vadura, à Budapest (Hongrie) ; 72, 47.
Anne Lukacs, à Piliscsaba (Hongrie) ; 56, 39.
Caroline Hoffmann, à Piliscsaba (Hongrie) ; 69, 40.
Léontine Clair, à Château-l'Évêque ; 83, 61.
Maria Arango, à Cascadura, Rio de Janeiro ; 36, 10.
Jacinta Souza, à Corn, Rio de Janeiro ; 72, 45.
Maria Aluja, à Mayaguez (P.-Rico) ; 52, 32.
Eutiquia Matilla, à Madrid ; 21, 1.
Maria Alonso, à Madrid ; 27, 3.
Antonia Pecar, à Ljubljana (Yougo-Slavie) ; 25, 7.
Marie Andolsek, à Ljubljana (Yougo-Slavie) ; 56, 35.
Apollonia Melga, à Sassari (Italie) ; 32, 12.
Thérèse Bonabello, à Sassari (Italie) ; 83, 62.
Thérèse Schutz, à Fullerbach (Autriche) ; 73, 45.
Marie Freiburger, à Vienne (Autriche) ; 46, 24.
Ida Melchers, à Vienne (Autriche) ; 79, 54.
Sylvestre Kolarik, à Nitra (Tchéco-Slovaquie) ; 19, 1.
Marie-Louise de Caupène, à San Isidro (Argentine) ; 57, 37.
Catherine Trescoigt, à Montolieu ; 83, 58.
Euphrasie Bonnefoy, à Clichy ; 46, 24.
Suzanne Filliot, à Bordeaux ; 71, 49.
Odette Grégoire, à Paris ; 33, 6.
Honorine Dechambre, à Paris ; 67, 44.
Irène Broglia, à Turin ; 59, 39.
Adèle Lecordier, à Arcueil ; 75, 29.
Marie Lebouvier, à Bourg-la-Reine ; 71, 48.
Sabine Etcheverry, à Bordeaux ; 85, 61.
Marie Brelimann, à Fribourg ; 60, 38.
Elisa Barthes, à Gonesse ; 55, 30.
Marie Artiguenave, à Clermont-Ferrand ; 82, 57.
Marina Barrufet, à Mahon (Espagne) ; 63, 47.
Juana Garriz, à Zaldivar (Espagne) ; 29, 2.
Marguerite Giner, à Valencia (Espagne) ; 57, 36.
Joséphine Judaszewska, à Cracovie ; 56, 33.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

Nous empruntons aux *Annali della Missione* les documents suivants :

Die 1 Septembris.

In festo BEATI GHEBRE MICHAELIS

Presbyteri et Martyris

DUPLEX MAIUS

ORATIO

(*ut in Missa.*)

IN II NOCTURNO

Lectio IV.

Ghebre Michaël, in Goggiamica Abyssiniae regione natus, christianama parentibus religionem, sed haeresi infectam, accepit. Singulari ingenio praeditus et scientiae sacrae studiosissimus, monasticam amplexus est vitam, ut inquirendae veritati liberius vacaret. Mox deprehendit nullam ex Abyssiniae scholis, quae circa naturam Christi diversa docebant, cum antiquis ecclesiasticis documentis concordare, et proinde statuit Ierosolymam se conferre, quo certiores traditiones ex antiquiore fonte hauriret. Interea in consuetudinem venit Praefecti Apostolici, Justini de Jacobis, qui Aethiopiam venerat, ut veram fidem errantibus praedicaret, quique eum Romam primum, deinde in Palaestinam deduxit. His visionibus et maxime exemplo virtutum Praefecti Apostolici vehementer commotus,

Ghebre Michaël in patriam redux, aliquot post mensibus, Justinum adiit, et supremis dubiis et difficultatibus solutis, tandem in Ecclesiam Catholicam ab eo receptus est.

Lectio V.

Statim magistri sui Justini laborum socius et adiutor effectus, catholicae fidei dogmata ac praecepta in scholis Apostolicae Praefecturae palam docere et explicare coepit. Sed mox, dum iter ageret, a Salamae episcopi schismatici satellitibus comprehensus est, et carcerem et vincula ultra duos menses expertus, Regis iussu libertati restitutus, ad Justinum rediit, a quo non multo post sacerdotio auctus, pristinis laboribus praedicationem et librorum scriptionem addidit; imo postea urbem Gondar petiit, ibique docendo et disceptando multos doctrinae catholicae conciliavit, ipsumque regis filium Joannem Ecclesiae iunxit. Sed miles quidam gregarius calliditate et armorum fortuna potiores Abyssiniae partes potitus, regis regum nomen et potestatem, assumpto iam Theodori vocabulo, usurpavit et suadente impio Salama, omnes abyssinenses, sub religiosae unitatis obtentu, ad putidissimum monophysismum profitendum adigere aggressus est.

Lectio VI.

Quapropter per vim pulsus extra Abyssiniae fines europaeis missionariis, iussu perfidi episcopi, Ghebre Michaël denuo comprehenditur et immani ligneo compede vinctus, teterrimum in carcerem coniicitur. Saepius tentatus et inquisitus, publice et secreto, tum a Salama, tum ab ipso Theodoro, ut fidem catholicam abnegaret, horrendis tormentis sollicitatus et immantibus flagris dilaceratus ac ruptus, omnia invicto

animo pertulit et superavit, ita ut ipsi haeretici divino prodigio tum eius vitam tamdiu productam, tum maxime ei asservatum aut restitutum visum tribuerent. Demum morti damnatus, regiāscopiascatenis onustus sequi adactus est. Sed in perdifficili itinere, tredecim post menses soevissimae passionis, accedente dysenterico morbo, animam efflavit, die vigesima octava mensis augusti, anno millesimo octingesimo quinquagesimo quinto, aetatis suae quarto supra sexagesimum. Hunc strenuum Christi athletam Pius Papa undecimus die tertia octobris, anno millesimo nongentesimo vigesimo sexto, beatorum martyrum fastis adscripsit.

MISSA

« IN VIRTUTE », de Communi unius Martyris, excepta oratione propria quae sequitur :

ORATIO

Deus, qui Beatum Ghebre-Michaëlem martyrem tuum, ad agnitionem verae fidei misericorditer adduxisti et in eius confessione mirabiliter roborasti : eius meritis et precibus concede; ut omnes gentes cognoscant te solum verum Deum et quem misisti Jesum Christum Dominum Nostrum

Qui tecum vivit et regnat.

Elogium Martyrologio inserendum

Die 1 Septembris.

In regno Aethiopico, passio Beati Ghebre Michaëlis, presbyteri et Martyris, a Pio undecimo in beatorum martyrum numerum relati.

Die 3 Septembris.

BEATORUM LUDOVICI JOSEPHI FRANÇOIS

ET

JOANNIS HENRICI GRUYER

Martyrum

DUPLEX MAJUS

ORATIO

Deus, qui Beatorum Ludovicum, etc. (*ut in Missa.*)

IN II NOCTURNO

Lectio IV.

Ludovicus Josephus François, in pago Businiaco dioecesis Cameracensis anno millesimo septingentesimo quinquagesimo primo piis parentibus natus, humanioribus studiis haud sine laude expletis, decimo sexto suae aetatis anno nondum exacto, Congregationi Missionis in primaria domo Sancti Lazari nomen dedit, et ibidem, statim ac canonicam aetatem attigit, consueta vota nuncupavit. Quo iam tempore, tam fervido suam vocationem studio complectebatur ut suis litteris miram alacritatem spirantibus, fratres duos sororemque in Vincentianam familiam perduxerit. Instituendis primum clericis in Seminariis addictus, praecipue in Tricassino, ubi, nondum aetate maturus, rectoris munus praeclare gessit, mox Cancellarius suae Congregationis renunciatus, simul in divini verbi praedicationem strenue et impavide incumbens, tantum dicendi laude valuit, ut multi Sacrorum Antistites ad spiritualia exercitia suo clero tradenda eum certatim incitarent.

Lectio V.

Seminario Sancti Firmini Parisiis demum praepo-

situs, vix ab anno huius amplae domus curam suscepit, cum civitas seditionibus turbari coepit. Cum vero qui dicebatur Genticus Conventus a rerum novarum molitoribus contra regis arbitrium in unum coactus multa semperque nequiora adversus Ecclesiae iura sanciret, praesertim autem viros ecclesiasticos sic dictam Constitutionem Civilem cleri proprio iureiurando firmare iuberet, abnuentibus amotionem a suo munere simul nefarie intentans, Ludovicus, impium iusiurandum nedum ipse praestaret, multa scripsit opuscula, quibus vel efficacibus rationibus imperatum iusiurandum non licere evinciret, multosque ancipites, ne a recto tramite ad schismaticorum partes imprudenter deflecterent, deceptosve ut admissum errorem retractarent, hortaretur vel plures catholicos sacerdotes ne, Conventus promissis fidentes et sollicitationi parentes, a suo munere ultro se abdicarent, locumque vacuum invasoribus relinquerent, deterreret, vel ipsos Christifideles a iuratorum communione avocaret. Quinimmo, licet rei domesticae angustia haud parum premeretur, multos sacerdotes propter denegatum iuramentum suo loco eiectos in suo Seminario excepit, quos inter memorandus venit Joannes Henricus Gruyer, sacerdos Congregationis Missionis, sacro ministerio addictus in Versaliensi parochia Sancti Ludovici, qui prius apud suos Dolam se receperat, postea vero, Deo ipsum inscium ad martyrii praemium vocante, ad domum Sancti Firmini, quo vitam cum suae Congregationis sodalibus ageret, confugerat.

Lectio VI.

Vergente mense augusto, anno millesimo septingentesimo nonagesimo secundo, cum scelestissimi homines, penes quos publica potestas deciderat, terrore

dominari statuissent, pessimis per plebeculam sparsis rumoribus quibus animi usque ad insaniam efferverent, factaque perditissimis quibusque omnia audendi licentia, imo mercede conductis facinorosis ad atrocia quaelibet semper promptis, decreta est eorum caedes, qui suspecti dicebantur, quique pristinis diebus comprehensi, in variis subitariis custodiis asservabantur, maxime vero sacerdotum qui schismaticum iusiurandum detrectaverant. Die secunda septembris nocteque sequenti, incepit strages a carceribus dictis Abbatiae et Carmelitarum, et quicumque viri ecclesiastici interrogati, num iuramentum iam praestitissent an modo praestarent, negaverunt se id fecisse aut unquam facturos, pessima feritate trucidati sunt. Die sequenti, summo mane, invaserunt carnifices custodiam Sancti Firmini, obvios quosque, inter quos Joannem Henricum Gruyer teterrime necaverunt, Ludovicum Josephum François cum aliis duobus sacerdotibus per fenestram a superiore domo in pavementum viae adiacentis praecipites deiecerunt, quos adhuc semianimos mulierculae clava efflixerunt. Occisorum omnium corpora feraliter a plebis colluvie despoliata et discerpta iussu municipii in plaustris promiscue congesta sunt et asportata extra urbem in antiquis lapacidinis quae nunc dicuntur Catacumbae. Hos vero unitatis ac libertatis Ecclesiae heroicos assertores Pius undecimus, Pontifex Maximus, anno iubilaei millesimo nongentesimo vigesimo sexto, Beatorum Martyrum albo accensuit.

IN III NOCTURNO

Homilia in Evangelium « Cum audieritis praelia »
de Communi plurimorum Martyrum extra Tempus
Paschale, I loco.

MISSA

[NTRÉT » de Communi plurimorum Martyrum
extra Tempus Paschale, I loco, praeter Orationes
sequentes.

ORATIO

Deus, qui Beatum Ludovicum ejusque socium
Joannem pro tuendis invicta constantia iuribus
Ecclesiae, martyrii palma decorasti; concede propi-
tius; ut tanto praesidio muniti, certantes in terris,
cum ipsis quoque coronari mereamur in caelis. Per
Dominum.

SECRETA

Munera nostra, quaesumus, Domine, beatorum
Ludovici et Joannis, Martyrum tuorum commendet
oratio, quos eiusdem hostiae salutaris pia oblatio
instruxit ad victoriam. Per Dominum.

POSTCOMMUNIO

Sacramentis, Domine, muniamur acceptis : et, inter-
cedentibus beatis Ludovico et Joanne Martyribus tuis,
praesta; ut et nos eorum fidem et constantiam imi-
temur, et Ecclesia tua pacis semper ubertate per-
fruat. Per Dominum.

Elogium Martyrologio inserendum

Die 3 Septembris.

Lutetiae Parisiorum, passio Ludovici Josephi
François et Joannis Henrici Gruyer, Congregationis
Missionis, qui una cum aliis centum et nonaginta, in
odium fidei catholicae, tempore Gallicae seditionis,
interempti, a Pio XI in Beatorum Martyrum numerum
relati sunt.

(Traduction par M. Boucllet :)

OFFICE DU BIENHEUREUX GHÉBRÉ MICHAËL

SECOND NOCTURNE

Leçon IV

Ghébré Michaël, né dans la région Goggiamique de l'Abyssinie, avait été élevé par ses parents dans la religion chrétienne, mais entachée par l'hérésie. Doué d'un bon naturel et très avide de science sacrée, il embrassa la vie monastique afin de se livrer avec plus de loisir à la recherche de la vérité. Bientôt il se rendit compte qu'aucune des écoles d'Abyssinie qui, touchant la nature du Christ, enseignaient des doctrines diverses, n'était d'accord avec les antiques documents ecclésiastiques; il résolut donc d'aller à Jérusalem pour puiser de plus sûres traditions à cette source vénérable entre toutes. Sur ce, il entra en relations avec le préfet apostolique, Justin de Jacobis, lequel, venu en Éthiopie pour prêcher la vraie foi aux âmes égarées, l'emmena d'abord à Rome, puis en Palestine. Profondément remué par ces voyages et par-dessus tout par l'exemple des vertus du préfet apostolique, Ghébré Michaël, de retour dans sa patrie, alla trouver, au bout de quelques mois, Justin de Jacobis, puis ses dernières hésitations et difficultés étant solutionnées, il se fit enfin admettre par lui dans l'Église catholique.

Leçon V

Dès lors, il devint le socius et l'aide des travaux de son maître Justin : il se mit à enseigner et à expliquer ouvertement le dogme et la morale catholiques dans les écoles de la préfecture apostolique. Mais bientôt, tandis qu'il voyageait, il fut saisi par les satellites de l'évêque schismatique Salama, emprisonné,

chargé de chaînes plus de deux mois ; remis ensuite en liberté par ordre du roi, il retourna auprès de Justin dont il reçut peu après l'onction sacerdotale ; il ajouta alors à ses premiers labeurs la prédication et la traduction de livres ; enfin, il gagna la ville de Gondar et là, par ses leçons et ses controverses, il en convertit un grand nombre à la doctrine catholique et fit même entrer dans le giron de l'Église le propre fils du roi Jean. Cependant, un simple soldat, à force de ruses et par le sort des armes, s'étant emparé de la majeure partie de l'Abyssinie, usurpa le pouvoir et le titre de roi des rois, sous le nom de Théodoros et, sur les conseils de l'impie Salama, il entreprit d'obliger tous les Abyssins, sous prétexte d'unité religieuse, à professer le monophysisme le plus infect.

Leçon VI

C'est alors que la force ayant chassé hors des frontières d'Abyssinie les missionnaires européens, sur un ordre du perfide évêque, Ghébré Michaël est de nouveau arrêté et, les pieds enserrés dans un ghend inhumain, il est jeté dans une obscure prison. A plusieurs reprises, il fut interrogé et soumis à la question, en séances publiques ou particulières, tant par Salama que par Théodoros lui-même, pour lui faire renier la foi catholique ; subissant d'horribles tourments, déchiré et les membres rompus de coups barbares, il supporta et domina tous les supplices sans faiblir, au point que les hérétiques eux-mêmes attribuèrent à un miracle de Dieu la prolongation de sa vie et surtout la conservation ou la restitution de sa vue. Enfin, condamné à mort, il fut contraint de suivre, chargé de chaînes, les troupes royales. Mais dans ce voyage excessivement pénible, après treize mois de la plus cruelle passion, atteint de dysenterie, il rendit l'âme

le 28 août 1855, à l'âge de soixante-quatre ans. Ce zélé athlète du Christ fut mis au rang des Bienheureux martyrs par le pape Pie XI, le 3 octobre 1926.

PRIÈRE

Dieu, qui avez miséricordieusement amené votre martyr le Bienheureux Ghébré Michaël à la connaissance de la vraie foi et l'avez merveilleusement fortifié dans la confession de cette même foi, faites par ses mérites et ses prières que toutes les nations vous connaissent, Vous, seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ Notre-Seigneur qui vit et règne...

Martyrologe

1^{er} septembre.

En Éthiopie, le martyr du Bienheureux Ghébré Michaël, prêtre et martyr, mis au rang des Bienheureux martyrs par Pie XI.

3 septembre.

BIENHEUREUX LOUIS-JOSEPH FRANÇOIS

ET

JEAN-HENRI GRUYER, *martyrs*

SECOND NOCTURNE

Leçon IV

Louis-Joseph François naquit de parents pieux, au bourg de Busigny, dans le diocèse de Cambrai, l'an 1751. Après de brillantes études classiques, alors qu'il n'avait pas encore terminé sa seizième année, il entra dans la Congrégation de la Mission à la Maison-Mère de Saint-Lazare, où, dès qu'il eut atteint l'âge canonique, il prononça les vœux accoutumés. Dès cette époque, il chérissait sa vocation avec tant de

ferveur que par sa correspondance respirant une joie céleste, il détermina deux de ses frères et une sœur à entrer dans la famille de saint Vincent. Il fut d'abord appliqué à la formation des clercs dans les séminaires, spécialement à Troyes, où, tout jeune, il remplit d'une façon remarquable les fonctions de supérieur. Bientôt nommé secrétaire général de sa Congrégation, se livrant dans le même temps avec zèle et persévérance au ministère de la prédication, il se signala par un tel talent oratoire qu'un grand nombre d'évêques l'invitèrent à l'envi pour donner les exercices spirituels à leur clergé.

Leçon V

Enfin, mis à la tête du séminaire Saint-Firmin à Paris, il avait la charge de cette importante maison depuis un an à peine, lorsque la ville commença à être en proie aux troubles des séditions. Or, l'Assemblée nationale, comme on l'appelait, formée de révolutionnaires coalisés contre le pouvoir royal, votait un grand nombre de lois toujours pires contre les droits de l'Église, spécialement contre les ecclésiastiques qu'elle voulait soumettre à un serment particulier en vertu de la Constitution civile du clergé, s'efforçant avec iniquité de priver de leur poste les réfractaires. Loin de prêter lui-même ce serment impie, Louis écrivit plusieurs brochures : c'est ainsi qu'il montra par de solides preuves la non-licéité du serment imposé; il empêcha beaucoup de personnages hésitants de s'écarter du droit chemin et de fléchir imprudemment du côté des hérétiques; il amena à rétracter leur erreur ceux qui avaient été trompés; il exhorta aussi plusieurs prêtres catholiques, confiants dans les promesses de la Convention ou cédant aux sollicitations, à ne pas abandonner leur poste de leur propre

mouvement et à ne pas laisser la place libre aux intrus ; il détournait les simples fidèles de la communion des assermentés. Bien plus, quoiqu'il eût de gros soucis domestiques, il accueillit dans son séminaire bon nombre de prêtres chassés de leurs fonctions pour refus de serment ; parmi eux, il faut noter Jean-Henri Gruyer, prêtre de la Congrégation de la Mission, appliqué au ministère de la paroisse Saint-Louis de Versailles et qui s'était d'abord réfugié à Dôle, auprès des siens ; puis, sous l'inspiration de Dieu qui l'appelait à son insu à la palme du martyre, il était venu se retirer à Saint-Firmin, afin de mener la vie commune avec ses confrères.

Leçon VI

Au mois d'août 1792, les hommes les plus corrompus, en face de qui le pouvoir public était défaillant, résolurent de dominer par la terreur, répandirent les rumeurs les plus alarmantes parmi la plèbe dont ils échauffèrent les esprits jusqu'à la frénésie, donnèrent licence aux plus pervers de tout oser ; bien plus, ils encouragèrent par l'appât d'une récompense les criminels toujours prêts aux pires forfaits. Alors fut décidé le massacre de ceux qu'on appelait des « suspects » et qui, saisis dès les premiers jours, étaient gardés dans diverses prisons improvisées ; mais on en voulait surtout aux prêtres qui avaient condamné le serment schismatique. Le 2 septembre et durant la nuit suivante, le carnage commença aux prisons dites de l'Abbaye et des Carmes ; tous les ecclésiastiques qui furent interrogés s'ils avaient déjà prêté le serment ou s'ils étaient disposés à le prêter et qui répondirent qu'ils ne l'avaient point fait et qu'ils ne le feraient jamais, furent mis à mort avec la pire férocité. Le lendemain, de bon matin, les bourreaux enva-

hèrent la prison de Saint-Firmin et massacrèrent atrocement tous ceux qu'ils rencontrèrent, notamment Jean-Henri Gruyer; Louis-Joseph François, avec deux autres prêtres, fut précipité d'une fenêtre du haut de la maison sur le pavé de la rue, où, encore vivants, ils furent achevés par les piques des pétroleuses. De toutes ces victimes les cadavres furent dépouillés sauvagement par la lie de la populace; leurs restes, jetés pêle-mêle par ordre municipal dans des tombereaux, furent transportés hors de la ville dans d'antiques carrières, nommées aujourd'hui Catacombes. Mais ces héroïques défenseurs de l'unité et de la liberté de l'Église furent mis par Pie XI, pape, l'année du jubilé 1926, au rang des Bienheureux martyrs.

AU TROISIÈME NOCTURNE

Homélie sur l'Évangile « Cum audieritis proelia » du Commun de plusieurs martyrs hors le temps pascal, *primo loco*.

MESSE

« INTRET » du Commun de plusieurs martyrs hors du temps pascal, *primo loco*, sauf les oraisons suivantes :

PRIÈRE

O Dieu qui avez honoré de la palme du martyre le Bienheureux Louis et son compagnon Jean, pour avoir défendu avec une invincible constance les droits de l'Église, accordez-nous dans votre bienveillance que, munis d'un si grand secours, après avoir combattu sur la terre, nous méritions d'être couronnés avec eux dans le Ciel. Par notre Seigneur.

SECRÈTE

Que nos présents, nous vous en supplions, Seigneur,

vous soient agréables par l'intercession de vos bienheureux martyrs Louis et Jean, que la pieuse oblation de la même salutaire Hostie a conduits à la victoire...

POSTCOMMUNION

Seigneur, que le Sacrement que nous venons de recevoir soit notre force : et, par l'intercession des bienheureux Louis et Jean, vos martyrs, accordez-nous d'imiter leur foi et leur constance, et que votre Église jouisse toujours des bienfaits de la paix...

MARTYROLOGE

3 septembre.

A Paris, le martyre de Louis-Joseph François et de Jean-Henri Gruyer, de la Congrégation de la Mission, qui, avec cent quatre-vingt-dix autres, en haine de la Foi catholique, au temps de la Révolution française, furent massacrés. Pie XI les a rangés au nombre des Bienheureux martyrs...

PRIÈRE DE SA SAINTETÉ PIE XI
POUR LES MISSIONS

Indulgence de trois cents jours chaque fois qu'avec un cœur contrit on récite cette prière.

Indulgence plénière une fois par mois aux conditions ordinaires, pour ceux qui la réciteront tous les jours..

Très aimable Jésus, Notre-Seigneur, qui au prix de votre précieux Sang avez racheté le monde, tournez vos miséricordieux regards sur la pauvre humanité qui gît encore en si grande part plongée dans les ténèbres de l'erreur et dans l'ombre de la mort. Faites que sur elle resplendisse dans tout son éclat la lumière de la vérité. Multipliez, Seigneur, les apôtres de votre

évangile. Réconfortez, fécondez, bénissez par votre grâce leur zèle et leurs fatigues, afin que, par eux, tous les infidèles vous connaissent et se convertissent à vous, leur Créateur et leur Rédempteur. Rappelez à votre bercail les brebis errantes, ramenez les rebelles au sein de votre unique et véritable Église. Hâtez, ô très aimable Sauveur, l'heureuse arrivée de votre règne sur la terre ; attirez tous les hommes à votre très doux Cœur, afin que tous puissent participer aux incomparables bienfaits de votre Rédemption dans l'éternelle félicité du Ciel.

Ainsi soit-il.

ANCIENNES ANNALES

(suite)

1628 (suite)

Cette même année, saint Vincent eut l'occasion de dire, au procès de béatification de saint François de Sales, ce qu'il savait de l'évêque de Genève. Sa déposition mérite qu'on s'y arrête, car elle nous fait connaître et ce qu'était saint Vincent en cette année 1628 et ce qu'il avait été avec saint François de Sales.

C'est le 17 avril 1628 que saint Vincent comparut devant le tribunal ecclésiastique qui siégeait dans la chapelle Sainte-Monique de l'église de la Visitation.

Il est appelé par le procès-verbal *Vincentius de Paulo* ; prêtre d'Acqs, supérieur des prêtres de la Mission, aumônier royal des galères de Gaule ; il jure, la main sur la poitrine, de dire la vérité et d'écarter de ses dépositions la haine, la crainte, l'amour de l'argent, le désir de la faveur, etc. Il se dit âgé de quarante-huit ans environ. Il déclare qu'il se confesse plusieurs fois la semaine et qu'il célèbre la messe presque tous

les jours. Il affirme qu'il n'a jamais été accusé d'aucun crime.

« J'ai été souvent honoré, dit-il, de la familiarité de François de Sales, d'heureuse mémoire ; d'après ce que j'ai remarqué dans mes rapports avec lui, l'évêque et prince de Genève a eu une foi orthodoxe à un degré éminent et il n'a rien épargné pour propager la foi, exposant sa vie pour convertir les hérétiques du Chablais et de Savoie. J'ai remarqué que le serviteur de Dieu faisait briller la suavité de sa foi tant dans la chaire que dans le confessionnal. J'ai appris de sa bouche, dans les conversations familières que j'ai eu le bonheur d'avoir avec lui, qu'il répandait souvent des larmes en relisant ses écrits. J'en éprouvais une dévotion suave et une tendre affection, car je sentais que le serviteur de Dieu avait été éclairé d'en haut. François de Sales, m'ouvrant son cœur, me déclara qu'il sentait en prêchant lorsque quelqu'un était touché intérieurement. Je remarque, me disait le serviteur de Dieu, que la parole prononcée alors ne vient pas de ma préméditation, mais d'une impulsion divine. Les sermons de François de Sales étaient autant de traits ardents qui enflammaient les cœurs.

« Je sais, de source certaine, continue saint Vincent, que le serviteur de Dieu jouissait d'une paix très tranquille, qu'il s'avancait vers le ciel avec une grande suavité. Rempli de l'abondance de l'espérance, n'éprouvant aucune crainte, sauf celle qui accompagne l'amour, toujours semblable à lui-même, se confiant paisiblement à la bonté divine, il n'était jamais troublé par aucun malheur, quelque grand qu'il fût. Bien plus, il avait une force singulière pour donner la paix et la confiance aux personnes qui se mettaient sous sa direction. Arrivé à l'article de la mort, il redoubla de confiance ; comme on lui demandait s'il s'affligeait de

laisser la Congrégation des moniales de la Visitation non encore pleinement organisée, il répondit : « Celui qui a commencé l'œuvre l'achèvera. » Remarquons, en passant, que Vincent fera la même réponse pour ses œuvres lorsqu'il sera lui aussi sur le point de rendre le dernier soupir.

« Le serviteur de Dieu, François de Sales, aimait Dieu d'un amour ardent ; je le déduis : 1° de sa paix très tranquille, marque de son amour avec Dieu, ce que j'ai observé soigneusement ; 2° des travaux qu'il a entrepris pour détruire le péché, étant très assidu au confessionnal pour recevoir ceux qui se présentaient, riches et pauvres, hommes et femmes ; 3° de la facilité avec laquelle il recevait, sans faire acception de personnes, tous ceux qui venaient à lui pour le consulter ; 4° de son recueillement continuel et des paroles suaves qu'il tirait de ses entretiens avec Dieu ; 5° du désir qu'il avait d'imiter Notre-Seigneur et de la réussite qu'il obtint en cela, en sorte que, très souvent, je m'étonnais qu'une simple créature comme lui fût parvenue à un si haut degré de perfection ; 6° de son livre *l'Amour de Dieu*, œuvre immortelle et très noble, témoignage très fidèle de son ardent amour pour Dieu, livre admirable qui a autant d'admirateurs que de lecteurs, que j'ai eu soin de faire lire par notre Communauté pour servir de remède universel à ceux qui sont dans la tiédeur, d'aiguillon pour ceux qui sont dans la torpeur, d'excitant pour enflammer les cœurs d'amour, d'échelle pour ceux qui tendent à la perfection. Oh ! plutôt à Dieu que ce livre fût traité par tous comme il le mérite ! Personne ne pourrait échapper à sa chaleur bienfaisante.

« L'amour du serviteur de Dieu pour le prochain a été parfait. J'ai remarqué comment, dans les conversations privées, il avait le désir de faire progresser un chacun

dans les choses du salut. Il n'a jamais repoussé personne et il avait défendu à ses domestiques d'empêcher d'entrer quiconque voulait le voir. Il a vendu des vases d'argent pour soulager les pauvres. J'ai remarqué, par les conversations privées que j'ai eues avec lui, la grande douleur qu'il avait de la perte des âmes et le zèle ardent qu'il avait pour leur conversion. Il prêchait la parole de Dieu, il catéchisait les enfants, il administrait les sacrements sans jamais s'épargner et malgré les grandes incommodités qu'il pouvait en ressentir. La ferveur du serviteur de Dieu a brillé d'une façon supérieure dans ses prédications; en l'entendant, il me semblait entendre l'Évangile; ses discours allumaient dans ses auditeurs la flamme de la dévotion; dans ses entretiens particuliers, il savait se faire tout à tous et il ne laissait partir personne sans être pleinement satisfait, que ce fût pour des choses importantes ou pour des scrupules. Les paroles du serviteur de Dieu excitaient en moi une telle admiration que j'étais porté à croire que c'était l'homme qui avait le mieux représenté le Fils de Dieu et ce qui augmentait ma stupéfaction, c'est que cet homme si grand et appliqué aux choses les plus importantes supportait d'être retenu par toute personne, de la plus basse condition, jusqu'à ce qu'elle fût pleinement satisfaite. »

Saint Vincent loue la prudence de saint François de Sales qui s'est manifestée : 1^o dans l'ordre admirable et la tenue de sa maison où ne régnait ni l'oisiveté ni le trouble; 2^o dans son diocèse où, quoique soumis civilement à la France et à la Savoie, il a gardé la paix avec les deux; 3^o dans l'érection du saint ordre de la Visitation auquel il a donné une forme admirable de vie par des constitutions très saintes; 4^o dans l'arrangement des procès et l'apaisement des passions;

5° dans la direction des âmes qui se confiaient à lui ;
6° dans l'impulsion qu'il donnait aux œuvres, laquelle était comme un souffle de vie dans un corps formé.

« La justice de saint François de Sales, continue notre bienheureux Père, a brillé dans sa fidélité à garder la résidence, à remplir sa charge avec vigilance, à obéir au Souverain Pontife, à remercier Dieu de ses bienfaits, à Lui rendre le culte dû, à donner les bénéfices à ceux qui en étaient dignes. »

La force de saint François de Sales, saint Vincent la montre dans les travaux qu'il a entrepris pour convertir les hérétiques du Chablais, souvent au péril de sa vie.

« La tempérance de saint François de Sales j'en ai été le témoin oculaire, dit saint Vincent, admirant comment il modérait ses passions et s'abstenait d'une foule de choses qui paraissent nécessaires aux autres et qui, pour lui, étaient superflues. Il a eu tellement à cœur la chasteté que, plusieurs femmes l'ayant sollicité, il les a converties. Son humilité lui faisait rendre les honneurs à tout le monde ; il était prompt à écouter les avis des autres et à croire plutôt au sentiment du prochain qu'au sien propre. Il n'a jamais fui la fréquentation des personnes grossières. J'ai remarqué en lui une patience admirable. Il ne se troublait d'aucune injure ; il n'était abattu par aucune calamité ; il supportait avec patience les maladies, les contumélies, les tentations. La douceur du serviteur de Dieu était admirable et il n'a jamais permis à la colère de le dominer. »

« Je sais qu'il a pratiqué l'oraison mentale et vocale avec une telle recollection, tranquillité et paix que sa vue au chœur, pendant qu'il récitait l'office, excitait à la piété et à la dévotion, tellement la modestie s'unissait à la gravité dans son maintien. Il n'a jamais

omis la messe malgré ses grandes occupations, et il la disait avec une grande suavité. Il récitait chaque jour la couronne en l'honneur de Marie avec une dévotion singulière, s'y appliquant avec une telle ferveur qu'on ne peut l'exprimer en paroles. Quant à l'amour qu'il avait pour les ennemis, je n'en rapporterai qu'un exemple : Un gentilhomme, ayant faussement soupçonné que saint François de Sales avait poussé un malade à léguer une partie de ses biens au monastère de la Visitation de sa ville, s'en vint trouver le saint dans sa chambre, le menaça, l'injuria; le saint demeura calme et imperturbable; plus tard, le gentilhomme, ayant reconnu son erreur, s'en vint demander pardon au saint qui le reçut avec grande douceur et lui dit qu'il était pardonné depuis longtemps. Son zèle pour la prédication était intarissable; il prêchait les grands, il catéchisait les petits sans relâche. Il visitait les malades et les consolait; il distribuait ses biens aux pauvres, aux infirmes, aux hospitalisés; il encourageait les condamnés à mort. Il avait tellement de grâce pour apaiser les querelles que les hérétiques le prenaient quelquefois pour arbitre dans leurs procès. La vertu de religion était à un degré très éminent dans le serviteur de Dieu. Il célébrait les saints mystères avec un doux recueillement, une humilité grave, une attention dévote, une majesté modeste. Je crains de n'avoir pas dit assez devant Dieu et les anges comment le zèle du culte divin naissait en lui de la considération de l'amour de Dieu; cette dévotion était si grande qu'elle remplissait de joie ceux qui en étaient témoins et moi-même, continue saint Vincent, j'ai participé à ces délices, il y a environ six ans, étant malade, rien que par cette pensée : « O mon Dieu, que vous êtes bon, puisque François de Sales, votre créature, est si bon ! »

« Saint François de Sales avait le discernement des esprits. Il fut invité, un jour, par le supérieur d'une religion, à entendre un novice qui prêchait pour la première fois dans le monastère et dont tout le monde disait merveille ; on lui demanda son appréciation : « Je crains ce jeune homme, répondit-il ; il est digne de larmes. » Et, en effet, le malheureux apostasia dans l'année. Mais saint François prédit que Dieu lui ferait miséricorde ; l'événement réalisa cette parole, car le jeune homme se convertit et rentra dans son monastère où il fit pénitence de sa faute.

« La magnanimité du serviteur de Dieu a brillé en de nombreuses occasions. L'amour du salut des âmes a paru particulièrement dans le zèle qu'il avait pour entendre les confessions, quelquefois au péril de sa santé, sans acception de personnes ni de sexe.

« Il avait le zèle de la perfection des religieuses. Il s'affligeait profondément de voir que des épouses du Christ étaient les esclaves de Satan. Il s'efforça de les arracher à cette tyrannie pour les ramener à la liberté des enfants de Dieu. Il réforma beaucoup de maisons religieuses. Mais comme il ne pouvait rétablir la régularité dans tous les monastères, il institua l'ordre des moniales de la Visitation, afin qu'il fût dans l'église un parterre exhalant les odeurs les plus suaves. Il fonda vingt-huit monastères de cet ordre.

« Son zèle des âmes, en général, l'a poussé à écrire *l'Introduction à la vie dévote*, livre suave, utile, nécessaire, qui a excité l'admiration de tous.

« Ce serviteur de Dieu, ayant goûté le rayon de miel divin, méprisait complètement les biens de la terre, il refusa beaucoup de bénéfices, de pensions que lui offrait le roi de France. Il méprisa les honneurs et les dignités afin de travailler plus efficacement à la gloire de Dieu, au salut des âmes.

« Je sais qu'aussitôt que l'âme du serviteur de Dieu eut quitté son corps beaucoup l'honorèrent comme un saint et obtinrent des miracles. J'en citerai un qui est arrivé dans la congrégation des Visitandines de cette ville. Une religieuse, saisie d'un mal inconnu, proférait des blasphèmes contre les saints, contre l'Eucharistie, contre Dieu, chaque fois qu'on l'invitait à célébrer les louanges divines. Quand elle s'approchait de la sainte Table, elle disait des malédictions horribles qui étaient entendues de ses voisines. Sa supérieure l'invitant à se donner à Dieu, elle répondait qu'elle n'avait d'autre Dieu que le diable. Elle a souvent essayé de se tuer pour aller plus vite en enfer et pour y maudire Dieu à son aise, disant que là étaient toutes ses délices. La supérieure consulta les prélats, les maîtres de la vie spirituelle, les médecins; leurs remèdes furent inutiles. On recourut à François de Sales. On appliqua le rochet du serviteur de Dieu au bras de la malade; elle fut guérie en un instant et recouvra sa tranquillité, son appétit, le sommeil. Elle jouit maintenant d'une bonne santé, d'un jugement sain, elle remplit ses devoirs de religieuse comme si de rien n'était; elle est maintenant directrice des novices. J'ai appris cela tant de la religieuse elle-même que de sa supérieure, étant entré dans le monastère pour y faire la visite canonique. »

A la fin de cette longue déposition que nous avons résumée et qu'on trouvera en entier en latin dans le volume XIII de M. Coste, le notaire ajoute qu'il a relu toute cette déposition à M. Vincent, mot à mot, et que celui-ci a affirmé de nouveau que tout ce qu'il avait dit était vrai; et pour attester encore plus la vérité de ses paroles, il a apposé sa signature au bas : « Moi, Vincent Depaul, prêtre du diocèse d'Acqs, en Gascogne; j'atteste avoir dit la vérité. »

Ajoutons, pour compléter la nature des rapports de saint Vincent avec la Visitation, que, le 9 mai de la même année 1628, Mgr de Gondy, archevêque de Paris, nomma « Maître Vincent de Paul père spirituel et supérieur des religieuses de la Visitation de Paris, pour icelles régir et conduire de par nous, tant et si longuement qu'il nous plaira ». Saint Vincent était déjà père spirituel depuis 1622, époque à laquelle le cardinal de Retz, évêque de Paris, sur la prière de saint François de Sales et de sainte Chantal, lui avait ordonné de prendre soin de la conduite des Visitationnaires. Celles-ci demeurèrent d'abord rue de la Cerisaie, hôtel du Petit-Bourbon; mais, en 1628, elles achetèrent l'hôtel de Cossé, dans la rue Saint-Antoine. Est-ce à l'occasion de ce second monastère que saint Vincent reçut la patente que nous avons signalée plus haut? Ou bien les premiers pouvoirs de saint Vincent avaient-ils été seulement pour six ans et cette patente était-elle une extension sans limite de temps de la première? C'est possible. On voit par ce détail que saint Vincent fut chargé de la Visitation pendant trente-huit ans et l'on verra par ce qui suivra qu'il s'en acquitta à la satisfaction et au bien spirituel des religieuses.

1629

Pendant cette année, saint Vincent s'applique avec ses missionnaires aux trois œuvres principales de la Congrégation : les missions aux gens des champs, le ministère auprès des ecclésiastiques, l'établissement des confréries de la charité.

Les missions se donnent principalement encore sur les terres de Gondy; aussi saint Vincent reste-t-il en relation avec l'ancien général des galères pour assurer le bien spirituel des paysans de ces terres; une lettre d'avril ou mai 1629 nous montre saint Vincent appelé

en diligence à Montmirail par M. de Gondi, devenu Père de l'Oratoire depuis deux ans. Saint Vincent avait séjourné souvent en cette petite ville de la Brie; il y avait prêché la mission bien avant la fondation de la Congrégation; il y avait établi une confrérie de la charité et l'on avait gardé le souvenir du saint aumônier de Mme de Gondi; la pierre qui se trouvait sur la place de l'Hôtel-de-Ville faisait souvenir des prédications enflammées qu'il adressait à la population et les statues de la Vierge, que l'on voyait aux quatre portes de la ville, rappelaient que saint Vincent avait consacré la petite bourgade à la Reine du Ciel.

Mais le zèle de saint Vincent et de ses missionnaires débordait les terres de Gondi et au fur et à mesure que le nombre des sujets augmentait et que leur action bienfaisante était connue, ils allaient évangéliser les diocèses, d'abord les plus rapprochés de Paris, puis les plus éloignés et bientôt *in omnem terram Galliae exivit sonus eorum*.

Ces missions aux gens de la campagne ne faisaient pas négliger à saint Vincent le soin des ecclésiastiques. L'année précédente, il avait commencé les exercices des ordinands; cette année 1629 allait voir, d'après Collet, commencer les retraites aux ecclésiastiques. Il en réunit plusieurs aux Bons-Enfants et il leur prêcha les exercices spirituels, suivant la méthode de saint Ignace. On sait que le fondateur des Jésuites divise la retraite en quatre semaines : la première, période purgative, vise à détruire le péché et à nous prémunir contre ses causes; la deuxième, période illuminative, nous offre les exemples du Christ Roi dans les premières années de sa vie, les mystères joyeux; la troisième nous rappelle ce que Jésus a fait pour nous dans sa Passion, mystères douloureux; la quatrième enfin, période unitive, nous unit à Jésus ressuscité;

le tout est entremêlé de diverses pratiques. Nous retrouverons tous ces sujets dans le « Manuel des Retraites » qui deviendra le *vade mecum* des exerçants de Saint-Lazare. Saint Vincent cependant rendra les exercices plus simples, moins compliqués, moins belliqueux; il tempérera l'ardeur de saint Ignace par l'onction de saint François de Sales; il simplifiera les additions et les annotations et, de ce chef-d'œuvre qu'on appelle les Exercices de saint Ignace, il composera par lui et par ses disciples cet autre chef-d'œuvre, moins connu plutôt oral qu'écrit, la méthode de saint Vincent. »

Cette même année nous fait assister à un développement notable des confréries de la charité et à une orientation nouvelle dans la vie de Mlle Le Gras. Les confréries de la charité, fondées en 1617 à Châtillon, avaient été établies depuis, à Villepreux (1618), à Joigny, à Montmirail, à Mâcon, à Montreuil, etc., elles n'étaient pas encore entrées dans une grande ville. Beauvais fut la première qui l'accueillit dans ses murailles. Nous avons vu que saint Vincent avait prêché les premiers exercices des ordinands, dans cette ville en 1628. Il avait dû être frappé d'un spectacle qui lui rappelait ce qu'il avait vu à Mâcon autrefois. Les rues, les portes des églises, les églises mêmes étaient encombrées de troupes de mendiants effrontés qui exigeaient l'aumône, la menace à la bouche. L'évêque de la ville, Mgr Potier, voulut porter remède à cette situation. Le 16 avril 1629, il convoqua dans son palais les chanoines, les jurats, les notables de la ville et leur proposa de dresser une liste des indigents, de s'enquérir de leurs besoins, de créer une caisse alimentée par les quêtes et de constituer un bureau central pour répartir les secours. Le plan de l'évêque fut adopté. Pour en assurer l'exécution, on fit appel

à saint Vincent qui accourut et se mit de suite à l'œuvre. Il monta en chaire, parla des Charités, de leur fonctionnement, de leur utilité et eut bientôt la joie de voir l'œuvre établie dans la ville de Beauvais. Comme les œuvres de Dieu sont toujours combattues, la Charité de Beauvais, accueillie avec enthousiasme par la majorité des habitants, fut pourtant critiquée par quelques-uns. Le lieutenant de Beauvais dressa un projet de réquisitoire dans lequel il se plaignait que « depuis quinze jours environ il était arrivé en cette ville un certain prêtre, nommé Vincent, lequel, au mépris de l'autorité royale, aurait, sans en communiquer aux officiers royaux ni à aucun autre corps de la ville qui eût intérêt, fait assembler un grand nombre de femmes auxquelles il avait persuadé de se mettre de la confrérie à laquelle il donne le nom spécieux de charité et laquelle il désirait ériger pour subvenir et fournir de vivres et autres nécessités aux pauvres malades de ladite ville de Beauvais et aller chaque semaine faire une quête des deniers qu'ils voudraient bailler à cet effet; ce qui aurait été, depuis, exécuté par ledit Vincent et icelle confrérie érigée, en laquelle il aurait reçu trois cents femmes ou environ, lesquelles pour faire leurs exercices et fonctions ci-dessus s'assemblent souvent, ce qui ne doit pas être toléré ». Et le lieutenant de la ville, indigné de l'audace « du prêtre nommé Vincent », requiert qu'une information soit faite et envoyée au procureur général du roi. Il ne paraît pas que ce réquisitoire eut de suite, car nous voyons, les années suivantes, la confrérie de Beauvais se développer normalement.

La Charité est établie dans les grandes villes; elle va s'implanter dans la capitale elle-même.

Une lettre de saint Vincent, que M. Coste dit être de 1631, contient les détails suivants sur les premiers

essais d'introduction des Confréries à Paris : « Vous êtes une brave femme, dit saint Vincent à la bienheureuse Marillac, d'avoir ainsi accommodé le règlement de la charité et je le trouve bien. Pour M. le Procureur général, je ne sais s'il y a danger de lui dire que c'est la même que j'établis où nous allons faire la mission et laquelle il m'a témoigné d'autres fois qu'il désirait bien qu'elle fût établie à Paris et me commanda de conférer des moyens de ce faire avec M. de Saint-Nicolas et feu M. de Saint-Sauveur; mais cela ne réussit pas. »

Ce feu M. de Saint-Sauveur est M. de Hollandre qui fut remplacé à la tête de la paroisse Saint-Sauveur en 1628 par M. Jacques Fournier. Il résulte de cette lettre qu'en 1628 ou avant, il avait été question d'établir la confrérie dans la ville de Paris et que saint Vincent en avait conféré avec les curés de Saint-Sauveur et de Saint-Nicolas. Pourquoi avec ces deux prêtres? Avaient-ils alors quelque dignité, comme syndic ou autre, qui leur permit de parler au nom des curés de la ville et des faubourgs de Paris? Avaient-ils une influence morale qui pût déterminer les autres curés à accepter la confrérie? Saint Vincent voulut-il établir la confrérie en ces deux paroisses dont l'une était celle de la bienheureuse Marillac et l'autre la sienne propre? Nous ne le savons pas, car les expressions de la lettre citée plus haut, « M. le Procureur général me commanda de conférer des moyens d'établir la confrérie à Paris avec M. de Saint-Nicolas et M. de Saint-Sauveur », se prêtent à toutes ces interprétations. Quoi qu'il en soit, la chose ne réussit pas. Saint Vincent ne nous dit pas la cause de cet échec. Est-il venu de l'opposition formelle des curés? C'est possible et c'est peut-être pour éviter les oppositions futures que saint Vincent sollicita et obtint le 10 avril 1628 une

lettre patente de l'archevêque de Paris qui lui permettait d'ériger la confrérie de la charité dans tous les lieux du diocèse qu'il lui plaisait.

Saint Vincent dit dans une conférence du 13 février 1646 : « Ensuite nous eûmes pouvoir de l'établir dans Paris et Saint-Sauveur fut le premier lieu qui la prit et toutes les autres principales paroisses suivirent. En quelle année fut établie la confrérie de Saint-Sauveur ? S'il faut en croire saint Vincent (tome IX, p. 77), ç'aurait été en 1630. Abelly dit que ce fut en 1629, Maynard aussi ; Pémartin donne le règlement de Saint-Sauveur et le date de 1629 ; M. Coste de même. Qui faut-il suivre ? Saint Vincent ou ses historiens ? Ou bien peut-on les mettre d'accord en disant que le règlement a été écrit avant l'établissement de la confrérie ? Laissons le soin de trancher la question à de plus érudits et prenons, sous bénéfice d'inventaire, la date de 1629. Voici comment notre bienheureux Père raconte les origines de cette confrérie :

« La première charité de dames établie dans Paris, par l'inspiration de Dieu, est celle de Saint-Sauveur. En ce temps-là, une pauvre fille de Suresnes avait dévotion d'instruire les pauvres. Elle avait appris à lire en gardant les vaches. Elle s'était procuré un A B C, et, quand elle voyait quelqu'un, elle le priait de lui montrer ses lettres ; puis elle épelait petit à petit ; et quand il repassait d'autres personnes, elle leur demandait de l'aider à assembler ses mots, et quand elles revenaient, elle voulait savoir si c'était bien comme cela qu'ils lui avaient recommandé de faire. Quand elle sut lire, elle se fixa à cinq ou six lieues de Paris. Nous y allâmes faire la mission ; elle se confessa à moi et me dit son dessein. Quand nous y eûmes établi la Charité, elle s'y affectionna tant, qu'elle me dit : « Je voudrais bien servir les pauvres en cette sorte. »

« Vers ce temps-là, les dames de la Charité de Saint-Sauveur, parce qu'elles étaient de condition, cherchaient une fille qui voulût bien porter le pot aux malades. Cette pauvre fille venant voir Mlle Le Gras, on lui demanda ce qu'elle savait, d'où elle était, si elle voulait bien servir les pauvres. Elle accepta volontiers.

« Elle vint donc à Saint-Sauveur. On lui apprit à donner des remèdes et à rendre tous les services nécessaires, et elle réussit fort bien. » (Conférence du 9 février 1653.)

Il avait été nécessaire d'apporter des modifications au règlement de la confrérie jusqu'ici en usage. En voici la raison : les premières associées étaient, pour la plupart, des femmes qui, habituées au labeur dès leur enfance, n'éprouvaient aucune difficulté à servir les malades de leurs propres mains. Il n'en devait pas être de même à Paris, où un grand nombre de dames de haut rang voulaient s'enrôler dans la Charité. Quels que fussent leur zèle et leur dévouement, elles ne pouvaient se prêter à tous les détails du premier règlement. Saint Vincent le comprit et, pour concilier le service des pauvres malades avec la condition des nouvelles associées, il donna un nouveau règlement dont voici la teneur.

*Charité de femmes
de la paroisse Saint-Sauveur à Paris (1629)*

Ordre de la confrérie instituée en l'église Saint-Sauveur par M. le curé dudit lieu pour la visite des pauvres malades de ladite paroisse.

Avant que les dames y aillent, le médecin, qui est M. Lévesque, médecin de la Faculté de Paris, les va voir et leur ordonne ce qui leur est nécessaire, tant pour médecines que saignées, et l'on porte lesdites

ordonnances à la supérieure pour les signer et admettre lesdits malades à la confrérie, si elle reconnaît, par la recherche prompte qu'elle en fait, qu'ils soient de la qualité requise :

Qui est qu'il y ait trois mois au moins qu'ils demeurent en ladite paroisse, et que ce ne soit point une maladie trop longue, pource qu'il y en a qui durent quelquefois des sept ou huit mois et plus ; qui causerait, pour la longueur du mal, que l'on n'en pourrait pas solliciter plusieurs autres. Ledit médecin envoie par écrit à ladite supérieure certificat si les dames y peuvent aller sans hasard ; ou, s'il n'en a encore su avoir la connaissance, à cause qu'il y a des maux cachés, il donne un autre billet pour leur envoyer nourriture, telle qu'il juge être nécessaire.

Et tout ce afin que les dames ne se mettent en hasard et que ladite confrérie subsiste pour toujours.

L'homme d'Église qui fait cette charité, il est nécessaire qu'il voie lesdits malades tous les jours pource qu'il arrive beaucoup d'accidents aux malades.

L'on élit trois dames pour avoir le soin de ladite confrérie, que l'on nomme la supérieure, la trésorière et la garde des meubles de ladite confrérie.

Cette élection est faite par les voix de plusieurs personnes assemblées pour l'institution de ladite confrérie, auxquelles on donne à chacune leur charge.

La supérieure a la charge de voir les malades qu'elle peut aller voir par l'ordonnance du médecin. Elle les doit visiter deux fois la semaine, avec une de ses compagnes, et n'y doivent point aller seules, ni avant que manger.

La trésorière garde l'argent. Et pour ce faire, l'on quête tous les dimanches par l'église (pour) les pauvres malades du lieu, laquelle quête est faite par les femmes et non par les filles.

Les dames supérieures ne peuvent rien faire sans le conseil l'une de l'autre. La garde des meubles aura soin des matelas, draps, couvertures, chemises et autres ustensiles nécessaires aux malades, pource que cela est grandement nécessaire qu'il y ait une garde des meubles.

L'on pouvait dire, avant qu'une confrérie de la Charité soit érigée : « Nous n'avons point de meubles pour les pauvres » ; mais, quand on fait l'assemblée, après l'élection l'on demande à toutes les dames qui se sont fait enregistrer pour icelle, ce qu'elles veulent donner. L'une dira : « Je donne deux, trois draps », et les autres : « Des chemises » ; et ainsi se suivent, et en même temps on l'écrit, de crainte d'en perdre la connaissance, et, en ce faisant, on s'ameuble pour les pauvres malades.

Et lesdits meubles, la dame qui garde iceux se donne la peine, pour l'amour de Dieu, d'avoir soin de les prêter auxdits malades, et les retire, à ce qu'il n'y ait rien de perdu.

Les dames d'icelle confrérie doivent avoir la charité de se visiter l'une l'autre pendant qu'elles sont malades ou affligées, et s'assister à leur mort, et faire dire une messe l'une pour l'autre après le décès, et communier à son intention.

*Fin d'un règlement de la Charité
de la paroisse Saint-Sauveur à Paris (1629)*

... Pour ce, il est nécessaire de faire marché à l'apothicaire pour les lavements et médecines, ensemble au chirurgien pour les saignées, cautères et ventouses.

Et quand la trésorière les paye, qui est de mois en mois, elle doit recevoir les billets signés du médecin et de la supérieure.

Pour le boucher, boulanger et tavernier, il est besoin aussi de faire prix arrêté, pour toute l'année, de la livre de veau et de mouton, de la douzaine de pains et de la pinte de vin.

Pour la règle de la visite des pauvres et pour la confrérie instituée et les dames enrôlées, elles iront par l'obéissance de leur supérieure.

Il y en a qui font faire la visite par l'ordre du pain bénit. Cette visite se doit faire tous les jours deux fois, qui est de leur porter à dîner et à souper, aux dépens de ladite confrérie, et les faire manger soi-même sans s'attendre à personne.

Les trois supérieures commenceront, le premier jour de cet Institut, à faire le pot au feu ; et visiteront deux dames ensemblement ; l'une fera le pot un jour, et ensuite l'une après l'autre.

Pour chaque malade, ils lui donneront deux ou trois bouillons, dix onces de viande, qui est veau et mouton, un pain, selon la prudence de ceux qui les visiteront, pource que l'on ne saurait dire aisément cela, car il y a des malades à qui il n'en faut point pour n'en pouvoir manger. Ceux qui ne peuvent manger de viande, on leur donne des œufs.

Pour le vin, on en donne demi-setier à chaque malade pour sa journée, pourvu que le médecin le trouve à propos.

Il faut prendre le pain, le vin et la viande à la taille, et on le trouve bon.

Pour les jours maigres, on leur donne un potage aux herbes, trois œufs, un petit morceau de beurre et deux pommes pour ceux qui font maigre.

Quant à la visite des pauvres malades, elle est très utile pour leur salut et pour le nôtre, car en cette visite, l'on peut instruire les pères, mères et leurs enfants et savoir bien de leurs nouvelles, qui est

propre à leur conversion, et les inciter à se confesser et communier de mois en mois, à vivre en paix en leur famille, et les instruire en chrétiens.

Pour la supérieure, elle doit remarquer quand les malades sont capables d'être ôtés de ladite visite, et, deux trois jours auparavant, elle les doit avertir que l'on les congédiera et qu'ils louent Dieu de ce qu'il leur a donné la santé, qu'ils ne passent point de temps en péché et qu'ils se relèvent promptement par une sainte confession. »

L'année 1629 va être pour la bienheureuse Louise de Marillac une année décisive; elle va inaugurer un nouveau ministère, la visite des Charités. Elle nous est apparue jusqu'ici comme une âme en peine, cherchant sa voie. Et la grande préoccupation de saint Vincent a été et est encore de la calmer et de la tenir dans une sainte et douce paix. « Mon Dieu, ma fille, lui écrit-il à cette époque, qu'il y a de grands trésors cachés dans la sainte Providence et que ceux-là honorent souverainement Notre-Seigneur qui la suivent et qui n'enjambent pas sur elle! J'entendais dire dernièrement à un des grands du royaume qu'il avait bien appris cette vérité par sa propre expérience parce que jamais il n'avait entrepris par soi-même que quatre choses lesquelles au lieu de lui réussir étaient tournées à son dommage. N'est-il pas vrai que vous voulez, comme il est bien raisonnable, que votre serviteur n'entreprenne rien sans vous et sans votre ordre? Et si cela est raisonnable d'un homme à un autre, à combien plus forte raison du Créateur à la créature! » La bienheureuse goûte cette doctrine dans le fond de son âme et saint Vincent « loue Dieu de ce qu'elle est résignée au saint vouloir de Dieu »; mais cela n'empêche pas les révoltes du cœur, les tentations, les larmes de tristesse. Saint Vincent la rassure sur tous

ces phénomènes ; il a une belle phrase dans une lettre de cette époque qui montre sa dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie ; il souhaite « que la Sainte Vierge mette le cœur de la bienheureuse dans le sien propre et dans celui de son cher fils ». « Pour les petites révoltes que vous sentez, dit-il, ne croyez pas que tout soit perdu. » Il lui montre qu'il en est de notre âme comme du temps : « Tantôt il pleut, puis il tonne épouvantablement ; puis il fait beau. » Ainsi, « que les larmes de tristesse noient votre cœur, que les démons tonnent et grondent tant qu'il leur plaira, assurez-vous, ma chère fille, que vous n'en êtes pas moins chère à Notre-Seigneur. Vivez donc contente ». Et dans une autre lettre du même temps : « Soyez en repos pour votre intérieur ; il ne laisse pas d'être en l'assiette qu'il faut, ores qu'il ne vous le semble pas. » « Vous êtes en l'état que Dieu vous demande, continuez à vous maintenir en cette bonne assiette et laissez faire à Dieu. »

L'heure de Dieu allait sonner où Louise de Marillac allait devenir visiteuse des confréries de la Charité, en attendant qu'elle devint fondatrice des sœurs de Charité. C'est le 6 mai 1629 que saint Vincent la constitue apôtre et missionnaire. Le ton de sa lettre dénote que l'heure est importante : « Allez, Mademoiselle, allez au nom de Notre-Seigneur. Je prie sa divine bonté qu'elle vous accompagne, qu'elle soit votre soulas en votre chemin, votre ombre contre l'ardeur du soleil, votre couvert à la pluie et au froid, votre lit mollet en votre lassitude, votre force en votre travail et qu'enfin il vous ramène en parfaite santé et pleine de bonnes œuvres. Vous communiez le jour de votre départ pour honorer la charité de Notre-Seigneur et les voyages qu'il a faits pour cette même et par la même charité, les peines, les contradictions,

les lassitudes et les travaux qu'il y a soufferts et afin qu'il lui plaise bénir votre voyage, vous donner son esprit et supporter vos peines en la manière qu'il a supporté les siennes. Pour ce que vous demandez si vous ferez plus long séjour que nous n'avons dit, je pense que ce sera assez d'être un jour ou deux en chaque lieu pour la première fois, sauf à y retourner l'été prochain, si Notre-Seigneur vous fait paraître que vous lui aviez rendu quelque autre service. Quand je dis deux jours, votre charité en prendra davantage si besoin est. »

La bienheureuse Louise de Marillac commença ses tournées par Montmirail où saint Vincent l'attendait. Nous n'avons pas de détails sur cette première expédition charitable. Nous savons seulement, par une note d'elle, dont nous parlerons tout à l'heure, et par une lettre de saint Vincent que sa santé n'était pas brillante. Le saint témoigne la consolation qu'il ressent des lettres et des pensées de sa fille spirituelle ; il ajoute : « Mais certes ma consolation a été contredite par l'état que vous me mandez et que vous m'avez celé de votre maladie. Or sus, béni soit Notre Seigneur de tout ! Ayez bien soin de votre santé. » Saint Vincent recevait de la bienheureuse la même recommandation, car à la même époque il était malade lui aussi, et Louise de Marillac lui envoyait des remèdes. « Je vous remercie de votre bonne médecine, lui répond le saint, et vous promets d'en user demain, Dieu aidant et de bon cœur. »

Les deux saints, malgré leur état de santé plus ou moins faible, ne laissaient pas de travailler courageusement au règne de Dieu ; et à la fin de cette même année 1629, nous voyons la bienheureuse entreprendre une nouvelle tournée. Voici ce qu'elle dit de ce voyage dans une note manuscrite : « Je partis, le mercredi des

quatre-temps de Noël, pour aller à Asnière, appréhendant pour mes infirmités à faire le voyage, je me sentis fortifiée par la vue de l'obéissance qui me faisait y aller; et en la sainte communion de ce jour-là, je me sentis pressée de faire un acte de foi et me dura ce sentiment bien longtemps, me semblant que Dieu me donnerait de la santé tant que je croirais qu'il pouvait contre toute apparence me donner de la force et qu'il le ferait me souvenant de la foi qui fit marcher saint Pierre sur les eaux. Et tout au long de mon voyage, il me semblait agir sans aucune contribution de moi-même, avec beaucoup de consolation que Dieu voulût que, indigne que je suis, j'aidasse mon prochain à le connaître. »

La visite de la bienheureuse était bien utile, car en plusieurs endroits la ferveur se ralentissait, bien des choses manquaient. C'est ainsi qu'« à Conflans, dit la bienheureuse dans une note de cette époque, il n'y a jamais eu de procureur élu pour la Charité; il y a fort longtemps que l'exercice des malades a cessé à cause des maladies. Il y a un homme d'Eglise qui prend la peine d'écrire la dépense, mais la recette ne s'écrivait pas, à cause, se disait-il, qu'il se trouve trop peu. Il n'y a plus de linge; il y a près de cinquante livres de fonds; il a été donné de l'argent aux malades par l'avis de M. le curé. Les membres de la confrérie faisaient souvent passer les malades de viande. » Après avoir signalé, dans son rapport, tous ces petits défauts, la charitable visiteuse termine par cette remarque : « La plupart sont fort affectionnées et ont toutes promis du linge. »

La dévouée missionnaire des pauvres, qui s'empresse avec tant de zèle à les secourir malgré sa faible santé et qui mène une vie active très intense, ne laisse pas d'être une contemplative très unie à Dieu. On le voit

par une note qu'elle consacre au frère Antoine, mort cette même année 1629, le 16 février. Ce bon frère, dont il est souvent question dans les conférences de saint Vincent, et qui était célèbre « par les conversions dues à ses prières, par les guérisons obtenues par l'imposition de ses mains, par ses combats avec les démons, par ses rapports avec les anges » (Franchieu), avait eu l'occasion de converser avec Louise de Marillac et celle-ci avait conservé précieusement les conseils du saint homme dans la note que voici :

« La première chose que j'ai apprise du bon frère Antoine est que nous devons toujours être unis à Dieu, entièrement dépendants de Lui, Lui attribuer la gloire de toute chose, contents de tous les événements, ne vouloir que ce qu'il veut de nous et être fidèles aux occasions.

« Que, ayant eu peine et regret de mourir lorsque j'en ai été proche à cause que je n'avais pas servi le prochain, que je m'y allais employer plus soigneusement le reste de ma vie.

« Que ce n'est pas l'habit ni les conditions qui font aimer Dieu, mais la préparation d'un cœur disposé à son bon plaisir.

« Que je ne dois plus voir mon fils que comme étant enfant de Dieu, ni l'aimer que comme tel et pour l'amour de Dieu souffrir la privation de sa vue. »

Nous venons de voir, en cette année 1629, saint Vincent de Paul s'occuper des missions, des exercices spirituels du clergé, des confréries de la Charité qu'il fait visiter par Louise de Marillac ; l'activité prodigieuse de saint Vincent ne s'est pas bornée là ; il est le vigilant supérieur des Filles de la Visitation et il est prêt à aider de ses conseils et de son expérience quiconque s'adresse à lui. Or, à cette époque, Margue-

rite-Claude de Gondi, sœur de l'archevêque de Paris, veuve du marquis de Maignelay, recourut à Vincent pour soutenir l'œuvre chancelante de la Madeleine. C'était une fondation destinée à recevoir les pauvres filles qui avaient vécu dans le désordre et qui voulaient s'en retirer ou qu'on voulait en retirer. « On avait établi autrefois, à Paris, rue Saint-Denis, une communauté de Filles pénitentes, maison de santé morale et refuge contre la corruption de la ville, mais les troubles et les guerres en altérèrent bientôt l'esprit. L'évêque de Paris, pour la rendre à son premier état, y plaça comme supérieure une religieuse de Montmartre, Marie Alvequin. En 1618, un autre établissement de pénitentes prit naissance à Paris. Robert de Montry, riche marchand de vin et homme de grande piété, ayant rencontré dans une rue deux filles débauchées, qui lui témoignèrent un désir vif et sincère de changer de vie, les retira chez lui. Du Pont, curé de Saint-Nicolas-des-Champs, le P. Athanase Molé, capucin, frère du Procureur général, et Du Fresne, officier des gardes du roi, touchés de cette initiative, se joignirent au marchand. Tous résolurent de ramasser le plus qu'ils pourraient de ces pauvres créatures et de les réunir dans un pénitencier. Ils les mirent d'abord dans quelques chambres qu'ils louèrent au faubourg Saint-Honoré, et bientôt Robert de Montry leur céda une maison qu'il avait auprès de la Croix-Rouge. On y établit la clôture et on y érigea une chapelle où saint François de Sales vint prêcher en 1619 et donner l'habit à quelques filles. Depuis, le nombre des pénitentes s'étant augmenté, on les transféra rue des Fontaines, près du Temple, dans un local plus vaste procuré par la marquise de Maignelay. Cette maison fut nommée la Madeleine. La marquise s'en déclara fondatrice, titre qu'elle mérita par les grands

biens qu'elle lui fit pendant sa vie et par les 100600 livres qu'elle lui légua par testament. Les pénitentes s'y accrurent encore et en même temps les sollicitudes et les difficultés. Or, à la tête de la maison, personne qui fût vraiment capable de la conduire. On demanda à saint François de Sales d'y mettre quelques-unes de ses filles dont la douceur et la charité semblaient les vertus propres à gagner les nouvelles Madeleines. « Plus tard, peut-être, répondit le saint évêque ; il n'est pas encore temps. » Douze années se passèrent après lesquelles on s'adressa à saint Vincent de Paul, en quelque sorte successeur de saint François de Sales dans la supériorité des Filles de Sainte-Marie (Maynard). Vincent enconféra d'abord avec Dieu, il se rappela la sollicitude que Notre-Seigneur avait eue pour les filles perdues, la compassion qu'il avait témoignée pour la femme adultère, pour la pécheresse, les paroles consolantes que ce bon Sauveur avait dites d'elles en montrant qu'elles avaient cru à la parole de Jean-Baptiste et qu'elles seraient préférées aux Pharisiens et aux Scribes dans le royaume de Dieu ; ces considérations l'engagèrent à s'occuper de cette œuvre ; il voulut cependant avoir l'avis de l'archevêque de Paris ; celui-ci donna son plein assentiment au projet ; il ne resta plus qu'à faire agréer la chose par la supérieure de la Visitation ; celle-ci était alors la Mère Hélène-Angélique L'Huillier. Elle avait été mariée en 1608 à Thomas Gobelin, mais son mariage avait été annulé et elle était entrée à la Visitation en 1620. Saint Vincent disait que c'était une des plus saintes âmes qu'il eût connues. Cette femme, qui unissait une intelligence virile à un cœur féminin, entra dans les desseins de saint Vincent et consentit à donner quatre religieuses de la Visitation pour diriger la communauté des Filles pénitentes de la Madeleine.

Nous verrons, les années suivantes, le bien que firent les nouvelles directrices.

L'année 1629 vit disparaître un grand serviteur de l'Église, le cardinal de Bérulle, qui avait été en relation avec saint Vincent. Il mourut le 2 octobre, pendant qu'il disait la messe, prêtre et hostie, comme on le fit remarquer dans une pièce de vers en son honneur. Saint Vincent l'avait connu à son retour de Rome, après sa captivité en Barbarie. Il avait logé quelques mois chez le P. de Bérulle, qui avait alors son domicile sur l'emplacement du Val de Grâce actuel. Saint Vincent avait pris le P. de Bérulle pour son directeur spirituel et c'est sur ses conseils qu'il avait successivement accepté la cure de Clichy, le préceptorat des enfants de Gondi.

On a déposé au procès de béatification de saint Vincent que le cardinal de Bérulle avait prévu que notre bienheureux Père fonderait une communauté. Dans la suite cependant, comme le dit M. Coste dans une note des lettres de saint Vincent (II, p. 416, note 8), Pierre de Bérulle ne vit pas de bon œil la naissance de la Congrégation de la Mission; il s'efforça même d'en empêcher l'approbation en cour de Rome, ainsi que nous l'apprend une de ses lettres au P. Bertin; il lui écrivait, en 1628, parlant du nouvel Institut : « Le dessein que vous mandez être en ceux qui sollicitent l'affaire des Missions par voies diverses et à mon avis obliques, le doit rendre suspect et nous oblige à sortir hors de la retenue et simplicité en laquelle j'estime à propos de demeurer dans la conduite des affaires de Dieu. »

Cette phrase peint bien le cardinal de Bérulle qui, au dire de Richelieu, faisait également à la Société des Jésuites une opposition qu'il croyait être conforme à la volonté de Dieu. « Cette bonne âme, dit le car-

dinal de Richelieu, ne se portait pas à ces extrémités par animosité aucune ; il n'en avait contre personne, mais bien se rendait-il ferme en ses pensées parce qu'il croyait qu'elles étaient conformes à la volonté de Dieu. »

Saint Vincent ne garda pas rancune à Bérulle de cette opposition et il fit souvent l'éloge du défunt. Voici quelques-unes de ses paroles : « Feu Mgr le cardinal de Bérulle, ce grand serviteur de Dieu, avait coutume de dire qu'il était bon de se tenir bas, que les moindres conditions étaient les plus assurées. » — « J'ai appris du bienheureux cardinal de Bérulle à dire les choses à la manière des bons anges qui proposent le bien sans se troubler lorsqu'on ne fait pas usage de leurs lumières. C'est ainsi que les anges agissent envers nous ; ils nous inspirent le bien et ne nous poussent pas à le faire. C'est une pensée que j'ai tirée de feu M. le cardinal de Bérulle. » — « Il faut étudier, à la manière de M. le cardinal de Bérulle, lequel aussitôt qu'il avait conçu une vérité se donnait à Dieu ou pour pratiquer telle chose ou pour entrer dans tels sentiments ou pour en produire des actes et, par ce moyen, il acquit une sainteté et une science si solide qu'à peine en pouvait-on trouver une semblable. » — « J'ai entendu dire à un des plus saints hommes que j'aie connus, M. le cardinal de Bérulle, que l'état de priorité et de direction est si malin qu'il laisse de soi et de sa nature une malignité, une tache vilaine et maudite ; une malignité qui infecte l'âme et toutes les facultés d'un homme, en sorte que, hors de la charge, il a toutes les peines du monde à soumettre son jugement, il trouve à redire à tout, c'est une pitié. »

Cette même année 1629 est une année de gloire pour la famille des Marillac. Michel, oncle de la

bienheureuse, est déjà chancelier, garde des sceaux ; il publie un code nouveau, qui fut appelé le code *Michau* et qui fut alors raillé par les gens de robe, mais qui n'en est pas moins le monument trop peu connu de la plus généreuse tentative de réformation qui eût été faite alors dans l'ordre civil, judiciaire, financier, agricole, maritime, militaire, ecclésiastique du gouvernement de la France ; un autre oncle de la bienheureuse, Louis de Marillac, sollicite en avril 1629 la place de maréchal de France laissée vacante par la mort du maréchal de Bois-Dauphin ; il obtient le bâton en juin, après la prise de Privas sur les calvinistes. La fortune des Marillac a donc, en 1629, le vent en poupe ; leur galère flotte à pleines voiles tandis que celle de Richelieu est battue par les flots et se débat contre vents et marée ; mais ici-bas les choses sont instables. En effet, le 21 novembre 1629, Richelieu va devenir principal ministre. Son étoile va faire pâlir, puis disparaître, celle des Marillac. E. R.

HISTOIRE DES FILLES DE LA CHARITÉ

par M. MILON (*Suite*)

CHAPITRE V

LA SUITE DES FAITS DEPUIS LA MORT DES FONDATEURS DES FILLES DE LA CHARITÉ, EN 1660, JUSQU'A L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION, EN 1789

SOMMAIRE : 1. Continuation de l'œuvre des fondateurs par les successeurs de saint Vincent de Paul et les Supérieures générales des sœurs. — 2. Quelques détails chronologiques sur l'accroissement de la Compagnie des Filles de la Charité. — 3. On écrit les Vies des fondateurs, Vincent de Paul et Louise de Marillac (Mlle Le Gras), et l'on prend soin de leurs reliques. — 4. Principaux établissements des Filles de la Charité, de la mort de saint Vincent de Paul, en 1660, à l'époque de la Révolution, en 1789.

Dans une de ses conférences aux Filles de la Charité, Vincent de Paul, prévoyant l'avenir, leur disait ¹ : « Quelques-uns vous ont dit peut-être que l'on pense bien que, de mon vivant, votre Communauté ne manquera pas, mais qu'après il faudra tout quitter. Je vous dirai, mes chères sœurs, qu'il n'en arrive jamais ainsi des œuvres de Dieu. Vous auriez un pauvre appui que celui d'une chétive créature ! Votre fermeté doit être en la sainte Providence ; car c'est elle qui a mis votre Compagnie sur le pied où elle est. »

1. Conférence du 6 janvier 1642.

L'administration de la Compagnie resta, après la mort du fondateur, confiée à ses successeurs et aux supérieures successives qui vinrent après Louise de Marillac.

L'autorité avait été remise aux mains des successeurs de Vincent de Paul dans les lettres d'érection données par l'archevêque de Paris à la date du 18 janvier 1555. Elles portaient, en effet, les termes suivants : « Et d'autant que Dieu a béni le travail que notre très aimé Vincent de Paul a pris pour faire réussir ce pieux dessein, nous lui avons confié et commis, par ces présentes, confions et commettons la conduite et direction de la susdite société et communauté (des Filles de la Charité), sa vie durant; et après lui, à ses successeurs les supérieurs généraux de ladite Congrégation de la Mission. »

Les principaux supérieurs généraux placés à la tête de la double famille religieuse de saint Vincent, prêtres de la Mission et Filles de la Charité, furent MM. Alméras, Jolly, Bonnet, pour la période qui suivit immédiatement la mort de saint Vincent. Parmi les sœurs supérieures qui, pendant la même période, furent, par élection, placées à la tête de la Communauté, il y a lieu de nommer la sœur Marguerite Chétif et la sœur Mathurine Guérin, laquelle fut réélue à diverses reprises.

Nous avons dit que Vincent, quelques jours avant sa mort, avait pourvu à donner à la Communauté des Filles de la Charité une Supérieure qui remplaçât Mlle Le Gras, décédée, et que ce fut Marguerite Chétif que l'on choisit.

Lors des funérailles de Vincent, on voyait, en tête des nombreuses sœurs, la nouvelle Supérieure, déjà privée de celui sur lequel elle comptait s'appuyer dans la conduite de la Communauté. Son abattement, ses

larmes faisaient pitié à tous et particulièrement à ses filles. Aussi, au sortir de l'église, toutes, tant celles des paroisses que celles de la Communauté, vinrent l'embrasser et lui firent tout haut, à commencer par les plus anciennes, leur renouvellement d'obéissance. « Consolez-vous, ma mère, lui disaient-elles avec tant de cordialité que rien plus, consolez-vous; vous n'aurez pas tant de peines que vous pensez; nous vous promettons d'être plus souples et plus affectionnées que jamais. » L'esprit de Vincent était bien demeuré à ses Filles.

Une autre Supérieure de grand mérite fut, de 1697 à 1703, la sœur Julienne Laboue. « C'était, dit la notice qui lui est consacrée, une fille grande et forte, d'un bon esprit, douce et obligeante. » Chargée d'abord des offices matériels de la maison, elle fut bientôt mise au secrétariat, puis à la conduite du séminaire. Chez les Filles de la Charité on appelle « le Séminaire » ce que chez les religieuses proprement dites on appelle « le Noviciat ». Elle fut élue Supérieure en 1697. « C'était une personne remarquable et toute de Dieu¹. » Le 11 janvier 1698, elle adressait aux sœurs une Circulaire, où, entre autres recommandations, elle rappelait qu'on devait demander de bonne heure l'autorisation de la rénovation des vœux. Elle s'intéressa à l'amélioration convenable des bâtiments de la maison de la Communauté.

En 1724, fut élue Supérieure la sœur Julienne Jouvin qui a laissé un édifiant souvenir, et dont la Vie, avec son portrait en tête, a été publiée en 1744.

La période qui va, pour les Filles de la Charité, de la mort du fondateur, saint Vincent de Paul, jusqu'à l'époque de la Révolution française, s'est accom-

1. *Annales*, t. LXV, p. 440. *Notices des Sœurs*, t. II, p. 647.

plie sans événements notables : c'est une période de croissance normale.

Nous allons noter seulement quelques faits, dans leur ordre chronologique.

Pendant les années 1661 à 1672, durée du généralat de M. Alméras, successeur immédiat de saint Vincent, l'organisation de la Communauté des Filles de la Charité progressa. Ce qu'elles appellent le « séminaire », ou le noviciat, fut plus complètement établi. La direction en fut confiée à la sœur Julienne Loret qui avait précédemment servi d'assistante à Mlle Le Gras. Dès 1647, la sœur Loret avait été nommée directrice des jeunes sœurs, mais à cette époque, la séparation entre les sœurs anciennes et les novices n'existait pas encore.

En 1668, le cardinal de Vendôme, légat du pape en France, ainsi que nous l'avons rapporté, approuva et confirma l'Institut des Filles de la Charité et ses règlements.

Sur cette période, les *Annales* ont publié quelques renseignements, appuyés, nous le pensons, sur les *Circulaires*. On y lit :

« Les règles communes des Filles de la Charité remontent à saint Vincent qui en traça le texte et en donnait l'explication aux sœurs dans les admirables conférences qui nous ont été conservées; mais chacun tirait copie de ces règles selon sa dévotion, et on en trouvait peu d'exemplaires complets. M. Alméras fit revoir le texte, le fit partager en chapitres, tel qu'on le lit depuis, et en fit remettre un exemplaire à chacun des établissements, avec charge pour la Sœur servante (c'est ainsi qu'on appelait la Sœur supérieure) de le conserver avec sollicitude.

« A la prière des sœurs, recueillant les règlements donnés par le saint Fondateur et formulant les pra-

tiques mises en usage par saint Vincent et Mlle Le Gras, il rédigea en trente-sept articles les *Statuts* de la Compagnie des Filles de la Charité¹. »

En 1685, les Filles de la Charité établirent, en plus de leur séminaire de Paris, un autre séminaire ou noviciat à Eu, en Normandie²; il exista jusqu'à la Révolution.

En 1712, pour une plus facile et plus rapide administration, la Communauté fut partagée en quatorze provinces; l'une de ces provinces était celle de Varsovie, en Pologne, où les œuvres allaient en prospérant.

Tels sont les principaux détails d'organisation à noter pendant cette période.

Et, à mesure que le personnel augmentait, il était indispensable d'aménager la Maison-Mère des sœurs, de façon à pouvoir l'y abriter. « Les sujets venaient de toutes parts, lit-on dans une Circulaire, en sorte que le peu de logement qu'il y avait ne suffisait pas; les sœurs étaient couchées partout, sous les tuiles et dans tous les coins et recoins de la maison. D'abord, les supérieurs prirent résolution de bâtir un hangar pour serrer le bois; mais, encouragés par les secours passés de la Providence, ils finirent par faire faire presque tout ce qui a été bâti, à la réserve de la buanderie, que la Sœur Laboue a fait construire depuis, ainsi que de la chapelle que la sœur Jeanne Chevreau fit bâtir. La Providence ne trompa pas la confiance de ses filles et les aumônes venaient toutes les semaines pour payer les matériaux et les ouvriers. » C'est pendant la supériorité de sœur Mathurine Guérin (vers 1680) que furent faits les bâtiments qui composaient la plus grande partie de la maison de la Com-

1. *Annales*, t. LXIII, p. 158.

2. *Circ.*, II, 390; *Annales*, t. LXV, p. 528.

munauté et qui ont coûté beaucoup de soins et de fatigues. Toutes les sœurs, autant que les offices pouvaient le permettre, y travaillèrent. Et, à mesure que le bâtiment s'avancait, les sujets venaient à la Communauté, au point qu'il n'y avait pas toujours assez de lits et que le séminaire se composait à cette époque de plus de soixante filles. Ces détails sont tirés des Circulaires aux Filles de la Charité (tome II, p. 488, 565, 618, 619).

Un des principaux services qu'a rendus le Supérieur général, M. Alméras a été de presser des contemporains, Abelly, évêque, et Gobillon, docteur en Sorbonne, d'écrire, le premier, la Vie de Vincent de Paul, et, le second, la Vie de Mlle Le Gras. Ses démarches eurent un heureux succès : les prêtres de la Mission et les Filles de la Charité eurent à s'en féliciter.

Abelly, l'historien de Vincent de Paul, rendait dans sa biographie du Serviteur de Dieu, hommage à l'Institut des Filles de la Charité. « C'est Dieu, écrivait-il à leur sujet, qui par l'humble et charitable Vincent de Paul, a fait naître et multiplier cette petite communauté, laquelle a produit par le passé et continue toujours de produire des fruits d'humilité, de patience, de charité et des autres vertus que le Fils de Dieu a le plus chéries et plus particulièrement recommandées dans l'Évangile. » (Liv. I, ch. 24.)

La Vie de Mlle Le Gras parut en 1676, avec l'approbation de cinq prélats et de cinq docteurs. L'auteur, M. Gobillon, lui-même docteur en Sorbonne, était curé de la paroisse de Saint-Laurent sur laquelle se trouvait la Maison-Mère des Sœurs. Malgré sa brièveté, cette Vie est une œuvre très précieuse. Elle est de la plus grande autorité, tant à cause des qualités personnelles de l'auteur, qui parle en témoin de ce qu'il raconte, que des documents qu'il a recueillis.

Il dit au début de sa biographie de Mlle Le Gras : « Ce serait priver la Compagnie de ses filles, et même toute l'Église, de l'édification d'un si grand exemple que de laisser ensevelir dans l'oubli les actions de sa vie... Je n'ai pu refuser d'entreprendre cette histoire aux prières de M. Alméras, qui a succédé à M. Vincent avec tant de mérite dans la charge de Supérieur général, et j'ai été engagé de satisfaire en cette occasion à ce que je dois à la Compagnie des Filles de la Charité, qui, dans sa maison principale, fut une des plus saintes portions du troupeau qui m'est commis. » Ainsi parlait Gobillon, rendant par là le témoignage de l'estime qu'il avait pour les Sœurs.

Cette biographie de Mlle Le Gras a été souvent réimprimée. Elle fut rééditée et complétée, en 1769, par le Lazariste Pierre Collet, qui donna des renseignements historiques sur la situation, à cette date, de la Compagnie des Filles de la Charité.

Conserver dans d'édifiants récits le souvenir de la vie et des vertus des fondateurs, c'était faire œuvre de sagesse et de piété. Un soin non moins pieux était celui de conserver les reliques de leur corps. Les missionnaires conservaient dans leur église de Saint-Lazare le corps de saint Vincent de Paul; les Filles de la Charité désirèrent justement de posséder le corps de leur mère, Mlle Le Gras, dans la leur.

Avant ce transfert, eut lieu en l'église de Saint-Laurent, où elle fut enterrée, en 1660, dans la chapelle de la Visitation, une première reconnaissance ou constatation de ses restes mortels. Ce fut le 10 avril 1680.

A la prière des Filles de la Charité et de Mme de Miramion, François de Harlay, archevêque de Paris, permit d'ouvrir son tombeau pour donner à ses restes une sépulture plus honorable. Le même jour, à neuf

heures du soir, l'ouverture en fut faite par Nicolas Gobillon, curé de Saint-Laurent, en présence d'Edme Jolly, Supérieur général de la Mission, du missionnaire Henri Moreau, de Mme de Miramion et d'une des filles de sa communauté, de M. Guérin, directeur des Filles de la Charité, des quatre officières de la Compagnie, et de Mlle Le Gras, belle-fille de la sainte fondatrice. On ne trouva que des ossements sans odeur. Les ossements furent déposés dans un drap, conservé ensuite religieusement, avec la terre et le bois du cercueil, et le tout fut mis dans un cercueil de plomb, portant une plaque de cuivre, qu'on descendit de nouveau dans la fosse.

Les choses demeurèrent ainsi jusqu'en 1755.

Le 22 octobre 1755, l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, donna un nouveau permis d'exhumation pour transporter les précieux restes dans la chapelle des Filles de la Charité. Le cercueil de plomb fut mis dans un cercueil de bois fermant à clef, et inhumé au milieu de la chapelle avec une tombe de marbre noir.

La mère reposa là au milieu de ses filles jusqu'à la Révolution.

Si les Filles de la Charité honoraient ainsi leur pieuse Mère, elles n'étaient pas oubliées de Vincent de Paul, leur Père. Leur présence, d'ailleurs, et leurs œuvres rappelaient son souvenir.

Dans le nombre des lettres postulatrices adressées au pape pour demander la béatification de Vincent de Paul, se trouve, à la date du 19 juillet 1706, la lettre des représentants de la Ville de Paris, qui, à cette occasion, rendent un significatif hommage aux Filles de la Charité :

« Y a-t-il, écrivent-ils en parlant de Vincent de Paul, y a-t-il aucune espèce de misérables au soulagement

desquels il n'ait pourvu? » Et ils ajoutent : « Les Filles de la Charité, de la Compagnie desquelles il est instituteur, qui ont plus de trente-cinq maisons dans Paris, et près de trois cents au dedans et au dehors du royaume, instruisent les enfants des pauvres, leur fournissent des aliments et des remèdes, et leur rendent les services les plus humiliants dans leurs propres cabanes ou dans les hôpitaux, avec une charité, une modestie et une adresse dont les riches sont autant édifiés que les pauvres instruits et soulagés. »

La béatification du serviteur de Dieu, Vincent de Paul, eut lieu en 1729. A l'occasion de sa canonisation qui eut lieu en 1737 et fut célébrée au mois d'octobre à Paris, les Filles de la Charité apportèrent leur filial tribut d'hommages à leur fondateur. Dans la série des onze tableaux exposés dans l'église de Saint-Lazare et peints par des artistes distingués, l'un de ces tableaux représentait Vincent élevé au ciel donnant sa bénédiction aux Supérieurs généraux représentés à genoux et à Mlle Le Gras représentée à la tête de ses Filles de la Charité.

Tous les orateurs, à l'occasion de la canonisation, célébrèrent à l'envi les vertus de Vincent et les merveilles de sa vie, ses œuvres prodigieuses, debout encore en tant d'institutions et d'établissements charitables, vivantes dans sa double famille de Missionnaires et de Filles de la Charité.

Terminons ce chapitre en mentionnant la floraison d'établissements confiés aux Filles de la Charité durant cette période qui va de la mort des fondateurs jusqu'à l'époque de la Révolution.

Après la mort de Vincent de Paul, le nombre des établissements des Sœurs continua de s'accroître, et à Paris et au dehors. Nous ne pouvons que mentionner quelques établissements plus importants. L'un des

plus considérables fut, en 1676, dans la capitale, l'Hôtel des Invalides.

C'est en 1671, sous le règne et d'après les ordres de Louis XIV, que Louvois, ministre de la Guerre, fit construire par le fameux Mansart l'hôtel royal des Invalides, pour les soldats et officiers blessés et infirmes. Le service de l'église, qui était aussi paroissiale, fut confié en 1674 aux missionnaires lazaristes qui devaient y entretenir un personnel de vingt ecclésiastiques. Bientôt aussi les Filles de la Charité furent appelées aux Invalides pour donner leurs soins aux soldats malades ou infirmes. C'est la sœur Barbe Bailly, entrée dans la Compagnie dès 1645, qui fut choisie pour commencer cet important établissement. C'est encore elle que Mansart, sur l'ordre de Louvois, vint consulter pour le plan des infirmeries qu'ils dressèrent en effet ensemble, tel qu'il se voit bâti à présent sans qu'on y ait rien changé. Bientôt le nombre des Sœurs fut augmenté jusqu'à trente dans cette vaste maison dans laquelle sœur Bailly mit ce bon ordre qui édifiait tous ceux qui le voyaient. Cuisine, apothicairerie, lingerie, vestiaire, infirmerie et soin des malades jour et nuit, soin des fous, elles furent chargées de tout et ne reculèrent devant rien. L'acte de fondation fut fait, le 7 mars suivant, entre le marquis de Louvois, gouverneur des Invalides, et Nicole Haran, Supérieure générale, et ses officières, du consentement de Jolly, troisième général de la Mission¹.

En 1689, fut confié aux Filles de la Charité un important hôpital, celui des Incurables, situé dans la rue de Sèvres, et appelé aujourd'hui hôpital Laënnec, du nom d'un célèbre médecin du dix-neuvième siècle. Cet hôpital avait été créé, en 1634, pour les incurables

1. *Annales*, t. 65, p. 532; Maynard, III, 278.

des deux sexes. C'est là que sur la fin de sa vie se retira Mgr Camus, l'ami de saint François de Sales et le directeur de Mlle Le Gras, avant saint Vincent de Paul. Ce prélat mourut le 25 avril 1652 et fut enterré dans l'église, où son tombeau existe encore. Cette maison était fort obérée, les administrateurs demandèrent qu'on leur donnât des Sœurs pour leur hôpital; ce fut la sœur Marie Moreau qui, en 1689, au sortir de son second triennat de l'office d'économe, y fut envoyée par les supérieurs. Dieu seul sait tout ce qu'elle a souffert; il fallut faire sortir les filles qui servaient dans cet hôpital et qui lui causèrent de grands chagrins. Puis les officiers mêmes ne donnaient point ce qui était nécessaire à l'entretien des Sœurs. Plusieurs points de l'administration étaient singulièrement entendus : ainsi, l'hôpital était chargé de beaucoup de rentes viagères qu'on ne payait plus; malgré cela, on donnait tous les jours à la porte quatre-vingt-dix portions aux pauvres du dehors, ce que sœur Moreau crut devoir proposer de supprimer pour pouvoir payer ce qu'on devait. Elle estimait, comme saint Vincent de Paul, apôtre si zélé pourtant de la charité, qu'il faut payer ses dettes avant de faire l'aumône. Mais cette réforme attira une terrible bourrasque contre la Supérieure et les Sœurs que les mendiants poursuivaient d'injures et même de coups de pierre, ce qui n'altéra point la constance ni la douceur de ces humbles filles. Deux ans après l'établissement de cette maison, sœur Moreau fut élue Supérieure de toute la Compagnie, 1691-1694 (*Circ.*, II, 621). Dans la suite, les choses s'arrangèrent et cette maison devint des plus considérables de la communauté¹. Son histoire détaillée serait intéres-

1. *Annales*, t. 65, p. 531.

sante. Signalons seulement que cet hôpital, dit aujourd'hui de Laënnec, fut desservi par les Filles de la Charité jusque vers la fin du dix-neuvième siècle, où le souffle de laïcisation vint les en chasser. C'est là, en face du nouveau Saint-Lazare, que le 24 avril 1816 mourut M. Hanon, vicaire général de la Congrégation de la Mission, si zélé pour maintenir intacte l'œuvre de saint Vincent et de Louise de Marillac, les Filles de la Charité.

A Fontainebleau, l'hôpital des Filles blanches, d'après la notice sur M. Durand, lazariste, curé de Fontainebleau, fut fondé en 1698 par Mme de Montespan — nom bien connu dans l'histoire de Louis XIV. — Cette maison était pour soixante orphelines que les Sœurs de Charité élevaient et instruisaient chrétiennement, et pour quarante hommes ou femmes âgés.

A Lyon, furent acceptées par les Sœurs, en 1697, la maison de Charité de Saint-Michel, et, en 1699, celle de Saint-Paul.

Dans les Cévennes et la Saintonge, les guerres de religion avaient causé bien des troubles; là aussi pourtant les Filles de la Charité allèrent exercer leur charitable ministère. A Saint-Hippolyte (Gard), un hôpital et une école furent confiés aux Sœurs de Charité en 1700; et, au commencement, elles eurent beaucoup à y souffrir de la part des religionnaires fanatiques ou protestants. En Saintonge, elles furent établies à Saintes, sur la paroisse de Sainte-Colombe, en 1700, par lettres patentes du roi, au nombre de six, pour visiter les malades et leur distribuer vivres, bouillons et médicaments. En 1740, à Saintes aussi, elles s'établirent au Port-des-Frères, où elles restèrent jusqu'à la Révolution. A cette triste époque de la Révolution, on ferma la chapelle et l'école des Sœurs (30 juin et 20 août 1791), parce qu'elles avaient refusé

le serment. « On ne les a tolérées jusqu'à ce jour, dit l'arrêté, qu'à cause du défaut d'établissement de cette nature. Mais on leur permettait de se dévouer au soulagement des pauvres malades et de se livrer à des actes de bienfaisance qui n'appartiennent vraiment qu'à des âmes pures, tout en leur interdisant de chercher à propager leurs opinions en matière de religion¹. »

Ces quelques indications suffisent à montrer la nature des établissements confiés aux Filles de la Charité. En plus de la Pologne, il y eut, hors de France, quelques débuts d'établissements en Espagne et en Belgique. Le nombre des maisons des Filles de la Charité vers la fin du dix-huitième siècle était d'un peu plus de quatre cents. Quant au nombre des Sœurs, nous allons entendre la Supérieure générale, sœur Deleau, dire en 1791 : « Nous sommes quatre mille qui pensons de même. »

Le cardinal Maury, qui n'était encore que l'abbé Maury, prononça, en 1785, un panégyrique de saint Vincent de Paul, à Saint-Lazare, à Paris, dont un juge autorisé² a dit que « c'était le plus beau qui ait été fait à la gloire de saint Vincent de Paul, celui qui est le plus marqué de l'intelligence de son rôle providentiel ». Le roi Louis XVI fit donner l'ordre à l'orateur de prêcher de nouveau ce panégyrique en sa présence. Il y louait en ces termes les Filles de la Charité : « Enhardi par leurs succès, Vincent de Paul généralise les fonctions de ces anges visibles de la Providence, leur demande des vertus aussi vastes que les besoins publics, et les estime assez pour mettre entre leurs mains toutes ses bonnes œuvres. Aussi, continue

1. *Annales*, t. 65, p. 441.

2. MAYNARD. — Ce panégyrique de Maury a été publié en entier dans les *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. 63 (1898), p. 343.

l'orateur, au milieu de la décadence universelle des Ordres religieux, le ciel, qui protège visiblement les filles de Vincent de Paul pour mettre partout leur touchante innocence entre sa justice et les misères humaines, ne cesse de multiplier leurs établissements et leurs succès dans toute l'Europe. »

C'était vrai ; mais c'est en 1785 que fut prononcé ce discours, et déjà l'orage de la Révolution grondait. Il allait éclater en France en 1789 et se répandre, lui aussi, sur toute l'Europe. Qu'allait devenir pendant la Révolution tout près d'éclater, la famille religieuse, florissante alors, de saint Vincent de Paul ?

(*A suivre.*)

A. M.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

LIVRE IV. — De 1874 à 1918.

CHAPITRE V

M. BORÉ, Supérieur général (*Suite*)

SOMMAIRE. — M. Boré est nommé secrétaire général ; les *Annales* ; aumônier de la maison d'Arcueil ; la guerre de 1870 ; la Commune de 1871 ; assemblée de 1874, il est élu Supérieur général.

C'était vers la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs que M. Boré avait reçu sa nomination de Visiteur des Missionnaires et de Directeur des Sœurs de la province de Constantinople ; la sainte Vierge avait voulu sans doute l'avertir par cette coïncidence qu'il devait s'attendre à des douleurs dans l'exercice de sa double charge. Elles ne lui manquèrent pas et il sut comme Marie rester debout au pied de la croix.

Nous ne raconterons pas dans le détail les multiples incidents qui furent pour M. Boré des occasions de souffrir. Ce serait cependant très instructif. Un historien de M. Boré a dit : « A cette époque, Boré connut les mesquines intrigues, les secrètes jalousies qui ne manquent jamais de jeter leurs épines dans les pas du mérite et de la vertu. » Nous ne pouvons souscrire à un tel jugement et l'étude approfondie du dossier qui concerne les difficultés que M. Boré eut avec les missionnaires et avec les sœurs nous a convaincu que ces

désaccords étaient de la nature de ceux qui s'élèvent entre les saints et que Dieu permet pour le bien spirituel des saints. Il n'y eut ni intrigues ni jalousie ; il y eut manière différente de concevoir les choses. M. Boré avait été nommé directeur des sœurs en même temps que visiteur des missionnaires ; avouons qu'il était encore néophyte et un peu novice pour l'exercice de ces deux charges ; il avait bonne volonté ; il lui manquait l'expérience ; il le reconnaît dès le début. Le 7 janvier 1852, il écrit dans son journal intime une belle page sur sa vocation comparée à celle des Filles de la Charité qu'il doit diriger. Il s'applique le texte : *Filii tui de longe venient*. « Je suis un fils, écrit-il, mais un fils prodigue venant de bien loin, des extrémités d'une vie mondaine et négligente. » Il applique aux sœurs la seconde partie du texte : *Filiae tuæ de latere surgent*. « Au contraire, je vois un grand nombre de mes sœurs, fidèles à leur vocation, venir jeunes, sans s'être écartées par les voies du monde. Que Dieu en soit béni ! Elles se lèvent aussitôt qu'elles voient briller l'étoile ; elles se lèvent non pas à une grande distance, mais tout à côté, *de latere*, de Celui qui les appelle. » Et après avoir exalté les sœurs et s'être abaissé lui-même, il termine ainsi : « Et cependant, ô incompréhensible jugement de Dieu ! ô confusion bien propre à stimuler mon ardeur ! je suis appelé à les diriger. »

Fortifié par les bénédictions de l'obéissance, il commence son ministère : il confesse les sœurs, il prêche des retraites aux sœurs, il visite les maisons de sœurs ; ces nouvelles fonctions le remplissent d'admiration pour les Filles de la Charité. Cependant, soit dans sa correspondance, soit dans sa conversation, il est toujours réservé, discret, sérieux, éloigné de toute expression trop affectueuse, et ce n'est pas sans mérite ; car

il avoue lui-même dans son journal intime qu'il a beaucoup à veiller sur ce point, « étant tenté de ne pas rester en arrière des personnes qui me témoignent une grande confiance ».

Bientôt les difficultés surgirent ; M. Boré, quoique très humble, était peut-être, sans s'en rendre compte, un peu autoritaire avec une grande pureté d'intention ; il manquait peut-être de doigté, bien qu'il cherchât continuellement à agir d'après les conseils des supérieurs et des assemblées générales et des maîtres de la vie spirituelle ; surtout il ignorait la psychologie féminine. Il regrettait de n'être pas directeur des sœurs à la façon des directeurs d'autres provinces qui possédaient des pouvoirs plus étendus ; il y eut bientôt désaccord pour la manière de concevoir les œuvres des sœurs en Orient ; sa nature sensible et délicate souffrait de ces petites piqures qui sont inévitables dans les rapports entre mortels ; il écrivait à Paris : « Suis-je directeur des sœurs, oui ou non ? » Il ne disait pas cela par un mouvement d'amour-propre froissé, mais par un scrupule de remplir exactement ce que Dieu demandait de lui ; la preuve en est que lorsqu'un autre fut chargé officiellement de la direction des sœurs, il écrivit aussitôt à M. Étienne : « Je m'étudierai à le seconder en tout et je ferai taire avec la grâce de Dieu toutes les réclamations de la nature égoïste. » Et nous voyons par la suite qu'il continue de prêcher des retraites, d'aider les maisons de sœurs comme si rien n'était changé.

Des deuils de famille et des revers de fortune pour quelques personnes qui lui étaient chères vinrent ajouter de nouvelles croix à celles de sa charge.

La question financière fut aussi pour lui une grosse épine. M. Boré, dans sa loyauté de gentilhomme, ne supposait pas qu'un contrôle fût nécessaire pour le

maniement de l'argent ; il savait aussi que les questions étaient quelquefois traitées directement avec Paris et, loin de s'en formaliser, il se croyait, par le fait même, délivré de tout souci et de toute responsabilité. Des ordres venaient d'en haut qui étaient basés sur des rapports, ou différents des idées de M. Boré, ou incomplets, ou inexacts par suite de l'inexpérience de ceux ou celles qui les adressaient ; M. Boré aurait cru manquer à l'obéissance en ne les exécutant pas ou en ne les faisant pas exécuter. Bref, on n'y voyait plus clair, ni à Paris, ni à Constantinople. Une commission fut nommée, sous la présidence de M. Martin, assistant. La conclusion fut que M. Boré fut appelé à Paris. Écoutons ce qu'il en dit dans son journal intime :

« 17 septembre 1865. *Fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.* — J'essaye de faire la retraite du mois et de retirer de la méditation du mystère la résolution d'apprendre à souffrir. Je ne suis tout au plus qu'au commencement de l'alphabet de cette science. Le soir je reçois une lettre de Paris et un secret pressentiment me disait qu'elle contenait quelque nouvelle importante. Après avoir récité mon bréviaire au pied du tabernacle, je l'ouvre et j'y lis l'ordre de partir immédiatement pour Paris. Vous seul, ô mon Jésus, pouvez savoir tout ce que cet appel a de pénible pour moi dans ce moment ; mais j'adore votre volonté qui m'est indiquée par celle de mon Supérieur ; je m'incline et sans raisonner je ne songe qu'à partir. Il y a juste quatorze années que dans les mêmes jours je fus investi par le Père de la charge de Visiteur de la province. Il s'est passé bien des choses dans cet intervalle et les choses ont changé, comme le temps. »

Il part le 19 septembre, faisant le sacrifice de tout :

personnes, lieux et choses. « Je vous offre cet holocauste, Seigneur, sur l'autel de mon pauvre cœur. » Il arrive à Marseille le 26 septembre ; il est à La Teppe le 28 ; il fait un pèlerinage à la Salette et le voici à Paris. Saint-Lazare entre en retraite. « C'est un spectacle bien édifiant, dit-il, de voir la ferveur et la régularité de tous les confrères. » M. Boré se joint à eux et suit les exercices avec fidélité. Il prend à la bibliothèque les œuvres de saint Jean de la Croix, de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin. Le premier jour, il médite la quadruple nuit du docteur mystique Jean de la Croix : « Pour goûter tout, il faut n'avoir de goût pour rien ; pour savoir tout, il faut désirer de ne rien savoir ; pour posséder tout, il faut souhaiter de ne rien posséder ; pour être, il faut ne vouloir être rien. » M. Boré note ainsi tout ce qui le frappe, soit dans ses lectures et méditations, soit dans les conférences faites le soir par M. Étienne. Il est remarquable comment M. Boré s'applique humblement à lui-même ce que dit le Supérieur général. Un soir, celui-ci insiste sur un genre de fautes qui se commettent trop aisément dans les communautés religieuses, les manquements à la charité. « On juge son prochain, on le censure avec une vigueur que n'ont pas dans le monde les hommes étrangers à la pratique de la religion. On voit en différentes circonstances des religieux, des religieuses tentés de quitter leur vocation par dépit de certains jugements trop durs, trop offensants. » Et le pauvre M. Boré est atterré de ces paroles et il se demande s'il n'a pas causé pareilles tentations à ses confrères par la manière de les juger.

La retraite se poursuit et nous assistons aux répétitions d'oraisons faites par les vénérables anciens et nous entendons la voix pressante de M. Étienne.

Le 15 octobre, celui-ci montre que « l'exercice le plus méritoire de la mortification, c'est d'accepter les difficultés de notre office, et il ajoute que ce que nous prenons pour des défauts dans les autres n'est souvent qu'une opposition à notre manière de voir et de juger. » Ces mots sont une lumière pour M. Boré et il se promet d'agir d'après ces directions. Il a cependant le cœur broyé, il se rappelle les quatorze années précédentes de sa mission, sa chère mission, ses Bulgares, ses Arméniens; il va faire sa communication à M. Étienne; il est prêt à faire le sacrifice de sa charge de Visiteur et voici que M. le Supérieur général lui déclare qu'il n'a jamais eu la pensée de le changer, que M. Boré doit retourner à son poste avec l'expérience de ses tribulations et de ses fautes. M. Boré demande au Supérieur général quelle pratique il doit prendre : « L'expansion du caractère et l'oubli de soi. » Et M. Boré ajoute : « Oh ! c'est bien ce qu'il me fallait. Généré comme je l'étais par mes soucis, je ne savais où poser le pied ; je m'isolais des œuvres et des confrères, je prends la résolution de changer. »

M. Boré renouvelle ses vœux, le 17 octobre et après une dernière conférence de M. Étienne sur la charité mutuelle, il repart pour Constantinople où il arrive en novembre. Ses retraites du mois montrent le souci qu'il a de tenir sa résolution de la grande retraite : expansion du caractère, oubli de moi ; il s'humilie de ne pas l'observer à la perfection. D'autre part les difficultés n'ont pas été aplanies par son retour. M. le Supérieur général juge nécessaire d'envoyer M. Devin et M. Mailly comme commissaires extraordinaires. M. Boré s'efface devant eux et écrit simplement à la date du 15 avril 1866 : « Je veux en cette circonstance ne rien mettre du mien et laisser

tout décider par la volonté de ceux qui me représentent celle de Dieu. »

M. Devin, secrétaire général, écrit alors au Père Étienne que le remplacement de M. Boré est nécessaire pour assurer la paix, la tranquillité parmi les confrères et les sœurs. Le conseil hésite devant cette mesure et il demande au commissaire extraordinaire un supplément d'informations et de renseignements. M. Devin maintient ses affirmations et insiste pour un rappel aussi prompt que possible. Le conseil se rallie à ce avis : M. Devin est nommé visiteur à la place de M. Boré ; M. Mailly est destiné à devenir secrétaire général à la place de M. Devin et M. Boré est rappelé à la Maison-Mère.

Écoutons les confidences qu'il fait à une Fille de la Charité avec laquelle il est resté en relation épistolaire jusqu'à la mort ; ces confidences nous montreront la beauté de son âme :

Paris, le 23 août 1866.

MA CHÈRE SŒUR ET FILLE EN JÉSUS-CHRIST,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

« Votre prédiction de 1860 que vous me fîtes à Smyrne s'accomplit. Le Très Honoré Père m'a appelé à Paris et, à sa première entrevue, il m'a dit qu'il voulait me garder. J'ai offert aussitôt mon sacrifice à Notre-Seigneur dont le crucifix de sa chambre me présentait l'image adorable et j'ai senti non seulement le calme en moi, mais la paix et le contentement. »

Il rappelle ensuite sans aucune amertume ses démêlés avec les sœurs de Galata. Il continue :

« Je gagne donc beaucoup à ce changement, à part les petites satisfactions de l'amour-propre qu'il est

excellent de ne pas avoir; ce changement m'offre pour mes vieux jours le dernier horizon de repos et de grands avantages spirituels. Il est mille fois plus avantageux d'obéir que de commander et depuis les cinq à six jours que je suis dégagé de toute responsabilité dans ma chambre-cellule, je goûte un charme indicible. L'on m'annonce divers emplois que le Père, dit-on, me réserve. Je ne suis pas inquiet et le dernier ministère de la maison me semblera très bon. A la vérité j'aimais l'Orient, les populations diverses que je cherchais selon mes faibles forces à ramener à l'unité; j'espérais mourir à la tâche »; mais puisque Dieu n'a pas agréé sa volonté il se soumet entièrement et en attendant un poste il se plonge dans ses chères études et il renoue connaissance avec les vieux amis de la Maison-Mère.

Le 14 septembre, il écrit à la même sœur : « Les souvenirs de Constantinople m'arrivent comme des rêves d'un autre monde. J'aime à répéter la parole relative au divin Maître : « Il a bien fait toutes choses. » C'est aujourd'hui la fête de l'Exaltation; puissé-je répéter mon oraison jaculatoire, fruit de la méditation de ce matin : « Je suis crucifié avec Jésus-Christ. » Véritablement sa grâce adoucit toutes les amertumes qui submergeraient la nature; il m'aide à fouler aux pieds celle-ci. »

« Le Très Honoré Père, qui est du côté de Nice depuis dix jours, m'a chargé du cours d'histoire ecclésiastique pour nos étudiants et je le prépare avec joie. »

Le 9 octobre, il écrit que son changement devient de jour en jour de plus en plus fructueux et agréable : « J'y ai gagné des avantages spirituels innombrables ». Il indique, entre autres, la régularité de la Maison-Mère, les bons exemples des confrères et il

termine par une petite malice : « Je n'ai plus à traiter qu'avec de grandes personnes sérieuses. »

Mais son changement de Constantinople présentait quelques difficultés à Rome. M. Boré était préfet apostolique et cette charge dépendait de la Propagande. Or, M. Boré avait toujours été bien vu et estimé en cour de Rome où son zèle, son esprit de foi, ses vues élevées, son souci de ramener les égarés, lui avaient gagné les sympathies du Pape et du Préfet de la Propagande. Le Pape Pie IX qui devait plus tard, à quelques députés se rendant à l'assemblée de 1874, désigner M. Boré comme l'un de ceux qui paraissaient le plus aptes à être élu Supérieur général, le Pape pouvait faire quelques difficultés à ce que celui qu'il estimait tant et dont il avait voulu faire son délégué fût rappelé à Paris pour être simple confrère à la Maison-Mère. D'autre part, M. Étienne avait toujours témoigné à M. Boré une bonté très grande et il ne s'était résigné à le rappeler que sur les lettres reçues de Constantinople ; il aurait voulu confier à M. Boré quelque poste qui pût montrer à Rome qu'on estimait toujours à sa juste valeur le préfet apostolique de l'Orient. C'est alors qu'on songea à lui donner la charge de secrétaire général. Cette charge avait bien été offerte à M. Mailly ; mais la chose était demeurée confidentielle et n'avait pas été publiée ; on revint donc sur la première décision et, en octobre 1866, M. Étienne appela M. Boré pour lui dire qu'il voulait le nommer secrétaire général.

« Je lui ai répondu, écrit M. Boré, que je voulais m'en tenir à la règle de ne rien demander ni rien refuser ; que j'étais prêt à accepter cet emploi comme la dernière place, partout ailleurs. »

C'est le 18 octobre 1866, à la fin de la retraite, qu'il est installé dans son nouvel office. Il écrit à une sœur,

le 16 novembre : « Voici trois semaines que je suis en fonction ; je mets mon cabinet en ordre ; je suis chargé de la correspondance avec toutes les Missions, même les plus lointaines ; ce qui me permet d'y travailler plus efficacement même qu'en Turquie. Le Père me témoigne autant de bonté que de confiance et la Mère générale n'est pas moins bonne ni prévenante. J'en suis humilié. Aussi je pense que cette prospérité ne pourra durer longtemps. Celui qui m'associe à vos croix trouvera le moyen de m'y clouer de nouveau. »

Une des principales fonctions du secrétaire général est de faire le compte rendu des séances du grand Conseil. M. Boré le fait avec une écriture lisible, ce qui n'est pas d'un mince avantage pour les historiens futurs ; il le fait en général très brièvement ; il est souvent distrait comme tous les grands hommes ; ainsi, un jour, où dans le corps de l'article il est question de M. Barthélemy de Saint-Hilaire, il met en marge comme résumé de l'article : M. de Rémusat ; la mention des personnes présentes nous montre que, pendant les huit ans qu'il a été secrétaire général, il a manqué onze fois dont quatre pour raison de maladie, une parce que c'était la fête de la Nativité et qu'il devait officier ailleurs, et une autre fois parce qu'il n'avait pas été prévénu. Les cinq autres fois son absence est due à des retraites qu'il prêche. En somme, il a fidèlement gardé la résidence. L'indication du lieu des séances nous montre que le Conseil s'est tenu quelquefois à Gentilly, au Berceau de Saint-Vincent de Paul et à Bruxelles. Ses comptes rendus n'ont pas toujours été approuvés des membres du Conseil ; il a reçu plusieurs fois des observations qu'il mentionne humblement. Un jour qu'il avait dit que M. Devia était appelé à un emploi nouveau, celui de visiteur des visiteurs, il est obligé, la fois suivante, de rectifier et

de dire que M. Devin n'est pas appelé à remplir une fonction nouvelle ou inusitée ; qu'il est simplement nommé visiteur de l'Ile-de-France, en résidence à la Maison-Mère qui sera soumise à son droit de visite et que de là il pourra être envoyé comme commissaire extraordinaire, pour visiter les maisons dont les visiteurs sont supérieurs. — Une critique à signaler est celle qui lui fut faite quelques jours avant son élection comme supérieur général ; on avait parlé de quelques opinions qui paraissaient alors avancées et M. Boré, très fécond ce jour-là, fit toute une thèse dans le cahier du Conseil au sujet de l'antiquité du monde ; il y apporta des textes empruntés à la théologie de Bouvier, à l'herméneutique de Janssens, au catéchisme de persévérance de Gaume, à un livre de Reusch. La fois suivante, qui était peu de jours avant l'Assemblée générale de 1874, il écrit lui-même ses rétractations. « Les observations précédentes sur la question géologique sont l'expression personnelle de la pensée du secrétaire seul qui a cru rendre la pensée du Conseil. On en laisse toute la responsabilité au rapporteur. »

Une des principales occupations, au début de sa charge, fut de préparer l'Assemblée de 1867. Il écrit à cette époque : « L'Assemblée générale approche. Le secrétaire a plus raison qu'un autre de s'en préoccuper. Toutefois, je cherche à ne pas m'en inquiéter ni effrayer. Je veux y faire mon devoir et je sais que je ne peux y montrer que mon insuffisance. » A l'Assemblée domestique de la Maison-Mère, ce fut M. Salvayre, procureur général, qui fut nommé secrétaire. A l'Assemblée provinciale de la province de France (ou de Paris, comme on disait alors), ce fut encore M. Salvayre qui fut nommé secrétaire. On sent dans quelques postulats de cette province l'inspiration de M. Boré ; les membres s'y préoccupent surtout des

progrès des études théologiques; ils insistent pour qu'on parle latin dans les classes; ils demandent que les étudiants soient transférés à la campagne, près de Paris cependant; que l'on forme les jeunes gens aux œuvres de la Compagnie; que l'on rédige le directoire des petits séminaires; que la liturgie romaine soit rétablie etc. L'Assemblée générale, qui se tint le 27 juillet 1867, lui donna plus de travail encore, car il fut élu secrétaire et dut rédiger les procès-verbaux. Nous remarquons ici encore sa distraction : il oublie de noter le jour, qu'il ajoute ensuite; il appelle le Supérieur général *R. D. Joannes Baptista* sans rien plus; il omet des choses importantes qui lui imposent deux rectifications. Une autre grande distraction plus grave que la précédente est de n'avoir pas pris le double des réponses aux postulats de cette Assemblée; du moins nous ne les avons pas aux archives; il est peu probable qu'ils aient disparu, car nous avons dans un registre ceux d'avant et ceux d'après. Un des décrets de cette Assemblée a dû être inspiré par M. Boré, c'est celui qui prescrit aux missionnaires d'apprendre la langue des pays où ils missionnent.

Après l'Assemblée, ses occupations ordinaires recommencent. La vie du secrétariat n'est pas une vie mouvementée ni exposée au public; elle n'a pas d'histoire. Indiquons cependant quelques faits de cette époque : d'abord il est à remarquer qu'il y avait alors des correspondants des provinces étrangères qui étaient chargés de leur pays d'origine; nous voyons des correspondants des États-Unis (MM. Hayden, Rolando); espagnols (MM. Oriols, Mariscal); des polonais (M. Stratyski); en dehors de ces correspondants étrangers, nous voyons dans le personnel des secrétaires de cette époque : M. Marion, M. Lafon, un jeune étudiant, M. Guillaume; et M. Boré a composé pour

eux un coutumier du secrétariat ; et un avis du grand conseil « recommande à tous les secrétaires de consulter exactement le coutumier et de s'y conformer ».

M. Boré aide les commissaires à faire leurs rapports ; il rédige les contrats de fondation d'accord avec le procureur général ; il fait tous les ans un compte rendu général de nos Missions et des œuvres de la Congrégation à l'usage de MM. les assistants ; quand la Propagande demande un rapport sur les questions d'Orient, c'est M. Boré qui est chargé de l'écrire ; il travaille aussi à la notice sur M. Aladel, mais il s'accuse d'être lambin pour ce travail ; M. Cayron, neveu de M. Aladel, avait composé la biographie de son oncle ; mais la rédaction laissait beaucoup à désirer et M. Boré se chargea de la reviser, d'en faire disparaître les incorrections, d'en combler les lacunes, tout en lui laissant son cachet de simplicité ; cette notice parut en 1873 ; M. Boré est aussi en relations fréquentes avec les visiteurs ; il est chargé de leur transmettre les décisions de M. le Supérieur général qui sont envoyées à quelque particulier, mais qui peuvent intéresser tous les visiteurs.

Une de ses principales occupations est la rédaction des *Annales de la Mission*. Cette revue, commencée en 1834, était alors l'unique organe qui unissait entre eux les missionnaires et les sœurs ; elle se composait alors, suivant son sous-titre, de « Lettres édifiantes écrites par les missionnaires et les sœurs, employés dans les missions étrangères » ; on les gardait jalousement pour les enfants de saint Vincent, et de grands personnages ayant demandé alors à en avoir communication, cette permission leur fut refusée. M. Boré avertissait les correspondants d'avoir soin d'écrire toujours très lisiblement chaque nom propre, ainsi que tout mot de langue étrangère. Il rappelait aussi la sage recom-

mandation faite par saint Vincent à M. D'Horgny, « de ne rien avancer qui ne soit utile et véritable ».

Nous avons relu avec intérêt ces lettres vraiment édifiantes qui montrent l'esprit apostolique qui animait la Compagnie dans toutes les parties du monde, particulièrement pour la conversion des infidèles, soit des Indiens dans tous les pays d'Amérique, soit des Chinois, et pour le retour des hérétiques et schismatiques, en Perse et en Abyssinie.

A partir de 1870, M. Boré fait au commencement de chaque volume des Annales un aperçu général des œuvres de la Congrégation. Il prend la chose de très haut. Il a plusieurs pages très élevées sur la mission temporelle du Saint-Esprit, sur l'infailibilité de Pierre, sur les apôtres, sur les grands missionnaires, sur les ordres religieux, et il arrive enfin aux travaux des enfants de saint Vincent. Sa connaissance des langues se révèle en cet article, car nous y avons lu du russe et de l'hébreu, du syrien et de l'espagnol, de l'italien et de l'anglais, sans compter du latin ; il fait des considérations sur Sem, Cham et Japhet dans le genre de Rohrbacher ; il ouvre des discussions sur le sens véritable de certain texte scripturaire et au milieu de tout cela se glisse la relation qu'il s'est proposée et qui a pour but de compléter, de coordonner et d'expliquer les faits épars dans la correspondance des Annales ; ces aperçus annuels sont de nature à bien faire connaître l'histoire de la Compagnie et ils sont bien animés de l'esprit de saint Vincent,

Aux lettres édifiantes proprement dites s'ajoutent, de temps en temps, des travaux scientifiques comme celui qui a pour objet le canal de Suez (son histoire depuis les Pharaons, 1490 avant Jésus-Christ), l'étude des montagnes du Liban, etc.

Le volume 36, année 1871, contient le récit des

événements de la guerre et de la Commune. Il y a le journal de M. Boré chez les sœurs d'Arcueil-Cachan; le journal de la Maison-Mère, dû sans doute à la plume de plusieurs collaborateurs, peut-être MM. Mailly, Meugniot, Hurault; le journal de plusieurs maisons de sœurs. Ce volume est extrêmement intéressant, mais il diffère totalement des volumes précédents; c'est peut-être pour cela que le grand Conseil fut appelé à prendre la décision suivante, le 13 novembre 1871 :

Le Conseil a jugé utile et opportun de régler définitivement le mode de la rédaction des *Annales de la Congrégation*, leur composition ayant été, surtout dernièrement, le sujet d'appréciations ou de critiques très diverses. En conséquence, il a été formé, pour cette fin, un Comité composé d'un président, de quatre consultants et de deux rédacteurs : président, M. Stella, assistant; consultants : pour l'Europe et les États-Unis, M. Stella, assistant; pour l'Amérique du Sud, M. Chinchon, assistant; pour la Chine et l'Abyssinie, M. Mailly, procureur; pour la Perse et l'Empire Ottoman, M. Boré, secrétaire; les rédacteurs sont : M. Guillaume, du Secrétariat, et M. Meugniot, de la Procure.

ARTICLE PREMIER. — Toutes les lettres susceptibles d'être insérées seront remises par le secrétaire général à chacun des consultants pour leurs provinces respectives.

ART. 2. — Ces derniers les liront attentivement et feront les corrections, suppressions qu'ils jugeront nécessaires ou convenables.

ART. 3. — Ils transmettront lesdites lettres revues, annotées et corrigées, s'il y a lieu, aux rédacteurs.

ART. 4. — Les rédacteurs reviseront attentivement toutes les lettres qui leur auront été remises par les

consulteurs, et les mettront en état d'être livrées à l'impression.

ART. 5. — Les rédacteurs remettront chaque numéro prêt à être imprimé au président du Comité, puis à chacun des consultants qui devront l'examiner en particulier. Ils ne garderont ce manuscrit que quatre jours au plus.

ART. 6. — Le Comité se réunira quatre fois l'an pour adopter définitivement la rédaction et le choix des lettres qui formeront les quatre numéros des *Annales*, et aucune lettre ou notice ou rapport qui n'aura pas été approuvé par le Comité ne pourra être imprimé.

ART. 7. — La correction des épreuves sera faite au Secrétariat qui se fera aider au besoin, dans ce travail, par la Procure.

ART. 8. — Dans le premier numéro de chaque année, il sera fait un rapport sommaire indiquant la situation de toutes nos maisons ; ce rapport sera fait par les rédacteurs, et, comme toutes les lettres, soumis au Comité avant d'être donné à l'impression. — J.-B. ÉTIENNE, *Sup. gén.* ; E. BORÉ, *Sec. gén.*

Cette décision ne fut portée à la connaissance de la Compagnie qu'au début de 1873, dans le premier numéro des *Annales* de cette année, par la note suivante :

Nous sommes arrivés à la trente-neuvième année de la publication de ces *Annales*, commencée en 1834 par les soins de notre Très Honoré Père, et, depuis cette époque, il est incontestable qu'un grand bien en est résulté pour toute la Congrégation. Grâce à nos *Annales*, les Missionnaires et les Filles de la Charité, répandus sur toute la surface du monde, ont pu suivre pas à pas le développement des œuvres et les travaux

des Missions les plus éloignées des points où ils travaillaient eux-mêmes. Il en résulte que les liens qui unissent tous les cœurs des Enfants de Saint-Vincent se resserrent de plus en plus ; les consolations du succès, comme les douleurs de l'épreuve, sont ainsi partagées par tous les membres des deux familles, et l'union de prières qui en est le fruit ne peut qu'être agréable à Notre-Seigneur et contribuer dans une large proportion à faire descendre sur nous une surabondance de bénédictions célestes. Ce précieux résultat serait plus complètement atteint si nous étions à même de donner dans les Annales des indications sérieuses et positives sur la situation de toutes nos maisons. Les documents qui nous arrivent sont trop rares, de sorte que bien des faits intéressants, voire même d'une importance majeure, se passent sans que nous puissions les porter à la connaissance des missionnaires et des sœurs qui désirent cependant vivement être mis au courant de tout ce qui intéresse les deux familles.

Ainsi, en Espagne, en Italie, les événements ont amené des modifications considérables dans la situation des maisons et des membres de la Congrégation ; nous ne pouvons rien en dire parce que nous n'avons pas été à même d'en être instruits. Nos Sœurs d'Italie et d'Espagne, pour demeurer aux postes que la Providence leur a confiés, ont dû soutenir bien des luttes et supporter de très grands sacrifices ; tous, nous serions heureux de connaître avec quelques détails les moyens dont Dieu a bien voulu se servir pour les préserver. Mais nous ne pouvons rien offrir à cet égard aux lecteurs des Annales, c'est-à-dire aux membres des deux Communautés, et nous le regrettons vivement.

Un autre motif très puissant et dont l'importance

n'échappera à personne, c'est qu'une fois consignés dans les Annales, tous ces faits intéressants sont préservés de l'oubli et pourront servir, à titre de documents certains, à l'histoire de la Congrégation.

Nous prions donc instamment nos Confrères et nos Sœurs de vouloir bien nous mettre à même de satisfaire aux désirs exprimés de tous côtés, en prenant le soin de noter et de nous adresser ensuite les choses importantes qui arrivent dans leurs Missions. En même temps, il serait facile de nous envoyer, pour faire connaître la situation des Œuvres, des rapports analogues à celui que nous publions dans le présent numéro sur la maison des Sœurs de Beyrouth. Des documents de ce genre n'offrant que des faits réels, des données positives exemptes de tout travail d'imagination, sont pleins d'intérêt.

Cette recommandation s'adresse non seulement aux Missionnaires et aux Sœurs des Missions étrangères, mais encore à toutes nos Maisons d'Europe sans exception.

Depuis la notice historique que nous ont envoyée nos Sœurs d'Amérique, lors de la guerre de Sécession, et qu'on a lue avec tant de plaisir et d'édification, nous n'avons presque rien reçu de cette vaste contrée, si ce n'est une lettre fort intéressante au sujet de l'incendie de Chicago. D'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, etc., nous ne recevons point de détails suffisants, et cependant on serait heureux d'être au courant des travaux de nos Confrères et de nos Sœurs dans ces diverses contrées.

Nous prions aussi messieurs les Supérieurs de ne pas oublier la recommandation déjà faite par le passé de nous envoyer, lors du décès d'un confrère, une notice sur les vertus qu'il a pratiquées et sur les faits les plus intéressants de sa vie. Il serait à désirer que

cette notice nous parvint aussi promptement que possible après son décès.

On peut nous écrire en quelque langue que ce soit ; la traduction se fera ici, et d'ailleurs rien n'est livré à la publicité des Annales sans avoir subi le contrôle d'une *Commission* qui a été instituée dans ce but par M. le Supérieur général. Cette *Commission* se compose de six missionnaires de la Maison de Paris, et est présidée par un de messieurs les Assistants de la Congrégation.

Toutes les notes, lettres ou rapports que l'on voudra bien nous envoyer peuvent être adressées à notre Très Honoré Père, ou bien au président de la Commission, au Secrétariat ou à la Procure.

La rédaction du catalogue de la Congrégation était aussi l'un des travaux du secrétaire général ; ce catalogue s'imprimait alors tous les deux ans. Le premier catalogue auquel travailla M. Boré fut celui de 1868. Signalons-en quelques particularités. La province d'Ile-de-France est appelée province de Paris ; la Maison-Mère, maison principale ; on y indique M. le Supérieur général, MM. les Assistants ; M. le procureur général Salvayre est placé avant M. le secrétaire général Boré ; vient ensuite M. Perboyre, assistant de la Maison, puis tous les confrères par ordre de vocation ; M. Denis, visiteur de la province, est mêlé aux autres à son rang de vocation ; pour chaque maison on indique l'année de la fondation ; les provinces sont appelées province d'Amiens, de Tours, de Lyon, de Cahors, de Carcassonne, d'Algérie, de Rome, de Lombardie, de Constantinople, de Syrie, de Perse, d'Abyssinie, du Tchély nord, du Tchély occidental, du Tchékiang, du Kiang-Si, des États-Unis, du Mexique, du Brésil, du Chili et du Pérou. Le 29 septembre 1869, le grand Conseil décide

que « le catalogue sera fait autant que possible chaque année afin d'y indiquer la formation des maisons nouvelles et le personnel souvent changé ou modifié qui le compose. MM. Peyrac (assistant), Mailly (procureur de la Congrégation), Boré (secrétaire de la Congrégation), s'entendront à ce sujet en prenant pour règle de rétablir les dénominations des anciennes provinces (Picardie, Champagne, Aquitaine) et de mieux partager entre les visiteurs les maisons qu'ils ont à visiter. » Le catalogue suivant, qui fut imprimé le 25 janvier 1870, tient compte de la décision du grand conseil, les anciennes dénominations sont rétablies; un partage nouveau des maisons est accompli; c'est ainsi que la province de Paris, qui comprenait, en 1868, la Maison principale, Sens, Évreux, Meaux, Grégy, Sainte-Rosalie et Lisbonne, comprend maintenant la Maison principale, Santa Quiteria, Lima (Pérou), Guatémala, Sainte-Suzanne et Saint-Paul (île Bourbon); le visiteur de cette province, qui n'est pas indiqué dans le catalogue, avait de longs voyages à faire s'il voulait visiter ses maisons, au moins tous les deux ans. Remarquons que dans ce catalogue le nom du secrétaire général est placé avant celui du procureur général. Au sujet de la province de Rome, une note du catalogue dit que « certaines maisons de cette province ont une existence plutôt morale que locale, les confrères habitant des maisons prises à loyer »; pour la province de Lombardie, le catalogue dit que « les maisons de cette province ont une existence morale et locale, sauf les propriétés qu'elles ont perdues »; pour la province de Naples, le catalogue indique que « les maisons de cette province ont une existence plutôt morale que locale. Les confrères habitent des appartements pris à loyer, excepté ceux qui, en petit nombre, peuvent

rester encore au Vergini et à Saint-Nicolas ». Le visiteur de la province d'Espagne, M. Maller, est mentionné comme résidant à la Maison principale et les séminaristes et étudiants de cette même province sont catalogués à Saint-Vincent-de-Paul, près Dax.

Il ne parut pas de catalogue en 1871. Celui de 1872 parut en avril, et conformément à une décision du grand conseil, la province, dite de Paris, reprend son ancienne et primitive dénomination d'Ile-de-France. A la province de Rome, le catalogue indique qu'« on s'est emparé de la maison de Saint-Sylvestre et que les confrères ont dû se réfugier à Montecitorio ». Deux nouvelles provinces sort indiquées : celles de Manille et de l'Amérique Centrale, cette dernière comprenant les maisons de Guatémala, de Nouvelle-Grenade, d'Équateur et de Pérou.

Le catalogue de 1874 fut imprimé pendant que M. Boré était malade. Il comprend plusieurs innovations : on a supprimé la mention de la date de naissance et de vocation pour chaque confrère ; on indique en note, que les missionnaires de Vergini ont été rétablis par sentence du juge en possession de cette maison, que la maison d'Oria est une nouvelle maison achetée par les prêtres de la Mission, qu'à Saint-Nicolas de Naples la municipalité a laissé l'église et quelques chambres aux missionnaires. La province de Prusse ne comprend plus qu'une seule maison ; il y a deux nouvelles provinces, celles du Portugal, de la République Argentine. A la fin du catalogue, pour la première fois, il y a la liste alphabétique des prêtres de la Mission avec l'indication de leur province et de leur maison.

Ajoutons à ces travaux une volumineuse correspondance avec toutes les maisons de la Compagnie ; il s'offre de lui-même à s'occuper des différentes pro-

vinces; on le prend au mot et il devient le procureur des missions. Voici quelques témoignages empruntés à différents pays : « Merci de vous occuper de la province du Chili. — Vous êtes le protecteur dévoué et zélé des missions d'Orient et de Bulgarie; vous plaidez notre cause. J'ai le cœur inondé de joie. Je ne sais comment vous exprimer la gratitude que notre reconnaissance vous doit. Jamais nous n'oublierons le bien que vous nous faites. Ma plume reste muette. — Merci de l'intérêt que vous portez à notre mission de Perse. — Merci de votre charité que j'ai l'avantage de connaître depuis déjà de longues années. — Nous avons reçu le beau missel que vous nous avez envoyé. — Je vous remercie de votre complaisance et des bonnes choses que vous nous avez procurées. » La sœur Clavelin, de Tien-Tsin, lui écrit : « Je ne saurais oublier les bontés que vous avez pour nous. Nous vous donnons souvent des filleuls. » On recourt à lui comme autrefois à saint Vincent. La sœur Gillot, de Santorin, lui écrit que ses petits orphelins auraient besoin de ceintures en cuir, car ils sont toujours sur le point de perdre leurs pantalons, ne sachant pas porter les bretelles; aussitôt, M. Boré expédie des ceintures et on lui répond qu'elles n'ont qu'un défaut, celui d'être trop belles. Mgr Cluzel lui écrit : Vous êtes pour nous le bras de la Providence. Vous connaissez les missions, vous ne nous abandonnerez pas; il nous faut trois confrères; poussez à la roue de toutes vos forces; il nous faut une allocation de 10 000 francs. Vous êtes notre providence visible. Tâchez de faire un miracle sur le cœur de M. Salvayre (procureur général). J'espère que vous allez bien plaider notre cause auprès du Conseil de l'œuvre. Nous manquons de calices, d'ornements, de linge d'autel. — Merci du tendre intérêt dont vous voulez bien nous gratifier ».

lui écrit une correspondante. Il faut nous arrêter, dans ces témoignages.

Un autre grand mérite dont on fait éloge à M. Boré c'est qu'il répond et promptement à toutes les lettres qu'il reçoit. Un missionnaire lui écrit : « Vous savez par votre propre expérience combien le cœur séparé de la Maison-Mère et isolé au milieu des figures étrangères a soif et soif ardente de correspondances amies. Merci donc de tout cœur pour vos deux lettres. » Un autre lui écrit : « Je vous remercie de votre lettre : cela fait du bien au cœur qui a besoin d'être conforté. » M. Bray, futur évêque, lui écrit, en 1869 : « Je vous remercie de la promptitude avec laquelle vous avez daigné répondre. » Aussi, de partout, il reçoit des témoignages de reconnaissance, souvent touchants et naïfs de la part de simples fidèles ; on lui baise la main avec respect ; on lui souhaite de l'avancement ; on désire qu'il vienne en personne ; on lui écrit que la plume reste muette, que tous les cœurs prient pour lui, etc. Il y a des personnes avec qui il est en relations épistolaires plus suivies : ce sont les sœurs de Bébek, de Smyrne, de Santorin et surtout une sœur de Turin à qui il écrit les lettres qui nous ont le plus servi pour cette biographie. Disons en passant que ces lettres sont toujours dignes d'un prêtre, d'un enfant de saint Vincent. Rien de trop tendre, de trop affectueux ; tout est viril, il s'ouvre à elle, il lui fait part de ses ennuis, de ses peines, mais toujours avec la note surnaturelle ; il la gronde, il la reprend, il l'encourage, il la console, toujours avec esprit de foi.

Il ne cherche pas seulement à faire du bien par sa correspondance ; il en fait par ses instructions ; il catéchise une musulmane qui veut se faire catholique. « Dans de rares loisirs, écrit-il le 21 mai 1867, je puis

travailler à des conversions de néophytes de différentes nations et même d'Orientaux. » Il écrit, le 20 janvier 1868 : « En ce moment, j'élaboré un projet qui peut m'attirer de la besogne, un catéchuménat catholique qui sera ouvert à tous ceux qui veulent entrer dans le sein de l'Église catholique. Accueillir, instruire, diriger et au besoin soutenir les néophytes pauvres, telle serait l'œuvre pour laquelle je cherche, avec l'approbation du Très Honoré Père, des collaborateurs. » Il va quelquefois aider les missionnaires missionnants ; nous le voyons, en mars 1867, prêchant dans une mission à cinq lieues de Paris devant un auditoire qu'il dit être « attentif et bienveillant ». En juillet 1869, il va dans sa famille sur le conseil de M. Étienne. En annonçant cette nouvelle, il ajoute : « J'en profiterai pour tâcher de ramener à Dieu ceux qui en seraient encore éloignés. »

Entre temps, il fait un cours de lecture aux séminaristes, et nous lisons dans le cahier du grand conseil du 29 avril 1867 que, « sur la proposition de M. Boré, M. le Supérieur général a permis que les séminaristes du cours de lecture puissent être exercés à la prononciation du grec selon la méthode moderne et clairement formulée dans l'opuscule publié dernièrement sur ce sujet par notre confrère, M. Elluin. M. le Supérieur général a de plus exprimé le désir que cette même réforme, conseillée et encouragée par M. le ministre de l'Instruction publique, fût introduite dans les petits séminaires et collèges que dirige la petite Compagnie. » Il se tient au courant du progrès des sciences. Il aime à entendre les conférences des savants et des grands prédicateurs. Le 31 décembre 1869, il écrit : « Lorsque j'ai un peu de loisir, je dois continuer mes études, indispensables pour le bien des âmes et aussi pour l'entretien de mes langues anté-

rieurement acquises. » Le sujet principal de ses études est l'Écriture sainte. Il y eut peut-être un peu d'excès en ces travaux supplémentaires, car il note humblement dans son journal qu'une année le Très Honoré Père lui reprocha d'employer beaucoup de temps à la lecture.

Il nous reste, pour donner une idée de l'activité de M. Boré pendant cette période, à parler de son ministère auprès des Filles de la Charité.

Peu de temps après son arrivée à Paris, il eut l'occasion d'aller dans la maison d'Arcueil-Cachan, dont la Sœur servante était la sœur Narp. M. Boré avait été appelé pour catéchiser une petite fille qui ne connaissait que le turc.

La sœur Narp a écrit que « l'air grave, modeste, réservé et humble de M. Boré charma toute la maison. Je parlai à M. Vicart, directeur de notre Communauté, du désir témoigné d'avoir M. Boré pour confesseur des sœurs ; il m'engagea à le demander à M. Étienne, ajoutant que je pouvais aller de sa part demander à M. Boré s'il voudrait se charger de nous. M. Boré me répondit qu'il était en communauté pour faire l'obéissance et que le T. H. P. Étienne n'avait qu'à parler. » M. Étienne exauça la demande de sœur Narp le 26 septembre.

Bientôt d'autres maisons lui furent confiées. Il écrit, le 10 septembre 1857 : « Depuis Pâques, il a été ajouté à mes attributions, comme une sorte de délasement, deux maisons de nos sœurs avec leurs orphelins et elles représentent deux cent vingt-cinq personnes ; les unes me réclament toutes les semaines, et seulement pour y aller j'ai trois quarts d'heure de chemin. Je trouve en nos sœurs beaucoup de simplicité et de cordialité. Je crois que nous ferons excellent ménage et qu'elles me dédommageront des peines de

telle autre maison de Turquie. » Le 30 mars 1868, il dit : « Dans les maisons dont je suis chargé, j'ai été très satisfait des résultats de mon petit ministère. L'esprit de nos sœurs est excellent et j'y retrouve les heureux rapports de Bébek, de Smyrne, de Santorin. » A la retraite de 1869, M. Étienne lui apprend qu'il est déchargé de la maison des Sœurs de Saint-Médard. Il écrit dans son journal : « Voilà deux années et demie que je faisais ce service et bien que la distance et la difficulté des communications le rendissent un peu pénible, néanmoins j'y trouvais comme une famille et de vraies sœurs en nos sœurs. Je vous offre ce sacrifice, ô mon Dieu ! »

Le 8 mars 1873, il écrit que « ses occupations vont toujours en s'augmentant au dehors, près de nos sœurs dont j'ai quatre maisons à diriger ».

Il faut parler maintenant de la manière dont il remplit cet office. Nous avons eu la bonne fortune de trouver dans les archives un petit écrit de la main de la sœur Narp qui donne à ce sujet des détails bien précieux. Nous allons en citer quelques extraits :

« L'occupation de M. Boré, tous les dimanches après son diner, était celle-ci. Il avait fondé l'Association de Saint-Joseph, pour les toutes petites filles et son bonheur était de faire venir ces petites de quatre à neuf ans dans la chambre de communauté et de leur faire le catéchisme et de les faire lire. C'était pour les enfants la plus grande récompense qu'on pût leur accorder ; et toutes groupées autour d'une table venaient tour à tour faire la lecture dans le catéchisme en images, puis suivaient l'explication et recevaient un bonbon si on l'avait mérité !

« M. Boré avait donné une grande piété à nos jeunes filles ; il était très sévère pour leur accorder les communions et les obligeait, me disaient-elles, à un vrai

travail intérieur pour obtenir la grâce de les faire. Quand une de nos sœurs avait manqué en quelque chose, il me demandait de l'appeler et avant de lui parler et de l'engager à réparer sa faute, il se mettait le premier à genoux et commençait à prier avant de parler, l'engageant à en faire autant ; si elle voulait s'excuser, il lui répondait : « Ma Sœur, il ne faut jamais contester, mais toujours obéir. » Jamais aucune de nous n'a entendu une parole peu charitable sortir de sa bouche, il excusait toujours, et si devant lui on se permettait de mal parler des absents, il se retirait.

« Son humilité lui faisait me dire, un jour que je lui demandais pourquoi il ne faisait pas comme M. Étienne : « Moi, je ne suis qu'un parvenu. M. Étienne pouvait se permettre bien des choses qui seraient déplacées en moi. »

« Rien n'arrêtait son zèle pour le salut des âmes. Mme Dargueil, âgée de plus de quatre-vingt-neuf ans, était si sourde qu'elle n'aurait pas entendu le canon ; sa vue était très affaiblie. Depuis sa première communion, occupée de son état de fleuriste, elle avait complètement oublié Dieu. Au mouvement des lèvres, elle comprenait une de nous qui, à grand'peine, lui rappelait les mystères, l'essentiel. Le jour de la confession venu, on dressa un tableau noir et au moyen de grandes lettres formées avec la craie, M. Boré tâcha de se faire comprendre. Il resta plus de trois heures et quand il sortit de là, le rochet qu'il portait était trempé de sueur. Cette brave dame ne savait comment témoigner sa joie, et elle disait : « Merci, merci, mon petit Monsieur. »

« Elle ne pouvait retenir ses larmes quand il la visitait et toujours elle voulait lui baiser les mains, ce qui ne lui fut pas accordé.

« A une fête de saint Joseph, patron de la maison,

une de nous était assez malade. Il lui porta la sainte communion et, en voulant lui donner les ablutions à boire il se trompa, lui donna l'eau bénite, ce qui provoqua une quinte terrible à cause du sel ; mais quel ne fut pas l'étonnement, la sœur était guérie, elle se leva et fit la fête. Depuis plusieurs jours, elle était alitée.

« Je voudrais que chacune de nos bonnes vieilles qu'il eut la consolation de remettre dans le bon chemin pût dire sa patience, sa longanimité, sa douceur pour les attirer à Dieu, pour les consoler, les encourager et conserver la paix parmi elles et entre e'les. Toutes ces pauvres femmes infirmes avaient toujours quelque plainte à faire; eh bien, il les écoutait avec une charité merveilleuse. Pas une semaine ne se passait sans qu'il fît sa tournée pastorale, il entraît dans tous les dortoirs, dans toutes les chambres, et, en le voyant, chacune se sentait soulagée, réconfortée ; un mot de sa part était un sermon tout entier, il était toujours si bien choisi et si bien appliqué ; c'était comme un baume qui guérissait les plaies les plus invétérées et chacune se disait : « Qu'il est bon ! Qu'il est saint ! » Pendant tout le temps que M. Boré fut l'aumônier de Cachan depuis 1867 jusqu'au jour où il fut nommé Supérieur général, pas une âme ne lui échappa ; il eut le bonheur de ramener à Dieu toutes celles qui lui furent confiées et cependant combien qui étaient sous l'empire de Satan depuis quarante, cinquante et même quatre-vingts ans ! Il éprouvait de la résistance quelquefois de la part de nos bonnes dames ; mais sa patience savait triompher de leur entêtement. J'ai remarqué que lorsqu'il avait beaucoup de peine à gagner une âme, il allait près d'elle, dire son bréviaire, son chapelet et c'était toujours pour les fêtes de la sainte Vierge qu'il obtenait ces grâces de conversion.

« Ainsi, en 1868, le jour de la fête de l'Immaculée Conception ou plutôt la veille, la mère Canaud, âgée de quatre-vingt-six, ans vint me trouver et me dit : « Ma « sœur, je voudrais me confesser », elle ne l'avait pas fait depuis sa première communion. Nous avions reçu dans la maison une nommée Mme Pie, sœur du maire d'Arcueil, ancienne comédienne. Cette pauvre femme avait mené une vie peu ordonnée et avait éprouvé beaucoup de chagrin. Elle avait une espèce de maladie noire et ne voulait parler à personne ou du moins elle parlait fort peu ; nous tâchâmes de lui parler du bon Dieu, lui disant que, seulement en lui, elle trouverait de la consolation. Mais si on lui parlait de Dieu elle se tordait, se roulait et surtout si on voulait l'approcher de la chapelle, alors c'était des hurlements et, à quatre, nous ne pouvions pas la tenir. Cet état extraordinaire durait depuis longtemps, lorsqu'un jour je dis à M. Boré : « Mais il n'est pas possible, cette femme est peut-être « possédée du démon, on ne peut lui parler du bon « Dieu, ni de la sainte Vierge sans qu'elle se mette « dans des états violents ; si on lui met une médaille de « la sainte Vierge au cou elle l'arrache incontinent et « si on lui veut faire faire le signe de la croix, son bras « est de fer et on le lui casserait plutôt que de le lui « faire bouger ». J'ajoutai : « il faudrait l'exorciser. » M. Boré ne répondit rien, mais nous le vîmes préoccupé. Un samedi qu'il se trouvait à la maison, les deux sœurs Dumerle et moi, voulûmes faire entrer Mme Pie dans la chapelle ; mais à une petite distance, il ne fut plus possible de la faire avancer. Il semblait qu'elle était plantée dans la terre et son corps se repliait en arrière. M. Boré vint, lui parla avec douceur ; tout fut inutile ; nous ne pûmes parvenir à la faire entrer dans la chapelle, elle criait et se débattait. Nous l'entraînâmes dans une chambre et on

pria M. Boré de la bénir. La sacristine apporta l'eau bénite, M. Boré se mit en prières, y resta longtemps, bénit cette pauvre femme que nous pouvions à peine tenir à nous trois tant elle se roulait, et les prières terminées, la pauvre femme devint calme, demanda à entrer à la chapelle, y pria, y pleura, et promit de se confesser, ce qu'elle fit en effet. Elle fit la communion avec une grande piété, remerciant le bon Dieu qui lui accordait tant de grâces.

« Mlle Paupe... C'était une vieille fille, qui vivait seule, dans un petit village près d'Arcueil ; elle était très infirme et son frère nous demanda de la recevoir. Comme elle nous paraissait fort malade, on lui parla du bon Dieu, de l'éternité, mais elle ne savait que crier, elle se couchait, s'asseyait sur son lit, se relevait, arrachait son bonnet, ne voulait rien prendre, enfin faisait pitié. On la voyait tous les jours baisser et en vain M. Boré essayait-il de la consoler. Cependant, quand elle le voyait, elle criait moins et l'écoutait, ce qu'elle ne faisait pour personne. Un jour de promenade à Gentilly, j'envoyai prévenir M. Boré que sa malade ne passerait peut-être pas la nuit, il accourut, nous demanda de le laisser seul avec elle, il resta longtemps, parvint à la confesser ; mais quel ne fut pas notre étonnement de le voir sortir couvert de crachats, comme ceux qui couvrirent la face de notre Maître, le disciple était heureux de l'avoir imité. Cette femme, qui avait la mauvaise habitude de cracher et qui ne voyait pas clair, avait choisi sans le vouloir ce bon père qui ne dit rien ; mais nous fûmes obligées de l'essuyer avec une pensionnaire, Mme Bause, dans la chambre de Mlle Rasin, à la grande confusion et édification de ces dames. La bonne femme fut heureuse du bienfait que Dieu lui avait accordé dans sa miséricorde ; elle mourut dans la nuit.

« Mlle Amable — celle-ci ancienne domestique de M. de Rouget — était dans l'enfance, jurait et disait de grosses sottises à tous ceux qui l'approchaient, sœurs, enfants, dames, mais dès que M. Boré entra dans sa chambre, remplie d'un profond respect qu'elle faisait voir, elle le saluait, se taisait et disait : « Oh ! celui-là, c'est un brave homme, c'est un saint », et il paraît que lorsque M. Boré voulait la confesser, toute sa raison lui revenait. J'ai encore remarqué que toutes nos bonnes dames qui étaient dans l'enfance ne déraisonnaient pas quand il leur parlait de Dieu.

« Si M. Boré en les visitant les trouvait balayant leur chambre, il leur demandait la permission de prendre leur balai et se mettait en devoir d'enlever la poussière ou d'essuyer leur chambre, malgré tout ce qu'elles pouvaient dire. »

Le ministère de M. Boré à Cachan fut surtout admirable pendant la guerre de 1870. A la suite de l'avance des Prussiens vers Paris et de la proclamation de la République, le grand conseil décida que M. le Supérieur général irait en Belgique avec MM. Peyrac et Stella, que M. Chinchon irait au Berceau avec les séminaristes, que M. Vicart resterait à Paris avec M. Boré et M. Mailly.

M. Boré a raconté dans les Annales et dans son journal intime les principaux événements dont il fut le témoin. Nous allons résumer ces faits avec les impressions qu'ils produisirent sur M. Boré pour mieux le faire connaître. C'est le 14 septembre qu'il s'enferme à Arcueil-Cachan pour prêter aux sœurs, aux dames, aux enfants, aux soldats de l'ambulance, le concours de son ministère spirituel. L'ennemi commençait à investir Paris. M. Boré fait à chaque ligne des rapprochements avec la Bible, avec l'histoire des Juifs. Le 14 septembre, il parle de Titus assiégeant

Jérusalem. Le 15 septembre, on construit une redoute à Cachan. Des troupes nombreuses arrivent. Il espère qu'il y aura dix justes à Paris et que cette ville ne sera pas détruite entièrement comme Sodome. Le 10 septembre, il exerce son ministère auprès des soldats malades. La médaille miraculeuse est bien accueillie. Le 17 septembre, les forêts environnantes sont incendiées. Il enterre une des dames infirmes. Cachan est désert comme les ruines de Pompéi. Il confesse un certain nombre de soldats. Le 20 septembre, des considérations sur Notre-Dame de la Salette, sur Ninive. Le 24 septembre, la petite vérole est à l'ambulance. Un soldat en meurt. On l'enterre près des lignes ennemies. « Je marche en tête, portant le brassard de la Société internationale sur mon rochet et à ma barrette. Ma sœur Narp qui m'accompagne courageusement tient élevé le drapeau international. » Ce même jour, une attaque des Français leur permet de réoccuper la redoute des Hautes-Bruyères qui est proche de la maison des sœurs. Le 25 septembre, il confesse, administre les mourants. Le 26 septembre, il mentionne comme un fait extraordinaire qu'un soldat de Montreuil refuse de se confesser. Il s'occupe non seulement des soldats malades, mais aussi des autres logés dans les environs. Il leur procure des secours matériels et des médailles ; il les fait prier. Le 27 septembre, anniversaire de la mort de saint Vincent, on est sur le qui-vive toute la journée. Les Prussiens sont à Bagneux. Les canons des forts de Montrouge et de Bicêtre ne cessent de tonner. Les uhlans font leurs patrouilles et leurs réquisitions. La maison des sœurs en est préservée. Le 28 septembre, on s'avise que les propriétaires ayant quitté leurs maisons et jardins, il vaut mieux ramasser soi-même les légumes et les fruits abandonnés plutôt que de les laisser

prendre par les Bava-rois. Cependant, par scrupule de conscience, on fait demander la permission aux propriétaires réfugiés à Paris. La permission est accordée et tous les jours, sœurs, dames, enfants rapportent des laitues, des choux, de l'oseille, des poires, des pommes qui améliorent un peu l'ordinaire de l'ambulance. Le 19 septembre, combat à l'Hay ; on amène les blessés à Cachan. Ma sœur Narp va chercher à Paris des draps de lit, des serviettes, des flanelles, du vin, de l'eau-de-vie. M. Boré commence des prières extraordinaires pour le salut de la France. Le 1^{er} octobre, les Prussiens sont si près de la propriété des sœurs que M. Boré récitant son bréviaire dans le jardin entend leur musique qui joue un service funèbre. La sœur Narp revient ; elle a été accueillie avec un grand respect à Paris ; tout le monde se découvre sur son passage. Le 9 octobre, M. Boré va lui-même à Paris ; il décrit l'état de la Maison-Mère ; le grand réfectoire avec quelques rares confrères ; Saint-Lazare abrite une ambulance de blessés ainsi que les sœurs de Gentilly avec leurs vieilles. Ce même jour l'administration sanitaire fait une répartition différente des blessés et des malades dans les diverses ambulances ; elle ne laisse que les varioleux à Cachan. M. Boré pleure les petits soldats dont il avait commencé la conversion. Le 8 octobre, le canon fait rage le jour et la nuit : émotion, préoccupations, inquiétudes, prière, confiance en la Providence et en saint Denis, patron de Paris. Le 10 octobre, M. Boré commence sa retraite pour se conformer à la sainte pratique de la Maison-Mère. Cette retraite se fera dans des conditions singulières. « Je suis à quelque cent mètres des grand-gardes de l'ennemi, assourdi le jour et la nuit par le bruit du canon et de la fusillade. » Le 11 octobre, considération sur le péché. Le 12 octobre,

méditation sur la mort. Il refait son testament : « Au milieu des dangers qui m'environnent, chaque seconde peut être le moment de ma mort. » Le 13 octobre, alors qu'il commençait sa lecture spirituelle, il est étourdi, hébété par le tonnerre de la canonnade venant des forts d'Issy, de Vanves, de Montrouge, de Bicêtre, des Hautes-Bruyères. Le 14 octobre, l'ennemi visible lui suggère des considérations sur l'ennemi invisible, Satan ; la guerre extérieure lui rappelle la guerre intérieure. Mais le combat ayant cessé, on va chercher les blessés sur le champ de bataille. On interroge les Bavares, les Prussiens, sur leurs pertes : silence absolu. Les troupes augmentent à Cachan. Une bonne vieille a été bien tranquille pendant tout le combat ; elle n'avait aucune crainte car elle avait tiré les rideaux de son lit et elle était persuadée que cela la préserverait des balles et des boulets. Le 15 octobre, on multiplie les travaux de défense autour de Cachan. M. Boré implore la bénédiction de Dieu par le salut du saint Sacrement ; il distribue des médailles ; il relit aussi son journal intime en commençant par les réflexions qu'il faisait à Ispahan, il y a trente ans. Le 16, la fête de la Pureté de Marie manifeste sa grande dévotion envers la sainte Vierge. Le 17 octobre est le dernier jour de la retraite de M. Boré. Il s'excuse de n'avoir pas gardé le silence absolu parce qu'il a été dans la nécessité de visiter les infirmes et les malades. « Les sœurs, ajoute-t-il, avaient besoin d'être soutenues, encouragées, consolées. Elles se plaignaient de la rigidité de mon règlement. » Le 18 octobre, il profite d'un voyage de sa sœur Narp à Paris pour aller faire sa confession de retraite et sa direction à Saint-Lazare. Il monte dans la voiture d'ambulance. On salue sœur Narp avec respect. La Maison-Mère compte vingt-cinq con-

frères. Un factionnaire est de planton à la porte. Le parloir est transformé en corps de garde. Il retourne à Arcueil. Le 23 octobre, la fête du Saint-Rédempteur lui suggère des considérations sur la rédemption des infidèles. Le 31 octobre, à propos d'un passage de Louis de Grenade, il fait une dissertation sur les classiques païens et chrétiens. Le 2 novembre, il constate que nos soldats sont bien chrétiens; ils se réunissaient matin et soir à l'église d'Arcueil. Hier, cent soixante ont communiqué; aujourd'hui, cinquante. Il aime de plus en plus les mobiles, qu'il appelle les moblots. Le 13 novembre, la lecture des Prophètes enflamme son imagination et voici qu'il compare la France au peuple juif, Paris à Jérusalem, les principes de 1789 aux idoles de Baal et d'Astarté, les Prussiens aux Assyriens; il parle aussi de la Salette. Le 15 novembre, il constate qu'il est maintenant habitué au bruit du canon et qu'il dort malgré le bruit. On commence à manger de la viande de cheval. Tous supportent gaiement les restrictions imposées par l'état de siège. Le 21 novembre, l'aumônier militaire a fait servir un chat aux officiers de la troupe en guise de lapin; ceux-ci se vengent le lendemain en faisant servir à l'aumônier un gigot de chien en guise de mouton. Le 24 novembre, il va à Bicêtre installer les sœurs à la grande ambulance où l'on vient de les appeler. Il y a mille cinq cents varioleux. Trente-cinq sœurs se logent comme elles peuvent. Le même jour les sœurs sont chargées de l'ambulance d'Alfort. M. Boré va les visiter; les sœurs ont pour tous lits des lits d'enfants. Le 29 novembre, la canonnade est si forte que tous descendent à la cave; c'est un bruit infernal. On a posé une table sur les tonneaux et on reste là, priant, riant, plaisantant. On amène des blessés; on sort de la cave pour aller les chercher. Le 5 décembre, le journal

fait défiler Gédéon, les Madianites, Judith, Béthulie, Holoferne, les Philistins, etc. Le 7 décembre, M. Boré apprend avec tristesse la nouvelle de la défaite de l'armée de la Loire qui devait délivrer Paris. Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, la neige tombe. M. Boré écrit : « Si une de nos armées marchait sous la protection de Marie, celle qui est terrible comme tout camp préparé à la bataille aurait-elle pu refuser la victoire ? » Le 13 décembre, il est obligé de se rendre à Paris pour faire renouveler sa carte de circulation à travers les lignes. Il fait un pèlerinage à Notre-Dame-des-Victoires. Il trouve les confrères de Saint-Lazare gais, bien portants. Il y a soixante soldats à l'ambulance, soignés par nos frères et nos sœurs. Le gouvernement vient de charger les sœurs dans chaque arrondissement de la distribution des vivres aux indigents. Le 21 décembre, il est encore obligé de se rendre à Paris. Il en profite pour visiter les maisons de sœurs qu'il rencontre sur son passage. Les sœurs du Petit-Montrouge sont occupées à distribuer du pain et du riz. Les sœurs viennent de réoccuper l'hospice des Incurables (hôpital Laënnec), en face de la Maison-Mère, d'où elles étaient sorties l'année dernière pour aller à Ivry prendre la direction du grand établissement. Les sœurs sont au nombre de soixante dans cet hospice des Incurables ; elles ont mille deux cents malades. M. Boré va aussi à la Maison-Mère, rue du Bac, où la mortalité est considérable.

Ici s'arrête le journal que nous possédons. Y a-t-il un autre cahier qui renferme les événements depuis le 21 décembre 1870, jusqu'au mois de juin 1871 ? C'est possible, c'est même probable. Cette lacune est regrettable, car nous aurions assisté avec intérêt aux événements de la fin de la guerre et de la Commune de Paris.

Nous avons de lui une lettre datée de Cachan le 20 mars 1871 : « Je reste encore ici au milieu de nos sœurs qui seraient très dépourvues de spirituel par mon départ actuel. Le Très Honoré Père est encore à Bruxelles et bien que la Très Honorée Mère soit allée le chercher, ces jours derniers, avec ma sœur Mascureau, pour qu'il vienne célébrer à la Maison-Mère la belle fête du 25 mars, je doute qu'il revienne aussi promptement. Depuis deux jours, l'état de Paris est plus inquiétant et lorsque je le quittai samedi matin, avant-hier, pour rentrer ici, je distinguai très bien des signes nouveaux d'insurrection et de troubles dans une portion de la garde nationale. Ces symptômes sinistres s'accordaient trop bien avec les pronostics contenus dans les confidences de votre dernière lettre. Ce n'est pas que je sois personnellement inquiet ou troublé. Oh ! non, je goûte mieux que jamais, au contraire, la paix et la joie de m'être donné à Dieu dans la bien-aimée famille de saint Vincent. » Nous savons par un passage du journal de la Maison-Mère pendant la Commune de 1871 que, deux jours après, M. Boré vint à Paris et dut subir bien des vexations. Il retourna cependant à la maison d'Arcueil. Les événements s'aggravèrent. La Commune fut maîtresse de la banlieue et les prêtres furent menacés. Il écrit lui-même plus tard à la sœur Grand, visitatrice de Turin : « J'ai dû, sur les avis transmis par votre communauté, prendre deux fois la fuite. » On en voulait à sa vie comme à celle des Dominicains d'Arcueil. Ce qui l'inquiétait le plus en ces circonstances, c'était de laisser les sœurs dans une position périlleuse. Il alla donc le 8 avril 1871 s'établir à Versailles, puis à Orbec-en-Auge où s'était réfugiée une partie de la maison d'Arcueil. Mais il ne pouvait rester en cette maison. Il songea donc à aller chercher un domicile

chez M. Mellier, supérieur d'Angers. Pendant ce temps, on avait chargé la sœur Narp d'avertir M. Boré que M. Étienne le demandait à Bruxelles. La lettre de la sœur arriva au moment où M. Boré venait de monter dans la voiture qui devait le transporter à Angers. Il en descendit aussitôt et prit immédiatement le chemin de Bruxelles. Le cahier du grand conseil nous le montre en cette ville le 2 juin 1871 où se tient un conseil dans lequel il est question des fameux Mémoires contre lesquels les jésuites avaient fait un recours auprès du cardinal Barnabo. C'est peut-être pour cette question que M. Étienne avait appelé M. Boré; car celui-ci était au courant des pièces et il connaissait des passages d'une lettre du cardinal Barnabo à un évêque de Chine qui éclairaient la question. Quoi qu'il en soit, M. Étienne déclara dans ce conseil qu'il était prêt, si tel était l'ordre du cardinal Barnabo, à ordonner la suppression et la destruction des Mémoires. Une lettre de M. Boré datée de Paris du 14 juin 1871 nous donne quelques détails sur la maison d'Arcueil dans laquelle il revenait.

« Je suis rentré à Paris, le 7 de ce mois, dans la compagnie du Très Honoré Père dont la santé est excellente. Comme je vous l'avais écrit, j'avais dû quitter Cachan, le 8 avril, laissant nos pauvres sœurs dans la position la plus périlleuse. Ce second siège a été en effet pour elles beaucoup plus dur que le premier, parce que par l'impiété haineuse des communaux qui les entouraient, elles étaient privées des secours spirituels qui ne leur avaient pas manqué. De même que nos sœurs de la capitale, elles ont échappé miraculeusement à une mort certaine qui les attendait le jour où les Français de Versailles sont entrés. J'étais en Belgique près du Très Honoré Père,

lorsque je reçus la nouvelle du massacre des Révérends Pères Dominicains, de Cachan, nouvelle qui ajoutait que douze sœurs de la Charité avaient été arrêtées et conduites en prison. Je devais croire naturellement que c'étaient les nôtres qui font bien ce nombre ; mais il me restait au fond du cœur un espoir, inspiré en partie par vos paroles, puis par l'exemple constant de la protection particulière qui nous a entourés, missionnaires et sœurs, depuis le commencement de nos désastres. En effet, le lendemain, ma sœur de Narp écrivait qu'elles avaient échappé à la mort. Je suis revenu dans leur maison, avec une émotion que vous devinez ; je l'ai trouvée intacte. Remercions donc bien Dieu de tout ce qu'il a fait pour nos deux familles ! Véritablement la reconnaissance nous oblige à l'aimer davantage et à le mieux honorer dans notre saint état. »

Il écrit à la même date à la sœur Grand, visitatrice de Turin : « Je ne méritais pas de partager le sort des Révérends Pères Dominicains, nos voisins de Cachan et dont l'un d'eux me remplaça près de nos Sœurs dans le saint ministère. Quelle mort de martyr ! J'ai été m'agenouiller sur leur tombe commune (ils étaient 14) dans notre petit cimetière, et j'y retournerai en allant desservir ma petite paroisse. Aujourd'hui tout est tranquille et les œuvres semblent renaître. »

M. Boré alla ensuite au Berceau avec le Très Honoré Père qui allait chercher les séminaristes et les étudiants. Saint-Lazare était au complet pour le 19 juillet et on fêta solennellement le retour du Très Honoré Père et on remercia Dieu d'avoir préservé la double famille de saint Vincent pendant la guerre et la Commune.

La retraite de 1871 se fit à l'époque accoutumée et M. Boré ne peut s'empêcher de noter le contraste

saisissant qui existe entre ces exercices spirituels et ceux de l'année dernière. Parmi les réflexions de cette retraite, il faut noter pour l'histoire de la Congrégation ce qu'il écrit au 12 octobre.

12 octobre. — Hier soir, après des réflexions pieuses et édifiantes de M. Leguennec sur le péché, M. Fiat, nouvellement promu à la charge d'assistant de la Maison, prit la parole et nous annonça qu'il voulait nous entretenir de l'esprit de la petite Compagnie. C'était la première fois que je l'entendais et je fus aussitôt frappé de l'exposition simple, claire et forte de ses idées. C'est la révélation pour moi d'un talent précieux et appelé à rendre de grands services à cette même petite Compagnie qu'il paraît aimer d'un amour tendre, quoique raisonné, tout à fait surnaturel et intérieur, sans négliger les motifs temporels et extérieurs. Il a très bien relevé les qualités, même humaines, de l'esprit de saint Vincent, cette simplicité aimable de la colombe unie à la prudence du serpent, cette humilité sincère toujours prête à céder le pas aux autres et à s'effacer, cet abandon entier à la divine Providence de manière à ne vouloir rien provoquer ni décider que sur l'indication des ordres de la même sagesse divine. Il nous a rappelé que la Congrégation forme et dirige, en ce moment, le quart du clergé de France, charge bien importante et dont il faut se montrer digne. C'est pourquoi il a insisté sur la nécessité d'être graves, sans affectation, toujours respectueux et prévenants pour chacun, et évitant de traiter, surtout par écrit, des questions politiques, lesquelles divisent tant les esprits. Il faisait en cela allusion à un certain courant d'idées et de façons d'agir, qui menacerait d'altérer cet esprit au milieu de nous. »

Il fallait signaler ce passage; car il explique pourquoi M. Boré nomma plus tard M. Fiat vicaire général, et le proposa le premier comme pouvant devenir supérieur général.

L'année 1873 amena la tenue de l'assemblée sexennale. M. Boré fut élu secrétaire aux trois assemblées, domestique, provinciale et sexennale. A l'assemblée provinciale, on fit remarquer que le catalogue des membres rédigé par M. Boré n'était pas fait selon la teneur des constitutions, que le premier nom sur la liste n'était pas celui qui aurait dû y figurer selon l'ordre de vocation; l'assemblée cependant estima qu'il y avait là simple distraction et qu'il n'y avait aucune intention de captation de suffrages et elle passa outre. A l'assemblée sexennale, on avait déclaré à la première séance que l'assemblée était légitimement composée et l'on avait élu M. Boré secrétaire, mais à la séance suivante on fit remarquer qu'un membre actuellement présent avait été admis irrégulièrement et que par conséquent la première séance n'était pas légitime, ni l'élection du secrétaire valide; on recommença donc l'élection et M. Boré recueillit encore la majorité des voix. Ici encore il faut déplorer la perte ou non-conservation des réponses aux postulata des provinces.

A la fin de cette même année, M. Boré tomba gravement malade à Arcueil.

Il notait en 1872 qu'il était éprouvé par des infirmités. En 1873, il accentue la note en parlant d'une infirmité, produit de l'âge. « Je remercie Dieu, écrivait-il, de m'avoir gratifié de cette espèce de cilice que je ne dois plus quitter jusqu'à la fin, sans doute assez proche, de mes jours. » Cette maladie s'aggrava et il dut rester couché à Arcueil. Voici ce qu'en dit ma sœur Narp : « J'ai oublié de dire que, pendant la maladie qu'il fit à la maison et qui dura deux mois, il

fut pour nous l'exemple de la patience la plus admirable, dévoré par la fièvre qui ne lui laissait de repos ni jour ni nuit, il ne poussa jamais une plainte; atteint de la suette miliaire, il transpira de manière qu'on ne pût le changer ni de lit ni de linge pendant huit jours d'abord, et trois semaines ensuite, après une rechute. Le frère qui le soignait avec nous assure qu'il avait le corps couvert de boutons qui étaient pour lui un cilice insupportable; jamais une plainte. Il buvait et mangeait tout ce qu'on lui présentait sans jamais exprimer le moindre désir.

« Quand il eut une rechute, elle fut causée par l'imprudence d'un frère qui le leva une demi-journée quand il était alité depuis un mois; il lui obéit comme un enfant. L'autre, au lieu de le lever dans sa couverture, voulut l'habiller et bien que M. Boré ne pût se tenir sur ses jambes, il ne dit rien; mais il fut repris par la sueur et la fièvre; le frère le recoucha. M. Boré qui comprenait... »

Ici s'arrête le manuscrit de la sœur Narp, ou du moins les pages suivantes nous manquent. On voit par ces détails combien était grande la vertu de celui que l'assemblée générale de 1874 allait élire supérieur général.

Avant de raconter les détails de son élection, arrêtons-nous un instant pour faire le portrait de M. Boré.

Citons d'abord les notes suivantes de la sœur Narp rédigées en 1875 sur la demande de M. Fiat.

M. Boré était très propre et très ordonné, il ne pouvait souffrir une tache sur lui, et il n'aimait pas d'en voir sur les autres; cependant il pratiquait la pauvreté dans toute sa rigueur car il usait ses ceintures jusqu'au dernier morceau. Il n'avait qu'une soutane, pendant la guerre; plusieurs fois nous dûmes la rac-

commoder, le soir, après qu'il était couché parce qu'il n'avait pas de quoi changer. Il n'aimait pas non plus avoir plus de deux paires de souliers et il fallait se fâcher pour lui faire quitter ceux qui étaient devenus trop mauvais pour qu'il les portât. Il était très mortifié, se plaignait toujours d'avoir trop; Il faisait remporter le ou les plats quand on lui en faisait plus de deux, disant qu'on lui faisait dépasser les bornes de la sobriété. Il jeûnait très rigoureusement, son carême tout entier, ne prenant le matin qu'un peu de chocolat à l'eau et ne se permettant pas même les deux onces de pain accordées par Rome; tout au plus il en prenait une demi-once. Il ne buvait jamais aucune liqueur et si, quelquefois, il était invité par nos sœurs soit pendant qu'il était secrétaire général, soit depuis qu'il est général, j'ai toujours admiré sa frugalité, ne mangeant que de deux ou trois choses, et choisissant les plus communes. Sa mortification ne se bornait pas à sa bouche seulement. Il était d'une grande retenue; son regard et sa tenue modeste imposaient à tous; pendant près de huit ans qu'il est venu fréquemment à la maison, jamais il ne s'est permis la plus petite plaisanterie un peu familière avec nos sœurs; on reconnaissait en lui toujours l'homme bien élevé, respectueux et inspirant un profond respect. Dans ses conversations, jamais nous n'avons entendu une parole qui pût blesser l'oreille la plus délicate et dans ses instructions ou son catéchisme on remarquait une grande prudence et on restait émerveillé de la manière dont il traitait certains sujets très délicats.

Pendant la guerre, en faisant sa chambre, une indiscretion fit trouver au fond d'un tiroir une discipline de fer.

« Je n'ai jamais vu manquer le lever de quatre heures à M. Boré; il avait beau être enrhumé, fatigué;

il se levait quand même. Il disait sa messe avec une piété si grande qu'il en donnait à ceux qui n'en avaient point. A son memento des vivants et des morts, il s'arrêtait longtemps et je sais qu'il nommait à ce moment beaucoup d'âmes qui lui étaient chères. Son action de grâces était toujours fort longue, et lorsqu'il était pressé, il aimait mieux raccourcir son déjeuner que son action de grâces. Il était d'une exactitude ponctuelle à commencer sa messe à l'heure indiquée et il en était de même de tous les exercices. Il disait son bréviaire avec tant de dévotion qu'on aurait voulu le suivre avec lui; qu'il fût seul ou non, même dans le jardin, il se découvrait, se prosternait et priait comme s'il eût été avec Dieu seul. Avant son dîner, il faisait son examen, toujours bien régulièrement, puis lisait un chapitre du Nouveau Testament, à genoux, tête nue.

« Pendant la guerre, il était à Arcueil au moment de la retraite annuelle qu'on a coutume de faire à Saint-Lazare au mois d'octobre. Il nous déclara qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il ne la fit, et pendant dix jours il ne descendit de sa chambre que pour prendre ses repas, pendant lesquels il priait qu'on lui fît une petite lecture, chose qu'il demandait presque toujours pendant ses repas, puis il se retirait. Il allait régulièrement se confesser à Paris, tant que les communications furent possibles, ensuite il se confessait au P. Captier qui fut martyr pendant la Commune ».

Le journal intime de M. Boré est extrêmement utile pour se faire une idée de sa physionomie morale. Il se reproche souvent d'omettre la retraite du mois; il relit souvent les réflexions de ses retraites antérieures, ce qui lui est toujours une occasion de s'humilier. Il fait consciencieusement ses communications et ses confessions. Il en sort content, recon-

forté, animé des meilleures résolutions. Il fait de très belles réflexions sur les événements les plus variés. Il note qu'il lui en coûte beaucoup, quand il est interrogé à la répétition d'oraison ou à la conférence du vendredi, de parler devant toute la communauté, et « cette mauvaise timidité, ajoute-t-il, me fait perdre de vue la plupart de mes considérations. Lorsque j'avais l'autorité à Constantinople, ajoute-t-il, ce devoir m'était facile et presque naturel ». Il est soucieux de remplir son devoir uniquement pour Dieu, et un jour il va dire à M. Étienne qu'il lui semble qu'il éprouve une trop vive sympathie pour les vieilles de la maison d'Arcueil, prêt à quitter ce ministère si cette sympathie doit nuire au bien des âmes ; M. Étienne le raisonne et lui déclare que cette sympathie est un effet de sa charité surnaturelle. En 1871, il s'humilie encore dans sa retraite, mais sa phrase se ressent un peu de la guerre, des préoccupations que l'on avait à cette époque, du lancement des projectiles, de la direction des obus, etc. Voici ce qu'il écrit en style un peu maniéré : « Mon mouvement spirituel décrit des courbes, n'est point assez accéléré ni rentrant puisqu'il se rapproche trop de la tangente. » Tout le reste du journal est plus simple. Il résume avec édification les réflexions faites par les confrères qui sont interrogés à la grande retraite, et nous voyons passer devant nos yeux les figures vénérées de MM. Vicart, Brioude, Nicolle, Fiat, Denis, Leguenec, etc. Un jour qu'un confrère parla un peu trop longtemps le soir, M. Boré se permit d'ajouter cette petite malice : « Il avait évidemment préparé avec soin son sujet. » Puis il constate que le président n'ajouta rien. On voit par le journal de M. Boré combien les cérémonies de Saint-Lazare avec leur ordre, leur majesté, leur ensemble, le touchent profondément. Il

fait souvent sa lecture spirituelle dans sainte Thérèse, « car, dit-il, c'est la lecture de ses œuvres qui a contribué à déterminer ma vocation au sacerdoce, il y a trente et un ans ». Les peines ne lui manquent pas ; nous avons parlé des douleurs physiques ; il éprouve aussi des peines morales qu'il mentionne vaguement dans les termes suivants : « Humiliations, contradictions, épreuves de la part des personnes les plus chères. » Il les accepte avec joie et il dit à Dieu qu'il veut être victime expiatoire. La sœur de Turin lui écrit qu'il s'abaisse trop, qu'il est destiné à de grandes choses. Il lui répond simplement : « J'accepte vos communications sans les comprendre. Je vous assure que je ne trouve pas en moi cet effacement dont vous me parlez ; je me mets seulement à ma place, en me tenant à l'écart et en rendant justice à ma médiocrité ou à ma chétivité ; je trouve autour de moi tant de mérites et de talents réels divers que je sens encore mieux mon insuffisance. A quoi donc pourrai-je être réservé avec la vieillesse qui s'avance à grands pas ? Je suis d'ailleurs si satisfait de la part qui m'est faite que ma lâcheté s'en contente. »

Tel était M. Boré la veille de l'Assemblée générale de 1874. L'Assemblée domestique de la Maison-Mère se tint le 16 juillet ; M. Boré y fut élu secrétaire, MM. Fiat et Lacombe, députés. L'Assemblée provinciale se tint le 23 août. M. Boré y fut encore élu secrétaire et de plus député de la province, M. Fiat en était le second. Ce titre de député lui permit d'assister à l'Assemblée générale dès le début ; autrement, comme secrétaire général, il n'aurait participé à l'Assemblée qu'après l'élection du Supérieur général.

L'Assemblée générale s'ouvrit le 8 septembre, sous les auspices de la Nativité de la Sainte Vierge. L'Assemblée était présidée par M. Mellier, vicaire

général. Nous avons raconté, au chapitre premier, l'intervention du cardinal-archevêque de Paris. Après le départ de Mgr Guibert et les réflexions émises sur cette intervention, on procéda à l'élection du secrétaire de l'Assemblée : M. Boré fut élu. Les membres de la grande Commission chargée de recevoir et d'arrêter ou de laisser passer les questions que l'on devait traiter furent, outre les deux seuls assistants éligibles, MM. Stella et Chinchon, les quatre visiteurs, MM. Maller, Bourdarie, Torre et Salvayre. Les juges chargés d'examiner les cas de brigue, s'il en existait, furent MM. Torre, Masnou, Bourdarie et Flagel.

Le 11 décembre eut lieu l'élection du Supérieur général. Après la messe dite par Mgr Cluzel et à laquelle tous les membres de l'Assemblée communierent, on enferma le petit conclave. M. Torre fut élu assistant de l'élection. On procéda ensuite à l'ouverture de la boîte qui renfermait les noms de MM. Mellier et Chinchon, puis à l'élection du Supérieur général avec toute la solennité requise par les Constitutions. Le premier tour ne donna pas de résultat décisif. Les suffrages s'étaient répartis de la manière suivante : M. Boré, 28 ; M. Chinchon, 26 ; M. Chevallier, 13 ; M. Mellier, 5 ; M. Doumerq, 4 ; M. Dazincourt, 3 ; M. Delteil, 3. Au second tour, M. Boré réunit le nombre suffisant de suffrages : 46 sur 85 membres, et il fut proclamé Supérieur général par M. Mellier ; nous verrons aux chapitres suivants le rôle de M. Boré pendant l'Assemblée et durant son généralat. Terminons ce chapitre en indiquant les sentiments éprouvés par le nouvel élu. Nous les trouvons dans les notes de ma sœur Narp : « Le jour de l'élection, M. Fiat eut la charité de m'introduire près de M. Boré, et comme je pleurais beaucoup, sentant la perte spirituelle que faisait notre maison, il voulut me

consoler en me disant que c'était Dieu qui avait tout fait. Et il ajouta : aujourd'hui, vendredi, le sujet de la méditation était *Ecce homo*. Oh ! mon Dieu ! regardez, voilà bien le pauvre homme, en se frappant la poitrine. Quand je lui disais qu'il serait Supérieur, il me répondait : je vous en prie, ne dites pas cela. Vous vous ferez moquer de vous, et de moi. C'est comme si une tortue devenait un éléphant. Et quand il fut élu, avec une profonde humilité, il me dit : le bon Dieu veut m'humilier en faisant voir toutes les bêtises dont je suis capable. »

Voici maintenant les réflexions que note M. Boré dans son journal intime :

Retraite 1874. — 20 octobre. — Qui aurait prévu, l'année dernière, à pareil jour, les graves événements qui se sont succédé dans notre Communauté ! Comment aurai-je pu surtout penser au changement opéré dans ma position ? Le très honoré M. Vicart-Eugène, deuxième assistant et directeur de nos Sœurs, avait succombé à ses longues souffrances, le 6 octobre. Le Très Honoré Père M. Étienne, dans sa retraite qu'il faisait précisément ces jours-ci, à la même époque, avait choisi M. Mellier, supérieur de la Maison d'Angers, pour lui succéder provisoirement, si la mort, dont il sentait les atteintes dans sa maladie croissante, arrivait, et il nous annonçait en même temps qu'il remplaçait M. Vicart, comme directeur de la Communauté des Filles de la Charité. Les souffrances du Très Honoré Père continuèrent d'augmenter, et moi-même je tombai gravement malade le 6 janvier, dans la maison de nos Sœurs d'Arcueil-Cachan. Cette maladie dura deux mois, et je crus bien qu'elle devait être la dernière, jusqu'au jour qui fut, au commencement de février, le dernier d'une neuvaine

de communions faite par moi au Sacré-Cœur de Jésus. En effet, la fièvre me quitta définitivement, ce jour-là, et la convalescence fut sensible et progressive. Je rentrai ici, à Saint-Lazare, le 9 mars au matin, bien désireux de revoir le Très Honoré Père que je savais aller plus mal. J'arrivai, hélas ! au moment même où la Communauté s'agenouillait pour la cérémonie de l'Extrême-Onction qui devait lui être administrée solennellement. Je me mêlai, en surplis, au cortège des confrères, et je me tins agenouillé et pleurant, à quelques pas de ce bureau où j'écris ces lignes, en présence du Très Honoré Père qui sans doute ne m'aperçut même pas. Il était si souffrant et le moment était si solennel, que je ne voulus pas lui parler, craignant qu'une émotion produite par ma réapparition ne lui fût trop sensible. C'était la dernière fois que je le voyais. Le 12 mars, vers onze heures du soir, il nous était enlevé. Le lendemain matin, vers huit heures, la Communauté des Prêtres ayant fait les Saints Vœux se réunit, pour qu'en sa présence la petite boîte qui devait contenir le nom de son successeur provisoire fût ouverte, et que la Congrégation fût remise à la conduite d'un vicaire général. C'est moi qui, comme secrétaire général, ouvris le billet et proclamai le nom du cher M. Mellier qui a pris ainsi en main le gouvernement des deux familles et s'est courageusement acquitté de cette tâche, malgré les épreuves de la forte opposition qu'il a eu à souffrir pendant tout ce temps.

Son intérim se prolongea jusqu'au vendredi 11 septembre de la même année, jour auquel tous les députés des provinces, convoqués pour élire le successeur de M. Étienne, se réunirent après avoir communiqué à la messe du matin, célébrée par Mgr Cluzel, sacré huit jours plus tôt archevêque, délégué du Saint-Siège

pour la Perse. Je remplissais dans ladite Assemblée les fonctions de secrétaire, ayant été élu pour cet office dans la première séance. Tous avaient déposé dans l'urne leur vote, où chacun s'engage à choisir celui qu'il voudrait avoir choisi devant Dieu, au moment de la mort. Au premier scrutin, je fus porté à une majorité qui, toutefois, n'excédait pas la moitié de tous les suffrages, comme nos Constitutions le prescrivent. J'étais tout bouleversé pendant ce dépouillement des votes dont j'étais chargé, et je croyais à quelque hallucination et de ma part et de celle des confrères qui m'avaient donné leurs voix. Mais voilà qu'au second scrutin j'obtins la fatale majorité légale, et à l'instant même je suis proclamé par M. le vicaire général. Moment d'angoisse inexprimable, où je sentais tout le reste de mon existence changée, liée et accablée, puis-je dire, par les obligations d'une charge sous laquelle je succomberais, sans mon aveugle confiance et abandon à Dieu. Mille obstacles naturels devaient empêcher ce résultat. La volonté divine (car il n'y avait ici en jeu aucune volonté humaine) les a écartés ! C'est donc ce qui doit, en un sens, me donner la confiance.

Oui, mon Dieu, appuyé sur vous, j'espère. D'abord le devoir de ma charge m'oblige à travailler avec un nouveau zèle à ma sanctification. Je dois me remplir de l'esprit de saint Vincent, et pour cela étudier avec plus d'attention sa vie et ses écrits, puis la conduite traditionnelle de ses successeurs. Pendant ces jours de retraite, je le comprends avec une nouvelle évidence.

Veuillez bénir et exaucer cette résolution !

E. R.

EUROPE

FRANCE

PARIS

1^{er} août 1927. — Retraite des prêtres de Meaux à Saint-Lazare, prêchée par M. l'abbé Touzard.

2 août. — On examine aujourd'hui, à Rome, l'héroïcité des vertus de la vénérable Catherine Labouré. On prie à la rue du Bac devant le Saint Sacrement exposé pour le succès de la cause. M. le Supérieur général va à Reuilly dire la messe à la même intention.

12 août. — Conférence sur les vertus de M. Morlhon. M. Mantelet rappelle ce qu'il a été au grand séminaire de Sens à l'égard des séminaristes et des prêtres du diocèse, l'homme droit, désireux de former à la sainteté; il dit ensuite ce que M. Morlhon a été à Gentilly, régulier, aimant sa vocation, dévoué pour les Filles de la Charité. M. le Supérieur général confirme l'éloge qui vient d'être fait.

21 août. — Mort de M. Planson. Notre vénéré confrère était à la campagne depuis quelque temps; se sentant moins bien, il était rentré, il y a trois jours et était allé à l'infirmerie. Ce matin, à quatre heures, le frère infirmier l'a trouvé mourant; M. Dupeux a eu le temps de lui donner l'absolution et une onction sur le front.

24 août. — Enterrement du regretté M. Planson. C'est M. Cazot qui officie, M. Poret fait diacre. Les séminaristes sont revenus de Beaucamps pour la circonstance. Mgr Binet, évêque de Soissons, assiste aux funérailles avec plusieurs prêtres de son diocèse. L'absoute fut donnée par Mgr Binet, qui voulut accompagner le convoi jusqu'au cimetière. M. le Supérieur général prononça les dernières prières sur la tombe. Nous donnons, à la fin de ce numéro, une notice sur notre cher défunt.

26 août. — Conférence sur les vertus de M. Planson. M. Cazot retrace ce que fut l'homme, le prêtre, le missionnaire. M. le Supérieur général conclut la conférence.

29 août. — Retraite des prêtres de Soissons prêchée par M. Ryckewaert.

8 septembre. — On remet la croix de la Légion d'honneur à notre cher confrère, M. Gruson. Voici le compte rendu de cette cérémonie d'après le *Bulletin des Missions des Lazaristes français* :

« Dans une réunion intime, à la Maison-Mère, le 8 septembre, M. Édouard Gruson, missionnaire en Abyssinie depuis trente ans, recevait des mains de M. Gaussens, ministre de France en Éthiopie, la décoration de la Légion d'honneur.

« Étaient présents : M. Verdier, Supérieur général des Lazaristes ; à ses côtés, Mgr Lépicier, Visiteur apostolique de l'Abyssinie et des Indes ; M. Gruson, assisté de MM. le comte de Navailles et Blanchard, du ministère des Affaires étrangères ; deux Abyssins, M. le chanoine J. Borel, de Grenoble, notre hôte de quelques jours, et toute la famille des Lazaristes présents en ce moment à la Maison-Mère.

« M. le ministre Gaussens préside. Il nous dit qu'il est heureux de remplir la mission qui lui est confiée ; c'était un devoir pour la France de reconnaître et de récompenser les services rendus depuis tant d'années en Abyssinie... Il exalte le dévouement des missionnaires, il rappelle combien il fut touché dans un voyage au Japon de se trouver au milieu d'un groupe de jeunes missionnaires qui s'en allaient joyeux vers l'Extrême-Orient, envisageant, avec bonheur, la perspective d'un martyr possible.

« Sans doute, le missionnaire n'a pas pour principal but de travailler pour son pays, il travaille pour propager sa foi ; la civilisation et son pays bénéficient de son dévouement et de ses exemples. En Abyssinie, M. Gruson, M. Granier et leurs confrères ont beaucoup travaillé et beaucoup souffert... Aujourd'hui, des temps meilleurs semblent arrivés... S. A. le ras Tafari est très libéral, il a de la sympathie pour les missionnaires.

« Le ministre de France invite alors M. Gruson à se mettre en face de lui et lui prononce la formule traditionnelle :

« Monsieur Gruson, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qu'il m'a conférés, je vous fais chevalier de la Légion d'honneur. »

« Le Ministre et M. Gruson se donnent une chaude accolade, puis le nouveau chevalier remercie en ses termes :

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« Si au lieu d'être à Paris, nous nous trouvions en ce moment à Addis-Abéba, je vous dirais, peut-être, selon le langage oriental, que vos bontés sont plus nombreuses que les feuilles des arbres, les étoiles du ciel, les sables de la mer...

« Mais nous sommes à Paris. Vous me permettrez donc, Monsieur le Ministre, de vous remercier en termes plus simples et de proclamer, en présence de M. le Supérieur général, de Mgr Lépicié, archevêque de Tarse, de mes confrères et de nos amis présents, que vos bontés, toujours délicates, deviennent de plus en plus nombreuses.

« L'occasion est trop favorable pour ne pas la saisir afin d'en rappeler quelques-unes.

« C'est grâce à vous, Monsieur le Ministre, que nous avons pu, en 1923, ouvrir à Addis-Abéba l'école française, à laquelle vous daignez apporter un si vif intérêt, école qui travaille activement, avec celle de l'Alliance française, à l'expansion de l'influence de notre patrie dans le Chao.

« C'est grâce à votre appui que M. Baeteman a pu, malgré de grandes difficultés, établir un poste avancé à Mendida et y créer une école où les élèves commencent à affluer.

« L'Abyssinie n'est pas un pays comme les autres, vous le savez par expérience, Monsieur le Ministre. M. Granier m'a plusieurs fois parlé, dans ses lettres, des démarches longues et patientes qu'il vous a fallu faire auprès du gouvernement abyssin, de la ténacité et de la fermeté que vous avez dû montrer pour que M. Sournac fût autorisé à aller fonder, avec un prêtre indigène, un nouveau centre de mission.

« Cette entreprise, qui tenait tant à cœur à Votre Excellence, est désormais un fait accompli. Notre vaillant Auvergnat m'écrivait dernièrement qu'après quarante jours de marche, il était arrivé.

« Enfin, Monsieur le Ministre, voici un nouveau et grand succès. Je veux parler du retour très prochain des Filles de la Charité en Abyssinie. Elles sont sur le point de repartir pour le pays noir, où elles ont tra-

vaillé autrefois pendant vingt ans, Dieu sait avec quels fruits !

« Mgr Lépicier, archevêque de Tarse, envoyé comme Visiteur apostolique en Érythrée et au Tigré, disait à son retour que les Abyssins ne se consolaient pas d'avoir perdu les *bonnes mères* qui leur faisaient tant de bien. Ces religieuses, à l'âme éminemment française, selon l'expression de Mgr Jarosseau, trouveront là-bas beaucoup de malades à soigner, beaucoup de pauvres à soulager, beaucoup d'enfants à instruire. Elles compléteront, en un mot, notre Mission et lui donneront un nouvel essor. Mais si elles se rendent à Addis-Abéba, c'est que, désirées par M. le Ministre, elles peuvent compter sur votre sympathie, votre bienveillance et votre protection.

« La cérémonie présente est encore une haute marque de votre bonté. Le pauvre Supérieur de la Mission d'Abyssinie, à qui vous avez obtenu la croix des braves, en est tout à la fois confus et fier. Il en est confus, car il y a bien des confrères, en particulier M. Coulbeaux, son prédécesseur, qui ont mérité plus que lui cette distinction. Mais aussi il en est fier et heureux, parce que cet honneur rejaillit sur ses compagnons d'apostolat, sur toute la Mission et sur notre Congrégation.

« Pour mettre le comble à votre délicatesse, Monsieur le Ministre, vous avez daigné m'écrire le 30 août dernier : « Puisque vous ne pouvez pas venir à Addis-Abéba, où j'aurais été heureux de donner plus d'éclat à la cérémonie, je me rendrai moi-même à Paris, car je tiens à vous remettre personnellement une croix si bien gagnée ! »

« Les paroles me manquent, Monsieur le Ministre, pour vous exprimer ma profonde reconnaissance. Mes confrères et moi, nous nous efforcerons de vous la

prouver par nos actes. Nous nous appliquerons de plus en plus à notre belle œuvre de civilisation chrétienne et française. Nous appellerons aussi par nos prières les plus amples bénédictions de Dieu et sur Votre Excellence et sur sa noble famille.

« Après vous avoir offert, Monsieur le Ministre, l'hommage de ma gratitude, que Votre Excellence me permette d'adresser un respectueux « Merci ! » à tous ceux qui ont bien voulu rehausser de leur présence l'éclat de cette cérémonie, à Mgr Lépicié, archevêque de Tarse, dont la visite apostolique restera à jamais gravée dans nos cœurs ; à M. le comte de Navailles, mon ancien condisciple du Petit séminaire de Nice et, comme moi, fils aimé de l'inoubliable M. Courrèges, et à M. Blanchard, si merveilleusement initié aux secrets de la langue amharique, sans qu'il soit allé en Abyssinie. »

Nous nous rendons tous ensuite dans le salon des évêques où un thé a été préparé pour nos hôtes. Ainsi s'est achevée cette réunion de famille tout empreinte de la simplicité de la maison de saint Vincent.

J. B.

11 septembre. — Radio-sermon donné à la Société française de Radiophonie par M. Adrien Bayol. Nous en empruntons le texte au *Bulletin des Missions des Lazaristes français* :

« Le seul titre que j'aie à l'honneur de vous entretenir aujourd'hui, me vient des huit années déjà passées en Chine, en qualité de supérieur de la Procure des Lazaristes à Shanghai.

« Parmi la vingtaine de Sociétés de Missionnaires, qui se dévouent à l'évangélisation de la Chine, les Lazaristes ou Prêtres de la Mission, fondés par saint Vincent de Paul, n'ont que 13 vicariats apostoliques

sur une soixantaine ; dans ces 13 vicariats, ils ont le tiers environ des catholiques de Chine : 741 143 sur un total de 2 394 962 ; sur 3 083 prêtres missionnaires en Chine, dont 1 219 indigènes, ils en ont 583, dont 396 indigènes parmi lesquels 106 Lazaristes chinois ; ils ont baptisé 19 017 adultes non en danger de mort sur le total de 56 979¹.

« La Procure, c'est la maison du missionnaire, une sorte de quartier général des Missions : lieu de passage, de rassemblement, de ravitaillement, Intendance et Trésorerie générales, etc. L'on y a toutes les occasions de bien connaître les ouvriers et les œuvres apostoliques ; on les y comprend d'autant mieux que très souvent les procureurs sont eux-mêmes d'anciens missionnaires missionnants. Personnellement, je n'ai pas eu cet honneur : je n'en aurai que plus d'impartialité pour répondre, aussi brièvement que possible, aux points les plus intéressants des questions suivantes :

« Quels sont les mobiles et les desseins des missionnaires catholiques ?

« Comment les réaliseront-ils ?

« Pour comprendre et apprécier les mobiles et les desseins des missionnaires catholiques, il suffit d'avoir un idéal et de brûler de le réaliser, d'avoir des convictions ardentes et de vouloir les faire partager sans haine et sans violence.

« Les missionnaires catholiques n'ont pas d'autre devise que celle des premiers apôtres : *Vincere in bono malum*, vaincre le mal par le bien. Et ne veulent être, ne peuvent être missionnaires que ceux dont le cœur palpite d'émotion à l'unisson du cœur de Jésus, en récitant avec Lui : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre Nom soit sanctifié, que votre Règne arrive...

1. Tous les chiffres que je donne sont empruntés à l'*Annuaire des Pères Jésuites de Zi-Kawei* pour l'année 1925-1926, le dernier paru.

Ne veulent et ne peuvent être missionnaires que ceux qui, au plus profond et au meilleur de leur âme, se sont sentis personnellement appelés et dire par le Divin Maître : « Viens, suis-moi, je te ferai pêcheur « d'hommes... *duc in altum*, prends le large, va ensei-
« gner toutes les nations, et baptise-les au nom du
« Père, du Fils et du Saint-Esprit, celui qui croira et
« sera baptisé sera sauvé... »

« Et il ne faut pas être le jouet d'une illusion, d'un enthousiasme passager, car il s'agit de s'engager dans une voie rude et étroite, à la suite du Christ, qui a dit aussi : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il fasse
« abnégation de lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il
« me suive... Celui qui aime son père, sa mère, ses
« frères et sœurs et les biens de ce monde plus que
« moi, n'est pas digne de moi... »

« D'ailleurs, dans la formation du missionnaire, tout est combiné pour en éprouver et vérifier la vocation. Comme pour toute vocation ecclésiastique, après de bonnes études primaires, après de bonnes études secondaires, ce sont les années du grand séminaire, ce sont ensuite ou, entre temps, pour les membres des Congrégations ou Ordres religieux, les deux années crucifiantes du noviciat : en tout quinze à vingt années d'éducation et d'entraînement aux fortes vertus morales et sacerdotales, longues années pendant lesquelles il faut savoir trembler dans le calme de l'étude et de la prière pour savoir être fort et courageux dans les tumultes et les batailles de la vie, pendant lesquelles il faut s'exercer à vivre en homme d'action surnaturelle, pour être à même d'agir en homme de pensée divine...

« Et que dire des agonies du cœur pour s'arracher à sa famille, pour vaincre les obstacles presque toujours accumulés par elle ! Que de larmes à répandre

et à faire répandre !... Que de douches pour refroidir et éteindre les enthousiasmes juvéniles !

« Quand après tout cela le missionnaire s'embarque pour la Chine, c'est qu'il a vraiment la vocation apostolique, c'est qu'il n'est mû que par des motifs religieux et surnaturels.

« Car il part sans ignorer aussi ce qui l'attend là-bas, lui « missionnaire de la brousse »... Pauvre il part, pauvre il restera certainement ; aucun espoir compensateur en bien-être, en honneurs, en joies de famille, même pour ses vieux jours. Il devra s'assimiler des langages et des usages aux antipodes de ceux de son pays ; il devra vivre le plus souvent isolé au milieu de gens d'une autre civilisation et mentalité que la sienne, dans une atmosphère de méfiance ou même d'hostilité, dans des conditions matérielles de logement et de nourriture auxquelles son corps, son odorat et son estomac seront longtemps réfractaires ; il devra se contenter d'une allocation de misère, qui l'obligera à délaissier maintes occasions de faire du bien ; il devra mendier pour créer et développer ses œuvres ; il sera tour à tour cuisinier, jardinier, charpentier, maçon et surtout infirmier... Et pour prix de ses privations, de ses travaux et de ses sacrifices, qu'il ne compte pas trop sur la reconnaissance des hommes, quels qu'ils soient... C'est Dieu seul qui sait bien l'apprécier et le comprendre ; Dieu seul qui, au saint Autel surtout, saura le fortifier et l'encourager ; Dieu seul qui saura le remercier et le récompenser adéquatement... après sa mort ! Ah ! que saint Paul, le grand Ancêtre, avait bien raison de parler de folie de la Croix aux yeux des hommes !

« Assurer son propre salut éternel en contribuant au salut du plus grand nombre possible d'autres âmes ; dissiper les ténèbres du paganisme à la lumière des

enseignements évangéliques ; révéler l'existence d'une vie éternelle et divine, intégrant, expliquant et couronnant la vie passagère de ce monde ; remplacer les superstitions déprimantes par les pratiques non moins accessibles mais vivifiantes de la piété chrétienne ; surélever et faire vivre avec lui, dans l'atmosphère lumineuse et pacifiante de son Seigneur et Maître, de Jésus Rédempteur : voilà le dessein final du missionnaire catholique, voilà son unique et suprême idéal : comment travaille-t-il à le réaliser ?

« En employant la méthode même de Jésus-Christ, qui passa sur la terre en faisant le bien, guérissant les malades et nourrissant les corps, avant de prêcher aux âmes. Tous les missionnaires savent que, comme dit saint Vincent, ce maître de la bienfaisance catholique, l'on ne gagne les âmes qu'en soulageant les corps, et en les soulageant avec désintéressement, sans violenter le libre arbitre.

« Et voilà la raison d'être du réseau d'œuvres bienfaisantes, qui font bénir partout la charité du Christ.

« Durant le cours du dernier exercice publié, de juin 1925 à juillet 1926, dans 577 dispensaires, on a enregistré 3781643 pansements et consultations. 117 hospices abritaient dans la paix et le bien-être 3392 vieillards et 4129 vieilles. Dans 87 hôpitaux on a soigné 90257 malades. 323 orphelinats élevaient pour en faire de bons chrétiens 8310 orphelins et 27247 orphelines. L'Œuvre de la Sainte-Enfance abritait, après les avoir arrachés à la mort, 38158 enfants, petites filles en grande majorité.

« Dans les écoles rudimentaires, 205029 élèves apprenaient les premiers éléments de la langue chinoise en même temps que les prières et le catéchisme. Les écoles primaires instruisaient 76984 élèves ; il y en avait 18480 dans les écoles primaires supérieures,

et seulement, hélas ! faute de ressources, 14050 dans les collèges d'enseignement secondaire. Il n'y en avait encore que 521 dans les trois grandes écoles d'enseignement supérieur, deux (l'Université « l'Aurore » de Shanghai et l'École des hautes études de Tientsin) fondées et dirigées par les RR. PP. Jésuites français, la troisième qui commence à peine, sous la haute direction des Bénédictins allemands américains : l'Université catholique de Pékin.

« Ce ne sont pas évidemment les prêtres tout seuls qui peuvent mener de front ce travail formidable de bienfaisance et d'éducation. 645 Frères étrangers et chinois, 3748 religieuses dont 2626 indigènes, en sont les principaux facteurs, sous leur surveillance et direction.

« Le clergé doit se réserver surtout pour les œuvres et le ministère exigeant le caractère sacerdotal, pour les séminaires notamment et pour l'administration des sacrements. Et c'en est l'élite qui est occupée à élever 762 grands séminaristes (théologiens et philosophes), et 2013 petits séminaristes qui apprennent le latin en plus des autres matières de l'enseignement secondaire.

« Ce n'est pas tout de convertir des païens, il faut ensuite et avant tout maintenir dans la foi et sanctifier de plus en plus les chrétiens existants, en les instruisant de mieux en mieux, en se mettant à leur disposition pour la réception des sacrements, travail très absorbant, car le pourcentage des chrétiens fervents est plus élevé en Chine qu'en Europe et en Amérique. Jugez-en par les chiffres suivants du même Annuaire :

« En une année, les 3083 prêtres ont entendu 7,130,235 confessions, dont 5,875,640 de dévotion ; ils ont distribué 17,554,770 communions, dont 16,440,490 de dévotion. Nulle part le Pape de la Communion fréquente n'a été mieux écouté qu'en Chine.

« Il a fallu aussi s'en aller par monts et par vaux, le plus souvent à de longues distances, administrer 27 593 extrême-onctions.

« 19092 mariages ont été bénis, presque tous entre chrétiens et chrétiennes, puisque sur ce nombre il n'y en a que 2517 de mixtes.

« Avouez, mes Frères, que les missionnaires de Chine ne restent pas inactifs ! Que ne feraient-ils pas s'ils étaient plus nombreux pour moissonner et semer plus abondamment ! Et n'oublions pas qu'en 1900 il n'y avait en Chine que 740000 catholiques et qu'aujourd'hui il y en a 2400000 et 400000 catéchumènes.

« Que n'ai-je le temps aussi de vous décrire la belle et profonde transformation des âmes opérée par le baptême et la pratique sincère du catholicisme, comment la minute de silence sous le regard de Dieu, l'examen de conscience, la confession sincère et repentante ont fortifié et affiné le sens du devoir individuel, familial, social et national ! En Chine, comme partout ailleurs, loin d'être un obstacle au sain et raisonnable patriotisme, le catholicisme s'en révèle résistante sauvegarde, excellent terrain de culture, intelligent et pratique défenseur. Nul plus que les catholiques ne soupire, en unisson avec le missionnaire, après le jour où l'Église de Chine pourra enfin fêter sa majorité, pleinement catholique, intégralement chinoise, n'ayant plus besoin de recourir à ses Pères dans la Foi !

« Comment les catholiques chinois n'aimeraient-ils pas leur patrie, quand ils voient avec quel amour la chérissent leurs missionnaires ? C'est tout entiers, âmes et corps, qu'ils se sont donnés à leur seconde patrie, pour y vivre et mourir. Je ne peux me rappeler sans émotion les larmes du vénérable et si français

Mgr Reynaud, qu'un vote unanime envoyait à Paris comme député à l'Assemblée générale de notre Congrégation. « Pitié! pitié! implorait-il, laissez-moi « mourir dans ma chère Chine, laissez mes vieux os « reposer au milieu des miens. » L'on n'ajouta pas foi à ses pressentiments de mort prochaine, il dut partir, son âme triste jusqu'à la mort, car il mourut en France, en exil, disait-il.

« Il pleurait ses Chinois. Ah! comme ses Chinois le pleurèrent!... Comme ils s'agitèrent pour faire revenir à Ningpo le corps du grand Ningponais d'adoption, de leur évêque bien-aimé!... Tombeau vénéré et bienfaisant, évocateur et inspirateur de vie morale et religieuse! Antidote aussi de découragement! Lors de sa nomination à l'épiscopat, Mgr Reynaud n'avait que 6000 catholiques dans toute la province du Tché-kiang, qui en compte aujourd'hui 73 000!...

« Le plus cher enfant de son âme, après avoir été son bras droit et son conseiller, est devenu, le 28 octobre 1926, par l'imposition des mains mêmes du Pape Pie XI, Sa Gr. Mgr Joseph Hou. Et le dimanche 1^{er} mai 1927, Mgr Joseph Hou, l'évêque indigène, imposait les mains au missionnaire français, ci-devant son supérieur et son ami au grand séminaire de Ningpo, et faisait de Mgr Defebvre l'évêque ningponais...

« Où est le supérieur? Où est l'inférieur? Il n'y a que des égaux : les deux frères de naguère, le Français et le Chinois, maintenant promus chefs dans la même armée apostolique, mènent ensemble les combats du Seigneur, luttent de concert pour « Vaincre le mal par le bien », pour réconcilier par le même Christ en Dieu, Père commun, tous les membres divisés de la grande famille humaine. Ainsi soit-il! »

12 septembre. — Retraite des prêtres de Chartres, prêchée par M. Bévière.

19 septembre. — Retraite des séminaristes, prêchée par M. Guichard.

3 octobre. — L'Église universelle célèbre pour la première fois la fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. L'office et la messe louent particulièrement la simplicité de cette nouvelle sainte, vertu caractéristique des enfants de saint Vincent; aussi est ce avec bonheur que nous l'invoquons officiellement. D'autre part, les missionnaires ont ressenti souvent l'efficacité de son intercession et beaucoup l'ont choisie comme Patronne de leur mission.

6 octobre. — Clôture de la retraite annuelle pendant laquelle M. Mott a prêché aux frères coadjuteurs et MM. Cazot, Pouget, Mott, Gleizes, Rougé, Yung, Merolla nous ont tour à tour édifiés par leurs répétitions d'oraison. M. Veneziani est obligé d'aller se faire soigner à l'hôpital Saint-Joseph. M. le Supérieur général part pour Rome avec Mgr Ciceri et M. Gouault.

7 octobre. — On célèbre la soixantaine de vocation de M. Pouget.

10 octobre. — Réunion des Dames de la Charité. On a émis l'idée de réunir en 1930 un Congrès des Dames de la Charité du monde entier, à l'occasion du centenaire de l'apparition de Notre-Dame de la Médaille miraculeuse. La statistique, des rapports reçus permet cette constatation consolante que les Dames de la Charité de France qui étaient 11 152 en 1926 sont maintenant 17 370.

14 octobre. — Cinquantaine de vocation de M. Salat.

15 octobre. — Cinquantaine de vocation de M. Lari-galdie.

16 octobre. — Le prix « La Sayette » a été attribué aux Lazaristes. On a visé, en particulier, les écoles fondées à Madagascar. Cinquantaine de vocation de M. Crombette qui a reçu, par télégramme, une bénédiction du Souverain Pontife.

20 octobre. — M. Veneziani doit aller se soigner dans les montagnes de la Suisse ; il part avec M. Mac Hale.

23 octobre. — Journée des Missions. Les petits enfants de « Saint-Louis » vendent l'« Almanach des Missions des Lazaristes français », à la porte de la chapelle.

25 octobre. — Cas de conscience de l'architecte qui bâtit une mosquée.

31 octobre. — Le frère Mesquita finit, le long de la salle de récréation des prêtres et des étudiants ainsi que le long du réfectoire, un pavage en pierres qui nous permettra de nous promener, les pieds secs, pendant la récréation.

3 novembre. — M. le Supérieur général revient de Rome.

10 novembre. — Mort de M. Alibert, médecin de Saint-Lazare depuis près de quarante ans. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

11 novembre. — Anniversaire de l'armistice. On fait gras quoique vendredi, par permission de Rome. MM. Cazot et Dupeux ainsi que le frère Brion assistent aux funérailles de M. Alibert, à Sainte-Clotilde. M. le Supérieur général parle le soir de son voyage à

Rome ; le Souverain Pontife sait que la Congrégation est fidèle à ses directions et il en a félicité M. Verdier.

14 novembre. — Réunion des Dames de la Charité. On lit le rapport qui devait être donné au Congrès de Strasbourg, par l'Office central de Paris, et où il est fait grand éloge des Filles et des Dames de la Charité.

15 novembre. — M. le Supérieur général commence sa retraite à Gentilly.

18 novembre. — Le frère Guillemard quitte le Secrétariat et est placé à Folleville. Le frère Gros le remplace pour les expéditions des Annales et de l'Ordo.

20 novembre. — Vingt-cinquième anniversaire de la fondation des Syndicats de l'Abbaye. Voici le compte rendu des fêtes d'après *la Croix* :

« Le 12 septembre 1902, avec une hardiesse méritoire et sage, quelques institutrices, quelques employées de commerce, quelques ouvrières d'usine groupées autour de la très regrettée sœur Milcent, fondaient les premiers syndicats féminins. Après vingt-cinq ans de persévérant labeur et de difficultés vaincues, ces syndicats sont devenus la magnifique Union centrale des Syndicats féminins de l'Abbaye, qui célébrait solennellement dimanche ses noces d'argent.

« Le matin, à Montmartre, S. Ex. Mgr Maglione, nonce apostolique, qu'accompagnait Mgr Levame, auditeur à la nonciature, présida une grand'messe à laquelle assistaient en foule les syndiquées et les amis de leurs organisations. Après le dernier évangile, M. le chanoine Thellier de Poncheville monta en chaire et donna d'abord lecture d'une lettre de S. Ém. le cardinal Gasparri, toute chargée, de la part du Sou-

verain Pontife, de félicitations, d'encouragements, de bénédictions.

« Puis l'orateur, après un hommage ému à sœur Milcent, cette ouvrière de Dieu, si aimée des ouvriers de Paris, loua les Syndicats de l'Abbaye pour l'œuvre accomplie depuis vingt-cinq ans, œuvre de salut social et aussi d'apologétique religieuse, et les exhorta à la poursuivre avec une confiance accrue par les succès obtenus, par les encouragements reçus, pour le service et pour le bonheur de toutes ces travailleuses qui attendent souvent sans doute l'aide matérielle dont elles ont besoin, mais plus souvent encore le rayon d'idéal qui manque à leur vie. Et que dans vingt-cinq ans Montmartre soit trop petit pour contenir le flot, sans cesse montant, des syndiquées de l'Abbaye. Mgr Maglione donna ensuite la bénédiction du Saint-Sacrement après que M. le chanoine Flaus eut lu la formule de consécration au Sacré-Cœur de l'Union centrale des Syndicats de l'Abbaye.

« Un amical banquet réunit, à midi, au restaurant coopératif de la rue Cadet plusieurs centaines de convives. Au dessert, on entendit et on applaudit chaleureusement des toasts de Mlle Beckmans, de Mme Jean de Castellane, de Mlles Decaux et Lafeuille; de MM. Verdin, Gaston Teyssier, Zamanski, Jean Lerolle; de Mlles Clouet et Vion, de M. Duval-Arnould, du R. P. Roche, de Mmes Meysonnier-Milcent et Depping; de M. l'abbé Brack, de MM. les chanoines Labourt, Gerlier et Thellier de Poncheville.

« A quatre heures, la belle et vaste salle des fêtes de la mairie du VI^e arrondissement était comble, quand S. Ém. le cardinal Dubois, tandis que l'assistance exécutait le chant syndical, prit place sur l'estrade, entouré de MM. Duval-Arnould et Héraud, députés; du maire-adjoint de l'arrondissement; de

Mme la comtesse de Castellane, présidente de l'Association pour le développement des Syndicats féminins; de M. l'abbé de Bantel; de Mlle Decaux et Beckmans, présidente honoraire et présidente de l'Union; de MM. Baud, conseiller municipal de Paris; Jean Lerolle, Pichon, Verdin et Michelin.

« Mlle Graff, en quelques pages très pleines et très nobles, fit l'historique de l'Union, rappela leur fondation et le rôle de sœur Milcent, exposa les grandes étapes et leur développement, rendit hommage à la sympathie active et discrète des Filles de la Charité, évoqua les multiples services rendus sur le terrain social comme sur le terrain professionnel par les Syndicats unis, signala les plus significatifs succès remportés, tant à Paris qu'en province, et conclut en affirmant la volonté de l'Union de rester plus que jamais fidèle aux trois mots d'ordre qu'elle a reçus de ses fondatrices : « L'union fait la force », « Vive labeur ! », « Aimons-nous les uns les autres ».

« M. Marcel Héraud, qui est le député de la rue de l'Abbaye, après avoir, à son tour, rappelé avec émotion le souvenir de sœur Milcent et célébré les mérites des sœurs de Saint-Vincent de Paul, loua l'Union centrale et ses militantes pour la façon dont, tout en servant la cause de leurs sœurs de travail, elles gardent le souci de l'intérêt général, et, ce faisant, elles servent le pays. Il les félicita aussi d'avoir si bien compris le rôle essentiel de l'élite et des efforts qu'elles font pour en créer une parmi les travailleuses. Enfin, il les exhorta à être fières de leur idéal, qui est bien l'un des plus beaux qui soient.

« M. Michelin, vice-président de la Confédération française des travailleurs chrétiens, apporta, en l'absence de M. Zirnheld, retenu par la maladie, le salut de la C. F. T. C. aux syndiquées de l'Abbaye,

Il les remercia pour la fidélité qu'elles ont conservée à la pensée de sœur Milcent, pour leur souci de se dévouer avec ardeur en esprit de foi et charité, à la cause de leurs sœurs de travail. Et il leur demanda de redoubler d'efforts, en union étroite avec la Confédération, pour sauvegarder tant d'âmes de travailleuses que sollicitent d'intenses et redoutables propagandes.

« S. Ém. le cardinal-archevêque de Paris exprima à l'Union centrale, à ses dirigeants, à toutes ses adhérentes ses félicitations, ses remerciements et ses vœux. Il les félicita de continuer l'œuvre de sœur Milcent, qui avait si bien compris la pensée féconde de Léon XIII et le sens de l'Encyclique *Resum novarum*. Il les remercia pour l'effort de conquête qu'elles accomplissent parmi ces masses laborieuses dont le sort préoccupe si douloureusement le cœur de l'archevêque de Paris. Il fit des vœux pour que, par leur exemple et par leur propagande si nécessaire et si bienfaisante, leurs devises se réalisent de plus en plus, très particulièrement celle-ci que le cardinal commenta avec émotion : Aimez-vous les uns les autres.

« De longs applaudissements. Puis la réunion s'acheva par une partie de concert extrêmement réussie.

« A. M. »

Voici la lettre du cardinal Gasparri que M. Thellier de Poncheville a lue avant son sermon :

« MESDEMOISELLES,

« Le Saint-Père a agréé avec une bienveillante satisfaction l'hommage filial que l'Union centrale des Syndicats féminins de l'Abbaye lui a fait parvenir à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fon-

dation. Particulièrement heureuse de constater les nombreux et consolants progrès que votre Union a réalisés au cours de son premier quart de siècle d'existence, Sa Sainteté en rend de vives actions de grâces au Maître de tous les biens et ne doute pas que ces beaux résultats ne provoquent dans tous ses membres un surcroît de dévouement et de sacrifices généreux pour de nouveaux triomphes de la cause du bien.

« En vous exprimant ses félicitations paternelles pour tout le bien accompli, le Souverain Pontife forme des vœux afin que l'esprit d'apostolat, dont la sœur Milcent était animée, se répande toujours davantage parmi vous et qu'il produise de fructueux, de toujours plus nombreux et consolants fruits de salut pour la Société.

« Comme gage de sa spéciale bienveillance et d'une large effusion de faveurs célestes sur vous-mêmes, sur tous les membres et collaborateurs de l'Union et sur vos œuvres, le Saint-Père est heureux de vous envoyer bien de cœur la bénédiction apostolique implorée.

« Veuillez agréer, Mesdemoiselles, l'assurance de mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

« Signé : Card. GASPARRI. »

22 novembre. — Deuxième cas de conscience sur les mauvais journaux exposés dans les bars ou cabarets.

FÊTES DE NOS BIENHEUREUX MARTYRS

LOUIS-JOSEPH FRANÇOIS,

GRUYER ET ABBA GHÉBRÉ MICHAËL

MARVEJOLS

Les belles cérémonies ont eu lieu les 17, 18, 19 juillet : la date n'aurait pu être mieux choisie puisque la

clôture devait coïncider avec la grande fête de saint Vincent de Paul.

Il était bien juste que le père et fondateur vint couronner le triomphe de ses fils et qu'il eût une place d'honneur dans ce cortège de martyrs. N'a-t-il pas été, lui aussi, martyr de la foi et de la charité pendant de longues années? Les sueurs et les souffrances qu'il a endurées n'ont-elles pas été une semence féconde de sainteté pour ses deux familles et pour les âmes qu'elles atteignent dans leurs travaux et dans leurs œuvres?

C'est dans la petite chapelle de la Miséricorde qu'ont eu lieu les exercices de trois jours, artistiquement décorée par des mains habiles avec des fleurs, des oriflammes, des tentures rouges qui couvraient en partie les peintures défraîchies de ses vieux murs. Les regards étaient tout de suite attirés par un grand écusson blanc, placé au-dessus du maître autel au pied de la statue de Marie Immaculée; il portait écrits, en lettres d'or, les noms des nouveaux bienheureux. De chaque côté, une grande oriflamme blanche et rouge portant un écusson avec la devise des deux familles.

Toutes les cérémonies ont été suivies avec foi et enthousiasme : le premier jour par les jeunes filles de l'Union Jeanne-d'Arc, le deuxième par les communautés religieuses, le troisième par les dames de charité de la ville.

Le chant fut fort bien exécuté par les jeunes gens de l'école Saint-Vincent et par le chœur des internes de la Miséricorde. Ces deux chœurs alternant, les chants n'ont pas peu contribué à rehausser l'éclat de ces fêtes. Nos jeunes gens étaient dirigés par un maître habile que la Providence avait amené parmi nous juste à ce moment pour y prendre quelques jours de repos et

qui ne compta ni son temps ni sa peine pour préparer ses jeunes élèves. Le chœur des jeunes filles depuis longtemps formé au chant grégorien, mérite également nos félicitations. Nous ne saurions oublier les morceaux de violon qui furent joués plusieurs fois avec autant de modestie que de talent par un jeune artiste de l'école.

M. Durand, supérieur d'Albi, accepta aimablement de prêcher le *Triduum*. Le 17 au soir, panégyrique des martyrs de la Révolution : pendant une heure nos âmes furent mises en contact avec celles de ces vaillants qui donnèrent leur sang pour défendre les intérêts de l'Eglise et de la France.

Le deuxième jour fut tout entier à la gloire du bienheureux Ghébré Michaël : les communautés religieuses représentées à la grand'messe et aux vêpres, ainsi qu'un grand nombre de fidèles, désireux de connaître la vie extraordinaire de ce premier martyr d'Abyssinie, furent très intéressés par les détails nombreux et précis qui montrent ce que peut une âme droite qui cherche la vérité. Puisse ce généreux vainqueur de l'erreur obtenir pour sa chère patrie la lumière et la science pour connaître le Christ vrai Dieu et vrai homme.

Troisième jour. Le grand jour de la fête de saint Vincent de Paul, fondateur et patron des œuvres de charité. Pour rehausser l'éclat de ce grand jour, la Providence nous favorisa d'une grand'messe et de vêpres pontificales. S. Gr. Mgr Nègre, l'aimable et distingué voisin des sœurs, nous fit l'honneur d'officier, entouré d'un nombreux clergé, d'un maître de chapelle et d'un groupe d'enfants de chœur bien formé pour ces cérémonies solennelles. L'assistance, composée surtout des dames de charité de la ville, écouta avec émotion le panégyrique de notre saint

Fondateur. Le vénéré prédicateur connaissant à fond la vie de son père, fut des plus éloquents.

Ces douces et belles journées de notre *Triduum* seront inoubliables dans les esprits et les cœurs, l'atmosphère de piété, de recueillement et de ferveur qui nous entourait pendant ces jours de triomphe nous a donné l'impression que de grandes grâces tombaient sur les âmes et nous attiraient la protection particulière de nos bienheureux martyrs. N.

METZ

ÉGLISE SAINT-SIMON ET SAINT-JUDE

Ce fut l'hommage de la double famille spirituelle de saint Vincent en Lorraine. On l'avait voulu à la fois solennel et discret. A cette véritable fête de famille prirent part les paroissiens de Saint-Simon et de Saint-Jude, placés sous la direction des Lazaristes, les élèves de l'école apostolique de Cuvry — ceux, du moins, ayant leur domicile dans les environs, — le personnel des maisons de Sœurs de la ville, et un certain nombre d'amis des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité qui avaient eu connaissance des cérémonies.

La veille, à l'Angélus du soir, les trois belles cloches de l'église des Saints-Simon-et-Jude préludèrent par leurs chants aériens aux hymnes des jours suivants et annoncèrent à la paroisse et à la ville le commencement des solennités.

L'église avait été sobrement et richement parée d'oriflammes rouges et or, d'écussons, parmi lesquels ressortaient ceux qui portaient finement peintes les armes de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité. L'autel resplendissait sur le fond plus sombre formé par un superbe

encadrement de plantes vertes gracieusement offertes par un horticulteur de la paroisse. Le presbytère était pavoisé aux couleurs nationales et l'entrée de l'église ornée d'une somptueuse portière de velours rouge.

Dans l'avant-chœur, sur un petit autel, les reliques de saint Vincent, de la bienheureuse Louise de Marillac, des bienheureux Jean-Gabriel Perboyre et François Clet étaient offertes à la vénération de tous, à défaut de celles des trois nouveaux bienheureux.

Le premier jour fut consacré au bienheureux Ghébré-Michaël. C'était le 1^{er} septembre, date à laquelle sa fête sera célébrée à l'avenir. A la messe de communion, paroissiens et sœurs étaient venus en assez bon nombre. A la grand'messe, l'église brillamment illuminée est remplie. Les Filles de la Charité de Thionville, de Vic-sur-Seille, de Moulins-lès-Metz, les orphelins et orphelines de Paixhans, de Saint-Nicolas, de Sainte-Constance, les enfants du préventorium de Queuleu sont dans la nef, tandis qu'à la tribune les jeunes filles des Récollets exécutent avec grande perfection les chants des offices. L'orgue est artistiquement tenu par M. l'abbé Frankum, aumônier de Saint-Nicolas et directeur de l'œuvre de Saint-Chrodegang pour la bonne exécution de la musique religieuse à l'église. C'est M. Halinger, supérieur de l'école apostolique de Cuvry, qui célèbre la messe, assisté de MM. Job et Fontaine, ses confrères professeurs. A l'évangile, M. Candau, curé de la paroisse, prononce quelques mots d'exhortation, remercie la généreuse donatrice qui offre les belles dalmatiques de velours grenat, ornées de riches orfrois aux dessins distingués et qui servent en ce jour pour la première fois. M. le curé annonce en outre les indulgences spéciales que tous peuvent gagner pendant le *Triduum* et la quête des offices au profit de la Mission lazarisite d'Abyssinie...

Son émotion fut grande lorsque, quelques instants après, il vit orphelins et orphelines fouiller au fond de leur pauvre poche pour en retirer un ou deux sous, précieuse offrande de l'indigent. A la fin de la messe, les assistants vinrent pieusement vénérer la relique de saint Vincent, tandis que le chœur chantait un enlevant cantique aux martyrs.

Aux vêpres solennelles, présidées par le R. P. Ifly, des Missions étrangères de Paris et confesseur de la foi, on remarquait la présence de plusieurs curés et aumôniers des environs. M. Collard, prêtre de la Mission, donna le panégyrique du bienheureux Ghébré-Michaël. Il nous fit assister au drame poignant que fut la vie du Bienheureux, et nous fit admirer en une éloquente trilogie : Ghébré-Michaël, chercheur de la vérité, docteur de la vérité et témoin de la vérité.

Le second jour était spécialement réservé aux paroissiens de Saint-Simon et de Saint-Jude. On devait honorer à la fois, en ce premier vendredi du mois, le Sacré-Cœur de Jésus et ses intrépides serviteurs, les trois bienheureux martyrs. A sept heures, messe solennelle chantée par M. le curé, avec diacre et sous-diacre, devant le saint Sacrement exposé. A cette messe, les communions furent nombreuses : on en compta le double de celles qui sont ordinairement faites le premier vendredi de chaque mois. Les quêtes, ce jour-là et le lendemain, étaient destinées aux missions des Lazaristes, en Chine. A partir de treize heures, tout l'après-midi, le saint Sacrement fut exposé et les adorateurs se succédèrent sans interruption. Il avait été annoncé qu'on ferait une journée de prières, pour les besoins de la paroisse sans doute, mais aussi pour la prompte canonisation de la bienheureuse Louise de Marillac et le succès

des béatifications en cours, spécialement des causes lorraines : celles de la sœur Marguerite Rutan, née à Metz, de la sœur Odile Baumgarten, née à Gondrexange, dans le diocèse de Metz; de M. Jean Gallois, originaire du diocèse de Toul, et l'introduction de celles de M. Nicolas Parisot, économe du séminaire Sainte-Anne, à Metz, et de M. Louis Hayer, qui fit ses études au même séminaire. Les sœurs des différentes maisons de Lorraine avaient été invitées à s'unir à ces ferventes supplications...

Le soir, entre le chant des complies et la bénédiction du saint Sacrement, M. Collard retraça dans leurs grandes lignes la vie et la mort héroïque des trois bienheureux, notant spécialement que le bienheureux Ghébré Michaël est le martyr du Christ, puisque la principale erreur des Abyssins schismatiques a trait aux deux natures du Fils de Dieu fait homme; et que les bienheureux François et Gruyer sont bien, en partie du moins, les martyrs du Sacré-Cœur puisqu'une des accusations des révolutionnaires contre les prêtres était d'avoir répandu dans le peuple de petites images de ce divin Cœur. Il exhorta ces fils de la chrétienne Lorraine à faire toujours concorder leurs actes avec leur foi et à chercher la force de la persévérance dans le Cœur de Jésus, particulièrement trouvé dans la sainte communion.

... A la nuit, le presbytère accueillait le *Père de famille* qui devait présider le lendemain la *Fête de famille*. M. le Supérieur général, accompagné de M. Gouault, son secrétaire, devenait l'hôte de Saint-Simon et de Saint-Jude.

Le 3 septembre, jour fixé par l'Église pour la célébration annuelle de la fête des bienheureux L.-J. François et J.-H. Gruyer et cent trente-cinquième anniversaire de leur martyre, leur était con-

sacré. Il coïncidait avec la clôture d'une retraite de sœurs à Belletanche. Aussi un bon nombre d'entre elles venaient, dès le matin, se joindre aux paroissiens pour entendre la messe du Très Honoré Père et communier de sa main. Jusqu'après la cérémonie de l'après-midi, ce fut comme un incessant pèlerinage des sœurs de Metz, de Lorraine et d'Alsace, qui venaient à la fois saluer M. le Supérieur général et vénérer les bienheureux. Après la grand'messe solennelle célébrée par M. Girard, de la maison de Cuvry, les enfants des Récollets et de Saint-Nicolas, rangées dans le vaste cloître du presbytère, présentèrent leurs hommages au successeur de saint Vincent ; puis les sœurs groupées dans la salle des œuvres reçurent ses paternels conseils.

La cérémonie du soir fut magnifique. Presque tout un côté de la nef était occupé par les cornettes ; dans le reste de l'église et la tribune se pressaient le personnel des diverses maisons de Metz et des environs, ainsi que les paroissiens. M. Gouault, secrétaire de M. le Supérieur général, présidait les vêpres ; dans les stalles se trouvaient M. Kieffer, de Strasbourg ; M. Halinger, de Cuvry, et ses confrères ; M. Verschoore, de Lillé, prédicateur de la retraite de Belletanche ; M. Candau, curé de Saint-Simon et Saint-Jude ; son vicaire, M. J.-B. Guichard ; M. Bernhard, aumônier de Belletanche et M. Collard, de Liège. C'était toute la famille réunie autour du Père. Toutes les maisons de sœurs de Lorraine, ayant à leur tête la respectable sœur Esseiva, visitatrice, étaient représentées ; et, sauf une, toutes les maisons de la province franco-belge des Prêtres de la Mission. M. Collard nous montra dans le Bienheureux François l'intrépide défenseur des droits de Dieu et de l'Église, — quelque peu Lorrain par son frère, M. J.-B. François, professeur au séminaire Sainte-

Anne au moment de la Révolution. Les paroles et les écrits du Bienheureux furent écoutés parce qu'il était sincère, parce qu'aussi il était prêtre de la Mission et que ses confrères avaient travaillé à la formation de ce clergé qui se montra si vaillant à l'heure de la persécution : les Lazaristes dirigeaient alors en France cinquante-deux grands séminaires, dont ceux de Sainte-Anne et de Saint-Simon à Metz. Dans le Bienheureux J.-H. Gruyer, le prédicateur nous signala, sinon un chef comme le Supérieur de Saint-Firmin, du moins un soldat d'élite que ses vertus obscures, mais sans doute plus qu'ordinaires, avaient désigné pour la gloire du martyre. Puis vint le salut de clôture ; lorsque le célébrant entonna le *Te Deum*, les grands lustres de la nef, toutes les appliques aux murs, tous les croissants devant les statues des saints s'illuminèrent ; les cloches mêlaient leurs harmonies aux voix des chanteurs et chanteuses. Le programme comportait, après le salut, la procession des reliques de saint Vincent. On eut mieux. S'avancant au bord de la stalle, le Très Honoré Père prononça, au milieu d'un silence respectueux et attentif qu'on devine, une touchante allocution. Il dit qu'à la fin de cette réunion familiale, « le Père de famille » sentait le besoin de dire aussi son mot. Il exhorta les orphelins et orphelines à comprendre la leçon des martyrs et savoir comme eux être toujours fidèles au devoir. Aux sœurs, le Très Honoré Père fit remarquer que le martyre est une faveur divine accordée d'ordinaire, seulement à ceux qui l'ont méritée. Il leur recommanda d'imiter les Bienheureux en vivant comme eux en vrais enfants de saint Vincent, dans une vie de fidélité et de vertu, véritable préparation au martyre. Le Très Honoré Père remercia les paroissiens de Saint-Simon et de Saint-Jude de s'être unis si nombreux à la joie des

enfants de Saint-Vincent et les conjura d'être toujours de bons chrétiens, dociles aux enseignements de leur curé et de leur vicaire, tous deux frères des Bienheureux Ghébré Michaël, François et Gruyer. Relevant une allusion du prédicateur aux martyrs de la famille de saint Vincent, d'origine lorraine, le Très Honoré Père en fit remonter la gloire à saint Vincent lui-même dont l'esprit les avait animés et qui lui-même avait tant aimé leur province. Une sœur lui avait dit le matin même cette parole, qu'il aimait à reprendre : « Saint Vincent avait deux patries : celle de sa naissance, la Gascogne, et la Lorraine, la patrie de son cœur et de sa charité. » Après avoir développé quelque peu ce mot, remercié encore une fois sœurs, paroissiens et enfants, au nom de saint Vincent, le Très Honoré Père termina en disant : « Le Père de famille va vous donner la bénédiction du Grand Père ! » Et tous s'inclinèrent avec émotion sous la bénédiction de saint Vincent.

Ces trois jours de fête laissent dans l'âme de ceux qui y ont participé un souvenir profond de joies intimes et de salutaires impressions. Les missionnaires, les sœurs et les paroissiens de Saint-Simon et de Saint-Jude conserveront précieusement les exhortations paternelles de M. le Supérieur général et lui demeurent vivement reconnaissants d'avoir bien voulu prendre part au Triduum, d'avoir ainsi augmenté leur joie et contribué par sa présence à donner plus encore à ces cérémonies le caractère de « Fête de famille ».

V. D.

DAX

La chapelle de Notre-Dame du Pouy, si bien faite pour les grandes cérémonies avait reçu, à cette occasion, une décoration appropriée.

Dans l'abside, de chaque côté de l'autel, les entrecolonnements étaient ornés, non seulement de plantes vertes, comme pour les grandes fêtes ordinaires, mais aussi de nombreux candélabres disposés en étagères. Tout autour de l'abside, les lampes électriques qui éclairent le cintre de chaque arc avaient été peintes et projetaient leur lumière sur l'archivolte tendue de rouge avec une palme épendue dans chaque écoinçon. Au-dessus, à la ligne de la frise, les lampes qui éclairent les verrières ont été également peintes. Elles projettent leur lumière sur des tentures rouges, décorées d'une palme hiératique, feuillée d'or.

À l'arc principal absidial, le bienheureux Ghébré-Michaël en gloire attire tous les regards. Dans l'attitude énergique qui convient à ce grand lutteur, il tient la palme du martyre.

Dans le transept, les pilastres d'encorbellement sont ornés d'une tenture rouge à une palme. Dans la nef, le bandeau de la frise à frette est recouvert de rouge. Au-dessus, les pilastres d'encorbellement de l'arc-doubleau sont ornés dans leur bande de tentures rouges avec palmes hiératiques.

La journée du 30 septembre fut seulement marquée par une messe de communion avec chant et un salut solennel.

Avant la bénédiction du saint Sacrement, donnée par M. Piet, supérieur de Dax, les étudiants exécutèrent le *Jesu, Rex admirabilis* (à 3 voix), de Palestrina, magnifique pièce polyphonique, aux lignes sévères, imprégnée de la plus pure piété.

Vint ensuite le *Diffusa est* (à 3 voix) de Saint-Requier, motet où se retrouve l'inspiration des vieux maîtres de l'école palestrinienne, puis le *Quam pulchri* (à 3 voix) de C. Boyer et le *Tantum ergo* (à 3 voix) de Saint-Requier.

Pour terminer, la « Schola » exécuta avec brio les accords joyeux et tout vibrants d'enthousiasme du *Psaume de Marcello* : « L'armée immense des grands cieux proclame de Dieu la gloire... »

Le samedi 1^{er} octobre fut consacré à honorer spécialement les bienheureux Louis François et Jean Gruyer, martyrs de la Révolution.

Le Berceau de Saint-Vincent de Paul avait remis à ce jour la visite qu'il fait habituellement à Notre-Dame du Pouy, le 27 septembre. M. Pierre, supérieur du Berceau, chante la grand'messe et les vêpres. On a remarqué, ce jour-là, la délicatesse de nuances et la parfaite exécution de la messe de Sainte-Hildegarde.

Aux vêpres, chantées en faux bourdons (de Carolus Andréas — 16^e s. — de Brun, de Perruchot et de Bordes), les élèves du Berceau alternent avec les étudiants.

Le salut fut entièrement chanté par les élèves du Berceau, sous la direction de M. Jos. Praneuf, dont l'éloge n'est plus à faire.

Après le *Jubilate Deo* de don Lorenzo Perosi, vint l'*Ave Maris Stella* (à 3 voix) de M. Praneuf, le *Posuisti Domine* de Gounod, le *Tantum* de Gigault.

Après la bénédiction donnée par M. Pierre, les élèves du Berceau exécutent un cantique de M. Praneuf, composé en l'honneur des bienheureux François et Gruyer.

Le dimanche 2 octobre était réservé à la glorification du bienheureux Ghébré-Michaël. Aux offices, on remarquait d'abord la présence de Mgr l'évêque d'Aire et de Dax, assistant pontificalement au trône ; de M. le chanoine Cazaux, vicaire général ; de M. Capdevielle, secrétaire général et de tout le clergé de Dax. Le chemin de Notre-Dame du Pouy est familier

à Monseigneur et à son vaillant clergé, et ils se font toujours un plaisir de le prendre, toutes les fois qu'ils peuvent donner ainsi une preuve de leur précieuse sympathie aux missionnaires lazaristes.

M. le chanoine Descoubès avait bien voulu accepter de chanter la grand'messe. La partie grégorienne de la messe, ainsi que la messe brève en *ré* de C. Boyer et le *Credo* de la messe *de Angelis* du même auteur, furent parfaitement exécutés par les étudiants.

Après les vêpres, pendant que le prédicateur, M. Tardieu, demande la bénédiction de Monseigneur, les étudiants exécutent un cantique du bienheureux Ghébré-Michaël, composé également par M. Praneuf. L'harmonie et le rythme tout orientaux de ce morceau évoquent toute la poésie du pays abyssin, patrie de notre Bienheureux.

L'orateur a pris pour texte cette parole du Cantique des cantiques : *Inveni quem diligit anima mea. Tenui eum nec dimittam*. Ces paroles, fait-il remarquer, ne s'adaptent pas seulement comme une réalité intérieure à l'âme du Bienheureux, mais aussi comme un cadre extérieur à sa vie. La majeure partie de l'existence du bienheureux Ghébré-Michaël pourrait être intitulée : « En quête de N. S. Jésus-Christ ». Car « ce génie abyssin, perspicace, droit et actif », comme l'a défini Mgr de Jacobis, cherche, à travers ses longues études, la vraie figure de Jésus-Christ. Il la cherche, dans les écoles abyssines, et déjà, par la simple étude de la Bible, qu'il sait par cœur, il connaît le vrai Christ de la révélation, combien différent du Christ abyssin, mutilé par l'hérésie monophysite !

L'orateur s'excuse de faire un peu de théologie, mais il le faut pour montrer le travail de la grâce dans cette âme loyale, si bien douée naturellement,

et à qui, pourtant, il manque encore l'humilité nécessaire pour se dépouiller de ses préjugés de race. Le moine abyssin a donc trouvé le Christ, mais il ne le sait pas encore et il le cherche toujours avec ardeur. Déjà, Notre-Seigneur pourrait lui dire cette parole qui lui est prêtée par Pascal : « Tu ne me chercherais pas, si déjà tu ne m'avais trouvé. »

Le bienheureux Ghébré-Michaël rencontre surtout Jésus-Christ en Mgr de Jacobis.

Nous autres, catholiques, dit en substance l'orateur, nous savons bien que Jésus-Christ n'a pas limité son intervention dans le monde aux quelques années de sa vie mortelle. Il est resté depuis dans le monde par son Eucharistie. Seulement, pour l'âme en quête de Jésus-Christ, l'Eucharistie est muette. Mais le prêtre, sans qui nous n'aurions pas l'Eucharistie, c'est Jésus-Christ parlant, et quand le prêtre est un saint, c'est Jésus-Christ visible.

Le bienheureux Ghébré-Michaël a donc rencontré Jésus-Christ dans le saint Mgr de Jacobis. Il a vu en lui la différence qui sépare le prêtre catholique du prêtre abyssin, et cela le remue profondément.

Il faudra pourtant encore toute la patiente bonté du missionnaire lazariste, au cours d'un voyage qu'ils feront ensemble au Caire pour aller y chercher un évêque schismatique ; il faudra le voyage à Rome du pauvre moine abyssin, et l'accueil paternel du chef de l'Eglise, Grégoire XVI ; il faudra aussi le pèlerinage à Jérusalem pour que la grâce produise enfin toute son œuvre et que Ghébré-Michaël, devenu humble, se déclare catholique.

Puis l'orateur rappelle les souffrances du martyr, les tourments barbares qui lui sont infligés et son inaltérable patience, sa joie de souffrir pour Jésus-Christ, sa délicatesse de sentiments enfin, car, au

milieu des supplices, il trouva la force de songer aux souffrances morales de Mgr de Jacobis et de lui écrire pour le consoler.

L'orateur termine en faisant remarquer que cette âme bienheureuse, si lointaine de nous par la civilisation, nous est toute proche au contraire par la foi. Faisons comme lui les œuvres de la foi et comme lui donnons-nous sans réserve au Christ qui se donne à nous sans mesure.

La bénédiction du saint Sacrement, donnée par Monseigneur, termine cette belle cérémonie. Les étudiants exécutent l'*Ego sum panis vivus* de C. Boyer, œuvre d'un caractère profondément religieux ; l'*Ave Maria* à quatre voix de Kerlé (16^e s.) sur le motif de la messe *Regina cœli*, motet d'une extraordinaire puissance d'inspiration ; le *Tantum* de Bach et le *Psaume* de Marcello.

Le *Triduum* est fini, mais chacun des assistants en a gardé comme un parfum d'agréable souvenir.

N.

ÉCOUEN

CÉRÉMONIE EN L'HONNEUR DE JEAN LE VACHER

Le 17 juillet 1927, la ville d'Écouen était en fête : elle s'appropriait à célébrer son plus illustre enfant, Jean Le Vacher.

Les journaux avaient annoncé les cérémonies. Louis Bertrand, de l'Académie française, avait à ce propos publié dans *le Figaro* un article sur le consul-martyr, des affiches avaient été apposées à Paris et dans la région, de luxueux programmes avaient été distribués. L'éclat de la fête répondit à l'attente des organisateurs.

Vers onze heures et demie, une procession se diri-

geait des dépendances du château de Montmorency jusqu'à l'église paroissiale. Anne de Montmorency avait fait construire, vers 1545, le clocher, la chapelle de la Vierge, le chœur et l'abside de cette église. Si la nef et son collatéral datent seulement de 1737, il est du moins certain que Jean Le Vacher, enfant, a prié et fait sa première communion dans la partie plus ancienne.

Elle est sobrement mais fort bien ornée de guirlandes de fleurs et de verdure, de tentures et de nombreux drapeaux tricolores. Derrière les enfants de chœur s'avancent MM. les curés du canton : M. Gleizes, Visiteur de la Province de France et auteur de la *Vie de Jean Le Vacher*, représentant M. le Supérieur général de la Mission ; il est entouré d'une délégation de prêtres de la Mission ; puis viennent M. Darricau, supérieur du séminaire d'Alger, M. l'archiprêtre de Pontoise, M. le chanoine Millot, vicaire général représentant Mgr Gibier, évêque de Versailles ; Mgr Périé, chanoine de Carthage ; Mgr Mério, directeur de l'œuvre de la Sainte-Enfance ; le Révérendissime père abbé des Cisterciens de Pont-Colbert et S. G. Mgr Lemaître, archevêque de Carthage, primat d'Afrique.

L'église est comble. Au premier rang, on remarque M. de Saint-Quentin, directeur pour l'Afrique et le Levant au ministère des Affaires étrangères, représentant M. Briand, ministre ; à ses côtés se tiennent M. le baron d'Avril et M. Gilbert, ministres plénipotentiaires, délégués de l'Amicale des Consuls et des Diplomates ; M. Laurent de Lalande ; le capitaine de vaisseau Choupeau, représentant M. Rondet-Saint, directeur de la Ligue maritime et coloniale française ; M. Germain Lefèvre de Pontalis, président, et M. Mallet, vice-président de la Société d'histoire et

d'archéologie de Pontoise et du Vexin; MM. André Plait et Léon Berthiers, descendants de Jean Le Vacher; M. Pouvier, membre de l'Institut, etc., etc. Le maire d'Écouen et son conseil municipal, les maires du canton, le Comité paroissial, l'Association des Anciens Combattants, Mme l'intendante de la Légion d'honneur, ma Sœur économe des Filles de la Charité, entourée d'une vingtaine de sœurs, plusieurs témoins au procès informatif de Paris pour la béatification, remplissent le chœur.

La messe commence, célébrée par M. l'abbé Lucien Fabre, enfant d'Écouen, durant laquelle sont exécutés, avec une rare perfection et avec accompagnement d'orchestre, des chefs-d'œuvre de Haëndel, de Gabriel Fauré et de Bach. Les cérémonies se déroulent avec ordre, ordonnancées par M. Larigaldie, prêtre de la Mission, qui n'a pas épargné sa peine pour organiser cette cérémonie. A l'Évangile, M. Collard, prêtre aussi de la Mission; dans un saisissant raccourci de la vie de Jean Le Vacher, encadré dans ce texte : *Pro quo (Christo) legatione fungor* (Eph. VI, 20), « J'ai mission, au nom du Christ » montre comment le héros de la fête, Lazariste, remplit, dans l'héroïsme de la charité chrétienne; vicaire apostolique, dans l'héroïsme des vertus pastorales; Consul de France, dans l'héroïsme des vertus civiques et patriotiques, la divine mission à lui confiée par le Christ. Puis a lieu la distribution du gâteau bénit, offert par M. Paul Serre, consul de France à Auckland, né lui aussi à Écouen et admirateur passionné de son éminent compatriote. Après la bénédiction pontificale, une procession se forme qui se dirige vers le fond de l'église où se trouve la cuve baptismale, en pierre, dont les sculptures sont attribuées à Jean Bullant, d'Écouen, l'un des grands architectes de la Renaissance. C'est

sur ces fonts que Jean Le Vacher reçut le saint baptême. Mgr Lemaitre bénit une plaque de marbre apposée sur la muraille et qui doit perpétuer la mémoire de ce grand acte, dont le prédicateur disait un instant auparavant : « La France est née au baptistère de Reims; c'est là que commencèrent ses grandeurs; c'est au baptistère d'Écouen que, dans l'âme de Jean Le Vacher, furent infusées ces grâces de choix qui, développant et couronnant les merveilleuses facultés naturelles que lui avaient départies la Providence, en firent un grand chrétien, un saint prêtre, un vaillant missionnaire, un loyal et courageux serviteur de son pays, un martyr de la France et de Jésus-Christ.

Les visiteurs et pèlerins pourront lire désormais, gravée sur le marbre en lettres d'or, cette inscription :

ICI LE 15 MARS 1619

A ÉTÉ BAPTISÉ

PAR JEAN BAROCHE, CURÉ DE LA PAROISSE,
ET CHANOINE DE LA COLLÉGIALE DE MONTMORENCY
JEAN LE VACHER

NÉ DE PHILIPPE ET DE CATHERINE BUTEFER
TRÈS DIGNE FILS DE SAINT VINCENT DE PAUL
CONSUL DE FRANCE ET VICAIRE APOSTOLIQUE
DÉFENSEUR ET TÉMOIN DE LA FOI
MORT A LA BOUCHE D'UN CANON
SUR LE MOLE A ALGER, LE 26 JUILLET 1683

LES ENFANTS DE SAINT VINCENT DE PAUL

Il n'est pas inutile de mentionner que sous les dalles de l'église repose le corps de Messire Baroche, curé d'Écouen et parrain de Jean Le Vacher.

Au sortir de la cérémonie, les assistants reçurent

un gracieux feuillet en souvenir de cette grandiose manifestation.

Le banquet qui suivit réunissait tous les personnages qui avaient pris part à la cérémonie religieuse. La salle était pavoisée aux couleurs de la France, sur la table, des cartes-menus ornées de fines aquarelles représentant des paysages algériens, la maison natale de Jean Le Vacher, la Consulaire, etc., annonçaient des plats inattendus : colin de la Méditerranée sauce barbaresque, gigot de la Medjerda, haricots verts consulaires, gaufrettes tunisiennes ; et des boissons de circonstance : vins d'Algérie, champagne mousseux des Missions.

Des toasts furent portés par M. Jannot, doyen d'Écouen, puis par le président du Conseil paroissial qui souligna l'action féconde et rayonnante de l'Église, sa puissance pour la glorification de ses fils, la grandeur de saint Vincent de Paul. M. de Saint-Quentin, en quelques mots délicats, sut complimenter la population d'Écouen toujours digne de son illustre concitoyen. Mgr Lemaître, avec un à-propos exquis, manifesta sa joie, en tant qu'archevêque de Carthage, d'assister à cette fête de celui qui fut son prédécesseur comme Vicaire apostolique, celui aussi, comme représentant de la France, du distingué M. Saint, l'actuel résident général à Tunis. Il demanda à tous estime et admiration pour ceux qui, sur le sol africain, continuent l'œuvre de Jean Le Vacher et travaillent à y maintenir l'idéal religieux et l'amour de la patrie française. Il dit son bonheur de constater, sur le nom vénéré du grand consul-martyr, se former cette union sans laquelle la France ne peut vivre. Puisse-t-elle demeurer toujours. De chaleureux applaudissements répondirent à ces nobles paroles. Enfin, M. le chanoine Millot apporta, avec les expressions mêmes de

Mgr Gibier, l'assurance des sentiments de Sa Grandeur et le vif regret qu'elle éprouvait, de même que son coadjuteur, Mgr Roland-Gosselin, président du tribunal de Paris pour la cause de béatification, de n'avoir pu répondre à l'invitation qui lui avait été adressée. Et Mgr Périé couronna le banquet en lisant une émouvante poésie sur Jean Le Vacher.

Les convives se dirigèrent ensuite vers la mairie où devait se former le cortège pour la cérémonie civile. A la suite de la musique militaire s'avancèrent les personnalités, les groupements qui avaient assisté à la manifestation religieuse. D'autres encore s'adjoignirent à eux : M. Franklin-Bouillon, député et président de la commission des Affaires étrangères de la Chambre ; M. Amiant et M. Cornudet, sénateurs ; M. Bonnefoy-Sibour, préfet de Seine-et-Oise ; M. Bernard Larroque, sous-préfet de Pontoise, etc.

On arrive à la place de la Beauvette — elle ne portera plus ce nom, car on voit, au départ des rues dont elle forme le carrefour, des plaques neuves d'émail bleu portant ces mots : « Place Jean-Le Vacher ».

Au fond se trouve la maison natale du consul. Au-dessus de la porte brille un large rectangle de marbre blanc sur lequel se lit l'inscription suivante :

DANS CETTE MAISON
EST NÉ LE 15 MARS 1619
JEAN LE VACHER
MISSIONNAIRE DE SAINT VINCENT DE PAUL
CONSUL DE FRANCE A ALGER
MIS A MORT A LA BOUCHE D'UN CANON
PAR ORDRE DU DEY
SUR LE MOLE A ALGER
LE 26 JUILLET 1683

MÉMORIAL

OFFERT PAR LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE PONTOISE

1927

Cette maison fut occupée par Philippe Le Vacher et Catherine Butefer, son épouse, entre le 23 avril et le 6 décembre 1615. Philippe figure, en effet, dans les registres d'Écouen comme étant de la paroisse à cette date. La maison, située « au carrefour de la Beauvette, costé du chasteau », avait appartenu à Jean Bullant et était venue à Philippe Le Vacher par sa femme.

La maison natale de Jean Le Vacher est donc pavoisée, enguirlandée et fleurie, en ce jour du 17 juillet. Devant elle, est érigée une longue tribune, ornée de draperies aux couleurs nationales. Dans une enceinte gardée contre la foule nombreuse sont placés les participants au cortège, tandis que les autorités civiles et ecclésiastiques sont groupées sur la tribune. Après un concert donné par la musique militaire, M. Lefèvre de Pontalis, dans une allocution fine et érudite, résume l'œuvre de la Société historique du Vexin, exprime combien elle est fière d'honorer un enfant d'Écouen, dont la famille plonge ses racines dans toutes les communes environnantes et de perpétuer la mémoire « d'un apôtre de la charité chrétienne, d'un grand cœur et d'un grand caractère ». Et au nom de la Société qu'il préside, il remet à la commune d'Écouen le mémorial placé sur la maison de Jean Le Vacher. Le maire d'Écouen accepte, au nom de la municipalité et de ses administrés, le don qui lui est fait ; il remercie la Société d'histoire et d'archéologie de Pontoise et du Vexin, ainsi que chacun de ceux qui honorent la cérémonie de leur présence. M. de Saint-Quentin parle en sa qualité de représentant du ministre des Affaires étrangères et retrace, en diplomate et en lettré, la carrière du consul de France. En

tête de la liste des consuls et diplomates morts pour la France, qui se trouve gravée dans la cour du ministère des Affaires étrangères, se présente le nom de Jean Le Vacher. Et du discours de M. de Saint-Quentin, il ressort que la pensée de l'orateur le place premier, non seulement par ordre chronologique, mais par ordre d'excellence. M. Franklin-Bouillon prend alors la parole ; c'est, dit-il, le Parlement après le gouvernement qui vient saluer le grand héros français. L'orateur rappelle ses souvenirs de cinq années passées en Orient et où il trouva les Lazaristes, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, d'autres religieux et religieuses, se sacrifiant pour faire triompher l'idée morale et l'amour de la France. Il rend un vibrant hommage aux missionnaires successeurs et imitateurs de Le Vacher. C'est alors un tonnerre d'applaudissements. M. Franklin-Bouillon, continuant à recueillir les leçons que donnait la manifestation à laquelle tous prenaient part, fait un émouvant appel à l'union de tous pour le bien de la France. Cette partie de cette harangue éloquente est fréquemment et énergiquement applaudie.

Après un nouveau morceau exécuté par la musique militaire, tous écoutent debout et respectueux l'hymne national. Puis a lieu la visite du château de Montmorency, actuellement maison pour les jeunes filles de la Légion d'honneur.

Au soir de ce beau jour de triomphe pour Jean Le Vacher, nous appelions de nos vœux une glorification plus grandiose encore, et dont la manifestation de ce jour n'est qu'un magnifique prélude. Que sans trop tarder l'Église place au front du consul-martyr l'aurole des bienheureux !

UN TÉMOIN.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

VISITE DES PAUVRES EN 1926

Il y a beaucoup de mal dans le peuple; un esprit de révolte, un désir de jouissance et de luxe qui devient menaçant à cette heure; il y a aussi tant de dévouements obscurs, tant de patience et de résignation parmi nos pauvres qu'on est vraiment édifié par ce qu'on a vu et entendu. Saint Vincent de Paul avait raison de nous dire : « Le Pauvre est un Sacrement... » Oui, vingt fois nous allons le trouver, vingt fois nous trouverons Dieu.

Combien de traits édifiants on pourrait citer ! Une jeune fille de vingt-quatre ans, clouée au lit depuis quatre ans. Elle est envoyée à Lourdes... la maladie est là toujours, mais son âme plane... « Je n'ai pas demandé à la sainte Vierge de me guérir... mais de gagner beaucoup d'âmes à son Divin Fils par une conformité parfaite à sa sainte Volonté. »

Un jeune aviateur (élevé sans Dieu), par suite de ses blessures, est atteint de la terrible maladie... Au commencement, il refuse de recevoir la visite de la Sœur. Touché de la grâce, il reçoit les derniers sacrements et meurt comme un prédestiné en disant à sa jeune femme : « Donne-moi la croix pour la dernière fois... Ne pleure pas, je suis heureux, je vais au ciel. »

Deux vieillards octogénaires, aigris par la souffrance, qui, depuis leur première communion, avaient abandonné leur Dieu, reçoivent les derniers sacrements avec ferveur et meurent à un mois de différence.

Et cette pauvre petite mère (six enfants), qui ne vit que pour eux ! L'un d'eux (trois ans) est infirme, ayant eu l'épine dorsale blessée dans une chute. Il faut voir l'activité de cette pauvre mère allant de sa petite malade qui ne veut pas d'autres soins que les

siens à ses deux autres bébés; elle n'a pas une minute de repos et doit aller laver son linge la nuit pendant que son mari, rentré de son dur travail de journalier, veille sur le foyer.

Et cette jeune femme avec quatre enfants : elle n'a qu'un tout petit jardin pour l'aider à vivre... Elle demande à la sœur deux familles pour partager ses légumes. Chaque semaine elle ne manque pas sa visite avec son panier qui déborde... Il n'y a pas seulement des légumes, mais des œufs frais, du beurre, etc. L'hiver, un sac de charbon. Tout cela fruit de ses sueurs et de ses privations. Qu'elle est belle, la charité faite sous le regard de Dieu !

Un tuberculeux hostile à la religion ; à la première visite, il ne veut rien entendre. Le crucifix?... il le dédaigne. La sœur glisse un scapulaire vert sous son oreiller. Les visites se multiplient... la grâce le travaille... lui-même demande le prêtre. Mariage, communion, extrême-onction.

C'est une jeune femme qui se meurt... La visite de la sœur l'exaspère. « Mon enfant, je viens remplacer votre mère... Souvenez-vous du Dieu de votre première communion... Bientôt vous allez paraître devant Lui. » Un torrent de larmes est la réponse... Elle se marie dans son lit de mort, reçoit les derniers sacrements et meurt en prédestinée. A son tour, elle se fait apôtre. Le mari et la belle-sœur demandent à être instruits pour faire leur première communion.

La sœur trouve des collaborateurs très zélés dans les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul et dans les jeunes gens qui sont admirables de charité et de dévouement. Loué soit Jésus-Christ ! Le champ de l'apostolat est très vaste ! N.

BELGIQUE

LIÈGE

ŒUVRE LOUISE-DE-MARILLAC

Le mois de juillet, dédié au culte de notre Bienheureux Père, a été très consolant pour l'Œuvre en sa journée du 10.

On a choisi cette date pour fêter, avec les personnes visitées par les jeunes filles, le grand patron de la charité, parce que la plupart de ces demoiselles seront parties en vacances pour le 19 juillet, fête de saint Vincent de Paul.

Toute la semaine qui précède ce dimanche est comme une préparation éloignée à ce beau jour. A la place Saint-Jean, on voit un mouvement inaccoutumé, car il faut préparer cette fois une salle de festin en plus de la salle de fêtes pour recevoir les chers seigneurs et maîtres ; et, coûte que coûte, il faut donc faire disparaître, dans certaines places du rez-de-chaussée, les malencontreuses traces des dernières inondations ; c'est le travail de plusieurs jours, et pendant que l'on répare ces dégâts, les aimables visiteuses entretiennent leurs protégés du programme du jour de fête et viennent le soir, qui au théâtre, qui à la chapelle, exercer leurs voix mélodieuses pour apprendre soit un beau salut, soit une partie récréative pour le soir de la fête.

On tâche de trouver aussi quelques âmes charitables qui veulent participer pratiquement à la fête des vieillards et plusieurs Dames de Charité rivalisent de zèle pour procurer le nécessaire et l'agréable.

Grâce à cette générosité, le menu du jour comporte :

- 1° Potage aux tomates ;
- 2° Bouquet printanier (choux-fleurs et laitues) ;
- 3° Bifteck à l'américaine ;
- 4° Pommes de terre à la jardinière ;
- 5° Pois et carottes ;
- 6° Crème avec biscuits secs ;
- 7° Café Santos et gâteau ;
- 8° Cigares aux hommes. Douceurs aux femmes.

Le premier repas est fixé à treize heures, mais dès onze heures et demie les autos sont en roulement pour chercher les convives désignés dans l'Évangile sous le nom de boiteux, aveugles, estropiés ; car les vaillants arriveront fièrement au bras de leurs dévouées bienfaitrices.

-A midi déjà, les bancs disposés dans la cour d'entrée se remplissent rapidement et bientôt tout l'enclos est entouré d'un cercle de ruines humaines qui symbolise toutefois pour nous une auréole de prix.

Les sœurs, les jeunes filles et les protégés s'entendent si bien qu'on dirait l'emblème de la Trinité formant une Unité.

La cloche sonné, on est complet. Il est temps de prendre place à la table du festin... Brusquement, le beau tableau est voilé de brouillard... car le bon Père Directeur et son frère (c'est le nom donné par les vieux à M. Willems) ne sont pas là et cependant ils avaient promis à la Noël d'être de toutes leurs fêtes !... On explique bien vite que le retard est dû au travail occasionné par la retraite des sœurs, mais que le Père et son frère arriveront vers les trois heures pour chanter le salut. Alors l'équilibre s'établit ! On entre et on remercie chaleureusement le bon Dieu pour toutes les bonnes et belles choses qui sont étalées sous leurs yeux et qui leur sont destinées.

Bientôt on n'entend plus que le cliquetis des cuillers dans les assiettes à soupe et l'écho des réflexions suivantes : « Que c'est bon ! Nous ne mangeons jamais cela ! On nous sert comme des riches ! C'est vraiment trop ! trop de bonté », etc. Il y a même une convive qui s'écrie gaiement : « Si jamais je gagne le gros lot, de suite, j'engage la cuisinière du couvent ! »

En promenant le regard dans la salle on se demande qui l'on fête : ou bien les demoiselles ? ou bien leurs protégés ? Car les figures des unes sont radieuses tout comme les physionomies des autres, et l'on comprend un peu mieux encore que « donner le bonheur, c'est garder le meilleur », car les jeunes filles qui se fatiguent à faire le service jouissent au moins autant que les heureux bénéficiaires de leur beau dévouement.

Il est deux heures. On a bien diné ! Il y en a qui prétendent avoir mangé pour huit jours ! et cependant ni l'esprit, ni le cœur n'est alourdi ; c'est touchant de voir la préoccupation des uns et des autres pour porter des toasts et dire convenablement merci !

Une brave veuve assure emporter dans sa tombe le souvenir de ce beau jour ! Une autre avait préparé une belle phrase aussi ; mais l'émotion lui a fait tout oublier. Enfin, Victor lève le verre à la santé des absents et des présents ; il remercie les chères Dames de Saint-Vincent de Paul de tous leurs égards, il prie la sainte Trinité et la Vierge, Mère de tous, de les garder pour une éternité bienheureuse.

Pour couper court à cette cérémonie, hors d'usage pour nous, et afin de faciliter la digestion chez tous, on fait aller le phonographe. Faust, Gounod et d'autres font rire les uns et endorment les autres jusqu'à l'arrivée du respectable Père directeur qui est devancé déjà par le bon Père Willems. C'est le moment de confier le groupement au cliché. Entre deux averses,

car il fait de l'orage au loin, les protégés de l'Œuvre prennent position dans la cour et le frère d'une de nos dévouées membres fait fonctionner l'appareil photographique. Espérons bon résultat, car personne n'a bougé.

C'est l'heure du salut. M. le curé de Saint-Jean et ses deux vicaires ont eu l'amabilité de venir saluer les chers invités et acceptent de leur consacrer quelques heures. Il y aura moyen d'officier comme à la cathédrale. Aussi nos braves gens s'attendent à quelque chose de bien. Ils ont porté des fleurs et des bougies, ils voient cinq prêtres pour l'office et ils se précipitent pour trouver place à la chapelle, tout en respectant les chaises réservées aux éclopés qui ne peuvent courir comme eux.

La chapelle a revêtu son plus beau décor, on la croirait garnie pour assister aux premiers vœux d'une heureuse servante des pauvres. Aussi l'on n'entend qu'un cri de joie et d'étonnement. Le silence ne peut être de rigueur en pareille circonstance et je suis sûre que Jésus a été heureux de se voir entouré de cinquante et un amis qui ne l'ont peut-être pas toujours aimé parce qu'ils ne l'ont pas toujours connu ; et qui se permettent des réflexions bien belles au pied de son autel ; et qui donneront toute leur voix pour chanter « Nous voulons Dieu ! c'est notre Père ! »

D'ailleurs, il y a dans l'assistance des âmes peu trempées dans les cérémonies liturgiques, puisqu'une brave femme s'écrie : « Je suis si heureuse d'avoir pu assister à la messe chantée par les sœurs. »

C'est vers la salle de fêtes que se dirige à présent tout le troupeau, pour assister à la partie récréative fournie par les jeunes filles et aussi par... les protégés, car le brave octogénaire nous régale de « Son habit de dix manches », et tous font une figure très piteuse

quand le bon Père Directeur doit quitter à cinq heures pour aller à Saint-Pierre et ne pourra plus entendre d'autres numéros de leurs heureux répertoires.

A six heures on cesse la comédie. Les rires ont creusé l'estomac. Les pains fourrés, la tarte au riz et le moka répareront avantageusement les forces perdues, et ce repas présidé par le clergé n'en a que plus de charme pour les heureux participants, qui trouvent tous à leur place 1 kilo de sucre à emporter à domicile avec l'excédent de la ration.

Rien de stable ici-bas ! On était si heureux ensemble et il faut se quitter. L'auto est là ! on charge... mais, au même instant, l'orage éclate et les nuages crèvent au point qu'il est impossible de se mettre en route.

Sœurs et demoiselles se regardent un peu consternées, car l'heure avance, mais les braves vieux de dire : « Oh ! ça n'a pas d'importance pour nous, nous sommes trop bien ici pour désirer d'en sortir. »

Enfin, le ciel se fait plus clément, et les véhicules se mettent en mouvement, emportant un peu à la fois tous nos invités, car grâce au dévouement d'un parent de nos sœurs venu en camionnette pour prendre ses deux sœurs membres de l'Œuvre de Louise-de-Marillac, ceux mêmes qui étaient condamnés à rentrer en tram ont pu rouler en auto en s'écriant : « Nous finissons cette belle journée par une excursion en auto ! C'est le cas de dire : A quelque chose, malheur est bon ! »

W.

ANS

LES FÊTES DES BIENHEUREUX L.-J. FRANÇOIS

J.-H. GRUYER ET ABBA GHÉBRÉ-MICHAEL

Les prêtres de la Mission de Liège, les Filles de la Charité de la région et, par eux, la Belgique et le

Congo ont voulu rendre un solennel hommage à nos trois nouveaux Bienheureux et attirer leur protection. La chapelle des Lazaristes de la rue Saint-Pierre, à Liège, est un bijou d'architecture, mais les dimensions toujours réduites d'un bijou ne permettent pas de manifestations grandioses. Les peintres sont occupés, d'ailleurs, en ce moment, à lui donner une nouvelle parure, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la maison. La Respectable Sœur Baptizet, visitatrice, offrit avec joie la belle et relativement vaste chapelle de la Maison centrale, pour célébrer la fête dans un cadre approprié. Cette chapelle qui, durant près de douze années, a gardé les précieux restes de saint Vincent et des bienheureux Clet et Perboyre, allait donner, cette fois, l'hospitalité à nos deux héros de Saint-Firmin et au martyr abyssin. Dès la veille, une grande activité régnait. Un superbe tableau de plus de 3 mètres de haut, peint par une sœur, avait été placé au-dessus du maître-autel, sur les nuages, où trône d'ordinaire le Sacré-Cœur. A droite, dans une attitude d'ascension, se détache sur l'azur Ghébré-Michaël. Son visage et ses mains sombres, tranchant sur le blanc du vêtement, provoqueront la sympathique curiosité des fidèles. A ses pieds, trois anges : l'un porte une palme et des roses à pleines mains ; le second, les chaînes et le fouet ; le troisième soutient un livre sur les pages duquel on lit, en témoignage de sa glorieuse confession de la foi aux deux natures du Sauveur :

« Deus et homo, Jesus Christus Dei Filius ». Près de cet ange repose le ghend, cet atroce instrument de torture qui ensanglanta les jambes du Bienheureux. A gauche, revêtus du surplis et de l'étole, se trouvent le bienheureux François, debout et les mains croisées sur la poitrine, et le bienheureux Gruyer, agenouillé et

tenant une palme. Plus bas, sur un rouleau développé, sont inscrits ces mots révélateurs de la cause de leur supplice : « Petrus per Pium locutus est. » Des roses sont semées sur les nuages, elles vont rejoindre celles qui encadrent le tableau avec un goût exquis, et celles qui, formant d'harmonieuses guirlandes, vont se suspendre en gracieux festons autour du sanctuaire. La chapelle tout entière est ornée d'oriflammes, sur les plus rapprochées de l'autel, on remarque des invocations aux nouveaux Bienheureux.

Il serait fastidieux d'énumérer les patronages de Liège et des environs, de même que les maisons de Filles de la Charité, qui vinrent prendre part à nos fêtes. Un certain nombre d'invitations avaient été lancées auxquelles il fut répondu à souhait. Le dernier soir surtout, les paroissiens d'Ans étant venus se joindre aux sœurs, à leurs amis, à leurs enfants, la chapelle était comble et les retardataires durent rester dans le corridor. M. le Supérieur général avait eu la bonté de déléguer, pour tenir sa place, M. Gleizes, visiteur de la province de France, et que d'intimes liens attachent depuis longtemps à Liège. C'est une délicatesse que tous ici ont appréciée.

Le 10 septembre fut consacré à honorer nos deux martyrs de Saint-Firmin : les bienheureux Louis-Joseph François et Jean-Henri Gruyer. La messe de communion, comme celle du lendemain, fut toute de recueillement pieux. La grand'messe de ce jour fut chantée par M. Péters, visiteur de la province et directeur des Filles de la Charité de Belgique, assisté de deux de ses confrères. La partie musicale était réservée aux sœurs, qui exécutèrent ce matin-là de ravissants faux-bourbons sur la Messe royale de Dumont et, à la sortie, le *Tollite Hostias* de Saint-Saëns. Les vêpres furent présidées par M. le curé d'Ans, accompagné de ses deux vicaires.

Ce soir-là et le lendemain, les antiennes furent chantées par le clergé, qui alterna le chant des psaumes avec les sœurs. On a dit l'effet produit excellent. Vint le moment du panégyrique...

M. Collard décrit, d'après le Livre saint, la persécution d'Antiochus et la courageuse résistance de nombreux Israélites dont la vaillance est soutenue par les exhortations de chefs intrépides. Elle se détache, splendide, dans l'héroïsme de cette surhumaine histoire, la noble figure de Mathathias qui, dès les premiers jours, surgit pour protester : « Quand toutes les nations abandonneraient le culte de leurs pères, moi, mes fils et mes frères, nous le ferions jamais. » (I. Macch., II, 19-20.) Et, jusqu'à ses derniers instants, le saint vieillard fut l'âme de la résistance, et ses dernières paroles, à l'heure de mourir, furent un vibrant encouragement à la fidélité. Chaque fois que l'enfer se soulève contre Dieu et ses serviteurs, les mêmes horreurs se reproduisent ; mais aussi chaque fois, Dieu suscite des hommes de sa droite qui, comme Mathathias, réveillent les énergies endormies, soutiennent les faibles, décident les hésitants et les mènent aux luttes victorieuses. Et, lors de la Révolution française, l'un de ces hommes de Dieu, dont la voix s'éleva courageuse, fut le bienheureux L.-J. François. Dans le magnifique groupe des martyrs, dits « de septembre », il occupe une place de premier plan et il est permis de regretter qu'on ne l'ait pas suffisamment fait remarquer. Tous moururent « témoins » de leur foi, mais on doit dire que plus d'un est redevable de sa fidélité, de sa palme et de sa couronne aux exhortations du bienheureux François. D'autres échappèrent à la mort et travaillèrent à la résurrection chrétienne de la France et de la partie de la Belgique alors française. Est-ce trop dire que la France et la Belgique ne les

doivent point, en partie du moins, à l'influence du Bienheureux... Et l'orateur établit ces assertions sur les faits. Il montre qu'à l'instar de Mathathias, le bienheureux L.-J. François fut, non seulement : 1° l'exemple de ses fils et de ses frères, en toute sa vie, mais encore durant la tourmente; 2° l'âme de leur résistance, qu'il éclaira et fortifia par des écrits nombreux fortement pensés et d'ardente inspiration; enfin 3° qu'il les soutint par ses paroles et par ses actes, dans la captivité et jusque dans la mort. Le second point est particulièrement convaincant, pour ceux du moins qui ignorent l'œuvre du Bienheureux. Dès le début, le chevalier a saisi son épée, — sa plume, — il ne la déposera plus... Et nous revivons sa lutte, incessante et courageuse. A chaque atteinte portée par l'Assemblée constituante ou par l'Assemblée nationale, puis par les dévoyés, une vigoureuse brochure répond, les éditions se multiplient rapidement; le Bienheureux y ajoute des tracts qui pénètrent partout, on attaque ses arguments, il riposte aussitôt, certains se laissent ébranler, il se tourne vers ses frères d'armes défaillants et s'efforce de les reconforter en les éclairant; on s'oppose aux Brefs du Souverain Pontife; le lieutenant se dresse pour défendre son chef. Il réfute, dans une sorte de catéchisme, les objections qui pourraient émouvoir l'âme simple du peuple. Une étude sur ceux des écrits du bienheureux François qui nous ont été conservés ne manquerait pas d'intérêt. On cite des mots de superbe fierté! Il maintient l'œuvre de formation sacerdotale accomplie par les Lazaristes dans les cinquante-deux grands séminaires qu'ils dirigeaient avant la tempête, l'œuvre de formation chrétienne chez les fidèles, évangélisés par ses nombreux confrères, adonnés aux missions rurales. Son action fut, à coup sûr, étendue et profonde.

Mais l'âme du bienheureux François n'était pas seulement cuirassée de foi, elle était encore revêtue de charité : *induti lorica et caritate* (1 Thess., v, 8). Il recueille dans le Séminaire de Saint-Firmin un certain nombre de ces prêtres qui, sur ses conseils, « soutinrent la cause de la foi, contre la puissance des païens et des grands et ne courbèrent pas le front devant les pécheurs » (1 Macch., II, 48) et qui, de ce fait, avaient brisé leur position. A eux, vinrent s'adjoindre, deux mois avant le massacre, le bienheureux J.-H. Gruyer. A sa courte biographie, l'orateur ajoute cette remarque : « S'il est vrai, comme l'affirme un Père de l'Église, que la faveur du martyr est d'ordinaire accordée à ceux seulement qui l'ont en quelque sorte méritée, par une rare vertu ou une correspondance peu commune aux grâces quotidiennes, il nous est permis d'affirmer que le voile qui couvre la vie du bienheureux Gruyer cache une âme supérieure et une particulière générosité. S'il ne fut pas un chef, comme le bienheureux François, il se montra certainement un soldat d'élite. » Après nous avoir fait remarquer que, parmi les quarante et un noms de ceux qui, interrogés explicitement une dernière fois, refusèrent la prestation du serment déclaré par le Pape hérétique et sacrilège, M. Collard retrace la scène du martyr... et termine en exhortant à saluer les victimes de Saint-Firmin, qui sont nôtres, puisqu'elles sont tombées dans une maison de la Congrégation, dans cet ancien collège des Bons-Enfants, qui fut notre berceau, sanctifié par les vertus de saint Vincent et de nos Pères, qui sont nôtres, puisque celui qui enflamma leur courage et l'exalta jusqu'à l'héroïsme fut un Lazariste : le bienheureux François. Entendons la leçon qu'ils nous prêchent, comme Mathatias mourant, ils nous disent : « Déployez votre zèle pour la loi, et s'il le faut,

donnez votre vie pour l'alliance de vos pères. Souvenez-vous des gestes qu'ils ont accomplis en leur temps, et vous recevrez un nom et une gloire immortels» (1 Macch., II, 50, 51).

Après le Salut solennel, pendant lequel fut remarqué le chant du *Salvete Martyres* de Le meunier, on entendit la cantate aux bienheureux, venue d'Algérie, dont la musique a été composée par M. le chanoine Vincent Bado, curé de Saint-Eugène, et la poésie par un auteur qui se cache sous les initiales L. C.

Le 11 septembre était consacré au bienheureux Ghébré-Michaël. M. Meuffels, directeur, et la respectable sœur Wauters, visitatrice de la province des Filles de la Charité de la Hollande, sont venus s'unir à nous. La messe solennelle est célébrée par M. Staes, jeune missionnaire qui, le 27 septembre, doit s'embarquer pour le Congo. C'est donc un futur apôtre de l'Afrique qui rend hommage au martyr africain, et l'implore. A la fin de la messe éclate le chant d'un cantique au Bienheureux... Le mot « éclate » est juste, il rend la vigueur enthousiaste de la musique et de l'exécution. Comment les petites Sœurs n'auraient-elles pas donné tout leur cœur et toute leur voix en répétant ces vers :

Bienheureux Michaël, qu'un élan magnifique,
Porte vers saint Vincent les enfants de Belgique...

Et encore :

Que vers notre Congo, vers ton ardente Afrique,
Ils s'envolent joyeux, au labeur héroïque !...

Mgr. Kerkoff, évêque de Liège, eût bien désiré présider la cérémonie du soir. Mais il était retenu à Visé par la translation du corps de saint Hadelin,

dans l'église que la guerre avait détruite et qui se trouve aujourd'hui restaurée. Notons que le prédicateur du *Triduum* préparatoire et de la solennité est notre confrère M. Lampe. A défaut de Mgr l'évêque, nous avons l'honneur de posséder Mgr Deseille, vicaire général, prélat de la maison de Sa Sainteté. Il chante les vêpres du bienheureux, dans le scintillement des lumières et le rutillement des ors. La chapelle est archibondée. Après un *Magnificat* de Chabot, dont chaque verset a les allures d'un poème musical, M. Collard monte en chaire, et, sur ce texte : *Rabboni ut videas* Maître, donnez-moi la lumière ! (Marc., X, 51), prononce un émouvant discours... « Vous attendez de moi un panégyrique, dit-il, vous allez assister à un drame... le drame poignant que fut l'existence de Ghébré-Michaël. Lorsqu'ils concouraient pour la couronne, les tragiques de l'antiquité établissaient leurs chefs-d'œuvre en trois grandes parties. Ainsi en va-t-il du chef-d'œuvre de Dieu qu'on pourrait intituler : *Per crucem, ad Lucem*, la vie de celui que nous honorons en ce jour. Merveilleuse trilogie : Ghébré-Michaël en marche vers la lumière, Ghébré-Michaël vivant et travaillant dans la lumière, Ghébré-Michaël souffrant et mourant pour la lumière. Et comme dans les tragédies d'autrefois, nous voyons le héros lutter contre les forces de la haine, aidée de la ruse et de la cruauté, s'élever dans cette lutte au sublime du sentiment et à l'héroïsme du geste, sous l'action de Dieu planant au-dessus des hommes et des événements qu'Il dirige. La ressemblance atteint jusqu'au dénouement : terrassée, la victime demeure victorieuse de ceux mêmes qui l'ont abattue. Rien n'y manque, pas même l'apothéose qui la place dans le resplendissement de l'indéfectible lumière, au rang des Bienheureux »... Nous assistons au drame dont

le récit saisissant et animé remue les cœurs et fait couler les larmes. Et l'orateur continue : « Les tragiques d'autrefois avaient pour but, en fournissant de hauts exemples, d'élever l'idéal des spectateurs et de les porter puissamment à l'imitation de leur héros. Les desseins de Dieu ne sont pas autres, en nous offrant, divinisé par sa grâce, le spectacle de l'héroïque drame : l'existence de Ghébré-Michaël. Vous avez saisi les leçons qui jaillissent naturellement des faits, et qui ne demandent qu'à être recueillies par les âmes de bonne volonté »... Puis M. Collard émet le vœu que bientôt le Maître partage la gloire du disciple, que le vénérable de Jacobis soit proclamé bienheureux. Il faut des miracles... Qu'on les demande. S'adressant à Mgr Deseille, directeur pour le diocèse de Liège des œuvres missionnaires, le prédicateur forme le souhait que les sœurs Marquet et Adam, martyres de Tien-Tsin, originaires du diocèse, soient bientôt glorifiées, elles aussi. M. Gleizes, représentant de M. le Supérieur général, et dont le cœur est partagé par deux amours qui le remplissent tout entier, Alger et Liège, entend un vœu pour le prompt succès de la cause de Jean Le Vacher, pour lequel il a tant travaillé... Ghébré-Michaël, à l'occasion du prochain départ de MM. Staes, Esser et de deux sœurs, est invoqué comme le Patron de la mission lazarisite du Congo. « Nous qui sommes nés dans la clarté de la vraie foi, conclut M. Collard, demeurons toujours de dignes enfants de lumière (Jean, XII, 36). Qu'elle éclaire notre voie, que toujours nous marchions dans son divin rayonnement, afin que nous méritions, en compagnie de nos bienheureux et de notre Père saint Vincent, de contempler face à face (I. Cor., XIII, 12), en sa sublime et lumineuse demeure (I. Tim., VI, 16), dans l'éclat de son éternelle majesté (Baruch., V, 9),

Celui qui est revêtu de lumière (Ps., 103, 2), le Dieu de vérité, unique lumière du monde » (Jean, VIII, 12).

Le salut solennel fut donné, selon le rite liégeois, par Mgr Deseille, et tous les fronts s'inclinèrent sous la bénédiction de l'hostie, force des martyrs, tandis que le chœur chantait la dernière strophe d'un *Tantum ergo*, composé par M. Praneuf.

A l'issue de la cérémonie, toutes les sœurs présentes et les petites-sœurs du Séminaire reçurent Monseigneur, entouré du clergé et des missionnaires, à la salle des retraites. L'une d'elles lui adressa la poésie suivante :

En ce beau jour, l'écho de la maison répète
Des hymnes de triomphe et des accents de fête,
Car, là-haut, dans le ciel, trois fils de saint Vincent
Recueillent la couronne acquise de leur sang.
Et voilà que, sortant des murs de cette enceinte,
Leur nom rayonne au loin et que Liège la Sainte
Veut par vous, Monseigneur, apporter en ces lieux
Son hommage à nos bienheureux.

Vous avez double titre à venir à cette heure
Présider notre fête en notre humble demeure :
« Vous aimez saint Vincent, et les prédilections
De votre cœur zélé s'en vont vers les Missions. »
Or, Michaël mourut sur la lointaine plage,
Aux Missions, où se font, en tous lieux, à tout âge,
Les martyrs et les bienheureux.

Ah ! que nos saints martyrs, en leur apothéose,
Fassent tomber sur vous, en pétales de rose,
Les plus riches trésors de leurs bras bénissants,
Pour combler de nos cœurs les vœux reconnaissants.
Puis, que votre visite, ici, soit une aurore,
De jours très désirés où vous viendrez encore,
Monseigneur, vous unir à nos transports pieux,
Pour fêter d'autres bienheureux !

Monseigneur trouve, pour répondre, des mots dignes

de la délicatesse du compliment. Il insista sur ses attaches et son affection pour les Filles de la Charité, qui lui furent si dévouées lorsqu'il était doyen de Verviers, et pour les Lazaristes, qu'il connaît bien et apprécie.

Nos belles fêtes étaient terminées, mais non pas complètement; leur bienfaisant souvenir demeure. On ignore combien de vocations de missionnaires et de Filles de la Charité ont éclos lors des belles fêtes célébrées partout à l'occasion de la béatification du bienheureux Perboyre... elles furent nombreuses. Dieu veuille s'être servi de nos solennités d'Ans pour faire entendre à quelques âmes son secret appel...

Celles que Dieu a touchées de pieuses émotions ou d'amoureuses invitations aimeront à en contempler le mémorial : une gravure représentant le tableau de nos Bienheureux exposé au-dessus du maître-autel, qui fut distribuée à tous les assistants.

M. Péters peut se féliciter de la façon grandiose et généreuse dont les sœurs de la Maison centrale réalisèrent son désir. Elles n'omirent rien pour glorifier nos frères : chants d'exécution soignée, ornements riches et délicates, dévouement sans mesure. Les Filles de la Charité de Belgique se manifestèrent une fois de plus vraies sœurs des missionnaires et véritables filles de saint Vincent de Paul. N.

IRLANDE

C'est avec les sentiments d'un profond chagrin que nous avons appris la mort du Père Antoine Boyle, le saint prêtre dont le travail pour l'évangélisation de la Chine par l'éducation des indigènes en vue de la

prêtrise a produit des fruits merveilleux. M. Antoine Boyle fit son premier appel à l'Irlande dans le *Irish Catholic*, en 1910, demandant des bourses pour la formation du clergé indigène ; il ne cessa, de 1910 à 1923, de faire appel à la générosité des Irlandais par une série d'articles publiés dans ce journal. En 1923, ses infirmités l'obligèrent à se faire remplacer par son frère, le Rév. Jean Boyle. Il avait alors recueilli une somme capable de fonder des bourses perpétuelles dans trente-quatre collèges et séminaires. Il a déjà donné cent soixante-six prêtres à la Chine. Aussi le nom du P. Boyle est connu, aimé, révééré en Chine.

Le P. Boyle naquit en 1845 ; il passa trois années à Cambrai, fut ordonné prêtre en 1870 ; il fut d'abord curé, puis entra dans la Congrégation. Il donna des missions dans les trois royaumes. En 1885, il fut envoyé en Australie. Il fonda une église à Sydney ; il missionna dans l'Ouest de l'Australie et la Nouvelle-Zélande. A son retour en Irlande, en 1905, il fut nommé directeur spirituel des étudiants de Mainnooth ; il fut ensuite placé à Cork et enfin à Dublin (Blackrock) où il est mort.

Bon, paisible, plutôt retiré, il ne cherchait que la gloire de Dieu et le salut des âmes. A ses funérailles assistaient Mgr Sheehan, coadjuteur de l'archevêque de Sydney, et Mgr O'Fanell, lazariste, évêque de Bathurst.

(*Irish Catholic.*)

POLOGNE

M. MYSTKOWSKI

Le 5 septembre, dans la soirée, s'est éteint douce-

ment et tranquillement, dans la maison Saint-Casimir (35. Tamka), à Varsovie, chez les Filles de la Charité, M. Pierre Mystkowski, âgé de quatre-vingt-dix ans, dans la soixante-septième année de sa prêtrise et soixante-treizième de sa vocation religieuse.

Né le 22 janvier 1837, il est entré en 1854 au Séminaire de Sainte-Croix, où il a fait ses études sous la direction de l'éminent M. Putiatycki, de M. Dorobis et autres missionnaires remarquables. Ordonné prêtre, il fut envoyé à Tykocin, comme professeur et éducateur. Lorsque l'insurrection éclata, bien qu'il ne l'ait pas approuvée, il se présenta comme aumônier et fut nommé aumônier militaire général pour le gouvernement d'Augustow. Après la chute de l'insurrection, en novembre 1864, lors de la suppression de la Congrégation des Prêtres de la Mission, par les Russes, il fut emmené et interné avec beaucoup de ses confrères à Lobwicz. Ne pouvant aller à l'étranger, comme le firent plusieurs de ses confrères, il fut appelé dans la Podlachie, pour exercer son ministère au milieu des Uniates ; il s'y dévoua avec beaucoup de zèle et c'est alors qu'il recueillit des documents précieux pour l'histoire de l'Eglise Uniate, qui fut ensuite éditée à Lwow, par ses soins. Il revint ensuite de la Podlachie, au diocèse de Varsovie, sans jamais rompre les liens qui l'unissaient à la Congrégation de la Mission qui inscrivait chaque année son nom parmi ses confrères qui travaillent en dehors de la Congrégation, mais y étant autorisés par les Supérieurs.

Il fut curé pendant douze ans à Kamionna, puis provisoirement dans deux autres paroisses, enfin installé curé dans la paroisse de Zaborowo, il y passa vingt-quatre ans, très dévoué à ses devoirs. C'était un curé modèle, il tenait fortement à la beauté de la Maison du Seigneur ; il a dépensé quarante mille rou-

bles, presque tout de sa bourse, pour la restauration de l'église de Zaborow, qui était un vrai bijou de son temps ; il tenait à la bonne administration des terres de la paroisse, son jardin pouvait servir de modèle et son rucher était admirablement entretenu. Il remettait toutes ses économies aux Sœurs de Charité de la Maison centrale de Varsovie, s'intéressant à toutes leurs œuvres.

Le bon Dieu a béni si visiblement son dévouement aux âmes de ses paroissiens que, lorsque la secte des Mariawites faisait en sourdine de grands ravages dans les âmes des paroisses voisines, ses paroissiens tenaient ferme à la foi de leurs pères. Aussi le pieux vieillard était détesté par les Mariawites et lorsque, une fois, il conduisit ses paroissiens à la fête patronale d'une paroisse voisine, les sectaires organisèrent une attaque armée contre lui, bousculèrent le vieillard, lui cassèrent deux côtes et lui brisèrent le crâne, de sorte que pendant neuf mois il fut entre la vie et la mort.

On aurait dit que sa paroisse était une mission perpétuelle ; pendant le carême, il réunissait tous les jours ses paroissiens par groupes, à six heures du matin, les catéchisait, préparait à la confession, puis les confessait tous. Rien d'étonnant que ses paroissiens fussent parfaitement instruits de choses religieuses et qu'ils s'acquittassent d'une manière exemplaire de leurs devoirs de chrétiens. C'était une satisfaction pour les prêtres de rencontrer, dans l'accomplissement de leur ministère, des paroissiens de M. Mystkowski. Aussi, Mgr Popiel, archevêque de Varsovie, y ayant fait sa visite pastorale, exprimait sa grande satisfaction de la manière dont M. Mystkowski remplissait ses fonctions pastorales.

En 1919, en automne, âgé de quatre-vingt-deux ans, il a renoncé à sa paroisse et vint habiter chez les

sœurs de la Maison centrale Saint-Casimir, leur apportant le reste de son petit avoir : une vache et des abeilles. Il a travaillé dans cette maison encore pendant trois ans, en confessant et catéchisant les enfants, qui suivaient avec bonheur ses leçons ; il disait sa messe tous les jours, à l'heure la plus commode pour les nombreuses sœurs anciennes et malades qui passent par cette maison. Son plus grand bonheur fut la proximité de la maison des missionnaires : il était heureux que le bon Dieu lui ait permis de voir le retour de ses confrères à Varsovie. Il ne manqua pas de manifester son amour pour la Congrégation pendant toute sa vie. Dès qu'il pouvait obtenir autrefois son passeport (et ce n'était pas facile), il partait faire sa retraite de huit jours à Cracovie. En 1910, c'est aussi à Cracovie qu'il est allé faire sa 50^e de prêtrise, et puis sa 60^e chez ses confrères de Sainte-Croix, à Varsovie. Il passa les dernières années de sa vie en faisant des lectures et en priant pour sa patrie qu'il aimait tant.

Avec M. Mystkowski s'éteint le dernier des anciens missionnaires élevés au séminaire de Sainte-Croix à Varsovie. L'Église perd dans sa personne un de ses fils les meilleurs, le clergé son modèle et les missionnaires un des membres les plus méritants. Il a été administré un mois avant sa mort et pendant tout ce dernier mois son âme ne s'occupait plus que de Dieu. Le soir, en disant au revoir à la sœur qui le soignait : « Ma sœur, vous direz aujourd'hui le *De profundis* pour moi et pour votre bonne sœur ancienne qui vient de mourir. » C'étaient ses dernières paroles, puis il s'est éteint aussi doucement qu'il avait vécu, sans les douleurs de l'agonie.

Requiescat in pace

Un autre journal, *Polonais-Catholique*, dit qu'on a

célébré un service solennel pour le repos de son âme à Kamionna, qu'il a quittée le 27 janvier 1894, mais où il a laissé un souvenir inoubliable. La foule attendrie priait avec ferveur, trente personnes ont fait la sainte communion pour le cher défunt et tous écoutaient avec émotion l'oraison funèbre.

PORTUGAL

M. Caullet a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CHINE

TABLEAU GÉNÉRAL DE L'ÉTAT DE LA MISSION DES LAZARISTES ET DES RÉSULTATS OBTENUS DU 1^{er} JUILLET 1926 AU 30 JUIN 1927

	Nord.	Sud.
Catholiques	548 298	181 686
Païens	21 000 332	47 000 000
Chrétientés.	4 700	2 186
Résidences.	158	125
Evêques	7	7
Prêtres lazaristes européens	87	78
Prêtres lazaristes américains. . . .	"	17
Prêtres lazaristes indigènes.	61	45
Frères lazaristes européens.	11	2
Frères lazaristes indigènes	10	10
Prêtres séculiers européens.	3	10
Prêtres séculiers indigènes.	200	105
Élèves école préparatoire.	233	31

	Nord.	Sud.
Petits séminaristes	455	180
Grands séminaristes	103	118
Bénédictins	7	»
Frères maristes	75	»
Religieux indigènes	34	»
Filles de la Charité européennes . .	58	76
Filles de la Charité américaines . .	»	12
Filles de la Charité indigènes . . .	83	111
Franciscaines	39	»
Religieuses indigènes	301	181
Vierges dans la famille	1 435	»
Catéchistes hommes	951	518
Catéchistes femmes	815	144
Maitres d'écoles	2 033	417
Maitresses	1 199	202
Baptiseurs	1 350	62
Baptiseuses	1 782	109
Églises	211	141
Chapelles	1 981	975
Écoles paroissiales de garçons . . .	831	235
Écoles paroissiales de filles	780	130
Écoliers	14 607	5 549
Écolières	15 098	4 265
Écoles primaires de garçons	297	10
Écoles primaires de filles	74	2
Écoliers	6 435	585
Écolières	2 698	73
Collèges de garçons	7	1
Collèges de filles	5	»
Collégiens	587	204
Collégiennes	754	»
Écoles mixtes	160	39
Élèves catholiques	2 189	745
Élèves païens	3 469	1 075
Écoles normales de garçons	6	»
Écoles normales de filles	3	»
Normaliens	282	»
Normaliennes	247	»
Écoles de catéchistes	12	»
Étudiants	315	»
Étudiantes	104	»
Catéchuménats d'hommes	732	81
Catéchumènes	20 228	1 431
Catéchuménats de femmes	625	57

	Nord.	Sud.
Catéchumènes	13 580	945
Ateliers	14	1
Ouvriers	234	243
Ouvroirs	19	21
Ouvrières	1 624	1 146
Imprimeurs	56	6
Livres édités	281 645	»
Hôpitaux	12	26
Malades	5 341	19 822
Hospices	6	18
Vieillards	411	831
Dispensaires	22	48
Remèdes distribués	707 350	1 278 213
Visites à domicile	2 405	»
Sainte Enfance. Enfants reçus dans l'année	657	2 183
Enfants en nourrice	1 069	1 678
Enfants confiés à des familles	1 078	167
Orphelinats de garçons	5	2
Orphelinats de filles	13	2
Orphelins	213	202
Orphelines	1 944	1 926
Conversions d'hérétiques	135	44
Baptêmes de catéchumènes adultes	21 477	3 412
Baptêmes de païens (<i>in articulo mortis</i>)	947	3 209
Baptêmes d'enfants de chrétiens	9 614	4 826
Baptêmes d'enfants de païens (<i>in periculo mortis</i>)	29 398	20 088
Confirmations	5 800	3 967
Confessions de précepte	259 605	67 856
Confessions de dévotion	670 048	359 250
Communions pascales	105 201	65 578
Communions de dévotion	1 153 729	983 253
Extrêmes-onctions	3 889	1 985
Ordinations de prêtres	8	9
Mariages entre fidèles	2 326	914
Mariages mixtes	228	318
Retraitants	3 235	2 376

N.-B. — La guerre, qui a ravagé la province du Kiang-Si pendant une grande partie de cet exercice, a beaucoup entravé le ministère des missionnaires.

Nous empruntons à la revue *Péking* les considérations suivantes :

SITUATION POLITIQUE

25 août 1927. — L'exposé sur la situation politique est fait par des cœurs amis de ce pays, qui voudraient le voir se développer, obtenir des libertés égales à celles que toutes les grandes nations possèdent et devenir une des nations les plus vertueuses et les plus glorieuses ; la crise subie par ce pays est unique dans l'histoire des nations du monde, d'abord en raison de son étendue et du nombre de sa population plus grande que celle de l'Europe entière ; on a pu dire que les révolutions nationales dans les nations européennes ressemblent à une tempête sur les flots de la mer ; en Chine ce sont les éléments déchaînés sur un vaste océan, causant de ce fait des vagues plus profondes, plus étendues et dont l'agitation demande incomparablement plus de temps pour s'apaiser.

Un des plus intelligents ministres chinois disait : « Ne vous étonnez pas de la longueur de notre bouleversement. Quatre révolutions soulèvent actuellement notre peuple, nous éprouvons en même temps ce qui s'est passé dans les nations européennes en plusieurs crises espacées par de longues périodes.

« Nous avons d'abord une révolution dynastique ; depuis près de mille ans nous avons vécu sous des dynasties dont plusieurs nous étaient quasi étrangères, les Tartares et les Mongols ; nous en avons secoué le joug, non pour adopter une dynastie chinoise, mais pour la République ; le pouvoir absolu s'est changé en pouvoir constitutionnel ; mesurez l'étendue du pas fait en avant et vous comprendrez l'ébranlement produit.

« Nous avons ensuite une révolution philosophique et morale provenant du heurt des idées orientales et

occidentales contre nos traditions millénaires. Depuis de longues années et surtout pendant la Grande Guerre et après elle un grand nombre de nos jeunes gens sont partis pour aller chercher la science, l'éducation dans les nations étrangères; c'est par milliers que l'Amérique, l'Angleterre, l'Allemagne, le Japon, la France, la Russie, etc., les ont reçus; après de longues années d'étude ils reviennent et de là naît le heurt des idées, accru par le manque d'adaptation de nos vieilles institutions qui ne fournissent pas à ces jeunes activités le champ tout préparé où elles pourraient trouver leur emploi.

« A ces deux causes s'ajoute la crise du nationalisme; avec la science et les idées nouvelles, nos jeunes gens ont pu prendre conscience d'eux-mêmes; à mesure que s'ouvrait leur esprit, ils ont ouvert les yeux et constaté que les relations des diverses nations entre elles et celles qu'elles ont avec notre pays ne sont pas semblables; certains traités anciens nous imposent des servitudes que leur jeune patriotisme n'accepte pas, et, sans se préoccuper si certaines d'entre ces sujétions ont eu une raison d'exister anciennement, ils veulent que la Chine ne soit pas dans les relations internationales une nation mineure, mais obtienne de suite son émancipation.

« Enfin nous avons aussi la révolution sociale; quoique notre pays n'ait pas de véritable question agraire comme en Russie, il est de fait que, d'une part, l'excès de la population a produit le paupérisme dans les campagnes; et dans nos grands centres où l'industrie a pu pénétrer, existe pour les ouvriers une situation misérable qui ne cadre plus avec celle des classes ouvrières à l'étranger. Ceux de nos compatriotes qui, pendant la guerre, se sont expatriés pour travailler chez les nations en conflit ont constaté de

leurs propres yeux ce qu'ils voudraient voir se réaliser en Chine.

« Aussi, concluait le ministre, ne vous étonnez pas de la profondeur et de l'étendue de notre révolution qui ne pourra s'apaiser et arriver à l'équilibre qu'après un temps très long ».

Ces idées et ces vues sont remarquables, mais pour avoir en présence toutes les sources des troubles actuels, il faut ajouter deux autres causes que tous les Chinois conscients signalent et qui sont des facteurs importants : 1° les compétitions militaires ; 2° le communisme russe.

1° *Les compétitions militaires.* — Le roman chinois du moyen âge le plus célèbre jusqu'à ce jour : *les Trois Royaumes* commence son récit par ces mots : « Telle est la situation de notre pays : après une longue unification, il se divise et, après une longue période de division, il revient à l'unité. »

Et, de fait, si nous consultons l'histoire, nous voyons la Chine passer d'un état féodal à l'unité sous les Ts'in, se diviser en trois royaumes, s'unir sous les Tsin, se résoudre en deux gouvernements Nord et Sud, revenir à l'unité sous les Souei, puis, dans la suite des diverses grandes ou petites dynasties, nous relevons avec des gouvernements chinois, des gouvernements turcs, des dynasties mongoles, tartares, etc.

La chute récente de la dynastie tartare a brisé le lien et aussitôt ont surgi les chefs militaires qui réunissent des soldats, se constituent des fiefs, s'unissent ou luttent les uns avec les autres; leurs troupes changent de camp avec le vainqueur; nous pouvons nous faire une idée de cette situation en la comparant à nos luttes du moyen âge entre les comtes et les barons, mais ici l'échelle s'amplifie, chaque fief a autant d'habitants qu'une nation européenne entière.

C'est pour cela que les nouvelles de Chine sont incompréhensibles pour les étrangers, car tandis que certains annoncent que tout est à feu et à sang, d'autres disent que tout est en paix chez eux ; par exemple, dans la crise actuelle, si on veut se rendre un compte exact des événements, il faut tenir compte de l'immensité du pays, et afin d'en donner une idée qui permette de comprendre l'exposé qui sera donné ci-dessous, il faut savoir que la Chine égale presque l'Europe entière comme étendue et les principaux centres d'action dont nous parlerons transportés en Europe seraient à peu près éloignés ainsi entre eux (sans tenir compte de l'orientation générale) : Supposons que Canton soit transporté à Pétrograd, aujourd'hui Léninegrad, Nankin serait à peu près à Berlin, Hankow appelé Ou-Han, serait à Vienne, le Honan à Genève, Péking à Paris, le Chansi vers Rome... Nos lecteurs comprendront que la guerre puisse, dans une telle étendue, se livrer terrible dans certaines régions, tandis que la plus grande paix règne partout ailleurs.

2° *Le communisme russe.* — Dans un pareil chaos militaire, les Soviets ont trouvé un champ tout préparé pour intervenir auprès des chefs ambitieux, par la fourniture d'armes, l'accord de subventions pécuniaires, l'envoi de généraux, tandis que les agents de l'internationale, largement subventionnés, poussaient les classes pauvres et les étudiants déclassés à la révolte, au bolchevisme, au communisme, à la xénophobie, à la guerre religieuse.

LA SITUATION PRÉSENTE

Les hommes et les partis

A Péking. — Le général Tchang tsouo ling, parti

modéré accusé d'impérialisme par le Sud, partisan de la revision pacifique des traités avec les étrangers, nationaliste d'idées, mais entièrement anticomuniste.

Au Chansi. — Le général Yen si chan, appelé le général modèle, n'a qu'une ambition, celle de rester seul à la tête de sa province, de n'intervenir jamais activement dans les luttes d'expansion, change de principes et d'alliance d'après les circonstances, se met *verbalement* du côté du plus fort, entretient de bonnes troupes, mais ne livre pas de batailles, ne demande qu'une chose, c'est qu'on le laisse en paix.

Au Honan. — Le général Fong yu siang, protestant, appelé « le général chrétien » ayant épousé la secrétaire générale de la Y. W. C. A., a trahi presque tous ses chefs ou ses alliés, devenu communiste des plus rouges à la solde des Russes qui lui fournissent armes, argent, généraux, officiers, conseillers, n'inspire confiance à personne. Sa femme est encore à Moscou.

A Nanking. — Le général Kiang kié che, le plus célèbre présentement de tous les généraux. Parti de Canton dès l'automne dernier comme généralissime de l'armée révolutionnaire rouge, aidé de conseillers, généraux, officiers, agents communistes rouges qui suscitaient partout le communisme agraire et ouvrier en avant-garde, il marcha de victoire en victoire, conquiert toutes les provinces méridionales, établit le gouvernement rouge à « Ou-Han », puis à « Nanking ». Ce fut alors l'apogée de sa puissance. Peu après cette dernière conquête, menacé par les cellules communistes de ses armées, par les comités ouvriers armés, il commença à réagir, de rouge il devint rose et brisa les unions ouvrières, réprima les rouges et se mit en opposition avec une partie de ses aides civils, qui se

divisèrent, les ultra-rouges allant à « Ou-Han », les roses, représentés par Ts'ae iuen p'ei, etc., l'aiderent à Nanking, peu à peu la division se mit dans le parti et, ces jours derniers, il donna sa démission.

A Ou-Han. — Gouvernement ultra rouge, aidé des agents russes Borodine, Gallen... avec le général T'ang cheng tche en sous-ordre seulement. Récemment des luttes intestines ont affaibli ce gouvernement.

Les faits

Après les conquêtes si rapides de l'élément ultra rouge communiste de l'automne dernier, les deux tiers de la Chine étaient soumis au communisme, les mouvements antichrétiens, complétés dans le Hounan surtout par le communisme agraire, partout ailleurs dans les provinces du Sud par le communisme ouvrier, menaçaient d'envahir le nord de la Chine resté indemne. Peu à peu, à Péking même, le bruit courait d'un mouvement communiste révolutionnaire à prompt échéance dans la capitale, dont les premières manifestations seraient le bombardement des légations étrangères et des banques. Ce fut le moment où l'immense majorité des missionnaires protestants, abandonnant leurs églises, leurs écoles, encombraient les bateaux pour retourner en Amérique et en Angleterre. Les missionnaires catholiques du Nord restèrent à leurs postes.

Pendant la Semaine sainte, un coup de théâtre se produisit. Les communistes russes avaient choisi le Vendredi Saint pour déclencher leur action... mais deux jours avant le général Tchang tsoou ling, autorisé par les ministres étrangers, envoya ses troupes fidèles, aidées de la police secrète à lui dévouée, faire un raid sur les annexes de l'ambassade russe à Péking, cent

communistes sont arrêtés, Chinois et Russes, une énorme quantité de documents saisis, qui mettent en évidence la main des soviets dans tous ces mouvements dans la Chine entière, on relève les noms des généraux achetés, etc. Un procès est fait aux chefs communistes chinois, dont vingt sont condamnés à mort et étranglés. Les listes saisies donnaient les noms de six mille adeptes dans la capitale; le général, ayant puni les chefs, refuse de poursuivre les autres, qui peuvent s'éloigner...

Cet acte de vigueur produit un effet immense dans toute la Chine. Les troupes internationales sont renforcées à Tientsin. Peu à peu, dans les diverses provinces un mouvement antirouge est lancé par les divers généraux; à « Nanking », Kiang kié che devient rose; à Canton on poursuit les chefs communistes qui ne trouvent d'invariable appui qu'auprès des chefs de « Ou-Han » et dans le « Honan » auprès du fameux général chrétien communiste Fong yu siang.

Ce qui avait fait la force des révolutionnaires, c'était le communisme et l'union des chefs.

La menace d'être annihilés par les forces communistes décide les généraux rouges à réagir contre elles; peu à peu la division se met entre les gouvernements de « Nanking » et de « Ou-Han »; au nord, le général Tchang tsoou ling en profite en autorisant ses sous-ordres à faire la guerre aux rouges qui, peu à peu, sont repoussés le long de la ligne de Tientsin-Poukeou; les provinces du « Chantoung », « Kiansou », « Nganhoui », reconquises par le nord, retrouvent la paix, le port de Poukeou, sur la rive nord du fleuve bleu est repris et aujourd'hui la ville de Nanking est de nouveau bombardée par les troupes du Nord et près de sa chute. Le général Fon yu siang est vaincu au « Honan ».

Il semble que le mouvement communiste et révolutionnaire est pour quelque temps arrêté dans sa marche, les discordes retarderont son relèvement et pendant une période nous nous retrouverons à l'époque féodale avec ses alternatives de paix et de guerre, d'alliances et de brouilles qui dure depuis quinze ans; c'est une prévision de paix relative à plus longue échéance dans les régions du Nord, que le communisme n'a pas possédé. (Péking.)

VICARIAT APOSTOLIQUE DE PÉKIN

Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts vient de décerner à M. Vanhersecke, vicaire général; aux frères Maes et Giroud (Louis-Michel), religieux du vicariat de Péking, les palmes académiques, pour « services rendus à la diffusion de la langue française ».

(*Bulletin catholique de Pékin.*)

VICARIAT APOSTOLIQUE DE YOUNGPINGFOU

Nécrologie. M. van Ravesteyn. — Nous avons le regret d'apprendre le décès de M. Jacques van Ravesteyn, né à Gorcum (Hollande), le 23 juin 1867; entré dans la Congrégation à Saint-Lazare, le 6 septembre 1897, il y fit les saints vœux le 8 septembre 1899, y fut ordonné prêtre le 24 mai 1902 et partit pour la mission d'Abyssinie la même année; il y resta jusqu'en 1911.

Arrivé en Chine le 13 avril 1911, il resta à la procure de Shanghai jusqu'en 1915; puis à la procure de Tientsin, de 1915 à 1921.

Arrivé à Youngpingfou en 1921, il mourut presque subitement en voyage, à quatre lis de la ville, probablement d'une insolation ou de congestion produite

par la chaleur, heureusement muni des Sacrements, le 27 juillet 1927. Il était Procureur de la mission. Prêtre pieux, digne et serviable, vrai fils de saint Vincent. Nous le recommandons aux prières des lecteurs du *Bulletin*. (*Bulletin de Pékin.*)

QUELQUES NOTES SUR LA SITUATION LE LONG DU YANGTZE

L'un de nos confrères, M. Planchet, ayant dû faire le voyage de Hankéou, nous lui avons demandé de rédiger quelques notes résumant ce qu'il avait vu et entendu concernant l'état des Missions catholiques. En réponse à notre désir, il a bien voulu nous communiquer les notes prises au jour le jour en cours de route, depuis Tientsin au départ jusqu'à son retour, avec liberté d'y prendre ce que nous voudrions.

Le voyage, qui a duré du 10 mai au 11 juin, via Shanghai, a été accidenté et a débuté par un incendie, le 15 mai, sur le bateau, le *Toungtchéou*, pendant qu'il faisait du charbon à Tongkou. On estime que le nombre des passagers chinois de troisième, brûlés ou asphyxiés, a été de seize. Le bateau put cependant partir le 16.

19 mai. — A quatre heures du matin, arrivée à la procure de Shanghai, remplie de missionnaires réfugiés (une quarantaine). La nouvelle procure est installée dans l'ancienne habitation du directeur de la banque de l'Indochine. Dans une maison voisine sont installés les séminaristes de Kiashing.

L'incertitude est partout. Les Pères jésuites du Kiang-Sou sont réfugiés à Shanghai. L'hospice Saint-Joseph continue à fonctionner.

Mgr Tsu est toujours à Shanghai.

Les Carmélites voulaient chercher un refuge à Naga-

saki. Mgr Paris s'y opposa et les supplia de ne pas quitter au moins la Chine.

Le système de loger partout la troupe ou les Soviets locaux dans les résidences était l'imitation de la méthode employée en Russie avec les riches, méthode qui aboutissait à l'expropriation, sans protestation possible, en rendant au propriétaire la cohabitation impossible. On comptait éliminer ainsi Européens et missionnaires de toute la Chine.

20 mai. — Je m'embarque à neuf heures du soir sur le *Tatung* et fais mes adieux à M. Bayol que je ne dois plus revoir, et qui rentre en France, via Canada.

21 mai. — A cause de la zone de guerre que nous traversons, les bateaux ne voyagent que pendant le jour ; aussi ce n'est qu'à l'aube que le *Tatung* lève l'ancre. A bord, je suis seul avec un Chinois de Canton, et un Allemand, de la maison Carlowitz. Quel beau et immense fleuve que ce Yang-Tze-kiang ! C'est à peine si on aperçoit les rives. Nous passons près de Toungh-Tchow, et y faisons escale pour attendre les croiseurs qui vont nous escorter. Beau paysage. Jolies montagnes, couronnées de pagodes, et l'une d'elles d'un clocher, semble-t-il.

Notre convoi se compose de neuf bateaux, dont deux croiseurs, l'un en tête, l'autre en queue : tous anglais.

22 mai. — Nous rencontrons deux vaisseaux de guerre chinois amarrés. Pendant le défilé de notre pacifique escadre, le cuirassé qui nous escorte se pose devant les bateaux chinois pour leur faire bien comprendre la suite de toute agression de leur part.

A trois heures du matin, nous arrivons dans le pittoresque et vaste port de Tchen-kiang, entouré de ver-

doyantes montagnes couronnées de belles pagodes. De nombreux navires de guerre sont ancrés dans la baie. Parmi eux, il y en a quatre anglais. En rencontrant le pavillon britannique à chaque pas, on a vraiment l'impression de la grande place tenue par l'Angleterre dans ces pays. Vers huit heures, des balles qui nous étaient évidemment destinées viennent clapoter au pied de notre steamer. Là-dessus, mon compagnon cantonais me conseille vivement de descendre à la cabine.

23 mai. — On lève l'ancre à cinq heures du matin. On n'entend plus la fusillade, mais on signale des soldats sur la rive. Peu après, des deux rives, nous entendons de nombreux coups de fusil. C'est sur nous qu'on tire. Notre bateau arbore aussitôt son drapeau à carrés blancs et bleus, et appelle au secours à l'aide de la sirène. Un des bateaux de guerre accourt aussitôt et se porte sur le côté en attendant le défilé de tout le convoi. Les coups de feu cessent aussitôt. A une heure du soir, nous arrivons à Nankin. Notre convoi se disloque, et les bateaux de guerre cessent de nous escorter.

A neuf heures, nous atteignons Woukou.

24 mai. — Nous passons ici toute la journée pour décharger une importante cargaison. Le départ n'a lieu qu'à sept heures du soir. Sur le flanc d'une colline qui domine la ville et la mer, on voit l'église et la résidence catholique, actuellement occupées par les Sudistes. Un autre clocher apparaît un peu plus loin dans la ville même.

25 mai. — A sept heures du soir, Kioukiang, beau et riche port, tout en longueur sur la rive droite du Yang-Tze-kiang. Les deux églises catholiques sont

très visibles du port, grâce à leurs clochers. M. Morel, prévenu par télégramme de venir prendre son courrier sur le *Tatung*, n'a pas reçu son avis et ne se présente pas. J'en suis réduit à confier mon paquet au premier barquier accroché à notre bateau : ce qui, d'ailleurs, réussit parfaitement.

A une réflexion faite sur les interminables pape-rasseries et les coûteuses taxes à acquitter pour enregistrer l'achat d'un terrain dans le nord de la Chine, mon compagnon cantonais me répond que c'est bien pire encore à Canton. Et là-dessus, il se met à m'énumérer la liste des bureaux et administrations qui ont leur mot à dire dans toute transaction. Le coût total des frais équivaut presque à 50 p. 100 de la valeur de l'achat. La conséquence de cette législation a été la baisse des propriétés foncières grevées d'ailleurs de lourds impôts.

A deux heures, nous débarquons à Hankéou. Mgr Massi, qui habite l'ancienne résidence de la concession anglaise, estime qu'il y a une sérieuse réaction anticomuniste au Hounan et à Hankéou. Il attribue à l'influence d'Eugène Tchen la paix relative dont ont bénéficié les églises de Hankéou et de la banlieue. Lui-même a été le premier à déplorer les maux soufferts par les missionnaires, mais il n'a pas dépendu de lui de les empêcher.

La question financière préoccupe tout le monde, et avec raison ; car tout le monde est touché. Le gouvernement soviétique a accaparé tout l'argent du marché et émis des millions de billets. Les banques européennes refusent de les encaisser, ce qui équivaut pratiquement à la fermeture de leurs bureaux. Il y a aussi à compter avec les associations soviétiques, avec leurs exorbitantes prétentions, avec les gros salaires qu'elles ont réussi à imposer ; ce qui a

eu pour résultat l'arrêt complet de toutes les constructions. Les commerçants, après avoir payé les nombreuses taxes actuelles, n'ont pour faire leurs achats à l'étranger que ce papier déprécié qui n'a pas cours en dehors de la juridiction de Hankéou. Les missions qui ont des revenus dans ce port ne reçoivent d'autre monnaie que celle-là. Aussi, les propriétés foncières ont subi une dépréciation formidable, et tout fait croire qu'on est à la veille d'une série de faillites qui atteindra le chiffre de celle de Hongkong. Déjà, les familles riches, tous les compradores, dont la mort est demandée dans d'innombrables affiches, ont quitté Hankéou, pour se cacher en général dans les concessions de Shanghai.

Les concessions de Hankéou, non occupées, la française et la japonaise, sont un véritable camp retranché avec fils de fer barbelés, etc. Nombreux croiseurs embossés le long du quai.

La ville est pleine de missionnaires réfugiés. Tous les prêtres de Puchi, sans exception, sont à Hankéou.

Le fameux P. Marcel, le héros de Kingchawfou (1911) et auquel la population éleva une statue, était rentré en Chine depuis deux mois, quand subitement et incognito, il a quitté la Chine... sa tête était mise à prix.

J'ai rendu visite à Mgr Mondaini, vicaire apostolique de Tchansha (Hounan méridional), installé avec tous ses missionnaires (une trentaine) dans une maison de la concession française. Il en reste trois seulement à Tchangsha. Il venait juste de célébrer ses vingt-cinq ans d'épiscopat, et maintenant, il ne reste que des ruines de tout ce travail d'un quart de siècle. Deux églises seulement survivent : Tchangsha et Siangsiang. L'administration des chrétiens s'y fait à l'aide d'une dizaine de prêtres chinois, qui voyagent incognito

d'une famille à une autre. Les deux mois que Mgr Mondaini est resté à Hengchow ont été un supplice de tous les jours. Le Jeudi saint, de grand matin et sans solennité, il avait consacré les saintes huiles, puis était allé au Séminaire en dehors de la ville, quand les bolchevistes envahirent la résidence, se saisirent des deux missionnaires qui s'y trouvaient, les lièrent et les promenèrent par toute la ville; puis ils les relâchèrent. Pendant toute cette période, les appartements de l'évêché étaient devenus des rues ouvertes à tout le monde, hommes et femmes; et les objets, la propriété du premier venu. Il suffisait qu'une porte fût fermée pour que d'un coup de pied elle fût enfoncée. Calices, missels, livres, documents, tout le monde pouvait les manipuler, déchirer et emporter sans protestation possible. Cela dura jusqu'au samedi de Quasimodo; ce jour-là, ce fut la fin. Le pillage et le saccage furent complets : mobilier, portes, fenêtres, tout fut enlevé. Ce qui ne put être emporté, comme les images, les grandes statues qui ornaient la cathédrale, furent brisées et réduites en miettes.

En général, on a été moins brutal avec les établissements de femmes. Les Franciscaines européennes ont quitté; seules sont restées trois religieuses chinoises qui continuent à soigner les malades et à distribuer des remèdes en costumes religieux.

La récente échauffourée de Tchangsha n'est qu'un incident local, sans portée générale. Les soviets locaux, partant du principe que désormais le pouvoir appartient au peuple, ont voulu s'emparer des armes des militaires. Pendant une grande réunion sur le Champ-de-Mars, ceux-ci les ont entourés et ont fait un massacre général.

Les vingt et quelques missionnaires Passionnistes américains et les religieuses de la Préfecture aposto-

lique de Shentchéou se sont sauvés, sans doute dans la direction de Kouitchéou. Depuis plus de trois mois, toutes les recherches à leur sujet sont demeurées sans résultat, et les télégrammes au Kouitchéou restés sans réponse.

Leurs églises sont brûlées, et les résidences occupées¹.

Je fais également visite à Mgr Carbajal, vicaire apostolique de Tchangtefou (Hounan septentrional), réfugié avec tout son clergé sans exception dans la riche demeure de la famille chrétienne des Tou. Il raconte que toutes ses résidences ont dû être abandonnées et que tout ce qui s'y trouvait, tout sans exception, a été pillé ou vendu. Le séjour est impossible, même aux quelques prêtres chinois qu'il a : ils ne savent où loger. Les grands séminaristes, au nombre de huit, sont à Hankéou ; les petits séminaristes ont été renvoyés dans leurs familles.

Trois prêtres seulement ont pu rester dans la préfecture tyrolienne de Yungchow. Le P. Jesacher nous raconte que l'an dernier, en octobre, lors de l'avance bolcheviste, à Paoking, atterrirent deux aéroplanes venus de Tchangsha. Comme passagers, il y avait trois singes, 2 Russes et 1 Chinois dans chacun d'eux. Venus pour faire de la propagande bolcheviste, ils voulaient donner une leçon de choses aux paysans et leur prouver que l'homme et le singe appartenaient à la même famille, et affirmaient qu'ils les faisaient assister à leur délibération.

31 mai. — Aujourd'hui est attendu à Shanghai

1. Nous trouvons, à leur sujet, dans le *Pilot* du 4 juin, une correspondance de Washington (2.6.27) disant qu'ils ont pu parvenir au Kouitchéou et qu'ils sont réfugiés dans la résidence de Chenyan. La nouvelle que nous rapportons aurait été envoyée du Kouitchéou au Yunnan, et de là à Hongkong, puis en Amérique.

Mgr Odoric Tcheng, vicaire apostolique de Pouchi, de retour d'Amérique. Ses prêtres rentrent dans leur mission aujourd'hui même.

1^{er} juin. — Une lettre arrive à Mgr Massi, lui annonçant que deux des prêtres de Pouchi ont été arrêtés en route comme espions, et qu'ils demandent l'intervention de Mgr Massi pour les faire relâcher.

Borodine entre aujourd'hui à l'Hôpital international, souffrant d'une foulure au bras...

1^{er} juin. — Sept heures du soir. Embarquement sur le *Tchangsha*.

2 juin. — A neuf heures et demie du matin, arrivée à Kioukiang.

Visite à la résidence de la Concession française où se trouvent Mgr Fatiguet, MM. Morel et Pistone; puis à l'hôpital, où je vois la sœur Saingery et la sœur André, anciennes connaissances. Les églises et résidences de Kioukiang n'ont pas été occupées; mais il n'en est pas de même de Nantchang, dont on vient de piller et le grenier et la sacristie, jusqu'ici fermés à clef. La cathédrale sert de logement à quatre cents soldats. Toutefois, le sentiment est à l'espoir : le danger semble passé ou, du moins, la vie est possible, sans préjudice de quelques inévitables accrocs. Aussi Mgr Fatiguet rappelle ses missionnaires de Shanghai, et la sœur Saingery en fait autant pour ses sœurs.

3 juin. — Huit heures du matin, Ouhou; cinq heures du soir, Tchenkiang.

4 juin. — Neuf heures du soir, Shanghai. A la Procure, une partie des missionnaires réfugiés est partie. Mgr Faveau, et tous les missionnaires du Tchékiang sont restés chez eux. Il ne reste qu'une trentaine de missionnaires du Kiangsi avec Mgr Ciceri.

Un confrère me dit, concernant le triste drame de Nankin, qu'on a caché au public une grande partie de la vérité concernant les cruautés ignominieuses subies par les victimes.

Le An-houi est complètement ravagé; presque tous les missionnaires sont réfugiés à Shanghai, et le rez-de-chaussée de l'évêché de Wou-hou est encore occupé par les Sudistes.

7 juin. — Trois heures du soir. Départ de Shanghai.

11 juin. — Arrivée à Tientsin.

(Bulletin de Pékin.)

UNE MORT IDÉALE

Finis coronat opus. La fin couronne l'œuvre. L'œuvre fut magnifique et la fin idéale. C'est le bon et très cher M. Bernard Ibarruthy qui nous a subitement et remarquablement quittés, le 23 août dernier. Le dimanche précédent il prêchait, comme d'habitude, à ses fidèles de la paroisse de la Sainte-Famille. Le lundi 22, il prenait une part très animée à une discussion fraternelle relative aux œuvres, à l'apostolat, au salut des âmes, avec ces messieurs les professeurs du Grand Séminaire. Or, le 23, un courrier, vers les six heures et demie du matin, vint prévenir Monseigneur que M. Ibarruthy était mort. Je sortais de l'église après ma messe; j'apprends la nouvelle; j'aborde Monseigneur : « Qu'est-ce donc que l'on dit? — Eh! oui, mon cher! M. Ibarruthy est mort. C'est la nouvelle qu'un courrier vient de m'apprendre de vive voix. »

Dix minutes après, j'étais au Petit Séminaire. Où est-il? Dans sa chambre. J'entre, guidé par M. Engels. Il était bien mort, notre cher confrère, mais mort réellement en beauté, selon ses désirs, sans bruit, tout seul,

sans déranger personne. Il était assis sur sa chaise de repos en rotin, le corps penché en arrière, la tête appuyée si normalement, que je ne dirai pas qu'il semblait dormir, mais bien qu'il était à l'état de simple repos : car la position n'avait pas l'ombre d'affaissement. Ses pieds touchaient terre dans la position la plus régulière, sa main gauche penchait hors la chaise, tandis que la droite tenait d'une façon parfaite son crucifix des saints Vœux et reposait sur sa poitrine. M. Ibarruthy, sans doute, s'était levé à quatre heures ou avant, avait fait sa toilette, changé de linge, endossé sa soutane neuve et pris une chaussure bien luisante.

Comme c'était jour de repos, il faisait son oraison en chambre, et c'est là, pendant ce saint exercice, que son âme, comme celle du saint Fondateur, était passée de la terre au ciel.

Que ce fut émouvant ! Nous vîmes là la récompense de la prière. Car M. Ibarruthy, âgé de soixante-neuf ans, se préparait depuis longtemps à la mort. À la fin de 1919, il avait eu une espèce d'attaque, prélude certain d'une fin très prochaine, avaient dit les médecins. Il le savait : « Je suis un condamné à mort, disait-il gaiement, depuis lors, avec une petite pointe d'ironie, mais avec sursis. » Et il priait pour une fin de son goût, hors de son lit dont il avait peur et sans déranger personne. Il dut passer naguère quelques jours à l'hôpital de Shanghai et s'y ennuya à mourir, car il était dans l'inaction. S'il devait mourir, mon Dieu ! il en avait l'âge, mais encore voulait-il mourir au travail. Certes, au travail il y était. Depuis le début, trente-sept ans, supérieur de la Communauté des Sœurs indigènes, il était depuis cinq ans directeur du Petit Séminaire pour lequel il s'était spontanément offert à Mgr Reynaud pour le tirer d'un très grand embarras,

laissant ainsi son poste de curé de la cathédrale de Ningpo, et ses habitudes des œuvres, pour mener la vie fatigante et monotone du professeur, avec, comme adoucissement et compensation, le soin de la petite paroisse de la Sainte-Famille où il retrouvait, groupés en famille, les protégés de la Sainte-Enfance dont il avait catéchisé la jeunesse. Il venait justement de leur prêcher l'avant-veille, un peu longuement, comme on le lui reprochait quelquefois, mais si pratiquement, mais si charitablement ! Au Petit Séminaire, il devait prêcher le jour même la conférence de rentrée, et, le surlendemain, il allait donner aux Sœurs indigènes, pour la trentième ou quarantième fois peut-être, les exercices de la retraite annuelle. Pour cette fois, ce fut, avec le souvenir de sa sainte vie, la prédication éloquente de sa belle mort. *Defunctus adhuc loquitur.*

Quand Monseigneur vint constater le décès, ce fut une minute déchirante, car notre jeune évêque perdait en lui un appui et un conseiller introuvables. Ce furent plus que des larmes, mais bien des soupirs, des sanglots. « Ce cher P. Ibarruthy. Quoi ! nous quitter à un moment où j'avais tant besoin de lui ! »

Ce fut le même sentiment d'affectueuse tristesse qui étreignait les cœurs, quand tout le jour ceux qui l'avaient connu et vénéré, ceux qui avaient bénéficié de sa direction et de ses aumônes se succédèrent autour de sa couche funèbre, priant pour lui et contemplant ses traits embellis par la mort, tout en se remémorant ses exemples.

Le lendemain, après une messe de *Requiem* chantée pontificalement par Monseigneur, tribut de reconnaissance au vénéré défunt, nous allions au chant du *Benedictus* accompagner sa dépouille mortelle au cimetière de la Mission.

C'est un grand vide qui s'est fait parmi nous. Mais

le cher défunt nous laisse le souvenir de sa vie, les exemples de son travail, de sa piété, de ses vertus.

Travailleur, il le fut dans la force du terme dès les premiers jours de son arrivée dans la Mission, en 1882, un de ces travailleurs qui vont, qui viennent, qui se font à toutes les besognes, qui plantent, qui sèment et laissent à d'autres les joies de la récolte. Il était dès le début associé au travail de M. Paul-Marie Reynaud, qui, devenu vicaire apostolique en 1884, l'employa dès lors à toutes les fonctions du Vicariat : professeur, missionnaire, supérieur du Grand Séminaire, fondateur et directeur d'une communauté de Sœurs indigènes, directeur de la Sainte-Enfance, enfin curé de la cathédrale de Ningpo qu'il laissa spontanément pour recommencer à soixante-cinq ans la vie de professeur au Petit Séminaire dont il fut en même temps supérieur. Vu son âge, vu ses goûts, le sacrifice lui fut particulièrement pénible.

En chacun de ces emplois, avant tout, il fut prêtre, l'homme de Dieu, et, pour l'amour de Dieu, l'homme des âmes. C'est là l'explication à la fois et de sa piété profonde et de son zèle débordant. D'une fidélité rare à tous ses exercices spirituels, c'est à l'église, au pied du Tabernacle, qu'il faisait l'oraison du matin, ses lectures, ses retraites, qu'il récitait son bréviaire et son chapelet, et sa tenue alors, aussi bien que dans la célébration de la sainte messe, témoignait de sa profonde dévotion.

Il fut tout aux âmes et ce lui fut un trait commun avec feu Mgr Reynaud, qu'il vénérât, de s'affectionner plus spécialement aux petits et aux pauvres. Que de prédications il leur a faites ! que de confessions il a entendues, sans égard à la santé, à la fatigue, toujours prêt, quand il s'agissait de faire du bien. Dieu, le devoir, ce furent ses directives suprêmes, et

si parfois il y eut à regretter en lui des vivacités de langage ou des obstinations d'opinion, c'est que, comme les taureaux de son pays natal, il fonçait tête baissée avec une énergie indomptable contre tout ce qui allait contre ses convictions de conscience. Il le regrettait d'ailleurs bien vite et savait réparer.

Vivant, il s'effaçait de son mieux. Mort, il laisse parmi nous un vide plus grand qu'on n'aurait jamais cru. Mais il nous laisse aussi les exemples de plus de cinquante ans de communauté, de quarante-cinq ans d'apostolat, et le sentiment que là-haut il continuera de travailler pour nous. C'est la pensée que nous exprime Monseigneur le Délégué qui nous écrivait : « Je prends une très large part à la douleur que vient de causer la mort du R. P. Ibarruthy et je me souviendrai de lui dans mes prières.

« Daigne Dieu, qui a retiré ce très digne missionnaire des fatigantes luttes d'ici-bas, lui accorder la récompense due à ses travaux apostoliques, afin qu'il se repose au milieu des saints dans la gloire de la résurrection! »
(*Petit Messenger de Ningpo.*)

Et toujours il fut pieux, actif, charitable et prudent, compilant avec une persévérance infatigable de volumineux dossiers où sont relatés les faits du jour et les dates mémorables, les résultats de ses expériences personnelles, les documents intéressant la Mission et les œuvres, travail de longue haleine et d'efforts soutenus.

Sa sagacité native de Basque doublé d'un Gascon, plus encore son sens très vif du surnaturel, son esprit de foi, donnèrent à ses conseils et à sa conduite cette note de modération, de prudente réserve, de discrétion qui furent si remarquables en lui. Avant tout, il fut prêtre dans toute la force du terme, l'homme de Dieu, fidèle à tous ses devoirs de religion qu'il accomplissait avec

une exactitude filiale, l'homme des âmes, fidèle à toutes les exigences du saint ministère, prédications, confessions, administration des sacrements, direction des œuvres. Il se donnait à tout et à tous, et s'il eut quelques préférences, ce fut, semble-t-il, comme autrefois Mgr Reynaud, pour les pauvres, les petits, les humbles, les enfants de nos orphelinats, les familles de la Sainte-Enfance. Il n'eut qu'un désir : travailler jusqu'au bout pour Dieu, pour les âmes. Il n'eut qu'une crainte dont l'expression, ces derniers temps surtout, revenait souvent sur ses lèvres : la crainte de devenir infirme, inutile, une charge pour la Mission ; il en pleurait parfois jusqu'à faire pitié. Aux vœux qu'on lui adressait pour sa fête deux jours avant sa mort, il répondait : « Priez pour moi et demandez pour moi la grâce d'une bonne mort. » Et la bonne mort, c'était de mourir les armes à la main. Cette grâce, il la désirait vivement ; il l'obtint. Il venait de prêcher l'avant-veille sur le ciel ; il préparait une conférence à donner le lendemain à ses petits séminaristes ; il se disposait à ouvrir le surlendemain, pour la vingtième ou trentième fois peut-être, les exercices spirituels de la retraite aux religieuses indigènes, les sœurs de Purgatoire. Ses causeries de la dernière heure furent encore sur des sujets de mission.

Le lendemain, il était devant le bon Dieu ; c'est là que par ses prières il continuera son œuvre, tandis que le souvenir de sa vie édifiante nous restera pour diriger et encourager nos efforts.

(Bulletin catholique de Pékin.)

OU EN SOMMES-NOUS ?

Question toujours la même : qu'il est difficile d'y répondre !

Nous sommes toujours à Ningpo, voilà du sûr; nous pensons bien y être encore demain, c'est notre espoir. En plus de cela, c'est toujours la même chose : le terrain de la lutte s'est déplacé ; les chefs changent, se lèvent et tombent ; victoires et défaites se succèdent pour un même parti à intervalles rapprochés, multipliant sans fin les espoirs et les craintes, et finalement, c'est toujours la même chose : incertitude, désordre, chaos.

Ningpo fut délivré en avril et mai de la menace communiste, quand le général Wang d'abord, puis le général Yang usèrent de la manière forte et firent prestement exécuter six ou sept têtes chaudes.

Mais le général Wang, parti pour le Fokien, s'y est fait battre à plate couture par les communistes chassés de Nanchang ; le général Yang, vieux bandit, qui joua si bien à Ningpo du coupe-tête et du peloton d'exécution, vient d'être fusillé à son tour, parce que, en homme pratique, il faisait argent du métier. A moins de certificat de civisme, les riches facilement devenaient suspects ; or, ledit certificat c'était tant, et le Yang empochait la grosse somme.

Le généralissime lui-même, le Napoléon de Ningpo, comme d'aucuns l'ont salué, Tchang Kai-sek, aux armées toujours victorieuses, a vu lui-même pâlir et s'éclipser son étoile. Un beau matin du 14 août, il nous arrivait sans s'être annoncé, pour s'en aller le matin même avec sa garde au pays natal, rendre ses devoirs, disait-on, à sa mère malade. En réalité, accusé de despotisme, il a dû se démettre au bon moment d'ailleurs, quand ses troupes reculaient à vive allure sur Nankin et Shanghai, serrées de près par Sun Chuang-fang. Pour cette fois, Sun Chuang-fang a manqué son coup, et les nationalistes se ressaisissant l'ont refoulé sur les confins du Ngan-hoei.

Tchang Kai-sek, lui, a quitté Fonghoua, pour s'enfoncer dans la vallée des Neiges, et là dans les méditations faciles des bonzeries solitaires, il a pris une résolution énergique. C'est fait : il renonce à la gloire des armes et aux luttes des partis pour consacrer sa vie aux voyages d'études. Il est au Japon et travaille... à obtenir de M. et Mme Song, du gouvernement de Hankow, la main de leur fille. C'est, après l'épopée glorieuse, une idylle qui commence, recommence plutôt, car il a renvoyé sa première femme.

Le Kiangsi est dans le désordre toujours des occupations militaires qui traitent les missions en pays conquis. Le Nord prend feu et les hostilités viennent de s'ouvrir en grand à l'ouest du Tchely où Tchang Tso-lin, chef du Fengtien, doit faire face aux armées coalisées de Feng Yu-siang et du tochun Yen Shi-shan. Et pendant ce temps, Ningpo est tranquille ; les dames européennes ont permission de rentrer, mais les collèges ne se sont pas ouverts, et l'avenir reste encore, sinon sombre absolument, du moins bien incertain.

(Petit Messenger de Ningpo.)

VICARIAT APOSTOLIQUE DE KIAN

La mission de Kian. Mai 1927. — Le 15 mai, le séminaire de Kian est le théâtre d'une lutte entre soldats, des extrémistes voulant désarmer des modérés qui se trouvaient au séminaire. La fusillade fut vive et les missionnaires ont eu peine à éviter les balles tirées de tous côtés, même dans les corridors. En pénétrant dans les chambres, baïonnette au canon, les soldats les menaçaient, et les prêtres séculiers furent en grand danger, sans l'intervention des missionnaires européens ; on les considérait comme des soldats déguisés et on voulait les fusiller. Les seules victimes

furent le portier du séminaire, qui reçut un coup de fusil dans la hanche, et une religieuse de Sainte-Anne qui, dans une maison voisine, eut l'épaule traversée par une balle perdue. Les missionnaires en furent quittes pour une montre et quelques piastres qu'ils avaient sur eux.

Le 17, une compagnie de soldats faisait irruption dans l'hôpital des Sœurs. Après plusieurs tentatives, en brisant, à coups de crosse, portes et fenêtres, menaçant de tuer et de brûler, ces forcenés s'installaient dans la chapelle et mettaient au-dessus du tabernacle l'image de Sun Yat Sen. Heureusement le chef de cette compagnie, qui connaissait les sœurs, les rassura et, trouvant le local trop petit pour tant de monde, fit sortir la troupe.

Le 21, à quatre heures un quart du matin, la fusillade recommençait de plus belle au séminaire. Heureusement, on s'attendait à quelque chose dans toute la ville et tout le personnel du séminaire était dehors, il ne restait que deux missionnaires européens. Les balles pleuvaient de tous côtés, criblant les murs, cassant les vitres. Réunis dans une chambre, les deux prêtres se virent couverts par le platras qu'une balle, pénétrant dans le plafond, réduisait en poussière. Quand les soldats qui occupaient le séminaire virent qu'il fallait se rendre, ils voulurent avoir de l'argent et, pénétrant dans la chambre où se trouvaient les missionnaires, ils les frappèrent à coups de crosse de fusil. Les assaillants, eux, pillèrent le séminaire jusqu'à midi, heure où les missionnaires se trouvant encore à jeun et libres purent dire la sainte messe.

En même temps, à la résidence épiscopale, les choses allaient mal aussi. Les troupes qui y étaient logées depuis tant de mois (prisonniers nordistes) avaient été remplacées par des rouges. Quand M. Thieffry, seul

missionnaire européen qui s'y trouvait, voulut sortir pour aller dire la messe chez les sœurs, les sentinelles l'en empêchèrent. Sur ses réclamations : « Vous savez bien qui je suis », les baïonnettes furent braquées sur lui. Faisant le tour de la propriété, il parvint à son but, mais s'aperçut que la résidence était entourée de troupes.

La manière brutale, féroce même chez certains, dit-il, m'a tout de suite fait penser que la journée ne se passerait pas sans incident, peut-être même préparait-on quelque chose contre nous. Mes craintes ne furent pas vaines.

Après le déjeuner, un sous-lieutenant entre chez moi avec une garde imposante armée jusqu'aux dents et l'air pas du tout commode. Il me dit : « Je viens faire perquisition chez vous pour voir si vous avez des armes. — Non, nous n'avons pas d'armes, mais si les soldats qui sont partis en ont caché, c'est à notre insu, nous ne pouvons pas en être responsables ; toutefois, cherchez à votre aise. » Tout fut minutieusement fouillé. Rien ne fut trouvé. Pendant l'opération, tous protestaient qu'ils n'en voulaient pas à nos objets, etc., mais seulement constater si j'avais des revolvers. Tout s'est donc bien passé pendant cette perquisition. Mais ensuite, sous prétexte de nouvelles perquisitions, les soldats par escouades d'une dizaine, pénétrèrent dans les chambres qui furent vidées de tout ce qui avait quelque valeur pour eux. Je n'ai plus rien, ni linge ni habit ; les livres, cahiers et registres ont été respectés, mais tout ce qui peut être vendu quelques sapèques a été pris. MM. Tcheng et Fou n'ont sauvé que peu de chose. Il eût été inutile d'empêcher quoi que ce soit, les injures, les coups peut-être, eussent été la réponse.

J'ai remarqué pendant ces visites quatre véritables

démons. A l'une de ces visites, me demandant d'ouvrir ma porte, je répondis: « Mais vous avez tout vu, c'est la huitième fois », immédiatement un de ces vauriens m'allongea au-dessus du genou un coup de crosse. Il n'y a rien de cassé, mais le coup fut si rude, que je le sentirai longtemps.

Hier soir, pendant la récréation, juste au moment où je me trouvais un instant seul, deux de ces bandits sont montés à la salle de récréation et me menaçant de leur fusils, de leurs coutelas et brutalisant de toute manière, me demandaient la bourse ou la vie. Il leur fallait 200 piastres *immédiatement*. J'avais beau leur dire que je n'avais pas cette somme, tout était inutile, il fallait alors me tuer. J'ai, c'est le cas de le dire, passé un mauvais quart-d'heure. Heureusement, le domestique de la cuisine, envoyé par M. Fou, arriva, dit quelques paroles et pendant ce temps un officier averti vint me délivrer des griffes de ces véritables tigres.

Au lieu de passer la nuit à la résidence, je suis allé avec les domestiques; puis, crainte d'une visite des bandits, je me suis caché dans la chambre du Lao Yang. Les coquins ne manquèrent pas de venir, et j'étais là à la visite du premier; alors, je fis le dormeur. Pendant cette nuit, du 21 au 22, ils ont roulé partout dans la résidence, à l'école préparatoire, à la cathédrale, pour tout emporter.

Pendant cette nuit je me demandais si, aujourd'hui dimanche, j'aurais la joie de célébrer la sainte messe... Après avoir constaté qu'il n'y avait pas de garde à la porte du jardin, je pris le même chemin qu'hier et pus célébrer sans ennui. MM. Tcheng et Fou aussi.

Pour ne plus m'exposer aux traitements sauvages d'hier, je suis resté ici, je m'installerai à Sainte-Anne, mais je n'ose le faire de suite, de peur d'une visite. M. Tcheng et M. Fou sont à la Croix-Rouge.

Les chefs de nos nouveaux hôtes nous ont invités indirectement à retourner dans la résidence. Réponse : Non.

La sœur Leport écrit le 23 que les sœurs n'ont rien eu à souffrir, car elles soignent beaucoup de blessés. Cependant, un officier est encore venu hier à la porte de leur chapelle, lui disant qu'il voulait loger là avec ses soldats. Sur la remarque de la Sœur que l'hôpital était plein de malades, il dit poliment : Je le sais, et se retira de même, paraît-il... Pour combien de temps?...

(*Bulletin de Pékin.*)

VICARIAT APOSTOLIQUE DE NANTCHANG

Pillage de la résidence. — On nous communique la relation suivante : « Après Kian, c'est notre tour qui est venu de ressembler au saint homme Job... Mais je veux tout d'abord vous rassurer sur l'hôpital : il a encore une fois été préservé de toute occupation et n'a pas partagé les misères de la résidence. En ce moment, on est forcé, malgré soi, de recevoir presque plus de blessés que l'on ne peut en soigner, surtout avec les chaleurs qu'il fait, mais j'espère que comme autrefois on pourra encore en venir à bout, Dieu aidant. Souhaitons seulement que la situation ne s'aggrave pas.

Pour la résidence, elle a été pillée de fond en comble, complètement mise à sac, hier, 1^{er} août, entre 2 et 6 heures du matin, à la suite d'une bataille rangée. Un nombre très considérable de troupes faisaient retraite de Kiukiang sur Nanchang. Durant trois jours, les autorités, qui avaient formellement défendu d'occuper les établissements étrangers, furent obéies. Mais, avant-hier soir, un bataillon s'y installa malgré tout ce que l'on put dire. La nuit dernière, il fut cerné

chez nous; puis, après que fusils et mitrailleuses eurent parlé, criblé nos murs, notamment la chambre de M. D..., qui a eu les barreaux de sa fenêtre à moitié brisés par les balles à deux endroits et le mur détérioré au-dessus de sa tête. Le corps occupant a été fait prisonnier. Les vainqueurs, malgré leurs chefs, semble-t-il, se mirent à éventrer toutes les portes et à déménager toutes choses. Cela dura deux ou trois heures, jusqu'au jour, et ce fut de l'ouvrage bien fait. En dehors des livres et meubles proprement dits, à peu près tout y passa. Malgré les menaces et baïonnettes pointées sur la poitrine, les confrères sortirent de l'affaire avec la vie sauve, mais avec, comme vêtements, ce qu'ils avaient sur eux au saut du lit... Le reste doit être vendu à l'heure actuelle. La sacristie fut forcée, mais grâce à Dieu, ils ne trouvèrent pas les vases sacrés et négligèrent les ornements, d'une vente difficile et compromettante. Nul recours possible à qui que ce soit : les deux gouverneurs, civil et militaire, qui avaient donné des affiches de protection, sont par terre. En ce moment, nous sommes entre les mains des très purs, de la fine fleur. On peut s'attendre à tout. Cependant leur situation est précaire : hommes et munitions manquent et on pense qu'ils seront bientôt cernés; mais en attendant nous n'avons qu'à nous mettre entre les mains de Dieu.

L'hôpital a reçu leurs blessés, et c'est ce qui nous donne l'espoir que nous serons respectés. Mais notre souci est que nous ne sommes pas les maîtres. Ils nous apportent leurs blessés et forcent la main pour qu'on les reçoive, même s'ils sont mourants, même si l'on est surchargé¹. Je vous assure qu'avec les chaleurs actuelles

1. En général, il en est ainsi dans tous les hôpitaux. La charité est loin d'être reconnue par eux. On doit être à leurs ordres. Ils entrent et

et cette surcharge, les sœurs sont humainement bien à plaindre. Heureusement il y a quelqu'un qui tient les comptes et qui n'oublie rien et qui donnera à toutes, je l'espère, les forces physiques et la grâce pour tenir tant qu'il faudra.

En toutes ces circonstances je ne parais guère, car si ces messieurs respectent une cornette, une barbe les indispose. Plusieurs, en voyant les Sœurs européennes, sont étonnés et disent : « Encore des Européennes ! Elles n'ont pas peur... » *(Bulletin de Pékin.)*

VICARIAT APOSTOLIQUE DE KANTCHEOU (KIANGSI)

La situation actuelle. — Nous recevons d'un confrère américain de Kantcheou les détails suivants, sur la situation religieuse actuelle dans ce vicariat : « Vous apprendrez sans doute avec plaisir que la résidence de Kantcheou a été évacuée le 31 mai par les bolchevistes. Dans ce but, M. Meyrat et moi avons lutté et discuté des semaines durant ; mais enfin nous avons réussi. Nous dûmes pousser le cas si avant que le colonel et son lieutenant eurent le dessous et y perdirent leur situation. Après six mois d'occupation, cela se termine par une vraie victoire, et notre « face » est réparée. Les communistes déployèrent toute leur stratégie pour faire échouer nos plans : incursions de bandes armées, menaces accompagnées de grands éclats de voix, et tout le reste de l'arsenal des méthodes en usage parmi cette race spéciale que la révolution a fait sortir de terre.

« L'état général de nos missions est satisfaisant. En un seul endroit, à Ta-Yu-Shein, nous faisons

sortent quand ils veulent, se montrent exigeants et grossiers. L'un d'eux a, il y a quelque temps, indignement maltraité une Sœur, parce qu'elle avait demandé et obtenu sa sortie de l'hôpital.

l'immonde expérience de loger trois filles publiques dans la résidence. L'officier (Touan-tchang) de la 46^e division trouve cela tout naturel; mais ce n'est point notre avis. Nous avons pris l'affaire en main et la traitons avec le général de la V^e armée du Kouang-toung. Si cela n'aboutit pas, nous essayerons d'un autre moyen plus hardi encore.

« Vous pouvez assurer Monseigneur et tous les confrères de Pékin que Mgr Dumond a bien gardé son sang-froid et a montré un courage admirable pendant les pénibles moments que nous avons traversés. Il a beaucoup souffert et peu parlé; mais aux jeunes missionnaires, comme moi, il a été un modèle de courage digne d'imitation.

« Grâce à Dieu, nous avons préservé sa maison de plus grandes molestations. Qu'il veuille nous continuer sa protection. — « Kanchow, le 14 juillet 1927. »

(*Bulletin de Pékin.*)

VICARIAT APOSTOLIQUE DE NINGPO

Nécrologie : M. François Boistard. — Une lettre de M. Poizat, missionnaire du Kiangsi, est venue annoncer la mort de M. F. Boisard qu'il avait accompagné en France. Notre confrère, né en 1882, était arrivé parmi nous en 1909. Successivement placé à Wenchow, Pingyang, Chuchow et enfin au collège de Wenchow, il avait montré partout de grandes qualités d'organisateur. Depuis quelque temps, sa santé laissant à désirer, il était parti pour la France à la fin d'avril. Après une traversée très pénible, il arriva à Paris pour y mourir, le 11 juin, d'un abcès au cerveau.

(*Bulletin de Pékin.*)

EXTRAITS D'UNE LETTRE DE NANCHANG

10 août 1927.

Après le pillage de la résidence raconté dans ma lettre du 2 août, les deux divisions bolchevistes se hâtèrent de préparer leur fuite vers le Fukien ou vers le Kwangtong. Le vendredi 5, à 11 heures du matin, l'arrière-garde formée de la garde du général et du corps d'amazones, avec le général et un Russe à cheval, défilaient devant l'hôpital. La ville fut alors livrée à la merci des soldats débandés, des soldats blessés, en traitement dans les hôpitaux et des vauriens de la ville qui se mirent à tirailler et à piller un peu partout.

Je dois dire qu'avant de partir, les bolchevistes avaient placé de force tous leurs malades et blessés dans les divers hôpitaux de la ville. On nous en avait réservé un gros contingent. Malgré l'insistance du médecin qui les conduisait, on ne crut pas pouvoir accepter tout le monde. Il insiste, puis dit qu'il allait en référer à son chef. Au lieu de nous conduire celui-ci, il revint bientôt avec une escouade d'hommes armés, disant qu'il n'y avait qu'à accepter ses malades et blessés. Comme on disait que ce n'était pas possible, le médecin plaça M. le docteur Wang entre quatre hommes armés de fusils et l'emmena. Une sœur eut le temps de le tirer de leurs mains et on recommença à négocier. Les domestiques entendirent le médecin dire à ses soldats : « Si on refuse encore, il n'y a plus qu'à commencer... » Nous obtinmes que nous prendrions tous ceux que nous pourrions en vidant une salle de ses lits et en faisant coucher les hommes par terre. Pour le restant, le médecin réquisitionnerait une maison voisine et nous nous engageâmes à aller les soigner tous les jours.

Quand les deux divisions furent parties, une dizaine de bandes de soldats, avec fusils et baïonnettes, se succédèrent jusqu'à la nuit dans l'hôpital, maltraitant, frappant et pillant tous les malades et blessés bolchevistes. Deux coups de fusil furent tirés dans l'hôpital, un commandant blessé faillit être exécuté sous nos yeux, mais nous pûmes lui sauver la vie. Les diverses bandes disaient ne pas nous en vouloir; quelques-unes cependant nous firent des remarques désagréables pour avoir accepté leurs ennemis à l'hôpital. Deux voulurent fouiller ma chambre, soi-disant pour y trouver un général caché, et après leur départ je m'aperçus que mon réveil avait disparu. Il y avait dans l'hôpital des malades du parti non bolcheviste qui avaient espionné d'avance et fureté dans tous les coins et qui appelèrent successivement les bandes jusqu'à ce que tout fût pillé afin de partager le butin... Sans doute, ces forcenés nous avaient respectés, mais la nuit arrivant sans que les troupes régulières apparussent, les pillards étant ivres, pour la plupart, nous eûmes des inquiétudes sérieuses pour la nuit... Les pauvres sœurs passèrent la nuit assises soit à la chapelle soit dans le corridor; mais, grâce à Dieu, nos craintes furent vaines, et la nuit se passa sans incident pour l'hôpital, pendant que les pillages continuaient au dehors, accompagnés de coups de fusil.

Le lendemain, les visites recommencèrent et jusqu'à hier encore il fallut voir ces indésirables se promener dans tout l'hôpital sans qu'on osât rien leur dire, de peur de provoquer des représailles.

Un autre gros souci nous vint d'un autre côté. Les bolchevistes, avant de partir, avaient pillé et saccagé les divers hôpitaux où l'on soignait les blessés de guerre, anciens et nouveaux. La foule des malades et blessés se dirigeait donc de notre côté. Dans l'impos-

sibilité de les hospitaliser, on tâchait de leur donner des remèdes, un bol de riz, et ils s'arrangeaient pour trouver un abri. Mais les forcenés qui avaient pillé partout et qui se regardaient comme de grands vainqueurs, envahirent le dispensaire, le lundi matin, pour se faire soigner. Ils se montrèrent insolents, hurlant tous à la fois, frappant le sol de leurs béquilles et menaçant d'envahir l'hôpital où ils prétendaient que nous soignons parfaitement leurs adversaires bolchevistes, alors qu'on les soignait mal eux-mêmes et qu'on les faisait attendre. La sœur eut beaucoup de peine à retenir ceux qui se dirigeaient déjà vers l'hôpital et à force de douceur, d'humilité et de dévouement, les sœurs finirent par apaiser la tempête et à les faire tous partir. Hier, mardi, on prit ses précautions et on put en soigner près de 300. Ce matin, une bienheureuse pluie les a sans doute arrêtés : on en a soigné encore un grand nombre, mais il y a eu moins d'encombrement.

11 août. — Au dispensaire, les choses se passent sans trop de désordre. Les pillards savent qu'il reste dans quelque coin une ou deux caisses qui n'ont pas été pillées et sont revenus deux ou trois fois ce matin. Ce soir, l'un des pillards qui s'étaient montrés les plus féroces a été pris pour quelque autre méfait en ville. Il a été fusillé et son corps est exposé à la porte de la ville. Le général gouverneur de la ville y est revenu hier soir. Nous espérons que maintenant nous serons un peu plus en sécurité.

12 août. — Hier soir, divers individus se sont introduits dans l'hôpital et y ont passé la nuit ; impossible de les en déloger : ce sont sûrement des hommes que l'on recherche. Notre cœur saigne de nous voir incapables d'assurer l'ordre chez nous. Heureux

sommes-nous encore qu'ils ne s'en prennent pas directement à nous et, en somme, respectent les sœurs. Néanmoins, nous préparons une lettre au gouverneur. Certes, il faut compter surtout sur le bon Dieu, mais nous voulons essayer ce qui est humainement possible pour assurer l'ordre et la sécurité de l'hôpital. Par bonheur, je ne sais à la suite de quelle nouvelle, nos gens que nous n'arrivions pas à faire partir, s'en vont brusquement d'eux-mêmes, et ils s'en vont assez convenablement, en remerciant. Quelle délivrance !

14 août. — Hier, on est venu de nouveau réquisitionner la résidence pour des troupes. Nous avons montré la proclamation du général. C'est inutile. Si on nous occupe de nouveau, ce n'est pas bon signe : les chefs n'ont aucune autorité sur leurs troupes. La situation est bien dure et paraît sans issue. L'hôpital a pu vivre jusqu'ici au milieu de bien grandes souffrances. La protection de Dieu a été bien visible sur nous, mais si les choses continuent à empirer, pourrât-on encore se maintenir ?

19 août. — Mgr Clerc-Renaud écrit : « J'ai dû quitter la résidence (Yukiang) le 9 dernier. Huit mille soldats sont arrivés, probablement des vaincus de Nanchang qui logent partout, dans les familles, les pagodes, etc. Résidence, église, écoles, chambres des domestiques, tout est plein. L'état-major habite la résidence et tient conseil dans ma chambre... le pillage général est à peu près sûr, celui de la résidence ne fait pas de doute. L'officier qui avait précédé les troupes en vue de préparer les cantonnements d'avance, nous a averti qu'il prenait toute la résidence. Je lui demandais de me laisser ma chambre ; il a pris la chose du mauvais côté, m'a copieusement injurié et voulait me faire un mauvais parti. Les domestiques l'ont

retenu; s'il avait eu un revolver, peut-être ne serais-je plus en vie. Il a dit qu'il voulait incendier la maison; peut-être n'est-ce que bravade.

A Fuchow, il y a environ cinquante mille hommes qui s'en retournent à Canton, mais dont la présence occasionne un désordre indescriptible. Tous les prêtres se cachent. On dit M. Reymers Jean arrêté par les brigands.

Il y eu une bataille à Hokow; on dit les soldats très nombreux à Yushan. Bref, la situation n'a jamais été pire, et toujours pas d'espoir de voir la fin d'une telle situation. Une lueur quand même d'espoir : il se pourrait que ce soit le commencement de la débâcle.

SYRIE

M. Sarloutte vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur.

MADAGASCAR

FORT-DAUPHIN

par M. CANITROT (*Suite*)

CHAPITRE VI. — PRONIS, FLACOURT, LA MISSION (*Suite*)

Étienne de Flacourt Bizet était le second des quatre fils de Étienne de Flacourt et de Elisabeth de Leynes,

cousine du fameux P. Potau. Né à Orléans en 1607, il était donc dans toute la maturité de l'âge. « Il était de moyenne stature; d'une taille bien fournie, et avait le visage plein, la figure fort bonne et agréable, la constitution saine et l'humeur... un peu rude et sans tempérament parfois.

« Comme il avait beaucoup d'inclination pour les lettres, ses parents eurent soin de le faire instruire dans les collèges de l'Université de leur ville natale; mais lui qui savait que l'un des grands moyens de profiter dans les belles sciences est de s'éloigner du foyer, se résolut de les aller chercher au loin jusque dans les pays étrangers, à l'exemple de ces illustres anciens qui ont tant voyagé pour apprendre le délicat dans les sciences... Cette pensée le porta en Italie, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre et en diverses provinces d'où il vint habiter la capitale de la France où il fit connaître qu'il était, entre autres choses, très versé et très expérimenté en l'étude de la médecine et de la chimie. »

Plus encore que ses qualités et ses connaissances, sa parenté avec Julius de Leynes, secrétaire du roi et général de la marine, son oncle, et avec Pierre de Beausse, conseiller du roi, son frère utérin, actionnaire de la Compagnie, lui avait valu cette place si honorable et que tous trois estimaient devoir être lucrative.

Que l'on se représente le nouveau « commandant pour Sa Majesté très chrétienne en l'île de Madagascar et les îles adjacentes » appuyé sur son écu « d'azur, au sautoir dentelé d'or, cantonné de quatre bizets esployés d'or », à la façon de son aïeul, le capitaine anglais Bizet, tué à Jargeau, par les soldats de Jeanne d'Arc, ou bien encore la face grassouillette, l'œil olympiennement serein sous la perruque, mesurant, le

compas à la main, la carte de l'île Saint-Laurent qu'il vient de « desseigner », le sieur Étienne de Fiacourt Bizet a partout et toujours la figure d'un homme qui jamais ne douta de lui-même ni ne sut douter de son génie. Il ignora ou dédaigna totalement la méthode de son voisin et contemporain René Descartes.

La Compagnie française de l'Orient, « craignant une perte générale de ses colonies », hâta donc le départ du nouveau gouverneur sur le *Saint-Laurent*, commandé, cette fois encore, par R. Le Bourg.

Le 21 mai 1648, jour de l'Ascension, après avoir embarqué quatre-vingts hommes, « (entre lesquels il y avait deux prêtres de la Mission, nommés MM. Nacquart et Gondrée, envoyés par le Rév. P. M. Vincent de Paul, Supérieur général des Missions de la maison de Saint-Lazare de Paris) », le capitaine Le Bourg, en rade de Chef de Baye ou de Bois, devant le port de La Rochelle, levait l'ancre et appareillait les voiles.

Ces deux modestes missionnaires, membres d'une Compagnie plus modeste encore, que saint Vincent de Paul, son fondateur, nommait la « chétive Compagnie des Prêtres de la Mission », allaient être les ouvriers de l'Évangile en pays d'Anosy.

Malgré la présence d'un diacre venu avec Régimen ou avec Lormeil, et l'assistance d'un aumônier, M. de Bellebarbe, arrivé probablement avec Le Bourg, sur le *Saint-Laurent*, le pays n'avait pas encore entendu les paroles de vie.

Le diacre, au nom inconnu, était mort après avoir baptisé « trois petites esclaves ramenées de la guerre et retirées du carnage », et M. de Bellebarbe n'avait donné le baptême qu'à une petite fille abandonnée dans les bois et à un jeune métis. On ne saurait donc dire qu'en Anosy « les pauvres étaient évangélisés ».

Bien que la Compagnie des Indes orientales ne se

fût pas obligée dans ses statuts « à faire passer en l'île de Madagascar des gens d'Église pour faire administrer aux Français les sacrements, et instruire les originaires aux mystères de notre véritable religion », cependant, ces messieurs, au dire de Ch. Nacquart, « avaient tenu toujours quelque prêtre au service spirituel des Français ».

Comment les directeurs de la Compagnie vinrent-ils à s'adresser à « M. Vincent » pour l'évangélisation de leurs terres nouvelles?

Le saint nous l'a raconté lui-même dans une conférence : « Nous ne pensions pas à Madagascar, lorsqu'on nous en est venu faire la proposition, et voici comment le tout est arrivé. Messieurs de la Compagnie des Indes de cette ville... ayant envoyé quelque prêtre séculier, lequel ne s'y étant pas bien comporté, (ils) crurent qu'ils ne pouvaient mieux faire, pour avoir quelque prêtre ou religieux qui fussent de vie exemplaire, que de s'adresser à Mgr le nonce du Pape, qui était en cette ville; ils le firent, ils lui en parlèrent, et ce bon Seigneur, pensant et repensant qui il leur pourrait donner pour cela, il jeta les yeux sur la pauvre chétive Compagnie, et conseilla à ces messieurs de nous en parler, et que lui-même, de son côté aussi, nous en parlerait, qu'il croyait que la Compagnie fera cela avec bénédiction. Ces messieurs vinrent ici nous en parler; Mgr le nonce nous en parla, même nous en conjura. »

Et c'est ainsi que par l'entremise de Mgr Bagni, archevêque d'Athènes et nonce du Pape à Paris, les Prêtres de la Mission, ou Lazaristes, furent désignés pour Madagascar, sans y avoir jamais songé.

Saint Vincent choisit donc pour ouvriers de la première heure, deux jeunes missionnaires dans la force de l'âge et d'une piété plus solide encore : Charles

Nacquart, âgé de trente ans, et Nicolas Gondrée, âgé de vingt-sept ans.

Charles Nacquart était né à Trélen, diocèse de Cambrai, en 1617, et Nicolas Gondrée, à Assigny, diocèse d'Amiens, en 1620.

Le premier se trouvait à Richelieu lorsqu'il reçut la lettre que saint Vincent lui écrivait le 22 mars 1648 :

MONSIEUR,

« La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !

« Il y a longtemps que Notre-Seigneur a donné à votre cœur les sentiments pour lui rendre quelque signalé service, et quand on fit à Richelieu l'ouverture des Missions parmi les « gentils » et idolâtres, il me semble que Notre-Seigneur fit sentir à votre âme qu'il vous y appelait, comme pour lors vous me l'écrivîtes ensemble avec quelque autre de la famille de Richelieu. Il est temps que cette semence de la divine vocation sur vous ait son effet, et voilà que Mgr le nonce, de l'autorité de la sacrée Congrégation de la Propagation de la foi, de laquelle Notre Saint Père le Pape est le chef, a choisi la Compagnie pour aller servir Dieu dans l'île de Saint-Laurent, autrement dite Madagascar; et la Compagnie a jeté les yeux sur vous, comme sur la meilleure hostie qu'elle ait, pour en faire hommage à notre souverain Créateur, pour lui rendre ce service, avec un autre bon prêtre de la Compagnie. O mon plus que très cher Monsieur! que dit votre cœur à cette nouvelle? A-t-il la honte et la confusion convenables pour recevoir une telle grâce du ciel? Vocation aussi grande et aussi adorable que celle des plus grands apôtres et des grands saints de l'Église de Dieu!... L'humilité, Monsieur, est seule capable de porter cette grâce; le parfait abandon de tout ce que

vous êtes et pouvez être, dans l'exubérante confiance en notre souverain Créateur, doit suivre.

« La générosité et grandeur de courage vous est nécessaire. Il vous faut une foi aussi grande que celle d'Abraham. La charité de saint Paul vous fait grand besoin. Le zèle, la patience, la déférence, la pauvreté, la sollicitude, la discrétion, l'intégrité des mœurs, et le grand désir de vous consommer tout pour Dieu, vous sont aussi convenables qu'au grand saint François-Xavier... La première chose que vous aurez à faire, ce sera de vous mouler sur le voyage que fit le grand saint François-Xavier, de servir et édifier ceux des vaisseaux qui vous conduiront; y établir les prières publiques, si faire se peut; avoir grand soin des incommodés et s'incommoder toujours pour accommoder les autres, porter le bonheur de la navigation qui dure quatre ou cinq mois autant par vos prières et la pratique de toutes les vertus, que les mariniers feront par leurs travaux et leur adresse; à l'égard de ces Messieurs, leur garder toujours grand respect, être pourtant fidèle à Dieu pour ne pas manquer à ses intérêts et jamais ne trahir sa conscience par aucune considération; mais se prendre soigneusement garde de gâter les affaires de Dieu, pour les trop précipiter; prendre bien son temps et le savoir attendre..

« Quand vous serez arrivé en cette île, vous aurez tout d'abord à vous régler selon que vous pourrez; il faudra peut-être vous diviser pour servir en diverses habitations. Il faudra vous voir l'un l'autre, le plus souvent que vous pourrez, pour vous consoler et vous fortifier. Vous ferez toutes les fonctions curiales à l'égard des Français et des idolâtres convertis. Vous suivrez en tout l'usage du Concile de Trente et vous vous servirez du rituel romain. Vous ne permettrez pas qu'on introduise aucun usage...

« Allez donc, Monsieur, et ayant mission de Dieu par ceux qui vous le représentent sur cette terre, jetez hardiment les rêts.

« Je sais combien votre cœur aime la pureté; il vous en faudra faire de delà un grand usage. Les naturels du pays, viciés en beaucoup de choses, le sont particulièrement de ce côté-là. La grâce infailible de votre vocation vous garantira de tous ces dangers. Nous aurons tous les ans de vos nouvelles et nous vous en donnerons des nôtres. Encore qu'il ne faille pas d'argent en ce pays pour y vivre, néanmoins Monsieur, la Compagnie a ordonné qu'on vous envoyât cent écus en or pour les nécessités qui peuvent survenir. Nous vous enverrons aussi une chapelle complète, deux rituels romains, deux petites Bibles, deux Conciles de Trente,... des images de tous nos mystères qui servent merveilleusement à faire comprendre à tous ces bonnes gens ce qu'on leur veut apprendre et ils se plaisent à les voir. Nous avons ici un jeune homme de ce pays-là, d'environ vingt ans, que Mgr le nonce doit baptiser aujourd'hui. Je me sers d'images pour l'instruire, et il me semble que cela lui sert pour lui lier l'imagination. Je ne sais s'il ne serait pas nécessaire d'emporter des fers pour faire des pains à dire la sainte Messe, des épingles, des étuis de poche, chacun trois ou quatre, des huiles saintes pour le baptême et l'Extrême-Onction, chacun un Busée, quelques *Introduction à la vie dévote*, des abrégés des vies des saints. Vous avez une obéissance de nous, un plein pouvoir de Mgr le nonce, lequel a grandement cette œuvre à cœur...

« VINCENT DE PAUL,

« Indigne Prêtre de la Mission. »

Post scriptum. — Celui que nous vous destinons est

M. Gondrée, lequel vous avez peut-être vu à Saintes, où il a demeuré, étant encore clerc. C'est un des meilleurs sujets de la Compagnie, en qui la dévotion qu'il avait, entrant en icelle, se conserve toujours. Il est humble, charitable, cordial et zélé, bref il est tel que je ne puis vous en dire le bien que j'en pense...

L'un des messieurs (Flacourt) à qui cette île est donnée par le roi, s'en va au voyage; il fera votre dépense sur mer et sur les lieux. Vous verrez sur les lieux si, avec le temps, vous pourrez y avoir du bien, pour vous y entretenir en votre particulier : il y fait si bon vivre que 5 sols de riz, qui tient lieu de pain, suffisent pour nourrir cent hommes par jour.

Que vous dirai-je davantage, Monsieur, sinon que je prie Notre Seigneur qui vous a donné part à sa charité, qu'il vous la donne de même à sa patience, et qu'il n'y a condition que je souhaitasse plus sur la terre, s'il m'était loisible, que celle de vous aller servir de compagnon à la place de M. Gondrée.

A cette lettre admirable d'affection et d'attention, C. Nacquart répondit simplement, comme si de tout temps il avait été destiné à une telle œuvre :

« MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

« *Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

« ... Hélas ! j'ai bien de la peine à me persuader que ce soit à moi, pauvre C. Nacquart, que s'adresse cette signification du dessein de Dieu. Oh bien ! pourtant, puisque vous me tenez lieu de père sur cette terre après celui que j'ai au ciel, je n'en doute pas.

« Que M. Gondrée vienne quand il lui plaira, j'irai avec lui, comme un enfant perdu, à l'aveugle, pour découvrir si cette terre est de promesse... » Et, souriant, il ajoutait avec un gracieux abandon : « la

tendresse de son second père, saint Vincent : « Y a-t-il danger d'écrire un petit mot à mon père pour lui demander sa bénédiction et qu'il fasse prier Dieu pour moi ? »

Quant à Nicolas Gondrée, encore diacre, il était à Saintes lorsque saint Vincent le rappela à Paris. Il y reçut le sacerdoce, et, le 21 mars, il quittait Saint-Lazare pour La Rochelle, accompagné de quelques amis.

Nacquart écrivait à saint Vincent : « En se rendant au navire, sur les chemins, nous expliquâmes, selon la coutume de notre Congrégation, la doctrine chrétienne devant la porte des hôtelleries et ailleurs, quand l'occasion s'en présenta.

« Nous arrivâmes à La Rochelle, le Vendredi saint, et, n'ayant pas trouvé le vaisseau prêt, nous y séjournâmes près d'un mois, non toutefois sans exercices, car nous étant présentés à Mgr l'évêque, il nous donna permission de nous occuper, dans la ville ou à la campagne, à ce que nous penserions être le plus expédient pour la gloire de Dieu. Ce qu'ayant accepté avec remerciement, nous choisîmes les hôpitaux dans lesquels, quoique nous n'y fussions pas logés, nous passions une bonne partie de la matinée à la visite et au service des malades. Les prisonniers furent nos paroissiens dans le temps pascal... »

Avant même de s'embarquer, le sieur de Flacourt ne put s'empêcher de manifester le peu de cas que son autorité hautaine, et partant dédaigneuse, allait faire des désirs et des besoins de ces humbles missionnaires.

D'après les accords établis entre la Compagnie des Indes orientales et les prêtres de la Mission, il était convenu que « les seigneurs de la Compagnie »

subviendraient à tous leurs besoins « sur mer et sur les lieux ».

Le P. Nacquart, en homme prévoyant, se permit de demander au gouverneur s'il trouverait à Fort-Dauphin, dans les magasins de la Compagnie, de quoi se vêtir. Le gouverneur répondit qu'il n'entendait pas fournir les vêtements des missionnaires. C. Nacquart dut employer les deux tiers des 100 écus d'or que saint Vincent lui avait envoyés, en achats « d'étoffes, de linge, et autres menues nécessités ». Ainsi obligés de s'équiper à leurs frais, les missionnaires étaient-ils au service de la Compagnie ? A en juger par la pensée et les actes de Flacourt, la réponse est nette.

Les fièvres de Fort-Dauphin, qui tant de fois ont rendu irritable Flacourt et bien d'autres Français, n'avaient pourtant pas encore, au port de La Rochelle, excité les nerfs du gouverneur.

Merlettes et colombes, même lorsqu'elles déploient leurs ailes d'or dans l'azur, sont oiseaux pacifiques... Les bizets du sieur De Flacourt allaient montrer à Fort-Dauphin une humeur inquiète, inconstante et bizarre et être plus fâcheux qu'accommodants.

CHAPITRE VII. — PREMIÈRES PRÉDICATIONS ÉVANGÉLIQUES

GONDRÉE, NACQUART (1648-1650)

Partis le 21 mai, les cent vingt passagers du *Saint-Laurent* n'aperçurent les terres de Madagascar que le 2 décembre 1648, à la hauteur de Manambondro ou de Sandraviny.

Après avoir reconnu l'embouchure de l'Iavibolo ou rivière de Saint-Gilles, leur capitaine, Roger Le Bourg, passait, à la nuit tombante, devant Sainte-Luce et mouillait l'ancre au large de la baie Dauphine, le 3 décembre à neuf heures du soir.

La traversée, vrai voyage au long cours, avait été adoucie et comme écourtée par les relâches aux îles du Cap-Vert et à la baie de Saldanha. Requins, espadons, marsouins, souffleurs et baleines avaient diverti les regards des voyageurs fatigués de l'azur des eaux et du ciel, en leur permettant de se reposer ailleurs que sur les nuages, ces fuyantes barrières qui bordent l'horizon inanimé des océans.

A l'exception de deux cadets insolents mis aux fers durant une journée, et de trois hommes qui trépassèrent, l'un du scorbut, l'autre à la chasse des oiseaux de mer, et le dernier d'un flux de sang, la discipline et la vie de chacun furent sauvées, nous assure Et. de Flacourt dans sa relation datée et exacte comme un livre de bord.

A la messe du départ, qui fut célébrée aussitôt après la levée de l'ancre, le 21 mai 1648, jour de l'ascension de Notre-Seigneur, « j'exhortai, écrit Ch. Nacquart, la compagnie de confier notre voyage à la providence de Dieu, qui rendrait la mer et les vents favorables à proportion du soin que nous aurions de posséder nos cœurs dans la pureté de la grâce et fidélité à son service. »

« M. Nacquart, prêtre de la Mission, fit, le jour de la Pentecôte, l'ouverture du jubilé, et nous fîmes nos dévotions, raconte Flacourt, une partie des passagers et de l'équipage, après avoir entendu la grande messe, laquelle s'est chantée haute, les dimanches et les fêtes, et a été dite tous les jours de beau temps. A l'issue des vêpres, M. Gondrée fit le catéchisme aux soldats et aux matelots...

« Le jour de la Trinité, une autre partie de nos gens fit ses dévotions. M. Nacquart nous fit une docte prédication sur le sujet de la très sainte Trinité...

« L'onzième de juin, jour de la Fête-Dieu, trente

hommes de notre troupe firent leurs dévotions, entre lesquels étaient deux nègres de Madagascar. qui reçurent le précieux corps de Notre-Seigneur avec grande dévotion. M. Nacquart, à l'issue des vêpres, nous fit une prédication sur le mystère du saint Sacrement. »

Ainsi sanctifiait-on, à bord du *Saint-Laurent*, les fêtes et jours du Seigneur. Nacquart et Gondrée n'oubliaient pas leurs devoirs de pasteurs ; et le navire qui devait passer six mois en mer, était, comme il convenait, non une église, mais une paroisse flottante. Sur les cent vingt hommes du bord, tous n'étaient pas aussi dévots que le sieur de Flacourt, tous cependant gagnèrent le jubilé que Sa Sainteté le pape Innocent X avait alors concédé aux fidèles pour obtenir la paix.

« Les vents étant contraires, nous eûmes recours à l'étoile de la mer, la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle nous fîmes vœu public à Dieu de nous confesser et communier dans la semaine précédant sa glorieuse Assomption, et de bâtir à Madagascar une église sous l'invocation de cette Reine du ciel... Aussitôt la tempête cessa et le vent se tourna à notre faveur...

« Nous expérimentâmes le même secours du ciel vers la Notre-Dame de septembre... et... en plusieurs autres occasions. »

« Le quinzisième d'août, ajoute Flacourt, jour de l'Assomption de la Vierge, nous communîâmes presque tous aux messes qui furent dites, et le reste le lendemain, et nous rendîmes grâces à Dieu de ce qu'il avait exaucé nos prières. »

Qu'elle soit appelée Notre-Dame du Péril ou Notre-Dame du Bon-Secours, Étoile du matin ou Refuge des pécheurs, Marie, notre mère, a toujours la main tendue pour protéger ses enfants qui l'invoquent.

Au passage de la ligne, les voyageurs furent tous « baignés et décollés selon l'ancienne coutume », et ils mirent entre les mains du capitaine Le Bourg « leurs aumônes pour être distribuées par lui, en sa conscience, pour rendre grâces à Dieu de les avoir préservés jusque-là ».

Conscients de leurs devoirs et de leurs responsabilités envers des hommes — des compatriotes — qui allaient établir la France catholique sur une terre nouvelle, les missionnaires, durant tout le voyage, s'employèrent avec zèle à assainir les consciences et à éclairer les esprits. « Considérant qu'en notre compagnie il y avait des gens ramassés, tant matelots que passagers, qui avaient besoin d'instruction, nous faisons trois ou quatre fois la semaine des exhortations touchant les principaux mystères de la foi et autres matières plus nécessaires, interrogeant après l'exorde la jeunesse des choses principales qui avaient été traitées dans l'instruction précédente, puis finissant par un discours continu sur quelque autre point important à salut ; ce qu'ayant continué par l'espace de six semaines avec un notable profit, nous cessâmes, crainte d'être ennuyeux et pour donner quelque relâche. Et comme dans un vaisseau où l'on est fort pressé, il ne manque pas de malades, un de nous les visitait le matin, et l'autre l'après-dinée... Afin de passer utilement le temps qui est ennuyeux dans l'oisiveté, nous avons disposé notre peuple à s'assembler trois ou quatre ensemble, dont l'un faisait la lecture aux autres de l'*Introduction à la vie dévote* du serviteur de Dieu Mgr François de Sales, et de l'*Imitation de Notre-Seigneur* ; ce qui se faisait avec édification... La pratique était commune que, quand quelqu'un avait juré ou dit quelque parole moins honnête, de tendre la main et recevoir une fêrule sur

les doigts, après avoir promis de s'en amender. Cela se faisait sans sévérité et du consentement de chacun. » Est-ce un châtement, quand la peine est librement consentie et lorsqu'elle est acceptée avec un sourire ?

A ce maintien de l'ordre et du « bon ton » pendant la navigation, « le zèle de M. de Flacourt, leur très sage gouverneur et commandeur, avait beaucoup contribué ».

Cette vie de famille allait, hélas ! s'effacer peu à peu au contact des anciens colons de Fort-Dauphin et des mœurs sans retenue de la brousse. Mais personne ne pouvait reprocher à nos deux missionnaires de ne s'être pas employés de tout leur cœur à rendre leurs compagnons meilleurs, en les purifiant, les affinant et les établissant dans la justice.

L'ancre jetée, René Le Bourg fit allumer un feu sur le *Saint-Laurent*. Un coup de canon annonça au navire que son signal avait été aperçu. Le *Saint-Laurent* répondit par un autre coup auquel le fort donna la réplique.

En même temps, des gens dont on entendait les voix s'approchaient du vaisseau. C'était un canot monté par M. de Bellebarbe, deux Français et dix Tanosy qui, d'Itapera ayant vu le navire, étaient venus aussitôt aux nouvelles. Le canot ou pirogue était en si mauvais état que, dès-qu'on voulut le « guinder », il se mit en deux pièces. De Bellebarbe et ses deux compagnons détaillèrent à leur vieil ami Le Bourg les événements survenus au Fort-Dauphin depuis son départ.

Peu rassuré sur l'attitude de Pronis, Flacourt, avec cette méfiance extrême qu'il allait montrer en tout, lui fit écrire une lettre par Le Bourg, dans laquelle le capitaine lui mandait qu'« il n'avait pas voulu venir mouiller au-dessous du fort, ne sachant pas en quel

état il serait avec tous ses gens, et que, le voyage passé, les ligueurs l'avaient menacé de faire tirer le canon sur lui. C'est pourquoi, s'il désirait savoir de ses nouvelles, qu'il prît la peine de venir à bord, afin de recevoir ses lettres. »

« Sur les deux heures du matin, écrit Flacourt, je commandai au sieur Des Cots de prendre avec lui cinq matelots pour s'en aller dans le petit bateau droit au fort, pour voir le sieur Pronis, et retins le sieur De Bellebarbe avec tous les autres et tous les nègres. Je défendis au sieur Des Cots de parler de moi. »

A la pointe du jour, on vit le pavillon blanc flotter sur le fort. L'ancre fut aussitôt levée, et le *Saint-Laurent* entra dans la rade, poussé par les souffles légers du matin. Dans l'après-midi, Pronis monta à bord et fut introduit auprès de Flacourt. Souple et d'un esprit plus vif que son successeur, la surprise première passée, il témoigna un grand contentement « d'avoir un tel remplaçant ». Ce geste ravit Flacourt qui estimait fort les marques de respect et les attentions que l'on avait pour sa dignité. Aussi écrira-t-il joyeusement le lendemain : « Je trouvai le sieur Pronis autre que l'on ne me l'avait dépeint, et ne connus en lui qu'une grande sincérité et franchise, et s'il y a eu du désordre, c'est qu'il n'a pas été obéi ni respecté... Je ne voulus pas faire retenir le sieur Pronis, ni lui rendre aucun déplaisir, l'ayant trouvé trop honnête homme, et trop disposé à faire ce que j'eusse voulu, pour le traiter de la sorte. Mais s'il n'arrêta pas Pronis, il lui donna avis de renvoyer du fort, dès le lendemain, Andrian-Ravelo qui, après trois mois, relevait de couches. Un ligueur n'eût pas fait mieux, et les vieux camarades de Le Roy durent rire.

Le nouveau gouverneur avait jugé, selon l'usage du temps, qu'il ne lui convenait pas de descendre sans

cérémonie dans ce bon village de Fort-Dauphin. Bien mieux, il estima que, avant d'en prendre possession, il devait se faire précéder de hérauts d'armes : « J'envoyai, dit-il, le sieur Marchais avec le sieur Boivin et vingt hommes avec leurs fusils et mousquetons pour prendre possession du Fort-Dauphin, avec une lettre que je fis écrire aux anciens habitants par le sieur Pronis, par laquelle il leur mandait qu'ils eussent dorénavant à reconnaître mes ordres et les suivre, et j'étais un des intéressés de la Compagnie et par conséquent un de leurs maîtres, et leur commandant, en ce pays. Ce qui fut exécuté ponctuellement sans aucune difficulté.

« A trois heures après midi, je descendis à terre avec environ vingt-cinq soldats... et menai avec moi le sieur Pronis. En entrant, je trouvai tous nos soldats tant anciens que nouveaux, en haie, qui me saluèrent tous d'un coup de fusil chacun... »

Un peu différents furent les soucis et les impressions des jeunes missionnaires. « J'exhortai, écrivait Nacquart, tous ceux du vaisseau à oublier réciproquement toutes les petites offenses survenues dans un si long et si ennuyeux voyage ; ce qu'un chacun promit de faire... Je mis pied à terre des premiers ; et au premier pas, je fléchis le genou en terre pour m'offrir à Dieu dans l'exécution de ses desseins et prendre possession spirituelle de cette île... en son nom par l'autorité de notre Saint-Père le Pape, afin d'y établir l'empire de Jésus-Christ. J'allai tout droit à la chapelle du fort pour y célébrer la messe, qui n'y avait point été dite depuis cinq mois, faute de matière de consécration. Le lendemain, cinquième de décembre, M. de Flacourt, notre conducteur et envoyé gouverneur du pays, avec M. Gondrée, mon compagnon, et tous ceux du vaisseau étant venus au fort,

je célébrai la messe haute en actions de grâces ; et le *Te Deum laudamus* fut chanté, comme nous en avions fait vœu sur mer à Dieu. Les Français que nous trouvâmes nous reçurent avec grande joie... »

A les voir ainsi à genoux sur cette terre nouvelle, le bon M. Vincent aurait reconnu sans peine deux de ses plus humbles enfants.

Le fort construit par Pronis n'était point d'aspect redoutable. Il ne tirait sa valeur et sa solidité que de sa position. Assis à l'extrémité nord de la falaise, entouré et protégé par l'océan sur trois de ses faces, il ne pouvait être attaqué que par le côté sud-ouest. Bien que le moindre rempart pût le rendre inexpugnable aux lances tanosy, toutefois, par sa situation même, le fort pouvait facilement être affamé : un simple rideau de troupes ennemies établi dans les dunes suffisait pour lui couper tout ravitaillement.

Jusque-là, les indigènes avaient vécu en assez bons voisins avec Pronis ; n'avaient-ils pas eu souvent leur part — plus grande qu'il n'aurait convenu — à la marmite où cuisait le riz venu d'Antongil ou de Féné-rive ?

Aussi Jacques Pronis s'était-il contenté de palissader son habitation et celle de ses hommes, à l'endroit même où Caron et De Faye devaient élever plus tard l'enceinte murillée qui subsiste encore.

Quand, au soir du 5 décembre, Flacourt et les missionnaires voulurent prendre logement dans le fort, la plupart des cases avaient leur toiture en si mauvais état que les soldats furent obligés de loger chez les habitants, c'est-à-dire dans le village établi au sud, dans le vallonement occupé aujourd'hui par le camp. la prison et le marché.

Au premier coup d'œil, Flacourt avait constaté « une grande confusion, tant à cause du manque-

de vivres qu'à cause du peu de soin qu'il y avait eu », et, dès le matin du 6 décembre, il commençait par marquer l'emplacement d'une nouvelle case, n'ayant trouvé que « deux coins de murs élevés du côté de la mer, et l'habitation rapetissée depuis le départ de Le Roy ».

Comme cela était à prévoir, les ligueurs n'attendirent pas au lendemain pour renouveler leurs doléances et plaintes contre le sieur Pronis. Sagement, le nouveau gouverneur leur ferma la bouche en prenant acte de leurs récriminations, et se mit à l'œuvre. Dès le douzième de janvier, « afin de contenter quelques mutins de Français », il ordonna au capitaine Le Bourg et à Pronis d'aller charger du riz dans la région de Fénérive. Ce voyage n'était pas du goût de Pronis qui répliqua que « le bruit courait parmi le pays d'Anosy qu'on l'envoyait dans ce pays-là pour le perdre et le faire mourir ». Il embarqua cependant avec douze Français destinés à « être près de lui pendant la traite », et huit autres qui se rendaient à Sainte-Marie pour y tenir garnison sous le commandement de Saint-Hilaire.

Le Bourg et Pronis avaient également reçu ordre de « passer en l'île Bourbon pour quérir les douze Français qui étaient exilés à cause de la sédition et ligue qu'ils avaient brassée contre le sieur Pronis ». C'était trop. « Le vent ayant été contraire, ou le capitaine et le sieur Pronis ayant eu aversion pour cela, le navire n'y alla pas. »

Était-ce inconscience ou malice ? Obliger Pronis à aller prendre à son bord des ennemis qu'il avait si mal traités ? Personne, peut-être, parmi les ligueurs, n'aurait songé à lui infliger un tel affront.

La barque se rendit seule à Mascareigne où elle trouva les douze relégués « biens sains et gaillards ». Pendant

ces trois années d'exil, ces braves ligueurs n'avaient connu ni la disette, ni la fièvre. Les vivres y étaient à foison : « Le cochon très savoureux, la tortue de terre, la tortue de mer, toutes sortes d'oiseaux en si grande abondance » qu'il suffisait de s'armer d'une houssine et d'un briquet « pour trouver en quelque lieu que ce fût de quoi dîner ». Ils n'avaient jamais ressenti le moindre accès de fièvre, douleurs de dents, ni de tête, quoiqu'ils fussent sans habits, sans chapeaux, sans souliers, y ayant été portés et laissés avec seulement chacun un méchant caleçon, un bonnet, et une chemise de grosse toile ; et comme ils croyaient y rester toute leur vie, ils se résolurent d'aller sans habits — à la malgache — afin d'épargner chacun ce caleçon et cette chemise pour s'en servir étant malades ou blessés. Quelques-uns d'entre eux y allèrent malades, qui, incontinent après, recouvrèrent leur santé. » Ces douze proscrits revirent Fort-Dauphin le 7 septembre. Le *Saint-Laurent*, arrivé l'avant-veille, débarquait deux cent quatre-vingts poinçons de riz blanc.

Le gouverneur avait envoyé quatre hommes vers Angeleau, au pays de Manambolo, et une douzaine d'autres sous la conduite de Des Cots à Saint-Augustin, pour prendre des nouvelles de Le Roy.

Angeleau amena bientôt seize cents belles bêtes. Une barque fut mise en état et envoyée dans le Nord ; si bien que, au mois de mai, lorsqu'elle revint, Fort-Dauphin, sans connaître l'abondance, put manger à sa faim. « Ainsi nos morceaux furent taillés justes sans en avoir défaut ni disette, moyennant le ménage que j'y fis apporter au contentement de chacun. »

Le Roy et Des Cots, suivis de vingt-six Français, arrivèrent le 21 mai 1649 de la baie de Saint-Augustin, poussant devant eux une centaine de bœufs que le

premier avait gagnés en guerroyant pour le compte de Andrian-dava, chef de Saint-Augustin, contre Andria-Tsimamelo. Huit jours après, Le Roy, qui n'avait pu oublier ni les mauvais traitements ni les malversations de Pronis, repartait avec quatorze soldats au pays des Mahafaly ; Andrian-Manely, roi de ce pays, l'appelait auprès de lui pour combattre Andrian-Ravalo.

Dix mille bœufs, sans compter les moutons et cabris, plus de cinq cents esclaves furent enlevés en quelques jours. Mais, lorsque Le Roy demanda à Manély victorieux quelques-uns de ses Mahafaly pour conduire le bétail, Manely, devenu subitement arrogant, « se moqua de lui », si bien que les Français ne purent ramener que six cents bœufs.

Arrivés à Montifeno, chez les Ampâtres ou Antandroys, le chef du pays, Andrian-Mitsifarivo, les avertit de se tenir sur leurs gardes, car le chemin du retour n'était pas sûr. Apprécient toute la portée de cet avis, Le Roy dépêcha Saint-Martin vers Fort-Dauphin pour demander du secours.

Près du Mandraré, Saint-Martin rencontra Ramenalatra qui se trouvait là comme par hasard. « J'entends des pintades, viens donc les tirer, Saint-Martin », lui dit familièrement Ramenalatra qui savait que le Français aimait la chasse. S'apercevant que cette invite ne décidait pas Saint-Martin à s'écarter de sa route, Ramenalatra lui demanda alors de faire un peu de feu avec son fusil pour « prendre du tabac ». Comme Saint-Martin, sans méfiance, bouchait la lumière de son fusil, Ramenalatra lui « donna un coup de sagaie dans le côté et le tua ». Les quatre nègres qui accompagnaient Saint-Martin, s'enfuirent auprès de Le Roy qui s'empessa de les faire repartir sur Fort-Dauphin par une autre voie.

A l'annonce de ce meurtre, La Roche quitta la

place en hâte avec dix-huit soldats, rejoignit Le Roy à Montifeno et ramena au fort bêtes et gens. Sur la route, les Antandroys leur avaient crié que « c'étaient les grands d'Anosy qui leur avaient commandé de ce faire ».

Ces chefs de l'Anosy devaient être — on l'a déjà vu — les adversaires naturels des Français comme leurs pères avaient été les ennemis des Portugais. Ils ne formaient que quelques familles nécessairement apparentées entre elles et groupées par déférence ou par intérêt autour du fils de Tsiambany, Andrian-Ramaka.

Des quatre fils de Andrian-Arivo, quinzième descendant de Raminy, né de l'écume de la mer..., il ne restait, vers 1650, que : Tsiarony et Radamy Finaritra, petit-fils de Ravala par Tsirava ; Tsisay, fils de Manaly, Ivelo (alias Andrian-Belo) et Ravelo-Manoro, femme de Pronis, enfants de Marovala, fils, ainsi que Manaly de Masimpela ; Maropeno, petit-fils de Bevolo par Mihaly ; enfin Ramaka, fils de Tsiambany.

Andrian-Ramaka avait eu deux fils, Taonsoa et un autre, et quatre filles qui se marièrent, une avec Tsisay son cousin, une autre, Imiza, avec Rasozafinaritra, une troisième, Icazy, qui épousa Ivelo et eut pour fils Fanolahy, enfin Ramisema, mariée à Masikora dont le fils Jérôme Holova, baptisé par Ch. Nacquart, alla étudier en France avec trois de ses cousins.

Un frère aîné — ou cousin — Mandomboka, vivait retiré à Hatera chez les Antatsimo. Quant aux autres Zafiraminy, tels que Masikora et son frère Mahavava, etc., qui habitaient tantôt Manalo et tantôt Cocomba ou Antaviàla, ils étaient tous établis dans l'Anosy, sur les rives de la rivière Efaho.

Les chefs des tribus voisines n'étaient pas Zafiraminy. Raberazana, maître de l'Ambolo, et son frère

ou proche parent Fanolahy, chef des Manambolo, étaient « noirs » et descendaient de l'ancienne « noblesse » du pays, ainsi que Mananga, chef des Masikores.

Andrian-Ramaka était, en ces années-là, dans la plénitude de sa puissance. Cinquante ans, de haute taille, la figure douce et le teint clair, — blancheur qu'il devait à sa mère, une métisse portugaise, — le roi de l'Anosy se prévalait auprès de ses voisins, et surtout de ses sujets, de l'instruction qu'il avait reçue au collège de Santa-Fé, à Goa.

Lorsque le gouverneur de Fort-Dauphin, six mois après son arrivée, vint, précautionneusement flanqué de trente-cinq fusiliers, lui faire visite en son lonaka de Fanzahira, Andrian-Ramaka ne manqua point, selon l'habitude du pays, de lui faire bon accueil en lui offrant bœufs, vin de miel et autres rafraîchissements. Bien que le sieur de Flacourt, ne se confiant pas en son hospitalité, eût placé un corps de garde autour de la case qu'on lui offrait et eût posté des sentinelles aux avenues, le maître de Fanzahira n'eut point l'air de prêter attention à un tel déploiement de précautions inamicales, et, gracieusement, se laissa interroger sur son voyage aux Indes.

Il n'était point le roi de l'île, ni le maître incontesté des tribus voisines; toutefois les chefs des Antandroys, Mahafalys, Masikores, etc., « lui portaient honneur et respect comme à un grand prince. Et, en crainte qu'il les pouvait faire mourir de diverses maladies par ses oly et leur envoyer toutes sortes de malheurs et calamités en leurs pays, ils le vénéraient et l'avaient en estime ».

« Quoiqu'il n'y ait que Dieu — pensait-il — qui ait le pouvoir sur les pluies, tonnerres, maladies, etc., il laissait ses sujets en cette croyance qu'ils avaient

de lui et qu'il leur faisait confirmer par ses ombiasses, d'autant que, sans cette crainte, les indigènes auraient été sans cesse dans le pays d'Anosy à piller et à ravager, tandis que par ce moyen la contrée demeurait en paix. »

Maître des ombiasses par sa science, craint et redouté de ses sujets par ses oly, accepté des chefs voisins par la douceur de son caractère et l'affabilité de son abord qui contrastait avec l'humeur agressive de Tsiambany son père, Ramaka pouvait être un auxiliaire puissant pour les Français accrochés à la pointe déserte de Taolanara comme des naufragés à une épave.

Si Jacques Pronis n'était, aux yeux de ces Zahraminys que « Rejacques », mari de Ravelo, à peine leur égal à Taolanara, puisqu'il ne commandait qu'à quelques étrangers, et leur inférieur à Manalo où il était tributaire de Fanzahira, le sieur Et. de Flacourt, avec sa manière autoritaire et un peu solennelle qu'il apportait dans les moindres affaires, appuyé par la voix alors si redoutable des mousquets de ses cinquante nouveaux soldats et par la parole des missionnaires, moins menaçante mais plus persuasive que le grondement des armes, pouvait facilement, par des présents peu coûteux, trouver un allié sérieux en Ramaka. Hélas ! la méfiance tenace du gouverneur allait faire du roi de l'Anosy un adversaire irréductible ! A Pronis sans autorité, Flacourt despotique serait à peine préférable. Il ne saurait conquérir le pays qu'en déchaînant le plus funeste des fléaux, la guerre...

(A suivre).

CANITROT.

AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS

On nous communique de Troy le récit suivant :

RÉCIT DE MA GUÉRISON

Étant enfant, j'étais affligée d'une terrible chorée (danse de Saint-Guy). A quinze ans, je fus prise de rhumatismes qui m'affaiblirent le cœur et je fis de la myocardite. J'avais des syncopes et j'éprouvais une douleur au côté gauche comme si l'on m'enfonçait un stylet à chaque inspiration. Ce phénomène ayant augmenté, il m'advint de rester parfois des heures entières sans connaissance. J'ai eu de longues périodes de maladie qui me retenirent au lit annuellement de quatre à huit mois, et cela durant plusieurs années. Chaque fois l'on me condamnait à mort. Je gisais au lit, ayant peine à respirer, tombant par moments en syncope et ayant souvent le délire par excès de souffrance.

Mes pieds étaient gonflés d'eau et me brûlaient comme du feu, j'en perçais tous les jours les pustules qui, quelquefois, s'ouvraient d'elles-mêmes, douloureuses.

Plus de trente médecins déclarèrent mon cas incurable.

Il y a environ six ans, une sœur de l'école Sainte-

Marie me donna une médaille de la bienheureuse Louise de Marillac; je commençai à la prier de m'obtenir ma guérison.

Sœur Véronique (notre sœur servante) me donna une relique, un petit morceau d'étoffe qui avait touché le corps de la bienheureuse Louise.

Dès lors, toutes les sœurs, mes parents, mes amis et moi-même commençâmes à invoquer son intercession en ma faveur.

Peu de temps après, un triduum en l'honneur de la bienheureuse Louise était célébré à l'hôpital de Troy. Je pus y assister les deux premiers jours et, le matin du troisième jour, pendant que je m'habillais, je fus prise d'un évanouissement et tombai sur le parquet. J'avais une nouvelle crise cardiaque.

Avant midi, j'étais de nouveau condamnée à mort et je reçus l'Extrême-Onction pour la treizième et dernière fois.

Il y a de cela cinq ans.

Je demurai d'une extrême faiblesse pendant environ trois semaines, puis, graduellement, je commençai à reprendre le dessus. Après six semaines, j'étais de nouveau debout. La douleur avait quitté mon côté, l'eau avait débarrassé mes pieds et je pouvais sortir sans crainte de m'évanouir et d'être ramenée en voiture à la maison.

J'étais effrayée, j'allai trouver mon confesseur et lui dis que je croyais être sur le point de mourir, car pour la première fois depuis seize ans j'étais exempte de douleurs.

Toute louange soit rendue à la bienheureuse Louise de Marillac, grâce à l'intercession de qui ce grand miracle et cette bénédiction m'ont été accordés.

Nombreuses sont les personnes qui pourront attester la véracité de cette relation.

ARGENTINE

FÊTE DES BIENHEUREUX A BUENOS-AIRES

A l'exemple de la Maison-Mère qui les avait jointes à la fête de la Translation des reliques, nous les avons jointes à la fête de saint Vincent, pour terminer la glorification des enfants par celle de leur Père et implorer en même temps leur commune intercession. Le Triduum comprit donc les 17, 18 et 19 juillet.

Le premier jour était consacré aux bienheureux Abba Ghébré Michaël. La messe de communion générale fut célébrée par Mgr Panico, secrétaire de la nonciature et S. Ex. Mgr Cortesi, nonce apostolique à Buenos-Aires nous fit l'honneur de chanter à neuf heures trente la messe pontificale solennelle. Le panégyrique fut prêché par notre confrère M. Chambon. Nous espérions avoir pour le dîner et pour le salut du soir Mgr Lafitte, évêque élu de Córdoba, qui avait accepté l'invitation avec grande bonté; malheureusement la grippe qui le retint chez lui nous priva de sa présence désirée.

Le second jour était dédié aux bienheureux François et Gruyer. La messe de communion générale fut célébrée par Mgr Duprat, naguère gouverneur ecclésiastique de Buenos-Aires, toujours ami apprécié des deux familles de saint Vincent. Mgr Alberti, évêque de la Plata, qui n'a cessé d'avoir les relations les plus étroites avec nos confrères, soit ici soit à Lujan, et avec nos Sœurs, particulièrement lorsqu'il était curé de San Isidro, s'était offert spontanément pour la messe pontificale ce jour-là. Par malheur, la maladie l'empêcha de venir — à son grand regret, voulut-il bien nous écrire — et il fut remplacé par Mgr Burdet, son

vicaire général. Le panégyrique fut prononcé par M. Cabo Montilla, son premier notaire à l'évêché de la Plata. Après midi, le salut fut donné par le Rév. P. Chourrout, délégué à Buenos-Aires du supérieur général des prêtres du Sacré-Cœur de Bétharram.

Le troisième jour, 19 juillet, était le jour propre de la fête de saint Vincent. Ce fut M. Monteverde, curé de notre paroisse l'Immaculée-Conception, qui célébra la messe de communion générale. L'âge et les forces de Mgr Bottaro, archevêque de Buenos-Aires, ne lui permettant pas de pontifier, il assista au trône et la grand'messe fut chantée par Mgr Devoto, son premier vicaire général, toujours à nos ordres pour n'importe quoi, suivant son aimable expression. Ce fut lui également qui donna le salut et entonna le *Te Deum* après midi. Le panégyrique de notre saint Fondateur avait été confié à M. Pruneda, assesseur de l'archevêché.

Inutile de dire que la chapelle avait revêtu pour la circonstance sa splendeur des plus grandes solennités. Elle y avait d'ailleurs été préparée comme providentiellement.

Lorsqu'en 1915, vous êtes venu pour la tournée de visites extraordinaires, Monsieur et Très Honoré Père, je crois que son extérieur devait déjà sentir un peu les effets du temps, en particulier la flèche de la tour dont les ardoises commençaient à tomber. Cela ne pouvait qu'augmenter de jour en jour et avait attiré l'attention bienveillante des Enfants de Marie. Vinrent leurs noces de diamant en 1925, quand elles organisèrent pour le 8 décembre cette magnifique procession autour de la place de Mai, à laquelle prirent part on calcule dix mille associées de toutes les associations existantes dans la capitale et où elles reçurent par l'entremise de la nonciature une bénédiction toute spéciale du Souverain Pontife. A cette occasion, elles

jugèrent aussi que leur chapelle n'était plus assez digne de leur Reine du ciel et résolurent de s'employer au plus tôt pour y porter remède. De cette façon, un nouveau crépissage total fut d'abord réalisé ; puis les ardoises de la flèche furent remplacées par un autre revêtement avec les arêtes foncées plus saillantes ; puis on changea la grande grille de l'entrée, la clôture et le carrelage de tout le parvis ; puis on comprit que la vieille horloge fatiguée ne pourrait plus recouvrer sa régularité d'autrefois et on la remplaça par une neuve avec cadran de trois côtés ; puis on estima que l'intérieur de la chapelle ne répondait plus à la beauté de l'extérieur et on revêtit d'un beau marbre fond grenat pâle à veines blanches tout le soubassement des murs et des piliers, jusqu'à un mètre de hauteur et dans le sanctuaire jusqu'à deux ; puis, après plusieurs autres réfections nécessaires, il fut jugé qu'une partie de la peinture, particulièrement au-dessus du maître-autel, avait aussi besoin d'être rafraîchie. Bref, tout compris, de fil en aiguille, on dépensa la somme rondelette de \$ 55 000 pesos et plus, grâce, il faut l'ajouter, à la puissante contribution de plusieurs Sœurs très généreuses. (Le peso vaut 10 francs au minimum.)

L'édifice donc était prêt, les travaux étant terminés depuis quelques mois ; il ne s'agissait plus que de l'orner. En vue de cela, comme la date des fêtes avait été fixée depuis le commencement de l'année, ma sœur visitatrice prit ses mesures longtemps à l'avance. « Nos sœurs, avait-elle dit, il faudra faire quelque chose de bien pour glorifier nos bienheureux. Pensez-y. » Et, elles y pensèrent en effet et ce fut plus que bien. Sans tarder on acheta des feuilles métalliques dorées, du papier crépon, l'étoffe grenat voulue et tout le monde se mit à l'œuvre, sœurs et employées, pour la confection des fleurs. Inutile de dire que

malgré les sages prévisions les derniers jours furent plus que laborieux. Ils empiétaient sur les récréa-



tions et même sur la nuit. Mais aussi quel résultat !

En haut, dominant le maître-autel, le grand tableau de l'*Apothéose* (4 m. 50 × 3,50) peint à l'huile par M. André Moreau (dont le fils est séminariste de la

Congrégation) et représentant, en bas, d'un côté, le bienheureux Ghébré Michaël au moment de sa mort, avec une sentinelle assise près de lui et un ange debout tenant en main la couronne; de l'autre côté, les bienheureux Français dans une rue de Paris après la défenestration, le premier à genoux avec les mains jointes et le second debout, lui tendant les bras, au moment où la tourbe s'approche et où on sonne le tocsin sur le clocher du fond, tandis que deux anges apportent les palmes de la victoire ; au-dessus et au milieu, saint Vincent du haut du ciel faisant le geste d'accueillir ses enfants dans la gloire.

Sur le maître-autel lui-même ont été disposés avec art de multiples bouquets de palmes dorés, entremêlés de fleurs rouges, qui produisent le plus bel effet.

Encadrant le tableau et le maître-autel, apparaît une large tenture rouge avec festons où des épingles savantes ont ordonné des plis harmonieux; d'autres tentures rouges ornent de même les douze piliers de la nef centrale; en haut, le long de la balustrade des tribunes, courent de nouvelles draperies tendues en guirlandes croisées que noue à chaque colonne une belle corbeille de roses. Si on ajoute à cela le magnifique tapis rouge qui couvre tout le sanctuaire, et les splendides ornements que revêtaient les ministres sacrés, on comprendra que l'ensemble constituait, vraiment, quelque chose d'admirable, en particulier lorsque les puissants projecteurs et toutes les lampes électriques du sanctuaire répandaient sur le tableau leur profusion de lumière.

Tel fut le cadre de nos fêtes. Les cérémonies liturgiques s'y déroulèrent dans toute leur belle et imposante solennité. Les enfants de l'École apostolique y prirent part durant les trois jours avec beaucoup d'ordre, de modestie et de piété.

Les prédicateurs de leur côté rivalisèrent d'éloquence pour glorifier leurs héros, et célébrèrent à l'envi les grandeurs de nos bienheureux martyrs ou de notre saint Fondateur, laissant l'auditoire sous le charme de leur parole entraînante.

Le chant avait été confié à un chœur de cinquante enfants, en partie de la Providence et en plus grande partie de l'asile du Pino, auquel vint prêter main-forte pour le salut des bienheureux Français, le chœur du collège de l'Immaculée-Conception. La messe (de Niedermeyer avec *Credo* de Gounod et *Benedictus* de Paladilhe) ainsi que les morceaux pour les saluts et le *Te Deum* (de Zaninetti à 3 voix) avaient été choisis longtemps d'avance et préparés avec le plus grand soin, il faut dire pendant des mois. Aussi leur exécution, par le caractère suave et religieux de la mélodie autant que par la souplesse et la sûreté ferme des voix, fut pour l'oreille une véritable jouissance, doublée encore par l'harmonieux accompagnement de la harpe, du violon et du violoncelle.

Aussi l'assistance ne manqua aucun jour. Même la chapelle devint petite et il fallut occuper tous les coins. D'ailleurs, pour annoncer les fêtes et faire connaître les bienheureux, outre les soixante affiches qui furent apposées aux portes des églises et chapelles, nous fîmes imprimer et distribuer un bon nombre de feuilles, invitations portant la reproduction du tableau, deux notices biographiques et le programme avec les indulgences à gagner. En tout cas, le plus beau succès est venu couronner nos efforts. Que Dieu en soit béni, et que saint Vincent, avec nos bienheureux, soient de plus en plus honorés et imités !

J. BAUDEN.

CHILI

*Lettre de M. OLIVIER, prêtre de la Mission
à M. ROBERT, secrétaire général.*

Valparaiso, 20 juillet 1927.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Une maison, des plus anciennes à Valparaiso, des Filles de la Charité est l'hôpital d'hommes, connu sous le nom d'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu. Cet établissement fut détruit par le tremblement de terre de 1906, et il en a bien coûté pour le reconstruire. Les sœurs n'ont pour le moment qu'une communauté provisoire et ce qui sert de chapelle est une bien modeste construction en planches.

Les malades, ici comme ailleurs au Chili, sont respectueux et bons. Le chapelain, qui est un Père de la communauté espagnole du Cœur de Marie, est très zélé et fait beaucoup de bien.

De passage en cette ville, la bonne Sœur supérieure a bien voulu me demander de donner la retraite à ses enfants de Marie et employées, qui sont au nombre de trente-trois. J'ai été profondément édifié du sérieux et de la bonne volonté de toutes. J'en ai profité pour établir parmi elles la garde d'honneur qui les maintiendra, j'espère, dans la ferveur.

Comme la fête de Notre-Dame-du-Mont-Carmel approchait, nous avons pensé aussi à une mission dans les salles. Le confrère qui m'accompagne dans l'œuvre de la Propagation de la Foi s'est uni à moi et nous

avons demandé le concours d'autres religieux de la ville.

Je dois vous dire que la dévotion à la Vierge du Carmel est ici très grande. Dernièrement son image vénérée à Santiago a été couronnée par le nonce apostolique au milieu de fêtes magnifiques. La Vierge du Carmel est la patronne de l'armée et on attribue à sa protection les heureux succès dans les combats de l'indépendance et dans les guerres qui sont survenues dans la suite.

Notre mission a donné les bons résultats attendus. La bonne Mère supérieure était bien contente et me disait que les trois quarts des malades avaient communiqué, environ trois cents.

Pour mon compte j'ai constaté une grande attention de la part de tous pendant les instructions. J'ai vu des pécheurs, qui venaient de loin, bien disposés, pleurer sur leurs oublis et leurs faiblesses. J'ai eu trois premières communions d'hommes déjà avancés en âge. Les mariages réhabilités ont été nombreux.

La fête de saint Vincent a été bien solennelle dans toutes les maisons de nos sœurs. En particulier à l'Asile *del Salvador*, bel établissement des Filles de la Charité; j'ai assisté au déjeuner des pauvres, ils étaient près de quatre cents. Les enfants internes et externes qui peuplent la maison ont fait très nombreuses la sainte communion. On a exécuté de beaux chants, et quand je leur parlais des œuvres de notre très saint Fondateur, tout le monde écoutait avec plaisir. Je leur ai dit un mot de nos nouveaux bienheureux.

Au Chili, comme partout, il y a beaucoup de bien à faire, mais malheureusement, ici comme ailleurs, c'est toujours la même chose : *Operarii autem pauci*.

Nous avons demandé avec ferveur au Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson.

Croyez, Monsieur et bien cher Confrère, à mes sentiments respectueux et dévoués.

Fernand OLIVIER.

i. p. d. l. m.

On nous communique ce qui suit, extrait d'une relation de la respectable sœur Levadoux, officière de la Communauté, en visite extraordinaire dans l'Amérique du Sud.

A TRAVERS LE CHILI

Après le salut d'arrivée et les visites aux diverses autorités de Santiago, nous prenons la route du sud. Le 30, un confortable express-nous conduit à Conception accompagnées des chères sœurs servantes de Conception et de Talcahuano. Nous suivons la vallée longitudinale, délicieuse plaine entre la chaîne de montagnes côtières et la prolongation vers le sud de la Cordillère des Andes, dont les sommets sont couverts de neige. Les sites de la plaine sont des plus variés, tantôt des bosquets de sapins, des bois d'eucalyptus, des terres cultivées ensemencées de blés, riche produit du pays, des vignobles bien entretenus, des pâturages entourés de longues files de peupliers régulièrement alignés. La plaine est notablement humide, parfois d'aspect marécageux; les cours d'eau abondent. Les lits de ces rivières sont larges, pierreux, et paraissent plutôt torrents qui se remplissent à la fonte des neiges; en temps ordinaires on dirait de petits ruisseaux à multiples branches.

Si les sites sont enchanteurs, plus enchantées sommes-nous encore par les visites fraternelles qui s'échelonnent sur tout notre parcours. A Curico, à Talca, à Chillan, nos chères sœurs, averties, sont à la gare pour offrir au passage du train leur premier salut

à l'envoyée de nos vénérés Supérieurs. Elies sont chargées de paniers et de thermos, mais... la machine siffle, nous emportons contenants et contenus ; il y a, paraît-il, des chargées d'affaires pour recueillir les contenants... quant au contenu, tout est excellent et à qui mieux mieux préparé.

Le voyage se continue ; entre temps nous sommes distraites par la ponctualité du « camarero » à remplir son office ; plus de dix fois sur le parcours, il a pris balais et plumeaux pour conserver son wagon à l'étiquette et nous faire en échange aspirer sa poussière et ses miasmes. Nous traversons sur un pont le Bio-Bio, le fleuve américain le plus important du côté du Pacifique et nous arrivons à Conception vers les sept heures avec une pluie torrentielle. Plusieurs de nos chères sœurs sont là ; elles s'emparent de nos bagages et, au son de la musique militaire qui accompagne le président de la République au train nocturne pour Santiago, nous gagnons la voiture de l'hôpital et saluons dans son auto la bonne sœur servante de l'hospice, qui, bien que malade, a tenu à venir nous recevoir. A l'hôpital, tout le personnel est en fête, les infirmières profitent de la circonstance pour étrenner un uniforme : sur leurs blouses blanches, leur ruban d'Enfant de Marie fait le meilleur effet ; elles nous escortent jusqu'à la chapelle et entonnent le *Magnificat*.

Le 31, la pluie torrentielle de la veille continue, la forte tempête a soulevé les tuiles, l'hôpital et l'hospice sont inondés, on réquisitionne tous les récipients possibles, même les plus intimes, pour les placer sous les gouttières, mais remède insuffisant. Le mauvais temps dure deux jours et nous empêche de jouir des sites pittoresques dans lesquels sont enclavées les deux maisons de Conception. Les directeurs sont

préoccupés de l'impression que nous emporterons de leurs établissements si riants par le beau soleil du Chili. Malgré tout, le travail se fait. Le saint et digne évêque de Conception nous accueille avec la plus grande bonté et il est facile de comprendre sa paternelle bienveillance pour notre chère Communauté. Enfin les chères employées de l'hôpital, enthousiasmées, tiennent à nous dire, en quelques phrases bien senties, avec leur filiale reconnaissance, le souvenir impérissable qu'elles conserveront de cette visite. Mais, hélas ! celle qui prit la parole, pleine de son sujet, après plusieurs pauses ne put achever ; prenant son papier... je dus terminer le discours.

Le 2 juin, le thermomètre monte, nous partons pour Talcahuano, petit port marchand de Conception, très pittoresque, édifié partie dans les cerros. La chère petite famille voit avec peine passer rapidement les quelques instants que nous pouvons lui donner, mais le 3 juin nous sommes attendues à Los Angeles. Le dévoué aumônier de l'hôpital de Conception célèbre la sainte messe à quatre heures un quart, afin que le premier vendredi de juin nous ne soyons pas réduites à une simple communion spirituelle, et à cinq heures et demie nous sommes dans Los Angeles avec la bonne sœur Baduel. Nous faisons notre oraison, récitons le *Rosaire* et après avoir passé de nouveau le Bio-Bio, nous sommes en panne. A huit heures et demie nous devons être au but, il en est dix, nous sommes arrêtées près de la station Laja. Il faut employer le temps, nous commençons à crayonner. Mais le soleil brille, il est favorable à la photographie, c'est bien le cas de mettre à profit les premières leçons du bon M. Moya et de tiser quelques plaques pour les soumettre, au retour, à l'examen du dévoué professeur. Le temps passe, le train se remet en marche lentement,

très lentement, la voie est en mauvais état; bientôt autre arrêt, il nous faut descendre et, chargées de nos bagages, transborder. Les éboulements causés par les pluies ont renversé le pont de la voie ferrée, nous voyons en passant les épaves des wagons de marchandises, tombés avec le pont il y a peu de jours. Enfin, à deux heures de l'après-midi, nous sommes à Los Angeles. Une bonne et chère sœur est à la gare pour nous attendre. La maison où nous arrivons est bien pauvre, les bâtiments paraissent un simple provisoire, mais quelle surprise!... grande et belle chapelle édifiée par l'ingéniosité de la pieuse sœur servante. La construction est en briques, sans enduit à l'extérieur mais à l'intérieur rien n'y manque... elle est bien proportionnée, bien éclairée, et, après avoir salué l'Hôte divin, notre attention est appelée par des sculptures en bois gracieusement peintes qui sont appliquées non seulement autour du sanctuaire, mais sur tous les murs; notre passage est un peu rapide, le lendemain on nous attend à Chillan. Il faut revenir sur nos pas, même « transbordo » que la veille à San Rosendo, nous rejoignons la grande ligne de Conception à Santiago et nous nous séparons de notre ange conducteur, la chère sœur Baduel. Encore un retard de train, nous arrivons à Chillan, samedi, à deux heures, au lieu de onze heures. C'est là que, le lendemain, nous recevons le Saint-Esprit au grand jour de la Pentecôte. Puis nous regagnons Santiago par petites étapes. C'est d'abord Talca. La très belle chapelle de l'hôpital, de style roman, ogivale, est dite, non sans raison, « petite cathédrale ». A Talca aussi, spécialité de fines conserves que nous sommes à même d'apprécier. Talca enfin est tant aimée de ceux qui y vivent que court le dicton « Talca, Paris et Rome ». Malgré tant de si belles et bonnes choses, il faut nous hâter, nous partons

pour Curico avec la chère sœur Pons. Nous voilà chez la bonne sœur Abadie. Quel bonheur de se rencontrer sur la terre d'Amérique après plus de vingt ans de séparation !... Comme dans un ciné, nous revoyons la Maison-Mère en 1900 ! Mais le temps passe, San Fernando attend son tour. Il y a deux ans, une partie de l'hôpital fut détruite par un incendie. Les flammes arrivèrent jusqu'à la chapelle et, protection maternelle de la très sainte Vierge, elles s'arrêtèrent là ! On répare lentement les dégâts. Plus qu'une halte sur le chemin du sud, c'est Rancagua. Là, bien joli petit hôpital où les sœurs sont très aimées. Nous visitons, presque au vol, Mgr l'Évêque qui a une grande estime pour notre communauté, M. le curé, M. l'intendant qui, trouvant notre passage à Rancagua trop rapide, déclare qu'il va édicter contre nous un ordre d'arrestation de quarante-huit heures ; enfin, en nous rendant à la gare, un salut de cordialité aux bonnes religieuses, « esclaves du Sacré-Cœur », en très bonnes relations avec nos sœurs ; là il fait bon quêter des prières !

Connaissance faite avec toutes nos chères sœurs du sud, c'est au tour de celles du nord où les dernières seront les premières ; nous nous dirigeons directement à la Serena. Le 13 au soir, nous prenons le train longitudinal. Encore un peu nous le manquions ! Le courrier pour la France nous a fait tenir la plume jusqu'à la dernière minute. Enfin nous y voilà ! La chère sœur économe nous accompagne jusqu'à Calera où nous attendons la correspondance jusqu'à dix heures cinquante. Il n'y a pas de salle d'attente, promenade sur le quai et même dans le village. Le 14, nous longeons toute la journée la Cordillère, tantôt dans la vallée entre deux chaînes, tantôt sur un plateau, côtoyant les rochers, plongeant le regard du côté opposé dans la vallée, à certains endroits sauvage et en friche, en

d'autres bien cultivée et dominée par les cimes blanches, mystérieusement éclairées par un pâle soleil d'automne. Nous montons lentement en lacets des pentes rapides jusqu'à la petite halte d'Espino. La montée cesse, le train reprend sa vitesse ordinaire, nous suivons la rivière Aconcagua, les stations sont espacées; de loin en loin on rencontre des « ranchos » groupés (huttes indiennes), formant de tout petits hameaux. Aux arrêts, nous nous faisons semeuses de médailles, nous en donnons une à un pauvre petit déguenillé, c'est le signal, tout le monde accourt, la distribution continue, on reçoit la médaille, on la baise, on se la passe au cou, on en demande pour celui-ci, pour celle-là; tous sont de braves gens, mais combien ignorants! Le dernier arrêt avant le but de notre voyage est Coquimbo, petit port du Pacifique. Le chemin de fer traverse la ville dans sa rue principale, au son de la cloche avertisseuse de la machine, c'est mesure de prudence. A huit heures et demie, nous nous trouvons chez nous, en famille, à l'hôpital de la Serena. Malheureusement c'est l'hiver, la Serena ne nous laisse pas voir ses belles fleurs réputées dans tout le Chili, mais nous jouissons du très affectueux accueil de nos bien chères sœurs. Nous passons avec elles la belle fête du Saint Sacrement, le mauvais temps empêche la procession; pour y suppléer, nous nous transportons par la pensée à la chère Maison-Mère et racontons à celles qui n'ont pas le bonheur de la connaître quelque chose de la procession si pieuse qui réunit, à la rue du Bac, la double famille de saint Vincent.

Samedi 18, nous jouissons de nouveau pour le retour des sites grandioses, pittoresques et variés de la vallée longitudinale nord et nous arrêtons à Viña del Mar. La sœur servante est en France, la bonne sœur Olivos qui la remplace s'acquitte très bien de son intérim;

elle nous reçoit avec les attentions les plus délicates et nous pilote jusqu'à Valparaiso. Suivant son étymologie, Valparaiso est la vallée du Paradis. La ville est favorisée à la fois du pittoresque des montagnes et de l'immensité de l'océan. De jour, c'est la ville maritime européenne avec tout son trafic commercial ; de nuit, elle présente un coup d'œil féérique. Toutes les habitations éclairées, construites en amphithéâtre dans les cerros, donnent l'illusion du firmament abaissé sur la montagne avec son semis d'étoiles. C'est en nous rendant un peu tard saluer nos dignes missionnaires, qui desservent une paroisse sur ces hauteurs, que nous jouissons de toute la beauté du spectacle. Ne passons pas sous silence la belle église édifiée par leurs soins, ceux, en particulier, du bon M. Marino. Plan, peinture, électricité, tout est du meilleur goût. C'est notre Bienheureux Père que nous saluons avec plaisir à la place d'honneur derrière le maître-autel.

A Valparaiso, nous visitons les grands hôpitaux. Saint-Augustin avec ses cloîtres à perspectives rappelant les anciens monastères de Saint-Bruno, Saint-Jean-de-Dieu, double hôpital, l'un dans la vallée, l'autre dans la montagne : de ce dernier, imposant panorama, la vue se perd dans l'étendue de la baie. Puis c'est l'asile du Salvador ; là, la jeunesse s'élève à l'ombre de la maternelle protection de Marie, dont l'image bénie dans une très pieuse chapelle paraît une vision céleste sous son gracieux décor de tulle aurore, à franges de lumières électriques. Enfin, c'est par la vénérable doyenne, la bien chère sœur Pinto, que nous terminons notre intéressant pèlerinage. Lourdes, Sainte-Anne, Quilpué, trois maisons à sa charge, toutes marquées du sceau de l'esprit primitif : sœurs, locaux, mobiliers, tout est à là Saint-Vincent. Aussi est-ce embaumées de la si simple et si affectueuse hos-

pitalité de la digne sœur servante que nous lui faisons nos adieux.

Nous voilà de retour à la capitale. Les Cordillères des Andes forment l'horizon tout autour de Santiago. De quelque côté que l'on regarde, la vue se repose sur les cimes blanchies de neige ; elles revêtent diverses teintes suivant le soleil, l'air, les brouillards ; parfois c'est un rose pâle satiné, d'autres fois légèrement bleuâtre, puis elles passent au gris se confondant presque avec les nuages. Sur l'un de ces sommets, appelés « Cerro de San Cristobal », la piété chilienne a placé une belle statue de la très sainte Vierge qui se voit de tous les points de la ville ; le soir la lumière électrique la rend encore visible et rappelle à cette nation qui la vénère si filialement qu'Elle veille toujours sur elle. Un funiculaire y conduit. Faisant trêve un instant à ses occupations, la chère sœur Barras, sœur servante de l'hôpital du Salvador, se fait notre mentor et nous nous donnons la douce joie d'aller recommander à la Vierge de la montagne, avec les intentions de nos vénérés Supérieurs, ceux de la chère province que nous allons bientôt quitter. Deux heures après, nous étions de retour à la chère Maison centrale.

Nous terminons notre intéressant séjour au Chili par la visite détaillée des vastes et lumineux hôpitaux où des milliers de malades reçoivent les soins dévoués de leurs heureuses servantes. Au Salvador, à Saint-Borgia, à Saint-Joseph, nous trouvons, uni au confort dont jouissent les malades, le dernier mot de la science dans les services techniques. Puis c'est Saint-Jean-de-Dieu où les premières sœurs envoyées au Chili commencèrent les œuvres de saint Vincent. L'hôpital Saint-Vincent, mis à la disposition de la faculté de médecine, véritable petit monde mouvementé et agité

par le nombreux personnel étudiant qui y vit ou y vient journellement.

Bélen, la Sainte-Famille, la Charité, asiles d'enfants et de jeunesse où le sérieux de notre tâche est interrompu par les gracieuses réceptions qui nous sont faites. A la Charité, l'auteur elle-même déclame son travail avec la prononciation d'une petite Parisienne.

Le temps passe ; à la chère maison centrale, nous dédions nos huit derniers jours entourées des délicates attentions de la respectable sœur visitatrice et de ses compagnes.

Entre temps, autre visite à Marie sous son titre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. C'est sous ce vocable qu'elle a été nommée par San Martin, l'un des héros de l'indépendance, « la Générale de l'armée des Andes » ; c'est à elle que le général Baquedano, à son entrée triomphale à Santiago, remit avec grande émotion son épée, après l'avoir baisée. Le 19 décembre dernier, cette Vierge de style espagnol, vêtue de riches étoffes, a été solennellement couronnée au milieu de fêtes inoubliables. Elle est vénérée dans la magnifique église gothique du Salvador où l'on note de riches et fines peintures, de magnifiques vitraux, un éclairage électrique, d'un goût exquis, rien de dur dans la lumière, ce sont de toutes petites lumières électriques suivant les contours du gothique et formant autour des autels des rampes gracieusement disposées.

Le 16, un bateau *doit partir de Valparaiso* ; nous le prendrons, sous les auspices de Notre-Dame-du-Carmel, nous voguerons vers le Pérou. Toute la journée du 15 fut employée à de filials adieux. Des sœurs déléguées de toutes les maisons de Santiago se réunissent à la Maison centrale. Là, la chère sœur d'office du séminaire, interprétant les sentiments de toutes,

exprime la reconnaissance de la province envers nos vénérés Supérieurs pour la grâce si appréciée de la visite. On en gardera longtemps le souvenir. Une petite sœur du séminaire prend à son tour la parole au nom de ses compagnes et assure que cette visite extraordinaire au début de leur vie de communauté demeurera gravée dans leur cœur. M. le Visiteur bénit ensuite le groupe de notre Immaculée Mère avec la vénérable sœur Catherine « J'ai été établie gardienne » qui vient d'être placée à l'entrée de la Maison centrale. Puis à la chapelle, salut du Saint Sacrement en action de grâce de la visite : Notre-Seigneur nous fait sentir qu'il n'y a pas de séparation pour celles qui s'aiment en Lui. A cinq heures, départ pour Valparaiso. La respectable sœur Montigny avait formé le projet de venir nous embarquer, mais sa santé délicate nous priva du plaisir de passer avec elles nos dernières heures dans sa petite province. A la gare de Santiago, nous lui fîmes donc nos adieux ainsi qu'aux chères sœurs de la Maison centrale et à quelques autres des diverses maisons qui nous y avaient précédées. Nous partons avec la bonne sœur servante de l'hôpital du Salvador, déléguée par la chère sœur visitatrice pour la remplacer. A Valparaiso, la digne sœur Pinto nous donne de nouveau une fraternelle hospitalité. La matinée du 16 est bien remplie par une rapide visite en auto aux maisons de la ville, même à Viña del Mar, et, à midi, dernier adieu à bord de l'*Orcoma*. Nos chères accompagnantes demeurent sur le quai pendant que notre bateau manœuvre et s'éloigne lentement. Nous les saluons de loin, puis nous nous perdons de vue jusqu'au revoir sur terre, si Dieu le veut, mais assurément au revoir du ciel.

Sœur LEVADOUX.

VARIÉTÉS

CORRESPONDANCE DE JEAN LE VACHER

PAR M. GLEIZES (*suite*)

Le bombardement d'Alger recommença le 21 juillet, toujours de nuit, comme on avait fait jusque-là. Tourville, qui en avait la direction, finit par obtenir de Duquesne, après bien des instances, qu'on tirât aussi des bombes de jour, comme cela avait été réglé à Toulon. Un premier essai qu'il fit, au moyen d'une galiote, au matin du 23 juillet, ne réussit pas. Il fallut s'approcher trop près de la ville, à la portée des canons ennemis, car la poudre, à cause de l'humidité du fond de cale, avait perdu 4 degrés de sa force. On profita des journées du 24 et du 25 juillet, où la mer fut agitée, pour la faire sécher au soleil.

« Si elle reprend sa première force, dit une relation qui se termine le 25 juillet, on tirera de jour, ce qui sera d'une plus grande épouvante pour les barbares. »

La mer fut calme le 26. La Patrone, c'est-à-dire la galère du commandant en second, était venue, au commencement de ce jour, du cap Matifou, où s'étaient abritées les galères, vers les vaisseaux pour prendre les ordres. Sur le soir elle fit approcher les autres galères par le signal d'un coup de canon. On pourrait assurer, lors même qu'on n'aurait pas d'autre preuve, que Tourville profita du calme du 26 juillet pour faire un nouvel essai de tir de jour, afin de juger si la poudre avait retrouvé sa force et savoir à quelle distance de la ville on pourrait, sans danger, placer les galiotes. La relation d'un officier, conservée au minis-

tère des Affaires étrangères, indique qu'il en fut ainsi et elle fait connaître le drame qui s'ensuivit.

Deux esclaves, l'un espagnol, l'autre portugais, qui s'étaient sauvés d'Alger la nuit du 29 juillet, avaient confirmé ce qu'avait dit le jour précédent un esclave maltais, touchant les dégâts causés dans la ville par le bombardement.

« Ils rapportèrent, en outre, est-il ajouté, que le lundi, jour du 26, après que l'armée française ayant desséché au soleil la poudre qui retrouva sa vigueur perdue, on commença pour la première fois à tirer des bombes de jour, avec un dommage bien plus grand pour la ville, les barbares prirent le P. Le Vacher... et le portèrent devant un canon », auquel ils mirent le feu.

Le Mercure galant et les autres relations font connaître ce qui servit de prétexte pour la mort de Jean Le Vacher.

Ses domestiques avaient mis à sécher sur la terrasse de sa maison du linge que le vent agita. Or, dit le *Mercure*, cela arriva un peu avant que l'on tirât des bombes de jour pour la première fois. Un renégat anglais s'écria de la place que c'était un signe que faisait le consul à la flotte pour faire tirer des bombes, et il alla, avec d'autres hommes du peuple, le faire savoir à Mezzomorto. Celui-ci fit de suite venir Jean Le Vacher, lui demandant s'il en était ainsi. Le consul protesta de son innocence ; cela ne pouvait venir à sa pensée. Les accusateurs, de nouveau interrogés, affirmèrent la même chose. C'en fut assez pour Mezzomorto. Il avait un motif qu'il pouvait faire valoir. Sans autre information et sans admettre de défense, il condamna Jean Le Vacher à se faire musulman ou à mourir à la bouche d'un canon.

« Vous avez bien le pouvoir de me faire mourir, ré-

pondit le consul, mais non celui de me faire renoncer à ma bonne religion pour laquelle je donne volontiers ma vie. »

Les accusateurs se saisirent de sa personne et le traînèrent au môle. Kara Mustapha, le compagnon habituel de Mezzomorto dans ses courses en mer, le plaça de ses propres mains à la bouche d'un canon, insistant encore pour qu'il sauvât sa vie en prenant le turban. — « Garde ton turban et qu'il périsse avec toi, repartit le courageux missionnaire. Crois-tu qu'un papas — qu'un prêtre — comme moi craigne la mort? » et il se mit à exhorter les esclaves chrétiens qui étaient présents à demeurer fermes dans leur foi. Un renégat mit le feu au canon. Une partie du corps du missionnaire fut projetée dans la mer d'où s'éleva une colonne de lumière.

Une lettre du consul d'Angleterre, Philippe Rycant, donne une autre indication et sur la mort de Jean Le Vacher et sur le moment où l'on commença à tirer des bombes de jour. Ce consul était arrivé à Alger le 26 juillet. Il fit savoir à son ministre, le lendemain 27, comment il avait été reçu par un nouveau Dey et comment le bombardement de la ville par les Français avait repris. Continuant sa lettre le 28, — il met cette date à la marge, — il dit qu'au matin de ce jour on a tiré simultanément de la flotte et de la ville, mais sans grands dégâts d'aucun côté; puis il ajoute :

« L'autre nuit, les Algériens mirent le Père Vicaire, le vice-consul des Français, dans un canon et le tuèrent en le projetant, furieux qu'ils étaient que les Français eussent obtenu la libération de tous les esclaves. »

Si ce consul, qui arrivait à peine, et habitait une maison de campagne à 5 milles d'Alger, ne connais-

sait pas le vrai motif du meurtre du consul de France, du moins il précise de nouveau la date de sa mort. Son expression, « l'autre nuit », indique, selon la manière usuelle de parler, non la nuit dernière, celle du 27, mais l'autre, celle qui l'a précédée, savoir : la nuit du 26. De plus, ce mot de nuit montre que c'est vers le soir du 26 que l'on tira des bombes.

Le temps qu'il fallut pour aller dénoncer le consul ; pour venir le prendre dans sa demeure, et peut-être, comme le disent des relations, pour piller alors sa maison ; pour le conduire devant Mezzomorto ; pour le traîner au môle ; les moments employés aussi à le presser de prendre le turban et à ajuster, à la hauteur de la bouche du canon, une planche sur laquelle on le coucha ; les hésitations avant de lui donner la mort, personne, ni Turcs ni Juifs, ne consentant à prendre la mèche pour mettre le feu au canon ; il fallut que ce fût un renégat ; tout cela fit que la nuit arrivait lorsque eut lieu l'exécution, d'autant plus que dans les pays du Midi il y a peu de crépuscule. On put donc voir la colonne de feu qui s'éleva de la mer à l'endroit où était tombée une partie du corps du missionnaire.

La date du 26 juillet pour la mort de Jean Le Vacher était d'ailleurs la date traditionnelle. Elle est donnée deux fois par la *Vie manuscrite*, ainsi que par Collet dans sa *Vie de saint Vincent de Paul*, et par une note des archives des prêtres de la Mission à Paris. Cependant, un des premiers historiens d'Alger après la conquête de 1830, Charles de Rotalier, indiqua, on ne sait comment, la date du 29 juillet, et comme cet auteur a été copié par tous ceux qui ont écrit après lui, cette date du 29 devint la date officielle. On vient de voir que c'était une erreur. Rotalier et les écrivains qui l'ont suivi auraient pu, du reste, se rendre compte qu'un esclave maltais, qui se sauva d'Alger sur la flotte

française dans la nuit du 28 juillet, annonçait déjà la mort du consul.

Une autre erreur aurait pu provenir, pour un lecteur inattentif, de la façon ambiguë dont un manuscrit de la bibliothèque municipale de Marseille donne une partie du récit de ce Maltais.

Cet esclave, qui était employé dans les batteries d'Alger, rapporta « que les bombes faisaient des désordres effroyables dans la ville et dans le port, qu'elles réussissaient mieux le jour que la nuit, qu'elles avaient abattu plus de deux mille maisons, coulé à fond trois vaisseaux, une galère, un ponton, trois barques et fracassé une autre galère qui était sur le chantier prête à mettre à la mer, qu'elles avaient tué le seul jour du 28 près de deux cents hommes dans les batteries, et que cela les avait mis tellement au désespoir qu'ils étaient allés en furie chez le P. Le Vacher, et que, l'ayant accusé qu'il fallait qu'il eût fait quelque signal, pour faire connaître qu'on devait tirer des bombes de jour, avec une cruauté inouïe, ils le conduisirent à la marine, où, après lui avoir demandé s'il ne voulait pas pour sauver sa vie se faire mahométan, ils lui mirent la tête dans un canon. »

L'ensemble de cette relation montre bien que ce sont les ruines effroyables produites par les bombes, qui ont mis les Algériens en fureur contre le consul, et non les deux cents hommes tués le 28 juillet dans les batteries, ce qui, dans ce dernier cas, eût indiqué que Jean Le Vacher aurait subi la mort ce jour-là. La mention de ces deux cents hommes tués en ce jour n'est, dans le récit, qu'une phrase incidente, dont le sens, au reste, s'il était nécessaire, serait fixé par les autres relations. Avant le 28 juillet le consul avait cessé de vivre.

Saint Vincent de Paul s'était montré bien inspiré en envoyant son disciple en Barbarie malgré les craintes que l'on manifestait. Jean Le Vacher fut vraiment l'homme providentiel. Tous rendent témoignage qu'il remplit parfaitement les divers ministères qui lui furent confiés.

Saint Vincent l'appelle un véritable missionnaire ; il fait souvent son éloge. Les missionnaires de Tunis le disent la grande colonne de l'Église d'Afrique. Les cardinaux de la Propagande notent, dans leurs réunions, que chacun de ses rapports ou de ses actes mérite des louanges. Ils lui font savoir la grande satisfaction qu'ils éprouvent de sa bonne administration du vicariat apostolique.

Les ministres de Louis XIV recommandent aux députés qu'ils envoient pour quelque mission en Barbarie, de s'entendre avec le consul et de suivre ses lumières. Colbert, qui ne veut pas accorder aux Algériens ce qu'ils demandent, charge le consul du soin de chercher quelque prétexte pour motiver ce refus.

Les ministres laissent le consul à Alger après la déclaration de guerre, ce qui est contraire à tous les usages. Ils savent les services qu'un tel homme peut rendre à la France, même au milieu des hostilités.

Les représentants de la Chambre de commerce de Marseille écrivent au consul qu'ils n'ont pas besoin de lui recommander les intérêts du négoce, sachant avec quel soin il s'est toujours appliqué à le protéger.

Ceux qui l'ont vu à l'œuvre et constaté ses services disent que nul consul n'a, autant que lui, veillé sur les intérêts de la France et promu l'honneur du roi.

Quelques négociants, qui convoitaient le consulat de Tunis, mirent en avant, pour supplanter Jean Le Vacher, que celui-ci n'avait pas de talents pour le commerce. Les faits protestent contre cette appré-

ciation. Ils allaient surtout lui donner, quatre ans après, cette singulière réfutation. Les vrais négociants de Tunis écrivent alors au ministre que, pour le bien de la France et du négoce, il est absolument nécessaire de faire revenir Jean Le Vacher en ce pays. Il est si estimé des Turcs, que ceux-ci ne pourront rien lui refuser.

Chose remarquable, en effet, Jean Le Vacher jouissait aussi de l'estime des Turcs, contre lesquels, cependant, il avait à défendre les intérêts de son pays. A Tunis, le dey Mohammed Laz lui dit : « Je vous donnerai, si vous le désirez, mes gardes pour vous servir d'escorte dans vos courses, et je veux que nous soyons bons amis. » Le dey Kara Kouz aimait particulièrement, à son tour, Jean Le Vacher et il ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. A Alger, les chefs du gouvernement faisaient droit, généralement, à ses requêtes. Il lui suffisait de paraître dans les assemblées du Divan pour calmer les passions soulevées et faire écarter les résolutions extrêmes.

Les Algériens souffrent qu'il reste au milieu d'eux pendant la guerre avec la France. Trois fois ils l'envoient au commandant de la flotte comme médiateur. Ils lui demandent d'écrire au roi de France pour implorer la paix.

A sa mort, les Turcs veulent, aussi bien que les chrétiens, avoir de ses reliques pour se ressouvenir d'un homme dont les vertus et la rare prudence les avait charmés pendant sa vie. Lorsque l'ambassadeur algérien viendra demander pardon à Louis XIV de la mort du consul, il pourra dire en toute vérité « que tous les gens de bien, parmi eux, ont détesté ce crime ».

Ceux que des intérêts, des passions humaines,

avaient faits les adversaires de Jean Le Vacher, viendront dans la suite reconnaître leurs torts. Un religieux franciscain qui, de concert avec le consul Ambrozin, a adressé, de Tunis, contre lui, à la Propagande des lettres calomnieuses, lui demandera pardon, deux ans après, jusqu'à trois fois, et dans les termes les plus humbles, disant que quand il écrivit ainsi il ne connaissait ni sa personne ni son grand mérite. Ambrozin aura aussi, plus tard, avec le vicaire apostolique les rapports les plus bienveillants. Il lui écrit qu'il est prêt à recevoir sous son toit et à sa table le religieux qu'il enverra d'Alger pour la direction de l'Église de Tunis, « pourvu, dit-il, qu'il soit recommandé de vous ».

A Alger, un trinitaire espagnol qui ne veut pas reconnaître l'autorité du vicaire apostolique lui suscitera mille ennuis, portant même les esclaves espagnols à se soulever contre lui. Ce religieux reconnaîtra enfin que Jean Le Vacher a agi toujours sans passion, même quand il a dû se montrer sévère, il lui exprimera ses regrets de sa conduite, et il amènera les esclaves espagnols à venir aussi lui demander pardon.

Les Religieux rédempteurs auxquels Jean Le Vacher a eu occasion de rendre service lui en gardent une extrême reconnaissance. Les Pères de la Merci de la Congrégation de Paris terminent la grande histoire de leur Ordre par l'éloge du missionnaire. « Nous ne pouvons nous dispenser, disent-ils, de faire ici l'éloge de ce vertueux prêtre, en reconnaissance des étroites obligations que les Religieux rédempteurs de la Merci, tant Français qu'étrangers, lui ont, pour les services et assistances considérables qu'il leur a rendus à Alger ».

Les Pères trinitaires reproduisent deux fois cet éloge « à cause aussi, disent-ils à leur tour, des

grands services qu'il a rendus, à Tunis et à Alger, aux religieux de l'Ordre de la très sainte Trinité et à leurs rédempteurs, particulièrement à ceux de la déchausse de France ».

D'autres relations célèbrent les vertus « de cet homme si pieux et si saint que les Turcs firent périr par un genre particulier de martyre ».

Ce martyre, Jean Le Vacher l'avait toujours désiré, et on a vu avec quelle intrépidité il confessa la foi.

Il fut placé à la bouche d'une couleuvrine de 7 mètres de long qui défendait l'entrée du port d'Alger, et que les Turcs appelaient Baba Merzoug, le Père fortuné. On la nomma désormais la Consulaire, la pièce qui donna la mort au consul. « C'est de son sein homicide, dit Mgr Dupuch, que l'âme du missionnaire s'élança vers les cieux. »

Raymond GLEIZES.

M. PLANSON

M. Planson naquit à Essones, dans l'Aisne, le 31 janvier 1854; il aima toujours son cher Soissonnais et il est touchant de lire souvent dans ses lettres ou ses récits de voyages des réminiscences du doux pays de son enfance : « Combien de fois, écrit-il pendant son séjour aux États-Unis, me suis-je transporté sur les rives de l'Aisne, au fond de ce vallon frais et ombragé où résident mes chères affections de famille ! » Il reçut au baptême, le 11 mars, les prénoms de Louis-Augustin-Kilien. Il puisa dès l'enfance une grande dévotion pour la Vierge du Soissonnais, Notre-Dame-de-Liesse, et longtemps plus tard il composera un drame en quatre actes en l'honneur de la patronne de son pays natal.

Sa famille se transporta bientôt à Château-Thierry

et c'est là qu'il commença ses études. Il a raconté lui-même « comment le premier jour qu'on me mena à l'école, je fis une colère épouvantable au cours de laquelle je mordis et égratignai le brave instituteur qui m'empêchai de courir rejoindre maman, laquelle pleurait en entendant mes cris ». Mais il se maîtrisa bien vite et il devint un des meilleurs élèves de l'école. A l'âge de douze ans, il entra au petit séminaire de Soissons que dirigeait M. Dupuy, pour lequel il gardera toute sa vie une profonde vénération. Ayant achevé ses études secondaires en 1871, il devint professeur dans cette même institution Saint-Léger où il avait été élève ; en 1873, il demanda à entrer dans la Congrégation de la Mission et il fut reçu au séminaire interne à Paris le 26 septembre de cette année, en même temps que le P. Villette.

« Nous vécûmes quatre ans ensemble faisant côte à côte nos études de théologie. La quatrième année, je tombai malade, je fus envoyé à la maison de campagne ; il y était aussi et il fut pour moi plus qu'un infirmier ; il fut une véritable sœur de charité, dévoué, attentif, prévenant mes moindres désirs et par son amitié réchauffant mon pauvre cœur atteint alors d'une tristesse insurmontable. »

Il fit les vœux le 27 septembre 1875, reçut la tonsure et les ordres mineurs en 1876, le sous-diaconat le 26 mai 1877 et le diaconat le 22 septembre de la même année. Il fut alors placé au petit séminaire de Soissons, où il avait déjà été collaborateur ; c'est là qu'il fut ordonné prêtre le 22 décembre 1877. M. Planson, écrivant comme consultant de la maison, donnait témoignage de la régularité, cordialité, amour du travail qui régnaient parmi les confrères. *La Semaine religieuse* de Soissons lui a rendu cet éloge : « M. Planson s'est conquis dans cette maison une universelle estime

pour la rectitude et la justesse de son jugement, la fermeté de son caractère, une conscience scrupuleuse, une parfaite égalité d'humeur et une dignité sacerdotale que tous admiraient. » Mgr Binet, aujourd'hui cardinal-archevêque de Besançon et qui fut son élève, lui a toujours gardé une profonde gratitude. En 1881, M. Lobry fut nommé supérieur du petit séminaire ; il écrira de M. Planson, le 22 août 1927 : « Mieux que personne, j'ai été à même d'apprécier ses éminentes qualités, sa piété, la sûreté de son amitié, tout ce qu'il y avait de bon et de délicat dans son cœur d'ami et de fils de saint Vincent. »

En 1886, le petit séminaire de Soissons cessa d'être dirigé par la Congrégation ; M. Planson fut envoyé au séminaire de philosophie que l'on venait d'ouvrir à Solesmes et, pendant une année, il fut économiste, professeur d'histoire ecclésiastique et de liturgie. « Oh, ce fut une bien bonne année, écrira M. Planson, vingt-trois ans plus tard ; je n'étais pas venu à Solesmes sans emporter au cœur le regret de mon cher Saint-Léger ; mais l'amitié toute fraternelle de M. Villette me fit oublier bien des gros chagrins ; cette bonne et heureuse année finit trop tôt. »

En 1887, M. Planson, qui se faisait déjà remarquer par ses qualités financières, fut appelé à Paris pour être procureur. M. Bettembourg était alors procureur général. Il fut question, en 1888, de nommer M. Planson professeur d'Écriture sainte, à la place de M. Berger, décédé. La chose ne se fit pas. Il fut alors chargé de préparer les cas de liturgie. En 1890, il est admis comme membre du petit conseil de la Maison-Mère, dont faisaient partie MM. Chinchon, assistant ; Amourel, sous-assistant ; Prunac, Tisné et Huet. En 1891, il est nommé maître de cérémonies en remplacement de M. Tisné, décédé. Tous ces offices furent remplis

avec la gravité, la conscience, le soin minutieux qui distinguaient notre cher confrère.

En 1892, M. Planson fut envoyé à Constantinople pour diriger le collège Saint-Benoît. M. Lobry était déjà visiteur de la province. Il a dit de M. Planson : « Toujours je l'ai connu généreux dans tout ce que Dieu réclamait de lui, toujours je l'ai connu respectueux et dévoué à l'égard de l'autorité. Son esprit de foi était profond, sa piété forte, vive et éclairée. Ses belles qualités d'intelligence, sa claire compréhension des affaires, sa prudence, sa discrétion étaient remarquables. » Ce fut pendant qu'il était à Constantinople qu'il perdit son père. Cette perte lui fut très sensible, et quelqu'un qui le connaissait bien lui souhaitait « force et courage dont vous avez grand besoin plus que bien d'autres. » Il réussit à obtenir à Saint-Benoît quelques améliorations et le P. Fiat, à qui il en faisait part, lui répondait : « Je me réjouis de votre petit triomphe et je vous embrasse bien affectueusement. » Après trois ans de séjour à Constantinople, M. Planson revint à Paris, et le P. Fiat, qui savait combien il avait réussi dans sa charge de procureur, lui écrivait : « J'ai pu arranger toutes choses de manière à vous rendre la place que vous occupiez à la Maison-Mère. »

Il reprend donc son office de procureur sous M. Bettembourg, procureur général; en 1895, il remplace M. Prunac pour représenter dans les banques, comme titulaire avec le procureur général, les intérêts de la Congrégation; en 1899, M. Bettembourg est envoyé comme commissaire extraordinaire dans l'Amérique du Sud, M. Planson est nommé procureur général intérimaire. Il a fourni dans cet office une somme de travail considérable qu'il a pu mener à bout par son constant esprit d'ordre et par l'intelligente organisation de son temps et des affaires. En 1900, il fait

partie du petit conseil et le procès-verbal de la première séance à laquelle il assiste constate qu' « on l'a vu revenir avec plaisir, parce qu'il défend si bien les intérêts de la Maison-Mère ».

En 1901, il fut envoyé en Angleterre avec M. Poret. Laissons ce dernier nous raconter ce que fit notre cher confrère pendant cette période :

« Après un séjour prolongé à Mill-Hill, où il fut royalement reçu et traité par ses confrères irlandais, M. Planson songea à s'établir définitivement ailleurs : ainsi le voulait la délicatesse, M. Planson ne pouvant se résoudre à jouer plus longtemps le rôle de « parent pauvre ».

« Or, c'était précisément à cette époque que se fermaient nos maisons de France. Quelle occasion pour le bon cœur de M. Planson d'exercer la charité en faveur de plusieurs confrères trop fatigués pour aller à l'étranger continuer les travaux de leur vocation ! Au vénéré P. Fiat lui disant : « Mais vous voulez composer « votre maison de malades ! — Oui, mon Père, répondit-il, car il faut tout de même pratiquer la charité « entre nous. Notre Père saint Vincent l'a recommandé, « si je ne me trompe ! — Allons, c'est bien ! On vous « les donnera ! »

« Notre Père saint Vincent » : M. Planson aimait beaucoup cette appellation, et l'on sentait qu'elle traduisait un amour tout filial.

« Ses nouveaux collaborateurs, avec quel empressement il les reçut, de quelle sollicitude ne les entourait-il pas dans leurs maladies ! Autant il s'oubliait lui-même et refusait de se laisser soigner, autant il était prodigue dès qu'il s'agissait d'un autre.

« Quelle bonté aussi, quelle patience pour initier les nouveaux venus au travail tout spécial de la Procure ! Lui demandait-on des renseignements déjà plusieurs

fois donnés, il les redisait sans aucune marque d'impatience et quelquefois avec une pointe d'humour qui mettait à l'aise le questionneur confus.

« A chacun de ses confrères, M. Planson avait confié une tâche bien déterminée, et quoique toujours bien disposé à aider à tirer d'embarras un confrère encore peu expert, il laissait chacun à son travail particulier : délicate manière de laisser croire à chacun qu'il était, sinon nécessaire, au moins bien utile à l'œuvre commune. Aussi prenait-on goût à la besogne quotidienne; on s'intéressait à la Procure et le travail aidait puissamment à supporter les ennuis de l'éloignement.

« L'éloignement de Paris, il faut bien le dire, fut pénible pour M. Planson. Il en a souffert et beaucoup : ceux-là seuls qui ont pu apprécier tout ce qu'il y avait de délicatesse, de sensibilité dans cette nature si riche, dans ce cœur si bon, peuvent comprendre un peu combien le séjour de Londres fut dur pour notre vénéré confrère.

« Or, pour tromper son ennui, il s'ingéniait à multiplier son travail à lui; aussi tous les jours il était à son bureau du matin au soir et ses nombreux correspondants pourraient dire que les réponses aux questions posées ne se faisaient guère attendre : il mettait une sorte de coquetterie à répondre le jour même, quand toutefois il avait en mains les données nécessaires.

« M. Planson a beaucoup travaillé; il a travaillé par esprit de foi, par devoir, par dévouement. La pensée, en effet, qu'il était utile aux missionnaires, aux sœurs de l'étranger, lui était un stimulant, une consolation : « Puisqu'il faut que quelqu'un se dévoue pour leur venir en aide, pour garder leur pain, aimait-il à répéter, autant nous que d'autres ! » Cette pensée l'encouragea toujours dans son séjour à Londres.

« M. Planson ne quittait guère la maison que pour régler les affaires de Procure. On peut regretter que son caractère timide, défiant de lui-même à l'excès, lui ait interdit le ministère extérieur. Seule la nécessité absolue, l'intervention positive des autorités ecclésiastiques locales, purent le faire sortir de cette réserve qu'il aurait voulue radicale. A Mill-Hill, où il fut forcé quelquefois de se prêter aux exigences de la situation, nos Sœurs étaient heureuses de recourir à son ministère. A Isleworth, il dût suppléer plusieurs fois le confesseur des Carmélites : ces bonnes religieuses étaient ravies des directions spirituelles qu'il leur donnait. Pendant plusieurs années, il fut obligé par l'évêque de Southwark de se charger de la direction de religieuses françaises établies dans les environs de Londres : ses conférences spirituelles, ses allocutions de vêture étaient toujours très goûtées. Le distingué Recteur de la paroisse, aumônier du pensionnat, ne manquait pas d'assister à ces réunions et trouvait un charme exquis aux discours du prédicateur : « Mais, « où donc prenez-vous tout ce que vous dites ? » lui demanda-t-il un jour. « Mais dans le catéchisme romain », répondit M. Planson. Oui, c'est vrai, penserons-nous, c'est dans le catéchisme romain qu'il puisait le fond de son discours, mais la forme, l'agencement des preuves, l'onction du débit, tout cela était bien personnel, c'était le catéchisme romain, oui, mais traduit par un maître.

« Enfant de « notre bon Père saint Vincent », M. Planson avait au cœur l'amour du pauvre. C'est ce sentiment-là sans doute qui le porta à aller chaque dimanche, pendant deux ans, chanter la messe à onze heures dans une paroisse voisine populeuse, mais très pauvre. Une affaire à traiter ou plutôt un service à rendre le conduisit un jour dans un quartier de Londres absolu-

ment misérable; il allait chez les PP. Assomptionistes, tout récemment établis dans une paroisse en formation; il trouva ces dignes religieux dans un dénuement complet; il revint tout ému : « Ah ! s'écria-t-il, « en nous retrouvant, voyez-vous, je suis honteux « d'entrer ici ! Nous sommes dans un palais à côté des « Assomptionistes ! Imaginez-vous ! J'ai dîné dans une « écurie ! Une écurie ! C'est leur réfectoire ! Ah ! nous « sommes trop bien ! Saint Vincent ne doit pas être « content de nous ! »

« Plusieurs Filles de la Charité, plus nobles encore par le cœur que par la naissance, étaient venues demander à l'évêque de Southwark un champ d'action pour leur zèle et leur charité. Elles furent d'abord dirigées dans un centre ouvrier sans doute, mais non dépourvu d'aisance et de bien-être : « Ce n'est pas ce « qu'il nous faut, dit à l'évêque la vénérée sœur de « Farconnet; nous sommes venues pour les pauvres. » Monseigneur l'évêque indiqua alors aux Filles de saint Vincent son ancienne paroisse et là, certes, sœur Farconnet et ses compagnes furent en plein dans leur élément : elles trouvèrent à Walworth matière à ample dévouement.

« Or, M. Planson, qui était chargé de leur direction spirituelle, jouissait du bien que nos sœurs accomplissaient sans bruit : « Je suis fier de nos sœurs de « Walworth, disait-il souvent; voilà de vraies Filles « de saint Vincent ! Oh ! comme elles travaillent et « quel bien elles font ! »

Nous regrettons de ne pouvoir confirmer l'éloge que M. Poret vient de nous faire des conférences de M. Planson en en citant quelques extraits. Nous espérons qu'une main pieuse les sauvera de l'oubli. Nous avons lu ces exhortations : elles sont vraiment touchantes, appropriées à l'auditoire et remplies d'une

doctrine solide ; il aime faire l'historique des fêtes sur lesquelles il parle et comme il est en terre anglaise où l'on reproche à l'Église catholique ses développements liturgiques particulièrement pour ce qui regarde les fêtes de la sainte Vierge, il établit solidement le bien fondé de ces développements ; ses considérations sont pieuses, doctrinales. Il y ajoute souvent une note personnelle et intime qui donne un charme spécial à ses conférences ; celle sur la Nativité est particulièrement touchante, il explique dans l'exorde pourquoi cette fête lui plaît plus que les autres : « Marie m'y apparaît non plus dans ses privilèges, non dans sa plus haute et surhumaine fonction, non plus dans sa gloire éternelle, ni dans la splendeur de ses exemples. Elle m'est représentée comme plus humaine, revêtue de ce que j'aime et j'apprécie dans celle qui fut ma mère sur terre, je comprends mieux celle qui est ma mère du ciel et mon cœur suivant son attrait qui n'est gêné par aucun éclat de grandeur, mon cœur se laisse aller à toute la simplicité et à toute l'ardeur de son amour. Telle est dans mon culte de Marie la place que je donne à la Nativité de la sainte Vierge. Cette fête a pour moi toute la poésie, toute la beauté, toutes les attirances de la fête de Noël. C'est le *Birth Day* de Marie ; c'est le Noël de la très sainte Vierge. » Il a une série d'instructions sur le *Petit Office de la sainte Vierge* qui mériterait qu'on en citât des extraits nombreux ; mais les limites de cette notice ne nous permettent pas de nous étendre outre mesure sur ce sujet. Ajoutons que pour rendre service à la Communauté qu'il dirigeait, il en fit l'histoire. La supérieure à qui il avait communiqué les épreuves lui écrit : « Je suis encore sous le charme de la lecture que j'ai faite hier de la notice de la Congrégation et je vous avouerai que j'ai

hâte d'en avoir l'exemplaire achevé. » Cette même supérieure lui écrivait, en 1918, alors qu'il se disposait à les quitter pour venir en France occuper son poste de Procureur général : « Mon bon Père, je suis confuse de tout ce que vous faites pour nous ; tant de délicatesse, tant de dévouement ! Comment reconnaître tout cela ? Par nos prières, nos communions, oui, mais ce n'est tout de même pas assez ; je voudrais plus. Que Dieu m'éclaire ! »

En 1905, il prêcha la retraite des Petites Sœurs des Pauvres de Londres. Ses conférences ne sont pas un passe-partout qui peut servir aux Petites Sœurs des Pauvres comme aux Filles de la Charité et à d'autres communautés ; elles sont appropriées à l'auditoire ; elles sont émaillées de traits et de sentences qui ne peuvent être que pour les Petites Sœurs des Pauvres ; M. Planson a toujours eu le respect de la parole de Dieu et loin de se laisser aller à une improvisation qui souvent ne fait que lancer des paroles en l'air, il a toujours préparé soigneusement ses instructions. Ses manuscrits en font foi.

Il va de soi que dans ce ministère sacerdotal, les Filles de la Charité eurent une place à part. Quoique résidant à Londres, il venait souvent en France soit pour donner des retraites soit pour confesser les sœurs tous les trois mois. Nous avons conservé huit retraites qu'il prêcha à Cambrai, Maison-Mère, Naples, Montdidier, Mill Hill, Lisbonne, Laon, L'Hay, Fontenay. Quelquefois, il applique aux sœurs les paroles adressées par Jésus aux anges des sept églises dans l'Apocalypse, quelquefois il leur commente les Béatitudes ; il a une retraite sur la charité, une autre sur le progrès, une sur les paraboles, une sur les femmes de l'Évangile, une sur les vertus. Il prêche des conférences particulières ; le mois de Marie à la Commu-

nauté (1900), sur l'invocation *Ego Mater pulchrae dilectionis*. Le bien qu'il ne peut pas faire par sa parole, il le fait par ses lettres. Nous avons trouvé dans ses manuscrits un petit paquet qu'il intitule : *Feuilles d'automne*. « Ce que j'appelle ainsi, dit-il en tête, ce sont des fragments de correspondance avec quelques personnes religieuses. » (L. A. P.) Les principaux sujets traités sont la charité fraternelle ; considérez le lis des champs ; Marie-Madeleine au Banquet, à Béthanie, au jardin du Sépulcre ; situation difficile ; maladie ; hypertrophie du moi ; à une naufragée ; abnégation ; Marie de Magdala ; la bonté ; contradiction ; union avec Notre-Seigneur ; amitiés en communauté ; la peur de Jésus ; impressionnabilité, courage et confiance ; peut-on demander la mort ? obéissance, respect, etc. Si l'on voulait faire un choix dans ces considérations, on aurait un livre qui ressemblerait beaucoup au *Petit Pré spirituel* de M. Chinchon. Nous avons trouvé un autre cahier de son écriture, intitulé : *Que dire à nos sœurs ?* Quelques considérations pour chaque vendredi. En bas de la première page, il y a cette dédicace : A ma chère fille : en mémoire de son filial dévouement et en aide et appui de ses « conduites et directions », je dédie ce petit travail. (A.L.P.)

Une sœur qui l'a bien connu a écrit de lui : « Il s'est toujours montré si paternel pour nous ! nous avons pu admirer ses qualités et ses vertus que son humilité tenait si jalousement cachées sous une froideur et une impassibilité voulues. »

Venant dans le diocèse de Soissons, il rendit de grands services à l'administration épiscopale et la *Semaine religieuse* a dit de lui : « Il a été un conseiller fort apprécié, d'un appui sûr dans la négociation de plusieurs affaires diocésaines. »

Pendant cette période de dix-sept ans, il fut plusieurs fois chargé de missions extraordinaires.

En 1906, il est envoyé en Chine ; son journal de voyage nous montre sa nature, ses qualités et ses vertus. Il s'embarque à Brindes le 29 janvier et il souffre d'être seul confrère au milieu de tout ce monde de passagers. « Je suis dans un isolement complet — mon sort ne serait pas trop triste, mais mon imagination me le dépeint comme tel. Je suis seul avec le désir fou de ne l'être pas et de pouvoir jouir d'un si beau voyage avec un cœur semblable et uni au mien ». Dans la mer Rouge qui lui rappelle les Hébreux, la loi donnée sur le Mont Sinaï, la terre promise, il se plaint encore d'être seul et de l'être pour longtemps, mais « ma terre promise, c'est la volonté de Dieu. » Il s'effraye à l'avance de cet inconnu que lui prépare son séjour en Chine, mais il ne veut pas y penser pour n'être pas effrayé. Le 10 février, il écrit en vue de Colombo : « 6 300 kilomètres qui me séparent de ma petite famille de *Spring Grove*. Moi qui désire la vie calme, tranquille sans heurts ni chocs, je ne l'ai plus guère. Moi qui l'aime avec les consolations du *home* tranquille et les joies de l'amitié, en fait de tranquillité, j'ai un bateau qui danse et remue ; en fait d'ami, ici, je puis dire que je n'en compte aucun. » Et plus loin, il rappelle la phrase suivante : « La solitude ne me pèse pas » qu'on lui attribue et il ajoute : « Belle parole que j'ai dite sans y croire. » Le voyage se poursuit ; M. Planson nous décrit Colombo, Penang, Singapore, Hong-Kong. Dans ce journal, on saisit le naturel de notre cher confrère : sous cette froideur qui nous paraissait glaciale, il cache un cœur tendre, porté à s'attacher ; il a des émotions qui se manifestent sur le papier et qu'il devait cacher par son visage impassible. En pré-

sence d'un des spectacles les plus propres à émouvoir, il écrit cette phrase qui le peint : « Je ne puis m'empêcher d'être ému. » Il devait donc souvent s'empêcher d'être ému ou du moins de le paraître. Il fait des réflexions mélancoliques sur les personnes avec lesquelles il a vécu quarante jours : « Amitiés de rencontre, liaison de quelques jours. Il ne restera rien de ces échanges de courtoisie et de politesse. » La première fois qu'il aperçoit les barques chinoises, c'est à Hong-Kong ; au lieu de descendre à terre, il reste à bord et il les décrit minutieusement et curieusement. Il considère dans une barque le ménage qui l'habite, les animaux qui y vivent, il décrit la vie journalière, il ne dédaigne pas les détails réalistes ; il peint les vieillards, les enfants, l'homme, la femme, les bébés, il raconte le repas, la manœuvre. Toute une journée il est resté là à examiner la petite barque qui est auprès du grand navire et après avoir écrit quatre grandes pages, il conclut : « Ainsi se passe ma journée en mille et une observations plus intéressantes que celles que j'aurais eues à terre. » Il a raison de dire qu'il est toujours un peu rêveur. Le voici à Shang-Haï, le 27 février. Il reçoit beaucoup de visites et il écrit : « Il me faut être aimable. Ça me coûte tout autant en Chine qu'en Europe. » A peine arrivé au terme du voyage, il a hâte de revenir en France. Ce désir se manifeste à chaque page. Il suppose les mois, les semaines qu'il lui faudra rester, comme l'écolier compte le nombre de jours qui le séparent des vacances. Mais M. Planson est un homme de devoir ; il sacrifiera ses goûts à la volonté de Dieu. La veille de partir pour le nord de la Chine, il écrit : « Le voyage de Pékin m'assomme à l'avance et si ce n'était l'ordre qui m'a été donné, sûrement je prendrais aussitôt le bateau de retour. Comme ce serait

bon de rentrer si vite dans sa maison. » Mais il doit accomplir la tâche imposée ; il part pour le Nord ; il souffre terriblement du mal de mer ; beaucoup de choses le choquent et le fatiguent ; il continue son voyage quand même ; il ne néglige aucun des lieux où il doit aller, malgré le froid, malgré les transports pénibles, malgré sa santé délicate ; il décrit minutieusement ce qu'il voit : Tien Tsin, Péking, Hankow ; il ne craint pas d'aller dans le vicariat où viennent d'être massacrés un lazariste et quatre maristes. Ici s'arrête le journal que nous avons eu à notre disposition. La dernière ville dont il soit question dans ce journal est Kiu-Kiang. Nous ne savons rien de la suite du voyage en Chine ni du retour qui s'opéra, par les États-Unis, en compagnie de Mgr Jarlin. Dans un autre journal, il dit incidemment qu'il voyagea avec M. Lemon, du Japon à San-Francisco ; et il lui arrive quelquefois ailleurs de comparer ce qu'il voit au port et à la ville de Honolulu, montrant ainsi qu'il est passé par les îles Hawaï ou Sandwich.

Trois ans plus tard, en 1909, il fit un voyage aux États-Unis ; cette fois il n'est plus seul, il est en compagnie de M. Villette ; aussi le ton n'est plus le même ; son récit est badin, plein d'humour britannique, il a quelqu'un qui lui donne la réplique, il s'en paye. Voici un spécimen du genre dès la première page. Les deux voyageurs quittent la Maison-Mère, le 18 août 1909, en voiture. « Oh ! ce n'était pas un fiacre vulgaire. Fi donc ! des généraux comme nous ne voyagent pas comme de simples bourgeois. La très révérende et très vénérée Mère générale avait mis à notre disposition son carrosse, sa paire de chevaux et son cocher, et c'est dans ce train et cet équipage que nous fîmes notre entrée triomphale dans la grande cour de la gare. C'était

merveilleux! c'était splendide! Mais ce n'était guère économique, car nous dûmes donner un tout petit pourboire de cent sous au cocher de la Révérende Mère, tandis qu'un simple *sapin* ne nous aurait coûté que la moitié. Ainsi va le monde. C'est très joli les honneurs; mais ça se paye comme le reste. Oh! ne vous imaginez pas que je me plains; au fond, cette pièce de cent sous m'est tout à fait égal, car ce fut M. Villette qui, royalement, la donna. » Ces quelques lignes donnent une idée de tout le récit et montrent un M. Planson de bonne humeur, tout à fait dans son assiette. Il apostrophe les êtres inanimés comme son wagon-restaurant, son navire, sa cabine, sa couchette; il se paye la tête des passagers qui dînent avec lui; il est toujours homme de procure, calculant les mois, les semaines, les jours, les kilomètres, etc. Le voyage n'est pas très agréable; il y a du brouillard, la sirène siffle continuellement, il pleut, des gosses viennent à lui comme à leur mère et nourrice; n'importe, M. Planson est de bonne humeur, il a un compagnon, un ami. Les descriptions qu'il fait des villes des États-Unis sont précises; on sent un homme qui regarde, qui veut des impressions personnelles et non des impressions dictées par les guides; il n'a pas l'enthousiasme facile; quand on lui annonce quelque belle chose, il se tient sur la défensive; il ne se rend que terrassé par la grandeur ou la beauté du spectacle. Ainsi défilent devant nous New-York, Philadelphie, Chicago, La Salle, Saint-Louis, Kansas City, Denver, les Montagnes Rocheuses, la cité des Mormons, Los Angeles, point terminus du voyage. Il a souffert pendant tout ce voyage de la poussière qui l'a rendu sourd, des mouches, des moustiques, du wagon-lit, des repas à l'américaine, mais, encore une fois, il n'est pas triste, car il a quelqu'un à qui il se communique et il prend tout du

bon côté. Le voici à Los Angeles, le 11 septembre. C'est le Paradis terrestre. Il revoit le Pacifique: Écoutons ses réflexions : « Mon vieil ami le Pacifique. C'est bien lui, je le reconnais. Et lui, me reconnaît-il? Se souvient-il qu'il m'a porté amicalement sur ses flots? Qu'il m'a bercé doucement pendant plus de vingt jours, cachant pour moi ses colères et ses tempêtes, se faisant bénin pour mieux obtenir mes faveurs? Il les a sans conteste, etc. » Voilà, encore une fois, un M. Planson que peu d'entre nous soupçonnaient. Le fond rêveur de sa nature se manifeste cependant de temps en temps. On fait de longues promenades en auto autour de Los Angeles; on rentre le soir; « ce que j'aime en ces promenades nocturnes, écrit-il, c'est le silence qui s'empare des promeneurs; quand la nuit tombe, la conversation se ralentit; quand la nuit est tombée tout à fait, les paroles cessent complètement. Au roulis de l'auto, chacun mêle le berçement de sa pensée, etc. »

Mais les affaires sont terminées, il faut songer au retour, on ne tournera plus le dos à la France. Hurrah! Hurrah! M. Planson ne se tient plus de joie; on traverse un désert affreux; n'importe, il est si gai avec M. Villette, qu'il compare son voyage à celui de deux tourterelles, en pleine lune de miel. Mais bientôt son compagnon dort et ronfle consciencieusement, et M. Planson de s'écrier : « Pour un voyage de noces, c'est réussi. » Il longe la frontière du Mexique; il descend aux stations pour contempler les Indiens et les Indiennes; cette vue l'afflige, et il a une page magnifique sur « le regard sombre, acéré et pénétrant d'une pauvre Indienne » qui vend des bibelots aux voyageurs. A El Paso, il oublie ses bottines, son pardessus dans le train qu'il quitte. Le voici à Dallas, il calcule les heures passées en chemin de fer; il arrive à la Nouvelle-Orléans; il raconte *con amore* de petites

aventures ; il peint les mœurs américaines ; il aime la simplicité, la rondeur de procédés des habitants ; il est enchanté, ici comme partout, du cordial accueil des Missionnaires et des Filles de la Charité. Il est de nouveau à Saint-Louis, puis à Buffalo, à Niagara. Ici le journal s'étend complaisamment pour décrire les fameuses cataractes. S'il n'y avait pas huit pages, nous les citerions ici pour montrer la vraie tournure d'esprit de M. Planson, harmonieux mélange de positif et de poétique. La même journée renferme une page non moins curieuse : celle qui décrit le dîner des anciens élèves de Niagara : il y a des usages qui ne sont pas dans nos habitudes ; M. Planson les enregistre sans les critiquer, car, dit-il sagement, des deux côtés de l'Atlantique, on n'a pas les mêmes façons d'agir. Mais voici les discours, intéressants, éloquentes, en négligé, en impromptu, pleins de force, vibrants. Tout à coup « l'assemblée se leva et d'un seul cœur s'unit en un chant traditionnel, hymne composé uniquement pour le collège de Niagara et consacré à ses gloires et à ses succès. Ce chant doux, recueilli comme une prière, succédant à l'animation du banquet, m'a grandement touché ; son air pénétrant est resté en ma mémoire, et en traçant ces lignes je ne puis m'empêcher de sentir mes yeux pleins de larmes. » Et après quelques autres phrases, il achève ainsi son journal du 29 septembre : « Vraiment, ce fut là une journée bien intéressante et bien remplie, l'une des meilleures de tout le voyage, peut-être même celle qui se gravera le plus dans mon souvenir. Le matin j'avais admiré l'une des merveilles de la création (les chutes du Niagara) ; le soir j'avais pris contact avec quelque chose de l'âme américaine. Rien que cette journée valait le voyage. » Il n'a pas admiré seulement ces deux choses à Niagara ; il a aussi étudié soigneusement la marche de l'université, les

méthodes d'éducation et il regrette de n'être plus directeur du collège Saint-Benoît pour y appliquer quelques-unes des idées recueillies à Niagara.

On se dirige vers l'Atlantique ; nous sommes de la race du juif errant : toujours en marche ; voici Springfield, New-York, Brooklyn, Baltimore, Emmitsburg, Philadelphie, la maison de campagne où a habité Joseph Bonaparte, enfin le bateau, l'Atlantique, la France, l'Angleterre avec sa dignité aristocratique qu'il aime tant.

Il fut envoyé l'année suivante 1910 à Constantinople, l'année 1912 à Madère, comme commissaire extraordinaire. Nous n'avons aucun détail sur ces deux voyages. Disons seulement qu'il reçoit les félicitations du P. Fiat pour la manière dont il remplit ses missions. « Je vous félicite et je vous remercie de la bonne façon avec laquelle vous avez traité les affaires... Vous ne pouvez pas trouver de plus sage solution et je ne doute pas que l'on en demeure aussi satisfait que je le suis moi-même. »

M. Planson participa à l'assemblée provinciale de France en 1908, dont la majorité fit un postulat pour demander qu'un vicaire général fût donné au P. Fiat ; cette même Assemblée souhaita à l'unanimité que la province de France eût sa caisse provinciale ; M. Planson fut élu substitut pour remplacer le député en cas où ce dernier ne pourrait aller à l'Assemblée générale.

À l'assemblée provinciale de 1914, M. Planson fut élu premier député. Cette assemblée demanda qu'un livre fût composé à l'usage des procureurs. Ce postulat, voté à l'unanimité, devait être réalisé plus tard par M. Planson lui-même. Il fit paraître en effet quelques mois avant sa mort un manuel de comptabilité très pratique, fruit de sa longue expérience. M. Planson par-

ticipa à la fameuse assemblée générale de 1914 où la démission du P. Fiat fut acceptée et où le P. Villette fut élu Supérieur général. M. Planson eut toujours des attentions délicates pour le vénéré Supérieur général déposé, et il continua à lui écrire des lettres pleines d'affection. Le bon P. Fiat lui répondit en 1915 : « Votre lettre me touche ; partie de votre cœur, elle va au mien. » Dans une lettre du même P. Fiat, peu de temps avant qu'il comparût devant Dieu, le Supérieur général déposé écrivait entre autre chose à M. Planson : « Je tiens à vous dire que vous m'avez toujours été à consolation et à grand service dans les missions extraordinaires que je vous ai données à remplir. » Si M. Planson fut apprécié, estimé et aimé par le P. Fiat, on peut dire sans se tromper qu'il le fut autant sinon plus par le P. Villette. Ce dernier connaissait M. Planson depuis longtemps ; il l'avait vu à l'œuvre à Solesmes, et surtout à Londres qui dépendait de la Procure générale. Une amitié tendre et surnaturelle s'était établie entre eux ; aussi M. Villette l'aurait vu avec plaisir élu assistant à l'assemblée de 1914 ; mais M. Planson malgré ses missions extraordinaires avait mené une vie cachée loin des confrères et beaucoup ne connaissaient pas ses qualités solides. M. Planson ne fut pas élu et retourna en Angleterre. Il était à peine arrivé à Isleworth que M. Villette lui écrivait une des lettres les plus touchantes que nous ayons de lui. Ne pouvant la citer en entier actuellement, donnons-en du moins la finale :

« Le passé nous dit ce que pour nous deux sera l'avenir. Vous voudrez bien de plus en plus voir en moi l'ami et le frère, nous travaillerons la main dans la main et le bon Dieu bénira notre fraternelle affection et notre bonne volonté dévouée tout entière au bien des deux familles de saint Vincent. » Quelques

jours plus tard, M. Villette écrivait : « Je n'ai pu répondre plus tôt à votre lettre du 21 de ce mois ; j'aurais voulu vous dire de suite mes affectueux remerciements pour ces longues années de bons services rendus à la chère procure dont j'ai tant bénéficié pendant onze ans de collaboration personnelle et dont j'apprécie toujours tout le prix. Je vous dois beaucoup... Ce concours si loyal, si constant que vous m'avez apporté m'a attaché à vous de la manière la plus intime et la plus profonde. »

En août 1915, M. Planson écrit humblement au P. Villette. « Je sens que l'âge et la vieillesse viennent et que la faiblesse et le besoin de repos se font sentir et il se pourrait que bientôt je ne sois plus apte à conduire, ni la maison d'Isleworth, ni les affaires qui s'y traitent. Quand j'en serai là, il est probable que, subissant une loi humaine assez commune, je m'imaginerai être toujours utile, peut-être même nécessaire ; mais aussi il pourra se faire que mes supérieurs dans leur grande bonté et malgré mon impuissance bien constatée hésitent à me mettre à la retraite pour ne pas me faire de peine. Pendant que je vois les choses avec toute ma raison et lucidité d'esprit, c'est pour moi un devoir de conscience de m'en remettre à votre paternelle discrétion et d'accepter dès maintenant un changement d'office qui s'imposera bientôt. »

M. Planson passe ensuite en revue les objections qu'on peut faire à son changement. Citons celle-ci : « On m'objecte encore : Mais quand vous serez déraciné de la Procure, vous périrez d'ennui ! Non, mon Père, j'ai toujours su me créer du travail ; au reste ne pourriez vous pas m'occuper à la Maison-Mère à des travaux de bibliothèque ou d'archives ? N'y a-t-il pas en idée la refonte des règles du procureur local et la rédaction d'un manuel de procure ? Et puis ne pourrais-je pas

me livrer à quelque ministère spirituel et aussi, dans mes derniers jours, sortir de ces occupations matérielles dans lesquelles j'ai enfoui ma vie sacerdotale et me préparer à mon salut éternel. »

M. Villette lui répond une lettre d'encouragement : « Vous me parlez dans votre dernière lettre d'une idée déprimante qui vous a hanté souvent et qui vous amenait à croire que votre vie était manquée ; cette idée n'est pas conforme à la vérité ; sans doute votre vie n'a pas été celle d'un certain nombre de missionnaires : elle n'a pas été directement appliquée aux œuvres du ministère sacerdotal ;... votre ministère à vous a été d'un ordre spécial ; vous avez rendu à la famille de saint Vincent des services très réels et très étendus que peu d'autres auraient pu lui rendre et vous savez aussi bien que moi l'importance pour une communauté comme la nôtre d'une bonne gestion financière. » M. Villette achevait sa lettre par ces mots : « Comme ami, plus encore que comme supérieur, je vous demande de me continuer votre concours surtout après la guerre où il me sera plus nécessaire encore. »

La correspondance se poursuit ainsi jusqu'à la veille de la mort du P. Villette. Cette mort, quoique prévue depuis longtemps, fut un coup bien sensible pour le cœur de M. Planson. Il pleure son ami et il s'inquiète de ce que va devenir la Congrégation : Pas de Supérieur général ; pas de possibilité d'en élire un, avant de longs mois, avant plusieurs années peut-être, à cause de la guerre. Son amour de la petite Compagnie se manifeste d'une façon bien vive dans toute sa correspondance depuis 1916 jusqu'en 1919. Cependant s'il est inquiet, préoccupé, il a confiance en la Providence, il s'en remet à elle.

En 1917, il fut malade ; il fut sans doute toujours éprouvé dans sa santé depuis le séminaire ; mais les

inquiétudes de l'état de la Congrégation pendant la guerre contribuèrent à rendre aiguë la maladie toujours chronique; le moral excessivement sensible influa sur le physique; M. Louwyck, vicaire général, lui écrivit une bonne lettre pour l'engager à se soigner et il terminait par cette note rassurante. « Vous pourrez rendre longtemps encore à notre chère Communauté les importants services que vous lui rendez depuis de longues années. »

M. Louwyck avait deviné : M. Planson devait dix ans encore rendre d'importants services, non plus les mêmes, mais de plus importants qu'autrefois. A peine proclamé vicaire général, M. Verdier le nomma procureur général, 3 juin 1918. L'année suivante se tint l'Assemblée générale qui élit M. Verdier, Supérieur général. Deux jours après, l'assemblée procéda à l'élection des assistants et nomma M. Planson deuxième assistant et admoniteur du Supérieur général. Il a les qualités requises pour ce poste : c'est un bon prêtre, il aime le bien commun, il est très discret dans ses actions, pacifique, il aime la congrégation; il donne son avis sans respect humain, modestement, il saisit bien le nœud de la difficulté dans les affaires embrouillées, il sait garder un secret. C'est un excellent conseiller. Dans la répartition des provinces de la Compagnie, M. le Supérieur général lui attribue la Chine, l'Amérique du Centre et du Sud.

Le 1^{er} novembre 1920, M. Verdier annonçait à la communauté des Filles de la Charité que M. Meugniot, restant directeur, serait dorénavant assisté d'un sous-directeur. « Pour cet office et après mûres réflexions, j'ai fait choix de M. Louis Planson. Vous pouvez vous adresser à lui en toute confiance. Il mettra à votre disposition son expérience, sa connaissance des

affaires et toutes ses qualités d'un vrai fils de saint Vincent. »

M. Planson a prêché tous les mois aux sœurs servantes. Dans une de ses premières conférences il indiqua son but : « Je crois savoir que, pour l'ordinaire, les présentes conférences n'étaient qu'un commentaire des « Avis aux sœurs », recueil précieux des recommandations qui sont entre vos mains. Pourquoi m'écarterai-je de cette pieuse tradition ? Ce serait témérité de ma part et peut-être un désavantage pour vous ; je prends donc le premier avis de ce recueil. »

Il adressait aussi des conférences aux petites sœurs du séminaire et à toute la communauté. Une des plus goûtées, m'a-t-on dit, a été celle dans laquelle il a fait l'historique de la béatification de Louise de Marillac. Nous n'avons que le canevas de cette conférence ; il est bien nourri de faits et de nature à inspirer grande dévotion envers la bienheureuse et profonde reconnaissance à l'égard de ceux et celles qui ont travaillé pour cette cause.

Malheureusement, en 1921, la santé de M. Planson reçut de sérieuses attaques ; il essaya de réagir, mais ce fut en vain. Une lettre de M. Verdier, datée du 27 septembre 1924, nous donne les détails suivants : « M. Planson m'a prié avec grandes et légitimes instances de le décharger d'un office que sa santé ne lui laissait plus la possibilité de remplir avec tout le soin qu'il y avait apporté, qu'il aurait voulu apporter encore et que d'ailleurs réclame l'office lui-même. Vous avez vu M. Planson à l'œuvre ; vous avez pu admirer sa prudence, sa sagesse et l'intérêt qu'il portait à la Communauté et à vous toutes. Je crois donc être votre interprète en unissant votre reconnaissance à la mienne, pour lui dire un sincère remerciement

de tout ce qu'il a fait en faveur de votre Compagnie. »

Nous ne pouvons terminer cette notice sans dire un mot de ses rapports avec la maison d'Eugène-Napoléon.

Nous empruntons ce qui suit au *Bulletin de l'Œuvre* :

« La grande famille est en deuil. Le bon M. Planson, que toutes nos chères anciennes ont connu et estimé, vient de nous quitter pour recevoir la récompense de ses travaux. Son souvenir reste à « Eugène, à « Tachy » ; souvenir embaumé du parfum des vertus, de son âme si délicate, si pieuse, si humble ; de son cœur si tendre et si bon.

« Depuis quarante années, il connaissait « notre Maison » et, certes, lui avait donné une grande part de son cœur, comme il aimait le redire. La respectable sœur Carboué, n'avait-elle pas été une mère pour lui, l'aidant à vaincre sa timidité naturelle, l'encourageant dans ses débuts de jeune missionnaire?... Il se plaisait à raconter ces traits touchants de bonté, ces histoires de sa jeunesse où il semblait redevenir jeune, malgré ses soixante-treize ans. Alors, son visage austère s'illuminait d'un bon sourire, on devinait son cœur et sa bonté, on s'approchait de lui avec assurance, c'était un « Père ». Dans ses histoires, il y avait toujours ample provision pour son humilité, car cette vertu, fondement de toutes les autres, lui était pour ainsi dire « naturelle ». Son âme délicate se croyait incapable de tout bien. Il avouait dans les derniers jours de sa vie « n'avoir jamais rien fait de bien ». Pourtant son entourage ne pensait pas de même. N'avait-il pas été élevé aux plus hautes charges de sa Congrégation? « Toutes ces charges,

disait-il, je ne comprends pas pourquoi on m'y appelait... je ne l'ai jamais compris, je les ai toujours acceptées simplement... sans comprendre. »

« Sondernier poste : « Aumônier à Tachy », « Tachy-Paradis », comme il se plaisait à dire, Tachy qu'il aimait tant !... Pourquoi ?... Par une de ces délicatesses divines dont Dieu se plaît à combler les âmes qu'il aime, il y termina presque sa vie, il y célébra sa dernière messe. Tachy... c'était l'intimité... c'était le « Père » entouré de ses enfants. « Elles n'ont pas peur de moi, écrivait-il joyeusement, elles m'approchent sans crainte, elles continuent leurs jeux comme si je n'étais pas là. » Quelques-unes osaient l'approcher davantage. Elles s'asseyaient près de lui, contaient leurs petites histoires, disaient leurs peines et leurs joies. Il s'intéressait à tout, compatissait à tout, jouissait de tout. Il se sentait aimé et c'était bon pour son cœur si bon ! Assis dans son fauteuil, dans « l'allée des soupirs », dont il était « le parrain », il surveillait les allées et venues des unes et des autres... sans le laisser voir. Cette année, hélas !... les jours pluvieux et froids ne lui laissèrent guère le plaisir de « jouer » de son coin préféré. Mais son âme « jouissait », on le sentait « heureux », on le sentait « près du ciel ». Il s'arrêtait dans ses marches pénibles pour dire avec une âme de feu : « Que c'est bon ! Que c'est bon ! Jamais mon cœur n'a tant joui... je payerai la rançon de mon bonheur. » A côté des roses, en effet, il y a toujours des épines... Ses forces diminuaient sensiblement, il envisageait avec angoisse le moment où il ne pourrait plus célébrer la sainte messe. Avec quelle piété, quelle humilité montait-il chaque jour au saint autel !... On lui faisait remarquer avec quelle lenteur il prononçait les paroles du psaume *Judica me, de Confiteor*. « Ces paroles sont si belles, disait-il, cha-

cune d'elles a un sens si profond que je m'applique à les articuler de mon mieux. » Quand il était seul à la chapelle, il allait se prosterner humblement sur la marche de l'autel et donnait avec amour, sur cet Autel, un baiser à l'Hôte divin. Car il avait à un haut degré l'amour de l'Eucharistie. Quelques anciennes doivent se rappeler une de ses retraites à « Eugène », où il avait fait déborder le trop plein de son cœur et communiquer à son jeune auditoire son grand amour pour le Divin Prisonnier qui veut bien habiter sous le même toit que ses enfants. A la suite de cette instruction, nos chères grandes avaient pris l'habitude pieuse de faire le signe de la croix en passant près de la chapelle. A la suite de cette instruction aussi, une petite de la seconde division n'avait-elle pas sollicité avec insistance, un certain jeudi, « jour de cirage des chaussures », la faveur de porter aux pauvres une paire de souliers, afin de pouvoir, en passant, baiser la porte de la petite chapelle. Acte d'amour auquel répondait le Divin Prisonnier d'Amour en venant peu après cueillir cette âme candide.

Quelques anciennes se souviennent peut-être aussi d'une de ses premières instructions, faite au jour de la Toussaint : « Je dois, je peux, je veux être une sainte. » Il ne parlait pas comme les autres missionnaires, il disait des choses que personne ne dit. Il y avait dans ses paroles quelque chose de particulier, de délicat, si pur, si bon... quelle grâce de l'avoir approché!... Quand il parlait d'une personne qu'il estimait plus particulièrement, il ajoutait : « Je l'estime... parce qu'elle est près de sa conscience », c'est que lui-même « était près de sa conscience ; c'est-à-dire près de Dieu ». Il était « près de Dieu », en effet, et son âme si pure, servie par un corps qui toute sa vie n'avait semblé tenir qu'à un fil, n'eut pas

de peine à briser ses liens mortels. Le 18 août, au matin, il se sentit plus fatigué et décida son retour à Paris pour le jour même. Le dimanche 21, fête de sainte Jeanne de Chantal qu'il aimait tant, à quatre heures un quart, sa belle âme quittait son corps, sans un spasme, sans un mouvement... simplement, comme avait été toute sa vie. Volontiers on se le représente, arrivant devant le trône de Dieu, disant comme son Bienheureux Père, les paroles du cantique : « Seigneur, je n'ai rien fait pour vous. » Puis, émerveillé de la gloire et du bonheur qui lui est réservé pour l'éternité, il dut murmurer encore : « Je ne comprends pas ! »... Mais il dut aussi, comme jadis, devant les charges d'ici-bas... « accepter simplement, sans comprendre »...

Maintenant, il « jouit »... Il se fait le protecteur de ceux qu'il a tant aimés sur la terre, il ose parler d'eux à Notre-Seigneur et à sa Mère.

Qu'on nous permette d'achever cette notice par un extrait d'une lettre de M. Lobry, dont nous avons déjà cité plusieurs passages :

« Votre dépêche m'annonce la mort de M. Planson. J'en éprouve une peine profonde et de tout cœur je partage la vôtre. La Congrégation perd un missionnaire tout rempli de l'esprit de saint Vincent, aussi intelligent que dévoué et qui a rendu de signalés services dans les postes de confiance où il a été appelé à travailler. Toujours il a été à la hauteur des charges importantes qui lui ont été confiées ; il a de plus fourni une somme de travail énorme. Doué d'une grande sensibilité, Dieu seul sait les sacrifices qu'il a su faire au pied de son crucifix. La souffrance physique et morale a été la compagne de sa vie ; de là un certain abord froid qui le caractérisait et qui

pouvait gêner ceux qui ne le connaissaient pas. » Et M. Lobry termine ainsi sa lettre : « Tout récemment encore, il me disait : « Nous allons vers la fin, prions « l'un pour l'autre. » Au seuil de son éternité, Notre-Seigneur n'a pu que le bien accueillir, car il était mûr pour s'en aller au Ciel. »

E. R.

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

Bulletin de la Sainte Agonie. — Septembre-octobre 1927. — *Pèlerinage de l'Archiconfrérie au Sacré-Cœur de Montmartre.* — *Simon le Cyrénéen*, par E. Neveu. — *La fuite du péché véniel*, par E. H. — *Le Saint Rosaire; sa valeur intime*, par le cardinal De-champs. — *Litanies de la résignation.* — *Une bonne leçon.* — *Consoler Jésus.* — *L'apostolat du sourire.* — *Personne ne se soucie de moi.*

Bulletin des Missions des Lazaristes français. — Septembre-octobre 1927. — *Sacre de Mgr Defebvre.* — *La léproserie de Farafangana.* — *A Tuléar.* — *Les Malgaches demandent des prêtres.* — *Coup d'œil en Galilée.* — *Courage héroïque d'un enfant en Abyssinie.* — *Un prêtre indigent mis à mort au Kiang-Si.* — *Mgr Hou à Nice.*

Novembre-décembre 1927. — *Ce que vont faire et font en Chine les missionnaires catholiques* (Adrien Bayol). — *Le séminaire de Pékin*, par Hubert Verhaeren. — *Coup d'œil en Galilée.* — *Abyssinie.* — *Perse.*

Les Prêtres Réparateurs. — Octobre 1927. — *La dévotion au Sacré-Cœur; sa nature et sa pratique* (Marie-Édouard Mott). — *Causerie autour de notre œuvre.* — *Saint Vincent de Paul, modèle du bon et saint prêtre*, par M. E. M. — *Nos réunions* (Châlons-sur-Marne, Lille). — *Nos chers défunts.* — *Extraits de correspondance.* — *Lis et Hostie.*

Écho de la Maison-Mère des Filles de la Charité. — Septembre 1927. — *L'esprit d'apostolat*, par M. Cazot.

— *Affection déréglée de soi-même*, par la T. H. Mère.
— *La création de la province de Hollande*. — *Les malades (conduite à tenir à la dernière heure)* par la T. H. Mère.

Octobre 1927. — *Dieu veille sur les servantes des pauvres*, par le T. H. P. Verdier. — *Observance du règlement*, par la T. H. Mère. — *Tremblement de terre en Palestine*. — *Voyage de sœur Levadoux*. — *Les malades (préparation aux Sacrements)*, par la T. H. Mère.

Novembre 1927. — *Les avertissements de la Sainte Vierge*, par sœur Mathilde Inchelin. — *La pratique du règlement*, par la T. H. Mère. — *Semaine d'études sociales à Gentilly*. — *Une statue de la bienheureuse Fantou à Miniac-Morvan*. — *Les malades (préparation aux Sacrements)*, par la T. H. Mère. — *De la cornette*.

Les Rayons. — Juillet-août 1927. — *Congrégation antépréparatoire sur les vertus de la vénérable Labouré*, (E. C.). — *Au pays de la vénérable Catherine Labouré*. — *Deux guérisons extraordinaires attribuées à la vénérable Catherine Labouré*. — *L'association de la Médaille Miraculeuse*, par E. C. — *Sœur Violet, d'après sa correspondance*. — *Le martyre de Wang Anna*, par Gasperment. — *Une enfant de Marie meurt à Tauris*. — *Vingt-cinquième anniversaire d'une réorganisation à Hodimont*. — *Insigne des familles*.

Septembre-octobre 1927. — *Hommage à l'Immaculée des petits musiciens de Saint-Georges*. — *Catéchisme du Cœur de Marie*, par E. C. — *Paul Déroulède et la Médaille Miraculeuse*, par S. X. — *Histoire d'une vocation*. — *La croisade de la Médaille Miraculeuse*, par Dom V. — *Deux guérisons pendant une neuvaine à la vénérable Labouré*. — *Réunion des Croisées de la Médaille à Turin*.

La Ruche syndicale. — Octobre 1927. — *Session d'études de Gentilly*.

Novembre 1927. — *Journée de formation du 4^e Dimanche.*

L'héroïne du Pé-Tang. Hélène de Jaurias, sœur de charité, par Henri Mazeau, avec une lettre-préface de l'amiral de Cuverville. Pierre Téqui, 82, rue Bonaparte. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Voici ce qu'écrit à l'auteur Mgr Légasse, évêque de Périgueux :

Vous voulez bien m'adresser votre ouvrage intitulé « L'Héroïne du Pé-Tang », et votre lettre m'annonce, en même temps, qu'un éditeur parisien se prépare à tirer de nouvelles éditions.

Si je vous sais gré de cet obligeant hommage, je me réjouis d'apprendre qu'un livre, très attachant et très opportun, se répandra dans les milieux catholiques et dans le public soucieux du rayonnement national. Pour assurer l'extension du règne de Jésus-Christ dans les régions païennes et ranimer, du même coup, l'esprit apostolique des chrétiens de la métropole, un souffle puissant soulève les âmes vers les Missions lointaines. Le Souverain Pontife Pie XI se survivra dans l'histoire sous le glorieux titre de « Pape des Missions » et peut-être sous celui, bien légitime, de « Pape de la Chine ».

A l'heure où des troubles inquiétants agitent l'immense peuple chinois, rien ne sera plus actuel et plus instructif que de se rappeler la sanglante révolte de 1900. C'est, semble-t-il, la pensée du Saint-Siège qui autorisait naguère l'instruction de la cause des victimes du soulèvement boxeur.

La prenante biographie de l'enseigne de vaisseau Paul Henry a eu un succès du meilleur aloi. Celle de sœur de Jaurias, Fille de la Charité, a mérité et méritera encore un accueil également empressé.

Vos pages sont écrites dans un style alerte, qui vous a valu les suffrages de l'Académie française. Elles sont surtout éloquentes parce que votre cœur de prêtre dépeint avec sincérité cette vertueuse religieuse et cette grande Française, issue d'une famille très estimée de votre paroisse.

Hélène de Jaurias, si elle illustre ses sœurs en religion, forme une des plus pures gloires du Périgord. Puisse-t-elle en devenir bientôt une de ses protectrices, inscrite au catalogue des Bienheureux.

Vous aurez beaucoup contribué à faire connaître, admirer et imiter, dans une certaine mesure, cette énergique figure de chrétienne et de Française.

Soyez-en félicité !

Mgr Bourguoin, de vénérée mémoire, bénissait votre travail en 1908. Je le fais volontiers, près de vingt ans après.

Veuillez recevoir, cher Monsieur le Curé, l'expression de mon affectueux dévouement en N.-S.

Ch. LOUIS,
Evêque de Périgueux et Sarlat.

Les Missions catholiques. — (3035) *Le camouflé du Bon Dieu. Comment se fondent les missions en pays schismatique*, par M. Joseph Baeteman, missionnaire lazariste en Abyssinie. (Ce récit se poursuit dans les numéros suivants) : (3036) *Mgr Lasne*; (3039) *Fleurs d'épreuves*, par M. Chatelet; (3042) *Le congrès de Poznan*; (3043) *École Jeanne d'Arc de Téhéran*, par M. Chatelet. *L'héroïsme de nos missionnaires*, par Mgr D. Guebriant; (3045) *Les roses d'Ispahan*, par M. Galaup; (3047) *En terre malgache*, par Sœur Lagleize.

Revue des Études historiques. — Juillet-septembre 1926. — *Les détenus de Saint-Lazare aux XVII^e et XVIII^e siècles*, par P. Coste.

Revue d'histoire des Missions. — Septembre 1927. — *Vicariat apostolique de Fort-Dauphin*. (Une erreur s'est glissée dans cet article : on y parle de quatre prêtres indigènes; ce sera peut-être vrai un jour, ce ne l'est pas actuellement). — *Cours d'initiation médicale et scientifique à Lille, en faveur des missionnaires*.

Société des Missions étrangères. — *Compte rendu des travaux de 1925*.

Saint Simon et saint Jude invoqués dans les causes désespérées, par Maurice Collard. — Prix : 2 francs. — *Librairie Giraudon, 56, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris, VI^e*. Voici l'avant-propos de ce livre :

La ville de Metz possède une église consacrée aux deux Apôtres « saint Simon et saint Jude », ou « Thaddée ». On a pris coutume d'abréger et l'on dit couramment : « l'Église Saint-Simon ».

Cependant « saint Jude » est titulaire de cette église, sur le pied d'égalité avec son compagnon d'apostolat. Ne convient-il pas de remettre son culte en honneur dans une paroisse qui est placée sous sa protection ?

Cette modeste brochure a pour but de faire connaître ce grand Saint aux fidèles du *Fort Moselle* et du *Ban-Saint-Martin*.

Mais son ambition serait aussi de contribuer à étendre le culte de « saint Jude », même au delà des limites de la paroisse. Cet apôtre

n'a-t-il pas été surnommé le « patron des causes désespérées » ? Et qui donc ici-bas ne s'est pas trouvé, quelque jour, en des situations humainement inextricables ? Heureux a-t-il été, si, alors que tout semblait perdu, il a tourné son regard vers le Ciel !

Dieu veuille que ces quelques pages raniment la confiance des âmes découragées, en leur signalant un puissant intercesseur auprès de Dieu !

Almanach des Missions des Lazaristes français. —
1928. — *Dépot : 95, rue de Sèvres, Paris, VI^e.* Voici la préface :

C'est *Moi* ! C'est encore *Moi* !

J'ai deux ans et 110000 petits frères qui se sont envolés à travers le monde.

L'an dernier, pour une première fois, j'avais un petit air d'emprunt, de timidité... capricieuse, qui ne m'allait guère d'ailleurs, et auquel personne ne s'est laissé prendre... pas même *Moi* !...

Cette année je me sors au cœur un désir fou de marcher, d'aller, de monter, de grandir, de rayonner, de planer avec ma grande Croix blanche, et de me planter là partout, crânement, joyeusement, fièrement, comme un drapeau !

Ce geste me va !... Honni soit qui mal y pense !

Ceux qui me donnent le jour ne sont pas des gens comme tout le monde ; leur vie fait d'eux des Hérauts, des Soldats, des Chevaliers, des « Consuls de Jésus » : ils forment sa « Légion étrangère » et leur tempérament, fait d'audace, d'entrain, de sainte, joyeuse et noble folie, a fatalement déteint sur moi ! Ce n'est pas ma faute ! Et, si c'était une faute, je récidiverais !

Je ne puis pas être un bourgeois ; je suis condamné à être exotique ! Je ne saurais me contenter de vous donner le jour, les ans, les saisons, pas même les semaines dont celle, curieusement fabriquée, des « quatre jeudis ». Je pourrais, au besoin, vous donner aussi les heures ; mais elles s'éclipsaient si rapidement, elles qui n'ont pas une minute à perdre !... Je pourrais faire défiler les Jours fériés, les Ponts, les Chronologies, les Ephémérides, les Calendriers romain, républicain, grégorien, même les Calendes grecques, le passé à l'air si vieux, le présent en petit garçon, l'avenir souriant dans un chou, M. Hier démodé, M. Aujourd'hui qui « se pose un peu là », M. Demain dans une brume incertaine... Non ! je suis l'*Almanach des Missions* ! Je parle des Missions ! Je suis missionnaire à mon tour. Tel père, tel fils : c'est fatal ! et ça me va...

L'accueil qu'on me fit l'an dernier m'a surpris moi-même ! J'ai fait pleurer les uns ! rire ou rêver les autres ! Et je sais telle âme d'enfant qui, m'ayant lu, est allée trouver sa mère et lui a dit : « Tu sais, maman, moi aussi, je veux être curé, avoir de la barbe et aller me faire tuer par les sauvages ! »

Je sais des jeunes filles qui veulent, elles aussi, aller au loin soigner les lépreux !

Je sais des jeunes gens qui n'avaient pas encore su « ouvrir leurs fenêtres », qui se contentaient d'être de braves chrétiens au coin de leur feu, et qui ont commencé à avoir « un cœur catholique ».

Je sais des gens qui m'ont trouvé à leur goût, d'autres qui m'ont

reproché (très peu) de coûter cher, d'avoir un papier vieillot et des clichés médiocres...

Je sais cela, bien d'autres choses aussi... Oui, je sais tout, et je me présente avec 112 pages au lieu de 80, du papier blanc, sur satiné, un chromo splendide qu'on encadrera, des articles inédits, les uns prenants, les autres gaîs. Il le faut.

D'ailleurs, un missionnaire est gai par nature ou par vertu. La joie étant l'atmosphère des âmes héroïques, il en a besoin pour mener sa rude vie, et si, parfois, il pleure d'un oeil, il saura toujours rire de l'autre.

Oui, c'est moi l'*Almanach* 1928! Prenez-moi! Lisez-moi! Propagez-moi! Et n'allez pas au compte-gouttes, ayez l'audace! oui, l'audace et le dévouement de cette jeune fille de X... qui, à elle seule, réussit à placer 3 000 (*trois mille*!) almanachs, l'an dernier.

Amis lecteurs, je vous souhaite une Bonne Année à vous tous... et au Bon Dieu dans tous vos cœurs. (Signé :) Moi.

Sankt-Vinzenz. — Septembre-octobre 1927. — *Les deux évêques lazaristes chinois aux pieds de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* — *La formation de prêtres indigènes par les Lazaristes en Chine*, par P. Kordel. — *Tremblement de terre à Jérusalem*, par Fr. Dunkel. — *En route pour la Chine : journal de voyage d'une sœur de la province allemande* (suite). — *Mission populaire à Hambourg*, par P. H. Nickes. — *Apologie efficace de la foi par la pratique de la Charité*, par J. Weber. — *A l'orphelinat de Bethléem.* — *Le Triduum eucharistique des malades*, par J. Pauels. — *Formules de politesse en Palestine*, par Fr. Dunkel. — *A travers le monde des Missions et de la Charité.* — *Nécrologe.*

Novembre-décembre 1927. — *Allocution de saint Vincent sur la mortification* (2 mai 1659). — *Un fils de saint Vincent, missionnaire et diplomate* (Jean Le Vacher), par Edm. Willms. — *Mort de Mgr Lasne à Madagascar.* — *Sacre d'un nouvel évêque lazariste en Chine.* — *Guerre civile en Chine et massacre d'un prêtre chinois*, par H. Stenbefand. — *La formation de prêtres indigènes par les Lazaristes en Chine* (suite), par P. Kordel. — *En avant pour le Honduras*, par Jos. Hundertmark. — *La Charité du Christ nous pousse,*

par Alb. Wollgarten, San José (Costa Rica). — *Le bonheur*. — *Le désir d'être missionnaire*. — *La meilleure apologie de la Foi est la pratique de la Charité* (suite), par J. Weber. — *A travers le monde des missions et de la charité*. — *Petites nouvelles et Bibliographie*.

Vinzenz-Stimmen. — Juillet-août 1927. — *Jésus à ses disciples*. — *Saint Vincent de Paul*, par W. Eisner. — *La haine de l'étranger en Chine*, par Fr. Gattringer. — *Martyre du prêtre chinois Joseph Hou et de son domestique Lo-so-li*, d'après lettre de M. Russo. — *Seigneur, donnez-nous la confiance*. — *Mission à l'intérieur*. — *Voyage mouvementé des trois nouveaux prêtres*. — *Nouvelles des conférences de Saint-Vincent-de-Paul*. — *Nécrologe*.

Les élites en pays de mission. Compte rendu de la cinquième Semaine de missiologie de Louvain (1927), 11, rue des Recollets, Louvain.

Parmi les supérieurs qui ont envoyé leur adhésion à cette semaine, nous remarquons le nom du T. R. P. Verdier, Supérieur général de la Congrégation de la Mission. Citons ce passage de la préface : « Cette année (le bureau de la semaine) a perdu un de ses membres les plus éminemment apostoliques, un des promoteurs de l'œuvre, le P. Vincent Lebbe. Lors de la première Semaine, le 12 septembre 1923, le P. Lebbe terminait son rapport sur le clergé indigène en Chine en formant le souhait de ne pas mourir avant d'avoir pu baiser l'anneau pastoral du premier évêque chinois. Ce souhait a été surabondamment exaucé; le P. Lebbe a pu recevoir la bénédiction des six premiers évêques chinois à Rome même et aujourd'hui c'est sous la juridiction d'un évêque chinois qu'il travaille dans sa Chine bien-aimée. À ce fidèle ami de la Semaine, l'expression de notre chrétienne sympathie. »

Voici les titres des rapports : Formation des élites. — Les élites dans les diocèses de Trincomalie et de Galle. (Il y est parlé des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul et des Dames de la Charité.) — La formation du clergé indigène en pays infidèles. — La formation du clergé chinois. — Les origines du clergé indigène de l'Océanie centrale. — Le collège indigène de Santiago Tlatelolco. — Une tentative de régionalisme africain. — Les vocations féminines (rapport très intéressant et très pratique où l'on voit ce qu'il faut de tact, de doigté, de connaissance de l'âme pour arriver à des résultats; ceux-ci ont été très satisfaisants parce qu'on a su comprendre et agir en conséquence; les

religieuses sont en général affiliées à des congrégations européennes ou forment des congrégations à part ; on tient compte des tribus différentes, pour agir différemment ; on harmonise leur costume, leur nourriture avec les exigences du climat et de leur éducation première ; le petit David a triomphé de Goliath avec sa seule fronde ; si on l'avait chargé de la cuirasse de Saül, il aurait été vaincu ; c'est une aberration de vouloir astreindre ces vocations féminines de pays nouvellement chrétiens aux vocations féminines de nos pays chrétiens depuis des siècles ; nous voyons que dans les pays des castes, il a fallu se plier aux us tyranniques. Citons la fin de ce rapport : « L'expérience a montré des inconvénients dans la similitude de vie et unité de règle pour les sœurs indigènes et européennes. » Une note à la suite de ce rapport dit que les échanges de vues, suscités par ce rapport montrent quelques exemples d'intégration pure et simple de religieuses indigènes dans des organismes européens et surtout l'unanimité de l'effort vers la création de congrégations de sœurs indigènes entièrement indépendantes. — Les Tiers-ordres et Confréries aux Missions. (Le rapporteur y montre que les jeunes chrétiennetés des pays de missions auraient tout avantage à posséder des confréries. Mais ici comme pour les vocations religieuses, il faut tenir compte de la mentalité des indigènes, il faut adapter nos vieilles confréries à la mentalité indigène.) — Le rôle du parrain indigène. — Les associations de jeunesse. — Associations pour la formation d'une élite féminine. (Il y est parlé de la Congrégation des Enfants de Marie.) — Le rayonnement des écoles professionnelles en pays fétichiste. — Le Basutoland au point de vue scolaire. — Les universités dans les missions. — Le renouveau intellectuel de l'Asie. — La jeunesse intellectuelle chinoise. — Le mouvement intellectuel dans la Turquie. — L'apostolat au Maroc. — Une évolution de la coutume Bakongo. — Les tribus du Transvaal.

Sint Vincentius a Paulo. *Missietijdschrift der Lazaristen.* Sept. 1927. Armand David, 1826-1900. — *Dillibis.*

Malaria et Chininum. Amsterdam.

Ce livre destiné à combattre la malaria par la quinine fait d'abord l'histoire de la maladie de la fièvre ; il indique ensuite la nature de la malaria ou fièvre ou paludisme ; il montre ensuite comment on attaque la malaria (pétrolage des eaux stagnantes ; moustiquaires ; quinine autrefois nommée *pulvis jesuiticus*).

Le livre est très intéressant, imprimé sur beau papier, orné de nombreuses images ; il est écrit en latin ; il se vend chez M. V. Ipenbuur et van Seldam, à Amsterdam (Hollande).

Anales de la Congregacion de la Mision y de las Hijas de la Caridad. — Août 1927. — *Imposition de la grande croix de bienfaisance à sœur Ventura Pujadas, supérieure de l'hôpital général de Madrid (P. N.).* — *Matériaux pour l'établissement des Filles de la Charité*

en Espagne (Lorenzo Sierra). — *Centenaire de la fondation des Filles de la Charité à l'hôpital Saint-Sébastien de Badajoz* (Pedro Vargas). — *Biographie de sœur Louise Zabaleta*. — *M. Francisco Vicario*. — *M. Maximin Mayoral*.

Septembre 1927. — *Triduum à Villafranca*. — *Sœur Marine Barrufel y Vagué*, par Ponciano Nieto. — *Indes*.

Octobre 1927. — *Troisième année de la maison de Saragosse*. — *La Laguna*, par José Herrera. — *Date glorieuse*, par Nicolas Baguena. — *Souvenirs de Cuenca*, par Firmin del Campo. — *Sœur Thérèse Miguel*, par Nicolas de la Iglesia.

Novembre 1927. — *Du Sanctuaire de La Miraculeuse*, par Benito Paradela.

La Inmaculada de la Medalla Milagrosa. — Septembre 1927. — *La médiation universelle de Marie*, par Sanchez. — *L'âme populaire*, par Mondragon. — *Marie, lune mystique*, par Fuente. — *La comtesse de Guadalmar*. — *Mission de Digby*, par J. M. Fernandez.

Octobre 1927. — *Symbolisme de la Médaille*, par Moso. — *Béni pilier de Saragosse*, par Diez. — *Le cap des Tempêtes*. — *La Miraculeuse au foyer*.

Novembre 1927. — *La médiation universelle de Marie*. — *Notre Vierge*, par Baguena.

La Milagrosa y los Niños. — Octobre 1927. — *Fleurs de la montagne*. — *Perle noire*. — *La mère de Dieu et les enfants*.

Novembre 1927. — *Le mois des propos*.

Boletín de la Santa Agonia. — Septembre-octobre 1927. — *A ma sœur malade*. — *Jésus avec la croix sur les épaules*. — *Exercice de la discipline du Seigneur*. — *Jésus est condamné à mort*. — *Mort de Jésus-Christ*.

Novembre 1927. — *Le Christ sur la croix entre les deux larrons*. — *Chant à Jésus crucifié*. — *Serafa*.

Album commémoratif des fêtes célébrées dans la basilique de la Vierge Miraculeuse et de Saint-Vincent-de-Paul. — *Photographies de plusieurs personnages*. — *Description générale de l'église de Saint-Vincent-de-Paul*. — *L'extérieur*. — *L'intérieur*. — *Détails particuliers*. — *Fêtes religieuses de l'inauguration*. — *La Basilique, etc.*

Vie du bienheureux Abba Ghebra Miguel, par Herrera. En espagnol.

Vie des bienheureux François et Gruyer, par Monte. Traduction espagnole de l'ouvrage de M. Coste.

Germanor. — Juillet-août-septembre 1927. — *Chronique*. — *M. Vigata*. — *La Semaine sainte à Saint-Pierre-Sula*. — *La fête du catéchisme à Tarma*.

Caridad. — Janvier 1927. — *Épiphanie*. — *Aux âmes religieuses*, par Ballester. — *Année nouvelle*. — *Le Dieu caché*. — *Cours de religion*.

Février. — *Jésus, en butte à la contradiction*. — *Allocution de M. Ballester à la Croix-Rouge de Murcia*. — *Pauvreté*. — *Le péché originel*. — *La jeunesse moderne*. — *La joie des enfants*. — *Salut, Vierge puissante, poésie de Daydi, musique de Ballester*.

Mars. — *L'hôpital Saint-Jean-Baptiste de Tolède*. — *La bienheureuse Louise de Marillac*. — *Fête à la Maternité de Sainte-Cristine*. — *L'intronisation du Sacré-Cœur dans les maisons des pauvres par le groupe Maria-Cristina de l'œuvre Louise de Marillac*.

Avril. — *La Croix*. — *Chemin d'Emmaüs*, par Ballester. — *Le scapulaire rouge de la Passion*. — *Un miracle à Villachica*. — *Visite au pauvre*. — *L'œuvre Louise-de-Marillac*.

Mai. — *Noces d'argent.* — *Les fleurs de mai.* — *Quelques éphémérides du règne d'Alphonse XIII.* — *Œuvre Louise-de-Marillac.* — *Pourquoi l'on baise la main des prêtres.*

Juin. — *Le Sacré-Cœur et la bienheureuse Marillac.* — *Palmes et Lis.* — *Du naturel.* — *La croix du Colisée.* — *A la colline des Anges.* — *Œuvre Louise de Marillac de Santander.* — *Fête sympathique.*

Juillet. — *Le Saint.* — *Liturgie.* — *Les ermites de Cordoue.* — *Économie domestique.* — *Notre retraite.*

Août. — *Marie, reine du ciel.* — *Le Saint-Siège et les livres.* — *La mort d'un apôtre.* — *Au puits de Jacob.* — *La tuberculose infantile.* — *Noces d'or.* — *Fruits de l'éducation religieuse.*

Septembre. — *Aux Filles de Marie.* — *Liturgie.* — *Une guérison miraculeuse.* — *Saint Vincent de Paul.* — *Congé.*

Octobre. — *Le mois du Saint Rosaire.* — *La Sainte Famille.* — *Gratitude et générosité.*

Novembre. — *L'âme de l'aumône.* — *Naïm.* — *Allocation de M. Ballester à l'inauguration de la chapelle de l'hôpital de la Croix-Rouge de Mellica.* — *Conseils aux mères.* — *Impressions de l'Inde.*

Conférences de saint Vincent de Paul aux Filles de la Charité, traduites en espagnol; voici la lettre-préface de M. Verdier, Supérieur général, à M. Coste, prêtre de la Mission :

BIEN CHER CONFRÈRE,

Par vos soins, avec votre autorisation et sous votre attention non moins qu'intelligente surveillance, vient de paraître, dans la traduction espagnole, le premier des deux volumes des Conférences de saint Vincent de Paul aux Filles de la Charité; le second ne tardera pas à le suivre.

Cette traduction, dont l'auteur, imitant l'humilité de saint Vincent, désire rester inconnu, permettra aux Filles de la Charité de langue espagnole peu familiarisées avec la langue française de mieux connaître,

pour mieux en profiter, les précieux enseignements de leur Bienheureux Père et Fondateur.

Elle rend donc à ces bonnes sœurs un signalé service.

Cette traduction s'efforce, non sans succès, de rendre dans la noble langue castillane le beau texte français, que vos consciencieuses recherches vous ont permis d'établir avec un soin filial et rigoureux dans les deux volumes des entretiens, avis et conférences de saint Vincent à ses filles spirituelles. Ces deux volumes sont les neuvième et dixième parmi les quatorze dans lesquels vous avez publié ce que le temps et les hommes ont épargné des nombreux dits et écrits de notre saint.

Sans nul doute, la traduction la plus soignée et la plus scrupuleuse n'arrive que difficilement à donner l'énergie et les nuances, la valeur et la saveur de l'original, et le proverbe italien qui affirme « Traduttore, traditore » doit tenir tout traducteur dans une sainte défiance de lui-même et de son travail. Mais il semble bien que, dans le cas présent, la trahison — puisque trahison doit y être — se trouve réduite à ses minimes termes et que, par suite, saint Vincent, et vous-même n'avez point trop à vous lamenter de la plume, de l'esprit et du cœur du traducteur qui a eu la délicate pensée de mettre la doctrine spirituelle du saint Fondateur à la portée de celles qui estiment comme le plus grand bonheur de leur vie d'être à la fois ses disciples et ses filles.

Il y a plus : pour que l'inévitable trahison tende encore plus à une sorte de disparition, vous avez voulu qu'à la fidélité de la traduction s'ajoutât la ressemblance matérielle la plus parfaite avec l'original. C'est au même éditeur parisien que vous avez confié l'impression : le format est le même, mêmes caractères, même papier, même disposition typographique. Les volumes publiés par vous et ceux de la traduction se présentent de la même manière. C'est là une heureuse idée que vous avez eue, et je vous en félicite.

D'autres pays imiteront probablement l'Espagne et donneront aux Filles de la Charité des diverses provinces et langues la facilité de connaître le corps complet des enseignements spirituels que leur a laissés leur Bienheureux Père. De la sorte, se maintiendra toujours plus et mieux l'unité d'esprit, la fidélité à la vocation, la pratique des vertus de l'état et l'observance des usages et traditions, dont l'origine se retrouvera toujours en ces enseignements à la fois si simples et si élevés.

À ces futures traductions je souhaite la même fidélité qu'à la présente traduction espagnole et comme à celle-ci je leur souhaite une parfaite ressemblance extérieure avec vos deux volumes de l'édition originale française.

Quoi qu'il en soit des futures traductions, je suis heureux de bénir celle qui vient de paraître : je la recommande à toutes nos sœurs de langue espagnole et je vous remercie de la large part que vous avez eue à ce beau travail.

À mes remerciements, j'unis de tout cœur la bénédiction de saint Vincent et me dis en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

Votre tout dévoué confrère,

P. VERDIER,

Sup. Gén.

Sau Vicente de Paul, director de consciencia, por

Arnaldo d'Agnel. — *Traducido por Dr. P. Pedro Alcantara Hernandez. In-8°, 428 paginas. Madrid, 1927. Libreria religiosa Gabriel Molma, Pontejos, 3. Precio, 6 pesetas en rustica.*

Voici ce que dit de ce livre *Sal terrae* : « Livre merveilleux, champ plein de fleurs. Chaque chapitre présente un nouvel horizon. » (S. Diego, S. J.) — « C'est vraiment une ressemblance très fidèle d'un si grand saint sous un de ses aspects les plus suggestifs. » (Correo interior Josefine.) — « Ce livre est très intéressant et très pratique ; il obtiendra un succès extraordinaire. » (Hormiga de Oro.)

La Caridad en el mundo. — *Revue universelle sur la charité dans ses très belles et sublimes manifestations. — Informations et illustrations des cinq parties du monde catholique. — Partie littéraire (Géographie. Histoire. Enseignement. Hagiographie. Médecine. Ascétique. Littérature. Bienfaisance. Nécrologie. Bibliographie). — Partie graphique (Panorama. Reproductions artistiques et vues de la Nature, de l'Art et de la Grâce).*

Tel est le titre d'une nouvelle revue, dont on nous a communiqué le numéro 3 (juillet-août-septembre 1927). Pour les souscriptions (6 pesetas en Espagne, 8 ailleurs), on est prié de s'adresser apartado 3003, Madrid (3^a). Voici les principaux articles de ce numéro : *La Manche*, par Villanueva, C. M. — Il faut établir un centre de charité en faveur des classes pauvres, par Baguena, C. M. — Beau mouvement des œuvres de charité dans l'univers. Infirmières visiteuses du foyer, par Jimenez, C. M. — La charité en chirurgie (la transmission du sang). — Deux champions du Christ-Roi, martyrisés au Mexique.

Ephemerides liturgicae. — Juillet-août 1927. — *Récitation vocale de l'office divin. — Commentaire sur les nouvelles rubriques du « Missel Romain » (Battistini). — Qui est l'auteur de l'invocation « Anima Christi » ? par Pasté. — Nouvelle règle des messes de Quarante Heures. — La messe devant le Saint Sacrement exposé. — La liturgie chez les Anglicans, par Piltrington. — La restauration du chant grégorien et le mensuralisme, par David. — Baldeschi de la Congrégation de la Mission : Exposition des cérémonies sacrées. Nouvelle édition. Desclée, Rome, 1927.*

Septembre-octobre 1927. — *Une indulgence plénière*

est accordée pour la récitation du Rosaire devant le Saint Sacrement. — Office de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — La messe devant le Saint Sacrement exposé « An liceat Missam cum cantu vel lectam celebrare coram SSmo Sacramento velato vel in pyxide exposito intra vel extra tabernaculum ». Et quatenus negative « Utrum hujus modi usus saltem tolerari posset » Sacra Rituum Congregatio respondendum censuit. Negative ad utrumque (27 juillet 1927). — De la fête d'un saint à raison d'une relique insigne. — Antienne finale de la sainte Vierge. — Qu'est-ce que la Liturgie? — Des reliques sans authentique. — Du culte et de la vénération des reliques. — L'Ordo Missae du sacramentaire d'Amiens. — La réforme du calendrier à la Société des Nations.

Annali della Missione. — Août 1927. — *La procession de la Fête-Dieu à la maison des fous de Naples. — La fête des nouveaux bienheureux à Chieri. — Dom Bosco et les conférences de Saint-Vincent à Turin. — Conférence astronomique de M. Boccardi à l'Université de Turin. — Les fêtes des nouveaux bienheureux à Plaisance. — En mémoire de sœur Cumino. — Le chanoine Philippe Alessio, bienfaiteur. — L'inauguration de la maison de convalescence « Regina Margherita » à Turin. — L'activité apostolique de la maison de Cagliari. — Pierre Gabriel Bandonin, apôtre de Varsovie au XVIII^e siècle.*

Octobre 1927. — *Les fêtes en l'honneur du bienheureux à Naples. — Conversion d'un protestant par le moyen de la Médaille. — Panégyrique du bienheureux Ghebre Michaël.*

Le Missioni Estere Vincenziane. — Août 1927. — *Nous ne partirons pas. — Journal de l'invasion bolchevique au Kian. — Sœur Andreoni.*

Septembre 1927. — *Le chant du départ. — Double*

assaut au séminaire de Kian. — Les mouvements bolcheviques à Sinfong. — M. Canduglia.

Octobre 1927. — Le Pu-Yu-Tang. — Honneur au mérite. — Un assaut bolchevique à la Mission de Wanan.

Novembre 1927. — Bénédiction du Saint-Père. — M. Giaconé, missionnaire à Tchanh T'choa. — A nous l'éducation de la jeunesse. — Courage héroïque d'un enfant abyssin.

Vita cristiana. — 1^{er} août 1927. — Congrès eucharistique de Bologne. — Jésus aimable dans sa vie privée. — Saint Laurent. — Usages chrétiens.

15 août 1927. — Assomption. — Jésus aimable dans sa vie publique. — Le cantique éternel de David. — La sainte retraite des prêtres : soixante-quinze dans la maison de Sarzane. — Mission prêchée à Lerici.

1^{er} septembre 1927. — La Nativité. — Saint François d'Assise dans le Paradis de Dante. — La journée missionnaire.

15 septembre 1927. — Notre-Dame des Douleurs. — L'œuvre de la Propagation de la Foi.

Pastor Bonus. — Juillet 1927. — Je brille dans les ténèbres (suscRIPTION sur le portail du séminaire de Sassari). — Un saint prêtre : Don Tite Rampone. — Don Philippe et le triomphe de la foi.

Août 1927. — Le séminaire régional de Cagliari. — Congé. — Glanes. — L'heure d'adoration. — Lettre d'un oncle missionnaire.

Octobre 1927. — La rose mystique. — Le séminaire régional du Sacré-Cœur. — Le problème des vocations. — Centenaire du bienheureux Cottolengo.

Opera Pia Lotteri. — Œuvre de convalescence, fondée en 1874, sous le nom de Maison des Saints-Anges, par

M. Lotteri, prêtre de la Mission, dirigée par les Filles de la Charité.

Le Bulletin catholique de Pékin. — Juillet 1927. — *Ordination à Chala. — La mission de Kian. — L'œuvre des tracts. — Un catéchisme en images. — Une journée de supplication pour la conversion de la Chine. — Quelques notes sur la situation le long du Yang-Tzé. — Ordre de protection des étrangers promulgué par le gouvernement nationaliste. — Le typhus. — Questions sur l'enseignement.*

Août 1927. — *Nos officiers d'académie. — Les bandits dans le Tché-ty. — M. Tchang Mathias. — Ils ne partiront pas. — Émigration des chrétiens de Pékin en Mongolie. — L'apostolat par l'image. — De Périgueux au fleuve Jaune.*

Septembre 1927. — *Création de l'agence Fides pour la diffusion de la connaissance des Missions. — M. van Ravesteyn. — M. François Boisard.*

Octobre 1927. — *M. Bernard Ibbaruthy. — Massacre de deux missionnaires. — Les missionnaires au milieu des troupes sudistes.*

Sacerdos in Sinis. — Juillet 1927. — *Cas de conscience. — Œuvre des tracts. — Hérésie nestorienne. — Sanctifions-nous pour sanctifier. — Union de la contemplation et de l'action dans le travail apostolique.*

Août 1927. — *Marie, mère de Dieu. — Intégrité des Évangiles. — Dispense de l'abstinence et du jeûne. — Sentences de saint Vincent sur le zèle apostolique. — M. Romme.*

Septembre 1927. — *Office de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — Personne historique de Jésus. — Divinité de Jésus. — Privilège sabbatin.*

Octobre 1927. — *Authenticité des Évangiles. —*

Croyez aux œuvres. — Authenticité des miracles de Jésus. — Silence pendant les exercices spirituels.

Petit Écho de Saint-Michel. — Septembre 1927. — *Souscription pour la réparation de l'orgue de Saint-Michel.*

Octobre 1927. — *Bénédiction de la nouvelle maison de l'institution du Sacré-Cœur.*

Péking, publié par la mission lazariste de Péking. — *La Trappe. — Situation politique.*

Le Petit Messager de Ning-Po. — Juin-juillet 1927. — *Lettre de Mgr Costantini. — De Wenchow à Fonglin. — Lettre à un ami. — Deux hommes heureux — Sinkomen. — Un exploit.*

Août-septembre 1927. — *Changement de poste. — Une visite à l'île de Ponton. — Fermez la porte, s'il vous plaît. — Une mort idéale.*

L'Ami des Missionnaires du Kiang-Si. — Juillet 1926-juin 1927. — *Etat de la mission du vicariat de Nanchang et des résultats obtenus.*

The Vincentian. — Août 1927. — *Visite aux Saints Lieux, par Musson. — Marie conduit sur les routes de la sainteté. — L'Assomption de Notre-Dame. — Sous les rayons. — Superstitions chinoises.*

Septembre 1927. — *L'église de l'Assomption de la Sainte Vierge, à la maison des Lazaristes de Perryville, va célébrer son centenaire. — Sainteté de Marie. — Faveurs reçues par la Médaille. — Persécution religieuse en Chine.*

Octobre 1927. — *Le Christ-Roi. — Marie, rose mystique. — La reine d'octobre. — Les catéchistes.*

Niagara Index. — *M. Dodd devient supérieur de Niagara à la place de M. Kartzenberger qui était supérieur depuis 1919.*

St Joseph's college (1927-1928), fondée en 1809 par la M. Seton. — En 1810, école libre pour les pauvres. — En 1816, académie de Saint-Joseph. — En 1818, Saint Joseph's inaugure sa première école normale. — En 1821, mort de la vénérée mère Seton. — En 1845, chapelle mortuaire de la Mère Seton. — En 1850, union des Sœurs de la Charité d'Emmitsburg avec les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. — En 1923, bâtiment Verdier, gymnase, bassin de natation.

Boletín de las Hijas de Maria Inmaculada, Señoras de la Caridad. — Août 1927. — *Le sépulcre vide.* — *Les cinq pétales d'une rose* (simplicité, humilité, douceur, mortification, zèle des âmes), par Herrera. — *La charité et la mode.* (Un établissement de modes chrétiennes à Paris.) — *Pauvres anges.*

Septembre 1927. — *La racine du mal.* — *Deux secrets.* — *Feuille de propagande pour la confrérie des Dames de la Charité.* (On y voit que le Mexique a 33 504 Dames de la Charité.)

Octobre 1927. — *Le Rosaire, arme sociale,* par Segura. — *La Sainte.* — *Une âme sacerdotale.* — *Le Rosaire de Lourdes.* — *Le sépulcre glorieux* (celui de 51 Filles de la Charité enterrées à Mexico).

Novembre 1927. — *La théologie de la Médaille Miraculeuse.* — *Semences au vent.* — *Les Dames de la Charité avaient établi un restaurant pour les prêtres réunis à Mexico; ce restaurant est fermé pour le moment.*

La Milagrosa. — Antilles. — Août 1927. — *Symbolisme bolchevique.* — *Sur le féminisme.* — *Le roman catholique en France,* par Riolai. — *Frédéric Ozanam,* par Hernandez. — *Association de la Miraculeuse dans l'église de la Merced.*

Septembre 1927. — *Cinq cent mille protestants se font catholiques.* — *Hommage à un nonce.* — *Notre temple*

national, par Chaurrondo. — *Ignara duplicitas*, par Chaurrondo. — *En relisant l'histoire*, par Riolai. — *La Médaille Miraculeuse, refuge des pêcheurs*. — *Un prophète de la révolution chinoise* : M. Huc, par Sainz. — *Bontés de la Miraculeuse*.

Octobre 1927. — *Les Espagnols dans l'église de la Merced (on a accueilli et nourri un grand nombre de faméliques)*. — *Les Lazaristes et le clergé indigène*, par Sainz. — *Le Rosaire en Espagne*. — *L'œuvre du P. Judge*.

Novembre 1927. — *La Médaille Miraculeuse*. — *Le fétiche de la race*. — *Le pape et le bolchevisme*. — *L'homme constructeur*, par Chaurrondo. — *Visite du Président à l'église paroissiale de Baracoa*. — *Statistique de la visite domiciliaire*. — *Bénédiction de la première pierre de la chapelle de la Miraculeuse a Santos-Suarez*.

Cultura. — *Le cénacle du missionnaire, œuvre du P. Judge*. — *La paroisse*. — *Le curé*. — *Les horreurs du communisme*. — *Le suicide*. — *L'œuvre des missions*. — *Le prêtre*. — *Le Rosaire*.

La Milagrosa. — Porto Rico. Juillet 1927. — *A la prison*, par Gaude. — *En regardant vers le Mexique*. — *Faveurs de la Miraculeuse*. — *La fête de l'indépendance : l'Espagnol et l'Anglais*. — *Le culte des saints n'est pas une idolatrie*. — *Salut, Vincent de Paul*, par Calles. — *Le séminaire conciliaire*.

Août 1927. — *La chapelle du saint Christ de la Salud*. — *Manque de prêtres*. — *L'apostolat féministe de saint Vincent*. — *Histoire interne du cœur humain*, par Osaba.

Septembre 1927. — *Vive la justice*. — *Infailibilité pontificale*. — *Le nouveau cours*, par Jimenez. — *Les enfants et les écoles*. — *Échos de la persécution mexicaine*.

Octobre 1927. — *La mort d'un apôtre* : M. Portal.

— Femmes espagnoles. — Considérations. — Page religieuse. — Fête de la race. — Duel intellectuel.

El Apostol. — Guatemala. — Bienheureux Ghebra Miguel, François et Gruyer. — Triduum à la maison centrale des Filles de la Charité, les 25, 26, 27 septembre.

Lettre pastorale de Mgr Hombach, archevêque de Tegucigalpa. — *Sur les dangers de la littérature sensuelle, du théâtre et de la mode.*

Lettre pastorale de Mgr Taddei, évêque de Jacarézinho. — Brésil. — *Sur Jésus, bon pasteur ; sur la mission pastorale ; sur le but de l'apostolat.* (Hommage à M. Verdier, M. Pasquier.)

A Estrella Polar. — *Compte rendu des fêtes des nouveaux bienheureux à Diamantina* (Brésil).

Anales de la Propagacion de la Fé. — Au Chili. — *Panégyrique du bienheureux Abba Ghebre Miguel*, par Don Alfredo Cifuentes.

Revista de Misiones. — Colombie. Mai 1927. — *Voyage à Sarare*, par Mgr Potier.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

46. Van Ravesteyn (Jacques), prêtre, 27 juillet, Youngpingfou; 60 ans d'âge et 30 ans de vocation.
47. Romme (Pierre), prêtre, 1^{er} août; Youngpingfou; 27, 7.
48. Planson (Louis), prêtre, 21 août, Maison-Mère; 73, 54.
49. Ibarruthy (Bernard), prêtre, 24 août, Ningpo; 68, 50.
50. Mystowski (Pierre), prêtre, 5 septembre, Varsovie; 90, 73.
51. Burgos (Emmanuel), prêtre, 3 septembre, Madrid; 68, 53.
52. Toro (Juste), prêtre, 5 septembre, Ecija; 56, 31.
53. Wang (Louis), prêtre, 11 septembre, Kiaochai; 33, 11.
54. An (Simon), prêtre, 8 octobre, Huchu; 33, 9.
55. Garcia (Tiburce), coadjuteur, 5 octobre, Madrid; 75, 49.
56. Portilla (Jean), prêtre, 7 octobre, Avila; 37, 22.
57. Carter (Thomas), prêtre, 20 octobre, Balboa; 41, 20.
58. Saiz (André), prêtre, 26 octobre, Cuenca; 47, 23.
59. O'Carrol (Georges), prêtre, 6 novembre, Phibsborough; 44, 24.
60. Denis (André), coadjuteur, 17 novembre, Tientsin; 69, 50.

61. Galichet (Étienne), prêtre, 22 novembre, Lyon ; 77, 56.
62. Larigaldie (Gabriel), prêtre, 25 novembre, Maison-Mère ; 70, 50.
63. Lloret (Raymond), coadjuteur, 22 novembre, Saragosse ; 65, 35.
64. Stobrawa (Paul), clerc, 29 novembre, Cracovie ; 20, 3.
65. Erparza (Dorothée), prêtre, 28 novembre, Madrid ; 52, 35.
66. O'Neill (Guillaume), prêtre, 20 novembre, Germantown ; 35, 14.

NOS CHÈRES SŒURS

- Marguerite Perrot, à Constantinople ; 65 ans d'âge et 35 ans de vocation.
- Louise Borella, à Venise (Italie) ; 50, 24.
- Catherine Mackin, à Détroit (États-Unis) ; 51, 30.
- Brigide Quigley, à Baltimore (États-Unis) ; 66, 41.
- Catherine Tassara, à El Biar (Algérie) ; 82, 55.
- Rose Geffrin, Algérie ; 78, 59.
- Marie Rosnet, à Clermont-en-Argonne ; 55, 36.
- Josepha Zimmermann, à Pinkafeld (Autriche) ; 60, 37.
- Marie Kolenik, à Vienne (Autriche) ; 62, 45.
- Anna Wutsher, à Graz (Autriche) ; 50, 31.
- Marie Vadin, à Alexandrie ; 81, 62.
- Marguerite Clémens, à Confort-de-Châtillon (Ch.) ; 60, 41.
- Marie Andrieu, à Toulon ; 24, 4.
- Jeanne Moreau, à Clichy ; 60, 32.
- Octavie Beyaert, à Bergues ; 77, 52.
- Marie Guyot, à Montolieu ; 27, 6.
- Valentine Martinez, à Burgo de Osma (Espagne) ; 43, 23.
- Paola Spinetti, à Turin ; 21, 6 mois.
- Margaret Mac Cullen, à Baltimore ; 47, 28.
- Emma Overs, à Liverpool (Angleterre) ; 76, 47.
- Elvine Graul, à Metz ; 78, 45.
- Brigitta Bubovic, à Topolcany (Tchécoslovaquie) ; 27, 5.
- Rosalie Szamowska, à Inoworoclaw (Pologne) ; 24, 4.

- Mercédès Delréal, à Santiago (Chili); 90, 62.
Pascasia Munarriz, à Haro (Espagne); 76, 49.
Matea Guruciaga, à San Sebastian (Espagne); 65, 43.
Dominica de Cincunegui, à Sigüenza (Espagne); 50, 25.
Marie Daigueplats, à Valenciennes; 77, 57.
Joséphine Roussel, à Rouen; 52, 24.
Marie Favela, à Clichy; 39, 9.
Pauline Morel, à Flers; 63, 45.
Joséphine Sauvaigo, à Castelsarrazin; 88, 64.
Anna Maciejewska, à Poniec (Pologne); 41, 21.
Marianne Kirschbaum, à Koscian (Pologne); 80, 61.
Marguerite Picat, à Aurillac; 84, 63.
Marie Broutin, à Châlons-sur-Saône; 74, 50.
Marie La Tour, à Saint-Cloud; 77, 47.
Marie Hymonet, à Montolieu; 73, 52.
Marie Bellanger, à Pau; 72, 52.
Cécile Bedouet, à Grenoble; 82, 61.
Jeanne Faurie, à Autun; 37, 10.
Marie Degabriel, à Cascadura (Brésil); 40, 15.
Anne Mace, à Saint-Malo; 78, 52.
Emilie Govedic, à Ljubljana (Yougoslavie); 28, 5.
Julienne Ringer, à Ljubljana (Yougoslavie); 28, 4.
Josefa Mravlak, à Dult (Autriche); 69, 46.
Mathilde Stuhmann, à Cologne; 75, 52.
Hermance Perrot, à Turin; 73, 50.
Oronza Zecca, à Naples; 68, 41.
Eustaquia Sanz, à Valdemoro (Espagne); 74, 46.
Joaquina Zabalza, à Jerez (Espagne); 80, 56.
Catherine Lynch, à Saint-Louis (États-Unis); 73, 55.
Ernestine Prevert, à Stains; 53, 31.
Marie Berger, à Paris; 84, 62.
Henriette Arnaud, à Paris; 21, 7 mois.
Lucie de Nas, à Buenos-Aires; 79, 58.
Anna Vignau, à Buenos-Aires; 45, 26.
Marie Ernault, à Pezenas; 73, 52.
Maria Hernandez, à Costa-Rica (Brésil); 29, 6.
Joséphine Favier, à Clichy; 83, 58.
Mary Smith, à Natcher (États-Unis); 58, 41.
Joséphine Kearney, à Waco (États-Unis); 41, 14.
Marianne Zuans, à Lwow (Pologne); 67, 48.
Angèle Galczyńska, à Varsovie (Pologne); 87, 64.
Constance Reuzi, à Treia (Italie); 87, 65.

- Maria Demartini, à Ancona (Italie); 90, 71.
Augustine Parodi, à Milan (Italie); 30, 3.
Antonina Mattaliano, à Naples (Italie); 53, 29.
Maria Bereciatua, à Pamplona (Espagne); 48, 26.
Eustaquia Sanz, à Valdemoro (Espagne); 74, 45.
Florentina Gaitero, à Valdemoro (Espagne); 56, 35.
Carmen Frums, à Valdemoro (Espagne); 76, 53.
Joaquina Zabalza, à Veger (Espagne); 76, 56.
Eusebia Lizaso, à Corella (Espagne); 48, 28.
Carmen Tescuro, à Madrid (Espagne); 65, 36.
Suzanne Moura, à Agreda (Espagne); 82, 56.
Carmen Rou, à Latacunga (Equateur); 55, 35.
Maria Troja, à Loja (Equateur); 56, 35.
Justina Gaches, à San Fernando (Chili); 58, 35.
Marie Maret, à Paris; 79, 52.
Jeanne Tissandier, à Montauban; 73, 51.
Camille Mitteau, à Monclar; 35, 12.
Marie Berthelot, à Douera (Algérie); 47, 26.
Marie Combes, à Lima (Pérou); 67, 42.
Julie Laroque, à Château-l'Évêque; 90, 71.
Marie Vernissat, à Bagnères-Luchon; 48, 26.
Henriette Cressedi, à Rimini (Italie); 61, 37.
Otila Fernandez, à Molo (Philippines); 29, 10.
Maria Lluch, à Grenade (Espagne); 65, 41.
Josefa Roig, Immacul. Leganés (Espagne); 58, 33.
Maria de Izaga, à Santander (Espagne); 40, 16.
Cécile Zing, à Shanghai (Chine); 31, 10.
Bronislava Wiktor, à Cracovie (Autriche); 48, 22.
Marthe Vasseur; 67, 44.
Julia Cremins, à Baltimore (États-Unis); 49, 22.
Catherine Hallingan, à Santa Cruz (États-Unis); 85, 64.
Marie Gèze, à Saint-Jean-de-Luz; 46, 19.
Thérèse Sanvito, à Gugliasco (Italie); 36, 12.
Françoise Paluska, à Cracovie; 72, 44.
Thérèse Slemensek, à Vienne (Autriche); 56, 34.
Henriette Barris, à Douéra (Algérie); 72, 36.
Marie Lenart, à Ljubljana (Yougoslavie); 48, 32.
Renée Leclerc, à Vichy; 35, 2.
Maria Hernandez, à Costa-Rica; 29, 6.
Henriette Favier, à Clichy; 83, 59.
Marie Smith, à Natchez (États-Unis); 58, 41.
Joséphine Kearney, à Waco (États-Unis); 41, 14.

- Élisabeth Mons, à Barcelone; 67, 46.
Rose Zalornik, à Mences (Yougoslavie); 25, 3.
Marie Benoist, à Libourne; 82, 53.
Jeanne Murtagh, à Dublin (Irlande); 73, 52.
Adelina d'Arone, à Roccadaspide (Italie); 69, 39.
Teresa Luccarini, à Avellino (Italie); 75, 52.
Angélique Warnke, à Swiec (Pologne); 39, 17.
Marie Pietraszkiewicz, à Bursztyn (Pologne); 72, 44.
Sibilla Otten, à Kullstedt (Allemagne); 44, 17.
Marie Aubertin, à Metz; 52, 28.
Marie Solalier, à Castres; 63, 39.
Marie Petit, à Château-l'Évêque; 40, 15.
Joséphine Bourgeat, à Torlonia (Rome); 63, 38.
Marguerite Pruilho, à Cadouin; 58, 35.
Jeanne Pailles, à Paris; 82, 55.
Louise Bachetet, à Boulogne-sur-Mer; 86, 59.
Louise Montouroy, à Rozen; 62, 38.
Catherine Slammon, à Flores (Argentine); 68, 31.
Émilía Gonzalves, à Rio de Janeiro; 92, 72.
Maria Oliveira, à Marianna (Brésil); 72, 51.
Ambrosia Jimenez, à Cordoue (Espagne); 73, 50.
Maria Sola, à Amparo (Espagne); 82, 60.
Ceferina Melo, à Valdemoro (Espagne); 79, 60.
Niceta Beroiz, à Valdemoro (Espagne); 77, 54.
Joséphine Marmillot, à Château-Gontier; 79, 58.
Pélagie Sabatier, à Bordeaux; 79, 49.
Helen Donnelly, à Middlesbrough (Angleterre); 69, 41.
Jeanne Dethieux, à Clichy; 57, 36.
Louise Galy, à Rio de Janeiro; 88, 65.
Rafaela Calderon, à San Vincente (Amérique Centr.); 67, 31.
Agnès Verhovsek, à Trnava (Tchécoslovaquie); 60, 37.
Maria Hajek, à Boskvice (Tchécoslovaquie); 80, 63.
Chérubine Limonta, à Turin; 26, 5.
Delphine Gorla, à Turin; 28, 8.
Edwige Jaron, à Cracovie; 70, 49.
Transito Ochoa, à Santiago (Chili); 76, 60.
Philomène Blanc, à Roye; 45, 25.
Joaquina Dalmau, à Barcelone (Espagne); 67, 43.
Arsenia Pérez, à Madrid (Espagne); 30, 6.
Petra Garcia, à Avila (Espagne); 61, 33.
Segunda Pérez, à Valdemoro (Espagne); 26, 6.
Marie Gadot, à Nice; 81, 60.

- Julie Penelle, à La Reole ; 59, 41.
Marguerite Le Saint, à Annappes ; 60, 37.
Antoinette Ensueque, à Grex ; 73, 48.
Mathilde Biaggetti, à Naples ; 42, 16.
Micaela Cordova, à Loja (Équateur) ; 39, 19.
Marie Lancette, à Dijon ; 90, 64.
Marie Protin, à Laroche-Migennes ; 65, 44.
Marie de Longeville, à Pau ; 63, 42.
Marie Massot, à San Salvador (Amérique Centrale) ; 69, 46.
Catalina Canovas, à Totana (Espagne) ; 45, 23.
Thérèse Pieniazek, à Tarnopol (Pologne) ; 39, 13.
Antonia Teschner, à Feldbach (Autriche) ; 68, 43.
Aloisia Kretschmer, à Graz (Autriche) ; 67, 48.
Pauline Apak, à Constantinople ; 68, 43.
Regina Manouk, à Jérusalem ; 60, 41.
Élisa Cotinet, à Clichy ; 70, 46.
Tomaso Idoate, à Bilbao (Espagne) ; 71, 51.
Maria Machado, à Orotava (Espagne) ; 66, 36.
Silvestra Vicent, à Vitigudino (Espagne) ; 83, 60.
Florentina Leunda, à San Sebastian (Espagne) ; 65, 42.
Lillian Sullivan, à El Paso (États-Unis) ; 28, 11.
Mary Gans, à Philadelphie ; 74, 46.
Marie Giardi, à Naples ; 83, 64.
Marthe Arro, à Caselle (Italie) ; 62, 37.
Marie Bretin, à Paris ; 71, 52.
Marie Ecourtemer, à Aniche ; 63, 54.
Adelaide Chaboureaux, à Paris ; 73, 42.
Clémence Logeais, à Guimerville ; 85, 60.
Antonia Leroy, à Pithiviers ; 55, 31.
Anne Bouchage, à Troyes ; 77, 51.
Camille Theodat, à Paris ; 57, 33.
Marthe Arro, à Caselle (Italie) ; 62, 37.
Ursule Gattoni, à Grugliasco (Italie) ; 82, 51.
Ursule Weber, à Cologne ; 69, 46.
Hersilia Medina, à Belalcazar (Colombie) ; 52, 28.
Juliana Melicher, à Budapest ; 46, 15.
Catherine Jonczyk, à Budapest ; 62, 39.
Anna Mazurek, à Przeworsk (Pologne) ; 44, 20.
Margaret Finegan, à Saint-Louis (États-Unis) ; 81, 60.
Marie Vignal, à Paris ; 88, 63.
Marie Van Derbist, à Cointe (Belgique) ; 64, 46.
Catherine Brenier, à Montolieu ; 84, 61.

- Marie Chartrou, à Château-l'Évêque ; 80, 59.
Marie d'Alba, à Gallipoli (Italie) ; 45, 24.
Elvira d'Angelo, à Naples ; 63, 44.
Claire Combettes, à Naples ; 57, 37.
Suzanne Micko, à Ladce (Tchécoslovaquie) ; 26, 3.
Paila Ivainzki, à Gyongyos (Hongrie) ; 51, 30.
Marthe Haase, à Budapest (Hongrie) ; 65, 45.
Barbe Stolar, à Eger (Hongrie) ; 57, 34.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME 92 (1927)

ACTES DU SAINT-SIÈGE

Bref de béatification des martyrs de Septembre.	208
— de Ghebre Michaël.	212
Triduums en l'honneur des martyrs de Septembre.	430
— de Ghebre Michaël.	431
Fête de la Translation des Reliques de saint Vincent (20 avril). . .	431
Cérémonie de la Chandeleur dans les chapelles des sœurs. . . .	432
Offices des trois nouveaux bienheureux.	693
Prière pour les Missions.	706

ANCIENNES ANNALES

1628. — Saint Vincent prêche des missions; la bienheureuse Louise de Marillac se préoccupe de son fils Michel; correspondance de saint Vincent avec la bienheureuse Louise; succès de saint Vincent dans ses prédications; les exercices des ordinands à Beauvais; la vie des missionnaires au collège des Bons-Enfants; saint Vincent demande au pape Urbain VIII l'approbation de la Congrégation de la Mission; la demande est rejetée; nouvelle supplique; elle est rejetée également; saint Vincent à Forges-les-Eaux.	453
1628 (suite). — Déposition de saint Vincent au procès de béatification de saint François de Sales; saint Vincent, Père spirituel et supérieur des Visitandines.	707
1629. — Saint Vincent donne des missions; il prêche aux ecclésiastiques; il envoie la bienheureuse Louise de Marillac visiter les charités; la charité à Beauvais, à Paris (paroisse Saint-Sauveur); le frère Antoine; saint Vincent et la Madeleine; mort du cardinal de Bérulle; les Marillac.	715

HISTOIRE DES FILLES DE LA CHARITÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL, par Alfred MILON

CHAPITRE IV. — Les premiers établissements en France; hors de France; mort de la bienheureuse Louise de Marillac; de saint Vincent de Paul; rôle comparé des deux.	461
CHAPITRE V. — Continuation de l'œuvre des fondateurs par les successeurs de saint Vincent de Paul et les supérieures des sœurs; accroissement de la Compagnie; vies des fondateurs; principaux établissements de 1660 à 1790.	735

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

(1874-1918)

- CHAPITRE IV. — M. Boré est nommé visiteur de la province de Constantinople; il visite Saint-Benoît, Saint-Vincent-d'Asie, Smyrne, Salonique, Saint-Vincent-de-Macédoine, Monastir, Naxie, Santorin, Gallipoli, Scutari; le préfet apostolique; son rôle vis-à-vis des Musulmans, des Grecs, des Arméniens, des Bulgares; la guerre de Crimée. 482
- CHAPITRE V. — M. Boré, directeur des sœurs de Constantinople; ses difficultés; il est nommé secrétaire général; les Annales; aumônier de la maison d'Arcueil; la guerre de 1870; la Commune de 1871; assemblée de 1874; il est élu Supérieur général. 749

EUROPE

FRANCE

La Maison-Mère.

Voyage des évêques chinois.	35, 61, 95, 105, 112, 284,	287
Circulaire du 1 ^{er} janvier.	22,	5
Activité des demoiselles de l'œuvre « Louise de Marillac »		16
Livre d'or des Filles de la Charité.		28
Visite de M. le Supérieur général au nouveau Nonce.		54
Fêtes du bienheureux Perboyre et de la Médaille.		54
Mort du frère Alexandre Bataille.		55
Fête de l'Immaculée Conception.		59
Réunion des Dames de la Charité.		61
Mort de M. Léon Branchard, clerc.		61
Mort de sœur Beauduin.		62
Souhaits du nouvel an.		62
Fête de l'Épiphanie à Saint-François-Xavier.		64
Conférence du 25 janvier.		65
Conférences de M. Goyau à l'Institut catholique sur les Missions.	238,	521
Neuvaine de la Sainte-Agonie.		239
Mort de M. Oscar Denant.		241
Adoration perpétuelle.		244
Changement des sœurs servantes.		245
Fête de la bienheureuse Louise de Marillac.		245
Fête de saint Joseph.		246
M. Dupeux, assistant de la Maison-Mère; M. Guichard, sous-assistant.		246
Fête et neuvaine de la Translation des Reliques de saint Vincent.		248
Neuvaine au Saint-Esprit pour l'union des Églises.		519
Mort et funérailles de M. Morlhon.		521
Les petits musiciens de Saint-Georges-de-Liste, à Paris.		522
Fête de saint Vincent.		524

Retraites de prêtres à Saint-Lazare.. . . .	799, 800,	812
Conférence sur M. Morillon.. . . .		799
Mort, funérailles de M. Planson. Conférences sur ses vertus.		
Notice.	799, 800,	950
M. Gruson reçoit la croix de la Légion d'honneur.		800
Radio-sermon sur la Chine, par M. Bayol.. . . .		804
Une soixantaine et trois cinquantaines de vocation.	812,	813
Réunion des Dames de la Charité.	812,	814
Cae de conscience.	813,	818
Mort de M. Alibert.		813
25 ^e anniversaire de la fondation des Syndicats de l'Abbaye.		814

DÉPARTEMENTS

Cinquantenaire de l'Institut catholique de Lille.		299
Mort de M. François Goudy.		305
Fêtes en l'honneur de Jean le Vacher, à Écouen.	530, 531, 537,	832
Visite des pauvres à Saint-Germain-en-Laye.		840

AUTRICHE

M. Jean Legerer.		93
--------------------------	--	----

BELGIQUE

La résidence des missionnaires de Liège.		308
L'œuvre de Louise de Marillac à Liège.		842

ESPAGNE

M. François Vigatà.		568
-----------------------------	--	-----

IRLANDE

M. Antoine Boyle.. . . .		856
--------------------------	--	-----

ITALIE

Exhumation des restes de M. Durando.. . . .		108
Jubilé de Sœur Mezzantini au Bambino Gesù.		325

POLOGNE

M. Mystkowski.		857
------------------------	--	-----

PORTUGAL

Guérison d'un malade par la Médaille miraculeuse		337
M. Canlet, chevalier de la Légion d'honneur.		861

TURQUIE

Jubilé sacerdotal de M. Lobry..	116
---	-----

ASIE

CHINE

La guerre en Chine :

Tchely..	125,	359
Kiang-Si..		365
Kanchow..	128,	893
Kian..	132,	887
Nanchang..	140, 891,	895
Yu-Kiang..		142
Tche Kiang..		395
Hangchow..		150
Ning-Po..	144, 147, 574, 580,	885
La situation..	571, 572, 864,	872
Jubilé du frère Maes..		123
Recrutement du clergé indigène..		351
Sœur Fraisse, chevalier de la Légion d'honneur..		356
Mgr Defebvre, vicaire apostolique de Ning-Po..		360
Le frère Barrière..		361
Le sacre de Mgr Defebvre..		581
M. Chiapetto..		584
M. Tchang Mathias..		585
Tableau général de l'état de la Mission..		861
M. Vanherseeck et frère Maes, palmés académiques..		871
M. Van Ravesteyn..		871
M. Ibarruthy..		880
M. Boisard..		894

PERSE

Noces d'argent de M. Berthouesque..	588
---	-----

SYRIE

La mission de Kirik-Khan..	120
Mort de M. Ouanes..	599
Missions dans le Liban..	599
Mort de M. Gayraud..	601
M. Sarloutte, chevalier..	899

TURQUIE D'ASIE

Pèlerinage à Éphèse et à Panaghia Capouli..	342
---	-----

AFRIQUE

ABYSSINIE

Deux chérubins noirs.	164
Visite apostolique de Mgr Lépiciér.	607

CONGO

Lettres de M. Dekempener.	153
-----------------------------------	-----

MADAGASCAR

Betroka.	162
Vie, mort, funérailles de Mgr Lasne.	648

AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS

Une guérison obtenue par la Médaille miraculeuse.	922
---	-----

MEXIQUE

La situation.	167
-----------------------	-----

ARGENTINE

Voyage de ma sœur Levadoux.	659
-------------------------------------	-----

BRÉSIL

Voyage de ma sœur Levadoux.	175, 422
-------------------------------------	----------

CHILI

Voyage de ma sœur Levadoux.	932
Lettre de M. Olivier.	930

COLOMBIE

M. Victor Cabal.	195
--------------------------	-----

JAVA

La mission de Soerabaya.	197
----------------------------------	-----

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES :

Revue des revues.	217, 434, 682
<i>Saint Vincent de Paul</i> , par Arnaud d'Agnel.	222
<i>Formation de la jeune fille</i> , par Baeteman.	223
<i>Ma retraite</i> , par Baeteman.	223
<i>San Salvario de Torino e le Figlie della Carità in Italia</i>	223
<i>L'empire chinois</i> , par Huc.	223
<i>La Congrégation de la Mission</i> , par Coste.	224
<i>La beata Luisa de Marillac</i> , par Nieto.	225
<i>Vade mecum</i>	440
<i>Cantuale</i>	440
<i>Méditations</i> , par M. Baeteman.	440
<i>Mémoires de M. Hebert</i>	441
<i>Le cardinal de Retz</i> , par Batiffol.	441
<i>Exercitia latina</i> , par Hubrecht.	441
<i>De eloquentia</i> , par Mgr Delaplace.	442
<i>Les Missions de Chine et du Japon</i> , par Planchet.	443
<i>Manuel de la Sainte Agonie</i> , par Vilanova.	443
<i>Les trois martyrs</i> , par Herrera et Monte.	444
<i>Album</i>	444
<i>Almanach des Missions</i> (1928).	444
<i>Vie de Jean le Vacher</i>	445
<i>Sœur Viollet</i> , par Lesage.	445
<i>Directoire de comptabilité</i>	445
<i>Les Lazaristes à Suen-hoa-jou</i>	687

VARIÉTÉS :

Lettres inédites de saint Vincent.	14, 233
Ancien établissement de Saint-Cyr.	72
Jean Jourdain, premier frère coadjuteur.	240
Ancien établissement des missionnaires de Fontainebleau.	291
M. Baudouin, apôtre de Varsovie, au XVIII ^e siècle.	336
Histoire de Fort-Dauphin.	629, 899
Correspondance de Jean Le Vacher.	675, 942

TRIDUUMS EN L'HONNEUR DES NOUVEAUX BIENHEUREUX :

A Paris.	69
A Saint-Lazare.	247
Panégyrique par Mgr Chollet.	261
Nice.	541
Troyes.	550
Panégyrique par le chanoine l'enard.	553
Marvejols.	818
Metz.	821
Dax.	827

Ans.	846
Alger.	610
Panegyrique par Mgr Bollon	610
Oran.	417
Diamantina	672
Buenos-Aires.	924

NOS DÉFUNTS ;

Missionnaires.	226, 446, 690, 998
Sœurs	227, 447, 691, 999

Le Gérant : Ch. SCHMEYER.